LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE



PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1880

PREMIER SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Muguette se tenait à quelques pas de moi. (P. 2, col. 1)

GRAND-PÈRE

I

Un accès de colère et une situation embarrassante

Profite-t-on de l'expérience des autres ? Assurément l'on en profite, personne n'a jamais songé à le nier sérieusement. Mais dans quelle mesure en profite-t-on? Cela dépend de *on*, et cela dépend des *autres*.

On, en ce temps-là, qui se perd dans un lointain bien vague, c'était moi; les *autres*, c'étaient les personnes qui, d'ordinaire, entourent un enfant : les parents, les maîtres, les amis. Je n'avais plus alors ni mon père ni ma mère, et je les avais perdus étant trop jeune pour en avoir conservé aucun souvenir personnel. En fait de parents, il me restait mon grand-père qui m'avait recueilli à la mort de mes parents, et qui m'aimait absolument comme si j'en avais été digne. En fait de maîtres, je retrouve dans mon souvenir la vieille demoiselle Brancart, qui m'a appris à grand'peine mon alphabet, et m'a un peu débrouillé les horribles mystères des mots de trois syllabes. J'y retrouve le vieux père Barré, le maître d'école du village, qui se fâchait tout rouge quand on ne savait pas la grammaire, et qu'on s'embrouillait dans la table de multiplication.

Je retrouve enfin les camarades de mon âge.

Au fait, quel âge pouvais-je bien avoir dans ce temps-là ? Le bon grand-père, qui pourrait me le dire, est allé rejoindre mon père et ma mère dans le repos du Seigneur. Mlle Brancart, le père Barré, les amis de la famille, tout a disparu. Quant à mes camarades, ils se sont dispersés à tous les coins de l'horizon. J'en suis donc réduit aux conjectures.

J'avais l'âge que l'on a quand on se figure encore naïvement que les choses ont toujours été dans l'état où on les voit présentement; quand on n'a aucune idée des changements que le temps produit en silence dans le petit monde qui nous entoure; quand on croit, par exemple, que le grand-père a toujours été ce qu'il est, un grand-père, et que l'on sera toujours ce que l'on est soi-même, un petit garçon.

Un jour donc, à l'époque où j'avais cet âge, si difficile à déterminer, je revins de l'école en me faufilant le long des haies, en frappant du talon, comme je faisais d'habitude quand j'étais en colère, en jetant sur tous les objets des regards sombres et vindicatifs. Par moments, je me mordais les lèvres, par moments je pleurais de rage. Ma colère redoublait quand j'apercevais que les larmes me coulaient sur les joues; des larmes brûlantes, amères, de vilaines larmes enfin.

Je fis le tour par la ruelle des Aubiers pour entrer par la petite porte du jardin, afin d'éviter mon grand-père. Mon grand-père, à cette heure-là, m'attendait toujours, assis sur le banc de bois, devant la porte de la rue. J'enfilai, comme un voleur, l'allée qui suit le mur, entre deux bordures de romarin; je grimpai l'escalier à la dérobée, comme un chat qui vient de faire un mauvais coup, et, au lieu d'entrer dans la chambre du premier, pour y déposer mes livres et étudier ma leçon du lendemain, je montai tout d'une haleine jusqu'au grenier, sans presque savoir ce que je faisais.

Arrivé au grenier, je poussai la porte entre-bâillée, je jetai mes livres à la volée pour m'en débarrasser, et je me précipitai avec fureur, tout de mon long, sur un gros tas de paille de maïs.

J'éprouvais le besoin, un besoin violent et irrésistible de ne plus remuer, de ne plus rien voir, de ne plus rien entendre. C'est pourquoi, étendu à plat ventre, j'enfouis profondément ma figure dans la paille de maïs.

Malheureusement, les grandes feuilles sèches du maïs, au moindre mouvement que je faisais, et même quand je me tenais complètement immobile, me chatouillaient le cou, les oreilles et les coins de la bouche. Je me figurai qu'elles le faisaient exprès, qu'elles y prenaient un malin et cruel plaisir. Irrité de cette nouvelle persécution, je me relevai brusquement. A coups de pieds et à coups de poings je tombai sur la paille de maïs, et je la fis voler dans toutes les directions. Je trouvais une sorte de contentement sauvage à me venger enfin sur quelque chose; et tout le monceau de paille y aurait passé si ma fureur ne se fût transformée d'un seul coup en une horrible terreur.

Je savais bien que Muguette, notre grande chatte rousse, avait installé sa petite famille dans un coin du grenier; mais je l'avais oublié, étant hors de moi. Muguette, irritée, se tenait debout à quelques pas de moi, dans l'attitude où les images des livres représentent les tigres qui vont s'élancer sur leur proie. Ses yeux, démesurément dilatés, étaient d'un vert clair et lumineux, traversé par moments de lueurs troubles et jaunâtres. C'est à peine si je pouvais la reconnaître, tant elle était devenue hideuse; elle avait les oreilles rabattues sur le crâne, et tous les poils hérissés. Je devins très pâle, mon cœur fut serré par une angoisse douloureuse; à tout petits pas, sans quitter Muguette du regard, je regagnai instinctivement la porte que j'avais laissée entre-bâillée.

Dès que j'en eus franchi le seuil, toujours à reculons, un frisson terrible me parcourut tout le corps, lorsque je songeai à l'effroyable péril auquel je venais d'échapper. D'une main tremblante, pendant que mon cœur bondissait dans ma poitrine, je saisis le battant de la porte, et je le tirai sur moi. Alors seulement je poussai un gros soupir, et sans lâcher le battant de la porte, que je serrais de la main droite, j'essuyai avec le revers de ma main gauche la sueur froide qui m'inondait le front. Je ne sais quelle curiosité me prit tout d'un coup: j'entre-bâillai la porte et je risquai, dans l'entre-bâillement, le quart de mon œil droit. Muguette, toujours dans la même attitude, semblait n'attendre que le moment de s'élancer.

Ma terreur cependant s'était calmée, l'esprit de violence et de vengeance s'était réveillé dans mon cœur; machinalement je regardai autour de moi, cherchant quelque chose. Mais il n'y avait sur le palier aucun objet dont je pusse faire un projectile pour punir Muguette, et me venger de l'horrible peur qu'elle m'avait faite.

Je trépignais donc d'impatience et de désappointement, lorsque tout à coup il me vint une idée. Je me baissai vivement, et je retirai un de mes souliers; ensuite, entr'ouvrant de nouveau brusquement la porte, je jetai mon soulier dans la direction de Muguette. Elle fit un bond énorme, je n'eus que le temps de tirer violemment la porte à moi.

Il y eut alors sur le bois, de l'autre côté de la porte, un petit bruit que je comparerais volontiers à celui que produirait une pluie d'épingles. Je supposai que ce devait être le bruit des griffes de Muguette contre la porte. J'appliquai mon œil contre la grande fente du milieu; mais je ne vis rien qu'une poussière d'or qui tourbillonnait dans un rayon de soleil venu de la lucarne. J'approchai alors ma bouche de la fente, et je dis, en faisant une grosse voix: « Méchante! ça t'apprendra! »

Muguette ne me répondit rien; elle ne donna pas non plus le moindre signe de vie, quand je frappai la porte de mon poing fermé, pour l'exciter à recommencer son bruit d'épingles.

A la fin, je me fatiguai d'attendre son bon plaisir, et je me décidai à redescendre. Mais je songeai tout à coup que je laissais derrière moi des otages: mes livres d'abord, et ensuite mon soulier. Je me serais facilement consolé d'abandonner mes livres à la vengeance de Muguette, mais mon soulier!

Pour rien au monde je n'aurais voulu aller le redemander à Muguette, et, d'un autre côté, comment redescendre avec un pied chaussé et l'autre nu? Quelles explications donner à mon grand-père et à la vieille Brigitte?

Ne sachant que résoudre, je me laissai tomber sur une vieille malle qui se trouvait sur le palier, et je me mis à réfléchir, tantôt regardant mes deux pieds d'un air piteux, tantôt arrachant les crins de la peau de sanglier dont la vieille malle était recouverte. Plus je réfléchissais, et plus mon embarras croissait. Le silence, la demi-obscurité du palier calmaient peu à peu la violence de mon irritation; mais mon embarras augmentait de seconde en seconde. A la fin, ne sachant que faire ni que devenir, j'eus recours à la ressource ordinaire des petits garçons embarrassés: je me mis à pleurer silencieusement.

Brigitte allait et venait dans la maison; chaque fois qu'elle passait au pied de l'escalier, je me disais: « Pour sûr elle va m'appeler! » J'avais commencé par le craindre; mais à mesure que le temps s'écoulait, j'en étais venu à le désirer. Si elle m'appelait, je descendrais; elle serait surprise de voir que j'avais un pied nu, elle me ferait des questions, je lui répondrais, et mon affaire se trouverait expliquée tout naturellement. Ce n'était pas une solution bien héroïque, mais enfin c'était une solution. J'avais mis dans ma tête de ne pas aller au-devant des explications, embarrassé de savoir par quel bout commencer. J'avais honte de descendre tout platement et de dire: « J'ai laissé un de mes souliers là-haut; je n'ose pas aller le chercher parce que Muguette est en colère; Muguette est en colère pour telles et telles raisons! »

A la fin, mon grand-père ouvrit une porte et dit à Brigitte : « Où donc est mon petit homme ? »

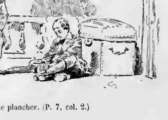
Son « petit homme », pendant ce temps-là, aurait bien voulu être au fond d'un puits, ce qui ne l'empêchait pas de retenir son haleine et de tendre l'oreille par-dessus la balustrade de chêne.

Brigitte répondit : « Il doit être dans la chambre d'en haut, je l'ai vu monter, et je crois qu'il n'est pas redescendu.

— Pauvre petit ! dit mon grand-père, il étudie sa leçon pour demain matin. Les enfants travaillent aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois. C'est le temps qui veut cela ! »

Je l'entendis alors qui montait lentement l'escalier, en reprenant haleine presque à chaque marche, et il marmottait entre ses dents : « Ce pauvre petit ! ce pauvre petit ! »

« Mignon, » dit-il, en ouvrant la porte de la chambre où j'étais censé pâlir sur mes livres ; et il reprit aussitôt : « Tiens ! il n'y est pas ; il sera allé faire un petit tour avec des camarades. Les enfants se plaisent entre eux. Sans comparaison, c'est comme les petits chiens qui sont si gais quand ils se roulent à trois ou quatre. » Brigitte lui dit d'en bas : « Il est peut-être au grenier.



Je m'assis sur le plancher. (P. 7, col. 2.)



— Es-tu là-haut, mon petit ? cria-t-il de sa voix tremblante, dans la cage de l'escalier.

— Oui, grand-père, répondis-je, je suis là-haut.

— Qu'est-ce que tu fais donc, mon mignon ? on ne t'entend pas remuer ; tu es tranquille comme une petite souris.

— Je ne fais rien, grand-père, répondis-je d'une voix mal assurée.

— Descends m'embrasser, mon poulet, descends, mon petit. Je t'ai guetté sur la porte de la rue, et j'ai fini par penser que tu étais rentré par la ruelle. Bonté divine ! qu'est-ce que ça veut dire ? »

Comme je descendais les marches, une à une, en rechignant, il venait sans doute de découvrir que je n'avais qu'un soulier. Du moins c'est ce que je crus tout d'abord.

Comme c'était la chose qui me préoccupait le plus en ce moment, je supposai que son exclamation lui avait été arrachée par la vue de cet étrange phénomène.

« Grand-père, lui dis-je précipitamment, ce n'est pas moi, c'est Muguette. »

Si j'avais été plus clairvoyant ou moins préoccupé, j'aurais remarqué tout de suite que ses regards étaient fixés, avec une expression d'angoisse et d'inquiétude, non pas sur mes pieds, mais sur ma figure.

Pauvre grand-père ! Connaissant mon caractère ombrageux et défiant, il ne me demanda pas tout de suite, quoiqu'il en eût grande envie, pourquoi ma figure était pâle et bouleversée. Il me répondit, en riant doucement : « Ah ! la scélérate de Muguette, elle n'en fait jamais d'autres ; mais nous lui dirons bien son fait, oui, nous lui dirons son fait. Bonté divine ! qu'est-ce que c'est encore ? »

Il venait seulement de découvrir que je n'avais qu'un soulier.

« C'est Muguette, je te l'ai déjà dit, m'écriai-je d'un ton de mauvaise humeur.

— C'est pourtant vrai qu'il me l'a déjà dit, le pauvre petit homme ! reprit-il avec la même douceur. Descends toujours, mon mignon, descends embrasser ton grand-père. »

Comme je descendais à contrecœur, il se mit à fredonner, d'une voix un peu chevrotante, une vieille chanson dont je ne me rappelle plus bien les paroles. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a deux personnages en scène, dont l'un dit à l'autre :

Beau grenadier, d'où reviens-tu,
Un pied chaussé, et l'autre nu ?

En présence d'une bonne humeur si inaltérable, j'eus un peu honte de ma maussaderie, et j'embrassai mon grand-père sans trop me faire prier. Néanmoins, par habitude, je me tenais toujours sur la défensive, tout prêt à éclater en récriminations contre tout le monde, et contre lui-même, à la première question qu'il m'adresserait au sujet de ma passe d'armes avec Muguette.

Mais, justement, il ne me fit aucune question ; car s'il était très bon et très indulgent, mon cher grand-père, il était en même temps très avisé. Il était de ceux qui savent quand il faut parler, et quand il faut se taire.

Il me poussa doucement dans la chambre du premier, me fit asseoir sur une chaise, et avança un tabouret sous mon pied déchaussé.

« Là, dit-il, voilà qui va bien ; ne bouge pas, mon petit homme, et surtout ne pose pas ton pied sur le carreau ; tu pourrais attraper froid et t'enrhumer. Dis-moi où est ton soulier, que j'aille le chercher.

— Oh ! grand-père, n'y va pas, lui dis-je avec véhémence, n'y va pas ! Muguette t'arracherait les yeux, elle est dans une fureur !...

— Les chattes qui ont des petits chats sont souvent en fureur, dit-il avec bonhomie, mais cela ne dure pas. Je suis sûr que Muguette est déjà redevenue une personne raisonnable. »

Je le pris par le revers de sa houppelande pour l'empêcher d'aller affronter les griffes de Muguette.

« Grand-père, n'y va pas ! » lui dis-je avec effroi. Tout pénétré de l'idée du danger auquel il voulait s'exposer, j'oubliai ma mauvaise humeur, mes griefs contre l'humanité, ma résolution formelle de bouder quand même, mon orgueil intraitable, enfin tout ce qui faisait de moi, en l'état ordinaire, un petit garçon si désagréable et si difficile à manier.

J'entrai sans m'en apercevoir dans la voie des aveux. Je lui dis que si Muguette était en fureur, c'est parce que j'avais dérangé ses petits ; j'avais dérangé ses petits parce que j'étais en colère ; j'étais en colère parce que tout le monde s'était mis après moi : le père Barré avait été injuste ; Joubert m'avait appelé, *criquet* Thouin m'avait donné un coup de règle sur le nez, et Camus m'avait tiré les oreilles.

Voyant que la grande crise était venue et que je pleurais avec des sanglots convulsifs, mon grand-père me prit sur ses genoux, et me serra contre lui. Se penchant à mon oreille, il me disait des paroles si douces qu'une mère n'en aurait pu trouver de plus douces et de plus caressantes.

Connaissant son petit garçon sur le bout du doigt, il ne lui demanda pas si vraiment le maître avait été si injuste que cela ; si Joubert l'avait appelé *criquet*, de but en blanc, sans provocation ; si Thouin avait réellement donné ou simplement rendu le fameux coup de règle ; si enfin Camus avait allongé indûment les oreilles d'un innocent, ou simplement puni un petit vaurien toujours prêt à taquiner et à provoquer ses camarades.

Ne trouvant rien où se prendre, l'entêtement du petit mulet se tourna en attendrissement. A mesure que le petit garçon pleurait dans les bras de son grand-père, l'esprit de révolte s'éteignait en lui, et la grande amertume de son cœur s'en allait avec ses larmes.

Dans un coin de sa conscience un rayon de vérité pénétrait, venant je ne sais d'où, comme un rayon de soleil dans un grenier obscur, et, sans que le grand-père eût dit un seul mot, ce rayon de vérité montrait au petit garçon le visage de ses prétendus ennemis sous un jour beaucoup moins odieux.

Néanmoins, pour rien au monde ce petit garçon n'aurait consenti à avouer tout haut ce qu'il pensait tout bas. Il était fait comme cela, le pauvre petit garçon, et bien d'autres, hélas ! sont faits absolument comme lui.

Si quelqu'un (même ce grand-père qui le tenait dans ses bras et sur ses genoux) se fût avisé de lui dire : « Voyons, mon cher enfant, réfléchis bien, et vois toi-même si tu n'auras pas quelques torts à te reprocher, » le cher enfant aurait frappé du pied, ses yeux auraient étincelé de colère ; il aurait dit : « Non, non, non ! » et comme il aurait senti malgré cela qu'il était dans son tort, le second état de ce petit enfant aurait été pire que le premier.

Quand le grand-père s'aperçut que le petit garçon avait pleuré le plus amer de sa rancune, il lui dit tout bas que Muguette était certainement calmée, et qu'il allait monter à la recherche du soulier.

« Mes livres sont aussi là-haut ! » lui dit le petit garçon, tout bas, à l'oreille.

En ce moment, Brigitte nous appela du bas de l'escalier, sous prétexte qu'elle allait servir le souper.

« Nous descendons dans cinq minutes, » répondit mon grand-père. Et tout en répondant avec un son de voix qui ne laissait rien deviner, il me regardait en souriant et m'adressait des signes de tête, comme pour me dire : « Sois tranquille, c'est entre nous, elle n'en saura rien. »

Oh ! quel cher grand-père !

Dans un accès de reconnaissance, je l'embrassai sur les deux joues, et je lui dis tout bas : « Grand-père, veux-tu me laisser monter avec toi ? »

Il regarda mon pied nu, hésita un instant, et finit par dire gaiement : « C'est cela, montons ensemble. »

II

Ce que c'est qu'un grand-père.

Mon grand-père m'avait pris la main, et je me trouvais du côté de la rampe de l'escalier. Nous montions lentement : moi, parce que je n'étais pas trop rassuré ; grand-père, parce qu'il était vieux.

Bien des fois, avant cette mémorable journée, nous étions montés au grenier ensemble ; mais comme j'étais toujours préoccupé d'autre chose, et que mes yeux ne s'étaient pas encore ouverts à la lumière, je n'avais jamais remarqué que grand-père pliait les épaules, et qu'il avait le pas lourd et les jambes raides. Cette fois-là, je ne sais pas pourquoi je le remarquai, et aussitôt je lui dis : « Grand-père, il faut que tu te mettes du côté de la rampe, pour t'appuyer dessus.

— C'est une bonne idée, dit-il en hochant la tête, oui, ma foi, c'est une très bonne idée. J'ai un petit garçon qui a de bonnes idées. »

Quand il tint la rampe, il me sembla qu'il montait avec moins de difficulté, et je fus content en moi-même. Je restais d'une ou deux marches en arrière pour mieux le voir monter, et je lui disais de temps en temps : « N'est-ce pas, grand-père, que c'est mieux comme cela ?

— Joliment mieux, je t'en réponds ! »

Mon cœur nageait dans une joie où il se mêlait peut-être un peu d'orgueil

Quand nous fûmes sur le palier, il me tapota la tête en me disant : « Sais-tu que c'est une fameuse idée ! et toi tu es un bon petit homme. »

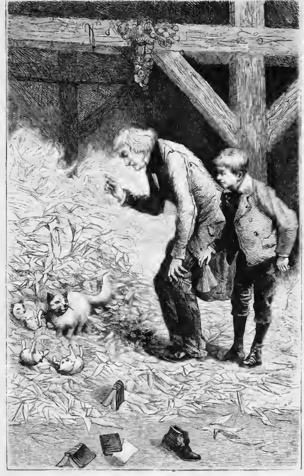
Alors je levai les yeux sur sa figure, et pour la première fois depuis que nous vivions ensemble, je le vis tel qu'il était.

Les grandes secousses de l'âme sont comme les grandes tempêtes de la mer : elles amènent à la surface des choses qui jusque-là avaient séjourné au fond ou vaguement flotté entre deux eaux, loin de tous les regards.

Mes ennuis de l'après-midi, la grande frayeur que m'avait causée Muguette, l'attendrissement profond dont j'avais été pris sur les genoux de mon grand-père, tout cela avait remué mon âme comme la tempête bouleverse la mer. Beaucoup d'idées nouvelles et de sentiments nouveaux étaient montés à la surface, et voilà pourquoi je regardais en ce moment mon grand-père avec d'autres yeux.

Jusque-là, pour moi, un grand-père était une personne d'une nature particulière, toute différente de celle des petits garçons ; une personne qui a des cheveux blancs, des rides, une indulgence sans bornes, qui marche lentement, s'essouffle en montant les escaliers, et n'a peur de rien, pas même d'une chatte en colère.

« Grand-père, comme tu souffles fort ! lui dis-je en le regardant avec inquiétude, assieds-toi là, sur le coffre. »



Muguette suivait tous ses mouvements. (P. 6, col. 2.)

Il s'assit sans résistance.

« Je ne suis plus jeune, me dit-il, quand il eut un peu repris haleine. On ne peut pas être et avoir été, comme disait feu mon grand-père à moi. »

Je le regardai avec stupeur. Grand-père avait eu un grand-père ! Quelle chose extraordinaire ! Je m'étais figuré jusque-là qu'il n'y avait qu'un grand-père par famille, et encore pas dans toutes les familles.

Il vit mon étonnement, et me dit aussitôt : « Je te parle de longtemps, mon petit ; je te parle de l'époque où j'étais moi-même un petit garçon. »

Cette fois encore, je demeurai stupéfait. Comment ! le grand-père que je voyais là avec ses rides et ses grands cheveux blancs avait été un petit garçon comme moi !

Ces deux révélations coup sur coup venaient de bouleverser complètement mes idées, et de m'ouvrir des horizons où je me perdais.

Malgré ma surprise, je ne doutai pas un seul instant de sa parole : car il ne m'avait jamais attrapé, même en plaisantant ; mais je le regardai, muet de surprise ; lui, il souriait en hochant la tête.

Quand j'eus recouvré la parole, je lui dis : « Que c'est drôle, grand-père, que tu aies été un petit garçon comme moi !

— N'est-ce pas que c'est drôle ? dit-il en me prenant la main.

— Mais, grand-père, quand tu étais un petit garçon comme moi, est-ce que...?

— Est-ce que quoi? mon bon petit.

— Est-ce que tu étais méchant, aussi?

— Quelquefois. »

Je marchais de surprise en surprise. Grand-père méchant! Concevez-vous cela? Quant à moi, j'avais beau faire, je ne pouvais pas me faire entrer cela dans la tête, et je le lui dis nettement.

« C'est pourtant, reprit-il, l'exacte vérité.

— Mais alors, grand-père, je voudrais bien savoir ce que tu as fait de ta méchanceté.

— Ma foi, dit-il, en éclatant de rire, je l'ai laissée en route.

— Quelle route, grand-père?

— Hé! la route que l'on parcourt tout le long de sa vie, pour passer de l'état de petit garçon à l'état d'homme, et de l'état d'homme à celui de vieux grand-père. »

Un nouvel horizon s'ouvrait à mes yeux, et je compris nettement une nouvelle vérité: si grand-père avait avait été petit garçon dans le passé, moi, petit garçon, je deviendrais vieux grand-père dans l'avenir.

« A quoi penses-tu? » me demanda mon grand-père, en me voyant tout songeur.

Je lui fis part de ma grande découverte.

« Comme il a deviné cela, le petit rusé! s'écria mon grand-père avec admiration.

— Grand-père, lui dis-je d'un ton sérieux, il y a encore quelque chose que je voudrais bien savoir.

— Quoi donc?

— Quand je serai vieux, est-ce que je serai bon?

— Certainement, si tu le veux.

— C'est joliment difficile, va, repris-je, en secouant la tête d'un air capable.

— Je le sais bien, me répondit-il, puisque j'ai été un petit garçon comme toi. Mais nous recauserons de cela, ne t'en casse pas la tête pour le moment. D'ailleurs, je ne veux pas que tu restes plus longtemps le pied nu, tu finirais par t'enrhumer. »

Il se leva pour ouvrir la porte du grenier. Comme il portait la main au loquet, je posai ma main sur son bras.

« Grand-père, lui dis-je, quand tu étais petit garçon, est-ce que ton grand-père à toi avait une chatte?

— Oui, oui, il avait une chatte. Je la vois encore d'ici: elle était blanche avec des taches de feu, et elle avait eu l'oreille gauche déchirée dans une bataille contre un gros rat.

— Est-ce qu'elle avait des petits, la chatte de ton grand-père?

— Mais oui; dans ce temps-là les chattes avaient des petits, comme à présent.

— Est-ce que tu la mettais en colère?

— Cela m'est arrivé une ou deux fois.

— Quand elle était en colère, est-ce que tu en avais peur?

— Certainement.

— Alors, pourquoi n'en as-tu plus peur, maintenant?

— Parce que je connais bien Muguette, et qu'elle me connaît bien. Elle sait que je ne la tourmente jamais; elle a confiance en moi. Les animaux sont comme les personnes; ils ne se fâchent que quand on les taquine, et ne se mettent en fureur que quand on les pousse à bout. Tu vas voir. »

Je ne sais pas pourquoi je pensai en ce moment à Joubert, à Thouin et à Camus; mais ce ne fut qu'un éclair. J'étais trop préoccupé de ce qui allait se passer pour réfléchir à autre chose.

« Je ne vais pas ouvrir la porte toute grande pour commencer, me dit mon grand-père, parce que Muguette serait surprise, et pourrait faire quelque sottise qu'elle regretterait après, la pauvre bête; il faut d'abord que je me fasse reconnaître et que je lui explique un peu les choses. Tu comprends, n'est-ce pas? »

Je rougis très fort, en faisant signe de la tête que je comprenais.

Mon grand-père appuya doucement le pouce sur le loquet, et entr'ouvrit la porte en disant: « Bellement, Muguette, bellement, ma fille! C'est ce vieux maître, tu sais, ce n'est que ce vieux maître! »

Je restai prudemment à l'arrière-garde, pendant que mon grand-père poussait tout doucement la porte. Je me tenais penché de côté, pour voir ce que dirait Muguette.

Muguette se tenait debout, les pattes écartées, en avant de ses petits chats. Quand elle vit qu'elle avait bien décidément affaire à mon grand-père, et non pas à moi, elle releva doucement ses oreilles, fit frétiller sa queue par ondulations qui se suivaient tout du long, ses moustaches remontèrent vers ses yeux, comme si elle souriait, et elle fit entendre deux ou trois miaulements doux et prolongés. Les petits chats, rassurés par ce langage qu'ils avaient l'air de comprendre, sortirent un à un de la paille de maïs, et vinrent, en se bousculant comme des petits maladroits, rouler devant les pattes de leur mère.

En ce moment Muguette m'aperçut, son poil se hérissa par places, et, par un geste rapide, souple et puissant à la fois, elle rejeta d'un coup de patte ses petits derrière elle. Ils roulèrent les quatre fers en l'air; mais ils comprirent sans doute que c'était pour leur bien, car pas un seul n'éleva la voix pour protester.

« Muguette, dit mon grand-père, tu sais bien que tu n'as rien à craindre ni pour toi ni pour tes petits, tu le sais bien, n'est-ce pas? » et il levait l'index de la main droite, comme s'il avait raisonné avec une personne. Les yeux grands ouverts, Muguette suivait tous ses mouvements, comme si elle avait compris ses raisons. Mais je crois bien que ce qui la rassurait et la calmait, c'était la présence de mon grand-père et le son de sa voix. « Fais la paix avec le petit Paul, il ne veut pas vous faire de mal, sois tranquille! »

Alors il se baissa, et posa la paume de sa main sur la tête de Muguette. Muguette mit sa tête de côté, et poussa tout doucement contre la paume de mon grand-père, en fermant les yeux. Quand elle eut bien frotté

sa tête et ses oreilles, elle avança à tout petits pas, et se frotta les épaules, puis le dos, puis la queue, et j'entendis très distinctement qu'elle faisait ronron.

« La paix est faite, » dit doucement mon grand-père.

Muguette n'avait plus peur de moi, et moi je n'avais plus peur de Muguette, et cela simplement parce que mon grand-père était entre nous deux.

Je le comprenais si bien que je fus soudain saisi d'une grande admiration pour mon grand-père.

« Muguette, dis-je, en adoucissant ma voix, hein ! comme notre grand-père est bon ! »

Elle me regarda, mais cette fois sans colère et sans défiance, et elle exprima la même idée que moi, en se frottant avec énergie contre les jambes de notre grand-père.

Notre grand-père ramassa mes livres et mon soulier. Muguette lui fit la politesse de l'escorter jusqu'à la porte, en s'avançant tout d'une pièce, par grandes enjambées cérémonieuses, la queue en l'air, toute recroquevillée du bout, ce qui, chez elle, était signe de satisfaction.

Quand la porte se fut refermée sur Muguette et sur sa famille, mon grand-père me fit asseoir sur la malle, et se baissa lentement pour me remettre mon soulier.

Jusqu'à ce jour-là, j'avais été pénétré de l'idée que les grands-pères ont été créés et mis au monde pour la plus grande commodité des petits garçons, qu'ils sont faits pour se plier à toutes leurs exigences, pour donner toujours sans jamais recevoir. En vertu de cette belle théorie, j'avais accepté toutes ses bontés et toutes ses gâteries comme choses strictement dues et qui n'entraînaient ni reconnaissance ni réciprocité. Dans mon égoïsme naïf, je ne m'étais jamais gêné avec lui, je ne lui avais épargné aucune peine, aucune fatigue; je m'étais souvent fait un jeu d'ouvrir brusquement la porte, quand il faisait la sieste dans son grand fauteuil, ou bien de me cacher derrière les portes pour l'effrayer au passage, ou bien de le faire chercher quand il m'appelait, ou bien de rentrer par la ruelle des Aubiers, quand je savais très bien qu'il m'attendait à la porte de la rue.

Mais les confidences qu'il venait de me faire, en réponse à mes questions, avaient comme déchiré le voile qui enveloppait mon esprit. J'étais trop jeune pour raisonner sur ce qui se passait en moi, et surtout j'avais l'esprit trop troublé par tant de découvertes faites coup sur coup. J'aurais donc été incapable de dire exactement ce que je ressentais. Ce que je savais bien, c'est qu'il y avait là-dedans à la fois du plaisir et de la peine. J'étais émerveillé de ce que j'avais découvert, et mon étonnement se compliquait d'une bonne dose de tendresse et de remords.

Aussi, quand mon grand-père se baissa pour me remettre mon soulier, et que sa tête fut au niveau de la mienne, je lui jetai mes deux bras autour du cou, et je l'embrassai sur ses cheveux blancs.

Ensuite, l'ayant repoussé tout doucement, tout doucement, je me levai et je lui dis résolument : « Grand-père, je ne veux pas que tu te baisses pour me remettre mon soulier, je saurai bien le remettre tout seul.

— Tu ne veux pas, tu ne veux pas ! dit-il en hochant la tête; sais-tu bien que le roi dit : « Nous voulons ? »

— Eh bien, moi, je ne veux pas que tu te fatigues. »

Je m'assis sur le plancher, à la turque, et je remis triomphalement mon soulier.

Mon grand-père me regardait d'un air surpris; mais sa surprise n'était pas d'une nature désagréable, car il souriait.

« Ça froidit ! » cria Brigitte, du bas de l'escalier.

Je me relevai vivement, et je donnai un grand coup de pied sur le plancher, pour bien faire entrer mon talon.

« Grand-père, dis-je à demi-voix, donne-moi les livres, c'est moi qui les porterai. »

Il me tendit les livres et me regarda en clignant les yeux.

« Parce que, repris-je du même ton, cela te fatiguerait de les porter.

— Voyez-vous ça ! » dit-il à voix basse; et il souriait. Moi je lui souriais aussi; mais nous avions bien soin de ne pas rire tout haut, parce que nous avions peur de Brigitte. Si elle nous avait entendus, elle n'aurait pas manqué de nous sermonner pour nous être arrêtés à faire des complots et à ricaner comme des innocents, au lieu de descendre dîner, comme des personnes raisonnables

A l'avant-dernière marche de l'escalier, je fus pris d'un accès d'audace incroyable : il faut dire que je me sentais tout à fait excité. La porte de la salle à manger était ouverte, Brigitte n'était qu'à deux pas de nous, et je voyais son ombre sur le plancher. Eh bien, malgré tout cela, j'eus l'effronterie de dire à mon grand-père : « Baisse-toi un peu, grand-père, que je l'embrasse encore une fois. » Mon grand-père se baissa sans hésiter, alors je l'embrassai sans faire de bruit, et je lui dis, de la bouche à l'oreille : « Et puis, je ne te réveillerai plus, quand tu dormiras dans ton fauteuil ! »

A suivre. J. GIRARDIN.

L'INONDATION DE MURCIE

LA SEINE ET LA SEGURA

Pour un habitant de Paris, les mots de crue, d'inondation, n'ont qu'une signification assez terne, pas du tout tragique. Les phénomènes de la nature nous sont tellement supérieurs que, faute d'en avoir senti le choc direct, il nous est interdit de nous en faire une idée juste; seule, la sensation personnelle nous initie. La vie passe à côté de l'aveugle comme un torrent derrière un mur.

Le riverain de la Seine voit sans terreur et sans

joie son fleuve croître et décroître. Depuis bientôt deux siècles, l'Observatoire tient registre de la quantité d'eau qui tombe à Paris; et, comme on sait, c'est l'abondance, la continuité des pluies ou la fonte subite des neiges qui font grossir les rivières. Mais Paris n'est qu'un point, et il importe de connaître la distribution de la pluie dans tout le bassin du mont sur la Marne, affluent direct; Saint-Dizier sur la Marne, Saint-Menehould sur l'Aisne, sous-affluent par l'Oise, etc. La règle adoptée consiste à annoncer la crue à Paris comme égale au double de la moyenne des crues aux sept stations indiquées. L'erreur commise en employant cette règle empirique n'a jamais dépassé 60 centimètres.



Paysans de la huerta de Murcie

fleuve. Aujourd'hui les observations régulières sont faites dans cent deux stations munies de pluviomètres, réparties entre le Morvan et le Havre. Les crues des petits affluents torrentiels font prévoir les crues du fleuve. Sept de ces stations hydrométriques, établies sur des affluents ou des sous-affluents, en des terrains de nature différente, ont une importance capitale : c'est Clamecy sur l'Yonne, affluent direct; Avallon sur le Cousin, sous-affluent par la Cure et l'Yonne; Aisy sur l'Armançon, sous-affluent par l'Yonne; Chau-

C'est au pont de la Tournelle que l'on mesure la hauteur du fleuve. Le zéro de l'échelle ou du séquanomètre (*Sequana* est le nom latin de la Seine) a été fixé au niveau des basses eaux de l'année 1719. Le fleuve est descendu maintes fois au-dessous de ce point : on cite l'étiage de 1803 qui a atteint 27 centimètres au-dessous de zéro, celui de 1859 qui a baissé jusqu'au 70e centimètre; mais le véritable étiage de la Seine, c'est-à-dire la limite inférieure des basses eaux d'après les observations faites jusqu'ici, a atteint



Une rue de Murcie. (P. 11, col. 1.)

1m,14 au-dessous du zéro. On calcule qu'il passe sous les ponts de Paris 44 mètres cubes d'eau par seconde en temps d'étiage, et 1400 mètres dans les plus grosses eaux : la crue n'aurait ainsi que trente-deux fois l'eau du maigre; on verra tout à l'heure combien cet écart est minime.

Ainsi la Seine est un fleuve d'allure tranquille. Les moindres oscillations de niveau sont surveillées, et les crues peuvent être signalées d'avance par les observateurs qui stationnent en différents points choisis de son bassin, de la même façon que le garde-barrière signale le passage de l'express. La nature du sol et du sous-sol dans le bassin de Paris, le degré de perméabilité ou d'imperméabilité qu'elle détermine ; les climats locaux, la distribution des pluies, la quantité d'eau pluviale qui tombe sur les hauteurs du pourtour, sur les vallées, sur les plateaux, et qui ruisselle le long des coteaux argileux, à la surface des terres imperméables, chaque sillon devenant alors un ruisseau, chaque pli du sol une ravine, chaque ravine un torrent qui se dégorge à la rivière au fond de la vallée, tandis que toute l'eau du ciel tombant sur les terrains perméables : craie, calcaire ou sable, absorbée rapidement sur place et filtrée de couche en couche, atteint lentement et par gouttelettes les nappes d'eau souterraines, pour reparaître loin de là, au bout de son cycle obscur, dans le demi-jour sacré des grottes, dans l'orbe des gouffres ou dans la vasque des fontaines ; le relief du sol, l'inclinaison vraie du bassin par rapport à la mer où il s'égoutte, résultante de tous les versants, de toutes les pentes, de tous les plans contrariés de ses collines et de ses plaines; la nudité ou le boisement des pentes retenant ou laissant ruisseler les eaux d'orage ; la répartition des sources et des eaux courantes dans le fond des vallées; la forme des rives du fleuve qui rassemble entre ses berges l'afflux des ruisselets depuis les veinules les plus lointaines jusqu'aux sources jaillissant dans son lit; la fixité de ces rives, berges terreuses affouillées par le courant, escarpements rocheux léchés par les remous, plages aréneuses diluées par les vaguelettes ou grasses argiles maintenues par le réseau des racines ; la nature du fond, dalles, terre ou cailloux, la mobilité ou la fixité du lit, encombré de bancs de sable ou de gravier qui en modifient le profil et qui partagent le lit en autant de biefs ou tronçons de rivière réunis par des rapides, chapelet de lacs se déversant de l'un dans l'autre par une succession de seuils ; cet ensemble de circonstances qui déterminent ce qu'on appelle le régime d'un fleuve, est l'objet d'une étude permanente, déjà riche en observations, et qui fait de la Seine l'un des fleuves les mieux connus.

Il n'est pas besoin de quitter la France pour opposer à cette rivière sage des rivières folles, fantasques, convulsives. Nos autres grands fleuves eux-mêmes, la Garonne, la Loire, qui roule en crue près de quatre-vingts fois l'eau de l'étiage, sont de trop fréquents ravageurs. Bien autrement sauvages encore sont nos rivières de chutes et nos torrents méditerranéens : le Gard, filet d'eau verte qu'un orage change en fleuve immense; le Vidourle, forcené ou presque tari, pouvant grossir jusqu'à quinze mille fois son flot et qu'on a vu emporter à la mer des troupeaux paissant dans son lit, si bien que ses débordements subits ont gardé le nom de *vidourlades ;* l'Ardèche, qui descend du Tanargue, le massif de France le plus mouillé d'eau du ciel avec les Alpes du Gapençais et les Pyrénées de Gavarnie; l'Ardèche, « celui des torrents français où les trombes jettent brusquement le plus de flots sauvages... qui a décoché vers le Rhône une crue de 7900 mètres par seconde », et qu'on a vu monter de plus de 21 mètres à l'étranglement de certain pont. « Le 15 septembre 1857, l'Ardèche, le Doux et l'Érieux, trois *oueds* que la canicule réduit à 20 mètres cubes, et quelquefois à 10, tous les trois réunis, ont pu lancer contre le Rhône, devenu ce jour-là leur humble vassal, un déluge de 14 000 mètres cubes à la seconde, sept cents fois l'étiage ordinaire, quatorze cents fois le maigre extrême ! »

Le Segura est une de ces folles rivières. Il vient de ravager la *huerta* de Murcie. Mais il n'est pas le seul coupable. Ici tout est extrême : les trombes succèdent à une sécheresse de steppe. Nulle part en Europe, si ce n'est dans la dépression, plutôt asiatique, de la mer Caspienne, le ciel ne verse une aussi faible quantité d'eau. Tandis que la tranche pluviale qui tombe chaque année sur la France varie de 40 centimètres (dans les environs de Paris) à 2 et 3 mètres (sur les montagnes) et est évaluée en moyenne à 70 centimètres, ici, ou, plus exactement, à Albacete, il ne tombe par an que 26 centimètres de pluie. C'est sans doute à la pureté de son ciel que Murcie doit le nom de « sérénissime royaume ». Après de longues sécheresses et des étés dévorants, les inondations sont fréquentes et terribles. Celles de 1651 et de 1802 ont laissé de lugubres souvenirs. L'ouragan qui s'est déclaré dans la soirée du 14 octobre a atteint son maximum de violence sur les provinces d'Almeria et de Murcie, dans les sierras et les hautes vallées d'où les eaux sont venues s'abattre sur la *vega* (plaine). « Dans les premières heures de la nuit du 14 octobre, écrit un Madrilène, sauf au bord de la mer où la tempête se déclara de bonne heure, on ne croyait être en présence que d'un gros orage d'automne, et c'est seulement vers onze heures et demie que les rafales, le tonnerre et la pluie firent pressentir que les choses allaient prendre une tournure des plus sérieuses. Ce fut vers deux heures du matin que l'inondation prit un caractère alarmant presque en même temps à Malaga, à Murcie et dans la province d'Almeria, tandis que les endroits situés plus bas dans les vallées, en se rapprochant du littoral, ne furent atteints qu'à l'aube du 15 octobre, par les eaux qui débordaient des lits du Segura, du Mundo, du Nogalete et même des canaux d'irrigation. Toute la journée du 15 se passa sans baisse sensible du niveau, qui avait atteint de 8 à 22 mètres au-dessus de l'étiage ordinaire. Dans la

nuit du 15 au 16, les eaux commencèrent à baisser, et alors seulement on put apprécier l'étendue de la catastrophe. La plaine de Murcie est un bassin assez plat entouré de montagnes qui ne laissent d'issues que vers l'est, par où le Segura se dirige à la mer. Les eaux de la province d'Albacete au nord, et d'Almeria au sud-ouest aboutissent à la *huerta* de Murcie, les unes par le Segura grossi du Mundo, les autres par un canal à moitié abandonné et par le Velez. C'est de ce côté que se trouve une fameuse *rambla* ou digue, bâtie en étages massifs, sous le règne de Charles III, pour arrêter les eaux des hautes vallées et les emmagasiner dans un vaste réservoir qui sert à l'irrigation de la vega. Les eaux ruisselant des vallées d'Almeria par le Velez arrivèrent à Lorca en volume considérable, et, franchissant la rambla, pénétrèrent près de Sangonera dans la huerta proprement dite de Murcie, où elles rencontrèrent l'autre courant d'inondation qui débordait du Segura.

« Sur les bords du Mundo et du Segura, partout où l'on a utilisé les eaux pour l'irrigation par des canaux et des digues en tout semblables à celles des Maures, la végétation a une richesse presque tropicale ; les maïs avec leur vert feuillage et leurs épis dorés en automne dépassent la tête des paysans, dont les traits énergiques, le teint basané, les formes grêles et nerveuses, vous rappellent leurs devanciers les Maures. Les aloès aux pousses puissantes succèdent à des champs immenses de sparte, et les palmiers dressent leurs têtes gracieuses au milieu d'un véritable jardin fertile et riant. La huerta de Murcie était semée de villages dont les maisons en terre et les toits de chaume avaient une apparence aisée. »

Au milieu, dans une courbe du Segura, est située Murcie, ville d'environ 100 000 hommes, aux maisons blanches ou peintes de jaune et de rouge, aux toits plats, aux tours d'églises s'élevant comme des minarets au-dessus des palmes. Murcie était protégée contre le fleuve par le quai (*malecon*) qui sert de promenade ; mais le faubourg de San Benito, construit le long du Segura et en contre-bas sur bien des points, a été inondé par l'avalanche d'eau et de vase : en quelques heures 600 maisons y ont été détruites. Orihuela, ville de 50 000 habitants située en aval, a également beaucoup souffert. A Lorca, la largeur du flot dans la vallée du Velez était de 6 kilomètres. Les villages et les fermes de la huerta, le bétail, les récoltes, les arbres, les moulins, les ponts, les barrages et onze lieues de vallée ont été emportés, anéantis, triturés par la houle noirâtre, empâtés d'une vase épaisse, ignoble linceul sous lequel furent ensevelis par centaines les paysans de la huerta.

Le soleil du Midi rayonne à présent sur cette infortune. Que Paris envoie son obole à Murcie ; Murcie un jour pourra le lui rendre ; car tous les fleuves vont se perdre à la mer, la Seine comme le Segura.

PAUL PELET.

PENDRAGON

I

Mon nom est Sosiclès, citoyen d'Athènes. Je suis né dans le bourg d'Acharne, à trois lieues de la ville. De ma maison on voit la mer.

Mon père était Méryon, fils de Polystrate, fils d'Agathocléon, fils d'Aristodème, fils de Xénonate, qui fut l'un des vainqueurs de Marathon.

Xénonate fut tué par les Perses à la bataille de Platée. Aristodème fut tué par les Thébains à Tanagre. Agathocléon fut tué par les Siciliens sur le rempart de Syracuse. Mon père fut tué par les Macédoniens à Chéronée.

Tous sont morts, frappés par devant, en combattant pour la patrie.

Un seul, Polystrate, mourut dans son lit à l'âge de trente ans, victime de la grande peste d'Orient qui emporta la moitié des Athéniens. Mais comme il avait déjà reçu trois blessures en différentes batailles, il est à croire que sans la peste il aurait eu la même gloire que tous les autres.

Pour moi, j'avais commencé et je comptais finir comme eux ; mais Jupiter et les autres dieux immortels en ont décidé autrement. Je mourrai dans le pays des barbares et je ne m'en plains pas, car d'abord nul ne peut régler la destinée ; ensuite, ma patrie étant tombée depuis trente ans sous le joug des Macédoniens, j'ai perdu toute envie de revoir les rives fleuries de l'Ilissus et le Parthénon radieux.

Je vis maintenant sous un maître de mon choix qui m'appelle son ami. Cela ne vaut pas la liberté, mais c'est ce qui en approche le plus.

Or, voici comment je quittai la ville de Minerve aux yeux glauques, et commençai à courir le monde, moitié pour m'instruire, moitié pour faire fortune.

Dans cette fameuse bataille de Chéronée, si funeste à tous les Grecs, mon père Méryon était chiliarque, c'est-à-dire commandait mille hommes, et je combattais à côté de lui lorsque la cavalerie thessalienne commandée par Alexandre, fils de Philippe, se jeta sur nous et rompit nos rangs. Mon père, frappé d'un javelot, tomba roide mort. Moi, âgé de dix-huit ans alors, j'essayai d'emporter son corps loin de la mêlée, je reçus et je rendis plusieurs coups de sabre dont l'un m'étendit à terre sans mouvement.

Le soir même, le vainqueur fit relever les blessés et ensevelir les morts. Alexandre, qui m'avait remarqué pendant le combat, — à cause de mon courage et de ma piété filiale, comme il eut la bonté de le dire, — me fit panser avec soin, et me demanda d'être son ami.

Je n'étais pas en passe de refuser ; j'acceptai donc son amitié et je lui donnai la mienne.

Alexandre de Macédoine n'était pas alors le farouche

conquérant et le tueur d'hommes qu'on a connu depuis et qui épouvanta tous les peuples.

C'était un beau jeune homme de dix-huit ans à peine, de taille moyenne, mais qui paraissait plus grand que tous ses compagnons à cause de la majesté naturelle de sa démarche et de son attitude. Brun d'ailleurs avec des cheveux bouclés, un teint vermeil, une peau blanche et des yeux où l'esprit et le courage étincelaient tout ensemble, mais qui dans la colère paraissaient lancer la foudre, il était la vivante image du divin Apollon, fils de Jupiter.

On a dit de lui qu'il était brutal; mais ce n'est pas tout à fait exact. Il est vrai qu'après souper il se mettait volontiers en colère, qu'alors il jetait à la tête de ses meilleurs amis tout ce qui lui tombait sous la main, y compris sa javeline, et qu'il en a tué plusieurs par ce moyen. Il est encore vrai qu'on l'a soupçonné d'avoir fait assassiner son père, qui mourut, comme chacun sait, poignardé au milieu d'une fête par un Macédonien nommé Pausanias.

Ce n'est pas impossible. Philippe venait de répudier sa mère Olympias pour épouser une autre femme. Alexandre en était fort contrarié : car sans compter l'affront fait à sa mère, il perdait, lui, l'espérance d'hériter du trône ; enfin dans les mœurs détestables de ce pays-là, l'assassinat paraît une chose presque ordinaire, à tel point qu'Alexandre n'a pas dû hésiter beaucoup à faire ce que tout le monde faisait si aisément autour de lui.

Par un hasard singulier, Philippe est le seul de cette race tragique qui n'ait jamais voulu tuer personne, excepté en bataille rangée. Aussi fut-il assassiné par ordre de sa femme et de son fils. Du moins, c'est ce qu'on disait publiquement dans Athènes, la ville du monde entier où se colportent le plus de fausses nouvelles.

La postérité en croira ce qu'elle voudra. Je ne garantis rien, excepté ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles.

Pour revenir à moi-même et à mon héros qui n'est pas Alexandre le Grand, mais un autre vaillant guerrier dont vous saurez bientôt le nom, je dirai qu'après la bataille de Chéronée je devins le secrétaire et l'ami du roi de Macédoine, que je le suivis en Thrace, en Grèce, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte, que j'assistai aux deux batailles du Granique et d'Issus, dont il sera parlé aussi longtemps qu'il y aura des historiens sur la terre, que je passai avec lui l'Euphrate au gué de Thapsaque, où nous eûmes de l'eau jusqu'aux épaules (heureusement c'était en été, on n'était pas fâché de prendre un bain), et après l'Euphrate, — à trente lieues de là, — le Tigre plus profond et plus rapide.

Si le roi des Perses, Darius, avait envoyé dix mille hommes pour nous disputer ce dernier passage, nous aurions, suivant toute apparence, servi de nourriture aux poissons. Mais ce pauvre roi avait perdu la tête. Comme on l'avait battu sur le Granique au passage d'une rivière, à Issus dans les montagnes, il crut qu'il nous battrait à son tour dans la plaine, et nous attendit à Gaugamèle qui signifie, en assyrien, la maison des dromadaires. C'est un relai de poste entre Babylone et la Médie.

Là, comme un bon propriétaire qui fait sabler les allées de son jardin et sarcler les mauvaises herbes, il était tout occupé d'aplanir le terrain déjà si plat, afin que sa cavalerie pût galoper à l'aise et nous fouler aux pieds de ses chevaux.

Alexandre me fit panser avec soin. (P. 11, col. 2.)

Nos cavaliers thessaliens, qui servaient d'avant-garde et d'éclaireurs, racontèrent en revenant au camp que l'armée des Perses devait être au moins de sept ou huit cent mille hommes, et en effet leurs tentes s'étendaient à perte de vue dans la plaine. Au delà, bien loin au delà, s'élevaient les montagnes bleues de la Gordyène par où l'on pénètre au centre de la Médie.

Peut-être les éclaireurs ne mentaient-ils pas, quoique d'un Thessalien à un menteur la différence ne soit pas grande, et quoiqu'il soit bien difficile de nourrir huit cent mille hommes, deux cent mille chevaux et six cent mille bêtes de somme et de boucherie dans une plaine où je n'ai vu pour ma part qu'un platane. C'est celui qui couvrit de son ombre le Relai des dromadaires.

Mais enfin il se peut que, par la faveur des dieux et contre l'opinion de tous les gens du métier, cette immense armée ait trouvé pendant dix jours sa nourriture dans un pays où trois moutons trouveraient à peine à brouter entre deux levers de soleil. Seulement il faut convenir que les trois quarts de ce peuple passaient leur temps, suivant l'usage de tout l'Orient,

à servir, nourrir et désaltérer le dernier quart, lequel était seul composé de combattants.

Je ne veux pas diminuer la gloire d'Alexandre, qui fut le plus grand conquérant dont on ait jamais parlé ; mais je voudrais mentir le moins possible, foi de Sosiclès. C'est assez d'avoir tué les malheureux Perses ; il n'est pas nécessaire de les accuser de lâcheté. Ils se battirent maladroitement, c'est vrai, mais aussi bravement que nous-mêmes. Leur roi était un peu poltron; leurs alliés ou, si vous préférez, leurs sujets les trahissaient, car tout le monde était las de leur payer tribut; voilà, outre son courage personnel et son habileté dans le métier de général, ce qui fit le succès d'Alexandre.

Au reste, qu'ils fussent huit cent mille, comme on l'a dit, ou quatre fois moins nombreux, comme je crois (en ne comptant bien entendu que ceux qui portaient les armes), Alexandre ne s'en inquiéta pas et vint camper dans la plaine à une lieue de l'ennemi.

C'était la veille de la bataille d'Arbèles.



Le cheval but d'un trait. (P. 15, col. 1.)

Comme on avait marché une partie de la nuit, et comme on n'était arrivé au lieu du campement qu'une heure ou deux après le lever du soleil, toute l'armée se hâta de dresser ses tentes, de manger et de prendre du repos. La chaleur était si forte et la fatigue si grande qu'on ne pouvait plus supporter le poids des armes, et que la cavalerie des Perses aurait eu bon marché de nous si, galopant au hasard dans la plaine, elle était venue nous attaquer pendant que nous étions étendus sous nos tentes.

Heureusement, ils avaient aussi chaud que nous-mêmes, et la vue de nos grand'gardes placées en avant du camp leur fit croire que nous étions sous les armes.

De là vient que nous fûmes vainqueurs au lieu d'être vaincus, qu'Alexandre passa pour un héros sans pareil au lieu d'être mis en croix, et que moi, Sosiclès, fils de Méryon, j'écris tranquillement cette histoire dans mon palais sur le bord du Gange, au lieu de ramer sur les galères du grand roi Darius, comme il est arrivé à beaucoup de guerriers malheureux. Vers quatre heures de l'après-midi, Alexandre, ayant fini sa sieste, parut sur le seuil de sa tente et fit sonner les trompettes pour avertir chacun de prendre les armes.

Je me hâtai d'accourir en me frottant les yeux: car le grand homme n'aimait pas qu'on le fît attendre. De la main ou du pied il savait réveiller le zèle des plus engourdis. Je l'ai vu un certain jour que son lieutenant Cassandre (aujourd'hui roi de Macédoine et son successeur) n'était pas à son poste, prendre dans ses bras ce malheureux quand il arriva.

Il l'enleva de terre, lui cogna la tête dix ou douze fois contre le mur comme s'il avait voulu faire une brèche (mais le casque dont il était coiffé empêcha les

os de Cassandre d'être mis en bouillie), et ne le laissa retomber que dans le dessein de le percer de sa lance. Heureusement, pendant qu'il la demandait à son écuyer, Cassandre, qui mourait de peur, se sauva dans les bois comme un lièvre, et le lendemain obtint sa grâce.

Je vous l'ai dit, le grand homme n'était pas brutal, si l'on veut; mais pour vif, il l'était, à coup sûr. Sa main était toujours prête à frapper, elle était aussi prompte à donner, je dois l'avouer. Il remplissait d'or les mains de ses amis après avoir vidé les mains de ses ennemis. Avec lui personne ne pouvait demeurer en paix ni compter sur une heure de tranquillité. Il comblait de richesses ses amis pour l'avoir bien servi, et quelques jours après les faisait tuer sur un simple soupçon. Quant à ses ennemis, il les punissait ou les récompensait au hasard pour l'avoir bravement combattu. Tout dépendait de l'humeur du moment.

Ah! certes, c'était un homme brave, et ses soldats l'ont regretté longtemps. Moi, Sosiclès, qui l'ai vu de près pendant plusieurs années, étant son secrétaire et son ami, je remercie tous les matins le grand Jupiter de m'avoir tiré de ses mains redoutables! J'accourus donc, apportant mes tablettes, insignes de mes fonctions, et, planté devant lui, j'attendis ses ordres. Heureusement, il était de bonne humeur ce jour-là, et ne demandait qu'à rire. Il avait fait dresser une table devant sa tente. Dix ou douze de ses généraux et de ses amis étaient assis à droite et à gauche sur des bancs de bois, et les esclaves apportaient des amphores remplies de vin d'Arménie.

Quand il m'aperçut, il dit :

« D'où sors-tu, ami Sosiclès? Tes yeux sont gonflés de sommeil. »

J'essayai de m'excuser sur la chaleur, sur les longues marches, sur je ne sais quoi encore ; mais mon discours fut interrompu par un appel de la trompette, et quinze ou vingt cavaliers thessaliens entrèrent dans le camp.

Devant eux s'avançait, monté sur le plus beau cheval arabe que j'aie vu de ma vie, un homme à demi nu, robuste, bien fait et beau comme un jeune dieu.

Sa tête était coiffée de la crinière d'un lion ; ses yeux d'un bleu verdâtre comme l'émeraude étaient pleins d'orgueil et de gaieté; ses longs cheveux châtains flottaient sur ses épaules nues ; sa ceinture de soie portait un long cimeterre, dont la poignée était enrichie d'or et de pierreries.

Alexandre le regarda longtemps sans parler, les yeux dans les yeux, comme il regardait lui-même Alexandre. C'est ainsi, je suppose, que le tigre et le lion doivent se rencontrer au fond des bois.

Enfin le roi demanda aux Thessaliens :

« Quel est cet homme? Un prisonnier, sans doute? »

Mais avant que les Thessaliens eussent pu répondre, l'autre prit la parole, et, d'une voix forte et sonore comme la trompette :

« Je ne suis pas prisonnier. Je viens ici de mon plein gré pour te voir, et nouer avec toi les liens de l'hospitalité, Alexandre, fils de Philippe, le plus vaillant des Grecs et des Macédoniens! Moi, je suis Gaulois, né sur le bord de la Garonne, à deux lieues de Toulouse, ville des Tectosages. Mon nom est Pendragon, fils d'Astarac. »

Alexandre se mit à rire et dit à ses amis :

« Voilà un homme! Je n'en ai jamais vu de cette espèce. »

A quoi Pendragon répliqua sans être interrogé :

« C'est que tu n'as jamais mis le pied dans le pays qui est entre la Garonne et les Pyrénées.

— Que veux-tu de moi?

— Ton amitié. Je t'offre la mienne en échange. »

Ici les éclats de rire redoublèrent, et Perdiccas qui était, après Parménion, le principal lieutenant d'Alexandre, s'écria :

« Seigneur, voilà un ami digne du vainqueur de l'Asie! »

Pendragon demanda au chef des Thessaliens :

« Quel est ce gros homme qui rit comme un bouffon à côté d'Alexandre? »

A ces mots Perdiccas, rouge de colère, allait répliquer, mais Alexandre le retint :

« Tais-toi, Perdiccas. Ce Gaulois est mon hôte.... Toi, Pendragon, viens t'asseoir à cette table. »

En même temps il fit apporter une coupe d'or, la fit remplir de vin d'Arménie et l'offrit lui-même au Gaulois.

Celui-ci mit alors pied à terre et confia son cheval au palefrenier du roi. On vit avec étonnement que le superbe animal n'avait ni selle, ni bride, ni étriers. Il portait seulement sur le dos une peau de tigre aux griffes dorées. A la place des yeux étaient deux émeraudes.

« Seigneur, demanda le palefrenier en s'adressant au roi, que faut-il faire de ce magnifique cheval? »

Pendragon l'interrompit :

« Il faut lui donner à boire, dit-il. Il a fait vingt lieues depuis ce matin, et il a soif. »

Le palefrenier obéit et voulut emmener le cheval. Il lui donna une tape amicale sur le cou, croyant qu'il allait suivre ; mais le noble animal, indigné, les yeux étincelants, les narines en feu, se dressa sur ses pieds de derrière en poussant un hennissement si terrible que tout le camp frémit, et qu'Alexandre lui-même, tout intrépide qu'il était, eut peine à garder son sang-froid.

Tous les autres coururent chercher leurs javelines comme si l'ennemi avait été proche. Moi-même je n'étais pas tranquille, et je me rapprochai du Gaulois.

Quant à lui, sans se troubler, riant au contraire comme s'il avait reconnu la voix d'un ami, il se retourna, et présentant la coupe à son cheval :

« Tiens, dit-il, bois le premier à la santé d'Alexandre. »

Le cheval but d'un trait la coupe et appuya sa tête sur l'épaule du Gaulois comme pour le remercier.

« A mon tour maintenant, » continua Pendragon.

Et tendant la coupe à l'échanson du roi, il la fit

remplir de nouveau et la vida d'un trait. Tout le monde le regardait avec étonnement. Alexandre seul riait franchement en voyant l'audace de ce barbare.

« Entre ton cheval et toi, demanda-t-il, tout est commun, je pense ?

— Pourquoi non ? répliqua le Gaulois. Quand je m'enfonce dans la mêlée, est-ce qu'il refuse de m'y porter ? Pourquoi n'aurait-il pas sa part des festins, puisqu'il a sa part des combats ? Le même Dieu nous a créés. Le même Dieu nous recevra dans son sein quand il faudra mourir. »

Et du doigt il montrait la voûte bleue du ciel.

« Par Jupiter ! tu me plais, dit Alexandre. Dis-moi ton histoire. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LE TRAIN-ÉCLAIR

Un nouveau train de chemin de fer, qui a mérité le nom de *train éclair*, vient d'être établi entre Paris et Marseille. Ce train part de Paris à huit heures trente-neuf minutes du matin et arrive à Marseille à onze heures du soir. Le trajet dure donc quatorze heures vingt minutes. Mais, si nous voulons nous rendre compte de la vitesse de ce train, il faut supprimer deux demi-heures d'arrêt aux buffets de Lyon et de Tonnerre ; il faut supprimer encore une heure perdue aux diverses stations d'arrêt ; de telle sorte que le trajet réel s'effectue environ en treize heures. Le voyage aura une durée réelle de treize heures lorsque nos compagnies, imitant ce qui a lieu en Amérique, se seront décidées à installer un buffet dans le train lui-même.

La distance de Paris à Marseille étant de 864 kilomètres, le train est animé, par heure, d'une vitesse de 72 kilomètres, soit 18 lieues de 4 kilomètres. Si l'on songe que le train doit modérer sa vitesse au moment où il va atteindre les courbes, on comprend que cette vitesse moyenne de 18 lieues à l'heure doit correspondre à un mouvement encore plus accéléré quand les rails suivent une ligne droite.

Nos locomotives ordinaires, selon qu'elles sont attelées à des trains omnibus ou à des trains express, marchent plus ou moins vite. Dans le premier cas, elles font 9 lieues à l'heure, la moitié du chemin que parcourt notre nouveau train dans le même temps.

Les locomotives les plus généralement employées aujourd'hui pour remorquer les trains de grande vitesse sont du modèle Crampton. D'un poids moyen de 30000 kilogrammes, elles entraînent 12 à 16 voitures pesant de 100 à 130 tonnes (la tonne est de 1000 kilogrammes), avec une vitesse qui, stationnement compris, s'élève à 60 kilomètres par heure, soit 15 lieues de 4 kilomètres. Une locomotive Crampton, sans son tender, c'est-à-dire sans le chariot d'approvisionnement qui porte l'eau et le charbon, coûte 65000 francs.

On reconnaît, à première vue, les trains rapides ; leurs roues ont un diamètre beaucoup plus grand : on comprend en effet que, pour un même nombre de coups de piston ou de tours de roue, le chemin parcouru, c'est-à-dire la circonférence de la roue, sera d'autant plus grand que ces roues auront un plus grand rayon.

Déjà nous avions un train rapide de Paris à Bordeaux, dont la vitesse (63 kilomètres à l'heure) dépassait celle des express ; le nouveau train qui conduit à Marseille est certainement meilleur, mais il n'est pas, tant s'en faut, le plus rapide. C'est en Angleterre que les locomotives ont jusqu'à ce jour atteint la plus grande vitesse : 80 kilomètres à l'heure ; il n'y a évidemment pas de raison pour que nous n'obtenions pas en France ce résultat.

Il n'est jamais inutile de jeter un coup d'œil en arrière et de mesurer l'étendue des conquêtes de la science.

Que de progrès accomplis depuis le jour où l'ingénieur français Cugnot, en 1770, imaginait la première voiture à vapeur !

On s'extasiait alors devant la curieuse machine, qui cependant s'arrêtait tous les quarts d'heure, afin de permettre le renouvellement de la provision d'eau et la transformation de cette eau en vapeur ! On récompensait l'auteur de cette voiture extraordinaire qui, sans cheval, *parcourait quatre lieues à l'heure*, la curiosité publique était vivement excitée.

Aujourd'hui nous ne nous étonnons plus de rien ; nous profitons des progrès réalisés sans nous soucier, le plus souvent, de leurs auteurs. Combien d'entre nous connaissent le nom de Séguin, cet ingénieur français qui, par une simple invention, simple comme toutes les inventions de génie, a permis à nos machines de décupler leur vitesse ? Les anciennes chaudières ne permettaient la production que d'une très petite quantité de vapeur ; Séguin imagina de construire des chaudières tubulaires offrant à la flamme une plus grande surface de chauffe, et permettant par conséquent d'obtenir une production presque instantanée de vapeur.

Il n'y a pas cinquante ans que le premier chemin de fer transportait des voyageurs entre Liverpool et Manchester.

Un concours avait été ouvert en Angleterre entre tous les constructeurs. Ce fut la locomotive *la Fusée*, construite sur les plans du célèbre ingénieur anglais Stéphenson, et perfectionnée d'après le système Séguin, qui remporta le prix. Cette belle machine, qui excita l'admiration du monde entier, faisait 12 lieues à l'heure, et on ne pouvait penser que sa vitesse serait un jour presque doublée ! Ce résultat était déjà obtenu en Angleterre ; nous venons de dire qu'il est presque atteint depuis la construction du train-éclair.

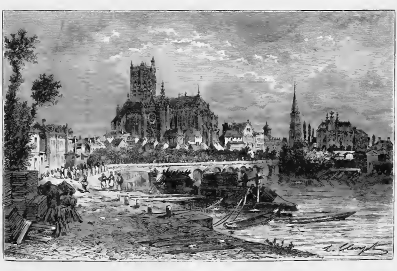
A. BERTALISSE.

A TRAVERS LA FRANCE

AUXERRE

Dans la région centrale du département de l'Yonne et sur l'important affluent de la Seine qui lui a donné son nom, au pied de coteaux fertiles en vignobles, s'élève la ville d'Auxerre. Les Senons, un des plus anciens peuples de la Gaule, fondèrent, déjà plusieurs siècles avant Jésus-Christ, sur un monticule voisin un bourg fortifié ou *oppidum*, que les Romains, selon leur usage, s'empressèrent, après la conquête, de transférer dans la plaine étroite où la ville s'élève aujourd'hui. *Autessiodorum* fut bientôt une cité florissante, ornée de portiques, de temples, d'un amphithéâtre; au troisième siècle, saint Pèlerin y fonda un évêché, que les vertus et les miracles de ses premiers pontifes, surtout de saint Germain, illustrèrent longtemps d'un vif éclat. Les évêques devinrent, après l'invasion des barbares, les principaux seigneurs de leur ville; mais à côté d'eux s'éleva la puissance des comtes laïques, à la famille desquels appartenait Mahaut ou Mathilde, qui affranchit la commune, ainsi que les serfs du voisinage, en 1223.

L'évêché fut enlevé à Auxerre en 1790, et Sens est aujourd'hui la capitale ecclésiastique du département de l'Yonne; mais, en revanche, Auxerre reçut alors le titre de chef-lieu de ce même département, un des trois formés de l'ancienne province de Bourgogne. Le premier préfet s'installa dans le palais épiscopal, qu'occupent encore ses successeurs, et qui est en son genre un des édifices les plus curieux de la France : il remonte en partie au douzième et au treizième siècle. A côté s'élève l'ancienne cathédrale gothique, aussi pure dans son style que mystérieuse et élégante dans ses proportions. Elle fut commencée en 1215 par Guillaume de Seignelay, prélat savant et libéral, qui voulut que son église n'eût pas, dans toute la Bourgogne, de rivale en grandeur et en beauté. Il fallut plus de trois cents ans pour la bâtir; encore est-elle restée inachevée. La grande tour, qui devait avoir une sœur jumelle, s'élève seule vers le ciel, jusqu'à 70 mètres de hauteur. L'intérieur de l'église, avec ses verrières peintes du moyen âge, éblouit par l'éclatante harmonie de ses couleurs.

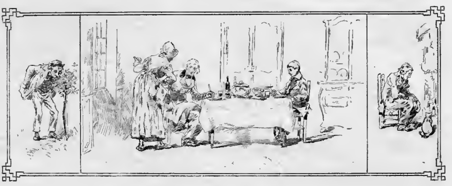


Auxerre

Deux autres églises, bien que ruinées en partie, Saint-Eusèbe et Saint-Germain, autrefois jointes à des abbayes, comptent parmi les beaux monuments d'Auxerre, qui sont nombreux, et font oublier l'aspect assez désagréable des rues de la ville, étroites et tortueuses la plupart, comme elles l'étaient il y a quatre siècles. Les quartiers les plus voisins de la rivière sont mieux bâtis; ce sont aussi les plus animés; car là est le siège des deux principales branches de commerce qui enrichissent la ville : le flottage des bois et le transport des vins de l'arrondissement.

La population d'Auxerre est de 16000 habitants.

ANTHYME SAINT PAUL.



Grand-père tourna la tête. (P. 19, col. 1.)

GRAND-PÈRE [1]

III

Propos de table. — Les idées de Brigitte.

Comme l'émotion m'avait coupé l'appétit, je me mis à remuer ma soupe avec ma cuiller au lieu de la manger. Je repensais en moi-même à tout ce qui venait de se passer; et j'étais plongé dans mes réflexions, lorsque je fus brusquement réveillé comme d'un songe.

« Tu pignoches au lieu de manger, me dit sévèrement Brigitte.

— Tu m'ennuies! répondis-je avec une déplorable précipitation.

— Grand merci de la politesse! » reprit-elle avec un redoublement de sévérité, et elle alla chercher le canard aux petits pois.

Machinalement, pendant que grand-père découpait, je le regardais faire. Il découpait très bien, seulement ses mains tremblaient tout le temps. Je ne l'avais jamais remarqué jusque-là; il me vint tout à coup une idée.

« Si je savais découper, mon grand-père pourrait se reposer; comme ses mains tremblent! » Je ne puis pas dire combien j'étais troublé de voir le tremblement régulier de ses pauvres mains ridées.

« Là! une tache sur la nappe! dit l'impitoyable Brigitte. Ça ne manque jamais d'arriver quand il y a une nappe blanche et qu'on ne fait pas attention à ce qu'on fait.

— La nappe est à mon grand-père, m'écriai-je avec indignation; il peut faire dessus autant de taches qu'il veut; personne n'a le droit de le gronder. »

Brigitte me contempla avec stupeur, comme une personne qui entendrait tout à coup parler un muet. Mon grand-père me regardait d'un air sérieux, mais je voyais bien qu'il n'était pas fâché.

Nous gardions tous les trois un silence embarrassé. Rien ne me pèse autant que le silence, et il m'est souvent arrivé de dire des sottises uniquement pour le rompre.

« Grand-père, dis-je d'un ton grave, tu m'apprendras à découper, et alors, c'est moi qui ferai des taches sur la nappe, et qui serai grondé.

— En voilà un petit coq! dit Brigitte sans se fâcher.

— C'est un bon petit homme, » ajouta simplement mon grand-père.

Je répondis au compliment de mon grand-père par un regard de reconnaissance, et à celui de Brigitte par une petite méchanceté.

« Grand-père, est-ce que la Brigitte de ton grand-père à toi le grondait aussi quand il faisait des taches sur la nappe ? »

J'espérais apprendre que la Brigitte du grand-père de grand-père ne le grondait jamais; que c'était une Brigitte parfaite, dont la perfection ferait ressortir l'imperfection de notre Brigitte à nous, qui se montrait parfois un peu grondeuse et acariâtre.

Mais, cette fois, je fus pris dans mon propre piège.

« Mon grand-père, me dit-il en souriant, était trop pauvre pour payer les services d'une Brigitte. D'ail-

1. Suite. — Voy. page 1.

leurs, il n'était point exposé à faire des taches sur la nappe, vu que nous mangions sur le bois de la table, sans nappe. »

Je devins cramoisi. Il me déplaisait d'apprendre, surtout en présence de notre Brigitte, que quelqu'un de la famille avait été pauvre, et par conséquent, selon mes idées d'alors, avait porté le bissac sur l'épaule et avait demandé son pain de porte en porte, comme le vieux Duclos. Le vieux Duclos était un vieux vagabond, malpropre et répugnant, dont la vue seule me faisait horreur.

Comme j'avais beaucoup d'amour-propre, je baissai piteusement la tête, et je tins mes yeux obstinément fixés sur mon assiette, pour dévorer mon humiliation.

Quelqu'un ayant sonné à la porte de la rue, Brigitte alla ouvrir. Quand elle allait ouvrir, elle faisait un petit bout de causette, soit avec les gens qui avaient sonné, soit avec les voisins.

Je levai les yeux sur mon grand-père.

« Tu pleures! me dit-il avec inquiétude. Dis-moi vite ce que tu as....

— Oh! grand-père, oh! grand-père!... Ce fut tout ce que je pus dire d'abord.

— Es-tu malade? Dis-moi ce que tu as.

— Oh! grand-père, penser que ton grand-père à toi a porté le bissac, comme le vieux Duclos!

— Où as-tu pris cela? me demanda-t-il avec étonnement.

— C'est toi qui viens de le dire.

— Je n'ai rien dit de pareil.

— Si, grand-père, tu as dit qu'il était pauvre.

— Mais...

— Si, tu l'as dit! si, tu l'as dit! répétai-je avec l'entêtement d'un mulet.

— Il y a, reprit-il avec sa patience habituelle, une grande différence entre un homme pauvre et un mendiant. »

Je commençai à l'écouter, mais en secouant la tête, et en marmottant presque sans m'en apercevoir : « Si, tu l'as dit! si, tu l'as dit! »

Il continua :

« Il n'y a point de honte à être pauvre, tandis qu'il y en a presque toujours à être mendiant. Un homme pauvre est tout simplement un homme qui n'est pas riche, mais qui vit honorablement de son travail, comme Pacaut le charron; comme le père de Joubert, qui est épicier; comme celui de Thouin, qui est cordonnier; comme celui de Camus, qui est jardinier. Comprends-tu, mon petit?

— Oui, grand-père.

— Les mendiants, reprit-il, c'est autre chose. A moins d'être infirme, estropié ou hors d'âge, un homme ne mendie que pour ne pas travailler, ce qui est tout à fait honteux. »

Comme, à cette époque, mes opinions personnelles sur le travail différaient essentiellement de celles de mon grand-père, et que je ne voyais nulle honte à ne pas travailler, quand on pouvait s'en dispenser, je n'insistai pas sur cette seconde partie de l'explication, et je revins à la première.

« Ton grand-père à toi, qu'est-ce qu'il faisait?

— Il était porte-balle.

— Qu'est-ce que c'est qu'un porte-balle?

— C'est un homme qui va dans les campagnes, de ferme en ferme et de village en village, vendant du fil, des aiguilles, des boutons, des rubans, des petits miroirs, du papier à lettres, des plumes et quelquefois des livres.

— Comme le grand Simard?

— Oui, comme le grand Simard.

— Le grand Simard se grise, repris-je, d'un air vexé; tu te rappelles que nous l'avons vu couché dans un fossé, le jour de l'assemblée de Lorieux.

— C'est vrai, je m'en souviens, » dit mon grand-père en souriant.

Je sentis que je rougissais de dépit, et je dis à mon grand-père :

« Ça m'ennuie que ton grand-père ait ressemblé à Simard.

— Crois-tu donc, me dit-il, que tous les gens d'un même métier aient les mêmes défauts et les mêmes qualités? Si tu crois cela, mon petit homme, il faut que je te détrompe. Il y a des porte-balle qui ne sont pas ivrognes et des ivrognes qui ne sont pas porte-balle. Mon grand-père était un brave homme, un honnête homme. A l'époque où il vivait, les pauvres gens avaient bien plus de peine qu'aujourd'hui à gagner leur vie, et à faire leur chemin dans le monde. Avec son pauvre petit métier, mon grand-père a fait la plus belle chose qu'un homme puisse faire au monde : il a élevé sept garçons; et non seulement il les a élevés, mais il les a rendus tout les sept semblables à lui : ils étaient tous bons, tous! entends-tu? mon enfant!

— Oui, grand-père.

— Ah! c'est que, vois-tu, il s'agit d'être bon avant tout; au prix de la bonté le reste est bien peu de chose. Mon grand-père était bon comme du bon pain; ce n'était qu'un porte-balle; mais bien des gens ont pleuré à son enterrement; son souvenir est resté dans bien des cœurs qu'il avait relevés ou consolés. Petit Paul, ajouta-t-il d'un ton si ému que son émotion me gagna, je suis aussi fier de mon grand-père qu'un duc ou un prince peut l'être du sien. »

Son visage, ordinairement pâle, s'était animé; ses regards étaient devenus brillants. Il était beau, en ce moment, mon bon grand-père; tellement beau, que je le regardai avec surprise. Mon cœur était troublé d'une émotion que je ne saurais définir; un frisson me parcourut tout entier. Incapable de dire ce que je ressentais, je me levai vivement et je me jetai au cou de mon grand'père, tout prêt à rire, et tout prêt à pleurer.

Après m'avoir embrassé, il écarta doucement ma figure de la sienne, me regarda un instant dans les yeux, et sourit.

Je crois qu'il allait me dire quelque chose, lorsque cette fois encore Brigitte lui coupa la parole.

« Oh bien! dit-elle sans préambule, si ces deux-là s'arrangent sans passer par-devant le juge de paix..., » et elle secoua la tête à plusieurs reprises.

« Tu fatigues ton grand-père, » ajouta-t-elle sans transition.

J'étais assis sur le genou gauche de grand-père, et mon bras droit était encore passé autour de son cou. Je fis un mouvement pour me retirer, mais mon grand-père me retint doucement.

« Qu'est-ce que c'est que ces deux-là? demanda-t-il à Brigitte, en jouant avec ma main.

— Vous avez entendu le coup de sonnette? répondit Brigitte.

— Je l'ai entendu, répondit patiemment mon grand-père.

— Un coup de sonnette de pauvre honteux!

— Il est possible que tu aies deviné juste.

— J'ouvre la porte. Qu'est-ce que je vois?

— Ma foi, je ne m'en doute guère.

— Devinez, pour voir.

— Comment veux-tu que je devine?

— Vous ne prenez même pas la peine de chercher, répliqua Brigitte d'un ton sévère. Vous voyez bien que Paul vous fatigue; renvoyez-le donc à sa place. Voyons, vous ne devinez pas?



Grand-père jouant aux dominos. (P. 21, col. 1.)

— Pas du tout, répondit mon grand-père. Attends, cependant; c'était peut-être le facteur.

— Soyez donc raisonnable · le facteur ne passe par ici que le matin; et puis, Dieu merci, le facteur ne sonne pas comme un pauvre honteux, lui. Tenez, voilà l'autre qui se promène dans le jardin. C'est une tête de mulet, celui-là. Oui, attends que je t'y prenne, à renifler nos roses! »

Grand-père tourna la tête du côté du jardin, et je fis comme lui, et à travers les vitres j'aperçus Monratier, le bedeau, qui se promenait dans l'allée du milieu, d'un pas agité, et par moments se penchait avec brusquerie sur les roses de grand-père. Il avait une manière si brutale et si offensante de flairer les roses, que je compris à l'instant, et l'indignation de Brigitte, et le terme dont elle venait de se servir. Monratier, surnommé le Compas, avait quelque chose comme six pieds de haut; mais il était tout en jambes; on aurait dit que ses jambes lui remontaient à la poitrine. Pour flairer une rose, il pliait les jambes, parce que les rosiers étaient tout petits. Alors, il se balançait sur ses grandes pattes de faucheux, et d'un coup sec plantait son gros nez violet presque au cœur de la rose. On aurait dit qu'il en aspirait le suc avec sa trompe, comme les papillons; seulement, c'était un drôle de papillon!

« Il est temps que ça finisse, s'écria Brigitte; voilà la cinquième qu'il renifle; on dirait qu'il n'y en a que pour lui! »

Et d'un pas délibéré elle s'avança vers la fenêtre, pour frapper contre la vitre.

« Allons, allons, dit mon grand-père d'un ton conciliant, laisse-le tranquille; le mal n'est pas grand après tout.

— C'est comme il vous plaira: car les roses sont à vous! s'écria Brigitte d'un ton sec. Dans tous les cas, il n'y a pas de danger que j'en coupe une seule, maintenant qu'il y a fourré sa trompe. Pouah!

— Un peu de charité, Brigitte! dit doucement mon grand-père.

— Voilà ce que j'attendais, répondit Brigitte, avec un calme effrayant. Un peu de charité, ça vous est bien facile à dire. Il ne vous a pas fait, comme à moi, affront en pleine église. Il n'est pas venu, avec sa grande robe noire, vous toucher l'épaule du bout de sa baleine, et vous prier de vous taire!

— Tu causais donc? lui dit mon grand-père avec un air d'innocence.

— Il y a causer et causer, répondit Brigitte d'un air de dignité offensée. Demander à une voisine des nouvelles de son monde, ça ne s'appelle pas causer.

— Ça y ressemble un peu, fit observer tranquillement mon grand-père.

— Mettons que j'aie causé, s'écria Brigitte en croisant ses deux bras sur son corsage chocolat, parsemé de pois blancs; oui, mettons que j'aie causé: est-ce qu'il devait me traiter comme un enfant du catéchisme? Est-ce que vous n'êtes pas l'ami de M. le curé, la Providence de la paroisse, le conseiller des uns et des autres? Est-ce qu'il s'écrase un chat dans l'arrondissement, sans qu'on vienne vous demander ce que vous en pensez? Est-ce que vous n'avez pas autant d'autorité, et même plus d'autorité que le juge de paix? Est-ce que votre servante n'a pas droit à des égards? Ces gens-là n'ont point d'égards ni de savoir-vivre. Voyons, monsieur, qu'est-ce que vous diriez s'il vous commandait de vous taire?

— Je me tairais.

— Oui, mais qu'est-ce que vous en penseriez, après?

— Ce que j'en penserais?

— Oui, voyons ça un peu.

— Je penserais qu'il a fait son devoir et que personne n'est au-dessus de la loi. »

Comme grand-père avait parlé d'un ton ferme et sérieux, Brigitte décroisa ses bras, enleva les assiettes et murmura entre ses dents: « Voilà bien vos idées, je vous connais; ce que vous dites de ce ton-là, vous le pensez.

— Tu le penses aussi, dit grand-père d'un ton sérieux, ou du moins tu le penseras quand tu auras réfléchi cinq minutes. Tu dis que tu me connais; est-ce que je ne te connais pas aussi? »

Brigitte le regarda en côté, et haussa imperceptiblement les épaules.

« Dans tous les cas, reprit-elle avec obstination, le voilà maintenant qui promène sa trompe sur le « Souvenir de la Malmaison ». Je rirais bien s'il en sortait une guêpe bien méchante, ou un gros bourdon furieux, pour lui piquer le nez.

— Tu rirais, c'est possible, mais veux-tu parier que tu lui mettrais des compresses?

— On ne doit jurer de rien; je serais peut-être assez bête pour le faire. Mais j'en suis pour ce que j'ai dit, c'est un brutal.

— Brigitte, tu te contredis, répondit grand-père, en la menaçant du doigt.

— Je voudrais bien savoir en quoi, répliqua-t-elle fièrement.

— Tu prétends que c'est un brutal, et il n'y a pas deux minutes, tu nous as dit qu'il avait sonné comme un pauvre honteux.

— Ce n'est pas lui qui a sonné, c'est l'autre.

— Quel autre? demanda mon grand-père avec surprise.

— Pardine, celui-là même qui est dans la cuisine à cette heure, et qui attend que vous ayez fini de dîner.

— Qui est-ce?

— Gimel.

— Lequel des deux?

— Gimel du Lion-d'Or.

— Sais-tu ce qu'il me veut?

— Il était en train de me le conter, quand l'autre escogriffe est arrivé. Il paraît qu'ils ont des raisons ensemble. Ne pouvant s'entendre, ils sont convenus de venir vous trouver, et de s'en rapporter à votre décision. Ne vous fiez pas au Compas, monsieur, et regardez l'affaire de près. Le Compas est un homme brutal, tandis que l'autre est doux et poli au moins, et ce n'est pas le Compas qui demanderait à une personne d'âge des nouvelles de ses rhumatismes.

— Et Gimel t'a demandé des nouvelles des tiens?

— Il n'y manquerait pas pour un empire. Aussi, quand j'ai vu arriver l'escogriffe, et qu'ils se sont mis à se regarder comme des chiens de faïence, je me suis dit : Dès que j'aurai le dos tourné, ils se prendront aux cheveux; Gimel est un nain, à côté de l'autre, qui le mettra en marmelade. Alors j'ai dit à Gimel de s'asseoir à la cuisine, et j'ai lâché l'autre dans le jardin. On ne pense jamais à tout; et quand même on m'aurait prévenue, je n'aurais jamais cru que le Compas pousserait l'indécence jusqu'à sentir nos roses... Monsieur, voilà qui est plus fort : c'est un voleur que cet homme-là, il vient d'arracher une poignée de lavande! »

En réalité, la poignée de lavande se réduisait à un seul brin que Monratier avait cueilli par mégarde, et qu'il mâchonnait entre ses dents.

Monratier cumulait les fonctions de bedeau et le métier de nourrisseur. Comme nourrisseur, il avait l'habitude de mâchonner toujours un brin de paille; n'ayant point de brin de paille sous la main, il avait cueilli un brin de lavande; le crime n'était pas pendable.

« Donne-moi vite mon café, dit grand-père à Brigitte, afin que j'arrange cela tout de suite, si cela peut s'arranger. »

IV

Le prétoire de grand-père.

Brigitte, en apportant le café, recommanda bien à mon grand-père de ne pas l'avaler trop vite. Il n'avait pas besoin de se presser : les deux plaideurs n'en seraient que plus calmes, quand ils auraient bien réfléchi, chacun de son côté.

Mon grand-père fit un petit signe de tête et se pencha sur son café; je vis qu'il souriait. Sur le moment même, je pensai que mon grand-père souriait parce que le café sentait très bon. Je souris aussi en pensant que j'allais avoir un canard.

Depuis que je suis en âge de réfléchir, j'ai repensé à ce fin sourire de mon grand-père, et je crois en avoir deviné la signification. En conseillant à grand-père de ne pas se presser, Brigitte n'était pas fâchée de faire trimer Monratier dans le fond du jardin, pendant qu'elle ferait une bonne petite causette avec Gimel, qui était son favori.

Mon grand-père commença par me donner mon canard; ensuite, il but son café aussi vite qu'on peut boire du café bouillant.

« Grand-père, lui dis-je, c'est Gimel qui a raison, n'est-ce pas?

— Mon petit homme, je ne puis pas le savoir sans avoir entendu ce qu'ils ont à dire tous les deux.

— Mais Brigitte dit que c'est Monratier qui a tort.

— Brigitte n'a entendu que Gimel; elle changerait peut-être d'avis si elle avait entendu l'autre. »

Ce scrupule de mon grand-père me donna à réfléchir, et même me troubla un peu. Jusque-là, il m'avait paru tout naturel de décider en faveur de celui que l'on aime le mieux.

« Grand-père, lui demandai-je, crois-tu qu'ils se battent?

— Non, ils ne se battront pas, je t'en réponds.

— Hé bien, alors, veux-tu que j'aille avec toi?

— Je veux bien, » dit-il après un instant de réflexion. Et il ajouta en souriant : « Seulement, je dois te prévenir que cela ne t'amusera pas; tu n'y comprendras rien du tout. Du reste, tu peux toujours venir; quand cela t'ennuiera tu te sauveras. »

Il y avait au fond du jardin une tonnelle rustique couverte de vigne vierge et de clématite. Au milieu de la tonnelle, grand-père avait installé une table carrée ,formée d'une seule tranche d'ardoise qu'un de ses amis lui avait envoyée d'Angers comme un souvenir. C'est sur cette table que grand-père jouait aux dominos, tantôt avec M. le curé, tantôt avec le père Barré , tantôt avec M. le comte de Vauroyer, tantôt avec le juge de paix

M. le curé jouait sans rien dire, les lèvres serrées, les yeux à moitié fermés; puis tout à coup, quand il réussissait à poser son double-six ou qu'il avait empêché grand-père de poser le sien, il se renversait sur le dossier de sa chaise, et partait d'un éclat de rire joyeux, et sonore. Les larmes lui venaient aux yeux, il s'essuyait les joues avec son grand foulard rouge, prenait une pincée de tabac, et la tenait en l'air entre l'index et le pouce, le temps de donner cours à un second accès d'hilarité. Alors, il disait invariablement: « Soyons sérieux! » savourait sa prise, et se remettait au jeu, en me lançant de côté un regard bienveillant. Le père Barré jouait serré, parlait tout bas, et s'excusait quand par hasard il avait battu mon grand-père; mais cela ne l'empêchait pas de rire d'un rire intérieur et de se frotter les mains. Quand il voyait que je le regardais, il me demandait à l'improviste: « Neuf fois sept? » Je demeurais court invariablement. Alors il se remettait au jeu, en disant : « C'était pour rire, c'était pour rire; nous ne sommes pas en classe, Dieu merci! »



Gimel fit beaucoup de cérémonies (P. 22, col. 2)

M. le comte de Vauroyer causait tout le temps d'une foule de choses qui avaient l'air de faire plaisir à mon grand-père. Pendant les premières parties, mon grand-père se contentait de sourire, de faire des signes de tête, ou de courtes réponses. Peu à peu il s'animait et se mettait à parler. M. le comte, à son tour, souriait et faisait des signes de tête, et de temps en temps il disait : « Comme c'est vrai, ce que vous dites là, monsieur Jousserand, comme c'est vrai! Ah! si tout le monde raisonnait comme vous, avec autant de cœur et de bon sens, je crois en vérité que la paix règnerait entre les hommes! »

Chaque fois qu'il venait, il m'apportait des bonbons. Il n'a jamais manqué une seule fois de me dire, en me les donnant : « Regarde bien ce grand-père-là, et tâche de lui ressembler, si tu veux être un homme. »

Cette phrase s'était peu à peu gravée dans ma mé-

moire. Pendant longtemps, ce ne fut qu'une phrase, composée de mots, comme celles que l'on nous faisait écrire au tableau. Le moment était venu où cette phrase allait prendre un sens pour mon esprit.

M. le juge de paix, qui était un vieux garçon très jovial, tapait les dominos sur l'ardoise, comme s'il avait voulu la mettre en pièces. Au moment où l'on mêle les dominos, avant de recommencer un nouveau coup, il faisait un vacarme effroyable et, se tournant de mon côté, me disait : « Allons, bonhomme, sonne la retraite; moi je vais la battre. Hardi! plus fort que ça! » Avec ses dominos, il imitait le bruit du tambour, et moi je faisais la trompette.

Grand-père riait, les deux poignets appuyés contre le rebord de la table, les doigts des deux mains se touchant par le bout.

Alors le juge de paix se tournait de son côté et lui disait : « Surtout, grand-père, n'allez pas raconter ce qui se passe ici; si le garde des sceaux savait que le juge de paix de Montigny-sur-Indre fait de pareils vacarmes, il ne manquerait pas de le destituer par le télégraphe. »

Quand la partie était finie, il causait volontiers avec mon grand-père; et je remarquai qu'il le consultait bien souvent, quand il était embarrassé.

Quelquefois il appelait grand-père « mon cher collègue ». « Car en vérité, disait-il, nous sommes ici deux juges de paix : l'un qui fait toute la besogne : c'est vous; l'autre qui le regarde faire : c'est moi. Je suis devenu un fort pêcheur à la ligne, grâce aux loisirs que vous me faites; et si cela continue, je serai obligé de faire venir un tour et de tourner des ronds de serviettes, pour ne pas mourir d'ennui.

» Moi je suis bon prince, et je ne vous en veux pas de faire les trois quarts de la besogne. Mais mon secrétaire fait des yeux tout noirs en entendant prononcer votre nom, parce que ses honoraires diminuent sensiblement. Quant aux huissiers, ils deviennent aussi rares dans le canton que les lièvres dans la forêt de Bucy, depuis que les lapins l'ont envahie. Ceci soit dit sans vouloir établir la moindre comparaison. »

Tous ces menus propos des amis de grand-père m'entraient, comme on dit, par une oreille et ressortaient par l'autre. Cependant la mémoire des enfants est si tenace et si fidèle, que je les ai retrouvés dans la mienne, aussi vifs et aussi nets que s'ils avaient été imprimés sur du papier, comme ma grammaire et mon histoire sainte.

C'est sous la tonnelle que mon grand-père conduisait toujours ses plaideurs, pendant la belle saison.

Dans ces occasions-là, qui n'étaient pas rares, je m'en allais jouer le plus loin possible de la tonnelle. Les clients de mon grand-père n'étaient pas toujours la fine fleur de la société : car il avait pour principe de ne refuser ses conseils à personne. Persuadé, dans ma jeune sagesse, que les gens mal vêtus sont des gens mal intentionnés et mal pensants, je les regardais passer de loin, avec un mélange de répugnance et de dédain. La répugnance et le dédain s'accroissaient de cette circonstance que ces gens-là avaient le verbe haut, et souvent le langage peu choisi.

La séance, en général, commençait par des éclats de voix qui partaient de la tonnelle, et par des disputes très aigres : peu à peu, cependant, le ton s'adoucissait, la discussion aigre devenait un murmure monotone, et, sauf de très rares occasions, ces gens, qui étaient arrivés chez nous la menace à la bouche et les yeux flamboyants, s'en retournaient doux comme des moutons, les mains derrière le dos, les yeux baissés, réfléchissant à ce qu'ils venaient d'entendre

Grand-père me prit par la main, et m'emmena sous la tonnelle. Nous marchions dans la grande allée, précédés de Monratier et suivis de Gimel. Monratier, en nous voyant paraître, était venu présenter ses respects à mon grand-père. Ensuite, sans dire un mot de son affaire, il avait fait volte-face et s'était dirigé de lui-même vers le tribunal.

Quand nous fûmes au rond-point où il y a un cadran solaire, grand-père ralentit le pas, ce qui permit à Gimel de nous rejoindre. Dès qu'il fut à nos côtés, il se confondit en politesses. Je ne sais pas pourquoi ses politesses ne me firent pas plaisir; j'avais l'instinct de cette vérité que l'excès en tout est un défaut. Mon grand-père répondit tranquillement à ses salutations empressées. Comme Gimel, pour mettre à profit l'espace qui nous restait à parcourir, s'était empressé d'entamer le chapitre de ses griefs, mon grand-père lui dit : « Ce n'est pas le moment.

— Vous avez raison, monsieur Jousserand, reprit précipitamment Gimel; c'était seulement pour vous dire... »

Un geste de mon grand-père lui imposa silence.

Grand-père se mit dans son grand fauteuil d'osier, et me prit entre ses jambes. Monratier s'assit gauchement, mais simplement, sur un geste de mon grand-père; Gimel fit beaucoup de cérémonies.

A suivre. J. GIRARDIN.

LA SAINT-NICOLAS

Voilà bien des années de cela, j'avais cinq ans et demi

Depuis que j'avais commencé à parler, papa était mort, puis maman; mais je riais quand même. le chagrin dure si peu à cet âge-là! et souvent, si je voyais grand'mère tristement assise dans un coin, les mains jointes et son tricot sur ses genoux, il m'arrivait de lui dire : « Grand'mère, pourquoi donc avez-vous les yeux rouges? » et elle, m'étreignant follement, de répondre à travers ses larmes : « Tu ne le sauras que trop tôt, mon pauvre petit. » Moi, pour le moment, je n'y voyais rien : j'étais trop fier d'aller déjà tout seul à l'école, et de traverser, tout seul, le grand pont de bois sur la Lauch, avec mon sac sur

le dos, comme un soldat. Depuis que M. le curé Schwarz m'avait dit, en me donnant une bonne tape d'amitié sur la joue : « Mais tu es un homme, Tony, un vrai petit homme! » je ne perdais plus un pouce de ma taille; comme on entrait dans l'hiver, j'avais demandé tout de suite mes sabots; il fallait voir comme ça me grandissait : aussi je me redressais, et le dimanche, à la sortie de la grand'messe, je me retournais toujours pour voir si on me regardait, comme les tambours-majors, vous savez, quand ils ont lancé leur canne en l'air, et qu'ils la rattrapent sur les doigts, tout en marchant.

J'avais donc mes sabots; mais, par malheur, les derniers jours de novembre étaient venus, qu'on n'avait encore vu ni glace ni gelée blanche. Pas de glace au 1er décembre : à quoi me serviraient mes sabots? on se moquerait de moi, je me fâcherais; et de mon lit, dont on fermait les rideaux sur moi, tous les soirs, parce que je couchais dans la même chambre que grand-père et grand'mère, je me figurais toute la scène : les longs bras pointus de Seppi Mops, un grand gaillard qui n'en finissait pas, et qui voulait toujours me battre parce qu'à la classe j'étais toujours avant lui, et devant moi, pour me défendre, les gros poings de Michel Pfiferli, un brave garçon, celui-là; son père était tambour du village, et lui me portait du respect parce que j'étais le petit-fils de M. le maire. On me croyait endormi depuis longtemps que je rêvais encore à la bataille, et quand, sur les dix heures, grand-père entra dans ma chambre, je l'entendis qui disait à grand'mère : « Vois-tu, femme, il ne faut pas tant pleurer devant le petit : les vieilles gens comme nous, ça n'est pas gai; si avec ça on se laisse manger par le chagrin, on ne vaut plus rien pour élever les enfants. Il faut distraire le nôtre, entends-tu. Après demain c'est la Saint-Nicolas : profite de l'occasion. »

Vous pensez si j'ouvrais les oreilles : la Saint-Nicolas, j'y pensais depuis six semaines, moi; j'avais déjà une grande règle toute couverte d'entailles pour marquer les *Pater* que j'avais dits, sans compter ceux de mes prières. Je savais que le grand saint fait sa tournée tous les ans, le soir même de sa fête, partout où il y a des enfants : ceux qui ont toujours été sages, qui ont obéi à leurs parents, qui n'ont pas fait de niches à leur maître, il leur distribue à deux mains les pains d'épice, les petites voitures, les brestelles, les leckerlis de Bâle et les grands sabres dont son âne est chargé; mais gare aux mauvaises têtes, à ceux qui tirent la langue et qui mangent du sucre à l'église ! la verge du saint les étrille, et son âne leur éclabousse les mains au lieu d'y déposer des dragées. C'est terrible, ça; aussi, malgré tous mes *Pater* et toutes mes précautions, n'étais-je pas trop rassuré; mais, du moment que grand-père et grand'mère se mêleraient tous les deux d'implorer saint Nicolas en ma faveur, j'étais sûr de mon fait, et, tout joyeux, je m'endormis en rêvant de figues, de noix d'argent, de pommes d'or et de raisins secs.

Le lendemain à mon réveil, du givre aux carreaux, un froid de loup : de la maison à l'école, tout le long du chemin, la terre craquait sous mes sabots, et dans les ruisseaux, quel bonheur de piétiner sur la glace qui se brisait avec une si drôle de petite musique! J'en ai eu du plaisir, ce jour-là ! Et le jour d'après, qui était la Saint-Nicolas, c'était bien pire : le canal du moulin était pris; nous le traversions pour aller à l'école, et ça nous tentait! Comme il ferait bon d'aller danser là-dessus, et d'y frayer une belle glissade! ça me revenait toute la classe; je ne voyais que ça dans ma pauvre tête, au lieu des additions du frère et de ses exercices sur la grammaire française de M. Noël.

A suivre. JEAN D'ALSACE.

LE DRAPEAU FRANÇAIS

Qu'est-ce qu'un drapeau? Un morceau d'étoffe attaché à l'extrémité d'un bâton; un chiffon de toile, de drap ou de soie.

On se fait tuer pour conserver ce chiffon-là!

Le drapeau n'est pas la patrie; le drapeau n'est pas la famille; le drapeau n'est pas la religion. Mais il est tout cela réuni.

Écoutez. La France en deuil vient de perdre ses filles les plus chères : l'Alsace et la Lorraine; son or remplit les fourgons de la Prusse. Le vainqueur a pris Metz, le vainqueur a pris Strasbourg. Son orgueil est immense; sa joie déborde en propos insultants pour la noble blessée. Il entre dans Strasbourg devenue prussienne. Les magasins sont fermés; qu'importe? les magasins seront bien obligés d'ouvrir leurs portes! Les habitants, mornes et consternés, évitent le contact de l'étranger; qu'importe? les habitants seront bien obligés de s'humaniser! Et les rires et les chants éclatent de toutes parts.

Tout à coup, la joie du vainqueur s'éteint, le rouge lui monte au visage; il a vu, sur le sommet de la cathédrale, dominant la ville et narguant la force victorieuse, le drapeau tricolore qui flotte... Qu'on ôte ce drapeau! Personne ne se présente. — Donnez dix, cent, mille thalers à un ouvrier et qu'il se hâte. — Pas un ouvrier français ne consent à gagner cette somme. Et durant huit jours l'étendard tricolore continua de flotter sur la ville. Une main prussienne l'abattit enfin... Le lendemain, trois jeunes filles parcouraient la ville se tenant par la main... Et devant elles tous les Français s'inclinaient... Les vieillards, qui n'avaient pu accompagner leurs fils dans l'exil, se traînaient sur le seuil de leurs portes et se découvraient devant la vivante image de la patrie. Car ces trois jeunes filles avaient revêtu, l'une une robe bleue, la seconde une robe blanche, la troisième une robe rouge. Et le drapeau tricolore, arraché de

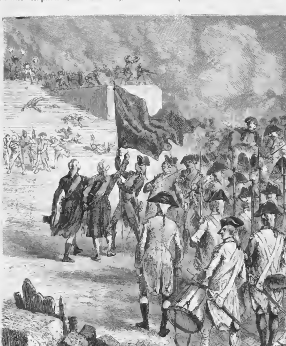
la cathédrale, revivait dans l'ensemble de nos trois sœurs alsaciennes.

Nos trois jeunes filles durent quitter leurs costumes séditieux. On a beau affirmer que la force est le seul droit moderne; on a beau bombarder sans remords les villes en dirigeant le feu sur les édifices célèbres ou les bâtiments hospitaliers, on tremble néanmoins devant trois jeunes filles dont le costume rappelle le drapeau du vaincu...

Les trois couleurs ont disparu de Strasbourg. La police la plus vigilante ne pourrait plus les découvrir. Elles existent cependant... dans le cœur de tous les habitants.

Drapeau de France! drapeau aux trois couleurs! nos pères te chérissaient quand, flottant sur les capitales de l'Europe, tu représentais la France victorieuse et civilisatrice; nous te chérissons plus encore aujourd'hui, alors que tu portes un crêpe en signe de deuil...

Nos drapeaux sont enfermés dans les forteresses de l'Allemagne, où ils remplacent les étendards prussiens que nous avions conquis à Iéna. Dans quelque temps une distribution solennelle de drapeaux sera faite à l'armée française, pour remplacer ceux qui ont été livrés à Metz et à Sedan. Mes jeunes lecteurs liront, je l'espère, avec intérêt la légende du drapeau français.



Le drapeau rouge au Champ de Mars, le 17 juillet 1791. (P. 26, col. 2.)

Avant la Révolution de 1789, il n'y avait pas de drapeau national. Chaque roi avait un certain nombre d'enseignes dont les couleurs et la forme changeaient à chaque nouveau règne. Les provinces, les communes, les différents corps de troupes, avaient des enseignes spéciales.

Le 12 juillet 1789, le roi Louis XVI ayant renvoyé le ministre Necker, très populaire à Paris, une émeute éclata dans la ville. Un jeune tribun, Camille Desmoulins, montant sur une table du jardin du Palais-Royal, harangua le peuple et l'excita à prendre les armes. Arrachant quelques feuilles des marronniers qui bordaient le jardin, il les remit à ses auditeurs et leur proposa d'adopter cette cocarde verte comme signe de ralliement. Toutefois, le vert étant la couleur du comte d'Artois, les Parisiens arborèrent une cocarde blanche et verte pendant quatre jours. Le 17, le roi se rendit à l'hôtel de ville, sans gardes, déclarant qu'il se fiait à l'Assemblée, qu'il rappelait Necker, et que les troupes allemandes qui gardaient Paris seraient remplacées par une milice nationale à la tête de laquelle il plaçait La Fayette. C'est ce jour-là que La Fayette proposa au roi, qui accepta, une cocarde tricolore. « Prenez-la, sire, dit-il, voilà une cocarde qui fera le tour du monde. »

La garde nationale fut immédiatement organisée. Paris était divisé alors en soixante districts, on créa soixante bataillons ayant chacun un drapeau. Bien que ces drapeaux eussent tous été bénis dans les principales églises de chaque district, on imagina de les bénir encore tous à la fois dans l'église de Notre-Dame, au milieu d'une cérémonie pompeuse, et d'une solennité religieuse et guerrière.

On a dit que les trois couleurs françaises dataient seulement de la Révolution, et que La Fayette avait joint aux couleurs de Paris (le bleu et le rouge) la couleur royale (le blanc). Si le fait est exact, il n'est pas moins vrai que plusieurs siècles auparavant les couleurs tricolores existaient sur nos drapeaux, au même titre que les autres couleurs qui figuraient sur la multitude d'enseignes, bannières, étendards, dont nos régiments étaient encombrés. C'est ainsi que les Hollandais ayant demandé à Henri IV l'autorisation



Bénédiction des drapeaux de la garde nationale à Notre-Dame de Paris, en 1789. (P. 24, col. 2.)

de porter les couleurs françaises, reçurent un drapeau aux trois couleurs. « Prenez ces couleurs, dit le Béarnais. Tant que la Hollande les aura sous les yeux, elle conservera le souvenir de ceux qui l'ont si ardemment secourue pour la conquête de sa liberté. » Au commencement du dix-huitième siècle, lorsque la grande ligue de la Haye eut été formée contre Louis XIV, les Espagnols et les Béarnais alliés aux Français prirent un drapeau tricolore ; le blanc représentant la France, le rouge représentant l'Espagne et le bleu représentant la Bavière.

Mais, ce qu'il faut bien établir, c'est que, le 17 juillet 1789, les trois couleurs devinrent les véritables couleurs de la nation et que le drapeau tricolore remplaça définitivement les mille bannières et étendards que portaient les régiments français.

Le 22 octobre 1790, l'Assemblée nationale décida que le pavillon blanc des vaisseaux aurait désormais trois bandes verticales : rouge, blanche et bleue, entourées d'une bordure bleue et rouge. Le 30 juin 1791 le drapeau tricolore fut donné à toute l'armée, et quelque temps après tous les vieux étendards furent brûlés sur la place de Grève. On avait inscrit sur chaque drapeau ces mots : « Discipline et obéissance à la loi. »

Le 27 pluviôse an II (15 février 1793), la Convention décréta · « Le pavillon ainsi, que le drapeau national, sera formé des trois couleurs nationales disposées en trois bandes égales, de manière que le bleu soit attaché à la garde du pavillon, le blanc au milieu, le rouge flottant. »

Depuis 1789, notre drapeau a changé plusieurs fois de forme et de couleur. Le premier Empire remplaça le fer pointu qui surmontait la hampe du drapeau républicain, par une aigle aux ailes déployées. Sur l'etoffe on inscrivait ces mots : « L'Empereur à *tel* régiment. » Cette aigle, dont le nom s'est souvent substitué à celui de drapeau, avait figuré jadis sur les étendards des peuples de l'antiquité et même sur ceux de nos rois. L'oiseau consacré à Jupiter était l'emblème de la force. Les rois de Perse, depuis Cyrus, plaçaient l'oiseau vénéré sur leurs enseignes. A Rome, Marius (104 ans avant Jésus-Christ) adopta l'aigle, qui fut d'abord en bois, puis en argent, reposant sur des foudres d'or; César prit une aigle en or sans foudres. Le mot *Aquila* (aigle) était alors synonyme de *Legio* (légion). Charlemagne avait une aigle sur ses enseignes et, après lui, les empereurs de Constantinople adoptèrent une aigle à deux têtes, symbolisant leur double domination sur l'Orient et sur l'Occident. L'aigle à deux têtes devint ensuite l'emblème de la maison d'Autriche, puis de la Russie.

En 1815, à la chute de Napoléon, Louis XVIII changea le drapeau de la France. Un drapeau blanc, dont la hampe était surmontée d'une fleur de lis, remplaça le drapeau tricolore et l'aigle impériale. C'est *seulement* à partir de ce moment que le drapeau blanc fut considéré comme l'enseigne de la maison de Bourbon. On a prétendu, à tort, que la couleur blanche était celle d'Henri IV et que, par conséquent, elle était depuis plusieurs siècles la couleur française. Il n'en est rien. Nous montrerons plus loin qu'il n'y avait pas à cette époque, à proprement parler, de drapeau français, et nous nous bornerons, pour l'instant, à rappeler que les couleurs françaises, données aux Hollandais, étaient déjà le rouge, le blanc et le bleu.

La fleur de lis, reprise par Louis XVIII, avait longtemps figuré sur les étendards français. Louis le Jeune paraît être le premier roi qui l'ait adoptée officiellement (1180). Depuis cette époque, l'enseigne à laquelle on donnait plus spécialement le nom d'étendard royal fut tantôt chargée de fleurs de lis, tantôt recouverte de trois fleurs seulement. Les armoiries des Bourbons étaient d'azur à trois fleurs de lis d'or.

En 1830, quand le chef de la maison de Bourbon dut reprendre le chemin de l'exil, le drapeau français redevint le drapeau tricolore et sa hampe fut surmontée d'un coq. L'oiseau consacré à Mars, à Bellone et à Mercure s'appelait le coq gaulois, à cause sans doute des instincts batailleurs de nos ancêtres les Gaulois. Cet emblème de la vigilance avait été adopté par les premiers chrétiens et surtout par leurs prédicateurs, « qui, au milieu des ténèbres de la vie présente, s'appliquent à annoncer par leur parole, comme par un chant sacré, la lumière de l'éternité ». C'est pour cette raison, sans doute, que l'on voit un coq au-dessus du clocher des églises. Le coq gaulois, déjà adopté en 1789, fut replacé sur la hampe des drapeaux en 1830.

En février 1848, la République fut pour la seconde fois proclamée en France. Le drapeau tricolore fut conservé, mais non sans difficultés ; quelques-uns voulaient voir arborer le drapeau rouge, dont il convient de dire un mot. Le 21 octobre 1789, l'Assemblée nationale avait voté la *loi martiale*, en vertu de laquelle les attroupements devaient être dispersés, après des sommations régulièrement faites, par tous les moyens, même par les armes. On arborait alors un drapeau rouge à la principale fenêtre de l'hôtel de ville. Je n'ai pas à rappeler les tristes incidents de l'histoire de notre Révolution qui obligèrent l'autorité à invoquer cette loi, et par exemple l'affaire du Champ de Mars (17 juillet 1791). Les troupes, rangées au pied de l'École militaire et sur la route de Chaillot, par ordre de l'Assemblée qui redoutait une émeute, furent reçues à coups de pierres. Des coups de feu furent dirigés sur La Fayette et sur Bailly. Le maire proclama la loi martiale et déploya le drapeau rouge. Les soldats tirèrent d'abord à poudre, puis à balles, les morts et les blessés couvrirent le sol. « Ce premier sang, versé pour le maintien de l'ordre public, fut mortel à la popularité de Bailly, de La Fayette et de l'Assemblée. » L'année suivante, en juillet 1792, le peuple insurgé contre la royauté prit des bannières rouges portant cette inscription . Loi martiale du peuple contre la rébellion du pouvoir exécutif. On se rappelle que le peuple, sous la conduite de Santerre, pénétra dans les Tuileries et obligea le roi Louis XVI

à se coiffer du bonnet rouge des Jacobins. C'est ce drapeau rouge que certains républicains, en 1848, voulurent substituer au drapeau tricolore. On sait comment Lamartine fit avorter ce projet en s'écriant : « Le drapeau tricolore, citoyens, a fait le tour du monde avec la République et l'Empire, avec vos libertés et vos gloires. Le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple. » Le drapeau rouge a reparu un instant durant les tristes journées de la Commune de Paris, en mars-mai 1871.

Le drapeau adopté en février 1848 avait sa hampe surmontée d'un fer de lance et d'une couronne au milieu de laquelle on voyait un coq ; puis au-dessus, dans un carré, les lettres R. F. (République française). Sur l'étoffe on lisait ces mots tracés en cercle : *Liberté, Égalité, Fraternité*, et au milieu ce mot : *Unité*.

Le second Empire rétablit l'aigle, et, voulant honorer le régiment tout entier qui aurait accompli un haut fait d'armes, fit voter, le 14 juin 1859, par le Corps législatif, « que tout corps de troupes qui prendrait un drapeau à l'ennemi serait autorisé à porter la croix de la Légion d'honneur attachée au-dessus de son aigle. » Si nous ne nous trompons, ce fut le 2e régiment de zouaves qui, ayant enlevé aux Autrichiens un drapeau à la bataille de Magenta, reçut pour la première fois la croix à son drapeau.

Toutes nos aigles ont été livrées à Metz et à Sedan. Dans quelques jours une distribution sera faite à tous nos régiments. Les nouveaux drapeaux sont en soie; les trois couleurs sont cousues les unes aux autres, et non tissées ensemble, comme on le faisait autrefois. L'étoffe ou, comme l'on dit, l'*etamine* du drapeau mesure pour l'infanterie 90 centimètres carrés. Les étendards de la cavalerie, absolument semblables aux drapeaux de l'infanterie, à part la dimension, n'ont que 64 centimètres carrés. Sur l'un des côtés sont peints ces mots : *République française*, et, au dessous, le nom du régiment. Sur l'autre côté on lit les mots : *Honneur, Patrie*, avec les noms des quatre principales batailles auxquelles le régiment a assisté.

Aux quatre coins du drapeau sont peintes des couronnes de chêne et de laurier, au milieu desquelles est placé le numéro du régiment. Le drapeau est entouré d'une frange d'or au titre le plus élevé.

La cravate du drapeau, tricolore naturellement, a deux bouts brodés à la main. Sur chacun d'eux une couronne de chêne et de laurier entoure le numéro du régiment.

La hampe du drapeau, en bois de frêne, est peinte en bleu. Elle porte en haut un fer de lance au pied duquel est une couronne de chêne et de laurier surmontant un bloc de bronze doré semblable à celui sur lequel se développait l'aigle romaine. D'un côté de ce bloc sont placés en relief les mots *infanterie* ou *cavalerie*, et de l'autre se trouve le numéro du régiment.

A suivre. ALBERT LÉVY.

PENDRAGON [1]

II

Aussitôt l'échanson remplit les deux coupes et celles des amis du roi qui revenaient s'asseoir à la même table.

« Je n'ai pas d'histoire, reprit le Gaulois. Je ne suis pas comme les Grecs et les Macédoniens qui vont toujours deux par deux, l'un donnant des coups d'épée et l'autre racontant ses exploits. Je te l'ai dit, mon père était Astarac. Moi, je suis Pendragon, son troisième fils. De mes deux frères, l'un, le cadet, est allé chercher fortune en Italie. A force de donner des coups de sabre à droite et à gauche, il est devenu prince, ou, comme disent les Grecs, tyran d'une grosse ville sur le bord de la mer. »

Alexandre demanda :

« Où est la ville ?

— Je n'en sais rien.

— Et la mer ?

— Pas davantage. Est-ce qu'on s'inquiète de ces choses dans mon pays ? Les marchands grecs de Marseille m'ont dit qu'il avait un palais, des chevaux, des esclaves, du vin, des boisseaux d'or et tout ce qui s'ensuit. Pour preuve, ils apportèrent à mon père trois colliers de perles pour mes trois sœurs et une statue d'argent de Teutatès qu'il déposa dans le temple du dieu, à Toulouse. La statue pesait trois mille livres. Voilà tout ce que je sais de mon frère cadet.

— Et l'aîné ?

— Oh ! lui, c'est autre chose. Il est allé en Afrique et s'est mis au service des marchands de Carthage qui faisaient la guerre en Sicile. Là, comme le pays était bon, riche en vins, en étoffes précieuses et abondant en toutes choses, il voulut s'y établir et faire venir d'autres Gaulois ; mais le chef des Carthaginois, Himilcon, le fit assassiner au milieu d'un festin.

— Et toi ?

— Oh ! moi, je devais rester au logis pour continuer la famille et j'enrageais terriblement, quand mon père apprit la mort de mon frère. Il me dit : « Pendragon, tu vas t'embarquer pour Carthage, tu couperas la tête à l'assassin de ton frère et tu reviendras. »

» Je répondis : « Père, je couperai la tête, mais je ne reviendrai pas. Mes sœurs se marieront, te donneront d'autres enfants, et moi je veux conquérir un royaume à la pointe de l'épée. » Il y consentit : je partis pour Carthage, déguisé en marchand marseillais, j'allai un soir à la rencontre d'Himilcon qui se promenait sur le port au milieu de ses amis et ne s'attendait à rien; je lui dis : « C'est moi qui suis Pendragon, le frère de celui que tu as fait assassiner. Voici ta récompense. » Et je lui abattis la tête d'un coup de sabre.

[1] Suite. — Voy. page 11.

» De là, je sautai dans un bateau. Trente vaisseaux à quinze rangs de rames se mirent à ma poursuite, mais il faisait déjà nuit; je glissai au milieu de mes ennemis qui me poursuivaient en pleine mer, je rentrai dans Carthage, où personne ne m'attendait, je mis le feu à la maison d'Himilcon qui était la plus belle de Carthage comme il en était le plus riche et le plus puissant citoyen. J'attendis le matin pour sortir que les portes de la ville fussent ouvertes; je m'emparai d'un cheval, — non celui que tu vois, mais un autre, — je m'élançai dans la campagne et j'allai demander l'hospitalité aux gens d'Utique, qui par bonheur étaient en guerre avec les Carthaginois.

» Ils me firent bon visage et me mirent à la tête de leur armée. J'en profitai pour livrer bataille à mes ennemis et pour en tuer quatre ou cinq mille. Malheureusement, les marchands de Carthage offrirent à ceux d'Utique la paix et une grosse somme d'argent si l'on voulait me livrer. Ceux d'Utique acceptèrent, car ce sont des misérables gueux sans foi ni loi, comme les autres; heureusement je fus averti à temps par la fille d'un suffète que j'allais épouser et qui eut horreur de cette trahison. Je passai au galop le sabre en main au milieu de ceux qui voulaient me saisir, j'en tuai deux, j'en estropiai cinq ou six et je m'enfonçai dans une forêt profonde, au milieu des gorges de l'Atlas, qui sont remplies de lions et où personne n'osa me poursuivre. De là, je poussai jusqu'en Égypte, tantôt à cheval, tantôt à pied, tantôt seul, tantôt à la suite des caravanes.

» Comme j'arrivais aux portes de la ville d'Alexandrie que tu as fondée dans l'île de Pharos, j'appris que tu venais de partir pour la Perse, et je formai le projet de te rejoindre. Un cheik arabe du désert de Syrie, à qui j'avais rendu le service de tuer son ennemi dans une bataille, me donna son cheval, disant qu'il n'avait rien de plus précieux, et que s'il avait eu une fille (il en avait dix-sept, mais toutes mariées depuis longtemps), il me l'aurait donnée par-dessus le marché. Quant au cheval qui s'appelle Nedjed et qui n'a pas plus de quatre ans, depuis personne ne l'a jamais monté, excepté moi. Le cheik me le recommanda, les larmes aux yeux, comme s'il eût été son propre fils. Je fis le serment que personne ne le monterait, ne le briderait ou sellerait de mon vivant...

— Pas même moi? demanda Alexandre en souriant.

— Ni toi ni aucun autre homme, répliqua fermement le fier Pendragon.... Au reste, fais-le essayer par quelqu'un de tes serviteurs, — celui-ci, par exemple, — que tu appelles Perdiccas, et qui est assis à ta droite. »

Perdiccas, ainsi défié, se leva, quoique à contrecœur, craignant de donner à rire à ses amis.

Alors Pendragon, s'adressant à son cheval :

« Nedjed, dit-il, tu vois ton futur maître! s'il te monte, tu le serviras jusqu'à la mort! »

Je ne sais si Nedjed entendit la langue du Gaulois; mais à l'instant même il poussa un second hennissement si furieux et si épouvantable, que plusieurs centaines de chevaux attachés au piquet rompirent leurs cordes et s'élancèrent au hasard dans la plaine, comme s'ils avaient entendu l'appel de leur chef.

Voici Amalec. (P. 29, col. 1.)

Perdiccas effrayé demeura immobile, n'osant regarder en face son adversaire. Nedjed au contraire l'attendait, en agitant sa longue queue et frappant du pied droit la terre avec impatience.

Alexandre eut pitié de son ami.

« Rassieds-toi, Perdiccas, dit-il, et toi, Pendragon, fais-nous voir comment tu montes ce cheval merveilleux. »

Le Gaulois s'approcha du cheval, le regarda avec une douceur inexprimable, et lui dit :

« Nedjed, mon frère! »

Le cheval pencha la tête et la frotta lentement contre l'épaule de Pendragon, comme s'il avait voulu le caresser. L'autre reprit :

« Nedjed, mon frère, fais-leur voir qui tu es et qui je suis!.... »

Alors, sans même toucher la crinière noire et flottante du beau Nedjed, il s'élança d'un bond sur son dos, et, s'adressant au roi :

« Alexandre, fils de Philippe, dit-il, je vais avant une heure t'apporter de nouvelles de Darius. »

Au même instant il pressa légèrement du genou les flancs de son cheval, et partit au triple galop dans la direction du camp des Perses.

« C'est un espion, dit Perdiccas. Il est venu pour examiner notre camp et pour en rendre compte à l'ennemi. »

La plupart des assistants applaudirent. Alexandre lui-même parut incertain.

» Au reste, dit-il, qu'importe?... D'ailleurs, il y a dans les yeux de ce Gaulois quelque chose de fier et de hardi qui s'accorderait mal avec le caractère d'un traître. »

Et sans s'occuper davantage du Gaulois, du moins en apparence, il me dicta l'ordre de bataille du lendemain.

Mais une demi-heure s'était à peine écoulée lorsqu'une clameur prodigieuse s'éleva du côté des Perses. Nous aperçûmes au loin dans la plaine un nuage de poussière d'où sortit peu à peu, à mesure qu'il se rapprochait du camp macédonien, le Gaulois Pendragon. Des milliers de cavaliers le poursuivaient et lançaient sur lui des milliers de flèches; nos grand'-gardes s'avancèrent pour protéger sa fuite, mais il passa au travers comme un éclair, arriva jusqu'à trois pas d'Alexandre, arrêta Nedjed qui, tout couvert de poussière et d'écume, se planta sur ses quatre pieds, immobile comme une statue, et jeta aux pieds du roi un long paquet blanc qui poussa en tombant un long gémissement.



Il saisit l'épaule de Perdiccas. (P. 31, col. 1.)

En même temps il sauta à terre, et dit :

« Alexandre, fils de Philippe, voici le sceau du roi Darius. »

Puis, se tournant vers le paquet blanc qui gémissait toujours.

« Et voici Amalec, le grand-prêtre des Chaldées et son premier ministre. »

Alexandre s'avança vers le Gaulois, le serra dans ses bras et lui dit :

« Pendragon, tu es un brave.

— Je le sais bien, dit le Gaulois.

— Et c'est entre nous à la vie, à la mort !

— Avec plaisir. Toi, du moins, quand tu dis à un ami qu'il est un brave, on sait que tu t'y connais, et que tu ne peux pas être jaloux. »

Le roi sourit en écoutant ce compliment mal tourné, mais sincère.

Il demanda encore :

« Où l'as-tu pris ? »

Et du doigt il montrait Amalec.

Ici le Gaulois se gratta la tête avec embarras :

« Dans la tente du roi Darius.

— Qu'est-ce qu'il faisait là ?

— Il ronflait.

— Comment ! demanda Alexandre étonné. Dans la tente de Darius même ?

— Et sur son lit.

— Voilà qui est bizarre.

— Possible, dit Pendragon, mais vrai. C'est justement ce qui m'a trompé. Il ronflait si royalement que je l'ai pris pour le roi lui-même. Je l'ai saisi, je l'ai mis sur Nedjed comme un sac de farine et je te l'apporte. Au reste, tu peux l'interroger et tu sauras son aventure mieux que moi-même. »

Pendant cette conversation, Amalec avait repris ses sens, et, se voyant en face du grand roi de Macédoine, du fameux Alexandre, conquérant de la moitié de l'Asie, il se prosterna la tête dans la poussière et dit :

« Grand roi, je suis prêt à répondre.

— Avant tout, dit le conquérant, relève-toi. »

Amalec obéit, et, la tête baissée, les bras croisés, les mains enfoncées dans les manches de sa longue robe, attendit les questions.

C'était un grand vieillard, à la barbe blanche et vénérable, aux yeux noirs, vifs et rusés, au menton relevé, plein d'orgueil et d'humilité tout à la fois (l'orgueil était au fond et l'humilité à la surface).

Alexandre demanda :

« Qui es-tu ? »

Le vieillard répondit :

« Je suis Amalec, le serviteur des serviteurs de Baal.

— Tu sais à qui tu parles ?

— Oui, seigneur. Au plus grand des rois, s'il exécute les ordres de Baal

— Et s'il y manque ? » demanda le Macédonien.

Amalec répliqua d'une voix solennelle .

« S'il y manque, il pourra vaincre encore : car Baal permet quelquefois à ses ennemis de triompher pour un temps, mais le bonheur des méchants s'écoule et se perd comme un ruisseau dans les sables du désert de Mésopotamie. Son épée sera brisée, son casque sera fendu, sa cuirasse sera percée de coups, son corps sans sépulture sera la proie des loups, des corbeaux et des vautours, sa mère et ses sœurs seront égorgées, sa femme sera réduite en esclavage, ses enfants seront saisis par les pieds et écrasés contre le rocher, son peuple et son nom disparaîtront de la surface de la terre : car il n'y a de dieu que Baal, et si quelqu'un élève la voix contre lui, Baal le frappera de sa foudre et réduira ses ossements en poussière.

— Et si j'obéis à Baal, qu'arrivera-t-il ?

— Tu deviendras le maître de la terre, et ton empire n'aura pas d'autre frontière que l'Océan. Pour commander aux hommes il faut obéir à Baal. »

Je regardai le prêtre chaldéen qui, les yeux levés au ciel, semblait y lire l'avenir et la destinée d'Alexandre. Vraiment, le plus puissant des deux n'était pas le roi, mais le prêtre.

Alexandre reprit :

« Tu sais, Amalec, que je puis te faire couper la tête ou te faire déchirer par les lions ? »

L'autre répliqua fièrement :

« Essaye, si tu veux armer contre toi les dieux et les hommes. »

Cette réponse hardie n'irrita pas l'orgueil du Macédonien comme je l'aurais cru ; au contraire, il lui tendit la main en signe d'amitié et lui dit :

« Je voulais seulement t'éprouver. »

Amalec répliqua :

« C'est avec le fouet qu'on éprouve les esclaves, avec l'or qu'on éprouve les hommes libres ; mais les prêtres chaldéens ne connaissent et ne redoutent que la volonté de Baal. »

Alexandre reprit :

« Qui me fera connaître cette volonté sacrée ?

— Moi ! répondit Amalec. Et c'est parce que je savais que tu es l'élu de Baal que je suis venu au-devant de toi pour t'annoncer la victoire et pour te dire à qui tu la dois. »

Ici le Gaulois Pendragon se mit à rire.

« Venu au-devant... dit-il. Amalec se vante. Je l'ai posé sur Nedjed comme un sac, et il gémissait sur le chemin comme un vieux chat-tigre qui a perdu son père ou sa mère. »

Amalec le regarda de travers et répliqua :

« C'était la volonté de Baal.

— A la bonne heure, dit Alexandre ; mais toi, Pendragon, dis-nous d'abord ce que tu as fait, et Amalec nous montrera ensuite que c'était la volonté de son dieu.

— Volontiers, reprit le Gaulois; mais d'abord, grand roi, fais remplir ma coupe, car il fait soif dans ces déserts et nous avons terriblement galopé, Nedjed et moi, pour te rendre service. »

Alexandre sourit et fit signe à l'échanson, qui remplit sur-le-champ deux coupes de vin de Chio, aussi vastes que des cruches ordinaires.

Pendragon et son cheval les burent d'une seule lampée; -- chacun la sienne.

« Voici l'affaire, dit le Gaulois. Nedjed peut en témoigner comme moi, et Nedjed n'a jamais menti. »

Il y eut un grand éclat de rire parmi les amis d'Alexandre, et Perdiccas, qui voulait prendre sa revanche, ayant été déjà maltraité par le Gaulois, s'écria en se tenant les côtes :

« Si Nedjed pouvait parler, il mentirait tout comme... »

Je pense qu'il allait dire :

« ..... Comme son maître... »

Mais il n'en eut pas le temps : car Pendragon lui lança un regard si terrible que la voix s'arrêta dans son gosier. On aurait cru qu'elle venait d'être gelée par un vent d'hiver.

« Comme toi, interrompit Pendragon, comme toi, Perdiccas le pansu, Perdiccas le mal élevé, gros hoplite à deux pattes, qui devrais en avoir quatre et porter les bagages à l'arrière-garde, au lieu de te carrer en forme de seigneur à la tête de la phalange ! »

Puis, s'adressant à son cheval :

« Nedjed, dit-il, regarde bien ce Perdiccas !... »

Nedjed regarda.

« C'est la seconde fois qu'il t'insulte ! »

Ici Nedjed se dressa sur ses pieds de derrière et poussa un hennissement de colère en regardant le Macédonien.

« La première fois, continua le Gaulois, il voulait te chevaucher comme si un cheval tel que toi était fait pour être monté par un âne tel que lui ! »

Ici Nedjed s'avança sur Perdiccas d'un air si menaçant que tous les assistants frémirent. Alexandre, à quelques pas de là, donnait des ordres aux éclaireurs thessaliens. Il ne se retourna pas et même s'aperçut à peine de ce qui se passait.

« ... La seconde fois, ajouta le Gaulois, il a osé dire que si tu pouvais parler tu mentirais comme lui ! »

A ce mot : « tu mentirais » Nedjed, averti sans doute

par l'accent et le regard de son maître, car je ne puis croire qu'il eût compris le sens exact des mots, s'avança les yeux brillants, les narines en feu, la crinière au vent, sauta d'un bond par-dessus la table qui le séparait du Macédonien et, comme un lion, saisit avec les dents l'épaule de Perdiccas.

Un grand cri s'éleva parmi les assistants.

Alexandre se retourna et d'un ton sévère :

« Pendragon ! » dit-il.

Mais déjà le Gaulois avait fait signe au cheval de lâcher sa proie.

Nedjed obéit docilement, et Perdiccas évanoui fut ramassé par ses amis et porté dans sa tente, où Philippe, médecin du roi, lui fit un premier pansement et déclara, suivant l'usage, que la blessure était grave, très grave, excessivement grave, qu'en d'autres mains que les siennes Perdiccas aurait certainement passé les rives du Styx ; mais qu'étant pris à temps et soigné comme il savait soigner (lui Philippe), il en serait quitte (lui Perdiccas) pour passer six semaines à l'ambulance et pour observer une diète rigoureuse.

« Hélas ! hélas ! quelle triste chose que la diète ! s'écria le blessé, qui avait pris, depuis qu'il était en Asie, l'habitude de vider par jour deux amphores de vin de Crète, chacune de deux pieds de haut et de deux pieds de diamètre à la base.

— Ce que c'est que de nous ! ce que c'est que de nous ! disaient pour le consoler ses deux amis Séleucus et Lysimaque, en le portant l'un par les pieds, l'autre par la tête. Qui aurait jamais cru, ce matin, que tu en serais réduit pour six semaines à boire de l'eau ?

— Ah ! la vie est un vase fragile ! ajoutait Lysimaque en soupirant.

— La briser, hélas ! est facile ! continuait Séleucus d'un air attendri.

— Oh ! cria Perdiccas, je me vengerai, je me vengerai, je me vengerai !

— Au revoir, pauvre ami, nous allons boire à ta santé ! » dirent en le quittant Séleucus et Lysimaque.

Et ils tinrent parole jusqu'au lendemain matin. Ils furent rappelés à leur poste par le son de la trompette qui les avertissait de ranger leurs soldats en bataille.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LES RÊVES

Trois petits amis eurent une fois chacun un rêve qu'ils se racontèrent ainsi :

L'aîné commença : « Je me trouvai, je ne sais comment, dans le jardin du Paradis terrestre. Le parfum des fleurs me pénétrait. Un ruisseau sautillait et glissait entre les roseaux, allant, par cent détours, se perdre dans un verger. Là, les arbres ployaient sous leurs fruits, les branches s'abaissaient devant moi et je n'avais qu'à étendre la main pour me rassasier. Les oiseaux chantaient, invitant au repos pour les écouter. J'étais heureux; mais en me regardant dans une source, je me vis grandi, avec des moustaches comme un homme. Le temps passait vite en ce lieu : pourtant, au bout de l'horizon, un parc m'attirait. J'y courus. Un palais merveilleux s'y élevait. Des seigneurs, de belles dames, vinrent à ma rencontre et m'invitèrent à leur table. Comme eux, je portais de riches vêtements et, ce qui me paraissait plus fâcheux, des cheveux gris. Au moment où le maître du palais me montrait ses trésors, la bonne m'a éveillé...

— Quel dommage, dirent les deux autres enfants ; il serait agréable de réaliser un rêve semblable ! »

Le second parla à son tour : « A moi, mes amis, il me semblait que j'avais des ailes et que je volais d'étoile en étoile. Les unes, scintillantes comme des escarboucles; les autres, vaporeuses comme des nuages, tournaient dans l'espace, plus nombreuses que les grains de sable de la mer. J'entendais une musique invisible; mon esprit grandissait et savait toutes choses par inspiration. J'admirai ce spectacle de toutes les forces de mon âme. A la fin, un voile sombre a passé sur mes yeux et m'a caché cette belle vision.

— C'est attristant! firent les enfants; ton rêve devait être plus grand que le premier.

— Mon rêve est bien humble et bien pauvre, commença le troisième. Je passais dans les champs couverts de neige, tout en jetant du pain aux petits oiseaux affamés. Dans le sentier, un enfant chétivement vêtu est venu à moi. Il grelottait si fort que je retirai ma veste pour le couvrir et l'emmener à la maison.

» Nous avons couru ensemble afin d'arriver plus vite; mais bientôt la fatigue l'a forcé de s'asseoir au bord du chemin. Je l'ai porté alors sur mes épaules : il me semblait si léger que je ne sentais pas ma peine. Mais à notre porte, lorsque j'ai revu sa figure, je suis tombé à genoux. C'était l'Enfant Jésus, oui, le Christ ! Il m'a embrassé, relevé, et a placé sa main sur mon cœur. J'ai senti comme une flamme l'embraser. Tout riait en moi. Je n'avais rien et j'étais riche pourtant. J'aimais tout le monde comme ma mère ! Je voulais suivre le Seigneur, mais il m'a montré la maison en me disant : « Ici est ton devoir. » Une grande lumière l'a aussitôt entouré et enlevé au Ciel, toujours vêtu de ma veste. J'étais si sûr de mon rêve que j'ai été étonné, ce matin, de retrouver mes habits à leur place.

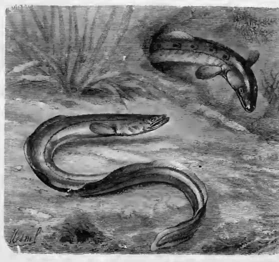
— Voici le meilleur rêve, conclurent les enfants. Nous, nous avons entrevu une existence heureuse ou la satisfaction de notre esprit; toi, tu as eu le rêve qui contente le cœur et que tu pourras remplir durant ta vie : les pauvres ne manqueront jamais à notre charité. »

CH. SCHIFFER.

LA PÊCHE A LA LIGNE [1]

L'ANGUILLE

Vous connaissez tous la conformation de l'anguille. Il est donc inutile que je vous la dépeigne. Son nom vient précisément de sa ressemblance avec le serpent, *anguis*, mot dont on a fait *anguille*. Comme le serpent, elle se meut par un mouvement de reptation, c'est-à-dire en formant des anneaux ouverts qui se succèdent et se détendent d'arrière en avant, de façon que le dernier anneau, qui est formé par la queue, sert de base, de point d'appui à son système de locomotion. Elle n'est cependant pas dépourvue de nageoires: car immédiatement après l'ouverture des branchies, — ce qu'on appelle vulgairement et improprement les oreilles des poissons, car cet organe leur sert à respirer et non à entendre, — sont placées deux petites nageoires dites pectorales; mais elles sont si petites relativement au volume total du corps de l'anguille, qu'elles ne lui servent pas à grand'chose. Il en est de même de celle qui règne d'une manière continue depuis environ le milieu de son dos, dessus et dessous, jusqu'à la queue; celle-là contribue plus spécialement à assurer son équilibre.



Anguilles de rivière.

L'anguille fréquente nos rivières, nos lacs; elle y vit, y grandit, et fournit à nos tables un mets sain et recherché par sa finesse et sa saveur.

Quoique se nourrissant plus particulièrement des animalcules qu'elle fait sortir de la vase en la fouillant avec son museau, elle aime cependant les eaux claires, et elle périrait dans les eaux troubles et limoneuses. Aristote et Pline en donnent pour raison l'exiguïté de ses branchies, son appareil respiratoire, qui devient insuffisant lorsque l'eau, chargée de parties étrangères, ne lui offre plus, en passant sur ses branchies, des conditions de pureté convenable. Du reste, au moment des crues, elle abandonne souvent en effet le lit principal des rivières pour entrer dans les petites branches où elle trouve une eau plus pure.

L'anguille se repose le jour dans une retraite qu'elle se choisit, et où elle s'enfouit dans la vase, ne laissant en dehors que sa tête. La nuit elle sort pour chercher sa nourriture, et, chose singulière, elle va pâturer assez souvent hors de l'eau, et chercher assez loin sur les rives des petits vers de prés et même quelques végétaux, comme les pois nouvellement semés, dont elle est très friande. Au moindre bruit, elle tend avec vitesse vers la rivière et s'y réfugie. Ce qui facilite à l'anguille ces excursions singulières, c'est l'organisation de ses branchies, qui lui permet de rester assez longtemps hors de l'eau sans périr. Cependant, ces escapades sont un fait exceptionnel, et difficile à observer. Ce qui est certain, c'est que l'anguille vague surtout la nuit, sauf pendant le jour lorsqu'il fait du tonnerre.

Quelques naturalistes donnent à l'anguille la même origine que tous les poissons et la considèrent comme ovipare, tandis que d'autres la classent parmi les reptiles vivipares comme la vipère.

Sans se préoccuper autrement de la façon dont naît l'anguille, sait-on au moins où elle naît? Ici encore on est réduit à des conjectures. Cependant il est généralement admis qu'elle vient de la mer, ou des étangs salés qui la bordent.

Au mois de septembre, des nuées de petites anguilles, grosses comme le petit doigt, remontent les rivières; les pêcheurs, à cet âge, les nomment des *boironnes*, et en prennent une grande quantité. Ce sont ces petites anguilles qui servent à repeupler nos rivières et nos étangs.

L. Sevin

1. Voy. vol. V, page 350, vol. VI, pages 110 et 127; vol. VII, page 142; vol. VIII, page 207; vol X, page 270; vol. XII, pages 206 et 302.



Ils se passèrent lentement l'index sous le nez. (P. 37, col. 1.)

GRAND-PÈRE [1]

V

Les deux plaideurs. — Malheur à Toto ! Une vilaine affaire.

Grand-père avait eu bien raison de dire que je ne comprendrais rien du tout à la discussion. J'y appris cependant que Gimel et Monratier étaient beaux-frères, Monratier ayant épousé la sœur de Gimel. Il y eut ensuite un embrouillamini terrible, où il était question d'une vieille femme qui n'avait pas fait des partages équitables, et qui avait favorisé quelqu'un aux dépens de quelqu'un; puis apparut une vache mal gardée, qui avait passé par un trou de haie pour manger du trèfle; puis une série de noms propres, de témoins, de propos, de cancans et finalement une brouille à mort. Quelqu'un avait dit que quelqu'un ne valait pas la corde pour le pendre, et le quelqu'un numéro 2 avait prétendu qu'il mettrait le quelqu'un numéro 1 sur la paille. Voilà le résumé de la question.

Dès que le ton de la voix s'élevait, mon grand-père n'avait qu'à étendre la main, et le ton de la voix revenait subitement à des notes plus modérées. Gimel paraissait d'abord plus calme que Monratier, et il me semble même qu'il faisait tout son possible pour l'irriter et le mettre hors de lui-même.

A un certain moment, Monratier exaspéré s'écria : « J'en mangerais dix comme toi !

— Vous l'entendez, » s'écria Gimel, en frappant avec les doigts de sa main droite dans la paume de la main gauche.

Mon grand-père ne broncha pas, et Monratier reprit aussitôt : « Monsieur Jousserand, faites excuse, voilà une parole que je n'aurais pas dû dire, par respect pour vous. Je la retire.

— C'est bien commode, dit Gimel en ricanant. Heureusement qu'il y a des témoins, et si nous allons devant le juge de paix...

— Monsieur Jousserand, reprit Monratier avec beaucoup de simplicité, j'ai dit un mot de trop devant vous; c'est à vous que je fais mes excuses. Si nous allons devant le juge, je ne nierai pas ce que j'ai dit. D'ailleurs, il ne s'agit pas de savoir lequel de nous deux mangerait l'autre, ajouta-t-il en s'adressant à Gimel; il s'agit de savoir lequel a tort et lequel a raison. Eh bien, foi d'honnête homme, je crois bien que c'est moi qui ai tort.

— Minute! répliqua Gimel, si tu le prends sur ce ton-là, nous ne sommes pas loin de nous entendre. Tu dis que tu as tort?

— Je le dis.

— Bon! eh bien, je crois que j'ai tort aussi. »

Tous les deux se tournèrent vers grand-père. Grand-père hocha la tête en souriant.

« Les torts, dit-il, à mon avis, du moins, sont des deux côtés. Si j'ai bien compris, vous vous êtes monté la tête, ou bien on vous a monté la tête, ce qui revient au même. Laissez-moi finir; des gens, dont je ne veux pas savoir le nom (à quoi cela servirait-il?) ont dû rapporter à Gimel des propos ou de prétendus propos

[1] Suite. — Voy. pages 1 et 17.

de Monratier, et à Monratier des propos ou de prétendus propos de Gimel. Vous êtes d'honnêtes garçons, je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-mêmes. De plus, vous êtes frères, ou quasi frères. Monratier aime sa femme, Gimel aime sa sœur. Vous attristez une brave et honnête femme pour faire plaisir à des indifférents qui attisent le feu, je ne sais trop pourquoi.

— Gimel, dit vivement le bedeau, on en dira ce qu'on voudra, et les chantres se moqueront de moi s'ils le veulent. J'ai dit des bêtises sur ton compte, un jour que... Suffit! on ne devrait jamais boire un coup de trop. Ces bêtises-là, je les désavoue devant M. Jousserand et devant toi. Ces bêtises-là, je les ai soutenues par amour-propre. J'ai dit devant témoins que je ne céderais pas. Je cède, et j'aurai soin de le dire devant ces témoins-là.

— Moi de même, mon vieux Compas, moi de même, dit Gimel en allongeant vivement sa main droite, que Monratier saisit et serra au point d'en faire craquer les jointures.

— Grand merci à vous, monsieur Jousserand, dit Monratier en se levant sur ses grandes jambes; vous n'embrouillez pas les questions, vous; vous m'avez montré ce qu'il était juste et raisonnable de faire, et j'ai le cœur tout en joie que cela soit si heureusement fini. »

Gimel s'était levé aussi : « Le Compas, ajouta-t-il, a dit exactement ce qu'il y avait à dire. Grâce à vous, monsieur Jousserand, il y aura aujourd'hui quelques vieilles commères qui riront jaune, en voyant que ça finit par des embrassades; mais le mal n'est pas grand, n'est-ce pas, monsieur?

— Assurément non, répondit grand-père en riant. On devrait tenir moins de compte de l'opinion des vieilles commères des deux sexes, et le monde n'en marcherait pas plus mal. »

Je ne sais pas pourquoi ces paroles me firent penser à Brigitte.

Les deux beaux-frères s'en allèrent bras dessus, bras dessous. De temps en temps, ils se quittaient le bras pour se donner amicalement de grandes tapes dans le dos, et ils se mettaient à rire.

Comme nous revenions à la maison, je vis Brigitte plantée sur le seuil de la porte de la rue; elle avait la main droite placée en auvent au-dessus des yeux, parce que les rayons obliques du soleil couchant la gênaient pour regarder.

En nous entendant venir, elle tourna la tête, et dit à mon grand-père :

« Venez voir votre ouvrage, monsieur, ça en vaut bien la peine. »

Nous nous avançâmes jusqu'au seuil de la porte.

A la moitié de la rue, environ, les deux silhouettes du bedeau et de l'aubergiste se détachaient comme des découpures noires, au milieu d'une brume dorée que les rayons du soleil couchant faisaient flamboyer dans l'air. Gimel, qui était replet et qui avait les jambes courtes, trottinait pour suivre Monratier, qui ne faisait pourtant que de toutes petites enjambées, petites pour lui, bien entendu.

Ils continuaient de se donner le bras, et de temps en temps ils s'arrêtaient une minute pour répondre aux gens qui les regardaient passer, debout sur leurs portes, accoudés à leurs fenêtres, entre deux pots de fleurs.

Ils repartaient ensuite d'un pas élastique; de loin on aurait juré qu'ils dansaient, comme font, après le tirage au sort, les conscrits qui ont attrapé un mauvais numéro, et qui dansent pour faire croire que cela leur est bien égal. De temps en temps, Gimel donnait un petit coup de poing sur le côté droit de son chapeau, pour le faire tenir tranquille. Le chapeau était trop étroit; mais, comme disait Gimel, « maintenant qu'il est payé, tant pis pour lui, il faudra qu'il fasse son temps! »

« Voyez-les donc, dit Brigitte à grand-père, ça doit vous faire plaisir de voir ça, n'est-ce pas? On sort plus content de chez vous que de chez le médecin ou le pharmacien. Je me demande, en vérité, pourquoi vous ne vous êtes pas fait juge de paix, pendant que vous y étiez?

— Oui, au fait, pourquoi? dit-il, d'un ton de bonne humeur.

— Le bonheur des uns fait souvent le malheur des autres, ajouta philosophiquement Brigitte.

— A propos de quoi dis-tu cela? lui demanda mon grand-père en la regardant avec surprise.

— A propos de quoi je dis cela?

— Oui.

— Pardine, à propos de ce qui se passe.

— Qu'est-ce qui se passe donc?

— Voilà Gimel content, reprit Brigitte.

— Il en a l'air, du moins.

— Et je vous réponds qu'il l'est. Monratier danse de joie, tenez, voyez plutôt. »

Monratier, en effet, venait d'exécuter un saut de kangourou. Nous nous mîmes tous à rire.

« Il ne sauterait pas si gaiement, dit mon grand-père avec une malicieuse bonhomie, s'il savait qu'il n'est plus dans tes bonnes grâces.

— Laissez donc, dit familièrement Brigitte, nous sommes de trop vieilles connaissances pour rester longtemps brouillés.

— Il t'a cependant fait affront en pleine église.

— Oh! affront, c'est beaucoup dire. Le fait est que je m'étais oubliée et que je parlais peut-être un peu haut.

— Il a reniflé nos roses.

— La belle affaire! j'imagine qu'il n'y paraît guère.

— Il a volé une poignée de lavande.

— Une poignée, c'est peut-être beaucoup dire; je crois bien me rappeler qu'il n'en a pris qu'un brin, et encore je suis sûre que c'est sans y faire attention, rapport à ce qu'il lui faut toujours un brin de paille et qu'il n'en avait peut-être pas sous la main.

— Allons, reprit mon grand'père, je vois que tu lui as pardonné. »

Toujours contrariante, Brigitte se récria

« Pardonné! pardonné! dit-elle entre ses dents, je ne dis pas que nous n'aurons pas, quelqu'un de ces jours, un petit mot d'explication ensemble.

— Tu aurais aussi bien fait d'avoir ton petit mot d'explication tout de suite, pendant qu'il était de bonne humeur.

— Ce n'est pas mon idée. Le voyant si heureux, je n'ai pas voulu lui gâter son bonheur à cet homme, et puis, il m'a dit un mot si honnête que je ne pouvais pas y répondre par une malhonnêteté.

— Il t'a demandé des nouvelles de tes rhumatismes?

— Mieux que cela. Je vais vous dire ce que c'est, plutôt que de vous faire chercher. D'ailleurs, vous ne devineriez pas. Il m'a dit: « Brigitte, ton monsieur est le roi des hommes. »

— C'est bon! c'est bon! dit mon grand-père en prenant un air embarrassé.

— Il l'a dit, » répéta Brigitte avec obstination.

Sachant très bien qu'il n'aurait pas le dernier mot, mon grand-père s'empressa de changer de sujet de conversation.

« Tu disais tout à l'heure, reprit-il, que le bonheur des uns fait le malheur des autres.

— Et je le répète hardiment, dit Brigitte en prenant un air fin. Tout le monde sera heureux de ce qui s'est passé, les deux femmes aussi bien que les deux maris; mais c'est Toto qui ne sera pas content!



Je m'étendis tout de mon long. (P. 37, col. 2.)

— Qu'est-ce que cela peut faire à Toto? demanda innocemment mon grand-père.

— Ce que ça peut lui faire! Cela le fera penser à ses fins dernières pour sûr; au fait, vous ne savez peut-être pas ce que c'est que Toto.

— Ce que c'est que Toto, non, je n'en sais rien.

— Toto est un canard goutteux, qui est devenu plus gros que tous les autres parce qu'il ne peut pas prendre d'exercice. La femme de Gimel n'a jamais voulu le vendre; elle aimait mieux le garder pour une bonne occasion; ma foi, je crois qu'elle n'en retrouvera pas une pareille. Les deux hommes s'en vont chercher la femme de Monratier, pour souper tous en famille. Avant deux heures d'ici, Toto sera vidé, plumé et fricassé. C'est moi qui vous le dis. »

Mon grand-père se mit à rire en disant: « Pas mauvais! pas mauvais! » et Brigitte se rengorgea.

« Petit Paul, me dit mon grand-père, c'est demain jeudi, tu n'as pas à travailler ce soir, allons faire un tour dans les champs. Nous entendrons chanter les grillons, et nous verrons peut-être des vers luisants le long des haies.

— Grand-père, lui dis-je, j'aimerais mieux ce soir une promenade dans la rue.

— Pourquoi donc, mon petit?

— Nous passerions devant le *Lion d'or* et devant la maison de Monratier, et nous verrions ce que diraient

Mme Gimel et Mme Monratier en te voyant passer.

— Écoute-moi bien, me dit grand-père ; tu sais que je ne te refuse jamais rien sans raison.

— Oui, grand-père, lui dis-je en le regardant avec inquiétude.

— Eh bien, mon petit, il vaut mieux que nous n'allions pas dans la rue, ce soir.

— Pourquoi donc, grand-père?

— Parce que, quand on a fait plaisir aux gens ou qu'on leur a rendu un service, il n'est pas délicat d'aller quêter leurs remerciements ou leurs compliments; comprends-tu, mon petit?

— Oui, grand-père. »

J'aurais pu tout aussi bien répondre : « Non, grand-père », car, en réalité, mes idées sur la délicatesse n'étaient pas encore bien nettes. Quand on rend service, c'est pour être remercié; la preuve, c'est que le monde trouve impolis les gens qui ne remercient pas. Puisque donc le remerciement est une dette reconnue, pourquoi le créancier n'épargnerait-il pas au débiteur la moitié du chemin, et même le chemin tout entier, en allant percevoir son dû à domicile?

Voilà à peu près ce que je pensais à cette époque, autant du moins qu'il m'en souvienne. J'ignorais qu'il y a dette et dette, créancier et créancier. J'ignorais que l'on rend service pour rendre service, par bonté d'âme et non point pour être remercié; j'ignorais enfin que quêter des remerciements, c'est manquer aux lois les plus élémentaires de la politesse ou de la délicatesse.

Donc, en disant : « Oui, grand-père, » c'était tout simplement un acte de déférence et d'obéissance presque aveugle que je venais d'accomplir.

D'habitude, j'aimais beaucoup faire ce qui me plaisait, et j'étais de mauvaise humeur quand on me contredisait. Mais depuis quelques heures l'image de mon grand-père avait tellement changé et s'était tellement agrandie dans mon imagination, que je venais d'éprouver sinon de la crainte, du moins une vague appréhension à la seule idée de lui résister.

Je lui pris la main et nous allâmes entendre chanter les grillons dans les chaumes; ensuite, quand la nuit fut tombée, nous aperçûmes des vers luisants dans les herbes, le long des haies et des fossés. Le ciel formait au-dessus de nos têtes une grande coupole sombre, toute parsemée d'étoiles qui ressemblaient à des clous d'or; la brise du soir, qui venait de passer sur des trèfles et sur des champs de moutarde en fleur, nous apportait des parfums subtils et pénétrants. J'avais oublié ma petite déception ; j'étais heureux, je babillais, lorsque tout à coup je me sentis pris d'une tristesse sans cause.

Comme j'avais cessé de babiller et que je ne lui faisais plus de questions, mon grand-père me demanda ce que j'avais. Ne sachant que lui dire, je lui répondis que je n'avais rien.

« Tu es peut-être fatigué, mon pauvre petit? me demanda-t-il doucement.

— Je ne sais pas, grand-père; c'est peut-être cela.

— Tu n'as pas froid ?

— Non, grand-père.

— Tu en es bien sûr ?

— Oui, grand-père.

— Rentrons vite, mon enfant. Tu parles d'une pauvre petite voix si abattue qu'on dirait que tu as envie de pleurer. »

Encore cette fois je ne répondis rien, parce que je ne savais que répondre. En effet, j'avais une vague envie de pleurer; mais comme je ne savais pas pourquoi, je me contentai de me cramponner à la main de grand-père.

Comme il faisait tout à fait nuit, des lumières apparaissaient çà et là aux fenêtres des maisons.

Le petit chemin que nous suivions faisait dans ce temps-là un coude, avant de déboucher sur la grande route qui forme l'unique rue de Montigny-sur-Indre. Juste au coude, le petit chemin traversait une espèce de cour de ferme, de forme irrégulière, bordée d'un côté par une maison d'habitation et de l'autre par une espèce de grange. Une lumière brillait à l'une des fenêtres de la maison d'habitation. Dès que je l'aperçus, je compris tout d'un coup pourquoi j'avais le cœur gros et lourd. La maison qui faisait face à la grange appartenait à Camus, le jardinier-maraîcher, père de mon camarade Camus.

La vue de la lumière me fit penser à Camus, et je me souvins que j'avais une affaire très désagréable à régler avec Camus.

Au milieu des événements de la soirée, j'avais complètement oublié cette affaire. Comme le calme des champs, par une belle soirée d'été, est très favorable aux mystérieuses opérations de la mémoire, il s'était fait en moi, à mon insu, un travail de réflexion qui avait abouti, non pas à une idée claire et nette de ma situation, mais à un malaise vague et à une sorte d'appréhension, qui, pour être encore indéterminée, n'en était que plus pénible et plus menaçante.

A la vue de la lumière, tout me revint à l'esprit. Mon sang ne fit qu'un tour, et je me dis : « Si je n'étais pas avec grand-père, je n'oserais pas traverser cette cour-là. »

Voici exactement ce qui s'était passé entre Camus et moi. Un peu avant la classe du soir, Camus était arrivé dans la cour de l'école apportant des figues dans une petite corbeille de joncs marins, qu'il avait tressée lui-même : car il était très adroit de ses mains.

Comme j'aime beaucoup les figues et que celles-là étaient très appétissantes, je ne pus m'empêcher de rôder autour de Camus, espérant qu'il m'en donnerait peut-être une, quoique nous ne fussions pas trop bons amis.

Il suivait mes mouvements du coin de l'œil, et je vis qu'il disait tout bas quelque chose à deux ou trois de ses amis. J'aurais dû m'éloigner en ce moment; mais la gourmandise est sourde et muette et ne raisonne jamais.

« Elles sont belles, n'est-ce pas ? » me dit Camus avec une douceur engageante.

L'eau me vint à la bouche ; je me rapprochai vivement du groupe, et je répondis à Camus :

« Je n'en ai jamais vu de si belles.

— Je les ai choisies une à une, dit-il en clignant l'œil du côté de ses amis.

— C'est comme du miel! repris-je avec enthousiasme.

— N'est-ce pas que tu en mangerais bien une?

— Je t'en réponds.

— Ce sera pour une autre fois, » me dit-il en ricanant. Les autres se mirent à ricaner aussi, et quand chacun eut sa figue en main, ils s'approchèrent de moi, et en signe de dérision se passèrent lentement l'index sous le nez. C'est un signe bien connu à Montigny-sur-Indre et peut-être ailleurs, et qui veut dire · « Cela te passe sous le nez ! »

Je rougis de colère et de désappointement, et je m'écriai : « Vous êtes des goulus et des goinfres!

— Et toi donc, répliqua prestement Camus ; au moins, moi, quand j'ai des figues, j'en donne à mes amis. Quand tu as des pralines ou du sucre d'orge, tu n'en donnes à personne! »

Hélas! c'était vrai. Pas plus tard que l'autre jeudi, M. le comte de Vauroyer m'avait donné un petit sac de dragées. Je les avais toutes mangées à la sourdine pendant la classe, croyant que personne ne s'en apercevrait. J'étais donc dans mon tort.

Mais il ne suffit pas de sentir qu'on est dans son tort pour en convenir franchement. Il arrive même que les gens qui sont dans leur tort n'en sont que plus irrités contre les autres. Du moins, c'est ce qui m'arriva à moi.

D'un coup d'œil furtif, je mesurai l'espace qui me séparait de la porte de la classe, et je m'assurai que le père Barré était déjà dans sa chaire ; alors, prenant mon élan, je me précipitai vers la classe en criant : « Patte-à-ressort! »

Camus avait la jambe droite un peu plus courte que la gauche ; quand il marchait vite et surtout quand il courait, cette malheureuse jambe droite avait des mouvements secs et nerveux, absolument comme si elle avait été mue par un ressort. Les écoliers en général sont sans pitié et sans générosité. Je ne sais quel mauvais plaisant avait imaginé d'appeler Camus : « Patte-à-ressort » ; le mot fit naturellement fortune. Camus commença par se fâcher tout rouge, et prit l'habitude de venger cette injure à coups de poing. Comme il avait d'ailleurs du bon sens et un caractère dix fois meilleur que le mien, il finit par rire de son sobriquet, qui était devenu une espèce de surnom à la façon romaine. Il ne le trouvait injurieux que quand l'intention était évidemment blessante et injurieuse à dessein.

Au moment où je m'élançais vers la porte de la classe, après avoir crié : « Patte-à-ressort », avec l'intention de le blesser au vif, il m'arriva un petit accident que je n'avais point prévu.

Mon pied buta contre une des racines du gros marronnier, que nous avions déchaussée pour nous amuser, et je m'étendis tout de mon long dans la poussière.

Comme ma poitrine avait porté violemment contre le sol, j'éprouvai une espèce de spasme nerveux, et je demeurai quelque temps sans penser à rien.

Quand je me relevai, Camus et ses amis se trouvaient entre la porte et moi.

« Je n'ai pas voulu te frapper à terre, me dit Camus en approchant sa figure tout près de la mienne. Maintenant que te voilà debout, à nous deux !

— Laisse-moi tranquille! criai-je tout haut, espérant attirer l'attention du père Barré.

— Tu m'as appelé Patte-à-ressort.

— Oui, après?

— Je te défends de le répéter.

— Patte-à-ressort ! » m'écriai-je avec une rage froide.

Camus me prit par les deux oreilles et me les tira rudement. Je me mis à crier. Le père Barré apparut sur la porte, une plume taillée sur l'oreille, une plume à tailler dans la main gauche, son canif à manche de corne dans la main droite.

« Encore des batailles! dit-il d'un air très mécontent.

— Il me tire les oreilles et je ne lui ai rien fait, » m'écriai-je d'une voix haletante.

Les amis de Camus se récrièrent.

« Il m'a appelé Patte-à-ressort! dit Camus, en manière d'explication.

— Tu ne devais pas faire cela, me dit gravement le père Barré.

— C'est lui qui a commencé ; il m'a appelé goulu et goinfre. »

Encore une fois mes ennemis se récrièrent avec indignation, et Camus expliqua ce qui s'était passé. Le père Barré écoutait d'un air préoccupé, la tête penchée, les yeux fixés sur moi, et se tapotant le nez avec le manche de son canif.

« Tout cela n'est guère joli et ne te fait guère honneur, dit-il en levant les sourcils très haut.

— C'est lui qui a commencé! repris-je avec une stupide obstination.

— Je suis sûr que non, dit le père Barré, et tous tes remuements de tête ne m'ôteront pas cela de l'idée. »

Selon mon habitude, pendant qu'il me parlait, je remuais la tête de haut en bas, avec irritation, par saccades, et je marmottais entre mes dents : « C'est lui qui a commencé, c'est lui qui a commencé ! »

« Supposons, me dit doucement le père Barré, que c'est lui qui a commencé ; est-ce que tu aurais jamais dû lui reprocher une infirmité à laquelle il ne peut rien changer? S'il t'a appelé goulu et goinfre, il t'a dit la vérité sous une forme un peu dure, voilà tout · car, mon garçon, tu es certainement porté sur la bouche ; c'est un vilain défaut que la gourmandise.

— C'est lui qui a commencé !

— C'est convenu. Nous disions donc que la gourmandise est un vilain défaut ; mais c'est un défaut dont on peut se corriger. Je ne dis pas que Camus soit

chargé de te corriger de tes défauts; mais s'il a manqué de charité, au moins il n'a pas manqué de justice, et toi tu as manqué de justice.

— C'est lui qui a commencé.

— Tu as manqué de justice et de bonté, car il est certain que tu n'es pas bon. Oh! branle la tête tant que tu voudras, tu n'es pas bon, et cependant tu as l'exemple de ton grand-père sous les yeux. »

A suivre. J. GIRARDIN.

LA SAINT-NICOLAS [1]

Grand-père m'avait défendu d'aller sur la glace, et il m'avait bien dit, le matin, qu'il me corrigerait d'importance s'il m'y trouvait avec les petits polissons du village; et puis, c'était la Saint-Nicolas, et le soir, quand il viendrait,... brr... je me sentais déjà la verge sur le dos. Mais, après tout, qui le lui dirait? grand-père n'en saurait rien, grand'mère non plus; et ma foi, au sortir de l'école, nous voilà tous glissant, nous culbutant sur la glace. J'étais heureux, Dieu sait; le canal du moulin est si large à cet endroit-là, près du lavoir; et nous glissions, nous glissions! Ah, si je m'en étais tenu là! mais au bout de cinq minutes j'étais rassasié de faire comme les autres. Pourquoi n'allait-on pas au milieu? ce n'était peut-être pas bien solide; mais j'étais le petit-fils de M. le maire, je devais donner l'exemple; vous n'imaginez pas toutes les raisons que je me cherchais, si bien qu'un instant après j'étais seul au milieu, frappant fièrement la glace, qui résonnait longuement. Hélas! comme j'invitais les autres à me suivre, et comme ils accouraient, crac! tout casse, et me voilà dans l'eau : elle n'était pas profonde heureusement, et je gage bien que le garde champêtre, le père Spitz, n'eut pas grand'peine à m'en retirer; mais c'était froid, et je grelottais de tous mes membres quand le vilain homme me ramena chez grand-père. Mon Dieu, qu'est-ce qui m'attendait là! Tout seul dans la grande salle, assis devant son secrétaire, grand-père signait de gros papiers pour la mairie. Malgré le froid, la porte était large ouverte : le père Spitz s'arrêta sur le seuil, et d'une main me tenant par le bras, de l'autre soulevant son képi : « Monsieur le maire! » fit-il. Grand-père se retourne, se lève, ajuste ses lunettes, et d'un air terrible : « Monsieur Antoine, me dit-il lentement, monsieur Antoine (il m'appelait toujours ainsi quand il était mécontent), vous savez que c'est aujourd'hui la Saint-Nicolas; vous aurez ce que vous méritez. Au lit tout de suite... », et, voyant grand'mère qui se hâtait d'arriver, il lui fit un signe, et, sans me regarder, se rassit.

Une heure après, comme je sanglotais dans mon lit, grand'mère vint me trouver. Elle était si bonne, grand'mère, que je ne pouvais rien lui cacher : quand elle sut tout au long ma désobéissance, elle prit sa mine grave, et me dit : « C'est bien, mon Tony, je vois que tu te repens; mais il faut demander pardon au bon Dieu, et ensuite à saint Nicolas, pour qu'il ne te fouette pas comme les mauvais drôles. » Elle me rendait l'espérance avec ces mots-là : je répétai dévotement après elle une courte prière, et le cœur moins gros, bien consolé, bien guéri, je ne fis qu'un somme jusqu'au soir.

A la nuit close, vers huit heures, tout le monde était réuni dans la salle, près du poêle. Grand-père et grand'mère causaient à demi-voix, me regardant de temps à autre, ce qui me donnait des terreurs folles; à une certaine distance en arrière, la grosse Catherine tricotait, Hans Michel raccommodait sa veste. Mais plus l'heure s'avançait, plus ma frayeur augmentait. Grand'mère m'avait bien promis qu'elle supplierait saint Nicolas de me pardonner, mais grand-père!... Et le cœur me battait encore plus fort. Tout à coup grand'mère se leva sans mot dire et sortit. Mon Dieu, si le saint allait venir pendant qu'elle n'est pas là! Voilà justement que neuf heures sonnent. On frappe à la grande porte : « Entrez, » dit grand-père, et, suivi d'un tas de monde, saint Nicolas paraît. Il s'avance de quelques pas dans la salle, et derrière lui les voisins, les amis, des vieux et des vieilles qu'on ne voyait pas souvent aussi tard, viennent se ranger en silence. Une mitre énorme sur la tête, sur le corps une grande chape dorée, sa longue barbe blanche flottant sur la poitrine, le saint tenait de la main gauche sa crosse d'évêque, de la droite une verge de houx [1] — Et grand'mère qui n'était pas rentrée! je tremblais de tous mes membres. Grand-père se tenait debout près de la table, et, comme à chaque pas que faisait le saint, je reculais de deux, il me prit par la main. Alors saint Nicolas, qui s'était arrêté devant nous, mais dans l'ombre, demanda d'une voix douce comme on appelait ce garçon-là. « Il s'appelle Tony, mon bon saint, dit grand-père. — C'est le nom d'un de mes vieux amis, reprit saint Nicolas; quand on porte le nom de saint Antoine, on doit être bien sage; est-ce que vous êtes content de lui? — Ah! grand saint Nicolas, pas toujours; » et grand-père me regardait : « ainsi aujourd'hui même... — Oui, oui, je sais ça (comment! il savait donc tout?), c'est une grosse désobéissance (et je voyais la verge s'agiter); mais je sais aussi qu'il a demandé pardon au bon Dieu : il a bien fait, car j'aime le repentir; et comme d'ailleurs il n'a pas été trop méchant, non, n'est-ce pas? comme il aime beaucoup son grand-père et surtout sa grand'mère, je ne le punirai pas; je lui laisserai même un souvenir. » Et saint Nicolas, se retournant, dit à Hans Michel qui s'était mis près de la porte : « Où est mon âne? pourquoi n'est-il pas ici? — Mon bon saint, nous n'avons pas pu le faire entrer, parce qu'il était trop chargé; mais il est tout près, à l'entrée. » Hans Michel disait vrai, car aussitôt on entendit

1. Suite et fin. — Voy. page 22.

braire sous la voûte, à deux ou trois reprises, et si fort que les cheveux se dressaient sur ma tête. Grand-père qui riait, je ne sais pas pourquoi, m'attira vers lui en me disant : « N'aie pas peur, va, Tony. » Justement saint Nicolas rentrait dans la salle, portant un gros paquet de bonbons, de noisettes, de pains d'anis, qu'il déposa dans le tablier de Katel avec un jeu de quilles, une cravate rose superbe et un cor de chasse. L'âne continuait de braire sous la voûte : le saint me donna sa bénédiction en répétant : « Sois bien sage, » et disparut. Lui parti, quelle joie! Grand'mère était rentrée depuis un quart d'heure que je ne l'avais pas encore aperçue; j'étais en extase devant mon cor de chasse : il est vrai que je n'ai jamais pu en jouer, ni même en tirer le moindre son; mais je n'en étais pas moins émerveillé, et je serais resté longtemps absorbé dans ma contemplation, si grand'mère ne m'y avait arraché en me demandant ce qui s'était passé. Je lui racontai tout en détail, l'air imposant du saint, sa grande barbe, ses beaux ornements, mes alternatives d'épouvante, d'incertitude, de soulagement; et grand'mère souriait, elle était si joyeuse! oh! la bonne soirée! On m'a bien dit depuis que c'était grand'mère qui avait fait saint Nicolas, que sa barbe était de chanvre, et sa belle chasuble, celle de mon frère aîné, qui avait douze ans, et qui disait la messe, pendant les vacances, avec un ornement d'indienne rouge bordé d'un galon de laine jaune; j'ai su aussi que l'âne du saint, c'était la bourrique du père Spitz, qu'on avait amenée sous la voûte, et qu'on avait fait braire en lui caressant l'échine à grands coups de fouet. J'ai tout compris alors, et les sourires de grand-père et ceux de grand'mère, et l'empressement de Catherine à tendre son tablier bleu; mais jamais joie n'a été plus vraie que celle-là, et le meilleur souhait que je puisse vous adresser, c'est d'avoir un jour une Saint-Nicolas aussi douce et une vieille grand'mère aussi bonne.

JEAN D'ALSACE.

LE DRAPEAU FRANÇAIS [1]

Tous les peuples ont eu leur drapeau, ou pour mieux dire leurs enseignes, car le mot drapeau est relativement récent dans notre langue. Il nous fut apporté au seizième siècle par les troupes qui venaient de guerroyer en Italie. *Drapel*, *drapeau*, vient de *drapello* qui signifie en italien pièce d'étoffe déchirée.

Après avoir reçu de Moïse leurs admirables lois, les Hébreux quittèrent le désert du Sinaï. La division de Juda marchait la première, drapeau en tête, et ce drapeau était tricolore : rouge, vert, grenat. On voyait au centre un jeune lion au repos, symbole de la force; une inscription circulaire contenait ces mots : « Lève-toi Seigneur! que tes ennemis se dispersent et que tes adversaires fuient devant toi! » Les divisions de Ruben, d'Éphraïm, de Dan, avaient aussi leurs étendards sur lesquels des inscriptions spéciales avaient été placées.

Des figures d'animaux ornaient les bannières des Égyptiens, des Assyriens, des Perses : ici on voyait un taureau, un crocodile, un serpent, dieux vénérés de l'Égypte; là une colombe armée d'une épée, en l'honneur de la reine Sémiramis dont le nom signifie colombe... Les Athéniens avaient sur leurs enseignes une chouette; les Thébains, un sphinx; les Corinthiens, un cheval ailé; les Romains, des figures d'aigle, de loup, de minotaure, de cheval, de sanglier...

Nos ancêtres les Gaulois portaient aussi sur leurs enseignes des figures d'animaux, choisis parmi les hôtes de leurs forêts : des taureaux sauvages, des ours, des loups.... Il en fut de même des Francs.

Dans l'énumération rapide que nous allons faire des enseignes françaises, nous nous servirons de différents noms qu'il convient avant tout de bien définir afin d'éviter la confusion.

La bannière (de *band*, bande, ou de *ban*, proclamation, convocation) était une petite voile carrée attachée à sa partie supérieure à une traverse horizontale fixée au bout d'une pique. Chez les Romains, la bannière s'appelait *vexillum* [1]; l'étoffe, de couleur pourpre ou écarlate, portait le nom de la légion et le numéro de la cohorte. Ce drapeau carré qu'on appelait bannière prit le nom de cornette au seizième siècle et celui d'étendard au dix-huitième. Jusque-là, l'*étendard* avait désigné l'enseigne la plus grande, la plus *étendue*, et se terminait par deux pointes.

Le *gonfanon* était une enseigne terminée par plusieurs pointes. L'étendard était un gonfanon à deux pointes; le *pennon* était un gonfanon n'ayant qu'une seule queue.

Pendant longtemps on a cru que les Mérovingiens arboraient comme étendard le manteau bleu de saint Martin, patron des Gaules. La vérité est que l'abbaye de Saint-Martin de Tours avait une enseigne spéciale, que le comte d'Anjou venait chercher quand il entrait en guerre; mais cette enseigne, qui était un gonfanon à trois queues, n'était pas la chape du saint. Quand la guerre était déclarée, on amenait au milieu du champ de bataille un char à quatre roues, portant un mât élevé auquel était suspendue une grande voile. « Sur ce char on voyait encore : un autel, une châsse renfermant différentes reliques et entre autres celles de saint Martin de Tours. Dix chevaliers d'élite étaient chargés de garder la bannière et dix trompettes sonnaient des fanfares pour animer les troupes au combat. »

1. Suite. — Voy. page 23.

1. La bannière de l'empereur romain Constantin s'appelait *labarum*: c'était un vexillum dont la hampe était surmontée du monogramme du Christ entouré d'une couronne de chêne. L'étoffe, de couleur pourpre, était richement ornée de broderies et de pierres précieuses. Près de la hampe se trouvaient quatre médailles d'or représentant l'empereur et ses enfants.

Charlemagne avait l'oriflamme : c'était l'enseigne de Saint-Pierre, d'abord appelée *romaine*, puis appelée *Montjoie*, lorsque le pape Léon III eut changé le titre de *patrice des Romains* que portait Charlemagne, contre celui d'*empereur des Romains*.

C'est ce que nous apprennent ces trois vers empruntés à la Chanson de Roland :

> Gefreid d'Anjou portet l'orie flambe
> Seint Pierre fut, si aveit num Romaine;
> Mais de Munjoie iluec out pris eschange.

On sait que Charlemagne, venant au secours du pape Léon III, auquel des révoltés avaient crevé les yeux et arraché la langue, remit le pape sur son trône. Léon III nomma Charlemagne empereur des Romains, et lui remit un étendard rouge, portant six roses formées d'un centre d'or, d'un cercle bleu et d'un cercle d'or et semé de quatorze ou seize croisettes d'or. « La hampe est terminée par un globe blanc et rouge dans lequel est plantée une croix bleue; sous le globe est une houppe bleue, blanche et rouge. »

On a dit que, tandis que le pape donnait à Charlemagne l'étendard dont nous venons de parler, l'armée assistait à cette cérémonie du haut d'une colline appelée Montjoie (*Mons Gaudii*) et que ce nom fut appliqué à l'étendard lui-même. Sans nous porter garant de cette étymologie, nous rappellerons que c'est au cri de *Montjoie!* que les soldats s'élançaient au combat. Un peu plus tard, on ajouta à ce cri celui de *Saint-Denis!*

Les successeurs de Charlemagne, devenus avoués de l'abbaye de Saint-Denis, prirent comme étendard l'oriflamme de cette basilique, qui n'était autre, disent certains auteurs, que l'oriflamme rouge de Charlemagne. C'était un gonfanon rouge à cinq queues. Ce fut le roi Louis le Gros, en l'an 1124, qui prit le premier comme enseigne l'oriflamme de Saint-Denis. Rappelons que le mot *oriflamme* vient des deux mots *aureum*, or, et *flamma*, flamme : la flamme désigne les pointes qui flottaient au vent et qui ressemblaient ainsi à des flammes. Quand le roi partait en guerre, il allait en grande pompe chercher ce drapeau : les reliques de saint Denis étaient exposées sur l'autel de l'église abbatiale; le roi venait, sans chapeau et sans ceinture, se prosterner devant elles. Après qu'il leur avait rendu cet hommage, l'abbé prenait sur l'autel l'oriflamme et la lui présentait. Le roi la recevait et la remettait à un chevalier renommé par sa bravoure. Représentez-vous cette scène empreinte d'une véritable grandeur. Le roi est assis. A côté de lui, un évêque debout tient un ciboire. Agenouillé devant le roi et tête nue, un chevalier, armé de toutes pièces, porte l'oriflamme. Le roi lui dit : « Vous jurez et promettez sur le précieux corps de Jésus-Christ, ici présent, et sur le corps de Monseigneur Saint-Denis et ses compagnons que, loyalement en votre personne, tendrez et gouvernerez l'*oriflambe* du roi votre sire, qui est ici, à l'honneur et profit de lui et de son royaume; et, quoi qu'il puisse advenir, ne la délaisserez et ferez partout votre devoir, comme bon et loyal chevalier doit faire envers son souverain et droiturier seigneur. »

Le chevalier donne alors l'oriflamme à baiser aux hommes de guerre présents. Puis il la suspend à son cou et marche devant le roi jusqu'à ce qu'on soit en présence de l'ennemi. Arrivé sur le champ de bataille, il l'arbore au bout de sa lance et prend la tête de toute l'armée. La dernière levée de l'oriflamme eut lieu en 1415; ce fut à la bataille d'Azincourt qu'elle fut portée pour la dernière fois : le seigneur de Bacqueville, qui la portait, fut tué.

Ainsi, l'étendard des Carlovingiens était une bande d'étoffe de couleur rouge dont l'extrémité était formée de plusieurs pointes. Toutefois, à côté de la bannière de Saint-Denis qui était, sinon la bannière nationale, du moins l'étendard de la royauté, il y avait les enseignes propres à chaque chevalier. On distinguait, en effet, deux sortes de chevaliers : les *bannerets* et les *bacheliers*. Les premiers avaient droit à la bannière, qui n'était qu'une oriflamme dont les queues étaient coupées : c'était par conséquent un drapeau analogue aux drapeaux modernes. Les *bacheliers*, moins riches, n'avaient droit qu'à une bande d'étoffe finissant en pointe qu'on appelait *pennon*. « Quand un bachelier satisfaisait aux conditions exigées pour devenir banneret, il présentait son pennon au commandant de l'armée, qui en coupait la pointe et ainsi faisait de pennon bannière. »

Avec l'oriflamme rouge de France, enseigne de la monarchie, le roi avait en outre une bannière et un pennon. La bannière était bleue constellée de fleurs de lis; on l'attachait sur les tours des villes conquises, aux mâts, à la proue et à la poupe des vaisseaux. Quand le nouveau roi venait se faire sacrer à Reims, pendant la messe qui suivait le sacre, le duc de Normandie, le duc de Guyenne et le comte de Champagne inclinaient devant l'officiant deux bannières et un étendard bleus fleurdelisés d'or. L'archevêque, « invoquant l'intercession des saints, appelait sur ces bannières et sur cet étendard les bénédictions du Dieu qui avait fait triompher Abraham et David de leurs ennemis. .. »

Quand le roi mourait, les drapeaux lui rendaient les derniers honneurs. Le corps, transporté à Saint-Denis, était conduit à la fosse. « On commence par lui mettre les pieds dedans. A ce moment le guidon est abaissé sur la tombe. Quand on le descend à mi-corps, le porte-enseigne y couche l'étendard. Le cercueil étant tout entier entré dans la fosse, on pose dessus le pennon qui doit demeurer toujours où est le corps tant à la vie qu'à la mort, jusqu'à ce qu'il soit enterré. Le premier chambellan abat alors la bannière et la met sur toutes les autres choses au droit de la tête. Le grand écuyer, qui a couché son épée sur le corps, la relève en criant : Vive le roy... Et le premier chambellan relève alors la bannière, *car elle ne meurt jamais.* »

Ce qui jette beaucoup d'obscurité sur l'histoire des drapeaux, c'est que chaque souverain prenait un étendard spécial de couleur variable, portant des symboles



Entrée de Philippe Auguste à Paris.

particuliers. Ainsi, saint Louis affectionnait la couleur verte : ses vêtements et ceux de ses enfants étaient verts, son ameublement était vert. Les étendards de Charles VI étaient de trois couleurs : blanc, rouge et noir, portant tantôt des branches de may et de genêt, tantôt une licorne, un mouton, des hirondelles, un cheval, un tigre, un paon, un chien, un soleil. Ils portent comme devises. *Esperance! Jamais! En amendant! J'aime la plus belle!* Charles VII avait pour couleurs le bleu, le blanc et le rouge, puis un peu plus tard le vert; sur ses étendards on voyait l'image de saint Michel, patron de France. L'étendard de Louis XI était blanc et rouge avec un semis de petites feuilles d'or et l'image de saint Michel... Charles VIII avait comme couleurs le cramoisi, le tauné et le noir et, de plus, les couleurs de ses prédécesseurs....

Nous pourrions multiplier ces exemples, qui nous montrent qu'à côté de la bannière de France et des couleurs nationales, le bleu et le rouge, chaque roi avait ses couleurs préférées et ses étendards spéciaux. Ceux-ci se modifiaient à chaque règne, mais la bannière de France *ne mourait jamais.*

A suivre. ALBERT LEVY.

LA PERVENCHE

Sur les hauts sommets glacés des Alpes, bien rares sont les fleurs qui viennent encore égayer la solitude. Alors que les arbres ceignent le pied des monts, que les arbustes grimpent sur leurs flancs, l'herbe, puis la mousse, montent seules aux champs de neige, qu'elles bordent d'une frange verte.

Une rose des Alpes s'était pourtant hasardée haut, bien haut vers les nuages, et tous les ans elle fleurissait hâtivement, aux beaux jours, d'autant plus belle que ses fleurs étaient là sans rivales et qu'elles paraissaient semer de pourpre le blanc manteau de la montagne. Les oiseaux seuls l'admiraient, il est vrai, mais ils chantaient aussi pour elle seule.

Non loin de l'arbuste et plus haut encore, une pervenche l'enviait. Elle croissait à grand'peine à l'abri d'un rocher, et ses petites feuilles avaient souvent à secouer les flocons qui la cachaient au jour. Pourtant elle ne désirait jamais que d'ouvrir bien vite ses fleurettes au soleil, pour voir aussi les oiseaux voler vers elle avec leurs chansons. Mais chaque soir, à l'approche de la nuit glaciale, elle était forcée de se replier et de se faire petite jusqu'au retour de la clarté du jour.

Elle grandissait néanmoins et, en même temps, grandissait aussi son désir de briller comme la rose. Durant une chaude semaine, elle put montrer ses boutons prêts à s'ouvrir. « Prends garde, lui dit un pinson, tu t'exposes trop; le soleil et le froid te sont également funestes; ne te hâte pas de fleurir et laisse-nous nous réjouir de penser que nous pouvons, à ton heure, venir te voir! »

Telle n'était pas l'idée de la pervenche. Elle voulait briller en même temps que sa voisine, et ne fut heureuse que lorsque ses fleurs étoilèrent le pied du rocher. Elle les ouvrit toutes le même jour, les pressant sur la pierre pour les imprégner de la chaleur qui rayonnait du ciel, et, toute la journée, les pinsons, les mésanges, délaissant le rosier, vinrent sauter et chanter à ses pieds.

Mais la nuit vint, rapide et froide, fondre sur la pervenche encore enivrée de son succès. Elle n'eut pas la force de refermer ses calices, de replier ses feuilles... toute la nuit elle languit, et lorsque le soleil revint, ce ne fut que pour la tuer...

CH. SCHIFFER.

PENDRAGON[1]

III

Cependant Alexandre regardait le Gaulois d'un air inquiétant. Je me demandais à part moi s'il n'allait pas le faire tuer à coups de flèches avec son cheval.

Quant à Pendragon, toujours assuré, fier et hardi comme un fils de Jupiter, il attendait.

Enfin le roi se décida :

« Je vois bien, dit-il, que tu ne peux pas vivre avec mes amis.. .

— Ce sont tes amis, seigneur, interrompit le Gaulois, qui ne peuvent pas vivre avec moi. Quant à moi, ils ne me gênent pas. Rien ni personne ne me gênera jamais sur la terre. »

Alexandre se mit à rire.

« En effet, dit-il, tu me parais homme à te faire place en tout pays. Au reste, tu me plais, et je te garde.... »

Le Gaulois fit un signe.

« .... Aussi longtemps, bien entendu, que tu voudras être mon ami. Pour le moment, je vais te donner le commandement de la troupe des Enfants-Perdus de mon armee. Justement son dernier chef, Cléarque, a été tué au passage du Tigre, et n'a pas de remplaçant. C'est toi qui marcheras toujours à l'avant-garde et qui soutiendras le premier choc. De l'humeur dont tu parais être, ce poste te convient, j'espère.

— Admirablement! dit le Gaulois.

— Quant à la solde et au butin....

— Je ferai ma part, » répondit Pendragon.

Alors le roi le fit conduire à son poste avec Nedjed, et me retint pour interroger le grand-prêtre chaldéen.

Amalec suivit Pendragon d'un long regard; puis il murmura quelques mots chaldéens que je ne compris pas, ni le roi non plus.

1. Suite. — Voy. pages 11 et 27.

« Que veux-tu dire? demanda Alexandre en langue perse, qu'il parlait assez bien.

— Que ce Gaulois a du sang de lion dans les veines et qu'il portera tôt ou tard une couronne. »

Alexandre rougit de colère.

« Personne, moi vivant, ne portera la couronne, dit-il.... Et si ce barbare osait jamais.... »

Son geste acheva sa pensée. Visiblement il aurait fait tuer Pendragon comme le dernier des esclaves.

Mais Amalec répondit gravement :

« Je n'ai pas dit qu'il prendrait la tienne. Cela, je l'ignore.... Au reste, il en sera fait suivant la volonté de Baal. Si Baal couvre ce jeune barbare de son bouclier et s'il lui prête son invincible épée, ni toi, ni Darius, ni personne ne pourra l'arrêter. »

Alexandre demeura pensif un instant, car il connaissait la science profonde et presque infaillible des prêtres chaldéens.

Il tremblait lui-même devant eux, lui qui regardait la mort comme un compagnon de guerre et non comme un adversaire qu'il dût craindre.

Enfin il leva les yeux sur Amalec et dit :

« Comment l'as-tu rencontré? Qu'est-ce qui s'est passé? Est-ce qu'il t'a emmené prisonnier, comme il s'en vante, ou l'as-tu suivi de bonne grâce pour venir à moi?

— L'un et l'autre, grand roi, répondit le Chaldéen. Il m'a pris de force dans la tente de Darius, mais je savais d'avance que je serais pris là, et j'y suis venu volontairement me faire prendre.

— C'est peut-être vrai, mais c'est bien singulier, dit alors Alexandre. Quelle raison avais-tu de venir à moi que tu n'avais jamais vu? »

Amalec se recueillit et répliqua :

« Deux raisons, grand roi. Mon intérêt et le tien. Veux-tu sans coup férir te rendre maître de Babylone, la plus grande ville et la plus riche de l'Europe et de l'Asie, celle dont la possession te rendrait maître de l'empire des Perses?

— Certes! dit le Macédonien.

— Et de quel prix payeras-tu sa conquête?

— Celui que tu demanderas!

— Eh bien, seigneur, je te donnerai Babylone; mais toi, tu me rendras ma fille unique Drangiane, plus précieuse pour moi que tous les trésors de l'Asie. »

Alexandre lui tendit la main et dit :

« Vieillard, le lendemain du jour où j'entrerai dans Babylone, je te rendrai ta fille. J'en atteste les dieux immortels! Mais comment Drangiane est-elle ma prisonnière? »

Et se tournant vers moi, il demanda :

« Le sais-tu, Sosiclès, toi qui passes pour le plus bavard et le plus curieux des Athéniens, qui sont eux-mêmes les plus bavards et les plus curieux de tous les hommes? »

Je répondis modestement :

« Seigneur, c'est mon devoir de tout apprendre et c'est mon droit de tout raconter; mais si mon bavardage vous ennuie, rien n'est plus aisé que de ne pas m'interroger. Je n'ai que faire de vous raconter les histoires des uns et des autres. »

Il me frappa gaiement sur l'épaule et me dit.

« Ami, ne te fâche pas. Je voulais rire. Connais-tu Drangiane? Est-elle prisonnière dans mon camp? »

Le vieil Amalec me regardait avec une terrible inquiétude, comme si j'avais été l'arbitre de sa destinée. Je répondis :

« Seigneur, la belle Drangiane, car elle est célèbre par sa beauté dans tout l'empire, a été prise après la bataille d'Issus avec les deux reines, — mère et femme de Darius, — et les femmes ou les filles des principaux satrapes de la Perse. Elle est au camp, dans la tente voisine de celle de la mère de Darius. Elle n'en sort qu'accompagnée de ses femmes, enveloppée d'un long voile et cachée aux yeux des hommes ainsi que toutes les princesses.

— Alors, dit Alexandre en riant, comment sais-tu qu'elle est belle?

— Ce sont les vieilles femmes de sa suite et de la suite des deux reines qui l'ont vue et qui disent que jamais beauté ne fut plus accomplie.

— Je serais curieux de la voir à mon tour. »

Amalec répliqua gravement :

« Parmi les hommes son mari seul la verra, le jour de son mariage. Tout autre y perdrait la vie.

— Mais, demanda le roi, qui doit-elle épouser?

— Celui que Baal aura désigné. »

Il ajouta d'une voix solennelle et pareille à celle des oracles :

« Et cet homme sera le chef d'un peuple immense! »

Alexandre, frappé de cette réponse, reprit après un moment de réflexion :

« Toi, qui parles au nom de Baal, qui es-tu?

— Je suis, répondit Amalec, grand prêtre et roi des Chaldéens qui habitent Babylone et qui furent maîtres autrefois de la moitié de l'Asie.... Tu verras bientôt le palais de mes pères, qui surpasse en grandeur tous ceux de la Grèce et de l'Égypte, et dont le toit en forme de terrasse s'élève à trois cents pieds au-dessus du sol sur la rive gauche de l'Euphrate.

» Sur la terrasse elle-même se dressent quatre grandes tours hautes comme soixante-dix hommes de haute taille ajoutés bout à bout; elles veillent aux quatre coins de l'horizon, comme des soldats armés de lances. Celle du nord regarde les montagnes de l'Arménie, d'où descendent l'Euphrate qui s'avance en Mésopotamie avec la lenteur et la majesté du père des fleuves, et le Tigre qui court à côté de lui avec la rapidité de la flèche.

» La tour du couchant regarde le désert de Syrie et la ville de Damas, derrière laquelle sont les vertes et sombres forêts du Liban.

» La tour du midi suit des yeux la plaine où commence le golfe Persique, ce coin d'un Océan inconnu qui baigne l'Afrique et l'Inde et qui s'étend bien au delà, jusqu'aux limites de la terre.

» Enfin de la tour de l'orient, plus haute et plus belle encore que ses trois sœurs, tu pourras voir, grand roi, la vallée du Tigre, et au delà les monts de la Susiane

au pied desquels est assise, adossée à une forêt de trente lieues, la blanche ville de Suze, pareille à une jeune mariée qui attend son époux au passage.

— Ah! ah! dit Alexandre, voilà qui est intéressant. Prends note de cela, Sosiclès. Voilà, certes, un beau palais et un paysage digne du palais. »

Puis, s'adressant au grand prêtre :

« Mais dans tout ce que tu dis de Babylone, Amalec, il n'y a que des murailles, d'une terrible hauteur, il est vrai, mais enfin des amas de briques... Les rois tes ancêtres, quand ils se promenaient dans leur ville, n'avaient-ils pas un brin d'herbe où poser le pied? »

Amalec sourit.

« C'est là que je t'attendais, dit-il. Ils avaient devant eux la montagne et la plaine, le temps et l'espace, ces quatre éternités. »

Après ces mots, il se recueillit un instant et ajouta :

« Cela, c'était pour passer comme des dieux dans les rues de Babylone, montés sur des éléphants hauts comme des tours précédés de trois cent mille cavaliers et suivis de cinq cent mille fantassins, ayant trois cents satrapes pour gardes du corps et soixante rois parmi ces satrapes, annoncés au loin par dix mille tambours et six mille trompettes, pendant qu'un peuple de trois millions d'hommes, de femmes et d'enfants, répandus dans les rues, les places et les carrefours, adorait et se prosternait, plein d'admiration et de crainte.



Il s'avança vers le fils d'Hystaspe. (P. 46, col. 1.)

— Ah! dit Alexandre, tes ancêtres étaient des hommes heureux! »

Je vis qu'il enviait leur sort, ce Macédonien dont le père était dans son enfance réduit à vivre aux dépens de ses hôtes thébains.

« Ils furent heureux, en effet, reprit solennellement Amalec, aussi longtemps qu'ils obéirent à la volonté de Baal; mais, oubliant bientôt les bienfaits dont il les avait comblés, ils négligèrent ses autels. Lui, alors, détourna d'eux la face et les livra aux Mèdes et aux Perses. Cyrus entra pendant la nuit dans Babylone.... O nuit de massacre et d'horreur!.... Il tua Balthazar, le grand-père de mon trisaïeul et ses quatre-vingts fils. Un seul, âgé de quatre ans à peine, fut sauvé par sa nourrice et caché dans un souterrain sous l'autel du dieu. Il vécut là vingt ans, élevé par les prêtres chaldéens dans tous les secrets de la science divine, qui enseigne à dompter les hommes et les génies et à communiquer avec les dieux. Puis, comme Cyrus et son fils Cambyse étaient morts, les mages inspirés de Baal annoncèrent à Darius, fils d'Hystaspe, le nouveau roi, que Baal venait de susciter un nouveau grand prêtre de la race de Balthazar, et qu'il se montrerait dans le temple le jour de la fête du Soleil.

— Ah! ah! dit Alexandre en riant, et que répondit Darius, fils d'Hystaspe? »

Amalec fronça le sourcil.

« Le grand roi, dit-il, se mit à rire comme tu fais maintenant, et déclara qu'il ferait tuer comme un chien cet héritier de Balthazar.... Alors tout le peuple prit les armes, et combattit avec courage pendant trois ans pour obéir aux ordres de Baal et pour chasser l'odieuse nation des Perses, sectateurs d'Ormuzd; mais Darius entra par trahison dans Babylone après un siège qui avait coûté la vie à deux cent mille Babyloniens tués en rase campagne ou sur le rempart.

» Tout le reste fut réduit en esclavage, mais parmi les hommes, six mille furent cousus dans des sacs, jetés au fond de l'Euphrate et allèrent engraisser les requins du golfe Persique; dix mille furent mis en croix; cinq mille furent écorchés vifs de la tête aux pieds, enduits de miel, et exposés au soleil et à la piqûre des guêpes pendant trois jours; dix-huit mille, plus heureux, furent sciés entre deux planches; douze mille furent baignés dans de l'essence d'huile de naphte, empalés et brûlés vifs pour illuminer le parc pendant une fête de nuit que le joyeux Darius donnait aux plus grands seigneurs de la Perse. Sous les yeux de ceux qui brûlaient lentement et pour rendre leur supplice plus horrible, on faisait danser à coups de fouet leurs femmes et leurs enfants.

— Enfin, reprit Alexandre, la fête fut complète, n'est-ce pas?

— Complète en effet, ô le plus grand des rois : car tous les Babyloniens âgés de plus de quinze ans qu'on laissa vivre furent traînés la corde au cou; on leur coupa le nez et les oreilles afin de les reconnaître s'ils venaient à fuir dans la campagne pour échapper à leurs nouveaux maîtres, et afin qu'ils fussent un objet d'horreur pour leurs parents mêmes et pour leurs amis....

— Et le fils de Balthazar, le père de ton trisaïeul,

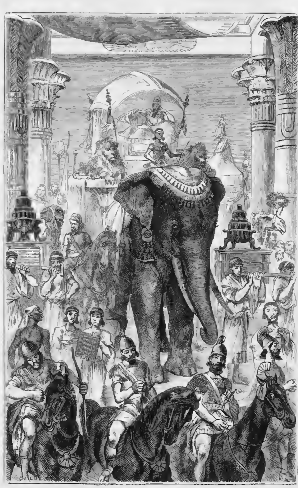
quel fut son supplice ? car je suppose qu'il ne fut pas épargné quand tout le peuple périssait à cause de lui.

— Oh ! s'écria Amalec en étendant le bras droit vers l'horizon, lui seul ne pouvait pas périr ; la main de Baal le soutenait !

» Darius le fit demander aux prêtres chaldéens. Ceux-ci répondirent qu'il avait disparu, emporté dans les airs par les génies qui obéissent aux ordres de Baal, ennemi d'Ormuzd.

— Bonne idée ! dit Alexandre. Et le roi se contenta de cette raison ?

— Pas du tout. L'impie osa braver Baal et fit mettre à la torture cinquante prêtres du dieu, choisis parmi les plus vieux et les plus vénérables ; mais tous attestèrent le prodige dont ils avaient été témoins et périrent dans les supplices. Un seul fut épargné à cause de son grand âge et parce que l'esprit du dieu parlait par sa bouche. Celui-là prédit au fils d'Hystaspe que s'il entrait dans le temple de Baal, lui ou quelqu'un des siens, le sacrilège périrait frappé par les dieux. Achéménès, son frère, osa braver cette défense et fit enfoncer la grande porte du temple ; mais il avait à peine mis le pied sur le seuil, lorsqu'un javelot d'or lancé par une main invisible l'étendit mort sous les yeux de l'armée persane. En même temps une voix terrible comme le son de la trompette, sortant de la statue de Baal, haute de plus de soixante pieds et située au fond du temple fit entendre ces mots :



Montés sur des éléphants hauts comme des tours. (P. 44, col. 1.)

« Fils d'Hystaspe, tu vois quel châtiment est réservé à ceux qui osent braver mes ordres souverains !... Toi, si tu veux vivre et régner, obéis ! »

» Darius effrayé demanda au prophète par quel moyen il pourrait apaiser la colère de Baal.

« Par des sacrifices, répondit le vieillard, et en rendant le temple de Baal et la grande prêtrise de Babylone au fils de Balthazar.

— Mais si les génies l'ont emporté dans les airs, répliqua le grand roi, comment pourrai-je le rappeler ?

— Laisse à Baal ce soin ! répliqua le prophète. Il saura bien lui-même retrouver et ramener son serviteur.... Toi, fais proclamer aux quatre coins de la ville que tu vas obéir aux dieux. N'aie point de souci du reste. »

» Le fils d'Hystaspe, qui régnait sur tant de rois, méprisa ce conseil et fit tuer le prophète. Mais le lendemain, comme il était monté sur la terrasse du palais et regardait sa conquête, un Babylonien caché parmi les seigneurs de sa suite s'approcha de lui en suppliant, et tout à coup, comme le roi l'écoutait, essaya de le poignarder ; mais la cuirasse cachée sous la robe du fils d'Hystaspe lui sauva la vie ; à peine reçut-il une légère blessure. Quant à l'envoyé de Baal, car personne ne douta qu'il fût envoyé par le dieu pour venger son saint nom méprisé, il échappa aux cimeterres des seigneurs persans en s'élançant du haut de la terrasse, dans l'Euphrate où il périt.

» Le soir même, le fils d'Hystaspe effrayé alla camper hors des murs au milieu de ses gardes et se crut en sûreté ; mais peut-on braver impunément le dieu qui est maître du ciel et de la terre? Dans la nuit suivante, sa tente fut embrasée par le feu du ciel. »

Ici Alexandre interrompit le récit d'Amalec,

« Le feu du ciel! s'écria-t-il, ou quelque Babylonien, peut-être?....

— Si ce fut un Babylonien, répliqua le Chaldéen, personne n'a jamais pu le découvrir. Et d'ailleurs, pourquoi Baal n'aurait-il pas pu se servir de la main d'un de ses fidèles serviteurs pour accomplir sa vengeance ?....

— Pardonne-moi, répliqua le Macédonien. Tes paroles, Amalec, sont d'un sage.... Mais qu'arriva-t-il ensuite?

— Que le fils d'Hystaspe fit proclamer enfin que le fils de Balthazar revînt dans Babylone, et qu'il lui rendrait le temple de Baal et le gouvernement de tout le pays, pourvu qu'il consentît à lui payer tribut. La nuit suivante toutes les portes du temple s'ouvrirent d'elles-mêmes et le temple fut illuminé, sans qu'on pût savoir par quelles mains, et la grande voix du dieu se fit entendre, annonçant à tous les peuples que l'héritier et le successeur de Balthazar reviendrait en plein jour par le chemin des airs.

» En effet, le lendemain, à midi, comme tous les Babyloniens et les Perses eux-mêmes avaient les yeux levés au ciel, on aperçut à une hauteur prodigieuse un char léger, fait de fils d'aloès tressés et traîné par un attelage de huit aigles apprivoisés qui se montra d'abord à l'orient comme un nuage dans le ciel pur de la Babylonie. Sur le char était assis, vêtu d'une longue robe d'or, de soie et de pourpre, un jeune homme plus beau que le jour. C'était Assur, le fils de Balthazar et le bisaïeul de mon aïeul. Il mit pied à terre et, s'avançant vers le fils d'Hystaspe qui le regardait avec une admiration mêlée de frayeur :

« Baal a entendu tes supplications, dit-il. A cause de ton repentir, il te pardonne, à toi et à la nation des Perses tout entière. Apprends par les prodiges d'hier à respecter les dieux. »

» C'est ainsi qu'Assur, mon ancêtre, redevint satrape et grand pontife de Babylone. Et depuis lors, le grand roi ne fit rien sans lui demander conseil, ni les descendants du fils d'Hystaspe aux descendants d'Assur. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

L'HOMME LE PLUS AGÉ DU MONDE

L'homme le plus vieux du monde entier est un citoyen de Bogota, dans la république américaine de Colombie.

Ce nouveau Mathusalem, qui avoue cent quatre-vingts ans, est un métis, nommé Michel Solis. Son existence fut révélée au docteur Luis Hernandez par un des colons les plus âgés de la localité, lequel, dans son enfance, connaissait déjà cet homme comme centenaire. On a retrouvé, dans de vieux documents de 1712, sa signature parmi celles des personnes qui contribuèrent à la construction d'un couvent de Franciscains qui existe près de San Sebastian. Le docteur, qui lui rendit visite, trouva Michel Solis travaillant dans son jardin. Sa peau est parcheminée ; ses cheveux longs et d'un blond de neige enveloppent sa tête comme un turban, et son regard est vif. Michel Solis attribue son grand âge à sa manière de vivre réglée d'une façon invariable et qui ne laisse place à aucun excès d'aucune sorte.

« Je ne mange, dit-il, qu'une fois par jour ; mais je ne choisis que des aliments forts et nourrissants. Mon repas dure une demi-heure. Je jeûne le 1er et le 15 de chaque mois, et ces jours-là j'absorbe autant d'eau que je puis en supporter. Je laisse toujours refroidir mes aliments avant d'y toucher. C'est à ce régime que j'attribue ma longévité »

GALVANI

La vieille ville de Bologne, fière à juste titre des hommes illustres qu'elle a produits autrefois, n'est pas moins jalouse de conserver le souvenir de ses nouvelles gloires. La ville qui donna le jour au pape Benoît XIV, protecteur des lettres et des sciences, aux grands peintres Guido Reni (1575), Louis Carrache, Augustin et Annibal Carrache (1554, 1558, 1560), le Dominiquin (1581), l'Albane (1578), surnommé le peintre des Grâces, se distingua aussi bien dans les sciences que dans les lettres et les arts. C'est à Bologne que naquirent les célèbres naturalistes Aldrovandi (1527), l'auteur d'une grande histoire naturelle, à la rédaction de laquelle il consacra sa vie et sa fortune ; Marsigli (1658), géographe et naturaliste, auteur d'une histoire de la mer et d'une description du Danube ; Beccari, Monti, etc.

Il y a quelques jours, Bologne a élevé une statue à l'un de ses plus illustres enfants : au docteur Galvani, dont le nom immortel se rattache aux phénomènes curieux connus sous le nom de galvanisme, ainsi qu'aux applications qui ont été faites de ces phénomènes à la *galvanisation* des métaux, à la *galvanoplastie*, etc.

Galvani naquit à Bologne en 1737. A l'âge de vingt-cinq ans, il était professeur d'anatomie à l'université de Bologne, place qu'il dut quitter lorsque fut établie la République cisalpine, ayant refusé de prêter serment au nouveau gouvernement.

Galvani s'occupait depuis longtemps de l'étude du système nerveux et de l'action que l'électricité exerce sur les phénomènes de la vie, quand il trouva, par hasard, dit-on, les curieux effets auxquels il devait donner son nom. Cette belle découverte, qui devait

être le point de départ des merveilleuses conquêtes de l'électricité, se rattache à un léger rhume dont Mme Galvani était atteinte. Comme le fait a été souvent discuté, je laisse Arago raconter l'histoire.

« Mme Galvani était enrhumée, et le médecin lui avait prescrit un bouillon aux grenouilles. Quelques grenouilles, déjà dépouillées par la cuisinière de Mme Galvani, gisaient sur une table, lorsque, par hasard, on déchargea au loin une machine électrique. Les muscles des grenouilles, quoiqu'ils n'eussent pas été frappés par l'étincelle, éprouvèrent de vives contractions. Galvani, très savant anatomiste, fut frappé de ce fait, recommença l'expérience et publia le curieux récit des mouvements d'une grenouille décapitée, sous l'influence de l'électricité. »

Rappelons bien dans quelles circonstances le phénomène se produisit. Une machine électrique était mise en mouvement dans la chambre; aussitôt qu'on touchait avec un instrument d'acier certains nerfs de la grenouille, celle-ci était animée de mouvements convulsifs. Cette expérience, en somme, n'apprenait pas grand'chose; elle montrait *qu'à distance* le corps d'un animal peut être électrisé. Mais si nous avons insisté sur cette expérience, c'est qu'elle fut le point de départ des travaux de Galvani. Le savant professeur de Bologne étudia, en multipliant les essais, l'action des différentes sources d'électricité sur les animaux; il eut même le courage de recommencer l'expérience de Richmann, ce malheureux physicien qui fut foudroyé dans son laboratoire, en attirant dans sa chambre les décharges électriques d'un nuage orageux. Un hasard heureux vint le récompenser amplement de ses fatigues. Galvani reconnut que, sans la moindre source d'électricité dans le voisinage, on déterminait les mouvements convulsifs d'une grenouille en la touchant simultanément avec deux métaux différents.

Voici comment ce hasard se produisit : Le 20 septembre 1786, Galvani, pour étudier l'influence de l'électricité atmosphérique sur les mouvements de la grenouille par un temps calme, prépara comme à l'ordinaire un de ces animaux, et, après lui avoir passé un crochet de cuivre à travers la moelle épinière, il le suspendit à la balustrade de fer qui bordait la terrasse du palais Zamboni, qu'il habitait... Vers la fin de la journée, fatigué de la longueur et de l'inutilité de ses observations, il saisit le crochet de cuivre implanté dans la moelle épinière de la grenouille, l'appliqua contre la balustrade qu'il frotta vivement au moyen de ce crochet, comme pour rendre le contact plus intime entre ces deux métaux. Aussitôt les membres inférieurs de l'animal entrèrent en contraction, et ces mouvements musculaires se reproduisaient à chaque nouveau contact du crochet de cuivre et de la balustrade de fer. Répétons encore qu'il n'y avait à ce moment aucune source d'électricité soit dans l'air, soit dans le voisinage.

De cette expérience, reprise et refaite de cent manières, Galvani concluait qu'il existe dans le corps des animaux une électricité permanente qui se manifeste quand on établit un circuit à l'aide de métaux, excellents conducteurs de l'électricité. Il pensait que les muscles sont un réservoir d'électricité analogue à la bouteille de Leyde, et que les nerfs et les deux métaux n'étaient que de simples conducteurs opérant par leur rapprochement une décharge électrique. Les conclusions de Galvani ne furent pas acceptées sans lutte. Un célèbre physicien italien, Alexandre Volta, repoussa toute idée d'électricité animale; il reconnut, comme Galvani, que les mouvements musculaires étaient dus à une action électrique; mais il admit que ce courant électrique n'existait pas dans l'animal et qu'il était simplement déterminé par l'action des deux métaux différents placés au contact. La lutte entre Galvani et Volta, lutte courtoise et qui enrichit la science d'un grand nombre de faits nouveaux, parut se terminer à l'avantage de Galvani. Toutefois ce succès ne fut que momentané. Ni l'explication donnée par Galvani ni celle de Volta n'étaient exactes; cependant, ce dernier avait approché suffisamment de la vérité pour pouvoir tirer une application utile de sa théorie. Volta fut amené à construire la première pile électrique, merveilleux instrument qui, en moins de cinquante années, devait révolutionner la science.

On sait aujourd'hui que c'est l'action chimique développée au contact de deux métaux qui constitue la production d'électricité. Ce fait capital fut indiqué pour la première fois, en 1792, par le chimiste florentin Fabroni. On remarquera la part considérable et presque exclusive des savants italiens dans la découverte de cette électricité particulière qui ne se fixe plus dans un corps, mais qui circule à travers des conducteurs convenablement choisis.

Ce qui peut paraître bizarre, c'est que Volta, partant d'un principe inexact, ait pu imaginer l'admirable instrument qui s'appelle la pile électrique. La raison de cette anomalie apparente est que Volta se trompait seulement sur l'origine première du phénomène et qu'il attribuait l'importance principale du résultat à un effet secondaire, lié intimement à la cause première.

Nous n'entrerons, bien entendu, dans aucun des détails relatifs, soit à la pile électrique, soit aux applications du courant galvanique. Cependant il nous faut rappeler, pour bien faire comprendre l'étendue de la découverte du savant auquel la ville de Bologne vient d'élever une statue, que toutes les applications de la pile électrique : télégraphie, éclairage électrique, moteur électrique, galvanoplastie,... sont nées de l'expérience mémorable de Galvani. Que si, pour diminuer la gloire du savant professeur italien, on objecte le hasard heureux qui le mit sur la voie de sa belle découverte, nous répéterons ce que nous avons dit ailleurs : « C'est en effet un hasard heureux qui a donné naissance à presque toutes les grandes conquêtes de la science. »

C'est un hasard, en effet, qui jette aux pieds de Newton une pomme détachée de son arbre, et Newton conçoit l'idée de l'attraction universelle. C'est

un hasard qui amène Galilée dans la cathédrale de Pise et lui fait observer les mouvements réguliers de la lampe suspendue à la voûte, et Galilée imagine ses belles expériences sur le *pendule* qui conduisent à la construction de nos horloges. C'est par hasard que les enfants de l'opticien Lippershey placent deux verres d'optique l'un devant l'autre et observent le grossissement des objets qu'ils regardent : et voilà les lunettes inventées. C'est par hasard que Salomon de Caus aperçoit le couvercle d'une marmite soulevé par la vapeur de l'eau : et voilà l'origine de nos machines et de nos bateaux à vapeur. C'est par hasard que Galvani constate les mouvements d'une grenouille sous l'influence de l'électricité, et cette découverte est le point de départ des plus merveilleuses applications...

« Sans doute, ces heureux hasards se sont présentés; mais il a fallu qu'ils soient interprétés par le génie de l'homme. Tout le monde peut assister à la chute d'une pomme : Newton seul peut faire de ce modeste accident l'objet de ses profondes recherches. Nos ménagères avaient depuis longtemps observé les mouvements de leurs marmites, et la force expansive de la vapeur n'était pas mieux connue pour cela. Trouver par hasard que l'ambre frotté attire les corps légers est un fait sans importance; tirer de ce fait le moyen de diriger les navires est un trait de génie. » Découvrir dans les mouvements spasmodiques d'une grenouille l'action d'une force cachée et utiliser cette force au profit de la science, c'est l'œuvre de ces grands hommes, Galvani et Volta, qui honorent l'humanité et dont nous devons pieusement conserver la mémoire.

La ville de Bologne n'a pas failli à ce devoir sacré.

A. BERTALISSE.



L'expérience de Galvani. (P. 47, col. 1.)



Je regardais mélancoliquement les tisons. (P. 50, col. 2.)

GRAND-PÈRE[1]

VI

Aveux. — Résolutions héroïques.

L'heure de la classe était arrivée. Le père Barré sonna la petite cloche, et tous les écoliers s'empressèrent d'entrer, en se bousculant un peu, naturellement.

Mon histoire s'était répandue. Tout le monde me regardait, et les écoliers les plus rapprochés de moi ne se gênaient pas pour m'appeler à demi-voix : « Goulu » et « goinfre ». Assis à ma place, l'oreille droite dans la paume de la main droite, je remuais la tête, et je marmottais machinalement : « C'est lui qui a commencé. »

Comme j'avais la tête montée, le père Barré évita de m'interroger, de peur d'avoir occasion de me punir.

Voyant cela, je résolus de le contrarier en demandant à être interrogé. Deux ou trois fois je levai la main, sans qu'il eût l'air d'y faire attention. Le sang me monta à la tête ; je me mis à agiter le bras et à faire claquer mes doigts bruyamment.

Pour se débarrasser de mon importunité, il finit par me faire un signe de tête qui voulait dire : « Eh bien ! réponds, puisque tu y tiens tant. »

Je répondis tout de travers ; je m'obstinai à rester debout et à parler quand il me fit signe de me taire.

Encore une fois, tous les regards se portèrent sur moi. Je perdis la tête, et je me laissai tomber lourdement sur mon banc, en répétant à demi-voix : « Injuste ! injuste ! c'est lui qui a commencé ! »

Il y eut un oh! d'indignation, suivi d'un long murmure à mon adresse.

Règle générale, dans une discussion entre élève et maître, le public des écoliers prend résolument le parti de l'élève. Il faut que l'élève ait dix fois tort et se soit rendu absolument odieux pour que l'indignation publique s'en prenne à lui.

Ce concert de murmures me fit peur, et je me tournai du côté du mur. Le père Barré ne voulut pas abuser de sa victoire et m'abandonna charitablement à mes propres réflexions.

Tout au fond de moi-même, je me répétais : « C'est lui qui a commencé ! » A force de le répéter, je finis par me le faire croire à moi-même. Je me pris en pitié, je m'attendris sur mon sort, et par contre je me sentis animé d'une effroyable haine contre Camus. L'homme n'est certainement pas fait pour haïr, je n'en veux pour preuve que les horribles souffrances morales de celui qui hait. Que Dieu me pardonne les projets de vengeance que je formai, en regardant les crevasses du mur ; ils étaient si sauvages et si cruels que je frémis encore en y pensant ; mais le plus souvent les gens vindicatifs sont lâches, sans cela le monde verrait de terribles tragédies.

La fin de la classe arriva, et je sortis comme d'un affreux cauchemar.

Si j'avais été aussi fort, ou du moins aussi brave que Camus, je l'aurais certainement provoqué au sortir de l'école. J'y avais même songé un moment, et j'avais

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.

décidé de faire ce que faisaient d'habitude, en pareil cas, les polissons que nous appelions « les braves ».

J'irais droit à Camus, les bras croisés sur ma poitrine; j'approcherais ma figure tout près de la sienne, et je lui dirais : « Tu sais de quoi il retourne entre nous ! » Alors, je ramasserais une paille, je me la poserais sur l'épaule gauche, et je dirais à mon ennemi : « Viens donc la prendre ! »

Il viendrait certainement, car il n'était pas d'humeur à se laisser provoquer impunément. Alors, je lui fracasserais la mâchoire d'un grandissime coup de poing, ou bien je lui aplatirais le nez, ou bien je lui pocherais un œil, peut-être même les deux! Je m'exaltais si fort à cette idée, que mes voisins me prièrent de ne pas tant faire remuer la table.

Un instant, je cessai de regarder le mur, et je me retournai pour envelopper l'école tout entière, y compris le père Barré, dans un regard de souverain mépris. Par malheur pour mes résolutions belliqueuses, mon regard de souverain mépris s'accrocha en route sur le dos et les épaules de Camus, qui était assis tranquillement à deux tables au-dessous de moi.

Quel dos et quelles épaules! Ce Camus était taillé en hercule. Je me retournai brusquement du côté du mur, et je tombai dans cette confusion d'idées et de sensations où vous jette toujours un accès de rage impuissante.

Bref, je n'attaquai pas Camus, et même j'affectai de ne pas le voir. Mais, du coin de l'œil, j'observais tous ses mouvements.

Le petit chemin qui conduit chez son père débouche à angle aigu, sur la grande route, à un endroit où il n'y a pas de maison. L'angle aigu est la pointe d'un champ de luzerne appartenant à la mère Jécœur. Comme toutes les vaches, chèvres et brebis du pays venaient se repaître, en passant, aux dépens de la mère Jécœur, elle avait fait enclore son bien d'une palissade d'échalas, aiguisés en pointe et reliés entre eux par une torsade de fil de fer.

Camus suivait son chemin sans se retourner, et moi, de l'autre côté de la luzerne, je le regardais s'éloigner, le couvant des yeux comme une proie qui allait m'échapper.

Tout à coup, reprenant haleine, je criai de toutes mes forces : « Patte-à-ressort! Patte-à-ressort! »

Camus se retourna brusquement et me regarda avec indignation. Je répétai l'injure et même je l'aggravai par d'horribles grimaces, et par une pantomime offensante.

« C'est bon, me dit Camus, je te revaudrai cela. C'est demain jeudi, je te défends de sortir de chez ton grand-père. Je te guetterai, tu peux en être sûr, et si je mets la main sur toi, tu peux compter sur une fameuse raclée. »

Je ne m'étais pas attendu à cela, et je demeurai immobile, le regardant s'éloigner. Le petit cahotement de sa jambe droite faisait un peu danser ses épaules, qui me parurent encore plus formidables que pendant la classe.

Qu'est-ce que j'allais devenir, le lendemain, toute la journée ?

Il m'était arrivé bien souvent, même par de très belles journées, de ne pas sortir de la maison et du jardin de grand-père. Mais j'étais semblable à bien d'autres petits garçons, et il suffisait qu'on m'interdît une chose pour me donner envie de la faire.

Je pensais à tout cela en traversant la cour des Camus, et j'avais la fièvre à froid, avec un grand abattement et un peu de frisson.

Quand nous rentrâmes à la maison, Brigitte dit à grand-père : « C'était comme une noce !

— Qu'est-ce qui était comme une noce ? demanda mon grand-père.

— Pardine, les Gimel et les Monratier, bras dessus, bras dessous, avec la marmaille, par-dessus le marché, sont venus pour vous faire leurs compliments et leurs remercîments. Mais, soyez tranquille, vous n'y échapperez pas comme cela; ils ont dit qu'ils reviendraient.

— Je crains, dit mon grand-père, que notre petit Paul n'ait pris froid. »

Brigitte approcha de ma figure sa lampe de cuisine, et me dit avec une brusquerie amicale :

« Montre-moi ta langue. »

Je lui montrai ma langue.

« Une bonne tasse de lait chaud fera l'affaire, ditelle d'un ton doctoral. Une bonne nuit par là-dessus, et il n'y paraîtra plus demain matin. Viens près du feu de la cuisine pendant que le lait chauffera. »

Grand-père nous suivit à la cuisine. Brigitte, le voyant préoccupé, le laissa venir sans protester. En toute autre occasion, elle n'eût pas manqué de jurer ses grands dieux que les hommes n'ont rien à voir à la cuisine.

Assis sur une chaise basse, les bras pendants, je regardais mélancoliquement les tisons; je sentais que mon grand-père avait les yeux fixés sur moi.

Je me disais en moi-même : « Oh! si grand-père pouvait seulement arranger mon affaire, comme il a arrangé celle de Monratier et de Gimel! »

Il paraît que, dans l'ardeur de mon désir, je joignis les mains, car mon grand-père me dit avec inquiétude :

« Comme tu serres tes pauvres petites mains, mon enfant! as-tu donc du chagrin ? »

Je fis un signe de tête, sans oser lever les yeux.

« Un gros chagrin? me demanda-t-il en se rapprochant de moi.

— Oui, grand-père, » lui dis-je d'une voix indistincte.

Il toussa derrière sa main, et me regarda quelque temps en silence. Comme il allait reprendre la parole, Brigitte, qui était sortie un instant, rentra tenant un sucrier à la main. Quand le lait bien chaud eut été copieusement sucré, Brigitte me le fit avaler bon gré mal gré. Le lait était si chaud que la sueur me perlait au front, et que de grosses larmes me vinrent au coin des yeux.

« Ne vous inquiétez donc pas comme cela, dit Bri-

gitte à mon grand-père; ce ne sera rien du tout, et cela va déjà mieux. »

Elle accompagna ces paroles encourageantes d'un petit coup de cuiller qu'elle m'administra sur le bout du nez.

« Ne te dérange pas, lui dit mon grand-père, je vais le faire coucher.

— Saurez-vous seulement le border? demanda Brigitte avec défiance.

— Oui, oui, je saurai le border. Dis bonsoir à Brigitte, mon petit Paul, et montons bien vite. »

Quand nous fûmes en haut, il s'assit dans son fauteuil, et me regarda me déshabiller, sans m'adresser une seule parole; seulement toutes les fois que je le regardais, il me souriait doucement, et me faisait de petits signes de tête pour m'encourager.

Cher, cher grand-père! il devinait sans doute que j'avais quelque chose de très laid à lui dire, et il pensait que je parlerais plus volontiers, enveloppé dans mes draps, pouvant au besoin ramener ma couverture sur mes yeux pour cacher ma confusion.


Muguette se retournait à chaque marche (P. 53, col. 2.)

Quelquefois grand-père, pour m'habituer à n'être pas poltron, m'envoyait me coucher tout seul. J'avais grand'peur, sans oser le dire, tant que je n'étais pas caché dans mon lit. Je croyais toujours qu'un homme à barbe noire caché dans les rideaux de grand-père, ou sous son lit, ou dans une armoire, allait sortir de sa cachette, aussitôt que je tournerais le dos, et me faire quelque chose d'horrible. C'est surtout quand je me préparais à monter dans mon lit que ma terreur redoublait. Chaque fois, je me disais : *Il* est caché sous mon lit, et *il* va me prendre par les jambes. Ayant échappé à ce danger, je me précipitais brusquement entre les draps, je les serrais bien fort contre moi, et je ramenais ma couverture sur ma tête. Alors seulement je reprenais un peu courage.

Ce jour-là ce n'est pas l'homme à barbe noire que je craignais, c'étaient les regards de mon grand-père, c'était l'expression que prendrait son visage quand je lui dirais.... Et au fait que lui dire? par où commencer? comment arranger les choses pour ne point mentir et pour n'être pas méprisé comme je méritais de l'être, à cause de ce que j'avais fait ce jour-là?

Maintenant que je revois ces choses à quarante ans de distance, et que je les juge avec les lumières et l'expérience d'un homme mûr, je suis frappé de ce fait, que l'idée d'encourir le mépris de mon grand-père était une idée toute nouvelle, née évidemment des découvertes que j'avais faites sur son caractère. Jusque-là, quand j'avais fait quelque fredaine ou quand je m'étais attiré quelque méchante affaire, je trouvais tout naturel de me mettre sous sa protection; voilà maintenant que j'éprouvais un impérieux besoin de conserver son estime. C'est justement ce qui me rendait si timide et si craintif.

La veille, seulement, j'aurais mené l'affaire bien plus simplement. Par exemple, à table, j'aurais pris un air sombre, et j'aurais refusé avec affectation de manger et de boire. Aussitôt mon grand-père m'aurait dit : « Petit Paul, pourquoi ne manges-tu pas ? »

Petit Paul aurait répondu d'un air bourru : « Si tu crois que c'est agréable de savoir qu'on va recevoir une bonne raclée demain ! »

Le grand-père aurait arrangé l'affaire de son mieux. Maître Paul aurait trouvé la chose toute naturelle, et n'aurait pas manqué de s'attirer une nouvelle affaire à la première occasion.

Quand mon grand-père me vit me pelotonner en chrysalide, il ne put retenir un sourire. Cependant, il ne me dit rien encore, et me laissa ramener ma couverture sur mon nez.

Alors, avec un soin maternel, il me borda doucement, lentement, de ses pauvres vieilles mains tremblantes. Mon émotion fut à son comble, et je pleurai sous ma couverture.

Il se pencha sur mon lit, leva un tout petit coin de la couverture, m'embrassa doucement sur la joue et me dit à l'oreille : « C'est donc bien difficile à dire ?

— Je n'oserai jamais. »

Il m'embrassa de nouveau et me dit :

« Tu sais, mon Paul, que j'ai été moi aussi un petit garçon ; je connais toutes les fautes que commettent les petits garçons. A cette heure, je suis un vieux grand-père, et je puis pardonner à mon petit garçon toutes les fautes qu'il a pu commettre ! »

Que tous ceux qui se sont trouvés en passe de faire des aveux humiliants se mettent à ma place. J'aurais dû parler, mais c'est si dur de dire : « Ce petit garçon que tu aimes est un gourmand, un mauvais cœur, un entêté et un poltron. » Il y a des défauts avouables, mais ceux-là !

Voyant que je ne parlerais pas spontanément, il prit le parti de m'interroger.

« Si tu as fait quelque mensonge, me dit-il d'une voix inquiète, avoue-le-moi bien vite, et il n'en sera plus jamais, jamais question entre nous.

— Non, grand-père ! je n'ai pas fait de mensonge.

— Dieu soit loué, dit-il avec un soupir de soulagement. Un enfant qui ne ment pas peut se corriger de tous ses défauts, avec du temps et de la bonne volonté. Un menteur cache les siens, et alors, comment ses pauvres parents peuvent-ils l'aider à se corriger ? Écoute-moi bien, mon petit, du moment que tu n'as pas de mensonge sur la conscience, tu peux tout me dire sans craindre que je te méprise. »

Alors, je fis appel à mon courage, et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé depuis le matin. Malgré son indulgence et ses encouragements, je n'avais pu prendre sur moi de le regarder en face et je m'étais tourné du côté du mur.

Quand je lui eus tout raconté, il me dit : « Tu peux me regarder en face, mon petit ; après ce que tu viens de me dire, je t'aime et je t'estime encore plus qu'auparavant. »

Et il attira une de mes mains pour la caresser.

« Grand-père, murmurai-je à demi-voix, j'ai encore quelque chose à te dire.

— Parle, mon petit.

— Tu m'as dit que je venais de montrer du courage.

— Le plus grand courage qu'on puisse attendre non seulement d'un enfant, mais d'un homme, le courage d'avouer ses fautes sans rien cacher, et de dire : « C'est moi qui suis dans mon tort, du commencement à la fin. »

— Grand-père, grand-père, repris-je avec angoisse, je ne suis pas courageux.

— A quoi reconnais-tu cela ?

— Cette raclée que Camus m'a promise... j'aimerais mieux ne pas la recevoir.

— C'est assez naturel, me dit-il en souriant.

— Oui ; mais, grand-père, je ne sais pas si j'aurais osé te raconter toute mon histoire, s'il n'y avait pas eu cette raclée au bout.

— Nous recauserons de cela, me dit-il gaiement. Maintenant, il faut que tu dormes. Bonsoir.

— Bonsoir, grand-père. »

Je n'aurais pas mieux demandé que de m'endormir tout de suite, afin de reposer un peu ma tête, qui était toute brouillée. Mais c'est toujours la même chose : c'est précisément quand on voudrait dormir que l'on ne peut venir à bout de fermer l'œil.

Maintenant que mon grand-père savait tout, et que je lui avais remis l'affaire entre les mains, j'étais sûr qu'il saurait arranger les choses. J'étais sûr désormais d'esquiver la raclée. Malheureusement les garçons de l'école n'aiment pas que l'on mêle les parents ou les grands-parents aux affaires de l'école. Mon grand-père n'avait qu'à dire un mot au père de Camus, et Camus n'oserait pas me toucher du bout du doigt. Seulement il ne manquerait pas de raconter ce qui s'était passé, et j'y gagnerais la réputation de « poule mouillée », et de « petite fille », et de « rapporteur ». La raclée que je ne recevrais pas en gros et comme solde de compte, j'en recevrais l'équivalent en détail : on me montrerait au doigt, on me ferait des grimaces, on me donnerait des surnoms, j'aurais tout le monde à dos, ce qui est horrible à penser. Mon affaire, en somme, ne s'arrangerait pas du tout comme celle de Gimel et de Monratier : car Monratier et Gimel étaient partis de chez grand-père bras dessus, bras dessous, plus amis que jamais. Camus ne me tendrait certainement pas la main, et j'aurais absolument voulu qu'il me tendît la main.

Peu à peu le sommeil me gagna ; je sentis que mes idées ne se suivaient plus. Je dormais depuis assez longtemps, lorsque je me réveillai en sursaut. Mes idées avaient dû s'arranger et se mettre d'accord pendant que je dormais, car je me dis sans hésiter : « Voilà ce que tu devrais faire. » Presque aussitôt j'ajoutai : « Oui, mais il faudrait oser le faire. » Je me rendormis presque aussitôt, et lorsque je me réveillai pour la seconde fois, la lumière grise du matin éclai-

rait les deux croissants découpés dans le bois des volets.

« Ça y est-il ? » me demandai-je en tâtant mon courage.

En réponse à cette question, je me mis sur mon séant. Je regardai du côté du lit de mon grand-père. Les rideaux fermés formaient une masse sombre et immobile dans l'obscurité de la chambre. En prêtant l'oreille, j'entendis que la respiration de mon grand-père était douce et régulière, et je compris qu'il dormait.

Alors je me glissai à bas de mon lit, et, sans faire de bruit, je ramassai mes habits à brassée. A pas de loup, je me dirigeai vers la porte; je soulevai le loquet, en retenant mon haleine, et j'entr'ouvris le battant. Je connaissais de longue date toutes les manies de cette vieille porte de chêne; je savais jusqu'à quel moment elle tournait sur ses gonds sans crier, et à quel moment elle poussait un grand cri, comme un chien qui bâille d'ennui dans sa niche. A moins de la faire braire, je ne pouvais la pousser plus loin. Je constatai, à mon grand désespoir, que l'ouverture était trop étroite pour me livrer passage. Que faire?

Je me tenais debout près de la porte entr'ouverte, le cœur tout tremblant, regardant tantôt du côté du lit de grand-père, tantôt dans la cage de l'escalier, où la petite lucarne vitrée répandait un peu de lumière. J'allais me remettre au lit et laisser aller les choses comme elles voudraient, lorsque tout à coup il me vint une idée.

« Bête que je suis, je ne peux pas passer, parce que j'ai ma brassée d'habits, autrement je trouverais bien moyen de me faufiler. »

Je m'accroupis près de la porte, et, allongeant le bras, je posai un à un sur la première marche de l'escalier tous les objets qui constituent l'équipement d'un petit garçon.

D'abord tout alla bien, et déjà je m'applaudissais du succès de mon entreprise, lorsqu'une bille s'échappa de la poche de mon pantalon, et dégringola lentement le long des marches usées de l'escalier.

Je retins mon haleine et je frissonnai de tout mon corps. Cette bille n'en finissait pas de descendre. Tac-tac! tac-tac! Mon grand-père fit un mouvement dans son lit, et respira plus fort, mais il ne s'éveilla pas.

J'attendis quelques instants par prudence et j'allais enfin me faufiler, lorsque je fus arrêté net par la vue d'un nouveau danger.

Attirée, sans doute, par le tac-tac de la bille, Muguette était là qui flairait mes vêtements. Quand elle leva la tête vers moi, ses yeux étaient si ronds et si brillants que j'eus grand'peine à retenir un cri de terreur.

Sa curiosité étant satisfaite, elle se mit à descendre les marches de l'escalier, sans se presser, avec des mouvements d'épaules et des déhanchements qui m'auraient bien amusé en toute autre circonstance.

Je me faufilai vivement, et je refermai la porte sur moi. Comme je me penchais pour prendre mon petit bagage, Muguette remonta et se mit tout près de moi. Il n'y avait plus à reculer : « Bonne petite Muguette, » lui dis-je à voix basse, du ton le plus humble et le plus caressant. Elle me répondit par un petit miaulement tout à fait pacifique.

Était-elle surprise de me voir en chemise ? se souvenait-elle que mon grand-père m'avait recommandé à elle ? ou bien encore avait-elle besoin de quelque chose ? Le fait est qu'elle ne se jeta point sur moi, pour venger les injures de la veille.

Aussitôt que je commençai à descendre l'escalier, elle prit les devants, se retournant à chaque marche pour voir si je la suivais, et m'encourageant par de petits miaulements doux et prolongés.

Arrivée à la porte d'en bas, elle se frotta contre les planches, d'abord dans un sens, puis dans l'autre. Je supposai qu'elle avait envie de prendre l'air et de faire une petite promenade matinale. C'était bien cela qu'elle voulait. Dès que j'eus tiré les verrous et entr'ouvert la porte, elle se précipita dans le jardin, et je n'en entendis plus parler.

Aussitôt, sur les dernières marches de l'escalier, je procédai sommairement à ma toilette. Faute de peigne, je me passai à plusieurs reprises les doigts dans les cheveux et j'allai faire ensuite mes ablutions dans l'augette de la pompe.

Ma toilette terminée, je pris le petit trot en longeant les espaliers, et j'arrivai à la porte qui donne sur la ruelle des Aubiers. Muguette, dans un carré d'artichauts, s'amusait à faire sauter en l'air un mulot qu'elle venait d'attraper. Deux autres mulots gisaient, étranglés, au pied d'un artichaut; Muguette avait fait bonne chasse. Quand je passai près du carré d'artichauts, elle me regarda d'un air défiant et se mit à gronder. Comme je n'avais nulle envie de lui disputer ses mulots, je pris prudemment le large et je m'élançai dans la ruelle.

Quand je passai le long de la palissade où j'avais insulté Camus, la veille, j'eus un mouvement d'hésitation, et j'éprouvai une sensation assez désagréable. Je me souvins d'un des proverbes familiers de grand-père, et je me dis, pour me donner du cœur : « Le vin est tiré, il faut le boire ! »

Quand j'eus tourné l'angle aigu de la luzerne, et que je m'engageai dans la ruelle des Camus, je devins tout sérieux. « Il est encore temps de rentrer, » me dis-je, en m'arrêtant à regarder une chèvre qui tirait sur sa corde pour se rapprocher de la palissade et qui me regardait d'un air de tristesse et de commisération. Elle avait l'air de me dire : « Que diable vas-tu faire là-bas ! »

Et moi je lui répondis, absolument comme si elle m'eût adressé la parole : « Biquette, je vais faire ce que mon grand-père aurait fait, quand il était petit garçon: je voudrais tant ressembler à mon grand-père ! »

A suivre. J. GIRARDIN.

LE DRAPEAU FRANÇAIS [1]

Avant de continuer notre étude sur les modifications des couleurs des drapeaux français, il nous faut parler d'un étendard particulier, qui fut pendant quelque temps la véritable bannière française : celui que Jeanne, la bonne Lorraine, portait au combat.

Sur les indications de Jeanne, le peintre du roi, l'Écossais James Power, exécuta deux bannières. « L'une, l'étendard proprement dit, était en étoffe légère de couleur blanche, brodée de soie et peinte des deux côtés... Sur la face principale, semée de fleurs de lis, on voyait le Père éternel *en majeste*, c'est-à-dire trônant sur l'arc-en-ciel et portant dans sa main le globe du monde. Au-dessus se lisait le cri d'armes de la pieuse héroïne :

Jhesu, *Maria*.

« Au-dessous, deux anges (saint Michel et saint Gabriel) agenouillés offraient à Dieu une fleur de lis... Il y avait au revers un écu de France supporté par deux angéliques tenants, aux ailes éployées. »

La seconde bannière qui servait tous les jours n'était qu'un simple fanon « représentant la vierge Marie en *Annonciation*, c'est-à-dire recevant de l'ange le lis emblématique de la France ».

Jeanne avait encore une troisième bannière « représentant Jésus crucifié et qui servait, plantée en terre, aux haltes de marche ou dans les camps, d'autel portatif ».

La bannière de Jeanne joua un certain rôle dans le honteux procès qui la conduisit au bûcher et qui déshonora les Anglais.

« Qui lui a commandé son étendard ?

— Il a été fait par le conseil de sainte Marguerite et de sainte Catherine, et sur le commandement de Nostre-Seigneur.

— Lequel aime-t-elle le mieux de son épée ou de sa bannière ?

— Elle aime quarante fois mieux sa bannière.

— Et pourquoi ?

— Parce que, en portant sa bannière, elle évite de verser le sang.... Elle n'a pas à se reprocher d'avoir jamais tué personne.

— Pourquoi sa bannière a-t-elle été portée au sacre avant celle des autres capitaines ?

— Elle avoit esté à la peine, c'étoit bien raison qu'elle fust à l'honneur.

— Qui aydoit plus, elle à l'étendard, ou l'étendard à elle ?

— De la victoire de l'étendard ou de Jeanne, c'étoit tout à Nostre-Seigneur. »

. . . .

L'oriflamme rouge et la bannière bleue n'étaient pas à proprement parler un drapeau national. L'oriflamme, qui disparut sous Charles VI, avait un caractère purement religieux ; la bannière était affectée spécialement au roi et marquait sa place sur les champs de bataille.

Ce fut à l'époque des croisades que la France prit une couleur nationale. Il fut décidé, en 1188, au camp de Gisors, que chaque nation se distinguerait par la couleur de la croix cousue sur la cotte d'armes. « Les Français eurent le rouge, les Anglais le blanc... Mais il arriva un fait assez bizarre. Quand le roi Henri VI d'Angleterre eut émis la prétention d'être le véritable roi de France, il prit la couleur française : le rouge ; les Français, pour se distinguer, adoptèrent la couleur anglaise : le blanc. Ce changement eut lieu sous Philippe de Valois. »

La croix blanche devint alors le signe français par excellence. La foi populaire s'en mêla : on raconta que des croix blanches avaient été aperçues au ciel ! Cette croix blanche, qui ne disparut qu'en 1792, ornait tous les drapeaux, quelles que fussent d'ailleurs leurs couleurs. Chaque régiment avait en effet une enseigne qui lui était propre. Ainsi, « le régiment de Picardie avait une croix blanche sur fond rouge ; celui de Piémont, une croix blanche sur fond noir ; celui de Normandie, une croix blanche sur fond jaune ; celui de Champagne, une croix blanche sur fond vert ; celui de Navarre, une croix blanche sur un fond de couleur feuille morte, » etc... Mais, il faut le répéter, à côté de ces étendards se trouvaient les bannières des rois, qui changeaient avec le souverain. En même temps, les vassaux avaient leurs bannières spéciales et chaque commune un étendard qui lui était propre. On voit que la confusion était aussi grande que possible. Des aventuriers qui vivaient de la guerre venaient aussi se louer aux différents souverains et portaient l'étendard de leur chef. C'est ainsi que les bandes qui suivirent Duguesclin en Espagne avaient une enseigne blanche ornée d'un sanglier noir.

A partir du quinzième siècle, l'étendard français fut donc rouge à croix blanche. Ainsi, lorsque, en 1479, Louis XI eut organisé l'infanterie nationale en remplacement des troupes appartenant à ses vassaux et des compagnies permanentes établies par Charles VII, il leur donna une enseigne uniforme : *rouge à croix blanche*, ce qui n'empêchait pas le roi d'avoir un drapeau spécial. Ainsi, sur l'étendard de Louis XII, jaune et rouge, on voyait un porc-épic avec cette légende : *Cominus et eminus* », signifiant *de pres et de loin*. François I[er], sous lequel les drapeaux eurent une ampleur considérable, plaça sur son étendard une salamandre avec cette inscription : « *Nutrisco et extinguo* ». Henri II a un étendard noir et blanc, orné d'un croissant en argent et sur lequel on lit : « *Donec totum compleat orbem*. » François II fait placer sur son étendard, tantôt une colonne ardente avec ces mots : « *Lumen rectis* », tantôt une épée nue entre les deux globes celeste et terrestre et au-dessus : « *Unus non sufficit orbis*. » Charles IX a deux colonnes sur-

1. Suite et fin. — Voy. pages 23 et 39

montées de cette inscription : « *Pietate et Justitia* »; ses couleurs, d'abord incarnat, blanc, bleu, deviennent en 1570, jaune, gris, vert. Henri III adopta le jaune

Henri IV est un drapeau tricolore, rouge, bleu, blanc, dont les bandes sont verticales.

On dit généralement que le drapeau de la maison



Jeanne d'Arc portant sa bannière, d'après la tapisserie du musée d'Orléans. (P. 54, col. 1.)

et le violet. Sur l'étendard on voyait trois couronnes, parmi lesquelles celles de Pologne et de France, surmontées de cette inscription : « *Manet ultima cœlo* »; *c'est au ciel qu'est la dernière*. Enfin, le drapeau de

de Bourbon est blanc; nous venons de montrer qu'il n'en est rien, puisque le drapeau du chef de cette maison, Henri IV, était tricolore. Jusqu'à présent nous n'avons vu de couleur blanche que la croix tracée

sur les drapeaux des différents régiments. Le drapeau de la monarchie, celui qui recouvrit le cercueil de Henri IV, était bleu avec une croix blanche et portait l'image de saint Michel ainsi que des fleurs de lis d'or.

Cependant, il existait un drapeau blanc. Au retour des guerres d'Italie, sous Louis XII, en même temps que le mot *drapeau* entrait dans notre langue, les chefs de notre infanterie qui, jusque-là, s'appelaient simplement *capitaines*, prirent d'eux-mêmes le titre de colonel-général et adoptèrent une enseigne blanche qu'on appela *cornette*. François de Montgommery, en 1524, fut le premier qui se fit appeler colonel et qui prit la cornette. « La cornette montret l'endret où estet le chef de l'armée. » Cette enseigne blanche, qui était un drapelet à deux pointes fixé au casque, ou bien encore qui était formée d'une pièce d'étoffe blanche pendant en double au bout d'une lance, n'avait donc aucune signification politique ni nationale ; dans toutes les armées elle existait, et lorsque les deux ennemis étaient en présence, chacun d'eux marquait par un drapeau blanc l'endroit où se trouvait la tente de son chef. Le roi Louis XIV voyant l'influence que prenaient les colonels-généraux abolit leur charge en 1661 et transporta leurs privilèges à la couronne. Le drapeau blanc devint alors le drapeau du roi, qui prit le titre de colonel-général de ses troupes. La cornette blanche, d'ailleurs, avait déjà disparu sous Louis XIII et avait été remplacée par une cornette bleue à fleurs de lis d'or.

Louis XIV supprima également la bannière royale et, de fait, elle n'avait plus de raison d'être. La guerre avait fait à ce moment de grands progrès (si l'on peut toutefois se servir de ce mot!), elle était devenue une science, supprimant la bravoure personnelle et la remplaçant par les calculs des ingénieurs. Le général n'a plus besoin désormais, sauf dans de très rares occasions, de se placer à la tête de ses troupes et, par quelques mots énergiques, de les entraîner à sa suite. Il reste en arrière, au contraire, pour pouvoir embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de l'action et donner ses ordres. N'est-ce pas ce même Louis XIV qui, au passage du Rhin, au lieu de combattre avec ses troupes,

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage!

La bannière royale qui, pour la première fois, n'avait pas été bénie au couronnement de Louis XIV, fut conservée parmi les meubles de la couronne ; elle parut pour la dernière fois aux obsèques de celui qu'on appelait le Grand Roi. Louis XV, mort de la petite vérole, fut enterré sans solennité, par crainte de la contagion. La couleur blanche, qui ne fut définitivement adoptée que sous Louis XIV, avait été pendant longtemps la couleur des protestants. Leur écharpe blanche et leur drapeau couvert d'une bande blanche les distinguaient des catholiques, dont l'étendard portait une croix. On raconte que les protestants s'étant alliés à Henri III pour combattre le duc de Mayenne, le roi consentit, pour honorer ses nouveaux amis, à porter une écharpe blanche. Quand il n'était que prétendant, et qu'il bataillait pour conquérir son royaume, Henri IV avait l'étendard à bande blanche des protestants. Après la bataille d'Ivry, il adopta l'étendard à croix.

Nous avons dit, enfin, quelles ont été les transformations du drapeau français depuis la Révolution jusqu'à nos jours.

Quelle que soit sa couleur, le drapeau est toujours « la robe même de la patrie ». Quels que soient les dissentiments politiques qui séparent trop souvent les enfants d'un même pays, au jour de la bataille tous s'abritent sous le même drapeau, dont la couleur « disparaît au milieu de la fumée de la poudre ». Conservons entiers notre respect et notre amour pour ce symbole du courage et du devoir.

ALBERT LÉVY.

MARIA FREUND

Le père Freund mit ses lunettes sur son nez, s'installa dans son grand fauteuil, tout près de la fenêtre, et déplia son journal. Voyant cela, la mère Freund secoua la tête, et adressa un sourire à sa fille, qui cousait, près de l'autre fenêtre. Maria lui répondit par un signe de tête, accompagné d'un sourire.

Deux fois par semaine, le père Freund recevait le journal, et, comme il n'avait jamais su lire bien couramment, même avec ses grosses lunettes, il désirait n'être ni distrait ni interrompu dans cette opération importante et laborieuse : la dégustation du journal.

La mère Freund se mit à marcher sur la pointe des pieds, pour vaquer à ses occupations de bonne ménagère. Maria cessa de fredonner, et l'on n'entendit plus que le tic-tac du vieux coucou.

Il y avait des moments où le père Freund fronçait les sourcils, par exemple quand le journal disait quelque chose qui choquait ses idées, ou bien quand il lançait à la file plusieurs mots de quatre ou cinq syllabes. A d'autres moments, il souriait et approuvait d'un signe de tête. Il lui arrivait aussi de soupirer profondément, ou bien de se plonger dans des réflexions philosophiques, en poussant son grand tricorne sur le côté droit de sa tête.

Ce jour-là donc, comme d'habitude, il fronça les sourcils, sourit, réfléchit et renvoya son grand chapeau sur le côté droit de sa tête. Arrivé à la quatrième page, il s'écria : « Ah ! par exemple ! »

La mère Freund, plongée à mi-corps dans l'armoire au linge, en sortit brusquement, et, la main droite appuyée sur le battant aux ferrures luisantes, regarda le père Freund d'un air tout surpris. Maria leva vivement la tête, et sa main droite, armée de l'aiguille et du dé, demeura en suspens, avec un joli mouvement du petit doigt.

Le père Freund les regarda toutes les deux par-dessus ses lunettes, se moucha bruyamment, remit avec



Maria leur expliqua le mécanisme. (P. 59, col. 1.)

une lenteur solennelle son grand mouchoir à carreaux dans la poche de sa houppelande, donna trois ou quatre petites tapes sur le journal, et répéta : « Ah ! par exemple !

— Qu'est-ce qu'ils disent donc là-dedans ? » demanda la mère Freund d'un air inquiet.

Le père Freund se pencha en avant, mit ses deux coudes sur ses deux genoux, prit un air malin et répondit : « Ils parlent d'une machine qui coud toute seule !

— Je ne croirai jamais une chose pareille, dit la mère Freund d'un air défiant. Ce doit être une attrape. Les journaux ne se font pas faute d'attraper le monde. Tu te rappelles que ton journal dans le temps, a annoncé la prise de Sébastopol. C'était une chose sûre, on nommait l'individu qui avait apporté la nouvelle. Sébastopol n'était point prise.

Maria s'était levée tout doucement, et s'était emparée du journal.

« Il y a, dit-elle doucement à sa mère, le dessin de la machine.

— On met tout ce qu'on veut dans les journaux, répliqua la mère Freund avec obstination.

— C'est, reprit doucement Maria, un Américain qui l'a inventée.

— L'Amérique est trop loin pour qu'on aille y voir, dit sèchement la mère Freund.

— On peut voir la machine chez Ternus, à Strasbourg.

— Ce n'est toujours pas moi, reprit la mère Freund en hochant la tête, qui m'en irai chez Ternus pour demander à voir cela. Merci bien ! on me rirait au nez et on dirait que les gens de la campagne sont des nigauds qui croient tout ce qui est imprimé.

— Tu as raison, ma vieille, dit le père Freund, en ramenant son chapeau sur son front. Oui, tu as cent fois raison. Ne parlons pas de cette invention-là dans le village, on nous prendrait pour des innocents.

— Cependant, dit doucement Maria, la chose n'a rien d'impossible ! On a bien inventé les chemins de fer.

— Les chemins de fer, reprit le père Freund d'un air profond, ce n'est pas du tout la même chose.

— Et le télégraphe électrique.

— C'est tout différent, » riposta le bonhomme d'un ton sec.

Devant cet argument sans réplique, Maria s'inclina, ne voulant pas prendre des airs de fille effrontée qui en remontre à son père. Elle retourna donc à sa couture, et elle y retourna sans témoigner la moindre mauvaise humeur.

Mais, lorsque l'on s'applique à un ouvrage de couture, on ne peut pas s'empêcher de penser à quelque chose. Maria pensait donc, et elle pensait à cette machine extraordinaire qui cousait toute seule. Le journal disait, elle l'avait lu de ses propres yeux, que le maniement de la machine était très simple, qu'un enfant le comprendrait, et qu'une adroite ouvrière ferait facilement en une heure l'ouvrage de toute une journée ! L'ouvrage de toute une journée en une heure ! Quel bénéfice énorme pour les couturières de profession ! et pour celles qui n'étaient point couturières de profession, que d'heures précieuses de gagnées. En travaillant tout le long du jour, Maria arrivait bien juste à coudre les vêtements de la famille, et à entretenir le linge. Elle ne songeait pas à s'en plaindre, car c'était une bonne fille dévouée corps et âme à ses parents. Cependant ! cependant ! si elle pouvait attraper quelques heures par jour ! Cette vision l'éblouissait, et lui faisait fermer les yeux par moments, si bien que deux ou trois fois elle se piqua les doigts avec son aiguille. Par un mouvement instinctif, elle portait vivement chaque fois le doigt blessé à sa bouche.

« Maladroite, disait-elle en souriant, cela t'apprendra à rêver les yeux ouverts. » Mais aussitôt que l'aiguille recommençait à courir à travers les fils de la toile, l'imagination de Maria s'obstinait à courir à travers toutes sortes d'idées. Maria s'était dit d'abord : « Si j'avais cette machine, je ferais ceci et cela ; » elle se surprit à la fin, disant : « Quand j'aurai cette machine... »

Cependant, elle continuait à coudre sans machine, et même elle s'efforçait de ne plus penser à tout cela. Une semaine poussant l'autre, le temps s'écoula, et Maria fit ses préparatifs pour un petit voyage. Tous les ans elle allait passer quinze jours chez sa marraine, qui tenait une brasserie à Strasbourg.

Les Freund n'étaient pas riches, mais ils n'étaient pas pauvres non plus. Chaque fois qu'elle allait à Strasbourg, Maria emportait quelques écus pour remonter sa garde-robe. La marraine y mettait du sien.

Quand Maria revint cette fois de Strasbourg, le père Freund remarqua que son coffre était bien plus lourd qu'à l'ordinaire.

« Qu'est-ce que nous avons là-dedans ! demanda-t-il à sa fille.

— Vous allez le voir tout à l'heure, » lui répondit Maria en souriant.

Elle avait rapporté à sa mère une demi-douzaine de mouchoirs en belle toile bien solide et bien blanche.

« C'est toi qui les as ourlés ? lui demanda sa mère, émerveillée de la délicatesse du travail et de la régularité des points.

— C'est moi, répondit Maria en rougissant un peu.

— Est-ce Dieu possible !

— Vous allez voir comment, » dit Maria.

Le coffre de Maria contenait une petite boîte assez lourde. La boîte ouverte, le père et la mère Freund reconnurent la machine dont le journal leur avait donné le dessin.

« Ça existe donc ! s'écria le père Freund d'un air ahuri.

— Oui, mon père, ça existe, et même ça marche.

— C'est ce que nous allons voir, » dit la mère Freund d'un air d'incrédulité.

Maria posa la machine sur la table, l'assujettit, saisit le premier linge venu, et tourna la petite roue.

Crac ! crac ! crac ! crac ! voilà une couture ; crac ! crac ! crac ! crac ! voilà une seconde couture.

« Ça doit coûter des prix fous ! s'écria le père Freund, en levant les mains au ciel.

— Juste le prix que je devais mettre à un attifement nouveau, répondit simplement Maria.

— Ma vieille, s'écria le père Freund, sais-tu que ces Américains ont du bon !

— Oui, oui, dit la bonne femme en regardant sa fille d'un air pensif. Il y a aussi autre chose que je sais, c'est qu'il peut y avoir de la sagesse et de l'idée dans une jeune tête, » et elle embrassa Maria.

Dès le lendemain, Maria convoqua ses amies intimes, et leur expliqua le mécanisme de la machine à coudre, tout en la faisant manœuvrer sous leurs yeux. Les amies s'amusèrent d'abord du petit bruit et de l'activité dévorante de la machine ; puis elles devinrent sérieuses et s'entre-regardèrent en hochant la tête. La bande de linge passa de main en main.

« Essayez, dit Maria, vous verrez combien c'est facile. » Chacune des amies essaya, et fut émerveillée de travailler si vite et si bien.

La mère Freund regardait sa fille d'un air sérieux et réfléchi. « Quelle bonne fille j'ai là ! se dit-elle, dans la joie de son âme : au lieu de faire un secret de l'invention, elle n'a rien de plus pressé que d'en faire profiter ses amies. »

Après le départ des amies, elle dit à Maria : « Je suis une heureuse mère, car s'il y a de l'idée dans ta tête, il y a de la bonté dans ton cœur. »

Maria lui répondit d'un air étonné « J'ai pensé que ce qui est bon pour moi, est bon aussi pour les autres, voilà tout ! »

J. Levoisin.

PENDRAGON [1]

IV

Alexandre écoutait ce récit avec une admiration orientale mêlée de moquerie grecque.

« J'ai lu, dit-il, beaucoup de prodiges de cette espèce dans les récits d'Hérodote, qui les tenait lui-même des prêtres de ton pays, mais qui ne garantissait rien.... Toi maintenant, Amalec, dis-nous ce qui t'a fait venir ici.

— Un songe envoyé par Baal, répondit fièrement le grand prêtre, et le désir de recouvrer ma fille Drangiane. Mais d'abord, il faut que tu saches comment elle est devenue ta prisonnière.

» L'usage des rois de Perse quand ils vont à la guerre est de traîner avec eux la plus grande partie de leurs trésors, de leurs femmes et de leurs enfants. Ce n'est pas, comme les Grecs bavards le racontent, par luxe et magnificence, mais pour s'assurer qu'un ennemi caché ne s'en emparera pas en leur absence. Ainsi fit autrefois le fameux Xerxès ; ainsi font aujourd'hui ses descendants. En même temps et pour s'assurer de la fidélité des satrapes et gouverneurs de province, ils emmènent en otage ce que ceux-ci ont de plus précieux.

» Mon trésor, à moi, c'était ma fille unique Drangiane. Aussi Darius me l'enleva en traversant Babylone, malgré toutes mes supplications, et la traita d'ailleurs avec respect comme il le devait, mais elle fut prise par tes soldats le jour même où la femme, la mère et les enfants du grand roi furent faits prisonniers à la bataille d'Issus.

» Depuis ce jour déplorable, j'ai rasé mes cheveux, j'ai couvert ma tête de cendres, j'ai offert des sacrifices aux dieux, j'ai maudit cent fois la cruelle destinée de ma fille et l'orgueil insensé du grand roi qui l'avait enlevée en otage ; enfin j'ai espéré en te rendant un service signalé, en te donnant Babylone sans coup férir, obtenir la liberté de Drangiane.

» Comme j'étais dans ces pensées, tu as traversé l'Euphrate et le Tigre, marchant à la rencontre de Darius. Je me suis souvenu alors d'un vieil oracle rendu par mon ancêtre Assur :

» *Quand le tigre venu de l'Occident bondira sur le taureau à deux cornes qui paît à l'Orient, Babylone sera vengée et la biche blanche sera libre.*

» Rien n'est plus clair. Le taureau, c'est Darius. La Perse et la Médie sont ses deux cornes avec lesquelles il frappe et renverse ses ennemis. La biche blanche, c'est Drangiane. Le tigre, c'est toi.

— En effet, dit Alexandre, rien n'est plus clair que cette explication.... Et alors, tu as suivi Darius ?

— Comme tu vois, répondit Amalec. Parce qu'il me sait inspiré de Baal, il me demande conseil en toutes choses. Ce matin il m'a fait appeler. Il avait vu en songe un homme habillé comme lui de la robe royale, coiffé d'une tiare ornée des plus précieux diamants de la couronne, tenant à la main son sceptre, couché sur son lit et dormant d'un profond sommeil. Cet homme était pareil à lui par les vêtements, mais ce n'était pas lui. Tout à coup il a disparu comme emporté par un tigre qui s'est enfui aussitôt. Il était très effrayé et m'a demandé conseil. J'ai répondu : « Grand roi, c'est un malheur qui menace ton empire et ta maison. Mais il y a moyen de le détourner de ta tête. — Et comment ? a demandé Darius. — En mettant un autre homme à ta place avec tes habits et ta couronne. Si le tigre vient, envoyé par les dieux, c'est lui qu'il emportera. — Mais qui voudra prendre ma place ? — Moi, grand roi ! » En effet, j'avais eu un songe presque pareil, et, sans savoir comment, j'avais été transporté dans ton camp et j'avais revu ma fille.

« Il m'a remercié, m'a promis pour récompense, si je survivais à cette épreuve, la satrapie de la Susiane et m'a revêtu lui-même de sa robe royale. Je me suis endormi par l'ordre des dieux. Pendragon est venu. Tu sais le reste. »

Il y eut un assez long silence.

Enfin Amalec le rompit et lui dit :

1. Suite. — Voy. pages 11, 27 et 42

« Seigneur, fais-moi conduire auprès de ma fille.

— Qu'arrivera-t-il de la bataille de demain ?

— Tu vaincras, répondit Amalec. Baal me l'a prédit. Et dans huit jours, par mes soins, tu entreras dans Babylone.

— A ton tour, reprit le Macédonien, reçois ma parole. Tu restes ici mon prisonnier. Mais le lendemain de mon entrée dans Babylone tu seras grand prêtre de ta ville comme tu l'es déjà et de plus satrape de la province de Perse, dont la capitale est Persépolis. En même temps je te rendrai ta fille Drangiane, et puisqu'on t'a prédit qu'elle serait un jour reine d'un grand peuple, je t'offrirai un gendre digne d'elle. »

Il semblait parler de lui-même.

« Il sera fait suivant la volonté de Baal, » répliqua le Chaldéen.

« Toi, Sosiclès, dit encore Alexandre, conduis-le près des tentes des reines prisonnières. Toi, va dormir ou veiller avec tes amis; je n'ai plus besoin de tes services, et la journée de demain sera rude. »

Comme j'allais m'éloigner, il ajouta :

« Avertis Pendragon que je le ferai appeler avant le milieu de la nuit pour lui donner mes derniers ordres. »

Elle fut prise par tes soldats. (P. 59, col. 2.)

J'obéis et servis de guide au vieil Amalec.

Le Chaldéen me suivait d'un air préoccupé.

« Sosiclès, dit-il enfin, tu viens de voir un homme qui sera dans quelques mois le maître de l'Asie et qui dans quelques années ne sera plus que poussière. »

Je répondis philosophiquement :

« C'est ce qui est arrivé à Sémiramis, à Cyrus, à Sésostris et à mille autres conquérants. La vie pour les plus grands comme pour les plus petits n'est que le chemin qui mène à la mort.... Moi, pourvu que.... »

Il m'interrompit.

« Pourvu que tu aies le temps de faire fortune à son service, tu ne t'inquiètes guère de ce qu'Alexandre pourra devenir, n'est-ce pas? »

Et il me regarda de ses yeux noirs et profonds qui semblaient lire au fond des âmes.

Je répliquai avec une franchise qui m'étonna moi-même :

« Eh bien, après tout, si c'était vrai, pourrait-on me le reprocher? Suis-je le fils d'Alexandre, ou son père, ou son frère? suis-je même de sa race et de son pays? Il m'a pris pour secrétaire parce que je puis le servir. Il me paye bien parce que mes services lui plaisent. Il m'appelle de temps en temps son « ami » quand il est de bonne humeur, et j'en suis content parce que cela me donne du crédit dans l'armée; mais s'il était ivre et si je voulais le contredire, il me percerait de sa javeline avant qu'on eût seulement le temps de prononcer un seul mot.

— Au moins, dit le Chaldéen, tu fais fortune auprès de lui? Tu amasses de grandes richesses?

— Sans doute. Mais qu'est-ce qu'un trésor dont on ne peut pas jouir, qu'on est forcé de traîner après soi matin et soir dans la crainte que les voleurs ou les simples maraudeurs ne l'enlèvent? J'ai reçu d'Alexandre depuis quatre ans près de mille talents, c'est-à-dire de quoi payer la moitié des maisons d'Athènes; mais je ne peux rien acheter nulle part. Est-ce que je sais où je serai demain? Depuis que je fais le métier de conquérant à la suite des Macédoniens, je n'ai pas couché cinq nuits dans le même lit et sous le même toit, excepté pendant le siège de Tyr, qui dura sept mois; et Jupiter sait comme on s'amusait au camp et dans la tranchée! Dieux! que je m'y suis ennuyé! On y bâillait tout le temps. J'ai failli m'y décrocher la mâchoire inférieure.

— Enfin, si tu savais qu'il doit mourir dans cinq ou six ans, qu'on se battra sur son cadavre, qu'on se disputera ses dépouilles, que ses meilleurs amis s'égorgeront les uns les autres, et qu'il est impossible de prévoir quel sera le vainqueur, et si ce vainqueur lui-même ne sera pas assassiné au moment de jouir de la victoire, — si tu savais tout cela, Sosiclès, tu quitterais volontiers son service, n'est-ce pas, et tu chercherais un maître dont l'amitié fût moins dangereuse? »

Je m'écriai presque involontairement :

« Ah! certes! »

Puis, par réflexion :

« Mais qui peut savoir?.... »

Le vieux Chaldéen répliqua :

« Moi, ami Sosiclès. Moi seul! car Baal n'a pas de secrets pour son serviteur. »

Et, par Jupiter, il parlait d'un ton si solennel que je me sentis tout près de le croire sur parole.

Il ajouta :

« Vous autres Grecs, vous êtes gens d'esprit, vous

raisonnez de tout comme des philosophes, vous comprenez et vous expliquez tout, mais vous ne devinez rien. Mais nous, Chaldéens, nous savons tout sans raisonner sur rien. C'est que le raisonnement vient de la terre et que la vraie science descend du ciel. »

Comme je paraissais confondu et presque consterné de ce discours, il dit encore :

« La Fortune a passé devant toi, Sosiclès. Il fallait la saisir par le pan de sa robe. »

Je demandai étourdiment :

« En est-il temps encore ?

— Peut-être.

— A qui faut-il m'adresser ?

— Tu retournes au bivouac ?

— Oui.

— Écoute et regarde autour de toi, Sosiclès. Celui qui doit faire ta fortune y sera. Si tu ne l'as pas encore remarqué, tu le reconnaîtras à sa haute mine, à son fier langage, à cette hardiesse triomphante qu'on ne trouve que dans les fils ou les favoris des dieux. »

Ayant dit ces mots et s'étant fait reconnaître des femmes esclaves qui servaient Drangiane, il me quitta pour entrer dans la tente de sa fille.



C'était un juif. (P. 61, col. 2.)

Comme je m'en allais lentement, rêvant aux vagues, obscures, menaçantes et favorables prophéties d'Amalec, un petit homme à la robe longue, à la barbe longue, au nez long et recourbé comme un cimeterre, aux yeux noirs et vifs qui luisaient en plein jour comme deux braises, me saisit la main et me salua à la mode de sa race et de son pays par ces mots :

« Que le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec toi ! » »

Abraham, Isaac et Jacob, c'étaient, à ce qu'il paraît, son bisaïeul, son aïeul et son père. En deux mots, c'était un Juif qui nous suivait depuis le passage d'Alexandre à Jérusalem et qui achetait à bon marché aux soldats pour les revendre au premier venu les dépouilles des Perses, des Mèdes, des Chaldéens, des Égyptiens et des Syriens.

Il y gagnait beaucoup d'argent, car un soldat qui n'est pas sûr de vivre deux jours de suite se garde bien de marchander. Il achète ou vend toute chose avec la même insouciance. Mais le plus clair des bénéfices de mon interlocuteur consistait dans l'habitude qu'il avait de prêter à la petite semaine. La plus belle monnaie des Perses étant un darique d'or, il offrait volontiers dix dariques à un officier, à condition que sept jours après l'autre en rendrait vingt, et comme il y a dans l'année cinquante-deux fois sept jours, ses dix dariques en rapportaient au bout de trois cent soixante-cinq jours cinq cent vingt, c'est-à-dire de quoi payer quarante arpents de terre dans la fertile Babylonie, qui rend trois cents grains de blé pour un, et qui passe pour le grenier de l'Asie.

Du reste bon enfant, très joyeux de naissance, aimant à rire des autres et de lui-même, ne se fâchant

de rien, pas même des coups de bâton, dont il finissait toujours par se venger : car il était d'humeur douce et de caractère vindicatif. Son nom était Samuel.

Nous étions assez étroitement liés. Voici pourquoi. Nous ne nous disputions rien. « Vois-tu, Sosiclès, me disait-il souvent, tu es Grec, tu aimes à briller et à parler, tu as de l'esprit, tu veux régner, gouverner, acquérir de la gloire et faire poser ta statue sur la place d'Athènes. Tu es glorieux, enfin, et tu veux que ton nom se trouve souvent dans la bouche des hommes.... Mais moi, c'est autre chose. Mon ancêtre Abraham était un puissant patriarche de la Mésopotamie. Pour la noblesse il était donc, et je suis, moi, son petit-fils, à plus forte raison, bien supérieur à tous les rois des Perses et des Mèdes, des Macédoniens et des Babyloniens. Qu'est-ce donc qui me manque pour être leur maître à tous?.... Une toute petite chose, l'argent.... Pour de l'or et de l'argent, je pourrai les faire battre entre eux comme on fait battre les enfants en leur jetant des pièces de monnaie. C'est ce qu'ils ne voient pas, ces lourds hoplites de Macédoine, ces invincibles cavaliers de Thessalie, qui vont faire pour moi la conquête de l'Asie.... Alexandre lui-même ne le voit pas, ou s'il le voit, il détourne les yeux.

— Mais, dis-je à Samuel, s'il le voyait, s'il le regardait, s'il mettait la main sur toi !

— Pourquoi faire? J'ai cinq frères qui viendraient l'un après l'autre me remplacer, et prêter des dariques d'or à cent pour cent par semaine. Qu'est-ce qu'il y gagnerait ? qu'est-ce que ses soldats y gagneraient? qui est-ce qui voudrait, excepté un petit-fils d'Abraham, acheter ou vendre à crédit à des soldats ou à des officiers dont aucun, pas même le chef, n'est sûr de ne pas se faire tuer dans les vingt-quatre heures?.... A chacun son métier, Sosiclès, et les vaches seront bien gardées. Vous autres, gens d'Orient et d'Occident, vous aimez à labourer la terre, à bâtir des palais et des temples et à vous battre sous les yeux des autres hommes pour exciter leur admiration. Moi, au contraire, qu'on méprise parce qu'on ne me connaît pas, je n'aime que l'argent et ma chère ville de Jérusalem, mère de tant de prophètes.

— Quoi ! rien de plus?

— Si ! J'aime aussi à faire abattre par les Perses ou les Macédoniens les temples de Baal, parce que les Chaldéens et les Assyriens ont abattu celui que le grand roi Salomon avait bâti à Jérusalem en l'honneur de Jehovah.... Vois-tu, Sosiclès, cela et le plaisir de tuer les Babyloniens, leurs femmes et leurs enfants, comme nous avons fait autrefois pour les Madianites et les Philistins, il n'y a rien de plus doux et de plus délicieux dans la nature. Cela vengerait nos pères qui furent si longtemps esclaves sur les bords du fleuve de Babylone. »

Tel était le caractère de mon ami Samuel.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LES DONS DE NOEL

Noël! Noël! Une légion d'anges descendait des cieux comme une nuée légère. Ils approchaient doucement de la terre, leurs grandes ailes déployées, tournant parfois leurs beaux visages vers l'Enfant Jésus, qui reposait sur un lit de palmes vertes, et resplendissait au milieu de ses messagers célestes comme la scintillante étoile du soir dans la voûte éternelle.

Noël! Noël! Un son de cloche frêle et argentin s'éleva d'une église et monta dans l'air. A cet appel, le céleste cortège s'arrêta, et les anges, s'inclinant devant le Seigneur, présentèrent tour à tour à sa bénédiction le tout petit enfant que chacun d'eux tenait serré et réchauffé contre son cœur. Puis les anges rouvrirent leurs ailes, et s'élancèrent dans l'espace avec leurs charmants fardeaux.

Ils planèrent d'abord au-dessus d'une région triste, dévastée, où, sous un ciel noir, le vent chassait en sifflant de lourds nuages, qui s'entr'ouvraient parfois et laissaient voir dans leurs déchirures d'étranges lueurs, tantôt blafardes, tantôt rouges et vives comme l'éclair du canon dans la plaine. Le vent hurlait et pleurait, emportant les cris sans nombre qui disaient: « Pitié, pitié! Le vent est notre voix, ses gémissements sont nos prières. Pitié! Nous sommes les soldats tombés dans ces champs, loin de ceux qui nous aimaient, et qui sont venus ici verser sur la terre où nous dormons tout un fleuve de larmes. »

L'Enfant Jésus arrêta le vent sinistre, et de ses mains bénies accorda l'éternel repos à ces âmes. Aussitôt les plaintes de la terre s'apaisèrent, et les anges, ouvrant les yeux des petits enfants, les rendirent témoins de la suprême réconciliation qui fit accourir au centre du champ de bataille les morts dispersés pour s'unir, amis et ennemis, dans de communes étreintes.

Puis la troupe aérienne partit vers l'Orient, passant tantôt au-dessus des plaines fleuries aux vastes horizons, tantôt sur des déserts sans fin.

Ils vont toujours : l'Océan gronde et frange d'écume les îles égrenées dans la mer comme les perles d'un collier. Un autre continent apparaît sur l'horizon des eaux. Les villes se montrent, où des centaines de cheminées se dressent droites sous leurs noirs panaches de fumée. Des maisons uniformes bordent les longues avenues rectilignes, prolongées dans la campagne par les modestes logis d'ouvriers.

C'est dans un de ces logis qu'un ange apporta son précieux cadeau. Le mari rentra et posa sur la table quelques pièces d'or, disant : « Voici le gain qui a fait monter tant de sueurs à mon front, gain à peine suffisant pour vivre! » sa femme lui présenta l'enfant: « Mon ami, dit-elle, nous essayerons pourtant de rendre la vie plus heureuse à notre fils. » L'homme pencha son visage noirci dans la mine, et se sentit le cœur plus vaillant après le premier baiser donné à son enfant.

Et plus loin, plus loin toujours, après avoir franchi la vaste mer, le cortège divin arriva au-dessus des forêts insondées, où fleuves et rivières tracent leur sinueux réseau d'argent. Là des peuples noirs traînent leurs chaînes d'esclaves, et c'est là qu'un autre ange descendit dans une hutte avec l'enfant qu'il apportait. Et c'est là aussi qu'il écouta, pour la porter au Seigneur, la prière qui répondit au premier cri du nouveau-né : « Délivrez cet enfant; délivrez ceux qui naîtront après lui des misères de l'esclavage! »

Un nouvel essor amena les messagers de Noël sous un ciel plus clément. Des myriades de lumières scintillaient sous leurs pieds dans la nuit sereine. Ils s'arrêtèrent, et le quatrième enfant fut déposé dans une chambre somptueuse, sur un berceau garni de dentelles, un berceau doux et chaud comme un nid. Au même instant, la porte de l'hôtel tourne sur ses gonds d'airain, laissant entrer les pauvres de la rue. Le maître de la maison les accueille, le front rayonnant de joie, et leur fait prendre place au repas préparé pour leur Noël.

Non loin de cet hôtel un homme veillait dans une chambre solitaire, et demandait à son esprit la solution vainement poursuivie d'un des problèmes de la science. Rien ne l'arrachait à son labeur acharné; mais l'ange vint faire tomber la plume de ses doigts. « Cette loi que tu cherches, mon ami, lui dit-il, te restera inconnue. Il est réservé à ton fils, dont le premier cri t'appelle en ce moment auprès de lui, de la formuler. Les travaux auxquels tu as consacré ton existence lui ouvriront la voie : ton mérite sera grandi par sa renommée.

— Oh! qu'importe mon mérite, s'écria le savant, pourvu que la vérité apparaisse! » Et joyeux, et pour la première fois plein d'espérance, il se précipita hors de son cabinet de travail.

Noël! les anges se dirigent vers le nord. Un blanc manteau de neige fait ployer les branches des sapins, et dans les vallées scandinaves les maisons, tapies autour de l'église, montrent comme des yeux dans l'ombre leurs fenêtres éclairées. Dans une chaumière isolée comme parfois le pauvre dans le cortège du riche, une jeune femme veillait ; mais lorsque l'ange lui confia la petite fille qu'il tenait, la mère la reçut avec un élan de bonheur, et la serra tendrement sur son cœur pour lui tenir bien chaud.

Noël! Noël! les anges se dispersent à droite, à gauche, comme d'un faisceau de lumière, et se répandent dans toutes les directions de l'horizon. Noël! Noël! et du sud au nord, de l'est à l'ouest, partout où ils pénètrent, ils voient les cœurs unis dans une pensée commune pour fêter la nuit joyeuse. Tous, depuis le vieillard aux mains débiles jusqu'à l'enfant aux joues roses, sourient au bonheur de fêter Noël! Tous, les familles pressées autour du foyer, les amis réunis à une table, apportent un rayon de gaieté à la fête universelle! Et tous aussi, le marin à la veille de partir, le marchand affairé, l'artiste, le travailleur, reçoivent comme un trésor le don vivant des anges.

Noël! les villes, les campagnes retentissent de rumeurs sans nombre. Les cloches se répondent et se renvoient des appels pressés..., et tout ce bruit monte, monte dans la nuit en un murmure confus jusqu'aux pieds de l'Enfant divin. Et lorsque les anges messagers revinrent auprès de lui, les bras vides, le premier d'entre eux s'inclina : « Seigneur, la terre possède aujourd'hui les enfants qu'elle attendait ; bientôt les hommes verront s'élever parmi eux leurs frères au front pur, au cœur droit, aux mains loyales, à qui vous avez ouvert les voies de l'avenir, à qui vous avez tracé leur tâche. Que leurs efforts soient protégés par vous, Seigneur; que leur œuvre s'accomplisse! »

Et la blanche nuée monta encore, suivant le rayonnement du Maître. Déjà elle disparaissait, qu'on entendait encore, comme un murmure dans l'infini : « Que la paix soit sur la terre aux hommes de bonne volonté qui viennent de naître? »

Ch. Schiffer.

VINGT-QUATRE DEGRÉS!

Il était écrit que cette malheureuse année 1879, qui n'a su nous donner ni le soleil printanier, ni les chaleurs de l'été, serait jusqu'à la fin une année maudite En sommes-nous à compter les désastres qui nous ont accablés cette année? Szegedin et Murcie nous rappellent les pluies diluviennes du printemps et de l'automne et les terribles inondations qu'elles ont déterminées.

Et voilà que l'hiver, le plus détestable des hivers, nous a assaillis! La neige recouvre les chemins, intercepte les routes, rend sinon impossibles, au moins très difficiles les communications entre les villes et les campagnes. Résultat trop prévu: rareté et par suite cherté des vivres. Le froid, froid le plus intense qu'on ait jamais observé à Paris, vient ajouter ses rigueurs aux souffrances des pauvres gens. Le froid et la faim! c'est trop en vérité. La charité publique s'est émue ; les cœurs généreux s'efforcent en ce moment même de donner un morceau de charbon et un aliment sain à ceux qui grelottent sur leur grabat et dont l'estomac crie la faim. Nous sommes sûrs que nos jeunes lecteurs, à l'abri de tous besoins, n'ont pas oublié les petits enfants qui souffrent.

Je vous parlais, il y a quelque temps, des hivers rigoureux et je vous rappelais que la plus basse température observée à Paris avait été de 23 degrés au-dessous de zéro en 1789 et en 1795. Ce minimum vient d'être dépassé. Le 10 décembre 1879, à six heures du matin, le thermomètre de l'observatoire de Montsouris marquait 24 degrés de froid ! Et l'hiver commence à peine ! C'est en janvier d'ordinaire que se trouve la température la plus basse de l'année ; sommes-nous donc condamnés à supporter des froids plus rigoureux encore?

Au temps où la superstition des nombres frappait

les esprits, on n'aurait pas manqué de dire que les trois années exceptionnelles 1789, 1795 et 1879 ont des millésimes singuliers. Tous trois renferment le chiffre fatidique 7 et le chiffre 9, qui, par sa parenté avec le 3, est un chiffre prétendu divin. Observez encore que les deux années les plus froides, 1789 et 1879, sont composées exactement des mêmes chiffres, les deux chiffres du milieu étant simplement changés de place ! Cette coïncidence, vous vous en doutez bien, n'a absolument qu'un intérêt de curiosité, et c'est à ce titre seul que nous vous la signalons.

La neige est tombée en grande abondance, et vous avez peut-être pu remarquer que les flocons ont une forme qui varie d'un jour à l'autre ; plus le froid est vif et plus les flocons sont petits ; dans les régions polaires la neige tombe sous forme de poudre. Il est bien difficile d'évaluer la hauteur de la neige ; il faudrait la recevoir sur une plaque bien horizontale, et encore on n'aurait pas un résultat absolument exact à cause du vent qui soulève la neige et la chasse. La hauteur de neige tombée ces derniers jours à Paris est d'environ 30 centimètres. Mais il ne faudrait pas croire que si, au lieu d'être gelée, l'eau était tombée à l'état liquide, elle aurait la même hauteur. La neige, en fondant, se réduit à un volume cinq, six et même douze fois moindre, suivant le temps au bout duquel elle a séjourné sur le sol. Douze litres de neige recueillie au moment où elle tombe, ne fournissent qu'un litre d'eau. Inversement, cette expansion de l'eau liquide, alors qu'elle se transforme en glace, est cause de la rupture des tuyaux de conduite. On comprend quelle doit être la pression considérable d'une masse qui, brusquement, tend à occuper un plus grand volume.

Un mot encore. La neige est d'un blanc parfait ; mais aussitôt que vous la pressez entre les mains, bien que vos mains soient d'une propreté irréprochable, la neige devient noire. D'où cela provient-il ? La neige est excessivement légère, ses parties sont entièrement divisées : c'est précisément à cette grande division qu'elle doit sa blancheur. Tous les petits glaçons qui la composent sont transparents ; mais ils sont séparés par des intervalles pleins d'air et cet air décompose la lumière d'une manière tout autre que les cristaux de glace. C'est au grand nombre de réfractions que la lumière subit en passant par ces milieux très différents que la neige doit sa couleur blanche. Mais, vient-on à presser la neige, on chasse l'air, la lumière n'est plus réfractée, et la neige paraît noire.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le ciel est gris, la terre est blanche, la Seine obstruée par les glaçons s'est arrêtée, le vent d'hiver souffle avec toute sa force. Fasse le ciel, pour les pauvres gens, qu'une température plus douce succède enfin au temps rigoureux que nous subissons depuis plusieurs semaines !

Albert Lévy.



La Seine obstruée par les glaçons. (P. 64, col. 2.)



Il donna un tour de plus à l'enroulement de ses manches. (P. 66, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

VII

L'entrevue.

A mesure que le moment fatal approchait, je me raidissais davantage contre ma propre faiblesse et contre mes appréhensions. Instinctivement, je rasais de très près le mur qui était à ma droite, comme un général prudent qui appuie une de ses ailes à une montagne ou à une rivière pour n'être point surpris de ce côté-là. Je manœuvrais sur un terrain dangereux, l'ennemi était proche : je redoublais de précautions. De l'autre côté de la ruelle, la porte du jardin potager était toute grande ouverte ; dans la perspective allongée de l'allée tirée au cordeau, je vis le père Camus qui remuait du fumier avec une fourche. J'arrivai en quelques enjambées à la porte du jardinet qui entourait la maison des Camus.

C'était une porte à claire-voie. Avant de faire le pas décisif, et de m'offrir à la vue de l'ennemi, je me recueillis un instant. Il m'arriva alors ce qui m'est arrivé bien souvent depuis, en diverses circonstances importantes. Je regardai autour de moi, et tous les objets environnants s'imprimèrent dans ma mémoire, jusqu'au moindre détail. A l'heure qu'il est, il me suffit de fermer un instant les yeux pour revoir le mur gris formé de lambourdes et d'un mélange de terre glaise et de paille. Tout près de la porte, il y avait une grande lézarde, tapissée de toiles d'araignées, les unes très anciennes, toutes grises de poussière, pendantes en formes de sacs et parsemées de brins de paille et de foin des années précédentes, les autres fraîchement tendues et vides en apparence, sauf une grande, où une araignée vert-pomme était en train d'enlacer dans ses fils d'argent une grosse mouche d'un bleu d'acier, qui se débattait par saccades et faisait trembler toute la toile. Je revois le chaperon du mur, tout couvert de joubarbes et de sédums, dont les étoiles blanches se balançaient au vent du matin, parmi des touffes d'herbes grêles, toutes frissonnantes. Je revois le montant de la porte, en pierre grise du pays, où s'étalaient des plaques de lichen, d'un gris argenté et d'un beau jaune de chrome. A deux pouces de ma tête, que je dissimulais prudemment, une main injurieuse avait charbonné ces deux mots : *Barré, imbécile*.

Quand je crus être assez maître de moi-même, j'allongeai le cou, et je risquai l'œil gauche.

Camus, sans veste et sans gilet, les manches de sa chemise de grosse toile roulées au-dessus du coude, manœuvrait en sifflant le bras de la vieille pompe.

Comme il me tournait le dos, je pus l'observer à mon aise. Il achevait de remplir un grand arrosoir.

Quand l'arrosoir fut plein à déborder, Camus cessa de pomper, se redressa, cambra ses reins, rejeta son chapeau de paille en arrière et s'essuya le front avec son bras nu. C'était un bras solide et musculeux, un bras enfin taillé pour administrer de bonnes raclées. Cette réflexion, qui me vint malgré moi, me fit pousser un gros soupir, mais je ne reculai pas d'une semelle.

Tout à coup Camus se pencha en avant, saisit de la

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.

main droite l'arrosoir qu'il venait de remplir, de la main gauche un second arrosoir déjà plein que je n'avais pas encore remarqué, parce qu'il était à moitié caché derrière une touffe de belladone, et se dirigea vers le fond du jardin, en se dandinant à chaque pas sur ses hanches. La charge était lourde et lui tendait rudement les bras, mais il marchait d'un pas ferme, sauf le balancement de sa jambe trop courte.

Deux allées conduisaient au fond du jardin : l'une très large, qui partait de la porte d'entrée et aboutissait à une sorte de baraque en bois où séchaient des paquets d'oignons, des gousses d'ail et des racines d'iris enfilées dans des ficelles ; l'autre, très étroite, parallèle à la première, et où une seule personne pouvait passer à la fois.

J'étais venu là, décidé à subir mon sort, c'est-à-dire, à recevoir une raclée, sauf à m'expliquer ensuite, s'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Mais comme l'instinct de la conservation était très développé en moi, j'aurais mieux aimé, si cela était possible, me dispenser de la raclée. Je ne suis pas ici pour me vanter, mais pour dire bien exactement la vérité.

Comme la grande allée me paraissait éminemment propre à servir de théâtre à un combat singulier, tandis que la seconde, étroite et bordée de fleurs soigneusement entretenues, se prêtait mal, par sa configuration, à cet exercice violent, je résolus aussitôt de choisir l'allée étroite.

Mon parti une fois pris, j'ouvris brusquement la porte, d'un seul coup, et je la refermai avec fracas, pour attirer l'attention de Camus.

Il entendit certainement le claquement de la porte ; mais il crut sans doute que c'était son père qui rentrait, ou bien encore un des garçons jardiniers, car il ne bougea pas. Le corps penché en avant, appuyé sur la jambe droite, le bras gauche rejeté derrière son dos, il vida son arrosoir avant de se retourner. J'enfilai prudemment l'allée étroite et je m'y avançai avec une lenteur calculée.

Quand l'arrosoir fut à peu près vide, Camus le secoua de droite à gauche et de gauche à droite, avec des balancements lents et prolongés, comme font les jardiniers soigneux, qui ne veulent pas perdre une goutte d'eau.

Quand il eut parachevé cette cérémonie, il sautilla sur son pied et fit volte-face. Alors il m'aperçut : l'arrosoir lui échappa de la main, et il me regarda pendant deux ou trois secondes, bouche béante, en écarquillant les yeux.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? me demanda-t-il brusquement.

— Je viens te parler, lui répondis-je d'une voix mal assurée.

— Oh ! le lâche ! reprit-il avec un accent de profond mépris. Tu viens me supplier de ne pas te donner ce que je t'ai promis ; ne dis pas non. Je te connais.

— Non ! répondis-je d'une voix ferme.

— Chose promise, chose due, reprit-il en donnant un tour de plus à l'enroulement de ses manches de chemise ; allons, numérote tes os.

— Tu peux, lui dis-je, me donner une raclée si tu veux : je te préviens seulement que je ne me défendrai pas.

— Tu ne te défendras pas ?

— Non, je ne me défendrai pas.

— Et tu ne crieras pas au secours ? reprit-il en jetant un regard de défiance du côté de la maison.

— Je ne crierai pas au secours.

— Tu ne te sauveras pas ?

— Je ne me sauverai pas, » répondis-je en m'avançant hardiment vers lui. Je sortis alors de l'allée étroite, et je me risquai jusqu'à un rond-point très favorable à une rencontre ou à une exécution.

Il me rejoignit et je ne pus m'empêcher de frissonner ; pour me donner une contenance, je croisai mes deux bras sur ma poitrine.

« C'est par trop bête, dit-il en croisant ses deux bras à son tour. Est-ce que tu t'imagines que je vais taper sur un individu qui ne veut pas se défendre ? ce serait du propre. Mais enfin, peux-tu me dire pourquoi tu es venu ?

— Je suis venu pour te parler, soit avant, soit après la raclée.

— Au diable la raclée ! dit-il avec impatience.

— Ainsi soit-il, » lui répondis-je avec conviction.

Cette fois il se mit à rire. Je vis avec une profonde satisfaction que les choses ne tourneraient pas au tragique, et je me mis à rire aussi.

« Écoute, lui dis-je, en lui posant l'index sur l'avant-bras, je suis fâché de tout ce qui s'est passé hier ; c'est moi qui ai eu tort, et je viens te demander de ne plus m'en vouloir.

— Gros bêta, me dit-il d'un ton de bonne humeur, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ; je n'y pensais déjà plus.

— Oui, mais moi j'y ai beaucoup pensé ; cela m'ennuie à la fin d'être une espèce de brebis galeuse au milieu de vous autres. Je veux tâcher d'être meilleur camarade ; je crois que je serai plus heureux et que mon grand-père sera plus content de moi. J'ai bien vu hier soir que toutes ces histoires-là lui faisaient de la peine.

— Tu lui en as parlé ? me demanda-t-il brusquement.

— Oui, je lui ai tout dit.

— Tu sais que ça ne se doit pas, reprit-il d'un ton sérieux. Si nous mettions nos parents au fait de toutes nos histoires, il n'y aurait plus moyen de rire un peu.

— Je le sais bien, lui répondis-je humblement, mais j'avais le cœur si gros que c'est parti malgré moi. D'ailleurs, tu sais, Camus, moi je n'ai pas de camarades, je n'ai personne à qui parler, et il y a des moments où il faut que l'on parle.

— Sais pas, dit-il tranquillement.

— Et puis, quand on n'accuse que soi, et que l'on reconnaît tous ses torts, ça ne peut pas s'appeler rapporter. »

Il prit un air embarrassé, et me répondit qu'il n'en était pas bien sûr.

Comme il n'était pas bien sûr du contraire non plus, il ne se cassa pas la tête à pousser plus loin ses réflexions, et me demanda : « Et ton grand-père, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit : A tout péché miséricorde.

— Ça, c'est sûr, dit tranquillement Camus, et puis encore ?

— Il m'a dit qu'il arrangerait l'affaire.

— Tu vois bien que tu avais eu tort de lui en parler. S'il s'en était mêlé, mon pauvre vieux, ça aurait marché tout de travers.

— C'est pour cela, lui répondis-je, que j'ai mieux aimé faire un coup de tête.

— Toi pas bête, tu as vu le joint.

— Je me suis dit : « Grand-père ira trouver le père de Camus, et lui dira : Mon voisin, il se passe telles et telles choses. Arrangeons cela entre nous. »

— Ça se serait arrangé, dit Camus d'un air capable, parce que ton grand-père n'est pas un homme comme un autre, et que mon père ne voudrait pas lui faire d'affront. Quand je dis : Ça se serait arrangé, je me trompe, je devrais dire : Ça aurait eu l'air de s'arranger. Camus père aurait dit à Camus fils : « Je te défends de toucher à Jousserand, sinon tu auras affaire à moi. » Camus fils n'aurait pas touché à Jousserand du bout du doigt, mais il lui aurait rendu cela avec les intérêts

— C'est ce que je me suis dit. Et puis j'ai pensé en moi-même : « Ce n'est pas la première raclée que je reçois et on n'en meurt pas. D'ailleurs, à mettre les choses au pis, j'aime mieux recevoir ma raclée tout de suite que de l'attendre toute la journée, ou de me cacher comme un lièvre. »

Camus se mit à rire et me dit : « Je te croyais capon, mais ce que tu as fait là n'est pas d'un capon. »

Mon cœur fut envahi par une joie délicieuse.

« Alors, repris-je avec élan, veux-tu que nous soyons amis, nous deux?

— Ça, mon cher, c'est autre chose, me dit-il.

— Bons camarades alors? ajoutai-je humblement.

— Ça, de tout cœur, répondit-il en me tendant la main. Vois-tu, Jousserand, je ne voudrais pas te faire de peine, surtout ce matin. Mais, tu comprends, pour être mon ami, il faut que tu conviennes à mes amis, et, pour y arriver, tu as du chemin à faire. Je regrette, mon pauvre vieux, je regrette. Mais vrai! je ne dis pas non; je dis : Plus tard. »

Je ne pouvais pas lui savoir mauvais gré de me dire ce que je m'étais dit à moi-même. Je fus certainement piqué et désappointé, mais je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même; j'avais voulu aller trop vite en besogne, parce que mon premier succès m'avait grisé. L'embarras même de Camus et ses efforts maladroits pour me dorer la pilule me montraient qu'il avait bon cœur et qu'il ne me gardait pas rancune.

VIII

Sauvetage. — Déposition d'un témoin.
Le père de grand-père.

Comme je débouchais du petit chemin sur la grande route, je m'arrêtai tout d'un coup pour regarder quelque chose de très amusant. Au beau milieu de la route, tournant le dos au village, un petit garçon piétinait dans la poussière. Ce petit garçon était emboîté jusqu'aux aisselles dans un de ces chariots à quatre roues qui ressemblent, quant à la forme, aux mues où l'on met les poules et leurs poussins pour les séparer des autres volailles.



Je le poussai. (P. 68, col 1.)

Le petit voyageur, enchanté d'avoir échappé à la surveillance de sa mère, marchait droit devant lui, le bourrelet de travers sur la tête, et poussant son chariot avec des efforts qui lui tendaient les jarrets et faisaient saillir ses petits mollets.

Par moments, il s'arrêtait pour regarder autour de lui, puis reprenait sa course avec des cris de joie.

Je m'amusai un instant de son manège, et je repris ensuite ma marche, en me disant : « La mère Courcier sera bien attrapée quand elle s'apercevra que son nourrisson fait l'école buissonnière ! Ça lui apprendra à bavarder pendant des heures, au lieu de surveiller son petit garçon. » Au bout de vingt pas, je me retournai, le petit chariot continuait sa marche triomphale.

Tout à coup il me vint à l'idée que si mon grand-père avait été avec moi en ce moment, il n'aurait pas laissé un si jeune enfant courir la pretantaine, au risque de culbuter dans un fossé, de rencontrer la diligence, ou d'être foulé aux pieds par les bestiaux qui vont à l'abreuvoir.

Je m'élançai vers lui. Il n'était que temps. La diligence de Châteauroux arrivait à fond de train, comme toujours. J'entendais déjà les grelots des chevaux, et j'apercevais le haut de l'impériale qui commençait à s'élever au-dessus de la côte.

Vivement, je fis faire quart de tour au petit chariot, et, malgré les cris et la résistance du petit voyageur, je le poussai vivement sur l'accotement de la route.

Comme la diligence passait devant nous, un des voyageurs de l'impériale se pencha en appuyant ses deux mains sur le tablier de cuir, et me cria : « Grand dadais! c'est comme cela que tu veilles sur ton petit frère! » Comme cette insulte n'était pas méritée, je me contentai de hausser les épaules. Le petit Courcier n'était pas mon petit frère et personne ne me l'avait donné à garder.

Mais cette superbe quiétude d'une conscience sans reproche fut bien vite troublée par une réflexion très simple. Si le souvenir de mon grand-père ne m'avait pas fait rebrousser chemin, l'enfant aurait pu être écrasé, et à l'heure qu'il est j'aurais eu peut-être à me reprocher sa mort.

Cette découverte m'émut profondément, et, par un mouvement irréfléchi, je me jetai à genoux sur l'herbe, et j'embrassai le petit enfant. Il se laissa embrasser sans rien dire, parce que le bruit de ferraille de la diligence l'avait profondément interloqué.

Mais aussitôt qu'il eut repris ses sens, il revint à son idée; et, faisant brusquement demi-tour dans son chariot, il se mit à pousser dans la direction de la campagne.

« Oh! mais non, lui dis-je, comme s'il avait pu me comprendre; en voilà assez comme cela. Nous allons nous en retourner; grand-père doit être inquiet. »

Il protesta par une secousse si énergique que le chariot pencha en avant. J'essayai de parlementer, mais le jeune voyageur ne voulut rien entendre; ma petite brebis égarée était devenue un véritable mouton enragé.

A la fin, je résolus d'employer la force, puisque la raison toute seule ne pouvait triompher de son entêtement. Je poussai donc le véhicule dans le sens du village. Brusquement le petit bonhomme s'enfonça jusqu'aux aisselles dans son chariot et laissa traîner ses jambes dans la poussière. Craignant de le blesser, je m'arrêtai tout court; aussitôt il se releva, et se mit à pousser tranquillement du côté où il avait résolu d'aller.

Un moment j'eus l'idée folle d'emporter le chariot et l'enfant, mais je reconnus bien vite que c'était impossible. Je m'arrêtai à une résolution plus sage, qui était d'emporter l'enfant sans le chariot. En cherchant bien, je finis par découvrir la chevillette qui assujettissait la ceinture de bois dans laquelle était emprisonné le marmot. Je la tirai, et je parvins non sans peine à extraire le petit prisonnier de cette espèce de cangue.

Le prisonnier se mit à rire, quand je l'enlevai dans mes bras. Mais aussitôt qu'il vit que je voulais l'emporter au village, il se tordit comme un serpent, et se mit à gigotter, en poussant des cris perçants.

J'étais fort embarrassé de mon fardeau, et je commençais même à perdre un peu la tête, lorsque je me trouvai entouré d'une trentaine de personnes que je n'avais pas vues venir.

Il paraît que les voyageurs, en arrivant au relais, avaient conté l'aventure du grand dadais qui ne surveillait pas son petit frère. La mère Courcier, qui cherchait son nourrisson dans les écuries du Lion-d'Or, avait poussé un cri perçant et s'était élancée sur la route; et mon grand-père, qui cherchait son petit-fils disparu, l'avait suivie aussi vite que le lui permettait son grand âge. Les badauds s'étaient mis de la partie, et voilà comment je me trouvai entouré de la moitié du village, pendant que le petit mouton enragé se débattait dans mes bras.

« Mon enfant est écrasé, s'écria la mère Courcier en levant les bras au ciel.

— Laissez donc, lui fit observer une bonne commère, qui m'avait aussitôt déchargé de mon fardeau, un enfant écrasé ne crie pas comme ça.

— Alors c'est que tu l'as battu! cria la mère Courcier en se tournant brusquement de mon côté.

— Je ne l'ai pas battu, répliquai-je avec chaleur. Quand j'ai voulu ramener le chariot, votre petit garçon s'est laissé traîner et j'ai eu peur de le blesser; alors je l'ai pris dans mes bras, et il s'est débattu parce qu'il avait mis dans sa tête de ne pas rentrer à Montigny. »

Rassurée de ce côté, la mère Courcier se décida à reprendre son enfant, qu'elle avait laissé jusque-là dans les bras de l'autre femme, afin de pouvoir gesticuler plus à son aise. Je crois du moins que c'est là la raison, car je n'en vois pas d'autre.

Comme elle avait honte de sa négligence, elle essaya de s'en prendre à moi et me dit :

« Qu'avais-tu besoin de l'emmener par là-bas?

— Je ne l'ai pas emmené par là-bas, répondis-je vivement; il y est bien allé tout seul. Je l'ai vu de loin, et j'ai couru le garer de la diligence, voilà la vérité. »

Il y eut un moment de silence, vraiment solennel. Le petit bonhomme, étonné de voir tant de monde à la fois, avait cessé de se débattre et de crier. En ce moment j'aperçus mon grand-père; comme il était arrivé après les autres, il était au second rang, et me regardait avec une vague inquiétude. Sans savoir pourquoi, je rougis.

Me voyant rougir, la mère Courcier secoua la tête, regarda ses voisins, comme pour les prendre à témoin, et dit d'un air de doute : « La vérité, la vérité! tout mauvais cas est niable. »

Je sentis que je devenais cramoisi; mais je repris d'une voix ferme : « Je ne mens pas! »

Mon grand-père s'avança au premier rang et dit à la mère Courcier : « Madame, je ne puis pas parler comme témoin, puisque je n'ai rien vu, mais je puis vous assurer que d'habitude cet enfant ne ment pas! »

Je lui jetai un regard de profonde reconnaissance. Quant à la mère Courcier, elle secoua de nouveau la tête.

« J'ai tout vu, moi, » dit une voix de basse-taille, qui partait d'une des fenêtres de l'auberge du *Soleil-Levant*. J'ai su depuis que la voix de basse-taille appartenait à un commis voyageur en bouchons.

Toute l'assemblée leva la tête vers la fenêtre d'où le commis voyageur nous regardait, appuyé sur ses deux coudes. Il tenait un blaireau à barbe d'une main, une moitié de noix de coco de l'autre, et il avait toute la figure barbouillée de mousse de savon.

Il n'avait point l'air embarrassé de se montrer dans cet état devant une si nombreuse assistance, et il reprit avec une aisance parfaite.

« J'ai tout vu de mon lit; ce jeune garçon (et il me désigna du bout de son blaireau) arrivait tranquillement par ce petit chemin (le blaireau désigne la ruelle des Camus); il tourne par ici (le blaireau se dirige vers le village). Tout d'un coup il revient sur ses pas en courant. Je me demande ce qui lui prend, je saute à bas de mon lit, et je le vois qui pousse le mioche et la petite machine de côté, juste au passage de la diligence. Le mioche qui n'est pas têtu pour son âge, non c'est le chat! se débat comme un beau diable pour continuer sa promenade. Cet autre bon garçon, n'en pouvant pas venir à bout, le prend dans ses bras et cherche à l'emporter. S'il lui avait donné le fouet, l'autre n'aurait eu que ce qu'il méritait, mais il ne l'a pas touché du bout du doigt. En foi de quoi, je soussigné délivre au jeune sauveteur le présent certificat. Je profite de votre aimable présence, mesdames et messieurs, pour vous faire savoir que j'ai l'honneur d'être le représentant de la maison Chattefière — bouchons de première qualité, gros et demi-gros — et que je suis à vos ordres, si vous voulez bien m'honorer de votre confiance. »



La diligence arrivait à fond de train. (P. 68, col. 1.)

Là-dessus, il fit un profond salut, et disparut de la fenêtre. Les hommes qui étaient là se mirent à rire; et ils se disaient les uns aux autres : « Il a la langue bien pendue! » Mon grand-père me prit par la main, et la mère Courcier, qui tenait absolument à passer sa colère sur quelqu'un, administra publiquement à Courcier fils une cuisante correction.

Après cela, comme il n'y avait plus rien à voir ou à entendre, les curieux se retirèrent par petits groupes, discutant le discours du commis voyageur et l'acte par lequel la mère Courcier avait terminé la représentation. L'opinion publique était très favorable au commis voyageur, et très sévère pour la mère Courcier. Nous marchions lentement, grand-père et moi, sur le bord de la route. Les gens qui nous dépassaient saluaient mon grand-père avec respect, et plusieurs personnes m'adressèrent de petits signes de tête.

Pendant quelques minutes, je me considérai comme une manière de héros; je tendis le jarret et je rejetai

la tête en arrière ; mais cet orgueil puéril ne fut pas de longue durée.

« Je suis bien content, me dit mon grand-père, que tu te sois trouvé là pour empêcher le pauvre petit enfant de se faire écraser. J'en suis très content.

— Grand-père, lui répondis-je en baissant la tête, j'ai bien manqué de le laisser aller où il voudrait.

— Comment ça, mon petit.

— Je le voyais trottiner sur la route, sans songer à l'arrêter. Je me disais qu'on ne me l'avait pas donné à garder, et que c'était l'affaire de la mère Courcier et non pas la mienne de surveiller son petit enfant.

— Oui, mais tu t'es ravisé, me dit mon grand-père en me serrant légèrement la main.

— Oui, je me suis ravisé, parce que je me suis dit tout d'un coup : « Si grand-père était là, il ne laisserait pas ce pauvre petit se jeter sous les roues des voitures ou dans les fossés de la route. »

Grand-père regarda bien loin, devant lui, comme s'il cherchait quelqu'un sur le ruban de route qui s'étale le long de la côte du Muret, de l'autre côté du village.

« Quand j'étais petit garçon, dit-il après quelques instants de silence, je ne voyais pas toujours ce qu'il y avait de mieux à faire, ou bien, quand je le voyais, je ne me souciais pas toujours de le faire, je trouvais que cela m'ennuyait, me dérangeait, ou bien encore que cela n'en valait pas la peine. Alors, je me disais : « Si mon grand-père était là, à ma place, qu'est-ce qu'il ferait, lui ? »

Je l'écoutais avec avidité, et je lui demandai :

« Ton grand-père savait-il que tu faisais cela ?

— Oui, oui, il le savait, je ne lui cachais jamais rien de ce que je faisais ou de ce que je pensais.

— Et qu'est-ce qu'il disait de cela, ton grand-père ?

— Il me disait : « Mon petit, je suis bien content que tu aies eu cette idée-là, car c'est une bonne idée. » Les petits enfants ont une conscience tout comme les grands-pères ; et leur conscience leur dit aussi clairement que celle des grands-pères : Il faut faire le bien et éviter le mal, partout, toujours. Seulement, il y a une différence entre la conscience du grand-père et celle du petit enfant, c'est que celle du grand-père a de l'expérience, et que celle du petit-fils n'en a pas encore. Mon grand-père m'expliquait cela si clairement que je le comprenais très bien.

— Et moi aussi, grand-père, je crois que je le comprends.

— Bon, tu vas voir. »

Ayant réfléchi quelques instants, il reprit :

« Tu te souviens que mon grand-père à moi avait sept fils.

— Oui, grand-père, je m'en souviens bien.

— Il avait fait de ses sept fils autant d'hommes de cœur qui lui ressemblaient. Il leur avait donné à tous des métiers honorables, de sorte qu'ils gagnaient bien leur vie. Trois de ces fils étaient mariés et pères de famille. Mon père à moi était un de ces trois-là. Ils vivaient donc très heureux lorsque la France fut attaquée de tous les côtés, tu verras cela dans l'histoire. Mon grand-père dit à ses fils : « Voici le moment de montrer que vous avez été élevés par un brave homme. Le pays passe avant tout ; le voilà attaqué, il faut le défendre. On demande des hommes de bonne volonté ; vous allez laisser là vos métiers, vos femmes et vos enfants et prendre chacun un fusil. Tant que durera la guerre, je verrai à ce que les femmes et les enfants ne manquent pas du nécessaire ; on se gênera, c'est bien le moins qu'on puisse faire pour le pays. Quand la guerre sera finie, on se comptera. Ceux qui seront restés sur le champ de bataille, seront à tout jamais l'honneur de la famille, ceux qui reviendront en seront le soutien. Allez ! »

Il y avait quelque chose de si pénétrant dans l'émotion contenue de mon grand-père que mon cœur sauta dans ma poitrine, et que des larmes généreuses me vinrent au bord des paupières.

« Grand-père, lui dis-je d'une voix tremblante, qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Tu vas le voir. Voilà donc les sept Jousserand qui partent le même jour. Ce fut une grande émotion dans le pays. Comprends-tu, mon petit, les sept frères à la fois.

— Oh ! grand-père.

— Parmi ces sept Jousserand, il y avait mon père à moi, qui était marié. J'avais deux ans à cette époque. C'est de lui surtout que je veux te parler. Mon père n'avait jamais tenu un fusil de sa vie. Aussi, en arrivant au régiment, il se trouva aussi gauche et aussi maladroit qu'un conscrit, malgré son âge. Il était donc, à côté des vieux soldats, comme un petit enfant à côté d'un homme. Sa conscience lui disait, tout comme la leur, qu'il faut mourir à son poste. Seulement sa conscience manquait d'expérience ; alors, sais-tu ce qu'il faisait ? Il causait avec les anciens, non pas avec tous, mais avec ceux qui étaient les plus braves, et qui en même temps connaissaient le mieux les devoirs du soldat. Il s'était lié surtout avec un vieux sergent nommé Marguet, qui répétait toujours : « Tout bon Français est capable de se faire tuer gaiement pour son pays ; un bon soldat doit se faire tuer utilement ! »

— Utilement, qu'est-ce que ça veut dire, grand-père ?

— Il y a, à la guerre, des gens qui se font tuer sans nécessité, uniquement pour qu'on dise d'eux : « Un tel est mort en brave. » Ce sont des téméraires. Il y en a d'autres qui ménagent leur vie, quand il n'est pas nécessaire de la risquer, et qui en font le sacrifice au bon moment, lorsque leur mort peut servir à quelque chose pour le bien de l'armée, qui est le bien du pays.

» Quand les soldats sont en garnison, ils ont le temps d'apprendre bien des choses, qu'il est nécessaire ou utile de savoir. Mais dans ce temps-là on n'allait pas à la caserne ; à peine enrôlé on courait se battre. Comme mon père ignorait bien des choses, il était souvent embarrassé ; alors il allait consulter le

sergent Marguet, et quand il ne l'avait pas sous la main, il se demandait : « Qu'est-ce que Marguet ferait a ma place ? »

— Comme toi, quand tu te demandais : « Qu'est-ce que mon grand-père ferait à ma place ? »

— Comme toi aussi, mon petit, car te voilà tout à fait de la famille. Auparavant tu en étais par la naissance, maintenant tu en es par le cœur. »

Je posai mes lèvres sur la main de mon grand-père, au moment où nous franchissions le seuil de la maison, ce qui surprit singulièrement Brigitte, car jusque-là je n'avais pas été très tendre de mon naturel.

« Te voilà donc retrouvé ? » me dit-elle d'un ton assez brusque.

Comme elle aurait pu entrer dans des éclaircissements qui auraient interrompu l'histoire de mon arrière-grand-père, je tirai vivement mon grand-père par la main, et je l'entraînai sous la tonnelle.

« Et alors ? » demandai-je, lui laissant à peine le temps de s'asseoir.

Il reprit avec complaisance :

« Comme mon père était intelligent, et instruit pour l'époque, il fut bientôt caporal, et puis sergent. Ayant de nouveaux devoirs à remplir, il se trouvait dans l'embarras bien plus souvent qu'à l'époque où il était simple soldat. Il consultait le sergent Marguet, ou bien il se disait : « Qu'est-ce que Marguet ferait à ma place ? »

» Un jour qu'il était en reconnaissance, avec ses hommes, il aperçut un petit corps de cavalerie qui, se croyant à plusieurs lieues de l'ennemi, se reposait sans prendre de précautions. Les chevaux dessellés paissaient tranquillement, attachés à des piquets. Les cavaliers dormaient sur l'herbe ou jouaient aux cartes, l'officier commandant fumait une grande pipe de porcelaine en regardant le bout de ses bottes.

« Nous les tenons ! » telle fut la première pensée de mon père.

L'occasion était tentante. En enlevant par un hardi coup de main ce petit corps de cavalerie, mon père pouvait attirer sur lui l'attention de ses chefs, obtenir un grade supérieur, que sais-je ?

» Heureusement il se demanda : « Que ferait Marguet à ma place ? »

» Cette simple question lui rendit tout son sang-froid, et il se répondit à lui-même : « Marguet se souviendrait qu'il a mission de reconnaître l'ennemi et non de l'attaquer ; que ce petit corps de cavalerie est peut-être à peu de distance d'un corps plus considérable ; que la moindre résistance de la part de quelques cavaliers résolus peut entraîner une perte d'hommes ; que les coups de feu peuvent attirer l'attention de l'ennemi, et lui révéler la présence de l'armée française. Marguet n'attaquerait pas, et moi je n'attaquerai pas non plus. »

» Quelques soldats murmurèrent quand il donna l'ordre de battre en retraite ; mais quand il fit son rapport au colonel, le colonel lui dit qu'il s'était conduit en homme de tête, et qu'une attaque inconsidérée aurait pu faire manquer toutes les combinaisons du général en chef.

» Mon père alla trouver Marguet et lui raconta tout. Marguet lui dit simplement. « Viens là que je t'embrasse, tu es un homme, tu sauras te faire tuer utilement. »

A suivre. J. GIRARDIN.

LE SOLEIL DE MINUIT

A mesure qu'on s'avance vers les pays septentrionaux, le froid devient de plus en plus vif, la mer se ferme devant les navires et leur oppose un mur de glace.

Jusqu'ici, aucune des nombreuses expéditions polaires n'a pu atteindre le pôle, précisément à cause de ces gigantesques banquises de glace qui, immobiles, sont un obstacle infranchissable et, flottant sur les eaux, sont capables de briser, en les heurtant, les vaisseaux du plus fort tonnage.

Au milieu de ces solitudes glacées, le voyageur peut bien braver impunément les froids rigoureux des hivers polaires ; il peut encore affronter avec calme les mille dangers auxquels il est exposé chaque jour ; il ne peut jamais s'habituer à l'obscurité qui règne six mois durant sur ces contrées abandonnées du soleil.

Pour nous, habitants des moyennes latitudes, le retour des journées grises et des longues soirées de l'hiver nous cause parfois une tristesse profonde, et cependant ne devons-nous pas nous estimer mille fois plus heureux que les habitants des contrées polaires qui, durant six mois, sont plongés dans les ténèbres ?

J'aime le soleil ! Je comprends, sans les partager, bien entendu, les sentiments d'adoration que les premiers hommes manifestaient à la vue de l'astre radieux. La lumière, disaient-ils, c'est le Bien ; l'obscurité, c'est le Mal. Les saisons étaient pour eux le résultat des batailles que le dieu Soleil livrait contre Ahriman ou Typhon, prince des ténèbres !

J'aime le soleil qui nous distribue généreusement la chaleur et la lumière ! J'aime le soleil qui mûrit les moissons et dore les fruits de la vigne ! Sous l'influence de ses bienfaisants rayons, il semble que l'on vit plus et mieux, que les pensées sont plus riantes, que l'esprit est plus reposé. Et j'ai souvent souhaité un printemps perpétuel.... dont notre esprit mobile se fatiguerait peut-être !

Dans certains pays du globe, les journées sont uniformément divisées en deux moitiés égales par le jour et la nuit ; quelle que soit la saison, le soleil reste douze heures au-dessus de l'horizon. Tous ces pays sont distribués le long de l'équateur terrestre ; c'est dans ces contrées fortunées que le culte du Soleil a pris l'importance la plus grande. Les populations primitives de l'Inde plaçaient le dieu Sourya, le soleil,

au-dessus de toutes leurs divinités. Au Pérou, l'Être suprême, Pachacamac, est le soleil lui-même ; les Incas, qui habitaient le Pérou avant la conquête espagnole, se prétendaient fils du Soleil et célébraient des fêtes en son honneur. Quatre fois par an, une procession, à la tête de laquelle se tenait l'empereur, attendait le lever du dieu. Au moment où sa présence est annoncée par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui, les fidèles se prosternent, lui envoient des baisers en l'appelant leur dieu et leur père. Les sacrifices commencent alors ; des agneaux, des brebis, sont égorgés. « On brûle le cœur et le sang des victimes, et l'on prépare le repas avec un feu que le grand prêtre allume au moyen d'un peu de coton placé au foyer d'un miroir concave, grand comme une moitié d'orange et qu'il porte suspendu à une chaîne sur sa poitrine. »

A mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, la différence entre la durée des jours, d'une saison à l'autre, va sans cesse en augmentant.

D'ailleurs, pour toute la terre, le jour est égal à la nuit deux fois par an : le 21 mars et le 21 septembre. On dit alors que la Terre est aux *équinoxes*, nom formé de deux mots latins *æquus*, égal, *nox*, nuit.

A partir de ces deux époques, deux phénomènes inverses se produisent, suivant qu'on habite l'un ou l'autre des deux hémisphères. Pour nous, qui vivons dans l'hémisphère nord, la durée du jour l'emporte sur celle de la nuit à partir de l'équinoxe du printemps ; c'est le contraire qui se produit après l'équinoxe d'automne. A Paris, le jour le plus long a une durée de seize heures environ (21 juin) ; le jour le plus court ne dure que huit heures (21 décembre).

Si nous nous éloignons de plus en plus de l'équateur, nous atteindrons le parallèle de 66 degrés et demi, qui s'appelle le *cercle polaire arctique*, et sur lequel, le 21 juin, le soleil reste levé un jour entier.

Rappelons rapidement que la distance de l'équateur au pôle, distance comptée sur un méridien, a été divisée en 90 parties égales qu'on appelle *degrés*. Tous les cercles tracés sur le globe parallèlement à l'équateur s'appellent parallèles et se distinguent les uns des autres par la distance, comptée sur un méridien, qui les sépare de l'équateur.

Le mot *arctique* du grec *arctos*, ourse, rappelle que la constellation de la Petite-Ourse renferme l'étoile polaire, étoile très voisine du point où la ligne passant par les pôles, supposée matérielle et suffisamment prolongée, viendrait percer le ciel. Dans l'hémisphère sud, les parallèles portent également des numéros variant de 0 à 90. Le cercle de 66 degrés et demi s'appelle *cercle polaire antarctique*, ce qui veut dire opposé au cercle arctique.

Continuons à nous élever vers le nord. A partir du 21 juin, le soleil ne quittera pas l'horizon et les jours seront ininterrompus pendant un temps d'autant plus long qu'on approchera davantage du pôle. De même, ces longs jours seront suivis de nuits profondes dont la durée pourra atteindre six mois !

Le tableau suivant vous donnera les plus complètes indications.

		Le soleil ne se couche pas pendant	Le soleil ne se lève pas pendant
Parallèle de 66° et demi		1 jour	1 jour
—	70	65 —	60 —
—	75	103 —	97 —
—	80	134 —	127 —
—	85	161 —	153 —
—	90	186 —	179 —

Cette longue obscurité de six mois commence le 5 octobre sur le parallèle de 85 degrés. « Lorsqu'on se voit pour la première fois enseveli dans les ténèbres silencieuses de la nuit polaire, on ne peut se défendre d'un involontaire effroi ; on se croit transporté hors du domaine de la vie. Ces mornes et sombres déserts paraissent comme ces espaces incréés que Milton a placés entre l'empire de la vie et celui de la mort. » Les animaux eux-mêmes subissent l'influence morale des nuits polaires. Des chiens que possédait le docteur Élisa Kane, ne purent supporter l'absence du soleil, ils devinrent fous et moururent. Nos lecteurs se rappellent peut-être que nous leur avons raconté jadis l'histoire des coqs de M. de Meslay. Un coq, disait M. de Meslay, habitué à chanter, à Londres par exemple, tous les jours à la même heure, chantera par habitude au même moment quand bien même il serait transporté en un autre lieu de la Terre. On connaîtra donc aisément, disait-il, la différence des heures marquées par les horloges de deux pays, en écoutant le chant du coq. On s'est demandé si M. de Meslay avait toute sa raison, et nous avons raconté le procès qui eut lieu à propos de son testament. Or, il est bien certain qu'un changement dans la durée du jour est apprécié par le coq. Voici, à ce propos, une curieuse observation. Un voyageur anglais, lord Dufferin, se rendant au Spitzberg, avait emporté plusieurs animaux parmi lesquels se trouvait un coq. A mesure que notre voyageur s'avançait vers le nord et que les nuits devenaient de plus en plus courtes, le coq se montrait de plus en plus déconcerté. « Il ne dormait pas cinq minutes sans s'éveiller dans un état d'agitation nerveuse, comme s'il eût craint de laisser passer le point du jour et l'heure de son chant. Quand la nuit eut enfin complètement cessé de se produire, la constitution du pauvre animal fut ébranlée sans retour. Il fit entendre une ou deux fois une voix insolite et tomba dans un étrange malaise. Enfin, en proie au délire, il se mit à coqueter tout bas, comme s'il rêvait de grasses basses-cours, puis il s'élança tout à coup par-dessus le bord et trouva la mort dans les flots. »

Il est à peine besoin de dire avec quelle joie les explorateurs des mers glaciales accueillent le retour du soleil, après une nuit de six mois. Ce fut en février 1873 que les lieutenants Payer et Weyprecht, partis sur le *Tegethoff* et plongés dans l'obscurité de la nuit polaire, revirent enfin le soleil ; ils se trouvaient sur le parallèle de 78 degrés. Écoutons le récit de leurs impressions.



Le soleil de minuit dans les régions arctiques (P. 72, col. 2.)

« Quel événement solennel pour le voyageur aux mers polaires que ce retour de l'astre du jour! Comme on comprend bien, quand on a essuyé les longues ténèbres de ces affreuses solitudes, le culte superstitieux de l'antique Bélus! Avec le même recueillement que jadis les Assyriens aux bords fleuris de l'Euphrate, nous guettions du haut des mâts et des *icebergs* (montagnes de glace) l'apparition du dieu rayonnant. Une onde lumineuse qui fit tressaillir l'horizon nous annonça l'instant solennel, et tout de suite après le soleil émergea, entouré d'une bande purpurine. Tout le monde gardait le silence. Quelle parole, quel cri eût pu rendre le ravissement de nos cœurs épanouis! Comme en hésitant l'astre éleva à peine la moitié de son disque, on eût dit que ce monde désolé n'était pas digne de contempler sa face tout entière. Les colosses de glace se coloraient, comme autant de sphinx, sous cette soudaine illumination; les rigides écueils et les hautes murailles dentelées allongèrent leurs ombres sur l'étincelant miroir de neige, et ces reflets rose tendre se répandirent de toutes parts sur le froid paysage polaire.... A peine le soleil renaissant eut-il pendant quelques minutes montré son front au-dessus de l'horizon, que son rayonnement s'éteignit de nouveau : une morne teinte violette envahit tout, et les étoiles se remirent à briller en tremblotant au firmament assombri. »

A partir du moment où le soleil a fait sa première apparition, il reste chaque jour un temps de plus en plus long au-dessus de l'horizon. A l'équinoxe de mars, la durée du jour est égale à celle de la nuit; puis, le jour augmente sans cesse, et à un certain moment le soleil ne se couche plus. A chaque heure du jour, on peut contempler le soleil, quand il n'est pas, bien entendu, caché par les nuages. A minuit, le soleil est encore au-dessus de l'horizon. Au moment où le jour va devenir ininterrompu, le soleil paraît abaissé vers minuit, et immédiatement il se relève : on assiste en même temps à son lever et à son coucher. A ce moment, le soleil ne s'élève que d'une très petite hauteur au-dessus de l'horizon, cette hauteur va aller sans cesse en augmentant jusqu'au solstice d'été.

Le voyageur Hayes nous raconte qu'au moment où il entrait dans la baie de Melville, découverte par le capitaine Parry, sur le parallèle de 75 degrés, un admirable spectacle s'offrit à ses yeux. « La cloche frappait ses douze coups, dit-il, au moment où la cime émoussée du *Pouce du Diable* parut à notre vue, illuminée par le soleil de minuit. Je n'oublierai pas cette scène. Devant nous le soleil, près de plonger dans l'Océan, faisait scintiller les icebergs et semait de feux les champs de glace sous ses rayons presque horizontaux. Sur l'arc immense de la baie, les grands glaciers s'élevaient de la mer jusqu'à ce qu'ils fussent perdus dans une bande violette se détachant sur un fond d'or; leurs terrasses d'albâtre réfléchissaient les splendeurs de la lumière. Le vieux cap rongé par les siècles se revêtait de teintes chaudes et vermeilles; une brillante lueur s'attardait sur le Pouce du Diable, cette majestueuse colonne dressée au milieu des icebergs comme un clocher montant vers le ciel au-dessus de quelque cité inconnue. »

Au pôle sud, on observe les mêmes phénomènes; seulement ils se produisent à six mois de distance. Les nuits du pôle sud correspondent aux jours sans fin du pôle nord et inversement. Quand le soleil de minuit éclaire de ses rayons obliques les glaces des mers arctiques, les mers antarctiques sont plongées dans la plus triste obscurité. Toutefois, les nuits polaires sont fréquemment illuminées par de magnifiques météores qui éclairent, pendant quelques instants, les ténèbres dont ce coin de terre est entouré et donnent l'illusion d'un lever d'aurore. Nous dirons bientôt comment se forment ces brillantes apparitions et nous montrerons une fois de plus, à cette occasion, comment la science moderne a pu substituer aux superstitions de l'antiquité les résultats inattaquables de la méthode expérimentale.

ALBERT LÉVY.

PENDRAGON [1]

V

Comme à part sa rage de vouloir massacrer les Babyloniens et d'écraser leurs petits enfants contre la pierre, — rage qu'il ne put d'ailleurs jamais satisfaire, — Samuel était le plus aimable homme du monde et le plus obligeant, je n'hésitai pas à le suivre lorsque, après m'avoir salué, il voulut m'entraîner dans le quartier des *Enfants perdus* qui se trouvait aux avant-postes du camp.

« Viens voir, dit-il, un curieux spectacle et un homme tel que tu n'en as pas souvent rencontré dans ta vie. »

A ces mots, je ne sais pourquoi, je pensai à Pendragon, et à la prédiction que le grand prêtre Amalec m'avait faite que je verrais ce jour-là l'auteur de ma fortune à venir.

« C'est un barbare blond, continua Samuel, qui est arrivé ce soir de ce lointain pays des Gaules dont on dit tant de merveilles. Il paraît que pour son coup d'essai il a étonné Alexandre, qui pourtant a l'habitude des prodiges, et qu'on lui a donné le commandement des *Enfants perdus*, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de plus brave, de plus scélérat et de plus hasardeux dans l'armée. J'étais là quand il s'est fait reconnaître de ses hommes, et le roi David lui-même, dans tout l'éclat de sa gloire, n'avait pas plus fière mine à cheval que ce jeune barbare. »

Comme il parlait encore, nous arrivâmes aux avant-postes où les Enfants perdus, au nombre de trois

[1] Suite. — Voy. pages 11, 27, 42 et 59.

cents, faisaient bonne garde, les uns en faction, les autres couchés à terre la main sur leurs armes et tout prêts à se lever et à charger l'ennemi.

Les officiers au nombre de huit ou dix, appartenant, je crois, à toutes les races de l'Orient et de l'Occident, étaient assis à terre en cercle, les jambes repliées, et buvaient lentement en écoutant et faisant des récits de bataille où chacun d'eux, bien entendu, avait joué le principal rôle. Pendragon, le plus beau, le plus hardi, le plus grand, le plus jeune et le plus fort de tous, les dominait de toute la tête et, sans dire un mot, vidait à pleine coupe le vin de Samos, qui a le goût et le parfum du miel d'Hybla.

Samuel me dit tout bas :

« Vis-tu jamais, Sosiclès, un homme qu'on pût comparer à celui-ci? Regarde ses longs cheveux qui flottent sur ses larges épaules; sa barbe blonde, fine et soyeuse comme s'il y versait chaque matin tous les parfums de l'Arabie, épaisse comme la forêt du mont Liban qui regarde vers Damas; regarde ses belles dents blanches, petites et bien rangées; ses yeux d'un vert sombre comme la mer, mais toujours riants jusqu'à ce que la colère ou le danger les rende terribles comme des javelots dardés sur l'ennemi!... Si les rois étaient ce qu'ils devraient être, c'est-à-dire les plus grands, les plus intrépides et les plus beaux des hommes, celui-là serait le premier des rois, sans en excepter Alexandre lui-même. »

Je fus frappé de cette opinion de mon ami Samuel qui s'accordait si bien avec celle du grand prêtre Amalec... Comment ce jeune homme (car il avait vingt-deux ou vingt-trois ans à peine) pouvait-il attirer ainsi du premier coup l'attention de tous? A ce signe, évidemment, je devais reconnaître le favori des dieux. Je me souvins alors du conseil d'Amalec et je résolus de m'attacher à sa fortune.

« Sais-tu, me dit encore Samuel, comment il a pris le commandement de sa troupe, où tu vois réunis les plus féroces bandits de l'Europe et de l'Asie? J'étais là. J'ai tout vu.

» Cela a été l'affaire d'un instant. Antigone, l'un des plus vieux lieutenants d'Alexandre, est venu le présenter aux Enfants perdus, et tout de suite, ayant affaire ailleurs, l'a quitté, le laissant se débrouiller avec eux comme il pourrait.

» Le Gaulois resté seul a commandé plusieurs mouvements en avant et en arrière, pour s'assurer de leur obéissance; mais comme il prononce assez mal le grec, on a entendu des rires dans les rangs, et le fameux Argatiphontidas, un athlète de Mantinée célèbre par ses exploits et qui avait espéré qu'Alexandre lui donnerait le commandement, a imité en riant l'accent du jeune barbare.

» A cette vue Pendragon a mis pied à terre et, en un clin d'œil, a saisi le Mantinéen à la gorge et à la ceinture. Quoique l'autre soit d'une taille gigantesque et d'une force extraordinaire, il l'a brandi comme une grosse pierre et l'a lancé par-dessus six rangs de soldats épouvantés. Puis, tirant son cimeterre de Damas dont la lame étincelait au soleil, il a dit en mauvais grec et avec son accent gaulois :

« Je suis Pendragon, fils d'Astarac, et votre chef. Si quelqu'un de vous me manque jamais de respect ou d'obéissance, je lui cueillerai la tête avec mon cimeterre aussi aisément que vous pouvez abattre les noix avec une gaule. M'entendez-vous maintenant? »

» Et ils l'ont bien entendu en effet, car ils paraissaient tous consternés. Alors, car il est aussi fin qu'intrépide, il a regardé autour de lui et m'a vu.

» Il a demandé :

« Qui es-tu, toi qui n'as point d'armes? Es-tu marchand ou vivandier? »

» J'ai répondu humblement :

« Seigneur, je suis Samuel le juif. »

» Il a repris en riant

« Alors tu fais tous ces métiers à la fois; et quelques autres encore, n'est-ce pas?. . Eh bien, rends-moi un service. Donne-moi mille dariques d'or. Je te les rendrai avec vingt mille autres dans dix jours, quand nous serons à Babylone. »

» J'ai apporté mon sac et mes dariques. Il les a pris à poignées et les leur a jetés en criant :

« Rompez les rangs! »

» Alors on a entendu un tonnerre d'acclamations, bientôt suivi d'une mêlée dans laquelle dix ou douze de ces bandits, se disputant l'or à coups de pieds et à coups de poings, ont eu les yeux abîmés et les dents cassées. Lui seul riait toujours.

» J'ai dit :

« Mais vous, seigneur, ne gardez-vous rien pour vous-même? »

» Il m'a répliqué :

« Quand on a un sabre au côté, Samuel, et quand on sait s'en servir, on est le maître du monde et de tous les dariques qu'il contient. »

» Voilà l'homme, Sosiclès. Tu peux juger s'il saura se faire aimer de ses amis et craindre de ses ennemis. Du premier coup les Enfants perdus, voyant qu'il était digne du choix d'Alexandre, l'ont reconnu pour chef. Maintenant tous sont prêts à le suivre dans la bataille.

» Toi, écoute les discours de ces hommes. La lune éclaire la plaine et fait étinceler leurs armes. Nous, restons cachés dans l'ombre de cette tente. Tu vas en entendre de belles. Il n'y a pas un de ces bandits qui n'ait vingt crimes sur la conscience. »

Le premier qui parla fut un argyraspide, appelé Héraclès, dont la barbe déjà grise et le visage marqué de cicatrices attestaient les nombreuses campagnes.

« Que voulez-vous que je vous raconte? demanda-t-il en vidant sa coupe et s'essuyant la bouche avec sa manche.

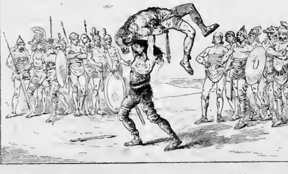
— Dis-nous le plus beau jour de ta vie, répondit Pendragon.

— Ce jour-là, reprit Héraclès, est celui de la prise de Thèbes. Mes amis, ceux qui n'ont pas vu l'assaut de la ville et l'entrée dans les rues et dans les maisons n'ont rien vu. Voici comment l'affaire commença.

» Vous savez tous que lorsque le roi Philippe, père d'Alexandre, fut mort, les Thébains prirent les armes et voulurent faire les méchants. Ils rejetèrent les Macédoniens dans la Cadmée, qui est la citadelle de ce pays-là, et proclamèrent la liberté.

» Aussitôt Alexandre rassemble son armée et dans l'espace de quinze jours l'amène sous les murs de Thèbes. Là-dessus, mes Thébains, voyant qu'il était sans barbe, — il avait à peine vingt ans, — le prennent pour un enfant, et sortent dans la plaine pour venir à sa rencontre. Lui, de son côté, pressé de nous montrer ce qu'il sait faire, engage la bataille sans retard.

» Le premier choc fut dur. Ces Béotiens aux larges épaules, aux têtes carrées, frappaient comme des sourds à coups de lance et d'épée; leur bataillon sacré, composé de tout ce qu'il y avait de plus robuste et de plus vaillant dans la ville, faisait déjà plier tout devant lui, lorsque tout à coup moi, qui étais dans la Cadmée et qui du haut du rempart regardais le combat dans la plaine, je m'aperçois que les Thébains ne se gardaient pas du côté de la citadelle; je prends avec moi cent hommes, j'ouvre la porte de la citadelle, je descends dans les rues en criant : « Ville gagnée! Tue! point de quartier! » Les femmes et les enfants prennent peur et poussent des cris épouvantables. Les Thébains du dehors veulent rentrer, s'écrasent aux portes de la ville, sont poursuivis, tués par milliers dans les maisons. Ah! c'était un beau spectacle, plus beau mille fois que vos tragédies d'Eschyle ou d'Euripide. »



Il l'a brandi comme une grosse pierre. (P. 75, col. 1.)

Le vieil Héraclès sourit à ce souvenir, saisit à deux mains une amphore de vin de Crête, en vida la moitié sans respirer et continua :

« Nous allions de chambre en chambre, tuant à coups de pique ou d'épée tout ce qui résistait. Les vieux, les jeunes, ceux qui portent les armes, ceux qui sont sans armes, tous y passaient également. On ne mettait à part que les petits enfants et les femmes, celles du moins qui se laissaient prendre, car la plupart nous jetaient leurs meubles et leur vaisselle à la tête. J'en porte encore les marques. Tâtez plutôt. »

Et se penchant vers un capitaine thrace son voisin, le vieil Héraclès lui mit le doigt sur une cicatrice qu'il avait au coin de la joue.

« Oh! oh! dit le Thrace, c'était une femme courageuse celle qui t'a fait ce trou dans la figure!

— Une femme! reprit Héraclès. C'était mieux que ça! une tigresse d'Hyrcanie! Regarde et tâte sous le menton! Tu vois l'autre trou! Eh bien, la Thébaine fit les deux du même coup, oui, d'un coup d'alêne : car c'était la femme d'un cordonnier... De part en part, mon bon ami, de part en part! Et je crus voir dans un éclair la rive du Styx, ce fleuve qu'on ne repasse plus quand on l'a traversé.

— Ah! dit le Thrace, sabre et lance! Quelle poigne! Qu'est-ce donc que tu lui avais fait, à ta Thébaine?

— Presque rien, par Jupiter! J'avais mis ma pique dans le ventre de son mari, un vieux gredin, tout boiteux, qui n'avait pas pu aller à la bataille avec les autres, et qui m'avait donné un coup de couteau quand j'entrai dans sa boutique. Heureusement le couteau glissa sur ma cuirasse et je piquai l'homme au ventre comme il faut. Le temps de soupirer et de tomber à terre; pas davantage! Il ne remuait déjà plus. Je le laisse là et je cours au gynécée. Un petit garçon de sept ans veut se mettre en travers de la porte; je le jette à terre d'un coup de pied qui dut lui casser quelque chose, car il poussait des cris affreux et ne pouvait plus se relever.

» La mère et la sœur arrivent. Je prends la sœur par le bras et je lui dis : « Toi, tu vas me suivre! J'ai besoin d'une esclave! Allons! Et plus vite que ça! » Elle résiste en criant plus fort encore que le petit garçon. Alors la vieille que je ne voyais pas, cachée dans l'ombre du corridor, prend l'alène de son mari, le vieux boiteux, et me l'enfonce comme vous voyez, en diagonale, dans la figure, depuis le haut de la joue jusqu'au bas du menton... Est-ce assez traître, dites, camarades? »

Tous les convives avouèrent qu'il n'y avait rien de plus traître que l'action de la vieille cordonnière. Seul, Pendragon ne disait rien.

« Mais, demanda le Thrace, qu'est-ce que tu fis en recevant le coup?

— Moi! reprit l'argyraspide; ce que vous auriez tous fait à ma place. Je crus d'abord que j'avais toutes les dents cassées. Alors, d'un coup de sarisse j'étendis la vieille raide morte à côté de son mari. Ensuite, je tirai après moi la fille qui pleurait comme un agneau qu'on

va saigner, et je l'emmenai dans ma tente pour me servir de domestique.

— Et tu la gardas comme servante?

— Naturellement! Mais comme un mois après elle pleurait encore, me servait tout de travers, et souvent menaçait de me poignarder, je la vendis très cher à un marchand qui cherchait des esclaves grecques pour les conduire en Italie et pour apprendre aux dames romaines l'art de se coiffer... Et voilà! »

Après Héraclès tous les convives racontèrent leurs aventures. Pendragon seul ne dit rien. Pendant que les autres parlaient et se vantaient, il regardait les étoiles qui sous le ciel de la Babylonie sont plus belles que dans le reste de l'univers.

Ce n'est pas qu'il se tint à l'écart. Au contraire, il buvait plus gaiement qu'aucun de ses compagnons; mais il paraissait rêver à quelque chose d'invisible et d'inconnu. On eût dit un lion au repos. Après l'exemple qu'il avait fait du malheureux Argatiphontidas, personne n'avait envie de prendre avec lui quelque familiarité. Le lion, même apprivoisé, est toujours redoutable; ses caresses sont presque aussi mortelles que sa griffe.

Cependant, pour obéir à l'ordre d'Alexandre, je m'approchai de lui et je l'avertis qu'il serait appelé vers le milieu de la nuit dans la tente du roi. « C'est bien, » dit Pendragon, et il retomba dans sa rêverie.



La vieille menfonça l'alène dans la figure. (P. 76, col. 2.)

Je revins vers Samuel qui m'attendait toujours caché dans l'ombre, et qui me dit :

« Sosiclès, si celui-là (du geste il montrait le Gaulois) devient jamais roi et s'il te fait son premier ministre, me feras-tu nommer trésorier du royaume?

Pourquoi m'adresses-tu cette question?

— Réponds d'abord.

— Volontiers. Mais si je vois le futur roi, je ne vois pas le royaume.

— Oh! dit le juif, il y aura dans quelque temps des royaumes à choisir dans cette Asie qu'Alexandre croit conquérir pour lui seul.

— Mais il veut les garder tous, ce Macédonien!

— Certes! mais il est comme un gourmand qui veut avaler seul un dîner préparé pour trente convives. Il étouffera d'indigestion, ou d'un javelot lancé à propos.

— Tu crois?

— J'en suis sûr. Et ce Pendragon, s'il vit, en aura la plus belle part. Toi, veux-tu faire alliance? »

Je me souvins des conseils qu'avait bien voulu me donner le grand prêtre Amalec, et je pensai que la fortune frappait à ma porte et que je serais bien sot de ne pas lui dire d'entrer. Je répliquai donc :

« A charge de revanche, Samuel!

— Sans doute, conclut le juif. Ainsi, c'est convenu. Je mettrai mon argent à ton service. Tu mettras au mien ton éloquence, sans hésiter, quel que soit le danger pour l'un ou pour l'autre.

— Alors nous ferons de ce Pendragon un roi?...

— Oui.

— Samuel! Samuel! c'est un projet bien hardi que de vouloir faire un roi. Cela pourrait nous coûter la vie...

— Et mon argent, ajouta le juif, auquel je tiens plus qu'à ma vie; mais qui ne risque rien n'a rien.

— Mais Pendragon voudra-t-il être roi? »

Samuel se mit à rire silencieusement.

« Regarde-le bien, dit-il. Il voudra tout ce qui est difficile et presque impossible aux autres hommes. Il est de la nature des chèvres pour qui c'est une joie continuelle de sauter par-dessus les précipices, au risque de se casser le cou. Te rappelles-tu ce vieux Gaulois qui vint au camp l'année dernière? Alexandre lui demanda, le voyant fier et intrépide : « Que crains-tu sur la terre? — Rien, répondit le Gaulois. — Mais si le ciel tombait? — Je le soutiendrais à la pointe de ma lance. » Eh bien, Pendragon est de même race. Avant peu tu en auras des preuves. »

A suivre. Alfred Assollant.

LES BREUGHEL

Les Breughel sont des peintres du seizième et du dix-septième siècle, de cette école flamande qui a donné au monde, entre tant d'illustres artistes, Rubens et Van Dyck, Téniers et Jordaens.

Les Breughel étaient trois, le père et les deux fils, et ces deux générations embrassent plus d'un siècle : 1536-1642.

Il y a un immense contraste entre les trois talents, bien qu'il y ait dans les œuvres un certain air de famille par « la tendance au fantastique, l'esprit du trait et le fini du coloris. » Il faut dire que ces trois hommes s'étaient partagé l'univers : le père, Pierre, le premier venu naturellement, avait pris la terre, et c'est tout naturel encore; des deux enfants, l'aîné, Jacques, s'était emparé de l'enfer, et Jean du paradis. Tous trois, père et enfants, peintres de la nature, des lieux, des ténèbres ou du ciel, étaient de vrais poètes, je veux dire des génies créateurs.

Ce pouvait bien être en 1543 ou 1544, le brave fermier d'un petit village de Flandre, Breughel, près de Bréda, s'en va à la ville voisine, Alost, pour vendre son grain.

Il était chargé d'une commission pour le peintre Koeck.

On l'introduit dans l'atelier.

Ébahissement du paysan!... De sa vie, il n'avait imaginé d'autre peinture que les couleurs grossières de ses portes et fenêtres, d'autres artistes que les « maîtres peintres » qui avaient badigeonné sa pauvre maisonnette

« Notre maître! » crie-t-il en s'inclinant devant le portrait du seigneur du village, et en s'étonnant tout bas que le seigneur, de coutume si bon, si honnête, si accort, ne le remercie d'un sourire ou de quelque bref mais aimable bonjour.

Le soir, il raconte à la veillée les merveilles de la ville, les merveilles bien plus extraordinaires de l'atelier de Koeck. « Koeck, dit-il, évoque avec une baguette enchantée des personnages sur des panneaux : car j'ai cru que c'était notre maître en personne, et ce n'était pas notre maître : il ne remuait pas, il ne parlait pas, et pourtant il vivait; c'était son image.... Koeck m'a dit : « Je suis peintre »; et il m'a expliqué la chose. Je n'y ai rien compris, mais j'ai dit dans mon cœur : C'est merveilleux; je veux que notre Pierre fasse aussi de tels prodiges, et notre Pierre sera peintre; n'est-ce pas la bourgeoise? »

La bourgeoise était habituée à vouloir ce que voulait le bourgeois, parce que le bourgeois était le meilleur mari du monde. « Notre Pierre sera peintre, » dit-elle docilement.

Or « notre Pierre » avait treize ans. C'était un garçon assez grand pour son âge, assez maigre, assez laid. Jusque-là il avait marché derrière la charrue, travaillé aux champs, déniché des oiseaux et jeté des pierres aux passants. Mais il était bien « appris », puisqu'il disait toujours comme le père et la mère.

« Tu seras peintre, » dirent solennellement les bons parents.

— Je serai peintre, » murmura-t-il en étouffant un soupir de regret : car il aimait la nature, la vie au grand air et au soleil, et quelque peu la fainéantise ; il connaissait la ville, et à la ville rien de ces douces choses qui avaient embelli son enfance.

Dès le lendemain, Breughel — le fermier s'anoblissait du nom de son village — conduisit « son Pierre » à maître Koeck, et le jeune laboureur prit les pinceaux.

On ne vit point d'abord en lui un génie : le pauvre enfant avait peine à se faire à sa nouvelle existence; il avait laissé tant de joie là-bas, n'emportant que des souvenirs, souvenirs charmants qui s'étaient changés en amertume! Il tint bon pourtant : le père avait dit : « Je veux, » et la volonté du père était chose sacrée. Il faut avouer aussi que Koeck avait une fille qui était devenue tout d'abord l'amie, la sœur du petit paysan. Cette affection d'enfant toute vraie, toute vive, était un encouragement et une consolation.

Pierre Breughel passa des années dans l'atelier de Koeck et dans celui de Koek; il eut enfin quelque talent et il courut le monde.

Les merveilles artistiques de l'Italie étonnèrent son imagination, puis lui révélèrent ce qu'il pouvait être, ce qu'il était, lui aussi....

En revenant vers les Flandres, il s'égara de plein gré dans les Alpes : c'était si beau!

Il était parti passable barbouilleur : inspiré par les œuvres immortelles de ses devanciers, instruit par la nature, il revenait grand peintre.

Né paysan, aimant avant tout ce qui lui rappelait son enfance si regrettée et si heureuse, il peignit, le

premier en Flandre, des « paysanneries », des cabarets, des noces, des fêtes de village, tout cela avec quelque chose de gai, de vif, de plaisant, qui lui fit donner le surnom de « drôle ». C'est donc Breughel le Drôle, notre Breughel, ou plutôt l'un de nos Breughel du Louvre.

Allez voir : nous avons deux Pierre Breughel ; ce sont les plus petits panneaux de notre musée; mais, pour les payer, « il faudrait les couvrir d'or ». Le premier, *Un hameau de Flandre;* l'autre, *Une danse villageoise:* « ciel, eau, maisons, arbres, personnages, tout dans ces deux toiles est touché avec une finesse et une légèreté merveilleuses, avec un coloris précieux et charmant, avec une vérité qui frappe et séduit. »

Anvers a un beau tableau de Pierre, mais cette fois point de drôlerie, *la Conversion de saint Paul,* dont le fond est certainement le plus beau paysage que les Alpes aient jamais inspiré à la peinture.

On cite encore *la Tour de Babel,* aujourd'hui à Vienne, que Téniers admirait, étudiait et admirait encore. Enfin *la Dispute entre le Carême et le Carnaval,* qui est je ne sais dans quel musée.

Pierre Breughel, se sentant mourir, voulut revoir le village. Il arriva un beau soir avec sa femme, la fille de Koeck, la consolation et l'amie des mauvais jours; ses deux enfants, Jacques et Jean, et sa belle-mère, la veuve de Koeck. Il rentra dans la maisonnette où il était né : le vieux père n'était plus ni la vieille mère. Pour avoir salut de son âme, Pierre voulut que l'on brûlât toutes ses drôleries, toutes ses diableries.

Hélas! hélas! les drôleries, les diableries, c'était tout son avoir, tout l'avoir de sa femme, de ses enfant.... On ne peut contester avec un moribond, surtout quand on l'aime ; la fille de Koeck brûla tout en pleurant.

Peu après la pauvre femme, réduite à la dernière misère, suivit son mari « chez les morts ».

Restait l'aïeule pour élever les deux orphelins.

Elle peignait un peu : elle travailla plus que force, barbouilla quelques mauvaises toiles, mais elle eut du pain.

Que faire des enfants?

Le père avait été peintre, le grand-père maternel avait été peintre; les petits avaient sucé sans doute l'amour de l'art avec le lait qui les avait nourris : ils seraient peintres....

Un jour, on avait visité la tombe du père et de la mère dans le pauvre cimetière du hameau; la bonne femme bénit les pinceaux religieusement conservés de Koeck et de Breughel.

« Tiens, prends, Jacques, dit-elle, c'est le pinceau de ton père; et toi, Jean, voilà celui de ton grand-père.... C'est votre héritage, mes enfants, et c'est un bel héritage. »

La veuve donna les premières leçons, et c'est à peine si les petits parlaient!

Les deux enfants firent bientôt merveille....

Jacques Breughel, Breughel d'Enfer, peignit toutes les scènes d'horreur, incendies, tempêtes, supplices, diableries.... Les flammes de ses enfers épouvantaient par leur vérité : son beau-père crut mourir d'effroi en soulevant un jour la toile qui couvrait le chevalet du peintre: un diable tel qu'il n'avait jamais vu diable!... On raconte encore que Terburg se chauffait les mains, l'hiver, à son Jacques Breughel qui ornait son atelier.

Et ses enfers, l'artiste les peuplait de tels diablotins! Son *Orphée*, œuvre de premier ordre, aujourd'hui à la galerie de Florence, en peut donner une idée

Il ne renfermait pas ses diables dans les Tartares, il en ornait tous ses tableaux; il croyait si bien leur destinée unie à notre destinée, et l'univers entier rempli de lutins de toutes sortes et de toutes couleurs!

L'autre fils, Jean Breughel, est dit de Velours à cause de sa magnificence, ou du Paradis parce qu'il ne peignait que des scènes de bonheur, de fraîches guirlandes, de délicieux édens. C'est le plus célèbre des trois Breughel.

Il était encore tout jeune quand un joli tableau lui fit une grande réputation : *Un nouveau jugement de Salomon.* La reine de Saba présente au roi d'Israël six lis naturels et six lis artificiels; ces derniers si artistement travaillés, qu'on ne peut reconnaître les fleurs véritables. Le très sage monarque lâche une abeille qui va, guidée par son instinct infaillible, se poser sur les lis naturels.

Jean alla en Italie. Sa renommée l'y suivit. Il n'était bruit en Flandre et de par le monde que de ses Paradis terrestres. Chacun s'inscrivit pour un Paradis, et Jean alla semant les Paradis dans toutes les villes de son passage et recueillant des trésors. Il entra à Anvers dans un carrosse à quatre chevaux

Nous avons au Louvre notre Paradis, et c'est le chef-d'œuvre du genre, le chef-d'œuvre peut-être de l'illustre peintre. Rien de plus délicieux que ce ravissant paysage, dans lequel Rubens a jeté avec une grâce charmante et un fini parfait les figures d'Adam et d'Ève. Le grand peintre d'Anvers disait en parlant des paysages de Breughel de Velours : « Ce sont les vraies portes du ciel. »

Un autre chef-d'œuvre de Jean Breughel et de Rubens est à notre musée : c'est une Vierge en médaillon, encadrée dans la plus fraîche, la plus riche, la plus merveilleuse guirlande de fleurs. La Vierge est de Rubens, les fleurs sont de Jean Breughel.

Nous avons aussi une *Uranie dans les airs*, œuvre splendide et magnifique. Van Balen a fait la figure, Breughel de Velours les airs, quelque chose de délicieux, de ravissant, d'inimitable.

On dit que Jean Breughel peignit bien des Paradis sans jamais trouver pour lui-même le bonheur sur la terre · il eut des chagrins domestiques.... Il était riche sans doute, admiré, vénéré; mais, nous le savons tous,

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Mme BARBÉ.

A TRAVERS LA FRANCE

FOIX

Foix, aujourd'hui le chef-lieu du département de l'Ariège, ne mérite cet honneur ni par sa situation, peu favorable aux communications faciles, ni par sa population, qui s'élève à peine au chiffre de 6500 habitants, ni par son commerce, ni même par ses industries métallurgiques, mais par ses anciens souvenirs. Elle continue avec le titre de préfecture son vieux rôle de capitale d'une province appelée, de son nom, comté de Foix.



Foix.

Cette ville, si peu faite pour devenir un grand centre administratif tel que nos habitudes modernes le demandent, avait au contraire tout ce qu'il fallait pour commander, au moyen âge, sur toutes les régions environnantes. Bâtie à l'entrée des gorges de la rivière d'Ariège, elle entoure de trois côtés un rocher à pic taillé par la nature tout exprès pour porter une forteresse inexpugnable. Le premier soldat qui fut assez heureux pour s'emparer du rocher et bâtir la forteresse ne pouvait manquer de transmettre à ses descendants un riche domaine, à une époque où un bon nid d'aigle valait mieux que les plus authentiques parchemins. Dès 1012, l'histoire nous montre le comté de Foix constitué et renfermant, entre autres villes importantes, Pamiers et Mirepoix.

Au douzième siècle, malgré les idées d'égalité et d'indépendance qui ont toujours distingué les montagnards des Pyrénées, les peuples n'admettaient pas facilement qu'un prince pût épouser une bergère. Le mariage du comte Roger II avec une de ses sujettes froissa les habitants de Foix, qui se soulevèrent et firent subir au château le premier siège dont la tradition ait gardé le souvenir. Le second siège eut lieu au commencement du treizième siècle, sous la conduite de Simon de Montfort; mais il suffit, pour éloigner le terrible ennemi des Albigeois, d'une avalanche de pierres lancée par les habitants, et Simon, battant en retraite, dut se contenter de promettre qu'il reviendrait bientôt « fondre comme graisse le rocher de Foix ». Cette menace, impuissante dans sa bouche, faillit être exécutée soixante ans plus tard, en 1272, par le roi de France. Mécontent de son vassal, Philippe le Hardi se jeta sur le pays de Foix et résolut de renverser le château de ses souverains en sapant le rocher. Le travail de destruction alla si vite que l'effroi gagna la garnison, et le comte se rendit, jurant d'être à l'avenir plus soumis et plus fidèle.

Henri IV, avant de monter sur le trône de France, était comte de Foix. A son avènement, ce fief passa à la couronne et fut bientôt l'un des trente-trois gouvernements entre lesquels se partageait le royaume, avant 1790. Le château devint une prison; ses trois tours, parfaitement conservées, sont aujourd'hui le plus bel ornement et la principale curiosité de la ville.

Anthyme Saint-Paul.



Deux coups de feux retentirent. (P. 84, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

IX

Un pont bien défendu

Quelquefois le père Barré, quand nous étions bien sages, nous racontait des histoires qu'il avait lues dans des livres. Mais les hommes dont il nous redisait la vie et les exploits me paraissaient aussi éloignés de moi que les personnages de notre petite histoire sainte, par exemple. Quelquefois ces histoires m'ennuyaient et quelquefois elles m'émouvaient; mais je les tenais pour des récits de pure imagination.

Et voilà que mon grand-père me parlait d'un héros qui avait réellement existé; ce héros était son père, et je me trouvais être de la même famille que lui. Ce rapprochement m'éblouit comme un éclair; une sorte de fierté toute nouvelle naquit en moi, subitement. En même temps, une angoisse poignante me serra le cœur. En disant au père de mon grand-père : « Tu sauras te faire tuer utilement », il me sembla que le sergent Marguet l'avait condamné à mourir, et que mon grand-père allait me raconter sa mort.

Oubliant que, dans tous les cas, le père de mon grand-père était mort depuis longtemps, je regardai mon grand-père avec angoisse, comme pour lui demander de ne pas le faire mourir. Les enfants ont quelquefois de ces naïvetés, quand on leur raconte une histoire dont le héros les intéresse.

Mon grand-père vit que j'étais ému et, pour me laisser le temps de me remettre, s'interrompit pour essuyer ses lunettes qui n'avaient nul besoin d'être essuyées.

« Et alors? » dis-je avec un grand battement de cœur.

Mon grand-père reprit :

« Un soir, le corps d'armée où servait mon père battait en retraite, serré de près par un ennemi dix fois supérieur en nombre. L'armée française faisait sauter les ponts derrière elle. Des pontonniers qui étaient trop pressés d'en finir, ou qui avaient mal compris leurs ordres, firent sauter un pont de bois, quand la moitié de l'arrière-garde était encore en marche sur l'autre rive. Par suite de la précipitation avec laquelle les pontonniers avaient fait leur besogne, il se trouva qu'une partie du tablier tenait encore. En étayant ce qui restait du tablier, l'arrière-garde put regagner l'autre rive; mais sur la longueur de deux travées le passage était si étroit qu'il fallut conduire les chevaux à la main; quant aux canons, on les précipita dans la rivière qui était très profonde, pour empêcher les ennemis d'en faire des trophées.

» Mon père était toujours placé aux postes périlleux, parce qu'on connaissait son sang-froid et son intrépidité. Ce jour-là, il passa le dernier avec ses hommes.

» Quand il eut mis le pied sur l'autre rive, il se dit : « Voilà une partie perdue, mais il doit y avoir encore quelque chose à faire. » Il ferma les yeux un quart de minute et se dit : « Qu'est-ce que Marguet ferait à ma place? Marguet se ferait tuer pour arrêter l'ennemi, »

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.

« Mes enfants, dit-il aux quelques hommes qui étaient avec lui, si nous avions de la poudre nous ferions sauter ces planches-là. »

» Une voix dans les rangs répondit : « Oui, mais il n'y a pas de poudre ; nous n'avons rien à faire ici ; les ennemis approchent : si nous ne partons pas tout de suite, nous serons pris ou tués. »

» Mon père dit alors : « Il faut mourir ici, mais mourir en arrêtant l'ennemi. Je n'ai pas d'ordres ; ceux qui veulent se retirer ne seront point traités comme déserteurs ou comme lâches. Que ceux qui veulent mourir avec moi, pour le salut d'une partie de l'armée, lèvent la main. »

» Tous les soldats levèrent la main, même celui qui avait parlé de partir.

« Prenez-moi ces débris et ces planches et entassez-les au milieu du pont et allumez-moi vite un grand feu. » En un clin d'œil, un grand feu flamba sur le pont.

» En ce moment les vedettes ennemies parurent sur l'autre rive. « Dispersez-vous en tirailleurs, dit mon père à ses hommes, et cachez-vous derrière les arbres. Feu ! jusqu'à la dernière cartouche sur tout ce qui fera mine de mettre le pied sur le pont, pour aller éteindre notre brasier. Et pour commencer, à moi celui-ci. »

» Un hulan qui s'avançait en caracolant reçut une balle en pleine poitrine. Il tomba la figure sur le pommeau de sa selle, et de là sur les premières planches du pont. Son cheval s'enfuit au grand galop.

» Voyant ce qui était arrivé à leur camarade, les autres hulans se retirèrent précipitamment hors de la portée des balles, et tinrent conseil, sous de grands arbres.

» Deux d'entre eux se détachèrent pour aller faire leur rapport. Vingt minutes plus tard, un groupe d'officiers généraux et d'officiers supérieurs, accompagné d'une forte escorte de cavaliers, arriva au grand galop et s'arrêta sous les grands arbres, hors de portée. On les voyait discuter et braquer leurs lorgnettes du côté du pont.

« C'est ça, mes amis, dit mon père, perdez votre temps, c'est tout ce qu'on veut de vous. »

» Et il cria tout haut : « Holà, les enfants, attention à l'ordre. Numérotez-vous, en commençant par la gauche. » Alors, lentement, distinctement, des voix qui partaient de derrière les arbres comptèrent à la file : Un, deux, trois, quatre, et ainsi de suite jusqu'à treize. Mon père qui était à la droite du pont, était le treizième et dernier.

» Mon père cria alors : « Attention au commandement ! Qu'il n'y ait pas un coup de perdu Ils vont pour sûr envoyer une colonne d'attaque Le numéro un tirera le premier, et seulement quand la tête de colonne atteindra le pont ; il visera l'homme le plus à gauche ; le numéro deux visera le second à gauche, et ainsi de suite. »

» Une petite colonne d'infanterie ne tarda pas à paraître. Tant qu'elle fut hors de portée, elle marcha lentement, comme à la parade ; quand elle approcha du pont, elle prit le pas gymnastique. Le bruit des bottes devenait de plus en plus distinct.

» Aussitôt que le premier rang toucha le pont, le feu commença ; douze hommes tombèrent ; un treizième s'élança sur le pont ; mais, se voyant seul, il eut peur, et voulut rejoindre ses camarades qui s'étaient brusquement arrêtés : celui-là fut frappé dans le dos, et tomba à côté du hulan.

» Après s'être consultés du regard, les ennemis firent une nouvelle tentative qui leur coûta treize hommes ; un sous-officier qui accompagnait la colonne se mit à frapper ses hommes à coups de plat de sabre, et marcha le premier pour donner l'exemple.

» Dès qu'il eut mis le pied sur le pont, il tomba à son tour. Ce fut alors une vraie débandade. Un officier supérieur arriva au galop, et donna la chasse aux fuyards.

— Grand-père, pourquoi donc les Français ne tiraient-ils pas sur cet officier ? »

Grand-père me répondit :

« A la guerre, mon petit, quoiqu'il se fasse quelquefois de grandes boucheries, on ne tue pas pour le plaisir de tuer. »

Je regardai mon grand-père d'un air étonné. Ce n'était pas là l'idée que nous nous faisions de la guerre, nous autres élèves du père Barré. Nos notions sur la guerre ressemblaient à celles des Peaux-Rouges Quand nous jouions à la guerre, tout le monde y passait (par métaphore, bien entendu). Nos règles étaient très simples ; dans la guerre au fusil et au canon, chacun des camps se cachait de l'autre ; le théâtre de l'action, c'étaient les futaies et les fourrés de Bucy. A un signal donné, chacun des deux camps marchait dans la direction de l'autre, les soldats passant furtivement d'arbre en arbre, et évitant de se montrer.

Le premier qui apercevait un ennemi criait : « Pan ! un tel. »

« Pan ! » c'était le coup de fusil. « Un tel » désignait l'ennemi visé, qui devait tomber mort à l'instant. Il y avait des chicaneurs qui ne voulaient pas mourir ; alors commençaient des discussions interminables entre le mort et son vainqueur. Un à un nous sortions de nos cachettes pour venir apporter notre témoignage et nos raisons, ou tout au moins pour huer le mort récalcitrant.

Une fois le mort bien et dûment mort, nous regagnions nos lignes, et la guerre recommençait. Généralement, le combat finissait faute de combattants, la règle étant de tuer tout le monde, officiers et soldats, dès qu'ils se laissaient entrevoir.

L'hiver, nous nous battions à coups de boules de neige. Nos règlements militaires étaient aussi sauvages qu'en été ; tout tuer, point de prisonniers : c'est embarrassant à garder.

Voilà quelles étaient mes idées sur la guerre. Je les appliquais tout naturellement à la grande guerre que se font les hommes entre eux. Je ne pouvais comprendre qu'ayant un ennemi, surtout un officier à sa

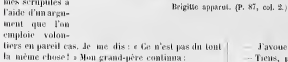
portée, mon arrière-grand-père ne fit pas aussitôt faire feu sur lui. On doit tuer le plus d'ennemis possible en vertu de l'axiome : Plus on en tue, moins il en reste.

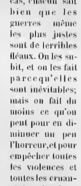
« Mais, objectai-je à mon grand-père, si on ne tue pas pour le plaisir de tuer, alors pourquoi fait-on la guerre ? »

Grand-père me répondit : « Les peuples se font, ou du moins devraient se faire la guerre à la dernière extrémité, et quand tous les autres moyens ont échoué pour régler les difficultés qu'ils ont ensemble.

— Les peuples sont joliment bêtes de se faire la guerre, au lieu de venir te consulter. Je suis bien sûr que tu trouverais moyen d'arranger leurs affaires comme celle de Mouratier et de Gimel. »

A peine avais-je prononcé ces paroles que je me repentis d'avoir dit que les peuples étaient bien bêtes. Car si les peuples méritaient d'être grondés pour négliger de recourir à mon grand-père, je le méritais bien davantage, moi qui, après lui avoir remis mon affaire entre les mains, la lui avais reprise pour l'arranger moi-même. Mais je calmai bien vite mes scrupules à l'aide d'un argument que l'on emploie volontiers en pareil cas. Je me dis : « Ce n'est pas du tout la même chose ! » Mon grand-père continua :





Brigitte apparut. (P. 87, col. 2.)

« En attendant que les peuples suivent ton avis, ils se font la guerre pour bien des raisons, par exemple pour venger une insulte faite au drapeau.

— Mais, grand-père, qu'est-ce que ça peut lui faire au drapeau, qu'on l'insulte, puisque ce n'est qu'une étoffe au bout d'un grand bâton ?

— Ah ! voilà ! me dit mon grand-père ; le drapeau est un symbole. Un symbole c'est le signe visible d'une chose invisible. Dans le drapeau, la chose visible c'est le bâton et l'étoffe qui flotte au bout ; la chose invisible c'est l'honneur du pays dont le drapeau porte les couleurs. Ainsi le drapeau tricolore est le symbole de l'honneur de la France. Quand un autre peuple insulte la France, on dit qu'il a insulté le drapeau français. Tu as vu le drapeau que l'on met à la mairie, les jours de grande fête ? tu as vu aussi les drapeaux des régiments qui passent quelquefois par ici, musique en tête ?

— Oui, grand-père.

— Le drapeau du régiment représente l'honneur du régiment : les hommes se font tuer pour que l'ennemi ne prenne pas le drapeau du régiment, parce que c'est une insulte pour lui d'être pris ; ils se font tuer aussi pour prendre les drapeaux de l'ennemi.

— Je comprends très bien.

— Eh bien donc, comme je te le disais, on fait la guerre pour venger les injures du drapeau ; on fait la guerre pour défendre le pays : ça, c'est la guerre sacrée, c'est pour faire cette guerre-là que les sept Jousserand étaient partis ; on fait encore la guerre pour prendre des provinces au voisin : ça, c'est une mauvaise guerre, une vilaine guerre. Ceux qui la font réussissent quelquefois à prendre des provinces ou des royaumes entiers, et ils triomphent pendant quelques temps ; mais Dieu est juste, et le bien mal acquis ne profite jamais. Il arrive toujours un moment où les preneurs de provinces sont forcés de rendre gorge.

» Dans tous les cas, chacun sait bien que les guerres même les plus justes sont de terribles fléaux. On les subit, et on les fait parce qu'elles sont inévitables ; mais on fait du moins ce qu'on peut pour en diminuer un peu l'horreur, et pour empêcher toutes les violences et toutes les cruautés inutiles. Comprends-tu ?

— J'avoue que je ne comprends pas trop.

— Tiens, par exemple, quand mon père est resté près du pont de bois, pourquoi y est-il resté ! était-ce pour le plaisir de se faire tuer ?

— Non, grand-père.

— Était-ce pour tuer le plus d'ennemis possible ? » J'allais répondre : « Oui ; » mais je repensai à ce que mon grand-père m'avait dit, et je répondis : « C'était pour arrêter l'ennemi le plus longtemps possible.

— Très bien, mon petit ; et la preuve, c'est qu'à chaque instant il tirait sa montre de son gousset, et disait : « Bonne affaire, voilà encore tant de minutes de perdues pour l'ennemi, et de gagnées pour les nôtres. » Te souviens-tu aussi de ce que lui avait dit le sergent Marguet, en l'embrassant ?

— Je ne l'oublierai jamais, repris-je en relevant fièrement la tête : car je considérais les paroles du sergent Marguet comme un titre de noblesse pour les Jousserand.

— Redis-les un peu, pour voir.

— Il a dit : « Viens çà que je t'embrasse ; tu es un homme et tu sauras te faire tuer utilement. »

— C'est bien cela, dit mon grand-père, en me posant doucement la main sur le front. Eh bien, mon petit, de même qu'on ne doit pas se faire tuer inutilement, on ne doit pas tuer sans nécessité. Voilà pourquoi mon père avait dit à ses hommes : « Vous tirerez jusqu'à la dernière cartouche sur tous ceux qui viendront au pont ; et voilà aussi pourquoi il ne faisait pas tirer sur l'officier, quoiqu'il fût à portée. Une troisième troupe vint à l'attaque, conduite par l'officier en personne. L'attaque fut repoussée et cette fois l'officier fut tué. Il s'était condamné lui-même en mettant le pied sur la première planche !

» A partir de ce moment, les ennemis semblèrent avoir renoncé à prendre le pont. Le feu brûlait toujours, et s'était communiqué de travée en travée.

« Voilà qui va bien, dit mon père en regardant encore à sa montre » ; et chaque fois qu'une planche ou une poutre embrasée tombait dans la rivière, en sifflant au contact de l'eau, il disait : « C'est de la très bonne besogne. »

» Comme les ennemis restaient en vue, sans faire aucun mouvement, mon père dit à ses hommes : « Mes enfants, ces gaillards-là sont trop tranquilles, ils doivent nous préparer un plat de leur métier.

— Quel plat? lui demanda un garçon de Châteauroux, qui était tout près de lui.

— Les arbres empêchent de voir ce qui se passe ; mais je suis presque sûr qu'ils ont envoyé du monde en amont ou en aval, on peut-être des deux côtés à la fois, pour tâcher de découvrir quelque barque.

— Oh bien ! dit le garçon de Châteauroux, s'ils veulent passer dans des barques ils y mettront le temps ; et puis, dans les barques de ce pays-ci, qui sont comme des coquilles de noix, ils ne pourront toujours pas faire passer les chevaux et les canons.

— Ils n'ont pas renoncé au pont, reprit mon père ; ils vont tout simplement nous envoyer de l'infanterie, pour nous déloger d'ici.

— Diable ! marmotta le garçon de Chateauroux.

— Si tu tiens à ta peau, lui dit mon père, tu peux partir maintenant.

— Je partirai quand tu partiras, pas avant.

— Les enfants ! dit mon père à haute voix, ces gaillards-là ont dû envoyer du monde chercher des bateaux. D'un moment à l'autre, nous pouvons être cernés. Ceux qui veulent partir peuvent partir, il suffit qu'il en reste trois ou quatre pour tirer sur les gens qui feraient mine de s'approcher de l'autre côté du pont. Ça flambe bien, ça gagne tout du long ; mais si nous laissions ces gens-là travailler à leur aise, ils auraient bientôt fait d'éteindre le feu et de boucher le trou, il n'est pas encore assez large. »

» Juste comme il finissait de parler, quelque chose qui ressemblait à un éclair brilla sous les grands arbres de l'autre côté de l'eau ; une violente détonation fut répétée par les échos, une petite fumée blanche s'éleva au-dessus de l'endroit où l'éclair avait brillé, et au même instant une volée de mitraille coupa les branches des arbres derrière lesquels la petite troupe était embusquée. C'était comme une grêle de mars.

« Trop haut ! dit mon père en riant. Ils ont eu peur d'endommager leur pont. »

» Ne voyant rien bouger, les ennemis risquèrent une quatrième troupe, qui s'avança prudemment et lentement. Elle fit halte bien avant d'arriver au pont. Deux hommes s'en détachèrent.

« Numéro un et deux voilà pour vous, » dit mon père.

» Numéro un et deux apprêtèrent leurs armes et tirèrent presque en même temps. Les deux hommes tombèrent côte à côte, et le reste de la troupe, qui avait probablement des ordres, se replia tranquillement

» En ce moment il y eut un long craquement ; le tablier de la troisième travée, dans toute sa longueur, s'affaissa lentement. Comme il brûlait par le bout pendant, des langues de flammes montèrent tout du long, et ce fut une flambee aussi belle que celle du feu de la Saint-Jean.

« Voilà de l'ouvrage proprement fait ! dit mon grand-père. Mes enfants, si le sergent Marguet était là, je crois qu'il dirait de sonner la retraite. Attention, demi-tour à gauche. Maintenant, à quatre pattes, sans fausse honte, et filons dans les broussailles. »

» Tous les hommes se mirent à quatre pattes et filèrent comme des lapins dans une garenne. Mon père cria halte ; les hommes s'arrêtèrent, toujours à quatre pattes. « Relevez-vous, » dit mon père. Il était debout au milieu d'un sentier qui courait à travers bois.

» Deux coups de feu retentirent presque en même temps ; mon père porta sa main à sa poitrine et serait tombé la face contre terre, si le garçon de Châteauroux ne l'eût retenu en le prenant à bras le corps.

» A cinquante pas plus loin, un soldat ennemi tombait la figure en avant, les bras étendus.

» Le soldat ennemi avait tiré sur mon père, et l'un des nôtres avait tiré sur lui.

« C'est bien ce que j'avais dit, murmura mon père. Ils ont trouvé des bateaux. Les enfants ! j'ai mon compte, ne vous faites pas tuer inutilement. Laissez-moi là. N'importe ! nous pouvons nous vanter d'avoir bien travaillé. »

» Les hommes refusèrent de l'abandonner, et il dut se laisser emporter sur une civière.

» Le soldat ennemi barrait le sentier.

« Est-il mort? demanda mon père.

— Non, sergent, mais il n'en vaut guère mieux.

— Le sang l'étouffe, dit mon père après l'avoir regardé avec attention. Adossez-le contre un arbre. Non, pas contre celui-là ; voyez donc cette grosse fourmilière : le pauvre malheureux serait dévoré vivant, les fourmis entreraient dans la blessure.

» Attendez, dit-il, après avoir bu quelques gorgées d'eau dans une gourde que le garçon de Châteauroux lui avait portée aux lèvres. Attendez, donnez le reste à ce pauvre diable. »

— Ah par exemple, grand-père ! m'écriai-je avec indignation.

— Par exemple, quoi? me demanda grand-père en souriant.

— Ce méchant soldat ne méritait pas cela, repris-je vivement. Il avait tiré sur ton père. Moi, je l'aurais laissé manger par les fourmis.

— Ce soldat, en tirant sur mon père, n'avait fait que son devoir. Le soldat français qui avait tiré sur lui avait fait son devoir aussi. Mais, mon cher petit, dès qu'un soldat est hors de combat, ce n'est plus un ennemi. On ne tient pas à ce que les gens meurent, on tient à ce qu'ils soient hors d'état de nuire, et ce pauvre diable ne pouvait plus faire aucun mal. A la distance où l'on tire, dans les batailles, on ne sait pas ce que l'on fait, et l'on tue beaucoup de gens que l'on se contenterait de blesser et de mettre hors de combat, si l'on était maître de ses coups.

— C'est drôle tout de même.

— Cela te paraîtra moins drôle quand tu y auras réfléchi et que tu seras plus en âge de raisonner. Cela est si vrai que l'on tient pour infâmes ceux qui achèvent les blessés sur le champ de bataille. On les fait passer en jugement et on les pend ignominieusement. »

Toutes mes idées sur la guerre étaient encore une fois complètement bouleversées. Cependant, comme je n'avais pas mauvais cœur, le côté généreux et chevaleresque de cette loi de guerre frappa mon imagination.

Le hulan tomba. (P. 82. col. 1.)

Elle la frappa même si bien qu'il en sortit plus tard une réforme importante que j'eus l'honneur d'introduire dans les lois qui régissaient la guerre des écoliers, à Montigny. Cette réforme consistait à faire des prisonniers, à épargner les blessés, et à pendre (c'est-à-dire à faire le simulacre de pendre) ceux qui les achevaient sur le champ de bataille. Cette réforme, comme toutes les réformes utiles, eut beaucoup de peine à s'introduire. Les élèves du père Barré étaient routiniers et pleins de vieux préjugés; et puis, pour dire toute la vérité, elle avait le tort d'être présentée par un personnage éminemment impopulaire.

Mais plus tard, quand ce personnage se fut fait une meilleure réputation, la réforme fut mise à l'essai. Les plus récalcitrants finirent par l'accepter, parce qu'elle introduisit une grande variété dans le jeu de la guerre. La cour martiale, surtout; oh! la cour martiale!

Les jeux des enfants ont une influence considérable sur le développement de leurs idées, et la formation de leur caractère. La réforme que grand-père m'avait suggérée sans y songer, eut deux résultats importants. Dans nos arrangements de jeu, le rôle odieux de celui qui achève les blessés était dévolu à celui qui s'était montré mauvais camarade; et la cour martiale le mettait sur la sellette avec une sévérité qui lui donnait à réfléchir. Le second résultat, le voici. Pas un des garçons

de Montigny-sur-Indre, et il y en avait cependant de bien rudes et de bien grossiers, n'arrivait au régiment sans être profondément pénétré de cette idée que l'on commet une infamie en achevant un blessé. C'est quelque chose qu'une idée généreuse bien implantée dans une cervelle étroite : une idée est presque toujours le germe d'une autre idée.

X

Respect aux blessés. — Brigitte me pose une question et m'embrasse.

En y réfléchissant bien, je crois que si la doctrine généreuse du respect des blessés fit si rapidement son chemin dans ma tête, c'est que je fus frappé d'un souvenir tout récent. Il y avait, ce me semble, quelque chose de cette doctrine dans deux paroles que Camus m'avait adressées. La veille, lorsque j'étais tombé dans la poussière, après l'avoir grossièrement insulté, il m'avait dit : « Je n'ai pas voulu te frapper à terre. » Le matin même, il avait déclaré qu'on ne donne pas de raclée à quelqu'un qui ne se défend pas.

Mon impopularité, dans l'école, venait de ce que je n'avais pas un bon caractère, et puis de ce que j'avais de moi une très haute opinion. Sans avoir jamais rien fait qui me distinguât des autres, je me jugeais supérieur à eux, et parfois, cette opinion, déplaisante pour les autres, se marquait au dehors par des airs suffisants et des regards dédaigneux.

Jusqu'à ce jour mémorable, méprisant tout ce qui n'était pas moi, je ne m'étais jamais comparé à personne. Ce jour-là, la comparaison se fit d'elle-même et s'imposa à moi.

Qu'est-ce que j'étais, comparé à mon grand-père et aux Jousserand dont il me racontait l'histoire? Qu'est-ce que j'étais, comparé à Camus, dont les paroles généreuses, s'accordaient si bien avec les idées de mon grand-père? Et cependant, ce n'était pas un Jousserand, lui; jamais de sa vie il n'avait eu un grand-père comme le mien, et son père était un gros brave homme, tout rond et tout vulgaire. Quand je lui avais proposé mon amitié, au lieu de sauter dessus, comme quelqu'un qui se sent honoré, il l'avait écartée, ou tout au moins ajournée, absolument comme s'il eût été un Jousserand et moi un simple Camus.

Le proverbe dit familièrement: Un clou chasse l'autre. Il y avait en ce moment dans mon âme un clou qui chassait l'autre. L'orgueil de famille, avouable et légitime, fécond en bonnes actions et en inspirations généreuses, poussait du coude l'autre orgueil, ce méchant petit orgueil personnel, si stérile et si déplaisant. L'orgueil personnel faisait une toute petite place au nouveau venu, une bien petite place, il est vrai; mais Rome n'a pas été bâtie en un jour.

C'est tout de même une drôle de chose, de se mettre à réfléchir. Une idée en amène une autre. C'est comme quand on dévide un cocon de ver à soie; on a beau dévider le fil de soie et le pelotonner, on n'a jamais fini ; surtout quand on fait cette opération en classe, en grand danger d'être surpris par le père Barré.

Comment grand-père pouvait-il si bien connaître le cœur de son petit garçon? Comment faisait-il pour deviner quand il était bon de lui dire : « A quoi penses-tu? » et quand il valait mieux l'abandonner à ses réflexions. Pendant que je dévidais mon petit cocon, et que mes idées s'embrouillaient et se débrouillaient tour à tour, il demeurait immobile dans son fauteuil d'osier, les deux mains sur les deux bras du fauteuil, jouissant de la matinée qui était belle et fraîche, ou du moins faisant semblant d'en jouir, comme un homme disposé à garder le silence. Il clignait un peu les yeux et il souriait presque en regardant le bleu du ciel par les trouées de la tonnelle, les feuilles de la clématite et de la vigne vierge que la brise agitait tout doucement, les abeilles qui entraient comme des folles et ressortaient aussitôt en se disant : « Laissons le grand-père tranquille, le voilà dans ses réflexions. »

« Oui, mais, lui dis-je, comme si notre conversation n'avait pas subi la moindre interruption, je comprends que ton père n'ait pas laissé manger cet homme par les fourmis ; pourtant il n'était pas forcé de lui donner de son eau, quand il n'en avait peut-être pas assez pour lui-même. »

Grand-père ne changea pas de position ; seulement, il abaissa ses yeux sur moi, et me répondit. « Les sept Jousserand étaient bons comme leur père. »

« Attrape! » me dis-je en moi-même, non sans quelque confusion.

Deux circonstances cependant m'empêchèrent de prendre trop à cœur ce que j'avais d'abord regardé comme une petite malice. D'abord mon grand-père avait dit cela tout simplement, pour répondre à ma réflexion, et je vis bien en regardant sa figure qu'il n'avait pas l'intention de me dire : « Et toi, tu n'es pas bon comme eux. » En second lieu, si je n'étais pas bon comme eux (ce que ma conscience me disait clairement), j'avais du temps devant moi, et je comptais bien leur ressembler un de ces jours, en imitant mon grand-père. Les enfants ont l'imagination vive et prompte, et regardent volontiers comme accompli ce qu'ils ont à peine projeté. Comme l'expérience ne m'avait point encore montré mon erreur, je tins la chose pour probable, et même pour prochaine. Ayant ainsi arrangé les choses à mon entière satisfaction, je revins à l'histoire et je demandai à mon grand-père:

« Est-ce qu'il est mort de sa blessure ?

— Oui, mon enfant, me répondit-il d'un ton grave, il est mort de sa blessure.

— Oh! grand-père, lui dis-je d'un ton de reproche, comme ton histoire finit mal ! »

Il reprit avec douceur · « Si c'était un conte fait à plaisir, je pourrais te dire tout ce que je voudrais, par exemple que mon père est devenu général

— Ce serait bien plus joli et bien plus amusant, lui dis-je en le regardant avec des yeux suppliants, comme s'il était en son pouvoir de faire que ce qui avait été n'eût pas été.

— Ce serait peut-être plus joli et plus amusant, ré-

pondit-il avec indulgence, mais ce ne serait certainement pas si beau.

— Oh! grand-père.

— Tous les hommes doivent mourir un jour ou l'autre : tu n'as peut-être pas pensé à cela? »

Je le regardai avec surprise. J'avais vu passer bien des enterrements, mais sans songer, une seule fois, que la mort était le cas de tous les hommes, sans exception.

« Mon grand-père est mort, reprit-il d'un ton ferme, mes parents sont morts, les tiens aussi; je mourrai un jour. »

Je lui saisis la main, tout consterné! Non! je n'avais jamais pensé à cela

« Toi-même, reprit-il en souriant, tout jeune que tu es, tu es destiné à mourir quand Dieu jugera qu'il est temps de te rappeler à lui. »

Cette seconde prédiction m'épouvanta beaucoup moins que la première.

« Grand-père, m'écriai-je d'un ton résolu, je ne veux pas que tu meures, ou bien alors je veux mourir avec toi. Qu'est-ce que je deviendrais tout seul? »

Il sourit doucement: « Tous les jours, me dit-il, il meurt des grands-pères, et Dieu prend soin de leurs petits-enfants. »

Je me cramponnai à mon idée, et l'esprit d'obstination reparut en moi. Seulement, je me contentai de secouer violemment la tête sans grogner comme d'habitude.

« Pauvre petit, me dit mon grand-père, je comprends bien ton idée, va! Mais je suis sûr que tu vas comprendre la mienne aussi. Je vois que nous commençons joliment à nous entendre, nous deux. »

Je secouai encore la tête avec violence, mais toujours sans grogner.

« Vois un peu, reprit mon grand-père, sans s'irriter de ma mauvaise volonté; si moi, quand j'étais petit garçon, j'étais mort avec mon grand-père, toi, mon enfant, tu n'aurais pas, à l'heure qu'il est le grand-père qui t'aime et que tu aimes, qui te parle des Josserand d'autrefois, qui tâche de te guider dans la vie, et de faire de toi un homme bon et digne du nom que tu portes. »

C'était si évident que je cessai de remuer la tête; mais j'avais le cœur bien gros, en pensant que mon grand-père s'en irait un jour, me laissant tout seul.

« Revenons, me dit doucement mon grand-père, à ce que nous disions tout à l'heure. Puisque tous les hommes sont condamnés à mourir chacun à son tour, l'homme le plus digne d'envie n'est-il pas celui qui fait la plus belle mort? Mon petit ami, retiens bien ceci pour t'en souvenir plus tard : il n'y a rien au monde de plus beau que de mourir pour sa patrie. »

En général, ce qui est très grand et très beau est en même temps très simple, et les enfants eux-mêmes en sont frappés. Ce que grand-père venait de me dire, m'entra d'un seul coup en plein cœur, pour n'en jamais sortir.

Grand-père, quand il m'avait dit quelque chose qu'il voulait graver dans ma mémoire, évitait toujours d'insister sur le moment; il me laissait réfléchir un peu à ce que je venais d'entendre, et n'y revenait que plus tard, quand l'occasion s'offrait d'elle-même.

Il se remit à regarder de nouveau le bleu du ciel à travers les trouées de la tonnelle, et parut s'intéresser plus que jamais au mouvement des feuilles et au va-et-vient des abeilles.

Mes réflexions aboutirent à cette phrase: « Grand-père, c'est mardi prochain la composition des prix en histoire, il faut que j'aille étudier avant le déjeuner.

— Seras-tu prêt? me demanda-t-il.

— Je l'espère, mais je n'en suis pas sûr. J'ai perdu beaucoup de temps. »

Il ne me gronda pas d'avoir perdu du temps, et même il ajouta d'un ton enjoué: « Au risque de t'en faire perdre encore, il faut que je te montre quelque chose.

— Quoi donc, grand-père?

— Tu vas voir. »

En ce moment, Brigitte apparut à l'entrée de la tonnelle, tenant à la main une demi-douzaine de poireaux qu'elle venait d'arracher, et dont elle secouait la terre, tout en s'avançant vers nous. En vérité, Brigitte semblait faire exprès de venir toujours nous interrompre quand mon grand-père avait quelque chose à me dire ou à me montrer.

« Monsieur, dit-elle à mon grand-père, j'aime à croire qu'il vous a dit pourquoi il avait décampé avant le jour, comme un maçon qui va en journée.

— Elle me désignait du bout de sa botte de poireaux.

— Ma foi non! répondit mon grand-père en riant, nous avons causé de tant de choses que j'ai oublié de le lui demander.

— Ça n'est pas naturel, reprit Brigitte en regardant tour à tour mon grand-père et sa botte de poireaux d'un air soupçonneux. On ne me fait pas prendre des vessies pour des lanternes. Ça n'est pas naturel, et ça ne vous ressemble pas. Oh! faites-moi des signes tant que vous voudrez, ce n'est pas ça qui m'empêchera de dire ce que je pense. Vous me connaissez bien! quand je pense une chose, le juge de paix ne m'empêcherait pas de la dire en plein tribunal. Il faut être indulgent avec les enfants, mais il ne faut pas être faible. Puisque je vous dis que tous vos signes n'y feront rien, vous feriez aussi bien de vous tenir tranquille. Il faut que Paul sache ce qu'il doit savoir, et puisque vous n'avez pas le courage de le lui dire, c'est moi qui m'en charge. Oui ou non, avez-vous été inquiet ce matin, en vous réveillant, lorsque vous avez vu que le nid était vide et l'oiseau envolé? Un bel oiseau, ma foi oui, parlons-en!

— J'avoue, dit mon grand-père en hésitant, que j'ai été d'abord un peu inquiet.

— Un peu inquiet est joli. Paul, pour une pauvre petite fois, je suis obligée de te dire de ne pas croire ton grand-père. Monsieur, c'est dur pour vous, ce que je dis là, mais vous vous l'êtes attiré. Jour de Dieu! un

peu inquiet! Alors pourquoi donc vous tordiez-vous les mains en disant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit rien arrivé à mon pauvre enfant ! »

Mon grand-père essaya de protester ; mais Brigitte, avec une obstination qui me rappelait la mienne, répétait : « Si ! vous avez dit ça ; si ! vous avez dit ça. Vous vous êtes habillé sans savoir ce que vous faisiez ; pour la première fois depuis que je vous connais, vous ne vous êtes pas rasé en vous levant. »

Grand-père porta vivement la main à ses joues et à son menton, et prit un air si penaud que Brigitte eut pitié de lui et tourna son indignation contre moi.

« Méchant garnement, me dit-elle avec véhémence, voilà pourtant ce que tu as fait. »

Je ne lui dis pas qu'elle m'ennuyait, et, chose plus étonnante encore, je ne songeai même pas à le lui dire : « Grand-père, murmurai-je d'une voix humble et suppliante, je suis bien fâché de ce que j'ai fait ; si j'avais su... » et je me mis à embrasser passionnément mon pauvre grand-père.

Pendant ce temps-là, Brigitte ricanait « C'est, dit-elle, comme cet homme, dans je ne sais plus quel conte ; il avait coupé le cou à son garçon, pour voir si son couteau avait le fil. Ensuite, il disait à sa femme : « Je suis bien fâché de ce que j'ai fait, si j'avais su... » Voilà-t-il pas une belle consolation pour la mère !

— Heureusement, dit mon grand-père d'un ton conciliant, que notre affaire n'est pas si grave. »

Tout à coup, sans que rien eût pu faire prévoir ce coup de théâtre, Brigitte jeta sa botte de poireaux sur la table d'ardoise, avec une énergie surprenante, se précipita sur moi, m'arracha des bras de mon grand-père, et se mit à m'embrasser impétueusement. Dans les intervalles des embrassades, elle répétait alternativement : « Je ne suis pas un chien sans cœur ! » et : « Ça m'avait tapé sur les nerfs ! »

Un peu effrayé d'abord de la brusquerie de son attaque, je finis par me laisser faire sans résistance, et même je m'enhardis jusqu'à l'embrasser à mon tour. Jusqu'à ce jour-là, j'avais cru que Brigitte ne m'aimait pas, et qu'elle me supportait uniquement à cause de mon grand-père. Honteuse sans doute de sa faiblesse, elle me rejeta à mon grand-père aussi brusquement qu'elle m'avait enlevé. Ayant redressé son bonnet, qui était un peu de travers, elle ramassa ses poireaux très méthodiquement, et dit, avec le calme d'une personne qui n'aurait jamais connu que de nom les émotions humaines : « Tout ça ne nous apprend pas ce que tu es devenu, enfant prodigue ! »

Grand-père lui dit malicieusement : « Si tu avais commencé par là, il y a longtemps que nous le saurions. »

Brigitte, toujours prompte à la risposte, lui répliqua : « Il y a encore bien plus longtemps que nous le saurions, si vous n'aviez pas tant bavardé. En débitiez-vous, en débitiez-vous ! J'avais beau rôder autour de la tonnelle, tousser, crier après Muguette : vous ne vous occupiez pas plus de moi que si j'avais été un pauvre chien ; et encore un pauvre chien, vous vous en seriez occupé, tandis que moi, j'ai été obligée, pour me donner une contenance, d'arracher des poireaux dont je n'avais que faire. Oh ! ils ne seront pas perdus pour cela, soyez tranquille ; nous les mangerons à la sauce blanche, comme des asperges ! C'est une idée cela, à moins que... Bref, petit Paul, où étais-tu ce matin ? »

A suivre. J. GIRARDIN.

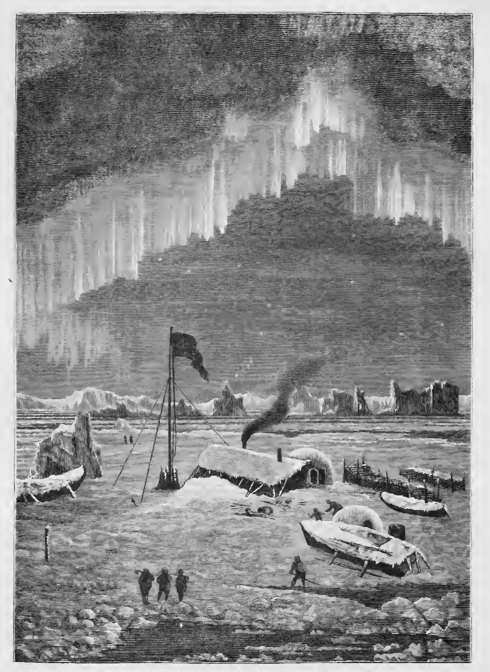
LES AURORES POLAIRES

Nous avons parlé déjà des longues nuits de l'hiver polaire[1], et nous avons essayé de dépeindre la pénible impression qu'elles provoquent sur l'esprit du voyageur qui parcourt les mers glaciales.

Il faut dire toutefois que ces nuits ne sont pas toujours profondes ; l'obscurité s'illumine parfois, et le navigateur, perdu au milieu de ces solitudes glacées, devient le témoin d'un des plus beaux phénomènes que présente la nature. Une faible lueur apparaît au nord, grandit, se développe ; on dirait le lever de l'aurore. En un point particulier du ciel que nous indiquerons tout à l'heure, il se forme comme un voile nébuleux qui monte lentement et s'arrête à une hauteur de 8 à 10 degrés. Ce segment est d'abord obscur ; en quelques instants il passe du brun au violet, au blanc, au jaune. Tout à coup, des rayons de lumière partent de l'arc brillant et montent jusqu'au zénith. « Tantôt, dit Humboldt, les colonnes de lumière paraissent mélangées de rayons noirâtres semblables à une fumée épaisse ; tantôt elles s'élèvent simultanément sur différents points de l'horizon, et se réunissent en une mer de flammes dont aucune peinture ne saurait rendre la magique splendeur : car à chaque instant de rapides ondulations en font varier la forme et l'éclat. » Bientôt les rayons se rassemblent, forment une magnifique couronne, « espèce de dais céleste, brillant d'une lumière douce et paisible ». Puis, les rayons se raccourcissent, se décolorent, et disparaissent. La couronne et les arcs lumineux se dissolvent.

Quelquefois, un spectacle plus intéressant encore s'offre aux habitants des régions polaires. Écoutons la description que M. Martins nous donne du phénomène qu'il a observé au Spitzberg et en Laponie. « Parfois, dit-il, de *longues draperies dorées* flottent au-dessus de la tête du spectateur, se replient sur elles-mêmes de mille manières et ondulent comme si le vent les agitait... Le plus souvent un arc lumineux se dessine vers le nord, un segment noir le sépare de l'horizon et contraste par sa couleur foncée avec l'arc d'un blanc éclatant ou d'un rouge brillant qui lance des rayons, s'étend, se divise et représente bientôt un éventail lumineux... Alors le ciel semble une cou-

1. Voy. page 71, *Le soleil de minuit.*



Une aurore polaire dans les régions arctiques. (P. 88, col. 2.)

pole de feu; le bleu, le vert, le jaune, le rouge, le blanc, se jouent dans les rayons palpitants de l'aurore... Mais ce brillant spectacle dure peu d'instants, la couronne cesse d'abord de lancer des jets lumineux, puis s'affaiblit peu à peu; une lueur diffuse remplit le ciel; çà et là quelques plaques lumineuses semblables à de légers nuages s'étendent et se resserrent avec une incroyable rapidité, comme un cœur qui palpite. Bientôt ils pâlissent à leur tour, tout se confond et s'efface; l'aurore semble être à son agonie: les étoiles, que sa lumière avait obscurcies, brillent d'un nouvel éclat, et la longue nuit polaire, sombre et profonde, règne de nouveau en souveraine sur les solitudes glacées de la terre et de l'océan. »

Ces belles apparitions sont connues sous les noms d'aurores boréales et d'aurores polaires. Ces deux noms sont tous deux inexacts. Acceptons le mot aurore, qui, s'il ne s'applique plus à l'heure dorée, *aurea hora*, qui précède le lever du soleil, nous donne néanmoins une idée assez juste de l'apparence du phénomène; mais supprimons le mot boréal qui semblerait indiquer que cette aurore se manifeste exclusivement dans notre hémisphère. Les régions glaciales qui entourent le pôle sud sont également les témoins de semblables apparitions; malheureusement les expéditions au pôle sud sont assez rares et nous n'avons qu'un petit nombre d'observations relatives à ces phénomènes. Forster, qui accompagna le célèbre Cook dans son voyage autour du monde, nous a laissé un récit d'une brillante aurore observée, en 1773, dans l'hémisphère sud. Cette aurore présentait les mêmes apparences que l'aurore dite boréale · seulement, au lieu des teintes variées qu'on voit dans le nord, la lumière était uniformément blanche et claire. Des voyageurs modernes ont confirmé ces observations.

Le nom d'*aurore polaire* ne nous semble pas complètement justifié: car s'il est vrai que c'est surtout vers les pôles que ce phénomène est le plus souvent aperçu et qu'il acquiert son plus entier développement, il n'est pas moins vrai qu'on l'observe aussi sous nos latitudes. Disons de suite cependant que les belles aurores n'apparaissent que rarement dans nos climats, tandis qu'on peut les apercevoir presque chaque nuit au pôle. Bravais, durant son séjour hivernal à Bosekop, en a compté 153 dans l'espace de 218 jours. Nos lecteurs se rappellent peut-être que pendant le siège de Paris, le 24 octobre 1870, une magnifique aurore polaire apparut sur notre horizon. Vers sept heures du soir, on aperçut une immense nuée rougeâtre qui fit croire à quelques personnes qu'un incendie considérable, allumé par les Allemands, consumait un ou plusieurs villages du nord de Paris. Seuls les astronomes ne s'y trompèrent pas; nous dirons dans un instant pour quelle raison. Tout à coup, de la nuée rouge s'élancent de larges jets de lumière rouge qui ne s'arrêtent qu'au zénith; en même temps le ciel est couvert d'une immense draperie rouge se déroulant avec des ondulations dorées. Mêlé à la foule qui contemplait ce beau spectacle, nous entendions les commentaires les plus bizarres. « Ce rouge, disaient les uns, c'est le sang répandu à Reischoffen, à Sedan, à Gravelotte. » — « Ce phénomène, disaient d'autres spectateurs, est une manifestation surnaturelle qui nous promet une éclatante revanche. » Hélas! nous n'avions pas le courage de sourire de ces illusions!

Nous nous expliquions, à la vue de ces apparences variées de l'aurore, les croyances superstitieuses qui régnaient au moyen âge. Quand de sévères historiens parlent « d'armées combattant dans les airs » ou de prodiges semblables, ne faisaient-ils pas allusion à l'aspect merveilleux et fantastique des aurores? Aujourd'hui encore certains peuples ont conservé les mêmes préjugés. Dans les jets de flamme de l'aurore boréale, dans le bruit lointain qui les accompagne quelquefois, les Lapons croient reconnaître les jeux mystérieux des âmes. Les Sibériens voient, au milieu des feux de l'aurore boréale, une foule d'esprits qui combattent dans les airs.

Comment se produisent les aurores? Nous serions bien embarrassé de répondre nettement à cette question. On a supposé qu'il existait, dans les hautes régions de l'atmosphère, des réserves de gaz hydrogène, gaz très inflammable comme l'on sait, et qui pouvaient s'enflammer par la décharge électrique qui s'opère entre les nuages. Cette explication semblait assez bien vérifiée par ce fait que l'aurore accompagne toujours des orages Malheureusement, en étudiant la lumière de l'aurore, les physiciens n'ont pas trouvé trace d'hydrogène, et l'on sait que certaines analyses (l'analyse spectrale) décèlent la présence d'infiniment petites quantités de matière.

On a supposé que l'aurore était due à l'éclairement produit par l'atmosphère lumineuse du soleil, et ce qui est bien curieux, c'est que chaque fois qu'on a observé une aurore, les astronomes ont constaté que la surface du soleil était le siège d'une grande agitation...

On a supposé... mais que n'a-t-on pas supposé? Ce que l'on sait, c'est que l'aurore polaire n'est pas un simple phénomène lumineux comme l'arc-en-ciel ou comme les halos. L'aurore, quelle que soit son origine, est certainement liée à des phénomènes *magnétiques*. Quand je parle de magnétisme, il n'est pas question, bien entendu, de la prétendue puissance de ces individus appelés magnétiseurs et dont le vrai nom est *charlatans*, qui endorment certains sujets, les font parler pendant leur sommeil et prédisent l'avenir. Le magnétisme est une branche sérieuse des sciences physiques qui comprend l'étude des propriétés des aimants. On sait qu'une aiguille d'acier aimantée suspendue horizontalement en son centre se place toujours dans une direction constante, qui est à peu près celle du nord-sud. Cette propriété de l'aiguille aimantée est utilisée dans la construction des boussoles.

L'angle que l'aiguille aimantée fait avec la ligne nord-sud s'appelle *declinaison*. D'une année à l'autre, cet angle varie d'une manière régulière. Ainsi, en l'an 1550, la partie de l'aiguille tournée vers le nord était à

l'*est* de la ligne nord-sud et faisait un angle de 8 degrés avec elle. Cet angle a diminué d'année en année et cent ans après, en 1666, l'aiguille se confondait avec la ligne nord-sud qu'on appelle aussi méridien. A partir de cette époque, la partie nord de l'aiguille a passé à l'ouest, faisant chaque année un angle de plus en plus grand; en 1830, cet angle avait atteint sa plus grande valeur Depuis, l'angle a diminué, l'aiguille se rapproche du méridien; il est en ce moment de 17 degrés.

Ce mouvement annuel de l'aiguille aimantée est extrêmement lent; si on l'observe tous les jours dans les observatoires, ce n'est pas, on le comprend, pour constater ces très petits déplacements. Mais on a remarqué qu'en dehors du mouvement régulier et extrêmement lent qui l'anime, l'aiguille aimantée était à certains moments violemment agitée. Ces mouvements s'observent dès qu'un orage apparaît; on comprend dès lors comment l'observation de cette aiguille permet aux météorologistes de prévoir les grands troubles atmosphériques.

Chaque fois qu'on aperçoit une aurore boréale, on constate que l'aiguille aimantée est affolée et inversement, quand cette aiguille oscille brusquement, si l'on ne peut constater la présence d'aucun orage, on peut être certain qu'on apercevra une aurore. Sans doute, on n'aura que rarement l'occasion d'admirer les belles apparitions dont nous avons donné la description; du moins, on apercevra des taches rougeâtres sur le ciel, qui ne seront autre chose que des plaques aurorales.

Un dernier fait va nous montrer l'analogie qui existe entre l'apparition des aurores et les phénomènes magnétiques. Nous avons dit que les aurores se présentaient au début du phénomène sous la forme d'un voile nébuleux placé en un point particulier du ciel. Ce point est celui où la direction de l'aiguille aimantée, suffisamment prolongée, viendrait percer le ciel.

ALBERT LÉVY.

PENDRAGON [1]

VI

Pendant cette conversation à demi voix et la conclusion de ce traité, une ombre se glissa tout à coup près de nous, s'allongeant au clair de lune sur le sol, et nous aperçûmes une femme voilée qui s'avançait vers Pendragon, et lui toucha doucement l'épaule.

Le Gaulois la regarda, mais ne dit pas un mot. Sous ses longs vêtements chaldéens ornés de reliques bizarres et de têtes de mort en ivoire, on aurait eu peine à deviner si elle était jeune ou vieille.

Samuel se pencha vers moi et dit tout bas :

« C'est sans doute une de ces vieilles Chaldéennes qui prédisent l'avenir au premier venu pour quelque menue monnaie d'argent ou de cuivre. Restons ici. Tu vas voir une scène curieuse. »

En effet tous les assistants voulurent connaître leur destinée, comme il est naturel à des hommes qui doivent se battre le lendemain et qui sont d'ailleurs en tout temps exposés à tous les hasards.

Héraclès, le vainqueur de Thèbes, voulut l'interroger le premier.

Il la saisit par le pan de sa robe et, l'attirant à lui de force, il s'écria :

« Eh! la vieille, veux-tu me dire ma bonne aventure ? »

Elle se retourna à demi, le regarda dédaigneusement et répondit :

« Que me donneras-tu, ivrogne ? »

En même temps elle écarta son voile à demi et laissa voir sa pâle figure, éclairée par des yeux noirs où se réfléchissait la flamme sombre du bivouac.

Héraclès reprit en riant :

« Là! là, vieille sorcière, je te donnerai ma main et mon amitié.

— Donne ta main d'abord. »

Elle regarda, fronça le sourcil, traça divers signes bizarres dans la paume de l'argyraspide et répliqua :

« Malheur à toi! Je vois du sang dans ta main! Malheur à toi! malheur à toi! celui qui tue avec le fer périra par le fer!...

— Enfin, dit Héraclès un peu troublé par ces paroles sinistres, nous allons combattre demain. Serai-je vivant après-demain ?

— Qui sait ? » répondit la Chaldéenne.

Et d'un mouvement prompt elle arracha le pan de sa robe à la main d'Héraclès et courut vers le Gaulois, comme pour implorer sa protection.

Déjà l'argyraspide se levait pour la poursuivre; mais le jeune Barbare étendit la main au-devant d'elle et dit d'une voix puissante et calme :

« Héraclès, laisse cette Chaldéenne, et va te rasseoir! Va! »

L'autre obéit en grondant comme l'hyène qui lâche sa proie et recule en voyant s'avancer le lion.

« Toi, maintenant, que me veux-tu ? demanda le Barbare.

— Te parler, maître, au nom de celle qui m'envoie. »

Pendragon la regarda, étonné.

« C'est une femme qui t'envoie!

— C'est une jeune fille... Mais je ne puis dire qu'à toi qui elle est. »

Le Gaulois se leva, drapa sur ses épaules un manteau de laine de Milet, teint de pourpre de Tyr et brodé d'or, et s'écarta de quelques pas avec elle en se rapprochant de la tente dans l'ombre de laquelle nous étions cachés tous deux, Samuel et moi.

Le juif me serra fortement le bras et me dit :

« Écoute. Ou je me trompe beaucoup ou nous allons apprendre quelque secret important. »

Pendragon n'était qu'à trois pas de nous, mais en

1. Suite. — Voy. pages 11, 27, 42, 59 et 74

pleine lumière, au clair de lune, aussi bien que la Chaldéenne.

Elle le regarda dans les yeux comme si elle avait cherché à lire dans l'âme du jeune Barbare. Je vis alors que c'était une femme de trente-cinq ou quarante ans, ce qui est la frontière de la vieillesse dans ces brûlants pays d'Orient où la vie est si courte, où les femmes se marient à douze ans et quelquefois plus tôt. Sa figure maigre et pâle avait été belle. Les traits avaient encore de la noblesse et le sourire avait de la grâce.

J'avais vu autrefois la pythie de Delphes sur son trépied, rendant ses oracles. La Chaldéenne lui ressemblait.

Comme elle le contemplait en silence, le Gaulois lui demanda :

« Que regardes-tu là sur mon visage et dans ma main ?

Les signes de l'avenir.

— Ah ! dit-il, tu te mêles de prédire ? ... Tu perds ton temps et ta peine avec moi, femme ! C'est aux lâches et aux imbéciles de craindre la mort et de vouloir connaître d'avance leur dernier jour.

— Tu ne crains pas la mort, Pendragon, mais tu aimes la vie, peut-être ?...

— Ah ! certes ! J'aime la vie, la gloire et la bataille comme tous ceux de ma race... Mais tu m'as appelé par mon nom. Qui te l'a dit ?


Samuel sortit de l'ombre (P. 94, col 1)

— Tout le camp le sait déjà et connaît ton premier exploit, répondit la Chaldéenne. On raconte que tu as enlevé ce soir un prisonnier de marque dans la tente de Darius. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, dit Pendragon. Et après ?...

— Après ?... continua la Chaldéenne, après ?... Eh bien, en soulevant un coin de la toile de la tente, Elle t'a vu revenir au camp et passer comme l'éclair aux acclamations de toute l'armée.

— Qui, Elle ?

— Je le l'ai dit : celle qui m'envoie. »

Le Gaulois réfléchit un instant et demanda :

« Elle est belle, au moins, celle dont tu ne veux pas me dire le nom.

— Plus belle que le soleil.

— Et jeune ?

— Quatorze ans. »

Ici Samuel me dit tout bas :

« Il ne lui reste plus qu'à demander si elle a une belle dot. »

Mais je lui fis signe de se taire.

La Chaldéenne ajouta, voyant qu'il ne l'interrogeait plus :

« Elle est du sang des rois et plusieurs l'ont déjà demandée en mariage, mais son père l'a refusée à tous. Il attendait un gendre digne d'elle et de lui. »

« Ah ! ah ! dit Samuel en ricanant un peu. Je crois que la proposition est assez claire. Voyons ce que va répondre notre Barbare. »

Mais Pendragon ne répliqua rien, si ce n'est :

« Enfin, que veux-tu de moi ? Ou que veut la princesse qui t'envoie ?

— Avant tout, reprit la Chaldéenne, montre-moi la main ouverte ! »

Le Gaulois obéit.

Après quelques instants elle s'écria :

« Pendragon, tu es né sous l'étoile d'Aldebaran, et tous les dieux travaillent à ton bonheur. Celle que tu choisiras sera la plus belle des femmes. Tu seras vainqueur, tu en feras une grande reine et elle fera de toi un homme heureux. »

Puis, tirant de sa tunique un objet qu'elle y tenait caché :

« Prends ce portrait, dit-elle, et regarde ! C'est elle !

— Ah ! s'écria le Gaulois après l'avoir longtemps regardé, que ta maîtresse a un regard plein de noblesse, de grâce et de majesté ! Par le dieu Teutatès, je traverserais, le sabre à la main, pour la voir elle-même, tout le continent de l'Asie !

— Tu n'iras pas si loin, répliqua la Chaldéenne. Elle est à trois cents pas de nous.

— Dans le camp macédonien ?

— Dans le camp. Elle est prisonnière d'Alexandre depuis la bataille d'Issus.

— Prisonnière ! s'écria Pendragon. Prisonnière ! Oh ! je la délivrerai quand je devrais, moi seul, livrer bataille à toute l'armée. »

La Chaldéenne reprit :

« Parle plus bas, on peut nous entendre. J'ai tiré son horoscope et lu dans les astres, le jour de sa naissance, que ma fille ne devait épouser que le plus beau, le plus brave et le plus généreux des hommes. Nous t'avons vu toutes les deux ce soir, et je sais maintenant, après avoir vu ta main et ton visage, que tu seras cet homme. C'est pour cela que je suis venue à toi.

— C'est ta fille ?

— Je l'appelle ainsi, et par tendresse elle m'appelle sa mère. Mais je ne suis que sa nourrice. Elle a perdu sa mère.

— Ton nom ?

— Arachosie.

— Et le sien ?

— C'est la princesse Drangiane, la fille d'Amalec, grand prêtre et roi de Babylone. »

Samuel se serra contre moi et me souffla tout bas.

« Attention ! attention ! Sosiclès, je crois, si tu sais en profiter, que ta fortune est faite.

— Et la tienne?

— Oh! la mienne sera toujours inachevée. Nous autres, nous aurions beau entasser les milliards sur les millions, nous n'aurions jamais couronné l'édifice. Nous sommes nés pour amasser l'or comme les autres pour le dépenser. Vous autres Grecs, vous aimez les monuments, les statues, les tableaux, tout ce qui est bien taillé, bien construit, bien sculpté, tout ce qui brille au soleil. Nous, nous aimons l'or, qui est un rayon du soleil lui-même.

— Chut ! Le Barbare va parler. »

Pendragon demanda :

« Nourrice, quel gage me donneras-tu de la foi de la belle princesse ? »

La Chaldéenne retira de son doigt une bague singulière dont le diamant brilla en réfléchissant la lumière de la lune, et le donna au jeune Gaulois.

« Voici son anneau de fiançailles, avec la devise en caractères bactriens : « *Crois. Espère.* »

— Et voici ma réponse, » répliqua le Gaulois.

En même temps il dégrafa le bracelet d'or qui entourait son bras gauche et le donna à la Chaldéenne.

« Regarde ces mots, dit-il, qui sont gravés sur le bracelet et qui signifient dans la langue de mon pays : « En avant et partout. » C'est la devise de ma race... Maintenant, que faut-il faire ? »

La Chaldéenne répondit.

« Drangiane est prisonnière. Elle croit que son père a été tué ou mis en prison par ordre de Darius. Elle veut fuir et le rejoindre. Veux-tu l'aider dans sa fuite? A ce prix, si son père est mort, qui seul peut disposer d'elle, tu seras son mari.

— Si je veux ! répondit Pendragon. A l'instant même. Mais Amalec lui-même est dans le camp. C'est lui que j'ai pris ce soir et emporté sur le dos de Nedjed en croyant emporter Darius. »

Arachosie leva les bras au ciel.

« Ah ! seigneur, qu'as tu fait ! s'écria-t-elle. Les voilà tous deux maintenant au pouvoir d'Alexandre ! »

Pendragon baissa la voix et raconta sans doute les détails de cette étrange aventure.

« Après tout, reprit-il tout haut, ce que ma main a fait, ma main pourra le défaire. Il n'est pas plus difficile de délivrer en même temps le père et la fille

Le Gaulois obéit. (P. 92, col. 2.)

que la fille toute seule. Avez-vous des chevaux ?

— Hélas ! non, répondit Arachosie. Je vous l'ai dit, seigneur, nous sommes tout à fait prisonnières. »

Le Gaulois tortilla sa moustache blonde d'un air pensif :

« Ah ! dit-il enfin, si j'avais là ce Samuel qui m'a prêté ce soir mille dariques !... je ne serais pas embarrassé. Il m'a dit qu'il vendait de tout et qu'il me laisait crédit sur ma mine. C'est justement l'homme qu'il me faut... Mais où le trouver maintenant ? Il est allé dormir, sans doute. »

Ici Samuel sortit de l'ombre et se montra.

« Vous avez besoin de moi, seigneur Pendragon ? » dit-il d'un air humble et protecteur tout ensemble.

Le Gaulois se mit à rire.

« Toi, dit-il, tu es comme les fées du pays d'Armor. Dès qu'on a besoin de toi, l'on te voit paraître...

— Pour votre service, seigneur Pendragon, il n'est rien que je ne fasse.

— En payant cher, n'est-ce pas ?

— Comme vous dites, seigneur... Mais je suis si peu sûr d'être payé !... Ce qu'on fait payer cher, voyez-vous, ce n'est pas l'argent en lui-même ; c'est le hasard qu'on va courir. Et moi, je suis aussi hardi avec mon argent que vous avec votre cimeterre. Je peux perdre mon argent, je peux en gagner dix fois davantage. Vous pouvez perdre la vie, vous pouvez gagner un royaume. Tenez-vous plus à votre vie que moi à mon argent ?

— Non certes, dit le Gaulois en riant toujours.

— Eh bien, seigneur, ne nous méprisons pas l'un l'autre, puisque nous risquons tous deux avec le même courage ce que nous avons de plus cher au monde.

— Aussi, je ne te méprise pas ; au contraire, tu me plais, et si jamais je gagne un royaume comme tu dis, tu ne te repentiras pas de m'avoir obligé.

— Enfin, que voulez-vous de moi, seigneur Pendragon ?

— Cinq chevaux, Samuel !

— Vous les aurez dans une demi-heure.

— Des chevaux de course, tu m'entends bien, et non des chevaux de bagages.

— Je vous les choisirai moi-même, légers comme le vent et prompts comme la tempête. Mais cinq, c'est trop peu. Il vous en faut un sixième.

— Pourquoi ?

— Pour permettre à celui qui vous les aura fournis de vous suivre.

— Tu veux venir avec nous ?

— Certes ! croyez-vous qu'Alexandre me laisserait la tête sur les épaules s'il savait que j'ai favorisé votre fuite ?

— Tu nous écoutais donc ?

— Seigneur Pendragon, quand on fait une affaire, il faut en connaître tous les risques aussi bien que les bénéfices.

— C'est vrai, dit le Gaulois. Mais si tu fuis avec les autres, tu vas laisser tes trésors dans le camp. Alexandre les confisquera ou les soldats les pilleront. Et qui sait si je pourrai te les rendre ! »

Samuel se mit à rire.

« Ce scrupule vous honore, seigneur Pendragon. Mais n'ayez pas d'inquiétude. Excepté sept ou huit mille dariques que j'ai toujours sur moi ou à ma portée pour le service de mes amis, ma fortune est en sûreté.

— Vraiment !

— Que voulez-vous ?... Nous autres, opprimés, bâtonnés, exterminés par tous les brigands de l'Europe et de l'Asie, nous n'avons trouvé qu'un moyen de mettre en sûreté cet or que tout le monde nous envie et qu'on nous arrache à coups de sabre en nous injuriant.

— Quel moyen ?

— Nous avons changé notre or en papier, et fondé une industrie qui fera son chemin dans le monde et que nous seuls aujourd'hui connaissons. Nous sommes banquiers, seigneur Pendragon. »

Le Gaulois le regarda avec étonnement.

« Banquiers ? dit-il. Qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce que vous pétrissez le pain ? Est-ce que vous vendez la viande ou le vin ? Qu'est-ce que votre banque, enfin ?

— Seigneur, c'est le plus beau de tous les métiers, parce que tous les autres hommes travaillent pour enrichir celui qui l'exerce. Si vous saviez ce que c'est, au lieu de tuer vos semblables pour leur arracher le peu qu'ils possèdent, vous leur parleriez avec douceur et modestie comme je fais, vous leur prêteriez de l'argent pour les assister dans leurs nécessités... Vous en réclameriez le double au bout de la semaine et vous seriez maître de les ruiner au bout de l'année, de sorte qu'ils deviendraient en peu de temps vos esclaves soumis et volontaires : car ils attendraient de vous la permission de vivre.

— Mais, demanda le Gaulois, si l'un d'eux venait à te tuer pour prendre ton trésor ?

— Il ferait une mauvaise spéculation, seigneur Pendragon : car mon trésor est déposé en lettres de change chez les banquiers de ma nation qui habitent Damas, Jérusalem, Babylone, Sidon, Carthage, Suze, Persépolis, Athènes, Bactres, et toutes les grandes villes de commerce de l'Europe et de l'Asie. Aussitôt qu'on apprendrait ma mort, les banquiers qui correspondent avec moi et chez qui est mon argent est déposé, feraient rechercher et pendre le meurtrier. Comme nous courons tous le même danger, nous nous defendons les uns les autres.

— Et si l'assassin était tout-puissant, s'il était Alexandre lui-même ? »

Le juif sourit.

« Si c'était Alexandre, on le forcerait à restituer en lui coupant les vivres. On ne lui prêterait plus une obole, et un roi qui n'a pas d'argent ne va pas loin... D'ailleurs, le plus grand héros du monde est à la merci d'un coup de poignard... Alexandre le sait bien. Au besoin, l'exemple de son père Philippe le lui apprendrait... Voyez-vous, seigneur Pendragon, il n'y a que trois forces dans la nature : le courage, l'esprit et

l'argent. Mais l'argent vaut mieux que tout. Croyez-en mon expérience. »

Arachosie prit alors la parole et dit :

« Seigneur Pendragon, il faut partir cette nuit.

— C'est juste, dit le Gaulois. Toi, Samuel, va chercher les chevaux. »

Il réfléchit encore et ajouta :

« Mais, j'y pense ! Pour faire sortir du camp la princesse et son père, il faut donner le mot d'ordre aux postes avancés, ou plutôt il me faudrait un ordre scellé du propre sceau du roi. S'il ne s'agissait que de moi, je forcerais aisément le passage ; mais comment exposer la princesse à une mêlée terrible et à la mort ? »

Samuel s'avança de nouveau :

« Seigneur Pendragon, ne vous embarrassez pas pour si peu. J'aurai l'ordre.

— Marqué du sceau royal ?

— Oui.

— Tu es donc sorcier ?

— Non, seigneur, mais j'ai des amis partout. Et si vous voulez prendre celui-ci à votre service, l'ami que voilà. »

Il me saisit par la main et me fit sortir de l'ombre où j'étais resté jusque-là.

« Le Grec Sosiclès ? s'écria le Gaulois étonné, le secrétaire d'Alexandre ? »

Je pris la parole à mon tour.

« Oui, moi-même, seigneur Pendragon. Je suis las du service d'Alexandre où je ne suis entré que par force, ayant été fait prisonnier à Chéronée pendant que je combattais pour la liberté d'Athènes. Le roi m'a bien payé ; moi, je l'ai bien servi. Partant, quittes. Je ne lui dois rien. Au contraire, car il m'a forcé de combattre pour les ennemis de ma patrie. Je puis donc vous suivre partout où vous voudrez, et, en attendant, vous donner le moyen de fuir avec Amalec et la princesse. Souvenez-vous seulement, quand vous serez roi, que j'ai risqué pour vous ma vie.

— Quand je serai roi ! dit Pendragon en riant. Qu'est-ce que cela veut dire ? Tout le monde ici me promet la royauté, cette Chaldéenne, ce juif, ce Grec ! Serait-ce en effet ma vocation d'être roi ? Par Teutatès ! ou les gens de ce pays sont fous ou les dieux veulent faire de moi le maître du monde ! Sabre et lance ! puisque tout le monde le veut, allons à la recherche du royaume ! »

Puis, se tournant vers moi :

« As-tu écrit l'ordre ?

— Oui, seigneur.

— Et tu l'as scellé du sceau royal ?...

— ... Que je porte toujours sur moi, oui, seigneur. »

Il dit à la Chaldéenne :

« Eh bien, Arachosie, qu'attends-tu ?

— Vos ordres, seigneur.

— Va prévenir ta maîtresse. Dans une heure elle sortira de sa tente sous des vêtements d'esclave. Je l'attendrai à quelques pas avec une escorte et des chevaux tout prêts, ceux que va m'amener Samuel. Je vous escorterai seul dans la plaine du côté du Tigre et de Babylone. Samuel, Sosiclès et toi, vous partirez avec Drangiane. Je reviendrai seul au camp, car j'ai promis de combattre pour Alexandre dans la bataille de demain. Un honnête homme n'a que sa parole, et je tiendrai la mienne. Mais je n'ai pas promis de ne pas délivrer les belles princesses persécutées qui se rencontrent sur mon passage, et dans le glorieux pays des Gaules, qui est ma patrie, on me mépriserait si je refusais de tirer mon sabre pour une femme, fût-elle esclave au lieu d'être princesse. Toi, dis à la belle Drangiane que nous nous reverrons à Babylone ! »

La Chaldéenne se prosterna et répliqua :

« A Babylone, d'abord, seigneur Pendragon, et plus tard sur un trône. L'étoile d'Aldebaran me l'a dit ! Aldebaran ne ment jamais ! »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LES MINISTRES D'HENRI IV

Nous empruntons l'anecdote suivante aux *Mémoires* de l'abbé de Choisy, dans lesquels on trouve tant de détails piquants sur la vie du roi Henri IV :

Un jour, un ambassadeur d'Espagne, causant avec Henri IV, lui disait qu'il eût bien voulu connaître ses ministres, pour s'adresser à chacun d'eux suivant son caractère.

« Je m'en vais, lui dit le roi, vous les faire connaître tout à l'heure. » Les ministres étaient dans l'antichambre en attendant l'heure du conseil. Le roi manda le chancelier Sillery et lui dit : « Monsieur le chancelier, je suis fort en peine de voir sur ma tête un plancher qui ne vaut rien, et qui menace ruine. — Sire, dit le chancelier, il faut consulter les architectes, bien examiner toutes choses, et y faire travailler s'il est besoin ; mais il ne faut pas aller si vite. »

Le roi fit entrer M. de Villeroy, et lui tint le même discours. Celui-ci répondit, sans regarder seulement le plancher : « Vous avez grand'raison, sire : cela fait peur. »

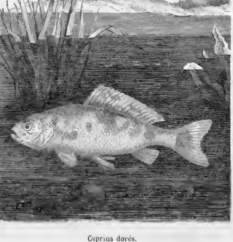
Après qu'ils étaient sortis, entra le président Jeannin, qui à la même question répondit fort différemment : « Sire, dit-il au roi, je ne sais pas ce que vous voulez dire ; voilà un plancher qui est fort bon. — Mais, répondit le roi, ne vois-tu pas là-haut des crevasses ? ou j'ai la berlue. — Allez, allez, sire, votre plancher durera plus que vous. »

Quand les trois ministres furent sortis, le roi dit à l'ambassadeur : « Vous les connaissez maintenant. Le chancelier ne sait jamais ce qu'il veut faire ; Villeroy dit toujours que j'ai raison ; Jeannin dit tout ce qu'il pense, et pense toujours bien : il ne me flatte pas, comme vous voyez. »

LA PÊCHE A LA LIGNE [1]

LE CYPRIN DORÉ

Le Cyprin doré de la Chine, le vulgaire poisson rouge, est originaire des lacs de la province de Tché-Kiang. Quelle que soit l'exactitude de cette origine, on sait mieux que ce poisson a été introduit en Europe en 1611. De la Chine il fut porté à l'île Sainte-Hélène. Amené en Angleterre en 1728 par Philippe Worth, il nous vint de là par la Hollande. Ce n'est pas à proprement parler un Cyprin vrai, c'est un Cyprinopsis, c'est-à-dire un genre voisin, parfaitement rustique, omnivore. Ces poissons ont tellement multiplié, depuis leur arrivée en France pour Mme de Pompadour, qu'on peut les regarder comme absolument naturalisés. Ils résistent même aux froids les plus rigoureux, pourvu qu'il leur reste assez d'eau avant la gelée, afin de pouvoir circuler librement au-dessous de la croûte de glace qui les recouvre.



Cyprins dorés.

Ce serait une véritable erreur de croire que les Cyprins de la Chine ne sont bons qu'à tourner dans un petit bocal de verre. Ces poissons, au contraire, offrent une croissance rapide, et, se multipliant abondamment, sont pêchés à la ligne dans les étangs où ils pullulent le plus facilement du monde. Cette pêche est même très amusante, parce qu'ils mordent franchement, quoique *chipotant* comme le goujon et la carpe. Une dernière considération : la chair des Cyprins dorés est très delicate, ce qui est toujours à considérer pour la friture finale quand ils sont petits; mais ils arrivent rapidement à 25 centimètres de longueur et au poids de une à deux livres.

Une des conditions que doit remplir l'installation des poissons rouges en liberté, si l'on veut qu'ils multiplient comme ils doivent le faire, c'est que l'eau dont ils pourront user soit plutôt chaude que froide. Elle n'a pas besoin même d'être courante, et l'on voit bientôt, en étudiant ce poisson, que la nature l'a destiné à peupler des eaux dormantes vaseuses et facilement raréfiées sous les rayons du soleil. La vérité, en deux mots, est que ces poissons si charmants de couleur peuvent faire l'ornement des eaux le moins pures : il est même probable qu'ils sont créés pour cela; ils augmentent d'autant plus qu'ils trouvent dans leur mare des branches d'arbre traînant dans la vase, des herbes auxquelles ils puissent se frotter.

J'avoue n'avoir jamais essayé de pêcher ces poissons à la mouche; peut-être réussirait-on quelquefois, comme pour la carpe, sous un beau soleil : je n'ose l'affirmer. Le ver rouge, le ver de terre, suffit pour qu'on en prenne tant que l'on voudra.

Nous pourrons insister un instant sur la singulière propriété que possèdent ces poissons, comme presque tout ce qui vient du pays de Chine, d'être déformés par la civilisation de ce curieux pays. Dans le Céleste-Empire on s'est ingénié à recueillir, élever et même produire artificiellement des individus absolument difformes de cette espèce. Vus dans l'eau, ces poissons monstres sont très curieux : leur tête, au lieu de rester allongée dans sa forme naturelle, devient courte, aplatie, camuse en avant, les yeux restent très saillants; on leur donne en cet état le nom de *poissons télescopes*.

Ce n'est pas tout encore : par des procédés spéciaux, les éleveurs chinois font disparaître l'arête dorsale du Cyprin, la caudale se dédouble et ressemble à une sorte de fleur découpée, les pectorales s'éloignent du corps ou deviennent énormes. Dans cet état, ce sont deux nouvelles variétés créées pour le plus grand amusement des Chinois.

Je ne crois pas qu'en France on essaye jamais de suivre dans cette voie les habitants du Céleste-Empire. Nos pêcheurs préféreront toujours des poissons bien vivants à des produits déformés et rabougris.

H. DE LA BLANCHÈRE.

1. Voy. vol. V, page 350; vol. VI, pages 110 et 127, vol. VII, page 142, vol. VIII, page 207, vol. X, page 270; vol. XI, pages 206 et 302, vol. XV, page 32.



Le général lut un papier. (P. 98, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

XI

Une grande émotion. — Souvenirs du bon vieux temps.

Je racontai mes angoisses de la veille, le trouble de mes idées, la résolution que j'avais prise au milieu de la nuit, mon escapade du matin, et mon entrevue avec Camus.

Brigitte s'était assise, pour écouter plus à son aise, et tout le temps que je parlai, elle échangea des regards avec mon grand-père. A un certain moment, elle jeta encore ses poireaux sur la table, et je crus qu'elle allait de nouveau fondre sur moi. Elle se contenta de tirer son mouchoir et de se moucher bruyamment, en détournant un peu la tête. Grand-père avait mis son coude sur la table de marbre et sa main sur ses yeux, parce que le soleil le gênait.

« Hum! fit Brigitte quand j'eus terminé mon récit. Monsieur, ajouta-t-elle, voulez-vous bien dire ce que vous pensez de tout ça; moi, j'ai mon idée, mais je ne voudrais pas parler à l'encontre de la vôtre. Ce n'est pas moi le grand-père, c'est vous. »

Ainsi autorisé à prendre la parole, grand-père attira ma main dans les siennes et dit : « L'idée de mon petit garçon a quelque chose de franc et de généreux qui me plaît beaucoup.

— Moi de même, dit Brigitte avec condescendance ; ça sort du commun, ça ne viendrait pas à tout le monde.

— Seulement... reprit mon grand-père.

— Allez-y hardiment, monsieur, je devine déjà que vous pensez comme moi.

— Seulement, à l'avenir, quand il aura pris une résolution un peu grave, comme celle-là, il fera bien de consulter son grand-père.

— Rapport à l'inquiétude, me dit Brigitte, en levant l'index.

— Rapport à l'inquiétude, continua mon grand-père en souriant, et puis, aussi, rapport au danger. Par exemple, si Camus avait été un brutal, au lieu d'être un brave garçon, capable de sentiments généreux... »

Brigitte donna sur la table d'ardoise un grand coup de sa botte de poireaux.

« D'accord jusqu'au bout ! s'écria-t-elle d'un air radieux. D'accord jusqu'au bout, ça ne nous arrive pas tous les jours, mais c'est peut-être autant de ma faute que de la vôtre. Monsieur, je pense, comme vous, que ce Camus-là n'est pas le premier venu. *Patte-à-ressort* est un drôle de nom, et celui qui l'a inventé devait être plus méchant que bête. Dans tous les cas, petit Paul, ce n'est pas bon genre... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Où en étais-je? Ah ! tu peux lui dire de ma part que s'il veut venir jouer chez nous, ce n'est pas moi qui le mettrai à la porte, au contraire.

— Ni moi non plus, dit mon grand-père; seulement, petit Paul lui fera son invitation un peu plus tard.

— Pourquoi pas tout de suite? demanda Brigitte d'un air surpris.

— D'après ce que Paul nous a raconté, il est facile de voir que Camus est fier.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

— Nous le sommes aussi! repartit Brigitte en imprimant à son bonnet une sorte de vibration belliqueuse.

— Raison de plus, si nous sommes fiers, pour ne pas nous exposer à un refus.

— Je ne suis pas curieuse, mais je voudrais bien voir ça. Un refus! Mais, monsieur, si fier qu'il soit, Camus, après tout, n'est que le fils d'un simple jardinier.

— Mon père était fils d'un simple porte-balle.

— Oh! ce n'est pas la même chose, » riposta Brigitte en secouant la tête d'un air profond. Brigitte venait d'employer là un argument dont se servent volontiers les enfants et les ignorants quand ils sont à court de raisons. Je l'employais souvent moi-même. Pour la première fois, je m'aperçus que cette petite phrase, avec son air de mystérieuse profondeur, ne signifie absolument rien.

Je suppose que si je fis cette découverte, c'est parce que j'étais pour le moment dans le courant des idées de mon grand-père, et que je pensais absolument comme lui, sur le compte de Camus.

En refusant d'accepter mon amitié que je lui offrais un peu à l'étourdie, il avait certainement blessé mon petit amour-propre; en même temps il m'avait inspiré du respect pour son caractère avec un vif désir de gagner son amitié.

Grand-père, toujours conciliant, dit à Brigitte : « A tort ou à raison, Camus est fier. Avec une franchise que j'approuve, et que mon petit Paul approuve aussi, j'en suis sûr, il lui a déclaré qu'il consentait à être pour lui un bon camarade, mais qu'il ne pouvait pas devenir son ami de but en blanc. Cela prouve qu'il sent le prix de son amitié ; cela prouve aussi que quand il la donne, il ne la retire pas facilement. »

Brigitte avoua qu'il y avait du vrai là-dedans, et moi je pensai que mon grand-père avait cent mille fois raison.

« Les gens fiers, reprit mon grand-père, ne vont pas partout où on les appelle ; ils n'acceptent d'invitations que de leurs amis. Ce que je souhaite de tout mon cœur, c'est que mon petit Paul arrive à mériter l'amitié de Camus.

— Il va peut-être lui faire la cour, à cette heure ! s'écria Brigitte en me regardant avec pitié.

— Je serais le premier à le lui défendre, s'il s'en avisait. Mais il ne s'en avisera pas, parce que je vois poindre dans sa petite cervelle et dans son petit cœur des idées et des sentiments qui suffiraient à l'en détourner. Brigitte, je commence à croire que nous ferons de ce petit homme un vrai Jousserand. Les gens que l'on gagne en leur faisant la cour peuvent devenir des protecteurs, jamais des amis. Pour être l'ami de quelqu'un, il faut tâcher de ressembler à ce quelqu'un-là : qui se ressemble s'assemble. Lorsque notre petit Paul aura arraché brin à brin, comme de mauvaises herbes, les petits défauts qui gâtent encore ses bonnes qualités, et empêchent quelquefois qu'on les aperçoive, Camus sera le premier à lui tendre la main. Alors nous inviterons Camus, et Camus viendra chez nous ; jusque-là, tenons-nous tranquilles, un refus de sa part rendrait bien plus difficile la tâche de notre petit garçon. »

A moins d'être un profond philosophe ou un chrétien parfait, on n'aime jamais à entendre parler de ses défauts, même par ses amis les plus éprouvés, même de la façon la plus bienveillante. Comme il s'en fallait de beaucoup que je fusse un profond philosophe ou un chrétien parfait, je ne pus m'empêcher de faire la grimace en dégustant le breuvage où mon grand-père avait si sagement mélangé le miel et l'absinthe.

Mon grand-père me connaissait si bien, qu'il n'aurait pas eu besoin de regarder ma mine contrite pour deviner ce qui se passait en moi. Comme je péchais surtout par excès d'orgueil, il avait trouvé prudent de tenir mon orgueil en échec en parlant de mes défauts. Aussitôt il releva mon courage, en parlant de ce qu'il voyait de bon en moi.

« Brigitte, dit-il d'un ton sérieux, je suis si content de ce qu'il a fait ce matin, que j'ai pris une grande résolution. Je vais lui montrer ce qui est là-haut dans mon armoire. »

Brigitte joignit les deux mains sur ses genoux, et se mit à me regarder en remuant la tête, comme pour me donner à entendre que j'avais de quoi être fier, et que je venais de gagner mes éperons.

« Montons, » dit mon grand-père en me prenant la main. Brigitte nous regarda monter d'un air grave et pensif.

Mon grand-père alla tout droit à la grande armoire, et me dit, avant de l'ouvrir : « Mon père est mort de sa blessure, mais il n'est pas mort sans avoir reçu la récompense de son héroïque dévouement. Comme il était sur son lit de mort, après avoir traîné une semaine ou deux, un général en grand uniforme entra, suivi de deux aides de camp. Il serra la main à mon père, et lui lut un papier où il était dit que la patrie, en reconnaissance de ce qu'il avait fait pour elle, lui décernait une arme d'honneur. Dans ce temps-là, la Légion d'honneur n'existait pas encore, et quand un soldat ou un officier avait bien mérité de la patrie, la patrie n'ayant pas encore de croix à lui offrir, lui décernait une arme d'honneur.

» Alors le général, ayant ôté son chapeau avec respect, prit des mains d'un de ses aides de camp un sabre de combat, le tira du fourreau, et mit sous les yeux de mon père une inscription que tu verras tout à l'heure gravée sur la lame. Voici cette inscription :

A PHILIPPE JOUSSERAND
en récompense de sa bravoure et de son dévouement
la patrie reconnaissante
offre ce souvenir.

» Le garçon de Châteauroux, qui n'avait pas quitté mon père, nous a raconté depuis tout ce qui s'était passé à la défense du pont et dans la chambre de mon père.

» Quand mon père eut le sabre entre les mains, il fut pris d'un grand tremblement ; comme ses yeux

étaient affaiblis par l'approche de la mort, il lut l'inscription lettre par lettre; alors il approcha le sabre de ses lèvres et y déposa un baiser, juste sur l'inscription. »

En prononçant ces dernières paroles d'une voix émue, mon grand-père ouvrit l'armoire à deux battants. Sur la planche d'en haut, il prit, avec des précautions infinies, un objet de forme allongée, soigneusement enveloppé dans trois foulards.

Ayant déposé l'objet sur son lit, il déroula les foulards, et je vis un sabre dans son fourreau. Le fourreau, de cuir verni, s'était terni et décoloré par places; mais, du reste, il était intact, tant on avait mis de soin à le conserver.

Quand j'eus longuement examiné le fourreau et la poignée, en retenant mon haleine de peur de les ternir, et en serrant violemment mes deux mains derrière mon dos pour ne pas succomber à la tentation de toucher à l'objet sacré, mon grand-père tira lentement le sabre du fourreau.

Je vis tout de suite l'inscription qui était gravée sur la lame. Mon grand-père tenait le sabre de la main droite et le regardait, les larmes aux yeux. Il demeura quelque temps sans parler, parce que sa voix aurait tremblé. Quand il eut maîtrisé son émotion, il approcha sa main gauche de la lame, me regarda dans les yeux, et me montrant l'inscription du bout du doigt, il me dit à voix basse :

« C'est là! » Alors, rapprochant vivement la lame du sabre de sa bouche, il posa ses lèvres à l'endroit même où son père mourant avait posé les siennes.

L'émotion m'envahit à mon tour, je frissonnai de tout mon corps, et je levai sur mon grand-père des yeux si ardents et si suppliants à la fois, qu'il me dit :

« Oui, toi aussi. »

Au contact de l'acier, je reçus comme un grand choc, et mes yeux se troublèrent. Sans dire un mot, j'allai m'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre, et je regardai le jardin à travers un brouillard. Mon grand-père ne disait rien non plus. Nous éprouvions tous les deux le besoin de nous recueillir en silence, comme au sortir d'une cérémonie imposante.

Quand mon grand-père eut refermé les deux battants de l'armoire, je me tournai à moitié vers lui, et je lui dis :

« Grand-père, pourquoi donc ne m'avais-tu jamais montré ce sabre?

— Parce que c'est une relique et non pas un objet de curiosité. Ma mère ne me l'a montré que le jour où elle m'a cru digne de le baiser à l'endroit où mon père l'avait baisé. J'ai fait comme elle. »

Avant qu'il eût fini de parler, je m'étais de nouveau tourné du côté du jardin, et cette fois encore tous les objets dansèrent devant mes yeux dans un brouillard humide.

Grand-père allait et venait doucement, sans rien



Je vis l'inscription (P. 99, col. 1.)

dire, en étouffant le bruit de ses pas. Quand ma grande émotion se fut calmée, je lui dis :

« Est-ce qu'un petit garçon, sans faire de la peine à son grand-père, peut prendre un autre modèle en même temps que lui?

— Certainement, me répondit-il.

— Alors, quand je voudrai bien faire, je penserai à ton père en même temps qu'à toi. »

Il m'enleva dans ses bras avec une vigueur surprenante, et mit ma figure contre la sienne.

Ensuite, il me posa à terre et me dit :

« Je crois bien que je vais faire ma barbe.

— Veux-tu, lui demandai-je, que je vienne étudier mon histoire auprès de toi ?

— Oui, je le veux bien. »

J'allai chercher mon livre, et je me mis dans un petit coin pour ne pas gêner les allées et venues de grand-père.

J'avais déjà les jours précédents repassé, à bâtons rompus, le commencement de ma composition d'histoire sainte. Mais comme j'avais fait ce travail dans des dispositions d'esprit bien différentes de celles où je me trouvais pour le moment, je jugeai que ce premier travail ne valait rien, et qu'il était tout entier à refaire.

Je repris donc dès le commencement. Je lisais un paragraphe avec attention, et ensuite je fermais le livre pour voir si je me rappellerais bien ce que je venais de lire. Les trois premiers paragraphes marchèrent à souhait. Aussi, je me permis d'interrompre un instant mon travail pour dire à grand-père :

« Est-ce que tu serais content si j'avais un prix d'histoire? »

Quand je lui adressai cette question, grand-père était en train d'ôter sa cravate pour procéder à l'opération de « la barbe ».

Il se retourna, tenant sa cravate par les deux bouts, et me dit :

« Rien ne pourrait me faire plus grand plaisir. Ce n'est plus comme de mon temps, aujourd'hui; on en demande bien plus long, et il faut qu'un jeune homme soit très instruit pour qu'on le regarde. »

Je me mis à rire, et je lui dis :

« Ça marche très bien jusqu'ici; il faut que je m'y remette. » Là-dessus j'entamai mon quatrième paragraphe.

Quand je fus arrivé au bout, je fermai le livre, et je levai les yeux au plafond pour me le réciter à moi-même.

Malheureusement j'entendis un petit bruit familier, qui me reporta à de vieux souvenirs d'enfance. Le petit bruit dont je parle était produit par le manche du pinceau à barbe, tapant à petits coups réguliers contre les bords de la soucoupe de faïence.

Je ne pus résister à la tentation, et je regardai ce que faisait mon grand-père. Il était en train de faire mousser le savon.

Adieu l'histoire sainte! mon esprit s'envola dans le passé. A mon âge, j'avais déjà un passé! c'est pourtant vrai. Donc, à l'époque lointaine où je n'allais pas encore à l'école, un de mes plus grands plaisirs était de regarder mon grand-père faire sa barbe.

Toute la matinée, je jouais dans le jardin à faire des pâtés avec le sable, et à planter de petits parterres au milieu des allées, avec défense à Brigitte de marcher dessus, ce qui la contraignait à faire de grands détours pour aller étendre le linge ou cueillir des légumes.

La fenêtre de mon grand-père s'ouvrait; mon grand-père frappait dans ses mains et criait : « Voilà le moment. »

Alors je quittais tout, et je me précipitais vers l'escalier. Les marches dans ce temps-là me paraissaient démesurément hautes, et comme j'avais hâte d'arriver, je faisais de gigantesques enjambées et des efforts héroïques.

« Pan! pan! pan! à la porte de grand-père.

— Qui est là?

— C'est ton petit garçon; ouvre vite. »

Grand-père ouvrait la porte, m'embrassait sur les deux joues, et disait :

« Ça y est-il?

— Oui, grand-père, ça y est. »

A partir de ce moment, tous les gestes de mon grand-père prenaient à mes yeux une importance solennelle, et je ne lui permettais jamais d'y rien changer. Il tirait de sa table de toilette une petite boîte de carton ovale où il y avait de la poudre de savon.

« Donne que je sente; » et chaque fois je sentais la poudre de savon, qui avait une sorte de parfum très doux et comme mystérieux, auquel je rattachais toutes sortes d'idées étranges.

Ensuite, avec son index qui tremblait, mon grand-père faisait tomber un peu de poudre dans la soucoupe à fleurs bleues.

Je plongeais mes regards dans la soucoupe, et je ne me gênais pas pour lui dire :

« Cette fois, tu en a mis trop ou trop peu.

— Tu crois?

— J'en suis sûr; je sais bien regarder, va. »

Alors, avec une patience de grand-père, il remettait de la poudre ou il en ôtait, selon mes indications.

« A présent, grand-père, faisons de la neige. »

Avec une petite bouillotte toute trapue, il versait quelques gouttes d'eau sur le savon, et me passait le blaireau.

C'était moi qui commençais à faire mousser le savon. Quand j'étais las de manœuvrer le blaireau, je le lui passais, et il parachevait l'opération.

Vers la fin, l'impatience me prenait, parce que j'attendais quelque chose. Une fois la soucoupe pleine jusqu'aux bords, mon grand-père attrapait autant de mousse qu'il en pouvait tenir au bout de son blaireau, je tendais la paume de ma main droite, et il y essuyait son blaireau.

Alors je me précipitais dans l'escalier pour aller montrer à Brigitte « la neige qui ne fond pas »!

Brigitte ne manquait jamais d'admirer « la neige

qui ne fond pas ». Une fois qu'elle l'avait bien admirée, je faisais le tour du jardin, la main en l'air pour montrer ma neige aux moineaux et aux abeilles, et je rentrais m'essuyer la main au torchon qui pendait à côté de la fontaine, dans un petit coin bien frais.

Je faisais de nouveau l'escalade de l'escalier; je me mettais dans un petit coin, le plus loin possible de la fenêtre, et je me tenais tranquille comme une souris. J'étais fermement persuadé que si j'avais seulement toussé ou éternué, mon grand-père se serait fait d'effroyables estafilades.

Il se rasait lentement, parce qu'il n'avait plus la main sûre, et pendant tout ce temps-là je retenais mon haleine. C'était une contrainte effroyable; mais elle m'était douce, parce que je croyais tenir le sort de mon grand-père entre mes mains, et qu'une grande récompense m'attendait.

Encore un moment de grande émotion: grand-père, après s'être rasé sans encombre, grâce à ma présence et à ma sagesse, se penchait sur sa table de toilette, et se lavait la figure à grande eau, avec de petits soupirs et de petits cris de satisfaction.



Nous nous en allions tous les deux. (P. 102, col. 1.)

Aussitôt qu'il s'était essuyé la figure, je me précipitais sur lui pour « étrenner sa barbe »!

Tous les jours cela recommençait, et jamais il ne témoignait la moindre impatience. Brigitte elle-même ne me disait jamais que je pouvais me dispenser de venir la déranger au milieu de ses occupations.

Quand on pense que j'étais déjà d'âge à regretter ce bon vieux temps où j'avais été si heureux.

Depuis que j'avais fait mes débuts chez Mlle Brancart, et que j'étais tombé sous la coupe du père Barré, tout cela avait changé. Je n'assistais plus à la « barbe » de mon grand-père. Brigitte était devenue plus sévère avec moi; mes camarades me rendaient la vie passablement dure. Seul, mon grand-père était resté absolument le même.

Comme je me faisais à part moi cette réflexion, je regardai du côté de mon grand-père. J'avais dû flâner bien longtemps dans mes vieux souvenirs, car il avait achevé de se raser; il s'était essuyé la figure et il me regardait en souriant.

« Comme mon petit garçon est appliqué! » s'écria-t-il d'un ton joyeux, lorsque nos regards se rencontrèrent.

Je fis un soubresaut, comme quelqu'un qu'on éveille, et je lui dis :

« Grand-père, en ce moment je n'étudiais pas. J'en étais resté à Samson qui met des chandelles à la queue d'un tas de renards, et puis tout d'un coup il n'y avait plus de renards, plus de Samson, plus rien; je pensais au temps où tu me mettais dans la main « la neige qui ne fond pas ».

— Oh! oh! c'était un fameux temps, » me dit-il avec enthousiasme.

Je ne sais pas pourquoi je me figurai qu'il regrettait ce temps-là, et je lui dis :

« N'est-ce pas, grand-père, que dans ce temps-là on m'aimait plus qu'à présent? Je ne dis pas cela pour toi, car je sais que tu m'aimes toujours autant. Mais Brigitte, et... les autres.

— Ne te fais pas de ces idées là, mon petit, reprit-il avec chaleur. Seulement, vois-tu, à mesure que les enfants prennent de l'âge, ceux qui les entourent deviennent plus exigeants. C'est toujours comme cela dans la vie. Seulement, si les autres sont plus exigeants pour nous, c'est dans notre intérêt, c'est pour que nous devenions meilleurs et plus instruits; mais ne va pas te mettre dans l'esprit que c'est parce qu'on nous aime moins, et que c'est pour nous faire de la peine; oh! non!

— Brigitte me gronde bien plus souvent.

— Oui, mais tu as vu comme elle t'a embrassé ce matin. A propos d'embrasser, est-ce qu'il n'y avait pas quelqu'un au temps de « la neige qui ne fond pas », qui voulait toujours « étrenner la barbe » de son grand-père? »

Je lançai sur la commode Samson et ses renards, et je sautai au cou de mon grand-père. Non, jamais de ma vie, même au temps de « la neige qui ne fond pas », je ne l'avais aimé plus tendrement.

XII

Où il est question de cerfs-volants et de charcuterie.

Jusqu'à l'heure du déjeuner, je demeurai plongé dans l'histoire sainte, avec une assiduité bien méritoire : car, à chaque instant, mes idées nouvelles, comme des camarades remuants et indisciplinés, venaient pour ainsi dire me pousser le coude, et détour-

ner mon attention des faits et gestes du peuple élu de Dieu. D'habitude, quand j'étais en classe, même sous les yeux vigilants du père Barré, même avec la certitude absolue d'être pris en flagrant délit et vertement réprimandé, je me faisais un point d'honneur, et surtout un délicieux passe-temps, de répondre aux agaceries par des agaceries, aux taquineries par des grimaces de haut goût, et aux agressions de toute espèce par des coups de règle et des coups de pied.

Cette fois-ci j'étais seul : car mon grand-père ayant achevé de se raser, je m'étais retiré dans la petite pièce fort improprement jusqu'alors dénommée « salle d'étude ». Donc j'étais parfaitement seul, bien loin de toute surveillance, et mes idées invitaient perpétuellement mon esprit à de bonnes parties de cache-cache : la tentation était dix fois plus forte qu'en classe, et cependant c'est à peine si je fis l'école buissonnière. Pourquoi? c'est parce qu'il n'est meilleure et plus exacte discipline que celle que l'on s'impose à soi-même. Pour la première fois de ma vie, je m'imposais une contrainte volontaire. Il y avait déjà au dedans de moi, sinon à la surface, une grande différence entre le polisson de tous les jours, dont les frasques indignaient le père Barré et les écoliers eux-mêmes, et le petit Paul Jousserand, le petit-fils d'un si bon grand-père, l'arrière-petit-fils de l'homme qui avait donné son sang pour la patrie.

Le déjeuner fut assez silencieux. J'avais trop de choses à dire pour parler à l'aventure comme d'habitude, et ces choses d'ailleurs je n'aurais pas su comment les dire, ni par laquelle commencer. Il y avait en moi comme un fourmillement de vie nouvelle encore un peu confuse et désordonnée.

Grand-père ne pouvait pas croire que tout fût dans l'ordre habituel; non il ne pouvait pas le croire : il était beaucoup trop fin pour cela; mais du moins il faisait semblant de le croire, afin de laisser le temps à mes idées de se débrouiller toutes seules. Jugeant que j'avais, comme on dit, ma charge, il trouvait prudent de n'y rien ajouter pour le moment; connaissant les caprices soudains et les sautes inattendues de mon caractère, il me rendait la main, pour me laisser croire que je courais tout seul. Mais il se réservait, comme toujours, de n'intervenir qu'au moment nécessaire, et même alors sans laisser deviner son intervention : l'orgueil se cabre si facilement.

Mon grand-père avait un talent tout particulier pour fabriquer les cerfs-volants, et surtout un art consommé pour les « enlever » et les maintenir en dépit du vent contraire. Nous nous en allions tous les deux dans les terrains vagues qui commencent derrière le cimetière ; comme une tortue qui porterait une carapace trop grande pour elle, je disparaissais tout entier derrière le cerf-volant, dont je tenais la queue soigneusement retroussée dans ma main gauche.

Arrivés au bon endroit, nous prenions le vent, ou plutôt grand-père prenait le vent, et me disait d'où il fallait partir. Après avoir débrouillé pour moi, qui le regardais faire, les enroulements de la queue et les replis perfides de la grande corde, il mettait le cerf-volant dans l'angle voulu contre le vent, s'écartait de quelques pas, et criait « Attention! »

Alors mon cœur battait très fort comme dans tous les moments décisifs, et je me sentais capable de sauter dans un gouffre au commandement de mon grand-père, pourvu que notre cerf-volant prît un glorieux essor.

Après avoir dit : « Attention! » grand-père guettait le bon moment. Il frappait trois fois dans ses mains, en criant d'une voix claire : « Une, deux, trois! »

Au commandement : « Trois! » je prenais ma course. Alors mon grand-père me suivait de loin et me donnait ses instructions : « Retiens la corde! Lâche-la! Un peu à gauche! Parfait! » Pour un empire, je n'aurais pas tourné la tête avant d'avoir entendu le mot : « Parfait. »

D'abord je sentais peu de résistance, et je me disais : « Le cerf-volant ne prend pas, il va traîner dans les herbes! » Peu à peu, la corde se tendait et mon cœur se dilatait. Je sentais ensuite des secousses régulières, comme si le cerf-volant avait donné des coups de tête à droite et à gauche, semblable à un animal rétif qui se débat et refuse de suivre celui qui le mène à la corde : c'était bon signe.

« Plus de corde! » Le succès s'accentue. « Parfait! » Je me retournais, sans cesser de courir.

Mais les cerfs-volants sont bien plus malins et bien plus têtus qu'on ne l'imagine, quand on n'a pas longtemps vécu avec eux.

Quelquefois, au moment même où le nôtre piquait vers les nuages, avec un ferme propos de les traverser d'outre en outre, il avait la malice de se laisser pendre en côté, comme si une de ses oreilles eût été trop lourde. Ensuite il décrivait de grands zigzags d'une oreille à l'autre, et venait lourdement donner du nez en terre.

Je n'ai jamais rien vu de si bête que notre cerf-volant dans ces cas-là. Il s'étalait dans l'herbe, les oreilles de travers, la queue toute renfrognée, et il me donnait la sensation pénible d'une chose ailée et vivante qui vient de mourir tout platement, par sa faute. Si grand-père n'eût pas intercédé en sa faveur, je crois que je l'aurais foulé aux pieds et crevé sur place.

Mon grand-père m'expliquait que ce n'était pas la faute du cerf-volant, mais la *nôtre* (il disait la *nôtre* pour ne pas dire la *mienne*). Je comprenais alors que *nous avions* lâché trop de corde au mauvais moment.

Peu à peu, grâce à *nos* manœuvres et à *nos* erreurs, nous devînmes si habiles que le cerf-volant, tout en croyant en faire à sa tête, allait exactement où nous voulions. Notre cerf-volant était célèbre dans tout Montigny, et les jours où nous allions le lancer, nous étions suivis à distance par la moitié des gamins du village.

Pourquoi ce matin-là, à déjeuner, l'idée du cerf-volant vint-elle se loger brusquement au milieu des autres idées qui me trottaient déjà dans la cervelle?

Est-ce parce que je savais que Camus et ses deux

amis de cœur, Joubert et Thouin, devaient aller pêcher dans l'Indre? Je crois bien que ce fut cette association d'idées qui amena le cerf-volant dans mon imagination au moment où Brigitte changeait les assiettes.

Je n'avais certes pas la prétention de me joindre à Camus et à ses amis, sans avoir été formellement prié par eux; et cependant cette fameuse partie de pêche, projetée devant moi, trois jours auparavant, me semblait en ce moment le bonheur le plus parfait auquel l'homme pût aspirer sur la terre. Je savais l'endroit : c'était au gué du Renard; on était mollement assis sur l'herbe, à l'ombre des grands aulnes et des grands peupliers; l'eau était claire, limpide, et le soleil dessinait des réseaux d'or sur le fond de sable jaune et de cailloux brillants. Les goujons immobiles sur le sable attendaient tranquillement l'amerce comme de gros paresseux bien repus; les ablettes, plus vives, filaient comme des flèches d'argent, et tiraient brusquement sur l'amorce, au point de faire chavirer le bouchon. Et puis, après la pêche, il y avait la baignade! Et puis il y avait après la baignade le croûton de pain, que l'on dévore avec délices en échangeant de joyeux propos.

C'était un mirage! l'eau m'en venait à la bouche. Malheureusement je n'étais pas invité; aussi je me creusais la tête pour suggérer à Camus l'idée de m'inviter, sans faire cependant la moindre démarche qui pût compromettre la dignité nouvelle dont je me sentais dépositaire depuis que j'avais posé mes lèvres sur l'acier du sabre d'honneur.

C'est alors que me vint l'idée du cerf-volant.

Quand le cerf-volant planerait bien au-dessus des prés et de la rivière, les trois pêcheurs ne manqueraient pas de l'apercevoir nageant en plein azur. Alors Camus, peut-être, se souviendrait de ce qui s'était passé entre nous le matin, et dirait aux autres : « Si nous allions chercher Jousserand! »

Si sa générosité n'allait pas jusque-là pour aujourd'hui, du moins la vue de mon cerf-volant me rappellerait à son souvenir, et le forcerait de penser à moi. C'était déjà quelque chose ; c'était même beaucoup. Il est d'une bonne politique, lorsque l'on veut se concilier les gens, de se présenter à eux par ses meilleurs côtés, et mon côté le plus brillant aux yeux de tout Montigny était sans contredit mon cerf-volant.

« Tu pignoches! me dit Brigitte, mais d'un ton presque maternel.

— C'est vrai, lui répondis-je sans aigreur.

— Oh! reprit-elle aussitôt d'un ton conciliant, Doron est un entêté. »

Ne sachant ce que venait faire Doron dans cette affaire, je la regardai avec surprise, tenant une bouchée de charcuterie au bout de ma fourchette.

Brigitte me prit tranquillement ma fourchette, et, plaçant entre les yeux de mon grand-père et les miens le morceau de charcuterie incriminé, elle dit à mon grand-père :

« Sauf votre respect, le cochon qui a fourni ça n'est pour rien dans l'affaire, pauvre bête! il a fait ce qu'il a pu; mais c'est Doron qui est un entêté. Un cochon engraissé de glands aurait la chair plus ferme et plus tendre. Ça, c'est filandreux et mou. Si le cochon (sauf votre respect) était là pour se défendre, il dirait : « Pourquoi me nourrit-on de rinçures et d'eau de vaisselle? » Cette bête aurait raison, monsieur. Au lieu d'acheter ses cochons (sauf votre respect) du côté de Bucy où on les nourrit de glands, Doron s'en va les quérir à Mareuil où on les gorge de lavasse. Mais je sais bien pourquoi il va à Mareuil.

— C'est peut-être, dit mon grand-père en souriant, parce qu'on les lui vend meilleur marché de ce côté-là.

— Si c'était ça, répondit Brigitte en gesticulant avec ma fourchette, ce serait au moins une raison. Un marchand cherche à gagner, n'est-ce pas?

— Alors pourquoi va-t-il à Mareuil?

— A cause de l'étang, » répondit Brigitte à voix basse et d'un air mystérieux. Elle reprit, en manière d'explication : « A cause de l'étang et des *Trois-Rusés.* »

Comme cette explication n'expliquait rien, Brigitte, voyant notre air étonné, prit la peine de nous dire :

« Les *Trois-Rusés*, c'est un cabaret où l'on boit le meilleur cassis de tout le pays, et Doron aime le cassis; il aime trop le cassis, Doron. Aux *Trois-Rusés*, il rencontre le grand Bournigal, une mauvaise pièce, que le garde champêtre et les gendarmes connaissent bien; mais son jour viendra, laissez faire. Voilà donc Doron, un homme établi, un homme marié, qui va trouver Bournigal. Ils boivent du cassis jusqu'au soir; à la brune, ils filent du côté de l'étang de Mareuil, et ils braconnent les brochets. C'est voler, ni plus ni moins. Ils sont beaux les brochets de Mareuil; mais, comme dit la Doron, ils coûtent plus cher qu'au marché; voilà pourquoi Doron achète ses cochons à Mareuil, et pourquoi il nous vend des crépinettes qui ne valent pas le diable. Aussi, mon Paul, cette fois je ne t'en veux pas d'avoir pignoché; laisse ce qui est sur ton assiette, je vais te faire un bon petit œuf sur le plat.

— Mais, répondis-je, interloqué de sa conclusion, si j'ai pignoché, ce n'est pas parce que j'ai trouvé la crépinette mauvaise, c'est parce que je pensais à autre chose. Si tu veux me rendre ma fourchette, je ne laisserai rien sur mon assiette, tu verras. »

Interloquée à son tour, Brigitte me rendit ma fourchette, qu'elle avait conservée par mégarde.

« Tu feras mieux de ne pas le forcer, me dit-elle avec inquiétude; j'aime mieux que tu ne te forces pas. Laisse ça comme ça. Je porterai l'assiette à Doron, et je lui dirai...

— Mais, repris-je vivement, tu vois bien que ces crépinettes ne sont pas mauvaises; grand-père a mangé la sienne. »

Ce raisonnement la désarçonna, mais pas pour longtemps.

« Oh! reprit-elle, ton grand-père n'est pas un homme comme tout le monde; il ne sait jamais ce qu'il mange, et il trouve tout bon. Je lui donnerais des côtelettes de singe, qu'il dirait : « Voilà d'excellentes côtelettes d'agneau. »

— Ce n'est pas sûr, dit mon grand-père en souriant.

— Et moi je dis que c'est sûr, » répliqua vertement Brigitte.

Elle reprit : « Ainsi je ne parlerai pas de ton grand-père; Doron me rirait au nez si je lui disais que monsieur distingue un boudin d'une saucisse, au lieu que toi ce n'est pas la même chose. Je porterai l'assiette à Doron, et je lui dirai : « Voilà une crépinette que le petit Paul n'a pas pu manger. Si vous continuez à acheter vos cochons à Mareuil, vous perdrez la pratique. Pauvre petit Paul, il en avait mal au cœur.

— Mais, repris-je tout inquiet, je n'ai pas mal au cœur.

— Si fait, si fait ; seulement, tu ne t'en aperçois pas encore.

— Mais Doron dira que je suis un gourmand, m'écriai-je avec effroi.

— Ta réputation est faite, tu n'as rien à perdre, » me répondit-elle avec une tranquillité qui m'attéra.

Involontairement je jetai les yeux sur mon grand-père, pour savoir si son opinion confirmait celle de Brigitte.

« Brigitte, dit-il d'un ton d'autorité, tu as tort de dire que Paul est gourmand ; il est quelquefois capricieux, comme le sont les enfants, et il aime les friandises ; mais quel est l'enfant qui ne les aime pas ? Moi qui mangerais, à ce que tu dis, du singe pour du mouton, moi qui ne suis pas capable de distinguer un boudin d'une saucisse, j'aimais beaucoup les friandises quand j'avais son âge. Quand il aura le mien, il ne les aimera plus guère, tu peux m'en croire. Paul, mon garçon, rassure-toi, moi je sais que tu n'es pas gourmand.

— Ni goulu, ni goinfre? lui demandai-je d'une voix haletante.

— Ni goulu, ni goinfre non plus, » me répondit-il avec un sourire presque sérieux.

Cette affirmation me vengeait des insinuations de Brigitte, et me rapprochait un peu de mon grand-père, de Camus, de tous ceux enfin que j'avais à cœur d'imiter, et auxquels j'aurais voulu ressembler.

J'eus la générosité de ne point triompher de Brigitte, du moins en paroles, et je tombai vaillamment sur la crépinette.

Brigitte me regarda travailler quelques instants sans m'interrompre ; ensuite elle remua la tête d'un air profond, et dit :

« Après tout, ces bêtes de Mareuil ne sont peut-être pas aussi filandreuses qu'on pourrait le croire. Seulement....

— Seulement, quoi? lui demanda mon grand-père.

— Seulement la Doron se mange le sang à voir son homme filer toujours du côté de Mareuil, et je ne sais plus que dire à Doron pour l'en empêcher, voilà tout.

— Je me charge de cela, dit tranquillement mon grand-père ; je parlerai à Doron.

— Vous ne lui direz pas....

— Non, je ne lui dirai pas que tu t'es mêlée de cela, ni sa femme non plus.

— Alors, c'est comme si l'affaire était arrangée.

— Et puis, moi, je ne suis pas un gourmand, ajoutai-je en lui tendant triomphalement mon assiette vide.

— Non, non, tu n'es pas un gourmand; friand un tantinet, et encore c'est de ton âge ; mais gourmand, non! c'était une frime. La Doron sera contente tout de même ! »

A suivre. J. Girardin.

LES PALMIERS

Au nombre des familles du monde végétal les plus intéressantes et les plus utiles est celle des Palmiers.

Les Palmiers sont des princes, dit Linné dans son langage poétique. Et on peut ajouter, trois fois princes, et par leur taille gigantesque, et par leur incomparable beauté, et surtout par les services qu'ils rendent à l'homme. Qu'on se figure une colonne parfaitement cylindrique s'élevant nue, droite, majestueuse, à une trentaine de mètres au-dessus du sol, et se couronnant à son sommet d'un vaste faisceau de feuilles vivaces et charmantes : tel est le Palmier.

Quelques voyageurs ont fait du Palmier la providence du désert, offrant une boisson fraîche et une abondante nourriture au milieu d'une contrée aride et brûlante ; on doit se garder de ces récits exagérés. Le Palmier, certes, satisfait pleinement aux deux pressants besoins de l'homme, la soif et la faim ; mais il se plaît peu au centre de l'Afrique, et il croît plus superbe à mesure qu'on s'avance vers la mer.

Les lieux qu'il habite s'étendent entre le 43e degré de latitude nord et le 38e degré de latitude sud, dans les contrées équatoriales

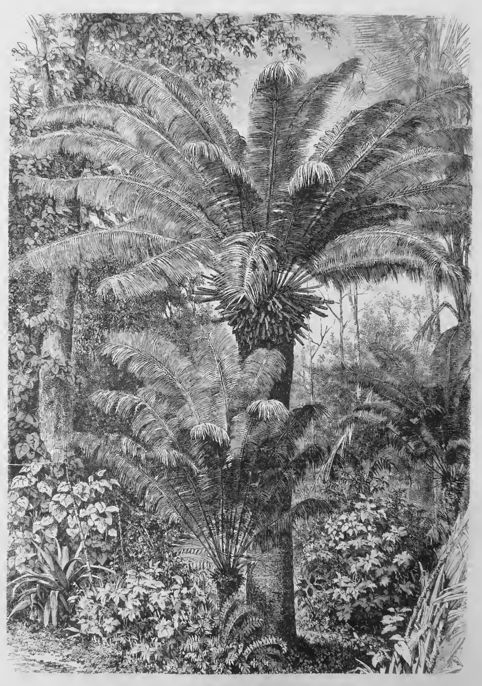
Aux époques antédiluviennes les différents points du globe et tous les climats, extrême chaud et extrême froid, avaient leurs Palmiers, des espèces qui ont disparu complètement, et l'on en trouve, à l'état fossile, des débris de volume considérable, tiges, feuilles, racines, jusque sous les pôles.

Théophraste, Pline, Dioscoride, Ovide, Claudien, etc. parlent avec admiration du Palmier qu'ils qualifient de Phœnix. Pour eux, le palmier, c'était le dattier, et le dattier seul.

Le nom de *Palmier* vient des feuilles de l'arbre, dites palmes, sans qu'elles soient le moins du monde palmées, dans le sens que l'entend la botanique ; *dattier*, de doigt : car les fruits du dattier, les dattes, ont une forme allongée qui les fait ressembler grossièrement à des doigts ou au moins au pouce de la main.

Nos savants ont compris sous le nom de Palmiers toute une belle famille d'arbres et d'arbustes se rapprochant du dattier, le Palmier des anciens, par leurs caractères généraux.

Le dattier ne présente d'abord qu'un large bouquet



Chamærops ou Palmier nain de Madagascar. P. 407, col. 1.

de feuilles. Enfin la tige ou stipe sort de terre dans toute sa grosseur, 50 centimètres de diamètre environ, et ne croît plus qu'en élévation. Les feuilles, pennées et portées sur un pétiole de 2 à 3 mètres, couronnent cette tige qui se dépouille constamment par le bas, en même temps qu'elle produit chaque année par le haut. Les fleurs sont renfermées, avant leur épanouissement, dans de larges spathes dites régimes, qui s'ouvrent dans leur longueur pour donner passage à des grappes très ramifiées où pendent bientôt les fruits pulpeux, charnus, délicieux que nous nommons dattes. Chaque arbre porte de dix à vingt régimes.

Le dattier se plaît dans toutes les contrées chaudes de l'ancien continent ; on le trouve dans le bassin méditerranéen, mais les fruits ne mûrissent pas ou mûrissent mal en Europe, sauf à Elche, sur la côte valencienne de l'Espagne, où l'on récolte de belles dattes. Il arrive à toute sa splendeur dans le Belad-djérid, pays des dattes, canton du Sahara tunisien, bordant le grand Chott que l'on parle de transformer en mer intérieure.

Croirait-on que deux tribus en guerre s'attaquent principalement aux dattiers ! C'est que les dattiers donnent à ceux qui les possèdent leurs fruits et fournissent un suc délicieux qui découle du stipe après incision. Ce suc produit sirop, vin, vinaigre, eau-de-vie.

Tous les Palmiers, sagoutiers, chamærops ou Palmiers nains, cocotiers, etc., ont un suc aussi précieux. La moelle de tous ou presque tous est féculente à divers degrés. Les jeunes bourgeons forment, crus ou cuits, un mets agréable assez semblable à nos artichauts, les choux-palmistes. Avec les feuilles pennées on fait des chapeaux, des nattes et des corbeilles, etc., et les palmées couvrent les cases ; les pétioles de ces mêmes feuilles nourrissent les bestiaux. Feuilles, pétioles et spathes, dans tels genres, et substance fibreuse, en d'autres, fournissent de la corde et des tissus : nulle partie de l'arbre qui ne soit utile et précieuse.

La palme était consacrée aux dieux du paganisme : un Palmier sorti de terre dans toute sa magnificence avait abrité Apollon et Diane, enfants, dans l'île de Délos. Emblème de la victoire et du triomphe chez tous les peuples anciens et modernes, la palme exprime encore parmi nous la gloire du martyre.

Le cocotier, frère du dattier dans la belle famille des Palmiers, a comme lui une tige cylindrique, mince, nue et droite, mais qui s'incline avec l'âge ; comme lui les feuilles sont pennées, tout aussi belles sinon plus grandes encore ; comme lui il a des fruits sains et excellents portés en grappe ou régime ; comme lui il a suc, filasse, bois de construction, etc. Mais il n'a pas la longévité extraordinaire du dattier, deux ou trois siècles ; il croît vite comme s'il avait hâte de produire et de mourir. Dès l'âge de cinq ans, il atteint 6 à 7 mètres ; il donne un ombrage épais et il fleurit tous les mois. De vingt à cinquante ans, il est dans toute sa force, et ensuite il diminue rapidement. On le trouve en Afrique, au sud de l'Asie, dans l'Amérique centrale et en Océanie, où il forme, dans quelques îles d'immenses forêts. Mais quelle est sa véritable patrie ? S'il faut en croire les Cingalais, ce serait leur île. Les Tahitiens revendiquent la même gloire ; ils assurent que le premier cocotier a poussé chez eux, d'une tête humaine qui aurait germé.

C'est un arbre divin, dit-on aux Indes, et la preuve c'est que Brahma a désigné une caste, celle des Chanars, l'une des plus hautes, des plus distinguées, une caste de la *main droite*, pour s'occuper exclusivement de la culture et des produits du cocotier.

S'il n'est point divin, le cocotier est l'un des arbres les plus utiles à l'humanité.

Ce Palmier peut donner à lui seul une flotte tout entière, écrivaient des voyageurs il y a trois cents ans : il fournit le bois pour la coque du navire, les chevilles qui joignent entre elles les planches, la filasse qui les calfate et avec laquelle encore on tisse les voiles et les cordages ; une tige sert de mât ; les noix, fruits de l'arbre, sont les meilleures provisions de l'équipage, et sur les folioles des feuilles, antique papyrus de l'Inde, on tient le journal du bord.

Le fruit du cocotier est la noix de coco, qu'on appelait noix d'Inde au dixième siècle, alors que les Arabes, maîtres du commerce du Levant, apportèrent pour la première fois ce fruit en Europe.

La noix de coco, de la grosseur d'une tête d'homme, se forme lentement et met toute une année à mûrir. Vers la première période de son développement, elle contient une eau sucrée et rafraîchissante qui va s'épaississant et se transforme en crème ; ou plutôt, le liquide devenu plus compacte se décompose en eau et crème. La crème s'attache aux parois de la noix, se solidifie : c'est l'amande dont on extrait un lait délicieux. On ne peut juger de l'excellence de ce fruit par les noix qui nous viennent en Europe ; elles sont vieilles, sèches et coriaces ; mais croyons-en les Birmans : c'est, disent-ils, la nourriture des dieux et des justes. Au nombre des justes, sont toutes les populations des mers du Sud, qui n'ont pas d'autre pain.

La coque de cette noix est plus dure que l'ivoire, et nous avons tous vu le brou filandreux qui l'enveloppe.

On fait de cette coque des vases, des tasses, des gobelets, des lampes, des cuillers, des fourchettes, etc. Pas de meilleur combustible au monde, même pour le travail de la forge : le bois des noix de coco ne le cède en rien à la houille.

Le cocotier est moins grand d'un tiers que le dattier, 30 mètres le premier, 20 le second.

Il est moins grand encore le sagoutier, qui dépasse rarement 5 mètres. Il a les belles feuilles, les palmes de la famille, et de plus elles sont armées, au pétiole, de fortes épines qui défendent l'arbre contre les attaques des animaux. Les fruits, de la forme et de l'apparence d'une pomme de pin, n'apparaissent qu'au moment où l'arbre arrive à son dernier degré de développement. On le coupe alors pour extraire la moelle de la tige.

Cette moelle, râpée, lavée, séchée, granulée, nous arrive en Europe sous le nom d'arrow-root ou de sagou. Un seul arbre peut donner jusqu'à 200 kilogrammes de sagou. Le meilleur nous vient des Moluques. Mais le sagoutier habite toute l'Asie tropicale, et Ceylan l'Archipel Asiatique.

Bien différent de tous ces Palmiers, est le rotang, qui pourtant est de la famille : celui-ci a des tiges minces et grêles qui s'étendent souvent comme les lianes d'un arbre à un autre, et qui atteignent parfois jusqu'à 300 mètres ! En certains endroits, ces tiges sont si rapprochées l'une de l'autre, si serrées, qu'elles forment des haies, des taillis impénétrables.

On compte plus de cent espèces de rotangs. Les uns nous donnent les joncs ou rotins ; les autres des câbles si forts qu'on s'en sert pour saisir et retenir les éléphants sauvages. Les tiges du rotang à cravache sont si minces qu'on peut les comparer à l'osier le plus fin.

Le Palmier nain ou chamærops, à feuilles palmées, en éventail, beaucoup plus petit, comme son nom l'indique, que le dattier et le cocotier, atteint cependant plusieurs mètres dans certaines espèces. On mange, quand il est jeune, ses bourgeons et ses fruits ; il donne une moelle féculente analogue au sagou. Il est commun à Madagascar. Le jardin des Plantes en possède deux qu'on peut voir l'été à la porte du grand amphithéâtre.

Le latanier et le corypha, tous deux à feuilles palmées, sont les plus beaux des Palmiers.

Une seule feuille du corypha de Malabar abrite quelque vingt hommes : c'est un véritable parapluie, un parasol de 30 mètres de tour ! Et cette feuille se plie et se déplie, se prête à tous les usages ; on en fait même des coiffures de femme ! Bien plus, on écrit sur ses feuilles charmantes ; les caractères que l'on y grave avec un stylet de fer percent l'épiderme et deviennent ineffaçables.

L'aspect de l'arbre est extraordinaire. Au centre du bouquet splendide que forment ces énormes feuilles, s'élève un spadice rameux qui semble un immense candélabre. Il se charge, après de longues années de stérilité, de nombreuses panicules de fleurs ; aux fleurs succèdent des milliers de fruits charnus, lisses, verdâtres et gros comme des pommes de reinette. Alors l'arbre meurt, épuisé par cet excès de fécondité.

Mais le latanier et le corypha n'ont pas seulement en partage la beauté et la magnificence ; comme tous les autres arbres de la famille, ils sont prodigues de dons pour l'humanité.

Le Palmier donc, qu'il soit sagoutier, corypha, dattier, cocotier, etc., est un arbre béni. « Je croy, dit un ancien auteur, que cet arbre vient du paradis terrestre ; il sera demeuré sur la terre survivant au déluge. »

Mme BARRÉ.

PENDRAGON [1]

VII

Je restai seul pendant trois quarts d'heure avec le jeune Barbare. Il me dit enfin :

« Est-ce que tu crois à toutes ces prophéties, Sosiclès ?

— Seigneur, pourquoi n'y croirais-je pas ? Bonheur ou malheur, les dieux n'ont-ils pas tout prévu ? Ne peuvent-ils pas, prévoyant tout, révéler quelquefois la vérité à ceux qu'ils aiment ?

— Les sorcières de mon pays le disent, Sosiclès ; mais ce sont de pauvres vieilles femmes qui cherchent à gagner par ce moyen quelques pièces de cuivre ou d'argent.

— Peut-être, seigneur Pendragon ; mais si — en répétant sans cesse que les dieux ont prédit que vous serez roi — on le fait croire à tout le monde, ne voyez-vous pas qu'on s'empressera autour de vous, qu'on vous offrira des armes, de l'argent, du dévouement ; enfin tout ce qui s'achète, comme dit mon ami Samuel, et que vous finirez par devenir roi en effet ? car personne ne désire lutter contre les dieux, maîtres souverains de l'univers, et contre les rois auxquels ils ont donné la couronne. A quoi bon combattre plus fort que soi et se faire massacrer comme un chien enragé ?

— Alors, reprit le Gaulois, tu es convaincu que je serai roi un jour ?

— Tout à fait convaincu, seigneur.

— Et à cause de cela tu attaches ta fortune à la mienne ?

— Parfaitement vrai.

— Eh bien, Sosiclès, j'aime ta franchise et je serai digne de ta confiance. Si je deviens jamais roi, tu seras mon premier ministre.

— Et mon ami Samuel ?

— Mon grand trésorier... Tiens, le voici qui vient nous avertir que tout est prêt. »

En effet, le juif nous fit signe de le suivre jusqu'à vingt pas de la tente de Drangiane.

Puis, une forme indécise sortit avec précaution de la tente, regarda sans rien dire dans le voisinage, n'entendit aucun bruit, nous aperçut, et fit un signe à l'intérieur de la tente. Aussitôt deux autres personnes sortirent à leur tour, un vieillard que je reconnus sans peine pour le grand prêtre Amalec, et une jeune fille dont on distinguait à peine non les yeux, mais le regard, tant le visage même était enveloppé de voiles épais, suivant la coutume des Mèdes et des Perses.

Tous montèrent à cheval en même temps que le juif. Pendragon, monté sur Nedjed, formait l'avant-garde avec moi.

Les premières sentinelles nous laissèrent passer en

1. Suite. — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74 et 91.

entendant le mot d'ordre, qui était *Philippe* et *Babylone;* mais l'officier qui commandait la grand'garde s'étonna de voir sortir du camp deux femmes, et voulut arrêter notre petite troupe.

Je m'avançai alors et je montrai l'ordre prétendu d'Alexandre. Tout le monde s'écarta respectueusement sans en demander davantage, et Pendragon félicita l'officier de sa vigilance. A cinq mille pas du camp, hors de la portée des sentinelles, il prit congé de nous et me demanda le sceau d'Alexandre. « C'est pour ta justification si tu retombes entre ses mains, dit-il. Tu répondras que je l'ai arraché de force, et que tu t'es enfui de peur qu'il te fît mettre à mort. »

Amalec conduisit le Gaulois à l'écart et lui parla longtemps. Je ne sais ce que le Barbare répondit. Je n'entendis que les derniers mots.

« Ne pourrai-je pas voir ta fille avant de nous séparer?

— La coutume des Chaldéens le défend, répliqua le grand prêtre Amalec. Une femme ne doit être vue que de son père et de son mari. »

J'entendis la demande et la réponse. La princesse Drangiane était à six pas d'eux. Elle entendit sans doute aussi bien que moi. Je ne sais quelle fut sa pensée; mais — par un hasard singulier — comme son père lui tournait le dos, et que, parfaitement éclairée des rayons de la lune, elle faisait face au Gaulois, le voile s'écarta tout à coup, et laissa entrevoir le plus ravissant et le plus doux visage de femme qu'il y eût en ce temps-là dans toute la Babylonie.



Il fallait traverser le Tigre. (P. 108, col. 1.)

Pendragon poussa un cri d'admiration. Je pense que, dans le barbare pays des Gaules où il était né, il n'avait jamais vu merveille si prodigieuse.

Amalec, averti par ce cri, se retourna à son tour vers sa fille; mais déjà le voile était retombé.

Alors Pendragon nous montra le chemin du Tigre, qu'il fallait traverser d'abord pour entrer dans la Babylonie.

« Prenez à droite, dit-il, pour éviter les batteurs d'estrade et tous ces bandits qui suivent les armées. Demain nous vaincrons, et dans dix jours j'irai vous voir à Babylone. »

Sur ce mot, il nous quitta.

Quelques heures plus tard, nous vîmes le soleil se lever, à gauche, sur les montagnes sombres de la Gordyène, puis descendre dans la plaine et l'éclairer tout entière d'un seul jet de lumière. Nous arrivâmes devant une petite maison construite de briques séchées au soleil, où demeurait un pauvre homme dont le métier était de conduire un bac sur le Tigre et de transporter les voyageurs.

Sa femme et cinq petits enfants sortirent en même temps que lui pour nous regarder d'un air anxieux, timide et méfiant; mais ils ne tardèrent pas à se rassurer en voyant notre équipage et à s'approcher des chevaux.

Le vieil Amalec, qui était devenu depuis le départ de Pendragon le chef de notre petite troupe, demanda au passeur du bac s'il ne craignait rien des deux armées ennemies.

« Eh! seigneur, répondit le pauvre homme, que voulez-vous que je craigne? Je vis de ma pêche avec ma famille. Vous voyez mes meubles : trois paillasses pour s'asseoir ou se coucher selon qu'il fait jour ou qu'il fait nuit; un poêlon pour faire la bouillie de froment qui est notre pain, à nous; une marmite pour faire cuire le poisson. Chacun de nous trempe à son tour sa main droite dans le poêlon et sa main gauche dans la marmite, jusqu'à ce qu'il soit rassassié. Après cela on boit, si l'on a soif.

— Vous avez du vin? » demanda le vieil Amalec.

Le pêcheur le regarda tout étonné.

« Du vin? qu'est-ce que c'est que cela? » dit-il.

Puis, après un moment de réflexion :

« C'est sans doute cette chose rouge qu'on transporte à Babylone en bateau, et que les hommes boivent pour se rendre à moitié fous? Si c'est du vin, cela, je n'en ai jamais goûté.

» Mais, ajouta-t-il en montrant le Tigre qui coulait à quelques pas de nous, avec cet ami nous n'avons jamais soif. Puisque Baal a mis tant d'eau sur la terre, et qu'elle ne coûte rien, nous aurions bien tort de chercher une autre boisson. »

Je demandai alors :

« Il est vrai que tu n'as pas grand'chose à perdre; mais si les soldats venaient ici, ne feraient-ils aucun mal à ta femme et à tes enfants?

— Aucun, répondit le passeur; car la plaine est si unie qu'on voit venir les gens de plus de trois lieues. J'embarquerais ma femme, mes enfants, mes paillasses, mon filet de pêche, ma marmite et mon poêlon,

et je passerais sur l'autre rive ou je descendrais tranquillement le fleuve. Il a plus de vingt pieds d'eau sur toute sa route et quelquefois quarante ou cinquante, et il court comme un cheval lancé au grand trot. Je défierais bien les meilleurs nageurs de le suivre. »

Tout à coup il s'interrompit, regarda au loin dans la plaine, où l'on pouvait distinguer malgré la distance, tant l'air est pur et transparent dans la Babylonie, les deux camps, le macédonien à notre gauche, au nord, et le perse à notre droite.

« Eh ! dit-il, voyez-vous ces nuages de poussière qui s'élèvent au-dessus de la plaine ? La bataille est commencée.

— Oh ! s'écria Drangiane, en joignant les mains et les élevant vers le ciel ; ô Baal, dieu tout-puissant, couvre de ton bouclier celui qui a rendu la liberté à mon père et à moi ! Écarte de lui les piques et les épées ! »

Amalec fronça le sourcil.

« Que la volonté de Baal soit faite en toute chose, dit-il. Celui qu'il a choisi viendra jusqu'à toi, fût-ce au milieu du tonnerre et des éclairs. »

Pendragon poussa un cri. (P. 108, col. 1.)

Le pêcheur se coucha tout de son long, appuyant son oreille contre terre.

« Oh ! dit-il, j'entends le bruit des trompettes. Tara tantara, tara tantara, c'est la cavalerie qui va charger..... Ta ta pan, pa ta pan, pa ta pan, pa ta pan, pa ta pan ! Les voilà partis au galop. »

Je m'étendis par terre à mon tour, et j'entendis le bruit un peu sourd, mais distinct pourtant, des deux armées. Comme je les connaissais pour les avoir vues l'une et l'autre en bataille rangée, je devinais sans peine chaque division à sa sonnerie particulière, et je les nommai l'une après l'autre à mes compagnons de voyage en même temps que je les reconnaissais.

« Ceux-là, ce sont les Enfants perdus, ceux que commande Pendragon. Ils sont mieux montés que les autres ; ils ont des chevaux plus légers ; ils n'ont pas d'armure, mais de simples cuirasses. C'est l'élite de l'armée d'Alexandre, ou, si vous préférez, c'est la lie de toutes les nations. Il n'y en a pas un qui ne soit banni de son pays pour quelque crime et pour avoir au moins tué deux hommes. Mais comme ils ne font pas plus de cas de leur propre vie que de celle des autres, Alexandre les fait venir de tous les pays de la terre et les garde à son service. Il y a des Grecs, des Parthes, des Samnites, des Africains, des Romains, des Gaulois, et même de ces Germains qui habitent une grande forêt de trois cents lieues de long et de cinq cents lieues de large dont la limite vers l'occident est le Rhin, — une rivière qui finit comme un marais au bord de l'Océan.

« Encore plus au nord est une grande île blanche où les marchands vont chercher l'étain et le plomb, et dans le nord de cette île on voit des Barbares à demi nus, grands comme des arbres, roux de barbe

et de cheveux, et plus forts que des ours, qui de la ceinture aux genoux sont vêtus d'un jupon de peau de bête, et qui portent des sabres pesants et larges avec lesquels ils abattent un bras ou une jambe à chaque coup.

— Oh! s'écria Drangiane effrayée se peut-il qu'il existe sur la terre des Barbares aussi effrayants. »

Je continuai ·

« Ce sont les Calédoniens; ils sont parents des Gaulois; ils parlent la même langue, suivent la même religion; ils ont les mêmes amis et les mêmes ennemis, excepté après boire; car alors, ils ne connaissent plus personne, frappent au hasard comme des sourds et ne quittent jamais leur ennemi, excepte quand il est étendu sanglant sur le pavé, ou quand ils y sont étendus eux-mêmes.

— Combien sont-ils? demanda Amalec.

— Quatre seulement, les quatre frères. On les appelle les quatre Bulls, ou les quatre Taureaux; car *bull* dans leur langue signifie taureau. On les voit toujours tous les quatre ensemble; et quand ils marchent dans la foule tout le monde s'écarte pour leur faire place, car ils brisent les crânes à coups de poing comme un autre briserait les œufs à coups de marteau. Le poing est du reste leur arme favorite. Dans leurs disputes fréquentes ils se portent entre eux des coups à assommer un bœuf, mais rien ne peut troubler leur fraternelle amitié.

» Avant-hier, l'aîné, le plus grand des quatre, passant dans le quartier des Thessaliens, vit rôtir un mouton gras. Il saisit la broche et le mouton et s'en allait fièrement, quand le cuisinier thessalien courut après lui pour reprendre le butin, et le menaça de sa lance. L'autre, indigné, remit la broche au cadet des Bulls qui le suivait de près, et d'un coup de poing jeta le Thessalien dans le feu, où, par Jupiter! il aurait bien rôti à la place du mouton si ses camarades ne l'en avaient pas retiré tout grillé déjà et presque rissolé.

» Alors tous les Thessaliens coururent sur les deux premiers Bulls; mais les deux plus jeunes, voyant le danger de leurs aînés, vinrent à leur secours, et tous les quatre s'en allèrent en bataillon carré, assommant à coups de poing tous les Thessaliens qu'ils rencontraient, et portant comme un drapeau le mouton rôti dont le jus ruisselait sur la tête du vainqueur.

— Que dit Alexandre de cet exploit? demanda le grand prêtre Amalec.

— Le roi se mit à rire. Excepté tirer l'épée dans l'intérieur du camp, ce qu'il a défendu sous peine de mort, il ne s'émeut pas de ces plaisanteries de corps de garde. Il lâche volontiers la bride à ses hommes en temps ordinaire, afin de les avoir d'autant mieux sous sa main un jour de bataille. »

Le grand prêtre leva les mains au ciel.

« A quels brigands, ô Baal, as-tu livré l'Asie! » s'écria-t-il.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LA SIRÈNE

Jadis, avant la création des chemins de fer, on entendait parfois dans la nuit la voix incomparable de la Sirène du Rhin. Elle chantait quand les roseaux frissonnaient sur le fleuve, quand la lune argentait le brouillard sous les feuilles, quand le ciel étincelait d'étoiles. Tous, du voyageur cheminant dans le sentier aux sentinelles veillant sur la plate-forme des tours, écoutaient, et craignaient, et fuyaient ces accents tantôt tristes et éplorés, tantôt pleins d'appels séduisants. Les mères et les fiancées haïssaient la perfide créature et l'accusaient de perdre les malheureux qui, touchés par ses chants irrésistibles, se laissaient attirer au bord du fleuve, et on assurait qu'elle avait enlevé à leurs châteaux plus de chevaliers que les croisades.

Pourtant la pauvre Sirène ne tuait jamais personne, et lorsqu'un imprudent se laissait surprendre et saisir, il revenait à lui, après un court voyage sous les flots, dans une belle et grande salle où les précédentes victimes accueillaient le nouveau venu et lui offraient une place à leurs festins. Désormais rien ne manquait à ses plaisirs aquatiques. Le palais, vaste et spacieux, s'étendait sous le Rhin et montrait ses voûtes de cristal reposant sur des murs de marbre, ses grottes, ses cascades ruisselant dans des bassins de corail.

Un soir, deux voyageurs, un vieillard et un jeune homme, vinrent s'asseoir sur laberge. En courant le monde, ils s'étaient donné tant de preuves de leur amitié, qu'ils avaient résolu d'en éprouver la force en résistant à l'enchanteresse. « Quand elle paraîtra, dit le plus âgé, je placerai la main sur ton cœur et tu te sentiras le courage d'obéir à ce que je demanderai. »

Bientôt, glissant sur l'eau, la Sirène s'avança tendant vers le jeune homme ses bras suppliants; mais celui-ci, fasciné, recula vers son ami. Déjà le feu de l'amitié s'éteignait; il tremblait lorsque le vieillard lui passa son épée: « Frappe, lui cria celui-ci, frappe, ou tu es perdu! »

Déjà aussi la Sirène le touchait · « Oui, dit-elle, tue moi, » d'une voix si douce qu'il n'eut pas le courage de lever le bras. Le vieillard alors lui couvrit les yeux de sa main · aussitôt le jeune homme avança son arme et transperça l'enchanteresse. Aussitôt des chevaliers, des bourgeois, des paysans, sortirent en foule d'entre les roseaux, trempés et se secouant comme des caniches. C'étaient les captifs délivrés qui, des profondeurs du Rhin, remontaient au jour.

Mais, ô surprise! une belle jeune fille apparut à son tour et vint se jeter dans les bras du vieillard en l'appelant « Mon père! » Celui-ci, transporté de joie, l'embrassa, et ne l'interrompit que pour la regarder avec tendresse: « Oui, dit enfin le vieillard aux assistants, je retrouve ma fille qu'une fée avait changée en Si-

rène. Vous la connaissez tous, mes amis, cette Sirène, vous qu'elle a attirés et retenus jusqu'à ce qu'il se trouvât un homme assez fort pour résister à ses chants. Et moi, pour délivrer ma fille, j'ai dû chercher cet homme en lui laissant ignorer quel prix était attaché à son exploit. Votre sauveur a puisé dans notre amitié le courage de tenter l'épreuve; maintenant, mon ami d'hier veut-il être mon fils ? »

L'histoire raconte que bientôt après il y eut une noce magnifique dans un des châteaux du Rhin, et que quelques-uns des seigneurs invités crurent reconnaître dans le chant de la mariée certains accents de la Sirène du fleuve.

CH. SCHIFFER.

LA CATASTROPHE DU PONT DU TAY

En jetant un coup d'œil sur une carte de l'Écosse, on est immédiatement frappé de l'extraordinaire découpure des côtes de ce pays. Des golfes étroits et sinueux s'enfoncent de toute part vers l'intérieur des terres, formant de vastes estuaires le long desquels se pressent de riches et commerçantes cités. A l'ouest surtout, vers l'Océan, la côte écossaise présente une inextricable dentelure qui rappelle la Norvège avec ses fiords. Vers la mer du Nord, les golfes sont moins nombreux; on y compte cependant dans la partie septentrionale les firths (*firth* est le terme écossais pour baie étroite et resserrée) de Dornoch et de Moray, et plus au sud eeux du Forth et du Tay

Ce dernier baigne les quais de l'importante cité de Dundee, située sur son rivage septentrional. Comme il se continue fort avant dans les terres et coupe ainsi les communications entre Dundee et le sud de l'Écosse, les ingénieurs britanniques conçurent l'idée audacieuse de jeter un pont sur sa partie la plus étroite.

Ce viaduc gigantesque, commencé en 1873, fut inauguré en 1877. Entièrement construit en fer, il se compose de 85 arches, ayant ensemble 3171 mètres de longueur et s'élevant à la travée centrale à plus de 26 mètres au-dessus de l'étiage, afin de laisser librement passer les plus grands navires. En cet endroit le Tay a une profondeur moyenne de 13 mètres; mais il atteint 20 et 21 mètres là où le courant de marée a sa plus grande force.

Ce viaduc n'est pas complètement droit, ainsi qu'on peut le voir par le plan qui accompagne notre article. Franchissant le golfe à 6 kilomètres de Dundee, à Broughty-Ferry, il se recourbe aux deux extrémités pour rejoindre les chemins de fer des rives.

Ce n'est pas la beauté des lignes architecturales ni la masse de l'œuvre industrielle qui saisissent et étonnent le spectateur, c'est l'audace d'une pareille conception. On raconte que, lorsque le premier train s'engagea sur l'étroit viaduc, suspendu comme un câble au-dessus des flots, les spectateurs rangés sur les deux rives furent saisis d'un indéfinissable effroi. Mais la solidité apparente de l'œuvre tranquillisa bientôt tout le monde, et les trains s'élancèrent désormais sans hésitation sur l'effrayante passerelle.

Hélas! les affirmations des ingénieurs allaient être bientôt démenties par une épouvantable catastrophe.

Dans la soirée du dimanche 28 décembre 1879, la nouvelle se répandit à Dundee que le pont du Tay venait de s'écrouler entraînant dans sa chute un train contenant trois cents personnes. Les premières rumeurs de l'accident transmises à Dundee n'y provoquèrent qu'un sentiment d'incrédulité, tant la catastrophe paraissait effroyable; mais ce sentiment ne tarda pas à faire place à une consternation profonde: car il n'était pas de famille de la ville ne comptant des amis ou des parents parmi les trois cents victimes.

Le train, qui était parti d'Édimbourg le dimanche à 4 heures 15, était composé de quatre wagons de troisième classe, un de deuxième et un de première, un fourgon de bagages et la machine, en tout huit véhicules.

Il avait quitté Burntisland à l'heure réglementaire, et à toutes les stations du Fifeshire la même régularité s'était maintenue en prenant des voyageurs dans les principales gares. A celle de Saint-Ford, le train avait juste cinq minutes de retard. Il fut signalé à partir de là au garde-barrière de l'extrémité méridionale du pont du Tay, qui transmit le signal à son collègue de l'extrémité nord, et de là à Dundee. En ce moment, un vent des plus violents, véritable ouragan, faisait rage, et à peine une minute ou deux après la communication télégraphique d'une extrémité du pont à l'autre, le pont s'écroula subitement. On crut d'abord que le train avait pu rétrograder, et l'on essaya de s'en assurer en se mettant en communication avec la rive droite du Tay. Mais les employés de la compagnie durent enfin se rendre à l'évidence, et reconnaître que le train avait été précipité en entier dans la rivière.

Un bateau à vapeur qui, parti à onze heures du soir, eut toutes les peines du monde à arriver sur le théâtre de la catastrophe, y parvint à un moment où la lune commençait à se cacher derrière d'épais nuages. Ceux qui le montaient purent néanmoins s'assurer que sur une longueur de 100 mètres tout avait cédé. Il n'y restait pas même un simple bout de barre de fer. C'était une grande ouverture béante où quelques extrémités de poutres passaient seules de chaque côté. Au milieu de l'obscurité, les passagers du steamer crurent distinguer des êtres humains sur l'une ou l'autre des deux berges; mais c'était une illusion d'optique, la rivière n'avait rien rendu, et ce que l'on avait pris pour des hommes, étaient les bouts de câbles en fer restés fixés aux culées maçonnées du pont.

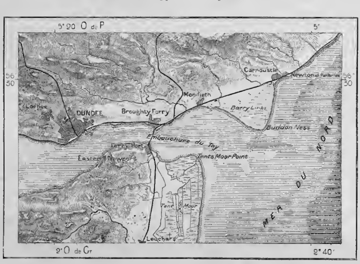
On se perd en conjectures pour expliquer comment treize massives traverses ont pu être enlevées si complètement qu'elles n'ont laissé aucune trace. L'explication la plus plausible paraît être celle qui attribue leur rupture à la pression latérale exercée par le vent

au moment où le train ébranlait la charpente de fer verticalement et provoquait des vibrations qui ont été contrariées par l'action opposée et simultanée de l'ouragan. Dans cet état de choses, quelque partie plus faible ayant cédé, la masse du train aura accéléré la rupture totale. Une chose surprenante, c'est que le bruit d'une chute pareille n'ait pas été entendu à la station de Broughty-Ferry, à la tête même du viaduc. Il faut attribuer ce fait au terrible vacarme de l'ouragan. En somme, il n'est resté du pont que les fondations en pierre, et une partie des culées en maçonnerie encore garnies de bouts de montants en fer.

Un fait malheureusement trop certain, c'est qu'aucune des personnes montées dans le train n'a échappé à la catastrophe. D'après le nombre de billets recueillis par les employés à la station qui précède le viaduc, on croit que le nombre des victimes était presque exactement de trois cents. Chose étrange, les plongeurs envoyés depuis pour examiner le train englouti sous l'eau n'ont encore retrouvé que quatorze cadavres. Il est probable que les wagons s'étant disloqués pendant la chute, les voyageurs ont été projetés au dehors et leurs corps entraînés à la mer par le courant violent de la marée qui descendait en ce moment.

Le pont du Tay, avec sa longueur totale de 3171 mètres, était jusqu'ici le plus grand pont du monde. Plus grandiose encore que le fameux pont de Menai, entre l'île d'Anglesey et la presqu'île de Carnavon, il laissait bien loin derrière lui, sous le rapport de l'étendue, toutes les constructions de ce genre qui existent dans le monde entier. Le pont de Montréal, sur le Saint-Laurent du Canada, qui a passé pour le plus long de tous, n'a que 2000 mètres de longueur; le pont de Rapperschwyl, en Suisse, bâti sur pilotis, à l'extrémité du lac de Zurich, ne compte que 1600 mètres de long, et celui de Cubzac, sur la Gironde, 1545 mètres.

Ne connaissant plus d'obstacles, les ingénieurs écossais ont résolu de faire pour le golfe du Forth ce qu'ils avaient fait pour le Tay, et de relier ainsi directement Édimbourg au nord de l'Écosse. Ce pont qui, cette fois, sera le plus grand du monde, aura plus de deux fois la longueur de celui du Tay. Il laissera également bien loin derrière lui, sous le rapport de l'étendue, le fameux pont des lagunes de Venise, qui n'a de remarquable que sa longueur, la voie reposant sur des piles entrecoupées de remblais. Le pont du Forth n'aura pas moins de 9 kilomètres

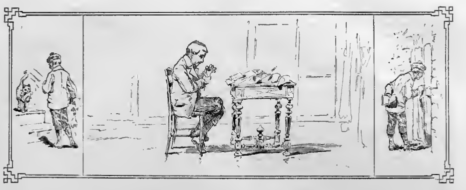


Plan de l'estuaire du Tay. (P 111, col. 1)

Cet immense viaduc, commencé en 1878, se composera de câbles de suspension en fer, assez semblables à ceux du pont de Cubzac. Le tablier reposera sur des piles cylindriques en briques. Les deux grandes arches du milieu, qui atteindront une hauteur de 30 mètres, s'appuieront sur la petite île d'Ingarvie, au centre du golfe. A chacune des extrémités du pont s'élèveront des piles colossales, formées chacune de quatre groupes de colonnes en fonte solidement assujetties dans des fondations de maçonnerie. Au-dessus de ces piles on tendra d'énormes chaînes librement suspendues, comme au pont de Fribourg, entre les points d'appui, et ancrées sur les deux rives dans des blocs de ciment.

On le voit, le génie moderne ne recule plus devant aucune entreprise. La catastrophe du Tay nous force à nous demander si son audace ne l'entraîne pas quelquefois hors des limites de sa puissance.

H. Norval.



Une des pralines était double. (P. 116, col. 2)

GRAND-PÈRE [1]

XIII

Deux épreuves et un triomphe.

En me promenant dans le jardin avec grand-père, après le déjeuner, je tenais sa main droite dans les deux miennes. Je me sentais très heureux pour le moment, et je serrais tout doucement cette main qu'il m'abandonnait en souriant.

« Alors, lui dis-je en levant les yeux sur sa figure, tu serais vraiment bien content si j'avais le prix d'histoire? »

Je faisais de la diplomatie presque sans le savoir : car, si je lui parlais du prix d'histoire, c'était pour arriver à autre chose.

Il baissa les yeux vers moi, les cligna doucement, et sourit pour toute réponse.

« Crois-tu, repris-je, que nous pourrions enlever le cerf-volant cette après-midi? »

Il regarda le ciel et les nuages avant de me répondre, et me dit ;

« Je ne sais pas s'il fera assez de vent cette après-midi. »

Il paraît que ma figure exprima du désappointement, car il reprit aussitôt :

« Le temps peut changer, tu sais!

— Oui, grand-père, répondis-je en faisant appel à toute ma résignation.

— Et puis, reprit-il avec quelque hésitation, c'est aujourd'hui le jour de M. le comte de Vauroyer.

— Oui, grand-père, répondis-je en regardant avec attention les cailloux de l'allée, pour ne point laisser voir que je faisais très péniblement contre fortune bon cœur.

— Quelquefois, reprit doucement mon grand-père, M. le comte de Vauroyer ne fait que traverser Montigny à cheval, et me dit un petit bonjour en passant. D'autres fois il reste pour causer et faire une petite partie de dominos. S'il reste un peu longtemps, je ne puis pas lui dire, sans être impoli : « Monsieur le comte, faites-moi le plaisir de vous en aller; Paul et moi, nous voudrions enlever le cerf-volant. »

— Nous pourrions peut-être l'emmener avec nous, » dis-je en me raccrochant à cette faible espérance. Mais aussitôt je repris : « Oh non! grand-père, nous ne le pourrions pas.

— Nous ne le pourrions pas, reprit-il; tu es si raisonnable que tu as vu cela tout de suite. »

Comme j'avais surtout en vue d'attirer l'attention de Camus et de me présenter à lui par mes beaux côtés, je sautai vivement d'une idée à l'autre, et, sans songer que mon grand-père n'était pas au courant de mes calculs, je m'écriai étourdiment : « Bah ! si M. le comte nous empêche d'enlever notre cerf-volant, il apportera tout de même des bonbons ! »

Mon grand-père ne me répondit rien; je suppose cependant qu'il fut médiocrement édifié de mon enthousiasme pour les bonbons. Les enfants croient volontiers que les grandes personnes sont toujours au courant de leurs pensées et de leurs petits calculs ;

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

voilà pourquoi je négligeai d'expliquer à mon grand-père une chose qu'il lui était impossible de deviner.

Si je ne pouvais me faire valoir aux yeux de Camus et des deux autres en lançant triomphalement mon cerf-volant, les bonbons de M. le comte, soigneusement mis en réserve, seraient comme autant d'offrandes propitiatoires destinées à me concilier mes futurs amis.

M. le comte vint sur les deux heures, et causa assez longuement avec mon grand-père. J'étais descendu lui présenter mes devoirs comme d'habitude; mais j'avais emporté mon livre d'histoire, et je tenais mon doigt passé entre deux pages en guise de signet.

Comme M. le comte et grand-père s'étaient mis à jouer aux dominos, je m'assis un peu en arrière sur un petit banc, et je me mis à repasser mon histoire.

M. le comte s'aperçut que j'étudiais avec ardeur, en faisant des yeux tout blancs, à force d'en faire remonter les prunelles pour faciliter les opérations de la mémoire.

« Voilà, dit-il à mon grand-père, ce que l'on peut appeler du zèle, ou je ne m'y connais pas.

— Oui, dit mon grand-père en me passant la main sur la tête, c'est un bon garçon qui veut faire plaisir à son grand-père.

— Oui-da! dit M. le comte, voilà une nouvelle qui me fait grand plaisir. Monsieur Jousserand, je suis aussi heureux que vous de ce qui arrive là; je vois que Paul devient un homme. Les hommes, ce n'est pas des bonbons qu'on leur offre, mais bel et bien des livres. »

Une sueur froide me vint dans le dos; heureusement qu'il reprit aussitôt : « Pour cette fois encore, il faudra que tu te contentes de bonbons. »

Non sans effort, il tira de la poche de son pardessus un paquet assez volumineux. L'apparence rocailleuse du papier me fit penser que le sac contenait des pralines. Tant mieux! il n'y a rien de plus facile que de diviser un certain nombre de pralines en un certain nombre de parts. Ce n'est pas comme ces gros bonbons qu'il faut casser, au risque de les mettre en miettes, en portions irrégulières, qui ne sont presque jamais égales entre elles. Dans les circonstances solennelles où je me trouvais, il fallait que les offrandes fussent correctes et présentables. Je jetai sur M. le comte un regard de profonde reconnaissance.

Il ne put s'empêcher de rire, et me dit : « Puisque tu aimes encore les bonbons, pourquoi n'ouvres-tu pas le paquet? Je te préviens que cette fois ce sont des pralines brunes à la vanille. »

L'eau me vint à la bouche; mais j'eus le courage et la bonne foi de répondre :

« Si j'ouvre le sac, je ne pourrai pas m'empêcher d'en manger une pour goûter, et puis après une autre, et alors il n'en restera plus assez demain pour en offrir à mes camarades. »

M. le comte et mon grand-père échangèrent un sourire mystérieux, et, sans plus insister, M. le comte dit : « Jouons; à qui la pose? »

Ayant été battu à plein double-six, il dit, avant d'entamer la « belle » :

« Nous faisons beaucoup de tapage sur cette table d'ardoise, et ce pauvre bonhomme ne peut pas étudier. »

Je rougis, parce que je venais justement de penser la même chose.

« Allons, dit mon grand-père, va travailler dans ta chambre ou au fond du jardin, comme tu voudras, M. le comte te permet de te retirer. »

Je grimpai lestement à ma chambre de travail, non pas pour y travailler, mais pour y mettre le sac de pralines à l'abri des déprédations de Muguette ou de mes propres convoitises. Comme j'enjambais les marches deux à deux, je me trouvai nez à nez avec Muguette, qui portait un de ses petits par la peau du cou. Elle le menait peut-être prendre l'air au jardin, ou bien elle voulait montrer à M. le comte comme il était gros et fort pour son âge. Quoi qu'il en soit, je demeurai tout saisi, et je sentis que je pâlissais. Muguette, d'abord interdite de mon impétuosité, fut la première à recouvrer son sang-froid; elle reprit son pas discret, et s'effaça même du côté du mur pour me laisser plus de place.

Quand j'eus déposé mon trésor en lieu sûr, je redescendis au fond du jardin, et je me mis à étudier en me promenant de long en large dans l'allée du fond, celle qui longe la ruelle des Aubiers.

A vrai dire, c'est une allée assez triste, humide, étroite, bordée de grands buis négligés où pullulent les limaçons, les limaces et les cloportes; c'est un lieu de passage et non pas de promenade; elle aboutit d'un côté à un appentis où l'on ne serre que les vieilles choses qui ne peuvent plus servir, et de l'autre à un trou bordé de planches, où j'ai toujours vu du terreau en toute saison.

C'est pourtant là que j'allai m'installer, le cœur tremblant, levant les yeux et tendant les oreilles au moindre bruit qui venait de la ruelle. Quand j'entendais les pas et les voix de plusieurs personnes, je m'interrompais au beau milieu d'une phrase d'histoire sainte, pour courir à pas de loup vers la porte. La joue presque collée contre les vieilles planches, je regardais avidement par un petit judas grillagé qui s'ouvrait au centre de l'un des panneaux.

Comme il arrive aux gens qui exercent une surveillance trop soutenue et trop tendue, je fus brusquement pris au dépourvu. Je m'occupais tout à la fois de Samson, des portes de Gaza, et d'un petit oiseau qui chantait sa petite chanson dans l'épaisseur d'un saule, lorsque je vis poindre au-dessus du mur du jardin trois perches de lignes à pêcher. Je me précipitai haletant vers le judas, et j'arrivai juste à temps pour voir passer Camus, Joubert et Thouin. Ils marchaient vite et ne se parlaient pas; mais ils avaient l'air si heureux d'être ensemble que mon cœur se serra. Une fois qu'ils eurent dépassé la ruelle, et que je cessai d'apercevoir les trois perches, balancées au mouvement d'une marche rapide, je remontai dans ma chambre de travail : je n'avais plus rien à faire dans l'allée du fond.

Je me remis à mon histoire avec un peu plus d'assi-

ditude. Tout à coup, je m'aperçus que le fil des idées et du récit s'interrompait brusquement au bas de la page 68; les pages 69, 70, 71, 72, manquaient, et cependant j'étais bien sûr de ne pas les avoir déchirées. Je songeai tout à coup que mon pauvre livre était resté la veille, sans défense, en tête-à-tête avec Muguette irritée. Je montai aussitôt au grenier, parfaitement décidé à ne pas avoir peur, et je n'eus pas peur. Mais tout ce déploiement d'énergie et de bravoure aboutit à me mettre en possession de trois fragments de pages, grands comme des pièces de cent sous, tout griffés et tout rongés. Le reste des quatre pages avait servi d'amusette aux petits chats, qui en avaient fait de la charpie.

Le malheur était irréparable, du moins pour le moment. J'en pris donc sagement mon parti, et je m'attaquai résolument à la page 73.

Je ruminais la page 78, les pouces enfoncés dans les oreilles, lorsque la porte s'ouvrit.

« M. le comte est parti, me dit mon grand-père; si tu travaillais trop longtemps de suite, tu te fatiguerais trop et tu ne comprendrais même plus ce que tu lis.

— Ça me bourdonnait déjà un peu dans la tête, répondis-je en me levant.

— Tu vois bien, reprit mon grand-père avec sollicitude. Nous allons faire une promenade, et comme le vent s'est un peu élevé, nous emporterons le cerf-volant avec nous. »



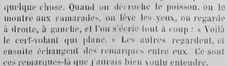
Il l'aidait à ferrer (P. 117, col. 2)

Je me mis à danser, et grand-père se mit à rire.

Comme l'avait dit grand-père, le vent s'était élevé. Le cerf-volant prit son essor, comme s'il avait été dans la confidence de mes vœux secrets.

Il planait sur la campagne en balançant coquettement ses deux ailes et en faisant frétiller sa queue. On devait l'apercevoir d'une lieue à la ronde, et le gué du Renard n'est qu'à un demi-quart de lieue de Montigny. Quelques oisifs et beaucoup de gamins nous regardaient de loin; mais je ne me souciais guère de leur admiration. Mon âme vagabondait du côté du gué, et j'essayais de me figurer quel effet devait produire sur Camus et sur ses amis la vue de mon messager.

Tout en courant et en manœuvrant, je faisais des calculs: Mettons, me disais-je, qu'ils ne l'aient pas vu du premier coup, parce que, quand on pêche, on reste quelquefois très longtemps les yeux rivés sur le bouchon. Comme les goujons et les ablettes abondent là-bas, les pêcheurs ne peuvent pas manquer de prendre



quelque chose. Quand on décroche le poisson, on le montre aux camarades, on lève les yeux, on regarde à droite, à gauche, et l'on s'écrie tout à coup : « Voilà le cerf-volant qui plane. » Les autres regardent, et ensuite échangent des remarques entre eux. Ce sont ces remarques-là que j'aurais bien voulu entendre.

A la première envolée, je ne regardai même pas du

côté du petit chemin qui mène au gué; il faut laisser aux gens le temps de voir et de se décider.

A la seconde envolée, je résistai encore à la tentation, bien persuadé qu'au bout de ma course je serais récompensé de ma discrétion. Je me retournai brusquement. Ni Camus, ni aucun émissaire de Camus, ne se montrait au débouché du petit chemin.

Je me dis alors : « Ce sera cette fois-ci! »

Comme mon impatience était au comble, je ne fis que me retourner tout le temps. Mais on ne fait jamais bien deux choses à la fois. Comme je courais la tête tournée, j'allai butter lourdement contre la seule éminence de terrain qu'il y eût sur toute la surface du terrain communal. Ce n'était qu'une taupinière; mais il suffit d'une taupinière pour faire choir un étourdi qui ne regarde pas à ses pieds.

Je tombai lourdement sur les genoux, puis sur les mains; j'eus cependant assez de présence d'esprit pour ne pas lâcher la corde du cerf-volant.

Les mains me cuisaient; j'avais les rotules des genoux brûlantes; pendant cinq secondes au moins, je fus en fureur contre tout le monde d'avoir si platement échoué dans ma première tentative.

Toute ma fureur tomba quand je vis l'air inquiet de mon grand-père. Dans le premier moment de désespoir, je m'étais assis sur la taupinière. Dès que mon grand-père s'approcha de moi, je me levai, et je fis quelques pas pour lui montrer que je n'avais rien de brisé. En même temps, une pensée consolante me redonnait du courage, et me faisait envisager ce premier échec comme un petit malheur. Le cerf-volant avait manqué son effet, restaient les pralines de M. le comte de Vauroyer.

Quand Brigitte m'eut bassiné les paumes des mains et les genoux avec de l'eau fraîche, je remontai dans ma chambre jusqu'au souper. J'étais content d'avoir un peu mal aux mains et aux genoux, parce que c'était une occasion de souffrir sans grogner et de montrer du courage. J'étais content d'avoir bien étudié mon histoire, car le plus gros de la besogne était fait, et j'étais sûr d'arriver au bout de la composition pour le mardi suivant. Enfin j'étais content d'avoir un gros sac de pralines à partager avec Camus et ses amis.

Avez-vous remarqué comme le temps passe vite, quand on entremêle des occupations agréables? Voici, par exemple, comment j'entremêlais les miennes : je soufflais tout doucement, pendant une bonne minute, dans mes paumes endolories; ensuite j'apprenais un bon lambeau d'histoire; ensuite je faisais avec un soin d'artiste un beau cornet de papier blanc, semblable à ceux que l'on voit chez les épiciers et les marchands de tabac.

Lorsque j'eus devant moi quatre beaux cornets de papier, aussi semblables que possible, je me levai si brusquement, que mes genoux endoloris protestèrent par des craquements. Mais, moi, je ne fis qu'en rire.

Oui, je ne fis qu'en rire : car il était enfin arrivé le moment que j'avais retardé jusqu'alors par un raffinement de volupté. Il était arrivé le moment où j'allais ouvrir le paquet de pralines, les distribuer une par une dans chacun des quatre cornets. Cette fois, elles étaient à la vanille les pralines de M. le comte! J'y avais pensé plusieurs fois dans la journée, et chaque fois l'eau m'en était venue à la bouche. Mais au moment même où ma convoitise était le plus vivement allumée, je me disais : « Tu n'ouvriras le sac que ce soir, pour mettre les pralines dans les cornets. S'il y en a une de trop, tu la mangeras, et tu n'en mangeras pas une seconde, entends-tu! »

Or, le moment était venu de savoir quel goût peuvent bien avoir des pralines à la vanille, et quel fond le dernier des Jousserand pouvait faire sur la force de sa volonté et la fermeté de ses résolutions.

Les parts méthodiquement faites, le dernier des Jousserand se trouva bien penaud et bien désappointé : il n'y avait pas une seule praline de surplus.

Je commençai par regarder les quatre cornets d'un air de reproche, comme si c'était leur faute. Ensuite, comme les joueurs désappointés qui reviennent sur la partie terminée pour voir comment ils auraient dû s'y prendre pour gagner, je vidai les quatre cornets aux quatre coins de ma table, et je me mis à recompter les pralines avec le soin le plus minutieux.

Si, par hasard, je m'étais trompé dans mon premier calcul; s'il y avait dans un des sacs une praline de plus que le nombre voulu, il est bien évident qu'elle m'appartenait de droit : erreur n'est pas compte.

J'eus beau compter et recompter, mes premiers calculs se trouvaient d'une justesse désolante. C'était comme un fait exprès, jamais je n'avais eu si grande envie de croquer une praline, et jamais pralines ne m'avaient paru plus parfumées et rissolées plus à point.

J'allais me résigner, bien à regret, à me tenir la parole que je m'étais donnée, lorsqu'une découverte importante et inattendue me permit tout à la fois de rester fidèle à ma promesse, et de savoir néanmoins quel goût peuvent avoir des pralines à la vanille.

Comme j'allais remettre mon lot dans mon cornet, je vis qu'une des pralines était pour ainsi dire double : c'est-à-dire que, pendant les manipulations du confiseur et la cuisson, une toute petite praline de rien du tout s'était collée sur une grosse mère praline.

« Il y a, m'écriai-je plein d'allégresse, une praline de trop! »

Ayant séparé avec soin la petite de la grosse, c'est la grosse que je croquai. Et même, je la croquai assez précipitamment, ayant peur de découvrir, si je regardais de trop près, que c'était la petite et non la grosse que j'avais le droit de m'approprier.

L'inconvénient de faire les choses à la hâte, c'est qu'on les fait incomplètement et mal. Le goût de cette grosse praline était exquis; mais il passa comme un songe, ne laissant après lui que le regret de ne l'avoir pas savouré, et un désir très vif et très prononcé de renouveler l'expérience à bref délai, pas par gourmandise, bien entendu! mais uniquement pour me rendre compte.

Mais si je m'étais montré faible dans le choix des pralines, pour la première fois je me montrai fort dans ma lutte contre la gourmandise. La gourmandise eut beau me tenter de toutes les façons, et me fournir même des raisons plausibles de pécher; je fourrai stoïquement les quatre cornets dans le tiroir de la table, et j'étalai par-dessus mon livre d'histoire sainte, image austère du devoir. Je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais éprouvé ce soir-là, quel plaisir exquis on peut prendre à étudier le règne de David, à deux pouces de quatre cornets de pralines exquises, que personne ne vous a défendu de manger, et que l'on ne mange pas, justement parce que personne ne l'a défendu.

XIV

Apparition du grand Faligan.

Le lendemain matin, je me levai en tapinois, comme la veille; mais cette fois, c'était pour aller de David à Salomon, en passant par le tiroir, d'où les quatre cornets n'avaient pas bougé depuis la veille, ce qui, en soi-même, n'a rien de bien étonnant. Quoi qu'il en soit, je voulus m'en assurer, et je m'en assurai par mes propres yeux.



Faligan se mit à la regarder. (P. 119, col. 1.)

Grand-père se leva et vint me faire une petite visite. Comme je lisais le compte rendu de la visite de la reine de Saba, Brigitte vint m'appeler pour le premier déjeuner.

J'avalai ma soupe tout de travers, dans la crainte d'être en retard. J'arrimai mes quatre cornets dans la poche gauche de ma veste, et je me dirigeai vers l'école, tantôt courant, parce que j'étais pressé d'arriver; tantôt prenant une allure plus prudente, parce que les cornets ballottaient, et auraient pu se crever.

Il y avait déjà des groupes d'écoliers qui rôdaient autour de l'école. Des écoliers isolés, qui débouchaient par tous les chemins et sentiers, allaient aussitôt se joindre à ces différents groupes, sans hésitation.

Je reconnus, plus vivement que jamais, à quel point ma situation dans l'école était différente de celle des autres écoliers. Dans un groupe ou dans l'autre, chacun d'entre eux trouvait un ou plusieurs répondants; moi, j'avais beau regarder, je ne voyais personne qui fût disposé à me faire accueil. On ne m'aurait certainement pas chassé, du moins de certains groupes; mais on m'aurait tout simplement toléré, et je suis trop fier pour accepter d'être simplement toléré.

Au moment où je me sentais le plus décontenancé, le grand Faligan me tapa sur l'épaule, et se mit à rire, sans savoir pourquoi, en se fendant la bouche jusqu'aux oreilles. Le grand Faligan était fils d'un garde forestier; à mesure que son corps se développait, son intelligence semblait diminuer; mais plus son intelligence diminuait (j'entends l'intelligence des choses qui sont dans les livres), plus il devenait joyeux, et plus il faisait de fugues dans les bois, qu'il aimait à la passion. A l'école et dans la rue, c'était littéralement un innocent; dans les champs et dans les bois, c'était un sauvage plein d'expérience et de ruse. On se racontait à l'école, de la bouche à l'oreille, que le grand Faligan n'avait pas peur la nuit dans les bois, et que même il lui était arrivé d'attraper un lapin au collet.

Comme le père de Faligan habitait à la lisière de la forêt, notre camarade apportait le matin un grand panier qui contenait son déjeuner, et il passait l'entre-classes soit dans la salle d'école quand il pleuvait, soit dans le village quand il faisait beau. Avec une constance infatigable, il admirait les images d'Épinal, les cordes à sauter, les toupies, les pipes en sucre rouge de l'épicier, les paniers du vannier, les étoffes de l'unique marchand de Montigny, surtout les foulards où il y avait des images; quelquefois, à force d'instances, il obtenait du maréchal ferrant l'autorisation de l'aider à ferrer un cheval, ou du sacristain la faveur de sonner l'Angélus; quand il ferrait ou quand il sonnait, il y allait de si grand cœur, qu'il semblait être né pour ferrer et pour sonner, bien plutôt que pour apprendre dans les livres.

« Je voudrais voir ça de près, » me dit-il en m'allongeant un coup de coude amical.

Ce matin-là, je souffrais tellement d'être isolé au milieu des groupes, que je ne le priai pas dédaigneusement de me laisser tranquille, comme je l'avais fait en mainte circonstance; au contraire, je saisis avec avidité l'occasion d'avoir un compagnon, quel qu'il fût. Quand je dis : « quel qu'il fût », je m'entends. Faligan qui n'avait plus de mère, et dont le père était pauvre, était toujours habillé à la diable, avec des défroques de son père. Il était brusque dans ses mouvements et d'une franchise terrible dans son langage, de sorte que volontiers je le tenais à l'écart.

« Qu'est-ce que tu voudrais voir de près? lui demandai-je poliment.

— Cette machine qui vole en l'air.

— Mon cerf-volant?

— Oui, c'est ça; diable! comme ça file! J'étais grimpé hier dans un chêne où il y a un nid d'écureuils; je lève la tête par hasard, et je vois ça qui vole en l'air; diable! comme ça vole! Veux-tu me le montrer, dis?

— Oui, je le veux bien.

— Quand?

— Aujourd'hui.

— Tu es un bon garçon. A quelle heure?

— A midi.

— A cette heure-là je sonne l'Angélus, me dit-il d'un air grave en roulant de gros yeux.

— Hé bien, à midi et demi.

— Ça y est. Jousserand, tu es un bon garçon. Pour ta peine, regarde-moi ça. »

Il haussa lentement son panier à la hauteur de mon œil, leva l'un des couvercles, et je vis deux bouteilles : dans la première, il y avait un liquide jaunâtre qui était probablement du cidre; la seconde contenait une petite couleuvre vivante; en voyant la lumière, elle tordit ses anneaux, et tira plusieurs fois sa petite langue.

Je reculai effrayé, et Faligan se mit à rire.

« J'ai attrapé cette petite vermine-là ce matin, me dit-il, toujours sur un ton de mystérieuse confidence, et je l'ai apportée pour m'en amuser. Diable! quelle comédie si on lâchait ça dans la classe! Mais il n'y a pas de danger que je la lâche; il devine tout, lui »

« Lui », c'était le père Barré. Comme le père Barré était censé avoir lu beaucoup de livres, Faligan éprouvait pour lui une sorte de respect superstitieux, mélangé de crainte Ce sentiment, que les livres et les gens instruits inspirent quelquefois aux ignorants naïfs, s'était encore accru dans l'esprit de Faligan, par suite d'une aventure où le père Barré, selon lui, avait montré une pénétration surhumaine. C'était pendant une des classes du matin. Faligan, pour s'amuser dans l'entre-classes, avait rempli de glands tout le fond de son panier.

Comme le panier de Faligan était une espèce de boîte à surprises, les écoliers en entrant en classe s'amusaient souvent à regarder ce qu'il y avait dedans. Camus, ayant vu une provision de glands, en prit une poignée, les autres en firent autant; et lorsque l'on commença à réciter les leçons, les glands se mirent à voler de tous les côtés dans la classe.

Le père Barré prit un air très sévère; ensuite il réfléchit, le bout du nez dans le poing droit, et s'écria tout à coup :

« Si cela continue, je punirai très sévèrement Faligan pour avoir apporté des glands en classe! »

Faligan demeura muet de terreur et d'admiration. « Il ne m'a pas vu les apporter, dit-il d'un air profond; personne ne lui a dit que je les avais apportés; comment a-t-il pu le deviner? »

« Je t'ai dit mon secret, reprit Faligan d'un air suppliant, ne le redis pas à d'autres; ils lâcheraient la couleuvre, et alors, lui, il me tomberait dessus, ça, pour sûr. »

Je promis à Faligan tout ce qu'il voulut, sans penser même à ce que je promettais; toute mon attention était ailleurs.

« Va porter ton panier et cache-le bien, » lui dis-je afin de me débarrasser de lui à l'amiable.

Camus, Joubert et Thouin débouchaient de la rue Chèvre; comme c'était là qu'habitait le père de Thouin, j'en conclus que Joubert et Camus étaient allés le chercher à domicile. Heureux Thouin! sentait-il tout son bonheur?

Les trois amis s'avançaient en causant tranquillement. Je jetai un coup d'œil à droite et à gauche pour être sûr que personne n'allait venir à la traverse, et je fis un pas en avant.

Oui, je fis un pas en avant; mais presque aussitôt j'en fis deux en arrière, et je pris l'air le plus indifférent que je pus prendre, afin de n'être point soupçonné par les trois amis d'avoir formé le dessein téméraire de les aborder

Il m'est arrivé souvent dans la vie de me préparer en esprit à une démarche importante Je croyais avoir tout prévu et pourvu à tout, et, au moment même de me présenter devant les gens, je m'apercevais subitement que ma démarche était absurde, et qu'il fallait être archifou pour avoir seulement songé à la faire.

C'est juste ce qui venait de m'arriver au moment d'aborder Camus et les deux autres

Car, comment les aborder? que leur dire? quelle figure faire avec mes cornets à la main? et surtout quelle figure faire si mes cornets n'étaient pas acceptés?

On offre des bonbons à un ami; c'est tout simple, il n'y a pas de phrases à faire : tout est commun entre amis. On offre des bonbons à un simple camarade; rien de plus facile et de plus naturel que de lui dire : « Goûte-moi cela », c'est à charge de revanche, et il y a là un échange de bons procédés dont l'amitié peut sortir, mais plus tard.

Aller de but en blanc offrir des bonbons à quelqu'un en échange de son amitié, c'est comme si on lui proposait un marché . donnant donnant! Ce procédé a quelque chose de naïvement grossier, plus digne du dernier des Faligan que du dernier des Jousserand. Hum! suis-je bien sûr en disant cela de ne pas faire injure à l'honnête Faligan?

Les trois amis passèrent devant moi sans s'arrêter; seulement Camus, qui était de mon côté, m'adressa un petit signe d'intelligence. Moi, je lui souris avec ravissement; mais il passa sans voir mon sourire.

Le père Barré sonna la cloche et les écoliers entrèrent en classe. Je restai un peu en arrière pour donner à Camus le temps de se mettre à sa place; j'aurais ainsi occasion de passer devant lui et de lui rendre son signe de tête Mais il était dans une conversation très animée avec le voisin qui était derrière lui, à l'autre table. J'attendis jusqu'au moment où ceux qui me suivaient commencèrent à me pousser dans l'allée étroite qui séparait les rangées de tables. N'osant appeler l'attention de Camus en lui posant la main sur le bras, j'eus une de ces inspira-

tions subites auxquelles on ne résiste pas sur le moment, sauf à s'en repentir plus tard, s'il y a lieu.

Tirant un des cornets de pralines, je le posai furtivement sur sa grammaire ouverte, et je m'enfuis à ma place. Je me repentais déjà de mon audace; mais ce qui était fait était fait, le sort en était jeté, il n'y avait plus à revenir en arrière.

Tout rouge et tout tremblant, j'ouvris ma grammaire au hasard pour me donner une contenance. S'il avait plu en ce moment à quelqu'un de mes voisins de faire quelque sottise, le père Barré, rien qu'en me voyant cette figure de coupable, n'aurait pas manqué de me l'attribuer.

« Ai-je mal fait? Camus va-t-il se fâcher? » voilà ce que je me demandais, en regardant les lignes de ma grammaire qui dansaient des sarabandes devant mes yeux.

J'aurais bien voulu être sûr que Camus ne regardait pas de mon côté, parce que moi alors j'aurais regardé du sien pour voir quelle figure il faisait.

Le grand Faligan ayant fini de bredouiller sa grammaire qu'il était censé réciter, le père Barré, en signe de désapprobation, fit claquer sa langue quatre ou cinq fois; après quoi il dit : « Camus, à toi. »

Camus se leva tranquillement sans se presser, et, avant de commencer sa récitation, fit deux ou trois fois le mouvement de lèvres et de cou de quelqu'un qui a été sommé de prendre la parole au moment où il dégustait tranquillement quelque chose.

Je me dis tout de suite : « Il était en train de manger une de mes pralines; » je tressaillis de joie sur mon banc, et j'eus bien de la peine à ne pas faire claquer mes doigts au-dessus de ma tête en signe de triomphe.

Profitant de ce qu'il était occupé à réciter, les yeux fixés sur la chaire, je regardai longuement de son côté, et je vis que tous ses voisins étaient occupés à mâcher ou à sucer quelque chose. Camus, toujours bon enfant, avait procédé à une distribution générale de pralines.

Aussitôt je me piquai d'émulation, et, ouvrant discrètement un des cornets, je passai une praline à mon voisin de gauche, en lui disant : « Goûte-moi ça! » Le voisin fut si interloqué de cette générosité sans exemple qu'il me goûta ça, sans même songer à me remercier. Mais ses mouvements de tête et ses roulements d'yeux me prouvèrent que, s'il avait oublié de rendre grâces au donateur, le don du moins était fort de son goût.

Son voisin lui demanda des explications et regarda de mon côté d'un air surpris; je lui tendis deux pralines, en lui disant, derrière ma main : « Une pour toi, une pour Faligan. » Il s'adjugea la plus grosse praline pour la commission et donna l'autre à Faligan. Faligan se mit d'abord à la regarder d'un air ahuri, ne sachant s'il devait la rendre à celui qui la lui avait passée ou la jeter à la tête de quelqu'un. En fait de friandises, il ne connaissait guère (et de vue seulement) que les coqs et les pipes en sucre rouge ou bien encore les dragées qui se décoloraient lentement dans un bocal couvert de buée, à la devanture de l'épicier.

« Mange donc, imbécile! » lui dit son voisin, qui d'ailleurs prêchait d'exemple. Ainsi encouragé, Faligan n'hésita plus, et d'un seul coup de ses grandes dents blanches de louveteau affamé, il coupa la praline en deux avec un bruit net et sec : crac! Le père Barré le regarda d'un air sévère; aussitôt Faligan rentra la tête dans ses épaules, et se mit à savourer sa praline, les lèvres fermées, avec une jubilation intérieure qui lui faisait sortir les yeux de la tête, et lui tendait la peau du nez et des pommettes jusqu'à la rendre toute luisante. A la fin, il ne put se contenir plus longtemps, et s'écria presque tout haut, croyant parler avec une entière discrétion : « Diable! que c'était bon! »

« Faligan! » s'écria le père Barré d'un ton sévère.

Toute la classe partit d'un immense éclat de rire.

Faligan tomba dans une grande confusion. Ce qui le troublait le plus, ce n'était pas d'avoir été interpellé publiquement et d'avoir excité l'hilarité générale; c'était de constater chez le père Barré, un homme de près de soixante ans! une aussi étonnante finesse d'ouïe.

Comme toutes les têtes étaient tournées vers Faligan, mes regards rencontrèrent ceux de Camus. Camus riait de grand cœur et moi aussi. Quand nos regards se rencontrèrent, nous continuâmes à rire en nous regardant.

Je me dis aussitôt : « Voilà qui est fameux; Camus ne m'en veut pas, au contraire, puisqu'il me regarde en riant, et qu'il me laisse aussi le regarder en riant, sans détourner les yeux et sans froncer les sourcils. »

A suivre. J. GIRARDIN.

LE PASSAGE DU NORD-EST

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Europe se prépare à fêter dignement le professeur suédois Nordenskiold, qui a enfin le premier résolu le problème du passage du Nord-Est et contourné dans toute leur étendue les côtes septentrionales du vieux continent.

Dès le seizième siècle, la préoccupation constante des marchands hollandais et suédois avait été de trouver une voie maritime, soit au nord de l'Amérique, soit au nord de l'Asie, qui leur permît de commercer directement avec l'Inde et la Chine, dont les Portugais, maîtres des mers du sud, leur barraient la route. Nous avons raconté ici même[1] les premières tentatives faites par le Hollandais Guillaume Barentz pour ouvrir le passage du Nord-Est, c'est-à-dire la route rejoignant le détroit de Béring par le nord de l'Asie.

1. Voy. vol. I, p. 372, *Les premiers explorateurs arctiques.*

Cette expédition découvrit la Nouvelle-Zemble et réussit à pénétrer dans la mer de Kara, mais ne put aller au delà. Depuis, toutes les expéditions qui se succédèrent en assez grand nombre jusqu'à notre époque, ne purent parvenir à dépasser cette mer redoutable, toujours encombrée d'icebergs.

Les Suédois, intéressés au plus haut point à la solution de ce problème, firent, il y une dizaine d'années, quelques progrès importants. En 1869, le capitaine Carlsen découvrit le secret de la navigation de la mer de Kara, c'est-à-dire l'époque exacte séparant la débâcle des glaces de la formation de nouvelles banquises. Il traversa ainsi aisément cette mer, parvint jusqu'à l'embouchure de l'Obi, grand fleuve sibérien, et revint par le détroit de Matochkin qui coupe en deux la Nouvelle-Zemble. Depuis lors les pêcheurs scandinaves n'ont cessé de fréquenter la mer de Kara.

Excité par les découvertes de Carlsen, le professeur Nordenskiold résolut de se dévouer complètement à la recherche du passage du Nord-Est. C'était déjà, du reste, un vétéran parmi les explorateurs arctiques. Il avait participé à six expéditions au Spitzberg et au Groënland, et avait passé un hiver sous le 80° parallèle. Connaissant à fond toute la littérature relative aux régions polaires, il s'était acquis une grande réputation par ses travaux géographiques.

Ne voulant rien laisser au hasard, le professeur Nordenskiold entreprit un premier voyage qui ne devait le conduire que jusqu'à l'embouchure de l'Iénisséi, autre grand fleuve sibérien qui débouche dans l'ocean Glacial à l'est de l'Obi.

Partie de Tromso, le 8 juin 1875, sur le petit navire le *Proven*, l'expédition gagna d'abord les côtes de la Nouvelle-Zemble et essaya de franchir le détroit de Matochkin; mais les glaces la forcèrent à descendre plus au sud jusqu'au détroit de Yougor, qui sépare la côte russe de l'île de Vaïgatz.

Les voyageurs firent plusieurs excursions dans l'intérieur de la Nouvelle-Zemble, pays encore si peu connu. Vers le nord s'élèvent de hautes montagnes couvertes de glaciers; au sud le sol est absolument plat. « On n'y voit pas, dit un des explorateurs, le moindre relief, la moindre éminence; mais il est coupé d'un grand nombre de ruisseaux et de petits lacs. Ici fleurissent les plus jolis saxifrages, les polémoines, les renoncules, les dryas, etc. Des essaims d'insectes viennent butiner le suc caché dans les calices ou bourdonner au-dessus des étangs. Les oiseaux sont nombreux, à chaque instant on voit des échassiers prendre leur vol, soit par couples, soit par troupes bien ordonnées; vient-on près d'un cours d'eau, on y rencontre des nichées de maubèches violettes. Çà et là, dans des plaines basses semblables aux Prairies,



Le professeur Nordenskiold. (P 120, col. 1.)



Le *Proven* dans le détroit de Matochkin. (P. 122, col. 2.)

nous faisons lever une volée de petites maubèches, ou bien un couple de pluviers à collier. Dans le voisinage de monceaux de pierres ou d'assises des rochers au bord de la mer, gazouillent gaiement d'innombrables plectrophanes des neiges, et l'alouette hausse-col planant dans les airs fait entendre des notes brèves mais mélodieuses. Sur les lacs frémissant au souffle de la brise, nous voyons se jouer les plongeons dont la gorge d'un blanc éclatant resplendit de loin, et, de temps en temps, un cygne s'avance avec la grâce et la majesté qui conviennent au souverain de ces parages, tout en veillant à ce que nul ne trouble sa femelle qui couve près de là. » Les rennes sauvages sont assez nombreux, ainsi que les lemmings ou lièvres arctiques, qui ont pour ennemis l'ours blanc et le renard noir. En été, le soleil qui brille sans relâche y est d'une ardeur surprenante. « A cette haute latitude (72), dit un des voyageurs, cela fait l'effet d'un nonsens ou d'un rêve. Et pourtant rien de plus réel : nous sommes en nage. »

Ayant franchi le détroit de Yougor, le *Proven* entra dans la mer de Kara, qu'il trouva libre de glace, et il put longer les côtes de la vaste péninsule qui couvre l'embouchure de l'Obi et qui a reçu le nom de presqu'île des Samoïèdes, du peuple qui l'habite.

L'expédition entra en relation avec les Samoïèdes campés sur la côte, qui se montrèrent empreints d'excellentes dispositions. Les Russes ont du reste des agents parmi ces tribus converties au christianisme.

M. Nordenskiold donne dans son journal des détails intéressants sur les mœurs des Samoïèdes.

« Les hommes, dit-il, sont vêtus d'une façon très simple, mais parfaitement conforme aux exigences de ces hautes régions; d'ordinaire leur unique vêtement se compose d'une pelisse dont la peau de renne est tournée vers le corps comme les touloupes russes, et sans autre garniture à l'extérieur qu'une bordure de peau de chien; la plupart du temps, les manches sont ballantes : car on préfère, pour avoir plus chaud, paraît-il, rentrer les bras sous la fourrure même. Sur la tête, ils portent un bonnet qui est en peau de phoque, ainsi que les espèces de bottes qui leur couvrent le pied jusqu'à mi-jambe; la coiffure a par derrière des cordons, afin de la retenir lorsque les Samoïèdes se découvrent en manière de salutation, c'est-à-dire donnent un coup à leur bonnet et le font retomber sur le dos. On comprend que ce vêtement, qu'ils portent en toute saison, ne brille pas toujours par la propreté.

» Les femmes se distinguent par un costume plus recherché. Il se compose habituellement d'une petite jaquette de peau de renne, serrée à la taille, et s'élargit ensuite en forme de jupe pour se terminer aux genoux et même plus bas par une bordure de peau de chien très touffue; quelques-unes portent des espèces de volants en peau de phoque ou d'ours et un col replié, également en fourrure, qui se ferme sur la poitrine : c'est à peu près le boa de nos aimables frileuses du Sud. Leurs pieds mignons se perdent dans des babouches peu gracieuses en peau de renne, que prolongent de grandes guêtres fournies par le même animal.

» La mode est venue ajouter certains colifichets à ce vêtement indispensable dans les contrées polaires, et les élégantes cousent tant de bleu, de rouge et de jaune sur leur pelisse, qu'il est impossible de les confondre avec les animaux dont elles portent la fourrure. Ce qu'il y a d'étrange dans leur parure, mais non de choquant, ce sont leurs cheveux, qu'elles tressent en deux larges nattes tombant parfois jusqu'aux talons et qu'elles nouent de rubans d'un rouge vif, en les garnissant de verroterie bleue, de boutons, d'anneaux ou de chaînes en cuivre jaune qui se mettent à tinter au moindre mouvement de la propriétaire.

» Habitués à vivre dans de vastes contrées où ils doivent lutter contre une nature marâtre, éloignés d'ordinaire de tout contact humain et exposés à des périls sans cesse renaissants, les Samoïèdes se font tous une sombre idée de la vie. La nuit qui les enveloppe comme un linceul pendant quatre ou cinq mois, imprime à leur âme je ne sais quoi de farouche qui se reflète sur leur visage et vous glace au premier aspect. « Si les Samoïèdes, dit l'illustre Finlandais Castrén, étaient animés de passions violentes, ils seraient certainement, comme on le croit, l'un des peuples les plus sauvages de notre globe. Mais la Providence a permis qu'ils puissent considérer la plupart des événements avec une indifférence absolue » Lents à penser, ils ont cependant le mérite d'être persévérants dans l'exécution. Si on a le bonheur de ne pas leur déplaire et qu'ils soient bien convaincus de vos bonnes intentions, ils vous accueillent à bras ouverts, mais sans rien sacrifier de leurs aises. Il faut le dire à leur honneur, une qualité vient atténuer en partie les défauts de cette race : c'est leur charité. Ces sauvages, luttant contre la misère, ne possédant qu'une vague notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste, cherchant souvent par la ruse, la violence ou la tromperie à acquérir le bien de leur ennemi, — ces mêmes gens, en revanche, sont prêts à partager leur dernière bouchée avec leurs amis, et l'on en voit souvent se priver du nécessaire pour secourir les orphelins ou les pauvres de leur tribu. »

Le *Proven*, contournant la grande presqu'île, franchit les bouches de l'Obi et vint, le 15 août, jeter l'ancre à l'embouchure de l'Iénisséï, dans un port qu'en l'honneur du généreux promoteur de l'expédition, M. Nordenskiold nomma *Dicksons-Hamn*, le port Dickson.

La première partie du problème était résolue. L'expédition était arrivée plus loin qu'aucune des précédentes, et avait trouvé le port de refuge désiré. M. Nordenskiold rentra en Suède par la route de Sibérie, tandis que le *Proven*, traversant de nouveau la mer de Kara, franchissait cette fois le détroit de Matochkin, libre de glaces, et regagnait Tromsö.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

L'HORLOGE DES OISEAUX

A mes yeux, il serait peut-être plus exact de dire à mes oreilles, les oiseaux chanteurs sont une des plus adorables merveilles, une des grâces les plus touchantes de la nature. Pour mon compte, je donnerais deux fortes chanteuses pour une fauvette ; un ténor, deux barytons et trois basses pour un rossignol. Rien de ce qui touche ces charmants petits êtres ne m'est indifférent, et je me suis brouillé à mort avec un ami de vingt ans parce qu'il m'avait fait manger, par surprise, une brochette de rouges-gorges, cuirassés d'une barde de lard.

Tous ceux qui ont la bonne fortune de vivre à la campagne, en plein air, sous le soleil, au milieu des jardins, ont, sans doute, expérimenté l'ingénieuse invention de Linné, le savant botaniste suédois. Je veux parler de cette horloge végétale, où les aiguilles sont remplacées par des fleurs, et les heures marquées par des parfums.

Je me présente à mon tour, avec une modeste assurance, comme l'auteur d'une horloge musicale, que j'ai réglée avec les petits chanteurs du bon Dieu, et qui fonctionne admirablement dans les bois et dans les bosquets. Ce que Linné faisait avec les fleurs, je le fais avec les oiseaux. Il avait les parfums ; moi, j'ai la mélodie : je ne me plains pas de mon lot.

C'est le *Rossignol* qui se charge des préludes. Il sonne, en battant un trille, les douze coups de minuit. C'est le seul musicien qui chante un nocturne à la Nature pendant qu'elle s'endort. Tous les autres attendent le retour de la lumière. Il ne leur suffit pas de s'entendre : ils veulent se voir; mais c'est une coquetterie que je leur pardonne.

Parmi les oiseaux du matin, le *Pinson* est le plus matinal. Il exécute ses plus beaux airs entre une heure et deux heures. La demi-heure suivante appartient à la *Fauvette à tête noire*. Cette délicieuse favorite de la Nature est la Patti des bois, comme le rossignol en est le Rubini et le Mario, un Mario toujours jeune, et un Rubini toujours en voix. Le rossignol craindrait la fauvette, cette brillante chanteuse, si elle avait le souffle plus puissant et la respiration plus longue ; mais elle se fatigue bientôt, et, après quelques-unes de ses notes brillantes que les Italiens appellent si bien des éclairs de gosier (*lampi di gola*), satisfaite d'avoir charmé, elle se taira désormais. De deux heures et demie à trois heures, la *Caille*, ce garde du commerce, soudoyé par les créanciers impatients, poursuit les débiteurs en retard par son importune sommation : « Paye tes dettes, paye tes dettes ! » que son chant module sans le savoir.

Quand la caille se tait de trois heures à trois heures et demie, c'est le tour de la *Fauvette à ventre rouge*. Moins poétique peut-être que sa sœur la fauvette à tête noire, mais très agréable encore, elle a parfois de petites notes claires et argentines du plus aimable timbre.

A côté de ceux-là le *Merle* n'est qu'un paresseux. C'est, en effet, seulement à trois heures et demie qu'il commence son concert. Tout le monde connaît la puissance, la force et la sonorité vraiment exceptionnelles de ce gosier merveilleux. Ce que l'on connaît moins, c'est la facilité singulière avec laquelle il apprend, retient et répète tous les airs. Un homme aussi connu dans les lettres que dans le monde, M. Dureau de la Malle, tenait un merle en cage. Il donna les plus grands soins à son éducation, et, quand son élève fut capable d'exécuter la *Marseillaise* sans se tromper d'une note, il ouvrit la fenêtre et lui laissa prendre la volée. Une fois en liberté, celui-ci fit retentir les échos de l'hymne de Rouget de l'Isle ; il n'y eut bientôt plus dans le bocage que des merles patriotes !

De quatre heures et demie à cinq heures, la *Mésange à tête noire* lance sa fusée aiguë, stridente, grinçante et agaçante. Le *Moineau*, qui joue parmi les oiseaux le rôle du gamin de Paris parmi les enfants, ne se lève qu'après avoir bien dormi. En comparaison des autres chanteurs emplumés, c'est un bourgeois qui se paye la grasse matinée. On dirait qu'il est certain d'avance d'avoir assez de temps à lui pour se livrer à tous ses vices, à sa colère tapageuse, à sa gourmandise effrontée, à ses déprédations insatiables. C'est seulement à cinq heures qu'il commence à piailler et à dire dans sa langue, qu'il n'est nul besoin de faire expliquer par les derviches du conte oriental : « Attention ! me voilà ! Veillez au grain, je commence ma journée ! »

A partir de six heures, l'*Horloge des oiseaux* ne marque plus, ou plutôt toutes les heures sonnent ensemble. Je veux dire que le chef d'orchestre n'est plus écouté, que chacun chante pour son compte, quand cela lui plaît, et à son heure, entremêlant sa vie de festins sans trêves et de chansons sans mesure, dans les buissons en fleur, sous le ciel bleu.

Louis Énault.

PENDRAGON [1]

VIII

Au même instant, le passeur, qui s'était de nouveau couché à terre, nous avertit de la main de faire silence et qu'il entendait un grand bruit dans le lointain.

En effet, nous aperçûmes à l'horizon un nuage de poussière qui s'élevait lentement au-dessus de la plaine, et l'air se mit à résonner d'une masse confuse de cris.

1. Suite. — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91 et 107

J'écoutai à mon tour, l'oreille appuyée sur le sol, et je distinguai le pas lourd et régulier d'une troupe d'infanterie qui frappait ses piques contre ses boucliers d'airain. Ceux-là, c'étaient les argyraspides, l'élite de la phalange macédonienne, les vieux compagnons de Philippe et d'Alexandre. Rien n'avait pu jusque-là tenir devant eux, ni les Athéniens à Chéronée, ni les Thébains sous les murs de leur propre ville, ni les Grecs mercenaires au passage du Granique, ni les Perses dans les défilés d'Issus. Ils marchaient sur mille de front et seize de profondeur, dans un ordre parfait, couverts de casques pesants, armés de piques de dix-huit pieds de long, celles du premier rang baissées comme la tête d'un taureau qui va donner un coup de corne; celles du second rang, un peu plus relevées, et ainsi de toutes les autres jusqu'au seizième rang, qui semblait menacer le sommet des montagnes.

On eût dit, à voir remuer ce corps immense, un dragon dont les écailles resplendissaient au soleil et dont les dents aigues menaçaient toutes les créatures vivantes. Combien de fois avais-je vu la phalange s'avancer dans la plaine au milieu des armées les plus nombreuses, entrer pesamment dans la foule, renverser tout sur son passage et saisir la victoire!


Elle traça des figures étranges. (P. 124, col. 2.)

Quand elle paraissait, la peur, la fuite et la mort marchaient devant elle comme trois déesses invincibles et lui traçaient son chemin. Ah! certes, je la connaissais trop pour douter un instant qu'Alexandre fût vainqueur!

Je dis donc à Amalec :

« Cela, c'est le centre de la bataille. Tout le reste peut plier, mais la phalange ne pliera pas. »

Et alors j'expliquai, pour le savoir mieux que personne, l'ayant déjà vu tant de fois, l'ordre de bataille des deux armées, la manière d'attaquer d'Alexandre, et le bonheur qui le suivait ordinairement dans toutes ses entreprises.

La belle Drangiane m'écoutait avec attention, ce qui ne m'étonna guère: car nous autres Athéniens, nous avons tous été, dit-on, consacrés en naissant à Minerve Pallas, déesse de la sagesse et de l'éloquence; mais je vis aussi qu'elle se penchait vers son père et faisait en chaldéen une question que je n'entendis point.

Amalec l'écouta gravement, fronça le sourcil comme si la question eût été déplaisante, et demanda enfin

« Que fait à présent Pendragon? le savez-vous? »

A cette question, je fus d'abord assez embarrassé; car comment deviner tous les incidents d'une bataille? Tel qui veut aller à droite est forcé de courir à gauche. Tel qui passait pour un brave se sauve au premier coup de sabre. Tel qui voulait avancer recule. Tel qui comptait gagner une seconde couronne perd la première et la vie.

Je répondis cependant :

« Il devait commander la charge à l'aile droite avec les Enfants perdus. A présent il est à coup sûr dans la mêlée. »

A ces mots, la fille du grand prêtre chaldéen leva les yeux vers le ciel, et sans doute adressa une prière fervente à Baal, dieu de ses pères.

Sa nourrice Arachosie se prosterna contre terre en marmottant des paroles qui peut-être étaient des formules magiques : car elle traça tout à coup sur le sable avec sa baguette des figures étranges et se releva en disant :

« Drangiane, ma fille, un grand bonheur s'approche.... et un grand malheur aussi, peut-être; mais le bonheur l'emportera sur le malheur. Sois tranquille, tu seras reine! »

En même temps, comme si les dieux avaient voulu confirmer ce présage, le nuage de poussière qu'on voyait à l'horizon parut se rapprocher de nous, et nous vîmes une troupe immense de cavalerie en fuite qui cherchait son salut de notre côté.

« Ceux-là, dit Amalec, je les reconnais à leurs casques d'airain, à leurs massues de bois garnies de fer, à leurs cuirasses de lin. Ce sont les cavaliers d'Assyrie et de Chaldée. Ils reconnaîtront en moi le descendant et l'héritier d'Assur. »

Cependant, par précaution, il nous commanda de nous embarquer tous, Drangiane d'abord, Arachosie, le passeur du lac, sa femme, ses enfants, moi et le juif Samuel. Pour lui, il resta debout sur la rive, malgré les prières de sa fille et les nôtres.

« Je suis sûr d'eux, dit-il, et par eux je saurai ce qui se passe. Vous, préparez-vous à démarrer le bateau si les soldats d'Alexandre les poursuivent de trop près. »

En effet, deux ou trois des mieux montés arrivèrent,

lancés au triple galop et paraissant fuir un ennemi redoutable. Derrière eux, mais à une grande distance et dans le plus grand désordre, suivait une troupe nombreuse de cavaliers.

Le premier qui se trouva en face d'Amalec s'arrêta stupéfait, descendit de cheval et se prosterna en s'écriant :

« Seigneur ! est-ce vous ! »

Amalec répliqua gravement :

« Tu le vois. »

Le cavalier chaldéen reprit :

« On nous avait dit que vous aviez disparu...

— C'est vrai.

— Que Darius vous avait fait assassiner...

— C'est faux. J'ai été fait prisonnier hier, ou plutôt je suis allé rejoindre ma fille Drangiane, prisonnière au camp d'Alexandre, et nous avons pris la fuite, elle et moi, avec quelques amis que vous voyez. »

Le Chaldéen se mit à réfléchir.

« Ah ! dit-il, si nous avions su !...

— Qu'auriez-vous fait ?

— Nous vous aurions suivi partout, seigneur, au lieu de prendre part à la bataille entre nos ennemis communs.

— Il est encore temps, reprit Amalec. Toi, reste ici. Je vais rallier les compagnons.... Est-ce qu'on vous poursuit toujours ?

Ah ! seigneur, dit le Chaldéen, qui peut le savoir ? Au premier choc la troupe des Enfants perdus a couru sur nous comme pour nous dévorer, ayant en tête un Gaulois grand et beau comme un dieu, qui devançait de vingt pas tous les autres en poussant son cri de guerre, plus terrible que celui du lion. En le voyant tout le monde a tourné bride, le prenant pour le tout-puissant Baal lui-même....

— Et vous voilà ?

— Oui, seigneur, nous voilà ! »



Il se prosterna. (P. 125, col. 1.)

A ces mots, Samuel et moi nous ne pûmes nous empêcher de rire en voyant le peu de résistance que la cavalerie chaldéenne avait faite à Pendragon. Nous avions tort pourtant. C'est un sage qui a dit : « Tel fut brave un tel jour et le lendemain prit la fuite. » D'ailleurs les dieux sans doute favorisaient Pendragon, et les dieux ont leur desseins secrets qu'ils cachent aux simples mortels.

Pour la vieille Arachosie, pendant que le grand prêtre allait rallier sa troupe et donner le mot d'ordre, j'entendis qu'elle disait à Drangiane :

« Ma fille, rassure-toi. C'est l'ordre d'Aldebaran que Pendragon soit le plus grand des rois et toi la plus belle des reines. »

Le Chaldéen s'approcha de nous et nous raconta ce qu'il avait vu de la bataille.

« J'étais à l'aile gauche de l'armée, dit-il, dès le commencement. Le grand roi Darius était au centre avec les plus grands seigneurs de la Perse, de l'Asie, de la Susiane, de la Médie, et Mazée commandait l'aile droite avec la cavalerie des Parthes, des Bactriens et des Sogdiens. On attendait le signal du combat, lorsque dans l'armée d'Alexandre, rangée en bataille long-

temps avant nous (aussi est-elle bien moins nombreuse), la trompette a sonné la charge.

» Au même instant Alexandre s'est élancé avec les Thessaliens sur Darius. Mais à peine avons-nous compris ce qu'il allait faire : car le Gaulois, qui était à l'avant-garde des Macédoniens de l'aile droite, s'est jeté sur nous avec une telle impétuosité que nous n'avons eu que le temps de faire une première décharge de flèches et de le recevoir à coups de sabre. En quelques instants tout le monde a pris la fuite. Baal, le dieu des armées, était contre nous. »

Comme le Chaldéen en était là de son récit, le vieil Amalec revint, ramenant avec lui quelques milliers d'hommes qui s'étaient ralliés à sa voix.

« C'est fini de l'empire des Perses, dit-il. Darius a fui en jetant sa couronne sur le chemin. Alexandre court à sa poursuite. A nous maintenant de revenir à Babylone et de faire notre paix avec le vainqueur. »

Alors les femmes se mirent à sangloter, et à verser des larmes, comme on fait dans les jours de deuil.

Amalec réfléchit un instant, remonta dans le bac et commanda à ses cavaliers de le suivre sur la rive gauche du Tigre jusqu'au pont de Ragès, qui se trouvait à six lieues plus bas et qu'ils eurent ordre de rompre après l'avoir traversé.

Ce pont mobile, attaché à plusieurs îles boisées, était le seul passage qu'on pût prendre pour entrer par l'orient dans la Babylonie. Partout ailleurs il aurait fallu passer à la nage un fleuve profond, large et rapide, ou, comme faisaient quelques habitants du pays, suivre, en les poussant devant soi sur l'autre rive, des outres gonflées et vides, — chose possible aux hommes, impossible aux chevaux et aux cavaliers.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LE SOIR DES ROIS

J'avais l'habitude, tous les soirs après l'école, de jouer une bonne demi-heure sur la place de l'église, devant les marronniers de M. le curé ; puis je rentrais tout doucement par le chemin qui longe la rivière, et je gagnais la maison par la grand'rue. C'était si amusant de regarder par les vitres, dans la grande salle du Chêne-Vert, les rouliers qui trinquaient avec leurs grosses chopes de bière frangées de mousse, ou les contre-maîtres de fabrique qui se bousculaient autour du billard ! et quand je passais devant la boutique du père Matt, qui était le meilleur boulanger du pays, comme c'était bon de sentir l'odeur du pain frais par la porte entr'ouverte. Mais le 6 janvier, vers les six heures, j'étais pressé d'arriver : par les grands froids, on ne tient pas à rester dehors, et à l'idée que le poêle ronflait gaiement chez grand-père, je trottinais tête baissée, en faisant claquer mes sabots sur le pavé, lorsque j'entends une voix qui m'appelle : c'était Georgy Matt, le fils cadet du boulanger, qui me criait de sa fenêtre : « Hé, Tony, Tony ! — Qu'est-ce qu'il y a, Georgy ? — Monte donc voir un peu les belles choses. — Tu dis ? — Viens vite, que je te montre quelque chose de beau, » et il me faisait de grands gestes avec la main. Moi, tout en disant que c'était peut-être pour m'attraper, parce que c'était un malin, Georgy, et qui ne se faisait pas prier pour jouer des farces à tout le monde, je me mis à penser que je n'avais rien à perdre, et j'entrai brusquement chez le père Matt.

Il y en avait là des tartes, et des *kugelhopf*, et des pâtés, rangés en longues files sur la table, sur les rayons, sur le comptoir. Je croyais que c'était là toute la surprise, et je m'en retournais déjà, si Georgy ne m'avait pas poussé dans l'escalier, que j'escaladai sans voir clair. Seigneur Jésus, qu'est-ce que je vois dans sa chambre ? tous les grands de la grande classe, ceux qui servaient la messe à M. le curé, en train d'essayer à Philippe Matt, qui était l'aîné, une belle robe rouge avec des étoiles d'or.

Après lui, c'était le tour de Léo Merk, le fils du cordonnier ; on l'habilla d'une grande robe verte avec des étoiles d'argent. Qui vois-je ensuite ? Pfiferli, tout barbouillé de suie, la figure noire, les oreilles noires, les mains noires, avec une grande robe jaune, mais sans étoiles ; comme on le tourmentait, ce pauvre Michel ! Il faisait semblant de rire, mais quand la suie lui remontait dans le nez ou lui entrait dans la bouche, il ne pouvait s'empêcher de tousser, et on lui voyait de grosses larmes plein les yeux : oh ! pour le coup, je n'aurais pas voulu être à sa place. J'aurais mieux aimé, par exemple, avoir une robe blanche et les cheveux frisés comme les petits Werlé, qui étaient l'ange Gabriel et l'archange Michel, et qui tenaient leur encensoir à la main, en se faisant l'un à l'autre, pour s'amuser, de grandes révérences comme à l'autel. Et Mme Matt, qui riait toujours, mettait une épingle par-ci, rajustait un pli par-là : « Redresse ta couronne, Balthazar. Veux-tu te tenir droit, vilain Gaspar ? Pas si raide, Melchior. Dis donc, l'ange Gabriel, as-tu fini de m'encenser ? » et elle les apostrophait vertement à tour de rôle. On se récriait, on élevait la voix, et l'on commençait à ne plus s'entendre, lorsque entra le frère sacristain avec les autres enfants de chœur ; et immédiatement on se mit en ordre pour aller en grande pompe chez M. le curé.

J'en avais mal, de les voir, j'aurais tant voulu les suivre dans le pays et chanter avec eux la vieille chanson des Rois ! Mais grand-père n'était pas tendre là-dessus, et je lui avais entendu dire plus d'une fois, quand je lui rappelais que M. Werlé ni M. Matt n'empêchaient leurs fils de faire comme tout le monde : « S'ils n'ont pas de honte que leurs enfants aillent quémander à toutes les portes, ça les regarde ; pour mon compte, je ne te laisserai pas vagabonder avec les petits va-nu-pieds des fabriques. »

Tout confus, je me mis donc à l'écart, et je les regardais partir, le cœur gros, quand Philippe se re-

tourne : « Comment, Tony, tu n'en es pas ? — Grand-père me l'a défendu, tu sais bien. — Et qui est-ce qui fera la petite voix ? il n'y a personne pour le remplacer : il faut venir. N'est-ce pas, maman, qu'il doit venir ? — C'est vrai, fit-elle, tu peux toujours aller chez M. le curé ; M. le maire n'y verra pas de mal. » Et je résistais ; mais tout en me défendant tant soit peu, j'étais déjà persuadé, et cinq minutes après, grâce à Philippe qui avait conservé son costume de la Fête-Dieu, j'étais habillé en berger et j'entrais avec les trois Rois chez M. le curé.

Debout près de son grand pupitre et sa houppelande serrée sur son corps, M. le curé Schwarz nous écoutait en souriant, tandis que Mlle Julie, sa sœur, nouait à la hâte les grandes brides de son bonnet tuyauté. Les trois Rois chantaient la complainte en vieilles paroles alsaciennes ; ils racontaient qu'ils étaient venus de bien loin, de l'autre bout du monde, pour adorer l'Enfant qui venait de naître, qu'ils voudraient l'approcher et voir son doux visage. Alors le berger, c'était moi, reprenait seul pour leur dire que le petit Jésus dormait tout près de là, dans une crèche, au fond d'une étable, mal couvert de la neige et mal couvert du froid. Puis tous les autres entonnaient le refrain du cantique, et les deux anges encensaient en souvenir de Jésus.

Les trois couplets chantés, M. le curé nous fit venir près de lui, les Rois mages et moi, pour nous complimenter ; il me reconnut avec ma pelisse de peau de mouton, ma jolie panetière et ma houlette, et s'écria : « C'est donc toi qui as une si jolie voix, mon Tony ? sais-tu que c'était fort bien ! » et il m'embrassa sur les deux joues. Puis l'on sortit pour aller chez M. le maire.

Cette fois, je n'avais qu'à m'enfuir : j'avais bien pu chanter chez M. le curé, mais chez grand-père je ne voulais pas m'y frotter ; par malheur, ce gredin de Philippe, qui me guettait, m'attrape par le bras, et les autres d'accourir me supplier : « Reste au moins jusque chez M. le maire, Tony ; on ne se doutera guère, là-bas, que c'est toi qui chantes le berger ; on ne t'a jamais entendu qu'à l'église, avec les enfants de chœur. Du reste, on te cachera si bien ! tu resteras sous la voûte, en arrière, et M. le maire aura beau regarder, il ne pourra rien découvrir. » Ces compliments, et des promesses, et des cajoleries : allez donc tenir contre une conspiration si flatteuse !

A la maison, toutes les portes ouvertes, dans tous les coins de la salle, des chandeliers. Comme d'habitude, ceux de l'école se rangent respectueusement sous la voûte, et les Rois mages entrent seuls. Grand-père s'était levé pour leur faire honneur, grand'mère aussi, et toute la maisonnée. Je voyais tout sans être vu, étant dans l'ombre, à la porte ; et, comme personne n'y faisait attention, le cœur commençait à me revenir. Melchior, Gaspar et Balthazar n'avaient pas fini leur couplet, que j'entamais le mien comme un brave : la voix me tremblait bien un peu tout d'abord ; mais les éloges des camarades m'avaient flatté dans mon amour-propre, et je crois vraiment que je me suis surpassé, dans le moment. Ah Jésus ! j'aurais mieux fait de chanter faux, car grand'mère s'écria tout de suite : « Qui est-ce donc qui vient de chanter, mes enfants ? » Philippe, tout embarrassé, de lui dire : « Oh ! c'en est un de la petite classe. — Eh bien, pourquoi ne vient-il pas se montrer ? — Ah, madame Lorentz, il n'ose pas. — Cherchez-le moi vite, » fit grand'mère, et grand-père appuya : « Oui, oui, amenez-nous-le. » Et moi qui entendais tout, j'aurais voulu être loin, et je me disais à moi-même : « Te voilà puni, vaniteux que tu es, c'est bien fait ; » et j'avais si complètement perdu la tête, qu'au lieu de pousser devant moi l'ange Gabriel, ou l'archange Michel, ou n'importe quel petit, je suivis Philippe qui arrivait d'un air triste, et j'entrai la tête basse, comme quelqu'un qu'on va pendre. Je devais être bien drôle, dans l'instant, puisque grand-père éclata de rire en me voyant ; pour grand'mère, elle m'attira dans ses bras, en soupirant : « Si seulement ta pauvre mère était là, mon Tony ! » puis elle me donna deux bons baisers, et, m'envoyant dans les bras de grand-père : « Embrasse-le donc, mon homme ! »

J'avais mon pardon ; les camarades s'enfuirent pour faire le tour du village et ramasser quelques sous en chantant la complainte ; moi, j'allai tirer les Rois chez grand-père. On y avait invité l'adjoint, le père Schermesse, qui vint, au grand scandale de grand'-mère, avec son bonnet de coton bleu foncé ; le notaire Landwerlin, avec sa femme, une grosse vieille qui n'arrêtait pas de souffler ; enfin toute la crème du pays. Hans Mathis avait mis six rallonges à la table, et c'était juste assez pour tant de monde. J'étais assis près de grand'mère, qui me couvait des yeux et qui disait à chacun : « Regardez donc le Tony, comme il est gentil, en berger ! » et tous les vieux de répondre : « C'est vrai, madame Lorentz, il n'est pas trop mal ; nous étions comme ça, à son âge. » Il fallait voir comme j'étais content de mon rôle. Le plus beau de l'affaire, c'est que le roi de la fève, ç'a été moi, et j'avais pris pour la reine Maria Hoff, qui en était devenue rouge comme une cerise, et qui disait à grand'mère : « Oh ! madame Lorentz, je n'oserai jamais ! » On nous avait placés tous les deux en haut de la table, et tous les ménages, à tour de rôle, se levaient et venaient trinquer avec nous. C'était bien amusant, tout de même ; et de boire vite, vite, une grande rasade de *kitterle*, quand on disait : « Le Roi boit. » Vous savez, le *kitterle*, c'est du vin de grand-père, du vin blanc de la côte de Guebwiller, et le meilleur du cru. Je causais gentiment avec la petite reine, qui faisait des mines de grande dame sur le fauteuil de grand'mère. Mon Dieu, j'en ris encore ; je n'ai jamais vu un soir de Rois aussi gai ; que de bêtises on disait, comme on trinquait, avec de grosses tranches de *kugelhopf* dans la main, comme on se criait des santés d'un bout à l'autre de la table !

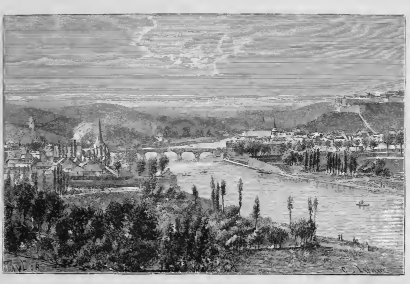
Jean d'Alsace.

A TRAVERS LA FRANCE

GIVET

Givet, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Rocroi, dans le département des Ardennes, est une ville peuplée de 5 à 6000 habitants, située à l'extrémité d'une saillie que pousse le territoire français vers le territoire belge, des deux côtés de la Meuse. Les deux quartiers, séparés par le fleuve et réunis par un beau pont de cinq arches, portent les noms de Givet-Notre-Dame, sur la rive droite, et de Givet-Saint-Hilaire, sur la rive gauche; l'un et l'autre sont entourés d'une enceinte bastionnée due à Vauban; Saint-Hilaire est en outre dominé par la forteresse de Charlemont, citadelle en forme de triangle très allongé qui doit son origine à l'empereur Charles-Quint.

A part ses fortifications, qui en font un des principaux boulevards de la France du côté de la Belgique, Givet n'offre d'intéressant que sa jolie situation dans une riante vallée aux pentes tantôt rapides et rocheuses, tantôt faciles et couvertes de cultures. Les versants les plus escarpés des collines fournissent des marbres et d'excellentes pierres de taille, qui sont préparés dans les scieries de Givet. Cette ville renferme en outre un grand nombre d'industries, dont les produits sont facilement expédiés sur la France et sur la Belgique, soit par la Meuse, soit par les grands chemins de fer internationaux de Paris et de Reims à Namur. La plus importante est celle des pipes, qui occupe six à sept cents ouvriers et livre chaque jour au commerce plus de 200 grosses de pipes. Celle des crayons n'est représentée que par une seule fabrique; mais cette fabrique est une des plus importantes et des plus célèbres de France. Les crayons Gilbert sont connus dans presque tous nos établissements d'éducation. Des tanneries nombreuses, des fabriques de colle-forte et quelques usines métallurgiques occupent encore la population industrielle de Givet et de ses environs immédiats.

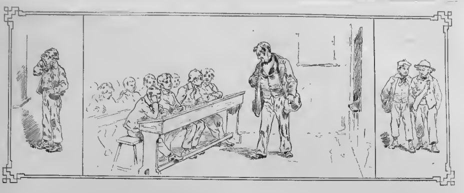


Givet.

Givet s'honore d'avoir vu naître, en 1763, Nicolas Méhul, célèbre compositeur de musique, mort à Paris le 18 octobre 1817. Il n'avait que vingt-sept ans lorsque fut représenté à l'Opéra-Comique de Paris son premier ouvrage, *Euphrosine et Conradin*, dont le succès fut considérable. Son chef-d'œuvre, *Joseph*, qui parut en 1807, fut joué depuis dans tous les théâtres de l'Europe, et même, en 1869, dans les ruines du théâtre romain d'Orange, où vint l'écouter une foule immense accourue de tous les points du Midi. *Stratonice*, autre opéra, composé en 1792, est aussi très estimé. Givet a consacré par un monument le souvenir de ce grand homme.

Non loin de Givet, au sud-ouest, sur les collines dominant la rive gauche de la Meuse, s'élèvent les ruines du château d'Hierges, jadis une des plus belles constructions féodales des Ardennes.

ANTHYME SAINT PAUL.



Il invita Faligan à passer au tableau. (P. 129, col. 2)

GRAND-PÈRE [1]

XV

L'horizon s'éclaircit.

Cette idée me remplit d'une telle allégresse que j'aurais voulu faire manger des pralines à toute la classe, même au père Barré. Comme il m'était impossible d'étendre mes largesses jusqu'au fond de la salle sans me compromettre gravement, je résolus de vider mes derniers cornets au profit des élèves de mon banc et de ceux des bancs voisins.

Pensant que le pauvre Faligan n'avait jamais occasion de s'offrir la moindre douceur, je lui donnai quatre pralines pour lui tout seul.

Il se pencha vivement derrière ses voisins, et me dit avec enthousiasme :

« Jousserand, si ça te fait plaisir que je la lâche, je la lâcherai.

— Non, lui répondis-je tout bas, tu te ferais punir.

— Ça m'est égal, répondit-il héroïquement.

— Non, je ne veux pas que tu te fasses punir, *il* saurait tout de suite que c'est toi qui l'aurais lâchée. »

Mon allusion à la perspicacité du père Barré rendit Faligan tout songeur. Ayant considéré avec de gros yeux ses quatre pralines dans le creux de sa main, comme s'il eût consulté un oracle, il ouvrit toute grande son énorme bouche, et y précipita les quatre pralines à la fois.

Comme il les avait emmagasinées toutes les quatre dans la même joue, pour les y laisser fondre à loisir et pour faire durer le plaisir plus longtemps, sa joue se trouvait toute gonflée et toute luisante.

Le père Barré fut tout de suite frappé de ce phénomène, et il eut la malice d'inviter Faligan à passer au tableau.

Tout autre que Faligan se fût tiré d'affaire en employant les mille et un artifices dont disposent les écoliers quand ils ont intérêt à gagner du temps, et, finalement, aurait avalé ses pralines avant d'entrer en scène et de prendre la parole.

Mais Faligan n'entendait rien à tout cela ; c'était la candeur même, et il allait toujours droit au but. En deux enjambées, il gagna le tableau, et fit des efforts si grotesques pour cacher sa joue gonflée, que le père Barré lui-même ne put s'empêcher de rire.

« Oh ! le pauvre garçon, s'écria-t-il d'un air de commisération, quel abcès il a à la joue ! »

Faligan fit quelques efforts infructueux pour s'expliquer, et n'aboutit qu'à une série de sons ridicules, semblables à ceux que produit la « pratique » de Polichinelle.

Tous les écoliers se mirent à rire. Faligan, qui avait envie de rire aussi, faisait des grimaces effroyables pour s'en empêcher. Quand les rires commencèrent à s'apaiser, le père Barré reprit :

« Tu sais qu'il est défendu de manger en classe ? »

Signe de tête affirmatif.

« Alors, pourquoi manges-tu ? »

A la grande surprise du père Barré et à la nôtre

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

aussi, le candide Faligan eut l'effronterie de faire un signe de tête négatif.

« Comment ? tu ne manges pas ! » s'écria le père Barré avec indignation.

Faligan, avec une nuance de tranquille étonnement, renouvela son signe de tête négatif.

Cette fois, le père Barré perdit tout à fait patience et saisit Faligan au collet.

« Misérable, lui dit-il, ne répète pas une troisième fois un mensonge aussi effronté ; sinon je t'étrangle, pour t'apprendre à dire la vérité une autre fois. »

Faligan prit un parti héroïque ; fermant les yeux et serrant les poings, il avala d'un seul coup les quatre amandes de ses pralines, reprit haleine, et répondit au père Barré :

« Je ne mange pas, je *liche !* »

Le père Barré laissa retomber ses deux bras le long de son corps, et de nouveau la classe tout entière fut reprise d'un rire homérique.

Comme logicien, le père Barré était battu ; mais comme maître de langue française, il était outré de colère. Comme logicien, en effet, il était contraint de reconnaître que la distinction établie par Faligan était juste et légitime. Dans la langue populaire de Montigny, en effet, il y a une grande différence entre *manger* et *licher*. *Manger*, c'est assouvir sa faim avec du pain ou tout autre comestible du genre sérieux ; *licher*, c'est satisfaire sa gourmandise avec des friandises recherchées.

« *Licher* n'est pas français, s'écria le digne homme en levant les deux mains au ciel, en témoignage d'indignation.

— Je ne sais pas, monsieur Barré ! tous les forestiers et les charbonniers disent ça ; le maréchal ferrant, le sacristain, le disent aussi ; c'est peut-être pour cela que j'en ai pris l'habitude.

— Enfin, reprit plus posément le père Barré, puisque *licher* il y a, peux-tu me dire ce que tu *lichais* quand je t'ai appelé au tableau ?

— Non, monsieur Barré, je ne peux pas vous le dire, parce que je n'en sais pas le nom. C'étaient de petites machines en sucre avec des amandes dedans.

— Dis-moi, reprit le père Barré en prenant ses grands airs solennels de juge d'instruction, tu as donc bien de l'argent de reste pour te permettre d'acheter des friandises ? »

Faligan répondit avec sa franchise habituelle :

« Je ne peux pas avoir d'argent de reste, puisque je n'ai point d'argent du tout.

— Alors c'est quelqu'un qui t'a donné cela ?

— Oui, monsieur Barré, c'est quelqu'un ; c'est un bon garçon qui m'a promis par-dessus le marché de me montrer son cerf-volant

— Je n'ai pas besoin de te demander son nom pour le savoir, lui dit tranquillement le père Barré ; je devine que c'est Jousserand.

— Oh ! s'écria Faligan en s'épongeant le front avec le torchon rempli de craie, ce qui lui donna la physionomie d'un Pierrot frappé d'horreur.

— Seulement, reprit le père Barré en se tournant vers le reste de la classe, il y a là-dedans quelque chose qui m'étonne. Vous ne devinez pas quoi ?

— Non, non, non ! cria-t-on de tous les côtés.

— Eh bien, reprit-il lentement, ce qui m'étonne, c'est que Jousserand se soit décidé à donner quelque chose à quelqu'un. »

Je me cachai la figure dans mes bras.

Un ingrat, à ma gauche, cria à demi-voix : « Une fois n'est pas coutume ! »

Une voix, dont le son me fit frémir de joie, prononça distinctement, au milieu du silence, les paroles suivantes : « Il n'est pas défendu de se corriger peut-être !

— Camus ! dit vivement le père Barré, c'est toi qui as raison, mon garçon. Pourquoi Jousserand ne se corrigerait-il pas ? Allons, Faligan, écris vite. »

Il s'agissait, je m'en souviens vaguement, d'une fermière qui s'en allait au marché avec des quantités énormes de fromages, d'œufs et de poulets, et qui faisait toutes sortes d'emplettes avant de rentrer à sa ferme. Étant donnés ses ventes d'un côté et ses achats de l'autre, Faligan était tenu de découvrir combien cette femme rapportait à la maison.

Faligan ne découvrit rien du tout, bien entendu ; quant à moi, je découvris, en risquant d'abord l'œil gauche, puis l'œil droit, puis les deux yeux à la fois, que l'opinion publique m'était favorable.

Sauf l'ingrat de tout à l'heure, qui suivait l'opération la plume à la main, le nez sur son cahier, pour cacher sa confusion, tous mes autres voisins ou bien me regardaient avec bienveillance, ou bien m'adressaient de petits signes de tête, comme pour protester contre l'opinion de l'ingrat.

Pendant ce temps-là, le problème de la fermière marchait son train, et, après avoir passé par trois ou quatre mains différentes, il avait fini par être résolu à la satisfaction du père Barré, et des cinq ou six élèves qui étaient forts en arithmétique.

La prière à peine achevée, Faligan, sans tenir compte des protestations des deux camarades qui nous séparaient, les extirpa du banc, à bras tendu, pour parvenir jusqu'à moi.

« Il faut, me dit-il sans préambule, que tu viennes un jour en forêt. Je te montrerai un tas de choses que tu ne connais pas et qui te feront plaisir. N'est-ce pas, mon vieux, que tu viendras ?

— Certainement, lui répondis-je, tout en suivant des yeux les mouvements de Camus.

— Quand viendras-tu ? » me demanda Faligan, qui était un homme pratique et aimait les réponses catégoriques.

Je ne répondis pas tout de suite.

Camus, au moment de franchir le seuil de la classe, s'était retourné de mon côté, comme s'il avait l'intention de m'attendre et de me parler. Mais, me voyant entre les mains de Faligan, il m'adressa un signe de tête et un sourire, et s'en alla rejoindre un groupe de camarades.

« Dis, quand viendras-tu? répéta Faligan avec insistance.

— Il faut d'abord que je demande la permission à mon grand-père. »

Il me regarda d'un air surpris, l'air du loup à qui le chien avoue qu'il est attaché, et ne court pas toujours où il veut. Cependant il ne fit aucune objection, et se contenta provisoirement de ma réponse.

Il m'escorta jusqu'à la porte, et fut aussitôt accaparé par un groupe de curieux qui avaient envie de voir la couleuvre emprisonnée dans la bouteille. Je n'ai jamais pu comprendre comment ce grand secret avait transpiré si vite.

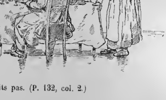
Je n'eus pas la honte, comme le matin, de faire bande à part. Les camarades qui venaient du même côté que moi s'arrêtèrent pour m'attendre.

Comme nous cheminions en devisant de choses et d'autres, je remarquai que personne n'adressait la parole à Roussin, celui qui avait fait sur mon compte une remarque désobligeante.

Mon cœur se réjouit d'abord de son humiliation; puis j'éprouvai comme une sorte de gêne et de remords. Par la pensée, je me mis à sa place, et cela ne m'était pas bien difficile, puisque je m'étais trouvé mainte fois en pareille situation. J'aurais voulu trouver quelque chose à lui dire pour le faire rentrer dans la conversation dont il semblait s'exclure volontairement, et surtout pour lui montrer que je ne lui en voulais pas.

Notre groupe diminuait de porte en porte; à la fin, il ne resta plus que Gimel, Roussin et moi. Gimel nous quitta devant la porte du *Lion d'or*, et je vis très bien aux allures de Roussin qu'il se préparait à presser le pas pour prendre les devants. A tout hasard, je passai mon bras sous le sien. Il ne repoussa pas mon bras, mais il ne fit rien pour le retenir. Je le regardai à la dérobée; il avait les yeux fixés droit devant lui; ses paupières clignaient un peu, et il y avait comme un petit tremblement au coin de ses lèvres serrées.

Déjà à notre gauche, un peu en avant, apparaissait une petite maison, aux volets de laquelle étaient suspendus des colliers de chevaux avec des houppes de laine rouge, et des grelots qui ouvraient la gueule comme des serpents; déjà je pouvais lire au-dessus de la porte les lettres à demi effacées d'une enseigne, où il y avait : *Roussin, bourrelier*, lorsque tout à coup il me vint une bonne inspiration.



Il s'avança à petits pas. (P. 132, col. 2.)

« Est-ce que tu saurais faire une mèche de fouet? » demandai-je à mon camarade.

Il me répondit par un signe de tête affirmatif, sans cesser de regarder devant lui.

« Oh bien! lui dis-je, tu devrais me rendre un service. »

Il se tourna de mon côté et me regarda en face.

« Grand-père, lui dis-je, m'a acheté un joli fouet à la foire de Lorieux; mais la mèche est usée depuis longtemps; j'ai essayé plusieurs fois de la remplacer; mais je n'y entends rien, je bousille. C'est très ennuyeux d'avoir un fouet qui ne claque pas. »

Il me prit vivement la main, et me dit : « Viens tout de suite, tu vas voir que ce n'est pas difficile! »

Ce n'était pas difficile en effet, et je sus bien vite conditionner une mèche de fouet.

Comme je me disposais à partir, emportant les deux ou trois mèches que nous avions confectionnées, il me dit : « Attends un peu, » et j'attendis.

Alors, ayant coupé une bonne longueur de ficelle, il la plia avec une grande dextérité, en l'enroulant alternativement autour de son pouce et de son petit doigt, ce qui lui donnait la forme d'un huit très régulier. Quand il fut au bout de la ficelle, il plia le huit dans un bout de journal, et le jeta dans ma poche en riant.

« Au revoir, lui dis-je en lui tendant la main.

— Au revoir, vieux, » me répondit-il en me donnant une petite tape sur l'épaule. Et il ajouta : « Quand tu voudras, je t'apprendrai à faire du filet! »

XVI

Faligan se fait des amis.

Au dernier tintement de l'*Angelus*, nous achevions de déjeuner, lorsque Brigitte se précipita vers la fenêtre en criant : « Allez-vous-en! plus vite que ça! ou vous aurez affaire au juge de paix. On ne donne qu'aux gens de la paroisse et pas aux vagabonds! »

Grand-père et moi nous levâmes vivement la tête. Faligan, le nez aplati contre une des vitres, cherchait à voir ce qui se passait dans la salle à manger; comme le faux jour le gênait, il faisait des grimaces horribles et souriait à tout hasard.

« Faudra-t-il que je prenne mon balai? que je dé-

tache le chien? que j'appelle le garde champêtre? » cria Brigitte, outrée de la familiarité de Faligan, qui, ayant réussi à l'apercevoir, lui souriait aimablement de toute la largeur de sa bouche, et lui montrait toutes ses dents de louveteau.

« C'est Faligan, dis-je à Brigitte, en manière d'explication.

— Faligan qui? Faligan quoi? reprit-elle d'un ton agressif.

— Faligan, le fils du forestier, mon camarade d'école.

— Eh bien! à qui en veut-il, le fils du forestier?

— A personne, répondis-je ; il vient pour voir mon cerf-volant. »

En ce moment, Faligan, supposant que les sourires ne suffisaient pas pour décider les gens à le laisser entrer, se mit à nous adresser de petits signes de tête.

« Ouvre-lui la porte, » dit grand-père à Brigitte.

Au bout d'une demi-minute, les souliers ferrés de Faligan retentirent sur le plancher. Deux fois, les souliers ferrés se trompèrent de route, et deux fois Brigitte les remit dans le bon chemin.

« Pas par là, c'est la cuisine.

— Bon, bon, ça ne fait rien.

— Pas par là, c'est l'escalier.

— Bon, bon, ça ne fait rien. »

Enfin, Faligan fit son apparition sur le seuil de la salle à manger. Derrière lui, on entrevoyait Brigitte qui était toute rouge à force d'avoir ri, et qui s'essuyait les yeux avec son tablier.

« Entre, mon garçon, dit mon grand-père avec bonté.

— Oui, monsieur, je vas entrer, n'ayez pas peur. Diable! comme c'est gentil ici! » et ses yeux parcouraient la petite salle à manger, du plancher au plafond et du plafond au plancher.

« On entretient ça le plus propre qu'on peut, » dit Brigitte avec une modestie pleine d'orgueil.

Faligan fit entendre un petit sifflement d'admiration, et ne sachant que faire de son bonnet qu'il tenait à la main, le remit tranquillement sur sa tête.

« Tu peux entrer, lui répéta doucement mon grand-père.

— Oui, monsieur, je vas entrer, n'ayez pas peur; mais c'est tout luisant comme de la glace, ces carreaux-là, et si je fais une glissade, gare le vernis, parce que, voyez-vous, c'est pas des clous pour rire que j'ai à mes escarpins, moi! »

Craignant de n'avoir pas été assez clair dans ses explications, il fit demi-tour sur lui-même, et leva un de ses pieds pour nous montrer la semelle d'un de ses escarpins.

« Faut ça pour les bois, dit-il, quand il nous eut exhibé toutes ses ferrures. Mais ici, crac! ajouta-t-il en simulant une glissade. Après ça, reprit-il avec une bonhomie faite pour désarmer, je peux les ôter, si ça vous va ; moi, ça ne me gêne pas.

— C'est inutile, reprit mon grand-père en souriant. Fais de tous petits pas, comme si tu marchais sur la glace, et viens t'asseoir un instant à côté de ton camarade.

— Ça y est, » dit Faligan, en mesurant de l'œil, à plusieurs reprises, l'espace qu'il lui fallait traverser pour gagner la chaise.

Alors il ôta son bonnet, se passa la main dans les cheveux, retint son haleine, et s'avança à tout petits pas en pliant les jarrets, et en étendant les bras pour assurer son équilibre.

Arrivé au paillasson, il se redressa de toute sa hauteur, s'essuya le front du revers de sa main, et se laissa tomber, hors d'haleine, sur la chaise de noyer, qui poussa un long gémissement.

Il me regarda en dessous d'un air désespéré; mais quand le gémissement eut cessé, et qu'il vit que la chaise tenait bon, il se rasséréna subitement. Ayant lancé son bonnet sous sa chaise, pour échapper à la tentation de le mettre sur sa tête, il posa ses deux coudes sur la table, et dit à mon grand-père :

« Alors, monsieur, comme ça, ça va bien?

— Pas trop mal, lui répondit mon grand-père, que ses manières rustiques amusaient beaucoup.

— Allons, tant mieux, répliqua Faligan. Et nous de même, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, et en me poussant une botte.

— Et les études, comment vont-elles? lui demanda mon grand-père.

— Les quoi? s'il vous plaît, monsieur.

— M. Barré est-il content de toi?

— Non, monsieur, pas du tout.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas. C'est peut-être parce que j'ai toujours besoin de remuer les jambes et les bras, et M. Barré n'aime pas ça. Et puis, j'ai la tête dure comme une pierre. Je ne comprends pas la moitié de ce qu'il nous dit; non, monsieur, pas la moitié, et alors il se fâche, et il croit que je fais exprès; mais je ne fais jamais exprès.

— Et ton père, qu'est-ce qu'il dit de tout cela?

— Mon père se fait du mauvais sang comme tout. Moi, je ne demanderais qu'à être forestier; mais lui, il veut que je sois autre chose; je ne sais pas quoi, mais enfin quelque chose d'instruit.

— Il a bien raison, dit mon grand-père d'un ton sérieux.

— Vous trouvez? demanda Faligan en le regardant avec inquiétude.

— Oui, mon garçon, je le trouve.

— Mais pourtant, monsieur, à quoi ça sert-il de savoir ce qui est dans les livres?

— A beaucoup de choses : d'abord à devenir meilleur et plus heureux.

— Monsieur, dit Faligan avec une vivacité inaccoutumée, il n'y a pas un homme meilleur que mon père, et cependant il ne sait ni *a* ni *b*, et il n'y aurait pas d'homme plus heureux non plus s'il n'avait pas un garçon si bête. Quand même il saurait tout ce qu'il y a dans les plus gros livres, est-ce que cela pourrait m'empêcher d'être bête? Faut être juste, monsieur.

— S'il savait ce qu'il y a dans les livres, ou même un peu de ce qui est dans les livres, il pourrait t'aider à comprendre.

— Vous dites comme lui, s'écria Faligan, en donnant un bon coup de poing sur la toile cirée de la table, vrai! vous dites comme lui. Quand je suis là, le nez sur un livre ou sur un cahier, comme un chien qui sent une piste, il me regarde et me dit: « Hardi, mon garçon, pille! mais pille donc! » Alors, moi je lui dis que je ne peux pas piller. Il se prend les cheveux à poignée sur le haut de la tête, et dit: « Quel malheur! si j'avais seulement appris à lire, je pourrais te tirer de là. »

— Ton père est un homme de bon sens; il voit comment les choses se passent, surtout de nos jours; il faut qu'un jeune homme soit instruit pour arriver à quelque chose. »

Faligan baissa la tête, désarçonné, mais non pas convaincu.

En ce moment, Brigitte apporta le café.

« Diable! que ça sent bon, dit ingénument Faligan, en levant la tête et en ouvrant les narines toutes grandes. Si mon père en avait de comme ça, histoire d'en siffler une gorgée avant de faire sa tournée par la brume et par la pluie, je crois qu'il ne s'en plaindrait pas.

— Si tu t'instruis, tu arriveras à te faire une bonne position, et alors tu pourras procurer à ton père beaucoup de petites douceurs. Quand ton père sera trop vieux pour continuer son service, supposons que tu le remplaces....

— C'est tout ce que je demande.

— Tu seras juste dans la position où il a été toute sa vie, gagnant le pain quotidien et rien de plus. Tu garderas donc ton vieux père avec toi, sans pouvoir lui offrir autre chose que ce qu'il a maintenant; as-tu songé à cela?

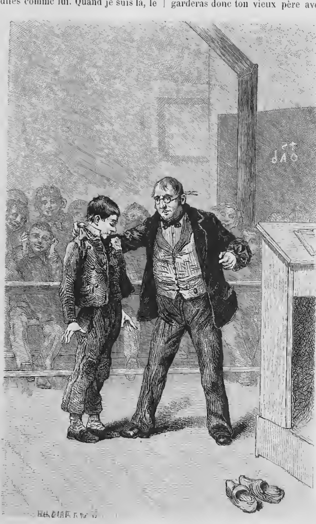
— Non, monsieur, je n'y ai jamais songé.

— Il faut que tu y songes. Maintenant, je vais te dire autre chose. On peut très bien avoir de la peine à comprendre, sans être pour cela une bête. Moi, je trouve que tu ne raisonnes pas du tout comme une bête. Ce qui te manque, c'est d'avoir quelqu'un pour t'expliquer ce qui t'embarrasse.

— Grand-père, m'écriai-je en devançant sa pensée, si Faligan voulait venir après la classe du soir, au lieu de retourner tout de suite à la forêt, nous pourrions travailler ensemble.

— Nous verrons cela, dit mon grand-père. Je suis content que cette idée te soit venue; elle part d'un bon cœur; nous examinerons ce qu'il y a à faire. Maintenant, ajouta mon grand-père, voyons autre chose. As-tu bien tous les livres qui te sont nécessaires?

— Je ne crois pas, répondit naïvement Faligan. Il y en a peut-être qui me manquent; par exemple, ceux qui sont trop gros et qui coûtent trop cher.



Le père Barré saisit Faligan au collet. (P. 130, col. 1.)

— Tu n'as probablement pas de dictionnaire pour chercher l'orthographe des mots?

— Oh! pour ça, non! répondit-il en riant. Merci bien! une pièce de trois francs sur un livre, c'est trop cher pour nous. »

Grand-père le regardait d'un air pensif sans rien dire, et moi, je commençais seulement à comprendre un peu le caractère du grand Faligan.

Il reprit avec une sorte de fierté : « Les trois francs, mon père les donnerait; il est comme cela, lui! oui, il les donnerait, sauf à se priver de son petit verre pendant un mois, comme c'est arrivé quand j'ai cassé un carreau chez le boulanger. Il les donnerait, mais moi je ne veux pas qu'il les donne. Les autres livres coûtent déjà bien assez cher pour ce qu'ils valent, sans compter les cahiers et les plumes. »

Pauvre Faligan! Quotidiennement, il était houspillé pour ses fautes d'orthographe, vilipendé par le père Barré, hué par les camarades, et pas une fois il ne lui était venu à l'esprit de dire : « Vous savez, je n'ai pas de dictionnaire »

Grand-père ayant versé son café dans sa tasse, je lui fis un signe mystérieux en lui désignant Faligan, qui était absorbé dans la contemplation du papier de tenture; sur ce papier, il y avait des rinceaux formés de feuillages et d'oiseaux.

« Voilà, dit-il en se levant, des feuilles et des bêtes que je ne connais pas; en voilà d'autres que je connais bien; seulement, les feuilles de frêne sont plus légères que cela, et ce rossignol qui chante ne gonfle pas assez son gosier.

— Tu aimes les plantes et les bêtes? lui demanda le grand-père avec intérêt.

— Plus que les livres bien sûr, » dit-il en riant; et il ajouta d'un ton sérieux : « Plus que tout le reste : je voudrais passer toute ma vie dans les bois. Jousserand m'a promis de venir un jeudi, si vous le permettiez; et tenez, vous pourriez venir aussi; je vous montrerais un tas de belles choses qu'on ne voit que là. »

Mon grand-père lui répondit :

« Nous irons certainement passer une journée dans les bois avec toi. Nous emporterons de quoi déjeuner sur l'herbe pour avoir toute la journée à nous.

— Fameux! dit Faligan.

— Sais-tu, reprit mon grand-père, qu'il y a des livres où l'on parle tout au long des bêtes et des plantes?

— Pas possible! s'écria-t-il en joignant les mains.

— Et non seulement on en parle tout au long, mais encore il y a des images peintes qui représentent tout cela.

— Eh bien, dit Faligan, voilà justement des livres comme je les aimerais; mais ce sont encore des livres de gens riches. »

En ce moment, je renouvelai le signe mystérieux que j'avais adressé à mon grand-père; et cette fois, grand-père me répondit par un sourire, accompagné d'un signe affirmatif.

Aussitôt, j'attirai entre Faligan et moi la soucoupe où grand-père avait versé un peu de café, et je dis à mon camarade :

« Aimerais-tu à faire un canard?

— Faire un canard! » s'écria-t-il en me regardant d'un air ahuri.

Je lui expliquai alors qu'un morceau de sucre trempé dans du café s'appelle un canard.

Il déclara aussitôt qu'il aimerait beaucoup mieux faire un canard qu'une multiplication de trois chiffres et même de deux.

Alors je lui passai le sucrier. Je craignis un instant qu'il ne fourgonnât dedans avec ses doigts, ce qui aurait scandalisé mon grand-père. Mais je fus fort surpris de sa discrétion. Ayant plongé ses regards jusqu'au fond du sucrier, il visa le plus petit morceau de sucre, et le happa avec une étonnante dextérité, sans même effleurer les autres.

Touché de cette discrétion tout à fait inattendue, grand-père lui tendit le plus gros morceau, qu'il accepta avec sa simplicité accoutumée.

« Diable! quel beurre! s'écria-t-il en savourant le sucre largement imbibé de café

— Il faut, lui dit doucement mon grand-père, te déshabituer de dire Diable! à tout propos.

— Oui, monsieur Jousserand, répondit-il sans embarras, je m'en déshabituerai. Le père... je veux dire M. Barré, me l'a déjà dit bien des fois. Ça part comme un bouchon; mais il faut que ça finisse et ça finira.

— Écoute encore quelque chose, lui dit mon grand-père.

— Oui, monsieur Jousserand, je vous écoute, répondit Faligan en rapprochant instinctivement ses coudes de son corps.

— Ton père tient à ce que tu étudies?

— Oui, monsieur Jousserand.

— Et toi, tu ne veux pas lui désobéir?

— Volontairement jamais! Seulement, vous savez, quand on est naturellement bête, on a beau faire, on n'a pas l'air pressé d'obéir, et pourtant ...

— Je t'ai déjà dit que tu n'es pas bête.

— C'est vrai, monsieur Jousserand.

— Tu as seulement besoin de conseils et de livres.

— Oui, mais voilà! dit Faligan en haussant légèrement les épaules, comme un homme parfaitement résigné à subir une nécessité contre laquelle il est impossible de lutter.

— Eh bien, tu te trompes, reprit mon grand-père, qui avait parfaitement interprété son geste. Je suis sûr que tu es un honnête garçon.

— Oui, monsieur Jousserand, répondit Faligan, sans l'ombre d'hésitation.

— Je ne vois donc aucun inconvénient à ce que tu viennes travailler avec Paul, quand tu seras embarrassé. Seulement, tu préviendras ton père, afin qu'il ne soit pas inquiet de te voir arriver en retard. Maintenant, il faut absolument que tu aies un dictionnaire. J'en ai un vieux là-haut qui ne sert plus à Paul; il n'est pas bien fameux, mais cela vaudra toujours mieux que rien. Nous déterrerons bien aussi quelque

part un vieil atlas, et les autres livres qui te sont indispensables.

— Monsieur Jousserand, dit Faligan, avec une véritable dignité de geste et d'intonation, vous avez tapé au bon endroit. Je ne sais pas tourner les phrases, et je crains bien, malgré tous les dictionnaires et tous les atlas, de ne le savoir jamais. Mais le cœur est au bon endroit, mon père me l'a dit, et mon père s'y connaît. Si jamais je pouvais vous montrer que je suis reconnaissant; si jamais vous aviez envie d'une couleuvre ou deux, ou bien d'une nichée de rossignols ou d'une paire d'écureuils...

— Merci, mon garçon, reprit mon grand-père, tu as autre chose à m'offrir, quelque chose qui me fera bien plus de plaisir que toutes les couleuvres et que tous les rossignols du monde. »

Faligan prit un air consterné.

« Voici ce que c'est, lui dit mon grand-père, après l'avoir laissé chercher quelque temps. Tu m'apporteras de bonnes notes de M. Barré.

— C'est plus difficile à dénicher que des écureuils.

— Non, ce n'est pas plus difficile. M. Barré est un maître bon et juste, et tu peux être sûr qu'il te donnera les notes que tu auras méritées.

— C'est là le chiendent, s'écria le pauvre Faligan en proie à une détresse comique, parce que, voyez-vous, moi, les notes, je les mérite toujours mauvaises.

— Es-tu capable de t'appliquer ?

— Pour ça, oui, quand je le veux bien fort.

— Il faudra le vouloir bien fort. Les notes que je demanderai à M. Barré ne porteront d'abord que sur l'application ; plus tard, nous verrons s'il y a lieu de demander autre chose. »

Faligan pencha la tête en signe d'assentiment.

« Nous voilà tout près de la fin de l'année, reprit mon grand-père, et ta première épreuve ne sera pas trop longue. A la fin de l'année, si les notes d'application ont été constamment bonnes, tu auras un prix. »

Cette fois, Faligan perdit tout à fait contenance. L'idée de mon grand-père lui parut si bouffonne, qu'il se renversa contre le dossier de sa chaise en riant comme un fou ; à plusieurs reprises, il frappa ses genoux de la paume de ses mains. Quand il eut enfin recouvré la parole, il m'allongea facétieusement un grand coup de coude dans les côtes, et s'écria :

« Dis donc, Jousserand, vois-tu ça d'ici : Prix de n'importe quoi au grand Faligan ! Jamais M. Barré ne pourrait lire cela sur son papier sans rire, le jour de la distribution, et ça ferait un scandale dans toute l'école. Faligan un prix ! je n'ai jamais de ma vie entendu une aussi bonne plaisanterie que celle-là. »

J'étais mal à mon aise, parce que je sentais que l'hilarité de Faligan était déplacée et impolie, et je craignais que ce manque de convenance ne lui fît du tort dans l'esprit de mon grand-père. Loin de s'impatienter, mon grand-père se mit à rire, et moi aussi, tout de suite après lui.

Quand nous eûmes repris notre sérieux ou à peu près, grand-père dit à Faligan :

« Tu ne m'as pas bien compris, mon garçon, ou plutôt tu ne m'as pas donné le temps de m'expliquer. Voici ce que je veux dire : si tu as de bonnes notes d'application d'ici à la fin de l'année, ce n'est pas M. Barré qui te donnera un prix, c'est moi. Puisque tu aimes tant les bêtes et les plantes de la forêt, je ferai venir un de ces livres dont je t'ai parlé, où il y a des images et où tu pourras apprendre encore beaucoup de choses sur les plantes et les bêtes.

— Monsieur Jousserand, dit Faligan, redevenu très sérieux, ça, c'est tapé. Jusqu'ici je n'ai guère aimé les livres, mais j'ai idée que j'aimerais beaucoup ceux dont vous me parlez. Je veux que... hum !... que le loup me croque, si je ne m'applique pas, comme si j'étudiais pour être curé ou maître d'école.

— Je suis sûr, lui dit mon grand-père, que tu tiendras ta parole comme un honnête garçon.

— Oui, monsieur Jousserand, comme un honnête garçon. C'est mon pauvre père qui va ouvrir des yeux ! Jousserand, ajouta-t-il sans transition, montre-moi ton cerf-volant pour que je me sauve bien vite m'appliquer. »

Je lui montrai mon cerf-volant, mais il était préoccupé d'autre chose en le regardant, et il ne montra pas une admiration aussi vive que je m'y serais attendu. « Ça doit être plus joli quand ça marche, » dit-il comme résumé de ses impressions. Quant au nom de *cerf-volant*, il le trouva très mal appliqué, déclarant que ça ne ressemble pas du tout, mais là pas du tout, à l'animal qui porte le même nom.

« Et à propos de ça, me dit-il, te souviens-tu de celui que j'avais apporté à l'école, l'année dernière ? Ces bêtes-là sont-elles fortes ! celui-là renversait tout une pile de livres que je lui mettais sur le dos, et le père Barré ne pouvait pas comprendre pourquoi les livres tombaient comme ça tout seuls. Mais, minute ! ce temps-là est passé; on n'apporte plus de cerfs-volants en classe, quand on s'applique. »

« Crois-tu qu'il s'appliquera? demandai-je, non sans inquiétude, à mon grand-père, après le départ de Faligan.

— J'en suis sûr, » me répondit-il.

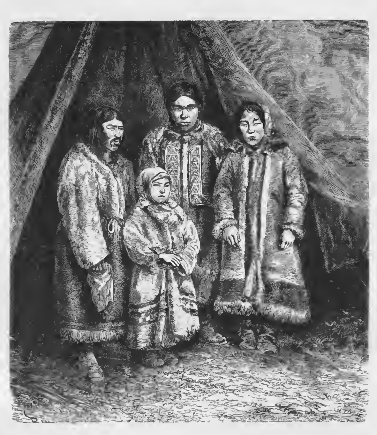
Ce mot-là me fit grand plaisir : car je commençais à m'intéresser à Faligan.

Le soir même, mon grand-père lui remit un paquet de vieux livres d'école, qu'il avait dénichés dans tous les coins; Faligan lui ayant affirmé que son père ne serait pas inquiet de le voir rentrer en retard, vu que tous les jours il prenait par le plus long pour revenir à la maison, nous fîmes nos devoirs l'un à côté de l'autre. Ce n'était pas tout à fait aussi amusant que je l'aurais cru d'abord; mais Faligan était un écolier si humble et si docile, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher contre lui, même quand il faisait les fautes les plus monstrueuses, et cela dix fois de suite, malgré mes explications.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE PASSAGE DU NORD-EST[1]

Ce premier voyage ne laissait guère de doutes sur la possibilité de conduire en Europe, à travers la mer coupe en deux la Nouvelle-Zemble, le détroit de Matochkin. La mer de Kara était couverte de trop de glaces pour qu'il fût prudent d'y engager le navire. Le 5 août, l'*Ymer* tourna au sud, longea, jusqu'à la porte de Kara, la Nouvelle-Zemble dans la courbure de sa partie méridionale, et, remontant le long de la presqu'île des Samoïèdes, arriva le 15 août aux embou-



Dolganes de l'Iénisséi. (P. 138, col. 1.)

de Kara, les produits de la Sibérie septentrionale. Cependant on pouvait objecter que l'expédition avait été faite dans des conditions de température exceptionnellement favorables, et aussi qu'une tentative unique ne pouvait pas être considérée comme autorisant une affirmation de réussite absolue. Par ces motifs, M. le professeur Nordenskiold reprit la mer le 25 juillet 1876, sur un bateau à vapeur, l'*Ymer*.

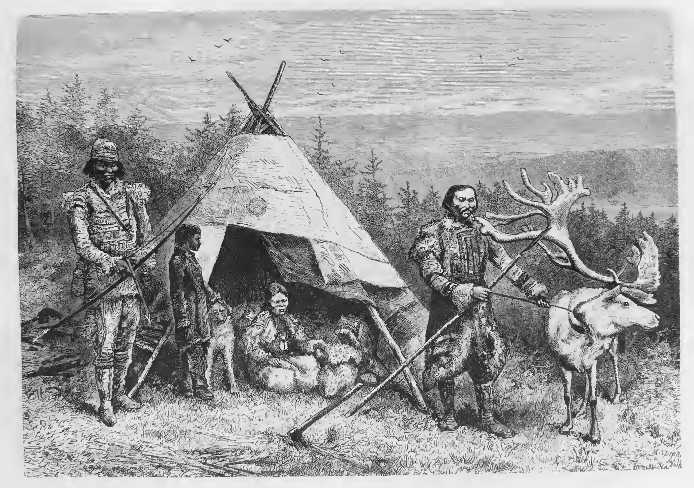
Le 30 juillet on entra dans le défilé maritime qui

1 Suite. — Voy page 119

chures de l'Iénisséi, où l'on découvrit une île longue de 50 kilomètres : on l'appela *Sibiriakof*.

Un peu au sud de l'île commence le fleuve proprement dit. L'*Ymer* le remonta jusqu'à Mesenkin, petite station russe de la rive droite.

« L'Iénisséi, dit M. Nordenskiold, est très poissonneux ; quelques-unes des espèces qu'on y trouve atteignent une dimension respectable et pèsent souvent plus de 10 kilogrammes. Des corégones, longues de 15 centimètres, sont pêchées en quantités considérables on les encaque soigneusement, en les super-



Campement de Toungouses. (P. 138, col. 2.)

posant sur le dos les unes des autres, et en les marinant de sel, de poivre et de feuilles de laurier. On rencontre aussi en abondance l'esturgeon, qui fournit, outre sa peau et une chair délicate, un caviar exquis et une colle estimée. A part ces poissons, il faut encore mentionner, comme appartenant à l'Iénissei, le sterlet, le brochet, la perche, le cyprin, l'ombre, la lotte, le ruffé, etc.

» Tous les jours nous avons la visite de Samoïedes, de Youraks, de Dolganes et de Toungouses, qui viennent à bord vendre leur poisson. Une jeune femme, appartenant à l'une de ces peuplades, m'adresse différentes questions, et secoue la tête d'un air de pitié en voyant qu'il m'est impossible d'entretenir la conversation. Une autre fois, c'est un Dolgane qui nous accompagne avec sa femme jusqu'à une station voisine; ils sont habillés tous deux à peu près de la même façon : fichu de coton rouge sur la tête, le « sac-pelisse » jusqu'aux genoux; ils ne se distinguent que par les « pantalons », qui sont le privilège exclusif du mari.»

Le 1er septembre, l'*Ymer* fut obligé de repartir pour ne pas être pris par les glaces, et, traversant le détroit de Matochkin, il rentra le 22 septembre dans le port de Tromso.

La possibilité de communiquer de l'Europe à l'Asie par la mer de Kara était donc démontrée. « L'établissement d'un service régulier entre ces deux parties du monde ne présente pas plus de difficultés ni plus de danger, dit M. Nordenskiold, que telle autre route parcourue aujourd'hui par des milliers de vaisseaux. »

Ayant obtenu ces importants résultats, le professeur suédois prépara une troisième expédition ayant pour but cette fois d'explorer les parages encore inconnus du nord-est de la Sibérie et de revenir par le détroit de Behring.

Le 4 juillet 1878, il quitta le port de Goteborg sur le bateau à vapeur la *Vega*, accompagné d'un état-major de savants et d'officiers, secondé par un équipage d'élite. Un petit steamer, la *Lena*, devait escorter l'expédition jusqu'à l'embouchure du grand fleuve sibérien de ce nom.

La traversée de la mer de Kara se fit sans encombre, justifiant ainsi pour la troisième fois les prévisions de M. Nordenskiold, et le 6 août l'expédition était ancrée dans le port Dickson, à l'embouchure de l'Iénisséi.

Quatre jours après, les deux navires reprirent leur marche, s'avançant cette fois vers l'inconnu.

Pendant les premiers jours, la mer resta libre de glaces, mais un brouillard presque impénétrable rendait la navigation difficile, surtout dans ces parages encombrés d'îles et d'îlots, ne figurant sur aucune des cartes marines dressées jusqu'à ce jour.

Cependant, le 19 août la *Vega* atteignit sans encombre le cap Tchéliouskin, le point le plus septentrional de l'ancien continent. Les drapeaux furent hissés et quelques coups de canon saluèrent ce cap célèbre, le *Promontorium Tabin* de Pline, qu'aucun navire n'avait encore visité.

Le brouillard s'était dissipé et la mer apparaissait libre de glace, tandis qu'aucune trace de neige ne se montrait à terre.

Ces régions boréales de la Sibérie ne sont pas dépourvues de végétation. Leurs plateaux herbeux sont hantés par les rennes, et les Toungouses y plantent souvent leurs tentes de peau. A une petite distance au sud de la côte commencent de maigres forêts d'arbres rabougris qui sont une précieuse ressource pour les indigènes.

Au delà du cap Tchéliouskin, la *Vega* et la *Lena* furent de nouveau enveloppées d'un intense brouillard, qui leur fit courir de graves dangers au milieu des îlots qui garnissent cette côte. Mais, le 23 août, une forte brise balaya les vapeurs, et les navires glissèrent sur une mer calme, libre de tout obstacle.

L'expédition suivait de près la terre, sur laquelle se montraient maintenant des montagnes de 2000 à 3000 pieds. M. Nordenskiold put se convaincre combien la configuration réelle de cette partie du globe diffère du tracé adopté jusqu'ici par les géographes. A chaque instant il rencontrait des terres là où les cartes faisaient avancer la mer, tandis qu'autre part son navire naviguait sur de vastes espaces donnés au continent par les géographes.

Ce qui était le plus remarquable, c'était l'absence totale de glaces flottantes sous une latitude aussi élevée. M. Nordenskiold attribue ce fait, si important pour la future navigation de ces mers, à la température élevée de l'énorme quantité d'eau que déversent dans cette partie de l'océan Glacial les grands fleuves de la Sibérie, la Khatanga, l'Olonek, la Léna, l'Indigarka et la Kolima, dont les eaux sont chauffées dans les régions de leurs sources par les rayons d'un soleil ardent.

Le 24 août, l'expédition se trouvait devant l'embouchure de la Léna; mais M. Nordenskiold, voulant profiter du magnifique temps qui régnait, continua sa route sans s'arrêter, tandis que son navire auxiliaire, la *Lena*, entrait dans le fleuve et le remontait jusqu'à Iakoutsk, d'où des dépêches envoyées en Suède apprirent les premiers résultats de l'expédition.

Après s'être séparé de la *Lena*, M. Nordenskiold continua sa route vers l'est et parvint sans encombre jusqu'aux environs de la baie de Kolioutchin. On était au 27 septembre; deux jours plus tard on atteindrait le cap Est, qui forme la pointe orientale de l'Asie, on entrerait dans le détroit de Behring; le grand voyage serait terminé.

Mais les explorateurs devaient vérifier une fois de plus le proverbe populaire : « Il y a loin de la coupe aux lèvres. » Le 28 septembre, la *Vega* se trouva cernée par les glaces, et le lendemain plusieurs tentatives prouvèrent que la mer s'était définitivement fermée.

L'expédition, si près du but, allait rester prisonnière pendant 294 jours, jusqu'au 18 juillet 1879.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

ANECDOTES LITTÉRAIRES

Tous les grands noms littéraires qui se sont imposés à la postérité par leur mérite n'ont pas été également bien jugés par leurs contemporains. Jalousie de critiques, rivalités de métiers empêchent souvent une appréciation d'être impartiale. Que n'ont pas dit contre Corneille les Scudéry, les Mairet et les Bois-Robert! Et Molière, à quelles injustes et odieuses attaques n'a-t-il pas été en butte de la part de ses rivaux au théâtre! Une coterie n'avait-elle pas mis la *Phedre* de Pradon au-dessus de celle de Racine? La postérité est tout étonnée de ces jugements, surtout si on ne se rend pas compte des intrigues et des petites passions qui les avaient fait naître.

Mme de Sévigné, par le charme de sa beauté et de son esprit, avait trouvé grâce devant ses contemporains, et Tallemant des Réaux résumait l'opinion générale, lorsqu'il disait d'elle : « Mme de Sévigné est une des plus aimables et des plus honnêtes personnes de Paris. Elle chante, elle danse et a l'esprit fort vif et fort agréable. Elle est brusque, et ne peut se tenir de dire ce qu'elle eroit joli. »

Grimm, dans sa *Correspondance litteraire,* se montre d'une sévérité outrée à l'égard de Beaumarchais, l'immortel auteur du *Barbier de Seville.* On venait de jouer à la Comédie-Française (12 janvier 1770) les *Deux Amis*, ouvrage de cet auteur. Grimm, après avoir prédit à cette pièce une douzaine de représentations environ, ajoute ce qui suit : « Cette pièce serait fort belle si elle était moins ennuyeuse, si elle n'était pas si dépourvue de naturel et de vérité, si elle avait le sens commun, et si M. de Beaumarchais avait un peu de génie ou de talent; mais comme il s'en faut, comme il n'a pas l'ombre de naturel, comme il ne sait pas écrire, comme il n'entend pas le théâtre, qu'il ordonne son drame à faire pitié, que ses personnages entrent et sortent sans savoir comment ni pourquoi, il ne m'a pas été plus possible de m'accommoder de ses *Deux Amis* que de son *Eugénie*, à qui la force du sujet et le jeu des acteurs ont procuré un succès passager. »

PENDRAGON [1]

IX

Il y avait déjà vingt jours que nous étions à Babylone, attendant avec anxiété l'arrivée du vainqueur; car pendant que nous prenions, Amalec, sa fille et moi; la route directe, le long du Tigre et sous la protection des cavaliers chaldéens, Alexandre, poursuivant trois jours son ennemi Darius, avait couru vers le nord et vers l'orient.

Pour s'assurer de Babylone, la grande capitale de l'Orient, ville d'ailleurs ouverte et sans murailles depuis sa révolte contre Darius l'Ancien, et qui ne gardait plus que son temple et ses tours gigantesques, monuments majestueux de sa grandeur passée, il avait envoyé son favori Héphestion avec quinze cents hommes, et le vieil Amalec, suivant sa promesse, avait fait sa soumission en son nom et au nom de l'Assyrie, de la Babylonie et de la Chaldée, qui ne reconnaissaient pour légitime souverain que le descendant d'Assur, grand prêtre de Baal.

C'est donc Héphestion qui commandait au nom d'Alexandre; mais il était à peine entré dans cette ville prodigieuse, de trente lieues de tour, qui contenait des millions d'habitants, des jardins immenses, des parcs remplis de bêtes sauvages, un temple plus grand qu'une ville, des palais sans nombre et des faubourgs plus peuplés que des provinces entières. Quant aux bazars, qui sont les marchés de ces pays d'Asie, tous les marchands de l'Orient y possédaient des boutiques, depuis les Grecs de Milet qui apportent des étoffes de laine finement tissée et les Arabes qui vendent les esclaves noirs d'Afrique, jusqu'aux Indiens qui vendent les diamants de Golconde et aux sages Chinois qui vivent suivant les rêves du sage Fo-Hi et du philosophe Confucius, les plus vertueux des mortels.

A la vue de tant de richesses et de grandeur, le Macédonien avait voulu commencer le pillage, et ses soldats allaient envahir tous les bazars ; mais aussitôt que les soldats eurent essayé de mettre la main sur l'or, l'argent, les perles, les diamants et les étoffes précieuses exposées dans les bazars, toutes les boutiques se fermèrent à la fois comme à un signal donné; les briques tombèrent à la fois de tous les toits sur la tête des Macédoniens: quatre-vingt-dix ou cent furent tués ou blessés en un clin d'œil, et Héphestion lui-même eut le nez à demi cassé et s'enfuit avec sa troupe.

Le soir même il alla chercher un asile et construire un camp retranché à une lieue de la ville, sur le bord de l'Euphrate.

De là, il fit donner l'ordre au vieil Amalec de venir le supplier, la corde au cou, avec mille des plus riches habitants, et de lui apporter pour présent de bienvenue trois mille talents d'or, menaçant, s'il n'obéissait, de mettre Babylone à feu et à sang.

Le grand prêtre me demanda :

« Sosiclès, que faut-il faire? S'il ne s'agissait que de ce fanfaron, je n'aurais qu'à donner des armes à mon peuple et à le laisser aller. Ses hommes et lui seraient coupés en morceaux avant la fin de la journée. Mais je crains pour ma fille Drangiane, et ce peuple craint pour les femmes et les enfants. Que faire? Si Héphestion était massacré, qui sait si Alexandre ne nous massacrerait pas tous à son tour ?

1. Suite. — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91 107 et 123.

— Ah ! s'écria Drangiane, qui assistait à ce conseil toujours voilée (mais à cause du danger commun on s'était un peu relâché des coutumes sévères de l'Orient), si Pendragon était là, père, vous n'auriez pas à chercher un autre appui. »

Elle prononça ces paroles avec un orgueil qui me fit sourire et qui rendit son père soucieux.

Il me répliqua à demi-voix :

« Mais qui sait si Pendragon vit encore? car depuis la bataille il n'a pas reparu. On ne l'a rencontré ni parmi les morts, ni parmi les vivants ! Oui, certes, voilà l'homme que j'aurais destiné à la dernière descendante d'Assur ; mais s'il a péri, dois-je la laisser rêver à une ombre vaine ? »

Alors la veille Arachosie, nourrice de Drangiane, qui ne la quittait pas des yeux et qui avait entendu nos paroles, s'écria d'un air d'inspiration prophétique :

« Seigneur Amalec, Pendragon vit et il vaincra, et il sera l'époux de Drangiane... je le sais... »

Amalec haussa les épaules.

« Je l'ai lu dans son horoscope et dans le signe d'Aldebaran qui n'a jamais trompé.

— Rentrez dans l'appartement des femmes avec Drangiane, » répliqua le grand prêtre.

Elles obéirent à regret, et Amalec reprit :

« Que faire, Sosiclès ? »

Tout à coup le juif Samuel entra, toujours humble, modeste, souple, riant, tenace, plein d'esprit, propre à tout, capable de tout, même de dire la vérité, ce qu'on n'aurait pas cru à voir sa physionomie ; au fond, l'homme le plus intrépide que j'aie jamais rencontré, quoiqu'il évitât la bataille, le sang et les blessures avec le même soin qu'un homme libre évite le déshonneur et les coups de fouet.

Ce héros donc, ainsi fait, s'avança, très courbé, presque prosterné, et dit :

« Seigneur Amalec, on m'avertit que vous avez besoin de moi. »

Entre ceux qui adorent Baal et ceux qui adorent Jehovah, il n'y a pas de tendresse perdue. Depuis quinze cents ans ils s'égorgent les uns les autres avec plaisir ; aussi Amalec, qui se sentait le plus fort, au moins pour le moment, regarda Samuel avec mépris par-dessus l'épaule, et répliqua :

« Je ne t'ai pas mandé, Juif. »

Ce qui était vrai d'ailleurs.

Mais Samuel ne se laissa pas déconcerter par cette réponse. Il reprit :

« Seigneur Amalec, vous ne m'avez pas fait venir ; mais j'ai appris que vous aviez besoin d'argent, et je viens vous en offrir. »

Il y eut un assez long silence. Amalec, qui écoutait à peine, assis sur son trône sacerdotal, le Juif à demi prosterné, se retourna tout à coup vers lui :

« Tu m'offres de l'argent? demanda le grand prêtre.

— Et de l'or, oui, seigneur, répondit le Juif toujours prosterné.

— A quel prix ?

— Cent pour cent, Seigneur !

— Cent pour cent ! »

Amalec se mordait la barbe avec fureur.

« Ce coquin ! » dit-il enfin, après un temps de silence.

L'autre ne sourcilla pas. Je pense qu'il en avait l'habitude, étant appelé coquin tous les jours par les débiteurs.

« Ce coquin, reprit Amalec, veut sucer le sang de nos veines et nous dévorer les entrailles ! Cent pour cent !

— Seigneur, répliqua Samuel, aimez-vous mieux le pillage et l'incendie de Babylone ? C'est bien aisé. Il n'y a qu'à laisser faire Héphestion.

— Ah ! s'il n'y avait que lui ! » dit Amalec avec dédain.

Le Juif se mit à rire.

« Oui, oui, s'il n'y avait que lui ! Mais il y a derrière lui Alexandre et sa troupe composée de tous les bandits des trois continents !... Allons, seigneur, n'hésitez pas ! Il vaut mieux perdre son argent que sa vie et son bonnet que la tête qui est dedans. Il y a remède à tout, hors à la mort ! »

Amalec était retombé dans ses réflexions.

Après un assez long silence il se pencha vers moi et demanda :

« Qu'en penses-tu, Sosiclès ?

— Je pense que Samuel a raison.

— Mais si je me livre à Héphestion avec mille autres Babyloniens, la corde au cou, nous fera-t-il grâce?

— Assurément, seigneur, pourvu qu'en ne vous tuant pas il espère gagner plus qu'en vous faisant tuer.

— C'est donc un brigand ?

— A coup sûr.

Amalec s'avançait sur un char à quatre chevaux. (P. 142, col. 1.)

— Mais que ferais-tu si tu étais à ma place, Sosiclès?

— Seigneur, j'irais d'abord apporter mille talents d'or. Ensuite, j'en promettrais deux mille autres payables après le retour d'Alexandre. Pour avoir les deux mille autres, il vous fera volontiers grâce de la vie ; et, qui sait ? Alexandre lui-même, qui est généreux quelquefois, Alexandre, dis-je, vous remettra le reste, ou, dans tous les cas, n'en demandera pas davantage.

— Tu me sauves la vie, Sosiclès ! Mais il faut trouver ces mille talents d'or.

— Seigneur, n'avez-vous pas la ressource des riches bourgeois de Babylone ?

— Eux ! En vingt-quatre heures ils ne m'offriraient pas vingt-quatre dariques, et le temps presse. Héphestion veut être payé avant la nuit.

— Mais les trésors du temple de Baal qu'on dit le plus riche de tous les dieux ?

— Y penses-tu ? Des trésors sacrés !

— Alors parlez à Samuel ! »

C'est ce qu'il fit.

« Samuel, dit Amalec, tu vas me donner mille talents d'or dans une heure...

Amalec écoutait à peine. (P. 140, col. 2.)

— Mille talents d'or ! Seigneur, la somme est forte !

— Tu m'offrais tant de choses !

— C'est bien. On les trouvera, mais dans trois heures : car il me faut ce temps pour convoquer tous les banquiers de Babylone. Je n'ai rien emporté personnellement, moi, Samuel, vous le savez bien, seigneur Amalec, vous qui avez vu mon pauvre bagage, que je porte tout entier et sans peine sur mes épaules.

— Assez ! Tu auras trois heures pour chercher l'argent !

— Vous me donnerez votre signature et le sceau sacré d'Assur ?

— Je te donnerai l'un et l'autre... De plus, tu me promettras deux mille talents d'or payables le jour de l'entrée d'Alexandre, si Héphestion n'a pas touché...

— Un cheveu de votre tête, cela s'entend de reste, » ajouta Samuel qui riait et s'était relevé fièrement : car, étant le prêteur, il devenait le maître et commençait à traiter Amalec comme un égal. « De plus, l'intérêt est à cent pour cent?

— Puisqu'il le faut ! » dit Amalec en soupirant.

Le Juif sortit. Je l'accompagnai jusqu'à la porte du palais d'Amalec.

« Bonne affaire! lui dis-je en sortant.

— Excellente, cher ami. Je vais lui prêter à cent pour cent... devine quoi !... »

Je lis signe que je ne devinais pas.

« Eh bien, je vais lui prêter son propre argent et celui de son dieu Baal, ajouta Samuel en éclatant de rire.

— Mais comment pourras-tu faire ce prodige ?

— C'est mon secret. »

Le lendemain, de grand matin, une procession de cent mille Babyloniens s'avança lentement, comme un long serpent qui déroule ses anneaux à travers les rues tortueuses.

En tête marchaient les douze chefs des mages chaldéens qui portaient dans leurs mains les statuettes d'or des douze grands dieux protecteurs de Babylone. Derrière eux, debout sur un char doré que traînaient quatre chevaux noirs de la race persane la plus pure, s'avançait le grand prêtre Amalec, vêtu d'une robe de pourpre resplendissante de pierreries. Sa tête majestueuse était coiffée d'un diadème au milieu duquel brillait un seul diamant, celui qu'Assur, le chef de sa race, avait, au dire d'Amalec, reçu de la main même du dieu Baal. Et en effet ce diamant était unique sur la terre par sa grosseur et son éclat.

Derrière Amalec et sur le même char se tenaient debout, mais un peu penchés en avant dans une attitude respectueuse, trois serviteurs, prêtres aussi ou qui semblaient l'être : car l'un des trois était l'Athénien Sosiclès, celui-là même qui raconte aujourd'hui cette histoire, et qui n'était guère rassuré ce jour-là ; car si les Macédoniens l'avaient reconnu, et en particulier Héphestion, qui l'avait vu secrétaire du roi de Macédoine, on lui aurait fait expier cruellement sa fuite et la perte du grand sceau d'Alexandre.

Cependant je n'avais pu refuser de suivre Amalec sous le déguisement d'un prêtre et de lui servir d'interprète. Pour plus de sûreté je m'étais fait teindre les cheveux et la barbe et peindre les joues à la façon des Chaldéens, ce qui me rendait tout à fait méconnaissable. Ma tête était chargée d'ailleurs de tant d'ornements bizarres que ma mère elle-même, si elle avait été de ce monde, aurait à peine pu me reconnaître. De plus, comme mes deux voisins, serviteurs d'Amalec aussi bien que moi-même, mais véritables Chaldéens, ceux-là, je tournais dans mes mains une sorte de collier à gros grains d'ébène en récitant des hymnes et des prières en l'honneur de Baal le plus grand des dieux ; chaque grain représentait une prière.

Si quelqu'un me reproche d'avoir eu, pour sauver ma vie, recours à cette ruse innocente et d'avoir imité les manières des Barbares, moi qui avais vu le jour dans le bourg d'Acharne, à trois lieues d'Athènes qui est et sera toujours la plus belle ville de l'univers, je répondrai qu'il vaut mieux avoir recours à des subterfuges que d'être pendu ou empalé.

Derrière les prêtres venait une foule immense et suppliante d'hommes sans armes, de femmes et d'enfants qui pleuraient et criaient comme si on les avait conduits à la mort (Et en effet, qui pouvait savoir?...) De temps en temps on interrompait les cris et les larmes pour chanter en chœur des hymnes à Baal, et implorer la protection du dieu en faveur de son peuple fidèle.

Tout le cortège passa sous la porte du Soleil, qui faisait face au camp des Macédoniens, et s'avança dans l'ordre que je viens de dire sur un front de vingt personnes.

Héphestion, qui nous voyait venir de loin, fit mettre ses soldats sous les armes, un peu inquiet peut-être de ce qui allait se passer. Il est vrai que nous venions en suppliants; mais il est vrai aussi que, même désarmés, nous aurions pu écraser les Macédoniens sous le nombre et qu'une ville de deux millions d'hommes, telle que Babylone, autrefois capitale d'un grand empire, et aujourd'hui même encore la plus riche, la plus puissante et la plus peuplée de l'Asie, serait venue facilement à bout de sa troupe.

Mais Alexandre ne pouvait pas être fort éloigné, quoiqu'on ignorât où il était, et, suivi de son armée victorieuse, il aurait promptement vengé Héphestion.

C'est ce qui faisait la force de celui-ci. Aussi, dès qu'il nous aperçut et qu'il eut rangé sa troupe en bataille, il nous reçut avec l'insolence d'un Barbare qui se croit tout permis.

Il était assis devant sa tente sur une estrade couverte d'une étoffe pourpre. Je reconnus facilement l'étoffe. Il l'avait volée à la prise de Tyr chez un malheureux marchand tyrien qu'il avait fait tuer dans sa maison sous les yeux de sa femme et de ses enfants. Ceux-ci, cela va sans dire, furent vendus à des Grecs, excepté l'aîné, âgé de quinze ans, qui fut tué en défendant son père.

Pour lui, sous sa cuirasse il portait une tunique de lin magnifiquement brodée et enrichie de perles fines au col et aux poignets. Son sabre, qu'il avait tiré du fourreau et qu'il brandissait d'un air terrible comme s'il avait voulu nous massacrer tous, était garni à la poignée de rubis et d'émeraudes. Ses officiers étaient comme lui sous les armes, et semblaient, ainsi que leurs soldats rangés en bataille, n'attendre qu'un ordre pour commencer le massacre.

Dès que la procession ne fut plus qu'à quelques pas de lui, il fit de la main signe de s'arrêter. Aussitôt les chants de deuil cessèrent de retentir.

Les douze prêtres des douze dieux de la Babylonie se prosternèrent le front dans la poussière, et tout le monde suivit leur exemple, excepté le grand prêtre Amalec, qui demeura debout et en silence sur son char.

Les trois serviteurs d'Amalec (parmi lesquels j'étais) s'agenouillèrent seulement.

« Holà ! dit Héphestion d'une voix insolente et brutale, que fait là ce vieillard ? Qu'il descende de son char volontairement ou qu'on l'en précipite ! »

Déjà quelques soldats macédoniens s'avançaient pour exécuter l'ordre de leur chef, lorsque, sur un signe d'Amalec, je sautai à bas du char avec ses deux autres serviteurs; un des deux s'agenouilla et se tint à quatre pattes devant la roue du char. L'autre et moi-même, courbés dans une attitude pleine de respect et de vénération, nous servîmes à droite et à gauche de rampe pour cet escalier d'une nouvelle espèce. Amalec posa lentement le pied droit sur l'épaule de son serviteur et le pied gauche à terre; puis il s'avança vers Héphestion, qui affectait de rire aux éclats de ces usages barbares.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LE

MOINEAU FAMILIER

Chez les oiseaux, comme chez les hommes, il existe une étonnante diversité. Les uns et les autres ont des dandies, des petits-maîtres, des rustres, des valets à guêtres de plumes ou à guêtres de drap; vous y trouvez des faucons, des mouettes et des harpies, à satiété! Sur terre ou sur mer (cela ne fait pas grande différence), vous trouvez des bipèdes, avec ou sans plumes, qui se présentent à vous sous toutes sortes de formes et de figures.

Le hibou dans son trou, l'homme dans son cabinet, à la chambre, ou dans ses bureaux sombres et obscurs, sont des créatures pleines de gravité et de convenance; mais que leur heure arrive, voyez de quelles griffes aiguës, de quel bec impitoyable elles plument, dépècent et font disparaître leur proie.

« Une sympathie de race fait de nous des êtres étonnants. » Ainsi a chanté le noble barde, qui, semblable à l'hirondelle, a volé de climat en climat, et a pris si haut son essor que peu d'hommes ont été capables de le suivre.

C'est vrai; aussi trouvons-nous encore une sympathie de race entre les bons cœurs et le rouge-gorge, qui vient, comme dit Wordsworth, « quand les vents pleurent », qui frappe du bec à votre fenêtre, se pose sur votre bêche et vous témoigne sa reconnaissance par une sérénade.

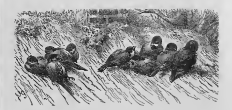
Mais partout, le plus gros, celui qui a la griffe la mieux acérée, pèse sur le faible et sur l'abandonné.

Mais le moineau! qui peut l'attirer dans notre voisinage? Le moineau! cet être malin, retors, inutile, qui a toujours l'air de nous dire : « Je me passerais très bien de vous! » Jamais une seconde, soit la nuit, soit le jour, il ne vous fait grâce de sa présence; et cependant on le hue, on lui tire des coups de fusil, jamais personne ne l'invite ni ne l'appelle!

A la ville ou à la campagne, dans la plus populeuse allée de la monstrueuse ville de Londres, ou dans la vallée la plus solitaire, sur le toit d'un palais ou sur le chaume d'un cottage, sur une église ou sur une chapelle, sur une ferme ou sur une boutique, le moineau est encore « l'oiseau qui perche au sommet de la maison! » Je crois que ce mot est de Salomon; après l'avoir lu dans la Bible, vous reconnaissez que l'ubiquité du moineau date des temps les plus reculés.

Oui, à travers tous les pays, à travers tous les âges, pendant que les autres oiseaux chantaient dans les bois ou dans des cages, ce drôle bruyant, impudent, effronté, qui n'est ni noble, ni riche, ni beau, a toujours eu la plus haute place, sans avoir pris la peine de la demander.

Sur votre toit, ce fainéant se réchauffe au soleil; il crie, il se bat, il piaille; il est toujours à voleter de droite et de gauche, de haut en bas, depuis la pointe du jour jusqu'à la tombée de la nuit. Vous dormez, vous êtes malade, vous écrivez, vous auriez besoin de



silence : c'est juste l'occasion que guette le moineau pour se montrer à votre fenêtre; il aurait certainement choisi, pour torturer l'âme de Job, l'heure de ses plus dures épreuves.

Que veut-il? rien autre chose apparemment que de vous mettre hors de vous. Dans la gouttière de plomb, chauffée par le soleil, il a réuni tout ce qu'il a pu trouver de plus insupportable dans le clan des moineaux. La compagnie est au complet : grand-père, grand'mère, père, mère, enfants et petits-enfants des petits-enfants; tout cela est bruyant, insolent, effronté; tout cela se chamaille, se bouscule, s'insulte, s'injurie.

Envoyez votre domestique! tirez un coup de fusil! réduisez en poudre cette assemblée de misérables drôles, dont les cris, de plus en plus perçants, vous font perdre la tête. Allons! pan! un coup fusil. Les enfants accourent pour contempler le carnage. Per-

sonne de tué. Le coup de fusil a fait voler quelques plumes ; il y a peut-être eu une patte de cassée. Mais les petits misérables ont l'air de croire que ce n'est qu'un jeu ; à peine le domestique est-il rentré, et les voilà tous revenus !

Parmi toutes les créatures bipèdes, on n'en peut trouver une seule qui soit pétrie d'un limon aussi commun, aussi grossier, aussi vil que ces misérables moineaux ; pas une, excepté peut-être quelques congénères de notre aimable espèce. Un magicien, un philosophe ou un chimiste devrait bien nous dire quels sont les éléments qui entrent dans la composition de quelques-uns des hommes de la ville : charretiers, boueurs, mariniers ou portefaix ; de ces hommes qui hantent les abords des théâtres, les tavernes, et qui ouvrent les portières des voitures ; de ces hommes si alertes dans leur abjection et leur misère ; de ces hommes qui sont nés pour jouer des coudes, donner des poussées, tromper et voler ; insensibles au mépris, incapables de sentir leur indignité et leur avilissement ; vulgaires, vains, et ne connaissant pas de douleur plus noble que celle du froid et de la faim.

C'est justement le rang qu'occupe le moineau dans l'ordre des créatures emplumées. Ce n'est pas un oiseau qui chante ; il affecte même pour le chant une grossière indifférence ; il n'a pas de ces petits airs distingués des oiseaux bien élevés : son idéal à lui, c'est le dîner. Il est vêtu de brun ; son corps est lourd et disgracieux ; sa nature est grossière, c'est celle d'un pillard toujours en maraude. A-t-il au moins quelques délicates fantaisies ? Qui a jamais vu un moineau donner la moindre mesure de sensibilité ?

Nous avons le rossignol qui n'est qu'âme et musique, qui gazouille et qui pleure parmi les rameaux verts. Les alouettes, prenant leur essor au plus haut des cieux, chantent invisibles, comme des esprits célestes. Il y a d'autres oiseaux dont les chansons ont inspiré les ménestrels du temps jadis. Il y a les tribus voyageuses, le coucou au chant mélancolique, les hirondelles qui se rassemblent sur nos cheminées en gazouillant pendant toute la durée du printemps et de l'été, et repartent un beau jour pour des pays inconnus des savants. Ce sont là nos poètes ; oiseaux de génie, qui ont des nerfs, et peuvent souffrir des douleurs nobles et élevées.

Mais les moineaux ! à tous ces chants, qu'ils regardent comme autant de sottises, ils préfèrent de beaucoup la porte de votre grange. Ils aiment votre cerisier, vos rangées de pois, votre blé qui mûrit ; ils aiment vivre à l'aise. Vous ne trouvez jamais le moineau au fond des bois lointains ; non ! il n'aime pas les solitudes où l'on a faim. Il préfère de beaucoup le hameau le plus obscur où l'on trouve de quoi ; c'est là que l'on voit les moineaux effrontés et voleurs se disputer les parts.

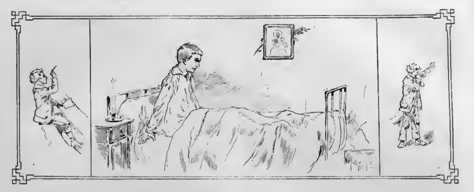
La linotte délicate baigne ses flancs et ses ailes dans les eaux courantes et dans les sources les plus pures des forêts. Les moineaux, eux, se roulent et se battent, tout hérissés, dans la poussière.

Devant votre voiture, quand vous allez à la ville, le moineau vient s'abattre pour picorer son ignoble festin. A un pouce près, il connaît la distance où il est en sûreté. Jusqu'au dernier moment, il s'acharne sans bouger ni reculer. Vous croyez que votre cheval va l'écraser, c'est une erreur ; que le fouet du cocher l'attrapera au vol ; mais lui, il sait que non, et il s'envole tranquillement avec un cri moqueur.

A la maison, il trouble les martinets par son vacarme. Les martinets bâtissent un nid, il s'en empare et s'y installe. Ce n'est pas qu'il en ait besoin ; mais il le prend tout de même, parce qu'il n'a pas de plus grand plaisir que de taquiner autrui. Heure par heure, jour par jour, il fait le guet, pour chasser le légitime propriétaire. A la maison, au dehors, partout où l'on peut le voir et l'entendre, il montre toujours le même caractère. Voleur et criard, hardi, téméraire et vil, il ne ressemble à aucun autre membre de la famille des oiseaux. Avec ceux de sa race, c'est un tyran ; avec tous les étrangers, c'est un bohémien, un mendiant, un coquin et un vagabond.


Imité de l'anglais de
Mme Howitt.





Je me trouvai brusquement réveillé. (P. 145, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

XVII

Un grand sacrifice.

Le lundi soir, qui était la veille de la composition d'histoire, je me couchai plus tard que d'habitude, parce que Faligan m'avait fait perdre beaucoup de temps. J'avais été obligé de lui apprendre à chercher ses mots dans le dictionnaire. Quand il fut bien pénétré de l'idée que les mots sont rangés dans l'ordre alphabétique, il commença à chercher tout seul; mais alors se présenta une nouvelle difficulté; ayant l'habitude d'écrire les mots comme on les prononce, il ne les cherchait pas au bon endroit. Je l'entendais souffler d'abord, gémir ensuite, et marmotter à demi-voix: « Diable de diable! » Mais je faisais la sourde oreille. A la fin, il me disait : « Je te réponds que celui-là n'est pas dans le dictionnaire!

— Voyons un peu.

— Regarde plutôt.

— Je crois bien! « Illuminer » prend deux *l*, et tu le cherches avec une seule. Tiens, voilà le mot.

— C'est pourtant vrai! » s'écriait-il avec admiration. Alors, jetant les yeux sur le reste de la page, il attrapait toujours au passage quelque mot étranger à la dictée, dont la physionomie lui plaisait ou lui faisait froncer le sourcil; il me demandait des explications sur ce mot-là, ou bien il me communiquait des remarques si amusantes et si bouffonnes, que nous avions de longs accès de fou rire.

Je me couchai donc plus tard que d'habitude, parce que j'avais voulu repasser mon histoire jusqu'à la dernière ligne.

Arrivé à la dernière ligne, je dis à mon grand-père : « Je crois que ça y est, grand-père, et j'aurai du malheur si je n'attrape pas au moins le second prix! »

Jusque-là j'avais uniquement visé au premier; mais l'approche de la bataille m'avait rendu plus sage et plus modeste.

« Maintenant, me dit mon grand-père, il faut que tu te couches bien vite, pour avoir l'esprit frais et dispos demain matin. » J'eus à peine posé ma tête sur mon oreiller, que je m'endormis profondément.

L'histoire raconte qu'Alexandre le Grand et Condé dormirent d'un profond sommeil la nuit qui précéda leurs plus grandes batailles. Elle ne nous dit pas si ces deux héros se réveillèrent brusquement, vers les deux heures du matin, pour se dire : « Voilà un point que j'ai eu l'étourderie de négliger, et qui peut me faire perdre la bataille. »

Donc, un peu avant deux heures, je me trouvai brusquement réveillé, et aussi complètement réveillé que si jusque-là je n'avais pas fermé l'œil un instant.

Mon cœur était tout tremblant, sans que j'eusse conscience de ce qui pouvait le faire trembler; cette circonstance même me remplit de terreur, en me faisant croire qu'il y avait quelque chose dans la chambre et que ce quelque chose avait dû m'éveiller en me frôlant.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.

Je ramenai la couverture sur mes yeux avec des précautions infinies, afin de ne pas attirer l'attention de « la chose », qui était peut-être, en ce moment même, à deux doigts de ma figure.

Mais, tout à coup, ma frayeur prit une forme plus précise. Mon esprit me présenta une idée effrayante, et il me la présenta tout d'abord si nettement, qu'elle avait dû auparavant se former pendant mon sommeil, et envahir mon esprit, au point de me réveiller brusquement.

« Je sais toute ma composition d'histoire, sauf les pages que Muguette a déchirées; je m'étais cependant bien promis d'emprunter un livre pour les copier. Comment ai-je pu l'oublier? »

Il n'y avait pas dans la maison d'autre livre d'histoire sainte que le mien, je le savais; s'il y en avait eu un, je me serais certainement levé, quoiqu'il ne fût que deux heures, j'aurais allumé ma bougie, et je serais allé chercher le livre, quand bien même il aurait été au grenier.

Mon esprit, surexcité déjà par un travail inaccoutumé, se mit en quête d'expédients. Je ne voulais pas perdre mon prix d'histoire pour quelques malheureuses pages déchirées par une chatte en colère. Je fus sur le point de me lever et d'aller frapper à la porte des Roussin, pour prier mon camarade de me prêter son livre. Mais l'idée de descendre tout seul, sur la route, à deux heures du matin, au risque d'y rencontrer des loups ou des voleurs, me fit frissonner. Et puis, qui sait si les Roussin voudraient m'ouvrir leur porte à une pareille heure? Je renonçai donc à cet expédient, et je me mis à pleurer silencieusement.

Tout en pleurant, je ruminais sur mon malheur. A force de pleurer et de ruminer, j'imaginai une autre combinaison. Mon grand-père était témoin que je n'avais pas perdu une minute et que j'avais fait tous mes efforts. Qu'est-ce qui l'empêcherait, par exemple, d'aller trouver le père Barré, sur les sept heures, et de lui dire : « Voilà des pages qui manquent dans le livre de mon petit garçon : vous devriez bien donner un sujet de composition qui ne se trouve pas dans ces pages-là, puisque, malgré toute sa bonne volonté, il n'a pas pu les apprendre. »

Le père Barré se prendrait le menton dans la main, pour réfléchir, et il dirait : « Pourquoi n'a-t-il pas emprunté le livre d'un camarade? » Mon grand-père répondrait : « C'est cette nuit seulement qu'il s'est souvenu que les pages manquaient. » Alors le père Barré dirait : « Eh bien! nous arrangerons cela! »

Entièrement satisfait de ma trouvaille, je me tournai du côté du mur pour me rendormir. En ce moment-là l'horloge de la cuisine, au-dessus de mon lit, sonnait trois heures.

Mais je ne fus pas plutôt tourné du côté du mur, que mes idées prirent un autre cours. A supposer que grand-père voulût bien faire la démarche, et que le père Barré consentît à faire ce que je désirais, que diraient les camarades de l'intervention de mon grand-père? Ils diraient certainement que grand-père avait prié le père Barré de choisir un sujet à ma convenance. En réalité, ce n'est pas précisément cela que je demandais, mais c'était un peu cela.

Alors, de désespoir, je me mis à rouler ma tête sur mon traversin. Tout en me livrant à cet exercice, je maudissais Muguette, qui m'avait déchiré mon livre, Faligan qui m'avait fait perdre du temps; car si je n'avais pas eu à m'occuper de Faligan, j'aurais eu le temps de repasser encore une fois ma composition en entier, et alors je me serais nécessairement souvenu qu'il y avait une lacune. Après avoir bien maudit tout le monde, je me maudis moi-même d'avoir mis Muguette en fureur : car c'était de là que venait tout le mal.

A force de ressasser les mêmes idées, mon esprit se fatigua; de guerre lasse, je m'endormis sur cette pensée consolante : « Pourquoi le père Barré choisirait-il juste l'endroit que je n'ai pas pu apprendre? »

Pendant que je dormais, quelqu'un me toucha légèrement l'épaule. Je tressaillis; mais, comme j'étais accablé de sommeil, je n'ouvris pas les yeux. Alors quelqu'un m'embrassa sur le front, et se mit à me parler tout doucement.

Cette fois j'ouvris les yeux. Il faisait grand jour et mon grand-père se tenait penché au-dessus de moi.

« Mon pauvre petit, me dit-il, tu t'agitais et tu parlais tout haut; d'ailleurs, il est sept heures passées, j'ai donc cru bien faire de te réveiller.

— Oui, grand-père, » répondis-je en me mettant sur mon séant.

Pendant que je me frottais les yeux et que je tâchais de recueillir mes idées, mon grand-père reprit :

« Tu t'es trop fatigué, vois-tu; une autre fois je ne te laisserai pas travailler tant que cela. L'excès en tout est un défaut. Habille-toi, mon petit, ton déjeuner t'attend. »

Il sortit en refermant la porte avec précaution.

« Bah! me dis-je en sautant hors de mon lit, je ne veux plus penser à cela; il sera bien temps de me désoler s'il m'arrive un malheur, et j'ai lieu de croire que tout tournera bien. »

Je disais cela pour me donner du cœur, mais je ne le croyais pas sincèrement.

Quand j'eus fait ma toilette, je descendis à la cuisine et je déjeunai sans grand appétit. Cependant Brigitte ne m'accusa pas de pignocher. Je tirai de son silence de fâcheuses conclusions. Si elle ne me disait rien, c'est qu'elle devinait que quelque chose allait mal, et qu'elle me prenait en pitié.

Grand-père se promenait de long en large sans rien dire. Oserai-je l'avouer? Sa présence m'était importune en ce moment. Je craignais qu'il ne rompît le silence, qu'il ne me fît des questions et ne me forçât à songer au sujet de mes préoccupations, à en parler, à lui faire quelque confidence. En ce moment, j'étais dans les dispositions d'esprit où se trouvent, dit-on, d'habitude les gens qui jouent à des jeux de hasard. Je m'en allais à la composition comme à un tirage de

loterie, et, par une singulière superstition de joueur, je craignais de diminuer mes chances en avouant que j'avais peur.

Quand j'eus fini de déjeuner, je pris sous mon bras mon petit carton, qui ne contenait que des plumes et du papier blanc.

Grand-père m'embrassa et me dit : « Bonne chance ! » Ce mot me glaça en me rappelant que j'allais, en effet, affronter la chance.

Ce jour-là, les écoliers n'étaient point dispersés par petits groupes comme d'habitude ; mais, à mesure qu'ils arrivaient, ils allaient se joindre à la foule qui stationnait devant la pompe. On parlait, bien entendu, de la composition qui allait avoir lieu dans quelques instants.

Au milieu du bourdonnement général, on entendait des phrases comme celles-ci : « Quel sujet va-t-il donner? — Sais-tu ta composition? — Moi, pas du tout. — Moi, assez bien. — Moi, je n'ai pas même ouvert mon livre. » Entre parenthèses, j'ai remarqué ce jour-là, et bien souvent depuis, que ceux qui prétendent n'avoir pas même ouvert leur livre, sont ceux qui se sont donné le plus de mal. Les uns, je suppose, disent cela pour se donner l'air de réussir sans effort; et c'est une gloriole bien ridicule, car personne ne les croit. Les autres espèrent peut-être, en parlant ainsi, endormir la vigilance de leurs concurrents. Ceux-là sont certainement plus blâmables que les autres, car les autres ne sont que vains et ridicules, et eux, ils sont fourbes et déloyaux.

On discutait aussi les mérites et les chances des divers concurrents : c'était comme sur un champ de course. Les noms que l'on mettait en avant étaient ceux de Camus, de Joubert et du petit Laroche, le fils du percepteur.

Pour employer le langage des champs de course, c'était Camus qui était « favori ». Nul ne songeait à moi, et mon nom ne fut pas prononcé une seule fois! C'était tout simple, puisque jusque-là je ne m'étais montré en aucune circonstance. Néanmoins, mon amour-propre fut un peu froissé. Les sages, j'entends les vrais sages, en appellent à leur conscience des jugements que l'opinion publique porte sur leur compte. Mais je n'étais pas un vrai sage. J'aurais assez aimé que l'opinion publique se trouvât d'accord avec moi sur l'estime que je faisais de mon propre mérite.

J'étais donc là debout, au milieu de la foule, écoutant les réflexions des autres sans y mêler les miennes, rougissant et détournant les yeux dès que quelqu'un me regardait, comme s'il eût suffi de voir ma physionomie pour y lire le secret de mon ambition et de mes angoisses.

La cloche, ce matin-là, n'avait certainement pas le même son que d'habitude. J'entrai en classe les yeux baissés, et, arrivé à ma place, je me laissai tomber lourdement sur le banc. J'étais aussi accablé que si je venais de faire cinq grandes lieues à pied. La sueur me perlait sur le front, et j'aurais béni, du plus profond de mon cœur, la main charitable qui m'aurait tendu un verre d'eau fraîche.

Ce verre d'eau fraîche si ardemment désiré, le père Barré vient de me le verser, au figuré, bien entendu. Au milieu d'un silence solennel, il a dicté le sujet de la composition. Quel brave homme, quel excellent homme d'avoir choisi précisément celui-là entre tant d'autres! Si je n'étais absolument sûr qu'il a pris au hasard, je jurerais qu'il a pensé à moi; c'est certainement celui-là que je sais le mieux.

Je commence par respirer à pleins poumons, et, l'épaule droite accotée contre le mur, j'enveloppe toute la classe d'un regard de triomphe.

Certains écoliers font la moue, d'autres se tirent les cheveux, d'autres échangent des regards d'intelligence et des signes de tête, d'autres se frottent les mains et font craquer toutes les jointures de leurs doigts. Camus réfléchit déjà, la tête dans les deux mains, Joubert regarde à contre-jour le bec de sa plume, Laroche n'a pas l'air content.

Moi, je ne sais pas si j'ai l'air content, mais je le suis au delà de toute expression, et je me dis, dans l'excès de ma joie : « Ce que c'est, pourtant, que d'avoir travaillé! je travaillerai encore! »

Sans plus tarder, je me mets à l'œuvre. Je n'ai qu'à fermer un instant les yeux pour revoir le texte du livre, tant il est profondément gravé dans ma mémoire. J'écris posément, sans me presser, comme un homme qui est sûr de son affaire. Il me vient, à propos des faits que je raconte, des réflexions qui ne sont pas dans le livre. En vérité, je ne sais pas où mon esprit va chercher tout cela.

Tout en écrivant, mes yeux distinguent vaguement ce qui se passe autour de moi. Je remarque que Laroche n'écrit pas.

Arrivé au bas de ma première page, je m'arrête pour laisser sécher l'encre. Comme je me suis tenu penché avec trop d'assiduité, j'éprouve le besoin de respirer longuement, et je respire longuement, avec délices. Comme j'ai les yeux fatigués par l'insomnie, j'éprouve le besoin de les soulager un peu, et je regarde nonchalamment tout autour de moi.

Laroche se lève brusquement. De la main gauche, il tient son mouchoir appliqué sur son nez, comme s'il saignait du nez; mais je vois très bien qu'il ne saigne pas. Il tend le bras droit dans la direction de la chaire et fait claquer ses doigts.

« On ne sort pas pendant la composition, dit gravement le père Barré.

— Je saigne du nez, répond effrontément Laroche.

— Alors, c'est différent, tu peux sortir. »

Laroche s'empressa de quitter la classe, et demeura bien longtemps dehors.

Au bout de ma deuxième page, je levai de nouveau les yeux, et je vis que Laroche s'était mis à écrire.

Comme je rédigeais ma troisième page, j'entendis vaguement l'élève qui me séparait de Laroche marmotter entre ses dents : « Si tu ne me le passes pas,

je dirai aux autres que tu as.... » Le dernier mot m'échappa.

Nouvelle pause au bout de ma troisième page.

Mon voisin s'est décidé à composer Il écrit assidûment, de temps à autre; il semble puiser des inspirations sous une feuille de papier blanc qui est étalée devant lui.

S'apercevant que je le regarde, il rougit et se trouble, mais pas pour longtemps. Il m'adresse un sourire d'intelligence et me souffle à l'oreille : « Ne dis rien, je te passerai cela quand j'aurai fini. »

Comme je n'ai pas de temps à perdre, je ne lui demande pas l'explication de ses paroles. Il s'agit sans doute de quelque caricature ou de quelque facétie, qui parcourt la classe, passant de banc en banc.

Je commence à avoir la main droite un peu fatiguée, et je m'arrête un instant pour faire craquer mes doigts. L'horloge sonne Quoi? déjà neuf heures! Je lève les yeux, les aiguilles marquent dix heures! Heureusement que les jours de composition de prix la classe dure jusqu'à onze heures. C'est égal! je n'ai pas de temps à perdre. Mes doigts sont reposés, mes idées se suivent avec facilité, ma plume court, court, court!

Quand on court trop vite et que l'on rencontre un fossé, on fait la culbute. C'est ce qui m'arriva au moment où j'y pensais le moins.

Je tenais le commencement d'une phrase et j'en cherchais la fin sans pouvoir la trouver. Alors je recourus à mon procédé habituel. Je fermai les yeux et je me représentai la page. La page m'apparut aussitôt comme si je tenais le livre. C'était comme une photographie, rien n'y manquait, pas même le numéro. Je reçus un coup violent dans la poitrine en constatant que la page portait le n° 68, et que la phrase interrompue, à la fin de la page 68, se terminait à la page 69. Ainsi la fin de mon sujet me manquait brusquement. Cette composition si bien préparée, si facilement écrite, je ne pourrais pas la finir. Il faudrait me résigner à remettre une copie inachevée.

Adieu le prix! Tout mon travail était perdu, et cela pour quelques lignes sans doute : car, sans être bien expérimenté, j'étais sûr que le sujet devait tirer à sa fin.

Je me pris le front à deux mains, et je regardai avec désespoir ma phrase inachevée.

« Lève ton coude, » me souffla mon voisin.

Je levai machinalement mon coude, et je vis un papier blanc qui passait lentement sous mon coude et s'étalait devant mes yeux.

« Lève un coin du papier, et surtout ne te fais pas prendre, » ajouta mon voisin.

Je levai tout doucement un coin du papier. Dans l'enveloppe de papier blanc étaient dissimulés des feuillets imprimés, arrachés à un livre. Machinalement, je regardai ce que c'était. La page que j'avais sous les yeux portait le n° 69, elle contenait la fin de la phrase qui était inachevée sur ma copie, et un tout petit paragraphe, qui terminait le chapitre.

Il m'avait suffi d'un simple coup d'œil pour voir tout cela. Je refermai vivement l'enveloppe et je la poussai du coude vers mon voisin, qui la retira et la fit disparaître dans sa poche en me disant : « Tu n'en veux pas?

— Non, je n'en veux pas.

— Tu sais donc la composition?

— Oui, je la sais.

— Tu mens! » me dit nettement une voix intérieure qui changea tout à coup ma joie triomphante en un amer chagrin. Oui, je l'avoue, j'avais conçu une joie immense à la vue de cette page 69, que je n'avais point demandée, qui était venue pour ainsi dire me trouver, et qui en quelques lignes me donnait la solution du problème où je me trouvais perdu.

Comme il y a toujours deux voix en nous, la seconde, la mauvaise ne tarda pas à me représenter que mon travail avait été sérieux et sincère et méritait récompense; que si les pages avaient été dans mon livre, je n'aurais pas manqué de les apprendre comme j'avais appris les autres. Cette seconde voix, qui est habile et éloquente, me représenta la joie dont j'allais priver mon grand-père, à qui, jusque-là, j'avais procuré si peu de satisfaction.

La seconde voix, si habile qu'elle fût, se méprit en usant de ce dernier argument. En pensant à mon grand-père, je me demandai ce qu'il aurait fait à ma place, à l'époque où il composait en histoire sainte avec ses camarades.

« Il n'aurait pas copié, me dit la première voix, parce que copier, c'est tricher, c'est voler une récompense, c'est manquer à l'honneur.

— Bah! pour quelques lignes!

— Quelques lignes, ou beaucoup de lignes, cela ne fait pas de différence quant à l'acte lui-même »

Je résolus aussitôt de laisser ma copie inachevée. J'essayai alors de me représenter ce que dirait mon grand-père, quand je lui raconterais ce qui s'était passé. Le connaissant comme je le connaissais, cela ne me fut pas bien difficile. Il aimerait mieux me voir perdre un prix par scrupule de délicatesse que de m'en voir gagner dix par un procédé déloyal. C'était si simple, si vrai et si naturel, que je fus tout surpris d'avoir hésité un instant

Pendant que je regardais ma copie inachevée, le cœur passablement gros, il me vint un autre scrupule.

Telle qu'elle était, cette copie ne pouvait manquer d'obtenir au moins un accessit. Comme je n'avais jamais jusque-là obtenu l'ombre d'un prix ou d'un accessit, ce succès inexplicable attirerait l'attention. Mon voisin parlerait peut-être des pages qu'il m'avait passées. Il y aurait donc des gens disposés à croire que j'avais volé mon pauvre accessit : c'est vraiment terrible d'avoir une mauvaise réputation!

J'aurais beau protester de mon innocence, et raconter comment les choses s'étaient passées, on pourrait trouver mon explication invraisemblable. Tout enfant que j'étais, je comprenais bien qu'il y a des choses dont on ne doit pas même être soupçonné.

Je pris alors le seul parti qui me restait à prendre, si je voulais trancher la difficulté d'un seul coup; et pour n'être point tenté de revenir sur ma résolution, je pliai ma composition en quatre, puis en huit, et je la déchirai lentement en tout petits morceaux.

Ce sacrifice ne me laissa ni un doute ni un regret; je me savais bon gré de l'avoir accompli, parce que j'étais sûr d'avance de l'approbation de mon grand-père.

Quant au père Barré, il serait médiocrement surpris de ne point recevoir de copie de « ce paresseux de Jousserand ».

Tout à coup je fus frappé d'une difficulté à laquelle je n'avais pas songé d'abord. Pour expliquer à mon grand-père ce qui m'était arrivé, je serais obligé de dire que quelqu'un m'avait passé les feuillets du livre; et il était convenu, une fois pour toutes, entre nous autres écoliers, que nous ne devions jamais mêler nos parents aux affaires de l'école.

Mon grand-père était si bon et il avait tant de tact et de patience qu'il me suffisait de lui dire: « Grand-père, je n'ai pas remis de copie; plus tard je te dirai pourquoi, et je suis sûr que tu ne seras pas mécontent de moi. »

Lorsque l'élève chargé de ramasser les copies s'avança entre les bancs, je fis comme font à l'église les personnes qui désirent ne pas donner à la quête, je tournai modestement la tête du côté du mur.

Tout aussi modestement je me faufilai à travers les groupes. Je n'avais nulle envie de rire ni de plaisanter, ni de causer de choses indifférentes; je voulais voir mon grand-père avant tout, et m'assurer qu'il accepterait mes raisons. Les écoliers s'en allaient plus vite que les jours ordinaires, parce que la classe avait duré jusqu'à onze heures et qu'ils étaient pressés d'aller déjeuner.



Il me demandait des explications. (P. 145, col. 1.)

Je passai, en m'en allant, à côté d'un groupe où l'on parlait très fort. La voix de Joubert dominait toutes les autres: « Ce n'est pas de jeu, disait Joubert, il y en a qui ont copié! »

« Ce n'est toujours pas moi, » pensai-je en moi-même, et je me sentis plus heureux que jamais du parti que j'avais pris.

Laroche, qui marchait quelques pas devant moi, se retourna furtivement en entendant les propos de Joubert, et je vis qu'il était très pâle; ses yeux avaient une méchante expression.

Quand il vit que je venais derrière lui, il m'attendit un peu et me dit à voix basse: « Tu n'en diras rien! » Aussitôt il partit au pas de course, sans attendre ma réponse, et je le vis s'élancer dans la maison de son père, dont il referma la porte avec violence.

Aussitôt je compris tout. Lorsque Laroche était sorti de classe, son mouchoir sur le nez, il avait probablement son livre d'histoire dans sa poche. Il en avait détaché les pages qui se rapportaient à la com-

position, et il les avait copiées. Notre commun voisin s'était aperçu de la fraude, et l'avait contraint de lui passer les pages, en le menaçant de le dénoncer; à son tour, il avait craint quelque indiscrétion de ma part, et voilà pourquoi il m'avait rendu le même service. Un joli service, ma foi! qui me privait du pauvre petit accessit auquel j'aurais pu prétendre sans cela.

Je me sentis pris d'un tel mépris pour la conduite déloyale de Laroche que je m'en voulus, à la réflexion, d'avoir pu balancer un seul instant à faire ce que j'avais fait.

En effet, Laroche, en copiant, avait cherché à voler le prix à Camus ou à Joubert! J'étais bien décidé à ne pas le dénoncer; mais je ne pus m'empêcher de souhaiter qu'il fût découvert et puni comme il le méritait. Je trouvais mon autre voisin moins coupable, sans toutefois l'approuver. C'était un paresseux qui n'avait nulle prétention au prix, et qui avait copié pour remettre une composition et n'être pas puni.

Aussitôt, je songeai que je serais puni moi-même, pour n'avoir pas remis de copie; mais, vaille que vaille, j'aimais encore mieux cela que d'avoir triché, ou d'avoir mérité d'être soupçonné de fraude.

Cette réflexion fit que je me considérai comme une manière de héros au petit pied. Il en résulta qu'au lieu de prendre la ruelle des Aubiers, comme j'en avais eu l'intention d'abord, je m'en allai fièrement par la grande route au-devant de mon destin.

En me voyant arriver par là, grand-père en tira sans doute un favorable augure, car il se mit à me sourire de loin, et il me dit : « Allons, je vois que tout s'est bien passé.

— Oui, grand-père, lui répondis-je sans sourciller, tout s'est bien passé, du moins je l'espère, mais pas tout à fait comme tu l'entends.

— Que veux-tu dire? me demanda-t-il avec surprise.

— Tu sais, repris-je, que je ne te fais jamais de mensonge.

— Je le sais, aussi ai-je pleine confiance en toi.

— Eh bien, voici ce que c'est. Je savais très bien mon sujet, sauf les quelques lignes de la fin.

— Quelques lignes seulement?

— Quelques lignes seulement.

— Alors on peut espérer.

— Non, grand-père, il ne faut rien espérer. Il s'est passé quelque chose que je ne puis pas te dire maintenant, et qui a fait que je n'ai pas remis de copie.

— Quelque chose de grave? me demanda-t-il avec inquiétude.

— Oui, grand-père, quelque chose de grave; il n'y a que moi qui le sache; mais cela a suffi pour m'empêcher de remettre ce que j'avais fait. »

Il me regarda quelques instants d'un air sérieux, et me dit doucement : « Mon petit Paul, j'ai confiance en toi. »

Je lui pris la main, et je la tins contre ma joue tout le temps que nous mîmes à gagner la salle à manger. J'étais heureux de sentir qu'il avait confiance en moi, et je pensais que je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, être à la place de Laroche.

A suivre. J. GIRARDIN.

LES

CINQ DIMANCHES DE FÉVRIER 1880

L'année 1880, dans laquelle nous venons d'entrer, présente une bien curieuse particularité. Elle est bissextile et, de plus, elle a un mois de février qui compte cinq dimanches.

Nos lecteurs ont trouvé dans ce journal, il y a quatre ans[1], d'intéressants renseignements sur les années bissextiles; plus récemment[2], nous avons donné l'explication du mot bissextile et indiqué le moyen de reconnaître quelles sont les années qui comptent 366 jours. Les deux derniers chiffres à droite de 1880 formant un nombre, 80, divisible par 4, cette année est bissextile. Toutes les années séculaires ont un millésime divisible par 4, et toutes étaient bissextiles avant la réforme grégorienne; nous rappelons qu'en 1582 le pape Grégoire XIII modifia le calendrier de Jules César (calendrier julien), en décidant que parmi les années séculaires (1600, 1700, 1800), celles-là seules seraient bissextiles qui se composeraient d'*un nombre de siècles divisible par 4*. Ainsi 1600 est bissextile; 1700, 1800, 1900 ne le sont pas.

Nous avons dit pour quelle raison l'année de 366 jours s'appelait bissextile : nos lecteurs se souviennent que les mots *bis sexto calendas* signifient second sixième jour avant les calendes de mars. Le jour complémentaire fut en effet placé entre le 23 et le 24 février. Il convient de dire ici par quelle bizarrerie cette intercalation eut lieu entre le 23 et le 24 février et non à une autre date du mois. La raison doit être importante, car cette date a toujours joué un grand rôle dans le calendrier. Avant Jules César, il fallait ajouter tous les deux ans un mois entier à l'année romaine, afin que les saisons vinssent à la même époque de l'année. Ce mois complémentaire s'appelait *Mercedonius* et était intercalé précisément entre le 23 et le 24 février, tout comme le 366e jour de nos années bissextiles. Le 24 février était, en effet, un jour célèbre dans les fastes de Rome. Le dernier roi de Rome, Tarquin le Superbe, après avoir dépossédé et tué Servius Tullius, régna en tyran sur les Romains. Il multiplia les impôts, tua ou exila un grand nombre de sénateurs, et fut enfin chassé de Rome en l'an 244 de la fondation de la ville, le 24 *février*. Tous les ans, à cette date, on célébrait la fête du *Regifuge*, qui rappelait au peuple la chute d'un tyran détesté et l'avènement de la République.

1. Voyez vol. VII, page 198.
2. Voyez vol. IX, page 154.

Donc, tous les quatre ans, février a 29 jours. Quand le 1er février est un dimanche, les 1, 8, 15, 22 et 29 février sont également des dimanches; le mois a cinq dimanches, ce qui arrive cette année. Ainsi, pour que ce fait se présente, il faut : 1° que l'année soit bissextile; 2° que le premier jour de février soit un dimanche.

L'année ordinaire ayant 365 jours, c'est-à-dire 52 semaines plus un jour, les mêmes dates du mois correspondent, d'une année à l'autre, à des jours différents. Si le 1er janvier tombe un lundi, l'année suivante il tombera un mardi, l'année suivante un mercredi, etc. Cependant, quand l'année est bissextile, il faut reculer de deux rangs le jour correspondant du mois. L'année 1880 commence un jeudi; comme elle est bissextile, le commencement de l'année 1881 ne sera pas un vendredi, mais un samedi.

Février 1880 commence un dimanche; février 1881 commencera un mardi; février 1882 un mercredi, etc. Pour connaître les noms des jours qui correspondront dans l'avenir aux premiers févriers des années bissextiles, il suffit à partir du dimanche de compter de 5 en 5 les jours dans leur ordre naturel. Ainsi, en 1884, le 1er février tombera un vendredi (lundi, mardi, mercredi, jendi, vendredi); en 1888, un mercredi (samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi), etc. Tous les 4 ans, le 1er février tombera un jour différent de la semaine, et au bout de 7 fois 4 ans, c'est-à-dire 28 ans, chaque jour de la semaine reviendra le même le premier du mois. Il semble donc que nous pourrions conclure de ce qui précède que tous les 28 ans février aura cinq dimanches; cependant, il convient de faire une restriction.

Février 1880 a 5 dimanches; ce même fait s'est produit en 1852, en 1824, en....., arrêtons-nous ici. Pouvons-nous dire que l'année 1908 (1880 + 28) aura 5 dimanches? Non certainement, car la réforme grégorienne a supprimé l'année 1900 comme bissextile. Notre calcul, qui suppose que tous les 4 ans il y a une année bissextile, s'arrête aux années séculaires dont le millésime n'est pas divisible par 4. En 1884, 1888...., 1900, le 1er février tombe les jours respectifs suivants: vendredi, mercredi, lundi; samedi, jeudi; mais en 1904 ce n'est pas un mardi, mais le jour précédent, lundi, que tombe le 1er février; il faut donc attendre 4 nouvelles périodes de 4 années avant de trouver le dimanche. Ainsi, ce n'est qu'en 1920 que février, dans l'avenir, aura 5 dimanches; après 1920, nous aurons: 1948, 1976, 2004 (car l'année 2000 est bissextile), 2032, etc.

Cette période de 28 années au bout de laquelle le 1er janvier correspond au même jour de la semaine (ainsi d'ailleurs que toutes les autres dates de l'année) s'appelle cycle solaire ou *cycle des lettres dominicales.* A la première page de tous les almanachs, on trouve des indications qui sont en général incomprises par le lecteur. Sur le calendrier de 1880, par exemple, on voit que la lettre dominicale est D : qu'est-ce que cela veut dire? Les sept premiers jours de chaque année portent les lettres successives suivantes : A, B, C, D, E, F, G. Si l'année commence un jeudi, ce jour est désigné par A durant toute l'année; le vendredi est désigné par B......; le dimanche par D. La lettre qui indique le dimanche se nomme *Dominicale :* elle change chaque année, rétrograde d'un rang dans les années ordinaires et de deux rangs quand l'année est bissextile. Au bout de 28 ans, s'il n'y a pas d'année séculaire non bissextile, la lettre dominicale revient la même. On peut donc construire un calendrier perpétuel en remplaçant les noms des jours par les 7 premières lettres, à condition qu'on établira une première fois la lettre dominicale de l'année dont on s'occupe.

On peut encore construire facilement un calendrier perpétuel si l'on connaît quel jour tombe le 1er mars. Or celte connaissance est facile à acquérir. Je suppose qu'on me demande quel a été le jour correspondant au 1er mars 1839. Je fais d'abord la remarque suivante : le 1er mars est toujours un mercredi en 1600, 2000, 2400; un lundi en 1700, 2100, 2500; un samedi en 1800, 2200, 2600; un jeudi en 1900, 2300, 2700, et ainsi périodiquement de 4 siècles en 4 siècles.

Ceci posé, appliquez la règle suivante : 1839 a 39 années après 1800 ou $4 \times 9 + 3$. Je multiplie 9 par 5, soit 45. Je retire 7 autant de fois que possible, il me reste 3. J'ajoute à 3 le reste 3 de tout à l'heure, j'ai 6. Il faut ajouter 6 jours à la date du 1er mars 1800, c'est-à-dire à samedi. Le 1er mars 1839 tombait donc un vendredi.

Donnons sans explication deux autres applications:

Quel est le 1er mars 1880? $80 = 4 \times 20 + 0$

$$20 \times 5 = 100 = 14 \times 7 + 2$$
$$2 + 0 = 2.$$

En 1800, le 1er mars tombe un samedi; donc en 1880 il tombera 2 jours après, un lundi.

Quel est le 1er mars 1917? $17 = 4 \times 4 + 1$

$$4 \times 5 = 20 = 2 \times 7 + 1$$
$$1 + 1 = 2.$$

En 1900, le 1er mars tombe un jeudi; donc, en 1917, il tombera 2 jours après, un samedi.

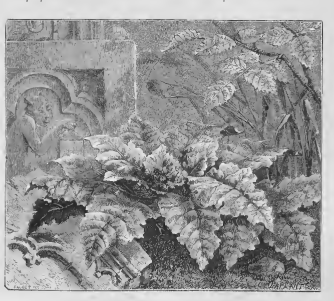
ALBERT LÉVY.

LA MANDRAGORE ET L'OPIUM

Il y a cinquante ans à peine, une de nos célébrités médicales, le docteur Velpeau, déclarait qu'il n'était pas possible d'éviter la douleur que provoquent les opérations chirurgicales: « Instrument tranchant et douleur, disait-il, sont deux mots qui ne se présentent point l'un sans l'autre à l'esprit des malades, et dont il faut nécessairement admettre l'association. »

Quelques années après, un heureux démenti était donné à ces tristes conclusions, et, nous devons le dire, le même docteur Velpeau fut un des plus ardents défenseurs de l'éthérisation.

Si la science ne s'est enrichie que dans ces dernières années de moyens sûrs qui permettent de supprimer la douleur, n'est-il pas évident que le problème a dû préoccuper les savants de tous les temps et de tous les pays ? Dans l'antiquité la plus reculée, on cherchait déjà le remède divin qui calmerait les souffrances physiques. Certains historiens nous apprennent que « le marbre du Caire donne une poudre qui est fort bonne, trempée dans du vinaigre, pour endormir les parties qu'on veut couper ou cautériser. » On connaissait surtout les propriétés narcotiques de certaines plantes : le *Pavot*, le *Chanvre indien*, la *Mandragore*, le *Silphium* (qui a la propriété d'endormir les moutons et de faire éternuer les chèvres)... Nous avons déjà parlé du hachich, préparé avec le chanvre indien[1]; disons quelques mots de la Mandragore et de l'Opium.



La Mandragore. (P. 152, col. 1.)

La Mandragore, dont le nom signifie en grec *plante qui endort*, appartient à la famille végétale des *Solanées*, de même que la stramoine (herbe du diable), la jusquiame (mort aux poules), la belladone, le tabac... Vous serez surpris de voir en aussi mauvaise société deux autres plantes de la même famille : la pomme de terre et la tomate, qu'on peut manger en toute sécurité, comme chacun le sait.

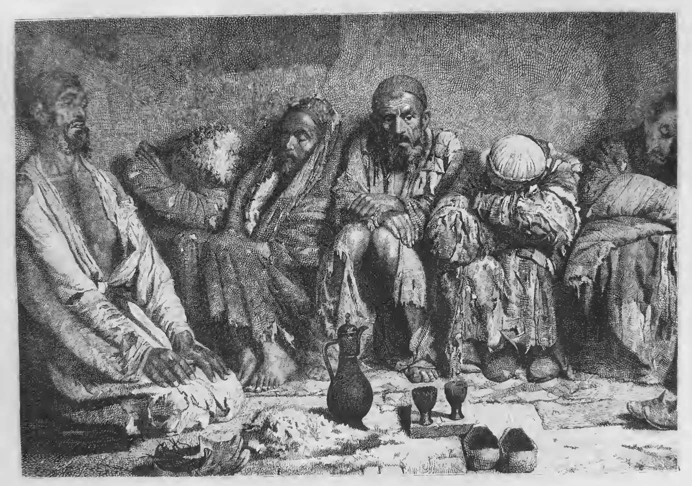
L'historien Pline, qu'on est obligé de citer quand on veut faire un peu d'érudition, nous apprend que le suc de la Mandragore détruit le venin des serpents, et qu'on le prend « avant de souffrir l'amputation ou la ponction de quelque partie du corps, afin de s'engourdir contre la douleur. » La Mandragore, qui a joué un rôle dans toutes les pratiques des sorciers de l'antiquité et du moyen âge, est une herbe sans tige. Du collet de sa racine partent de grandes feuilles de couleur vert brunâtre ; la racine, grosse, blanchâtre, est divisée en deux branches très fortes.

Elle était jadis considérée comme l'herbe magique par excellence On prétendait que ses racines offraient des formes humaines. A vrai dire, les magiciens et autres charlatans de l'antiquité avaient le soin de tailler eux-mêmes ces racines afin de leur donner l'apparence de corps humains.

« C'est après les avoir grossièrement façonnées à notre image, que les magiciens les employaient dans leurs conjurations, et c'était sous cette apparence que le vulgaire croyait qu'on les rencontrait au pied des gibets, où, s'étant nourries des débris des suppliciés, elles en avaient revêtu la forme. Ces hôtes d'un lieu aussi sinistre et aussi redouté ne pouvaient en être extraits sans de grands dangers. Les savants eux-mêmes ne travaillaient pas pour saper tant et tant d'absurdités, puisque, dans leurs œuvres, les Mandragores y portent parfois des racines représentant des hommes ou des femmes : car il y en avait des deux sexes ! »

Un médecin grec qui vivait dans le premier siècle de notre ère, Dioscoride, affirme que sous l'influence du suc de la Mandragore, mélangé avec les aliments, l'homme perd toute sensibilité et demeure endormi pendant trois ou quatre heures. « Les médecins s'en

1. Voy. vol. XIV, page 362, *le Hachich*.



Les fumeurs d'opium dans l'Asie centrale. (P. 154, col. 2.)

servent, dit-il, quand il s'agit de couper ou de cautériser un membre. »

Il paraît que certains accusés, soumis à l'*ordalie*, c'est-à-dire au jugement de Dieu, poussaient la supercherie jusqu'à s'insensibiliser, en absorbant le suc de plantes narcotiques, avant de plonger leur bras dans l'eau bouillante. Il paraît encore qu'avant de subir les affreux supplices de la *question*, beaucoup de condamnés prenaient un narcotique qui les affranchissait de la douleur.

L'*Opium*, qu'on extrait du pavot en faisant des incisions dans la tête alors qu'elle n'est pas encore mûre, est un narcotique énergique, sous l'influence duquel les sensations douloureuses s'effacent et font place à des rêves agréables.

Certains peuples et particulièrement les Chinois, font une effrayante consommation de ce suc, que la médecine utilise à petites doses et qui tue quand on en absorbe une trop grande quantité. Pour les Chinois, l'Opium remplace le tabac des Occidentaux, ils en font une consommation qu'on peut évaluer à plus de deux cents millions par an.

On a cherché en vain pourquoi l'opium faisait dormir, et vous savez que Molière a plaisamment reproduit l'explication que les savants donnaient à son époque en disant : « *Quia est in eo virtus dormitiva*, parce qu'il a une propriété dormitive. » L'Opium n'a pas seulement la propriété de provoquer le sommeil et de donner des rêves agréables ; c'est un puissant excitant, et l'on raconte que les habitants de la Malaisie, quand ils veulent s'exciter à la vengeance, absorbent de l'Opium « En proie à cette double rage de l'opium et de la fureur, le Malais s'arme d'un sabre effilé, s'élance en criant : « Tue ! tue ! » et frappe tout ce qui se présente à ses yeux. La police du pays dispose d'un certain nombre d'hommes très forts et très agiles, qui ont la mission spéciale d'arrêter ces fous furieux. Ils les poursuivent dans les rues, leur saisissent le cou entre les branches d'une sorte de fourche, et les renversent en les fixant au sol avec cet engin. D'autres auxiliaires, venant à la rescousse, les garrottent, et on les livre au tribunal, qui prononce presque toujours la peine de mort. »

Le célèbre voyageur et peintre russe Vereschaguine, dont tout Paris a récemment admiré la merveilleuse collection de tableaux, raconte que dans l'Asie centrale l'Opium est un fléau qui atteint toutes les classes de la société. Il va sans dire que les malheureux ou, pour dire plus exactement, les mendiants se livrent sans réserve aux extases de cet enivrant poison. Ils se réunissent dans de vastes pièces, commencent par se communiquer leurs affaires et comptent leur recette ; puis, suivant le goût de chacun, mangent ou fument des boules d'Opium. « Le spectacle que j'eus sous les yeux en entrant dans l'un de ces bouges, dit M. Vereschaguine, est resté gravé dans ma mémoire : toute la compagnie des mendiants mangeurs d'Opium était entassée près du mur, tous accroupis comme des singes, tous serrés les uns contre les autres pour mieux résister au froid de la saison. Beaucoup d'entre eux venaient d'avaler leur dose de poison : leur visage exprimait l'hébétement, leur bouche était entr'ouverte, quelques lèvres remuaient, comme si elles voulaient prononcer quelques mots. Plusieurs avaient la tête serrée entre les genoux, ils respiraient lourdement, et par instants on voyait leurs muscles s'agiter et leurs membres se tordre. .. Le mangeur d'Opium se reconnaît facilement, entre mille hommes, à des traits auxquels il n'est pas possible de se méprendre : il se fait remarquer par sa nonchalance, ses mouvements convulsifs, son regard trouble et atone, son visage défait et jaunâtre, son impassibilité maladive. Sur sa figure on lit : « *Mangeur d'Opium*. »

Comme si ce poison ne suffisait pas, ces mendiants boivent encore une affreuse boisson préparée avec l'enveloppe qui recouvre la coque du pavot ; le *koukнar*, c'est le nom de cette singulière liqueur, est le complément obligé de ces tristes ivresses.

Tantôt, avons-nous dit, on mange l'Opium et tantôt on le fume. Dans ce dernier cas, le fumeur est couché, étendu sur une natte ; « il aspire, par le tuyau d'une pipe, la vapeur d'une boulette d'Opium, qu'un autre fumeur tient avec de petites pinces à l'orifice du calumet. On dit que le fumeur arrive plus vite et plus sûrement à la démence que le mangeur d'Opium. »

Qui le croirait ? ce même Opium qui abêtit et tue des millions d'hommes en Orient, est un médicament à ce point indispensable qu'il a pu être appelé : « *un don spécifique du Créateur* ». Sans l'Opium, a dit un grand médecin, la médecine serait presque impossible. Administré à petites doses, il produit un état de calme qui porte au sommeil, on l'emploie pour combattre l'insomnie, pour calmer les douleurs, les névralgies.. .. De l'Opium, retiré, comme nous l'avons dit, des capsules du pavot, on extrait un grand nombre de corps différents : la morphine, la codéine, la narcotine ... Suivant les cas, les médecins emploient l'un ou l'autre de ces principes. Malheureusement l'Opium a une action très variable sur les différents individus ; quelquefois il provoque des phénomènes congestifs, ou détermine un commencement d'empoisonnement qu'il faut combattre : 1° en faisant vomir le malade afin qu'il rejette la plus grande quantité possible du médicament ; 2° en absorbant beaucoup de café noir.

Les médecins préfèrent l'emploi de la codéine et de la morphine, d'autant mieux qu'on peut les faire absorber par la peau au moyen de piqûres faites au-dessous de l'épiderme.

Rappelons-nous que l'Opium est l'élément actif d'un certain nombre de médicaments que tout le monde connaît : le *laudanum*, les pilules de *cynoglosse*, le sirop *diacode*.

A. Bertaisse.

UN MAMMOUTH

DANS LES GLACES DE SIBÉRIE

—

Nous avons raconté ici même[1] le fait extraordinaire du corps d'un Mammouth, ou éléphant asiatique antédiluvien, encore intact, c'est-à-dire revêtu de sa peau, de ses poils et de sa chair, qui fut trouvé, en 1799, au nord de la Sibérie, aux bords de la Léna, par des pêcheurs toungouses. Le Mammouth de la Léna fut vu et décrit par Pallas, et son squelette figure au musée de Saint-Pétersbourg.

Depuis cette époque, on a retrouvé un autre corps entier de Mammouth en Sibérie; enfin, une troisième trouvaille semblable a été faite l'année dernière.

Des pêcheurs russes ont découvert, au nord de la Sibérie, près de l'embouchure de l'Iénisséï dans l'océan Glacial, un nouvel éléphant antédiluvien parfaitement conservé dans la glace du fleuve. La peau de l'animal était encore recouverte de son épaisse fourrure, et la chair, après un séjour de plusieurs milliers d'années dans la glace, était assez fraîche pour que les Toungouses du voisinage, accourus à cette nouvelle, aient pu s'en régaler.

On a toujours admis que les Mammouths ainsi découverts dans les régions septentrionales de l'Europe avaient vécu et étaient morts sur place. Mais telle n'est pas l'opinion de M. Bayle.

Ce savant ne croit pas que les éléphants aient vécu en Sibérie. Il pense qu'à une époque de grands cataclysmes leurs corps ont pu être transportés par un courant d'eau très fort depuis l'Himalaya jusqu'en Sibérie, où ils ont été arrêtés par les glaces. Le temps nécessaire pour un pareil transport aurait été, selon M. Bayle, bien plus court qu'on ne le croit généralement, surtout si l'on admet que les immenses fleuves sibériens grossis par une immense débâcle devaient rouler leurs eaux avec une excessive rapidité.

Les corps des Mammouths, très nombreux à cette époque dans toute la région centrale de l'Asie et au nord de l'Altaï, n'ont pas tous été entraînés jusqu'en Sibérie; beaucoup sont restés en route, et n'ont laissé de leurs dépouilles que les os et les défenses.

Ce sont les défenses de ces derniers animaux qui sont exclusivement employées depuis bien longtemps par les Chinois pour tous leurs ouvrages en ivoire sculpté.

On sait d'ailleurs que bien souvent les pêcheurs de l'extrême nord de l'Europe et de l'Amérique ramènent dans leurs filets des défenses de Mammouth. Les pêcheurs anglais et américains recueillent ainsi, chaque année, plus de mille paires de défenses, qui sont vendues dans le commerce sous le nom d'*ivoire fossile*.

1. Voy. vol. III, page 101, *le Mammouth*.

PENDRAGON[1]

—

X

« Seigneur Héphestion, dit Amalec avec dignité, je viens vous demander la grâce, et vous apporter la rançon de mon peuple. »

Un éclair de joie et d'avidité brilla dans les yeux du Macédonien.

« C'est bien, prêtre, répliqua-t-il. Vous avez tous mérité la mort ; mais je consens à faire grâce... provisoirement. Alexandre, lorsqu'il sera venu, dira ce qu'il veut faire. »

Amalec ne répliqua rien. Il regardait Héphestion d'un air impassible et majestueux.

« Voyons, continua celui-ci, où est la rançon ? »

Aussitôt les mages remontèrent sur le char et déchargèrent avec beaucoup de peine un grand coffre de bois de cèdre, fermé de trois cadenas et scellé du sceau d'Assur.

« Ouvre, dit Héphestion, et montre-moi tes dariques. »

Aussitôt le grand prêtre s'agenouilla, baisa pieusement le sceau d'Assur, tira d'une poche de sa robe trois clefs d'or du travail le plus précieux, ouvrit successivement les trois cadenas et souleva le couvercle du coffre.

Héphestion et ses officiers s'approchèrent, tout prêts à plonger leurs mains avides dans l'intérieur, Héphestion ne put s'empêcher de prendre deux ou trois poignées de dariques d'or, de les montrer à ses amis, et de les faire briller au soleil.

« Mon compte y est, au moins ? demanda-t-il. Car vous autres Barbares, vous ne vous feriez pas scrupule de tromper et de voler un honnête Macédonien !... »

Je riais au fond du cœur en pensant à cet Héphestion qui craignait d'être volé.

Au reste, le vieil Amalec répondit sans s'émouvoir :

« Seigneur, les mille talents d'or sont dans le coffre. Voyez vous-même. »

Ici le Macédonien s'écria furieux :

« Prêtre, te moques-tu de moi ? .. Par Jupiter, sais-tu que je pourrais te faire couper la tête sur-le-champ ?

— Faites, si vous l'osez ! » répliqua le Chaldéen.

Mais si la tête d'Amalec ne tenait qu'à un fil, celle d'Héphestion n'était peut-être pas beaucoup plus solide sur ses épaules. Après tout, la fureur d'un peuple désarmé mais puissant par le nombre pouvait venir à bout de quinze cents soldats aguerris. Héphestion le sentait.

« Je t'ai demandé trois mille talents d'or, dit-il enfin, et c'est à ce prix seulement que je consens à pardonner.

1. Suite — Voy pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123 et 139.

— Et moi, dit Amalec, pour montrer la soumission de mon peuple, je t'en apporte mille Quant au reste, Alexandre décidera.

— C'est moi qui représente ici Alexandre !

— Nous verrons bien !

— Si avant la fin du jour, reprit le Macédonien, je n'ai pas reçu les deux mille talents d'or, je le ferai couper la tête. Soldats, saisissez ce vieillard et tous les prêtres qui l'accompagnent ! »

A cet ordre les tambours des Chaldéens retentirent, cent mille cris lugubres d'hommes, de femmes et d'enfants s'élevèrent à la fois vers le ciel comme pour invoquer la protection de Baal. Le vieil Amalec se remit lui-même aux mains des soldats et dit d'une voix forte :

« Que la foudre de Baal tombe sur la tête de l'impie ! Vous tous, Babyloniens, rentrez dans votre ville sainte ! »

En effet, en quelques instants toute la plaine fut couverte de fuyards.

Puis, s'approchant d'Héphestion et lui parlant à demi voix, ce qui m'étonna beaucoup, il lui dit en langue grecque :

« Seigneur, puisqu'il le faut, vous aurez les deux mille talents d'or avant la fin du jour ; mais épargnez-moi, je vous en supplie ! Je n'ai plus que quelques jours à vivre.

— Ah ! ah ! dit Héphestion en riant et en se tournant vers ses officiers, je savais bien que je viendrais à bout de ce misérable lâche. Le sabre, voyez-vous, camarades, le sabre et la hache, voilà les deux maîtres de l'univers ! »

Et il se réjouissait de sa finessse et de sa pénétration.

Je ne savais que penser et j'étais presque indigné de la sottise et de la lâcheté d'Amalec.

Quant à lui, sans s'occuper des grossières railleries d'Héphestion ou de mes pensées intimes, il dit au Macédonien :

« Un seul homme, après moi, connaît mon trésor et sait où l'on peut le prendre. C'est ce vieux prêtre chaldéen que voilà. »

Il me désignait du doigt.

Je commençais à frémir : sous mon déguisement, étais-je assez bien caché pour ne pas être reconnu par les yeux perçants d'Héphestion, qui m'avait vu mille fois en compagnie d'Alexandre et qui lui-même, quoique le premier favori du roi, avait souvent envié mon crédit auprès du maître ?

Heureusement je baissai la tête à propos, et ne montrai qu'une touffe de cheveux blancs dont je m'étais coiffé le matin pour éviter les mauvaises rencontres. Héphestion, tout occupé d'ailleurs de regarder et de manier les dariques d'or dont il remplit ses coffres et ceux de ses officiers, m'aperçut à peine ou ne daigna pas faire attention à moi.

« Que faut-il faire ? demanda le grand prêtre Amalec. Veux-tu me rendre la liberté ou la rendre au vieux Kormyalh, mon plus fidèle serviteur ? Excepté lui et moi, nul ne sait où sont les deux mille talents d'or. »

Héphestion se mit à rire.

« Oui, oui, dit-il, je comprends .. Si je te laissais partir, tu irais faire révolter ton peuple. Non, non, prêtre, tu vas rester ici, et ta tête me répondra de la sagesse des Babyloniens.

— Qu'il soit fait comme tu l'auras voulu, » reprit Amalec en soupirant

Puis, s'adressant à moi, il me dit en langue chaldéenne :

« Ami, je suis perdu à moins d'un prodige des dieux. Mais je ne veux pas mourir sans vengeance Avant de partir j'ai tout prévu. Tu vas rentrer dans Babylone. Tu verras ma fille Drangiane et sa nourrice Arachosie. Tu remettras à Drangiane cet anneau C'est le signe de ma volonté dernière Tu feras préparer une barque pontée sur l'Euphrate. Tu chargeras cette barque de ce que Drangiane aura de plus précieux. et surtout de ses pierreries et d'un coffre plein d'or que tu trouveras dans la chambre la plus secrète de mon palais. Arachosie te montrera le chemin.

» Cela fait, tu transmettras mes ordres aux chefs des prêtres pour qu'ils fassent prendre les armes à tout le peuple Cela suffira pour arrêter Héphestion et le forcer d'attendre l'arrivée d'Alexandre. S'il ose se hasarder avec sa troupe dans les rues de Babylone, les tuiles des toits suffiront pour les écraser tous.

— Mais, seigneur, après avoir donné ces ordres que faudra-t-il que je fasse ?

— Tu partiras avec ma fille Drangiane, Arachosie et quelques serviteurs fidèles. Tu descendras l'Euphrate jusqu'à son confluent avec le Tigre, et tu attendras des nouvelles. Si Héphestion ne m'a pas fait tuer, si Alexandre n'est pas le plus fou des conquérants, s'il veut régner sur un peuple riche et industrieux au lieu

Il me désignait du doigt. (P. 156, col. 1)

de le piller et de l'exterminer, alors je rappellerai ma fille et toi avec elle, et je te donnerai une récompense digne du service que tu m'auras rendu. Si je suis tué, tu avertiras Pendragon et tu partiras pour l'Inde avec elle. »

Je me prosternai suivant la coutume chaldéenne; il me donna sa main à baiser et ajouta :

« Va, pars ! »

Mais pendant que le vieil Amalec me donnait ainsi ses instructions, une idée avait germé dans la dure cervelle du terrible Héphestion, et cette idée le faisait sourire.

Il me fit signe de rester et dit au grand prêtre :

« Amalec !

— Seigneur !

— N'as-tu pas une fille ? »

A cette question Amalec pâlit.

« Oui, seigneur.

— Une fille à marier, je pense?

— Oui, seigneur.

— Tu n'as pas d'autre héritier, fille ou garçon ?

— Non, seigneur.

— Tu es gouverneur de la Babylonie en même temps que grand prêtre de Baal ?

— Oui, seigneur.

— Ton père, ton grand-père et tous ses aïeux l'étaient avant toi, je suppose ?

— Ils l'étaient.

— Alors le mari de Drangiane héritera de la prêtrise et de la province ?

— Peut-être, seigneur... si le roi Alexandre y consent.



Elle traça des figures bizarres. (P. 158, col. 1.)

— Il y consentira, reprit Héphestion en se caressant le menton avec la main. Je me charge de l'y faire consentir. »

Il y eut un court silence; Héphestion reprit :

« Vieillard, je te demande ta fille en mariage. »

Le grand prêtre le regarda fixement et demanda :

« Pour qui ?

— Pour moi, Héphestion, fils de Gorgon, fils de Persée, fils d'Androclès, ami particulier d'Alexandre.

— Jamais! répondit Amalec. Ma fille ne peut épouser qu'un roi. »

Héphestion reprit :

« Je ne suis pas né roi. Je le deviendrai. Je suis du bois dont on fait les rois.

— Oui, quand on fera des rois de bois, » répliqua derrière lui un de ses officiers.

Il se retourna pour frapper l'insolent qui osait se moquer de lui; mais tous les visages étaient redevenus impassibles derrière lui.

Ne sachant sur qui se venger, il reprit :

« Amalec, tu peux choisir entre me donner ta fille et mourir. »

Le vieux Chaldéen répliqua :

« Pour mon argent, prends-le si tu peux et si tu l'oses. Quant à ma fille, plutôt que de la voir mariée à un Héphestion, j'aimerais mieux la poignarder de ma main ! »

Et il ne mentait pas, cet Amalec ! Ces Barbares d'Orient ont pour leurs femmes et pour leurs filles un respect et une tendresse que l'Occident ne connaît pas.

Après un moment de réflexion, Héphestion me dit :

« Kormyath, va dans Babylone et ne reviens qu'avec deux mille talents d'or et Drangiane !

— Tu diras à Drangiane de fuir, et tu la suivras, » répliqua Amalec en chaldéen pour être entendu de moi seul.

Quant à moi, muni de ces instructions opposées, mais bien décidé à exécuter les ordres d'Amalec, je partis sur-le-champ.

Une heure après, j'étais en présence de Drangiane voilée et de sa nourrice Arachosie.

En me voyant, toutes les deux furent très alarmées : car on avait appris déjà les menaces d'Héphestion, et la rentrée des fuyards de la procession avait répandu l'épouvante dans toute la ville.

« Sosiclès, qu'as-tu fait de mon père ? » demanda la belle Drangiane.

Elle attendait ma réponse avec une terrible inquiétude. Je la rassurai d'abord, autant qu'il était possible, disant que le vieil Amalec avait été gardé en otage, mais qu'il courait peu de danger, qu'on l'en tirerait facilement en payant la rançon des deux mille talents d'or. J'hésitais en parlant, car je n'osais répéter les terribles menaces d'Héphestion et le prix auquel il mettait la vie d'Amalec.

Drangiane s'aperçut de quelque chose et s'éloigna, sous prétexte de faire, suivant l'ordre de son père, ses préparatifs de départ ; mais la nourrice Arachosie, qui lisait sa pensée dans ses yeux, resta pour m'interroger ; et moi-même, craignant que Drangiane, si mon silence venait à causer la mort de son père, ne voulût un jour s'en venger sur moi, je racontai tout ce qui s'était passé dans le camp macédonien.

A ma grande surprise, Arachosie ne fut pas trop émue de la nouvelle.

Elle traça sur un papyrus des figures bizarres, prononça quelques paroles étranges que je ne compris pas et qui peut-être n'étaient d'aucune langue, et dit enfin :

« Rassurez-vous. Ce qui doit arriver arrive. L'homme brun a beau menacer ma Drangiane. Je vois là-bas dans le lointain un homme blond qui galope la lance en main .. Piques croisées.. C'est signe de querelle. Le blond aura le dessus .. Ah ! quel danger ! du sang ! des malheurs !... »

Et autres paroles extravagantes auxquelles je ne fis nulle attention.

Je sortis pour exécuter les ordres d'Amalec, avertir les prêtres d'armer tout le peuple et faire préparer la barque pontée. Trois serviteurs fidèles me suivaient portant quelques objets précieux.

Dans la rue je rencontrai le juif Samuel, qui guettait mon retour du camp.

« Eh bien, dit-il, Amalec a voulu faire des économies déplacées, et le voilà, lui, tout près d'être pendu par le cou, à moins qu'il ne soit décapité par la hache ! Hé ! hé ! »

Il riait de toutes ses forces, le bon Samuel, en pensant que le descendant de ces rois babyloniens qui avaient pris deux fois Jérusalem et emmené son peuple en captivité, allait avoir la tête coupée.

Quant à moi, j'aurais ri bien volontiers si j'avais été hors de Babylone, de l'Arménie, de la Perse, de la Susiane, de l'Asie Mineure, de la Macédoine et des îles, et si j'avais été occupé dans mon jardin d'Acharne, le matin à greffer mes oliviers et mes figuiers, et le soir à causer avec mes amis dans le jardin d'Académos.

Oui, j'aurais été heureux de discuter après souper sur le juste et l'injuste avec quelques autres philosophes. Il est vrai que dans Athènes on ne mange que du pain, des figues, des raisins secs et des olives, ce qui est un maigre régal en comparaison des repas somptueux que nous avons faits au fond de l'Asie ; mais du moins nous sommes libres, nous disons au hasard tout ce qui nous passe par la tête ; un maître ne nous menace pas à tout moment de nous faire pendre ou de nous percer de sa javeline.

Ah ! certes, il est doux d'être riche, somptueusement vêtu, nourri des meilleures viandes et des ragoûts les plus exquis, abreuvé des meilleurs vins de l'Europe et de l'Asie ; mais il est plus délicieux encore de vivre librement et sobrement, ce qui entretient la santé et la gaieté, ces deux sources éternelles du bonheur des hommes.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LE PASSAGE DU NORD-EST [1]

Pendant les derniers jours du mois de septembre, la *Vega* tenta à plusieurs reprises de se frayer un chemin à travers les glaces, mais la banquise était si épaisse que tous les essais pour la rompre furent vains. Cependant la glace qui s'étendait entre le navire et la côte était incapable de porter un homme, et il ne fut possible d'envoyer quelqu'un à terre que le 2 octobre.

Le rivage voisin offrait l'aspect d'une vaste plaine légèrement ondulée, s'appuyant à de petites montagnes derrière lesquelles se montraient des cimes plus élevées. Au bord de la mer même le sol, encore sans neige, n'avait d'autre végétation que des herbes et des lichens ; mais un peu plus loin des bouleaux, des artémises et diverses espèces d'arbustes à baies formaient des groupes assez épais.

Cette plaine portait, au moment de l'arrêt de la *Vega*, deux campements de Tchoukches. Ces sauvages habitants de l'extrémité de notre continent se montrèrent pleins de bienveillance pour les navigateurs. Dès que l'épaisseur de la glace le permit, ils accoururent en foule à bord du navire, apportant des provisions, des fourrures, qu'ils échangeaient contre du rhum et du tabac.

1. Suite et fin — Voy. pages 119 et 1[illegible]6.

Dans le rapide résumé du journal de l'hivernage de la *Véga*, adressé par M. Nordenskiold à la Société de géographie de Londres, le célèbre explorateur donne de curieux renseignements sur les mœurs de ces populations si peu connues.

« Le 6 octobre, dit-il, Vasili Menka, le chef des Tchoukchis, vint me rendre visite à bord de la *Véga*. C'était un petit homme à la peau jaune foncé, vêtu d'une élégante pelisse de renne blanc recouvrant une chemise de laine bleue. Pour me donner une haute idée de son importance, il arrivait dans un traîneau tiré, non par des chiens, mais par ses propres sujets. En témoignage de sa richesse, ses gens étalaient devant moi une quantité de fourrures de renards rouges et blancs. Quoique lui-même représentant de l'autorité russe dans ces régions, il ignorait l'existence de l'empereur de Russie; il avait seulement entendu parler d'un important personnage résidant à Irkoutsk. Menka se disait chrétien; mais tout son christianisme consistait à faire de nombreux signes de croix devant toutes les images qu'il apercevait à bord, photographies, cartes ou plans. Il est plus probable cependant que, comme tous les Tchoukchis, le chef pratiquait l'idolâtrie chamanique, générale dans le nord-est de l'Asie. »

Les Tchoukchis paraissent être une race énergique et robuste; leur vigueur physique est extraordinaire. Presque tous ont l'humeur facile et gaie ; ils se montrent, à la vérité, passablement avides envers les voyageurs, mais pas plus que ne le sont ordinairement les sauvages. M. Nordenskiold reconnaît qu'ils lui rendirent en plusieurs occasions de réels services.

Hommes et femmes portent des vêtements de peaux d'un bout de l'année à l'autre. Les enfants sont enveloppés d'habits étroits et d'une telle épaisseur que les infortunés marmots ressemblent à des sacs ambulants. Leur costume a, du reste, l'avantage d'amortir les chutes; ils peuvent tomber sans se faire aucun mal.

Une coutume assez singulière existe dans ces tribus. Les Tchoukchis sont grands fumeurs; mais au lieu de rejeter, comme les Européens, la vapeur du tabac, ils l'aspirent tout entière, méthode qui produit un enivrement rapide. On voit de ces sauvages chanceler et tomber après avoir absorbé six ou huit bouffées du dangereux toxique. Leurs pipes ont des tuyaux extrêmement larges, tandis que le fourneau, très petit, ne contient qu'une faible quantité de tabac.

Les Tchoukchis sont nomades. Ils errent depuis la Kolyma jusqu'au détroit de Behring; ils franchissent même en hiver ce détroit avec leurs traîneaux et passent en Amérique. Il y a donc, et il y a eu sans doute toujours, sur ce point une communication constante entre l'extrémité de l'Asie et la partie opposée du continent américain.

Les huttes des Tchoukchis sont composées d'une carcasse de bois ou d'os de baleine recouverte d'un fourreau de peaux non tannées. Hautes de 12 à 15 pieds (4 à 5 mètres), elles sont généralement circulaires et assez spacieuses.

Quoique ces demeures paraissent fort grossières, recouvertes comme elles le sont de lambeaux disparates, peaux de morses, de phoques, de rennes, entremêlées de fragments de voiles donnés à ces pauvres gens par des baleiniers, elles témoignent d'une industrie réelle : car sous cette enveloppe peu flatteuse à l'œil se trouve une charpente disposée avec beaucoup d'art et merveilleusement assemblée, malgré la difficulté d'un tel travail.

Les huttes tchoukchis doivent être solides, en effet, pour résister aux intempéries. L'hiver, les tempêtes sont terribles dans ces régions, le froid y est aussi très vif, et les indigènes n'ont que peu de bois à leur disposition, quelques maigres broussailles recueillies sur les collines.

Ces primitives habitations ont en outre l'avantage de pouvoir se monter et se démonter aisément, qualité indispensable, vu la vie nomade des Tchoukchis, qui se transportent fréquemment d'un point à l'autre du pays, à la recherche de nouveaux pâturages pour leurs rennes.

Les os des grands animaux marins sont employés quelquefois à la charpente des canots tchoukchis. De chaque côté de l'embarcation est attachée une peau de phoque gonflée d'air et destinée à faire l'office de flotteur; grâce à ce secours, la frêle construction se maintient assez bien en équilibre.

Les Tchoukchis ont de nombreux troupeaux de rennes domestiques qui constituent leur principale richesse. Ils ont grand soin de ces animaux et ont su les rendre doux et dociles.

Deux officiers de la *Véga*, envoyés en expédition, font à ce sujet le récit suivant :

« De bon matin nous sortîmes de la tente où nous avions passé une fort mauvaise nuit, et nous vîmes un troupeau de rennes s'avançant de notre côté. En avant marchait un vieux renne aux cornes immenses; il se dirigea vers son maître, debout près de nous, et vint lui frotter la main avec son museau comme pour lui dire bonjour. Les autres rennes, immobiles, restaient en arrière, rangés en ligne comme des soldats à l'inspection. Le maître alors s'approcha d'eux et les caressa l'un après l'autre, en échangeant le même bonjour qu'avec le vieux renne. Cela fait, à un signal donné par le propriétaire, le troupeau fit volte-face et, toujours guidé par son chef, regagna paisiblement le pâturage. Cette scène produisit sur nous une impression favorable. Ainsi ce Tchoukchi n'était pas le cruel et dur sauvage manifestant d'une façon barbare son pouvoir sur l'inoffensive bête ; mais un maître bienveillant, plein de douceur, ayant une parole amie pour chacun de ses serviteurs. Ce mode de traitement, nous devons le dire, semble avoir les meilleurs résultats et fait régner la plus parfaite entente entre le maître et son troupeau. Ce Tchoukchi était du reste un beau jeune homme, à la physionomie vive et intelligente; son élégant costume en peau de renne, soigneusement ajusté, faisait ressortir la grâce et la noblesse naturelle de son maintien. Il refusa poli-

ment, mais avec persistance, de nous vendre aucun de ses rennes. »

Accompagné du chef Menka, M. Nordenskiold fit plusieurs excursions dans l'intérieur du pays. Il visita ainsi divers campements situés dans des vallées dont la végétation est plus belle et plus variée qu'on ne le suppose généralement.

Entre temps l'hiver était arrivé, et avec lui la longue nuit et le froid terrible. Au mois de janvier le thermomètre descendit jusqu'à 45 degrés au-dessous de zéro; en février il baissa à 43 degrés, et en mars à 39 degrés. Cependant l'équipage de la *Vega* supporta sans trop de peine ces basses températures, grâce aux excellentes précautions prises par M. Nordenskiold et au bon aménagement du navire. Quand le temps était calme, les hommes sortaient et se livraient à des exercices violents, quel que fût le froid; mais dès que le vent s'élevait, tout le monde était obligé de gagner les abris sous peine de graves congélations, même avec 20 ou 25 degrés de froid seulement.

Enfin le 18 juillet 1879, après un emprisonnement de 294 jours, la *Vega*, débarrassée des glaces, quitta son lieu d'hivernage, et deux jours après entrait dans le détroit de Behring. Cet événement tant désiré fut célébré par un salut de coups de canon et par une fête donnée à l'équipage par M. Nordenskiold.

Le passage du Nord-Est était trouvé; le périple complet de notre vieux monde était désormais livré à la navigation. « On comprendra, dit l'illustre professeur, et on excusera notre orgueil en voyant ce jour-là le pavillon bleu et jaune de la Suède flotter sur cette mer où le vieux monde semble tendre la main au nouveau. »

Après avoir cotoyé la côte asiatique, la *Vega* traversa le détroit, et vint mouiller dans le port Clarence sur la côte d'Amérique. Un peu plus loin, l'expédition rencontra le navire la *Jeannette*, qui était envoyé par la Suède à la recherche du docteur Nordenskiold, dont on était fort inquiet en Europe, n'ayant plus reçu de ses nouvelles depuis sa séparation avec la *Lena*. Un autre navire, le *Nordenskiold*, envoyé comme la *Jeannette* par la voie de Suez dans le même but, s'était perdu sur la côte du Japon.

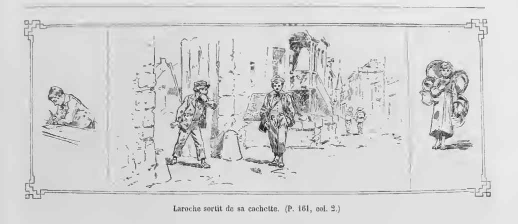


Tchoukchis construisant une hutte. (P. 159, col. 2.)

La *Vega*, se dirigeant vers le sud, traversa l'archipel des Aléoutes, et, le 2 septembre, M. Nordenskiold jetait l'ancre dans la magnifique rade japonaise de Yokohama.

Le télégraphe apporta immédiatement à l'Europe la nouvelle de ce grand succès, de ce véritable triomphe, couronnant enfin, après 326 ans de lutte, les efforts des braves marins du Nord pour ouvrir le passage du Nord-Est.

LOUIS ROUSSELET.



Laroche sortit de sa cachette. (P. 161, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

XVIII

A chacun selon ses mérites. — Grands projets.

Les jours de composition de prix, nous avions congé dans l'après-midi; grand-père me demanda si nous ne ferions pas une petite promenade. J'eus un moment d'hésitation. Il y avait en ce moment un secret entre grand-père et moi, et quoique mon secret fût honorable et avouable, quelque chose que je ne saurais définir me faisait appréhender un long tête-à-tête. Je ne craignais certainement pas que grand-père en abusât pour me faire parler, et pour tirer de moi ce qu'il désirait certainement savoir. J'avais sa parole, et jamais il ne m'avait trompé. Je crois bien plutôt que j'étais mal à l'aise de me sentir dans une situation qui n'était pas naturelle; car il n'est pas naturel qu'un enfant ait des secrets pour son grand-père.

Mon hésitation ne fut pas de longue durée, et je dis à mon grand-père que j'aimerais bien faire une petite promenade.

« Cela te reposera un peu, me dit-il avec bonté, car tu t'es surmené de travail ces temps derniers. »

Je ne répondis rien, craignant d'en trop dire sur ce sujet. Comme nous franchissions le seuil de la porte, grand-père me dit : « Attends-moi un instant, il faut que je fasse quelques recommandations à Brigitte, en cas que Pilois vienne travailler au jardin cette après-midi. »

Je me mis à regarder tout autour de moi en attendant mon grand-père. Comme j'étais tourné à droite, j'entendis quelqu'un qui faisait « psitt! psitt! » pour appeler mon attention.

D'abord je ne vis personne, mais bientôt, derrière le puits du tonnelier, j'aperçus quelqu'un qui se cachait, et qui ne risquait qu'un œil de mon côté.

Je me dirigeai vers le puits, et Laroche, sortant de sa cachette, fit quelques pas vers moi d'un air effrayé et agité.

« Que me veux-tu? lui demandai-je.

— Pas si haut, me dit-il, en regardant avec inquiétude du côté de la fenêtre du tonnelier. Il y a plus d'une demi-heure que je te guette, parce que.... »

Sans ajouter un seul mot, il regarda derrière moi avec une figure bouleversée, tourna rapidement les talons, s'enfuit par une petite ruelle qui aboutissait à un gros tas de fumier, et alla se tapir comme un criminel derrière le fumier.

Mon grand-père ne s'aperçut de rien, et nous fîmes une bonne petite promenade, bien tranquille, bien agréable, heureux d'être ensemble. Les grands peupliers chantaient au-dessus de nos têtes, et les bouquets d'aulnes avaient comme des frissons, l'herbe des prés était douce au pied, comme un velours. Tout me plaisait dans ce grand calme qui nous enveloppait et nous pénétrait. Quand nous parlions, ce n'était que de choses agréables, et quand nous nous taisions, nous sentions que nous étions encore d'accord; les cris des sauterelles dans les chaumes, adoucis par la distance, avaient un charme inaccoutumé.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.

« Que l'on est dune bien avec toi! » dis-je à mon grand-père, et je pensais tout bas : « Dire qu'à cette heure, si tu n'avais pas songé à ton grand-père, juste au bon moment, tu serais aussi inquiet et aussi malheureux que Laroche ! »

Quand nous regagnâmes le logis par la ruelle des Aubiers, Brigitte, qui nous guettait, dit à grand-père :

« Monsieur, n'ôtez pas vos souliers.

— Pourquoi donc cela? demanda grand-père d'un air étonné.

— Ce n'est pas le moment de mettre vos pantoufles, » reprit Brigitte d'un air solennel. Elle ajouta, en me regardant de côté : « Il se passe je ne sais quoi du côté de l'école; pas grand'chose de bon, j'imagine. Le neveu du père Barré est venu vous demander. Il a dit de vous envoyer à la maison d'école avec Paul, sur les quatre heures. Le père Barré se fait excuser de vous déranger. S'il n'avait eu affaire qu'à vous, il serait venu vous trouver; mais il est forcé de réunir plusieurs écoliers et leurs parents pour tirer une affaire au clair. Tu sais peut-être ce que c'est que cette affaire-là? » me dit-elle en se tournant brusquement de mon côté, pour m'arracher la vérité par surprise.

« Peut-être oui, peut-être non, répondis-je si tranquillement que mon grand-père, dont le front s'était un peu rembruni, ne put s'empêcher de sourire.

— Dis toujours! s'écria Brigitte désappointée d'avoir fait de la diplomatie en pure perte.

— Je ne demanderais pas mieux, mais ce n'est pas mon secret, du moins si c'est ce que je crois; et si ce n'est pas ce que je pense, je n'en sais pas plus long que toi.

— Merci pour le prince! s'écria Brigitte avec aigreur. C'est justement ce que répond l'ambassadeur du prince au roi qui avait deux filles à marier, dans je ne sais plus quel conte. L'ambassadeur demande au roi : « Laquelle de vos demoiselles nous accordez-vous? » Le roi repond : « Vous êtes trop curieux, le prince n'aura ni l'une ni l'autre! » Eh bien, mon petit garçon : merci pour le prince! J'ai tort de m'intéresser aux affaires de la maison; je deviens curieuse avec l'âge, du moins à ce qu'il paraît. Je ne demanderai plus jamais rien de rien, quand même le juge de paix m'enverrait une citation. Du reste, vous ferez mieux de ne pas rester plantés là sur vos jambes. On vous demande pour quatre heures, et voilà qu'il est quatre heures cinq. »

Nous prîmes en silence le chemin de l'école. Le père Barré, qui nous guettait sur le pas de la porte, se tourna vers les personnes qui étaient à l'intérieur, pour leur annoncer notre arrivée, et vint à notre rencontre.

Il aborda mon grand-père avec beaucoup de déférence; quant à moi, il me regarda à peine. Malgré moi, je fus troublé de la froideur de cet accueil; mais je me rassurai bien vite, en songeant que je n'avais rien de grave à me reprocher.

Sur les bancs des écoliers, il y avait Faligan, Laroche, Terrail, Camus et Joubert; sauf le père de Faligan, qui demeurait trop loin pour être prévenu, les parents des élèves présents étaient assis sur des chaises, les uns graves comme des juges, les autres soucieux comme des gens dont la vigne vient d'être gelée.

Quand mon grand-père fut assis au milieu des parents, et moi à côté de mes camarades, le père Barré monta dans sa chaire et dit d'un ton grave et triste :

« Voici pourquoi nous sommes réunis. Il m'est revenu que tout le quatrième banc a copié sa composition. C'est une faute tellement grave que j'ai cru devoir procéder à une enquête, et mettre en présence les intéressés.

— Monsieur, s'il vous plaît! dit Camus en levant la main, comme nous faisions en classe pour demander la parole.

— Parle, lui dit le père Barré.

— Voulez-vous bien faire savoir que ce n'est ni Joubert ni moi qui avons dénoncé nos camarades.

— Non, ce n'est pas vous, car vous en êtes incapables l'un comme l'autre. A vrai dire, ce n'est personne en particulier, et c'est un peu tout le monde. A la sortie de classe, il s'est formé un groupe d'écoliers indignés qui discutaient cette chose-là entre eux. J'ai bien été forcé d'entendre ce qui se disait, ou plutôt ce qui se criait par-dessus les toits. C'est l'opinion publique qui a dénoncé les coupables, si toutefois il y a des coupables. Sachant ce que je savais, j'ai cru qu'il était de mon devoir de tirer tout de suite la chose au clair, dans l'intérêt de tout le monde. Voici le paquet de compositions, je n'ai point voulu regarder vos copies avant d'avoir levé tous mes doutes. Comme Joubert et Camus sont jusqu'ici les concurrents les plus sérieux pour le prix d'histoire, je les ai priés de venir ainsi que leurs parents. S'il est prouvé, ce que je désire de tout mon cœur, que le quatrième banc est innocent, Joubert et Camus seront les premiers à faire cesser les bruits qui courent déjà dans Montigny. Faligan, descends ici. »

Faligan descendit d'un air ahuri.

« As-tu copié ta composition?

— Oui, monsieur Barré, et je vois bien que j'ai mal fait. Je vous assure bien que je ne recommencerai pas. J'ai pris des brins de phrase par-ci, par-là, mais vous pourrez voir que ça ne fait pas un joli bouquet. Je suis incapable, monsieur Barré, de vouloir voler un prix à quelqu'un. Si j'ai copié, c'était pour vous remettre un papier et n'être pas puni.

— Nous verrons ce qu'il y a à faire, » dit le père Barré en cherchant dans le paquet la copie de Faligan. Quand il l'eut trouvée, il ne put s'empêcher de sourire.

« Le fait est, dit-il, que cela ne ressemble à rien.

— A rien de rien, dit tranquillement Faligan.

— Sur quoi as-tu copié?

— Sur des feuilles détachées d'un livre.

— Où est ton livre?

— Je n'en ai jamais eu.

— C'est bon, va t'asseoir. Laroche! »

Laroche descendit, pâle comme un mort. Il ne savait où regarder, et évitait surtout les yeux de son père, qui avaient l'air de lancer des éclairs.

« Et toi, as-tu aussi copié ta composition? »

Laroche baissa la tête sans répondre.

« Parleras-tu? lui cria son père, en se levant avec violence, et en donnant un grand coup de canne sur les briques du carrelage.

— Je me suis aidé un peu, pas beaucoup.

— Attends-moi, » dit le percepteur, pâle de colère; mais le père Barré lui prit le bras et lui dit quelques mots à l'oreille.

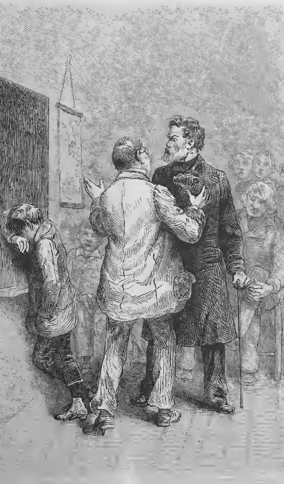
Le percepteur se rassit avec violence, tournant presque le dos à son fils, et soufflant dans sa barbe avec tant de force, que les poils voltigeaient tout autour de sa bouche. Dans cet état-là, il était effrayant à voir, et je ne pus m'empêcher de penser que si grand-père lui avait ressemblé, il y a bien des choses que je n'aurais pas osé lui dire, et je serais peut-être devenu dissimulé et menteur. En ce moment Laroche m'inspirait beaucoup plus de pitié que de mépris.

« De quoi t'es-tu aidé? lui demanda le père Barré.

— De feuilles détachées d'un livre.

— Où est ton livre?

— Je l'ai perdu. »



Laroche s'était tourné. (P. 163, col. 2.)

Encore une fois, mes sentiments changèrent à son égard : je n'éprouvais presque plus de pitié, mais un mépris mélangé de dégoût en présence d'un mensonge aussi effronté.

« Tu es bien sûr de l'avoir perdu? reprit le père Barré en modérant le percepteur, qui faisait de petits bonds sur sa chaise.

— Oui, monsieur, répondit le malheureux d'une voix sèche, en regardant fixement la table.

— Eh bien, moi, je l'ai trouvé, dit le père Barré en tirant le livre de sa poche. Il n'était pas ce qui s'appelle perdu, mais il avait été caché avec soin derrière le grand coffre, dans un coin du préau, par quelqu'un qui comptait sans doute le reprendre après la classe. Vous voyez, monsieur le percepteur, le nom est dessus : *B. Laroche*, et il y manque les pages qui contenaient le sujet de la composition. »

M. Laroche père gronda dans sa barbe une série de paroles menaçantes où l'on distinguait clairement les mots : « une danse soignée », qui revenaient comme un refrain. Laroche fils s'était tourné du côté du tableau noir, la tête cachée dans son bras droit qu'il appuyait contre le tableau, la main gauche dans la poche de son paletot.

« Hors de concours, cela va de soi! dit le père Barré en déchirant sa composition.

— Mais pas hors d'affaire, oh non! pas hors d'affaire, » dit le percepteur en serrant les poings.

Mon grand-père essaya de le raisonner, mais il ne voulait rien entendre.

Terrail déclara qu'il avait copié pour n'être pas puni. Le fait fut clairement prouvé par l'inspection de sa copie.

« Quand j'ai eu fini, dit-il en terminant sa déposition, j'ai passé les feuilles à Jousserand; mais il me les a rendues tout de suite sans vouloir s'en servir. »

Alors je me levai; je me sentais certainement ému, mais je n'avais aucun doute sur ce que je devais dire :

« Mon grand-père est témoin que j'ai travaillé de mon mieux ma composition d'histoire.

— J'en suis témoin, » dit mon grand-père. Le père Barré fit une espèce de salut à son adresse.

« Je savais très bien le sujet de la composition, et je l'ai traité tout entier, sauf une dizaine de lignes, parce que la page où étaient ces lignes avait été déchirée. Je me tenais la tête à deux mains, très désolé de ne pas pouvoir finir ma composition, lorsque Terrail m'a passé les feuilles du livre. Celle qui était en dessus contenait les lignes qui me manquaient, et j'ai été si surpris de les trouver là à point, que je les ai lues sans savoir ce que je faisais.

— Hum! » fit le percepteur.

Mon grand-père baissa la tête et regarda la pomme de sa canne; Camus détourna ses regards des miens.

« Tu as eu tort de lire ces lignes, me dit gravement le père Barré.

— Oui, monsieur Barré, j'ai eu tort, et je l'ai bien senti tout de suite. Mais comme je ne pouvais plus empêcher ce que je venais de faire d'être fait, je me suis mis à réfléchir.

— Et alors qu'as-tu décidé? me demanda le père Barré, tout surpris de m'entendre raisonner comme quelqu'un de sensé.

— Je me suis dit d'abord : Je remettrai ma copie telle qu'elle est, sans y ajouter un mot, en laissant même la dernière phrase coupée en deux. »

Le père Barré se méprit sur le sens de mes paroles.

« C'était, dit-il, une bonne résolution, et je suis fâché pour toi que tu ne t'en sois pas tenu là. » Il ajouta d'un ton moins sévère : « Tu comprends, mon garçon, que je suis forcé de te mettre hors de concours.

— Vous n'aurez pas cette peine, lui répondis-je en le regardant bien en face, parce que je m'y suis mis moi-même.

— Comment cela?

— J'ai déchiré ma copie.

— Pourquoi?

— J'ai pensé que je ferais bien de la déchirer. Je crois que c'était une bonne copie, monsieur Barré; mais justement à cause de cela, on aurait pu croire qu'elle n'était pas tout entière de moi. J'aime mieux n'avoir rien à la distribution des prix, et ne pas être regardé comme un tricheur

— Entends-tu cela, misérable? » vociféra le percepteur, en s'adressant au dos de son fils. Le dos de son fils se mit à trembler, ce qui me causa une impression pénible : car on voyait bien que ce dos-là avait l'habitude de recevoir des coups.

Mon grand-père releva vivement la tête.

« Grand-père, lui dis-je, oubliant que nous n'étions pas seuls, tu vois pourquoi je ne pouvais pas tout te dire ce matin. Je l'aurais bien avoué à toi, que j'avais censément copié, mais je ne voulais pas dénoncer mes camarades.

— C'est tapé! s'écria Faligan, qui ne se gênait jamais quand il croyait avoir quelque chose de bon à dire. Jousserand, mon vieux, c'est tapé!

— Tais-toi, lui dit en souriant le père Barré.

— Oui, monsieur Barré, je me tais, n'ayez pas peur, » répondit-il respectueusement; mais il reprit à demi-voix, en s'adressant à Camus : « N'est-ce pas, Camus, que c'est tapé! »

Camus, pour toute réponse, se mit à rire en me regardant, et cette fois ses yeux ne se détournèrent pas des miens.

« Il y a du bon dans cet enfant-là, » dit le père Barré en s'adressant à tout le monde en général et à personne en particulier.

Cette parole fut comme un signal pour lever la séance.

Le percepteur, ayant touché du bout de sa canne le mollet gauche de son fils, dit avec rudesse : « En route, mauvaise troupe!... »

Laroche ne se le fit pas dire deux fois. Ayant fait volte-face, il passa devant les parents, le nez baissé, sans regarder ni à droite ni à gauche Son père sortit après lui; mon grand-père, toujours bon et charitable, ne voulut pas les laisser seuls en ce moment. Je suis sûr qu'il avait grande envie de s'en aller avec moi, tenant ma main dans la sienne; mais le percepteur était si furieux, qu'il aurait pu faire quelque mauvais coup, dont il se serait repenti trop tard.

Grand-père m'adressa un sourire et deux ou trois petits signes de tête, comme pour me dire : « Nous nous reverrons tout à l'heure, » et il sortit de l'école.

Quand je passai devant le père Barré, il mit ses lunettes et me regarda avec des yeux tout ronds, comme un homme surpris Il ouvrit la bouche, comme s'il allait dire quelque chose, mais il ne dit rien et se contenta de me tapoter la tête.

Les parents qui étaient là s'en allèrent ensemble, et les écoliers firent bande à part, sans s'être entendus pour cela.

Voici donc comme nous nous en allions : Laroche en tête, tout seul; puis le percepteur et mon grand-père qui lui parlait avec animation; puis le groupe des écoliers; les autres parents fermaient la marche, à quelque distance.

Comme j'avais l'esprit tout rempli de ce qui venait de se passer, je me trouvai, sans y avoir songé, au centre du groupe des écoliers.

Un bras se passa doucement sous le mien, et je m'aperçus que ce bras était celui de Camus

C'était Faligan qui faisait tous les frais de la conversation. A quelques maisons de l'école, nous fûmes rejoints par Thouin, qui se tenait en embuscade pour avoir des nouvelles. Thouin cligna de l'œil droit, en nous abordant et fit un signe de tête dans la direction de Laroche.

« Oui, dit Camus, en réponse à son signe, il a copié sa composition d'un bout à l'autre. » Alors Thouin cligna l'œil gauche, et me désigna d'un signe de tête.

« Jousserand est franc du collier, » lui répondit Camus. Je ressentis alors quelque chose de ce que doivent ressentir les soldats qui ont fait leur devoir, lorsque le général leur dit : « Soldats, je suis content de vous. »

Il manquait cependant quelque chose à mon bonheur : je trouvais que Camus ne s'appuyait pas assez fort sur mon bras. Je fus sur le point de le supplier de s'appuyer de toute sa force, mais je craignis qu'il ne prît cela pour une allusion à son infirmité.

« J'ai vu les tireurs de sable, » dit Thouin en s'adressant plus particulièrement à Joubert et à Camus.

Comme j'étais tout près de Camus, j'eus ma part de cette confidence, qui, par elle-même d'ailleurs, n'avait rien de bien compromettant, ni même de bien intelligible.

« Eh bien ? dit Camus.

— Eh bien, reprit Thouin, ils ont vu du goujon du côté de l'ancien pont de Sauvières ; il paraît que les bancs sont par là, maintenant.

— C'est bon, dit Camus, il faudra que nous allions voir cela pas plus tard que jeudi. »

Il ne dit rien de plus sur le moment, et je fus un peu désappointé. J'avais espéré en partant qu'il me prierait de faire partie de l'expédition.

Terrail nous quitta devant la maison de ses parents, et quelques pas plus loin Faligan nous faussa compagnie pour se précipiter chez le maréchal ferrant. Il y avait deux chevaux attachés par la longe aux anneaux de fer du maréchal, et Faligan ne perdait jamais une occasion de faire retentir le marteau sur l'enclume.

« Maintenant que nous voilà entre nous, dit Camus en me pressant légèrement le bras, nous allons pouvoir causer. »

Entre nous ! quelle manière délicate de faire comprendre que je n'étais pas de trop.

« Pour bien faire, reprit-il, il faudrait partir de bonne heure. L'ancien pont est loin, et il faut que nous ayons notre journée à nous. Si nous emportions de quoi déjeuner là-bas ? »

Thouin et Joubert déclarèrent aussitôt que cela était absolument nécessaire.

« Es-tu des nôtres ? me demanda brusquement Camus, après avoir échangé quelques signes mystérieux avec ses deux amis.

— Je crois bien, que j'en suis ! Je n'aurais pas osé vous le demander, mais puisque vous voulez bien de moi, je...

— C'est bon, dit Camus. Partons-nous à sept heures du matin ? »

Thouin, Joubert et moi nous nous consultâmes du regard, et nous répondîmes en même temps : « Oui, à sept heures. »

Quand je dis que nous répondîmes en même temps, il me semble bien que je fais une légère erreur. J'étais si fier d'avoir le droit de parler dans cette petite réunion d'amis où l'on venait de m'admettre, et si pressé d'exercer ce droit, que je répondis avant les autres.

On aurait proposé quatre heures du matin, ou trois heures, ou même deux heures, que je n'aurais pas hésité davantage. On a toujours hâte de jouir d'un droit nouvellement conquis.

Sans cesser de parler avec le percepteur, grand-père se détournait de temps en temps pour regarder de notre côté. Quand le percepteur fut devant sa porte, grand-père le retint encore une minute, sans doute pour donner le temps au pauvre Laroche d'aller chercher un refuge auprès de sa mère.

Lorsque le percepteur l'eut quitté, grand-père attendit, les deux mains posées sur la pomme de sa canne.

« Bonjour, mes enfants, bonjour, dit-il à mes trois amis, qui le saluaient avec respect ; je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que l'on a l'air de comploter quelque chose.

— Oui, monsieur Jousserand, lui répondit Camus, on complote quelque chose. Il s'agit d'aller jeudi prochain pêcher le goujon, près de l'ancien pont de Sauvières.

— Ah ! ah ! répondit mon grand-père ; savez-vous qu'il y a une bonne trotte d'ici-là ?

— Oui, monsieur Jousserand, aussi nous comptons partir de bonne heure.

— Grand-père, lui dis-je pour lui faire savoir tout de suite que j'étais de la partie, nous comptons partir à sept heures.

— Alors, reprit-il, il faudra que vous déjeuniez là-bas.

— Un déjeuner sur l'herbe ! grand-père, lui dis-je avec ravissement.

— Très-bien, répondit-il. Un vrai pique-nique : chacun apportera son plat. Hé bien, mon petit, nous préviendrons Brigitte de faire cuire quelque chose mercredi. »

Comme nous arrivions devant notre porte, mes trois amis me secouèrent la main, et je franchis le seuil, plus heureux et plus fier que si j'avais remporté dix prix et autant d'accessits.

Il faut croire que j'avais pris, sans m'en douter, une allure bien triomphante, car Brigitte me dit d'un air pincé, en affectant de regarder par-dessus ma tête : « Il y a des gens qui font la roue comme un paon à qui on a fait cadeau d'un miroir pour sa fête. »

Je n'étais pas en humeur de la quereller pour une comparaison saugrenue ; aussi lui dis-je avec effusion : « Oh ! Brigitte, si tu savais comme je suis heureux !

— Conte-moi ça ! » s'écria-t-elle, en cessant de regarder par-dessus ma tête. Mais elle reprit aussitôt : « C'est à-dire qu'autrefois je t'aurais dis de me conter ça,

mais ce temps-là est passé, à cette heure je ne m'intéresse plus à ce qui ne me regarde pas; je ne suis pas une de ces commères curieuses qui...

— Écoute un peu, » lui dis-je.

Et elle écouta de la meilleure grâce du monde le récit de ce qui s'était passé à l'école. Je ne suis pas sûr d'avoir été très clair dans ma narration; mais je suis bien sûr que Brigitte n'y comprit rien du tout, sinon que Camus m'avait donné le bras, et qu'elle aurait à faire cuire quelque chose pour le jeudi suivant.

« Attends un peu que je voie, » me dit-elle en relevant le coin de son tablier.

Alors elle énuméra tout ce que l'on pourrait se procurer, soit chez le boucher, soit chez le charcutier. Comme elle avait envie de montrer ses talents, et que moi, de mon côté, je désirais me distinguer aux yeux de mes nouveaux amis, nous renchérissions l'un sur l'autre, entassant victuailles sur victuailles, comme s'il s'agissait des noces de Gamache.

Mon grand-père souriait en nous écoutant.

Brigitte s'écria tout à coup « Je ne connais rien d'impatientant comme les gens qui rient de votre embarras, au lieu de vous aider. Vous feriez bien mieux de dire ce que vous pensez.

— Tu veux savoir ce que je pense?

— Oui; dites-le un peu, pour voir. »

Mon grand-père reprit tranquillement: « Il ne s'agit pas d'un repas de noces.

— Qui est-ce qui a parlé de noces? s'écria Brigitte en lâchant le coin de son tablier, pour joindre les deux mains.

— Personne n'a parlé de noces, mais vous faisiez des provisions comme pour une noce. De quoi s'agit-il? de quatre petits écoliers...

— Qui ont des dents, objecta Brigitte.

— Qui ont des dents, soit! reprit patiemment mon grand-père. Un bon morceau de veau fera l'affaire, avec quelques fruits. »

Brigitte laissa tomber ses deux mains, de désespoir.

« Tu oublies, reprit mon grand-père, que chacun des quatre doit apporter son plat,

— Tu ne m'avais pas dit cela, » s'écria Brigitte en me regardant d'un air de reproche.

Le fait est que j'avais complètement oublié ce détail.

« Ça change la question, reprit Brigitte; mais il faudrait autre chose que des fruits, vous pensez bien que Camus en apportera Nous mettrons dans le bissac un pot de confitures.

— Va pour un pot de confitures, dit mon grand-père, qui était toujours pour la conciliation.

— Un bon morceau de gruyère, ajouta Brigitte.

— C'est cela.

— Et puis... reprit Brigitte en levant les yeux au plafond.

— Et puis c'est tout.

— Nous ne pouvons pas cependant avoir l'air de mendiants, objecta Brigitte. Chacun doit avoir son amour-propre.

— Je le veux bien, reprit mon grand-père, mais à condition que notre amour-propre ne fasse pas souffrir celui des autres. Voilà quatre bons amis qui s'en vont faire une partie ensemble. De quel droit l'un de ces quatre amis irait-il dire aux autres: « Vous voyez, chez nous on se nourrit mieux que chez vous? »

— Paul n'irait jamais dire de ces choses-là.

— Non, mais son panier aux provisions le dirait: ce qui revient au même.

— Ce sera donc comme vous voudrez, » répondit Brigitte; mais elle n'avait pas l'air fâché. Si elle n'avait pas dit tout simplement: « Vous avez raison », c'est que cette parole-là lui coûtait toujours beaucoup.

« Grand-père, dis-je d'un air un peu penaud, tu as dit que j'emporterais mes provisions dans un panier. .

— J'ai dit panier comme j'aurais dit autre chose.

— J'aimerais mieux les emporter dans un filet: on met ça sur son dos, et c'est bien plus commode.

— Nous n'avons qu'un filet ici, objecta Brigitte; il serait trop petit, et d'ailleurs il sent le poisson.

— On peut en acheter un, dit complaisamment mon grand-père. On trouvera toujours à l'employer à la maison

— On y mettra les vieux bouchons, dit Brigitte.

— Et puis, reprit mon grand-père, peut-être ces messieurs feront-ils d'autres parties. »

Je le regardai avec reconnaissance pour cette bonne parole.

« Roussin m'a promis de m'apprendre à faire du filet, dis-je à mon grand-père: je vais aller tout de suite le trouver; si ce n'est pas trop difficile, je tâcherai d'avoir fait un filet pour jeudi, et alors tu n'aurais pas besoin d'en acheter un »

Il se trouva que l'art de fabriquer du filet n'était pas au-dessus de mes moyens; dès le soir même, je commençai un filet de grande dimension. Jusqu'au jeudi matin la fabrication du filet occupa tous mes loisirs, et ce fut bien heureux, car sans cela le temps m'aurait paru d'une longueur intolérable

A suivre. J. Girardin.

FRANÇOIS-JOSEPH HAYDN

Après Bach et Hændel, Joseph Haydn est celui des compositeurs allemands qui a le plus contribué à donner à l'art musical un élan extraordinaire. Sa musique symphonique, conçue dans des proportions plus étendues que celle de ses prédécesseurs, est devenue le point de départ d'un genre de composition où Mozart et Beethoven ont atteint le sublime, et dans lequel Haydn lui-même a répandu des trésors de grâce et d'élégance, d'enjouement et d'esprit, en même temps que l'expression des plus nobles sentiments. La perfection de ses œuvres est telle, sous le rapport de la

forme, que, depuis, presque tous les ouvrages symphoniques ont été conçus d'après un plan identique au sien, et qu'après avoir servi de modèle aux hommes de génie cités plus haut, Haydn est encore resté au premier rang des compositeurs. En effet, il a eu non seulement l'immense mérite de créer une forme nouvelle, et de faire faire ainsi un pas de géant à l'art de la composition, qui se ressentait encore beaucoup de la prépondérance des combinaisons scolastiques; mais, bien que ses formules aient vieilli, il est resté le maître des maîtres dans l'enchaînement logique des idées, dans la clarté de leur développement et des déductions qu'on en peut tirer sans rien perdre de la fraîcheur et du charme de son inspiration. Sous ce rapport les symphonies d'Haydn et ses quatuors les plus célèbres ont pu être imités, mais non surpassés.

Si l'on ne peut contester à Mozart et à Beethoven la force dans l'expression, ni la beauté de leurs conceptions, on n'enlèvera jamais à Haydn le mérite de leur avoir ouvert la voie et d'être encore, après un siècle et plus, un modèle parfait, si parfait même, que beaucoup de musiciens modernes, désespérant de pouvoir faire mieux, et ne voulant pas l'imiter servilement, cherchent à leur tour de nouvelles voies, où le pittoresque et la variété de l'instrumentation jouent souvent le principal rôle, à défaut d'idées suivies. Nous pouvons donc considérer Haydn comme le créateur de la musique symphonique et de la musique de chambre et, à ce titre, il a droit au respect et à l'admiration de tous les véritables amateurs de l'art.


François-Joseph Haydn.

Né en 1732 en Autriche, à l'époque où Bach et Hændel étaient déjà des célébrités, François-Joseph Haydn, fils d'un pauvre charron du village de Rohran à quinze lieues de Vienne, était destiné à devenir un des plus grands compositeurs des temps modernes. Ses dispositions merveilleuses pour la musique s'étant manifestées dès l'âge le plus tendre, un maître d'école de Haimbourg, nommé Franck, offrit à ses parents, auxquels il était allié, de se charger de son éducation, ce qu'ils acceptèrent avec empressement. Franck emmena donc l'enfant à Haimbourg, et lui inculqua pendant trois ans avec un zèle soutenu, mais non sans brutalité, les principes de l'art que son élève devait illustrer plus tard. Cependant il est peu probable que notre jeune artiste fût devenu célèbre s'il n'avait jamais reçu que les conseils de son cousin, auquel il reprochait plus tard de lui avoir prodigué plus de taloches que de bons morceaux, si le hasard n'eût amené chez Franck le maître de chapelle Reuter, qui dirigeait la musique de la cathédrale de Saint-Étienne à Vienne. Ce dernier, qui cherchait partout des enfants de chœur, entendit Franck faire l'éloge de son jeune cousin et manifesta le désir de l'examiner. Enchanté de ses dispositions, Reuter l'emmena à Vienne. Pendant cette période de son existence, qui dura près de huit ans, Haydn s'appliqua avec ardeur à l'étude et devint bientôt assez confiant dans ses propres forces pour essayer de composer une messe. Il avait alors treize ans. Ayant montré cet essai à son maître, celui-ci l'accueillit avec ironie et lui dit qu'avant de composer il fallait savoir écrire. Haydn, un peu découragé, mais frappé de la justesse de cette sentence sévère et ne sachant comment se procurer les

ouvrages qui lui étaient devenus nécessaires pour perfectionner ses études, eut recours à ses parents. Son père lui ayant envoyé six florins, il se procura deux traités de théorie et de contre-point. Son génie naturel et ses nouveaux efforts le firent triompher des premières difficultés, et peut-être allait-il donner carrière à ses inspirations, lorsqu'une aventure désagréable lui arriva.

D'un caractère naturellement gai, Haydn commit un jour une espièglerie à l'égard d'un de ses camarades, auquel il coupa le nœud de cheveux que l'on portait à cette époque derrière la tête.

Il n'en fallut pas davantage pour décider son directeur à le chasser de la maîtrise, à laquelle, du reste, il ne pouvait plus rendre que peu de services comme enfant de chœur, étant arrivé à l'âge où la voix d'enfant subit ce changement qu'on appelle la mue, et peut-être aussi parce que son génie naissant commençait à porter ombrage au vieux maître.

A suivre. MOUZIN.

LA SILHOUETTE

Mon grand-père habitait une vieille maison du quai d'Orsay. Veuf depuis quelques années (j'avais à peine connu ma grand'mère), il vivait là, seul, retiré du monde, n'ayant d'autre compagnon qu'un vieux domestique, ancien soldat comme lui.

J'aimais les deux vieillards, car tous deux m'adoraient et me gâtaient; aussi c'était une fête pour moi chaque fois que mes parents m'envoyaient passer un jour de congé chez mon grand-père.

L'appartement qu'il habitait, occupait le premier étage de la maison et donnait sur le quai par un large balcon en fer forgé, où je restais pendant des heures à admirer le spectacle incomparable qu'offre en ce point la Seine avec son eau limpide, sillonnée par mille barques, coupée par de nombreux ponts et encadrée par une verte ceinture d'arbres laissant apercevoir les grandioses façades des palais. Combien tout cela me paraissait beau, à moi qui vivais alors enfermé dans les sombres murs de la pension Massin!

Les jours de pluie, le balcon m'était interdit ; alors je restais avec mon grand-père dans son cabinet. C'était pour moi la plus belle pièce de la maison ; je n'avais pas assez d'admiration pour toutes les merveilles qui y étaient entassées. Les murs disparaissaient sous les gravures, les tableaux, entre lesquels s'étalaient des panoplies, des étagères chargées de bibelots exotiques, de bronzes, d'ivoires précieux. A chaque visite, je découvrais de nouvelles merveilles dans ce musée qui me semblait inépuisable, et il fallait alors que mon grand-père m'expliquât quelle était l'origine, la provenance de l'objet admiré.

Ces causeries étaient, du reste, le grand charme de mes visites. Le bon vieillard se prêtait avec la meilleure grâce du monde à satisfaire ma curiosité. Il avait fait toutes les campagnes de l'empire, puis avait été envoyé aux colonies sous la Restauration. Sa conversation abondait donc en descriptions animées, en récits instructifs et pleins d'intérêt.

Un jour, en arrivant, je le trouvai occupé à passer en revue le contenu d'un fort joli coffret d'acier ciselé, que je voyais d'habitude sur la tablette de son bureau. Il en avait tiré des liasses de lettres jaunies, dont quelques-unes gisaient dépliées sur la table. Mon arrivée le troublait sans doute dans cette exploration au milieu de vieux souvenirs ; aussi, à ma vue, il remit posément les papiers dans le coffret, et il le refermait, quand je m'aperçus qu'il avait oublié d'y remettre un petit portrait que je pris d'abord pour une photographie.

« Non, mon enfant, me dit mon grand-père: ce n'est pas une photographie, c'est une silhouette.

— Qu'est-ce qu'une silhouette? demandai-je.

— On appelle ainsi des portraits ne représentant que le contour du profil, l'ombre pour ainsi dire d'une figure, la figure elle-même n'est qu'une tache noire sans indication de traits. Aussi, au lieu de dessiner les silhouettes, se contentait-on autrefois de les découper dans du papier noir que l'on appliquait sur une feuille blanche. Ce dernier procédé, le plus employé, permettait, en outre, de découper un nombre assez considérable d'épreuves au moyen de la première, et l'on pouvait ainsi donner le même portrait à plusieurs personnes, comme l'on fait aujourd'hui avec la photographie. Ces portraits étaient bien imparfaits, puisqu'ils ne reproduisaient que l'ombre du visage c'est pourquoi on leur donna par raillerie le nom d'Étienne de Silhouette, ministre des finances sous Louis XV, dont les réformes financières tendaient à ne laisser aux contribuables que l'ombre de leur fortune. »

Tout en parlant, le vieillard contemplait le portrait qu'il tenait dans ses mains. Son esprit était sans doute bien loin des procédés techniques qu'il m'énumérait: car, lorsqu'il eut fini, je vis une fine larme scintiller au bout de ses paupières. Je le regardais, surpris, sans mot dire. Alors, me tendant l'image, il me dit d'une voix émue :

« C'est ta grand'mère ! »

J'examinais curieusement le fin profil, découpé avec une merveilleuse dextérité. Au bas de l'image étaient écrits ces mots: « A mon fiancé, 15 août 1810. »

« Tu n'y vois que du blanc sur du noir, me dit mon grand-père, tandis que pour moi ce bout de carton évoque toujours à mes yeux un ravissant tableau.

» Ta grand'mère avait dix-sept ans à peine quand nous fûmes fiancés. C'était encore une enfant gaie, rieuse, et, dans sa joie de notre prochaine union, elle s'ingéniait à me faire chaque jour quelque gracieuse surprise, me brodant en cachette une bourse ou quelque menu ouvrage. Notre mariage approchait, et j'étais devenu l'hôte assidu de la maison. Un jour, étant



Le vieil artiste en découpait la fine silhouette. (P. 170, col. 1.)

arrivé sans rencontrer de domestique, j'allais entrer dans le salon, quand, par la porte entrebâillée, je vis un spectacle qui m'arrêta net. Debout devant une fenêtre, ma fiancée, immobile, dans une pose charmante, présentait son mutin profil à un vieil artiste, qui, armé de ciseaux, en découpait dans un morceau de carton la fine silhouette. Ton grand-oncle Georges, alors un enfant de six ans, assis près de sa sœur, complétait ce ravissant tableau. Je ne doutais pas que le portrait ne me fût destiné; aussi, après avoir savouré mon indiscrétion, bien excusable, me semblait-il, je m'esquivai sur la pointe des pieds pour revenir une heure après. Le lendemain, ma fiancée me remettait la silhouette avec l'inscription que tu vois au-dessous. Je feignis la surprise; mais ma joie était sincère : car c'était un précieux souvenir, et je n'ai jamais regardé ce carton sans y revoir tout le tableau tel qu'il avait frappé mes yeux, il y a quarante ans de cela! »

Et avec un soupir le vieillard remit le portrait dans le coffret.

Depuis, mon grand-père a été rejoindre là-haut sa chère compagne, et c'est moi qui ai la silhouette de ma grand'mère.

Pauvre silhouette dédaignée aujourd'hui, quelle est la photographie qui te vaut? Dans ton noir profil, moi et les miens retrouverons toujours le doux souvenir d'autrefois, tandis que la photographie, œuvre banale, sans cachet, s'effacera sans même laisser de traces dans la pensée.

André Bourquien.

L'ESTOMAC ET LES MEMBRES

L'empereur romain Caligula, après quelques années d'un régime tranquille et heureux, commença à donner des signes certains de folie. Il imagina les idées les plus bizarres; et souvent l'exécution suivait de près. C'est ainsi qu'entre autres marques d'égarement, il osa créer consul son cheval favori. La déraison chez un maître suprême ne tarda pas à dégénérer en fureur et en cruauté : l'Empire tout entier trembla bientôt devant les folies sanguinaires qu'inventait sans cesse le tyran.

Les flatteurs qui l'entouraient, de peur d'encourir sa disgrâce, applaudissaient à ses crimes. Tous les jours, ils se réunissaient avec le prince et rivalisaient avec lui de cruauté. La joie et les rires accueillaient toute invention nouvelle, d'autant plus qu'elle était plus barbare; mais jamais la vile bassesse des courtisans ne trouva meilleure occasion de s'étaler au grand jour, qu'un matin où Caligula s'écria d'un ton sérieux « Je voudrais que l'Empire romain n'eût qu'une tête pour la trancher d'un seul coup. »

Lorsque l'empereur eut prononcé ces paroles monstrueuses, l'admiration des favoris ne connut pas de bornes : ils trépignaient sur leurs lits incrustés d'ivoire, ils battaient des mains, ils criaient à gorge déployée, ne comprenant pas, les insensés, que s'il prenait un jour fantaisie à leur maître de réaliser ce projet inouï, leurs têtes seraient certainement les premières qu'il ferait tomber.

Seul, au milieu de l'enthousiasme général, un vieux philosophe, qui avait élevé Caligula, et pour qui le prince gardait encore quelque respect, demeurait impassible : son front dégarni, son regard sévère, son habillement simple, son maintien calme, donnaient au vieillard un air de dignité qui contrastait avec les attitudes efféminées des courtisans, et tout d'abord commandait l'estime. Son silence étonna le tyran, qui lui en fit la remarque.

Le philosophe répondit au prince en souriant que, comme tout son entourage, il trouvait l'idée plaisante et originale; mais que, pour un plaisir éphémère, on en retirerait dans la suite mille dommages. Comme les courtisans se moquaient de ce propos et confessaient ne pas voir d'où le mal pouvait venir, le vieillard jeta sur eux un regard de dédain, et s'adressant au prince :

« Caligula, dit-il, te rappelles-tu l'apologue à l'aide duquel Ménénius Agrippa dissipa, il y a plus de six cents ans, une sédition du peuple contre les patriciens? Il leur conta comment les membres se fatiguèrent un jour de servir l'estomac, qu'ils traitaient d'oisif et de paresseux, tandis que leur incombait toute la peine. Croyant lui nuire, ils cessèrent toute action et se livrèrent au repos absolu; mais bientôt ils s'aperçurent qu'ils languissaient eux-mêmes plus que leur victime, et que, ne recevant plus du cœur le sang que l'estomac savait tirer des aliments pour le lui envoyer, ils s'étiolaient et préparaient leur perte. Ils se dépêchèrent de reprendre leur travail interrompu, et reconnurent qu'ils ne pouvaient se passer de celui qu'ils croyaient né pour bénéficier de leurs fatigues, et qui, dans le fait, ne goûtait pas plus de repos qu'eux-mêmes. Le peuple comprit la fable et rentra dans le devoir.

» Aujourd'hui, à ce qu'il semble, c'est l'estomac qui se révolte contre les membres; c'est le maître qui répudie ses valets. Il croit leurs services désormais inutiles. Je crains qu'il ne s'en repente promptement. Les jambes donc ne courent plus chercher les aliments nécessaires à sa vie. Les mains ne les amènent plus à sa portée : il refuse l'aide des dents, si habiles à lui préparer sa nourriture. Il est seul et s'en glorifie. Mais alors de quoi vivra-t-il? Privé volontairement de tous les organes, qui lui ménageaient les moyens de se soutenir, réduit à ses seules forces, il n'aura plus bientôt à sa disposition que sa propre substance, et, par la faute de son orgueil, il se consumera dans un isolement funeste.

» Anéantis ainsi tous tes sujets, Caligula! que feras-tu, seul, sur cet amas de cadavres, sur ce monceau de ruines? Qui bâtira pour toi ces superbes palais d'où tu dictes tes lois à l'univers? Qui plantera pour toi ces bosquets délicieux où tu te reposes de la

chaleur du jour? Qui tissera pour toi ces tapis précieux, ces étoffes splendides qui ornent les lambris? Qui forgera pour toi les armes qui te défendent? Isolé, sans soutien, sans abri, tu erreras par le monde dévasté, victime réservée à l'avidité des bêtes fauves !... Souhaite plutôt que le nombre de tes sujets s'accroisse; leur concours est nécessaire pour subsister seulement !... »

Un éclair de raison traversa l'esprit de l'empereur, qui sourit à l'apologue; mais il devait plus tard coûter cher au philosophe d'avoir fait la leçon à son maître.

ADOLPHE ADERER.

LE CHANT DES SOURIS

Jusqu'à présent la souris, ce charmant et menu parasite de nos habitations, avait été considérée comme un animal prudent et silencieux. Il n'en est rien: à ce qu'il paraît, la souris est un animal chanteur; bien plus, elle est mélomane et se réunit à ses congénères pour organiser de véritables concerts.

Le docteur Bordier a été le premier à signaler aux zoologistes ce fait curieux. Un membre de la Société d'acclimatation, M. Brierre, vient de confirmer les observations du savant docteur sur le chant des souris.

Étant à Saint-Michel-sur-Héron (Vendée), il entendit, avec plusieurs témoins, des souris chanter. Les chants furent d'abord pris pour des sifflements de reptiles; mais ils venaient d'un vieux buffet contenant des souris. Les chants commençaient ordinairement le soir, au coucher du soleil.

Les ferrures du vieux meuble furent huilées, et les bois des portes frottés avec du savon sec, afin de pouvoir les ouvrir subitement et sans bruit. En s'y prenant ainsi, on vit les battements de la gorge d'une souris, laquelle faisait entendre un chant semblable à celui du roitelet, tenant son museau allongé et en l'air, comme un chien qui hurle. M. Brierre put saisir cette souris à la main; mais elle lui échappa, car il la serrait peu. Les chants se firent encore entendre pendant la nuit et les nuits suivantes.

Ce chant ne saurait être attribué à l'imitation de celui des serins, parce qu'il n'y avait pas d'oiseaux dans le voisinage.

D'autre part, le docteur Bordier a assisté à un véritable concert de souris. Les mignons animaux, dissimulés dans un vieux meuble, modulaient ensemble leur chanson, chacun avec des intonations différentes.

Attendons-nous à voir bientôt la souris s'élever au rang d'oiseau d'agrément, et venir disputer au serin ou au chardonneret sa place dans les volières dorées de nos maisons.

ÉT. LEROUX.

PENDRAGON [1]

XI

Au reste, quelles que soient vos pensées et les miennes sur cet article, je vous dirai, pour continuer mon histoire, qu'en revenant de la rive de l'Euphrate, où je venais de faire préparer la barque pontée, je fus très surpris et très inquiet en même temps de ne trouver au palais d'Amalec ni la princesse Drangiane ni sa nourrice Arachosie et la plupart de ses serviteurs ordinaires.

On m'avertit qu'elles venaient de partir pour le camp d'Héphestion, montées sur un char et accompagnées d'une suite nombreuse.

Je pensai en moi-même :

« Voilà bien le caractère des femmes! Elles n'ont jamais envie de faire que ce qu'on leur défend. Amalec donnerait tout ce qu'il possède en ce monde et même sa vie pour mettre sa fille hors de la portée des Macédoniens, et voilà que, sur la foi des prédictions de cette vieille sorcière d'Arachosie, l'enfant va se jeter juste en plein dans la gueule du loup! Malheureux père! »

Puis, continuant mes réflexions :

« Et moi, que vais-je faire? Fuir ou les suivre?.... Dans le doute, abstiens-toi, dit le sage.

» Fuir, est-ce s'abstenir? Assurément, c'est s'abstenir d'aller en avant, mais non d'aller en arrière. Et qui sait s'il est plus sûr d'aller en arrière qu'en avant, si l'on est moins tué à l'arrière-garde qu'à l'avant-garde?

» Si je fuis, on me poursuivra. Amalec lui-même me dénoncera, croyant que j'ai voulu emporter les diamants de sa fille. Les bateliers me trahiront, soit pour me dépouiller, soit pour faire leur cour au roi; je serai assassiné ou décapité, ce qui est désagréable à mon âge: car enfin je n'ai pas encore vingt-six ans, je me porte bien, et je ne demande qu'à vivre. Oh! grand Jupiter, inspire-moi ce que je dois faire! »

Jupiter eut sans doute pitié de moi, car je me sentis tout à coup rempli d'un courage et d'une confiance extraordinaires. Je ne sais comment toutes sortes de gais souvenirs et de folles espérances me revinrent à la pensée. Je me souvins que j'étais Athénien; que le premier chef de ma famille, Xénocrate, avait été vainqueur de Marathon, que mon père Méryon avait été tué à Chéronée en combattant près de moi, que si j'avais échappé au même sort pour devenir secrétaire et ami d'Alexandre, c'était sans doute par un dessein secret que les dieux avaient depuis longtemps sur moi; que la rencontre inattendue du Gaulois Pendragon, l'amitié que j'avais sentie pour lui tout d'abord, les prédictions obscures d'Amalec et beaucoup plus

1. Suite — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139 et 155.

claires de la vieille Arachosie m'annonçaient pour l'avenir de hautes destinées; que je serais bien sot, à mon âge, de craindre et de trembler pour ma vie comme un vieillard cacochyme; enfin je me décidai à rejoindre Drangiane et sa suite et à retourner au camp d'Héphestion.

Je n'eus pas plus tôt pris cette résolution courageuse que je choisis un des plus beaux chevaux d'Amalec et je partis au galop, espérant devancer la princesse.

Mais elle avait trop d'avance sur moi. J'arrivai juste à temps pour la voir descendre voilée de son char et se jeter dans les bras de son père sous les yeux des soldats macédoniens et d'Héphestion, étonné de son propre bonheur; car il ne croyait pas que Drangiane vînt sitôt se livrer dans ses mains.

Il se leva de table, car il buvait à pleine coupe avec ses compagnons, et s'avança vers Drangiane. Rouge de vin et animé comme il était, il voulut la prendre par la main et sans doute allait l'accueillir par un compliment soldatesque; mais elle recula, saisie de frayeur et peut-être de dégoût, et se plaça derrière Amalec.



Il fit le vide autour de lui. (P. 174, col. 1.)

Le grand prêtre chaldéen poussa un profond soupir, et dit tout haut :

« Oh! Baal, le plus grand des dieux, est-ce toi qui as voulu la perte de la race d'Assur? S'il te fallait une victime en expiation pour ton peuple, ne pouvais-tu te contenter de moi? »

Et comme Héphestion se rapprochait de Drangiane :

« Seigneur, s'écria-t-il, prends ma vie, mon palais, mes trésors, mais ne touche pas à ma fille! »

Le Macédonien se mit à rire et répliqua :

« Ta fille sera mon épouse et honorée comme une reine parmi toutes les reines de l'Asie!.... Vous, esclaves, emmenez Drangiane dans la tente qui lui a été préparée!

— Oh! mon père, dit-elle les yeux pleins de larmes, vais-je devenir l'épouse de ce soldat brutal? »

Je pensai, à part moi, qu'elle était bien venue se livrer elle-même et qu'il était un peu tard pour déplorer son malheur.

Ainsi donc, elle versait des larmes abondantes, la douce princesse, et déjà, malgré les efforts d'Arachosie et sa propre résistance, les femmes esclaves commençaient à l'entraîner vers la tente qui lui était réservée, sous les yeux d'Amalec indigné, mais sans armes, lorsque le son de la trompette retentit au loin dans la plaine et appela aux armes tout le camp.

Héphestion lui-même s'arma en toute hâte avec ses amis, monta à cheval et envoya quelques hommes à la découverte. Était-ce un parti de Perses ou de Chaldéens qui venait le surprendre? Était-ce l'avant-garde d'Alexandre, dont on n'avait pas de nouvelles depuis quelques jours? Était-ce Alexandre lui-même?

Dans l'incertitude, chacun regagna son rang en silence, et la princesse Drangiane elle-même revint près de son père sans que personne osât s'y opposer.

Pour moi, je ne sais quel obscur pressentiment me fit croire que l'événement qui se préparait ne pourrait être que favorable. Bientôt même, les trompettes se rapprochant rapidement, je reconnus la sonnerie des Enfants perdus de l'armée d'Alexandre, et je dis à Drangiane :

« Princesse, vous êtes sauvée! voilà Pendragon! »

A ces mots elle tomba à genoux avec Arachosie et remercia Baal.

Au même instant un cavalier qui devançait tous les autres, et dont le cheval sans bride, sans mors et sans étriers, semblait plus rapide que le vent, parut au détour de la route et presque en même temps arriva devant nous comme la foudre.

C'était lui. C'était le Gaulois Pendragon, monté sur Nedjed.

En le voyant, les Macédoniens poussèrent un long cri de joie : car pendant quelque temps après la bataille d'Arbèles on l'avait cru mort de ses blessures. Personne, pas même Alexandre, n'avait pris plus de part à la victoire. Puis, avant la fin, il avait tout à coup disparu avec une grande partie de sa troupe, et personne dans le camp d'Héphestion ne savait ce qu'il était devenu.

Pendragon mit pied à terre en même temps que le Macédonien, et tous deux échangèrent quelques mots de politesse militaire.

« Que faisiez-vous là? demanda le Gaulois d'un air étonné de l'appareil singulier qui remplissait le camp, du costume des prêtres chaldéens, des chars dorés, des vêtements somptueux et de tout ce que le vieil Amalec et sa fille avaient apporté au camp. On dirait un appareil de noces.

— C'est ma noce, en effet, que nous allons célébrer,

dit Héphestion, et voici ma fiancée. Tu viens à propos pour être témoin de mon mariage. »

Et de la main il désigna Drangiane muette et invisible sous son voile. Pendragon la regarda et tressaillit sans savoir pourquoi, car il ne la reconnut pas.

« Est-ce qu'elle est sans parents? demanda-t-il enfin. Un seigneur tel que toi, presque aussi puissant qu'un souverain, ne devrait épouser qu'une fille de roi.

— Voici mon futur beau-père! » dit Héphestion d'un air triomphant.

Amalec alors se retourna, et Pendragon le vit.

Au même instant le vieux Chaldéen s'écria :

« Oui, c'est ma fille Drangiane qu'Héphestion veut épouser, et qui ne peut sauver ma vie qu'à ce prix! Me reconnais-tu, Pendragon? Reconnais-tu ma fille? »

Mille sentiments passèrent à la fois comme un éclair sur le visage du fier Pendragon. De la main gauche il saisit Drangiane, de la droite il tira son cimeterre, et, d'un geste qui fit reculer tous les assistants, il se fit une large place dans la foule.

« Amalec, dit-il, suis-nous.

— Où me conduisez-vous? demanda Drangiane tremblante et joyeuse à la fois.

— A Babylone! »

Ce mot fut dit comme s'il eût été impossible de mettre obstacle au retour. Ce qui distinguait ce Gaulois parmi tous les hommes, c'est qu'il ne doutait jamais du succès, eût-il dû combattre tous les dieux réunis.

Ce jour-là, l'ennemi était moins redoutable, mais tout autre que lui n'aurait pas osé l'affronter. Héphestion avait quinze cents hommes sous ses ordres; il était l'ami intime, le confident et le favori d'Alexandre; Pendragon, au contraire, était seul, du moins pour le moment : car les Enfants perdus le suivaient au grand trot; mais ils étaient encore à mille pas de distance. On avait le temps de le tuer avant que ses amis pussent le secourir.

Il vit tout cela d'un coup d'œil et ne broncha pas.

Héphestion, stupéfait d'abord de tant de hardiesse, mit de son côté le sabre à la main et, suivi de ses officiers, voulut arrêter le Gaulois.

L'autre lâcha la main de Drangiane que je me hâtai, avec le secours d'Amalec, de faire monter sur son char. Le vieux Chaldéen y monta lui-même, et, prenant le fouet et les rênes, il allait tourner bride du côté de Babylone lorsque la belle Drangiane s'écria :

« Mon père, n'abandonnez pas celui qui va donner sa vie pour nous! »

Pendragon se retourna plein de joie et répliqua :

« Fille d'Assur, reste. Tu vas voir quel est l'homme à qui ton père t'a promise en mariage, et s'il saura te défendre contre tes ennemis. »



Le Macédonien roula dans la poussière. (P. 174, col. 1.)

En même temps il sauta d'un bond sur Nedjed, qui semblait l'écouter et l'attendre; il lui caressa la crinière de la main et dit :

« Nedjed, mon ami, mon frère, voici Drangiane. Toi et moi nous allons l'escorter jusqu'à Babylone. Je la mets sous ta garde! »

En même temps, soit qu'il eût fait un signe au bon cheval arabe, soit que l'animal généreux (son frère, comme il disait) eût compris le danger, il se mit à caracoler autour du char, et fit en un clin d'œil un vide si profond dans la foule qu'on aurait pu dans cet espace faire manœuvrer de front quatre chariots attelés chacun de quatre chevaux.

Puis il sonna du cor, et à ce signal les Enfants perdus, qui reconnurent leur chef, prirent le galop et s'avancèrent sur nous comme un ouragan.

Quant à moi, je restai immobile, attendant avec une curiosité pleine d'angoisse ce qui allait arriver : car Héphestion n'était pas de ceux qu'on brave impunément Outre qu'il était le plus intime ami d'Alexandre, il était renommé pour son courage et n'avait jamais reculé.

Au reste, il ne recula pas davantage ce jour-là. Il monta à cheval comme Pendragon et le chargea le sabre à la main.

Mais le Gaulois, qui s'y attendait, para le coup avec son cimeterre, saisit le Macédonien à la gorge et le renversa dans la poussière, pendant que l'intrépide Nedjed, se dressant sur ses pieds de derrière, abattit avec les pieds de devant l'autre cheval et le fit rouler par-dessus son maître.

Ce coup terrible remplit d'admiration et de frayeur tous les assistants.

Cependant quelques-uns des officiers d'Héphestion voulurent se jeter sur Pendragon et le percer de leurs javelines; mais le Gaulois, qui voyait accourir les siens, cria :

« Voici l'avant-garde d'Alexandre! A moi les Enfants perdus! »

A ces mots, tout le monde s'arrêta, croyant voir bientôt paraître Alexandre lui-même. Et qui sait quel châtiment il aurait infligé aux combattants! On se contenta donc de dégager et de relever Héphestion ensanglanté et meurtri de sa chute.

Il commandait en vain :

« Tuez-le! tuez-le! c'est un traître! c'est un assassin! »

L'un de ses officiers répondit .

« S'il est traître, on le verra bien tout à l'heure, et le roi en fera justice! Quant à le tuer, ce n'est pas facile. Si Héphestion veut recommencer, je m'offre volontiers à être son témoin. »

Ce sage discours fit rire tout le monde.

Pendant ce court échange de paroles et de coups, les Enfants perdus, lancés au triple galop et avertis par le son du cor du danger de leur chef, eurent le temps d'arriver et de se ranger en bataille derrière Pendragon.

Ils étaient trois cents, - les plus terribles coquins dont on ait jamais parlé depuis le déluge de Deucalion et de Pyrrha; les plus déterminés aussi, car ils ne faisaient pas plus de cas de leur propre vie que de celle d'autrui, et chacun d'eux l'aurait jouée aux dés pour un darique, pour un demi-darique, pour un quart de darique, pour rien, comme disait l'un d'eux, — pour le plaisir.

Le Gaulois commanda :

« Enfants! sabre au clair! »

Tous dégaînèrent à la fois.

Il regarda autour de lui, vit les chars des Babyloniens et le coffre de cèdre orné d'incrustations où se trouvaient les mille talents d'or qu'on avait apportés pour Héphestion.

« Qu'est-ce là? demanda-t-il en touchant avec dédain le coffre avec la pointe de son cimeterre.

— C'est la rançon de Babylone, » répondit Amalec, et il raconta en quelques mots ce qui s'était passé.

Le Gaulois éclata de rire.

« Comment! dit-il, pendant que mes braves Enfants perdus et moi nous avons couru trois semaines à la poursuite de l'ennemi sans prendre un seul jour de repos, cet Héphestion s'amuse à boire à pleine coupe le vin des Babyloniens et à prendre leur argent!.... Ah! par Teutatès! quand le général fait fortune, les soldats doivent faire fortune aussi. »

Puis, s'adressant aux Macédoniens d'Héphestion :

« Prenez ceci, je vous le donne! » dit-il.

Il descendit de cheval, ouvrit le coffre et répandit les dariques d'or sur le sable.

Et comme quelques-uns des Enfants perdus semblaient regarder ce trésor avec envie, il ajouta :

« Vous, camarades, n'y touchez pas; vous savez ce que j'ai promis. Pendragon n'a que sa parole! »

Un immense cri de joie s'éleva dans la foule. Tous les Macédoniens se précipitèrent sur les dariques en criant :

« Vive Pendragon! Le roi Alexandre est fils de Jupiter; mais Pendragon est le plus brave et le plus généreux des hommes. »

Pour lui, il salua les Macédoniens en souriant; puis, donnant à ses cavaliers le signal du départ, il quitta Nedjed pour monter sur le char de Drangiane et d'Amalec.

Les Enfants perdus l'accompagnèrent en deux haies jusqu'à Babylone.

Aussitôt qu'il fut monté sur le char, il se tourna vers Drangiane et demanda :

« Êtes-vous contente?

— Je suis fière de vous, répondit la princesse toujours invisible sous son voile, mais j'ai eu peur un instant quand je vous ai vu seul contre tant d'ennemis!

— Bah! répliqua Pendragon. Un contre cent, c'est mon habitude. Nous sommes tous faits comme cela sur les bords de la Garonne. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LES MONTAGNES DE SEL DU NEVADA

Les montagnes de sel gemme qu'on a découvertes en Amérique, dans l'État de Nevada, sur les bords du Ferry et du Virgin, peuvent passer pour une des curiosités de la nature. Leur sel a la dureté du marbre, et, comme les autres roches, il est traversé par des veines hétérogènes. Les blocs de sel qu'on en a détachés sont d'un gris sombre ; ils ressemblent à du granit ordinaire et renferment 92 pour 100 de sel pur.

Sur le versant ouest de la montagne, on a trouvé des lames de sel si transparentes qu'on lit commodément à travers des blocs de l'épaisseur de 14 ou 15 centimètres. Non loin de là, au nord, jaillit une source profonde, assez considérable, dont la teneur en sel dépasse celle de toutes les sources salines connues jusqu'à ce jour.

LA PÊCHE A LA LIGNE [1]

LE BARBEAU

Tel pays, telle pêche. Jamais plus grande vérité n'a été dite et ne doit frapper personne plus vivement que le jeune pêcheur. Le poisson dont nous nous occupons ici en est une preuve ; en France, presque tous nos fleuves et nos rivières contiennent le Barbeau ou Barbillon. Dans le Midi, les Cévennes, l'Aveyron et quelques autres cours d'eau, le Barbeau n'existe pas et y est remplacé par d'autres espèces de poissons blancs, les chondrostomes entre autres. Aucun de nos fleuves, malgré tout, n'en renferme d'aussi grands et en plus grande quantité que la Tamise à Londres et au-dessous.

Cette abondance dans ce fleuve comme dans certains des nôtres est justifiée par l'énorme quantité de détritus que charrie ce fleuve, dans une ville où rien ne réglemente la voirie à ce sujet. Le Barbeau y pullule ; mais il y est de si mauvaise qualité que les pêcheurs de profession eux-mêmes ne le mangent pas et l'abandonnent aux plus malheureux d'entre le peuple, et à Londres cette classe est nombreuse : le pêcheur amateur choisit un bateau qu'il loue pour la journée, et en même temps, moyennant un salaire convenu, un batelier qui s'engage à lui faire pêcher des Barbeaux. Celui-ci le conduit dans un endroit de lui seul connu dans le cours même de la Tamise, cet endroit étant amorcé par lui avec soin tous les jours au moyen de pain de croton bouilli dans l'eau.

Une fois les pêcheurs bien installés, le bateau bien amarré, on amorce les lignes avec de petits morceaux de pain et quelques petits restes de viande, soit poulet et autres débris, et alors commence une pêche merveilleuse de Barbeaux énormes que le batelier décroche, étend au fond du bateau et dépose en tas symétriquement sans donner de relâche au pêcheur, et ne se préoccupant que d'une seule chose, en faire tenir le plus possible dans l'espace qui lui reste.

Le pêcheur a le bras fatigué de cet exercice à se débattre avec ces Barbeaux qui ne lui laissent pas un instant de repos, revient à terre, paye le prix convenu, laisse le poisson qui n'a aucune valeur et est heureux d'une aussi belle pêche. On a pris près de Shepperton ou de Walton 150 livres de Barbeau en cinq heures, et une autre fois 280 livres du même poisson dans un jour entier ! Le plus gros de ces animaux pesait 15 livres et demie !

A Paris, le Barbillon existe aussi dans la Seine en grande partie ; il nous est difficile de dire si la nourriture qu'il y trouve diffère absolument de celle de la Tamise ; mais le fait est qu'on le recherche et qu'on le pêche très volontiers dans la traversée de la grande ville française ; il y faisait même, il y a quelques années, l'objet d'une pêche spéciale pour laquelle on était obligé d'obtenir une permission, et qui s'exécutait du haut de certains ponts. Les pêcheurs s'y installaient avec un moulinet d'assez grande dimension, sur lequel ils repliaient rapidement de très longues lignes qu'ils laissaient aller au fil de l'eau. Le Barbillon, voyant fuir devant lui le ver rouge ou le fromage de Gruyère qui couvrait l'hameçon, s'élançait gloutonnement sur cet esche, et se faisait d'autant mieux accrocher. J'ai vu faire au crépuscule du soir de superbes captures de ce genre.

Semblable au porc, auquel on est toujours amené à le comparer, le Barbeau est comme lui méchant, glouton et rageur ; c'est un poisson qui se défend bien, qui est très rusé et fantasque dans son appétit. Il est omnivore comme le cochon ; mais, comme lui, il prend aisément l'habitude de se nourrir de chair : c'est surtout chez lui une question de force, de vigueur et d'âge. Quoique ses mâchoires soient dépourvues de dents, son gosier en présente trois rangées un peu plus déchiquetées et déjà plus canines que celles de la gent moutonnière des carpes.

Aussi, quand il le peut, le Barbeau saisit-il les petits poissons imprudents qui passent à la portée de son boutoir !

Malgré sa voracité (car il ne dédaigne point de mordre sur les petits poissons qu'on lui offre comme esche), il est en revanche assez bon père; on affirme, mais nous avons bien de la peine à le croire, qu'il se donne la peine de recouvrir les œufs que sa femelle a pondus sur le sable. Cette action me semble incompatible avec les mœurs égoïstes, brutales et sauvages de cet animal, que je connais partout s'oc-

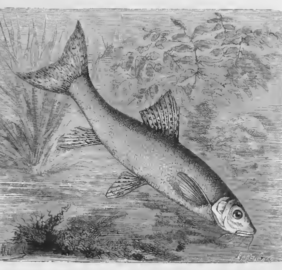
1. Voy. vol. V, page 350 ; vol. VI, pages 110 et 127 ; vol. VII, page 142 ; vol. VIII, page 207 ; vol. X, page 270 ; vol. XI, pages 206 et 302 ; vol. XV, page 32 et 96.

cupant de lui, partout et toujours, jamais des autres.

Le Barbeau ne porte pas pour rien ces lèvres charnues bordées d'un pli cartilagineux, moins solide cependant que chez le chondrostome, mais qui n'en constitue pas moins l'espèce de groin protractile au moyen duquel il passe sa vie à fouiller les sables, les vases et à retourner les pierres au fond des eaux. C'est un spectacle très curieux de voir, pendant que le Barbeau exécute cette fouille pour lui-même, les petits poissons attentifs, autour et derrière lui, à picorer les mêmes parties nutritives qu'il fait sortir du sol en le labourant. En quelque lieu qu'il soit, le Barbeau, toujours à l'éveil, se montre, même quand il est en troupe, un des poissons les plus ombrageux qui existent, et le plus craintif peut-être de tous ceux de nos eaux douces. Si la carpe entend le moindre bruit suspect, elle s'éloigne sans bruit; lui, au moindre bruit aussi, fuit d'un coup d'aile rapide. Cependant, singulier mélange de hardiesse et de timidité, il se glisse partout, il rampe, il avance, et le pêcheur le rencontre aussi bien dans les grands fonds d'eau que sur les bancs de sable, où sa dorsale est hors du liquide. C'est un des poissons les plus difficiles à observer, et cependant ses mœurs sont intéressantes; car, au milieu de ses sauts, et quand il est bien sûr de ne pas être vu, il se roule et se retourne sur lui-même contre le fond, paraissant prendre à cet exercice le plus grand plaisir. Au reste, c'est un animal rustique et dont la longévité est depuis longtemps connue, puisque Ausonius en dit :

« Tu melior pejore ævo : tibi contigit omni
» Spirantum ex numero non inlaudata senectus. »

Conformé comme il l'est, le Barbeau suce sa proie, et quand il a rencontré un ver, il le prend par un bout et ne le lâche pas avant qu'il soit arrivé à l'autre. Quand on veut le pêcher, il ne faut jamais se presser de le ferrer, il se prend bien tout seul; il ne faut que de la patience et du sang-froid. On le laisser jouer avec l'esche, faire danser la flotte jusqu'à ce qu'il l'entraîne et ait tout avalé, y compris l'hameçon; alors il est pris et bien pris, malgré sa courageuse défense; la nature grasse et cartilagineuse de sa bouche donne une telle assiette à l'hameçon, qu'il est bien rare qu'il se décroche; mais en revanche il est très habituel qu'il casse tout. C'est pour lui surtout qu'a été inventée la pêche dans les pelotes de terre grasse remplies d'asticots, une des meilleures méthodes, qui attire et fait monter les poissons de fond. En tête est toujours le Barbillon, pour lequel l'asticot présente un attrait irrésistible. C'est toujours lui qui éventre la boulette à coups de boutoir, et c'est souvent lui qui gobe la pelote d'asticots qui cache l'hameçon. Il est toujours patient dans sa défense et long à noyer.

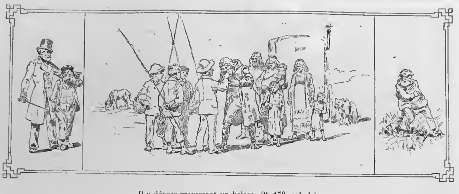


Le Barbeau ou Barbillon. (P. 175, col 1.)

C'est encore pour le Barbillon qu'ont été inventés par des pêcheurs ingénieux les jeux de différentes espèces, les grelots et autres engins semblables. Ce sont les plus gros qui s'y prennent le mieux. En revanche, quand l'eau est claire et transparente, le Barbeau voit de très loin et gagne le milieu de la rivière, où il est impossible de le suivre, et alors la pêche devient nulle; mais quand l'eau est jaunie et troublée par une légère crue, après une bonne pluie d'orage, alors le succès est à peu près certain. Le Barbillon, dans ce cas, approche des rives, vient fouiller les gazons que l'eau recouvre nouvellement, et y cherche les vers dont il est très friand.

Un dernier mot pour finir. Ce poisson étant un animal défiant, comme nous l'avons dit, est ami du demi-jour et fait ses promenades et ses expéditions la nuit. Il craint donc la foule, le bruit, le grand jour, le soleil... Pêchez-le donc la nuit, le soir ou de grand matin, pourvu que vous ne contrevenicz pas aux règlements sur la pêche; tout est là!. . Forte ligne; forts hameçons, mais très petits; forte patience. le barbillon est au bout!

H. DE LA BLANCHERE.



Il y déposa gravement un baiser. (P. 179, col. 1.)

GRAND-PÈRE[1]

XIX

Une aventure.

Le jeudi, bien avant sept heures, j'étais sur le pas de la porte, mon filet sur le dos, ma ligne à la main.

Dès que les trois autres parurent, je courus à eux, et mon premier mot fut : « J'ai dans mon filet...

— Pchiit ! siffla Camus, en me faisant avec la main un signe qui commandait le silence. On ne dit rien jusque là-bas... pour le plaisir de la surprise, tu comprends? »

A quelque distance de Montigny, il y a un petit lavoir de l'autre côté de l'Indre ; un sentier qui serpente à travers les prés, conduit du lavoir à une ferme que l'on voit, entourée de meules de blé et d'ormeaux, dans la plaine.

Camus, qui marchait en ce moment de quelques pas en avant, se retourna vers nous et nous fit signe de nous taire.

Alors, nous entendîmes distinctement, derrière les arbres de l'autre rive, la voix d'un enfant qui poussait des cris de détresse.

Presque aussitôt, nous vîmes déboucher près du lavoir, dans l'espace découvert, une petite fille en jupon rouge, avec un mouchoir de couleur noué en fanchon sur la tête. Elle courait de toute la vitesse de ses petites jambes nues. D'où nous étions, on voyait très bien qu'elle portait sur son dos des paniers et des corbeilles.

Presque aussitôt apparurent deux petits paysans qui couraient de toutes leurs forces après la petite fille. L'haleine lui manqua probablement : car elle s'arrêta brusquement, porta sa main gauche à sa poitrine et tendit la main droite du côté de ses persécuteurs, comme pour implorer leur pitié.

Les paniers et les corbeilles roulèrent pêle-mêle dans l'herbe.

Le premier arrivé des petits paysans se mit à frapper brutalement la petite fille, l'autre s'amusa à disperser les paniers et les corbeilles à grands coups de pied.

Camus se fit de ses deux mains un porte-voix et cria de toutes ses forces : « Voulez-vous bien la laisser ! »

La petite fille et les deux garçons se tournèrent de notre côté.

L'un des deux polissons s'avança jusqu'au bord de l'eau et cria d'un air narquois : « Vous dites ?

— Voulez-vous laisser cette petite tranquille ! » répéta Camus d'une voix tremblante d'indignation.

Pour toute réponse, le drôle adressa à Camus un geste grossier, et se remit à frapper la petite marchande de paniers.

Camus jeta sa ligne, déposa ses provisions par terre, et se déchaussa vivement. Ayant retroussé son pantalon jusqu'au-dessus du genou, il se lança dans l'Indre, sans l'ombre d'hésitation. En voilà un qui ne perdait pas son temps en paroles !

La générosité, le courage, la résolution, sont de ces

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145 et 161.

choses grandes et simples que tout le monde comprend ; aussi mon cœur fut tout remué de ce que je voyais.

« Mais il va être seul contre deux ! » m'écriai-je en jetant ma ligne et mes provisions. En un clin d'œil je fus assis sur le sable, et mes doigts tremblants se mirent en devoir de dénouer les cordons de mes souliers.

« Non, Jousserand, pas toi, s'écria Joubert, tu ne connais pas le gué, et tu pourrais te noyer ; voilà Thouin qui est prêt sois tranquille, à eux deux ils ne craignent personne »

Thouin venait d'entrer dans l'eau à son tour.

Les deux paysans affectèrent d'abord de faire bonne contenance. Quand Camus eut dépassé le milieu de la rivière, ils commencèrent à chercher des pierres pour les lui lancer ; par bonheur, il n'y avait que du sable en cet endroit-là.

Sans regarder derrière lui, pour voir s'il était soutenu, Camus fit quelques pas en courant, à l'endroit où l'eau était basse près du lavoir, et fondit sur le paysan numéro 1 ; quelle merveilleuse poussée ! le paysan numéro 1 s'étala les quatre fers en l'air, en poussant des cris de pourceau qu'on égorge.

Le paysan numéro 2, pendant que l'autre geignait sur le sol, s'approcha par derrière. Mais Camus fit volte-face, et le saisit à bras le corps. Ils paraissaient tous deux d'égale force. Seulement le paysan cherchait à prendre un avantage déloyal, en marchant sur les pieds de Camus, avec ses gros souliers ferrés.

« Canaille ! » marmotta Joubert entre ses dents. Presque aussitôt après, il s'écria. « Oh ! la bonne farce ! » Le polisson numéro 1 venait de se relever et fuyait à toutes jambes dans la campagne, sans attendre son camarade, sans même tourner la tête

Camus ayant donné adroitement un croc-en-jambe au polisson numéro 2, tous les deux roulèrent sur le sable, Camus par-dessus l'autre, au moment où Thouin arrivait sur le champ de bataille.

Thouin se croisa les bras.

Camus se releva vivement, et le numéro 2, ramassé sur lui-même, pour présenter moins de surface à l'adversaire, avait l'air d'un cloporte qui fait la boule. Il s'était couvert la figure de ses deux bras, et semblait décidé à attendre là des jours meilleurs.

Thouin et Camus riaient à se tordre ; Joubert, le corps courbé en deux, trépignait sur place, en se frappant les genoux de ses deux mains, à intervalles réguliers ; moi, je me roulais sur l'herbe.

Le cloporte finit par comprendre qu'il avait affaire à des ennemis généreux, tout d'un coup, il remua les pattes, et se releva d'un bond pour fuir ; par malheur, il butta contre une motte de terre et retomba à quatre pattes ; l'élan était si vigoureusement donné qu'il ne put se relever tout de suite, et, bien malgré lui, courut à quatre pattes, l'espace d'une douzaine de pas.

Quand il eut retrouvé son équilibre, il se mit à arpenter les prés sans demander son reste. Son camarade, qui l'attendait à bonne distance, sur le talus d'un fossé, montrait le poing aux deux vainqueurs, et aboyait de loin, comme les chiens de berger.

Camus et Thouin nous tournaient le dos ; mais au mouvement saccadé de leurs épaules on voyait bien qu'ils continuaient de rire. La petite marchande de paniers, voyant ses ennemis en fuite, avait fini par rire aussi ; elle avait un joli petit rire frais et enfantin que nous entendions très bien. Joubert secouait la tête, comme quelqu'un qui se dit : « Je ne veux plus rire » ; mais il repartait de plus belle, ce qui m'ôtait la force de me relever, parce que le fou rire me reprenait à chacune de ses rechutes.

A la fin, Thouin et Camus s'approchèrent de la petite fille et se mirent à lui parler, puis à lui faire des signes, comme si elle eût été sourde-muette. Ils ramassèrent ses paniers et ses corbeilles, et l'aidèrent à les replacer sur son dos et sur ses épaules.

« Il ne faudrait pas la laisser là, dis-je à Joubert, parce que les deux mauvais drôles pourraient revenir et se venger sur elle. »

On aurait cru vraiment que Camus, de l'autre côté de la rivière, avait entendu mes paroles. Ayant passé à Thouin le chapelet de paniers et de corbeilles, il prit la petite fille dans ses bras, et repassa l'Indre, aussi lestement que s'il avait porté une plume

La petite fille était très brune, avec de grands yeux noirs et une mine de petit chat moitié espiègle, moitié effarouchée.

« J'ai cru comprendre que ses parents marchent devant nous, dit Camus, en manière d'explication ; mais je ne devine pas ce qu'elle pouvait faire toute seule de l'autre côté de l'eau. Elle ne parle pas français, et je ne comprends rien du tout à ce qu'elle dit.

— On l'avait peut-être envoyée par le pont de bois, pour vendre quelque chose au château de Busserolles, suggéra Joubert.

— C'est possible, » dit Camus Prenant la petite fille par la main, il la fit monter sur une éminence d'où l'on découvrait le château par-dessus les saules. Alors, touchant les paniers, puis indiquant le château, il fit un signe de tête très expressif.

La petite fille hocha vivement la tête, à plusieurs reprises, en signe d'affirmation.

« Papa, là-bas ? » reprit Camus en désignant du geste la route que nous suivions.

Nouveaux hochements de tête. Ensuite la petite fille se frappa un petit coup sur la poitrine pour indiquer qu'il s'agissait d'elle

« Bon ! dit Camus en riant, et puis ? »

Alors, d'un geste très gracieux, elle indiqua le cours de la rivière, puis brusquement ramena son bras de droite à gauche.

« Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ? » demanda Camus en nous regardant tous successivement.

J'eus l'audace de suggérer une explication : « Elle devait probablement suivre la rivière jusqu'au premier pont pour y rejoindre sa famille.

— Tu as raison, me dit Camus en me donnant une

petite tape d'amitié sur l'épaule. Alors nous allons la conduire jusqu'au pont de Bréval. »

Au détour que fait le chemin, avant d'arriver au pont de Bréval, mon cœur battit d'orgueil. Mon explication était la bonne. Une famille de bohémiens était tranquillement étendue sous les peupliers, sauf une femme, la mère de la petite fille probablement, qui avait traversé le pont, et, debout de l'autre côté, regardait d'un air inquiet dans la plaine.

La petite fille poussa une sorte de modulation aiguë et se mit à courir devant nous; aussitôt la mère accourut, et les autres se dressèrent paresseusement sur le coude. Quand nous arrivâmes au milieu d'eux, ils se levèrent tous, et le plus âgé de la bande ôta poliment son chapeau, et nous adressa un salut qui ne manquait ni de grâce ni de courtoisie.

Dans une langue inconnue qui me parut mélodieuse quoique un peu gutturale, la petite fille, avec accompagnement de gestes, terminait en ce moment le récit de son aventure. Sans s'interrompre, elle se tourna vers nous, fit quelques pas, et saisit Camus par la main gauche.


Le festin fut très gai. (P. 179, col. 2.)

Le père, s'avançant gravement, s'inclina avec la dignité d'un prince, du moins à ce qu'il me sembla, et fit une chose que je n'avais encore vu faire à personne, et qui me causa une vive impression.

Il prit délicatement la main droite de Camus, et la posa sur son cœur, et ensuite y déposa gravement un baiser en signe de reconnaissance.

Cet hommage solennel, rendu par un homme d'âge à la vaillance et à la générosité de mon camarade, m'émut profondément, parce qu'il donnait une sorte de consécration visible et palpable aux sentiments un peu vagues que j'avais conçus moi-même, quand il s'était lancé en vrai chevalier au secours du faible opprimé.

« Allons pêcher, » dit vivement Camus, que cette mise en scène avait plutôt gêné que flatté.

Tous les membres de la famille nous adressèrent au départ, avec accompagnement de signes de tête, de larges sourires, qui découvraient des dents aussi blanches que du lait.

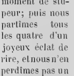
Je n'ai jamais revu ni l'héroïne de l'aventure, ni personne de sa famille; je n'ai jamais su à quelle race ces gens pouvaient appartenir : car je les ai appelés bohémiens, faute de savoir quel nom leur donner; et si l'aventure elle-même est restée gravée dans mon souvenir, c'est à cause du geste presque royal de cet homme à barbe grisonnante, qui précisait et traduisait d'une manière si frappante mes propres sentiments.

XX

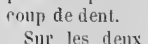
Quelques idées nouvelles. — Visite au château de Busserolles

La pêche fut-elle abondante? J'avoue franchement que je ne m'en souviens plus. L'essentiel en effet, pour moi, n'était pas de prendre beaucoup de goujons, mais d'être là, sous les grands arbres, en compagnie des trois autres. Le festin fut très gai, d'autant plus gai qu'il nous arriva une petite mésaventure; or chacun sait qu'il n'y a rien de plus amusant que les petites mésaventures, lorsque l'on est, comme nous étions, en humeur de tout prendre par le bon côté.

Quand le moment fut venu d'ouvrir les filets et les bissacs, il se trouva que trois d'entre nous avaient apporté du veau.



Il y eut un moment de stupeur; puis nous partîmes tous les quatre d'un joyeux éclat de rire, et nous n'en perdîmes pas un coup de dent.



Sur les deux heures, j'entendis derrière moi comme des pas étouffés dans l'herbe; mais mon bouchon venait de remuer, et pour rien au monde je n'aurais levé les yeux en ce moment-là.

« Ça mord-il? » dit une voix que j'aurais reconnue entre mille. C'était la voix d'une personne qui n'avait plus une seule dent. Je me dis tout de suite : « Qu'est-ce que le père Pilois vient faire par ici? »

« Ah! ah! dit Camus, vous voilà donc de ces côtés-ci, père Pilois?

— Oui, oui, me voilà de ces côtés-ci; il fait joliment bon sous les arbres. On ne peut pas toujours travailler, n'est-ce pas; alors on *broutille* un peu, à la fraîche. Je vais donner un coup de pied jusqu'à l'oseraie de Mesureux, pour voir si les osiers ne seront pas bientôt bons à couper. Bonne pêche! c'est-à-dire, non, pas bonne pêche! les pêcheurs et les chasseurs n'aiment pas qu'on leur souhaite bonne chance.

— Il va à l'oseraie comme moi! dit Joubert, aussitôt que le père Pilois ne fut plus à portée de nous entendre.

— Comment ça? lui demanda Camus, tout en attrapant une sauterelle pour en faire une amorce.

— C'est un vieux malin, répondit Joubert; je

parierais qu'il a tendu des lignes aux bons endroits et qu'il vient y jeter un coup d'œil. »

Il me vint aussitôt une autre idée que je gardai pour moi, ne sachant pas ce qu'en pourraient penser mes camarades.

Je supposai que Pilois avait été envoyé par mon grand-père, pour voir ce que nous devenions. Comme je connaissais bien mon grand-père, je n'eus pas un instant l'idée qu'il pût me soupçonner d'abuser de la liberté qu'il m'avait accordée ; seulement, comme nous étions encore bien jeunes, mes camarades et moi, pour être absolument abandonnés à nos seules ressources, il avait chargé Pilois de voir si tout se passait bien. Cher grand-père ! son jardin avait grand besoin des soins de Pilois, ayant été un peu négligé ces temps derniers, parce que Pilois avait autre chose à faire ; et par pure bonté il sacrifiait plusieurs heures du travail de Pilois.

Trois quarts d'heure plus tard, nous vîmes repasser Pilois. Il marchait les jambes écartées, le chapeau rejeté en arrière, tenant un brin d'osier entre ses gencives, et toute une botte d'osier dans sa main droite, qu'il avait repliée derrière son dos.

Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Ce grand luxe d'osier confirma Joubert dans son idée, et moi dans la mienne.

« T'es-tu bien amusé ? me demanda mon grand-père.

— Et ce déjeuner ? » me demanda Brigitte.

Je répondis à mon grand-père que je m'étais « énormément » amusé, et à Brigitte que le déjeuner avait été excellent.

Mon grand-père, toujours patient, ne me pressa pas davantage sur le moment. Il savait très bien que le récit d'une journée si bien remplie ne viendrait pas de but en blanc et sur une simple question. Généralement, quand on a trop de choses à dire, on ne dit rien d'abord, parce qu'on ne sait réellement par où commencer. Les confidences coulent plus tard, d'elles-mêmes, à flots pressés, quand le moment est venu. Mon bon grand-père savait tout cela ; aussi se contenta-t-il, pour le moment, de hocher la tête en souriant et de se frotter les mains.

Brigitte, toujours impatiente, voulut absolument connaître le menu, sur l'heure. Comme j'avais la tête pleine de détails plus importants, et que réellement, à part le veau, je ne me souvenais pas très bien de ce que nous avions mangé, son insistance me donna un peu d'humeur, et j'eus la malice de lui dire que trois d'entre nous avaient apporté du veau !

Elle s'en prit aussitôt à mon grand-père, qui n'avait pas voulu entendre parler d'une demi-langue fourrée ou d'un jambonneau.

« Mais puisque nous avons bien déjeuné tout de même ! lui dis-je pour détourner l'orage de la tête de mon grand-père.

— C'est impossible, » répliqua-t-elle sèchement. Alors elle reprit ses doléances au point où elle les avait laissées, et ne consentit à s'apaiser un peu que quand je lui dis : « Notre veau était meilleur que celui des autres : les autres n'avaient pas apporté de la rouelle. »

Il faut croire que le grand air m'avait furieusement aiguisé l'appétit : car j'engloutis mon potage sans rien dire, avec la voracité d'un loup, si tant est que les loups engloutissent du potage ; ce serait un point d'histoire naturelle à éclaircir.

« Au moins tu ne pignoches pas, me dit Brigitte, c'est toujours ça ! »

Quand ma voracité se fut un peu calmée, j'entrepris de raconter à mon grand-père la belle conduite de Camus.

« Je les connais, » s'écria Brigitte, au moment où je parlais de la brutalité des deux petits paysans.

Comme je continuais mon récit, sans tenir compte de son interruption, elle revint à la charge :

« Je les connais, ce sont les Panicaut. »

Elle me réduisit au désespoir en nous forçant, mon grand-père et moi, à écouter le récit des méfaits des Panicaut. J'avais baissé le nez sur mon assiette ; je sentais que j'allais bouder, dire quelque chose de désagréable à Brigitte, redevenir enfin ce que j'avais été si longtemps, après avoir fermement espéré que cela était fini à tout jamais.

Je commençais à m'agiter sur ma chaise, et à témoigner mon impatience à grand renfort de haussements d'épaules, lorsque Brigitte termina ses divagations en disant : « Je préviendrai leur mère, la première fois que je la verrai au marché ! »

Là-dessus, elle se tut pour me permettre de continuer mon récit ; mais je n'étais plus en humeur de parler. Je fis exprès de pignocher, en gardant un silence boudeur.

Elle retourna à la cuisine en grommelant je ne sais quoi. Resté seul avec mon grand-père, j'eus honte d'avoir montré un si mauvais caractère ; je n'osais plus lever les yeux, et je ne savais plus comment reprendre mon récit.

« Pauvre petite fille ! dit mon grand-père, d'un ton de douce pitié.

— Heureusement que Camus était là, » repris-je avec feu. Mon grand-père avait trouvé juste le mot qui devait me tirer de ma bouderie et de mon embarras.

Alors je racontai de point en point ce que Camus avait fait, et la récompense qu'il avait reçue.

Pendant que je parlais, Brigitte était rentrée dans la salle à manger, poussée par la curiosité. J'étais tellement captivé par mon propre récit que je ne m'en étais pas aperçu. Je bondis presque sur ma chaise, en l'entendant dire, derrière mon dos, avec l'accent du plus profond mépris :

« Tous ces bohémiens-là... »

Je me retournai brusquement.

Il faut croire que mon grand-père lui fit des signes, et même des signes impérieux, car elle s'arrêta tout court, et termina sa phrase sur un ton tout différent.

« ..... sont marchands de paniers ou étameurs de casseroles. »

Là-dessus, elle quitta la salle à manger en frappant violemment la porte derrière elle.

Je regardai mon grand-père d'un air étonné. Il haussa légèrement les épaules, comme pour me dire : « Il faut la prendre comme elle est. »

Je hochai la tête d'un air profond et je dis : « Marchands de paniers ou étameurs de casseroles, cela m'est bien égal. Tout ce que je sais, c'est que j'aurais bien voulu être à la place de Camus.

— Et moi, dit mon grand-père, j'aurais été très heureux et très fier de t'y voir. »

A la bonne heure, voilà qui est parler! Cette parole de mon grand-père pénétra profondément dans mon cœur, et y remua des sentiments qui n'étaient pas vulgaires.

Mon grand-père en savait évidemment plus long que Brigitte sur le compte des bohémiens ; il aurait pu, s'il l'eût voulu, me faire comprendre que l'homme à la barbe grisonnante, qui avait des manières quasi royales, venait peut-être de voler une poule dans la ferme, au moment même où il excitait en moi un si vif enthousiasme. A quoi bon ?

Mon grand-père savait bien que l'admiration et l'enthousiasme, dans le cœur d'un enfant comme dans celui d'un homme, peuvent opérer des prodiges. Il aima mieux laisser incomplètes mes notions sur les bohémiens que de gâter mon petit roman de chevalerie : les romans de chevalerie ont du bon.



Il prit la petite fille dans ses bras. (P. 178, col. 2.)

Pendant mon absence, M. le comte de Vauroyer était venu causer et faire sa partie de dominos avec mon grand-père. Il nous avait invités à passer la journée du jeudi suivant au château de Busserolles. Huit jours seulement plus tôt, cette nouvelle m'eût fait bondir de joie ; ce jour-là, elle me causa une sorte de désappointement mélangé d'inquiétude. Avec les autres, nous étions presque convenus de faire encore une partie de pêche ; outre le désappointement de manquer la partie, je ressentis un malaise vague, qui pouvait bien être de la jalousie, en songeant que les deux autres passeraient toute la journée avec Camus, pendant que je m'ennuierais à Busserolles.

Car je m'ennuierais, c'était bien décidé dans ma tête. J'avais le défaut à cette époque d'être excessif en tout, et de ne voir jamais que l'objet de ma passion présente. Ma passion présente, c'était l'amitié de Camus, tout ce qui n'était pas Camus m'était ou odieux ou indifférent.

Mon grand-père parut ne pas s'en apercevoir et voulut bien ne pas remarquer mon air grognon.

J'avais presque les larmes aux yeux quand j'annonçai à Camus que je passerais le jeudi suivant à Busserolles.

« Tu n'es pas à plaindre, mon gaillard, me dit-il en me tapant sur l'épaule. On dit que les jardins de Busserolles sont les plus beaux de tout le pays. Tu

regarderas cela de tous tes yeux et tu me diras ce qui en est. Mon père aimerait bien à visiter le potager; mais il ne veut pas demander la permission, parce que le jardinier en chef est un monsieur tout raide, qui fait sa tête avec le monde. »

Je fus un peu consolé à l'idée que si je ne passais pas la journée avec Camus, j'aurais du moins l'occasion de faire quelque chose qui pût lui être agréable.

La vanité m'aida grandement aussi à prendre en patience le plaisir que j'avais en perspective. N'allait pas qui voulait au château de Busserolles, et sauf M. le maire et M. le curé, aucun des habitants de Montigny n'avait jamais été invité à y passer la journée. Ce fut Brigitte qui me donna ce renseignement. Cette invitation lui avait troublé la cervelle; à tout bout de champ, elle prenait des airs importants et réfléchis pour m'expliquer ce que j'aurais à faire, et comment il faudrait me tenir.

Une fois pénétré de cette idée que le seul fait d'aller à Busserolles sur invitation, vous donnait une grande importance sociale, je ne perdis aucune occasion de raconter la chose à droite et à gauche, ce qui me valut, par parenthèse, deux ou trois bonnes rebuffades, parfaitement méritées.

Faligan prit la chose du bon côté, et me dit avec un regard de profonde admiration: « Diable! tu as de la chance d'aller au château de Busserolles; le comte a de fameux petits chevaux. Tu me diras si c'est vrai qu'ils sont logés dans des chambres, comme des personnes. »

Avec une aimable condescendance, je lui promis de faire sa commission. Volontiers, si je n'avais été retenu par les rebuffades que j'avais reçues sans m'en vanter, j'aurais fait le tour de la classe, et j'aurais demandé à chacun des écoliers ses commissions pour Busserolles.

Joubert me chargea formellement d'aller voir le bélier hydraulique que le comte avait fait construire pour faire monter l'eau de l'Indre dans toute sa propriété. Thoum me recommanda ironiquement de ne pas tacher la nappe. Ce n'était qu'une plaisanterie, mais cette plaisanterie me poursuivit jusqu'au jeudi. Ce devait être une chose si honteuse et si terrible que de tacher la nappe d'un comte!

Le jeudi, sur les dix heures, comme Brigitte me faisait ses dernières recommandatio s en achevant ma toilette, un léger bruit de roues se fit entendre sous ma fenêtre; le bruit de roues cessa aussitôt, et l'on n'entendit plus sur la terre durcie que le martellement des sabots d'un cheval qui s'impatientait.

Je soulevai le rideau, et mon cœur se gonfla d'orgueil en voyant que tous les voisins étaient sur leurs portes ou à leurs fenêtres, les regards fixés sur une jolie victoria, légère comme une plume, sur un beau cheval de race qui donnait de grands coups de tête, et sur un cocher en livrée qui se tenait tout raide sur son siège.

Aussitôt que grand-père fut prêt, nous descendîmes. Je ne sentais plus, comme on dit, la terre sous mes pieds; mais mon exaltation se calma subitement quand je vis le cocher de tout près. Il salua respectueusement mon grand-père; mais moi, il me regarda d'un air si hautain et si sévère, que je me sentis devenir subitement tout petit, tout petit. Je montai en voiture persuadé que je tacherais la nappe. Aussi, quand la voiture tourna du côté du pont, je jetai un regard de sincère regret du côté où mes camarades allaient tant s'amuser sans moi.

Le mouvement rapide de la voiture me tira de mon abattement, mais j'y retombai dès que nous eûmes franchi la grille du château

Pour les enfants tout est grand, même les choses petites, celles qui sont réellement grandes leur paraissent colossales.

Le vestibule pavé de mosaïque me parut aussi grand qu'une église, et le monsieur silencieux qui prit nos pardessus me fit l'effet d'un bedeau qui préside à des funérailles solennelles.

Du vestibule on passait dans une enfilade de pièces qui n'en finissaient point; nous rencontrâmes une dame à qui mon grand-père fit un petit signe de tête: j'appris plus tard que c'était une femme de chambre. Quelques pas plus loin, une autre dame, un autre petit signe de mon grand-père encore une femme de chambre. Ah! cette fois, cette belle dame, c'est la comtesse. Point du tout; mon grand-père passe sans s'arrêter, se contentant de s'incliner, c'est la gouvernante de Mlle Louise; car il y a une Mlle Louise de Vauroyer, qui est une jeune personne de trois ans.

Au moment où je me demande si nous allons encore rencontrer beaucoup de dames, une femme de chambre ouvre une porte et annonce « Monsieur Jousserand. »

Nous tombons au beau milieu de toute une société de messieurs et de dames, dans un salon tout tapissé de glaces, dont les deux portes-fenêtres donnent sur une terrasse dallée.

Je me sens si infime et si perdu que je me raccroche en désespéré à la redingote de mon grand-père.

Le comte vient à nous, serre la main à mon grand-père, et me dit quelques mots de bienvenue auxquels je réponds par un profond silence. Mme la comtesse se lève, donne la main à mon grand-père, et lui dit beaucoup de choses aimables et respectueuses. Elle m'aperçut, et me passa doucement la main sur la joue.

Ensuite on présente à mon grand-père plusieurs messieurs qui sont des amis du comte, et deux dames, qui sont les sœurs de la comtesse

Mon grand-père est étonnant. Il est vêtu tout simplement, à l'ancienne mode, et cependant l'on dirait qu'il a toujours vécu dans un château, au milieu des glaces, des dorures et des lustres de cristal. Sauf une nuance de galanterie respectueuse envers les dames, il a absolument le même air calme et souriant que dans notre petite maison. Malgré mon trouble, je ne puis m'empêcher de remarquer de quel respect on l'entoure, et comme on semble heureux de le recevoir.

Quand je songe à la première journée que j'ai passée au château, voici ce que j'y trouve : d'abord une grosse tache sur la nappe, mais personne n'y fait attention ; deux crises d'étranglement causées, l'une par un os de poulet, l'autre par le contenu du rince-bouche, dont j'avale une gorgée, et cependant mon grand-père m'avait bien prévenu ; une profonde reconnaissance pour Mlle Louise, qui n'a pas repoussé mes avances ; pour Mme la comtesse, qui m'a donné des images à regarder pendant que les messieurs jouaient au billard ; pour M. le comte, qui m'a permis, sans que je le lui aie demandé, de me promener sur la pelouse et dans les jardins. J'ai donc pu les examiner à mon aise, pour en faire à Camus une fidèle description. J'irais bien voir le potager ; mais je ne sais pas où il est, et je n'ose pas le demander aux domestiques qui vont et viennent d'un air grave, comme s'ils accomplissaient les rites mystérieux de la religion du silence. Du bélier hydraulique, je n'ose souffler mot ; la crainte respectueuse que m'inspire le cocher m'empêche d'aller rôder du côté des écuries que j'aperçois à gauche ; si j'en juge par l'élégance de l'extérieur, il est bien possible que Faligan ait raison, et que les chevaux de M. le comte soient logés dans des chambres, comme des personnes.

Mon grand-père s'excuse sur son grand âge de rester à dîner. On fait atteler sur les cinq heures, et nous reprenons le chemin de Montigny.

Nous ne disions rien, et je réfléchissais.

Étais-je pleinement satisfait de mon expédition ? C'est une question à laquelle il m'aurait été difficile de répondre d'un seul mot. J'étais content de revenir chez nous, et j'étais content d'être allé là-bas.

Le bavardage familier de Brigitte me reposerait du silence solennel des grands domestiques. Je brûlais du désir d'être dans notre petit jardin, pour y faire une douzaine de gambades et de culbutes, et pour y crier à mon aise.

« Enfin, me dis-je à moi-même, voudrais-tu n'y avoir pas été ? « Et sans hésitation je me répondis : « non ! »

Car je rapportais de là-bas quelque chose que je n'aurais pas trouvé ailleurs : d'abord, un redoublement d'admiration pour mon grand-père, à cause du respect que tout ce monde bien élevé lui avait montré ; je suis comme cela, moi, j'aime que l'on encense mes idoles. Et puis, je venais seulement de comprendre pourquoi mon grand-père me disait quelquefois : « Voilà une chose qu'un enfant bien élevé ne doit pas faire. » Grand-père, quand il était petit garçon, avait dû être bien élevé, pour se trouver si facilement sur le pied d'égalité avec des gens bien élevés.

La troisième chose que je rapportais du château, c'était l'autorisation pour le père de Camus de visiter les jardins et le potager de Busserolles, toutes les fois qu'il le voudrait.

Voici comment les choses s'étaient passées.

A un moment où les messieurs causaient entre eux, en jouant au billard, M. le comte, je ne sais à propos de quoi, dit qu'il cherchait un jardinier en chef, parce qu'il avait été obligé de renvoyer le sien.

Je pensai aussitôt : Le père de Camus sera bien content d'apprendre cela ; maintenant, il osera demander la permission de venir.

Je m'étais remis à regarder des images, lorsque l'idée me vint de demander tout de suite cette permission.

Grand-père, assis sur une des banquettes de velours, marquait les points des joueurs.

Je me glissai tout doucement jusqu'auprès de lui, et je le priai, tout bas, de parler à M. le comte.

M. le comte, qui ne jouait pas en ce moment, s'approcha de nous en souriant, et dit :

« Des secrets ?

— Oui, monsieur le comte, » répondit mon grand-père. Alors, me poussant doucement vers M. le comte, il me dit : « Parle toi-même. »

J'exposai ma requête à M. le comte, qui me dit aussitôt : « Toutes les fois qu'il voudra. »

Voilà ce que j'emportais de Busserolles, sans compter un énorme sac de bonbons.

A suivre. J. GIRARDIN

LE PAYS DES TURCOMANS

L'Asie centrale est devenue de nos jours le but de l'ambitieuse rivalité des Russes et des Anglais. Pendant que ces derniers combattent, depuis bientôt trois ans, pour conquérir l'Afghanistan et le rattacher à leur empire des Indes, les Moscovites s'avancent à pas de géant dans les plaines et les vallées du Turkestan. Tous les fiers khanats, naguère inaccessibles aux Européens, Khiva, Boukhara, Khokand, reconnaissent aujourd'hui la suprématie du tsar. Une seule partie de cette vaste région a jusqu'ici échappé à la domination russe : c'est le pays des Turcomans, vaste steppe de sable, parsemée d'oasis fertiles, qui s'étend au nord de la Perse, entre la Caspienne et l'Oxus.

L'année dernière, profitant des embarras suscités à l'Angleterre par la farouche attitude des Afghans, les Russes tentèrent de s'emparer enfin du pays des Turcomans. Une expédition partit de Tchikisliar sur la Caspienne, dans le but de pousser jusqu'à Merv,

capitale des Tekkés, la plus puissante des tribus turcomanes. Cette expédition ne fut pas heureuse; l'armée, arrêtée devant les murs de terre d'Abiverd, dut battre en retraite après avoir subi des pertes énormes, et ne regagna qu'avec peine le territoire russe.

Cet échec a été douloureusement ressenti par les Russes, et nous apprenons que le tsar a décidé d'envoyer cette année une nouvelle expédition pour s'emparer à tout prix de Merv.

Peu d'Européens ont jusqu'ici pénétré chez ces Turcomans, farouches pillards qui mettent à rançon toutes les populations voisines. On doit le peu de ce que l'on sait de ce pays au récit de M. de Blocqueville, officier français au service de la Perse, qui resta pendant quatorze mois prisonnier des Turcomans. C'est à la relation de cet officier que nous empruntons les détails suivants, qui ont dans les circonstances présentes tout l'intérêt de l'actualité.

Les Turcomans Tekkés comptent trente mille tentes, ce qui représente une population de 150 000 âmes. En temps ordinaire, cette population est disséminée sur toute l'étendue de l'oasis arrosée par le Mourgab; mais au moindre signal de danger les habitants se réfugient dans leurs villes, qui ne sont que de hautes enceintes capables de renfermer un certain nombre de tentes.

Merv, la capitale, est entourée d'une forte muraille en terre et en briques séchées au soleil, flanquée de plusieurs tours et protégée par un large fossé. L'enceinte peut contenir environ trente mille tentes. Un bras du Mourgab traverse ce retranchement dans sa longueur. Des pans de murailles anciennes, construites en grosses briques, quelques fondations en briques cuites, de petits murs en terre ayant servi de parc aux troupeaux des Turcomans; quelques maisons également en terre grossièrement construites : voilà tout ce qu'on voit sur l'emplacement de l'ancienne ville fondée par Alexandre, et plus tard embellie et agrandie par Antiochus Nicator, qui lui avait laissé le nom d'*Antiochia*.



Une ville turcomane. (P. 184, col. 1.)

Le Turcoman appartient à la race mongole. Cependant sa peau est blanche et sa taille au-dessus de la moyenne. C'est en somme un des beaux types de la race humaine.

Son costume se compose d'un large pantalon, tombant sur le pied et serré sur les hanches au moyen d'une coulisse, et d'une chemise sans col et ouverte sur le côté droit jusqu'à la ceinture. Par-dessus, une ou plusieurs grandes robes, ouvertes par devant et croisant légèrement sur la poitrine, sont serrées à la taille par une ceinture en étoffe de coton ou de laine. Sur la tête une petite calotte remplace les cheveux, et est recouverte d'une sorte de coiffure, appelée *talbak*, ayant la forme d'un cône dont on enfoncerait tant soit peu le sommet, soit en peau d'agneau (que nous appelons astrakhan, mais qui ne vient



La fête du *Kouda-yoli* chez es Turcomans. (P. 186, col. 1.)

réellement que de la Boukharie), soit en peau de mouton ordinaire. La chaussure habituelle est une sorte de babouches, ou simplement une semelle de cuir de chameau ou de cheval, fixée sous le pied au moyen d'une corde en laine. En hiver et pour monter à cheval, les Turcomans portent la botte ainsi que les femmes.

Chez les femmes turcomanes, le type est plus marqué que chez les hommes. Leurs pommettes sont plus saillantes; leur peau est très blanche, malgré leur malpropreté. Leurs cheveux sont généralement épais, mais très courts; aussi sont-elles obligées d'allonger leurs tresses au moyen de ganses en poil de chèvre (on ne connaît pas les faux cheveux dans ce pays) et de cordons, auxquels sont attachées des verroteries et des perles d'argent.

Le costume des femmes se compose d'un pantalon qui descend jusqu'à la cheville, où il devient étroit, de façon à ne laisser que le passage du pied; d'une chemise ample, mais droite, arrivant jusqu'à la cheville; sur toute la partie de la chemise couvrant la poitrine sont attachées des pièces d'argent, aplaties et de forme ovale, des cornalines sont enchâssées sur quelques-unes de ces pièces, dont les femmes mettent jusqu'à six rangées. Elles ont de plus un pardessus dans le genre de celui que portent les hommes, mais qui ne descend que jusqu'à mi-jambe.

Chez ces nomades, qui ont si peu de pitié pour leurs ennemis, il existe une cordialité et une entente que l'on ne rencontre guère ailleurs. Entre le berger et le chef, il n'y a point de différence; tout individu a le droit de donner son opinion dans le conseil qui se tient en public. Le domestique, quoique agissant selon les ordres du maître, reste sur le pied de l'égalité, et est regardé presque comme faisant partie de la famille.

L'habitation du riche comme celle du pauvre est disposée et meublée de la même manière; seulement chez le premier elle est mieux entretenue. La nourriture est aussi à peu près la même pour tous. Le repas du matin se compose de pain sec et d'oignons ou de soupe, selon les moyens de la famille. Presque tous les Turcomans ont près de leur tente un mouton ou une chèvre, qu'ils engraissent et qu'ils tuent dans les grandes circonstances.

Tous les ans, il est de coutume de donner un grand festin religieux, le Kouda-yoli (*Kouda*, Dieu, et *yol*, chemin, voie). Cet usage a pour but d'honorer Dieu ou de se rendre le ciel propice, de façon à ce qu'il préserve la famille et le bétail de la maladie, qu'il fasse réussir les entreprises et surtout les marandes, considérées comme œuvres méritoires, parce qu'elles sont dirigées contre des mécréants.

Chacun prépare ce repas selon ses moyens. Si c'est une famille riche qui donne le Kouda-yoli, elle tue pour ce seul jour une dizaine ou une quinzaine de moutons, et se fait aider pour la cuisine par ses voisins et ses amis. On met en réquisition les marmites, les plats, enfin tous les ustensiles qu'on peut trouver. Les marmites sont rangées sur une ligne droite et confiées aux soins des meilleurs cuisiniers. D'autres hommes se chargent de briser le pain et de préparer les plats et la viande. Les femmes s'occupent, de leur côté, à la confection de petites galettes ou de morceaux de pâte travaillée, coupée en losanges et cuite dans l'huile de sésame (cette friandise n'est autre chose que de la pâte de pain frite dans de l'huile d'éclairage). Les tapis sont aussi disposés, les uns à la suite des autres, devant la tente de l'amphitryon, qui, avec ses parents, se charge de servir et de veiller à ce que chacun ait sa part. A mesure qu'un tapis est occupé par un nombre suffisant de convives (car il vient du monde de tous les côtés), le pourvoyeur fait son compte et prévient les préposés aux plats et aux marmites qu'il faut tant de portions, soit de soupe, soit de riz. Aussitôt ces plats arrivés, on se rapproche les uns des autres par groupes de quatre ou six, selon ce que le plat contient de portions, ce qui est indiqué par une galette ou quelques morceaux de pâte frite. Le plus ancien du tapis fait une sorte de discours, qui a pour but d'appeler les bénédictions du ciel sur ceux qui donnent le Kouda-yoli. Une fois le plat vide, chacun s'étant graissé la figure, les mains et les bottes, les premiers convives se lèvent, complimentent l'aga, et se retirent pour faire place à de nouveaux hôtes.

Le Turcoman, quoique affectant beaucoup de dignité dans ses allures, est gai, insouciant et enthousiaste quelquefois. Dans ces moments-là il oublie ses mauvais instincts de rapacité et d'avarice et se montre généreux. Il est brave, intelligent. Le vol semble malheureusement une loi de sa nature. L'enfant vole sa mère, la femme vole son mari, le frère vole sa sœur, mais tout cela en famille, car au dehors tout le monde est sur ses gardes; un individu surpris à voler dans une tente est presque à la merci de celui qui le découvre, et il est à jamais déshonoré dans sa tribu.

Cependant les Turcomans apprécient la loyauté et la franchise. « Si la parole d'un Européen, disent-ils, arrive jusqu'à la ceinture, celle d'un Turcoman monte jusqu'à la barbe. »

Chacun d'eux aime sa tribu et se dévoue au besoin pour la communauté. Leurs manières décentes et empreintes d'une certaine gravité ne peuvent être comparées à celles des peuples voisins, même des Boukhariens et des Khiviens, chez lesquels la corruption des mœurs est arrivée à un triste degré.

Quoiqu'ils observent assez régulièrement les préceptes de leur religion, il y a chez eux moins de fanatisme ou d'ostentation dévote que dans les autres contrées d'Orient que j'ai été à même de visiter. Par exemple, ils ne dédaignent pas de fumer et de manger avec les Juifs.

Les femmes sont traitées avec plus d'égards par les Turcomans que par les autres musulmans. Toutefois elles travaillent beaucoup; chaque jour elles ont à moudre le blé destiné à nourrir la famille. De plus, elles filent la soie, la laine, le coton; elles tissent, cousent, foulent les feutres, montent et démontent la

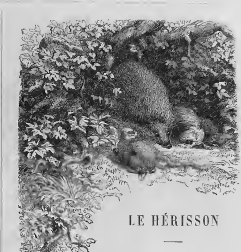
tente, vont chercher l'eau, lavent quelquefois, teignent les laines ou la soie et font les tapis.

Les Turcomans vivent surtout de pillage. Voici comme ils procèdent dans leurs expéditions. Un sirdar ou chef fait prévenir par le crieur que tel jour il sortira de son campement et qu'il se tiendra, dans tel lieu, prêt à partir en maraude le lendemain. Selon son plus ou moins de réputation, il rassemble plus ou moins d'hommes, et, à l'heure fixée, il se met en route, suivi de ses compagnons qui ignorent son plan et ne savent même pas de quel côté ou sur quel territoire il va les conduire. Lorsqu'il le juge à propos, le sirdar indique ce qu'on doit faire, et chacun prend ses dispositions, soit pour l'attaque d'une caravane, soit pour la surprise d'un village ou l'enlèvement de troupeaux. Dans ces sortes de maraudes, les Turcomans enlèvent tout ce qu'ils peuvent; tout ce qui résiste ou ne peut être emporté est massacré ou détruit. Le sirdar a une part du butin plus forte que tous les autres. Si le partage soulève des difficultés, le butin est vendu et l'argent partagé. Lorsque les maraudeurs reviennent avec leurs prises, ils ne manquent jamais d'arriver en poussant des hourras et en tirant des coups de fusil. Les parents, les amis sortent, vont au-devant d'eux; les parents de ceux qui ont été tués dans l'action rentrent et pleurent pendant un certain temps, comme si le mort était dans la tente. Il ne se passe pas de semaine sans qu'il y ait des départs ou des arrivées de maraude; rarement elles reviennent sans butin. Cependant les Turcomans ne dédaignent pas l'agriculture, et ils ont su transformer en magnifiques jardins de vastes parties de ce pays naturellement aride et sablonneux.

Ils ne cultivent que ce qui est indispensable à la consommation des habitants, obligés de se grouper dans de certaines limites, afin de se mettre à l'abri des incursions de l'ennemi. Le bétail, qui n'est relativement pas nombreux, se compose de moutons, de chèvres, de quelques vaches et de chameaux. Les troupeaux sont gardés dans le voisinage des hords du Mourgah, surtout près des endroits où sont les marais. Avec le lait de leurs troupeaux, les Turcomans font du beurre; le reste, soigneusement égoutté, est préparé en boules, que l'on fait sécher au soleil, et qu'en hiver on laisse détremper toutes les fois qu'on en a besoin. Les laines sont tissées ou servent à faire du feutre ou de la corde. Avec le poil de chameau on fait un tissu serré et fin très estimé chez les Persans. On teint leurs laines avec des matières venant de Boukhara, telles que la garance et autres. Ces tissus, ainsi que les tapis, sont les principaux produits de l'industrie turcomane.

En somme, c'est là une population forte, virile, pleine de fierté et d'amour de l'indépendance, et il nous semble difficile que les Russes réussissent jamais à l'asservir complètement. En tous cas, la tâche sera longue et périlleuse.

LOUIS ROUSSELET.



LE HÉRISSON

Pauvre, pauvre petit hérisson! tout le monde te traque et te persécute, toi si inoffensif et si doux.

Pauvre créature! Ses ennemis sont sans nombre, il a bien peu d'amis. On dirait qu'il le devine, car s'il se montre un instant, c'est à la dérobée, le cœur tremblant de crainte, et il se hâte de disparaître aussitôt.

Oh! que le monde lui doit sembler cruel! il faut qu'il passe tristement sa vie dans l'obscurité des halliers, à chercher des baies desséchées, dont il se nourrit, et les petits insectes parmi les racines.

Il est petit, il est faible; tout ce qu'il lui faut pour vivre, il le trouve sans nuire à personne, sous sa haie, parmi les herbes. Il ne trouble point le repos de l'homme; il ne lui vole point sa nourriture. Que cherche-t-il? la paix, la solitude.

Pauvre petit hérisson! Puissent mes paroles de pitié adoucir le cœur de tes ennemis, humble petite créature, si maltraitée et si innocente!

Imité de l'anglais de
Mme HOWITT.



PENDRAGON[1]

XII

« Et maintenant, reprit Amalec, qu'avez-vous fait pendant ces trois semaines?

— Le roi Darius, dit le Gaulois, s'était enfui si vite, laissant sur le chemin, peut-être pour nous retarder, son trésor et tous ses bagages, qu'il gagna sans peine douze heures d'avance. Nous le suivîmes pourtant, et c'est nous qui l'avons rencontré mourant, percé de flèches par ses serviteurs, et qui l'avons enseveli de nos mains. Alexandre, qui venait derrière nous avec la cavalerie thessalienne à une marche de distance, n'arriva que pour dire de belles paroles sur sa tombe.

— Comment! Darius est mort! s'écria Amalec.

— Darius est mort, répéta Pendragon, et l'empire des Perses et des Mèdes est renversé. L'Asie est aujourd'hui à qui veut la prendre. »

Alors la vieille Arachosie, montée avec nous sur le char de Drangiane, se pencha vers la princesse, et lui dit à mi-voix :

« Ma fille, tu le vois, les prophéties vont s'accomplir. Tu seras reine un jour, et voici le maître qui doit régner sur le pays du soleil. »

De la main, elle désignait Pendragon.

Au milieu de ces discours, nous passâmes sous la porte du Jour, que surmonte la plus haute des tours de Babylone. C'est là que commence la grande rue d'Assur, qui traverse en droite ligne les deux tiers de la ville, et qui aboutit à l'Euphrate. Des monuments immenses, hauts de trois cents pieds, la bordent de l'un et de l'autre côté. Ce sont des temples, des palais, des bibliothèques. Le rez-de-chaussée de tous ces monuments, qui n'a pas moins de soixante pieds de haut, est un immense bazar d'une lieue de long, où se montrent toutes les marchandises et toutes les merveilles de l'Asie. Une foule prodigieuse, composée d'hommes et de femmes de toutes les races et de toutes les religions, remplit les bazars et déborde dans la rue.

C'est donc par la grande rue d'Assur que nous rentrâmes dans Babylone, au milieu d'une foule innombrable qui criait de toutes parts : « Vive Amalec! gloire à Pendragon! » car le dernier exploit du Gaulois était déjà connu. Il descendit du char devant la porte des bâtiments extérieurs du grand temple de Baal, qu'Amalec lui avait assigné pour demeure en attendant l'arrivée d'Alexandre. Dix des Enfants perdus furent logés près de lui; les autres furent placés dans un corps de garde du voisinage. Tous célébraient à l'envi le courage et la générosité de leur chef. A leurs yeux, le roi de Macédoine était à peine son égal.

La veille de l'entrée d'Alexandre — c'était trois jours après l'arrivée de Pendragon et de sa troupe — j'étais dans l'enceinte extérieure du temple de Baal, et je faisais ma cour à Pendragon (car pourquoi le dissimuler? ayant vu de quoi il était capable, je le considérais déjà comme mon maître), lorsque mon ami Samuel vint me chercher pour me montrer la ville.

Payez-le, répliqua le roi. (P. 190, col. 1.)

Aussitôt que nous fûmes dans la rue, je lui demandai :

« Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau?

— Viens avec moi à la taverne, tu le sauras.

— A la taverne! tu oublies mon habit de prêtre chaldéen!

— Va, va, je n'oublie rien. D'ailleurs, il faut que tu voies de tes yeux... Ce que je pourrais te dire ne suffirait pas à te persuader. »

Donc, nous entrâmes dans la taverne, la plus grande peut-être de toute la ville, car elle avait six cents pieds de long sur trois cents pieds de large, et elle était soutenue par des colonnes de cent pieds de haut. Au fond de la salle unique, mais divisée en compartiments à hauteur de ceinture, on voyait la statue de Baal, le dieu farouche, aux pieds duquel on égorge les enfants des plus nobles familles quand l'Euphrate déborde et couvre la plaine, ou quand l'ennemi menace d'envahir Babylone.

A droite et à gauche, depuis le fond de la salle jusqu'à l'entrée, s'entassaient les tables des buveurs assis, les jambes croisées et les yeux fixés sur un poète qui récitait en langue chaldéenne tantôt des vers élégiaques, et tantôt des vers héroïques en l'honneur des anciens héros assyriens et chaldéens, Nabopolassar,

1. Suite. — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91 107, 123, 139, 155, et 171

Sennachérib et Nabuchodonosor, ce roi qui fut changé en bête pendant neuf ans, à ce que m'a raconté Samuel.

Nous allâmes, mon ami et moi, nous asseoir au fond de la salle, tout près de la statue de Baal.

« De là, nous entendrons et nous verrons mieux, » dit Samuel. En effet, nul ne pouvait être mieux placé : car nous étions adossés au pied de la statue. En tournant un peu la tête à droite, nous pouvions voir le spectacle tout entier.

Cette taverne était aussi un théâtre. C'est là que les Babyloniens, riches ou pauvres, venaient passer trois heures chaque soir. Les étrangers étaient encore plus nombreux que les Babyloniens : car ils n'avaient pas de maison ni de famille, et ne savaient où vivre lorsqu'ils n'étaient pas occupés de leurs affaires. C'est ce que Samuel m'expliqua tout de suite.



Cette taverne était aussi un théâtre. (P. 189, col. 1.)

Sur ce théâtre, on dansait, on chantait, on représentait des comédies et des tragédies, comme celles d'Aristophane, d'Eschyle ou de Sophocle, autant du moins que des poëtes barbares peuvent approcher de ceux à qui Phœbus Apollon a daigné dicter leurs vers.

Le premier comédien qui entra était vêtu d'habillements magnifiques comme un roi ; sa robe était de soie et de pourpre ; sa tête était coiffée d'une mitre ornée de diamants. Il s'assit sur un trône préparé d'avance. Ses gardes se placèrent à droite et à gauche debout, appuyés sur de longues piques, et tout prêts à exécuter ses ordres. Il était là pour donner audience à son peuple.

Une foule nombreuse entra sur la scène. Chacun de ces hommes venait se plaindre à son tour.

Un pauvre homme parut le premier et dit :

« Seigneur, des soldats sont venus. Je n'avais qu'une poule et un mouton ; ils ont pris la poule et le mouton. J'ai voulu crier et retenir le mouton par une des jambes de derrière ; ils m'ont donné dix coups de bâton, m'ont laissé étendu sur le pavé et sont partis.

— Le cas est grave, » dit le roi. Et il réfléchit un instant. Tous les spectateurs le regardaient avec inquiétude. Enfin il se décida : « Qu'on fasse venir les soldats, » dit-il.

Les soldats parurent, le sabre à la main, aussi fiers qu'Artaban.

Le roi demanda :

« C'est vous qui avez battu et volé cet homme? »

Le plus âgé répondit :

« Seigneur, nous n'avons ni battu ni volé.

— Oh! le menteur! cria le pauvre homme.

— Seigneur, reprit le soldat, tout ce pays est à toi?

— C'est vrai, dit le roi.

— Ton armée aussi est à toi, comme tout le reste?

— Encore plus que tout le reste, répliqua le roi. Mon armée, c'est mon bras droit.

— Eh bien, seigneur, ne dois-tu pas nourrir ton bras droit, aussi bien que ton bras gauche et toute ta personne?

— Ça, c'est vrai, dit le roi.

— Or, ajouta le soldat, voilà plus de six mois que nous n'avons pas reçu un darique. Ton bras droit maigrissait, languissait.... Qu'avons-nous fait? Sachant que toute chose t'appartient sur la terre, nous avons pris chez cet homme ce qui est à toi, ce que tu nous as promis, ce que tu nous aurais donné toi-même si tu avais été là, grand prince, c'est-à-dire la poule et le mouton. Nous sommes tes esclaves; ne dois-tu pas nous donner à manger?

— Je le dois, dit le roi.

— Nous n'avons donc pas volé, seigneur?

— Vous en êtes incapables, mes amis!

— Ce misérable, poursuivit le soldat, nous a donc insultés en nous appelant voleurs?

— C'est vrai! c'est vrai!

— Et s'il nous a insultés, nous avions le droit de lui donner des coups de bâton?

— Vous l'aviez!

— Et si nous avons eu tort en quelque chose, c'est lorsque nous n'avons donné que dix coups de bâton: car cet homme a voulu nous déshonorer, et l'honneur d'un soldat vaut plus de dix coups de bâton!

— Certainement! dit le roi.

— Or, nous étions trois dont l'honneur était en péril. Trois multipliés par dix, c'est trente. En bonne justice, on lui doit encore vingt coups.

— Si vous les lui devez, payez-le! répliqua le roi. Il faut toujours payer ses dettes. »

Ce qui fut fait sur-le-champ, à la grande joie des spectateurs qui riaient aux éclats, et malgré les lamentations et les cris du malheureux paysan.

« Que penses-tu de cette pièce? me dit Samuel. As-tu vu le titre: *Le Roi et le Paysan?*

— Je pense que ce roi rend singulièrement la justice.

— Eh bien, c'est ainsi qu'on la rend par toute l'Asie, et c'est ce qui fait le succès d'Alexandre. Comment les peuples se feraient-ils massacrer pour garder des maîtres pareils à celui que tu viens de voir? Aussi, quand l'armée est battue, tout le monde se prosterne devant le vainqueur.... »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

FRANÇOIS-JOSEPH HAYDN [1]

Le jeune compositeur ainsi livré, ou plutôt abandonné à lui-même, se trouvait dans l'état le plus misérable, ne sachant où porter ses pas. Heureusement pour lui, un pauvre perruquier nommé Keller, amateur de sa belle voix, le rencontra et l'emmena chez lui, où il lui offrit l'hospitalité pendant un temps assez long pour que notre musicien pût trouver, tout en se perfectionnant, des occupations qui lui permissent de se libérer envers cet honnête homme.

En effet, Haydn fut bientôt employé comme violoniste et comme organiste. Ayant, de plus, été recherché comme professeur, il se trouva enfin un peu plus heureux et put s'acquitter envers lui. Dans sa modeste situation, avec un vieux clavecin et ses livres, notre musicien se trouvait au comble de ses vœux: car, malgré la misère qui l'entourait, il pouvait se livrer à l'étude, et il le faisait avec une ardeur qui devait être bientôt récompensée. Dans la maison où Haydn était relégué sous les combles, demeurait le poète Metastase. Malgré la différence de leur condition, ce dernier, enchanté de la conversation de son voisin, se lia avec lui et le mit en rapport avec l'ambassadeur de Venise et avec d'autres personnes, chez l'une desquelles demeurait le vieux et illustre Porpora.

Pendant un voyage que fit l'ambassadeur avec tout ce monde aux bains de Manensdorff, Haydn s'attacha à plaire au vieil artiste, et, pour vaincre son humeur bourrue, se fit pour ainsi dire son domestique, jusqu'à ce que le maître, touché de tant de prévenances, finit par s'intéresser à lui et le mit au courant de tous les secrets de l'art italien. L'ambassadeur lui fit aussi une légère pension, qui le tira enfin de la misère et lui permit de faire connaître ses ouvrages pour le clavecin. Une de ses sonates ayant attiré l'attention d'une noble comtesse, elle voulut en voir l'auteur et, frappée de son dénuement, elle l'aida à sortir de la trop modeste situation où il végétait.

Bientôt ses quatuors et ses trios pour instruments à cordes le firent estimer encore davantage; une sérénade lui fit faire la connaissance du directeur d'un théâtre pour lequel il écrivit le *Diable boiteux*, opéra qui obtint un brillant succès. Encore quelques années, et, tout en produisant de nombreuses compositions, Haydn, ayant atteint l'âge de vingt-sept ans, deviendra second maître de chapelle du comte de Mortzin en 1758. L'année suivante il fera exécuter sa première symphonie en *ré*. Le prince Antoine Esterhazy, grand amateur de musique, voudra se l'attacher, et, bien que cette nouvelle condition ne l'élève pas beaucoup au-dessus de la domesticité, Haydn, se trouvant désormais à l'abri du besoin, pourra se livrer assidûment à la composition pendant trente ans.

Le prince Antoine étant mort en 1760 à Eisenstadt, résidence de cette famille, Haydn passa au service de son successeur, Nicolas, qui eut toujours pour lui beaucoup d'égards et d'affection. Partageant ses journées entre la composition et la direction de son orchestre, Haydn vivait en paix et ne prenait guère d'autre distraction que celles de la pêche et de la chasse.

Marié à la fille du perruquier Keller, auquel il avait cru de son devoir de prouver ainsi sa reconnaissance, il ne fut pas toujours heureux à cause, dit-on, du caractère irascible de sa femme; mais, cependant, on

1. Suite et fin. — Voy. page 166

peut dire que son existence entière s'écoula au milieu du calme le plus parfait, si on la compare à celle des artistes de tous les temps, dont la vie est ordinairement si agitée. Pendant les trente dernières années la réputation du maître s'était répandue dans toute l'Europe, et, même à son insu, ses compositions avaient été publiées et étaient exécutées depuis longtemps, lorsque, en 1791, la mort de son bienfaiteur vint le décider à accueillir l'une des nombreuses propositions qui lui avaient été faites de toutes parts de travailler pour l'étranger, et auxquelles il n'avait que rarement répondu, sachant se contenter de peu, et vivant d'ailleurs dans un milieu qui suffisait à son ambition. Il partit pour Londres à l'âge de cinquante-neuf ans, et y reçut un tel accueil qu'il y retourna en 1793, et y obtint, de l'université d'Oxford, le diplôme de docteur en musique, distinction si rare que Haendel lui-même ne l'avait point obtenue.

Il composa à Londres, pour le directeur de concerts de Salomon, douze symphonies qui passent pour être les plus célèbres. A son retour à Eisenstadt en 1794, il avait soixante-deux ans. Possédant une petite fortune acquise en Angleterre et pendant le voyage qu'il fit en Allemagne à cette époque, il demanda sa retraite au prince Esterhazy et vint se fixer à Vienne, où il acheta une petite maison et un jardin qu'il habita jusqu'à sa mort. Depuis son retour Haydn, ayant continué à écrire jusqu'en 1802, produisit de nouveaux chefs-d'œuvre, entre autres *la Création* et *les Saisons*. Le premier de ces ouvrages, terminé en 1798, obtint un immense succès à Vienne et partout où il fut entendu. Ce succès n'eût pas été moindre à Paris, si un événement extraordinaire n'eût coïncidé avec sa première exécution. Le 24 janvier 1801 le premier consul Bonaparte se rendait à l'Opéra pour entendre la création, lorsqu'il faillit être victime de l'explosion d'une machine infernale. On comprend que les représentations de cet ouvrage aient souffert des préoccupations du moment, et en effet il passa inaperçu. Cependant les artistes firent frapper une médaille d'or qu'ils envoyèrent à l'auteur, pour lui témoigner leur admiration. Ce n'est que plus tard que les amateurs de musique purent jouir en France des beautés de cet immortel chef-d'œuvre.

Après lui vinrent *les Saisons*, autre oratorio dans le genre descriptif, qui renferme aussi des beautés de premier ordre, mais qui est cependant moins estimé dans son ensemble que *la Création*. A partir de 1802, Haydn, sentant ses forces l'abandonner, renonça à écrire et vécut dans une retraite profonde, ne sortant plus de son petit jardin, d'où l'on vint cependant un jour le tirer pour lui faire entendre une dernière fois *la Création*, exécutée par les plus illustres personnages de la cour de Vienne.

L'ovation qui lui fut faite arracha des larmes au vieux compositeur. Entouré des soins les plus touchants, il obtint ce jour-là un tel témoignage de vénération et d'attachement, qu'il lui fut impossible de résister à son émotion, et qu'on dut l'emporter hors de la salle, où il se sentait défaillir; mais il ne voulut pas quitter ce lieu sans avoir remercié l'assistance.

Ayant fait arrêter ceux qui le portaient et ne pouvant prononcer un seul mot, tant son émotion était forte, il salua le public en versant des larmes et, levant les mains vers l'orchestre, il appela les bénédictions du ciel sur les exécutants.

Peu de temps après, en 1809, pendant l'occupation de Vienne par les Français, Haydn s'éteignit, le 31 mai, à l'âge de soixante-dix-sept ans et deux mois, laissant à ses héritiers une fortune d'une centaine de mille francs, et léguant à la postérité une infinité de chefs-d'œuvre auxquels les plus illustres compositeurs n'ont pas dédaigné d'emprunter la beauté de leurs formes et de leurs combinaisons harmoniques.

Ses œuvres sont au nombre de huit cents, et comprennent: plus de vingt opéras allemands et italiens; autant de messes; une quantité de morceaux d'église; 118 symphonies; 83 quatuors; 4 oratorios: *le Retour de Tobie*, *les Sept Paroles*, *la Création* et *les Saisons*, autant de chefs-d'œuvre; 30 divertissements de musique instrumentale, 65 sonates et fantaisies pour piano, 16 concertos, etc., etc. Il faudrait un catalogue special pour tant d'œuvres diverses, et il nous suffira de dire que les amateurs de statistique ont calculé qu'Haydn avait composé pendant 54000 heures de sa vie, et qu'il lui fallait une prodigieuse facilité pour avoir pu suffire à une telle production. Cependant, ce n'est pas par le nombre seulement que les œuvres d'Haydn méritent d'être appréciées. Les qualités principales de ce génie extraordinaire sont la clarté, la sérénité, la grâce, la noblesse et la vivacité. Si l'on joint à cet ensemble de facultés la science la plus accomplie dans l'art de présenter et d'enchaîner ses idées, on reconnaîtra dans Haydn l'un des plus grands génies qui aient existé. Ne devant rien ou presque rien à ses prédécesseurs, que la forme de la sonate, créée avant lui par Emmanuel Bach, Haydn porta jusqu'au plus haut point les procédés de la composition, et fut, on peut le dire, l'inventeur de la symphonie et de la musique de chambre.

Tout se retrouve dans ses compositions: les beautés de l'harmonie la plus pure; des combinaisons d'une hardiesse que notre siècle n'a pas dépassée, même dans celles qu'il a cru inventer, et, par-dessus tout, une telle limpidité dans l'expression musicale qu'il ne paraît pas possible que sa musique soit incomprise, et c'est beaucoup dire. Comme tempérament artistique, Haydn n'a pas la tendresse pénétrante de Mozart ni la passion fougueuse de Beethoven; mais il possède le calme dans la force, la majesté dans l'expression et la vivacité de l'esprit. Sa part dans l'histoire de l'art est l'une des plus belles qui puissent être dévolues à un artiste, car il a eu le rare mérite de rester au premier rang après avoir servi d'initiateur aux puissants génies que le dix-huitième siècle a produits depuis.

MOUZIN.

A TRAVERS LA FRANCE

ROANNE

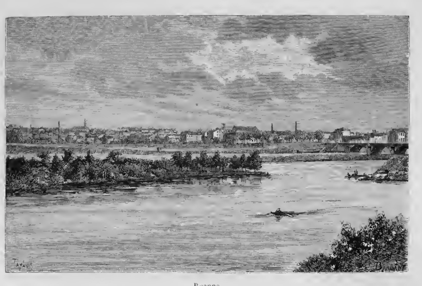
Ce n'est point pour avoir été durant l'antiquité la bourgade gallo-romaine de *Rodumna*, située sur la grande voie de Lyon à l'Océan ; ce n'est point à cause des souvenirs de sa puissance féodale durant le moyen âge ; ce n'est pas même pour sa situation agréable au milieu d'une plaine fertile de la rive gauche de la Loire, que Roanne est aujourd'hui une ville célèbre et prospère. Bâtie au point de croisement de trois chemins de fer, au bord même du fleuve et à l'extrémité d'un canal navigable, elle se sert de toutes ces voies de communication pour écouler les produits des industries qui sont aujourd'hui sa richesse, et font vivre dans son sein plus de 22000 habitants. C'est son importance commerciale qui lui a valu, dès 1790, le titre de chef-lieu d'arrondissement de la Loire, département dont elle est la ville la plus peuplée après Saint-Étienne.

L'industrie principale de Roanne est celle des cotonnades ou étoffes de coton. Les ouvriers qui les tissent travaillent chez eux ou dans de petits ateliers ; ils sont au nombre de 33000, tant dans la ville que dans ses environs immédiats. Cette industrie y fut introduite, dit-on, dès le quatorzième siècle ; mais elle s'est considérablement étendue depuis 1830, époque où vint s'ajouter, au tissage, la fabrication des fils de coton.

Les étoffes d'origine roannaise sont très recherchées, grâce à la perfection de leur tissage et à la qualité supérieure de leur teinture. Il en est vendu chaque année pour une valeur de 18 à 20 millions de francs.

La tannerie et la chapellerie occupent aussi un grand nombre de bras.

L'immense bassin houiller du département de la Loire ne s'étend pas jusqu'à Roanne, mais ses produits sont en quantité considérable expédiés sur cette ville, d'où ils sont dirigés sur le centre et le nord de la France. Six cents mariniers y sont occupés au transport des charbons minéraux. C'est en vue de favoriser cette branche de commerce que fut construit, dès 1836, entre Saint-Étienne et Roanne, un des plus anciens chemins de fer français ; le tracé de cette ligne a dû être modifié depuis cette époque.



Roanne.

Les agrandissements rapides de Roanne ont amené la construction de trois belles églises qui sont, avec l'hôtel de ville, bâti de 1869 à 1874, et le pont de la Loire, terminé en 1830, les principaux monuments de la localité.

Les environs de Roanne sont intéressants et pittoresques. On y visite principalement le château gothique de Boisy, résidence préférée des seigneurs de la ville ; les ruines de l'ancien château du maréchal de Saint-André, un des chefs du parti catholique au seizième siècle, et la station thermale de Saint-Alban, de plus en plus fréquentée.

Anthyme Saint-Paul.



La musique des chasseurs jouait. (P. 194, col. 2.)

GRAND-PÈRE [1]

XXI

Voyage à Châteauroux. — Nouvelles connaissances.

Pour la première fois de ma vie, une distribution de prix me fit battre le cœur. J'étais très fier du succès de mes amis, et fier sans arrière-pensée : j'avoue cependant que mon cœur se serra un peu quand on proclama le prix d'histoire ; mais ce fut l'affaire d'une seconde. Après la distribution, je rejoignis mes amis, et nous partîmes ensemble, eux chargés de beaux et bons livres (car M. le comte de Vauroyer faisait bien les choses) et moi ne portant rien, absolument comme le quatrième officier du convoi de Marlborough. Mais si je ne portais rien dans mes mains, j'avais dans le cœur une ferme résolution de ne pas revenir une autre fois les mains vides.

Mon grand-père, pour me consoler, m'emmena faire un petit voyage de quelques jours à Châteauroux. Comme je n'avais jamais quitté Montigny, Châteauroux me parut une ville magnifique, et pendant bien des années, quand on parlait devant moi des splendeurs de Paris, je me demandais sérieusement si ce Paris si vanté était vraiment aussi joli que Châteauroux.

Nous étions descendus chez un ami de mon grand-père. Comme cet ami n'avait ni enfants, ni petits-enfants, je m'ennuyai un peu le premier soir, pendant que mon grand-père et lui causaient de leurs souvenirs en jouant aux dominos. Dès le lendemain matin, grand-père me dit : « Je ne veux pas que tu t'ennuies, le soir, pendant les quelques jours que nous devons encore passer ici ; nous allons chercher de quoi te distraire. »

Il me conduisit alors chez le meilleur libraire de Châteauroux, et se fit montrer des livres pour enfants. Le commis s'empressa de tirer des rayons une douzaine de volumes tout étincelants de papier doré, semblables à des livres de distribution de prix. A ma grande surprise, mon grand-père résista à la fascination des dorures.

« Je les connais, dit-il au commis, en repoussant du geste les beaux volumes dorés, dont la vue seule exerçait sur moi une sorte de fascination.

— C'est ce que nous avons de mieux pour enfants, dit le commis d'un ton persuasif.

— J'espère bien que non, » lui répondit tranquillement mon grand-père ; et il se mit à lui citer plusieurs ouvrages dont je ne me rappelle plus les noms.

Le commis prit un air ahuri, et mon grand-père le pria d'appeler son patron.

De ma vie, je n'avais vu favoris aussi noirs, aussi fournis et aussi bien peignés que ceux du libraire, ni sourire plus engageant que celui qu'il nous adressa en apparaissant par la porte du fond. Je crus, à part moi, que ce devait être pour le moins un comte qui s'ennuyait de n'avoir rien à faire, et qui vendait des livres uniquement pour se distraire.

Pendant que mon grand-père lui exposait sa requête, il penchait un peu en avant son grand front chauve, luisant et poli comme une bille d'ivoire ; ses

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, et 177.

yeux se fermaient à demi, comme s'il était plongé dans une méditation profonde, et sa main droite, blanche et fine, battait une sorte de marche lente et grave sur le comptoir.

« Va-t'en à la reliure, dit-il d'un ton bref au commis; je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi. »

Le commis s'en alla en traînant un peu les pieds, et nous regarda avec curiosité avant de refermer la porte sur lui.

« Monsieur, dit le libraire à mon grand-père, je suis bien heureux quand j'ai affaire à un homme de goût et de bon sens comme vous. Le cœur me saigne de vendre des fadaises comme celles-là, et il enveloppa d'un geste de mépris toute la pile de livres dorés. Mais, reprit-il, je suis commerçant, et il faut bien que je vende ce qui se vend, puisque, aussi bien, on le trouverait chez mes confrères. Êtes-vous de mon avis, monsieur? moi, je trouve qu'un livre niais est dangereux, par cela seul qu'il est niais.

— Parfaitement de votre avis, » répondit mon grand-père en souriant.

Je commençai à regarder avec défiance la pile de livres dorés.

« Le petit bonhomme a l'air intelligent, reprit le libraire en me désignant d'un signe de tête.

— Il n'est pas sot, dit mon grand-père.

— Par conséquent, ce serait grand dommage de lui donner à lire des fadaises. »

Ainsi, c'étaient des fadaises que je voyais là, habillées d'un costume si éclatant!

« Et puis, voyez-moi ces cartonnages, ajouta le libraire, en attrapant un des volumes incriminés et en jonglant avec, d'une main sûre et expérimentée. C'est du papier doré tout simplement. On s'est trompé en habillant des livres avec ça : ce papier-là était fait pour être enroulé autour d'un mirliton. »

Je commençai à me douter qu'il ne faut pas plus juger un livre sur sa reliure qu'un homme sur son habit.

Alors le libraire ouvrit une armoire, voisine de la porte du fond, et en tira une demi-douzaine de volumes, sobrement et solidement reliés, et les mit devant mon grand-père.

Mon grand-père les regarda un à un avec la plus grande attention, les ouvrit au hasard, sourit et hocha la tête à certains passages, et mit plusieurs volumes de côté.

Quand il eut fait son choix, il me dit : « Voilà pour commencer; nous verrons plus tard, si tu prends goût à la lecture. »

Je me jetai avec avidité sur les volumes qu'il avait mis de côté pour en regarder les titres : *Don Quichotte*, traduction de Florian; *Robinson Crusoé*, *Contes du chanoine Schmidt*.

Il s'enquit ensuite de l'ouvrage qu'il avait promis à Faligan; le libraire lui montra plusieurs traités élémentaires d'histoire naturelle; mon grand-père se décida pour un joli volume où il y avait des images coloriées. Le libraire fit prestement un paquet de toutes nos emplettes, et refusa absolument de nous le laisser emporter nous-mêmes. Il demanda à mon grand-père à quelle adresse il ferait porter le paquet.

Mon grand-père se pencha sur le comptoir et dicta son adresse : « M. Jousserand, chez M. Lenormand, Grande-Rue. »

Au lieu d'écrire l'adresse, le libraire posa vivement la plume sur l'encrier de bronze.

« Est-ce à M. Jousserand, de Montigny, que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il en faisant un profond salut.

— A lui-même, répondit grand-père d'un air surpris.

— Je vous connais depuis longtemps, sans vous connaître, reprit le libraire d'un ton respectueux. M. le comte de Vauroyer, qui me fait l'honneur de se fournir chez moi, m'a bien souvent parlé de vous et du bien que....

— M. le comte de Vauroyer est trop bon, » dit mon grand-père d'un air embarrassé. Et il ajouta aussitôt : « Le paquet sera porté dans la journée, n'est-ce pas?

— Il sera arrivé avant vous, » dit le libraire en appuyant deux fois sur un bouton de faïence qui était derrière le comptoir, comme enchâssé dans la boiserie.

Presque aussitôt parut un gamin plus petit que moi d'une demi-tête.

Le libraire lui mit le paquet entre les mains et lui dit : « Chez M. Lenormand, Grande-Rue. »

Le petit garçon prit le paquet sans rien dire. En passant près de moi, il me regarda avec curiosité. A peine sur le trottoir, il se mit à siffler un pas redoublé et partit au grand trot.

J'étais consterné à l'idée qu'un si petit garçon ne manquerait pas de se perdre dans une ville aussi grande que Châteauroux, où il y a tant de maisons, tant de rues; mais je n'osai exprimer mes craintes; elles me poursuivirent toute l'après-midi. Aussi, je ne jouis qu'à moitié du plaisir d'entendre la musique des chasseurs qui jouait devant chez le général. Et malgré cela, le prestige de l'uniforme agit si vivement sur mon imagination, surexcitée déjà par la musique militaire, que j'annonçai formellement à mon grand-père l'intention d'être soldat.

« Eh bien, me dit doucement mon grand-père, tu seras soldat si c'est ta vocation.

— Si nous rentrions, grand-père?

— Pourquoi?

— Pour voir si le paquet est arrivé.

— Rentrons. »

Le paquet était arrivé, et comme il me restait deux heures à employer jusqu'au dîner, je commençai la lecture de *Don Quichotte*.

Quand mon grand-père vint me chercher pour le dîner, je lui demandai d'un air effaré pourquoi on dînait ce jour-là plus tôt qu'à l'ordinaire? Il me mit, sans rien dire, sa montre sous les yeux, et je vis qu'il était six heures et demie.

Le livre m'avait beaucoup intéressé, et cependant

j'éprouvais une espèce de mauvaise humeur. Je l'avouai à mon grand-père.

« Je ne savais pas, me dit-il, que tu prendrais un si grand intérêt à cette lecture ; sans quoi je t'aurais prévenu contre le danger des lectures trop prolongées. Tu as la tête lourde?

— Oui, grand-père, lui répondis-je en m'étirant machinalement.

—Et une espèce de courbature?

— Oui, grand-père.

— Et comme une tristesse de quitter le livre?

— C'est bien cela, grand-père.

— Avec un grand ennui de descendre dîner, au lieu de rester avec don Quichotte et Sancho?

— Comme tu devines tout! lui dis-je émerveillé de sa pénétration.

— Je ne devine rien, me répondit-il d'un ton sérieux; je me souviens seulement de ce qui m'est arrivé à moi-même quand j'avais ton âge. Le cerveau se fatigue de lire comme les jambes de marcher ; la différence, c'est qu'on ne s'aperçoit qu'après coup de la fatigue du cerveau. Quand on lit avec trop d'attention, on ne respire plus aussi régulièrement, et l'on reste trop longtemps dans la même position, toujours sans s'en apercevoir. Quand on est interrompu comme tu viens de l'être, on sort comme d'un rêve agréable, qui vous fait trouver tout le reste triste et ennuyeux. »

Je baissai la tête : car, au premier moment de surprise, j'avais trouvé grand-père bien ennuyeux de me réveiller de mon rêve.

« Si l'on a du travail devant soi, reprit mon grand-père, on le fait avec dégoût, et on le bâcle le plus vite possible pour retourner à sa lecture. Aujourd'hui, tu n'as pas de travail à faire ; mais j'espère que tu vas secouer ton engourdissement, afin que M. Lenormand ne croie pas que tu te déplais en sa compagnie

— Oui, grand-père. »

Alors je le pris par le parement de sa redingote pour le contraindre à se baisser. Je l'embrassai sur la joue, et je lui dis : « Grand-père, je ne lirai plus si longtemps à la fois. »

Ce jour-là, M. Lenormand avait invité à dîner un de ses amis : c'était un vieux garçon qui était professeur au collège de Châteauroux. Je me dis tout de suite que j'avais rencontré cette figure-là quelque part, et je vis que je ne me trompais pas. Il était de Montigny; mais comme il n'avait plus personne de sa famille à Montigny depuis plus de vingt ans, il n'y faisait que de courtes apparitions. Tous les ans, aux vacances, il louait une chambre chez Gimel pour quatre ou cinq jours, et passait tout son temps à rôder dans les champs pour revoir les endroits où il s'était amusé quand il était petit garçon. C'est pendant une de ces excursions que je devais l'avoir rencontré. Lui, de son côté, il reconnut mon grand-père.

Mon grand-père les regarda un à un. (P. 194, col. 1)

Tout en causant de choses et d'autres avec mon grand-père et avec M. Lenormand, il tournait fréquemment ses lunettes de mon côté, et m'examinait sans cesser de parler. On voyait qu'il avait l'habitude de dévisager les petits garçons. Je n'avais rien à me reprocher envers lui, et cependant, chaque fois que ses lunettes se tournaient de mon côté, je baissais les yeux sur mon assiette.

Il avait le goût de sa profession, et il aimait à en parler. Il paraît qu'à force de vivre avec des petits garçons et de les observer à travers ses lunettes, il en était venu à deviner presque à coup sûr ce qu'ils pensaient.

Il cita beaucoup d'exemples qui ne m'intéressaient pas tous; mais il y en eut un qui me frappa vivement. J'étais sûr que grand-père ne lui avait pas fait la leçon, puisque nous ne nous étions pas quittés depuis le moment où il était venu me chercher pour le dîner. Et, cependant, on aurait juré qu'il venait d'assister à notre dernière conversation.

« J'observe mon bonhomme, dit-il familièrement, et je pense en moi-même qu'il se passe quelque chose de nouveau. Pose fatiguée et ennuyée, regards vagues et distraits, tressaillements quand on s'adresse à lui, ton morose et grognon. J'y suis, j'y suis. Alors je lui dis tranquillement : « Allez me chercher à l'étude le livre que vous êtes en train de lire. » Il hésite un instant, mais un instant seulement, se lève d'un air effaré, va à l'étude, et m'apporte *Quentin-Durward* de Walter Scott.

« C'est un bon livre, lui dis-je, et je vois qu'il porte l'approbation du principal. Mais si le livre est bon, vous en faites un mauvais usage. »

Il me regarda avec des yeux tout ronds. Il continua :

« Il y a deux espèces de lecteurs : ceux qui lisent pour comprendre ce qu'ils lisent et en faire leur profit : ceux-là lisent posément, tranquillement, et quand ils ont du loisir; les autres lisent uniquement pour tuer le temps, par pure curiosité de savoir comment le héros se tirera d'affaire : ceux-là lisent à la course, sautent des pages, souvent les meilleures et les plus profitables du livre, et se précipitent quelquefois à la fin du volume avant d'en avoir lu le quart. Ils ne lisent pas aux heures de loisir, mais ils sabrent leur travail pour avoir du loisir; et c'est ce que vous avez fait, car vous n'avez pas su votre leçon, et votre thème est plein de fautes, que vous auriez pu éviter si vous aviez eu le temps de réfléchir; mais vous n'aviez pas le temps, oh non! ne fallait-il pas savoir ce qui se passait dans le chapitre suivant? Ces lecteurs-là deviennent paresseux de corps et d'esprit, nerveux, maussades, grognons, impatients, comme vous l'êtes depuis quelques jours. Je vous rendrai votre volume de Walter Scott quand vous serez redevenu vous-même, et que vous m'aurez promis de le lire à petites doses, seulement à vos heures de loisir. » — « Et nous, me dit-il en tournant prestement ses lunettes de mon côté, comment lisons-nous? »

Je tressaillis et je regardai mon grand-père. Mon grand-père sourit, et répondit pour moi :

« Nous en sommes à nos débuts, et nous profiterons certainement de ce que nous venons d'entendre. »

Je regardai mon grand-père avec une profonde reconnaissance.

Passant d'un sujet à un autre, le professeur déclara que, malgré son goût pour l'enseignement, il commençait à ressentir quelque fatigue; il comptait prendre sa retraite l'année suivante, aussitôt qu'il aurait atteint ses soixante ans. Il se proposait de quitter Châteauroux et d'aller tranquillement planter ses choux quelque part à la campagne.

« Pourquoi pas à Montigny? suggéra mon grand-père.

— Au fait, pourquoi pas à Montigny? reprit le professeur, dont les lunettes se fixèrent sur la figure de mon grand-père. J'aurais une maisonnette, un jardinet, une canne à pêche, et j'apprendrais à jouer aux dominos, et Lenormand viendrait nous faire une petite visite de temps en temps.

— Je ne dis pas non, » répondit M. Lenormand, et l'on parla d'autre chose.

Les terribles lunettes se fixèrent de nouveau sur moi, et le professeur demanda à mon grand-père :

« Qu'est-ce que vous comptez faire de ce petit garçon? »

Mon grand-père répondit en soupirant :

« Il est évident qu'il faudra lui faire faire ses études; mais j'ose à peine songer à cela pour le moment : j'aurai beaucoup de peine à me séparer de lui.

— C'est là que je vous attendais! s'écria joyeusement le professeur. Cela vous surprend! hé bien, je le répète, c'est là que je vous attendais. Un homme qui a travaillé toute sa vie ne tombe pas impunément dans un repos absolu. Bien des gens, dit-on, ne peuvent supporter ce brusque changement, et meurent au bout de quelques mois. Je tiens beaucoup à planter des choux le plus longtemps possible; c'est pourquoi, pour ménager la transition, je m'amuserai à débrouiller votre bonhomme pendant quelques années. Cela vous donnera toujours le temps de vous retourner.

— Ce serait abuser, dit mon grand-père.

— Je suis têtu, répondit tranquillement le professeur, et je viens de mettre cela dans ma tête. Vous me donnerez des leçons de dominos et d'horticulture; moi, je lui donnerai des leçons de latin, de grec et d'histoire; donnant donnant. Les mathématiques, par exemple, ne sont pas de ma compétence

— M. Barré, l'instituteur, est en état de le pousser assez loin.

— Vous voyez donc bien, reprit le professeur, que les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Lenormand, expliquez à M. Jousserand que je suis têtu comme une mule. Je donnerai des leçons au bonhomme, ou je n'irai pas à Montigny. »

M. Lenormand se mit à rire, et dit à mon grand-père :

« Vous ferez aussi bien d'en passer par où il veut;

ce qu'il dit, il le fera, vous pouvez en être sûr. Je le connais depuis vingt ans, et je l'ai toujours vu plus entêté qu'une mule.

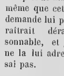
Vous voyez! » dit le professeur à mon grand-père d'un air de complète satisfaction.

Grand-père fut obligé de céder; il voulut du moins obtenir du professeur qu'il consentît à accepter un prix raisonnable de ses leçons.

« Comme une mule! » dit le professeur en levant l'index en l'air.

J'avais presque perdu la respiration, quand mon grand-père avait parlé de me séparer de lui. Je commençai à respirer, quand le professeur proposa de me donner des leçons. Je ne comprenais rien aux scrupules et à la résistance de mon grand-père. Si j'avais osé, je lui aurais dit d'accepter. Tout le temps que dura le débat, je fus pour ainsi dire suspendu entre la vie et la mort.




Nous débarrassâmes les deux voitures. (P. 198, col. 2.)

Le professeur, une fois l'affaire conclue, tourna ses lunettes de mon côté, et me regarda d'un air malicieux. Comme il m'avait sauvé d'un grand danger, je ne pus m'empêcher de sourire à ses lunettes, et je répondis à son air malicieux par un regard de profonde reconnaissance.

« Tu n'as pas peur de moi? me demanda-t-il en prenant une physionomie sérieuse, presque renfrognée.

— Non, monsieur, pas du tout.

— Pourquoi n'as-tu pas peur de moi? ajouta-t-il d'une voix caverneuse.

— Parce que je resterai avec mon grand-père, lui répondis-je avec assurance.

— Cette réponse est plus logique qu'elle n'en a l'air, dit-il en riant. Cela signifie que tu es si content de rester avec ton grand-père, que tu acceptes Croquemitaine par-dessus le marché. »

C'était bien cela que j'avais dans l'esprit, sauf le mot *croquemitaine*.

« Vous n'êtes pas Croquemitaine! lui répliquai-je vivement.

— Je ne suis pas Croquemitaine quand on travaille bien; mais quand on ne travaille pas, je suis pis que Croquemitaine. Tu travailleras?

— Oui, monsieur.

— Je veux dire que tu emploieras bien l'année prochaine, en attendant que j'arrive à Montigny, pour l'apprendre *rosa*, la rose, et *bonus, bona, bonum?*

— Oui, monsieur, je vous le promets.

— Alors nous serons bons amis, et tu ne quitteras pas ton grand-père. »

Le soir, ces trois messieurs se mirent à jouer au whist. Mon grand-père me dit tout bas : « Tu peux aller chercher ton livre. »

J'allai chercher mon livre; je m'installai sur un petit coin de table, et je me mis à lire. De temps en temps, je levais les yeux, et je guettais le regard de mon grand-père. Chaque fois qu'il me voyait, il m'adressait un sourire et un petit signe de tête, sans cesser de faire attention à son jeu.

Quelquefois il était si occupé, qu'il ne me voyait pas. Alors je réfléchissais sur ce que je venais de lire, et bientôt je reprenais ma lecture. La soirée me parut beaucoup trop courte, et si j'avais osé, j'aurais demandé à mon grand-père la permission de lire dans mon lit. Mais je compris de moi-même que cette demande lui paraîtrait déraisonnable, et je ne la lui adressai pas.

XXII

L'étude du latin! — Changements divers.

Un enfant, même quand il adore son grand-père, même quand il a une peur horrible de le quitter pour aller au collège, ne se convertit pas en un jour, ni même en un an. J'eus des rechutes terribles de paresse, de mauvaise humeur, d'entêtement. Je mis bien des fois le pauvre père Barré dans la nécessité de me dire : « Si tu continues, tu n'auras pas ton certificat. » Il m'arriva de faire des réponses grossières à Brigitte, de lui dire : « Cela m'est bien égal! » quand elle me menaçait de tout raconter à mon grand-père. J'oubliai bien des fois, avant de prendre une décision, de me demander ce qu'aurait fait mon grand-père dans le même cas, à l'époque où il était petit garçon. Je fus pris d'accès de vanité stupide, à propos notamment des visites que nous faisions au château de Busserolles.

Un jeudi, que l'air était lourd et brûlant, et le temps orageux, j'eus l'imprudence de lire toute la matinée, au lieu de faire mon devoir. J'étais alourdi de corps et d'esprit, mécontent d'avoir manqué à mes promesses, attristé d'avoir un long devoir en perspective. Ce jour-là, je boudai mon grand-père pendant tout le déjeuner, et j'éconduisis Camus presque grossièrement, lorsqu'il vint pour jouer l'après-midi avec moi.

Il s'en alla sans rien dire, et ce silence d'un garçon si vif et si impétueux me fit dix fois plus de peine que les reproches les plus violents; parce qu'à des reproches violents, on répond par des paroles violentes, on se monte la tête, on s'étourdit, et l'on se prouve facilement que c'est l'autre qui a tort. Le silence, d'un seul coup, vous livre à vos propres réflexions et à votre propre jugement. Mes réflexions furent très sombres et mon jugement très sévère, si sévère, que je m'enfermai toute l'après-midi dans ma chambre pour pleurer. Le soir, j'allai trouver Camus, et nous fîmes la paix, sous le grand figuier, tout près du puits. Cette leçon terrible me profita, et plus jamais je n'eus l'ombre d'une querelle avec Camus.

Plusieurs fois, je malmenai très rudement Faligan, parce qu'il comprenait trop lentement à mon gré. Je faisais mes devoirs bien plus vite que lui; et pendant qu'il traînassait sur les siens, je me dévorais le cœur d'impatience à l'idée de la lecture que j'aurais pu continuer sans lui. Il m'arriva plusieurs jours de suite, une fois mon devoir expédié, de prendre mon livre de lecture, pendant que Faligan se consumait en efforts inutiles; sachant qu'il serait rembarré s'il m'interrompait, il demeurait immobile, osant à peine respirer, parce qu'une fois je lui avais dit qu'il soufflait trop fort.

Tout à coup je me réveillais comme en sursaut, et je lui disais: « Eh bien! »

Alors il m'exposait ses doutes et son embarras. Afin d'en avoir plus tôt fini, je lui expliquais les choses à la diable, ou bien je lui dictais purement et simplement son devoir, pour me débarrasser de lui.

Jamais il ne se plaignait, jamais il ne faisait la moindre observation; une fois seulement, il s'aventura à me dire d'un air humble et soumis: « Je vois que je te fais perdre ton temps; je ferais peut-être mieux de ne pas venir. »

« Assurément tu ferais mieux! » Voilà ce que j'aurais dû répondre si j'avais voulu être franc. Mais je pensai que mon grand-père s'étonnerait de ne plus le voir venir, et qu'il me faudrait donner des explications. Mais, à moins de mentir, quelles explications donner, sans me condamner moi-même?

Ayant vu tout cela d'un coup, je fermai mon livre, sans passer mon index entre les pages en guise de signet, et je dis à Faligan qu'il ne me faisait pas perdre mon temps.

Malgré ces rechutes et bien d'autres que j'ai oubliées, l'année, en moyenne, fut plus animée, plus vivante, mieux employée que les précédentes. J'eus deux prix pour ma part, le jour de la distribution, et le père Barré me remit solennellement dans sa chambre, après la cérémonie, le certificat que je devais présenter au professeur pour être jugé digne d'apprendre *rosa*, la rose, et *bonus, bona, bonum*.

L'événement capital des vacances, ce fut l'installation du professeur en retraite. Mon grand-père s'en occupa beaucoup, et moi aussi par conséquent. Il avait acheté, à l'autre bout du village, une petite maison à volets verts, qui avait été vacante et fermée depuis plus d'un an.

Le premier soin de mon grand-père fut de la faire aérer. Pendant la période d'aération, qui dura toute la seconde quinzaine de juillet, mes camarades et moi nous nous emparâmes de la maison. Nous faisions des parties de cache-cache dans le grenier et dans les chambres; nous nous livrions de vrais assauts dans l'escalier. Nous dûmes céder la place aux peintres. C'était très amusant d'aller les regarder travailler, surtout quand ils commencèrent à poser du papier de tenture. Les peintres, pour se débarrasser de nous, nous donnaient de larges rognures de papier, dont nous nous faisions des rubans pour jouer au concert.

Le lendemain de la distribution, le professeur vint s'installer chez Gimel, en attendant l'arrivée de son mobilier qui venait par le roulage. Je ne le reconnus pas d'abord, parce qu'au lieu d'être vêtu de noir comme d'habitude, il avait arboré un costume champêtre, qui le faisait ressembler au monsieur que l'on voit sur l'étiquette du *Chocolat du planteur*: pantalon blanc, veston blanc et large chapeau de paille.

Pendant deux jours, dès le matin, dans l'après-midi et le soir, on ne vit que nous sur la route de Châteauroux. Nous allions, en nous promenant, au-devant du mobilier qui n'arrivait pas. J'eus ainsi occasion de voir de près M. Lesueur, mon futur professeur, et je devinai bien vite qu'avec sa prétention d'être un Croquemitaine, c'était le meilleur homme du monde. Ainsi, par exemple, dans l'après-midi du troisième jour, il prétendait être dans une fureur épouvantable, parce que ses meubles n'arrivaient pas, et il se promettait de traiter les rouliers comme ils méritaient de l'être.

« Ces gens-là sont si négligents, disait-il à mon grand-père, qu'ils auront conduit mes meubles à Buzançais ou à Châtillon, vous verrez cela! »

Tout à coup il poussa une joyeuse exclamation en voyant deux voitures lourdement chargées qui montaient la côte au pas.

Il se précipita vers les rouliers, et je m'attendais à une scène bruyante. Point du tout: M. Lesueur leur parla du ton le plus tranquille du monde, et accepta toutes les excuses qu'il leur plut de lui donner.

Je courus aussitôt prévenir mes camarades que le grand moment était arrivé. M. Lesueur nous avait autorisés à prendre part au déballage et au rangement des objets dont le poids n'excédait pas nos forces.

Quiconque a déménagé pour son compte sait combien un déménagement est une chose fatigante, encombrante et décourageante. Oui, mais quand on déménage pour le compte d'autrui et par partie de plaisir, quel passe-temps délicieux qu'un déménagement! Mes camarades et moi, nous aurions souhaité que celui de M. Lesueur durât toujours.

Dès le lendemain matin, les hommes et nous nous eûmes complètement débarrassé les deux voitures. M. Lesueur nous dit que nous étions de « bons gar-

çous », et nous allâmes prendre un bon bain dans l'Indre pour nous remettre de nos fatigues.

Mes camarades convinrent que M. Lesueur avait l'air d'un brave homme ; seulement Thouin déclarait qu'il le trouvait un peu trop laid. Je crus mon honneur engagé à soutenir mon professeur, et je cherchai querelle à Thouin. Camus mit le holà en riant. Thouin et moi nous nous donnâmes la main; mais j'eus beau faire, je ne pus m'empêcher de constater que Thouin avait un peu baissé dans mon estime. Cela, bien entendu, ne nous empêcha pas de faire encore plus d'une bonne partie ensemble.

Maintenant que je n'avais plus peur de M. Lesueur, j'étais impatient de commencer le latin, un peu pour voir du nouveau, un peu pour me faire valoir auprès de mes camarades; aussi, vis-je arriver sans appréhension la fin des vacances.

A la rentrée, comme je me séparais de mes anciens compagnons, et que je ne pouvais plus faire mes devoirs avec Faligan, Camus l'adopta, un peu parce qu'il le trouvait original et amusant, et beaucoup parce qu'il avait l'âme compatissante. Ils se prirent bientôt d'une si belle passion l'un pour l'autre, que Camus fit entrer Faligan dans l'association, et nous nous trouvâmes cinq au lieu de quatre.

Puis, vers Pâques, nous retombâmes à quatre, parce que le père de Thouin l'avait retiré de l'école après sa première communion et l'avait envoyé en apprentissage chez un de ses oncles, à Buzançais. Je le regrettai certainement, mais pas autant que je l'aurais regretté, s'il n'avait essayé de jeter de la défaveur sur l'homme qui devait faire de moi un latiniste.

Il faut que je l'avoue ici, ce titre de latiniste, dont je me parais avec orgueil en toute circonstance, me coûta, dans le silence et la solitude de ma chambre, bien des larmes amères. Plusieurs fois même, je me déclarai nettement que je ne voulais plus faire de latin! jamais, jamais! on me couperait plutôt en morceaux!

Mais cette féroce résolution ne durait guère. Si grand-père voyait que je ne pouvais pas faire mes études avec M. Lesueur, il m'enverrait sans doute au collège; et si le collège en lui-même ne m'effrayait pas trop, je ne pouvais supporter l'idée de me séparer de mon grand-père.

Oh! que les racines de la science sont amères ! et quel courage il m'a fallu en plusieurs circonstances pour triompher d'un dégoût et d'une répugnance presque invincibles !

Vers la fin de janvier, mon grand-père prit le lit, et le médecin prononça le mot terrible de fluxion de poitrine. Mon chagrin fut si violent, et si vif mon désir de faire quelque chose qui pût contribuer au soulagement de mon grand-père en lui faisant plaisir, que je franchis vaillamment, à ma grande surprise, des obstacles qui, de loin, m'avaient paru insurmontables.

Au bout de quinze jours, mon grand-père put se lever, et je m'attribuai naïvement quelque part dans sa guérison. Je ne le dis à personne, mais j'en demeurai convaincu très longtemps, et cette conviction me donna de la force pour traverser maint passage difficile. Dès que je pus commencer à traduire un peu de latin, je fus sauvé; désormais le travail présentait un intérêt que je pouvais comprendre, et je faisais des progrès que je pouvais constater moi-même. Pas à pas, d'étape en étape, j'en arrivai à commencer le grec; puis, je lus du grec, comme j'avais lu du latin, et je marchai devant moi presque sans m'en apercevoir.

Les années s'écoulent doucement; la santé de mon grand-père ne nous donne plus d'inquiétudes. Je m'aperçois que je grandis, parce que mes pantalons deviennent trop courts, et parce que Brigitte refuse de me tutoyer plus longtemps. Elle admire beaucoup M. Lesueur, à cause de sa facilité d'élocution; mais elle lui en veut un peu, parce qu'il me fait travailler. Par moments, mon grand-père me regarde avec une complaisance marquée, et j'en conclus qu'il est content de moi.

L'association des amis ne compte plus que Camus et moi. Joubert s'en est allé dans un pensionnat pour se préparer à entrer à l'école normale primaire, afin d'en sortir instituteur. Il paraît qu'il a la vocation.

Faligan, qui l'eût cru ? fait ses études scientifiques au collège de Bourges. C'est la suite d'une aventure qui mérite d'être racontée. Le professeur d'histoire naturelle du collège de Châteauroux vint passer, la première année, ses vacances de Pâques à Montigny, chez son ancien collègue. Comme il avait témoigné devant moi le désir de faire quelques excursions dans la forêt, je lui proposai pour guide mon camarade Faligan. Ils firent ensemble de longues excursions qui duraient des journées entières.

Un jour, il dit à M. Lesueur, devant moi et devant mon grand-père : « Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais dans les bois de Montigny; mais, en revanche, j'y ai trouvé quelque chose que je ne cherchais pas ; j'ai trouvé une vocation, mon cher collègue, une véritable vocation! Ce demi-sauvage qui m'a conduit, a la passion de l'histoire naturelle, et l'esprit d'observation et d'analyse poussé jusqu'à un degré presque inimaginable. Je suis émerveillé de ce que j'ai vu et entendu, et je n'aurai pas de repos que je ne voie ce garçon en mesure de suivre sa vocation. Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'il se croit né pour être forestier comme son père. Le père, un homme de tête et de sens, veut qu'il s'instruise; on dirait qu'il devine qu'il y a quelque chose dans la tête de son garçon. Je n'ai rien dit au père ni au fils, et je vous prie tous de ne rien leur dire, tant que nous ne saurons pas comment les choses doivent tourner. »

Mon grand-père alla aussitôt trouver M. le comte de Vauroyer. Grâce aux démarches des deux professeurs et à l'influence de M. le comte de Vauroyer, Faligan entra comme tambour au collège de Bourges, ce qui lui conférait le droit d'y faire ses études sans avoir rien à payer. Il paraît que sa grande taille, sa franchise et sa bonhomie l'ont rendu très populaire au collège de Bourges. Il m'a avoué aux vacances qui ont

suivi son entrée, qu'il avait eu d'abord grande envie de sauter par-dessus les murs du collège; mais il s'était souvenu à temps que cela ferait de la peine au père Faligan, et que ce ne serait guère poli pour les personnes qui s'étaient occupées de lui. Le père Faligan ne manque jamais d'apporter à mon grand-père les bulletins trimestriels de son « gars ». Chaque fois, il refait le même petit discours : « Voyez-vous, monsieur Jousserand, si vous n'aviez pas eu l'idée de lui donner ce livre où il y a des bêtes et des herbes, il aurait perdu son temps à courir après les couleuvres, et cet autre monsieur l'aurait pris pour un rien du tout. »

A suivre. J. GIRARDIN.

LE DERNIER DES PENN-MOR

Le savant et courageux comte Jehoël de Penn-Môr, qui, sans le secours d'aucun gouvernement et avec ses seules ressources personnelles, avait entrepris de traverser l'Afrique, de la côte orientale à la côte occidentale, est mort sur les bords du lac Tanganyika.

Ce n'est qu'après une mûre réflexion et plusieurs années d'études et d'essais préalables que le comte entreprit le pénible voyage dans lequel il vient de succomber. Doué d'une énergie sans égale, d'une persévérance à toute épreuve, d'une grande liberté personnelle, ce hardi voyageur était certainement appelé à tenir un des premiers rangs parmi cette pléiade d'hommes qui ont illustré leur pays par d'importantes découvertes.

Sa plus grande ambition était de traverser l'Afrique de Zanzibar au Congo. Dessinateur habile, ethnographe érudit, mathématicien savant, le comte de Penn-Môr se proposait d'étudier en route, et de noter avec un soin minutieux toutes les divisions physiques du pays, relevant la longitude et la latitude des différents points de repère de son itinéraire, rapportant des détails du plus haut intérêt sur la flore et la faune de ces contrées, sur les caractères, les us et coutumes des habitants. En un mot, il voulait tracer une route certaine à travers ces déserts immenses et presque inconnus des Européens.

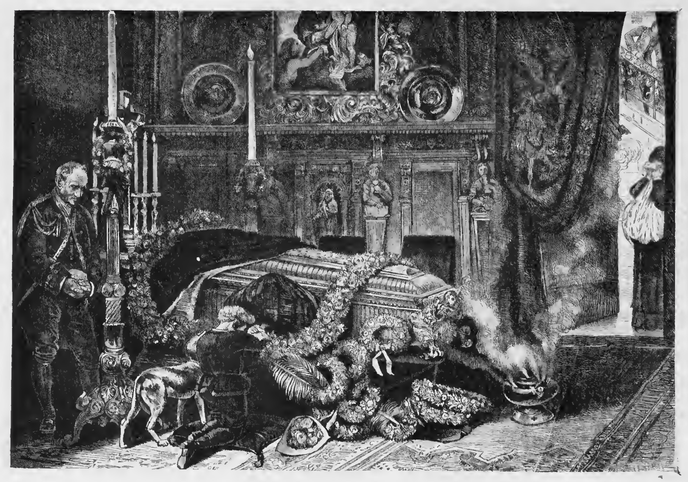
Le comte de Penn-Môr avait quitté la France au commencement de l'année 1877. Trois mois après, escorté de cinq cents hommes, il sortait de Zanzibar et se mettait en marche dans la direction de Bagamayo. Après un campement de quelques jours à Kimandiri, le comte se remit en marche, et ne tarda pas à atteindre la côte de l'Ounyanyembé. Dans la capitale de ce pays, à Kouihara, il fut magnifiquement reçu par le sultan.

C'est de cette ville de Kouihara que sont datées les dernières lettres écrites et signées par le comte de Penn-Môr. A partir de ce moment, les nouvelles ont manqué, jusqu'à ce jour où le consul de Zanzibar a été officieusement informé de la mort du voyageur français, mort dont on ignore encore les causes.

Les causes sont faciles à présumer : les fièvres des jungles ou les insolations. Pauvre garçon ! Il n'avait pas été élevé pour mourir de la sorte ! Je me souviens du jour où il prit cette grande et noble résolution d'être utile à son pays.

C'était par une belle matinée de mai. Le soleil se levait radieux sur l'antique et légendaire Bretagne. L'atmosphère, embaumée par les âcres senteurs des jeunes frondaisons, était humide et vaporeuse. Il semblait que de longs voiles bleutés pendissent du ciel sur la terre, estompant les coteaux. Les gouttelettes de rosée scintillaient des sept couleurs du prisme sous les rayons du soleil, et disparaissaient peu à peu en vapeur. Les objets s'accentuaient, se coloraient, et la route de Quimper à Camaret déroulait son long ruban gris bordé de hauts talus plantés d'arbres émondés, d'aubépines, de landiers aux fleurs d'or. Le voyageur, passant sur cette route par une telle matinée, voyait défiler devant lui des paysages mobiles et variés. A droite, un pêle-mêle de landes, de prairies, de champs, de bois, de ruisseaux et de rochers, dont le désordre échevelé avait ce caractère artistique, marque de fabrique de la nature. Le tout, vivement coloré aux premiers plans, fuyait en se dégradant, et se fondait dans la ligne bleu violâtre des montagnes Noires, bornées par les pics du Lokrouan, du Menez-Braz et du Menez-Hom. A gauche, la mer laissait deviner ses impalpables horizons, et montrait les flancs révulsés de ses côtes granitiques, dont les cavernes se creusaient chaque jour par le battement constant et régulier de la vague. A un certain endroit, cette route, parallèle à la côte, se bordait de parois de rochers, et tournait vers la mer. C'est alors que le voyageur pouvait apercevoir sur le sommet de la falaise, à travers les grands pins, le vieux donjon de Penn-Môr.

Un char à bancs venait de s'engager dans l'avenue du manoir. On apercevait un long bâtiment construit en pierres de taille, irrégulièrement percé et souvent replié en équerre. Chaque angle était flanqué d'une tourelle en encorbellement, dont les toits bleus portaient des girouettes et des bouquets de plomb. On entrait dans la cour du manoir par deux portes en plein cintre, qui, selon l'usage, avaient des dimensions inégales. La grande était la porte noble; la petite, celle des manants. La porte noble soutenait un écusson armorié nouvellement restauré. C'était le blason des Penn-Môr : d'or à la fasce de gueules chargée de trois besants tourteaux d'argent et de sable, accortés, en tête, de deux heaumes de simples taies de profil, en pointe, d'une ancolée d'azur tigée de gueules, le tout timbré de la couronne comtale, et accompagné de cette devise toute spartiate : *Vainqueur ou à la peine mort.* Une chapelle, débris complètement restauré de l'ancien château, sertissait dans ses ogives ouvragées de splendides verrières, qui flamboyaient au soleil levant comme les flammes d'un incendie. Au centre de la cour se tenait debout, sentinelle de grand'garde, le vieux colombier féodal. A son faîte brillait encore la fameuse



Ichoel, abîmé dans sa douleur, priait. (P. 202, col. 1.)

girouette dorée, proclamation officielle du droit acquis au seigneur de faire vivre ses pigeons aux dépens des vilains.

Les lourds battants de chêne de la porte noble se disjoignirent; le char à bancs passa au grand trot sous l'écusson armorié, et s'arrêta net devant le perron de l'antique demeure. Un vieux domestique, en grande livrée, se tenait au bas des marches.

« Bonjour, Yvon, lui cria joyeusement un jeune homme en sautant de voiture. Bonjour, mon vieux serviteur! Comment va mon père?...

— Votre père, monsieur le comte....

— Comte! railles-tu; je ne suis que vicomte.

— Je ne raille point!

— Tu ne railles point! mais... alors... mon père?...

— Mort depuis deux jours.

— Mort!... et est-il?..

— Pas encore, monsieur le comte. La cérémonie funèbre n'aura lieu que demain... nous vous attendions toujours.... »

Sans demander d'autres explications, le jeune homme s'élança dans l'intérieur du manoir, monta rapidement le grand escalier d'honneur, souleva la tenture noire qui masquait le cabinet de son père, et se trouva en face d'un cercueil qu'il connaissait bien : le cercueil d'apparat des Penn-Môr.

Au bruit que fit le jeune homme, un grand lévrier se dressa sur ses pattes, reconnut le visiteur et se glissa en rampant jusqu'à lui.

Jehoel s'avança lentement près du cercueil, tomba à genoux et pria longuement, très longuement même.

Le cabinet du défunt se composait d'une vaste pièce, haute de plafond, et seulement éclairée par une large baie donnant sur la mer. Les lambris en vieux chêne sculptés de ciseau de maître tenaient leur cymaise à plus de deux mètres du sol. Des tapis persans, de nuances sombres, les reliaient au plafond. Le dedans de la pièce était un pêle-mêle d'objets d'art, un encombrement de tables, de chaises, de crédences et de bahuts. Les tapis persans disparaissaient à peu près derrière des faïences de vieux Rouen, des panoplies compliquées, des bronzes et des tableaux de maîtres. On y sentait le bon goût et le désordre de l'artiste associés aux prodigalités de l'homme riche.

Quand je vins au manoir, le spectacle était touchant.

Devant le cercueil tout doré, fait pour son grand-père, et blasonné aux armes des Penn-Môr, au milieu des fleurs, des guirlandes et des couronnes, Jehoël, abîmé dans sa douleur, priait. Debout près de lui, Yvon le couvait d'un regard de pitié et de respect. De temps à autre, un sanglot scandait le silence. C'était la vieille servante du manoir, qui pleurait appuyée au chambranle de la porte.

Le jeune homme ne me parla que le lendemain, après l'enterrement.

« Monsieur, me dit-il, mon père vous aimait et vous estimait. Il me plaît de croire qu'en souvenir de cette affection et de cette estime, vous ne me refuserez pas vos conseils, dans les questions d'intérêt que sa succession peut faire surgir. Je n'ai pas à juger mon père, monsieur; mais je regrette, pour le nom qu'il portait, que lui mort il ne reste rien de lui. J'allais sans doute vivre comme il a vécu, insouciant de ma fortune, de mon nom, et des services qu'un homme peut rendre à la société et à son pays. La tombe qui vient de se refermer m'a fait voir le néant d'une telle existence. Je suis le dernier de ma race, monsieur; mon devoir est de réparer ce que, par respect filial, vous me permettrez de nommer seulement les oublis de mes pères. Il y a cent ans, je me serais fait soldat; aujourd'hui le progrès, l'agrandissement de la civilisation et des sociétés, n'est plus dans l'agrandissement du territoire par la guerre, mais dans la découverte des pays inconnus et dans la propagation des idées modernes dans ces mêmes pays. Il ne faut pas oublier, monsieur, que l'Australie, si dangereuse, si mortelle au voyageur, est arrivée, en moins d'un siècle, à tenir sa place sur le marché du monde.... »

C'est ainsi que le jeune comte prit la résolution de tenter la découverte de l'Afrique australe, résolution d'autant plus hardie, qu'il savait par les Stanley et les Livingstone le nombre et la nature des périls qu'il aurait à combattre et qu'il lui faudrait vaincre. C'est brave, n'est-ce pas, de vouloir explorer un sol d'où sort la mort à chaque pas; tenter de civiliser des peuplades sauvages, un peu cannibales même, et qui ont voué une haine éternelle aux blancs? c'est brave d'entreprendre de pareilles luttes lorsque l'on sait par avance que les maladies useront votre organisme, que les fièvres débiliteront vos membres? Ne faut-il pas avoir une âme robuste doublée d'un patriotisme ardent?

Le comte Jehoël de Penn-Môr avait l'âme robuste, il eut le patriotisme.

On ne sait de quoi il est mort! Eh! mon Dieu, que ce soit d'une façon ou d'une autre, il n'en est pas moins mort victime de son dévouement. Sait-on de quoi l'on meurt, dans cette Afrique, pleine de fièvres, de poisons et d'embûches, et dont le moindre danger est de vous donner des délires qui poussent au suicide, comme ce pauvre chirurgien Dillon, le plus vigoureux des explorateurs qu'aient jamais comptés les explorations africaines?

Le comte de Penn-Môr n'a pas rempli sa tâche aussi complètement qu'il le désirait; il ne dormira pas pendant quelques jours dans le beau cercueil d'apparat de ses ancêtres; qui sait même ce que son corps deviendra? mais en revanche, et malgré sa mort prématurée, il aura son nom inscrit au martyrologe africain, martyrologe qui sera sacré et connu de tous, le jour où l'Afrique australe comptera au nombre des nations civilisées.

Frédéric Dillaye.

PENDRAGON [1]

XIII

Le spectacle était terminé. On avait baissé la toile et une partie de la foule commençait à s'écouler.

« Reste encore! me dit Samuel. Tu vas entendre les commentaires du peuple. »

En effet un grand tumulte de voix s'éleva dans toutes les parties de la salle. Tous les avis furent donnés à la fois dans toutes les langues de l'Asie. Ce n'est pas de la grande tragédie ou de la comédie qu'on parlait. Non, tout le monde s'occupait de Pendragon et de sa troupe d'Enfants perdus qui excitaient l'admiration et la frayeur de tous les habitants de Babylone

« L'avez-vous vu il y a trois jours, quand il fit son entrée dans la ville? disait un vieillard. On aurait cru voir le fils de Baal en personne. Ce Barbare des Gaules a la mine, la force, la vivacité et la majesté d'un dieu.

— Il paraît, ajouta un voisin, qu'il enleva Héphestion de dessus son cheval et le jeta par terre comme un paquet. L'autre voulut le percer de sa javeline, mais il n'était pas de force.

— Est-il vrai qu'il était seul contre Héphestion et ses quinze cents Macédoniens?

— A peu près: car sa troupe d'Enfants perdus le suivait à mille pas de distance... Mais celui qui lui mettra la main sur l'épaule n'est pas encore venu.

— Qui donc? Alexandre?

— Chut! dit le vieillard en regardant le Juif avec défiance. Babylone est aujourd'hui pleine de gens auxquels...

— Tu ne confierais pas ta bourse, Barcochebas?

— Ni ma vie, voisin Karan. »

Et tous les deux se mirent à rire en nous regardant.

« Ne nous fâchons pas, Sosielès, me dit Samuel; si ces braves gens savaient que sous ton habit de prêtre chaldéen tu caches un Grec d'Athènes et un ancien secrétaire d'Alexandre, on t'attendrait au coin de la rue pour te poignarder et te jeter dans l'Euphrate, d'où tu irais tout doucement, en suivant le courant, engraisser les requins du golfe Persique.

» Regarde plutôt ceux qui sont à notre gauche... Eh! ce sont les quatre frères Bull. Vois comme ils boivent et crient sans mesure! Ce sont les plus redoutables des Enfants perdus de Pendragon. »

« Holà! » cria l'aîné des Bull d'une voix terrible en frappant le plancher avec la poignée de son sabre.

Un esclave noir s'approcha en tremblant et attendit les ordres du Calédonien.

« Apporte du vin, malheureux! continua Bull aîné, ou je te fends la tête avec cette cruche vide! »

L'esclave obéit et apporta une amphore de deux pieds de haut, pleine jusqu'au bord. Le Calédonien la porta à ses lèvres, en vida une moitié sans respirer et l'offrit au cadet, qui vida le reste.

Alors le troisième frère et le quatrième poussèrent un grognement si fort, si terrible et si pareil à celui des ours du Caucase, que la statue de Baal elle-même, placée au fond de la salle, en trembla sur sa base, et que beaucoup de gens s'enfuirent, croyant qu'on venait de lâcher des bêtes féroces dans la salle.

Je n'entendis pas ce que disaient le troisième et le quatrième au premier et au second des Bull. Je ne comprenais pas le patois barbare de la Calédonie; mais je vis ce qu'ils firent.

Ils se levèrent à la fois tous les quatre, deux contre deux, posèrent leurs sabres à terre, se mirent en garde et commencèrent à coups de poings un combat si épouvantable que des forgerons, frappant avec quatre marteaux sur quatre enclumes, auraient à peine fait autant de bruit.

Du premier coup de poing l'aîné brisa deux dents au troisième, et pourtant, c'étaient de fortes dents, aussi vigoureuses peut-être et aussi solides que celles d'un sanglier. L'autre riposta par un coup qui mit l'œil de son frère en sang et le fit sortir à moitié de l'orbite.

Chacun des deux alla laver sa blessure dans la fontaine qui était au pied de la statue de Baal.

Pendant ce temps le second et le quatrième avaient leur tour. Le second, après quelques passes et quelques feintes, abattit son poing sur la tête du quatrième comme un boucher qui abat d'un coup de masse le bœuf qu'il va égorger. L'autre en effet tomba étourdi du coup; mais en même temps il avait frappé si fort son adversaire au creux de la poitrine qu'ils furent étendus par terre en même temps et parurent tout près de rendre l'âme.

Cependant ils se relevèrent bientôt, tout couverts de poussière et de sang, allèrent comme leurs frères se laver à la fontaine, se donnèrent cordialement la main tous les quatre et recommencèrent à boire comme auparavant. C'est l'usage de ces Barbares. Ils ont le caractère si brutal qu'ils se querellent pour un mot; mais ils ont en revanche la peau si ferme et les os si durs qu'ils sentent à peine les coups. C'est ce que m'ont raconté des marchands carthaginois qui vont tous les ans dans ce pays-là chercher de l'ambre jaune. C'est aussi ce que je vis ce jour-là moi-même.

Pendant que les Calédoniens se remettaient à boire avec plus de soif et d'amitié fraternelle qu'auparavant, leur conversation tomba, comme il devait arriver, sur Pendragon.

« Celui-là, dit l'aîné des Bull, voilà un chef! Je le suivrai partout! Quand il frappe l'ennemi, c'est la foudre. Quand il donne à un ami, c'est plus qu'un roi: c'est un dieu!

— Alexandre aussi est généreux, reprit le cadet des Bull.

— Il est généreux, mais il compte! répliqua l'aîné. Quand il me donne un darique d'or, il en garde mille

[1] Suite — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139, 155, 171 et 188.

pour lui. Ce n'est pas comme Pendragon. Il donne tout à ses amis, celui-là !

— C'est vrai, dit le troisième frère. C'est lui qui devrait être roi au lieu d'Alexandre !

— Mais, ajouta le quatrième, c'est bien facile. Il n'y a qu'à tuer le Macédonien et mettre l'autre à sa place ! »

Alors les quatre frères se mirent à parler en patois calédonien pour n'être pas compris des assistants. Mais à leurs gestes terribles et à leurs yeux flamboyants on voyait qu'il était question d'un meurtre.

Samuel me poussa le coude et me dit :

« As-tu entendu, Sosiclès ?

— Certes !

— As-tu vu comment se forme peu à peu la conspiration contre Alexandre, qui se croit le roi de l'Asie pour avoir vaincu ce malheureux Darius qui se tenait à peine sur le trône ? As-tu vu le peuple de Babylone applaudir l'éloge du Gaulois, de son courage, de sa générosité, et même de ses fanfaronnades ? Tu sais maintenant ce que pensent les soldats vainqueurs aussi bien que le peuple vaincu et comme ils s'occupent peu du fils de Philippe le Macédonien ; crois-tu, dis-moi, qu'il soit si difficile de le renverser et de mettre Pendragon à sa place ? »



Le philosophe vint à nous. (P. 204, col 1.)

Avant que j'eusse le temps de répondre aux questions du Juif, un meuble que je n'avais pas remarqué, qui avait la forme d'un homme et que, à cause de sa couleur bronzée et de son immobilité, j'avais pris pendant plusieurs heures pour un ornement de la muraille, se leva près de nous : car c'était vraiment un homme ; il nous salua en langue parsi que comprenait Samuel Je le regardai avec attention. Personne n'aurait pu dire son âge. Il avait la tête rasée, les yeux noirs, brillants et fixes, une barbe blanche, assez rare, mais qui n'avait jamais été touchée par le rasoir ni même par les ciseaux, l'air calme et sérieux comme il convient à un philosophe. C'était en effet un de ces philosophes de l'Inde qu'on appelle des fakirs, et qui passent leur temps à méditer et à prier Brahma et Siva.

Ce fakir donc, ou ce philosophe, vint à nous lentement, et nous dit :

« J'ai tout entendu.

— Oh ! » répliqua Samuel effrayé, et craignant sans doute un piège.

Puis, reprenant son sang-froid :

« Qu'as-tu entendu, Pandou ? »

Car il le connaissait depuis longtemps.

L'Indien répliqua :

« J'ai entendu des paroles qui portent la vie et la mort dans leurs plis. »

Puis, comme je me penchais vers Samuel pour lui parler bas :

« Tu peux parler tout haut, me dit-il. Je n'ai personne à dénoncer. Je n'ai pas de fortune à faire. Je vis d'une once de riz par jour et d'une gorgée d'eau que je bois à même l'Euphrate. Juge toi-même si j'ai besoin de mentir ou de trahir.

— Mais qu'est-ce qui t'amène à nous ? demanda le Juif toujours méfiant.

— L'envie de vous communiquer ma sagesse et de recevoir une part de la vôtre, répliqua le fakir ; quelque autre chose aussi que vous apprendrez bientôt et qui fera grand bruit dans le monde.

— Ah ! ah ! reprit Samuel. Tu parles par énigmes, Pandou. Tu veux sans doute qu'on t'interroge sur cette chose ?

— Fais, si tu veux. Mais avant que le jour soit venu de vous l'apprendre, vous pouvez être assurés que je ne dirai rien !

— Au moins nous communiqueras-tu, comme tu l'as promis, une partie de ta sagesse ?

— Volontiers. Commencez tes questions.

— Quels sont, dit Samuel, les plus nombreux des vivants ou des morts ?

— Les vivants.

— Pourquoi ?

— Parce que les morts ne sont plus. »

Le Juif se mit à rire :

« Ah ! ah ! dit-il, bien répondu. A ton tour de l'interroger, Sosiclès ! »

Je me rappelai les questions difficiles qu'on nous posait dans les écoles d'Athènes et je demandai :

« Qui est le plus grand de la terre ou de la mer ?

— La terre, car la mer en est une partie, répliqua l'Indien.

— Quel est le plus rusé de tous les êtres ?

— Celui que l'homme ne connaît pas encore.

— Comment peut-on devenir Dieu ?

— En faisant ce qu'il est impossible à l'homme de faire.

Quelle est la plus forte de la mort ou de la vie ?

— La vie, parce qu'elle supporte beaucoup de maux.

— Décidément, tes réponses sont d'un sage, » dis-je à l'Indien.

Il me regarda sans paraître flatté du compliment, et répliqua tranquillement :

« Je le sais bien. L'esprit de l'homme est naturellement clair ; ce sont les passions qui l'obscurcissent.

— Alors, tu n'as point de passions?

— Non.

— Pas même celle de vivre?

— Encore moins que toutes les autres.

— Puisque tu es sage, reprit Samuel, donne-nous un conseil.

— Une douzaine, si tu veux.

— Un seul suffit, pourvu qu'il soit bon... Faut-il suivre Pendragon ?

— Il ne faut suivre personne, répondit l'Indien.

— Sera-t-il roi quelque jour ?

— Si Brahma l'a voulu.

— Ce n'est pas répondre.

— C'est dire la vérité, » répliqua Pandou.

Le Juif commençait à s'échauffer.

« Nous sommes près de nous lancer dans une grande entreprise, Sosiclès et moi, dit-il encore. Est-ce qu'elle réussira ?

— Oui, si elle est bien conduite et favorisée par les dieux.

— Serons-nous riches et puissants ?

— C'est possible.



Le second et le quatrième avaient leur tour. (P. 203, col. 2.)

Courons-nous, au contraire, à notre perte ?

— Possible aussi. »

Pour conclure il ajouta :

« Soyez seigneurs, soyez pendus, ce ne sont pas mes affaires. Quant à lui, je l'ai vu. Il a les trois signes de la protection d'Indra, il est fort, il est beau, il est généreux. »

Alors le Juif s'approcha de l'Indien d'un air insinuant et lui dit :

« Moi aussi, Pandou, je sais être généreux quand je veux... »

L'Indien répondit sans le regarder :

« Oui, quand tu veux. Mais tu ne veux jamais.

— Mais enfin si je voulais ?

— Si tu voulais ?... tu ne serais plus Samuel le Juif. »

Et il lui tourna le dos.

« Allons-nous-en, Sosiclès, dit alors Samuel, et laissons-là cette brute.

— La brute, répliqua l'Hindou, c'est celui qui passe sa vie à entasser l'or et l'argent dans ses coffres et qui ferme les yeux à la lumière divine. »

Sur ce mot, nous le quittâmes.

Cette nuit-là, personne ne dormit dans Babylone.

La crainte, l'admiration, la curiosité tenaient tout le monde en éveil.

C'est que le Macédonien qu'on appelait déjà Alexandre le Grand allait faire son entrée en vainqueur dans sa nouvelle capitale, et que presque tous les peuples de l'Asie étaient venus voir ce conquérant illustre, qui avait déjà fait tuer en cinq ans plus d'un million

d'hommes. Or, qu'y a-t-il de plus glorieux que de tuer des hommes pour s'emparer de leurs biens et réduire leurs femmes et leurs enfants en esclavage?

Dès la première heure du jour un bruit extraordinaire de cymbales, de trompettes, de tambours, de cors de chasse mêlés de harpes et de lyres annonça que la fête allait commencer. Aussitôt toutes les maisons s'ouvrirent à la fois et par toutes les portes sortirent à flots pressés des créatures humaines.

Tous se demandaient avec inquiétude si Alexandre serait plus dur et plus avide qu'Héphestion, ou s'il se montrerait généreux et doux, c'est-à-dire s'il ne ferait tuer ou dépouiller personne. Terrible incertitude! En suivant un groupe de citoyens j'entendis la conversation suivante;

« Sais-tu ce qu'il vient de faire à Persépolis, ton grand Alexandre?

— Comment pourrais-je le savoir? Est-ce que j'y étais, moi?

— Il a brûlé la ville.

— Il est donc fou, cet Alexandre? demanda un autre bourgeois.

— A peu près, quand il a trop bu.

— Mais s'il allait traiter Babylone comme Persépolis! »

Il y eut là un profond et morne silence. En effet, qui pouvait l'en empêcher? Babylone est construite en briques, dans une plaine immense où le vent brûlant du désert de Syrie souffle sans obstacle jusqu'aux monts de la Perse et de la Susiane. Tout à coup, une voix que je connaissais s'éleva dans le groupe des Babyloniens.

« Vous vous embarrassez de peu de chose, dit la voix.

— Comment! peu de chose, l'incendie de Babylone! s'écria l'un des Babyloniens. Sais-tu bien, Samuel, que si ce malheur arrivait, nous n'aurions plus qu'à mendier notre pain de porte en porte!

— Rassure-toi. Il y a remède à tout, excepté à la mort.

— Justement, dit le Babylonien. C'est d'être tués que nous avons peur.

— D'abord, répondit le Juif, si vous êtes tués, vous n'aurez plus à vous inquiéter de rien; c'est déjà quelque chose.

— Ah! reprit le Babylonien, j'aimerais à m'inquiéter encore! La vie est bonne, quand Alexandre est loin d'ici.

— Veux-tu, dit Samuel, que je t'enseigne un moyen sûr de l'éloigner?

— Ah! certes! »

Le Juif se pencha à l'oreille du Babylonien et lui dit quelques mots à voix basse. Puis tout haut:

« Qu'en penses-tu?

— Il faudra voir, dit le Babylonien d'un air d'incertitude. D'abord, à moi seul, je ne peux pas tout faire...

— Avertis tes amis.

— On verra, dit le Babylonien. Mais es-tu bien sûr?...

— Je le tiens d'Amalec lui-même, répliqua le Juif, et tu comprends qu'Amalec ne va pas se lancer au hasard... »

Sur ce mot, Samuel quitta les Babyloniens, et, me touchant le coude, m'avertit de le suivre au temple de Baal, où Pendragon s'était établi avec une partie de sa troupe.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

L'HOMME DE FUMÉE

De fumée! Oh non! Il était parfaitement en chair et en os, et il le prouvait de toutes façons. On l'appelait « l'homme de fumée » parce qu'il jouissait du don de produire en parlant une sorte de fumée qui prêtait à sa personne un charme irrésistible. Et ce don, qu'il tenait d'une fée, produisait son effet chaque fois que l'homme parlait de lui-même ou qu'il se trouvait en cause d'une façon ou d'une autre. Dans ces deux cas, il mettait un tel feu dans sa parole que la fumée ne tardait pas à poindre. Elle venait l'envelopper d'un voile protecteur et couvrir ses faiblesses, au point qu'elles paraissaient autant de qualités agréables. On le voyait alors si gai de tout son effort, si aimable, que son meilleur ami risquait d'être sacrifié pour amuser l'auditoire d'un instant, si rempli d'esprit qu'il trouvait dans son imagination les arguments du fait — toutes choses qui le faisaient rechercher comme convive. Son écot ainsi que les notes de son tailleur se payaient en fumée.

Comme l'homme pouvait, malgré tout, sembler quelque peu vaporeux, il connaissait le secret de faire grand bruit aux moindres entreprises de la vie.

Longtemps, grâce à ces dons, il réussit à se tenir en dehors des vicissitudes de l'existence et à s'en moquer, tant en planant au-dessus des peines trop souvent communes. Trop souvent aussi l'homme céda au plaisir d'exhaler sa fumée en bavardant, lorsqu'il eût été mieux inspiré de témoigner d'un peu de charité envers son prochain. Mais il s'aveuglait et s'étourdissait de parti pris, et les envieux purent parler de sa vanité et de son égoïsme sans l'effrayer. Il vit de même les années peser sur lui, et le forcer à produire des nuages de fumée pour maintenir sa réputation du plus aimable des garçons. Tout changeait autour de lui — il restait immuable, satisfait de lui comme au temps de ses premiers succès.

Un jour pourtant il remarqua qu'il était négligé. Le monde se lassait donc de ses charmes avant qu'il n'eût envie de cesser de briller et de consacrer sa vie aux agréments sans fin? Il se trouvait seul alors que d'autres se recueillaient dans la famille qu'ils avaient fondée, et il payait, aux jours de vieillesse, cette liberté qu'il montrait autrefois, dans un glorieux défi, à ceux qui peinaient pour élever leurs enfants.

Et lorsque la maladie vint: « Ah! se dit-il, mes amis

n'abandonneront pas celui qui leur a fait passer tant d'heures agréables! » Vite il les appela: l'un lui fit répondre qu'il parlait en voyage avec son enfant, l'autre qu'il veillait sa femme malade, celui-ci qu'il allait être grand-père, celui-là qu'il mariait sa fille: — toutes raisons suffisantes pour laisser à lui-même l'homme de fumée.

Le délaissé eut tout à coup comme une vision de la vérité. Il vit que non seulement, dans sa vanité égoïste, il n'avait vécu que pour lui; mais il s'aperçut encore que le gaspillage d'une existence de fumée et de bruit n'avait attaché à lui aucun de ceux qu'il connaissait autrefois. Pas un! A cette pensée son cœur se serra. « Ah! s'écria-t-il, qui viendra verser sur moi une larme de regret sincère? qui viendra réchauffer ma main dans la sienne, pour me sauver du désespoir?» Il attendit vainement. Tout à coup, une terrible angoisse saisit tout son être, une angoisse qui sécha instantanément sa peau sur les os!

On conserva longtemps l'homme ainsi desséché; mais un jour une vieille femme qui ne savait que parler de son prochain voulut le voir, et s'approcha de si près avec la lumière qu'elle mit le feu à l'homme qui avait constamment parlé de lui-même et qui disparut, une dernière fois, en fumée!

Ch. Schiffer.

LE TSAR ALEXANDRE II

Le télégraphe vient d'apporter une nouvelle qui a profondément ému l'Europe entière. Le 17 février dernier, à Saint-Pétersbourg, une terrible explosion, préparée par des mains criminelles, a fait sauter la partie du Palais d'Hiver où se trouvent situés les appartements privés du tsar. Par un hasard miraculeux, l'empereur a échappé à cet odieux attentat; mais les victimes n'en ont pas moins été nombreuses: cinquante gardes du palais auraient été tués ou blessés par l'explosion.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce nouveau crime la main de cette terrible conspiration nihiliste qui s'acharne à répandre la terreur sur toute la Russie[1]. Non contents d'incendier les villes, de miner les ponts ou de faire sauter les trains en marche, ils poursuivent jusque dans son palais ce tsar à qui les Russes doivent leurs premiers souffles de liberté.

C'est ce souverain, juste et éclairé, qui a transformé son pays en quelques années de règne.

« Quoique adouci de temps à autre, dit M. Dixon, ici par de belles phrases, là par un patriotisme mystique, le système tartare avait duré jusqu'au règne d'Alexandre II. Dans cette organisation, le prince était tout, le peuple rien; l'armée était une horde, la noblesse une foule officielle, l'Église un département de la police, les communes un troupeau d'esclaves.

» Le tsar Nicolas prisait ce système; caractère de forte trempe, esprit plein de hardiesse, il en porta l'application à ses dernières limites, et fit rétrograder le pays jusqu'à l'époque de Pierre le Grand. Mais il était loin d'admirer, comme ce prince, les services et les arts de l'Europe occidentale, il haïssait les chemins de fer, il avait la presse en abomination. Sa cour ressemblait à un camp; il avait imposé aux étudiants l'uniforme, il avait fait de l'éducation une manœuvre. A lui seul, il était l'État, l'Église, l'armée. Désirant fermer son empire, à l'exemple des khans de Khiva et de Bokhara, il établit autour de sa frontière un cordon de troupes, presque aussi difficile à franchir pour l'étranger qui voulait entrer dans le pays que pour le Russe qui souhaitait en sortir; tant qu'il resta sur le trône, la nation fut pour l'Occident une énigme impénétrable.

» L'organisation de la Russie était mongole et non pas slave; l'autocrate puissant qui soutenait cet édifice et qui périt avec lui, fut à la fois le dernier empereur asiatique et le dernier khan européen.

» Avant de mourir, l'empereur Nicolas connut la vérité; elle lui apparut à travers ses villes en flammes, ses armées détruites, ses inutiles canonnades. Il vit que les nations libres étaient toutes contre lui; la nation d'esclaves qu'il gouvernait avec un sceptre de fer n'était pas pour lui.

» Frappé dans son immense orgueil, se sentant blessé mortellement, il fit connaître, dit-on, à son fils les causes de ses désastres, telles que maintenant elles lui apparaissaient. Il lui conseilla de mettre à profit une expérience acquise au prix de tant de maux, et d'adopter une politique différente. Cette version est-elle exacte? Qui peut le dire? Qui connaît les secrets de ce lit de mort?

» Quoi qu'il en soit, le nouveau souverain agit comme s'il avait reçu quelque avertissement salutaire. Il a inauguré son règne par des actes de clémence. Il a ouvert les prisons, rappelé les exilés.

» L'immense majorité de ses sujets se composait de serfs. Pas un sur dix ne savait lire, et pas un sur cinquante ne pouvait signer son nom. Un très grand nombre d'entre eux restaient en dehors de l'Église officielle. Les serfs étaient opprimés par les nobles, les vieux croyants persécutés par les popes; et cependant ces deux classes étaient la sève, la force du pays, la nation elle-même. Si à défaut de l'armée, à défaut de l'administration, qui n'avaient point su empêcher les désastres de l'empire, Alexandre cherchait autour de lui un point d'appui plus solide, où pouvait-il le trouver, sinon parmi les serfs des campagnes, les vieux croyants des villes? Mais comment se concilier les sympathies de ces populations, ulcérées par l'assujettissement physique et par les haines religieuses?

» Le problème était difficile à résoudre. L'empereur commença par étudier le caractère et les besoins de ceux qu'il était appelé à gouverner. Il parcourut les villes et les communes rurales, se transporta de

1. Voy. vol. XIII, page 408, l'*Incendie d'Orenbourg*.

l'océan Arctique à la mer Caspienne, de la Vistule au Volga, se prosterna au milieu de ses sujets devant le sanctuaire de Troïtsa et de Solovetsk ; s'entretint avec eux sur les bords des routes et sur les rives des lacs, les visita dans les forêts et dans les mines ; jusqu'à ce qu'enfin il eût pleine conscience de mieux connaître le sol russe et le peuple russe qu'aucun des ministres de sa cour.

» Armé des notions qu'il avait acquises par un zèle si consciencieux, il aborda la grande question du servage, et il eut l'heureuse audace de défendre le principe de la *liberté avec la terre*, contre ses comités et ses conseils, qui étaient d'avis d'affranchir le paysan sans lui donner droit à la possession du sol. d'un fonctionnaire, l'impartialité d'un jury, secondé par un juge versé dans la connaissance des lois.

» A la même époque, furent institués ces parlements locaux, assemblées de districts et assemblées provinciales, où les hommes apprennent à penser et à parler, à prendre des décisions, à se soumettre au pouvoir de la logique, à respecter les opinions différentes des leurs, à exercer les vertus de la vie civique.

» Dans un pays comme l'empire russe, il semblerait que chacune de ces réformes dût exiger les efforts d'une existence entière ; cependant, sous ce prince bienfaisant et hardi, elles marchèrent toutes de front. Obligé de combattre les corps les plus puissants de l'empire, les anciens chefs militaires qui croyaient ne



Le Palais d'Hiver, résidence du tsar, à Saint-Pétersbourg. (P. 207, col. 1.)

» Alexandre entreprit en même temps la réforme de l'armée. Il abolit le knout et la bastonnade, ouvrit des écoles dans les casernes, éleva enfin la condition du soldat, non moins sous le rapport moral que sous le rapport matériel.

» Les universités russes avaient trop souvent, par leur turbulence, troublé la sécurité publique. Il ôta aux étudiants leurs épées, leurs uniformes, il mit fin à leurs privilèges. L'enseignement perdit son cachet militaire. Les chaires furent occupées par des professeurs civils, et les élèves qui suivaient les cours, rentrant dans le droit commun, durent être assujettis au même code, traduits devant les mêmes juges que les autres citoyens.

» Un décret, qui devait être pour la nation un bienfait immense, suivit de près cette amélioration. L'empereur ôta aux bureaux de police la connaissance des crimes et délits pour la donner à des tribunaux ; il substitua ainsi à l'arbitraire, et souvent à la vénalité pouvoir maintenir leurs soldats dans l'obéissance que par la crainte du bâton, les nobles qui préféraient la résidence de Hombourg et de Paris à la vie monotone qu'ils mènent sur leurs domaines, le tsar n'en poursuivit pas avec moins d'activité l'exécution de son œuvre. »

En dépit de tous les obstacles, le tsar réformateur a continué de suivre sa voie. Et pourtant il est seul, agité de mille soucis, frappé dans ses affections de famille, éprouvé dans sa vie publique.

Il a vu mourir son fils aîné, le plus aimé de son cœur ; il voit s'éteindre dans une longue agonie la compagne de ses peines et de ses courtes joies, et tout autour de lui se lèvent des ombres menaçantes : il est frappé par ceux-là mêmes pour qui il a entrepris cette longue lutte contre toutes les traditions de ses ancêtres.

Ét. Leroux.



Grand-père m'embrassa. (P. 211, col. 1.)

GRAND-PÈRE [1]

XXIII

Départ pour le collège. — L'homme résigné.

Depuis un an environ, grand-père ne me parlait plus comme un grand-père à son petit enfant, mais comme un homme à un homme. Il m'arrivait bien, dans certaines circonstances, de regretter un peu les appellations caressantes d'autrefois; mais, en général, il me plaisait assez d'être traité en homme. Grand-père savait bien ce qu'il faisait: car les noms que l'on donne aux gens influent toujours sur leur caractère et sur leur conduite. Il se serait bien gardé, d'ailleurs, de me vieillir avant l'âge; jamais il n'était plus heureux que quand il me voyait gai, et mes accès de fou rire ne le scandalisaient pas. De tous mes camarades, celui qu'il avait toujours le plus aimé, c'était Camus, justement parce que Camus était très gai.

Quand il fut décidé que j'irais faire ma rhétorique et ma philosophie au collège de Châteauroux, il m'emmena faire une promenade sur le bord de la rivière, en passant par les endroits qu'il savait que j'aimais le mieux. Il voulait que le charme de ce paysage familier demeurât dans ma mémoire, mêlé aux paroles qu'il avait à m'adresser, comme pour en tempérer l'austérité?

« Te souviens-tu, me dit-il, de ce que je t'ai raconté autrefois de mon grand-père et de ses sept fils?

— Oui, grand-père, je m'en souviens, et je m'en souviendrai toujours.

— Il aurait pu les garder auprès de lui, car rien ne les forçait à partir pour la frontière, et, pour mieux dire, rien ne les aurait forcés à partir, ni lui à leur mettre le fusil à la main, s'ils n'avaient été tous élevés, les enfants comme le père, dans cette croyance que la patrie passe avant tout. »

Pendant qu'il me parlait, j'avais les yeux fixés sur l'horizon, que le soleil couchant inondait d'une glorieuse lumière. Le souvenir des Jousserand, que grand-père venait d'évoquer pour fortifier mon âme et affermir ma volonté, est resté depuis inséparable de cette gloire de pourpre et d'or. Je n'ai jamais pu voir un beau coucher de soleil sans repenser à mon grand-père et aux paroles qu'il a prononcées ce soir-là.

Mon grand-père reprit: « Rien ne me force à me séparer de toi, ou plutôt rien ne m'y forcerait, si je n'étais persuadé, comme tu l'es toi-même, que le pays passe avant tout. Le pays a besoin d'hommes utiles, je veux que tu sois un homme utile. Mon grand-père envoyait ses sept enfants à la mort, moi je t'envoie au travail. Le père et les fils se sont séparés sans verser une larme; j'espère, mon garçon, ou plutôt je suis sûr que nous ferons de même.

— Oui, grand-père. »

Ma voix tremblait peut-être un peu, mais du moins je ne versai pas une larme.

Par une belle matinée d'octobre, je partis pour Châteauroux, tout seul, comme un homme: on ne conduit que les enfants qui ne savent pas se tirer

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

d'affaire. Comme je terminais mes derniers préparatifs, grand-père entra dans ma chambre. Il était rasé de frais, et il avait pris un soin tout particulier de sa toilette, comme pour bien montrer qu'un départ n'est pas une chose si lamentable qu'on veut bien le dire.

Quand je l'eus embrassé, peut-être un peu plus longuement que de coutume, il tira sa montre et me dit en souriant :

« Si tu es prêt, je crois que tu feras bien de descendre déjeuner. »

Je descendis avec lui à la cuisine, et je m'assis, comme d'ordinaire, devant la petite table de chêne, au coin de la cheminée. Comme le jour tombait directement sur ma figure, je me sentis mal à l'aise, mais ce fut l'affaire de quelques instants. Brigitte me servit en silence; elle s'était surpassée, pour cette grande circonstance; malgré cela, je crus un instant que je ne pourrais pas manger une bouchée. Mon grand-père s'imagina sans doute que sa présence me gênait, car il s'en alla à la fenêtre et me tourna le dos.

« Il a gelé blanc, dit-il pour rompre le silence, les feuilles des poiriers commencent à tomber. »

Brigitte jeta un coup d'œil distrait par la fenêtre, et revint aussitôt vers la table, comme pour voir s'il ne me manquait rien.

« Ne te force pas, me dit-elle tout bas, j'ai mis dans un petit paquet quelque chose que tu pourras manger en route. »

Elle me tutoyait comme autrefois sans s'en apercevoir.

Je lui adressai un signe de tête, et elle enleva prestement mon assiette, sans que mon grand-père s'en aperçût.

Alors, pour me donner une contenance, je me mis à picorer une grappe de raisin. Grand-père revint s'asseoir en face de moi, et demanda à Brigitte si mon café était prêt.

Brigitte apporta le café et me dit en le versant : « Tu prendras garde, il est bouillant. »

Elle retourna à la fenêtre, probablement pour regarder tomber les feuilles des poiriers.

« Voilà M. Lesueur qui vient, » dit-elle, en se retirant de la fenêtre, et elle s'empressa de débarrasser une chaise où elle avait déposé son tricot. M. Lesueur entra presque aussitôt.

« Bonjour à tout le monde, dit-il gaiement. Savez-vous que cela pique un peu, ce matin. Figurez-vous que mes poiriers....

— C'est comme les nôtres, dit mon grand-père, les feuilles tombent par douzaines à la fois de la même branche. »

Et il retourna à la fenêtre, où M. Lesueur le suivit.

Pendant qu'ils regardaient tomber les feuilles, Brigitte s'approcha tout près de moi, et se mit à me regarder fixement. Tout d'un coup, elle me posa les deux mains sur les épaules, m'embrassa sur le front, à plusieurs reprises, et se releva brusquement.

J'aurais voulu lui dire un mot d'amitié, mais elle était déjà loin. Elle me tournait le dos, très occupée, en apparence du moins, à ficeler solidement le paquet aux comestibles.

Presque au même instant, un cahotement de brouette se fit entendre à la porte; Pilois allongea le cou et fit signe à Brigitte, qui le suivit dehors. Ils portèrent à eux deux ma malle jusqu'à la brouette; Brigitte rentra, le cahotement de brouette recommença presque aussitôt. C'était le premier acte du départ. Mon cœur se serra.

« J'entends les ferrailles de la diligence, dit M. Lesueur à mon grand-père, je crois qu'il est temps d'aller voir par là ce qui se passe. »

Je me levai si brusquement que je renversai ma chaise.

« Ne te donne pas la peine, » me dit Brigitte, au moment où je me baissais pour la ramasser. Quand elle l'eut ramassée, elle s'avança vers moi et encore une fois m'embrassa, sans rien dire.

Mon grand-père et M. Lesueur étaient déjà à la porte; je m'empressai de les suivre, après avoir mis sous mon bras le paquet qu'avait préparé Brigitte.

Quand je me retournai pour fermer la porte, je vis que la pauvre Brigitte s'était jetée sur une chaise basse, au coin de la cheminée, et qu'elle avait ramené son tablier sur sa tête.

« Brigitte, lui dis-je à demi-voix, prends bien garde de ne pas pleurer devant mon grand-père. »

Elle me répondit d'une voix indistincte : « Ça sera fini quand il reviendra. »

Grand-père et M. Lesueur marchaient tout doucement sur la route. M. Lesueur parlait avec vivacité, et faisait beaucoup de gestes pour occuper mon grand-père.

Je les rejoignis en courant, et je me plaçai du côté de mon grand-père. Je fus sur le point de lui prendre la main, mais je pensai tout à coup qu'il valait mieux ne pas le faire.

« Les feuilles des peupliers tombent aussi, » dit M. Lesueur. Et mon grand-père répondit machinalement. « C'est vrai, elles tombent aussi.

— Ah çà! résumons-nous, reprit gaiement M. Lesueur, en s'adressant à moi. Tu commenceras par faire tous nos compliments à l'ami Lenormand. Tu lui diras de ma part que, s'il n'avait pas eu une attaque de goutte, je ne lui pardonnerais de ma vie de m'avoir manqué de parole cette année. Tu y penseras?

— Oui, monsieur.

— Tu me rappelleras au bon souvenir du principal et de ceux des professeurs qui étaient là de mon temps. Tu me le promets?

— Oui, monsieur, je vous le promets.

— Tu écriras à ton grand-père dès demain matin. A moi, tu m'écriras deux mots quand on aura donné les places de la première composition. Je suis bien curieux de savoir si ma méthode est bonne et si tu es bien préparé. »

Il m'accapara si bien que je ne pus échanger aucune parole avec mon grand-père, et c'est justement ce qu'il voulait.

« Dépêchons-nous, cria d'une voix enrouée le conducteur de la diligence. Combien de places? nous demanda-t-il, en voyant que nous nous approchions de la voiture, et il tira sa feuille de route de sa poche.

— Une, dit mon grand-père d'une voix étouffée.

— Quel nom?

— Jousserand.

— Eh bien, monsieur Jousserand, dépêchez-vous de monter, nous sommes déjà en retard.

— Ce n'est pas moi qui pars, répondit mon grand-père : c'est mon petit-fils. »

Le conducteur me regarda d'un air renfrogné, puis sa physionomie s'éclaircit, et il me dit d'un air jovial :

« Mon garçon, c'est vrai que tu as une place d'intérieur; mais leste et pimpant comme je te vois, je suis sûr que tu aimerais à monter sur l'impériale. Je vais te dire ce que c'est : il y a là un vieux monsieur qui sera forcé de monter sur l'impériale, si tu n'y montes pas. »

Comme je partais « en homme », je crus avoir le droit de me décider « en homme, » sans consulter mon grand-père. Le monsieur que le conducteur me désignait familièrement du pouce, était presque aussi âgé que mon grand-père. Cette raison me décida complètement, et je répondis au conducteur : « Je veux bien monter sur l'impériale.

— Tu es un bon garçon, me dit le conducteur; du reste, ça se voit à ta figure.

— C'est arrangé, ajouta-t-il en se tournant vers le vieux monsieur, vous pouvez rester dans l'intérieur. »

Le vieux monsieur m'adressa un signe de tête, puis il s'approcha de mon grand-père et lui dit quelques mots tout bas. Ensuite ils se saluèrent courtoisement, le vieux monsieur monta dans l'intérieur, et mon grand-père s'approcha de moi.

« Tu n'auras pas froid là-haut? me demanda-t-il tout bas.

— Non, grand-père, le café était bouillant, et je suis parfaitement sûr....

— Embrassez-vous et que ça finisse, dit le conducteur, parce que, voyez-vous, nous sommes en retard. »

Grand-père m'embrassa, M. Lesueur me donna une poignée de main, et je grimpai lestement sur l'impériale.

« Allons, qu'est-ce qu'il y a encore? » dit le conducteur en s'arrêtant au milieu de son escalade, et en tournant la tête pour voir ce qu'on lui voulait.

Le garçon d'écurie de chez Gimel lui dit quelques mots que je n'entendis pas, parce que j'étais tout occupé à faire des signes de tête à mon grand-père.

« C'est bon! » cria le conducteur en achevant de grimper. Alors il me jeta sur les genoux une élégante couverture de voyage en me disant : « C'est le vieux monsieur qui t'envoie ça pour te tenir chaud. Dis voir un peu qu'on ne te gâte pas!

— Mais il en a plus besoin que moi, il faut la lui rendre.

— Notre chatte! » dit-il d'un ton goguenard, en fermant l'œil gauche. Aussitôt, il s'assit pesamment sur son siège, imita avec sa langue le cri de la grenouille, et les chevaux partirent à fond de train.



Adolphe s'était mis à lancer des pierres. (P. 213, col. 2.)

Je n'eus que le temps d'adresser un dernier adieu à mon grand-père.

J'avais fait, la veille au soir, mes adieux à Camus. Je ne pouvais cependant m'empêcher d'espérer qu'il serait venu m'attendre sur la route. Mon espérance ne fut pas trompée. Il était là, debout, au coin de la luzerne. Il guettait la diligence, et se tenait prêt à plonger rapidement au passage ses regards dans l'intérieur. Tout à coup il m'aperçut sur l'impériale. Alors il ôta son chapeau et l'agita à tour de bras. J'en fis autant.

Quand la diligence l'eut dépassé, il me sembla que le dernier lien qui m'attachait encore à Montigny venait de se rompre; alors j'oubliai pour un moment que je voyageais en homme, et j'eus le cœur gros, comme un enfant. Je fus même contraint de tirer furtivement mon mouchoir.

Mais bientôt la rapidité de la course, la nouveauté des objets, les remarques du conducteur et la conversation de mes voisins changèrent le cours de mes idées.

Car j'avais deux voisins sur l'impériale, un monsieur d'une quarantaine d'années, et un collégien de neuf ou dix ans. Le monsieur devait être un militaire, et, d'après les remarques qu'il adressait au conducteur, à propos de son attelage, je supposai que c'était un officier de cavalerie. Comme il était très grand, la capote de l'impériale l'empêchait de rester couvert. Il tenait son chapeau sur ses genoux. De quart d'heure en quart d'heure, il essayait de le mettre

sur sa tête. Alors le chapeau heurtait la capote, l'officier haussait les épaules d'impatience, cherchait du regard un endroit où mettre son chapeau, et le posait de nouveau sur ses genoux avec un soupir de résignation.

La résignation, du reste, semblait faire le fond de son caractère, quoiqu'il eût des regards d'une sévérité implacable, des moustaches monstrueuses qui lui recouvraient le menton, comme un store, et une tenue si raide et si sanglée que je ne comprenais pas comment il pouvait respirer.

Le collégien était son fils. C'était un gros joufflu, dont la figure cependant n'avait rien de gai ni d'attrayant. On voyait qu'il était furieux de retourner au collège, et, pour se venger, il mettait à une rude épreuve la patience et la résignation de son père.

« Vois-tu là-bas? ce joli clocher disait le père, qui cherchait à s'insinuer dans les bonnes grâces de son fils.

— Non, je ne le vois pas, répondait le fils d'un ton hargneux.

— Là-bas, là-bas, au bout de mon doigt...

— Au bout de ton doigt il y a une mouche, et pas de clocher.

— Tiens, le vois-tu entre les arbres?

— C'est un pigeonnier, ce n'est pas un clocher.

— Voyons, Adolphe, sois raisonnable.

— Je ne veux pas être raisonnable; je ne veux pas retourner au collège.

— Prends garde, Adolphe, je dirai à ta maman que tu n'as pas été sage.

— Oh bien, moi, je lui écrirai que tu t'es fâché; tu sais, maman ne veut pas que tu te fâches après moi.

— Mais tu vois bien, mon chéri, que je ne me fâche pas.

— Si, tu te fâches, si, tu te fâches, tu es tout rouge, et tu souffles dans tes moustaches. »

Alors l'infortuné se tournait de mon côté, haussait les épaules, et semblait me prendre à témoin. Quel que fût l'objet de la querelle, Adolphe avait toujours le dernier mot, et l'homme aux grosses moustaches finissait toujours par se résigner.

Adolphe ayant déclaré qu'il avait faim, son père crut devoir lui faire observer qu'il ne pouvait pas encore avoir faim.

« Pourquoi n'aurais-je pas faim?

— Parce qu'il est trop tôt, dit l'homme aux moustaches, d'un ton conciliant.

— Tu as eu soif bien plus tôt, répondit Adolphe avec une rare insolence; à Montigny, je t'ai bien vu boire un petit verre d'eau-de-vie au comptoir. Sois tranquille, va, maman le saura. Tu sais pourtant bien qu'elle te défend de boire de l'eau-de-vie. Ce n'est pas bon pour tes rhumatismes. »

L'homme aux moustaches rougit jusqu'à la racine des cheveux, renversa sa tête en arrière, ferma les yeux et fit semblant de dormir.

Le conducteur se retourna vers lui et lui dit : « Capitaine, je croyais que les officiers de cavalerie avaient chacun une bonne cravache! »

Adolphe comprit l'allusion et riposta en ricanant : « C'est bien plutôt maman qui lui donnerait des coups de cravache, s'il me touchait seulement du bout du doigt. »

Une sueur d'angoisse perlait sur le front du capitaine, preuve qu'il ne dormait pas, et qu'il n'entendait que trop bien les confidences d'Adolphe. Mais il continuait de tenir les yeux fermés.

Adolphe ouvrit tranquillement le sac aux provisions, et se mit à dévorer avec une effrayante voracité.

Le capitaine faisait toujours semblant de dormir.

Et moi, dans mon coin, je songeais à un petit garçon de ma connaissance qui, dans son temps, avait été aussi déraisonnable et aussi entêté qu'Adolphe. Mais ce petit garçon-là avait eu le bonheur d'être élevé par un grand-père comme il y en a peu. Je ne pus m'empêcher de sourire en pensant que j'étais en train de faire mentalement mon propre éloge, en ayant l'air de faire celui de mon grand-père.

J'ouvris alors les yeux, que j'avais tenus fermés quelques minutes. La figure du capitaine était tournée de mon côté. Il m'adressa des signes en fronçant le front, en relevant les sourcils, et en tournant les prunelles de ses yeux dans la direction d'Adolphe, comme pour attirer mon attention sur lui. En même temps, ses grosses moustaches s'écartèrent un peu, et un sourire amer se dessina sur ses lèvres.

Il me sembla qu'il me disait : « Et vous croyez qu'un homme n'est pas malheureux d'avoir affaire à un gaillard pareil! »

XXIV

Les exploits d'Adolphe. — Le général Bellarmin
Le programme de grand-père.

Au relai de la Mussette, je demandai au conducteur si l'on pouvait descendre. Il me répondit péremptoirement que non. Je pris d'abord sa réponse au sérieux, ne sachant pas que les conducteurs, par principe, répondent toujours non! à tout ce qu'on leur demande.

Mais je vis bientôt ce qu'il en fallait penser. Tous les voyageurs du coupé et de l'intérieur descendirent tranquillement. Les uns entrèrent tout droit à la buvette, les autres se promenèrent de long en large pour se dégourdir les jambes.

Je descendis précipitamment, et je me trouvai en face du vieux monsieur, qui souriait en me regardant dégringoler.

« Pardon, monsieur, lui dis-je en ôtant mon chapeau, je suis bien fâché d'avoir gardé votre couverture, mais on ne m'a pas laissé le temps de vous la rendre.

— Vous n'avez donc pas froid, là-haut?

— Non, monsieur, lui dis-je en lui tendant sa couverture.

— Où allez-vous? me demanda-t-il.

— Je vais à Châteauroux.

— Qu'est-ce que vous allez faire à Châteauroux?

— Je vais faire ma rhétorique.

— Avez-vous un correspondant?

— Oui, monsieur, le docteur Lenormand, un des amis de mon grand-père.

— Le docteur Lenormand n'a pas de famille, et moi j'ai des petits-enfants qui sont presque de votre âge. L'un d'eux sera même votre camarade en rhétorique. J'espère que le docteur vous permettra quelquefois, les jours de congé, de venir jouer avec eux. Ce sont de bons garçons, pas trop mal élevés.»

Je m'inclinai, en remerciant de mon mieux le vieux monsieur de son offre. Mais je ne lui dis point que j'acceptais. Je ne me sentais pas encore assez homme pour accepter quelque chose d'un inconnu, sans savoir ce qu'en penserait le docteur Lenormand, qui était le fondé de pouvoirs de mon grand-père.

Le vieux monsieur sourit, et ma réserve parut ne pas lui déplaire.



Il la salua poliment. (P. 213, col. 2.)

En retournant vers la voiture, j'aperçus le capitaine, de l'autre côté de la route, debout au port d'armes, les yeux écarquillés, comme si ma conférence avec le vieux monsieur eût été un événement extraordinaire.

Mal lui en prit d'avoir négligé un instant de surveiller l'aimable Adolphe. L'aimable Adolphe, abandonné à ses généreux instincts, s'était mis à lancer des pierres à une bande de canards qui barbotaient dans une mare d'eau brune.

Tout à coup, un cri perçant attira l'attention du capitaine. Une vigoureuse matrone, qui portait dans ses bras un poupon monstrueux, avait saisi l'oreille du chasseur de canards, et ne semblait pas disposée à la lâcher de sitôt.

Un éclair de satisfaction brilla dans les yeux du capitaine; puis, se souvenant qu'il répondait d'Adolphe sur sa tête, il se dirigea vers la matrone, la salua poliment et lui demanda si elle ne pourrait pas lâcher l'oreille de son fils, parce que la voiture allait partir.

La matrone se mit à rire et dit que pour cette fois la punition était suffisante. Elle ajouta quelques mots sur l'esprit pervers des collégiens, et sur le malheur des parents qui avaient à s'occuper de vauriens pareils.

Adolphe, tout penaud, grimpa sur l'impériale, au milieu des huées des garçons d'écurie et des gamins, et se tapit dans son coin. Pendant quelque temps, il se contenta d'émettre une série de reniflements vindicatifs; à la fin il retrouva la parole.

« Tu m'as laissé battre sans me défendre, dit-il à son père; tu peux bien être sûr que je l'écrirai à maman. »

Le capitaine ne lui répondit rien, et, se tournant de mon côté « Ah çà ! me dit-il en m'enveloppant d'un regard d'admiration, vous connaissez donc le général Bellarmin, vous? »

Je lui répondis que je n'avais jamais entendu parler du général Bellarmin.

« Mais, reprit-il vivement, vous venez de causer et de rire avec lui.

— Alors, ce vieux monsieur est le général Bellarmin?

— Parfaitement.

— Je lui ai cédé ma place, et il m'a prêté sa couverture, voilà tout. Je viens de la lui rendre. »

Cédant alors à un petit mouvement de vanité, je dis au capitaine que le général m'avait invité à venir jouer chez lui avec ses petits-fils.

Il ouvrit les yeux tout grands, ses moustaches s'entr'ouvrirent comme s'il allait me parler.

Mais, au lieu de m'adresser la parole, il se retourna tout d'une pièce du côté de son fils et lui dit d'un ton sépulcral : « Ce n'est pas toi que le général Bellarmin inviterait à aller jouer chez lui, et cependant ton père est dans l'armée! »

Adolphe, en termes plus clairs que respectueux, pria son père, « qui était dans l'armée », de vouloir bien le laisser tranquille.

Alors, tout d'une pièce, comme la première fois, le capitaine se retourna et me dit : « Je me demande à quel relai le général a bien pu monter, et pourquoi il voyage sans domestique dans une patache. »

Je fus forcé de lui dire que je n'en savais rien ; alors il reprit son prétendu somme, interrompu fréquemment par les gentillesses du jeune Adolphe.

Ayant longuement médité, les yeux fermés, sur ce mystère insoluble, il attira l'attention du conducteur en lui frappant sur l'épaule avec son chapeau.

« Si votre chapeau vous gêne, lui dit le conducteur sans se détourner, vous n'avez qu'à me le passer et je le mettrai dans le coffre.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? demanda le capitaine.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé? » riposta le conducteur.

Le capitaine se résigna comme toujours.

« J'avais autre chose à vous demander, dit-il au bout d'un instant, et c'est pour cela que je vous avais frappé sur l'épaule. Saviez-vous que ce vieux monsieur fût le général Bellarmin?

— Non, je n'en savais rien.

— Cependant vous êtes de Châteauroux, et à Châteauroux tout le monde le connaît.

— D'abord, répondit le conducteur, je suis d'Issoudun, et non pas de Châteauroux, et puis il n'y a que cinq jours que je fais le service par ici, et puis, général ou non, un voyageur n'est qu'un voyageur. Ce vieux-là est monté à Tressan, et il est inscrit sous le nom de Bellarmin. Sans la complaisance de ce jeune homme qui est là, votre général Bellarmin aurait voyagé sur la banquette d'impériale, comme un commis voyageur, voilà! »

Le capitaine me regarda d'un air perplexe, se demandant sans doute s'il ne devait pas me considérer comme un intrus qui l'avait privé de l'honneur de voyager côte à côte avec un général.

Ayant fermé les yeux, il rumina la chose, et prit le parti de se résigner.

Ayant rouvert les yeux au bout de quelque temps, il me dit : « Le général Bellarmin est dans le cadre de réserve. »

Je répondis : « Ah ! » pour lui faire plaisir.

« Oui, reprit-il, il n'est plus en activité. »

Je crus comprendre qu'il tirait quelque consolation de cette circonstance, comme s'il se disait à lui-même : « Il connaît un général, c'est vrai, mais ce général n'est plus en activité, attrape ! »

Vers la moitié de la route, le doux Adolphe devint encore plus grognon qu'auparavant.

« Il va s'endormir, » me dit confidentiellement le capitaine.

En effet, le doux Adolphe s'endormit en faisant une assez laide grimace. Pour oublier sans doute tous les sujets de résignation que lui offrait l'existence, le capitaine suivit l'exemple d'Adolphe, et tomba d'un sommeil feint dans un sommeil réel.

Abandonné à moi-même, je me laissai aller à mes réflexions. Tantôt je me sentais glisser sur la pente de la mélancolie et du découragement, tantôt j'avais des accès de vaillance et de bravoure. Vers la fin du voyage, la fatigue commença à m'engourdir l'esprit aussi bien que le corps, et c'est avec un sentiment de bien-être et de soulagement que je vis poindre les premières maisons de Châteauroux.

La première personne que j'aperçus, quand la diligence entra dans la cour de la *Gerbe d'Or*, ce fut M. Lenormand. Je fus si heureux de voir une figure de connaissance que le sang me monta aux joues ; ma torpeur se dissipa en un instant, et mon esprit se trouva lancé dans le courant des idées actives et généreuses. M. Lenormand venait d'avoir un accès de goutte, je le savais par M. Lesueur, et je vis bien vite qu'il marchait avec difficulté, en s'appuyant sur sa canne. Je fus saisi d'un vif sentiment de reconnaissance, et je me précipitai de l'impériale pour aller présenter mes respects à M. Lenormand, et le remercier de sa bonté.

Il m'avait aperçu et m'avait adressé un petit signe d'amitié avec sa canne; mais quand je touchai le pavé, il me tournait le dos: quelqu'un venait de l'accoster ; ce quelqu'un, c'était le général Bellarmin.

« Eh bonjour, mon général, dit-il de sa voix joyeuse et sonore, vous ici? Je vous croyais à la chasse pour jusqu'à la mi-octobre.

— J'ai été rappelé par une affaire pressante, si pressante que je n'ai pas même eu le temps de faire retenir ma place d'avance. Sans un brave garçon qui m'a cédé sa place d'intérieur, j'aurais voyagé sur l'impériale. Et à propos.... où est-il donc? »

Prisonnier entre la diligence, les bagages et le mur

de l'hôtel, j'avais été forcé d'entendre ce commencement de conversation.

« Ah ! le voilà, dit le général, en me faisant signe d'approcher.

— Alors, me dit M. Lenormand en me serrant cordialement la main, c'est toi qui as cédé ta place au général.

— Oui, monsieur, et avec grand plaisir.

— Il a une très bonne figure, dit le général aussi tranquillement que s'il parlait d'une personne absente. Seulement il est un peu défiant.

— Tu deviens défiant! » me dit M. Lenormand en me regardant de côté, avec un sourire.

Je perdis un peu contenance, et je me mis à regarder mes mains.

« Oui, reprit le général, en donnant un bon coup de canne sur le pavé. Je l'ai remercié, naturellement, de sa complaisance, et je lui ai même offert de venir quelquefois, les jours de sortie, jouer avec mes petits-fils. Il m'a remercié poliment, mais il ne m'a dit ni oui ni non. C'est un Normand.

— C'est un garçon sensé, reprit vivement le docteur Lenormand.

— Bien grand merci! dit le général en riant.

— C'est un garçon sensé, reprit M. Lenormand sans se déconcerter; il hésitait à accepter l'invitation d'une personne inconnue, mais il sera très fier d'accepter celle du général Bellarmin.

— Acceptez-vous? me dit le général Bellarmin.

— Avec reconnaissance, » lui dis-je, en mettant ma main dans la sienne, qu'il avait eu la bonté de me tendre.

Le docteur donna des instructions à propos de ma malle, une fois qu'on l'eut dégagée du chaos des bagages; comme le général allait dans la même direction que nous, il déclara qu'il allait faire route avec nous. Il offrit son bras au docteur, et tout en marchant ils se mirent à causer d'abord à voix haute, ensuite en baissant le ton jusqu'au chuchotement.

Le général nous quitta devant une grille élégante, derrière laquelle il y avait un beau gazon, des arbres et des massifs qui cachaient à moitié une belle maison bâtie à l'italienne.

« Alors, dit le général, assez haut pour qu'il me fût possible de l'entendre, je vois que je dois m'applaudir de ma démarche.

— Parfaitement, répondit le docteur. Vous connaissez le proverbe : Bon chien chasse de race. »

Comme je n'étais pas venu au collège avec le parti pris de trouver tout mauvais, et de tout critiquer, je trouvai que la vie y est très supportable, quand on se plie à la discipline comme un homme, au lieu de passer sa vie à regimber comme un mulet rétif.

Du reste, mon grand-père avait eu soin de me donner ses instructions, la veille même de mon départ, lorsque j'étais revenu de faire mes adieux à Camus.

« Je n'ai pas besoin de te dire de penser à moi, me dit-il, et même je serais très triste si tu m'oubliais. Mais il y a deux manières de penser à ceux que l'on aime, une bonne et une mauvaise. La mauvaise consiste à rêvasser à vide, à se consumer en regrets inutiles, à s'isoler des autres pour pousser de gros soupirs, et à regarder la lune d'un air mélancolique. Ce système-là surexcite les nerfs, ronge la volonté et détruit toute énergie. La bonne manière de penser aux gens que l'on aime, c'est d'agir comme si l'on agissait sous leurs yeux, gaiement, vaillamment. Je t'envoie là-bas pour que tu apprennes à devenir un homme utile; un homme d'action a besoin de son âme, aussi bien que de son corps : soigne les deux, mon garçon. Travaille bien à l'étude, écoute bien en classe, mange bien au réfectoire, joue ferme pendant les récréations et dors au dortoir, comme on doit dormir à ton âge. Voilà mon programme, il est bien simple. »

Le principal me reçut avec beaucoup de bienveillance, quand je lui fus présenté par le docteur Lenormand. Le docteur Lenormand, qui était une fine mouche, ne lui laissa pas ignorer que j'avais gagné le cœur du général Bellarmin. Ce petit renseignement ne diminua en rien la bienveillance du principal, au contraire. Le professeur de rhétorique, qui était un des anciens collègues de M. Lesneur, s'intéressa tout de suite à moi.

Mes nouveaux camarades me firent bon accueil, et me pardonnèrent facilement de travailler à l'étude, quand ils virent que je jouais aux barres et à la balle cavalière avec autant d'animation que les joueurs les plus fougueux.

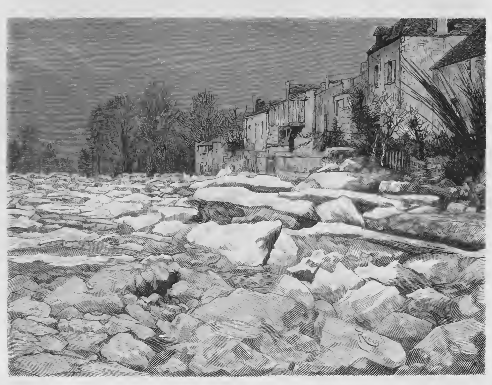
Notre première composition fut une composition de version latine. Je fus premier : ce succès, à ce que m'écrivit mon grand-père, avait rendu M. Lesueur presque fou de joie; non pas qu'il fût vaniteux, mais il avait essayé sur moi une méthode qui se répandra, j'en suis sûr, dans les maisons d'éducation, lorsqu'on reconnaîtra à quel point elle est logique et tient compte de la réalité des choses. Plusieurs de mes camarades, Bellarmin entre autres, étaient plus intelligents et plus distingués que je ne l'ai été et que je ne le serai jamais, et cependant je les battis facilement en version latine et en version grecque. Je perdis deux rangs en discours latin et trois en vers latins; mais je repris le premier rang en discours français.

A suivre. J. Girardin.



L'EMBACLE DE LA LOIRE A SAUMUR

De longtemps on n'oubliera le terrible hiver que nous venons de traverser. Désormais nous pouvons à peu près nous figurer ce que c'est que la Sibérie, et nous reverrons souvent dans nos souvenirs les encombrements de neige chassés par le vent, les voitures enfoncées jusqu'au moyeu dans les montagnes blanches qui fermaient les rues, les réverbères chargés de glace, les fleuves immobiles, hérissés de glaçons et transformés en promenades publiques, et surtout ces nuits sereines, où les étoiles brillaient sur la neige comme autant de petits points glacés au milieu du ciel. Vraiment, il n'est pas dommage que ce soit fini; et bien souvent, n'est-ce pas? nous sommes rentrés chez nous avec le cœur triste, en songeant à toutes les soupentes mal closes, à tous les foyers éteints, à tous les enfants grelottants qui devaient se trouver dans notre grand Paris. Voici enfin le printemps; jour après jour, le soleil remonte plus haut dans le ciel et brille plus longtemps sur notre pays, réveillant l'herbe, les arbres et les oiseaux. Les dernières neiges fondent, les glaçons disparaissent; espérons qu'il y en a pour longtemps avant le retour d'un pareil hiver.



L'embâcle de la Loire devant Villebernier. (P. 219, col. 1.)

Entre tous les phénomènes étranges amenés par le grand froid, il en est un qui a passionné l'attention publique d'une façon toute particulière : c'est ce qu'on a appelé la « banquise », et plus exactement l' « embâcle » de la Loire. *Embâcle!* voilà un mot peu ordinaire; sans doute, car la chose n'est pas ordinaire non plus. Certes, il a dû jadis se produire des embâcles, et bien plus grands que celui qui nous occupe (car *embâcle* est masculin, on ne sait pas trop pourquoi); mais il n'y avait pas alors d'hommes pour les observer, et rechercher les lois de ces accidents glaciaires. Prenez une carte des Alpes ou des Pyrénées; voyez-vous çà et là des traînées blanches qui se dédoublent, entourent un massif de montagnes, et vont se perdre au milieu des plaines? Ce sont des vallées dont l'une est occupée par un fleuve, mais dont l'autre semblerait offrir à ce fleuve un chemin tout aussi direct vers la mer. On se demande pourquoi il passe dans l'une plutôt que dans l'autre, pourquoi le



Les glaçons à la pointe de l'île Souzay. (P. 218, col. 2.)

Rhin à Sargans se détourne au lieu de couler tout droit; pourquoi le Gave de Pau s'enfuit obliquement au pied du rocher de Lourdes, au lieu de filer directement à travers la plaine de Tarbes. Les souvenirs des hommes ne nous fournissent pas de réponse ; mais la terre répond pour eux, et nous montre que le fleuve a bien coulé successivement dans plusieurs vallées, dont la première et parfois une seconde, et jusqu'à une troisième, ont été fermées par des digues que le fleuve lui-même ou les glaciers voisins poussaient devant eux. Tantôt la digue est formée de blocs, tantôt de cailloux, tantôt de boue durcie, formant de véritables collines. « Quel travail! se dit-on à la vue de ces changements de cours. Quelle force il a fallu pour boucher une vallée et en ouvrir une autre! Sans doute aujourd'hui nous ne pouvons plus nous figurer les cataclysmes qui accompagnaient ces transformations de la terre. » Eh bien, voilà précisément un fleuve civilisé, notre Loire, le cours d'eau qui reflète tant de villages, de coteaux verdoyants, de châteaux finement sculptés; voilà notre Loire qui a failli reproduire en petit un de ces cataclysmes d'autrefois. Si l'on n'avait pas réussi à diminuer l'amas de glace qui menaçait Saumur; si surtout le dégel ne s'était pas accompli doucement, sans forte pluie, sans crue du fleuve, la Loire aurait très probablement changé de lit, et à l'heure actuelle on ne verrait plus dans l'ancien cours du fleuve qu'un empâtement de glace fondante, de sable et de boue; tandis qu'une Loire nouvelle roulerait à la place des champs, des vignobles, des villes qu'elle aurait recouverts.

Comme toutes les rivières françaises, la Loire s'était couverte d'un manteau de glace pendant tout le mois de décembre. Au commencement de janvier, le froid cessa brusquement, la température remonta au-dessus de zéro, et, le 7 janvier, toute la surface glacée, épaisse de 50 centimètres à peu près, se mit en mouvement, glissant vers la mer en larges banquises blanches. La Loire est généralement très large, mais rarement très profonde. Les montagnes d'où elle descend ne sont pas assez hautes pour lui donner une provision d'eau bien constante. Quand il pleut beaucoup, elles en donnent trop ; la sécheresse d'été, le froid d'hiver venus, elles n'en donnent plus assez. Aussi le sable, poussé par les crues de chaque année, se répand-il en larges bancs dans le lit du fleuve, et quand les eaux baissent, on voit de partout les nappes sablonneuses surgir à fleur d'eau, arrêter ou rider le courant. Précisément, le 7 janvier, il n'y avait pas beaucoup d'eau. En arrivant à 2 kilomètres en amont de Saumur, quelques glaçons s'arrêtèrent contre la pointe de l'île Offard, qui porte un faubourg de la ville. D'autres s'échouèrent sur les bancs de sable qui encombraient le courant; puis, contre ces premiers obstacles, vint s'entasser une masse sans cesse croissante de grands glaçons, vrais rochers de cristal, qui formèrent bientôt une digue continue sur toute la largeur du fleuve. Et tandis qu'à Saumur même la Loire, dégagée de glace, coulait doucement sous les arches des ponts, une muraille blanche s'élevait d'heure en heure à quelques kilomètres plus haut, sans cesse plus compacte, plus épaisse, plus menaçante. Au bout de deux jours, le fleuve était rempli de glace sur une longueur de plus de 9 kilomètres, jusqu'en amont de l'embouchure de la Vienne. A la pointe des îles, sur les promontoires du rivage, les blocs avaient monté jusqu'à la hauteur d'un étage, se précipitant dans les prairies, glissant en avant sous la poussée de ceux qui les suivaient, écrasant les arbres, bouleversant les terres, menaçant les maisons. Il avait fallu sauver en toute hâte les habitants de l'île Souzay, dont les demeures pouvaient d'un instant à l'autre disparaître sous les coups des glaçons. Les soldats du corps des pontonniers, les braves sauveteurs accourus dès la première heure, jetèrent des passerelles de planches sur la banquise encore frémissante, et tout le monde fut mis en sûreté sur la rive gauche. La rive droite était la plus menacée; au village de Villebernier, les blocs avaient escaladé la « levée » qui protège de ce côté toute la plaine de la Loire. C'était effrayant à voir. Cette « levée », qui porte une route, est un rempart continu, une haute digue dont un côté longe la rivière, tandis que l'autre redescend sur les campagnes, ainsi protégées contre les crues. De la route, on domine la campagne de 4 à 5 mètres, et l'on est de plain-pied avec le premier étage des maisons. La pointe des glaçons arrivait sur le bord de la levée. Un peu plus d'eau, un peu plus de glace, la route serait coupée, broyée, et la Loire s'élancerait dans la plaine.

L'inquiétude grandit encore quand on s'aperçut que la plus grande partie du fleuve était véritablement bouchée, si bien que l'eau montait au-dessus de la banquise, faute d'écoulement. Par bonheur, le trop-plein finit par s'ouvrir un chemin, non point à travers la levée de la rive droite, mais dans une bande de prairies qui s'étendait au pied des coteaux de la rive gauche, et un large courant, un véritable petit fleuve, se précipita à grand bruit à travers les oseraies, les prés ou les jardins, renversant les arbres, coupant les chemins, mais sauvant le reste de la vallée. Pour le moment, on n'avait plus rien à craindre; mais qu'allait-il advenir si les eaux grandissaient, si la débâcle se produisait tout à coup? Le froid avait repris, et la masse énorme de glace se soudait en un seul glaçon, aussi lourd qu'une montagne. Toute cette masse poussée par une crue et descendant la Loire aurait écrasé les ponts et les quais de Saumur, balayé peut-être le quartier situé dans une île, et tellement usé la levée, que ce faible rempart aurait certainement disparu. On devine l'angoisse des riverains et des habitants de la plaine!

Immédiatement les secours et les travaux de défense s'organisèrent. Un canal fut ouvert en amont, dans les glaces les moins épaisses, pour jeter le plus d'eau possible dans le bras que la rivière s'était creusé; puis de nouveaux glaçons ayant obstrué ce canal, on entreprit d'en ouvrir un autre en partant de l'aval pour traverser toute la longueur de la mer de glace. La

dynamite y fut employée, et après quelques jours de tâtonnements on parvint à faire sauter d'énormes étendues de banquise. Du lever au coucher du soleil, on entendait gronder cette canonnade d'un nouveau genre, et l'on voyait jaillir haut dans le ciel les gerbes de glace et de neige projetées par la dynamite. De jour en jour le canal s'allongea, jusqu'à ce qu'enfin l'eau pût trouver un libre cours dans toute la longueur de l'embâcle. A moins d'une crue subite, la vallée de la Loire était sauvée.

Le bras de Villebernier cependant, séparé par l'île Souzay du principal courant de la Loire, donnait encore de vives inquiétudes. Là, tout le lit de la rivière faisait corps avec les glaces, et on pouvait craindre que l'arrachement se fît tout d'un coup. Voici une vue prise à Villebernier même par M. Louis Rousselet (voyez page 216), et montrant l'armée des glaçons, immobile encore, mais prête à marcher à l'assaut dès que le moindre ébranlement se produirait.

Considérons-la un moment, cette armée qui offre l'image du désordre. A quelle force ont obéi ces glaçons en se brisant les uns contre les autres ? Y a-t-il une régularité quelconque dans cet encombrement de blocs penchés en tous sens ? Oui certes ; là comme partout, la nature obéit à des lois fixes, et sous le chaos apparent de la surface, l'homme peut découvrir l'ordre caché. Vous êtes-vous, mon cher lecteur, promené sur la Seine un jour de cet hiver ? Avez-vous considéré que vos pieds, mal assurés parfois, glissaient toujours dans le même sens, et que tous les glaçons penchaient vers le bas du fleuve en se superposant les uns aux autres comme les cartes d'un jeu qu'on étale sur la table. Du haut des ponts, la régularité de cette disposition était étrange. On voyait tous les blocs se glisser à l'infini les uns sous les autres, chacun inséré sous le suivant, qui à son tour s'insérait sous un troisième. Les blocs de la Loire n'avaient eu garde d'agir autrement. Dès que l'un d'entre eux était arrêté par ceux qui le précédaient, il s'abaissait en avant, se soulevait en arrière, et plongeait sous l'obstacle. Bientôt tout l'espace vide au-dessous de la glace supérieure se remplissait ainsi de fragments entre lesquels l'eau tourbillonnait, les couvrant de sable et de vase. Puis la foule des nouveaux arrivants, ne trouvant plus de place, voulant cependant passer, poussait comme un bélier sur toute cette masse agglomérée, la fendait au milieu, soulevant la carapace en voûte, et rejetant sur la rive tous les blocs arrachés au fond, noirs de sables et de boue. Ainsi se dressaient dans toute la longueur de la rivière, comme des remparts, une suite de gonflements, assez élevés parfois pour cacher à une rive les coteaux de la rive opposée, et pour ne laisser voir à une faible distance que la toiture des maisons.

Certaines de ces vagues glacées s'élevaient à 5 ou 6 mètres au-dessus du niveau de l'eau ; à 8 ou 10 mètres peut-être au-dessus du lit du fleuve !

Devant ce déchaînement de force brutale, il faisait bon voir le déploiement de courage et de dévouement de ceux qui luttaient contre le fléau. Les pontonniers, le génie, les sauveteurs, les ingénieurs, étaient continuellement sur la brèche, prêts à donner froidement leur vie au moment où cela deviendrait nécessaire.

D'un jour à l'autre la débâcle pouvait se produire, on était prêt à la combattre. Les bateaux de sauvetage étaient équipés, des cordes, suspendues aux ponts, permettraient de descendre les travailleurs sur les glaçons arrêtés entre les arches, et, en attendant, les explosions de dynamite brisaient la glace sous les pieds des soldats, ouvrant parfois des trous invisibles où tombaient les travailleurs.

Par bonheur, le dégel se produisit lentement et sans grandes pluies. Le canal artificiel put conjurer les débordements, et après un mois d'immobilité la glace s'ébranla, déjà ramollie et émiettée par la tiédeur de l'atmosphère ; la banquise de Saumur, et celles moins considérables qui s'étaient formées aux Ponts-de-Cé sur la Loire, à Lyon sur la Saône, sont maintenant perdues et fondues dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Mais la photographie nous en aura conservé le souvenir et l'aspect grandiose, nous montrant que les lois de la vie terrestre sont aujourd'hui les mêmes que dans les anciennes périodes géologiques, que les fleuves peuvent encore, même dans notre France, détruire leurs vallées et s'en ouvrir de nouvelles ; mais que l'homme, de son côté, peut parvenir à corriger la nature, et à la faire rentrer, grâce à la science, dans une voie plus calme et dans un équilibre de plus en plus complet.

FRANZ SCHRADER.

PENDRAGON [1]

XIV

Quand nous fûmes seuls, Samuel me dit d'un air de confidence :

« Le four chauffe.

— Quel four ?

— Le four où nous serons cuits nous-mêmes, si nous n'y faisons pas cuire Alexandre. »

Cette nouvelle ne me fit pas grand plaisir : je ne voulais aucun mal à Alexandre qui m'avait longtemps traité en ami. Je pensais tout au fond de moi-même : Que dirait de moi mon maître de logique Aristote, le plus savant homme du temps présent et peut-être des temps à venir, s'il me voyait hasarder ma fortune et ma vie de concert avec une vieille sorcière, un vieux grand prêtre chaldéen et Samuel le Juif pour asseoir un barbare sur le trône de Babylone ?

Pendant que je faisais ces réflexions, nous entrâmes dans le temple de Baal, et, par un corridor secret

1. Suite. — Voy pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 188 et 203.

pratiqué dans l'épaisseur du mur, nous fûmes introduits dans la chambre du grand prêtre, où je vis avec étonnement Pendragon assis en face d'Amalec. Derrière celui-ci s'ouvrait dans l'ombre une fenêtre grillée, et derrière la grille brillaient à travers un voile deux grands yeux noirs. Je n'eus pas de peine à deviner que ces yeux étaient ceux de la belle Drangiane.

Je m'inclinai respectueusement devant le grand prêtre et devant le lier Pendragon.

Amalec me tendit une lettre et dit :

« Toi, Sosiclès, qui as été si longtemps le secrétaire d'Alexandre, que signifie l'ordre que Pendragon a reçu hier dans la soirée? »

Je lus ces mots écrits de la main même d'Alexandre :

« Ami Pendragon, demain à la sixième heure du jour, tu partiras de Babylone pour m'attendre au camp d'Héphestion, où j'arriverai trois heures plus tard. N'emmène avec toi que trois ou quatre hommes d'escorte. Le reste des Enfants perdus gardera la ville de peur qu'il ne s'y produise quelque désordre à mon entrée.

» Tu remettras avant de partir le commandement provisoire à l'argyraspide Argatiphontidas.

» Il est juste que le peuple de Babylone sache tout ce que je dois à ton courage et que tu es le plus nouveau, mais non le moins cher de mes amis. Je compte t'en donner demain une marque éclatante.

» ALEXANDRE, roi. »

Je tournai la lettre d'un air indécis.

« Eh bien, demanda le Chaldéen, qu'en penses-tu, Sosiclès ?

— Je pense, par Jupiter, que le compliment est assez aimable, mais que cet ordre de venir le rejoindre sans escorte n'est pas très rassurant; si le roi, qui ne voit que par les yeux d'Héphestion, venait à le croire... ; s'il attendait Pendragon pour le faire assassiner loin de ses soldats qui le défendraient sans doute; si.... »

Amalec se tourna vers le Gaulois :

« Eh bien, dit-il, vous voyez.... Sosiclès, qui n'était averti de rien, a justement les mêmes défiances que Samuel et que moi. »

« Il n'oserait pas! répondit le Gaulois. Suis-je un enfant qu'on effraye avec des contes? Si Alexandre veut me voir face à face, le sabre à la main, je suis son homme. »

Amalec me tendit une seconde lettre en me chargeant de la lire. Celle-là était adressée à l'argyraspide Argatiphontidas, successeur désigné du Gaulois dans le commandement des Enfants perdus, et contenait deux billets, l'un de la main d'Alexandre, l'autre de l'écriture d'Héphestion et glissé sans doute après coup et à l'insu du roi dans la même enveloppe.

Voici le premier :

« Argatiphontidas, aussitôt cette lettre reçue, tu prendras le commandement des Enfants perdus et tu défendras sous peine de mort qu'aucun d'eux, excepté les quatre qu'il aura désignés lui-même, ose quitter son poste pour suivre Pendragon et venir au-devant de moi.

» Tu l'entends !.... sous peine de mort !

» ALEXANDRE, roi. »

Le billet d'Héphestion était plus expressif et plus menaçant encore.

« Héphestion à son ami Argatiphontidas, salut.

» Je t'écris ceci à l'insu d'Alexandre, qui ne veut pas croire au danger. Des scélérats ont formé le projet de l'assassiner. Le plus dangereux et le plus criminel de tous est cet infâme Gaulois qui commande la troupe des Enfants perdus. Alexandre, trop grand et trop généreux pour croire à la trahison, s'est borné à le mander près de lui sous un prétexte. Il lui pardonnera, sans même avoir montré ses soupçons, et ce misérable Gaulois l'assassinera quelque jour.

» Que deviendrons-nous alors, nous tous Macédoniens, enfoncés au centre de l'Asie, si le meilleur des amis et le plus grand des rois vient à nous manquer?

» Argatiphontidas, c'est à toi, c'est à moi, c'est à tous les serviteurs fidèles, à tous les amis d'Alexandre qu'il convient de le sauver, fût-ce malgré lui.... Il faudrait, si c'est possible, aussitôt cette lettre reçue, faire naître une querelle avant le départ de Pendragon.

» Comme le Gaulois est sans défiance à cause de l'amitié que lui montre Alexandre, il ne sera pas sur ses gardes. En l'attaquant par derrière dans quelque corridor obscur du temple de Baal et loin de sa troupe, on peut le tuer aisément; au besoin, si le meurtre n'a pas eu d'autres témoins que ceux qui l'auront commis, on pourra dire qu'il a été assassiné par les Chaldéens.... Alexandre le croira ou fera semblant de le croire. En temps de guerre et dans une si grande ville on n'y regarde pas de si près.... Quant à

Une sentinelle m'arrêta (P. 223, col. 2.)

nous tous, Macédoniens, nous serons bien débarrassés.

» Pour ma part, Argatiphontidas, je te promets, si tu réussis (tu sais mon crédit auprès d'Alexandre), le gouvernement de la province de Médie, où se trouve le trésor d'Ecbatane qui est, après ceux de Suze et de Babylone, le plus riche de l'Asie. Pour moi, je me réserve le gouvernement de Babylone et la belle Drangiane en mariage. Je les ai déjà demandés par lettres au roi, qui m'a juré par le Styx que j'aurais l'une et l'autre.

» Argatiphontidas, souviens-toi. La Médie et la tête de Pendragon, ou rien. Choisis.

» Héphestion. »

« Eh bien, Sosiclès? reprit Amalec. La trahison est-elle assez complète? Est-il assez scélérat, cet Héphestion, qui ordonne l'assassinat pour se venger d'avoir été vaincu, et qui veut m'enlever ma fille!

— Mais de qui tenez-vous ces lettres?

— De moi, dit modestement Samuel.

— Comment! c'est toi?

— Oui, c'est moi, répliqua Samuel en riant. C'est moi qui veille ici pour tout le monde, et surtout pour ce Pendragon, fils d'Astarac, qui ne sait rien prévoir et qui se croit au-dessus de tout.... Je ne suis au-dessus de rien, ni de personne, moi, et c'est pourquoi je veille constamment sur mon bien et quelquefois sur celui des autres. Je n'aime pas à risquer mon argent au hasard et pour des gens sans cervelle. J'ai donc voulu m'assurer de ce qui se passait au camp d'Héphestion. »

Je m'écriai stupéfait :

« Tu as eu le courage d'y retourner?

— Pas tout à fait, dit Samuel. J'y ai envoyé un de mes commis, mon neveu, un jeune homme de grande espérance. Il est donc allé là-bas. Il a fait des offres de service à Héphestion et à tous ses officiers. Il leur a vendu du vin, des colliers, des tuniques, des sabres, des brodequins, des bestiaux, de la volaille, tout ce qui se vend et qui s'achète en ce monde; il leur a même prêté de l'argent sur la solde et sur le pillage de Babylone, qu'on dit qu'Alexandre leur permettra pour un jour.... Enfin il est devenu leur ami et leur confident. Et alors il a tiré d'Héphestion de telles confidences que ce Macédonien perfide, mais imprudent, lui a remis ses lettres avec ordre de les donner en main propre à Argatiphontidas.

» C'est ce qu'il va faire tout à l'heure après me les avoir remises d'abord, comme c'était son devoir. De mon côté je viens de les montrer au seigneur Amalec et au seigneur Pendragon, pour qu'ils voient ce qu'il faut faire. »



Pendragon était assis en face d'Amalec. (P. 220, col. 1.)

L'impétueux Pendragon se leva.

« Si je croyais qu'Alexandre eût dessein de récompenser ainsi mes services, par Teutatès, le dieu du tonnerre, j'irais le chercher là-bas sur son trône, au

milieu de ses gardes, et je lui ferais voler la tête d'un coup de mon cimeterre !

— Mauvaise affaire ! dit Samuel.

— Comment ! mauvaise affaire ? J'en ai mis par terre d'autres qui le valaient bien !

— Mauvaise ! très mauvaise ! répliqua le Juif. En toute chose il faut considérer la fin, seigneur Pendragon. Vous viendriez à bout d'Alexandre, je le crois, et d'Héphestion, et de Perdiccas, et de quelques autres ; mais tous les Macédoniens tomberaient sur vous à la fois et vous seriez accablé sous le nombre. Ce n'est pas tout d'être brave, seigneur, il ne faut pas se faire tuer comme un sot.

— Comme un sot ! répéta Pendragon en rougissant de colère.

— Ou comme un héros, si vous voulez, mais comme un héros sans cervelle.... »

Et pendant que le Gaulois donnait des signes d'impatience,

« Ah ! tenez, continua le Juif, j'ai bien le droit de parler, car si vous jouez dans l'affaire votre vie à laquelle vous ne tenez guère, je vais y jouer, moi, ma vie à laquelle je tiens beaucoup et mon argent auquel je tiens peut-être davantage. Qu'en penses-tu, Sosiclès ? »

Je fis signe que j'étais du même avis.

Alors Amalec prit la parole :

« Je suis d'avis, dit-il, que Pendragon demeure à Babylone, au milieu de sa troupe, sous le premier prétexte venu, — celui-ci, par exemple, qu'il n'a pas reçu l'ordre du roi, que le messager a été assassiné.... Nous ferons cacher dans le temple de Baal (où personne, excepté avec ma permission, ne peut pénétrer sans sacrilège) le neveu de Samuel, qui nous a remis ces lettres.... En temps de guerre un messager peut disparaître sans qu'on s'en étonne beaucoup.... Ici, au milieu de sa troupe qui lui est dévouée, et du peuple de Babylone qui déteste les Macédoniens, Pendragon sera en sûreté. Si le roi osait le faire arrêter, en une heure j'aurai fait battre tous les tambours, sonner les trompettes et fermer les rues avec des barricades. Le temple de Baal à lui seul est une forteresse à deux enceintes, dont chacune a trente pieds d'épaisseur.... Et l'on verra revenir les jours glorieux d'Assur et de son peuple ! Combien Alexandre mène-t-il d'hommes avec lui ? Quinze mille, vingt mille au plus : car il a dû laisser des garnisons dans toutes les grandes villes. Qu'est-ce que vingt mille hommes contre une cité qui contient deux millions d'habitants et qui depuis douze cents ans est la capitale de l'Asie ? »

Le Gaulois réfléchit un instant et dit :

« Je vous remercie, Amalec ; mais je ne veux ni fuir le danger, ni manquer à mon serment. Alexandre m'a traité jusqu'ici en ami. J'attendrai pour le traiter en ennemi qu'il ait frappé le premier coup.

— Vous allez vous livrer à lui ? demanda le Chaldéen.

— Je vais au-devant de lui, sur sa demande.

— Et vous allez remettre le commandement à cet Argatiphontidas qui vous déteste à cause de l'affront que vous lui avez fait la veille de la bataille d'Arbèles ?

— Je le remettrai.

— Et vous lui donnerez la lettre d'Héphestion ?

— Je la lui donnerai.

— Il vous fera assassiner !

— Je l'en défie ! »

Une voix suppliante traversa la fenêtre grillée derrière laquelle se tenait voilée la fille d'Amalec.

« Par pitié, Pendragon !

— Rassurez-vous, Drangiane ! s'écria le Gaulois. Je vivrai et je vaincrai, je vous le jure ! »

Puis, se tournant vers moi :

« Viens, Sosiclès, je veux que tu voies comment on agit dans mon pays ! »

Il me conduisit sous le vestibule du temple de Baal et fit appeler par un esclave les quatre frères Bull, qu'il fit ranger aux deux côtés de la porte, le sabre en main ; après eux il fit venir son lieutenant Argatiphontidas.

L'autre accourut avec empressement. C'était un grand homme fort, robuste et dur, fait comme un athlète, et d'une figure qui ne prévenait pas en sa faveur.

« Argatiphontidas, dit le Gaulois, tu vas prendre le commandement de la troupe.

— Ah ! dit l'autre, étonné.

— C'est l'ordre du roi.

— Ah ! seigneur Pendragon !.... Et vous ?....

— Moi, je vais partir seul. Voici l'ordre. »

En même temps il lui remit la lettre d'Alexandre et celle d'Héphestion scellées du sceau royal, que j'avais conservé en quittant l'armée macédonienne.

Argatiphontidas lut le billet d'Alexandre et parut d'abord un peu surpris.

« C'est bien l'ordre de prendre pour aujourd'hui le commandement des Enfants perdus ? demanda Pendragon.

— Oui, seigneur, » répondit l'autre.

Ensuite il lut la lettre d'Héphestion. Cette fois l'émotion fut plus vive. Il fut vraiment troublé. Je vis qu'il regardait à la dérobée le Gaulois, qui, sans paraître se douter de ce manège, sifflait et regardait l'horizon.

Enfin, comme Argatiphontidas allait descendre l'escalier du vestibule, Pendragon se tourna vers lui et demanda négligemment :

« Est-ce que la lettre du roi était seule ?

— Non, non, pas tout à fait, répondit Argatiphontidas avec embarras.

— Quelqu'un t'a écrit ?

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Héphestion. »

Toutes ces questions furent faites d'un ton si bref et si impérieux que l'argyraspide n'osa pas nier, comme il en avait sans doute bonne envie.

Pendragon se mit à rire.

« Ah! ah! dit-il, te voilà un grand seigneur maintenant et un favori des dieux! Tu es en correspondance avec Héphestion, le plus intime ami d'Alexandre. Avant peu tu seras roi, Argatiphontidas, c'est moi qui te le prédis. »

L'argyraspide, blessé de cette plaisanterie, lui répliqua :

« Plus tôt peut-être que vous ne croyez, seigneur Pendragon.

— Qu'est-ce qu'il t'écrit, ton ami Héphestion?

— Il m'invite à une partie de chasse avec le roi, » dit Argatiphontidas.

Et pour se délivrer d'un pénible interrogatoire, il voulut sortir de l'enceinte du temple. Mais le Gaulois, d'une voix retentissante, commanda :

« Les quatre frères Bull! Si cet homme essaye de sortir sans ma permission, tuez-le! »

Argatiphontidas pâlit et s'écria :

« Seigneur Pendragon, à quoi pensez-vous?

— Remets-moi la lettre d'Héphestion! » dit le Gaulois.

L'autre obéit.

« Maintenant, continua Pendragon, tu vois que je suis averti de tout. Je sais quel ordre le traître Héphestion t'avait donné. Je sais que tu allais l'exécuter....

— Ah! seigneur, pouvez-vous croire? s'écria l'argyraspide suppliant et qui n'attendait plus que la mort.

— Pourquoi ne m'as-tu pas averti de l'ordre d'Héphestion?.... Je pourrais te faire coudre dans un sac et jeter à l'Euphrate comme un traître; mais je veux bien t'épargner, à condition que tu vas rester ici prisonnier des Enfants perdus jusqu'à l'arrivée d'Alexandre. S'il te fait grâce, moi je t'épargnerai volontiers.... Quant à celui qui t'a donné l'ordre de m'assassiner, c'est une affaire qui se videra tôt ou tard entre lui et moi.... Toi, ne bouge avant mon retour à Babylone, si tu ne veux être pendu! »

Alors Pendragon fit sonner de la trompette et réunir toute sa troupe. Il la passa en revue comme pour la parade et dit à haute voix :

« Camarades, l'ordre d'Alexandre est que vous restiez ici, et que je laisse pour un jour le commandement à Argatiphontidas.... »

Il y eut un murmure d'étonnement. Pourquoi donc ces braves soldats, l'élite de l'armée, n'avaient-ils pas leur part du triomphe d'Alexandre?....

« Et toi? crièrent-ils. Est-ce que tu nous quittes?

— C'est Alexandre qui le veut. »

Nouveau murmure d'étonnement. Je vis que des bruits sourds avaient déjà couru sur le danger que courait le Gaulois, et je soupçonnai le vieil Amalec d'en être cause.

Un des cavaliers éleva la voix et dit :

« Tu es à nous comme nous sommes à toi, Pendragon. Si quelqu'un touche un cheveu de ta tête, quel qu'il soit, fût-il le plus grand après Alexandre, celui-là sera passé au fil de l'épée. »

Tous s'écrièrent :

« Oui! oui! nous le jurons! vive à jamais Pendragon l'invincible! »

Le Gaulois fit signe de la main. Aussitôt le silence se rétablit.

Alors il lut tout haut les deux ordres d'Alexandre : d'abord celui qu'il avait reçu, lui, et ensuite celui qui était destiné à son successeur Argatiphontidas. Le second, qui marquait la défiance d'Alexandre, fut reçu avec des grognements et presque avec des huées. Mais quand il fit lire la lettre d'Héphestion qui commandait de l'assassiner, l'indignation fut telle que le malheureux Argatiphontidas faillit être sabré sur-le-champ.

Il n'échappa à la mort qu'en criant plus fort que les autres qu'Héphestion était un misérable, un assassin, digne de tous les supplices, qu'il le connaissait à peine, lui, Argatiphontidas, et qu'à la première rencontre il le percerait de sa lance pour le punir d'avoir osé lui proposer une infâme trahison.

Le Gaulois réplique :

« Je te crois, Argatiphontidas. Je te laisse d'ailleurs sous la garde de nos camarades.

— Nous veillerons sur lui, dit un cavalier.

— Et sa vie nous répond de la tienne, ajouta son voisin.

— Nous te suivrons partout, crièrent tous les soldats.

— Restez, c'est l'ordre d'Alexandre! répliqua le Gaulois. Je n'emmène avec moi que quatre hommes d'escorte. Venez ici, les Bull! »

Les quatre frères calédoniens montèrent à cheval et se rangèrent deux par deux à sa droite et à sa gauche.

Quant au Gaulois, il était déjà monté à cheval sur l'admirable Nedjed qui bondissait d'impatience en l'attendant, et il allait donner l'ordre du départ, lorsqu'un message secret d'Amalec l'obligea de mettre pied à terre et de rentrer dans le temple de Baal.

Presque en même temps Samuel s'approcha de moi et me dit :

« Prends un cheval, Sosiclès, et pars en avant. Si tu vois quelque danger, tu reviendras sur tes pas et tu avertiras Pendragon. Rien n'est plus aisé que de le tuer, tant il est confiant et hardi.... Et s'il est tué, notre entreprise ne nous rapportera pas la vingtième partie d'une darique! »

Cette pensée me fit frémir.

Je montai donc à cheval, toujours déguisé sous des vêtements de prêtre chaldéen, enduit d'ocre et de bitume et coiffé de bandelettes sacrées (car qui sait quel traitement Alexandre m'aurait fait subir s'il avait pu reconnaître son ancien secrétaire parmi les assistants?), et je partis au grand trot pour devancer la foule et deviner, s'il était possible, les desseins du roi. Au bout d'une demi-heure, j'arrivai en vue de l'avant-garde macédonienne. Une sentinelle m'arrêta.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

A TRAVERS LA FRANCE

RODEZ

Rodez, ville de 13 à 14000 habitants, le chef-lieu actuel du département de l'Aveyron, l'ancienne capitale gauloise des Ruthènes, puis du Rouergue, siège d'un évêché fondé au troisième siècle, s'élève à 633 mètres au-dessus de la mer, sur une colline entourée de trois côtés par la rivière d'Aveyron, une des plus pittoresques de la France.

Jusqu'à ces derniers temps, la situation de Rodez l'avait tenue éloignée du mouvement commercial des diverses régions du Midi qui l'avoisinent au sud et à l'ouest. Les routes arrivaient avec peine dans ces plateaux coupés à chaque instant par les vallées escarpées ou les hautes berges des rivières; il fallut près de dix années pour y jeter, du grand réseau central, un embranchement de voie ferrée, et quinze années nouvelles se sont écoulées avant que cet embranchement, au prix des travaux les plus gigantesques, ait pu se continuer vers la région maritime de Montpellier et de Narbonne. Depuis lors seulement, reliée à la fois aux ports de la Méditerranée et aux villes de l'intérieur, Rodez voit son commerce prendre une extension de plus en plus considérable. Outre les houilles de son bassin carbonifère et les fromages de Roquefort et d'Auvergne, elle exporte des mulets, des bestiaux, et les divers produits de ses fabriques de lainages, de ses tanneries, ses tricots pour l'habillement des troupes et ses articles de chapellerie.

Depuis la création de ses deux chemins de fer, Rodez est souvent visitée. Elle mérite de l'être: car, outre sa position pittoresque, elle offre dans ses environs des sites grandioses, notamment celui de Salles-la-Source, à bon droit célèbre parmi les touristes.

Sa belle cathédrale gothique jouit aussi d'une honorable renommée; elle est signalée au loin par un clocher qui est l'orgueil de tout le pays. Cette tour imposante, vraie dentelle de pierre dans sa partie supérieure, bâtie au seizième siècle par le saint prélat François d'Estaing, ajoute 80 mètres de hauteur à la colline qui la supporte; elle est dominée elle-même par une statue de la Vierge, patronne de la cathédrale. Celle-ci est un magnifique monument commencé à la fin du treizième siècle par l'évêque Raymond de Calmont, enfant du Rouergue, et terminé seulement par le cardinal Georges d'Armagnac, sous François Ier. Malheureusement la façade principale et ses deux tours restent inachevées depuis le seizième siècle, et les grands réseaux des fenêtres ont perdu leurs étincelantes verreries, pauvrement remplacées par des verres blancs ou des cloisons de maçonnerie. A côté de la cathédrale est le vieux palais épiscopal, dont les bâtiments gothiques conservent encore l'apparence d'une forteresse. Plusieurs évêques de Rodez furent, en effet, d'intrépides batailleurs. On trouve dans la ville quelques anciennes maisons d'un cachet original, dont la plus belle offre toute la grâce de l'art de la Renaissance.

Rodez.

Rodez a complètement changé son nom gaulois de *Segodunum*, pour prendre, sous les Romains, celui du peuple ruthène, dont elle était la cité, et c'est de ce nom que dérive le nom actuel.

ANTHYME SAINT-PAUL.



Il voulut m'apprendre à monter à cheval. (P. 225, col. 1)

GRAND-PÈRE[1]

XXV

La famille Bellarmin. — Le souvenir de grand-père. Le pays avant tout.

Les jours de sortie, en vertu d'une convention conclue entre le général et le docteur, je passais la matinée chez le docteur et je déjeunais avec lui. Je passais mon après-midi chez le général Bellarmin, et le docteur venait dîner avec nous.

Bellarmin l'aîné voulut absolument m'apprendre à monter à cheval. Comme cet exercice rentrait par extension dans le programme de mon grand-père, je ne fis aucune résistance, et Bellarmin se mit à l'œuvre avec tant de bonne grâce, que je fus jugé digne de me joindre aux cavalcades de la famille : tous les Bellarmin montaient à cheval, et faisaient des excursions sous la conduite du général, qui était un cavalier consommé.

Mme la générale Bellarmin avait la bonté de s'intéresser à moi, parce que j'étais orphelin de père et de mère, comme ses petits-fils. Le colonel Bellarmin, leur père, avait été tué en Crimée, et sa jeune femme était morte de chagrin.

Je n'ai qu'à penser à la générale pour évoquer son image, aussi vive et aussi nette que si je l'avais encore sous les yeux. Elle se tenait d'habitude dans l'embrasure de la seconde fenêtre du salon, qui était comme un petit salon dans le grand, ayant la lumière à gauche, lantôt les doigts occupés de quelques gracieux ouvrages de femme, tantôt écrivant ses lettres et ses petits billets sur un joli pupitre qu'elle avait toujours à sa portée.

De sa fenêtre, elle surveillait nos ébats, et ne manquait jamais de nous sourire, quand nous passions près de la maison. Quelquefois, sans nécessité, je prenais l'allée qui longeait la maison, rien que pour avoir un de ses bons sourires.

J'avais un plaisir indicible à la regarder, et quelquefois elle me faisait signe de venir me reposer auprès d'elle. Alors, ses beaux yeux clairs fixés sur ma figure, elle me parlait de mon grand-père. Elle savait bien que sur ce sujet-là je ne resterais jamais à court.

C'est ainsi que, peu à peu, elle connut toute ma vie d'enfant et toutes les légendes de la famille. Elle me donnait aussi des conseils qui n'avaient point l'air de conseils, et dont j'ai fait grandement mon profit. Comme je parlais d'elle avec enthousiasme à mon grand-père, pendant les vacances de Pâques, il me dit : « C'est un grand bonheur pour toi d'avoir inspiré de l'intérêt à Mme Bellarmin. L'éducation d'un homme n'est pas complète quand une femme distinguée n'y a pas mis la main. »

Comme j'avais obtenu à Pâques le premier prix d'excellence, M. Lesueur, qui n'était guère sentimental, m'embrassa sur les deux joues. Il fut si surpris de cette infraction à ses habitudes, qu'il plaida les circonstances atténuantes.

« Ce n'est pas toi que j'ai embrassé, me dit-il, c'est le produit et le représentant de ma méthode. » Ne trouvant pas, probablement, cette excuse suffisante,

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

il ajouta : « Et, d'ailleurs, il est d'usage d'embrasser les lauréats. »

Pendant les huit jours que nous passâmes ensemble, soit chez M. Lesueur, soit chez nous, il ne me parlait jamais sans me dire gravement : « Oui, monsieur le lauréat, » ou bien, « Non, monsieur le lauréat ». Aussitôt après il éclatait de rire, et nous l'imitions, sans avoir besoin de nous forcer par politesse. Le bonheur rend indulgent, et nous étions si heureux d'être ensemble, que nous trouvions toujours la plaisanterie de M. Lesueur délicieuse.

Cette fois-là, je ne vis pas Camus, que son père avait envoyé à l'école d'agriculture de Grignon, sur le conseil de mon grand-père.

Je le revis aux grandes vacances. C'était un homme pour la raison et pour la force. Je ne pus m'empêcher de le lui dire, et il me rétorqua mon compliment.

Nous fîmes ensemble beaucoup de promenades et beaucoup de parties de pêche. Je passais le reste de mon temps avec mon grand-père et avec M. Lesueur; nous nous perdions dans des causeries sans fin sur l'avenir.

Ma vocation avait changé plusieurs fois depuis le jour où la vue des chasseurs avait fait naître en moi la velléité de devenir soldat.

Comme mon grand-père avait une préférence marquée pour la magistrature, il fut convenu que je ferais mon droit. Je me proposais, sans en rien dire, de me faire recevoir avocat, et de m'établir dans la ville la plus voisine de Montigny, pour jouir le plus longtemps possible de mon grand-père, et pour le rendre heureux aussi le plus longtemps possible.

Vers la fin des vacances, il fut pris d'une faiblesse dans les jambes. Ses promenades se bornèrent à aller de la maison à la tonnelle et de la tonnelle à la maison. « C'est l'âge qui veut cela, disait-il doucement; il faut toujours que l'on paye son tribut sous une forme ou sous une autre; je préfère celle-là; du moment que le coffre est bon et la tête saine, on peut encore jouir de la vie. »

Les derniers jours de septembre et les premiers jours d'octobre furent très beaux. Grand-père reprit ses forces et put marcher jusqu'à la rivière. Le médecin me dit que grand-père avait fait un nouveau bail, et que je pouvais partir sans inquiétude.

Le samedi qui suivit la rentrée, pendant l'étude du soir, le portier vint me dire tout bas que quelqu'un me demandait au parloir. Je me levai brusquement, le cœur serré d'angoisse. Le parloir, éclairé par une seule bougie, avait un air lugubre. Le docteur Lenormand, qui se promenait de long en large, enveloppé dans son manteau, vint vivement à ma rencontre et me dit : « J'ai reçu de mauvaises nouvelles de ton grand-père; fais ton paquet à la hâte, je t'emmènerai dîner à la maison, et nous prenons la diligence de dix heures. » Je passai à la lingerie et au vestiaire, et je rejoignis le docteur Lenormand dans le cabinet du principal. Le principal me serra la main sans rien dire, et me remit mon billet de sortie.

Le petit jour commençait à poindre quand la diligence arriva à Montigny. M. Lesueur nous attendait devant chez Gimel.

Les gens de l'auberge me regardèrent avec une compassion si naïve et si sincère, que je devinai tout. « Mon pauvre enfant ! me dit M. Lesueur en me prenant les deux mains.

— Je sais, je sais, lui dis-je à voix basse; mais dépêchons-nous, je veux le voir tout de suite. »

La porte était toute grande ouverte; des femmes allaient et venaient dans la maison; toutes s'arrêtaient immobiles et comme effrayées, quand nous passions devant elles. J'aperçus, par la porte de la cuisine, Brigitte qui pleurait, son tablier sur la tête. M. le curé, qui veillait à la lueur des cierges, s'avança vers moi et me dit : « On croirait qu'il repose, tant sa fin a été douce. J'ai reçu sa confession; c'était une de ces âmes sans tache devant qui les portes du Paradis s'ouvrent toutes grandes. Sa dernière pensée a été pour toi, et voici ses dernières paroles, que je te transmets comme un héritage sacré : « Qu'il subisse cette épreuve en homme, qu'il vive en bon chrétien, en homme utile, et qu'il place dans son cœur la patrie avant tout. Vous lui direz que je le bénis. »

Alors je m'approchai lentement du lit et je regardai mon grand-père. Je m'étais préparé à frémir et j'avais tendu toutes les forces de ma volonté. Mon grand-père était si beau, dans l'auguste sommeil de la mort, que j'emportai son image profondément gravée dans mon cœur. Quand je repense à lui, j'aime à me le représenter tel que je l'ai vu ce jour-là, et je suis toujours prêt à dire : « O mort, où est ton aiguillon? »

Quatre jours après, je rentrai au collège, fermement résolu à vivre, comme par le passé, sous les yeux de mon grand-père, et à me conformer à toutes ses intentions, devenues pour moi doublement sacrées, depuis que la mort les avait scellées de son sceau. Plus que jamais je repoussai loin de moi la rêverie qui énerve, pour me jeter à corps perdu dans l'activité du travail. Je repris donc ma vie d'écolier, juste au point où elle avait été interrompue, demandant à Dieu, de toute la force de mon âme, d'en faire, s'il était possible, comme la prolongation de la vie de mon grand-père.

Quelquefois, au réveil, ou bien dans le silence de l'étude du soir, je sentais tout à coup mon âme comme transpercée d'un glaive de douleur, à l'idée que plus jamais je ne reverrais mon grand-père de ce côté-ci de la tombe. Et je pensais, non sans une secrète envie, à la jeune femme du colonel Bellarmin, qui n'avait pas pu vivre séparée de son mari, et qui était morte de chagrin un an après l'avoir perdu. Alors, je fermais les yeux, je me recueillais au plus profond de moi-même, et je me demandais : « Qu'aurait fait mon grand-père à ma place? ou plutôt qu'a-t-il fait? car il s'est trouvé dans une situation semblable à la mienne. Mon grand-père s'est résigné et consolé, mon grand-père a cru et il a prouvé qu'il faut aimer la vie telle que Dieu nous l'a donnée, avec ses cha-

geins, ses joies et ses luttes. Mon grand-père a passé en faisant le bien, semblable à l'homme qui avait reçu un talent, et qui avait su le faire fructifier; il a fait jaillir de son âme l'étincelle qui allume le feu sacré dans d'autres âmes; aussi ses œuvres lui survivent. Je ferai comme lui, et si Dieu me donne de longues années, je les emploierai à devenir pour d'autres un grand-père dont on invoque le souvenir dans les moments de doute et de découragement. »

Depuis la mort de mon grand-père, l'amitié que Mme la générale Bellarmin avait bien voulu me témoigner jusque-là avait pris quelque chose de plus tendre et de plus maternel. Aussi, je l'avais mise dans la confidence de mes plus secrètes pensées. Elle m'écoutait, les yeux fixés sur moi, approuvant quelquefois par de petits signes de tête, quelquefois aussi me posant des objections que lui suggérait son bon sens, sa longue expérience de la vie, et cette exquise délicatesse féminine qui trouve moyen de tout dire, sans jamais blesser.



Je me joignais aux cavalcades. (P. 225, col. 1.)

C'est ainsi qu'elle corrigea, presque sans avoir l'air d'y toucher, ce que ma volonté pouvait avoir de trop tendu, et mes résolutions de trop arrêté.

Elle approuva pleinement mon dessein d'entrer dans la magistrature, pour me conformer aux préférences de mon grand-père.

L'année où je commençai mon droit, Robert Bellarmin vint à Louis-le-Grand pour se préparer à l'École polytechnique, où il entra l'année suivante, dans un bon rang.

Je passais la moitié de mes vacances à Montigny, dans la petite maison de mon grand-père, dont Brigitte avait été constituée la gardienne; je faisais de grandes promenades avec M. Lesueur, qui était mon tuteur. Dans nos longues conversations, le souvenir de mon grand-père revenait bien souvent, et j'étais tout surpris d'y trouver tant de charme, en songeant aux pensées amères qui avaient hanté mon esprit au moment où je venais de le perdre. Robert Bellarmin venait fréquemment me surprendre dans ce qu'il lui plaisait d'appeler mon petit castel.

La seconde partie des vacances, je la passais à Châteauroux, dans la famille Bellarmin, où le docteur Lenormand venait dîner presque tous les soirs. Comme le général et sa femme désiraient rendre la maison aussi agréable que possible à leurs petits-fils, il y avait très souvent le soir des réunions dansantes.

Quelques jours après que j'eus reçu ma nomination de substitut, Mme la générale Bellarmin me demanda :

« Avez-vous remarqué, hier soir, Mlle Denain ?

— Oui, madame, lui répondis-je, en rougissant malgré moi, je l'ai trouvée charmante. »

Quelques jours après, elle me demanda si je ne

songeais pas à me marier. Je lui répondis que mon grand-père avait toujours désiré me voir marié jeune.

« Auriez-vous confiance en moi pour le choix d'une femme?

— Confiance absolue! » lui répondis-je avec vivacité. C'était vrai, j'avais en elle une confiance absolue. Seulement je craignais de lui entendre prononcer un nom qui n'eût pas été le nom de celle que j'aurais choisie, s'il m'eût été donné de choisir.

Elle me tira bien vite d'inquiétude.

« Vous m'avez dit l'autre jour que vous trouviez Mlle Denain charmante.

— Oui, madame, répondis-je d'une voix un peu étranglée, et je ne m'en dédis pas.

— Moi je vous affirme, reprit-elle en souriant, qu'elle n'est pas seulement charmante dans un bal. C'est une jeune fille bien élevée, qui a du bon sens et de la raison, et surtout de la bonté. Elle est telle enfin qu'elle aurait plu à votre grand-père, s'il avait pu la connaître.

— Mais, madame...

— Elle vous plaît, vous me l'avez dit; vous ne lui déplaisez pas, je l'ai deviné. Demanderai-je à sa mère si elle veut bien vous accorder sa main?

— Oh! madame, je n'aurais jamais osé...

— C'est parce qu'on n'ose pas toujours soi-même qu'il est bon d'avoir des amis qui osent. »

Mme Denain voulut bien m'accorder la main de sa fille.

J'étais marié depuis quatre ans, et père de deux jolis petits garçons, lorsque l'Allemagne déclara la guerre à la France, en ayant l'air de se la faire déclarer par elle.

Nous étions dans le petit salon, causant de l'avenir de nos deux garçons qui se roulaient sur le parquet, comme des petits chats, lorsque la femme de chambre m'apporta un journal du soir.

Ma femme l'escamota prestement, pour me faire une niche, le déplia, et courut aux dernières nouvelles, à la fin de la quatrième page. Je la regardais en souriant, pendant qu'elle riait sous cape du bon tour qu'elle venait de me jouer. Tout à coup, ses mains tremblèrent, et elle me tendit le journal.

La guerre était déclarée! et cette nouvelle tombait sur le pays, au moment même où l'on croyait que toutes les difficultés avaient été résolues.

J'enveloppai d'un regard ce que j'avais là sous les yeux, c'est-à-dire ce qu'un homme peut avoir de plus cher au monde, et je demeurai quelques instants sans savoir ce que je pensais, semblable à celui qui vient de recevoir un coup violent sur la tête.

Mais aussitôt je sortis de cet engourdissement, je pensai à mon grand-père et à Philippe Jousserand.

« Mon enfant, dis-je à ma femme, en l'attirant tout près de moi, le pays avant tout ; il faut que je prenne un fusil. »

C'est alors que je pus voir, une fois de plus, que Mme la générale Bellarmin avait bien choisi, et que mon grand-père aurait approuvé son choix.

Ma femme devint si pâle, que ses yeux, vus de près, me semblaient plus grands que d'habitude.

« C'est ton devoir! » me dit-elle vaillamment. Comme elle sentit que ses lèvres tremblaient et que ses yeux se remplissaient de larmes, elle appuya son front sur ma poitrine, et je la serrai violemment sur mon cœur.

L'aîné de nos garçons, qui s'appelait André, en souvenir de mon grand-père, leva les yeux en ce moment, et parut tout interdit; lentement, sans nous quitter du regard; il se mit sur ses genoux, et dit à son frère : « Robert, maman pleure. »

Robert, qui gigottait sur le dos, réussit à se mettre à quatre pattes, et balbutia quelques syllabes incohérentes qui signifiaient probablement, dans son intention : « Maman pleure. »

Alors ma vaillante petite femme tourna sa figure du côté des enfants, et leur dit avec son charmant sourire : « Non, mes petits, maman ne pleure pas!... »

Se levant du canapé où nous étions assis côte à côte, elle me prit la tête à deux mains et me regarda dans les yeux pendant une demi-minute. Ensuite elle me mit précipitamment un baiser sur le front, et sortit du petit salon.

« Je veux maman! » dit André d'un air résolu.

L'autre jargonna quelque chose qui signifiait : « Je veux maman! »

Alors ils se prirent par la main et vinrent se planter résolûment devant moi, comme pour me demander compte du départ de leur maman.

La femme de chambre entra et dit aux enfants qu'elle allait les mener promener à la foire. Cette séduisante perspective détourna le cours de leurs idées.

Resté seul dans le petit salon, je me promenais de long en large, d'un pas nerveux et saccadé. Ma résolution était bien prise, mais cela ne m'empêchait pas d'être agité. J'aurais voulu voir quelqu'un, parler à quelqu'un, pour me distraire. Je posai même la main sur le bouton de la porte pour aller rejoindre ma femme dans sa chambre, mais je compris qu'elle avait besoin d'être seule.

Après avoir conduit ma femme chez sa mère, avec les enfants, j'endossai l'uniforme et je partis pour la frontière. Je retrouvai dans les campements et sur les champs de bataille plusieurs camarades que j'avais perdus de vue depuis longtemps : Laroche, qui mourut en brave, ce qui sut faire oublier ses péchés de jeunesse; Thouin, qui fut blessé à mes côtés ; le docteur Faligan, qui allait chercher les blessés sous le feu de l'ennemi, et fut décoré sur le champ de bataille ; c'est lui qui me donna des nouvelles du capitaine Robert Bellarmin : car le lieutenant Bellarmin venait d'être promu au grade de capitaine pour sa belle conduite. Quant à moi, je fis comme les autres, allant où l'on me disait d'aller, tirant quand on m'ordonnait de tirer, m'offrant toutes les fois que l'on demandait des hommes de bonne volonté, et supportant le plus gaiement possible la faim, la soif, le froid, la fatigue et l'insomnie. J'avais fait bien résolûment le sacrifice de ma vie, Dieu

me l'a laissée : c'est sans doute qu'il me tient en réserve pour faire de moi un grand-père.

Je fus pris, comme tant d'autres, à Sedan, et je m'en allai ronger mon frein en Allemagne. Si mon grand-père eût été encore vivant, je serais allé le trouver, au retour de la captivité, et je lui aurais dit, la main sur la conscience : « Grand-père, j'ai mis le pays au-dessus de tout ! »

J. GIRARDIN.



LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES

CHAMPS DE MARS ET CHAMPS DE MAI

Au milieu des épaisses forêts de l'Armorique, deux fois par an, nos ancêtres les Gaulois venaient assister aux sanglantes assemblées de leurs prêtres.

A l'heure de minuit, la lune brillant dans son plein, arrivent de tous côtés les druides. Ils s'avancent deux par deux, tenant une torche de résine dans la main, saluent les chênes vénérés dont ils ont pris le nom (*drus*, en grec, chêne), et viennent se ranger autour du dolmen solitaire.

Aussi loin que s'étend le regard, on aperçoit d'immenses alignements de pierres qui, vues à la clarté de la lune, semblent des géants pétrifiés.... Tandis que les bardes, dans le sanctuaire, invoquent l'astre des nuits; tandis que, vêtu d'un long manteau blanc, pieds nus, un druide immole des brebis et deux taureaux blancs; tandis que l'archidruide, avec sa faucille d'or, détache le gui du chêne vénéré, un druide s'avance jusqu'à la *pierre du sacrifice*, placée au centre de l'enceinte, fixe en terre une épée, et harangue la foule. Tous les fidèles se prosternent. Le druide, inspiré, expose alors les volontés du ciel; il tranche, par des jugements sans appel, les différends qui lui ont été soumis; il déclare la guerre au nom du dieu Hésos et lui voue les dépouilles de l'ennemi; il exhorte l'assemblée à bien combattre et affirme que le ciel récompense dans une autre vie les vertus et les belles actions.

Ils écoutent dans le plus grand recueillement et acceptent les jugements prononcés, ces fiers Gaulois dont l'âme bien trempée ne craint que la chute du ciel. Soumis à l'autorité de leurs prêtres, qui abusent de leur crédulité, ils n'entreprennent rien qui n'ait été approuvé par les dieux, et les druides seuls sont les interprètes de la volonté céleste.

Cependant la tyrannie sacerdotale devient chaque jour plus lourde; les chevaliers gaulois, après avoir subi si longtemps la domination des druides, veulent enfin secouer le joug; quelques-uns se font nommer rois. Cette royauté éphémère est bientôt dominée par le parti sacerdotal, soutenu par les habitants des villes. D'ailleurs, sur toute l'étendue du territoire, il est interdit de s'occuper des affaires publiques. Dans les assemblées annuelles seulement, les druides font connaître la situation du pays, dictent les résolutions qui doivent être adoptées, résolutions indiscutables et indiscutées : car elles leur ont été suggérées par les dieux, rendus propices au moyen de sacrifices humains !

Nos belliqueux ancêtres promenèrent pendant plusieurs siècles leurs armes victorieuses en Espagne, en Italie, en Grèce, dans la vallée du Danube et jusque dans l'Asie Mineure. Refoulés sur leur propre sol, ils furent à leur tour envahis; d'abord alliés des Romains qui défendaient contre les invasions des barbares les terres qu'ils avaient conquises au sud de la Gaule, ils ne tardèrent pas à être absorbés par eux. Un conquérant affamé de gloire, César, rêva, entreprit et obtint en huit années la conquête de la Gaule entière.

Devenue province romaine, la Gaule conserva son gouvernement et ses lois. Les assemblées populaires sont maintenues sous le nom de *conventus*, mais l'influence des druides tend de plus en plus à disparaître; un dernier coup leur est porté par l'empereur Auguste, qui défend les sacrifices humains et n'accorde le droit de cité qu'à ceux qui ont abandonné les rites druidiques. Les assemblées populaires, sous la domination romaine, se réunissent fréquemment; elles règlent l'assiette et la répartition des impôts, émettent des avis..., mais ne doivent jamais s'occuper de politique générale. C'est dans la ville d'Arles que chaque année, à la fin d'août, avait lieu la réunion des magistrats et des possesseurs du sol; le préfet des Gaules, dont la résidence était à Trèves, la présidait.

Au moment où s'écroula la puissance romaine, les Gaulois, désarmés depuis 400 ans, ne purent arrêter une nouvelle invasion des barbares du nord. On sait comment, au commencement du cinquième siècle, les tribus germaines du nord qui portaient le nom de Francs, s'avancèrent d'abord jusqu'à la Somme, se joignirent aux Gaulois pour écraser dans les champs catalauniques les hordes d'Attila, puis peu à peu se répandirent sur la Gaule.

Les Germains apportaient aux vaincus des idées d'indépendance et de liberté. Chez eux, la délibération en commun était le ressort unique de toute action; « non pas qu'ils eussent conscience de ce que nous appelons aujourd'hui la souveraineté du peuple, mais en vertu du droit qu'ils reconnaissaient à chaque homme libre de disposer seul de lui-même ». L'historien Tacite nous raconte que, chez les Germains, les petites affaires sont soumises à la délibération des chefs, les grandes à celle de tous. On se rassemble, à moins d'un événement subit et imprévu, à des jours

marqués, quand la lune est nouvelle ou qu'elle est dans son plein (ils croient qu'on ne saurait traiter une affaire sous une influence plus heureuse); ils prennent séance tout armés. Les prêtres, à qui est remis le pouvoir d'empêcher le désordre, commandent le silence. Ensuite le roi, ou celui des chefs que distinguent le plus son âge, sa noblesse, ses exploits ou son éloquence, prend la parole, et se fait écouter par l'ascendant de la persuasion plutôt que par l'autorité du commandement. Si l'avis déplaît, on le repousse par des murmures; s'il est approuvé, on agite en l'air la hache à deux tranchants qui s'appelle framée ou francisque. Ces assemblées, qui portaient le nom de *mall* ou *mallum*, se tenaient chaque année en mars. C'est dans un de ces champs de mars qu'eut lieu, sous Clovis, la curieuse histoire du vase de Soissons; histoire curieuse, en effet, puisqu'elle nous apprend que, comme soldat, Clovis n'a que sa part du butin et en même temps qu'il peut, comme roi, pousser la vengeance personnelle jusqu'à frapper de mort, sans jugement, celui qui l'a offensé.

Après la conversion de Clovis au christianisme, les évêques furent admis dans les assemblées nationales des Francs; ils y introduisirent l'usage de la langue latine et, grâce à leur science et à leur habileté, ne tardèrent pas à avoir une influence prépondérante. D'ailleurs, les guerriers s'éloignent peu à peu des champs de mars; les chefs acquièrent sur leurs compagnons une autorité qui va chaque jour grandissant et qui ne permet plus à ceux-ci de discuter sur le pied d'égalité. Sous les premiers Mérovingiens, la transformation est déjà complète : les assemblées ne se composent plus que des grands propriétaires, du haut clergé et de ces compagnons du roi ou des chefs militaires qu'on appelait *leudes*. Les assemblées elles-mêmes perdent avec le temps une grande partie de leur importance. Dans les champs de mars ou dans les champs de mai, car la réunion annuelle cesse bientôt d'avoir lieu en mars, on ne délibère plus sur des sujets graves; mais on se borne à acclamer un roi ou à célébrer une fête nationale.

Après un intervalle de plusieurs siècles, nous trouvons dans notre histoire deux assemblées populaires qui rappellent les cérémonies des champs de mai.

La nuit du 4 août 1789 avait aboli tous les privilèges: la noblesse n'existait plus que de nom, le clergé avait reçu une constitution civile; le 19 juin 1790, on avait supprimé jusqu'aux titres nobiliaires. Les différentes villes de province célébraient chacune à leur tour des fêtes en l'honneur de la Concorde. L'Assemblée constituante, sur la proposition de Bailly, décida que le 14 juillet 1790, jour anniversaire de la prise de la Bastille, on célébrerait la fête de la Fédération, c'est-à-dire de l'union de tous les Français. Au milieu du Champ de Mars est dressé l'*autel de la Patrie*, sur lequel Talleyrand, en habits épiscopaux, célèbre l'office divin et bénit les drapeaux. « Douze cents musiciens accompagnent le chant des prêtres et exécutent une cantate sacrée dont les paroles, empruntées aux livres saints, rappellent l'affranchissement du peuple et redisent le combat par lequel il a brisé ses fers. » La Fayette prête le premier le serment de fidélité à la constitution. « Des milliers de voix répètent ce serment, les drapeaux s'agitent... le bruit du canon, qui se mêle aux sons d'une musique guerrière, imprime à ce moment le caractère le plus imposant. Le roi prête serment à son tour. La reine, placée au balcon de l'École militaire, montre le dauphin au peuple... L'enthousiasme est universel. » Ce beau jour ne devait pas avoir de lendemain.

Le 1er juin 1815, sur ce même emplacement où vingt-cinq ans auparavant avait été célébrée la Fédération, le même peuple est réuni. Que d'événements accomplis depuis ce quart de siècle! Sur un trône élevé devant la façade de l'École militaire, l'empereur Napoléon, de retour de l'île d'Elbe, harangue les députés de la nation. « Empereur, consul, soldat, dit-il, je tiens tout du peuple, dans la prospérité, dans l'adversité, sur le champ de bataille, au conseil, sur le trône, dans l'exil, la France a été l'objet unique et constant de mes pensées et de mes actions... » Et au milieu d'acclamations enthousiastes, on proclame le résultat général des scrutins ouverts dans toute la France pour l'acceptation de l'acte additionnel. Et, au même endroit où Louis XVI avait juré fidélité à la constitution, Napoléon fait le même serment, la main posée sur l'Évangile. Et les acclamations redoublent. Un mois après Napoléon reprenait le chemin de l'exil.

Mais reprenons notre rapide historique.

Les assemblées reparaissent au moment où s'effondre la puissance mérovingienne. Pépin le Bref d'abord, Charlemagne ensuite, convoquent fréquemment les assemblées populaires. Deux réunions, *placita*, ont lieu chaque année, le plus souvent en plein air. Remarquez que le nom de ces assemblées, *placita*, se transforma en celui de *plaids* et a donné naissance au mot français *plaider*. Les grands, tant ecclésiastiques que laïques, délibèrent séparément ou en commun sur les lois (*capitula*) soumises par l'empereur; les moins considérables (*minores*) donnent ensuite leur avis. « Les lieux destinés à la réunion des seigneurs étaient divisés en deux parties, de telle sorte que les évêques, les abbés et les clercs élevés en dignité pussent se réunir sans aucun mélange de laïques. De même, les comtes et les autres principaux de l'État se séparaient, dès le matin, du reste de la multitude, jusqu'à ce que, le roi présent ou absent, ils fussent tous réunis. » L'âme de ces assemblées était l'empereur; elles constituaient, à vrai dire, un grand conseil de gouvernement, mais on ne saurait y voir une institution nationale. La multitude, autorisée à venir voir son chef, n'avait aucun avis à émettre; nous sommes déjà loin des champs de mars, dans lesquels tout le monde pouvait prendre la parole. Cependant, en souvenir des anciens droits, on lit au bas de

chaque loi : « Et tout cela a été approuvé du peuple. »

Les successeurs de Charlemagne continuent son œuvre, réunissent les assemblées, mais ne parviennent pas à détruire l'esprit d'indépendance locale qui se manifeste davantage de jour en jour, et tend à remplacer la puissance royale par celle des grands propriétaires et des officiers impériaux. Rappelons un incident curieux de l'assemblée tenue en 822 à Attigny (Ardennes). Louis le Débonnaire, dévoré de remords, après avoir fait raser ses trois frères et crever les yeux à son neveu Bernard, fit une confession publique de ses fautes, et subit une pénitence pour racheter tout le mal qu'il avait fait.

Le nombre et l'importance des assemblées diminuent à mesure que s'organise la société féodale. La nation a perdu son homogénéité : les réunions des vassaux autour du suzerain sont le seul vestige qui ait survécu des anciennes assemblées nationales. Le roi réunit bien encore autour de lui les évêques et les seigneurs du domaine royal ; mais les grands vassaux ont, de leur côté, des assises régulières dont l'importance va sans cesse grandissant. Elles ont des noms particuliers ; ce sont : l'*échiquier* du du duc de Normandie, les *grands jours* du comte de Champagne, etc...

Autour du roi de France, possesseur d'un territoire des plus limités, dont les principales villes étaient Reims et Laon, venaient siéger douze seigneurs ou évêques, afin de rendre la justice. Ces douze vassaux privilégiés prirent le nom de *pairs*, d'un mot latin qui veut dire égaux. Ils avaient des droits particuliers qui les plaçaient au-dessus des autres seigneurs.

Au sacre du roi, les pairs étaient revêtus de l'habit royal ; ils portaient une couronne sur la tête, et soutenaient tous ensemble la couronne du monarque. Chacun d'eux avait des fonctions spéciales. « L'archevêque de Reims avait le privilège d'oindre, sacrer et couronner le roi ; l'évêque de Laon portait la sainte Ampoule ; celui de Langres, le sceptre ; celui de Beauvais, le manteau royal ; celui de Châlons, l'anneau ; celui de Noyon, la ceinture ou baudrier ; le duc de Bourgogne ceignait l'épée au roi ; le duc de Guyenne portait la première bannière carrée ; le duc de Normandie, la deuxième ; le comte de Toulouse, les éperons ; le comte de Champagne, la bannière royale ; le comte de France, l'épée du roi. »



La fête de la Fédération, au Champ de Mars. (P. 230, col. 1.)

La *Cour du roi*, composée du roi et des pairs, rendait la justice aux vassaux et aux serfs ; elle fut l'origine de ces grandes assemblées appelées *Parlements* qui, après avoir aidé puissamment à établir la suprématie royale, entra souvent en lutte avec elle.

C'est alors que se réveille dans les villes l'esprit d'indépendance, que la bourgeoisie prend place entre les gentilshommes et les serfs, et, pour mieux lutter contre les seigneurs, s'allie avec la royauté. Le douzième siècle vit se reconstituer sous le double effort

des rois et du peuple, la nation française, démembrée sous les successeurs de Charlemagne. Philippe Auguste et saint Louis sont les deux principaux artisans de cette résurrection des institutions nationales, et l'on peut dire qu'en appelant les bourgeois à siéger dans ses conseils, le fils de Blanche de Castille avait admirablement préparé les matériaux qui allaient former les états généraux.

A suivre. A. DE VIGNOLLES

L'ŒILLET BLANC

Jean-Baptiste, ou, comme on dit en Alsace, Chambédisse était bien à douze ans le plus mauvais drôle qu'on pût trouver dans le village; non pas qu'il fût méchant : le cœur était bon, l'âme droite, mais le caractère insupportable. Pour un oui, pour un non, mon bonhomme se mettait en colère, et, si vous n'étiez pas de ses amis, vous administrait une rossée dont vous ne pouviez guère vous défendre : quant à la rendre, encore moins; car Chambédisse, à douze ans était déjà grand comme un homme et fort en proportion : il vous assommait d'un coup de poing, d'un tour de main vous jetait par terre, sans se fatiguer, sans se presser, comme on fait d'une quille au jeu de boules. J'ajoute à son honneur qu'une fois l'opération terminée, il vous tendait obligeamment la main pour vous relever, en vous demandant d'un air naïf si vous ne vous étiez pas fait mal en tombant.

Chambédisse n'était donc pas très aimé, quoiqu'il fût en somme bon garçon; il n'est pas du goût de tout le monde, lorsqu'on discute, de se voir fermer la bouche d'un soufflet; des arguments si frappants ne parviennent pas toujours à convaincre, des raisonnements si pleins de force, à persuader. Mais Chambédisse ne s'en inquiétait pas; il se contentait, quand Seppi Mops ou quelque autre devenait par trop agaçant, de lui rappeler, par une friction consciencieuse, que le plus méchant n'est pas toujours le plus fort.

Un jour pourtant que Seppi Mops, n'osant s'en prendre à lui-même, avait cherché querelle au petit Jacob, le meilleur ami de Chambédisse, et l'avait à demi étranglé, Chambédisse l'attendit au sortir de la classe; l'autre, qui s'en doutait, sortit par la petite porte, et s'enfuit au grand galop dans le pays. Mais au milieu de la grande rue, près du pont, Chambédisse l'avait rejoint, et la bataille commença. Si cet imbécile de Seppi s'était laissé faire, il en aurait été quitte pour la peur; mais il voulut porter de mauvais coups, faire du mal, et Chambédisse, poussé à bout, se fâcha. Non, je n'ai jamais rien vu de pareil : rangés en cercle tout autour, sans songer à les séparer, car nous n'y aurions gagné que des horions, nous les regardions tout anxieux : l'un mordait, griffait, se tordait, sautait de côté et d'autre pour esquiver les bourrades, et revenait ensuite à la charge avec une rage endiablée; l'autre, l'œil étincelant, les narines frémissantes, les dents serrées, restait au même endroit sans bouger, observant tous les mouvements de l'adversaire pour le repousser d'un coup de pied ou l'arrêter net d'un coup de poing. Enfin, n'y tenant plus, il se précipite sur Seppi Mops tête baissée, le saisit au corps, le renverse, et sans s'inquiéter des égratignures, des coups de griffe, des morsures, lui laboure la tête de ses deux poings fermés.

Il se relevait triomphant, quand il aperçut, à deux pas de lui, aux vitres d'une croisée, deux grands yeux bleus qui le regardaient tristement. C'était la fille du percepteur, une pauvre enfant de dix ans, dont le petit corps paralysé restait toujours étendu sur son lit, et qui, de la fenêtre où on la poussait chaque matin, se distrayait à voir passer dans la rue les grands bœufs attelés, les charrues, les écolières et les écoliers de son âge. Nous la connaissions tous, et chaque jour, en passant, nous lui faisions un signe de tête, nous lui envoyions de la main un petit bonjour amical, heureux de la voir sourire et de voir ses yeux s'éclairer.

A ce long regard triste qui le suivait, qui s'attachait à lui avec un doux air de reproche, vous auriez vu rougir et se troubler Jean-Baptiste, vous l'auriez vu tout honteux reprendre le chemin de la maison, sans oser tourner la tête en arrière. Le lendemain, quand il dut repasser devant la fenêtre, il le fit en courant à perdre haleine; les jours suivants, même manège; on s'en étonnait parmi nous, mais on n'osait le lui dire; on remarquait seulement que depuis lors Jean-Baptiste n'avait admonesté qui que ce fût, et qu'il évitait avec soin toute occasion de dispute.

Huit jours après, le pauvre garçon s'enhardit à descendre la grand'rue avec nous; comme de coutume, Thérèse était à sa fenêtre, elle sourit doucement en le voyant, et Jean-Baptiste, qui s'en était aperçu, en fut tout fier. Il ne fut plus question désormais de retourner chez soi en courant : Jean-Baptiste, au contraire, après chaque classe plus confiant, ralentissait le pas en arrivant au bout du petit pont, près de la vieille maison à pignon où Thérèse se tenait à la fenêtre : ses yeux cherchaient les yeux de la fillette, et quand il voyait un sourire égayer son petit visage pâle, Jean-Baptiste rougissait de bonheur, soulevait honnêtement sa casquette comme il eût fait devant M. le maire, et tout joyeux continuait sa route.

Le temps s'écoula : Jean-Baptiste se mêlait de moins en moins aux jeux de ses camarades, et quand il y prenait part, c'était, on le voyait bien, sans plaisir. La seule joie de la journée, c'était pour lui le retour de la classe et cette causerie muette avec la petite malade. Chaque jour il allait moins vite en passant devant elle, chaque jour l'intimité devenait plus grande; il s'arrêtait maintenant devant la fenêtre pour demander par signes comment on se portait, et, en partant, il envoyait du bout des doigts un baiser. Elle, de son côté, le suivait d'un long regard



Il tenait dans sa bouche l'œillet blanc (P. 231, col. 2.)

qui disait son chagrin et qui ne s'avivait de nouveau qu'au retour empressé de l'écolier.

Un soir d'hiver, Jean-Baptiste, en passant à l'heure accoutumée, ne se vit point attendu par ce regard doux et bon, par ce sourire joyeux auquel il était habitué. Surpris, inquiet, il s'approche ; elle était là, par bonheur ; non, elle n'était pas plus triste, elle n'était pas plus malade ; mais sur son lit, dans ses petites mains amaigries un bouquet s'étalait, qu'elle contemplait avec charme ; ce n'étaient, il est vrai, que des fleurs artificielles, des fleurs imitées tant bien que mal, comme celles qu'on a dans nos campagnes, et que l'on conserve précieusement sous un globe aux deux coins de la cheminée, dans un petit vase de porcelaine. Mais si ces fleurs n'étaient pas vraies, elles rappelaient du moins celles qui le sont, et par ce temps d'hiver, par ce temps froid, gris et brumeux, Thérèse était bien contente que ces pauvres fleurs inanimées lui fissent l'illusion des fleurs vivantes, de celles qui poussent à l'air pur et que le soleil colore et vivifie.

Jean-Baptiste s'était arrêté tout rêveur ; il considéra longtemps son amie jouant avec ces feuilles décolorées, avec ces tiges raidies, avec ces corolles sans parfum, puis s'éloigna sans bruit et lentement s'en revint au logis.

Les journées bientôt se firent moins courtes, l'air moins glacé, le vent moins âpre, le soleil moins rare et moins triste ; le printemps revenait, et la vie reparaissait avec lui. Au village, tout le monde travaillait ; on bêchait, on ensemençait, on plantait, et Jean-Baptiste, tout jeune qu'il fût, n'était ni moins actif ni moins occupé que les vieux. Dans un des coins du grand jardin il avait établi son jardinet, et nul ne prenait soin du grand comme il s'acharnait sur le petit. Il était là tournant la terre, plantant par ci, plantant par là, enlevant un à un les graviers, raclant, sarclant, ratissant ; c'était merveille de le voir, mais de loin seulement, car il ne laissait personne approcher. Ce qu'il avait planté, nul ne le savait ; mais ce devait être quelque chose de bien précieux, à en juger par tout le mal qu'il se donnait, par tous les soucis que lui causait son carré de terre. Faisait-il froid, des paillassons ; faisait-il chaud, il arrosait ; tombait-il trop d'eau, vite au jardin pour s'assurer que la pluie n'a rien gâté, l'inondation rien compromis.

Pâques arriva. Ce jour-là, Jean-Baptiste se leva plus tôt que de coutume, au petit jour, courut droit au jardin et en sortit aussitôt, sournoisement, portant avec des précautions infinies quelque chose de volumineux sur ses bras. Une heure après, comme le soleil descendait, lui aussi, la grande rue en frappant les carreaux de ses rayons chauds et dorés, on poussa Thérèse à la fenêtre. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant au dehors, sur le rebord, un pot de fleurs, un pot d'œillets blancs comme neige. Quel ravissement que le sien ! qui donc lui avait fait ce cadeau ? Qui l'avait si bien devinée ? Était-ce papa, était-ce maman ? Ni l'un ni l'autre, ils l'affirmaient, et en l'affirmant ils semblaient si étonnés l'un et l'autre, que Thérèse les crut sur parole.

Mais qui donc était-ce, qui donc ? Et Thérèse cherchait, tandis qu'au coin du petit pont, accroupi derrière le parapet, Jean-Baptiste regardait et souriait attendri. Mais voilà qu'à force de regarder, Jean-Baptiste oublia qu'il ne devait point se faire voir, et Thérèse, dont l'œil était aux aguets, l'aperçut : « C'est lui, s'écria-t-elle, c'est lui, c'est lui !... » et ses petites mains se frappaient l'une contre l'autre, son œil brillait, son petit visage si pâle se colorait, et Jean-Baptiste, tout confus, restait là sans savoir que faire, si la petite amie ne l'eût appelé, si la maman, qui était près d'elle, ne lui eût fait signe en souriant d'approcher.

Comme Jean-Baptiste était ému quand il entra ! comme il balbutia, comme il rougit, mais comme il fut heureux après cela ! Comme Thérèse, les yeux grands ouverts, l'écouta, quand il lui dit comme il avait soigné son jardin, mis en terre ses boutures, exposé au chaud ses œillets. Comme il l'entendit, lui, les yeux pleins de larmes, raconter doucement ce qu'elle souffrait, ce qu'il lui fallait de patience, le mieux qu'elle se sentait ce jour-là, et la joie qu'elle avait de cette surprise.

La grand'messe sonna ; Jean-Baptiste, à regret, se leva pour partir ; Thérèse le regarda, le fit venir plus près, tout près d'elle, et, saisissant vivement un œillet, le détachant de la tige, elle le lui mit à la boutonnière en souriant. « Et maintenant, lui dit-elle, va-t'en vite, et prie le bon Dieu pour moi. »

Quand Jean-Baptiste parut à l'église il rayonnait : l'œillet blanc à sa boutonnière, il s'assit fièrement avec nous ; on le regardait bien un peu en souriant, on chuchotait près de lui, on se moquait : Jean-Baptiste n'y prit pas garde, et lorsqu'on sortit, groupe par groupe, lorsqu'on se répandit sur la place, il ne fit pas plus attention à nous autres qu'un aubergiste à un pauvre. Mais son ennemi Seppi Mops, trouvant l'occasion favorable, s'empressa de la saisir, et d'arrêter Baptiste au passage :

« Dis donc, Chambédisse, qui est-ce qui t'a décoré comme ça ? »

Et d'autres nigauds comme lui de répéter d'un air malin :

« Oui, Chambédisse, qui est-ce qui t'a décoré ? »

Jean-Baptiste, ainsi interpellé, s'arrêta : son premier mouvement fut de s'élancer sur ce tas d'imbéciles, et de leur faire une vigoureuse distribution de croquignoles ; mais le souvenir de Thérèse le contint, il retira l'œillet de sa boutonnière, le tourna et le retourna dans ses doigts, se campa solidement sur ses deux pieds écartés, et s'adressant à Seppi : « Tu me demandes qui m'a donné ça ? Eh bien, puisque tu veux le savoir, c'est quelqu'un qui est aussi bon que tu l'es peu, aussi malin que tu es bête. Si ça te déplaît viens-y voir. »

Et Jean-Baptiste, les jambes toujours écartées, les deux mains dans ses poches, dans sa bouche l'œillet

blanc dont il mâchait entre ses dents la longue tige, se posta silencieusement devant Seppi Mops. Ah! il était vraiment beau comme ça! dans sa toilette de fête, avec ses culottes courtes en drap gris, ses bas blancs bien tirés, ses larges souliers à grosses boucles, sa veste courte et sa vieille kappe de fourrures encadrant sa bonne figure ronde, il avait une mine si superbe, un air si courageux et si brave que personne n'osa souffler mot, et que lorsqu'il descendit au village, pas un n'osa le suivre, pas un n'osa lui parler.

Depuis, bien des années ont passé; on voit toujours au coin du petit pont une vieille maison à pignon dentelé, une petite fenêtre basse garnie de plantes vertes en tout temps et d'œillets blancs en été. On n'y voit plus, comme dans le temps, cette petite figure pâle, ces grands yeux tristes qui nous frappaient autrefois; il y a bien encore, près de la croisée, une petite couchette blanche; mais ce n'est plus un lit de douleur, c'est un berceau, et c'est un petit marmot frais et rose que Thérèse y berce en chantant. Car elle est guérie maintenant, elle est forte, elle est belle comme elle a toujours été bonne; ce sont les bons soins de Jean-Baptiste qui l'ont ainsi transformée, comme elle, par sa douceur, par un regard de ses yeux, par un muet reproche de son cœur, a fait de son ami Jean-Baptiste ce qu'il est aujourd'hui, le meilleur des hommes et le plus dévoué des maris.

Jean d'Alsace.

PENDRAGON[1]

XV

Il était plus de midi. L'armée tout entière avait fait halte et dressé ses tentes pour se garantir de la brûlante réverbération du soleil sur le sable de la Babylonie. De tous côtés les officiers et les soldats buvaient, paresseusement appuyés sur des tables de bois, ou dormaient étendus à l'ombre comme des lézards. Alexandre lui-même était assis sous la tente d'Héphestion et, couronné de roses, habillé d'une longue robe de pourpre brodée d'or à la façon des Mèdes, il buvait avec ses amis en attendant l'heure du départ.

Cependant il me parut préoccupé de quelque inquiétude secrète. Enfin il demanda tout haut à Héphestion:

« Pourquoi ce Gaulois n'est-il pas venu au-devant de nous? Qui peut le retenir? N'a-t-il pas reçu mon ordre?

— Ton ordre est parti, dit Héphestion; mais tu connais l'audace et l'imprudence des Gaulois. Peut-être celui-ci a-t-il osé désobéir! »

Les yeux du roi brillèrent de colère.

« S'il avait osé... dit-il, ce jour serait le dernier de sa vie. »

1. Suite. — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91 107, 123, 139, 155, 171, 188, 203 et 219.

Mais au même instant une immense acclamation s'éleva dans le camp, et tous les soldats crièrent:

« Pendragon! voilà Pendragon! »

En effet, nous vîmes arriver au triple galop cinq cavaliers, que suivait un nuage de poussière.

Le premier des cinq était le Gaulois. Les quatre qui le suivaient étaient les frères Bull.

Le visage d'Alexandre s'éclaira d'un sourire et il se leva pour accueillir Pendragon.

« Tu viens un peu tard, lui dit-il.

— J'ai été retardé, répliqua Pendragon, en regardant Héphestion qui pâlissait sous ce regard.

— Assieds-toi près de moi et dis-nous ce qui t'a retardé, dit le roi. Héphestion, recule-toi un peu et fais place à un ami.

— Je ne prendrai jamais place à côté d'un traître, dit Pendragon.

— D'un traître! Que veux-tu dire? demanda le roi étonné. Qui est le traître ici?

— Celui qui est à ta droite, répliqua le Gaulois en montrant du doigt le bel Héphestion.

— Ce Gaulois a déjà bu sans doute, dit insolemment le Macédonien, ou le soleil lui aura frappé la cervelle... »

Alors Pendragon reprit d'une voix tonnante:

« Héphestion, voici la preuve de ton crime, et toi, fils de Philippe, lis toi-même! »

En même temps il remit au roi l'ordre d'assassinat qu'avait donné le favori.

Alexandre lut la lettre d'Héphestion en fronçant les sourcils d'une façon terrible. Il garda un moment le silence, et tout à coup:

« Tu avais lu la défense que je faisais aux Enfants perdus de te suivre?

— Je l'avais lue.

— Et l'ordre qu'Héphestion donnait de t'assassiner?

— Je l'ai lu aussi.

— Et tu es venu sans hésiter au-devant de moi? »

Pendragon sourit.

« Seigneur, dit-il, je n'hésite jamais. J'avais confiance dans le fils de Philippe comme il peut avoir confiance dans le fils d'Astarac.

— Et tu avais raison, dit Alexandre en l'embrassant pour la seconde fois. Les lions ne tendent pas de pièges aux lions. Maintenant, assieds-toi à la place d'Héphestion. »

Et comme celui-ci, plein de rage et de confusion, essayait de se justifier, de rejeter son crime sur l'amitié qu'il avait pour Alexandre, le roi lui ordonna durement de se retirer.

« Et maintenant, Gaulois, raconte-nous tes aventures depuis que tu es entré dans Babylone. La ville est-elle vraiment magnifique comme on le publie? Est-elle vraiment la capitale de l'Asie? Ses tours, ses palais sont-ils plus beaux que tout ce que nous avons vu en Grèce et dans le pays des Perses? Sont-ils plus beaux que les temples de ton barbare pays de Gaule? »

Pendragon répondit avec gravité:

« Mon pays n'a pas de temples comme ceux-ci. Nos

temples à nous, ce sont des forêts. Comment oserions-nous opposer des temples de pierre, qui sont l'œuvre des hommes, aux forêts de chênes, qui sont l'œuvre des dieux? Partout sur la terre des chênes le Gaulois est en présence de la divinité.

— Et vous n'avez pas d'autels ?

— Nous avons des dolmens qui sont des rochers entassés sur d'autres rochers, le plus souvent au sommet des montagnes ; c'est là que nous faisons nos sacrifices humains.

Chaque nation a ses coutumes, dit en riant Ptolémée Lagos, alors général de la cavalerie et qu'après la mort d'Alexandre on a vu roi d'Egypte. Les Gaulois sacrifient des hommes et nous sacrifions des moutons. Lequel vaut le mieux ?

— Nous sacrifions des ennemis qui peuvent se défendre, répliqua Pendragon, et non les plus doux et les plus utiles de tous les animaux. »

Alexandre reprit :

« Laisse là tes forêts, Pendragon, et dis-nous ce que tu penses de Babylone.

— Je pense, répliqua le Barbare, qu'il n'y aura jamais ville plus grande sur la terre, ni qui contienne plus de maisons, d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux, de temples, de meubles, d'or, d'argent, de bijoux, de vin, de viande, de farine et de biens de toute espèce...

— Alors, interrompit Ptolémée, les Babyloniens sont les plus heureux de tous les hommes, car ils ont en abondance tous les biens de la vie.

— Non, répliqua le Gaulois, car ils craignent toujours de les perdre.

— Ah ! dit Alexandre, ce Barbare pourrait bien avoir raison. »

Parmi ces discours et beaucoup d'autres le soleil commençait à baisser, et le roi donna le signal du départ.

Au même instant et comme les trompettes sonnaient, mêlées de clairons, de tambours et de cymbales, un mendiant s'approcha de moi dans la foule et me demanda l'aumône.

Pendant que je cherchais quelque menue monnaie pour soutenir la réputation de générosité des prêtres chaldéens dont je portais l'habit, le mendiant me dit d'une voix claire, mais de manière à n'être entendu que de moi :

Les soldats dormaient à l'ombre. (P. 235, col. 1.)

« Ne me reconnais-tu pas, Sosiclès ? »

Alors je regardai attentivement ses yeux noirs et brillants, son nez recourbé sur le menton, sa figure qui pétillait de ruse et de malice et je répondis sur le même ton :

« C'est toi, Samuel ?

— C'est moi. Il y aura du sang de versé aujourd'hui ou demain dans Babylone. »

Cette nouvelle me fit frémir. J'avais vu beaucoup de batailles et d'assauts, et j'ose dire que je ne crains pas plus la mort que tous les autres fils de Deucalion et de Pyrrha ; mais l'idée d'une ville de deux millions d'habitants mise à feu et à sang après un combat acharné comme on devait s'y attendre, me rappela l'horrible siège de Tyr, où nous avions tué un tiers des citoyens et réduit le reste en esclavage après avoir brûlé la ville entière... Quel était le crime de ces malheureux ?... Ils n'avaient pas voulu reconnaître Alexandre pour maître !... O grand Jupiter, roi des dieux et des hommes, si tu vois tous ces crimes qui sont commis pour satisfaire l'orgueil d'un mortel, que fais-tu de ta foudre ?

Je demandai au Juif :

« Pourquoi ce sang sera-t-il versé ? »

Sans répondre à ma question, il me dit ces deux mots :

« Fais venir Pendragon. »

Le Gaulois averti se détacha de la troupe des généraux qui entouraient Alexandre, et, s'écartant avec nous de la foule, entendit avec moi ce qui suit :

« Héphestion est furieux.

— Je le sais, dit Pendragon en riant et retroussant sa moustache... On le serait à moins. »

J'ajoutai :

« Il n'est plus à craindre. Il est en pleine disgrâce. Toutes ses trahisons sont connues.

— Ah ! ah ! dit le Juif en ricanant.

— D'ailleurs, ajouta Pendragon, ceci au bout de cela (il montrait son sabre au bout de son bras) suffirait pour lui rendre le goût de la paix.

— O Barbare étourdi, comme tous les Barbares de votre pays de Gaule, dit Samuel, vous croyez avoir gagné la partie ? Point du tout. Vous l'avez perdue.

— Comment ! perdue ?

— Oui, perdue. A l'heure qu'il est, Drangiane votre fiancée va tomber aux mains de votre ennemi Héphestion qui l'a demandée en mariage à son ami Alexandre,

et comme Alexandre ne lui refuse rien, il a juré de la lui donner, et rien ne résiste à la volonté du roi. »

Pendragon se redressa en souriant, et, brandissant son cimeterre :

« Ceci résistera, dit-il, quand la Macédoine et la Perse, l'Europe et l'Asie viendraient se jeter au travers... Mais Amalec ? »

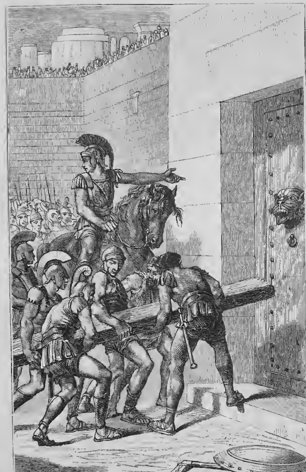
Samuel leva les épaules.

« Amalec est un vieux prêtre, qui aime tendrement sa fille, qui se fera tuer pour elle s'il le faut, mais qui n'a jamais porté les armes. Les prêtres chaldéens qui l'entourent ne connaissent pas le métier mieux que lui, et n'ont pas le même intérêt à se défendre. D'ailleurs les bourgeois de Babylone sont pacifiques. Ils ont peur de voir piller et brûler leurs bazars et leurs boutiques. Les massacres qu'Alexandre a faits dans toutes les villes qui ont pris les armes contre lui les épouvantent terriblement... »

Pendragon l'interrompit.

« Qui t'a donné ces nouvelles ? demanda-t-il.

— Amalec d'abord, qui m'envoie pour te rappeler à Babylone et qui n'a d'espoir qu'en toi... Puis, j'ai d'autres amis. Nous autres, pour les besoins de notre commerce, nous sommes forcés de savoir bien des choses et de nous mêler des grandes affaires. Tel héros qui tue, qui pille et qui brûle, et qui par ce moyen acquiert une gloire immortelle, ne doit tous ses exploits qu'à l'argent d'un Juif qu'il maltraite mais qui le domine. »



Les soldats frappèrent la porte. (P. 238, col. 2.)

Pendragon, qui l'écoutait à peine, l'interrompit tout à coup :

« Où est Héphestion ? »

Le Juif sourit.

« Si je le savais, dit-il, je ne te le dirais pas !

— Tu ne me le dirais pas ! Pourquoi cela, Juif ?

— Pour t'épargner une sottise, seigneur !

— Une sottise ! s'écria Pendragon irrité. Ménage tes mots, Samuel !

— Une folie, si tu veux, reprit Samuel. Que veux-tu faire d'Héphestion ?

— Le chercher.

— Bon !

— Lui couper la gorge...

— Excellent !

— Et par ce moyen l'empêcher d'épouser Drangiane.

— Parfait ! s'écria Samuel. Je l'avais deviné... Vous avez, seigneur, deviné du premier coup le moyen de ne pas épouser Drangiane et de vous faire tuer avant la fin du jour.

— Au moins, dit Pendragon, j'aurai tué mon ennemi.

— C'est probable, répliqua Samuel, à moins qu'il ne soit sur ses gardes, ce qui est certain, et qu'il ne vous attende, caché derrière Alexandre et toute la phalange macédonienne... Alors, à quoi vous servira votre courage ?... Ce n'est pas ici en rase campagne, à la vue de toute l'armée, que se livrera la bataille, et pour preuve Héphestion, qui a quitté le camp depuis deux heures, est déjà entré dans Babylone avec une troupe choisie et va s'emparer de Drangiane. »

A ces mots Pendragon s'écria, rouge de fureur :

« Tu le savais, Samuel, et tu ne me le disais pas !

— Seigneur, vous ne m'avez pas laissé le temps de m'expliquer. »

Alors le Gaulois s'approcha d'Alexandre :

« Roi, dit-il, tu sais maintenant si tu peux avoir confiance dans le fils d'Astarac ?

— Oui, certes, dit gracieusement Alexandre. Je suis ton ami comme tu es le mien !

— Roi, laisse-moi prendre les devants et retourner à Babylone.

— Qu'y a-t-il?

— Un de mes amis court le plus grand danger.

— Va, Pendragon ! Je t'attends demain à souper dans le palais d'Assur. »

En un instant le Gaulois disparut à l'horizon, et les frères Bull, voyant qu'il leur serait impossible de le rejoindre, ralentirent l'allure de leurs chevaux. Pour moi, qui étais monté sur un bon bidet de campagne, solide, paisible et doux comme il convenait à un vieux prêtre chaldéen tel que je paraissais être (car j'avais mis une perruque blanche par-dessus mes cheveux noirs et je me gardais bien de faire le hardi cavalier), je les rejoignis sans trop de peine à l'entrée de la ville, et je ne vis pas de mes yeux ce qu'on va lire, mais cent témoins oculaires me l'ont raconté.

Au bruit des fers de Nedjed qui retentissaient sur les pavés de briques de la grande rue de Babylone, une immense clameur s'éleva de tous côtés :

« Le voilà ! le voilà ! Le sauveur ! Le seigneur Pendragon ! Le père des Babyloniens ! »

En même temps chacun s'écartait pour lui faire place. Pour lui, saluant de la tête et penché sur Nedjed, il brandissait son cimeterre en criant:

« Où est Héphestion ? »

Tout le monde lui répondait :

« Là-bas ! là-bas ! Il veut enfoncer les portes du temple de Baal. »

Voici ce qui s'était passé.

Au moment où le bel Héphestion fut chassé de la présence d'Alexandre et vit son ennemi en faveur plus que jamais, il choisit une troupe de deux ou trois cents Macédoniens parmi ceux qui lui étaient le plus dévoués, et résolut d'enlever Drangiane en l'absence du Gaulois. Le roi, lui ayant promis la fille d'Amalec en mariage avec le gouvernement de la Babylonie pour dot, ne s'indignerait pas sans doute d'un peu de violence. Le vieil Amalec prendrait sans doute son parti d'un enlèvement qui le faisait beau-père de l'homme le plus puissant de l'armée après Alexandre, et qui peut-être, si celui-ci venait à être tué en bataille rangée, pourrait succéder à son maître.

Quant à Drangiane, élevée à la mode des riches Chaldéennes dans l'ignorance de tout, pliée à l'obéissance passive par son père et par les préceptes de la religion de Baal, elle ne pouvait manquer de se soumettre à sa destinée. Il suffisait donc de s'en emparer pour quelques heures, de faire célébrer le mariage sur-le-champ à la mode macédonienne, et Héphestion n'aurait plus rien à désirer.

Tel était le plan de cet insolent favori d'Alexandre. Voici maintenant quel en fut le succès.

A peine entré dans Babylone avec sa troupe, il se présenta devant la grande porte de l'enceinte du temple et voulut entrer de force ; mais Amalec, qui avait deviné son projet, déclara, du haut de la tour qui dominait le pont-levis et le fossé, que rien ne pourrait l'obliger à introduire des hommes de guerre, et que Baal punirait sévèrement un tel sacrilège.

Héphestion furieux répliqua :

« Au nom du roi, dont je suis ici le lieutenant et le représentant, je t'ordonne d'ouvrir, si tu ne veux avoir la tête coupée et attachée aux créneaux de la muraille. »

Amalec reprit :

« Je crains Baal plus que toi et plus qu'Alexandre lui-même. Où pourrais-je fuir les flèches et la colère de Baal, si je livrais son temple à ses ennemis ? »

Le Macédonien dit :

« Vous tous, amis, apportez des poutres et enfoncez la porte ! »

Les soldats entrèrent dans une maison voisine, en démolirent une partie, choisirent la plus grosse poutre et, s'unissant tous, frappèrent d'un même effort la grande porte.

Mais elle était de fer massif, d'une épaisseur de dix pouces et d'une pesanteur énorme. Le coup retentit comme le tonnerre et ne produisit pas d'autre effet. Plusieurs Babyloniens crurent que Baal venait de lancer sa foudre. Mais Baal, qui sans doute préparait un autre secours à ses serviteurs, ne prit aucune part personnelle au combat.

« Apportez des échelles, » dit alors Héphestion après plusieurs essais infructueux.

Mais l'enceinte du temple était si haute qu'aucune échelle n'y pouvait atteindre. On eut beau en attacher trois l'une à l'autre, elles arrivaient à peine à la hauteur de la muraille. Héphestion se désespérait, craignant que son ennemi Pendragon ne fût averti à temps de son entreprise et ne vînt au secours d'Amalec.

Ce n'est pas tout. Alexandre lui-même allait faire son entrée dans Babylone, et qui pouvait savoir de quel œil il verrait une pareille entreprise voisine du sacrilège ? Il est bien vrai qu'une fois l'affaire terminée, Alexandre, qui permettait tout à son favori, ne lui tiendrait pas longtemps rigueur ; mais encore fallait-il réussir.

Alors il prit un parti décisif, mais dangereux. Il commanda d'apporter tous les meubles du voisinage, de les entasser les uns sur les autres devant la grande porte ; puis il y mit lui-même le feu, et une grande flamme s'éleva tout à coup jusqu'au ciel.

C'est à ce moment que Pendragon arrivait. Une partie de la foule s'écarta en criant: « Au feu ! au feu ! Le temple de Baal va brûler ! »

D'autres, au contraire, poussèrent une longue acclamation :

« Voici Pendragon ! Pendragon ! Pendragon ! »
Comme ils eussent annoncé l'arrivée d'un dieu.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

SINGULIERS EFFETS DE LA FOUDRE

Un journal médical de Londres a rendu compte des effets produits par l'électricité sur le corps d'un homme frappé par la foudre.

La victime, berger dans le comté de Leicester, gardait son troupeau dans les champs, lorsque l'orage éclata, et, comme bien des gens s'obstinent à le faire, il chercha un refuge sous un arbre. Peu de temps après, il sentit une commotion au-dessus de l'épaule gauche, tomba.

L'examen auquel se livra le médecin appelé pour lui donner des soins lui fit découvrir un assez bizarre effet du coup de foudre. Depuis l'épaule gauche en bas, occupant tout le dos, apparaissait, admirablement reproduite en saillie sur la peau et dans une teinte écarlate brillante, une tige d'arbuste, avec de nombreuses branches délicatement tracées comme avec une pointe d'aiguille.

Le tronc du végétal avait à peu près 25 centimètres de largeur, et l'aspect général était celui d'un pied de fougère à six ou huit branches. Le tout était fort bien reproduit et comme imprimé sur le dos du patient. Ses vêtements ne portaient à cet endroit aucune trace du passage du fluide.

Cet ornement était d'un aspect si agréable, que l'on aurait pu en être fier, et que notre homme, en l'exhibant, aurait pu s'en créer une source de revenu. Malheureusement ou heureusement pour lui, l'impression n'eut pas de durée. Au bout de trois jours, en effet, elle commença à s'effacer, les branches extrêmes d'abord et le reste ensuite.

LES CÉPHALOPODES [1]

LA PIEUVRE

Après la Sèche ou Sépia et le monstrueux Calmar, ces rois des Céphalopodes dont nous avons autrefois décrit les caractères distinctifs et raconté les terribles exploits, il nous reste à parler du troisième membre de cette redoutable famille de mollusques, la Pieuvre ou Poulpe commun.

Nous rappellerons que ces animaux, ainsi que l'indique leur nom, formé des mots grecs : *Kephalé*, tête, et *pous, podos*, pied, ne sont pour ainsi dire qu'une tête entourée de pieds.

La Pieuvre, l'*Octopus* des naturalistes, occupe le dernier rang dans la famille des Céphalopodes. Elle se compose d'un sac épais et coriace, ovoïde, lisse, visqueux, offrant à une extrémité une grosse tête arrondie, avec des yeux latéraux aplatis, et vers le sommet une bouche, ou, pour mieux dire, un bec de corne, dur et tranchant, comme celui d'un perroquet ; cette bouche est entourée de huit ou dix bras vigoureux, dont deux souvent très longs et comme pédiculés.

Ces tentacules ou bras, qui servent à la fois d'organes locomoteurs pour nager et pour ramper, et d'organes de préhension pour saisir et retenir la proie, sont garnis chacun d'environ deux cent quarante ventouses qui en font une arme redoutable.

Cachée dans une anfractuosité de rocher, la Pieuvre, quelques-uns de ses bras cramponnés aux parois de sa demeure, étend les autres vers les animaux qui passent à sa portée, les enlace, et par sa force rendinutiles tous les efforts qu'ils font pour se dégager.

La voracité de ces Céphalopodes est si impérieuse, si irréfléchie, que si, dans leur voisinage, on vient à plonger sa main dans l'eau, ils s'avancent avec précipitation pour la saisir. Aussi sont-ils la terreur des baigneurs.

Cependant les Poulpes de nos côtes sont rarement capables de mettre la vie d'un homme en danger.

« L'homme ainsi frappé en nageant, dit un de nos plus illustres peintres de la nature, l'auteur de *la Mer*, l'homme ne peut se troubler dans sa lutte avec un si misérable ennemi. Il doit, malgré son dégoût, l'empoigner et, chose aisée, le retourner comme un gant. Le monstre s'affaisse alors et retombe. On est choqué, irrité, d'avoir eu un moment de peur, au moins de saisissement. Il faut dire à ce guerrier qui vient ronflant, jurant : « Faux brave, tu n'as rien au dedans. Tu es un masque plus qu'un être, sans base, sans fixité de ta personnalité; tu n'as que l'orgueil. Tu ronfles, machine à vapeur ; tu ronfles et tu n'es qu'une poche ; puis retourné, une peau flasque et molle, une vessie piquée, un ballon crevé, et demain un je ne sais quoi sans nom, une eau de mer évanouie. »

Mais le Poulpe n'est pas toujours et partout un être aussi à dédaigner. Dans certaines régions de la mer, il atteint des proportions qui en font le rival du Calmar, ce monstre des légendes marines.

Il suffit de citer l'exemple récent que les journaux australiens nous apportent. Au mois de décembre 1879, un plongeur qui travaillait dans la rivière de la Moyne, près de Belfast, fut attaqué par un *Octopus*.

« Ayant, dit-il, enfoncé mon bras dans un trou, je sentis qu'il y était retenu par quelque obstacle, et comme l'eau mise en mouvement était devenue bourbeuse, je ne pus voir distinctement pendant quelques minutes ce qui résistait à mes efforts.

1. Voy. vol. II, page 414 et vol. III, page 156.

» Quand l'eau se fut éclaircie, je vis avec horreur le bras d'un énorme Poulpe enroulé autour du mien, comme un boa constrictor; presque immédiatement, l'animal appliqua ses suçoirs sur ma main, et je ressentis une violente douleur; j'éprouvais la même sensation que si j'eusse eu la main coupée en morceaux, et plus je m'efforçais de la retirer, plus la douleur devenait intense.

» J'avais la plus grande difficulté à me tenir sur mes pieds, parce que l'air introduit à l'intérieur de mes vêtements les gonflait; si mes pieds avaient une fois quitté le sol, je serais bientôt devenu insensible; d'un autre côté, si j'avais donné le signal pour qu'on me remontât à la surface de l'eau, l'animal m'aurait retenu, et j'aurais couru la chance d'avoir le bras cassé.

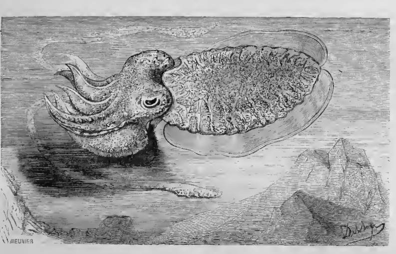
» J'avais auprès de moi un marteau, mais je ne pus en faire usage. Près de moi, c'est-à-dire à cinq pieds de distance, se trouvait une petite barre de fer; je l'attirai avec mes pieds jusqu'à ce qu'elle fût à ma portée, et que je pusse m'en saisir de la main gauche. A ce moment, le combat commença. Plus je frappais la Pieuvre, plus elle me serrait le bras, qui fut bientôt complètement engourdi.

» Cependant, au bout d'un certain temps, je me sentis serré un peu moins fortement; mais l'animal ne me lâcha que quand je l'eus à peu près mis en pièces; il finit par cesser d'adhérer au rocher, d'où je parvins à l'enlever tout à fait. J'étais complètement épuisé, étant resté dans cette situation pendant plus de vingt minutes. Je tirai le Poulpe, ou plutôt j'en tirai une partie à la surface de l'eau; il mesurait plus de huit pieds de diamètre, et je suis convaincu qu'il aurait pu retenir et comprimer à la fois cinq ou six hommes. »

Ce fait n'est pas le premier de ce genre que l'on ait eu à enregistrer. Sur les côtes d'Amérique, plus d'un malheureux baigneur a été entraîné au fond de l'eau par quelque Poulpe géant.

Une Pieuvre d'une dimension extraordinaire fut jetée sur la côte de Terre-Neuve, le 22 septembre 1878, pendant une violente tempête. L'animal était encore vivant; sa couleur était d'un rouge foncé; mais dès qu'il fut entièrement hors de l'eau, il mourut et perdit sa couleur.

La longueur du corps de cette monstrueuse Pieuvre était de 3 mètres, et sa circonférence embrassait près de 2 mètres. On lui coupa les bras, pour la transporter plus facilement. Ces bras, au nombre de dix, étaient armés de 2000 suçoirs, ayant chacun 25 millimètres de diamètre. La longueur de deux de ces tentacules atteignait $9^m,30$; ils mesuraient jusqu'à 19 centimètres de diamètre. Ses huit autres tentacules avaient environ $3^m,30$ de longueur. La queue était une véritable nageoire, qui ne mesurait pas moins d'un mètre de longueur. Lorsque cet animal fut pris, ses yeux, dont le diamètre était de 20 centimètres, avaient, dit-on, une expression terrifiante.



La pieuvre. (P. 239, col 2.)

Tout ceci ne justifie-t-il pas le célèbre combat entre un homme et une pieuvre raconté dans les *Travailleurs de la mer* par notre grand poète contemporain ?

Ajoutons que nos pêcheurs font grand cas du Poulpe ordinaire si commun sur nos côtes, non pas pour le manger comme le Calmar ou Encornet, mais pour en faire des appâts pour la pêche de la raie et du maquereau.

TH. LALLY.



Deux hommes étaient assis parmi les rochers. (P. 241, col. 2.)

LES DEUX MOUSSES

I

Une nuit sur le Cerbère.

Pas un souffle de vent ne ridait la surface de la mer. La journée avait été chaude, brûlante, le ciel était d'airain; mais au moment où le soleil allait plonger dans l'horizon liquide, de légers flocons s'élancèrent au-devant de lui et bientôt, grossis en nuages, enveloppèrent l'astre à son déclin. Rayonnant en tous sens, comme un arbre gigantesque, ces nuées envahirent avec rapidité tout l'occident qui s'embrasa en un vaste et sublime incendie.

Le soleil avait disparu, que les lueurs de son couchant diapraient encore de mille couleurs les falaises dentelées du cap Cerbère.

Sentinelle avancée des Pyrénées, ce géant de pierre garde la frontière de France et d'Espagne. Son formidable éperon plonge dans les flots de la Méditerranée, tandis que ses arêtes aiguës se relient aux Albères, séparant le Roussillon de la Catalogne.

Jadis les navigateurs ne manquaient pas, en arrivant devant le cap, de jeter à la mer quelque offrande destinée au génie tutélaire: car ils savaient que c'était ainsi qu'Orphée avait apaisé le gardien des enfers, et le Cerbère de la mer leur paraissait non moins redoutable. Ce n'est qu'après avoir doublé ses dangereux récifs, comparés par la fable aux dents d'un chien féroce, que les galères pouvaient gagner les sûrs abris du beau port de Vénus, notre Port-Vendres. Aujourd'hui les bateaux à vapeur passent dédaigneusement devant Cerbère, mais plus d'un voilier fuyant la tempête vient encore se broyer dans sa hideuse mâchoire.

Le gardien de la mer sommeillait ce jour-là, car les flots se jouaient sans bruit parmi ses dents. Quelques balancelles aux voiles blanches suivaient nonchalamment la ligne d'écueils, se laissant entraîner par la brise légère qui venait de s'élever.

Deux hommes, assis parmi les rochers qui surplombent la falaise, semblaient admirer le sublime spectacle du coucher du soleil. Tous deux portaient l'élégant costume des montagnards catalans, la veste de velours et le long bonnet rouge, la culotte collante, les guêtres à boutons de métal. Leurs pieds étaient chaussés d'espadrilles de corde, si favorables au cheminement dans les montagnes, et indispensables dans cette région où ne courent que des sentiers de chèvres. Ces hommes étaient cependant assez pesamment chargés, à en juger par les paquets qu'ils avaient jetés près d'eux en s'étendant sur la pierre.

L'un d'eux joignait à son équipement une carabine, qu'il avait posée à ses pieds. Une épaisse et courte barbe noire encadrait sa figure, brune comme celle d'un Arabe et éclairée par des yeux d'une expression farouche. Malgré sa petite taille, tout son être exprimait la force et la vigueur.

Son compagnon, presque un enfant, jeune homme de quinze ans à peine, offrait avec lui le plus vif contraste. De longs cheveux châtains entouraient de leurs boucles soyeuses son visage d'un ovale presque féminin, et n'eût été son regard empreint d'une

hardiesse railleuse, d'une résolution toute virile, on l'eût pris pour le prisonnier plutôt que pour le compagnon du sombre bandit.

« Allons, Daniel, dit tout à coup ce dernier, interrompant la rêverie dans laquelle semblait plongé le jeune homme, le soleil est couché; il est temps de nous mettre en route. La nuit avance à grands pas; dans un instant il fera noir comme dans un four. Si j'avais pu m'attendre à un temps pareil, nous aurions pris le col des Belistres, sans crainte d'être inquiétés. Il y a de quoi se rompre les os à vouloir franchir le Cerbère par une nuit pareille.

— Les chemins du Cerbère ne me font pas peur, répondit le jeune homme; je les ai parcourus vingt fois déjà par la nuit noire; il est vrai que j'avais le cœur tranquille... Mais, rassure-toi, Mateo, les étoiles nous éclaireront.

— Les étoiles! je crois qu'il faudra avoir de bons yeux pour les voir cette nuit. Regarde là-bas ce navire dont nous n'apercevons que les voiles; il danse comme si la mer était déjà forte au large. Dans une heure je lui souhaite d'être loin du Cerbère, car le mistral soufflera et il ne fera pas bon près des récifs.

— Tu as peut-être raison, dit Daniel; allons, en route. »

Et, se baissant, il ramassa son paquet qu'il assujettit solidement autour de ses reins au moyen d'une ceinture, de façon, cependant, à conserver toute sa liberté d'allure. Son compagnon fit de même, jeta sa carabine sur son épaule, et les deux voyageurs se mirent en marche.

Ainsi que Mateo l'avait pensé, dès que les dernières flammes du couchant se furent éteintes, le mistral se mit à souffler, et le ciel se couvrit de nuages noirs. Bientôt la pluie commença à tomber, fine et douce, et l'obscurité devint profonde.

Tout autre qu'un montagnard se trouvant sur le Cerbère à pareille heure eût été perdu, car l'eau rendait les rochers glissants et les ténèbres empêchaient de voir les précipices. Le moindre faux pas pouvait être mortel. Nos deux voyageurs n'avançaient eux-mêmes qu'avec des précautions infinies, et, après deux heures de chemin, ils se trouvaient à peine à une lieue de leur dernière halte. Chargés comme ils étaient, il leur fallait faire de véritables tours de force pour franchir les rochers et pour se maintenir malgré le vent sur les pentes glissantes. Deux ou trois fois, l'un après l'autre, ils avaient fait des chutes heureusement sans résultat fâcheux. Ils étaient rompus de fatigue.

« Que le diable étouffe les douaniers, les gendarmes et toute la maudite engeance du fisc, murmura d'une voix sourde le noir Mateo. Je n'en puis plus. Arrêtons-nous ici. »

Sans détacher son fardeau, il se laissa tomber sur un rocher ruisselant de pluie.

« Sommes-nous près de la frontière? demanda Daniel qui s'était étendu à terre.

— Nous devons l'avoir passée depuis un quart d'heure. Nous serons à onze heures à Banyuls, en toute sûreté.

— Mais, ne sommes-nous pas en sûreté ici? dit le jeune homme.

— Certes! ou du moins à peu près. Cependant, tu sais, il faut de la prudence jusqu'au bout.

— Ah! vois-tu, s'écria Daniel, je me repens déjà de t'avoir écouté, de t'avoir suivi.

— Allons, voyons, un peu de courage, que diable! le métier n'est pas toujours aussi dur. On n'a pas souvent aussi mauvaise chance. Le temps est rude...

— Eh! que me fait le temps! interrompit le jeune homme. Mais quand je pense que je pourrais être arrêté, moi, Daniel Riva....

— Ah çà, que me veux-tu avec tes manières? dit brusquement le bandit. Crois-tu m'en faire accroire? Tout le pays ne sait-il pas que Daniel Riva est un franc mauvais sujet? Ne raconte-t-on pas tous les tours que tu as joués au collège de Perpignan, où ton père avait réussi à t'obtenir une bourse et d'où tu as été honteusement chassé? Allons, allons, mon petit, il faut en rabattre.

— Oui, tout cela est vrai, reprit le jeune homme, je suis un mauvais sujet; j'ai mérité tout ce que l'on dit de moi; mais je n'ai jamais commis jusqu'ici aucune action capable de faire rougir mon père, l'homme le plus honoré de Castell, tandis qu'aujourd'hui...

— Eh, crois-tu que je sois moins honnête que toi ou moins honoré que ton père? Tout le monde salue Mateo Puig quand on le rencontre sur la route; peut-être parce qu'on le craint, mais on le salue. Du reste les Puig sont d'aussi bonne race que les Riva, et l'on n'est pas déchu, ce me semble, parce qu'on fait un peu de contrebande. Le gouvernement nous vole en vendant son tabac deux fois plus cher qu'il ne vaut; eh bien, nous allons en chercher en Espagne où il est moins cher. Qu'y a-t-il de mal à ça? Par la même occasion, nous en rapportons un peu pour nos amis. Est-ce déshonnête de partager son bien avec ses amis? Il est vrai que les douaniers veulent nous prendre notre tabac sans payer; comme ça nous déplaît, nous nous tenons le plus loin d'eux possible. Dans tout cela, je ne vois pas de quoi fouetter un chat. Et puis, quand nous aurons remis à Banyuls notre tabac à M. Destory, il nous donnera à chacun cinquante francs, et avec ces cinquante francs tu pourras aller à la ville, t'acheter une veste neuve, faire le monsieur, quoi! Tout cela ne vaut-il pas un peu de peine, voyons, mon petit Daniel, qu'en penses-tu?

— Je pense, dit le jeune homme, que j'ai été fou de me laisser séduire par toi, et que cette fois sera la première et la dernière où je t'accompagne dans la montagne.

— On dit toujours ça sur le moment, puis on y revient.

— Je te jure que je ne recommencerai plus, dit avec feu le jeune homme, et je me repentirai toujours d'avoir une fois violé la loi de mon pays.

— Ah! ah! s'écria le contrebandier, on voit que tu as été au collège, tu fais des phrases. Des remords, il ne manque plus que ça! » Et le contrebandier se laissa aller à rire bruyamment.

Au même moment, semblable à un écho, un coup de sifflet retentit dans la montagne. A ce son, Mateo pâlit. Bondissant sur ses pieds, il saisit le bras de Daniel, en murmurant d'une voix étranglée par la colère :

« Que le tonnerre t'écrase avec tes pronostics de malheur! Si tu n'avais mon tabac sur le dos, je ne sais ce qui me retiendrait de te lancer dans la mer. »

Le jeune homme altéré s'était levé; immobile, il sondait du regard l'obscurité derrière lui, comme pour fuir de ce côté.

« Inutile de regarder en arrière, mon petit, lui dit brutalement Mateo. Je connais les ruses des gabelous; en reculant nous serions pris sinon par les Français, du moins par les Espagnols, qui ne seraient pas plus tendres pour nous.

— Mais que faire alors, mon bon Mateo? dit en tremblant le jeune homme.

— Ah! je suis ton bon Mateo, maintenant que moi seul puis te sauver. Écoute, nous n'avons qu'un moyen de nous tirer de là. Connais-tu le sentier qui descend à Banyuls le long de la mer?

— Parfaitement.

— Eh bien, reprit le contrebandier, il doit être à deux cents mètres d'ici. Nous allons le rejoindre, et puis, une fois là, jouer des jambes droit devant nous au risque de nous rompre les os. Mais rappelle-toi, quoi qu'il arrive, ne t'arrête pas. »

En quelques minutes, rampant entre les rochers, les deux hommes eurent rejoint le chemin; puis, se redressant subitement, ils s'y lancèrent à toute vitesse. C'était une course folle, insensée, au milieu des rochers, des pierres roulantes; mais Daniel allait toujours, volant plutôt que courant, laissant son camarade moins leste à quelque distance en arrière.



Le moindre faux pas pouvait être mortel (P. 242, col. 1.)

Tout à coup, près de lui, une voix forte sortant des broussailles, lui crie :

« Arrêtez, ou je tire. »

« Sauve-toi, » lui crie en même temps Mateo.

Conseil inutile : car le jeune homme, aiguillonné par la peur, n'interrompt pas sa course; deux coups de fusil zèbrent la route de leur flamme et une balle siffle à ses oreilles. Mais il court toujours. Un nouveau coup de fusil retentit, aussitôt suivi d'un cri déchirant. L'enfant ne court plus, il bondit follement. Bientôt, il entend le bruit de pas qui le poursuivent; son cœur bat, ses jambes chancellent, il va être arrêté. Une voix frappe ses oreilles. C'est Mateo!

« Arrête, lui crie le contrebandier qui l'a bientôt rejoint. Ah! tu peux te reposer un peu, ils ne sont pas près de nous poursuivre. Le gabelou qui t'a tiré

dessus doit avoir son compte, et son camarade a assez à faire avec lui sans s'occuper de nous.

— Eh quoi! s'écrie le jeune homme terrifié, tu l'as tué?

— Dame! peut-être, répond flegmatiquement le bandit. C'est lui qui a commencé.

— Ah! misérable! misérable assassin! » s'écrie Daniel avec indignation, et, d'un geste brusque arrachant le fardeau attaché à sa ceinture, il le jette aux pieds de Mateo stupéfait et reprend sa course en sanglotant à travers les ténèbres.

II

Le sauvetage.

Quelques pauvres maisons de pêcheurs adossées aux escarpements du cap Cerbère, au fond d'une petite anse assez bien abritée, à une demi-lieue de Banyuls, constituent le hameau de Castell, le point le plus méridional du territoire français.

C'est là que le père de Daniel, Pierre Riva, après trente ans de service comme gardien du phare de Cette, s'était retiré avec sa femme et son fils unique. Il avait repris le métier de son enfance, la pêche, et le produit de son travail joint à une modeste pension de six cents francs en faisait l'homme le plus aisé du hameau, comme sa bonté, son courage et sa probité en faisaient le plus estimé.

Grâce à quelques protections, il avait obtenu pour son fils une bourse gratuite au collège de Perpignan, espérant le faire entrer dans l'administration de la marine, où il comptait de nombreux amis. Nous savons déjà combien ses espérances avaient été déçues.

Daniel, chassé du collège pour inconduite, était revenu au village. Son père avait essayé de continuer lui-même son éducation, tout en le dressant à la vie de marin. Mais l'enfant se montrait aussi insubordonné envers son père qu'il l'avait été avec ses professeurs. Il passait le plus souvent ses journées à vagabonder dans la montagne, tendant des pièges aux oiseaux qu'il allait vendre à la ville, ou bien, à défaut de chasse, restant couché au soleil sur les rochers pendant des heures, sans autre occupation que de siffler tout en construisant dans son esprit des châteaux en Espagne. Car si Daniel était paresseux, il n'en était pas moins fort ambitieux. La fréquentation de ses camarades de collège, appartenant à des familles aisées, lui faisait paraître misérable l'existence de ses parents, et il rêvait de s'élever bien au-dessus d'eux, de devenir riche, puissant. Comment atteindrait-il ce but? Peu lui importait, pourvu qu'il fût toujours son maître et n'eût à obéir à personne.

Ce n'était cependant pas un méchant enfant que Daniel. Il associait à tous ses rêves de grandeur subite ses parents qu'il adorait, surtout sa pauvre mère dont l'affection aveugle lui servait de meilleur appui. Au retour de ses escapades il s'attendrissait devant les reproches de son père, promettait à sa mère de s'amender, et pendant quelques jours accompagnait Pierre à la mer, ou se plongeait dans ses livres d'étude, si le temps était mauvais. Mais bientôt son incontrôlable nature le relançait dans de nouvelles révoltes.

« Cet enfant est le plus mauvais sujet du canton, disait à sa mère le curé de Banyuls; il finira mal. Depuis son retour du collège je ne l'ai pas encore vu une fois à l'église, et cependant je le rencontre souvent le dimanche dans les rues de la ville, et je l'ai même vu une fois entrer au café. »

La mère Antoinette fondait en larmes au récit de ces abominations, et Pierre jurait que si cela continuait, il casserait bras et jambes à son héritier.

Malgré de sévères corrections, souvent réitérées, Daniel ne changeait pas, et, cette fois, il était déjà parti depuis trois jours sans que ses parents sussent ce qu'il était devenu.

L'orage de mistral soufflait maintenant dans toute sa fureur. Les nuages emportés par le vent passaient en rasant les flancs du cap et déversaient dans la nuit noire des torrents d'eau. La mer mugissante venait battre le rivage, et ses lames impétueuses semblaient à chaque instant sur le point de balayer les pauvres demeures de Castell. Les pêcheurs enfermés chez eux prêtaient l'oreille aux mille bruits effrayants de la tempête, se félicitant de ne pas s'être laissé séduire par le temps de la journée, d'avoir regagné le port et mis leurs barques en sûreté.

Pierre et Antoinette, assis au coin du feu, attendaient seuls et tristes le retour de leur fils.

« Tu as été trop dur pour lui, Pierre, dit enfin la mère en rompant un long silence; Daniel a mauvaise tête : Dieu sait si nous le reverrons jamais.

— Que veux-tu, femme? répondit Pierre, il faut cependant que je le corrige. Cela me coûte autant qu'à toi, mais c'est mon devoir; je ne puis le laisser tourner à mal sans essayer de l'arrêter.

— C'est vrai, dit la mère. Mais enfin tout cela n'est pas bien grave jusqu'ici. Daniel est un honnête garçon; son seul tort est de nous faire de la peine.

— Oui, je l'admets; les fautes que nous avons à lui reprocher ne sont que des enfantillages; mais c'est comme cela que l'on commence à faire le mal, et dans ce pays-ci plus que dans tout autre le mal est facile. La frontière regorge toujours de mauvais sujets qui pourraient un jour entraîner notre garçon. Je ne le veux pas, et, pour couper court à ses escapades, je suis décidé à embarquer Daniel. Quand il aura servi quelques années sur un de nos navires de commerce et qu'il aura reçu quelques bons coups de garcette, il comprendra mieux ce que c'est que la discipline.

— Il est encore bien jeune », murmura timidement la pauvre mère, qui tremblait chaque fois que son mari abordait ce sujet redoutable. Elle avait déjà bien pleuré lorsqu'il avait fallu envoyer son fils au collège, mais l'embarquer était au-dessus de ses forces. La mer le lui rendrait-elle?

« Trop jeune, à quinze ans! répondit Pierre. A son âge je naviguais depuis deux ans en qualité de mousse à bord du cotre de mon père. Vois-tu, je me

repens au contraire d'avoir tant tardé. J'ai voulu lui rendre facile une carrière où je n'étais entré qu'avec peine et dans laquelle je n'ai pu m'élever. Je l'ai envoyé au collège, il s'est cru un monsieur; c'est ce qui l'a perdu. Il faut qu'il parte ! »

Antoinette ne répondit rien; elle baissa la tête, et des larmes roulèrent le long de ses joues. Son mari, plus ému qu'il ne voulait le paraître, se mit à tisonner le feu avec fureur.

Un coup de vent d'une extrême violence vint à ce moment ébranler la maison, dont les charpentes gémirent comme sur le point de s'effondrer. La porte s'ouvrit avec fracas et l'air, s'engouffrant dans la pièce, éteignit la lumière et fit voltiger les étincelles du foyer.

« Sainte mère de Dieu! » s'écria Antoinette qui s'était redressée épouvantée.

Pierre se leva tranquillement, referma la porte, l'assujettit avec une barre, puis revint allumer la chandelle.

« J'ai cru que c'était lui, dit la femme. Mon Dieu! quelle tempête! Où peut-il bien être par un temps pareil?

— Ne t'inquiète pas de lui, répondit Pierre, il est sans doute bien tranquillement assis dans un cabaret à jouer aux dominos, avec quelques vauriens, le produit de sa chasse. Je plains plutôt ce beau navire que nous avons vu passer ce soir; s'il n'a pas encore gagné Port-Vendres, il doit se trouver en grand embarras, surpris par un tel temps aussi près de la côte.

— Mon pauvre fils! » murmura la mère. Et le silence régna de nouveau dans la chaumière, tandis qu'au dehors la formidable voix de la tempête s'élevait en un vacarme assourdissant.

La pauvre femme restait l'oreille tendue.

« Il me semble qu'on a frappé à la porte, dit-elle tout à coup.

— Laisse donc, dit Pierre, c'est le vent. »

Mais, au même instant, plusieurs coups précipités firent résonner l'épais volet de bois.

« Qui est là? cria le pêcheur.

— C'est moi, Daniel, » répondit une voix.

D'un bond Antoinette fut à la porte, qu'elle ouvrit; son fils, les traits hagards, les vêtements ruisselants d'eau, se précipita dans la chambre.

A sa vue, sa mère lui tendit les bras en s'écriant « Ah! le pauvre petit! » Mais lui, sans s'arrêter, courut droit à son père qui était resté assis, et là il se jeta à terre, se prosterna devant ses genoux en sanglotant violemment.

Autrefois quand le garçon revenait, c'était le front bas, la mine piteuse; mais jamais il n'avait aussi spontanément exprimé le repentir de sa faute. Aussi cette attitude insolite frappa vivement le pêcheur, qui dit d'une voix rude :

« Eh quoi! Daniel, est-ce ainsi qu'on revient chez son père?

— Pardon, pardon, car je suis bien malheureux, murmurait l'enfant à travers ses sanglots.

— D'où viens-tu? Qu'as-tu fait? continua Pierre.

— Promettez-moi d'avoir pitié de moi, dit l'enfant, et je dirai tout.

— Grâce pour lui! supplia la mère joignant les mains devant le père irrité.

— Je veux tout savoir d'abord, dit celui-ci, qui s'était levé et, saisissant un bâton, semblait vouloir faire justice immédiate. Nous verrons ensuite ce que je ferai. »

Daniel saisit un des cordages. (P. 246, col. 2.)

A ce moment une détonation sourde retentit au-dessus du fracas de la tempête; en même temps la porte s'ouvrait de nouveau, laissant voir sur le seuil un pêcheur enveloppé dans un manteau de toile cirée, la tête coiffée du suroêt, le chapeau des tempêtes.

« Pierre Riva, cria l'homme, n'entends-tu pas le canon depuis dix minutes? Il y a un navire en perdition sur les Dents de Cerbère. Vite aux bateaux, le temps presse; on n'attend plus que toi. »

Et il referma la porte.

« Allons, femme, vite, mon manteau, mes bottes: je pars, » dit Pierre.

Daniel s'était redressé.

« Et moi? demanda-t-il.

— Toi, tu es un mauvais marin, répondit sèchement le père.

— De grâce, mon père, supplia le jeune homme, emmenez-moi.

— Eh bien, soit! viens, nous nous expliquerons demain. »

En un clin d'œil les deux hommes eurent revêtu leur costume de mauvais temps et sortirent de la maison.

Sur la porte, Antoinette leur criait : « Soyez prudents ; » puis, les voyant disparaître dans la rafale, elle rentra et se jeta à genoux pour prier.

Tous les hommes valides de Castell étaient sur la plage occupés à lancer à l'eau deux grandes chaloupes qu'ils avaient garnies de cordes, de grappins et de divers ustensiles de sauvetage. L'une de ces barques, montée par quatre marins, était commandée par le pilote Jean Cerdagnol ; l'autre attendait son chef, Pierre Riva.

Dès que celui-ci apparut accompagné de son fils, Jean lui cria :

« Embarquons vite, Pierre ; je crois qu'il n'est que temps, le canon ne tire plus et tous leurs feux sont éteints, sauf la lanterne de misaine que j'aperçois encore. »

On distinguait en effet au loin, perçant l'obscurité et les embruns, une faible étoile rouge qui indiquait la position du malheureux navire.

Pierre et son fils furent bientôt embarqués, et les deux chaloupes s'éloignèrent du rivage à force de rames, ce qui n'était pas chose facile : car le vent soufflait à terre et les lames brisaient avec fureur. Enfin le ressac fut franchi, et les hommes restés sur la grève virent disparaître dans la tourmente les falots des sauveteurs.

Quel admirable dévouement que celui de ces héros inconnus qui, tous les jours, sur nos côtes, se lancent au péril de leur vie au secours de leurs semblables ! Sur les douze hommes qui allaient ainsi braver les dangers d'une mer en furie, près d'un rivage hérissé d'écueils, aucun n'avait hésité un instant. Tous, au premier signal du danger, étaient accourus et marchaient au-devant de la mort avec une calme abnégation, avec un sentiment simple et profond du devoir, sentiment que le soldat ne peut connaître malgré son héroïsme, puisqu'il sert quelquefois une cause moins noble.

Pour atteindre les Dents de Cerbère sur lesquelles s'était engagé l'infortuné navire, il fallait gagner d'abord le large pour éviter d'être entraîné par le courant de la côte, puis se laisser dériver lentement jusqu'au milieu des récifs. Malgré l'habileté et le sang-froid des deux pilotes, malgré le zèle des rameurs, cette manœuvre fut longue. Il y avait une heure que les sauveteurs luttaient contre les flots, lorsqu'ils aperçurent devant eux la carcasse, maintenant noire et silencieuse, du navire. Aucune lumière ne brillait sur l'épave, aucune voix humaine ne sortait de ses flancs. La mer s'acharnant avec furie sur sa proie immobile, rivée aux rochers, l'enveloppait d'un tourbillon de lames écumantes.

Approcher de cette masse inerte, devenue le plus formidable de tous les écueils, semblait une entreprise téméraire. Les marins résolurent cependant de la tenter. Tandis que Jean Cerdagnol longeait le côté de tribord, Pierre Riva lançait hardiment sa chaloupe contre la muraille de bâbord. Arrivé là, il vit qu'il lui serait impossible d'aborder le navire dont l'arrière à moitié enfoncé dans l'eau était couvert par des vagues énormes. Il ordonna donc à ses hommes de crier tous ensemble afin d'attirer l'attention des naufragés ; mais aucune voix ne répondit à leurs appels réitérés. Jean le rejoignit après avoir fait le tour du navire sans plus de succès.

« Nous sommes arrivés trop tard, lui cria Pierre, les malheureux ne nous ont pas attendus. Dieu veuille qu'ils aient réussi à gagner la côte dans leurs embarcations !

— On ne peut guère l'espérer, répondit Jean ; si les pauvres diables se sont confiés à leurs chaloupes, ce qui me paraît évident, car les porte-amarres sont vides, et s'ils ont pris le chemin du cap, ils ont dû être tous broyés sur les rochers de Cerbère ; ne sais-tu pas que la mer bat la falaise avec tant de fureur qu'elle l'entame à chaque tempête ?

— En ce cas, mes braves, reprit Riva avec un soupir, il ne nous reste plus qu'à regagner le port le mieux que nous pourrons. Crions tous ensemble encore une fois pour nous assurer qu'il ne reste personne à bord. »

Un cri unanime, prolongé, s'éleva des deux embarcations, mais aucune voix ne lui répondit.

« Alors, en route, enfants, » dit Pierre.

Daniel s'était levé.

« Allons-nous abandonner ce navire comme cela ? demanda-t-il.

— Que veux-tu que nous en fassions ? répondit son père. Je te garantis que d'ici au matin Cerbère l'aura dévoré et que toutes ses planches seront à la côte.

— Ce n'est point ce qui me préoccupe, reprit Daniel. Si, par hasard, il était resté quelqu'un à bord, un malade, par exemple, pouvons-nous l'abandonner ainsi ?

— Certes non, dit Pierre, mais il n'y reste malheureusement personne. Les pauvres gens sont tous partis, et je ne puis risquer la vie de nos camarades sur une supposition si peu fondée. Tu vois bien que l'abordage est impossible.

— Permettez-moi de le tenter, mon père.

— Mais c'est de la folie, c'est courir à une mort certaine.

— Vous savez combien je suis leste, reprit Daniel avec insistance. Faites approcher votre barque de la pointe de beaupré, je trouverai bien un morceau de hauban pour me hisser à bord.

— Laisse donc monter le petit, cria Jean, intervenant. Il en aura le cœur net, et il sauvera peut-être le chat du bord ; cela lui portera bonheur. »

Pierre, sans répondre, fit avancer sa barque sous le beaupré que la position du navire maintenait en l'air. Profitant d'un moment favorable, Daniel saisit un des cordages pendants et, se hissant à la force des poignets, il disparut parmi les agrès.

« Reviens vite, lui cria son père; nous ne pouvons attendre longtemps. »

Une fois sur le pont, Daniel, se cramponnant aux débris de mâture dont celui-ci était couvert, parvint à gagner le gaillard d'avant. La porte de la cambuse était ouverte. Il s'y introduisit à mi-corps et appela fortement à plusieurs reprises. Rien ne bougea. Le jeune homme suivit alors les bastingages et atteignit avec peine le roufle d'arrière, où devaient se trouver les cabines des passagers et des officiers. Le grand mât en tombant avait brisé la toiture de la dunette, dont un enchevêtrement de cordages obstruait l'entrée. Daniel se glissa cependant en rampant jusqu'à l'ouverture et réitéra ses appels. Le sifflement du vent à travers les cloisons défoncées fut la seule réponse.

« Allons, décidément, il n'y a personne, » murmura le jeune homme, et il revenait sur ses pas, quand il lui sembla entendre un faible gémissement.

Palpitant, il prête l'oreille et cette fois il distingue nettement ces mots proférés d'une voix faible : « A moi! à mon aide! »

Plus de doute, son cœur l'a bien inspiré; il y a là un pauvre abandonné. Se frayant un passage avec précaution, il pénètre dans la chambre que remplissent des débris de toute sorte.

« Au secours, dit encore une fois la voix.

— Bon courage, me voici, répond Daniel. Ne pouvez-vous venir jusqu'à moi?

— Je ne puis bouger, murmure l'inconnu; je crois que j'ai la poitrine brisée. »

Guidé par le son, le jeune homme s'avance; bientôt ses mains rencontrent un corps humain à demi enseveli sous des débris de charpente. Avec des précautions infinies il réussit à dégager le malheureux, le prend dans ses bras, le traîne dehors.

« Au secours! » crie-t-il alors de toute la force de ses poumons. Le bruit de la tempête couvre sa voix. Il essaye de prendre l'inconnu sur son dos, mais cet effort est au-dessus de ses forces. Enfin, par un redoublement d'énergie, il parvient à soulever le corps inerte et, doucement, il le traîne jusqu'à l'avant. Il entend alors des voix qui appellent :

« Daniel! Daniel!

— A moi! répond le jeune homme; j'en ai un! au secours! »

Une minute après deux matelots sont près de lui. On attache le pauvre naufragé, on le descend avec précaution dans l'une des barques. Daniel quitte le navire, regagne silencieusement son banc de rameur, et les embarcations prennent le chemin du rivage.

Le jour va poindre, l'orient se teinte de couleurs rosées; comme si l'approche du soleil faisait fuir la tempête, le vent tombe, la mer se calme.

Sur la plage de Castell, les femmes des marins, les vieillards, les enfants, attendent avec anxiété les sauveteurs. Les barques sont saluées par de longs cris de joie. On entoure les hommes, on les embrasse; les questions et les réponses se croisent. Le malheureux naufragé est descendu à terre avec précaution.

« Qu'on le conduise chez moi! » dit Pierre Riva.

Et silencieux, suivi de son fils que la bonne Antoinette couvre de baisers et de larmes, le pêcheur se dirige vers sa maison. Arrivé sur le seuil, il se retourne, grave, ému, et ouvrant ses bras :

« Viens, Daniel, dit-il; quoi que tu aies fait, je te pardonne. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LE SAINT-GOTHARD

Qui ne s'est arrêté, en contemplant une carte d'Europe, sur le petit pays de Suisse? Ce n'est pourtant pas qu'il occupe le centre géométrique de la carte : ce centre est en Pologne, non loin de Varsovie; ni qu'il offre l'attrait pittoresque des pays maritimes, avec leurs promontoires et leurs baies, leurs contours cernés par l'eau bleue; ce n'est pas non plus qu'il se présente d'un seul coup d'œil, avec des frontières bien nettes, une forme bien déterminée : à ce point de vue la Suisse est l'un des pays les plus difformes, les moins nécessaires ; ce n'est pas même enfin qu'il possède la cime culminante de l'Europe, cette neige virginale encore à la fin du siècle dernier (1786) : il n'y a guère que *Monsieur Perrichon* qui fasse le voyage de Suisse pour contempler la « Mer de glace » ; novice voyageur, il ignore que le Mont-Blanc, cime française, est en Savoie. Non, ce n'est rien de tout cela. Et pourtant l'on aime à étudier ce coin de l'Europe et à répéter ce mot d'un admirateur naïf : « La Suisse, ses lacs, ses montagnes, ses vallées; ses vallées, ses lacs, ses montagnes ; ses montagnes, ses vallées, ses lacs! quel tableau ! quel tableau ! »

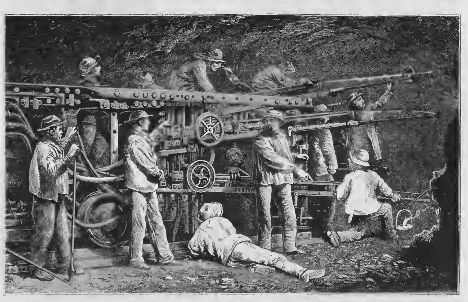
La Suisse n'est rien en effet. Ce qui est, ce sont les Alpes.

Quand le voyageur fatigué par la monotonie des steppes de Russie, des grandes plaines rases de Pologne et de la basse Allemagne, remonte le cours des fleuves, Rhin germanique, Pô italien, Rhône français, Danube « coupe des nations », tous le ramènent aux Alpes suisses, à ce faîte sublime qu'on a appelé le « château d'eau de l'Europe ». Le Rhin y puise par cent bras, y recueille cent torrents, filets d'eau qui dégouttent des glaciers, ruisseaux qui ragent au fond des gorges, filtrations de la roche vive enfouies au cœur des monts comme les racines profondes de ce beau tronc liquide.

Le Rhône y a sa tête même ; le Danube leur doit l'Inn, qui est l'une de ses sources, sinon sa source principale ; le Pô en reçoit un grand affluent, le Tessin. Au septentrion, au midi, à l'orient, au couchant, l'Alpe épanche son urne intarissable par toutes les rides de son front; et la gouttelette louche du glacier, clarifiée dans le bassin des lacs qui la filtre, devient onde pure et fleuve puissant, au loin, dans les plaines.

Voilà la Suisse. C'est le faîte des eaux qui noue la France à l'Italie, l'Autriche-Hongrie à l'Allemagne. Là est son rôle physique. C'est dans les plis de ses vallées qu'il faut aller chercher la source des fleuves ; c'est dans le désordre de ses sillons et de ses massifs qu'on trouve le centre de cristallisation du relief européen ; c'est dans ses monts où la nue pose, où l'orage éclate, où le ciel se débonde, où l'avalanche rase, où l'ouragan se démène, où tous les vents de l'air font le sabbat, que les hommes s'unissent et se mêlent.

Il n'y a point en effet de peuple suisse. Les Alpes sont habitées par tous les peuples, et la Suisse est le caravansérail de l'Europe. On y entend résonner toutes les langues. Sur dix mille habitants des Alpes, prises dans toute l'extension de la chaîne, on a calculé que plus de cinq mille parlent italien (2667) ou français (2556), que plus de trois mille parlent allemand (3444), qu'un millier (1056) parlent un idiome slave, le slovène, que deux cents environ (222) parlent frioulan et une cinquantaine (55) roumanche, rhéto-roman ou ladin. Si l'on groupe ces nombres par familles de langues, on voit que les langues latines dominent sans rivalité dans les Alpes, elles ont la majorité absolue (5500).



Machine à perforer employée au tunnel du Saint-Gothard. (P. 250, col. 2.)

Mais ce n'est pas tout, et la mosaïque est plus complète encore. Aux langues indigènes viennent s'ajouter les idiomes exotiques.

L'Alpe, en outre de ses enfants, nourrit en effet sur son sol tout un peuple d'étrangers : malades à la recherche d'air pur, fuyards de la consomption phthisique, qui mourraient dans la plaine et vivent dans l'atmosphère des hauteurs à 1500 mètres et plus au-dessus du niveau de la mer (comme c'est le cas de Davos, dans les Alpes rhétiques, canton des Grisons) ; montagnards par option, ermites par goût, réfugiés politiques, lutteurs affamés de repos, sans oublier les désœuvrés en quête d'émotions :

> Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
> Qui s'en va sans poser les pieds sur les chemins...

Cette population étrangère, fixée ou incessamment flottante, atteint chaque année le chiffre d'un million et demi d'individus. Et n'oubliez pas que le peuple suisse ne compte pas trois millions d'hommes ! C'est ainsi que, l'année dernière, la Suisse a été visitée par un million quatre cent mille « admirateurs ». Sur ce nombre, le cinquième se composait de fils et de filles de la « perfide » Albion, la moitié d'enfants de la « blonde » Germanie, le vingtième de boyards ou de « nihilistes » russes, le septième de Français de France..., etc. Enfin, plus de cent cinquante mille étrangers sont fixés à demeure en Suisse, même pendant l'hiver, ce qui est une proportion fort considérable.

Aussi, malgré les énormes obstacles que le relief du sol en ce rendez-vous de l'Europe opposait aux com-



Travaux de percement du Saint-Gothard. (P. 250, col. 1.)

munications, ce petit pays de montagnes et de torrents est-il admirablement pourvu de grands chemins. Il n'a d'un château fort que les créneaux de ses cimes; mais le pont-levis est abattu et la herse levée. De vallée à vallée, de canton à canton, de Suisse à pays voisins, les échanges, du moins pendant la belle saison, se font aussi aisément qu'en plaine. Au long des lacs et par les cols principaux, d'un versant à l'autre versant, les routes carrossables serpentent sur les arêtes de la montagne. Et ces chemins alpestres sont parcourus par un nombre chaque année plus considérable de voyageurs : en 1852, on en comptait soixante-cinq mille pour l'ensemble des principaux cols, Simplon, Gothard, Splügen, Bernardino, Julier, Maloïa, Oberalp, Brünig, Flüela, etc., etc. Le nombre correspondant pour l'année 1876, c'est-à-dire à moins de vingt-cinq ans d'intervalle, s'élevait à deux cent quatre-vingt mille, dont près de soixante-dix mille pour le seul col du Saint-Gothard. Où la route de voiture fait encore défaut, sur certains grands cols des Alpes centrales, entre la Suisse et l'Italie, sur le Septimer, sur le Lukmanier, qui est, après la Maloïa ou Maloggia de l'Engadine, le col le moins élevé de la grande crête, l'escalade est encore possible, grâce au sentier de mulets. A voir ce réseau de larges voies, intérieures ou internationales, entourant de leurs mailles serrées les massifs sourcilleux, on dirait les chemins de ronde d'autant de forteresses; mais des chemins de ronde transformés en promenades. Surtout n'allez pas vous écrier : « Ce siècle est grand et fort ! » Réservez votre enthousiasme : ces passages alpestres étaient connus et fréquentés du temps des légions romaines, et bien avant Rome elle-même. D'anciennes routes utilisées par les peuples migrateurs ou conquérants ont été abandonnées par notre négligence; ailleurs, nous avons transformé en voie carrossable le sentier d'autrefois, ou conquis sur les ours un sentier nouveau.

Cette fois-ci, l'homme a conquis son sentier sur les entrailles mêmes de la montagne.

Comme on l'a vu déjà, de toutes les routes qui franchissent les Alpes de Suisse, la route la plus fréquentée est celle du Saint-Gothard. C'est vers elle, en effet, que viennent converger les voies de la plaine; et rien de plus naturel, puisque c'est du massif du Saint-Gothard que rayonnent en éventail, vers tous les points de l'horizon du nord, les rivières affluentes du Rhin : la vallée que descend le torrent est le chemin par où l'homme remonte. Les chemins de fer, qui prolongent dans la plaine suisse les grandes lignes ferrées de la France et de l'Allemagne, s'enfoncent eux-mêmes dans la montagne en longeant le cours du Rhône, du Rhin, de l'Aar.... Mais la vallée se resserrant peu à peu et les rampes devenant de plus en plus inclinées, force est à la locomotive de s'arrêter bientôt comme prise dans une impasse. La France a ouvert le tunnel du Mont-Cenis pour communiquer plus rapidement avec l'Italie. L'Autriche a fait passer de même une ligne de fer par le col du Brenner pour s'ouvrir une porte sur la vallée de l'Adige. La Suisse, sous peine de devenir un cul-de-sac, devait avoir, elle aussi, une issue vers le midi; et l'importance du trafic qui se faisait déjà par la route carrossable du col du Gothard, marquait la place de cette issue : elle a troué le Saint-Gothard.

La grande nouvelle était attendue depuis quelque temps déjà. Le 28 février, on télégraphiait de Gœschenen, village qui est la porte d'entrée du tunnel du côté du nord, « qu'il ne restait que 15^m,8 à forer ». Le travail de percement durait depuis sept ans et demi; les perforatrices armées de fleurets avaient attaqué des deux côtés à la fois le souterrain, dont la longueur, d'une bouche à l'autre, est de près de 15 kilomètres (14 920 mètres). A six heures du matin, le dimanche 29 février, la percée était achevée : Gœschenen communiquait avec Airolo, village à l'entrée du sud. Le canton d'Uri était uni désormais par une voie de fer au canton du Tessin, Lucerne ou Zurich à Milan, la vallée de la Reuss à la Levantine, le Rhin au Pô, l'Europe centrale à l'Italie.

La réalisation de cette œuvre est favorable avant tout aux intérêts de la Suisse, de l'Italie et principalement de l'Allemagne. Les capitales Berlin et Rome sont rapprochées; elles entrent en relations directes, commerciales et éventuellement stratégiques, sans doute au détriment des intérêts français. La distance de Paris à Milan, qui par le tunnel du mont Cenis est de 954 kilomètres, n'est plus que de 895 kilomètres par le tunnel du Gothard: denrées, marchandises, voyageurs de l'Angleterre, de la Belgique et du nord de la France, vont préférer la voie nouvelle, et la Suisse deviendra l'entrepôt et la gare de toute l'Europe centrale.

Mais si le Gothard abrège de 60 kilomètres la distance de Paris à Milan, c'est-à-dire de Paris à Brindisi, à Alexandrie, aux Indes, une autre route raccourcirait cette distance de plus de 120 kilomètres : il s'agit de la route par le Simplon.

Sans doute le Simplon aussi aura quelque jour son tunnel; et, tandis que la France du midi franchira les Alpes du mont Cenis sous le col de Fréjus entre Modane et Bardonnèche; tandis que l'Allemagne et la Suisse allemande entreront en Italie par la percée du Gothard, et l'Autriche et la Bavière par le Semmering et le Brenner, la Suisse romande et la France du nord descendront dans la vallée du Pô par la vallée du Rhône valaisan, Brigue, Isella et Domo d'Ossola, en perforant à leur tour les roches du Simplon. Là serait même la véritable porte de l'Italie. Sur toutes les autres lignes des Alpes, le chemin de fer du Simplon aurait l'avantage de ne monter qu'à une faible altitude (720 mètres au lieu de 1152 comme le Gothard, ou 1335 le mont Cenis); or la lenteur des pentes, la suppression des rampes d'accès, facilitent les communications et abrègent les distances aussi bien que le raccourcissement des parcours. Sa longueur de 19 kilomètres n'a rien qui puisse arrêter : le mont Cenis n'en a-t-il pas 12 et le Gothard 15 ?

Mais, lorsqu'on aura ouvert cette porte nouvelle, ou même avant qu'on ait eu le temps de l'ouvrir, le mouvement industriel, suivant sa marche régulière qui

l'attire de plus en plus vers l'Orient, aura déjà coupé en diagonale, du nord-ouest au sud-est, l'Europe tout entière pour se rapprocher du méridien commercial que représente la ligne de Londres à Calcutta. Le chemin de fer de l'Europe aboutira à Salonique sur la mer Égée, pour redescendre ensuite le continent d'Asie par la vallée de l'Euphrate ; ou bien encore, évitant la Méditerranée et les transbordements qui retardent, filera en une seule étape par Orenbourg et Samarcande. Alors mont Cenis, Saint-Gothard et Simplon, délaissés par le trafic, éloignés du grand chemin du négoce universel, rentreront modestement, après tant d'autres œuvres grandioses en leur temps et glorieuses un jour, dans la catégorie des chemins vicinaux, parmi les voies mitoyennes.

Paul Pelet.

LES PAINS A CACHETER

Les pains à cacheter les plus usuels sont fabriqués avec une pâte de farine de froment, à l'aide de fers analogues à ceux employés pour la fabrication de la pâtisserie connue sous le nom de *gaufre*. Ce qu'il importe surtout de faire connaître ici, c'est la composition des couleurs incorporées à la pâte servant à la préparation des feuilles dans lesquelles les pains à cacheter sont taillés à l'emporte-pièce.

Les substances employées pour la coloration des pains à cacheter sont en effet les suivantes : pour les rouges, une espèce de minium, un carbonate de plomb calciné à l'air, appelé mine orange ; pour les verts, l'arséniate de cuivre, vert de Scheele, si connu maintenant par ses propriétés malfaisantes ; pour les blancs, la céruse ou carbonate de plomb, blanc de plomb, dit blanc d'argent ; pour les bleus, l'outre-mer en poudre ; pour les violets, la laque rose et la laque bleue broyées à l'eau ; pour les jaunes, le chromate de plomb ou jaune de chrome ; pour les roses, la laque de cette couleur; pour les noirs, le noir de fumée.

On voit que, dans cette nomenclature, les sels de plomb, tous plus ou moins toxiques, dominent. On a proposé de remplacer ces couleurs minérales par des couleurs végétales inoffensives. Il serait désirable que la substitution se fît, car ce serait le meilleur moyen de rendre impossibles des accidents qui, pour n'être pas très communs, attendu que l'usage des enveloppes de lettres gommées et celui de la cire réduisent de plus en plus celui des pains à cacheter, n'en sont pas moins à éviter.

En attendant, il est bon de savoir que la plupart de ceux-ci sont colorés avec des matières toxiques. Cela rendra prudentes les personnes surtout qui ont la mauvaise habitude de les manger par distraction.

WALFERDIN

En entendant prononcer il y a quelques jours le nom de Walferdin et surtout en apprenant que ce savant venait de mourir, j'ai éprouvé une bien vive surprise. Ce nom éveillait en mon esprit de bien lointains souvenirs : n'était-ce pas à l'épreuve du baccalauréat que l'excellent M. Despretz, mon examinateur de physique, m'avait demandé de lui décrire les thermomètres maxima et minima de Walferdin !

Je savais évidemment ce que c'était qu'un thermomètre, je savais encore que certains de ces instruments sont uniquement construits dans le but de marquer la plus forte température du jour (th. à maxima) ou la plus faible (th. à minima); je connaissais encore le nom de Walferdin et, si j'avais été mis sur la voie, j'aurais peut-être fini par comprendre l'utilité de certain renflement que Walferdin a établi à la partie supérieure de son instrument; mais ma science se bornait à connaître l'existence de ce maudit renflement. Donc, je ne brillai point et n'obtins qu'une boule teintée. Je m'empressai, bien entendu, au sortir de l'examen, d'oublier jusqu'à l'existence même de ce malencontreux thermomètre; jamais je n'entendis plus parler de ce Walferdin qui devait être, à mon avis, quelque constructeur du siècle passé, un contemporain de Galilée, de Pascal... Il vivait cependant et, répétant une boutade célèbre, je dirai que je n'appris son existence qu'en entendant annoncer sa mort.

Walferdin, qui était né en 1795, fut un physicien distingué. Collaborateur d'Arago et de Babinet dans plusieurs de leurs travaux, auteur d'intéressantes recherches sur des sujets de physique, de météorologie et de géologie, il a surtout attaché son nom à un thermomètre spécial.

La tige de ce thermomètre se termine en pointe effilée et aboutit à l'intérieur d'un réservoir de déversement contenant du mercure (c'est là le fameux renflement dont je parlais). On s'arrange de manière, en inclinant le tube, qu'à une température bien déterminée, 10 degrés, par exemple, le mercure dans le thermomètre s'élève jusqu'à la pointe; puis on porte l'instrument dans l'enceinte *plus chaude* dont on veut apprécier la température. Le mercure dilaté s'échappe du thermomètre et tombe dans le réservoir et, lorsqu'on replacera le thermomètre dans le bain à 10 degrés, naturellement le tube ne sera plus plein; la quantité de mercure écoulé, c'est-à-dire le nombre de divisions de la partie vide, indiquera donc ce qu'il faut ajouter à 10 degrés pour avoir la température de l'enceinte. Cet instrument est particulièrement destiné à mesurer la température du sol.

Albert Lévy.

PENDRAGON [1]

XVI

Au même instant, toutes les cloches de Babylone sonnèrent à la fois, et remplirent les airs d'un bruit immense, profond, lugubre et belliqueux : pareil à celui que les dieux auraient pu produire, s'ils avaient voulu appeler les hommes au combat ou célébrer les fêtes de la Mort.

Les Athéniens, qui croient tout savoir et tout avoir vu (en effet, rien ne leur échappe de ce qui se passe sur les bords de la grande mer Méditerranée), se demanderont peut-être ce que c'est que les cloches de Babylone : car bien peu parmi eux ont visité les bords du Tigre et de l'Euphrate, et comme le plus grand et le plus véridique des historiens, Hérodote, n'a pas soufflé mot des cloches, on aura de la peine à deviner ce que je veux dire. Peut-être même les critiques pédants, qui passent leur vie, faute de mieux, à déchirer les poètes et les historiens, lèveront de pitié leurs savantes épaules en lisant ce récit.



Pendragon enleva Héphestion. (P. 253, col. 2.)

Mais moi, Sosiclès, fils de Méryon, du bourg d'Acharne, qui n'ai jamais menti, et qui me pique de raconter ce que j'ai vu et entendu ; moi qui méprise les pédants et les ignorants; moi qui, parvenu aux confins de la vieillesse, n'ai plus d'autre désir que de faire briller aux yeux des jeunes gens quelques rayons que je crois entrevoir de l'éternelle vérité, je vais vous faire en peu de mots la description des cloches de Baal.

Ce sont d'énormes chaudrons de bronze renversés, et suspendus au toit du temple par des anneaux du même métal, à l'intérieur desquels un battant, sorte de bras ou de marteau de fer, s'agite et frappe les parois, dès qu'on remue le chaudron au moyen de câbles d'une force extraordinaire, dont l'extrémité touche le pavé à trois cents pieds plus bas.

Le temple de Baal avait trois de ces cloches, dont la voix, lorsqu'on les mettait en branle, retentissait dans toute la Babylonie et jusqu'à cinquante lieues plus loin dans le désert de Mésopotamie, tant l'air est sec et le ciel pur. La plus grosse, qui avait été fondue par ordre de Sémiramis à son retour de l'Inde, portait le nom de cette grande reine. Neuf fois on essaya vainement de la hisser au sommet du temple; neuf fois elle retomba sur les prisonniers qu'on avait fait venir du fond de l'Arménie, de l'Égypte et de la Bactriane. Trois mille de ces malheureux furent écrasés dans ces essais inutiles; mais la reine déclara que, dût l'Asie entière y périr, la cloche serait enfin accrochée. Et elle le fut, car cette reine n'était pas de celles dont on se moque, et les hommes n'avaient pas plus de valeur pour elle que les mouches.

Les deux autres cloches étaient Assur et Nabopolassar. Cette dernière était celle qu'on sonnait au lever et au coucher du soleil pour appeler les fidèles chaldéens à la prière. On sonnait Assur à midi pour annoncer le milieu du jour, et Sémiramis était réservée pour les jours de fête, d'incendie ou de grand danger public ; mais alors c'était un fracas plus épouvantable que tous les tonnerres ; les palais de Babylone en tremblaient. Le peuple tout entier, rempli de frayeur et d'un saint respect, croyait entendre la voix de Baal, et s'attendait à voir venir la fin du monde.

Hommes, femmes, enfants, tous se jetaient à genoux, le front dans la poussière, implorant la miséricorde de leur dieu, et le priant de détourner sur leurs ennemis la foudre vengeresse.

Mais quand Assur et Nabopolassar joignaient leurs voix à celle de Sémiramis, on entendait, au milieu des cris et des lamentations du peuple, une sorte d'hymne guerrier, qui semblait la voix de la Mort elle-même appelant à elle tous les peuples et leur promettant une place dans son empire.

Dig, din, don! Cette voix terrible faisait le tour de l'horizon, et retentissait dans toute la Babylonie comme une trompette sonnée par le plus puissant des dieux.

Au son de ces trois cloches terribles qui soufflaient dans l'âme de tous ceux qui les entendaient la terreur et la mort, tout le peuple de Babylone se précipita dans les rues et s'entassa autour du temple de Baal. La frayeur était peinte sur tous les visages ; frayeur mêlée d'indignation contre le sacrilège Macédonien qui osait forcer la porte du temple.

1 Suite. — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139 155, 171, 188, 203, 219 et 235.

La stupeur l'emporta encore sur tout autre sentiment, quand Pendragon, précédé d'une immense acclamation de la foule, arriva en face du bûcher.

Au même instant, amis et ennemis, tous le reconnurent, et surtout la fille d'Amalec, la belle Drangiane, qui, du haut de la tour, contemplait avec épouvante l'incendie.

A peine eut-elle vu Pendragon, qu'elle s'écria :

« Père, le voilà! nous sommes sauvés ! »

Le grand prêtre, averti d'ailleurs par les acclamations des Babyloniens, devina sans peine quel était celui qu'elle ne nommait pas et qui allait les sauver. Il se pencha au-dessus des créneaux pour le voir.

« Ouvrez, Amalec ! » s'écria d'en bas Pendragon.

Puis se tournant vers Héphestion :

« Toi, dit-il, fais éteindre ce feu. »

Et s'adressant aux Macédoniens et aux Chaldéens :

« Alexandre ne veut pas qu'on brûle sa capitale! »

Héphestion furieux répliqua :

« Saisissez-moi ce barbare, et tuez-le, s'il fait résistance. »



Il força son ennemi à avancer. (P. 254, col. 2.)

Quelques soldats s'avancèrent pour exécuter l'ordre. Heureusement le champ de bataille était étroit, et l'on ne pouvait pas entourer le Gaulois.

Le premier soldat n'eut pas le temps de mettre la main sur lui : car d'un seul coup de son cimeterre Pendragon lui enleva la tête au ras des épaules, aussi nettement que vous pourriez abattre la pointe d'un chardon avec une baguette. Le cimeterre était bon ; mais le poignet était encore meilleur.

Le second soldat, un peu refroidi, voulut essayer d'une feinte, et lui donna un coup de pique dans le flanc, pendant que Pendragon regardait d'un autre côté ; mais Nedjed, le bon cheval - que le Gaulois n'avait pas tort d'appeler son frère, tant l'homme et le cheval ne faisaient qu'un — Nedjed, d'une seule ruade, para le coup, envoya rouler le Macédonien dans le fossé, et lui cassa le bras, six dents et l'omoplate de droite.

Le troisième était Héphestion lui-même, qui lança sa javeline sur Pendragon, et crut le tuer du premier coup ; mais le Gaulois, aussi adroit et rusé qu'intrépide, se baissa sur le cou de son cheval, pendant que la javeline, passant au-dessus de sa tête, allait s'enfoncer dans le sol, se releva comme un éclair, saisit Héphestion par le pied, l'enleva de sa selle, et d'un effort prodigieux le lança contre la porte même de la grande tour du temple de Baal. Puis, d'un bond, Nedjed et son cavalier passèrent.

« Ce n'est pas un homme, Pendragon, c'est Baal lui-même, » crièrent les Babyloniens, qui avaient vu avec admiration cette merveille.

Au même instant, Amalec faisait ouvrir la porte de la grande tour, et le Gaulois entra avec son prisonnier.

Derrière eux la porte se referma.

Pendragon mit alors pied à terre, et, laissant Nedjed en liberté, se jeta dans les bras du vieil Amalec. Puis, montrant au grand prêtre Héphestion, honteux de son échec et furieux :

« Père, dit-il, qu'est-ce que ce brigand te voulait? »

Le Chaldéen répliqua gravement :

« Baal seul connaît les pensées des scélérats et sait déjouer leurs desseins. »

Alors Héphestion prit la parole :

« Pendragon, dit-il, tu te repentiras d'avoir porté la main sur l'ami d'Alexandre. »

Le Gaulois se mit à rire.

« Je la porterais, répliqua-t-il, sur Alexandre lui-même s'il osait frapper mes amis, à moi !

— C'est par son ordre, reprit Héphestion, que je suis entré dans le temple de Baal.... »

Pendragon l'interrompit en riant.

« Par son ordre, peut-être, dit-il, mais surtout avec mon aide : car Amalec ne t'aurait jamais reçu dans sa tour si je ne t'avais pas jeté à l'entrée comme une pierre. »

A ce souvenir, Héphestion cria :

« Tu m'as pris en traître, Gaulois, et quand j'étais désarmé.

— Par Teutatès et vingt mille autres dieux, reprit Pendragon, veux-tu recommencer la partie? Mais cette fois, je jure que je ne te ferai point grâce.... »

Et comme le Macédonien se taisait :

« Écoute, continua le Gaulois, je pourrais — je devrais peut-être — te jeter la tête première du haut de la tour dans le fossé; mais je suis bon et je t'épargne.... Oui, je t'épargne, à une condition pourtant.... »

Héphestion releva fièrement la tête.

« Une condition ?... A moi?...

— Oui, à toi; et si tu ne l'acceptes pas, je te le promets, tu vas servir de pâture aux vautours!... »

Il y eut un court silence. Héphestion, se voyant au pouvoir de son ennemi, n'osa répliquer.

« C'est toi, continua Pendragon, qui as amené toute cette troupe pour donner l'assaut au temple de Baal; c'est toi qui vas la renvoyer. »

Un sourire plus court qu'un éclair passa sur les lèvres du Macédonien.

« Pour les renvoyer, dit-il, la première condition est de sortir d'ici moi-même.

— Et d'être libre, sans doute?

— Oui, certes, répondit le Macédonien.

— Bien imaginé, répliqua le Gaulois ; et quand tu seras libre, au milieu de la troupe de bandits, tu recommenceras l'assaut.... Par Teutatès, tu ne me connais guère... Marche devant moi... monte cet escalier.... »

Comme Héphestion hésitait, il le piqua entre les épaules avec la pointe de son cimeterre, et le conduisit ainsi jusqu'au premier étage de la grande tour du temple de Baal.

Là se trouvait une large fenêtre. Pendragon força son ennemi à avancer jusqu'à l'ouverture béante, et, comme l'autre hésitait, lui dit :

« Si tu n'obéis pas, ta tête va tomber dans le fossé. »

Le Macédonien, qui avait appris à ses dépens ce que l'autre savait faire, obéit et demanda :

« Que vais-je dire à mes hommes?

— Que tu commandes qu'ils retournent au-devant d'Alexandre.

— Et moi ?

— Que tu restes en otage ici jusqu'à l'arrivée du roi. »

Héphestion réfléchit; mais toujours menacé de la pointe du cimeterre, séparé de ses soldats, certain de périr s'il essayait de résister, il obéit.

Sur son ordre, les soldats retournèrent dans leurs quartiers.

« Je savais bien, dit Pendragon en riant, que je le rendrais raisonnable.

— Ah ! répliqua le vieil Amalec qui ne manquait pas d'expérience, ceci n'est que le commencement de la bataille.

— Et, dit le Gaulois, nous sommes vainqueurs pour le moment.

— Et vous le serez à jamais, mon fils! » s'écria Arachosie d'un ton inspiré.

Au même instant, Pendragon, du haut des créneaux, sonna du cor.

A cet appel, tous les Enfants perdus accoururent, se rangèrent sur deux lignes et attendirent ses ordres. En tête étaient les quatre frères Bull qui venaient d'arriver.

Pendragon commanda d'ouvrir la grande porte de la tour, après avoir fait enchaîner Héphestion et en avoir confié la garde aux prêtres chaldéens. Puis il sortit lui-même, malgré les conseils d'Amalec et les prières de Drangiane.

« On va t'assassiner, dit le vieillard.

— On n'oserait, répliqua le Gaulois. D'ailleurs, refermez la porte derrière moi. »

C'est à ce moment que j'arrivai moi-même, ayant suivi de mon mieux les frères Bull au grand trot de mon bidet de campagne, et je fus témoin de tout ce qui suivit.

Le Gaulois fut reçu par les acclamations de sa troupe. Tous ces bandits, venus des quatre coins du monde et appartenant aux nations les plus barbares, étaient fiers de leur chef, qu'ils regardaient comme le plus intrépide des hommes. Très peu d'ailleurs étaient Macédoniens, et tous haïssaient Héphestion à cause de son insolence, de son avarice, et surtout à cause de la faveur d'Alexandre. Pendragon, au contraire, était aimé de tous à cause de sa générosité, de son courage sans égal dans l'armée, et surtout à cause de sa gaieté naturelle. De plus, par les soins d'Amalec, par les miens, et surtout par ceux de Samuel qui ne parlait jamais lui-même, mais qui payait ceux qui parlent, des bruits étranges et mystérieux couraient dans l'armée macédonienne. On parlait de prophéties singulières, d'un Barbare blond et vaillant, à qui l'em-

pire de l'Asie était promis ; on racontait des choses merveilleuses sur la naissance de Pendragon (là, je soupçonne que Samuel avait dû raconter quelque histoire de son cru); on disait qu'il était né d'une grande princesse, peut-être même d'une déesse, qu'il avait été exposé sur un grand fleuve de l'Occident, rejeté par le flot sur la rive, recueilli par un vieux berger, averti de sa naissance et de sa glorieuse destinée par des moyens qu'on n'expliquait pas et que tout le monde croyait deviner....

Que sais-je ? Tout cela s'était répandu si vite dans le peuple et parmi les soldats, que si le Gaulois avait crié en public : « Vous vous trompez, mes amis, je suis Pendragon, fils d'Astarac, et le plus brave des hommes, mais non le fils des dieux et des déesses, » on ne l'aurait pas cru. On l'aurait proclamé, malgré lui, fils de roi ou fils de Jupiter.

Quant à moi, si j'avais voulu l'appuyer et avouer que j'étais avec Samuel l'auteur de toutes ces histoires, on ne m'aurait pas cru, d'abord! — et ensuite on m'aurait lapidé.

C'est pourquoi je me gardai bien de parler et de contredire l'opinion publique. Ce n'était ni mon intérêt, ni mon inclination, et je ne suis pas né citoyen athénien, au bourg d'Acharne, dans le pays des plus subtils de tous les Grecs, pour hasarder ma vie inutilement en faveur de la vérité.

Voici ce que dit Pendragon :

« Amis et compagnons, puis-je compter sur vous?

— Jusqu'à la mort! crièrent les soldats.

— Même contre Alexandre?... »

Il y eut un moment d'hésitation.... Contre Alexandre!... N'était-ce pas un sacrilège ?

Il le comprit et ajouta :

« Vous avez tous vu l'affront que cet insolent Héphestion a osé deux fois me faire?

— Oui, oui, à bas Héphestion! crièrent les Enfants perdus... Héphestion à la potence!

— Deux fois, continua le Gaulois, il a voulu pendant mon absence enlever la belle Drangiane, ma fiancée! Deux fois je suis arrivé à temps pour la sauver. Est-il juste que ce lieutenant d'Alexandre vienne me disputer le prix de mon courage ?

— Non ! non !

— Et si Alexandre décide en faveur de ce plat courtisan, laisserai-je arracher Drangiane? »

Les soldats crièrent :

« Non ! non ! et nous serons avec toi ! Personne, pas même Alexandre, ne touchera un cheveu de ta princesse! Nous le jurons ! »

Alors la porte de la grande tour s'ouvrit, et Drangiane parut, donnant la main à son père, et suivie de ses femmes et de la vieille Arachosie, sa nourrice.

Elle leva son voile, contre l'usage des femmes chaldéennes, lentement, mais avec une modestie et une douceur infinies, et fit voir à tous les yeux une beauté si rare, si majestueuse et si parfaite, que tous ces soldats éblouis s'écrièrent :

« Vive Drangiane! vive Pendragon! Drangiane et Pendragon pour toujours ! »

Les quatre frères Bull se signalèrent par leur enthousiasme, et poussèrent une sorte de mugissement qui fit tressaillir tous les spectateurs.

Alors le vieil Amalec s'avança, mit devant tout le peuple la main de Drangiane dans celle de Pendragon, et dit solennellement :

« Gaulois, je te donne ma fille en mariage, à toi de la défendre ! »

Des acclamations retentirent en l'honneur des deux fiancés. Mais avant que Pendragon eût pu témoigner sa joie, un murmure immense qui venait de la campagne comme un grand vent, et qui croissait sans relâche, annonça l'arrivée de l'armée macédonienne et de son redoutable chef, l'invincible et impétueux Alexandre.

Un de ses lieutenants, Séleucus, commandant de la cavalerie, — celui-là même qu'on a vu plus tard et qu'on voit encore aujourd'hui roi de Syrie, et dont Babylone est la capitale, — arriva au galop près de Pendragon, et lui dit d'un air empressé et mystérieux :

« Alexandre veut te parler, suis-moi. »

Le Gaulois, sans s'étonner, répliqua :

« Je l'attends ici; mon devoir est de garder le temple de Baal contre les brigands qui ont voulu le piller et y mettre le feu. »

Séleucus, étonné de cette fière réponse, lui dit à voix basse :

« Qu'est-il donc arrivé? On assure, parmi les amis du roi, que tu souffles la révolte dans Babylone, que tu as attaqué Héphestion, que.... »

Pendragon répliqua :

« Ceux qui le disent ont menti.

— Prends garde, Gaulois, à la colère d'Alexandre. »

Pendragon sourit dans sa moustache.

« Qu'il prenne garde à la mienne! » dit-il.

Sur ce mot, Séleucus, voyant qu'il n'en obtiendrait rien de plus, tourna la bride de son cheval et alla rejoindre son maître.

Quant au Gaulois, il fit rentrer Amalec et sa fille dans le sanctuaire. Il disposa les Enfants perdus dont il était sûr dans l'enceinte extérieure du temple de Baal et sur les remparts, avec ordre de n'ouvrir la porte à qui que ce fût, même au roi, sans sa permission.

Il rassura les prêtres chaldéens et les femmes, qui tremblaient de voir donner un nouvel assaut plus furieux que le premier; il promit à Drangiane et à son père que leur asile serait respecté....

« Mais vous, dit Drangiane, vivez pour vos amis, vivez pour moi! ajouta-t-elle.

— Le fils d'Astarac fera honneur à sa race, répondit le Gaulois; mais sa vie est dans la main de Teutatès, le plus puissant de tous les dieux. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

A TRAVERS LA FRANCE

CASCADE ET LAC D'OO

La cascade d'Oo, une des merveilles des Pyrénées centrales, jaillit au sud-ouest de Bagnères-de-Luchon, au pied d'une vallée sauvage dont les versants escarpés, couverts à leur base de sapins et de frênes, plus haut de rochers arides, sont dominés par les neiges et les glaciers des pics, élevés de 3000 à 3200 mètres, qui séparent sur ce point la France de l'Espagne et le département de la Haute-Garonne de la province d'Aragon. Alimentée par la Neste d'Oo, gros torrent qui traverse deux beaux lacs, elle tombe, d'une hauteur de 273 mètres, sur les bords d'une nappe d'eau plus belle encore que les deux premières et qui, généralement connue, comme le torrent et la cascade, sous le nom de lac d'Oo, est aussi appelée lac Séculéjo par un certain nombre de géographes.



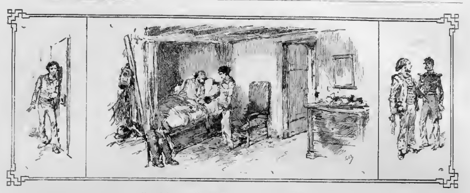
Cascade et lac d'Oo.

La cascade, au lieu de se précipiter d'un seul jet sur le rivage du lac, n'y arrive que par étages successifs. Vers la moitié de sa hauteur, sa masse se brise sur un roc, se répand en tous sens, puis se resserre entre deux saillies au-dessous desquelles elle s'étale une seconde fois pour former, au milieu d'un brouillard transparent, une gerbe trois fois plus large que celle de la partie supérieure. A l'époque de la fonte des neiges, son volume est doublé, et son effet beaucoup plus grandiose; la gerbe inférieure voit alors s'augmenter assez sa force de projection pour atteindre parfois les eaux mêmes du lac.

La cascade d'Oo est la reine de toutes celles des environs de Luchon, où elles sont si nombreuses et si pittoresques. Mais elle est dépassée elle-même, sur le versant français des Pyrénées, par la cascade de Gavarnie, qui bondit d'une hauteur de 422 mètres au fond d'un gigantesque cirque, au midi de Luz et de Cauterets.

Le lac Séculéjo, alimenté par les eaux de la cascade, les épanche à son tour sur la rivière d'One, par un torrent qui continue la Neste d'Oo. Le nom d'Oo, donné au torrent, au lac et à la cascade, est celui d'un petit village du Larboust, vallée perpendiculaire à celle de Luchon, et remarquable soit par ses sites pittoresques, soit par ses vieux monuments, soit par ses accidents géologiques. Cette contrée, où les Romains paraissent avoir eu de nombreux établissements, et qui forma plus tard une puissante seigneurie féodale, est encore pleine du souvenir d'un héros chrétien qui, au temps de Charlemagne ou de Louis le Débonnaire, défendit les hautes vallées de la Garonne contre les Maures, mais finit par tomber entre leurs mains. Décapité aussitôt, d'après la tradition, il fut bientôt honoré comme un martyr et donna son nom au village de Saint-Aventin, où s'élève une curieuse église du douzième siècle bâtie en son honneur. Près de Saint-Aventin est la petite église de Cazaux, dont les peintures du moyen âge sont si intéressantes par leur religieuse naïveté.

Anthyme Saint-Paul.



Vous lui remettrez ce portefeuille. (P. 259, col. 2.)

LES DEUX MOUSSES [1]

III

La mort du naufragé.

Par les soins de la bonne Antoinette, le naufragé fut bientôt installé dans la meilleure chambre de la maison, celle du maître. Pierre Riva le frictionna vigoureusement, lui fit prendre un bon verre d'eau-de-vie, le coucha lui-même dans son lit, puis il dépêcha en toute hâte à la ville voisine un pêcheur chargé de ramener le médecin. Le blessé, revenu un instant à lui à son arrivée à la maison, avait pu échanger quelques paroles avec Pierre, puis il était retombé dans un état de torpeur alarmant. Le pêcheur chargea son fils de veiller sur le patient pendant qu'il irait lui-même avec quelques amis voir si l'on pourrait sauver une partie de la cargaison du navire échoué.

Daniel s'assit donc au chevet du malade. Sa mère était sortie pour acheter quelques provisions. Il se trouvait seul et enfin livré à ses réflexions, car les événements de cette terrible nuit s'étaient succédé avec une telle rapidité, que sa tête fatiguée avait peine à les relier les uns aux autres. L'escalade du cap Cerbère, l'orage, la rencontre des douaniers, le crime de Mateo ! Ce crime ! comment oserait-il jamais avouer à son père le rôle qu'il y avait joué ? Comment s'excuserait-il ? Et si on le poursuivait ? Si on l'arrêtait ? Ah ! pourquoi n'avait-il pas trouvé la mort dans les flots ! N'était-ce pas dans cet espoir, autant que dans le désir de racheter sa faute, qu'il avait si témérairement exposé sa vie pour sauver le malheureux étendu là ? Mais son courage ne pouvait le faire pardonner. Les gendarmes viendraient sûrement le chercher pour l'emmener en prison, et alors, quelle honte pour son père, quel désespoir pour sa mère. A cette pensée il se cacha la figure dans ses mains et donna libre cours aux larmes qui l'étouffaient.

Une voix faible lui fit relever la tête. Le blessé s'était réveillé et fixait son regard sur lui.

« Qu'avez-vous donc, mon enfant ? dit l'inconnu.

— Ce n'est rien, monsieur, répondit Daniel ; tout ce qui s'est passé cette nuit m'a bouleversé et je ne sais pourquoi je ne puis retenir mes larmes.

— C'est bien naturel, reprit le blessé ; à votre âge de pareils événements laissent une profonde impression. Mais approchez, je vous prie, la voix me manque. »

Daniel vint se mettre près du malade qui, lui ayant pris la main dans les siennes, lui dit d'une voix faible :

« La voix me manque et le temps presse. Je sens la mort m'envahir rapidement, et il faut que je vous parle avant de mourir.

— Permettez que j'appelle mon père, dit le jeune homme ému par ce préambule ; il vous sera de meilleure assistance que moi.

— Nullement, c'est inutile, reprit l'inconnu ; je sais que c'est vous qui m'avez sauvé la vie et, quoique vous ne soyez qu'un enfant, c'est à vous que je veux confier le dernier service que j'ai à demander aux

1. — Voy. page 241.

hommes. J'ai mûrement réfléchi à ce que je vais faire. Tout à l'heure vous avez cru que je dormais, j'avais simplement fermé les yeux pour pouvoir reprendre possession de moi-même. Écoutez-moi avec attention, car de ce que je vais vous dire dépendent l'avenir et la tranquillité de ceux que j'aime. »

Il s'interrompit quelques instants, comme anéanti par l'effort qu'il venait de faire, demanda quelques gouttes d'eau-de-vie qui semblèrent lui rendre des forces, puis il continua d'une voix plus ferme :

« Mon passé vous importe peu, il faut cependant que vous le connaissiez, quoiqu'il me soit bien dur de faire l'aveu de mes fautes. Je m'appelle Bastien Moreau, je suis né à Narbonne, il y a aujourd'hui même quarante ans. Vous le voyez, je reviens mourir bien près de mon berceau. Ma famille était une des plus honorables de la ville. Ayant fini mes études, j'entrai dans l'infanterie de marine où je fis rapidement mon chemin. J'étais capitaine lorsque je me mariai avec une jeune fille de Cette. Deux ans après, nous avions un enfant, une fille; ma femme, craignant de me voir partir pour le Sénégal où mon bataillon était appelé, me supplia de quitter l'état militaire; j'obéis à regret et j'obtins une petite place dans l'administration du port, celle de caissier d'un bureau maritime. De goûts modestes, j'étais heureux, ma fille grandissait, tout me souriait; quand un jour, jour maudit, un démon m'entraîna à ma perte. J'avais conservé quelques amis parmi mes anciens camarades et j'allais souvent au cercle où se réunissaient les officiers et des jeunes gens de la ville. Un soir, on me poussa à jouer; je perdis une assez forte somme et je rentrai désespéré. Pour acquitter cette dette, je dus puiser dans la caisse confiée à ma garde. Ce n'était dans ma pensée qu'un emprunt temporaire, et il me serait facile de combler ce déficit en réalisant quelques valeurs qui constituaient notre modeste avoir. Quelle fut donc ma stupéfaction, lorsque, en revenant de payer la somme perdue au jeu la veille, j'appris que l'inspecteur de l'Inscription maritime venait d'arriver pendant mon absence et était occupé à vérifier mes livres. Comment pourrais-je maintenant lui expliquer le déficit qu'il allait constater dans ma caisse? C'était pour moi la ruine de ma position, le déshonneur. Je perdis la tête, et, fou de désespoir, je m'enfuis précipitamment sans même embrasser ma femme et ma fille. »

Le malade se couvrit la figure de ses mains comme pour cacher sa honte et sa douleur.

« Pourquoi, reprit-il, vous retracer ma longue expiation! J'avais fui en Amérique, j'y vécus abject, misérable, n'osant tourner mes yeux du côté de ma patrie. J'appris enfin un jour que mon nom y était flétri, que ma femme et ma fille avaient été recueillies par mon beau-frère et étaient à l'abri du besoin; j'étais donc mort pour elles. Après avoir parcouru les États-Unis me livrant à tous les métiers, je me décidai à gagner l'Australie pour tenter la fortune aux mines d'or qui attiraient à ce moment un flot d'aventuriers. Là je fus aussi malheureux qu'en Amérique, et désespéré, las de la vie, j'étais sur le point de mettre un terme à ma malheureuse existence, quand un hasard inespéré m'apporta la fortune après laquelle je courais depuis si longtemps. Bientôt je fus riche, j'achetai de vastes propriétés près de Melbourne, je fus un homme honoré. Mon premier soin, dès que j'eus de l'argent, avait été d'adresser à Cette la somme que j'avais détournée, en même temps j'écrivais à ma femme et la suppliais de venir me rejoindre, car je ne pouvais me décider à affronter le mépris de ceux qui m'avaient connu autrefois. Mon beau-frère me répondit, avec trop dureté peut-être, mettant en doute le récit que j'avais fait à ma femme, et m'annonçant qu'il ne la laisserait me rejoindre que lorsqu'il serait sûr que ni elle, ni ma fille n'auraient à rougir de moi. En vain j'écrivis encore, je promis de faire tout ce qu'on m'imposerait, je ne pus vaincre la résistance de cet homme honnête mais sans pitié. Que me faisait la fortune loin de ceux que j'aimais; je me décidai à revenir en France, mais avec la ferme résolution de n'y point rester et de ramener les miens dans ma nouvelle patrie où sont tous mes biens, toutes mes richesses. Depuis un mois j'étais sans nouvelle de mon beau-frère, je m'embarquai donc sur un voilier à destination de Cette. Notre voyage fut heureux. Après une traversée de trois mois, je revoyais hier pour la première fois les rivages de cette France que j'avais quittée depuis six ans. Aujourd'hui nous devions arriver, je remerciais déjà Dieu de sa miséricorde, quand survint la tempête. Connaissant tous les dangers de cette côte, je conseillai au capitaine de regagner le large, mais il repoussa mes avis. Bientôt le navire désemparé fut entraîné par le mistral sur les récifs. Les embarcations furent mises à la mer et j'allais m'y placer comme les autres, quand je me souvins que j'avais laissé dans ma cabine un portefeuille renfermant des papiers importants. On me promit de m'attendre, je courus à la cabine, j'y trouvai sans peine le portefeuille et je sortais, quand le grand mât s'abattit tout à coup et je fus écrasé sous les débris de la dunette. Mes compagnons me croyant mort poussèrent sans doute au large et m'abandonnèrent.

— Ils ont tous péri, interrompit Daniel, car nous n'avons pu retrouver leurs traces.

— Sans vous je serais mort abandonné, continua le naufragé. J'ai appris par votre père, que j'ai bien connu autrefois quoiqu'il ne me reconnaisse plus, j'ai appris quel avait été votre dévouement. Je vous en remercie, non pour le prix de ma vie que rien ne peut plus sauver, mais parce que grâce à vous je puis mourir tranquille. Je viens donc, mon enfant, vous supplier de continuer votre œuvre. C'est à vous, mon sauveur, que je confie le suprême devoir d'annoncer ma mort à ma pauvre femme... »

Ces paroles expirèrent sur les lèvres du malade qui retomba anéanti sur son lit.

Daniel sentit se refroidir la main qu'il tenait dans les siennes; épouvanté, il allait appeler à l'aide, quand Bastien Moreau rouvrit les yeux.

« Prenez, murmura-t-il, le portefeuille qui est sous ma tête. »

Daniel chercha sous l'oreiller du malade et il en tira une volumineuse poche de cuir noir à demi encadrée par un fermoir d'acier.

« C'est cela, dit le mourant. Quand vous aurez retrouvé ma femme vous lui remettrez ce portefeuille. Votre père vous permettra d'aller pour cela à Cette et vous trouverez l'argent nécessaire à votre voyage dans le portefeuille. Tout l'argent qu'il renferme est à vous, je vous le donne, ma femme n'en a nul besoin, car je lui en ai envoyé d'Australie et elle est riche maintenant. Je vous demande seulement de lui remettre le portefeuille sans ouvrir le compartiment fermé par un ressort qui se trouve à l'intérieur. Il ne renferme que des objets sans valeur, de simples souvenirs qui seront pourtant précieux à ma pauvre femme. Tel est le service que je vous demande. Me promettez-vous de remplir fidèlement cette mission?

— Je vous le promets, monsieur, dit Daniel.

— Bien, mon enfant, j'ai foi en vous. Un cœur comme le vôtre ne peut mentir, mais rappelez-vous ce conseil d'un mourant : Dans la vie les bonnes intentions ne sont rien, les actions seules comptent, et les mauvaises reçoivent toujours leur châtiment. Ma mort vous en est un exemple. »



Daniel restait immobile. (P. 261, col. 1.)

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix si faible que Daniel dut se pencher sur le moribond pour les entendre. Ému, le jeune homme écoutait encore, mais la voix s'était arrêtée; il toucha les mains du malheureux, elles étaient glacées; la mort avait achevé son œuvre.

Daniel se précipita pour appeler son père, mais au moment d'ouvrir la porte, il entendit dans la pièce voisine une voix qui le cloua au sol, pâle, tremblant : c'était la voix bien connue du brigadier de gendarmerie de Banyuls.

« Alors, monsieur Riva, disait le brigadier, vous m'assurez que votre fils ne s'est pas absenté de chez vous depuis hier.

— Je vous l'affirme, reprit Pierre d'une voix ferme. Ne vous a-t-on pas dit que mon fils m'avait accompagné cette nuit, lorsque j'ai tenté avec les pêcheurs de Castell de sauver l'équipage du navire australien que la tempête a jeté sur les Dents de Cerbère?

— Je viens de rencontrer votre voisin, le pilote Jean Cerdagnol, qui m'a tout raconté. Il m'a dit que Daniel avait été sublime de dévouement et que sans lui le naufragé que vous avez ramené ici aurait été perdu, puisque le navire a été complètement détruit par les lames et qu'on n'en a rien retrouvé ce matin.

— Que vous disais-je, intervint Pierre.

— Aussi, reprit le gendarme, n'est-ce que par acquit de conscience que je suis venu ici. Cependant j'ai reçu ce matin du poste de douane du col des Belistres un rapport qui m'ordonnait d'interroger votre fils et au besoin de m'assurer de sa personne.

— Qu'est-il donc arrivé à la frontière? demanda Riva.

— Il paraît,... reprit le gendarme; mais, tenez, je vais vous lire le rapport que j'ai là sur moi. » Et tirant un papier de sa poche, il le déplia et lut :

« Monsieur le brigadier,

» Depuis quelque temps les postes de douane de la frontière, du col des Belistres jusqu'au col du Perthus, avaient été informés que le nommé Mateo Puig, domicilié à Collioure, se livrait activement à la contrebande. On savait qu'il avait introduit clandestinement des quantités importantes de tabac en France. Ordre fut donné à tous les postes de surveiller les mouvements de cet audacieux contrebandier et de le surprendre en flagrant délit. Hier, deux douaniers du poste des Belistres, les nommés Menistrol et Foureyra, étaient en observation du côté du cap Cerbère, lorsqu'ils aperçurent au sommet même de la montagne Mateo Puig, accompagné d'un jeune homme inconnu. Ne pouvant sans être vus approcher de ces hommes qui paraissaient armés, les douaniers firent un détour pour aller se placer sur le chemin descendant à Banyuls, que les contrebandiers choisiraient probablement. Il était nuit noire et la pluie tombait à torrents lorsque les douaniers entendirent approcher rapidement les deux délinquants. Ordre leur fut intimé d'avoir à se rendre; les contrebandiers continuant leur course, les douaniers tirèrent mais sans résultat. Par contre, l'un des malfaiteurs riposta par un coup de fusil qui atteignit le douanier Menistrol à l'avant-bras. La blessure qu'avait reçue son compagnon et l'obscurité profonde empêchèrent le douanier Foureyra de se mettre à la pour-

suite des criminels. Rapport me fut immédiatement adressé du fait et j'en prévins tous les postes, trop tard cependant, car j'apprends que le nommé Mateo Puig est passé en Espagne, ce matin, par le col du Perthus, sans être inquiété. J'ai interrogé moi-même les deux douaniers. L'un d'eux m'a dit avoir cru reconnaître dans le compagnon de Mateo Puig, le fils de Pierre Riva, le pilote de Castell; cependant il n'affirme rien à ce sujet et peut fort bien, de son propre avis, s'être trompé. Veuillez donc vous transporter à Castell et faire une enquête sur les agissements de ce jeune homme qu'on nous dit d'assez mauvaise réputation. Si sa conduite confirme les soupçons, vous communiquerez vos informations au commissaire de Banyuls qui agira en conséquence.

» Poste des Belistres, 12 juin 1863.

» Le brigadier de douane,

» P. Molitg. »

« Eh bien, dit impassiblement Pierre Riva, que signifie tout cela? Les douaniers se sont trompés. Mon fils était ici, avec moi, cette nuit; il ne pouvait donc être avec Mateo et je regrette bien que celui-ci n'ait pas été arrêté.

— Devant vos affirmations, monsieur Riva, reprit le gendarme, il ne me reste plus qu'à vous prier de m'excuser et à me retirer.

— Il n'y a pas d'excuse à me faire, dit Pierre, vous n'accomplissez que votre devoir, brigadier, et je ne vous en veux pas. »

Le brigadier fit le salut militaire et se retira en fermant la porte.

A peine Pierre se vit-il seul, qu'il se laissa tomber lourdement sur une chaise. Sa figure pâle, ses yeux hagards, sans larmes, exprimaient la profonde, l'intense douleur que lui avait infligée le récit du gendarme.

« Quelle honte! murmurait-il. Le fils de Pierre Riva, complice d'un assassin! » Et se levant tout à coup: « Assassin, peut-être lui-même! » ajouta-t-il d'une voix forte.

« Non, mon père, je suis innocent! cria Daniel, qui, immobile, atterré, se tenait sur le seuil de la porte qu'il venait d'ouvrir.

— Malheureux enfant! est-il possible que tu te sois abaissé jusqu'à te faire le complice de Mateo le voleur, de Mateo l'assassin!

— Ma faute n'était pas accomplie que je la regrettais, dit le jeune homme, je suis prêt à l'expier comme vous le jugerez. Vous m'avez tout à l'heure promis votre pardon, mais je sais que je ne le mérite pas encore.

— Ton pardon! je te l'ai accordé tout à l'heure une seconde fois, reprit Pierre, en écartant de ta tête une juste punition. Crois-tu qu'il ne m'en ait pas coûté de mentir, de te déclarer innocent, alors que je te savais, que je te sentais coupable? En te sauvant j'ai voulu écarter une tache infamante qui aurait à jamais souillé l'honneur de notre nom, de celui de mon père et de tant d'honnêtes gens qui l'ont précédé. Désormais tu ne peux plus rester ici, tu vas partir. Combien je regrette de ne pas avoir mis à exécution ce projet, mûri depuis longtemps. Dès aujourd'hui tu quitteras cette maison et tu n'y rentreras que lorsque par ta conduite tu m'auras prouvé que tu es digne d'être mon fils. »



IV

Débuts dans la vie.

A son retour à la maison, la mère Antoinette apprit simultanément de la bouche de son mari la mort du naufragé, leur hôte, et le prochain départ de Daniel. Ces deux nouvelles bouleversèrent la pauvre femme; la dernière surtout la plongea dans un morne désespoir, et c'est machinalement qu'elle se mit aux devoirs de son ménage, en écoutant les explications de son mari.

« Ma décision est irrévocable, dit Pierre en concluant; Daniel partira demain. Occupe-toi de lui préparer son paquet et surtout d'ici là tâche de dissimuler ton chagrin aux yeux des indifférents. »

Afin de détourner les soupçons que le départ de Daniel pourrait faire naître, le pêcheur, en annonçant à ses voisins la mort du naufragé, leur apprit que son fils avait été chargé par le mourant d'aller annoncer à sa famille, à Cette, la fatale nouvelle.

Le médecin, accouru en toute hâte de Banyuls, ne put que constater le décès, et, le jour même, l'infortuné Bastien Moreau fut déposé dans une humble fosse du cimetière de Castell. Quant au navire, il n'en restait que quelques planches dispersées sur les rochers. Le soir, on retrouva près du cap une chaloupe brisée et tout à côté les cadavres de deux hommes de l'équipage, à moitié ensevelis dans le sable.

Malgré la fatigue de ces dernières vingt-quatre heures, personne ne dormit cette nuit dans la maison Riva. La mère se mit silencieusement à l'œuvre pour restaurer de son mieux la modeste garde-robe du garçon, tandis que Pierre et Daniel, assis au coin du feu, restaient plongés dans leurs tristes réflexions, sans échanger une parole.

Enfin le jour parut: tout était prêt. Daniel revêtit son costume de marin, embrassa longuement et tendrement la pauvre femme défaillante, prit son paquet et sortit de la maison, le cœur gonflé, les yeux obscurcis de larmes. Son père le suivait et l'accompagna jusqu'à mi-chemin de Banyuls.

Arrivé sur une petite hauteur qui domine la mer, le pêcheur s'arrêta et ouvrant ses bras il y serra son fils. Des larmes roulaient sur son visage bronzé, et d'une

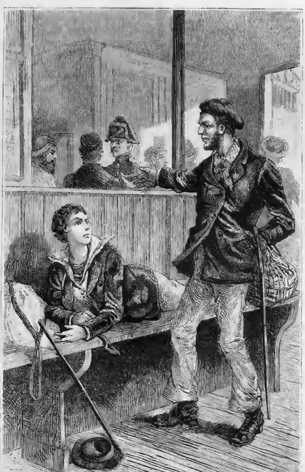
voix étranglée par l'émotion : « Reviens vite, dit-il, et sois un honnête homme. Pense quelquefois à ceux que tu laisses à Castell et dont tu étais le seul bonheur, le seul espoir. » Puis se dégageant brusquement, il reprit d'un pas rapide la route du hameau.

Daniel, resté immobile, contemplait son père qui s'éloignait. Le soleil dorait maintenant la falaise et les maisons blotties à ses pieds. Sur la mer bleue dansaient quelques barques quittant le port. Le jeune homme semblait vouloir graver dans son esprit ce riant tableau; enfin, poussant un soupir, il se mit en marche et disparut derrière la colline, non sans avoir souvent tourné la tête vers Castell.

Après une demi-heure de marche, comme il approchait de Banyuls, il vit tout à coup se dessiner sur la route la haute silhouette de deux gendarmes à cheval se dirigeant de son côté. Son cœur bondit ; il jeta un regard effaré autour de lui, et apercevant quelques broussailles parmi les rochers, il s'y glissa comme un criminel. Les deux cavaliers passèrent près de sa cachette sans soupçonner sa présence.

Daniel les laissa s'éloigner, puis quittant avec précaution son abri, il s'enfuit à toutes jambes à travers champs, faisant un long détour pour éviter la ville. Lorsqu'il se crut assez loin de Banyuls, alors seulement il s'arrêta, hors d'haleine.

« Fou que je suis, se dit-il ; si les gendarmes m'avaient vu ainsi me sauver, cela eût suffi pour qu'ils se missent à ma poursuite. Mon père a eu raison de me faire partir. Je crois que j'aurais fini par me trahir. Il est dur de vivre avec un mensonge perpétuel sur les lèvres. »



Daniel se redressa. (P. 262, col. 1.)

Il faisait nuit noire lorsque Daniel entra dans Perpignan; cependant craignant d'être rencontré par quelqu'un de ses anciens camarades de collège, il s'enveloppa de son manteau et traversa la ville d'un pas rapide. Il ne s'arrêta qu'à la gare du chemin de fer, où il apprit le départ du dernier train pour Cette. Le prochain convoi ne partait que le lendemain, à cinq heures du matin.

Décidé à ne pas rentrer dans la ville, le jeune homme s'installa dans le coin le plus sombre de la salle d'attente. Son bissac, bourré de provisions par la main prévoyante de la mère Antoinette lui fournit un bon dîner qu'il arrosa d'une gorgée de vin de sa gourde. Ayant ainsi réparé ses forces, il s'étendit sur le banc, mit son paquet sous sa tête et s'endormit bientôt.

Son sommeil fut profond, mais agité par mille rêves où son esprit troublé fit figurer tous les acteurs des dramatiques événements des jours précédents. Un moment il rêva qu'accompagné de Mateo Puig il s'était embusqué sur le bord d'un chemin pour dévaliser l'in-

fortuné Bastien Moreau. Le chercheur d'or tombait sous leurs coups; lui-même s'emparait de son portefeuille, mais Mateo lui disputait cette proie. A son tour attaqué par le bandit, il allait succomber; étendu à terre, il voyait la figure diabolique de son ennemi contre la sienne : encore un instant, le poignard perçait sa poitrine. Il poussa un cri et se réveilla. Horreur, ce n'était pas un rêve! Ses yeux à peine ouverts distinguaient une figure étrange, poilue, velue, penchée au-dessus de sa tête.

« Eh bien! petiot, dit une voix rude, tu peux te vanter de dormir solidement. »

Daniel se redressant aperçut alors près de lui, au lieu de son farouche ennemi, un grand gaillard, extraordinairement sec et maigre, le visage encadré d'une barbe rougeâtre, la tête coiffée d'un béret d'une fourrure non moins rougeâtre. L'inconnu à l'aspect méphistophélique souriait en montrant bénévolement de longues dents jaunâtres. Ce sourire rassura complètement le jeune homme qui fut bientôt debout.

« Le train va partir, mon petit, reprit l'inconnu. Il n'est que temps de prendre ton billet. Où vas-tu comme ça?

— A Cette, monsieur.

— Je m'en doutais. Aussi en te voyant dormir, je me disais voilà un gamin qui est là couché comme à l'hôtel et qui pour sûr va manquer le train. Allons, vite au guichet; nous ferons route ensemble. »

Acceptant sans réflexion la protection impérative de l'étrange individu, Daniel se dirigea vers le guichet, prit un billet pour Cette, et, toujours guidé par l'homme au bonnet de fourrure, se trouva bientôt installé dans un compartiment de troisième classe.

L'inconnu ferma la portière, tira de sa poche une énorme pipe qu'il bourra de tabac et qui, bientôt allumée, remplit le compartiment d'un nuage de fumée.

« Ça, dit-il en clignant de l'œil, c'est pour tenir les dames à distance. Ce n'est pas qu'on ne soit poli, mais il vaut mieux afficher tout de suite ses opinions pour éviter toute méprise. Moi je fume et je n'aime pas qu'on me gêne. Et toi, petit, fumes-tu?

— Non, monsieur, pas encore.

— Pas encore; ce n'est pas moi qui te le reprocherai. Il est toujours temps de commencer, et quand on a commencé il n'est guère temps de cesser. Cette habitude-là vous tient mieux que les autres encore et la poche s'en ressent. »

Un coup de sifflet interrompit cette dissertation morale, et le train se mit en marche.

« Nous voilà partis, remarqua gaiement l'inconnu. Sans moi tu serais encore sur ta planche. Tu vas donc à Cette?

— Oui, monsieur, répondit Daniel.

— D'abord, écoute, petit, ta figure me plaît, donc assez de monsieur comme cela; appelle-moi Dominique tout court, Dominique Martigues, du port de Marseille, ancien matelot de la *Victoire*, aujourd'hui sans emploi, revenant d'embrasser la vieille mère à Céret et se rendant à Cette pour trouver un capitaine. Voilà mes papiers, à ton tour.

— Je m'appelle Daniel Riva, répondit le jeune homme complètement subjugué par la faconde du matelot. Mon père est pêcheur-pilote à Castell et je vais à Cette pour m'embarquer.

— Alors, camarade, tope-là, dit Dominique tendant sa large main osseuse, nous serons du même bord, si tu le veux.

— Je ne demanderais pas mieux, dit le jeune homme, mais avant de m'embarquer j'ai plusieurs affaires à Cette, et cela me prendra peut-être quelque temps.

— Tranquillise-toi, je t'attendrai. Rien ne me presse. Quand on part pour trois ou quatre ans peut-être, on peut bien patienter quelques jours. Rien ne m'ennuie comme de m'embarquer sans camarade. Je ne prendrai mon engagement que sur le même navire que toi. C'est entendu.

— Comme il vous plaira, répondit Daniel.

— Du reste, reprit le matelot, tu ne connais peut-être pas Cette?

— Je n'ai jamais quitté le Roussillon.

— Parfait alors, je te piloterai; car personne ne connait mieux ce port que moi. J'y ai couru plus d'une bordée entre mes voyages et j'ai exploré tous les bons endroits. Tu disais donc, continua-t-il, que tu avais des affaires à Cette.

— Oui, mon père m'a chargé de quelques commissions pour d'anciens amis, » répondit le jeune homme avec hésitation.

Cette hésitation n'avait pas échappé à l'œil investigateur du matelot, aussi reprit-il d'un ton négligent:

« Du reste, mon petit, chacun ses affaires, je ne te demande pas les tiennes. »

Et rebourrant sa pipe, il s'enveloppa dans un nouveau nuage de fumée.

C'est à regret que Daniel avait ainsi témoigné quelque méfiance envers son nouvel ami. Avec l'expansion propre aux natures méridionales, il se sentait pris du désir de narrer son aventure avec le naufragé et la mission dont celui-ci l'avait investi. Mais il s'était bien juré d'être prudent dans le début de sa nouvelle carrière. Sa confiance naïve, la légèreté avec laquelle il s'était lié à Mateo, n'étaient-elles pas les premières causes de tous ses malheurs? Il se tut donc.

D'autre part, Dominique ne semblait pas s'être formalisé outre mesure des réticences de Daniel. Il avait repris sa loquacité et le récit de ses voyages, la drôlerie de ses plaisanteries vint distraire le jeune homme de ses tristes pensées. Le matelot se montrait un excellent camarade : il connaissait les spécialités de chaque pays et il n'était pas de station où il n'invitât Daniel à venir goûter au buffet certain vermouth sans pareil, ou certaine liqueur que l'on ne fabriquait qu'en cet endroit spécial. Avec une bonne grâce charmante, au moment de payer la consommation, il cédait la place au jeune homme, en lui disant gaiement :

« C'est à toi, novice, de payer la bienvenue. »

Cette gaieté sans relâche, ce feu constant de mots d'esprit enchantaient Daniel et lui donnaient une haute opinion de son joyeux compagnon. Aussi se reprochait-il maintenant plus que jamais d'avoir manifesté de la méfiance envers un si galant homme. Bientôt il n'y put plus tenir, et oubliant ses bonnes résolutions, il dit à Dominique :

« J'aurais un avis à vous demander.

— Quoi donc, petit. Ne te gênes pas.

— Je suis chargé d'une commission qui m'embarrasse fort. »

Et sans désemparer, il raconta à son nouvel ami le naufrage du navire australien, le sauvetage et enfin la mort du pauvre mineur. Il eut la délicatesse cependant de passer sous silence les aveux de Bastien Moreau.

« Eh bien, mon petit, dit le matelot lorsqu'il eut terminé, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est à nous mettre à la recherche de la famille Moreau. Tu dis bien que l'homme en mourant t'a chargé de remettre à sa femme le portefeuille.

— Oui, mais il m'a autorisé à garder l'argent qui se trouve dedans.

— Et combien y avait-il d'argent ? demanda le matelot.

— Environ cinq cents francs.

— Cinq cents francs! mais c'est une fortune.

— Oui, aussi, mon père m'a-t-il recommandé de ne prendre que l'argent dont j'aurais besoin pour mon voyage et mes dépenses à Cette, et de remettre le reste à Mme Moreau.

— N'importe, dit Dominique; d'ici à ce que nous l'ayons retrouvée, il nous est permis de vivre sur le magot, et bien sûr que la bourgeoise nous laissera aussi le reste pour nous payer de nos peines. Allons, mon petit, puisque nous sommes riches, nous allons nous loger aux « Trois perroquets », c'est le meilleur hôtel du port, et nous y serons comme des coqs en pâte. »

Le train entrait en gare de Cette.. Dominique se leva, prit son paquet et entraîna Daniel avec lui. Suivant le canal qui est voisin de la gare, le matelot s'enfonça dans les rues étroites et sombres de la vieille ville. La nuit approchait, et comme les deux compagnons débouchaient sur les quais qui longent le bassin du Midi, les réverbères s'allumaient, les cabarets rangés en file ininterrompue s'illuminaient l'un après l'autre. Dominique s'arrêta un instant pour inspecter le flamboyant alignement, puis apercevant une lanterne sur laquelle se dessinaient trois oiseaux grossièrement peints, d'un vert pomme :

« Voilà notre hôtel, » dit-il.

L'hôtel des Trois perroquets, le plus beau du port de Cette, d'après l'affirmation de Dominique, était une étroite maison de cinq étages, borgne, car elle n'avait qu'une seule fenêtre par étage, et dont la base était occupée par une vitrine éclairée par un unique bec de gaz et garnie de flacons multicolores.

Daniel, précédé de Dominique, pénétra dans la salle de l'hôtel, qui était en ce moment remplie de matelots, buvant, fumant au milieu d'un indescriptible vacarme. Perçant la foule, le marin parvint jusqu'au comptoir derrière lequel trônait une énorme et majestueuse femme, et lui faisant un salut cérémonieux :

« Madame Ginestons, lui dit-il, je vous présente mon ami Daniel Riva, jeune homme du meilleur monde, qui se prépare à naviguer pour son plaisir et dont la famille m'a chargé de faire l'éducation. La chambre du premier nous suffira. Mais soignez notre dîner; surtout votre meilleur vin de Rivesaltes, et servez dans le grand cabinet du fond. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES [1]

LES ÉTATS GÉNÉRAUX

Le pape Boniface VIII, indigné contre le roi Philippe le Bel, qui frappe de durs impôts les membres du clergé, perçoit les revenus des églises vacantes et a osé faire arrêter un évêque qui bravait son autorité, lance contre lui une bulle d'excommunication. Le saint-père prétend que le pouvoir papal est supérieur à celui du roi, convoque à Rome un concile afin de travailler « à la réformation du royaume, à la correction du roi et au bon gouvernement de la France », et invite le roi à comparaître en personne ou du moins à se faire défendre.

Philippe répond à ces menaces en appelant autour de lui les seigneurs et les prélats du royaume, et, de peur que les deux ordres fussent partagés, invite les députés des bonnes villes à siéger dans cette assemblée. C'est le 10 avril 1302 qu'ont lieu ces premiers États généraux : la bourgeoisie est appelée pour la première fois à siéger au milieu des nobles et des prêtres. Les trois ordres se réunirent à Notre-Dame de Paris. Philippe déclare qu'il est prêt à exposer son corps et ses biens pour conserver libre de toute atteinte l'indépendance du royaume. Nobles, bourgeois et évêques (ceux-ci après quelques hésitations) approuvent la conduite du roi, et Boniface est obligé d'aban-

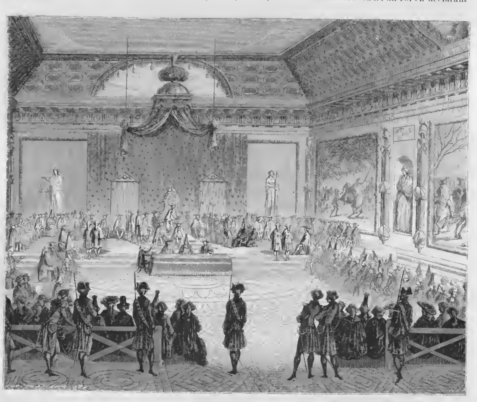
1. Suite — Voy. page 229.

donner son projet de suzeraineté temporelle sur les royaumes chrétiens.

Dans ce même temps, s'organisent des états provinciaux qui s'occupent de rédiger des *cahiers* contenant leurs doléances et leurs vœux, et que leurs commettants doivent soumettre aux États généraux. Quand la réunion doit avoir lieu, les nobles et les ecclésiastiques sont convoqués à domicile, les paysans et les bourgeois sont informés à son de trompe, au prône ou par des affiches publiques. On procédait aux élections : tout propriétaire de fief, fût-il une femme, pouvait voter. Les nobles et les ecclésiastiques nommaient directement leurs députés; les paysans et les bourgeois nommaient une première catégorie de députés qui se réunissaient au chef-lieu du bailliage, et choisissaient parmi eux les députés aux états. Leur nombre n'était pas déterminé et n'avait d'ailleurs aucune importance, puisque, dans l'assemblée des états, on votait par ordre et non par tête. Envoyés par leurs provinces, les députés du tiers état se rendent auprès du roi, se mettent à genoux et lui présentent les cahiers, tandis que les députés du clergé et de la noblesse restent debout et découverts.

Nous ne passerons pas en revue, même rapidement, les états généraux tenus depuis Philippe le Bel jusqu'à la Révolution de 1789; nous devons dire quelques mots cependant des principaux incidents auxquels ils ont donné lieu.

En 1308, les états, convoqués à Tours par Philippe le Bel, vont au-devant des vœux du roi en déclarant les Templiers dignes de mort et en proposant la suppression de leur ordre. On sait que l'application de la peine suivit d'assez près le jugement : à Paris, au faubourg Saint-Antoine, on brûla en un jour, à petit feu, cinquante-quatre Templiers. Peu de temps après, Jacques Molay, le grand maître de l'ordre, était brûlé vif sur le terre-plein du Pont-Neuf, à l'endroit même où se trouve maintenant la statue d'Henri IV.



Réunion des notables. (P. 266, col. 2.)

En 1317, les états furent saisis d'une grave question. Louis X n'avait laissé qu'une fille ; devait-elle régner? Malgré la noblesse, les états décidèrent, conformément à la loi des Francs Saliens, que les femmes seraient exclues du trône. En vertu de cette loi qu'on



Ouverture des États généraux (P. 267, col. 1.)

appela *loi salique*, Philippe V fut proclamé roi à la place de sa mère.

En 1338, les états émirent un vote des plus importants : celui de décider seuls de la quotité de l'impôt, de son emploi et de son recouvrement. Le souvenir de cet acte, a-t-on dit avec raison, « fut le fondement de l'autorité que les états généraux ont prise sur les impôts ».

A partir de cette époque, et durant cinq siècles, les états n'obtiendront rien des princes. Ceux-ci se rappellent, en effet, que les états ont osé, en 1355 et 1356, tenir tête au roi et provoquer une véritable révolution. Voici dans quelles circonstances : Le roi Jean le Bon n'avait plus d'argent et il employait une foule d'expédients pour s'en procurer. Les états firent entendre leurs plaintes, s'engagèrent à fournir de l'argent, mais à la condition qu'ils en surveilleraient l'emploi en s'établissant en permanence. L'année suivante, le roi avait été fait prisonnier à Poitiers ; le dauphin convoqua les états : ceux de langue d'oc à Toulouse, ceux de la langue d'oïl à Paris. Ces derniers se réunissent au Palais, en la chambre du Parlement ; plus de 800 membres sont présents. Au nom des bourgeois, Étienne Marcel demande un délai pour délibérer, et tous se rendent au couvent des Cordeliers, qui se trouvait à peu près à l'endroit où a été construit l'École de médecine. Pendant quinze jours on discute, et, après délibération commune, on impose au dauphin le renvoi et l'emprisonnement de plusieurs de ses conseillers, des garanties contre le retour des supercheries financières du roi, enfin un *conseil permanent* composé de vingt-huit délégués choisis dans les trois ordres. Le dauphin promet tout, mais avec la ferme intention de tout repousser quand les états auront terminé leurs travaux. On sait comment, quelques mois après, Étienne Marcel, s'apercevant de la trahison du dauphin, provoqua une émeute dans Paris, comment il pénétra dans le Louvre, suivi par une foule exaspérée, et, après avoir fait assassiner les conseillers du dauphin, obtint la ratification des décisions des états.

On comprend, en présence de pareils excès, que le roi, redevenu le maître à la mort d'Étienne Marcel, se soit efforcé de diminuer l'importance des États généraux. C'est dans ce but que Charles V créa une assemblée de notables dont les membres, choisis dans la haute noblesse, le clergé supérieur et la magistrature, étaient directement nommés par le roi. De 1614 à 1789, ces assemblées de notables se substituèrent complètement aux anciens états, dont les rois craignaient l'opposition. C'est une assemblée des notables qui fut convoquée à Cognac, en 1526, par le roi François Ier, après le désastreux traité de Madrid ; elle refusa d'accepter la séparation de la Bourgogne de la France. C'est une assemblée des notables qui, l'an suivant, vota deux millions d'écus d'or pour la rançon des fils du roi internés en Espagne......

En 1614 eut lieu la dernière réunion des États généraux avant la Révolution de 1789. La régente Marie de Médicis ne parvenait pas à satisfaire la cupidité des princes ; une guerre civile avait éclaté en France : Marie convoqua les états. L'assemblée s'ouvrit à Paris, le 14 octobre 1614. Les trois ordres ne parvinrent pas à s'entendre ; les nobles refusèrent de délibérer en commun avec le tiers état. « C'est grande insolence, disait le président de la noblesse, le baron de Senecé, de vouloir établir quelque sorte d'égalité entre le tiers et la noblesse, car il y a entre eux et nous autant de différence comme entre le maître et le valet. »

La bourgeoisie, justement froissée, répondait :

> O noblesse, ô clergé, les aînés de la France !
> Puisque l'honneur des rois si mal vous défendez,
> Puisque le tiers état en ce point vous devance,
> Il faut que vos *cadets* deviennent vos aînés.

L'orateur du clergé était l'évêque de Luçon, qui devait jouer un rôle important dans notre histoire : Armand Duplessis de Richelieu.

Tandis que les nobles demandaient la suppression de l'hérédité des offices, qui constituait pour le tiers une noblesse de robe, tandis que le clergé demandait l'introduction de toutes les décisions des conciles, le tiers demandait la réduction des pensions payées aux nobles et la condamnation de certains brefs du pape.

On fut obligé de dissoudre l'assemblée : la salle fut fermée sous prétexte qu'on en avait besoin pour donner un ballet.

Nous arrivons à l'année 1787. Les finances du peuple étaient épuisées, la misère était partout. Le peuple était pressuré d'impôts et le déficit augmentait sans cesse. Dans la ville et dans les campagnes, un murmure, confus d'abord, et qui s'accentuait de jour en jour, accusait les privilèges et les abus. Louis XVI réunit les notables le 22 février 1787. Ils étaient 144 membres « dont 27 étaient censés représenter le tiers état ; en réalité, il n'y avait que six ou sept roturiers. »

Depuis la brusque clôture des états de 1614, les Notables avaient été réunis plusieurs fois et particulièrement en 1626 (aux Tuileries, à Paris), afin de donner aux projets de Richelieu l'appui de la nation ; mais jamais ils n'avaient eu d'aussi graves questions à résoudre. Le ministre Calonne demandait simplement qu'on examinât ses comptes ; les notables voulaient avant tout discuter la répartition des impôts. Le roi, prenant le parti de son ministre, enjoignit aux notables de délibérer sur la forme et non sur le fond de l'impôt. Vous connaissez le pamphlet qui eut à cette époque une grande vogue. Un cuisinier s'adresse à ses poulets : « A quelle sauce voulez-vous qu'on vous mange ? — Mais nous ne voulons pas qu'on nous mange. — Vous changez l'état de la question, on vous demande à quelle sauce vous voulez être mangés. » Calonne dut quitter le ministère.

On pressentait que l'action des notables serait insuffisante, et déjà on prononçait les mots États généraux et Assemblée nationale ; les notables furent convoqués une dernière fois, le 5 octobre 1788, afin de décider si dans les états qu'on allait tenir dans quel-

ques mois, les députés du tiers seraient en même nombre que les députés du clergé et de la noblesse, ou bien s'ils auraient double représentation, c'est-à-dire s'ils auraient autant de membres que la noblesse et le clergé réunis. L'assemblée des notables s'opposa à la double représentation du tiers. Mais le ministre Necker, passant outre, autorisa cette double représentation. On peut se demander à quoi servait alors de réunir les notables ! Les États généraux furent convoqués pour le 1er mai 1789.

Voici comment on procédait d'ordinaire : aussitôt que les députés étaient réunis dans le lieu qui avait été assigné, ils s'assemblaient dans leurs bureaux ; chaque ordre nommait séparément son président, ses greffiers et ses évangélistes (assesseurs des greffiers). Le président du tiers état était d'ordinaire le prévôt des marchands de Paris. Le roi ouvrait la première séance, prononçait un discours, puis donnait la parole au chancelier, grand officier de la couronne chargé du sceau royal, chef de tous les conseils, président de toutes les cours de justice. Les insignes de ce grand dignitaire étaient la *simarre* (longue robe) violette ; le bonnet de toile d'or bordée d'hermine, qu'on appelait *mortier*. Après que le chancelier a exposé le motif de la réunion des états, les orateurs de chaque ordre prennent la parole. L'orateur du clergé parle le premier ; puis vient celui de la noblesse et enfin l'orateur du tiers. Pendant que ce dernier fait sa harangue, le tiers se tient debout et tête nue, tandis que les nobles et les prêtres restent assis et couverts pendant les discours de leurs orateurs. Nous allons dire comment ces questions d'étiquette se modifièrent bientôt.

L'étiquette, réglée d'avance, avait maintenu dans les costumes l'originalité qu'on voulait maintenir entre les trois ordres. Voici quels étaient les costumes obligatoires des députés :

Clergé. — Les cardinaux en chape rouge, les archevêques et évêques en ruchet (surplis à manches étroites), camail (petit manteau placé sur le rochet), soutane violette et bonnet carré ; les abbés, doyens, chanoines, curés, en soutane, manteau long et bonnet carré.

Noblesse. — Tous les députés de l'ordre de la noblesse devaient porter le manteau d'étoffe noire de la saison, un parement d'étoffe d'or sur le manteau, la culotte noire, les bas blancs, la cravate de dentelle, le chapeau à plumes blanches, retroussé à la Henri IV.

Tiers etat. — Les députés portaient : habit, veste et culotte de drap noir, bas noirs, manteau court de soie, cravate de mousseline, chapeau retroussé des trois côtés, sans ganses ni boutons.

Quand les trois ordres se rendirent, le 4 mai 1789, à l'église Saint-Louis de Versailles, la foule accueillit par un silence glacial la noblesse et le clergé, et couvrit d'applaudissements les députés du tiers qui ouvraient le cortège royal. Le lendemain, 5 mai, eut lieu dans la salle des Menus, à Versailles, la séance royale. Cette salle avait été élevée dans l'avenue de Versailles pour l'assemblée des notables ; elle faisait partie de l'hôtel des Menus. On donnait le nom de *menus plaisirs* à certaines dépenses du roi qui avaient pour objet les cérémonies, les fêtes, les spectacles de la cour, etc. L'administration des menus plaisirs était dirigée par un intendant qu'on appelait intendant des menus, et le lieu où étaient les bureaux de cette administration s'appelait hôtel des Menus-Plaisirs. Sous Louis XV, l'hôtel des Menus était à Paris, rue Bergère ; cet hôtel est devenu le Conservatoire de musique et de déclamation.

La séance s'ouvrit donc le 5 mai. Le roi était sur son trône, entouré de la reine, des ministres, des princes du sang ; sur les degrés se tenait la cour. On remarquait toutefois l'absence du duc d'Orléans, qui avait pris place parmi les députés. Ce même duc d'Orléans, qui était le chef de l'opposition contre la cour et qui avait été l'un des premiers à réclamer la convocation des états, s'était prononcé dans le sens des idées nouvelles.

A la droite du trône, dans la salle, se trouvait le clergé, comptant 291 membres ; à gauche, était la noblesse, comprenant 270 membres. Au fond, sur des sièges inférieurs, est assis le tiers état, composé de 584 membres ; malgré l'opposition de l'assemblée des notables, le roi avait accepté, sur l'avis de Necker, la double représentation du tiers.

Dans ce groupe nombreux qui représente le peuple de France, nous distinguons quelques figures qui ne tarderont pas à devenir célèbres. Voici Mirabeau, dont la tête énorme, fortement marquée de la petite vérole, est ombragée d'une épaisse chevelure ; voici Sieyès, qui a proclamé le premier que le tiers état devait être tout ; voici Bailly, le savant et honnête astronome, qui devait payer de sa vie sa résistance à l'émeute ; voici Barrère, Pétion, Robespierre.....

Le roi se lève, et, d'une voix assurée, lit un admirable discours : « Tout ce qu'on peut attendre du plus tendre intérêt au bonheur public, dit-il, tout ce qu'on peut demander à un souverain, le premier ami de son peuple, vous pouvez, vous devez l'attendre de mes sentiments. »

Un incident caractéristique se produit. Le roi s'est assis et couvert. Le chancelier annonce que les députés du clergé et de la noblesse peuvent se couvrir ; immédiatement les députés du tiers mettent leurs chapeaux. Le roi, feignant d'être incommodé par la chaleur, ôte son chapeau ; toute l'assemblée se découvre.

Successivement le garde des sceaux, Barentin, et le ministre Necker prennent la parole : « Cherchez les bases solides sur lesquelles on peut fonder la prospérité du royaume, dit Necker, indiquez-les à votre souverain, et vous trouverez de sa part la plus généreuse assistance. » Après ces discours la séance royale est levée.

A suivre. A. DE VIGNOLLES.

PENDRAGON [1]

XVII

C'était le lendemain soir, dans la grande salle du palais d'Assur, le plus puissant des rois qui avaient régné sur Babylone et Ninive.

Cette salle était de forme ovale comme un théâtre. D'une extrémité à l'autre était dressée la table du roi et de ses principaux officiers.

Alexandre était couché sur un lit d'une magnificence extraordinaire et n'avait pour compagnon que son ami Héphestion. Tous les convives étaient couchés trois par trois sur les autres lits, suivant l'usage. Un seul lit était vide : c'est celui qui avait été placé en face d'Alexandre de l'autre côté de la table.

Des centaines de flambeaux éclairaient la salle et leur lumière était réfléchie par des cristaux innombrables et par l'or étincelant des coupes. Quant au festin, il était, par l'abondance et la recherche des mets, digne d'Alexandre et digne de Babylone.



Il lui donna un coup de pied terrible. (P. 271, col. 1)

On y voyait tout ce que la terre, l'air et la mer peuvent fournir de viandes, de gibiers exquis et de poissons recherchés pour le service de l'homme; on y buvait les vins les plus exquis, à commencer par le vulgaire hypocras et par le vin de Samos qui a le goût et le parfum du miel, et à finir par ce vin merveilleux qu'on récolte sur les coteaux de Persépolis et qu'on réserve tout entier pour la bouche sacrée des descendants de Cyrus.

Déjà même on avait à moitié dîné, beaucoup d'amphores étaient vides et l'on commençait à parler très haut, lorsque l'un des convives (c'était, je crois, Perdiccas) s'avisa de demander tout haut à son voisin Lysimaque :

« Où donc est le Gaulois ? sa place est vide. »

Il montrait le lit placé en face d'Alexandre. Celui-ci l'entendit et dit :

« Il est sans doute auprès de la princesse. Leur mariage est fixé à demain.

— Vous y avez consenti? » demanda le gros Perdiccas avec étonnement.

Alexandre répliqua :

« Le vieil Amalec le voulait, Drangiane aussi. J'ai donné ma parole.

— Ah ! ah ! reprit Perdiccas. Vous l'aviez donnée aussi à ce pauvre Héphestion, je crois ?

— A condition qu'Amalec y consentirait, reprit Alexandre. Mais Amalec, bien loin de consentir, a pris les armes, et si je n'étais pas arrivé fort à propos, Héphestion serait encore son prisonnier... Enfin Pendragon est mon ami. Je veux qu'on le sache et qu'on le traite comme tel. »

Cette réponse coupa un instant la parole aux courtisans qui tous enviaient la fortune subite du Gaulois ; mais le vindicatif Héphestion souffla à demi-voix dans l'oreille d'Alexandre :

« Sais-tu la prédiction du devin Anaxandre ?

— Qu'est-ce donc ? » demanda le roi qui était très superstitieux.

Alors Héphestion se fit prier pour dire son secret.

« Je crains, reprit-il, si je parle, que tu n'attribues mes paroles à un désir de vengeance...

— ... Dont il est incapable, » dit tout bas Perdiccas à Lysimaque qui éclata de rire à son tour, car il n'aimait pas plus Héphestion que le Gaulois. »

Mais Alexandre insista.

« Eh bien! reprit Héphestion, pour que tu ne croies pas que j'ai inventé cette histoire pour perdre un ennemi, interroge toi-même Anaxandre. »

On envoya chercher le devin qui dînait dans une taverne à trente pas du palais d'Assur avec quelques-uns de ses amis.

Averti que le roi voulait lui parler pour affaire d'importance, il entra d'un pas lent et majestueux et attendit en silence la question du roi.

« Parle, dit Alexandre, raconte-nous la prédiction que tu as faite sur Pendragon. »

Anaxandre échangea un rapide coup d'œil avec Héphestion. Sans doute ils étaient tous deux d'accord.

Puis, se tournant vers le roi :

« Seigneur, dit-il, voici le fait. Mais vous savez comme moi que les oracles sont souvent trompeurs, bien que souvent aussi les dieux nous avertis-

1. Suite. — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 188, 203, 219, 235 et 252.

sent par ce moyen du danger qui nous menace...

— Va toujours, reprit Alexandre impatienté, c'est à toi de parler et à moi de savoir ce que je dois croire.

— Seigneur, Héphestion est venu me trouver ce matin suivant sa coutume, car il ne néglige guère de s'informer si les dieux vous sont favorables ou s'il faut les apaiser par quelques sacrifices. Voici donc ce qu'il avait vu en songe :

« Un bélier et un bouc. Le bélier était le plus beau d'un troupeau immense et qui semblait à Héphestion couvrir toute l'Asie. Il était couronné de fleurs comme vous l'êtes vous-même en ce moment pour le festin. Et je ne sais comment tout à coup il a cru voir ce bélier prendre votre figure, et c'était vraiment vous!...

— Ah! ah! dit Alexandre, voilà qui est particulier. Continue. Qu'est-ce que c'était que le bouc? Quelque chose de fort extraordinaire aussi, je pense?»

Le devin reprit :

« Le bouc, toujours au dire d'Héphestion, suivait le bélier un peu en arrière et comme s'il avait eu contre son compagnon quelque dessein sinistre. Au moment où l'autre s'y attendait le moins, le bouc l'a frappé par derrière et fait tomber dans un précipice qui se trouvait là tout près, et la couronne de fleurs du bélier a disparu pendant que le bouc était couronné tout à coup d'une couronne de diamants comme un roi.



Pendragon saisit la table royale. (P. 271, col. 1.)

— Et, demanda le roi, frappé de ce présage, qu'était-ce que ce bouc? »

Le devin répondit :

« Je ne sais. C'est à Héphestion de parler. »

Celui-ci, interrogé à son tour, répliqua que le bouc couronné et assassin du bélier avait pris tout à coup la figure de Pendragon, et qu'Anaxandre lui-même regardait ce prodige funeste comme un avertissement des dieux qui voyaient Alexandre menacé d'un sort funeste et voulaient l'en préserver.

Le roi réfléchit un instant, puis il donna l'ordre d'appeler Pendragon qui était alors enfermé dans le temple de Baal.

Le Gaulois ne tarda pas à paraître dans la grande salle du palais d'Assur.

Tout le monde attendait en silence quelles paroles échangeraient ces deux hommes, dont l'un était le plus puissant roi et le plus terrible conquérant du monde connu. L'autre, sans être roi, avait dans les yeux, dans les gestes, dans la démarche et dans le cœur, de quoi inspirer le respect à tous. Il s'avança sans empressement ni lenteur affectée et dit :

« Tu m'as demandé, roi, que me veux-tu? »

Le Macédonien répliqua :

« Mets-toi sur ce lit, en face de moi, Pendragon. Toi, Médios, remplis sa coupe. »

Le silence de tous les assistants était si profond qu'on aurait entendu voler les mouches.

Pendragon vida deux fois sa coupe et la replaça sur la table. Alors le roi continua, en le regardant fixement dans les yeux :

« On m'avertit que tu veux m'assassiner, Gaulois, est-ce vrai ? »

L'autre soutint ce regard avec une inaltérable tranquillité.

« Ce n'est pas la première fois qu'on te donne cet avis, dit-il, et je vois près de toi celui qui me rend ce service... »

Il montrait du doigt Héphestion.

« Mais, reprit Alexandre, n'as-tu rien à dire pour te justifier ? »

Pendragon se leva brusquement :

« Ai-je la figure d'un traître ou d'un assassin, fils de Philippe ? s'écria-t-il. Est-ce à l'accusé de prouver qu'il est innocent, où bien à l'accusateur de prouver qu'il est coupable ?... Et si ce misérable... »

Il montrait toujours Héphestion, mais le roi l'interrompit :

« Ce n'est pas lui qui t'accuse, dit-il, c'est la voix des dieux immortels...

— Ou celle de son complice Anaxandre qu'il achète et fait parler pour les dieux et pour lui ! O roi ! est-ce ainsi que tu aimes tes amis et que tu as confiance en eux ?... Au reste, ajouta-t-il fièrement, je ne suis pas ton sujet, fils de Philippe, mais ton ami et ton allié, tu me l'as dit toi-même. Si tu te défies de moi, séparons-nous. La terre est assez grande pour toi et pour moi. »

Le roi vit le danger. Intrépide, généreux et magnanime comme il était lui-même, il ne pouvait faire au Gaulois un crime de sa fierté.

« Tu as raison, dit-il en feignant de rire, la terre est assez grande pour toi et pour moi, — mais non l'Asie. Jusqu'ici tu as été mon ami ; sois-le encore et toujours, Pendragon, et séparons-nous... L'orient est à moi ; retourne à l'occident. »

Les officiers d'Alexandre éclatèrent de rire, croyant que leur maître avait voulu se moquer du Barbare, mais Pendragon répliqua :

« Roi, j'accepte ton amitié... »

Et comme les convives continuaient de rire avec affectation, il reprit :

« ... Car je la crois sincère...

— En douterais-tu ? demanda le Macédonien, qui déjà, ayant trop bu, suivant sa coutume, commençait à s'échauffer.

— Je n'en doute pas, répliqua Pendragon, mais ces gens qui t'environnent et qui te flattent voudraient m'en faire douter. »

Il y eut un long murmure.

Pendragon continua :

« Quant au chemin que je vais prendre, qu'il soit à l'orient ou à l'occident, je n'en dois rendre compte à personne... Et si quelqu'un essayait de barrer le passage !... »

Il ne dit pas un mot de plus, mais d'un geste il fit voir que ce malheureux quelqu'un serait envoyé du premier coup dans le royaume de Pluton.

« Oh ! oh ! mon coq gaulois, dit Alexandre irrité, tu chantes bien haut ! Oublies-tu qu'il y a trois semaines tu es venu dans mon camp, ne possédant rien que les armes et ton cheval, et qu'il n'a tenu qu'à toi, aujourd'hui même, de recevoir de ma main le gouvernement d'un de ces royaumes...

— ... Que nous avons conquis ensemble, toi et moi, dans la bataille d'Arbelles, répliqua Pendragon ; car ce jour-là, si je n'avais sauvé Parménion et la moitié de l'armée, qui sait si tu serais maître de l'empire ou si tu serais couché là-bas dans la plaine avec tant d'autres vaillants qui ont péri ? »

Alexandre rougit de colère.

Un de ses voisins, Perdiccas, s'écria, pensant faire sa cour au roi :

« Quelle insolence ! »

Héphestion se pencha vers l'oreille de son maître, lui dit quelques mots à voix basse, et sur un signe d'Alexandre sortit pour donner des ordres. Je pense qu'il s'agissait de fermer les portes du palais et de faire Pendragon prisonnier.

Tous les yeux étaient tournés sur lui. Il n'avait que des ennemis ou des envieux dans la salle. Une centaine de gardes étaient rangés derrière les convives, debout, appuyés sur leurs longues piques et n'attendant qu'un signal du maître pour frapper.

Le Gaulois, lui, n'avait que son cimeterre ; mais pour l'audace, le sang-froid et le mépris de la mort, personne ne le surpassera jamais. Il vit le signe d'Alexandre ; il devina les ordres qu'allait porter Héphestion.

« Roi, dit-il, on m'attend. Reçois mes adieux.

— Reste avec nous ce soir, répondit Alexandre.

— Impossible. On m'attend !

— Ah ! ah ! cria Perdiccas.

— Oh ! oh ! » ajouta son voisin Lysimaque.

Et tous les autres se mirent à rire comme s'il avait dit quelque chose de très plaisant.

Mais Alexandre ne riait pas.

« Où vas-tu ? demanda-t-il.

— Dans le temple de Baal.

— Tu vas rejoindre Amalec ?

— Oui.

— Reste ici. Tu vas le voir paraître avec sa fille. »

Pendragon dit :

« Il ne viendra pas !

— Et, continua le roi, tu assisteras demain au mariage d'Héphestion et de Drangiane. »

A ces mots le Gaulois s'écria :

« Fils de Philippe, plutôt que de voir un pareil mariage, j'abattrais la tête d'Héphestion à mes pieds, et je la ferais accrocher sur une tour du temple de Baal. »

Alexandre, à son tour, déjà échauffé par le vin et par la colère, se leva du lit où il était couché, saisit le javelot d'un garde qui était debout derrière lui, et le lança sur Pendragon.

Mais l'autre avait prévu le geste. Des deux mains il saisit la table royale sur laquelle étaient les plats, les assiettes, les coupes et les amphores, il la sou-

leva brusquement, s'en fit un bouclier où vint se planter le javelot, et la renversa tout entière sur les autres convives.

Un immense cri s'éleva dans la salle. Le roi et ses amis étaient couverts des débris du festin. Les sauces et les vins dégouttaient sur les vêtements et sur les barbes; les flambeaux étaient renversés; quelques-uns étaient éteints.

Alexandre s'écria :

« Fermez les portes du palais et tuez ce Barbare ! »

Mais Pendragon était sur ses gardes. Il tira son cimeterre et répliqua :

« Mes amis les Bulls, à moi ! »

Au même instant les quatre frères Bulls, qu'il avait, sans le dire à personne (et par mon conseil), placés par précaution à la porte de la salle, entrèrent en même temps, armés de longues piques et se frayèrent dans la foule des gardes un large chemin jusqu'à Pendragon. Puis ils sortirent tous les cinq en culbutant tout ce qui s'opposait à leur passage et malgré les ordres d'Alexandre, qui, du haut de sa fenêtre, menaçait de mort le concierge s'il ouvrait la porte.

Heureusement l'aîné des Bulls entra dans le pavillon du pauvre concierge qui se cachait de son mieux, ne sachant à quel maître obéir et se voyant menacé de mort de tous les côtés.

« La clef? » demanda Bull.

L'autre hésitait à répondre. Un coup de pied terrible et qui a dû rendre ce pauvre concierge boiteux pour la vie lui rendit la parole.

« Hélas ! s'écria-t-il. Hélas ! A droite, dans le coin de la porte. »

Bull aîné prit la clef, ouvrit la porte et sortit avec ses frères et Pendragon. Alexandre, embarrassé de sa robe médique qui lui servait pour le festin mais non pour le combat, ne jugea pas à propos de les poursuivre. La nuit était déjà très avancée.

Il se contenta de donner ordre qu'on fît bonne garde autour du temple de Baal, dont la grande porte s'ouvrait sur la même place que celle du palais d'Assur et en face. C'est là que le Gaulois s'était réfugié avec ses compagnons, et il commanda de préparer l'assaut pour le lendemain.

C'est le moment de dire ce qu'avaient fait pendant ce temps-là les amis de Pendragon et ce que j'avais fait en particulier, moi qui écris cette histoire.

Mais pour cela il faut revenir à ce qui s'était passé la veille.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LE SCORPION OCCITANIEN

Transportons-nous sur le littoral de la Méditerranée, aux environs de Montpellier, de Marseille, de Nîmes ou de Perpignan, dans un de ces terrains sablonneux si favorables à la culture du pin.

Soulevons avec précaution les pierres ombragées, nous ne tarderons pas à rencontrer au gîte le solitaire grincheux que nous sommes venus déranger pour la satisfaction de notre curiosité et non pas du tout pour l'attrait de sa personne.

C'est le fameux Scorpion occitanien (*Scorpio occitaneus*), ainsi baptisé de l'ancien nom du Languedoc, sa patrie. Au premier abord, on trouve à cet étrange petit animal quelque ressemblance avec un crustacé. Il n'est ni bien gros ni bien grand, 5 à 6 centimètres de longueur seulement; mais l'exiguïté de la taille n'empêche pas la méchanceté, au contraire.

A peine l'avons-nous débusqué qu'il flaire un ennemi : il se soulève sur ses pattes, il dresse ses pinces d'un air querelleur et, relevant brusquement, jusque par-dessus sa tête, sa queue armée d'un aiguillon redoutable, il la projette à gauche, à droite, en avant, fouettant l'air avec une vigueur et une rage inconcevables. Et pourtant, que lui avons-nous fait? Nulle offense.

Ayons bien soin de ne pas nous laisser toucher par cette queue perfide : elle blesse et tue.

La piqûre du Scorpion occitanien, bien autrement douloureuse que celle du Scorpion européen, est extrêmement dangereuse pour l'homme. La petite plaie qu'elle occasionne gonfle, rougit, puis noircit, se tuméfie. Le membre piqué se couvre de pustules de mauvais augure, s'engourdit et finit par s'immobiliser. Bientôt la fièvre survient, accompagnée de frissons, de mouvements convulsifs, de vomissements et de syncopes prolongées. La durée du malaise est plus ou moins longue, suivant la constitution des individus piqués. L'issue a même quelquefois été fatale.

Est-ce donc la seule piqûre du petit dard acéré qui cause tous ces désordres? Non; car la mort peut survenir sans son concours.

Ceci demande quelques explications.

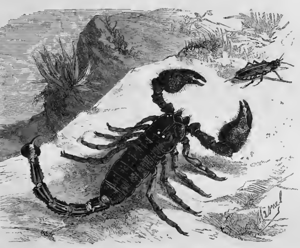
Le Scorpion qui appartient, comme l'on sait, à la famille des Arachnides pédipalpes, est un animal bizarrement conformé. Le thorax, épais et lourd, se termine à la partie antérieure par deux fortes pinces ayant de l'analogie avec celles des crabes, et à la partie postérieure par une longue queue qui n'est en réalité que l'abdomen rétréci, puisque le tube intestinal la parcourt dans presque toute son étendue.

Cette queue est formée de six anneaux dont le dernier, muni d'un aiguillon, est l'officine où s'élabore un poison subtil.

Dès que le Scorpion est agité par la colère, l'épouvante ou la voracité, une gouttelette de liquide apparaît à la pointe de l'aiguillon. C'est le venin que cet empoisonneur tient constamment tout prêt pour l'inoculer à tort et à travers, car il est toujours sur la défensive. Toute petite proie piquée meurt au moment même où le poison pénètre dans la plaie. Mais, si d'une façon quelconque l'inoculation est arrêtée, la blessure n'est plus mortelle.

Voici, à l'appui de ce fait, le récit d'un petit drame intime dont fut témoin le docteur Jousset de Bellenne. Il gardait en captivité un gros *Scorpio occitaneus* qu'il

nourrissait de mouches, et, un jour, il lui apporta une belle araignée de jardin dans la gracieuse intention de varier son menu. Le Scorpion se jeta sur l'épeïre et la piqua si furieusement qu'une gouttelette de sang qui jaillit de la blessure prévint l'inoculation du venin. Ne pouvant vaincre la force que par la ruse, l'araignée fit la morte et saisit un moment favorable pour enfoncer ses mandibules dans l'articulation d'une des pinces qui la retenaient. La douleur fut telle, que le Scorpion lâcha prise; mais, saisissant de nouveau l'araignée, il la piqua avec plus de circonspection, et cette fois ne manqua pas son coup. Quelques instants après, le vainqueur gisait à côté de sa victime, étendu sur le flanc, les pinces immobiles, la queue lamentablement allongée, les pattes piteusement ramassées sous le thorax. A cet état de prostration succéda une violente attaque de nerfs qui dura une partie de la nuit. L'empoisonneur était empoisonné à son tour, mais seulement d'une façon temporaire; le lendemain matin il avait repris ses sens et déjeuna comme à l'ordinaire d'une pacifique mouche.



Scorpion occitanien. (P. 271, col. 1.)

Le savant que nous avons déjà cité et qui a tiré le Scorpion occitanien de l'obscurité à la suite d'une série de curieuses expériences, fit impunément piquer des mouches et des araignées par de gros Scorpions après avoir bouché soigneusement l'orifice de l'aiguillon avec un vernis. Il tua au contraire très rapidement des insectes, des grenouilles et même des chiens, en leur inoculant, à la pointe du scalpel, du venin emprunté à l'animal. Bien plus! les petites glandes qui sécrètent le venin sont de véritables fioles qui en conservent toutes les vertus, ou plutôt tous les vices, même après la mort de l'animal. Si bien que, comme le fait remarquer M. Jousset de Bellenne, le Scorpion occitanien fait mentir le dicton: « Morte la bête, mort le venin. »

Le dard du Scorpion est inoffensif par lui-même; c'est, comme la dent du serpent, comme la flèche du sauvage, l'outil destiné à verser le poison dans la blessure qu'il fait.

Mais, me direz-vous, comment une seule goutte de ce sang peut-elle amener des accidents graves chez l'homme et occasionner la mort de tant d'animaux?

C'est justement là le nœud de la question qu'a tranché si heureusement le docteur Jousset de Bellenne. Le venin du Scorpion occitanien n'a d'action que sur ses globules du sang, mais son action est toute puissante; il les altère rapidement en les agglutinant de sorte qu'ils forment des masses solides qui obstruent les vaisseaux sanguins, et l'arrêt de la circulation amène infailliblement les troubles les plus sérieux, et parfois la mort. C'est ainsi que de petites causes ont souvent de grands effets.

Le Scorpion occitanien n'a donc point tort de se cacher avec tant de soin, car c'est un vilain animal. Il fuit la lumière et se tient tout le jour dans son étroite bauge, véritable charnier rempli de débris de pattes, de corselets d'insectes, d'ailes et d'élytres, restes des nombreuses victimes de sa voracité; il ne sort qu'à la nuit tombante pour aller à la chasse.

Le Scorpion occitanien détruit et ne crée rien, il ne travaille que pour lui-même, et seulement quand il y est contraint et forcé. Le logis qu'il occupe n'est pas toujours son œuvre : s'il ne trouve pas sous la pierre qu'il a choisie de cavité toute prête à le recevoir, il se fait, à la mesure de son corps, une galerie qu'il foule, qu'il tapisse d'une matière soyeuse à la manière de certaines Mygales. C'est dans ce gîte qu'il digère sans remords ses victimes et que, repu et non assouvi, il se tient tassé dans la position la plus abandonnée, les pinces étendues, la queue reposant sur le sable, courbée tantôt à droite, tantôt à gauche.

Mauvais voisin, mauvais époux et mauvais père, on ne le trouve jamais qu'en compagnie de la vieille défroque qu'il a quittée à sa dernière mue. Hostile au genre humain, à toute l'espèce animale, le Scorpion occitanien est sans cesse en guerre même avec ses semblables

Le plus grand ennemi du méchant, n'est-ce pas le méchant?

Mme Gustave Demoulin.



Daniel ne put achever. (P. 274, col. 2.)

LES DEUX MOUSSES[1]

V

Une méprise.

La meilleure chambre de l'hôtel des Trois-Perroquets, le «meilleur hôtel de Cette», ne différait des autres appartements de cette hospitalière demeure que par le luxe de son ameublement. Elle contenait deux lits de bois garnis de paillasses, tandis que les autres renfermaient d'habitude un nombre plus ou moins grand de paillasses, mais sans l'ombre de bois de lit. Elle possédait deux chaises de paille, plus une table hors de service, dont une des jambes brisée n'était maintenue qu'au moyen d'un ingénieux réseau de ficelles, et enfin, comble du confortable, une commode à tiroirs. De mémoire d'homme, ce meuble fastueux n'avait jamais servi à aucun des occupants de la chambre, pauvres matelots qui portaient tout leur avoir sur leur dos ou le laissaient enfermé dans un mouchoir.

Dominique Martigues ne se fit pas faute de faire apprécier à son compagnon la somptuosité de leur installation, lorsque, après un bon repas copieusement arrosé du fameux rivesaltes de Mme Ginestous, les deux voyageurs vinrent prendre possession de l'appartement du premier étage.

Cette fois, Daniel dormit avec plus de calme. Les joyeux incidents de la journée avaient un peu effacé les tristes souvenirs, et il se réveilla, le lendemain, le corps et l'esprit reposés. Le soleil, déjà haut sur l'horizon, laisait danser ses rayons dans la chambre, dont l'aspect sordide et sale frappa le jeune homme plus que la veille. Aussi fut-il vite debout, et, ouvrant la fenêtre, il s'y accouda et se mit à contempler l'intéressante activité du port qui se déroulait sous ses yeux. Il examinait curieusement les beaux navires, aux coques reluisantes, aux fines mâtures élégamment gréées, pressés bord à bord dans le vaste bassin. Quel était celui qui allait l'emmener à travers l'inconnu, vers l'avenir, vers la fortune? Il se voyait déjà parti, voguant sur la mer bleue, et oubliait la promesse faite à Bastien Moreau. Mais cette pensée lui revint à l'esprit. Il fallait, avant de jouir de sa liberté, accomplir la mission sacrée.

Déjà impatient, pressé de commencer ses recherches, Daniel se retourna vers l'intérieur de la chambre. Dominique faisait décidément grasse matinée; le soleil frappant son visage semblait alourdir son sommeil, et ses ronflements retentissaient sonores et continus.

« Dominique ! » cria Daniel.

Rien ne bougea.

Le jeune homme prit une des deux chaises et la jeta bruyamment par terre. Ce procédé délicat eut non seulement pour premier résultat d'amener la séparation du dos de la chaise et des montants, mais aussi de réveiller en sursant l'obstiné dormeur, qui se dressa sur son séant en murmurant quelques imprécations; cependant, à la vue de Daniel, il reprit plus aimablement :

« Eh bien, pctiot, on s'impatiente donc? On y va, on y va. Voilà le précepteur de monsieur !

— C'est qu'il me tarde de partir, dit le jeune homme.

1. Suite. — Voy. pages 241 et 257.

— Tu t'es donc déjà entendu avec le capitaine? s'écria le matelot en ricanant. Peste! on voit que tu es pressé de travailler.

— Mais non, dit Daniel avec humeur. Tu sais bien qu'il me tarde d'en finir avec l'affaire de Bastien Moreau.

— Ah! c'est autre chose. Dans ce cas, je suis à toi. »

Et, sautant de son lit, le matelot se dirigea vers un coin de la chambre, prit une cruche pleine d'eau, et, la levant brusquement en l'air, il en renversa sur sa tête le contenu qui s'étala ensuite en une large mare sur le parquet. Après avoir renillé plusieurs fois bruyamment et secoué sa chevelure rousse, comme un épagneul sortant de l'eau, il prit un linge et se frotta vigoureusement.

« Voilà qui est fait, dit-il à Daniel. Il n'y a rien comme une cruche d'eau pour vous remettre le cerveau à l'endroit, surtout le lendemain d'un aussi bon dîner.

— Et cette mare d'eau par terre? demanda le jeune homme, quelque peu étonné de ce sans-gêne.

— Ne t'en inquiète pas. C'est l'habitude de la maison; l'eau va toujours à la rivière, elle trouvera bien son chemin. Maintenant, allons voir notre aimable hôtesse; elle seule est capable de nous renseigner sur la demeure de Mme Moreau. »

Plantant sur ses cheveux ruisselants sa calotte de fourrure, le matelot sortit de la chambre.

Mme Ginestous accueillit ses hôtes avec son plus aimable sourire. Comme la veille, elle trônait derrière son comptoir de zinc, et, comparant la corpulence de la noble dame à l'exiguïté de la place qui lui était réservée, Daniel se demanda sérieusement si la pauvre hôtelière n'était pas scellée à perpétuité dans son fauteuil présidentiel.

Aux premiers mots de Dominique, Mme Ginestous essaya de lever en l'air ses bras trop gros et trop courts pour un semblable effort, puis elle s'écria d'une voix flûtée :

« Si je connais Mme Moreau? Depuis trente ans que je tiens l'hôtel des Trois-Perroquets...

— Le plus beau du port, interrompit courtoisement Martigues.

— Comme vous dites, reprit l'hôtelière ; depuis trente ans que je suis à Cette, pouvez-vous croire que je n'en connaisse pas tous les habitants? Cette pauvre Mme Moreau... »

Daniel, craignant que la grosse femme ne fît devant son compagnon le récit des malheurs de la veuve de Bastien, l'interrompit à son tour.

« Où demeure Mme Moreau ? dit-il.

— Rue du Canal, numéro 20, répondit l'hôtesse froidement.

— Merci, madame, reprit le jeune homme; ce renseignement me suffit. »

Il sortit en toute hâte de l'hôtel, suivi de Dominique qui lui murmura à l'oreille :

« Tu as fait de la peine à la mère Ginestous; tu as eu tort, on peut toujours avoir besoin d'elle. »

Arrivés rue du Canal, les deux compagnons s'arrêtèrent devant le numéro 20, dont le rez-de-chaussée était occupé par une boutique de modeste apparence. Une longue enseigne, surmontant la devanture, portait en grosses lettres ces mots :

MOREAU.

ÉPICERIE. DENRÉES COLONIALES.

Des bocaux de toute dimension renfermant des sucreries, des pots de confitures rangés derrière la vitrine, des tonneaux ouverts et laissant apparaître des trésors de pruneaux, de pommes tapées et de légumes secs, ainsi que des cordons de brosses, de plumeaux, de balais et de paquets de chandelles accrochés en panoplie autour de la porte, rendaient ce renseignement inutile pour un connaisseur.

Ce n'est pas sans une profonde émotion que Daniel franchit le seuil du magasin. Il se trouva en présence d'un garçon revêtu du tablier bleu, qui s'avança obséquieusement à sa rencontre avec le « Que désire monsieur? » traditionnel.

« Je désirerais parler à Mme Moreau, dit Daniel d'une voix mal assurée.

— La voici précisément, » répondit le garçon, montrant une vieille petite dame maigre, au long nez garni de lunettes, qui sortait de l'arrière-boutique.

Le jeune homme s'avança vers elle et la salua respectueusement.

« Je vous prierai, madame, dit-il, de m'accorder un instant d'entretien.

— Qu'avez-vous à me dire? répondit sèchement la dame. Vous pouvez parler ici, rien ne nous dérange.

— Cependant, madame, reprit Daniel, ce que j'ai à vous apprendre est d'une telle gravité, que je ne sais si je puis.....

— Croyez-moi, intervint à son tour Dominique, vous ferez mieux de nous recevoir dans vos appartements. Une pareille nouvelle... »

Daniel l'arrêta d'un geste.

La pauvre Mme Moreau, très surprise et quelque peu inquiète, ne savait que résoudre. Le jeune Riva avait un air si humble, si honnête, si convaincu; mais, d'autre part, la figure de son compagnon semblait peu rassurante. Enfin l'épicière, se redressant, indiqua aux deux marins la porte de l'arrière-boutique : « Entrez, messieurs; je vous suis, » dit-elle. Et se tournant vers le garçon : « Vous veillerez, Georges, n'est-ce pas? » ajouta-t-elle.

« Maintenant, messieurs, expliquez-moi ce qui me vaut l'honneur de votre visite, demanda-t-elle une fois seule avec ses visiteurs.

— Mon Dieu, madame, dit Daniel, la mission dont je suis chargé est tellement pénible que je n'ose.

— Achevez, je vous en prie, dit l'épicière.

— Eh bien, madame, votre mari vient de mourir entre mes bras... »

Daniel ne put achever. Mme Moreau, perdant connaissance, s'était laissée tomber sur un fauteuil en s'écriant : « Auguste! » En vain les deux marins s'efforçaient de ranimer la pauvre épicière, lorsque des pas

précipités retentirent dans la boutique; la porte de la chambre s'ouvrit bruyamment et livra passage à un gros homme, dont la figure épaisse et bénigne était rougie par la colère. Il s'arrêta stupéfait à la vue des deux hommes, et d'une voix furieuse :

« Que faites-vous ici? » s'écria-t-il.

Avant que les marins fussent revenus de leur étonnement, Mme Moreau, tirée de sa léthargie par cette voix connue, se levait et se jetait dans les bras du gros homme.

« Mon mari! Auguste! » s'écria-t-elle.

« Filons, dit Dominique bas à son compagnon. Nous nous sommes trompés. Ça va se gâter. »

Daniel se confondait en excuses; mais l'épicier ne semblait guère vouloir les accepter; le garçon de boutique se tenait à la porte armé d'un balai. La situation devenait critique. L'attitude ferme de Dominique vint arrêter la tempête.

« Vous savez, bourgeois, dit-il, faut pas nous en vouloir, on s'est trompé; il paraît que votre femme n'est pas notre Mme Moreau. Donc agréez nos excuses, et laissez-nous partir ou je casse quelque chose dans la boutique. »

Cette menace calma subitement l'épicier irrité.

« Sortez, dit-il majestueusement, infâmes imposteurs, et que je ne vous revoie plus.

— Nous avons nos fournisseurs, » dit Dominique avec dignité, et, protégeant la retraite, il sortit précédé de Daniel.



Dominique entrait. (P. 279, col. 2.)

Le jeune homme était péniblement ému de cette mésaventure, qui excitait au contraire l'hilarité bruyante de son compagnon.

« Si tu n'avais pas été si pressé, disait le matelot, cela ne nous serait pas arrivé. Mme Ginestous allait nous raconter l'histoire de Mme Moreau l'épicière; nous aurions bien vu que ce n'était pas notre affaire. Retournons à l'hôtel, la bonne dame nous tirera peut-être d'embarras. »

Mme Ginestous accueillit froidement les deux amis; mais au récit de leur aventure sa colère se dissipa, et elle se mit à rire si bruyamment, que le comptoir fut ébranlé par les secousses qui agitaient la puissante hôtesse.

Quand le calme se fut rétabli, pensant que Daniel avait été suffisamment puni, Mme Ginestous lui adressa le plus gracieux sourire, et lui offrit de prendre un petit verre pour se remonter le moral, offre que Dominique accepta avec empressement

Pendant que les marins buvaient, l'hôtelière réfléchissait.

« Votre Mme Moreau est veuve, alors? demanda-t-elle.

— Oui, madame, répondit Daniel; du moins, elle l'est depuis peu de temps, puisque je suis chargé de lui annoncer la mort de son mari. Mais elle vivait seule avec sa fille depuis six ans, M. Moreau étant parti pour les colonies.

— Dans ce cas, je ne sais où vous la trouverez; je

ne connais à Cette aucune Mme Moreau répondant à votre signalement. « Ah! j'y suis maintenant; le mari n'était-il pas officier?

— Oui, madame.

— C'était un grand blond, bel homme, qui a mal tourné, qui est parti devant de l'argent à tout le monde et laissant sa femme dans la misère avec un enfant.

— M. Moreau, en effet, avait eu des difficultés, dit timidement le jeune homme.

— C'est cela, il avait enlevé la caisse du port. Eh bien, mon petit monsieur, il faut vous adresser à la Marine; on vous dira sans doute là ce qu'est devenue sa femme.

— Voilà une bonne idée, dit Dominique. Allons à l'Inscription, on nous y renseignera mieux que partout ailleurs. »

Les deux amis, devenus inséparables, se rendirent ensemble au bureau de l'Inscription maritime, où, après avoir attendu pendant deux heures, on les renvoya d'employé en employé jusqu'au caissier. Celui-ci, un bon vieillard à la mine souriante, fit raconter à Daniel en détail l'histoire du naufragé. Il écouta avec attention, et, quand le jeune homme eut fini, il lui serra chaleureusement la main en disant :

« Vous êtes un brave cœur, mon enfant, et je suis heureux de pouvoir vous être utile. Mme Moreau est venue, il y a trois mois, m'apporter elle-même l'argent que son malheureux mari avait emprunté à notre caisse. Je puis donc vous renseigner exactement. Elle n'habite pas Cette; elle s'est retirée avec sa fille dans une petite maison de campagne appartenant à M. Martin, son beau-frère, et située au village de Balaruc, à environ trois lieues de la ville. Elle y vit, à ce que l'on m'a dit, très retirée, et vous êtes sûr de la trouver chez elle. La pauvre femme aura bien de la peine quand elle apprendra la fatale nouvelle. Elle aimait, malgré tout, son pauvre mari, mon ancien camarade Bastien, plus malheureux que coupable, et à sa dernière visite elle m'avait exprimé son désir d'aller le rejoindre bientôt. »

Daniel prit note de l'adresse de Mme Moreau, et remercia l'obligeant caissier qui lui dit en le congédiant :

« Vous voulez être marin, n'est-ce pas, mon garçon? Si vous avez besoin de mes services un de ces jours, venez me trouver. Vous demanderez M. Devès, caissier principal. »

VI

Un perfide ami.

La journée était déjà fort avancée; aussi, malgré l'impatience de Daniel, son compagnon réussit-il à lui faire remettre au lendemain leur excursion à Balaruc. Le matelot ne dissimulait pas un certain dépit de voir la mission du jeune homme si proche de son terme.

« Je me demande, lui disait-il, qu'est-ce qui te presse tant. La pauvre femme sera bien assez malheureuse d'apprendre la triste nouvelle. Laisse-lui donc encore quelques jours de calme. Et puis, ne sommes-nous pas bien chez Mme Ginestous? Nous avons tout le temps de nous mettre à l'ordinaire du bord, profitons de cette bonne aubaine. Quand tu auras rendu l'argent qui te reste, si cette dame ne nous donne pas une bonne gratification pour toutes nos peines, il faudra nous embarquer sans plus tarder : car, pour ma part, je n'ai plus un sou dans ma bourse. Pourquoi ne garderais-tu pas cet argent? Le mineur ne te l'a-t-il pas formellement donné?

— Certes! dit le jeune garçon; mais j'ai promis à mon père de ne garder que le strict nécessaire pour mes dépenses et de donner le reste à Mme Moreau. Je ne manquerai pas à ma promesse. »

Toute insistance était inutile; aussi Dominique sembla-t-il en prendre gaiement son parti. Pour profiter du temps qui leur restait, il fit visiter à Daniel les principales curiosités de la ville, non sans s'arrêter souvent à quelque cabaret; puis ils rentrèrent à l'hôtel des Trois-Perroquets, où un dîner, non moins exquis que celui de la veille, les attendait dans l'élégant cabinet du fond.

Le lendemain matin, Daniel, suivi de son inséparable ami, sortit de l'hôtel de bonne heure, et s'étant procuré, sur les conseils de Mme Ginestous, une voiture chez un loueur des environs, se mit en route pour le village habité par Mme Moreau.

Balaruc est le Saint-Cloud des citadins de Cette; ses charmantes maisons de campagne s'étendent au milieu de riants jardins sur les bords de l'étang de Thau. La route qui y conduit serpente pittoresquement le long de la vaste lagune, ancien golfe de la Méditerranée, dont les eaux saumâtres ne sont séparées de la mer que par l'étroit cordon de plage du littoral.

Deux heures après leur départ de Cette, les voyageurs atteignaient les premières maisons de Balaruc. Daniel interrogea un passant, qui lui désigna, comme la demeure de Mme Moreau, un joli chalet voisin du lac. La voiture s'arrêta devant une grille élégante. Le jeune homme descendit précipitamment, et, apercevant une chaîne pendue près de l'entrée, il agita avec force la cloche pendue au pilier.

Dominique avait rejoint son compagnon, et examinait curieusement la maison à travers la grille.

« Voilà une cabane qui ferait bien mon affaire, dit-il comme conclusion de son examen. Je ne plains pas les gens qui l'habitent, et je suis bien sûr qu'ils n'ont guère besoin de *notre* argent. »

Cependant personne ne se montrait dans le jardin. Daniel sonna de nouveau.

« Il paraît, reprit Dominique, que tout le monde est encore couché. Toutes les fenêtres sont fermées. Les gens riches se lèvent tard.... Mais regarde, petit. Qu'est-ce que je vois donc là-haut? » Et il montrait du doigt le couronnement de la grille.

Le jeune homme leva la tête, et vit pendu aux barreaux un écriteau, sur lequel était écrit en grosses lettres : « Maison à louer, s'adresser chez Mme Fonblanc, buraliste, rue des Bains. »

« Ce n'est pas possible! s'écria-t-il ; nous nous sommes sans doute trompés.

— Eh bien, dit le matelot, allons chez Mme Foublanc; elle nous renseignera peut-être. »

Le bureau de tabac, qui était en même temps la poste, se trouvait dans le voisinage. La buraliste apprit à Daniel que la maison où il avait sonné avait été habitée en effet pendant plusieurs années par Mme Moreau, mais que cette dame était partie depuis quinze jours avec sa fille. Son beau-frère, qui était propriétaire de la maison, avait vendu celle-ci à un commerçant, qui se proposait de la mettre en location durant la saison des bains.

« Où habite maintenant Mme Moreau? demanda Daniel.

— Je l'ignore, dit la buraliste. Cependant cette dame en quittant le pays m'a recommandé de lui faire parvenir ses lettres à l'hôtel des Étrangers, à Cette. Je lui ai même adressé, il y a dix jours déjà, une lettre portant le timbre de Melbourne, et qui avait dû s'égarer en route : car elle était couverte des estampilles des divers bureaux qui l'avaient transmise. »



Il plongea la main dans le tiroir. (P. 279, col. 2.)

Daniel ne prêtait déjà plus attention aux paroles de la buraliste. Sautant en toute hâte dans la voiture, il cria au cocher: « Vite, à l'hôtel des Étrangers! Il y aura un bon pourboire si nous ne perdons pas de temps. » Le conducteur, stimulé par cette promesse, fouetta son cheval, qui partit à fond de train. Le jeune homme avait oublié Dominique, occupé à choisir en connaisseur, sans se presser, les meilleurs cigares de la buraliste; en quelques enjambées, le leste matelot eut rattrapé la voiture, mais il ne cacha pas son mécontentement à Daniel.

« Si nous allions les manquer encore! dit celui-ci.

— On croirait à t'entendre, grommela le marin, que ces gens se sauvent devant nous. Tranquillise-toi, nous les trouverons bien assez tôt. »

Le cocher poussa si bien sa bête, qu'une heure plus tard la voiture s'arrêtait devant le porche monumental de l'hôtel des Étrangers. Malgré ses préjugés, Dominique fut obligé d'avouer que les Trois-Perroquets étaient éclipsés. Des gens revêtus de livrées chamarrées se tenaient sous le portail, prêts à recevoir les voyageurs; mais la vue des deux marins sortant de la voiture leur fit faire une moue dédaigneuse. Daniel, intimidé par cet accueil, ne savait à qui s'adresser, quand il aperçut à l'entrée du bureau de l'hôtel un personnage en habit noir, cravaté de blanc, qui le regardait avec une curiosité peu bienveillante. Mettant son chapeau à la main, le jeune homme marcha résolûment vers le personnage, et lui demanda si Mme Moreau était à l'hôtel.

« Mme Moreau? dit l'homme à la cravate blanche, en redressant sa tête pommadée. Connais pas.

— Je suis cependant sûr qu'elle est venue dans cet hôtel, reprit Daniel.

— C'est possible; mais que lui voulez-vous?

— Je suis chargé pour elle d'une commission importante et qui ne peut souffrir de délai.

— Mon hôtel est fréquenté par un si grand nombre de personnages de distinction, dit avec hauteur l'élégant monsieur, que je ne puis retenir le nom de tous mes hôtes; cependant, ajouta-t-il avec condescendance, puisqu'il s'agit d'une commission pressée, je vais jeter un coup d'œil sur le registre des voyageurs. »

Il entra dans le bureau, suivi de Daniel, et, ouvrant un volumineux livre à couverture de cuir, il le compulsa rapidement.

« Mme Moreau... Je ne trouve pas... Ah! attendez! Mme Moreau et sa fille accompagnées de M. Martin.

— C'est bien cela, dit Daniel.

— Arrivés le 28 mai, partis le 14 juin, continua le maître d'hôtel.

— Comment! partis! s'écria le jeune homme.

— M. Martin et ces dames nous ont quitté hier. C'est le registre qui le dit.

— Mais où sont-ils partis? demanda en tremblant Daniel.

— Cela, mon cher monsieur, ne me regarde pas, repartit l'hôtelier. Je n'ai pas l'habitude d'interroger mes voyageurs au moment de leur départ. Chacun ses affaires. Je vois sur le registre: « Sans adresse. » C'est que ces dames n'ont pas tenu à ce que l'on

sache où elles allaient. Cela vous suffit, je pense. »

Daniel ne put retenir ses larmes. En sortant du bureau, il trouva Dominique à la porte.

« On ne t'a pas fait de mal là dedans? dit le matelot en le voyant pleurer. Je suis resté dehors, parce que je n'aime pas à me trouver enfermé dans ces endroits-là; mais si le monsieur à l'habit noir t'a cogné, je m'en vais aller le casser un brin.

— Non, Dominique, ce n'est pas ça. Elles sont parties, et hier seulement, sans que l'on sache ce qu'elles sont devenues. Quand je pense que j'étais si près d'elles! Où les trouver maintenant? Que faire?

— Voyons, dit doucement le matelot, il ne faut pas pleurer comme ça. On les retrouvera, tes dames, que diable! Rentrons à l'hôtel, nous y causerons plus à l'aise. Tous ces laquais nous regardent avec des yeux ronds comme des dorades, et je me sens envie de les bousculer un peu pour avoir laissé partir ta dame. »

De retour à l'hôtel, les deux amis débattirent longuement les moyens à employer pour retrouver Mme Moreau. Après plusieurs propositions peu pratiques de Dominique, Daniel se décida à aller demander avis à l'aimable caissier de la Marine; mais le bon M. Devès ne put que conseiller au jeune homme de faire mettre un avis dans les journaux de Paris, dans l'espoir qu'une de ces feuilles tomberait sous les yeux des personnes intéressées ou de quelque membre de leur famille. Le même jour, Daniel faisait insérer dans plusieurs journaux une note annonçant à Mme Moreau que M. Riva, à l'hôtel des Trois-Perroquets, à Cette, désirait avoir son adresse pour lui communiquer une nouvelle de la plus haute importance.

Huit jours se passèrent sans amener aucun résultat. Dominique continuait sa joyeuse existence, et Daniel voyait avec effroi l'argent du mineur se dissiper rapidement.

« Si nous continuons ainsi, dit-il un jour au matelot, nous aurons bientôt tout dépensé. Je ne reçois aucune nouvelle de Mme Moreau, et je désespère de la retrouver jamais.

— Raison de plus pour ne pas te tourmenter. Ton père ne t'a-t-il pas permis de garder cet argent jusqu'au jour où tu aurais retrouvé la dame?

— Certainement, mais je ne puis plus attendre. J'ai prié M. Devès de me chercher un embarquement, et je compte partir bientôt. Si tu veux venir avec moi, je t'engage à t'arranger pour cela. Nous avons déjà dépensé deux cents francs, c'est beaucoup trop; aussi, vais-je envoyer le reste ainsi que le portefeuille à mon père. Le dépôt sera en sûreté entre ses mains, et j'aurai l'esprit plus tranquille.

— Voyons, mon petit, dit vivement Dominique, tu ne ferais pas cela! Il se peut que nous ne trouvions pas à nous embarquer; que ferions-nous sans argent jusque-là?

— Nous ferons ce que tu aurais fait si tu ne m'avais pas rencontré, répondit simplement le jeune homme, soit dit sans reproche. Nous tâcherons de trouver tout de suite un navire. »

Dominique se contenta de murmurer entre ses dents quelques mots sur l'entêtement des montagnards et sur la bêtise des Roussillonnais; mais il ne fit aucune objection, et, posant sur sa tête sa calotte rouge, il sortit brusquement.

Le matelot ne rentra pas pour dîner. Daniel l'attendit en vain. Il se dit que sa résolution avait sans doute fâché son ami et il le regretta : car il commençait à s'attacher à son bizarre compagnon, dont les travers lui étaient peu sensibles.

Seul dans sa chambre, le jeune homme sortit le portefeuille de sa poche et se mit à compter l'argent qu'il renfermait. Il ne restait plus qu'une pièce d'or et trois billets de cent francs qu'il étala sur la table. Il ne se rappelait pas avoir tenu de sa vie une aussi grosse somme en son pouvoir, et il soupira en pensant que, sans les scrupules de son père, cet argent eût été vraiment sa propriété. Mais la volonté paternelle était une chose sacrée pour lui. Il ne lui vint pas à la pensée de désobéir.

Le portefeuille restait ouvert sur la table, et machinalement, tout en réfléchissant, les yeux du jeune homme se fixaient sur le fermoir du compartiment mystérieux.

« Pourquoi, se disait Daniel, le mineur m'a-t-il défendu d'ouvrir ce fermoir, alors qu'il m'a affirmé lui-même que cette poche secrète ne contenait rien de précieux? Peut-être a-t-il craint que, si je ne retrouvais pas sa veuve, je ne fusse tenté de jeter des souvenirs insignifiants à mes yeux. »

Il avait pris le portefeuille; ses doigts pressaient les minces parois du compartiment.

« Il n'y a certes là dedans aucun bijou, on le sentirait à travers le cuir, se dit-il. Il me semble reconnaître la forme d'une carte de photographie. Qui sait? peut-être est-ce le portrait de la fille ou de la femme de Bastien. Ce n'est sûrement pas le sien. Pourquoi l'aurait-il porté précieusement sur lui? Mais si c'est le portrait de Mme Moreau, je ferai mieux de le garder avec moi; il pourra me servir à la reconnaître si je la rencontre un jour. »

Son doigt fit sauter le fermoir; cependant il s'arrêta.

« J'ai promis à un mourant de ne pas ouvrir cette poche, dit-il; c'est presque un serment. Oui; mais Bastien était sûr que je trouverais sa femme et sa fille à Cette. Si je regarde ce portrait, c'est seulement pour les retrouver. Je ne viole donc pas ma promesse. »

Ce raisonnement subtil sembla tranquilliser sa conscience. Il ouvrit le fermoir et retira de la pochette une petite liasse de papiers attachés avec un ruban rouge. Le premier objet qui frappa ses yeux, une fois le paquet ouvert à son tour, fut, comme il l'avait deviné, une photographie. Le portrait était celui d'une jeune femme. Daniel regarda au dos de la carte, et vit ces mots : « Marguerite Moreau, 1er janvier 1857. » C'était l'année de la fuite de Bastien. Mme Moreau ne devait pas avoir changé tellement depuis six ans, qu'il ne pût la reconnaître; il examina donc longuement le portrait pour le graver dans son esprit.

Sous ce portrait se trouvait la photographie d'une petite fille de quatre à cinq ans, puis des cheveux d'enfant, une rose séchée, enfin des lettres. Daniel inspecta superficiellement tous ces pieux souvenirs; il allait les remettre dans le compartiment, sauf le portrait de Mme Moreau, quand il vit que la poche du portefeuille en fermait encore un objet. Il le retira. C'était un petit calepin ayant servi à prendre des notes. Un coup d'œil rapide montra à Daniel que ces notes formaient une sorte de journal.

La curiosité du jeune homme était éveillée; sa conscience par contre reposait; il s'assit commodément, et lut page à page le rapide récit des aventures de Bastien. C'était du reste, avec plus de détails, ce que le mineur avait raconté à Daniel.

Jour par jour, le calepin montrait combien Bastien succombait peu à peu sous le poids de son infortune. Le malheur semblait s'acharner après lui, depuis qu'il avait mis le pied sur la terre d'Australie. Enfin un moment venait où il abandonnait la lutte.

« Tout est fini! disait le calepin, après un mois et demi de travail, nous nous sommes aperçus que nous avions fait fausse route, et que cette crique, qui m'avait paru si pleine d'espérance, ne renferme aucune trace d'or. Mes compagnons sont partis; j'ai refusé de les suivre: je veux mourir ici, à l'endroit même où la fortune avait semblé me sourire pour la première fois. J'ai erré toute la journée autour du puits : il me servira de tombeau. Ces lignes sont les dernières que j'écris. Que ceux qui retrouveront ce calepin aient la charité de le faire parvenir à ma femme, dont l'adresse est sur la première page. »

« Pauvre homme, dit Daniel, que de souffrances, et tout cela pour venir périr dans la gueule de Cerbère! »

Il tourna la page et il lut :

« Sauvé! sauvé! Merci, mon Dieu! De l'or! de l'or! Hier soir, je suis descendu dans la fosse; j'ai armé mon revolver; mais avant de mourir, j'ai voulu t'envoyer un dernier adieu, chère femme; je me suis mis à genoux et j'ai prié. Le cœur me manquait en pensant à vous; cependant il fallait bien mourir. Je me suis relevé lentement; comme je m'appuyais contre la paroi, je détachai une grosse pierre, dont la chute amena un éboulement. Je crus que j'allais être enseveli, c'eût été une mort trop cruelle; mon revolver m'échappa, et disparut sous les débris. Il me le fallait à tout prix, et comme il faisait maintenant nuit noire, j'allumai la mèche de mon briquet. Figure-toi ma joie, mon extase, ma folie, quand, en baissant la flamme vers le sol, je vis que mes pieds étaient littéralement ensevelis dans des pépites d'or. Le métal si longtemps cherché était là, il m'inondait. Je me jetai sur ces débris précieux; je les embrassai, je pleurai, j'étais fou. Je n'ai pas dormi. Quand le soleil est venu, je suis sorti du puits; j'ai interrogé l'horizon. Le croistu? je tremblais qu'un de mes camarades ne vînt me disputer mon trésor. Je le veux tout entier pour toi. »

Daniel sentait son cœur battre sourdement en lisant ce récit merveilleux. Plus loin, le mineur continuait :

« J'ai travaillé trois jours, et je vais emporter tout l'or que mes forces me permettent de traîner. Mais, avant de partir, j'ai soigneusement dissimulé l'entrée du puits, afin que personne ne soupçonne son existence. Cela m'a coûté beaucoup de travail. J'ai pris soigneusement note de l'endroit où il se trouve, et j'ai fait un plan des environs, afin de pouvoir y revenir : car je veux tous les trésors que renferme la crique. Ce plan ne me quittera jamais; je n'ose le confier à ce calepin de crainte... »

Arrivé à ce passage du journal, Daniel entendit retentir dans l'escalier le pas lourd et incertain de son compagnon. Honteux d'être surpris en flagrant délit d'indélicatesse, le jeune homme ramassa précipitamment les papiers, le calepin, les portraits, et les réintégra dans leur cachette dont il assujettit le fermoir. Dans sa précipitation, il laissa échapper du calepin un léger fragment de papier qui glissa sous la table. A ce moment, Dominique entrait.

« Eh bien, petiot! cria-t-il d'une voix rauque. Tu vas être content, j'ai trouvé un capitaine qui nous prendra peut-être tous deux. Mais que fais-tu donc là, tu comptes ton argent?

— Oui, dit le jeune homme, je voulais voir ce qui me restait pour l'envoyer demain à mon père. » Et ce disant, Daniel remit les billets dans le portefeuille; puis, comme il le faisait chaque soir, il glissa celui-ci dans le tiroir de la commode.

« Du reste, nous n'avons plus besoin d'argent, ajouta le matelot, maintenant que nous embarquons. Bonsoir donc, petit. Je me couche, car j'ai couru tout le jour sur le port, et je suis rompu de fatigue. »

Il se jeta tout habillé sur son lit, après avoir simplement retiré ses bottes. Daniel se coucha, éteignit la chandelle, et s'endormit bientôt en pensant à l'Australie et à ses rivières d'or.

Le matelot semblait, lui aussi, fort agité. Un moment, il appela à mi-voix Daniel. Celui-ci ne répondant pas, Dominique descendit doucement de son lit, tira un couteau à virole de sa poche, l'ouvrit, et s'avança prudemment vers la commode. Le tiroir en cédant fit entendre un bruyant craquement. L'homme s'arrêta inquiet.

« Si le marmot bouge, je lui fais son affaire, » murmura-t-il.

Daniel dormait paisiblement. Son perfide compagnon plongea la main dans le tiroir entrebâillé, en retira prestement le portefeuille, qu'il glissa dans la poche de sa veste; puis, se coiffant avec soin de sa calotte, il mit ses bottes sous son bras et quitta silencieusement la chambre.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LE SPECTRE DU BROCKEN

Dans le centre de l'Allemagne, aux confins de la Saxe et du Hanovre, s'élève une chaîne de montagnes, le Hartz, qui a été de tous temps, si l'on en croit les légendes, le rendez-vous des sorcières du monde entier.

C'est sur le Brocken, montagne la plus élevée de cette chaîne, que tous les ans les sorcières célèbrent le sabbat. Elles arrivent, montées sur un bouc, sur un âne et surtout sur un manche à balai (!); elles entourent leur maître, Satan, et lui renouvellent leur serment de fidélité, après avoir accompli toutes sortes de cérémonies infernales pendant lesquelles elles mangent la chair des suppliciés et celle des enfants morts sans baptême! C'est dans la nuit du 30 avril au 1er mai que la troupe sinistre est réunie. C'est la nuit de Walpurgis!

On se rappelle que Méphistophélès, voulant consoler Faust, le conduit au Brocken et lui fait entendre le fameux chant magique :

> Les sorcières se rendent au Brocken,
> Le chaume est doré, la semence est verte,
> Là s'assemble la grande foule...

Walpurgis, qui a donné son nom à la nuit du sabbat, était, qui le croirait? une abbesse dont l'Église fit une sainte. « Ses ossements furent placés, au neuvième siècle, dans le couvent d'Eichstædt fondé en son honneur. Le culte de cette sainte se répandit dans toute l'Allemagne, en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre (où elle était née); sa fête fut fixée au 1er mai. » C'est parce que la nuit du sabbat commençait le 30 avril à minuit qu'on lui donna le nom de la sainte dont l'Église célébrait ce jour-là la fête.

Pendant que les sorcières se livraient à leurs conjurations magiques, pendant qu'elles maudissaient les arbres et les moissons, les habitants sortaient de leurs demeures, une branche de buis à la main, et se répandaient dans les champs. « On frappait avec ce buis sur les arbres, on faisait claquer les fouets, on courait çà et là avec des torches enflammées, on protégeait les étables en faisant des croix sur les portes, et l'on donnait au bétail une nourriture qui avait la propriété de rompre les charmes, afin de détruire la pernicieuse influence des sorcières. » Le matin venu, le chant du coq ayant dissipé les danses infernales, on rentrait au logis.

Vous pensez bien qu'il n'y avait au sommet du Brocken ni sorcières ni démons ; que personne n'avait jamais assisté aux prétendues cérémonies du sabbat, si complaisamment décrites par les historiens, et que la superstition seule avait peuplé d'esprits malfaisants la chaîne montagneuse du Hartz. On comprend néanmoins que l'aspect bizarre de ces collines ait frappé certaines imaginations par trop vives : les brouillards et les nuages qui enveloppent presque constamment ces hautes montagnes offrent, quand le vent souffle avec force, des tableaux étranges dans lesquels un œil prévenu peut apercevoir des démons luttant ou dansant. L'imagination aidant, rien de plus simple que de trouver partout des apparitions fantastiques : ces blocs de granit qu'on aperçoit au sommet du Brocken ne devaient-ils pas servir d'autels aux sorcières ? cette source limpide ne devait-elle pas rouler des eaux magiques? et cette pâle anémone, qui fleurit sur ces flancs escarpés, n'était-ce pas un des talismans qui servaient aux sorcières pour jeter des sorts?

Les esprits convaincus ne manquaient pas d'ailleurs de vous dire : « Si vous vous refusez à croire à Satan et aux sorcières, si vous êtes assez aveugle pour ne point voir les effets magiques de leurs conjurations, il est du moins un fait que vous ne pourrez révoquer en doute : car mille témoins l'ont vu, vu de leurs propres yeux. Ce fait étrange, inexplicable, indéniable surtout (c'est toujours mon interlocuteur qui parle), est celui-ci : Quand on arrive le matin au sommet du Brocken, on aperçoit *d'immenses géants suspendus en l'air*, qui vous fixent et, par moquerie sans doute, imitent tous vos gestes, tous vos mouvements! »

Il me faut avouer que les spectres du Brocken apparaissent véritablement. Le fait est certainement indéniable; je reconnais qu'il est étrange, mais il est d'autant plus explicable que je vais immédiatement l'expliquer.

Un mot d'abord sur le phénomène. Le voyageur Haue nous raconte « qu'il eut le bonheur de contempler ce phénomène. Le soleil se levait à environ quatre heures du matin par un temps serein ; le vent chassait devant lui, à l'ouest, des vapeurs transparentes qui n'avaient pas encore eu le temps de se condenser en nuages. Vers quatre heures un quart, il aperçut dans cette direction une figure humaine de dimensions monstrueuses. Un coup de vent ayant failli enlever le chapeau du touriste, il y porta la main et la figure colossale fit le même geste. Haue fit immédiatement un autre mouvement en se baissant, et cette action fut reproduite par le spectre. Le voyageur appela alors une autre personne. Celle-ci vint le rejoindre, et tous deux aperçurent *deux* figures colossales reproduisant leurs gestes».

Vous avez déjà compris que ce beau phénomène ne présentait rien de mystérieux; qu'il était simplement dû à l'ombre des voyageurs projetée sur les nuages qui enveloppent le sommet de la montagne.

D'ailleurs ce n'est pas seulement sur le Brocken qu'on peut observer de pareilles apparitions. Les montagnes projettent souvent leur propre ombre sur les nuages, et offrent des spectacles grandioses que beaucoup de voyageurs ont admirés. Dans son ascension au Mont-Blanc, Bravais [1] a observé ce phénomène, et la belle descrip-

1. Bravais était un physicien français qui naquit à Annonay en 1811 et mourut en 1863. Successivement professeur à la faculté des sciences de Lyon et à l'École polytechnique, il a publié un grand nombre de travaux, principalement sur les phénomènes optiques de l'atmosphère.



Le spectre du Brocken. (P. 280, col. 2.)

tion qu'il en a faite témoigne de la vivacité de ses impressions.

« Que l'on imagine, dit-il, les autres montagnes projetant, elles aussi, à ce même moment, leur ombre dans l'atmosphère, la partie inférieure sombre avec un peu de couleur verdâtre, et au-dessus de chacune de ces ombres une nappe rose purpurine,... toutes les arêtes des cônes d'ombre, par un effet de perspective, paraissent converger vers le sommet du Mont-Blanc. Il semblait qu'un être invisible était placé sur un trône bordé de feu, et que, à genoux, des anges aux ailes étincelantes l'adoraient, tous inclinés vers lui. A la vue de tant de magnificences, nos bras et ceux de nos guides restèrent inactifs, et des cris d'enthousiasme sortirent de nos poitrines. »

Quelquefois, ces ombres sont entourées d'arcs concentriques colorés auxquels on donne le nom de cercles d'Ulloa, parce que ce célèbre voyageur les observa pour la première fois sur le sommet du Pambamarca, montagne de l'Amérique du Sud.

Toutes ces apparitions, produites par l'ombre des corps, ont, on le voit, une cause parfaitement connue, et ce n'est pas un des moindres bienfaits de la science que d'avoir chassé de nos esprits toute croyance superstitieuse.

Albert Lévy.

HISTOIRE D'UNE CAPUCINE

« Qu'avez-vous donc, mes sœurs, à vous désoler ainsi, et d'où vient que vous pleurez quand le soleil brille? demandait une Verveine à des Capucines qui, à la suite d'une longue conversation entre elles, soupiraient à faire pitié.

— Nous pleurons, ma sœur, sur le sort de nos enfants, répondit une des Capucines: que deviendront-ils, l'été prochain, quand nous n'y serons plus?

— Eh! ma chère, nous en sommes toutes là! s'écria une Gueule-de-loup... Quoi! voilà ce qui vous chagrine? oubliez-vous que, depuis des siècles, la loi commune veut que nos enfants doivent leur vie à notre mort?

— Le soleil en prendra soin, dit un Héliotrope.

— La terre les nourrira, dit une Pensée, en se soulevant nonchalamment du lit de feuilles où elle faisait sa sieste.

— Ils boiront la pluie du ciel, ajouta un Liseron bleu dont le calice contenait encore une goutte de la rosée du matin.

— Ils seront, ma foi, bien à plaindre! s'écria étourdiment une petite Pâquerette avec un éclat de rire frais comme elle.

— Taisez-vous, folle! prononça une voix grave, vous avez la mauvaise habitude de railler toutes choses et de vous moquer des gens; bien niais sont ceux qui vous interrogent: car vous parlez à tort et à travers. Pour moi, je comprends fort bien les inquiétudes de mesdames les Capucines. »

Cette voix grondeuse était celle d'un vieux Souci un peu chauve, qui avait passé sa vie à se créer des tourments.

« Hélas!... murmura, à son tour, une Violette pâle et languissante, n'ai-je pas plus que vous le droit de me plaindre, moi qu'un caprice du jardinier a transplantée ici, au risque de me tuer, quand j'étais si heureuse là-bas!

— Mais, ma chère belle, on ne meurt pas pour cela, dit un Pied-d'alouette; moi qui vous parle, j'ai déjà fait trois ou quatre voyages. »

La Violette secoua la tête avec un air de mystérieuse douleur.

« Il y en a qui vivent, il y en a qui meurent, dit-elle, cela dépend!... »

Cette scène se passait dans une plate-bande remplie de plantes de toute sorte, jetées pêle-mêle, sans ordre et sans art. On eût dit que la Fée des fleurs s'était arrêtée sur ce coin de terre pour y vider sa corbeille. Il y avait là de beaux Œillets groupés autour de leur tuteur; des Héliotropes en extase devant l'éclat du jour; de coquettes Mignardises saluant à tout propos pour faire admirer la flexibilité de leur taille; des Sensitives qui tombaient en syncope à la moindre familiarité qu'on prenait avec elles; des Pois de senteur escaladant les Rosiers, au grand scandale des Roses orgueilleuses qui se tenaient sur la défensive.

C'était un vrai fouillis que cette plate-bande; elle appartenait, selon toute probabilité, à un de ces amants de la nature qui n'ont rien de commun avec les *amateurs*, et qui aiment indistinctement toutes les fleurs, quels que soient leur rang, leur mérite et le nom barbare dont on les a affublées.

Mais revenons à nos mères Capucines : leurs plaintes avaient été entendues par un bon Génie qui passait précisément de ce côté-là sous la forme d'un coup de vent.

Dès que la nuit fut tombée, il revint sur ses pas, après avoir eu, toutefois, la précaution délicate de se transformer en brise légère, prévoyant avec raison que, sous sa première forme, il apporterait infailliblement le désordre parmi ces pauvres fleurs et qu'il n'y aurait pas moyen de s'entendre.

« Voyons, dit-il, on se désole par ici; je viens sécher vos larmes; les mères qui pleurent doivent être consolées. »

Et le Génie, mettant de suite tout le monde à l'aise par la bienveillance de ses manières, voulut entendre une seconde fois les Capucines exprimer leurs angoisses maternelles.

Quand elles eurent fini de parler :

« Vous ne mourrez pas, dit-il, sans connaître le sort de vos enfants, car ils vont choisir, devant vous, ce qui leur plaira le mieux, et le vœu que chacun d'eux formera sera exaucé. Faites approcher vos graines... et qu'elles se prononcent. »

Il se fit, alors, une grande rumeur; toute la plate-bande fut en révolution ; les fleurs criaient au miracle! la Sensitive eut un évanouissement ; la Pâquerette, en sa qualité de sorcière, voulut dire son mot, on lui imposa silence. On se bouscula de telle façon pour voir le Génie de plus près qu'il y eut quelques accidents : la Bourrache eut une sueur rentrée, on écrasa quelques Oreilles-d'ours et le Pied-d'alouette se donna une entorse. Malgré cela, la joie était à son comble, les mères Capucines se confondaient en remerciements et les graines privilégiées voulaient parler toutes à la fois. Seul, dans son coin, le vieux Souci murmurait, en secouant la tête, que des événements si extraordinaires pourraient bien être l'indice d'un hiver prématuré.

Enfin, quand l'ordre fut rétabli, chaque graine de Capucine vint déclarer ses goûts et sa vocation ; le Génie les écouta attentivement et leur promit de ne rien oublier. Il avait une mémoire prodigieuse. Puis, comme il se disposait à partir, il aperçut une graine qui n'avait pas soufflé mot et qui se tenait humblement derrière les autres.

« Eh bien! et toi, petite, ne désires-tu rien ? » lui demanda-t-il en adoucissant encore sa voix, parce qu'il vit bien que celle-là était plus timide que ses sœurs.

Elle resta quelques instants indécise, puis murmura tout bas :

« Je ne sais pas lire dans l'avenir ni distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais; comment oserais-je confier à ma faible intelligence le soin d'arranger ma vie?... Dieu me voit quoique je sois bien petite, il sait ce qu'il me faut; moi, je l'ignore.

— Mais ne souhaites-tu rien? » dit le Génie, surpris de trouver tant de sagesse dans le germe d'une fleur, lui qui venait de parcourir le monde et n'avait le plus souvent rencontré que folie.

La petite graine réfléchit encore et ajouta :

« Le bonheur, selon moi, ne peut exister que dans la conviction que d'autres sont heureux par nous, et puisqu'il m'est permis de former un vœu, le voici. Faites que ma courte apparition sur la terre soit utile à quelqu'un, bonne à quelque chose ; que je réjouisse un regard, que je console une âme, ne fût-ce qu'un jour, un instant... et j'aurai eu plus de joie qu'une fleur n'en peut espérer.

— Ainsi sera-t-il, mon enfant, » répondit le Génie profondément ému.

Et il partit, laissant toute la plate-bande dans le ravissement, car il est bon de dire que chaque fleur avait profité de la circonstance pour faire ses petites réclamations, et que chacune avait obtenu — ou cru obtenir — quelque faveur particulière.

La Violette elle-même fut soudain transformée par le simple discours de celle qui avait parlé la dernière : tant d'abnégation lui fit comprendre qu'on ne devait pas songer qu'à soi, et que le dévouement pourrait bien être une source d'ineffables jouissances; alors, elle reprit courage et voulut vivre.

« Peut-être un jour, pensa-t-elle, serai-je, moi aussi, *utile à quelqu'un, bonne à quelque chose.* »

Elle ne se trompait pas; tant qu'elle fut jeune et fraîche, son parfum fit les délices de toutes ses compagnes, et quand l'âge l'eut flétrie, sa vertu contribua à guérir un rhume qui avait grandement endommagé l'*ut* de poitrine d'un célèbre ténor.

A suivre. Mme JEANDEL.

PENDRAGON[1]

XVIII

De notre côté, on ne restait pas inactif dans le temple. Nous étions réunis et nous tenions conseil, le grand prêtre Amalec, le juif Samuel et moi, attendant avec inquiétude le retour de Pendragon : car c'est malgré nous qu'il avait répondu à l'appel d'Alexandre. Nous savions quels puissants ennemis s'agitaient pour préparer sa perte, et parmi eux Héphestion, à qui le roi, son ami d'enfance, ne savait rien refuser.

D'ailleurs, de toutes parts, les prédictions s'amassaient en faveur de Pendragon, à la fois séduisantes et menaçantes. Le devin grec Anaxandre avait annoncé qu'il porterait un jour la couronne. Arachosie, la prophétesse, avait dit la même chose. Vingt prophètes chaldéens suivaient cet exemple. L'armée commençait à s'ébranler. Tous ceux qui n'étaient pas Grecs ou Macédoniens de naissance jetaient les yeux sur ce jeune et brillant Barbare venu des pays lointains, mais qui, pour le courage et la générosité, l'emportait sur tous les autres hommes, et même, au rapport de la plupart, sur Alexandre, fils de Philippe.

Amalec demanda :

« Samuel, que t'ont dit tes espions? »

Le Juif se frotta la barbe.

« Ils disent qu'Alexandre est furieux de l'affront que Pendragon a fait à son favori, et qu'il a résolu de saisir la première occasion pour le faire tuer ou pour le tuer lui-même.

— De qui tiens-tu ces renseignements?

— D'un affranchi d'Héphestion qui est son intendant et dépositaire de tous ses secrets. Hier soir, au souper d'Alexandre, où le roi n'avait admis que ses plus intimes amis, — Héphestion, Cratère et Perdiccas — Héphestion qui faisait les honneurs du festin (car on soupait dans son appartement, les esclaves et les cuisiniers d'Alexandre n'ayant pas eu le temps de rejoindre leur maître) n'admit que l'intendant. C'est lui qui recevait les plats et qui remplissait les amphores. On se croyait sûr de son silence.... »

Samuel s'interrompit pour cligner de l'œil d'un air malin.

« Mais moi, ajouta-t-il, qui sais que la clef d'or ouvre tous les cœurs, et qui d'ailleurs ai donné quelque

1. Suite — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 188, 203, 219, 235, 252 et 268

chose à gagner dans mon commerce à cet intendant, je n'ai pas eu de peine à lui faire répéter ce qu'on avait dit.

— Et?... demanda le grand prêtre.

— Eh bien, voici... Alexandre lit d'abord les plus vifs reproches à son favori sur l'assaut malheureux qu'il avait donné au temple...

« Tu nous perdras quelque jour par ton insolence, cria-t-il.

» — Non, seigneur, mais je vous sauverai par ma vigilance, répondit Héphestion. J'ai découvert le complot.

» — Quel complot? demanda le roi.

» — Celui d'Amalec, de ce maudit Pendragon, et de tous les Babyloniens, qui nous détestent et voudraient nous voir tous périr, répliqua Héphestion, et moi le premier, parce que je vous aime plus que tous les autres.

» — Et toi, Cratère, qu'en penses-tu? demanda le roi.

» — Je pense, répondit Cratère, qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour votre sûreté. »

» Cette réponse était d'un homme sage, de sang-froid, et qui ne veut pas se compromettre. Alexandre dit alors à Perdiccas :



Des musiciens amusaient les soldats. (P. 285, col. 2.)

« Et toi, crois-tu que tous ces gens-là conspirent contre moi?

» — Qu'ils conspirent ou non, répondit le gros Perdiccas, je crois que le plus sûr est de leur couper la tête!... Et pour preuve, si tu m'en donnes l'ordre, seigneur, avant un quart d'heure ce sera une affaire faite. »

» Il se levait déjà pour y courir, mais d'un pied mal assuré, car il avait beaucoup bu, lorsque le roi le retint et lui dit en riant :

« Assieds-toi, tu penches à droite et à gauche comme un navire en pleine mer. »

» Alors Héphestion reprit la parole, et dit que le peuple de Babylone était disposé à la révolte; que les Macédoniens étaient mécontents, n'ayant pas obtenu le pillage de la ville sur lequel ils avaient compté; que le grand prêtre Amalec préparait sourdement des pièges; qu'un certain Grec Sosiclès, ancien secrétaire du roi, qu'on avait cru assassiné, venait de reparaître; qu'un certain Juif, nommé Samuel, riche banquier, et lié d'intérêt avec tous ceux des grandes villes de l'Asie, leur fournissait l'argent; que....

« Ah! ah! dit Alexandre, je connais ce Juif et ce Grec. Demain, je les ferai chercher et pendre. Quant à cet Amalec, je lui ferai couper la tête pour faire un exemple, et je te donnerai sa fille et la Babylonie en héritage.... Es-tu content, Héphestion? »

» L'autre témoigna qu'il était ravi. Du même coup, il se débarrassait de son futur beau-père, et devenait gouverneur de la plus belle et de la plus riche province de l'empire.

» Une seule chose l'inquiétait : c'était Pendragon.

« Seigneur, dit-il au roi, que feras-tu du Gaulois? Ne serait-il pas prudent de s'assurer de lui? Enfermé comme il l'est dans le temple de Baal avec sa troupe d'Enfants perdus, ayant la conscience de son crime, sachant qu'il est soupçonné, il se défendra jusqu'à la mort.

» — Eh bien, dit Alexandre avec dédain, le vainqueur du Granique, d'Issus et d'Arbèles va-t-il reculer devant un Barbare, suivi de deux ou trois cents brigands de son espèce? »

» Cratère alors se mit à rire, et dit :

« Depuis que ce pauvre Héphestion a été battu par le Barbare, on ne le reconnaît plus.

» — Battu! s'écria Héphestion... c'est bon pour toi, Cratère. Pendragon m'avait pris en traître; mais, toi, si jamais tu t'avises de répéter ce mot.... »

» Et il fit le geste de tirer son épée. Cratère l'imita, mais Alexandre les saisit tous deux par le bras et leur dit :

« Malheureux! si l'un de vous lève la main sur l'autre, j'appelle le bourreau, et je vous fais abattre la tête à tous les deux! »

» Ce mot les calma, au dire de l'intendant. Alors on parla plus sérieusement, et il fut résolu qu'Amalec et Pendragon seraient invités au banquet de ce soir dans le palais d'Alexandre; que l'un et l'autre seraient retenus prisonniers sous un prétexte; qu'on forcerait l'entrée du temple de Baal; que Drangiane serait donnée pour épouse à Héphestion, à moins qu'elle n'aimât mieux voir périr son père sous ses yeux; que Pendragon, s'il ne faisait aucune résistance, serait enfermé pour toute sa vie dans une forteresse, et que, s'il résistait, il serait tué comme un chien, et qu'Alexandre serait débarrassé par là de toute inquiétude.

« Mais, ajouta Héphestion, viendra-t-il au banquet, ce Gaulois? »

» Le roi répondit :

« Ou je le connais bien mal, ou il viendra. Plus le danger est grand, plus nous sommes sûrs de le voir. Il viendra, ne fût-ce que pour nous braver! »

Ainsi finit le récit de Samuel.

Je demandai à demi-voix, assez inquiet, je l'avoue :

« Et nous deux, Samuel?

— Eh bien, quoi?

— Est-ce qu'on est sur nos traces?

— Parfaitement, ami Sosiclès. »

Le Juif riait ou faisait semblant de rire. Mais je n'étais pas aussi gai, moi; il s'en fallait de beaucoup.

« Et si l'on nous prend, Samuel?

— Si l'on nous prend, eh bien! nous serons pendus. C'est pourquoi, cher ami, ne nous laissons pas prendre.

— Oui, mais le moyen?

— Sosiclès, tu as de l'esprit...

— Tu me flattes, Samuel.

— Je ne te flatte pas. Tu as de l'esprit, puisque tu es Athénien, compatriote et peut-être neveu de Périclès et d'Alcibiade.

— Sans doute, sans doute... mais après?

— Eh bien, après... voici : si tu as de l'esprit, parce que tu es Athénien, j'ai de l'argent, parce que je suis enfant d'Israël. Avec l'esprit et l'argent, est-ce qu'on peut périr? Est-ce qu'on peut se laisser prendre par des lourdauds comme ces Macédoniens?... Va, va, si Pendragon n'est pas assassiné à l'heure qu'il est, nous ne serons pas seulement sauvés demain, nous serons, toi et moi, les maîtres d'un grand empire. »

Comme il parlait, nous nous étions écartés du grand prêtre Amalec, qui s'était assis les jambes croisées sur des coussins, suivant la mode de son pays, et qui paraissait absorbé dans ses réflexions. Peu à peu, le Juif me conduisit vers l'une des fenêtres de la grande tour, d'où l'on voyait à deux cents pas de là le palais d'Assur tout resplendissant de lumières.

Un corps de troupes buvait et mangeait sur la place, et semblait surveiller les approches du temple. Du reste, les viandes et les vins abondaient, et les Macédoniens, suivant l'exemple de leur généreux chef, étaient ivres plus qu'à demi. Des musiciens et des danseuses amusaient les soldats de leurs danses et de leurs chansons joyeuses.

« Tu vois? tu entends? me dit le Juif.

— Je vois et j'entends, Samuel. Ces gens-là sont en joie et boivent comme des dieux.

— Oui; mais entends-tu ce sourd murmure qui s'élève de toutes les rues de la ville, et qui ressemble au bruit puissant de la mer? Sais-tu ce que cela signifie? »

J'avouai que je n'en savais rien, ou plutôt que je croyais entendre les voix confuses des deux millions d'habitants que renfermait Babylone, et qui, sans

Elle tendit la main au Gaulois. (P. 286, col. 2.)

doute, se disaient bonsoir l'un à l'autre avant d'aller se coucher.

« Eh bien, Sosiclès, sache que nos prophètes ont prédit que cette ville serait détruite un jour pour avoir persécuté les enfants d'Israël, que ses temples et ses palais seraient réduits en cendres; que son peuple serait emmené en esclavage; que ses maisons seraient fauchées au ras du sol comme des épis de blé mûr; que les tigres et les lions viendraient choisir leurs antres dans ses ruines; que les corbeaux croasseraient sur ses créneaux démolis; que rien ne resterait d'elle, excepté l'ombre d'un grand nom, et que ce serait la vengeance du Dieu d'Israël.

— Oh! oh! »

Le Juif reprit :

« Et le jour est venu! »

Je le regardai avec étonnement.

« Oui, continua Samuel, Babylone va périr! Celui qui doit la mettre à feu et à sang est là-bas dans le palais d'Assur!... »

Comme j'allais lui demander des explications, il étendit le bras et s'écria :

« Regarde! »

Au même instant, la grande salle, qu'on voyait auparavant toute resplendissante de lumières, s'obscurcit tout à coup, et des cris confus se firent entendre. Un tumulte effroyable s'éleva dans le palais, dans les cours, se répandit au dehors et jusque sur la grande place.

On criait de tous côtés :

« Il est mort! on l'a tué!

— Qui?

— Alexandre!

— Non, le Gaulois!

Le feu est au palais!

Au feu! au feu! au feu! Tuez-le! »

Le Juif se tourna vers moi :

« Qu'est-ce que je te disais, Sosiclès? Voici la fête qui commence. »

Avant que j'eusse le temps de répliquer, la grande porte du palais se referma d'abord sur l'ordre d'Alexandre, puis se rouvrit sans doute, comme je l'ai dit plus haut, sur la menace de Pendragon, et le fier Gaulois sortit le cimeterre à la main, suivi de ses gardes du corps, les quatre frères Ball, traversa le campement des gardes d'Alexandre qui buvaient, et qui eurent à peine le temps de chercher leurs armes pour lui barrer le passage, et arriva sur le pont-levis du temple de Baal.

Au premier bruit, Amalec, qui regardait comme nous ce spectacle étrange du haut de la fenêtre, devina ce qui s'était passé, et cria :

« Ouvrez! »

Il n'était que temps. Pendragon et ses amis arrivaient, poursuivis par les gardes d'Alexandre. Ils entrèrent; la porte se referma, et la herse retomba sur deux Macédoniens trop vaillants qui les suivaient de près. Les malheureux furent écrasés comme des olives sous le pressoir.

« Levez le pont! » dit Amalec.

On obéit, et Pendragon entra dans la salle. Il nous dit en trois mots ce qui s'était passé, les piéges qu'on lui avait tendus et que nous avions soupçonnés d'avance; la fureur d'Alexandre et le javelot qu'il avait lancé, mais que lui, Pendragon, avait paré si heureusement en soulevant et renversant sur le roi la table chargée de plats et d'amphores; la confusion générale et la glorieuse retraite qu'il venait de faire au travers de l'armée macédonienne, ainsi que nous l'avions vu du haut des tours du temple de Baal.

« Alexandre veut la guerre! s'écria-t-il en finissant. Il l'aura! »

Amalec, les larmes aux yeux, le serra dans ses bras, et lui dit :

« Pendragon! les prophéties vont s'accomplir.

— Quelles prophéties? demanda le Gaulois.

— Celles-ci, que le temple de Baal s'écroulera deux jours après que les hommes venus de la mer d'Occident seront entrés en maîtres dans la ville, et que la fille du dernier descendant d'Assur sera reine d'un grand empire.

— Père, répliqua le Gaulois, le temple vivra et Drangiane aura l'empire. Ayez confiance dans ce bras et dans ce cimeterre! »

Mais le grand prêtre lui dit :

« Ce qui doit arriver arrive. Ne nous révoltons pas contre la volonté des dieux. »

Il appela une femme esclave

« Faites venir Drangiane et sa nourrice. »

La princesse parut bientôt, vêtue à la mode d'Orient, et couverte de perles et de diamants, mais sans voile sur le visage.

« Le moment est venu, reprit Amalec. Drangiane, acceptes-tu Pendragon pour mari? »

Elle rougit, sourit, et tendit la main au Gaulois en répondant :

« Oui, mon père.

— Et toi, Pendragon, prends-tu Drangiane pour femme? »

Le Gaulois, plein de joie et de fierté, répliqua :

« Je la prends!

— Tu fais serment de la protéger contre tous ses ennemis et de l'aider à jamais!

— A jamais! dit Pendragon. Et quant à la protéger, tant que je vivrai, par Teutatès! Je veux qu'elle soit honorée comme une reine! »

Alors Amalec prononça la formule chaldéenne du mariage et leur donna deux anneaux, dont ils firent l'échange en souriant.

Puis il appela sur eux, comme c'est la coutume de son pays, la faveur des dieux et des déesses, et ajouta :

« Pendragon, mon fils, si j'ai hâté ce mariage, c'est parce que je sens qu'il ne me reste plus que quelques heures à vivre... Je le sais, reprit-il avec plus de force, et je le veux!...

— Oh! père! s'écria Drangiane alarmée.

— Tiens, ma fille, entends ce bruit : c'est la trompette qui donne le signal de l'assaut. Regarde ce pre-

mier rayon de lumière qui vient d'éclairer Babylone. Je viens de voir pour la dernière fois lever le soleil. Je ne verrai pas son coucher. »

Au même instant, la trompette retentit sur la grande place, et les Macédoniens, qui, après une première alerte, s'étaient couchés sur les pavés de briques, posant leurs armes à côté d'eux et desserrant leurs cuirasses, se levèrent tous ensemble et reprirent leurs rangs.

Alexandre sortit en même temps de son palais, le casque en tête et l'épée à la main, et commença à donner des ordres pour l'assaut.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

A TRAVERS LA FRANCE

CARCASSONNE

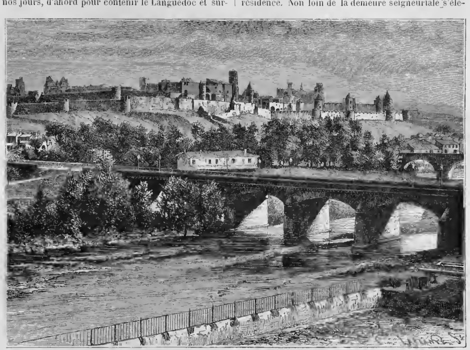
A voir l'agréable situation de Carcassonne dans une large et fertile vallée qu'arrosent l'Aude et le canal du Midi, on croirait aisément que cet heureux coin de terre fut habité dès les temps les plus reculés de notre histoire. Il n'en est rien cependant : la plaine, jusqu'à une époque avancée du moyen âge, demeura déserte ou ne reçut qu'un des plus petits faubourgs de la ville primitive, établie par ses fondateurs sur une colline du voisinage. Industrieuse et commerçante aujourd'hui, Carcassonne fut d'abord créée pour servir de place de guerre. Les Tectosages, qui avaient pour capitales Narbonne et Toulouse, ne se sentirent pas en sûreté parfaite dans ces deux villes, la première surtout, exposée du côté de la mer aux attaques des pirates, des Carthaginois, des Grecs et plus tard des Romains. Ils bâtirent au sommet de la montagne de Carcassonne une enceinte de murailles en pierres sèches, à la manière des Gaulois, et en firent la citadelle de tout le pays ; ils avaient si bien choisi leur emplacement que les Romains vainqueurs n'en cherchèrent pas d'autre pour asseoir leur principale forteresse du côté de l'Espagne, avant qu'ils ne fussent devenus également les maîtres de ce pays.

Carcassonne fut ainsi, durant toute l'antiquité, une ville militaire, une sorte de camp retranché permanent. Si la « majestueuse paix romaine », qui marqua les règnes des premiers Césars, laissa oisifs les légionnaires qui la gardaient, elle reprit plus que jamais son rôle de boulevard, au quatrième et au cinquième siècle, contre les barbares qui envahirent à grand flots la Gaule et la péninsule ibérique. Conquérants à leur tour des deux versants des Pyrénées, les Visigoths ne perdirent pas de vue cette position stratégique, et ce fut elle en grande partie qui leur conserva la possession de la Septimanie ou bas Languedoc depuis Clovis, qui les chassa de Toulouse, jusqu'à la grande invasion musulmane, qui mit fin à leur empire. Les Sarrasins d'Espagne furent délogés de Carcassonne par la valeur de Pépin le Bref ; telle était encore alors la force de cette place que la légende, substituant Charlemagne à son père, raconta bientôt qu'un seul guerrier avait suffi pour la défendre pendant cinq ans, et que ce guerrier était une femme, « dame Carcas », dont le buste surmonte encore la porte principale de l'enceinte.

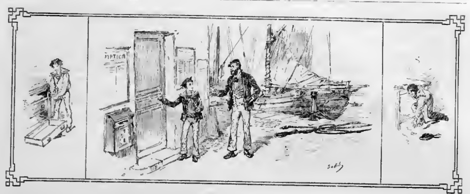
L'organisation féodale, dès le neuvième siècle, fit de Carcassonne la capitale d'une seigneurie qui devint naturellement une des plus puissantes de France, à une époque où les remparts d'un château étaient souvent la seule et toujours la meilleure garantie de la souveraineté. Les vicomtes de Carcassonne, aux solides murailles déjà élevées par les Romains et les Visigoths, ajoutèrent de nouvelles tours et un donjon, et dans cette armure de pierre, où l'on ne pouvait se frotter sans se piquer, suivant l'expression usitée au moyen âge, ils crurent pouvoir se rire impunément et des rois de France ou des comtes de Toulouse, trop faibles encore pour dompter leurs vassaux, et de leurs propres sujets, sur lesquels ils levaient arbitrairement impôts et corvées. Les Trencavels, tel était le nom de leur dynastie, furent pourtant de bons alliés pour Raymond VI, comte de Toulouse, lorsqu'il eut à lutter contre les croisés de Simon de Montfort. Tout en déclarant rester catholiques, ils se virent entraînés à suivre le parti des Albigeois, qui était alors pour le Midi le parti national, et qu'ils ne pouvaient abandonner sans renoncer en même temps à leurs belles possessions, convoitées par le terrible chef de la croisade. Leur résistance attira les armées du Nord sous les murs de la cité, et, après un siège plein d'épisodes héroïques, Raymond-Roger Trencavel remit, avec sa personne, la capitulation de la ville. Il fut enfermé dans une tour, où il mourut, et les ennemis de Simon de Montfort l'accusèrent de l'avoir empoisonné. Ceci se passait en 1209. Simon ne jouit que neuf ans du titre de vicomte de Carcassonne ; tué devant Toulouse le 25 juillet 1218, il laissa pour héritier son fils Amaury, ou plus réellement le roi de France, qui mit garnison dans toutes les forteresses du comté de Toulouse. Le fils de Raymond-Roger revendiqua les biens de son père, à la tête d'une multitude de « faidits », soldats mercenaires qui guerroyaient pour le pillage et se battaient, suivant l'occasion, aussi bravement contre les chrétiens de France que contre les Maures de Cordoue. Leur expédition n'eut d'autre résultat que l'incendie des faubourgs de Carcassonne et la dévastation des campagnes environnantes. Saint Louis envoya des secours à la ville assiégée, qui allait succomber à la famine, et pour punir les habitants des faubourgs d'avoir ouvert leurs portes au dernier des Trencavels, il leur défendit de rebâtir leurs maisons, leur permettant seulement, à la vue de leur repentir, de fonder dans la vallée une nouvelle ville, dont ses officiers leur fournirent le plan. Ce fut alors, en l'année 1247, que naquit la Carcassonne moderne, appelée le Bourg, qui prospéra bientôt plus que l'ancienne et finit par

l'éclipser. L'ancienne ville, connue sous le nom de Cité, ne perdit toutefois rien de son importance stratégique, qui grandit au contraire, grâce aux additions considérables exécutées par ordre de saint Louis et de Philippe le Hardi. A la mort de ce dernier prince, le système de défense était considéré comme achevé, malgré le perfectionnement des engins de guerre, malgré l'invention de la poudre à canon; la Cité de Carcassonne a été continuellement entretenue jusqu'à nos jours, d'abord pour contenir le Languedoc et surveiller l'Aragon, ensuite pour arrêter les invasions espagnoles. Rayée enfin des cadres du génie militaire, sous Napoléon III, la vieille forteresse fut aussitôt l'objet d'un vaste travail de restauration, destiné, non plus à l'armer en guerre, mais à conserver pour l'instruction de la postérité le type le plus complet, le plus caractéristique de la citadelle romaine et du château féodal.

L'enceinte de la Cité ou château de Carcassonne n'a pas moins d'un kilomètre et demi de longueur totale; elle se compose de deux rangs de murailles; les murailles extérieures, sorte de chemin de ronde, avaient pour but d'empêcher ou de retarder l'accès des murailles intérieures, qui étaient les plus hautes, les plus épaisses, et que flanquaient cinquante tours, dont six, avec leurs courtines (c'est-à-dire les portions de rempart qui les rejoignent), remontent à la domination romaine ou tout au moins à l'empire des Visigoths. Les plus fortes tours sont celles que firent ajouter saint Louis et Philippe le Hardi; deux d'entre elles flanquent la principale porte de la ville, dite porte Narbonnaise, parce qu'elle regarde dans la direction de Narbonne. Du côté du Bourg, ou ville basse, est une enceinte particulière, de forme carrée, formant le château proprement dit, et où les Trencavels avaient établi leur résidence. Non loin de la demeure seigneuriale s'élevait une demeure plus auguste: celle de la Divinité. Là était la cathédrale de Carcassonne, encore debout aujourd'hui avec son clocher crénelé, sa nef massive et son chœur du quatorzième siècle, aux ogives hardies, aux tourelles élégantes, aux sculptures délicatement fouillées. Veuve de ses pontifes, elle sert de paroisse aux pauvres ouvriers qui habitent, sans la remplir, la vieille cité féodale du moyen âge. Administration municipale, évêché, établissements publics, aisance et activité commerciale, tout cela s'est transporté peu à peu dans la ville basse, qui est aujourd'hui la vraie Carcassonne, le chef-lieu officiel du département de l'Aude.


La Cité de Carcassonne. (P. 288, col. 1.)

ANTHYME SAINT-PAUL.



Daniel releva la tête. (P. 291, col. 2.)

LES DEUX MOUSSES[1]

VII

Le secret de Bastien Moreau.

Lorsque, le lendemain matin, Daniel se réveilla, il fut fort étonné de voir que Dominique était déjà levé et avait quitté la chambre. Cependant son absence ne lui inspira aucun soupçon, et, en attendant le retour de son ami, il ouvrit la fenêtre et regarda vers le port.

Mais l'esprit du jeune homme, tout plein de la merveilleuse histoire du chercheur d'or, était bien loin de Cette. Il était au delà des mers, dans les fabuleuses terres australes. Ainsi il existait vraiment des pays où l'on pouvait devenir riche tout d'un coup, où il suffisait de creuser un puits pour y voir ruisseler un flot d'or. Pourquoi Daniel n'irait-il pas, lui aussi, là-bas tenter la fortune? Il est vrai que Bastien avait eu à lutter longtemps contre la misère, mais aussi de quels résultats ses efforts n'avaient-ils pas été couronnés! Daniel était jeune, il avait du temps devant lui. Qu'était-ce que quelques années de plus ou de moins, s'il pouvait revenir un jour à Castell avec des millions?

Si seulement il connaissait exactement l'endroit où le mineur avait découvert son trésor! Les notes lui avaient bien appris que Bastien Moreau était parti de Melbourne et qu'il s'était avancé fort loin dans l'intérieur du pays jusqu'à une grande rivière traversant un désert. Mais quelle était cette rivière? Les renseignements du mineur étaient vagues, sans précision.

Peut-être Daniel n'avait-il pas lu assez attentivement, et puis le matelot avait interrompu brusquement sa lecture. Le portefeuille était toujours là: rien n'était donc plus facile que de reprendre la lecture du journal.

Daniel quitta la fenêtre et se dirigea vers la commode. Le tiroir était resté entr'ouvert. Au moment d'y porter la main, le jeune homme fut arrêté par un remords. Pour relire le manuscrit, il fallait de nouveau ouvrir le fermoir, manquer encore une fois à la promesse donnée. Hier, il avait encore une excuse, il cherchait à connaître la malheureuse veuve. Aujourd'hui son indiscrétion était tout intéressée. Non, décidément, il respecterait le secret de Bastien. Il s'éloigna du meuble tentateur.

Il y revint pourtant. Sa conscience trop docile lui fournit des excuses comme la veille, et d'une main hésitante il ouvrit le tiroir. Le portefeuille n'y était plus.

Après un instant de surprise, Daniel pensa qu'il s'était trompé. Il tira chaque tiroir l'un après l'autre; tous étaient vides. Peut-être le carnet avait-il glissé dans le meuble... Fébrilement, il sortit tous les compartiments; le meuble aussi était vide.

Daniel resta un instant atterré. Puis, pris d'un fol espoir, il recommença l'inspection de la commode, il chercha ensuite dans ses poches, dans la doublure de ses vêtements. Rien nulle part!

Un soupçon traversa alors son esprit.

« Dominique a pris le portefeuille! » s'écria-t-il.

En trois bonds, il franchit la porte, descendit l'étroit

1. — Voy. page 241, 257 et 273.

escalier et se trouva devant Mme Ginestous, toujours impassible derrière son comptoir.

« Où est Dominique ? lui demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Vous le savez aussi bien que moi, répondit l'hôtelière avec calme. M. Martigues s'est embarqué hier soir; il est descendu après vous avoir fait ses adieux et a réglé généreusement votre compte. Son navire a dû mettre à la voile ce matin même. En partant, il m'a dit : « Madame Ginestous, je vous confie le petit qui ne doit s'embarquer que dans quelques jours. Je regrette d'être obligé de le laisser seul, mais le devoir m'appelle, et je sais que vous aurez soin de Daniel comme de votre enfant. » Il est si bon, ce cher M. Martigues! Figurez-vous...

— Alors, Dominique est parti, interrompit le jeune homme, vous en êtes sûre?

— Tout ce qu'il y a de plus sûre, dit la grosse femme. Le pilote qui a conduit hors du port le navire où se trouve Dominique, est venu tout à l'heure prendre un petit verre, ici, sur ce comptoir. Voyons, mon garçon, il faut avoir plus de cœur que ça. M. Martigues reviendra un de ces jours, et vous le retrouverez.

— Je l'espère bien, » murmura le jeune homme qui, pâle, perplexe, avait écouté le récit de l'aubergiste.

Un moment, il avait été sur le point d'accuser Dominique, de dévoiler sa conduite. Mais à quoi bon! Le matelot n'avait que des amis dans cette maison. Ce serait faire un esclandre inutile, sans résultat. Il se contenta donc de remercier Mme Ginestous, et le cœur serré, la tête basse, il remonta dans sa chambre.

Là, une fois seul, il s'assit devant la table et, cachant sa figure dans ses mains, il fondit en larmes. Avec l'extrême mobilité de son caractère, il se reprochait toute sa conduite depuis son départ de Castell, l'absurde confiance qu'il avait eue dans un inconnu, les dépenses qu'il avait faites, enfin, et par-dessus tout, la coupable indiscrétion qui l'avait poussé à manquer à sa promesse. Comment apprendre à son père la perte du portefeuille? comment lui avouer ces nouvelles fautes? Qu'allait-il faire maintenant sans argent? S'il ne trouvait pas à s'embarquer immédiatement, il serait réduit à mendier.

Tout à coup, à travers ses larmes, il vit briller quelque chose sur la table. C'était la pièce de vingt francs tirée la veille du portefeuille et qu'il avait laissée là dans sa précipitation à se cacher du matelot. Cette découverte le consola un peu. Grâce à ces faibles ressources, soigneusement ménagées, il pourrait attendre une occasion pour s'embarquer. Il mit le louis dans sa poche et se leva, plus tranquille, résolu d'aller demander conseil au bon M. Devès.

Son chapeau était resté par terre, comme il l'avait jeté la veille avant de s'étendre sur son lit. En se baissant pour le prendre, Daniel aperçut tout auprès un fragment de papier, à demi déchiré, jauni, mais soigneusement plié. Il le ramassa machinalement et le déplia. Le papier portait quelques lignes d'une écriture fine et serrée, dans laquelle, dès le premier coup d'œil, le jeune homme reconnut la main de Bastien Moreau. Il lut :

« A partir du point où le Murrumbidgee rejoint le Murray, descendre la rive droite du fleuve durant six cents pas environ jusqu'à un étroit ravin pierreux dont l'entrée est ombragée par quelques gommiers; tournant alors le dos au fleuve, remonter vers le nord et suivre le fond du ravin; après deux heures de marche, une énorme pierre isolée indique... »

La phrase avait été interrompue en cet endroit par une déchirure qui avait enlevé l'un des angles inférieurs de la feuille. On lisait cependant encore sur l'angle opposé ces mots : « qui s'enfonce à vingt-huit pieds... », et au-dessous se voyaient quelques lignes, annotées de chiffres, rejoignant des marques rondes : probablement le reste d'un tracé de terrain.

Daniel relut plusieurs fois ces mots énigmatiques. A n'en pas douter, c'était là le plan dont le mineur parlait dans son journal et qu'il portait toujours sur lui.

« Pourquoi, se demanda le jeune homme, ce plan est-il déchiré? Peut-être est-ce parce que Bastien, ayant épuisé la mine, n'avait plus besoin de ces indications. Mais, alors, pourquoi a-t-il gardé ce fragment? Et puis qu'est-ce que c'est que le Murray? et le Murrumbidgee? Je le saurai bien un jour, se dit-il; mais je tiens enfin le plan mystérieux, et puisque Mme Moreau n'est plus là pour en profiter, il est bien juste que j'en tire parti. Ce plan m'était évidemment destiné; c'est un hasard providentiel qui l'a sauvé des mains de Dominique pour le faire tomber dans les miennes. »

Il plia soigneusement le papier, le mit dans la poche de son gilet, et, saisissant son chapeau, il s'élança au dehors.

Tout en courant vers le bureau de l'Inscription maritime, il murmurait : « A partir du point où le Murrumbidgee rejoint le Murray... six cents pas... Je me souviendrai toujours de cela. »

M. Devès n'était pas à son bureau. Daniel l'attendit avec une impatience fébrile, et dès qu'il aperçut le bon caissier, il s'élança vers lui :

« Bonjour, monsieur Devès, lui cria-t-il. Je pars pour l'Australie.

— Bonjour, mon enfant, répondit paisiblement l'employé. Tu as donc un navire?

— Non monsieur, mais je veux aller en Australie.

— Eh bien, entre dans mon bureau, nous allons consulter la liste des navires en partance. Peut-être trouverons-nous ton affaire. »

Daniel suivit M. Devès, qui, moins impatient, procédait avec une sage lenteur à son installation. Il accrocha son pardessus et son chapeau à une patère, enfila soigneusement ses manches de lustrine, et s'assit dans son grand fauteuil. Puis il attira à lui un registre vert dont le dos était orné d'une plaque rouge, avec ces mots en lettres d'or : « Mouvement 1863. » Mais, au moment de l'ouvrir, il se ravisa, sortit de la poche de son gilet une petite tabatière d'écaille et procéda avec précaution à la grave absorption d'une prise.

Daniel sentait bouillir son sang méridional. Enfin le caissier posa sur son nez une respectable paire de lunettes et ouvrit le registre.

« Nous disons donc l'Australie, dit-il doucement. Voyons, voyons, » et son doigt parcourut la liste des navires. « Voici la *Junon*, capitaine Maquart, en charge pour Grahamstown... C'est au Cap, ce n'est donc pas ton affaire... La *Berthe-Alice*, pour Montevideo ; le *Saint-Jacques*... Tiens-tu absolument à aller aux antipodes ?...

— Autant que possible, monsieur, dit timidement Daniel.

— Parce que, autrement, je vois la *Croix-Blanche* en charge pour Rio-de-Janeiro. Le capitaine est de mes amis et je pourrais te recommander à lui.

— J'aimerais mieux l'Australie.

— Tu y tiens, paraît-il. Mais que veux-tu donc aller faire là-bas ? Ce n'est pas un pays si séduisant.

— Je ne sais trop pourquoi, balbutia le jeune homme ; mais je ne veux m'embarquer que pour l'un des ports australiens, Sydney ou Melbourne.

— Eh bien, dans ce cas, mon garçon, tu ne t'embarqueras pas à Cette, répondit l'obligeant caissier. Je viens de parcourir la liste de tous les navires aussi bien en affrètement qu'en partance, et je n'en vois pas un seul qui aille au pays de tes rêves.

— C'est bien dommage, monsieur ; mais alors que me conseillez-vous de faire ?

— Embarque-toi sur la *Croix-Blanche*, tu verras le Brésil qui vaut bien l'Australie, et d'ici à ce que tu aies gagné tes galons d'officier tu trouveras bien une occasion d'aller à Melbourne. Je vais te donner un mot pour le capitaine ; il a peut-être besoin d'un mousse. Pour ce qu'on les paye, vois-tu, on a toujours besoin de mousses à bord d'un navire.

— Je vous remercie, dit Daniel, mais je vous demande la permission de réfléchir avant de m'engager. »

Le jeune homme n'avait pas pensé à ce contretemps, et il sortit tout déconfit du bureau de M. Devès.

« Eh bien, petit, il paraît que la caisse est fermée ; il suffit de voir ton nez pour s'en douter. »

A ces mots proférés d'une voix joyeuse, Daniel releva la tête, et se trouva devant un gros homme, d'une taille gigantesque, dont la figure rouge, encadrée d'une courte barbe fauve et éclairée par de petits yeux perçants, avait un aspect réjoui des plus engageants. Une casquette à galons d'or et à longue visière et une vareuse de drap bleu révélaient un capitaine marchand. Le géant, enchanté de sa plaisanterie, avait été pris d'un accès de fou rire qui secouait toute sa vaste personne.

Daniel déconcerté restait le chapeau à la main, devant l'étrange personnage.

« Il paraît que l'escarcelle est vide, reprit celui-ci, et tu as été demander une avance au caissier, mais il est dur à la détente.

— Non, capitaine, dit le jeune homme, ce n'est pas cela. J'ai été demander un navire à M. Devès.

— Ah ! dit le capitaine devenu sérieux, tu cherches à t'embarquer ?

— Oui, mon capitaine, comme mousse.

— Je pense bien. Quel âge as-tu ?

— Quinze ans.

— Et tu ne trouves pas de navire ?

— Non, mon capitaine. Du moins, je n'en trouve pas parce que je ne veux aller qu'en Australie.

— Ah ! vraiment ! dit le capitaine. Et comment t'appelles-tu ?

— Daniel Riva, de Castell, dans les Pyrénées-Orientales.

— As-tu jamais navigué ?

— Non, mon capitaine, mais je connais la mer. Mon père est pilote et j'ai fait le service avec lui.

— Tu m'as l'air d'un gaillard solide et déterminé, reprit le capitaine, tu fais mon affaire. Écoute, je pars demain et il me faut justement un mousse. Je vais d'ici à la côte d'Afrique, mais de là je chargerai pour l'Australie. Cela fait-il ton affaire ?

— Certes ! répondit joyeusement Daniel.

— Eh bien, tope là, mon garçon. »

Et le capitaine engloutit la fine main du jeune homme dans son énorme poing rouge. Puis, fouillant dans la poche de son gilet, il en tira un louis qu'il présenta au jeune homme.

« Tiens, ajouta-t-il, voilà vingt francs d'arrhes. Je compte sur toi. Demain, à dix heures sois à bord.

C'était un élégant brick-goëlette. (P. 292, col. 1.)

Tu te rappelleras : le *Jackson*, navire américain, capitaine Goulard, en partance pour Mogador.

— Soyez tranquille, mon capitaine, je serai exact. »



VIII

Le capitaine Goulard.

Daniel fut exact au rendez-vous du capitaine Goulard. De grand matin, il quitta le toit hospitalier de Mme Ginestous, et, chargé de son petit paquet de hardes, il se dirigea tout joyeux vers le port.

Il faisait une radieuse matinée. Le soleil étincelait sur les belles carènes peintes de vives couleurs, et une légère brise agitait gaiement les voiles et les pavillons parmi la forêt de mâts qui couvrait le grand bassin.

Un douanier désigna à Daniel le *Jackson* qui, prêt à partir, avait quitté le dock et se balançait mollement près du môle Saint-Louis, qui protège l'entrée du port. C'était un élégant brick-goëlette, de cinq à six cents tonnes, à la coque noire finement taillée, à la haute mâture bien découpée. Le pavillon à la corne étoilée des États-Unis flottait à l'arrière, et les voiles blanches pendaient à demi déroulées sur les vergues.

Daniel, en vrai fils de marin, examina longuement le navire ; puis, satisfait de son examen, il héla un batelier du port qui en quelques coups d'aviron lui fit aborder le *Jackson*.

Le mousse, s'accrochant à l'échelle des compagnons collée à la muraille de tribord, se hissa lestement le long du navire. En mettant le pied sur le pont il se trouva face à face avec le capitaine Goulard.

« Ah ! te voilà, petit, lui cria joyeusement celui-ci. Il n'est pas encore dix heures, je vois qu'on peut compter sur toi. Je veux profiter de cette bonne brise, nous allons partir dans un instant. Tu vas te dépêcher d'arrimer ton ballot, et vite à la manœuvre.

— Je suis tout prêt, capitaine.

— C'est bien, on va te montrer ton cadre. Au fait, parles-tu l'anglais ? Non, n'est-ce pas ? Où l'aurais-tu appris ? Mais tu t'y feras bien vite, on parle toutes les langues du monde à mon bord. Comme la manœuvre se commande en anglais, je vais te donner un camarade qui te mettra au courant. » Et, se tournant vers la dunette, le capitaine cria d'une voix de stentor : « Holà, hé ! Pingouin ! »

A cet appel accourut un jeune mousse, en tenue de bord, c'est-à-dire pieds nus et simplement vêtu d'un gilet de coton bleu et d'un pantalon de toile de même couleur. C'était un garçon à peu près de l'âge de Daniel, mais plus frêle, plus délicat. Ses grands yeux bleus, ses boucles dorées lui donnaient une apparence presque féminine.

« Vois-tu ce garçon-là ? lui dit le capitaine en lui désignant Daniel, c'est le nouveau mousse dont je t'ai parlé. Tu vas le conduire au poste de l'équipage et tu lui feras accrocher son hamac près du tien. Je te charge de lui apprendre ce qu'il a à faire. S'il se trompe, c'est toi qui auras les coups de garcette. Allez. »

Daniel suivit son nouveau compagnon qui le conduisit tout à l'avant du navire, et lui montra l'étroite cabine d'entre-pont qui devait leur servir de chambre commune. Tout en faisant une sommaire installation, le jeune Roussillonnais questionnait Pingouin, qui le mit au courant avec bonne humeur.

« Le capitaine est un brave homme et un bon cœur, disait ce dernier, mais il faut prendre garde de mécontenter le second qui, sans être méchant, a la main leste et dure. Mais tu as entendu ce qu'a dit le capitaine. Pendant quelques jours, c'est moi qui recevrai les coups pour toi ; après, quand tu auras eu le temps de te mettre au courant du service, je t'avertis que ce sera ton tour.

— Je ne sais si je pourrai jamais apprendre l'anglais, dit Daniel un peu inquiet.

— Je t'aiderai, reprit Pingouin ; le capitaine et le second parlent du reste aussi bien français que toi, ce sont des créoles de la Louisiane.

— Et toi ? demanda le novice.

— Moi, je suis de Québec, je suis Canadien.

— Où donc as-tu si bien appris le français ?

— Ah ! c'est bien ça, dit en riant le mousse, vous autres, gens du vieux pays, vous nous considérez comme des sauvages. Mais on parle français en Canada, ajouta-t-il avec quelque fierté, et tous les bons Canadiens sont aussi vrais Français que vous autres. »

Un long sifflement modulé vint interrompre cette conversation.

« Vite, sur le pont, cria Pingouin, c'est le sifflet du second. »

Comme les jeunes gens grimpaient en toute hâte l'escalier, ils virent apparaître au-dessus d'eux le visage sec et bilieux du lieutenant, plutôt mulâtre que créole, qui criait d'une voix irritée :

« Que fais-tu donc en bas, mousse de malheur ? Voilà une heure que je siffle.

— Pardon, monsieur, le capitaine m'avait ordonné d'installer le nouveau mousse. » Et Pingouin désignait son compagnon. Le second toisa un instant ce dernier et lui dit brusquement :

« On t'appelle ?

— Riva, monsieur.

— Eh bien, Riva, grimpe à la hune, tu vas aider le matelot à déferler la brigantine. »

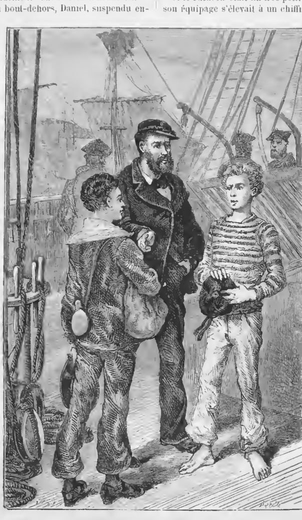
Sans mot dire, le nouveau mousse sauta sur les haubans, et fut bientôt à son poste.

Le *Jackson* se préparait à quitter le port. Une partie de l'équipage halait les amarres, tandis que l'autre se tenait dans le grèement, prête à mettre les voiles au vent. Un petit remorqueur traîna le navire au large du môle Saint-Louis, où il le quitta. Alors, sur un

signal du commandant, la mâture se couvrit de toile, et le *Jackson*, s'inclinant gracieusement, fendit les flots. Pour profiter de la brise nord-nord-ouest qui soufflait favorablement, les bonnettes furent déplassées, et la côte s'éloigna rapidement dans l'horizon brumeux.

A cheval sur un bout-dehors, Daniel, suspendu entre le ciel et l'eau, envoyait un joyeux adieu à la terre de France. Le grand air, l'excitation de la manœuvre, le délice du nouveau avaient effacé tous ses soucis. Enfin il était parti. Tel était le fond de sa pensée. Il semblait qu'il laissait là-bas, sur cette terre, toute peine et que désormais la vie allait s'écouler sans tempête, sous un ciel sans nuage.

Cependant, vers le soir, le navire se rapprocha un instant de la côte de France, et Daniel reconnut au loin avec émotion le sévère profil du Cerbère. Le soleil couchant empourprait la crête des Pyrénées; des barques de pêche regagnaient le rivage. Ce spectacle rappela à Daniel cette soirée si belle qui avait été le prélude de tous ses malheurs. Il pensa à son père qui était peut-être là, près de lui, dans une de ces barques, à la bonne mère Antoinette qui l'attendait au logis, pleurant silencieusement sur son fils. Il se souvint alors qu'il ne leur avait même pas donné de ses nouvelles depuis son départ; cette pensée fit monter le sang à ses joues et jaillir les larmes de ses yeux. Aussi, emporté par l'élan de son repentir, il sauta sur le bastingage, et envoyant vers la côte un long baiser : « Je vous aime, s'écria-t-il, et je vous le jure, je serai un honnête homme. »



Le capitaine lui désigna Daniel. (P. 292, col. 2.)

Si le *Jackson* était un très petit navire, en revanche son équipage s'élevait à un chiffre peu ordinaire. Dix à douze hommes manœuvrent aisément un brick de cinq à six cents tonnes, tandis que celui-ci avait pour le conduire une soixantaine de vigoureux matelots, sans compter les officiers et les deux mousses. Daniel fut fort étonné de se trouver en si nombreuse compagnie, et questionna à ce sujet son compagnon, qui se contenta de lui répondre avec un sourire :

« Le capitaine aime à avoir beaucoup de monde autour de lui. »

D'autre part, on eût dit que le commandant avait tenu à réunir à son bord des spécimens de toutes les races du globe. Certes les constructeurs de la tour de Babel ne devaient pas offrir une réunion plus extraordinaire que l'équipage du *Jackson*. En dehors du capitaine et du second qui, quoique à moitié Français, appartenaient aux États-Unis, et au cuisinier, vieux nègre de la Virginie, qui se considérait comme citoyen de l'Union, les matelots étaient tous de nationalités étrangères Anglais, ceux-ci en majorité, Suédois, Espagnols, Italiens, Français, Allemands ; le maître charpentier représentait même l'élément parisien. En se pro-

menant d'un bout à l'autre du pont, on entendait se heurter toutes les langues du globe; on eût même entendu le chinois, si Tchin-yan, le valet de chambre du capitaine, eût trouvé l'occasion de placer le dialecte du Céleste Empire. Il faut dire toutefois que, si différents par la langue, tous ces gens offraient une curieuse uniformité d'allure. Méridionaux ou hommes du Nord présentaient tous la même rudesse, une égale détermination empreinte sur leurs traits. On sentait en eux des marins consommés, habitués de longue date à toutes les luttes, sur toutes les mers et sous tous les climats; c'était en un mot un équipage d'élite.

La manœuvre habituelle d'un si petit voilier ne demandant que peu de bras, la plupart des hommes passaient leurs journées à jouer aux cartes ou à dormir sur le pont. Cependant une discipline sévère régnait à bord. Deux fois par jour, le capitaine passait l'équipage en revue, comme cela se fait sur les navires de l'État. M. Goulard, sous son imperturbable apparence de jovialité, n'admettait pas la moindre infraction à ses ordres, et Daniel put s'apercevoir bientôt que tous les matelots semblaient éprouver pour cet homme étrange un mélange d'affection enthousiaste et de crainte profonde.

« Pourquoi le capitaine a-t-il tant de monde à bord? se demandait souvent le jeune mousse, faut-il donc soixante hommes pour conduire quelques caisses de soieries et de liqueurs jusqu'à Mogador, ou bien allons-nous dans un pays si dangereux qu'il faille un bataillon pour protéger chaque navire? »

Ces pensées préoccupaient de temps à autre Daniel, mais il se trouvait si heureux à bord, le capitaine se montrait si bon pour lui, qu'écartant toutes ces idées, notre jeune homme se contentait de jouir du bonheur de naviguer sur une mer bleue et paisible. Cependant, un incident mystérieux vint bientôt réveiller ses soupçons.

Six jours après le départ de Cette, favorisé par un temps exceptionnel, le *Jackson* entra toutes voiles dehors dans le détroit de Gibraltar. Bientôt on vit se profiler à l'ouest l'immense rocher dans lequel les Anglais ont dissimulé leur forteresse, véritable clef de la Méditerranée.

Le capitaine se promenait sur la dunette, suivi de Daniel qui portait la longue-vue avec laquelle l'officier examinait par intervalles la côte espagnole. Tout à coup M. Goulard arracha brusquement le verre des mains du mousse, le braqua sur Gibraltar, puis, se tournant vers le pont qui était encombré de matelots, il cria en anglais :

« *Every man down below!* [1] »

A ces mots, dont le sens échappait encore à Daniel, il se fit sur le pont un véritable tumulte. Les hommes se levèrent précipitamment et se réfugièrent comme pris de panique dans le poste de l'entre-pont, sauf une dizaine de matelots, qui, dès que le dernier des fuyards eut disparu, se hâtèrent de fermer la grande écoutille avec soin et, pour mieux dissimuler toute apparence de l'ouverture, recouvrirent celle-ci d'un grand prélart goudronné. Cela fait, l'équipage ainsi réduit se répartit sur le pont et dans la mâture, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé à bord.

Le jeune mousse, tout surpris de cette agitation insolite, restait, la lunette à la main, près du capitaine qui lui dit en souriant :

« Ne te tourmente pas, mon petit; seulement, quoi qu'il arrive, tiens-toi près de moi, et pas un mot. »

Pendant les quelques instants qu'avait demandés cette transformation du *Jackson*, un navire à vapeur quittait l'abri de Gibraltar, et venait se placer sur le chemin du brick qui fut bientôt à sa portée. Le steamer hissa le pavillon britannique, en l'accompagnant des signaux : « Mettez en panne. »

Le capitaine Goulard commanda : « Hissez les couleurs... », et à l'homme à la barre : « Sans changer. »

Voyant que le brick poursuivait sa marche, le navire de guerre tira un coup de canon à blanc.

« Cette fois-ci, l'invitation est pressante, murmura le Louisianais, il n'y a pas moyen de passer sans recevoir leurs pilules. » Et se tournant vers le pilote « Amène à trihord, » cria-t-il; puis au quartier-maître : « Serrez la brigantine. » La manœuvre fut rapidement exécutée. Le navire tourna et ses voiles dégonflées se mirent à frapper lourdement la mature.

Aussitôt un canot se détacha du navire de guerre et vint aborder le *Jackson*. On lui jeta une échelle, et deux officiers de la marine britannique montèrent à bord. Le capitaine les reçut poliment à la coupée de bâbord. Les saluts échangés, un des officiers dit :

« Excusez-nous, capitaine, mais nous agissons en vertu d'ordres exprès que nous a expédiés l'Amirauté. Veuillez nous présenter votre patente.

— Voici ma patente et mes connaissements, répondit M. Goulard en remettant une liasse de papiers à l'officier, qui les examina attentivement.

— Vous allez à Mogador? demanda ce dernier.

— Oui, monsieur, avec un demi-chargement de liqueurs et d'étoffes.

— Combien d'hommes à bord?

— Dix, sans compter mes deux officiers, et les mousses. »

Par un coup d'œil rapide autour de lui, l'officier de marine s'assura si le nombre avancé par le capitaine était exact. Il relut les papiers de bord.

« C'est une maison française qui vous a affrété? demanda-t-il encore.

— La maison Prat et C[ie] de Cette.

— Eh bien, capitaine, avant de vous quitter, je dois vous prévenir que votre mission est des plus périlleuses, et que si vous craignez de perdre votre navire, vous ferez mieux de décharger vos marchandises ou de changer de pavillon à Gibraltar.

— Il me serait égal de changer de pavillon, dit en souriant M. Goulard, mais je suis pressé et ne puis m'arrêter. Du reste, quel danger peut bien m'atteindre d'ici à Mogador?

1. « Tout le monde en bas! »

— Le corsaire confédéré du Sud, l'*Atlanta*, croise depuis plusieurs semaines dans ces parages. Un paquebot, arrivé aujourd'hui même à Gibraltar, rapporte l'avoir rencontré au large des Canaries. Or, vous ignorez peut-être que ce corsaire s'est porté sur cette route fréquentée pour saisir les navires portant comme vous pavillon du Nord, et qu'il les brûle après les avoir pillés.

— Diable! dit le capitaine en se grattant le nez d'un air contrit, cela est grave. Mais, continua-t-il en relevant fièrement la tête, mon navire est un fier marcheur. Bien malin celui qui le prendra. Je passerai tout de même avec votre permission.

— Soit, vous êtes averti. Notre mission est remplie. »

Les deux officiers anglais saluèrent et quittèrent le bord.

Comme leur canot allait s'éloigner, le capitaine se pencha sur les bastingages et leur cria :

« Auriez-vous l'obligeance, messieurs, de me donner la position exacte où l'*Atlanta* a été aperçu pour la dernière fois?

— Au sud de l'île Fuerteventura.

— Merci, mille fois! » répondit le capitaine, et, apparemment fort satisfait du renseignement, il fit rentrer d'un coup sec la longue-vue dans son étui, et, se tournant vers le second, lui dit : « Faites reprendre la route. »

Ce ne fut que lorsque le navire, sorti du détroit, eut doublé le cap Spartel et pris la route du sud que l'équipage de l'entre-pont se décida à venir respirer au grand air et à reprendre ses habitudes d'oisiveté.

Cependant le capitaine ordonna à ses officiers la plus grande vigilance; lui-même, pendant le jour, scrutait infatigablement l'horizon, mais aucune voile suspecte ne fut signalée. Le vent était favorable, la mer douce.

Comment se fit-il donc qu'un marin aussi expérimenté que M. Goulard, le commandant de paquebot américain si connu à la Nouvelle-Orléans, commit une erreur aussi grossière? Fut-il aveuglé par la peur de rencontrer le redoutable *Atlanta?* Fut-il trompé sur sa carte par une apparente similitude de noms? Le fait est que le *Jackson* passa sans s'en apercevoir devant Mogador, suivit pendant plusieurs jours la côte africaine, et, au lieu d'entrer dans un port hospitalier, vint, un soir, mouiller sous le cap Bojador, dans une baie déserte, enveloppée par les dunes mouvantes du Sahara.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LES DEUX LIONS

Les hommes ne remplissaient pas encore le monde entier ; se défiant de leurs forces naissantes, ils n'osaient point s'éloigner les uns des autres, et, réunis dans des endroits faciles à défendre, ils laissaient aux bêtes fauves la possession des vastes solitudes qui s'ouvraient devant eux. Les lions y régnaient en souverains, se partageant l'empire sur tous les animaux de la création que la terreur leur soumettait.

Un vieux lion, maître d'un grand royaume, avait su, par une bonté vraie ou feinte, s'attirer l'amour de ses sujets, persuadé que rien n'est plus propre à consolider un trône. Il avait ainsi joui d'une paisible vieillesse, redouté de ses voisins, chéri de son peuple ; mais la mort atteint les grands comme les faibles, et le vieux roi dut songer à quitter cette vie. Avant de mourir il partagea son royaume entre ses deux fils, leur adressa quelques dernières recommandations pour gouverner après lui, les exhortant à suivre son exemple, puis il s'éteignit au milieu d'un deuil général. Un long cortège accompagna ses funérailles : à la tristesse peinte sur tous les visages se mêlait une vague appréhension de l'avenir.

Les deux frères divisèrent la succession paternelle en deux parties distinctes, et chacun s'en fut dans sa capitale particulière, qui n'était autre qu'un antre spacieux et large, tapissé de plantes gigantesques, au milieu d'un paysage délicieux.

Dès les premiers jours, on vit combien différaient entre eux les deux princes. Autant l'aîné se montrait affable et doux, autant le cadet affichait d'orgueil et de hauteur.

Le premier suivit les instructions paternelles, convaincu qu'il ne pouvait mieux honorer sa mémoire. Il accueillait avec bonté les demandes de ses sujets, était pour eux d'un abord facile, prenait les mesures les plus propres à assurer leur bien-être et leur conservation, veillait à leur défense. Il ne s'en rapportait point à d'autres du soin de traiter les affaires, et étendait à tout sa surveillance : aussi ses sujets, retrouvant en lui le digne fils du prince qu'ils regrettaient, lui continuaient le même dévouement et la même affection qu'à son père. Ils se plaisaient à lui obéir : il y avait bien encore quelques rebelles qui soupiraient après l'indépendance et l'existence plus dangereuse, mais plus libre des forêts; mais ce n'étaient que quelques cris épars qui disparaissaient au milieu du concert de louanges et d'actions de grâces que le royaume adressait journellement à son souverain. Aussi il n'y avait rien qu'il ne pût obtenir, et dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir contre l'envie de ses voisins, l'obéissance et le dévouement de ses sujets lui assurèrent toujours la victoire. Il vivait respecté au dehors, aimé au dedans, et voyait tous les jours s'affermir sa puissance et son crédit.

Lorsque quelque loup glouton ou quelque poulain étourdi passait le fleuve aux ondes transparentes qui séparait les deux États, il croyait arriver dans un monde nouveau. Les plaines immenses étaient desertes; la désolation régnait partout. Des êtres décharnés et baissant la tête sortaient de tanières sombres et misérables, au fond desquelles grondaient des mugissements sourds et des gémissements plaintifs. La misère et le malheur semblaient avoir établi leur séjour dans cette contrée. Et pourtant naguère elle était belle et souriante. quelques années seulement d'oppression et de tyrannie avaient suffi pour la métamorphoser; son prince, au lieu de se conformer aux leçons de son père, avait mieux aimé s'abandonner à son naturel orgueilleux et despotique. Pour lui, toute faute était un crime, et il n'avait trouvé de meilleure façon de punir les moindres peccadilles que d'en égorger les auteurs. Il avait entassé les cadavres sur les cadavres; on eût dit qu'il prenait plaisir à verser le sang de ses sujets Croyant la crainte et la peur seules capables de confirmer sa puissance au dedans et de l'étendre au dehors, il deployait la plus grande cruauté. Le succès ne répondit pas à son attente, et les moyens même dont il usait se retournèrent contre lui pour le perdre.

Les sujets n'ayant point à compter sur la clémence d'un prince à qui il pouvait plaire chaque jour de les égorger, cherchaient mille inventions nouvelles pour exaspérer leur maître; s'il chassait, l'âne se mettait à braire à gorge déployée au moment où le prince allait tomber sur sa proie Dans une bataille qu'il livra à un de ses ennemis, un chien ou un rat, on ne sut pas bien lequel des deux, mordit son souverain au talon, si fort que la douleur fit retourner le lion, dans l'instant même où un superbe tigre à la peau tachetée lui sautait à la gorge. Le pauvre lion eut grand'peine à s'arracher aux griffes de son adversaire, et non sans de sanglantes blessures, il dut s'enfuir rapidement, pour ne pas devenir la proie du vainqueur.

Enfin, attaqué de toutes parts, affaibli, défait à l'avance, il n'eut même pas la gloire de tomber en combattant, et la perfidie d'un renard ambitieux, son confident, le livra à ses ennemis, qui l'étranglèrent sans pitié, au grand soulagement de ses sujets.

ADOLPHE ADERER.

LA FILLE DU SONNEUR

La fille du sonneur est seule dans le clocher de la vieille église. Accoudée à la fenêtre, elle laisse errer son regard de la terre au ciel. Le ciel est calme, et son azur pâle prend des teintes roses aux approches du coucher du soleil; les nuages se sont groupés à l'horizon en bandes sombres frangées de pourpre et d'or. En bas s'étendent les champs verdoyants, les bouquets de bois, le ruban d'argent de la rivière, les toits de brique vermeille ou de chaume jaunissant. Elle contemple tout cela, et son cœur se gonfle d'amour et de regret: c'est le ciel d'Alsace, le ciel de sa patrie, le ciel vers lequel elle a élevé, toute petite, ses regards, quand sa mère lui a enseigné à prier Dieu; c'est la terre d'Alsace, la terre où dorment de leur dernier sommeil tous ceux qu'elle a aimés. Elle est montée là pour embrasser une dernière fois du regard toutes ces formes aimées, pour en emporter l'image dans son souvenir. Demain, quand le soleil se couchera, elle sera déjà loin, la fille du sonneur!

Demain, c'est demain! Qui l'eût dit il y a un an, quand la petite maison qui s'adosse à la vieille église du village abritait tout entière l'heureuse famille du sonneur! Qui l'eût dit il y a quinze ans, quand la jeune fille, alors tout enfant, s'essayait auprès de sa mère à filer la quenouille de lin blond comme ses cheveux, et qu'elle berçait le sommeil de son petit frère ou partageait les jeux de son frère aîné? Comme elle était joyeuse, quand le robuste sonneur, la prenant dans ses bras, l'emportait dans le clocher pour lui montrer de la grande fenêtre tout le beau pays d'alentour! La cloche avait été sa première maîtresse d'école. c'était assise sur le bras de son père, son petit doigt suivant sur l'airain les caractères qui y étaient tracés, qu'elle avait appris à connaître les lettres et les chiffres; la cloche était sa plus vieille amie, son premier joujou: car, dès que ses petites mains avaient pu saisir et serrer la corde, ç'avait été sa joie de sonner l'*Angelus* avec son père. Ils tiraient tous les deux; elle sérieuse, serrant les lèvres; lui riant de son erreur, et lui laissant croire que ces beaux tintements qui, du clocher, se répandaient au loin dans la campagne, c'était elle seule qui les produisait, la mignonne fille du sonneur!

Elle avait grandi, elle était devenue une belle jeune fille; ses frères étaient des hommes, de vaillants garçons, pleins d'ardeur pour le travail et pour le plaisir; le sonneur et sa femme admiraient leurs trois enfants, et souriaient avec complaisance quand quelque ancien du village leur disait d'une voix émue · « En vérité, vous êtes un heureux père et une heureuse mère! » Il n'y avait pas un an..... Oh! quel souffle fatal avait anéanti tout ce bonheur! C'était la guerre, la guerre détestée.

La France à demi vaincue avait besoin de tous ses enfants: le sonneur avait tiré d'une armoire, où on le conservait pieusement, le vieil uniforme de son père, un soldat de la grande République, et l'avait montré à ses fils; et ils étaient partis pour l'armée. Ils n'étaient pas revenus! leur dépouille n'avait pas même été rapportée sous leur toit natal. Le sonneur avait fait célébrer pour eux l'office des morts, qu'il avait sonné de ses mains tremblantes, et elle était restée la seule espérance, le seul amour de ses parents, la pauvre fille du sonneur!

« L'ennemi! voilà l'ennemi! Sonnez le tocsin! appelez aux armes! » Tel était le cri qu'avaient un jour poussé les habitants du village; et le vieux sonneur, s'élançant à son devoir, avait jeté aux échos l'appel suprême de la cloche. « Ils approchent! les voilà là-



Elle était seule dans le clocher de la vieille église. (P. 296, col. 1.)

bas! et de l'autre côté, voici venir les Français! Aux armes! à nous, amis! et toi, vieux sonneur, sonne toujours! »

La bataille s'engage : les balles sifflent, un nuage de fumée obscurcit l'air... le tocsin s'est arrêté... mais non, il reprend; il continue d'animer les défenseurs de leurs foyers. Les envahisseurs reculent, ils disparaissent; la cloche peut se taire maintenant. Mais quoi! étendu par terre tout sanglant, n'est-ce pas le cadavre du sonneur? Son âme est à Dieu; et cependant la cloche tinte toujours. Cramponnée de ses mains crispées à la corde de la cloche, elle sonne le glas de son père, frappé d'une balle pendant qu'il remplissait son devoir, la fille orpheline du sonneur!

Les jours, les semaines, les mois ont passé; la veuve du sonneur a longtemps pleuré, et puis elle est morte. L'orpheline survit à toute sa famille; à vingt ans, on a bien de la peine à mourir. On dit que la paix est faite; que lui importe? elle a tout perdu! Tout! non! il lui restait encore une joie, encore un amour; elle le sent bien le jour où on vient lui dire que l'Alsace n'est plus terre française, et qu'elle doit choisir entre l'Alsace et la France. Choisir, déchirer son cœur en deux, qu'elle reste ou qu'elle parte! Elle ne pourra pas partir! elle n'aura pas ce courage! Quitter son village natal, la seule terre qu'elle connaisse! s'en aller à travers le monde pour vivre au milieu d'inconnus! Est-ce que ce n'est pas ici sa patrie, ici où elle est née, où elle a grandi, où elle peut prier chaque jour sur la tombe de ses parents? Oh! non, elle ne partira pas!

Cependant tout change autour d'elle : plus de soldats français, plus de drapeau français! partout de nouveaux visages qui parlent de conquête, partout des maîtres étrangers! Et son cœur se détache peu à peu de ces lieux chéris; chaque jour elle comprend mieux que sa patrie, sa vraie patrie, c'est la France pour qui son père et ses frères sont morts. Son choix est fait : elle restera Française, la fille du sonneur!

C'est demain qu'elle part. Demain, quand une autre main que la sienne fera tinter la cloche pour l'*Angelus*, elle sera déjà loin, et c'est à peine si le vent lui apportera comme un écho affaibli de cette sonnerie si familière à son oreille. Elle s'en va seule, sans protecteurs et sans amis. Où s'arrêtera-t-elle? Elle n'en sait rien; elle sait seulement qu'elle va vers la France.

Elle dira : « Je viens d'Alsace et je n'ai pas voulu manger le pain de l'étranger; je cherche à gagner ma vie dans le pays pour lequel mes frères et mon père ont donné la leur; je vous demande du travail et une place à votre foyer. »

Que Dieu la conduise! qu'il incline vers elle les cœurs français, pour qu'elle rencontre partout un accueil bienveillant qui l'encourage et qui la console, la brave fille du sonneur!

Mme Colomb.

HISTOIRE D'UNE CAPUCINE [1]

Au printemps suivant, toutes les graines de Capucines virent leurs rêves se réaliser; c'est alors qu'elles apprirent, à leurs dépens, que la satisfaction d'un désir est bien souvent un malheur.

L'une qui, dans un précoce élan de vanité, avait demandé à s'épanouir au milieu des fleurs les plus brillantes et les plus rares, fut transportée dans un jardin magnifique, quasi royal, où sa vie ne fut qu'une suite d'humiliations jusqu'à ce que le Sécateur, faisant un jour sa ronde, et outré d'apercevoir, au milieu des Camélias et des Roses, une plante aussi horriblement bourgeoise, la coupât sans pitié.

Une autre avait fait preuve d'une misanthropie non moins précoce, en exprimant la volonté d'aller vivre loin de ses pareilles dans un coin désert, inaccessible aux fleurs et aux hommes : elle naquit sur le sommet d'une montagne où, au bout de quelques heures, elle expira de froid et d'ennui.

Une troisième, qui annonçait une grande sensibilité romanesque, avait déclaré qu'il ne lui fallait, pour être heureuse, que l'ombre, le silence et la solitude : elle fut placée sous un Figuier où, ne recevant jamais les rayons du soleil, elle poussa maigre, pâle, étiolée. Elle eut, en outre, beaucoup à souffrir du caractère du Figuier, qui était toujours de mauvaise humeur parce que ses figues ne mûrissaient pas assez vite.

Une quatrième, rieuse et folle, avait étourdiment réclamé en partage une bonne place sous le ciel pour que sa beauté, mise en évidence, pût charmer tous les yeux : celle-là ne vécut que deux heures et fut mangée dans une salade, en l'ignoble compagnie d'une croûte de pain frottée d'ail.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter ici l'histoire de toutes ces pauvres graines, à qui il avait été accordé le plus funeste de tous les dons : celui de choisir sa destinée.

Quant à la dernière, voici ce qui lui arriva.

Elle resta une grande partie de l'hiver enfouie sous la neige, et ne murmura pas une seule fois contre cet oubli apparent du bon Génie; sa confiance et sa résignation furent admirables; cette petite fleur avait, sans s'en douter, les plus belles vertus du monde.

Un jour, elle fut tirée de son linceul par un moineau qui ne savait plus où donner de la tête, — on sait que les moineaux font maigre chère pendant la mauvaise saison; — celui-là n'avait pas mangé depuis la veille; il avait beau regarder à droite, à gauche, pousser de petits cris plaintifs, rien ne lui venait... pas même une inspiration.

Or, il se décida à gratter la neige, et il gratta si bien qu'il finit par découvrir la graine de Capucine, dont il s'empara avidement sans prendre la peine de l'exami-

1. Suite et fin. — Voy. page 282.

ner, et qu'il emporta sur un mur, bien haut, bien haut, dans la crainte qu'un de ses frères en infortune vînt lui disputer sa trouvaille.

Mais, arrivé là, il fit une grimace de désappointement.

« Sapristi! dit-il, je n'aime pas ça du tout. »

Et comme il avait attrapé l'onglée en fouillant dans la neige, le pauvre oiseau se mit à piétiner pour se réchauffer, chantonnant, en manière de passe-temps, ce refrain qui, je ne sais trop comment, était parvenu à sa connaissance :

Une poule, sur un mur,
Qui picotait...

« Elle était bien heureuse, celle-là, soupira-t-il, d'avoir du pain dur à picoter! »

Cette idée de pain dur aiguisant son appétit et les angoisses de la faim devenant intolérables, il prit sa course à tire-d'aile.

La graine resta donc sur le mur, où se trouvait un peu de terre, — pas beaucoup, — mais il en faut si peu pour une Capucine qui a bonne envie de pousser! de sorte qu'au mois de mai, le germe se fit jour, puis s'arrondit en une petite feuille qui fut suivie de beaucoup d'autres et au milieu desquelles se forma un bouton; puis enfin la fleur s'épanouit brillante, radieuse, parée des plus belles nuances jaunes qu'on puisse imaginer.

Ce petit objet informe qui tenait, naguère, dans le bec d'un oiseau était devenu, en quelques jours, une touffe gracieuse d'où s'échappaient des grappes de feuillage, des arabesques de tiges que le vieux mur semblait tout fier de soutenir, sublime miracle qui se renouvelle sans cesse et dont on ne songe pas à s'étonner!

Plusieurs fois déjà, dans le secret de son cœur, la Capucine s'était souvenue des promesses du Génie et en attendait la réalisation avec une foi paisible, sachant bien que douter c'est pécher contre la Providence.

Elle espérait donc patiemment lorsqu'un matin elle entendit une voix murmurer ces paroles :

« Pauvre petite fleur! Comment as-tu fait pour venir t'épanouir si belle en haut de ce vieux mur? car tu es belle et tu n'as pas l'air de le savoir; depuis longtemps je te regarde... tu chasses mon ennui et tu rends moins tristes les heures de ma captivité. »

La Capucine tressaillit de joie; elle leva vivement sa petite tête, et aperçut un visage pâle appuyé aux barreaux d'une fenêtre bien étroite qui devait être la fenêtre d'une prison.

Le prisonnier continua en souriant :

« Se prendre de passion pour une Capucine!... il faut être bien seul et bien malheureux, n'est-ce pas?... J'ai donc aussi ma *Picciola*, moi!... Merci, petite fleur, d'avoir grandi là, sous mes yeux... en te regardant, je me sens devenir meilleur et j'oublie tout ce qui fait ma souffrance. »

Oh! comme elle rayonnait, la bonne petite Capucine! A chaque instant du jour, le prisonnier venait la contempler à travers les barreaux de sa fenêtre; et souvent il lui parlait comme s'il eût fini par supposer qu'elle devait le comprendre.

Cet état de choses dura un certain temps, au bout duquel la pauvre fleur sentit que bientôt elle allait mourir. La mort ne l'effrayait pas, mais elle s'affligeait en pensant qu'elle allait laisser seul celui dont elle était l'unique consolation.

« Ces murs sont si tristes! murmurait-elle, où donc ses regards se poseront-ils quand je ne serai plus là? »

Mais le Génie avait tout prévu, sans doute, car le jour même où la Capucine, pâle et flétrie, s'inclina pour mourir, le prisonnier ivre de joie bondit aux barreaux de fer et s'écria :

« Libre!... libre!... je suis libre! entends-tu cela, petite fleur? comprends-tu ce mot-là... libre! il signifie que je vais enfin revoir tout ce que j'aime : ma mère, ma fiancée, mon pays!... »

Puis il ajouta, passant du plus fol enthousiasme à une sorte de mélancolie :

« Toi, je te quitte, pauvre fleurette! mais je ne t'oublierai pas, va!... et, en souvenir de toi, j'aimerai désormais toutes les Capucines. »

L'heureuse fleur fut si reconnaissante de ce dénouement imprévu, que, rassemblant auprès d'elle les graines dont elle était mère à son tour, elle leur conta l'humble histoire de sa vie et les exhorta à n'ambitionner, sur la terre, que le seul bonheur qui naît de celui qu'on donne.

Il est donc permis de supposer que, l'année suivante, le vieux mur se couvrit de Capucines ayant pour mission généreuse de consoler les prisonniers... les prisonniers innocents, bien entendu.

Mme JEANDEL.

PENDRAGON [1]

XIX

De son côté le Gaulois faisait le tour de l'enceinte extérieure du temple, garnie partout de hautes murailles, et s'assurait de la fidélité de ses hommes, c'est-à-dire des Enfants perdus qui s'étaient dévoués à sa fortune : car pour les prêtres chaldéens qui habitaient le temple, bien peu auraient voulu prendre les armes.

Ils avaient horreur du sacrilège d'Alexandre, qui allait forcer l'enceinte sacrée de Baal; mais ils avaient encore plus horreur de la mort qui est si désagréable à tous les hommes, excepté quand la vie l'est encore davantage, comme dit le savant Aristote. Les femmes criaient, se désespéraient et s'arrachaient les cheveux; les enfants pleuraient et faisaient un vacarme abominable.

1. Suite. — Voy pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 188, 203, 219, 235, 252, 268 et 283.

Quand le Gaulois eut passé en revue sa forteresse et ses soldats, il nous fit appeler, Samuel et moi, en présence d'Amalec, et nous dit franchement :

« Si j'étais seul ici avec ma troupe et des vivres, je défierais Alexandre de me forcer jamais; mais tout ce peuple qui crie et qui se désespère va décourager mes hommes. »

A ces mots, trois appels de trompette retentirent sur la place.

« Bon! dit-il, Alexandre veut négocier. Voyons ce que c'est. Si nous pouvions mettre dehors tout ce qui ne veut pas combattre, je répondrais presque de la victoire. »

Nous regardâmes par-dessus les créneaux, et je reconnus avec étonnement mon ami Pandou l'Indien qui, précédé d'un cavalier, s'annonçait comme médiateur ou envoyé du roi.

Sur sa demande on abaissa le pont-levis, et il entra dans l'enceinte extérieure du temple de Baal.



Pandou était précédé d'un cavalier. (P. 300, col. 1.)

Samuel en le voyant demanda :

« Eh ! philosophe gangaride, que viens-tu faire ici un jour de bataille ?

— Je viens vous sauver la vie à tous, » répliqua le Gangaride.

Et comme Pendragon faisait un geste de dédain, il ajouta :

« Pour toi, Gaulois, je viens t'apporter l'empire.

— Oh! oh! dit Samuel. Est-ce qu'Alexandre voudrait abdiquer en notre faveur? »

Pandou, sans s'émouvoir de cette raillerie, répliqua :

« L'empire que j'offre n'est pas celui d'Alexandre, mais un autre plus grand et plus beau.

— Et c'est Alexandre qui t'envoie?

— Il m'envoie, mais pour vous avertir que vous aurez tous votre grâce, toi Samuel, toi Sosiclès, toi grand prêtre Amalec, et tous vos soldats, vos prêtres, leurs femmes et leurs enfants, si vous lui livrez Pendragon.

— Et tu as accepté cette mission? dit le Gaulois en riant. Pandou, qui que tu sois, tu es un homme hardi.

— Mille fois plus hardi que tu ne penses, réplique l'Indien: car j'aime la mort autant que tu peux aimer la vie, ou plutôt, pour moi mourir n'est pas autre chose que rentrer dans le sein de Brahma, père de la vie universelle. Mais si l'ordre d'Alexandre est de t'amener par ruse ou par force entre ses mains, ma volonté, à moi, ou plutôt celle de Brahma est de te donner une couronne.

— Il faut avouer, s'écria Pendragon, que tous les dieux de la terre conspirent en ma faveur: car depuis que j'ai mis le pied dans ce pays, je ne vois pas une figure nouvelle qui ne m'offre ou ne me prophétise un empire. Sans doute, c'est une destinée que je ne pourrai pas éviter. Eh bien, j'y consens, Pandou, quelle est la couronne que tu m'apportes?

— Avant tout, répliqua l'Indien, écoute-moi, fils d'Astarac, et sache qui je suis.

» Je viens à toi du fond de l'Inde, qui est le plus grand, le plus beau et le plus fertile pays de la terre. Deux Océans l'environnent à l'orient, à l'occident et au midi. Ces Océans sont vastes comme le ciel, et la sonde des matelots n'en a jamais touché le fond. Au nord est une chaîne de montagnes semblable à une muraille immense de trente mille pieds de haut, et dont le sommet est couvert de neiges éternelles. Cette muraille, c'est le gigantesque Himalaya, que les Grecs appellent Imaüs, et qu'aucun homme vivant n'a jamais traversé.

» Au pied des montagnes, les tigres et les lions sont aussi nombreux que les poissons dans la mer. Ils vivent dans des forêts immenses, aussi libres et aussi sauvages qu'au premier jour où Brahma, le premier-né des dieux, leur donna la vie. Des troupeaux d'éléphants, de cerfs, de daims et de panthères les fuient ou les combattent.

» Deux grands fleuves, auprès desquels le Tigre et l'Euphrate ne sont que des ruisseaux, traversent la plaine immense et les forêts profondes. Ces deux fleuves sont l'Indus et le Gange, qui descendent tous deux de l'Himalaya. L'Indus est formé de vingt rivières énormes, et coule tout droit à l'Océan. Au bas, vers la rive gauche, est un désert immense qui le sépare de la Gédrosie et de la Perse. La rive gauche est habitée par des peuples puissants et belliqueux. »

Ici je voulus interrompre le récit de l'Indien, qui me semblait faire mal à propos la description de ce pays lointain, et je dis :

« Seigneur Pendragon, est-ce bien le moment de s'occuper de géographie, quand notre vie à tous est dans un danger si pressant? »

Mais le Juif Samuel me saisit par le bras, et me dit tout bas

« Tais-toi donc, Sosiclès. L'ami Pandou ne m'a jamais paru plus intéressant. Qui sait quel commerce on peut faire dans ce pays dont il nous parle? Si je ne me trompe pas, c'est Ophir, où le roi Salomon envoyait autrefois des flottes entières; et Salomon était un grand roi renommé par sa sagesse. »

Pendragon écoutait l'Indien, et semblait rêver et contempler des prodiges inconnus.

« Continue, dit-il. Sosiclès est un Athénien plein d'esprit, mais trop bavard, qui croit toujours qu'en dehors de sa petite ville et de quatre ou cinq bourgades d'alentour, il n'y a rien au monde... Va! nous autres Gaulois, qui avons bu en naissant l'eau de la Garonne, nous sommes plus modestes. »

Pandou reprit sans s'émouvoir:

« Le Gange est l'autre grand fleuve de l'Inde. Cinquante villes sont bâties sur ses bords, dont la moindre effacerait toutes les villes de l'empire des Perses, excepté Babylone. Cent millions d'hommes habitent cette vallée immense, la plus belle et la plus fertile de l'Asie. Les palais y sont plus beaux que des temples, et les temples sont au-dessus de toutes vos merveilles d'Occident, qui peuvent étonner des Grecs ou des Juifs dont les yeux n'ont jamais rien vu, mais qui n'iront jamais, comme nos temples, jusqu'à rappeler sur la terre la majesté de Brahma dans les cieux.

— Enfin, dit Pendragon, que l'éloquence de l'Indien n'éblouissait pas, et qui, regardant par la fenêtre les préparatifs que faisait Alexandre pour l'assaut, commençait à craindre quelque piège, que me veux-tu, Pandou? »

L'Indien répondit froidement :

« Je veux que tu m'écoutes. Une couronne vaut bien un moment de silence. »

Puis, après un court recueillement, il ajouta :

« L'Inde, ce magnifique pays qu'habitent cent millions d'hommes, et qui vaut plus à lui seul que tout le reste de l'Asie, a en ce moment besoin d'un roi. »

A ces mots, je me mis à rire.

« Comment! sur cent millions d'hommes pas un seul ne veut accepter la couronne? »

Pandou répliqua gravement :

« Sosiclès, la marque du sage est qu'il sait retenir sa langue... Nous ne manquons pas de gens qui voudraient la royauté, mais nous cherchons le plus digne pour lui offrir la couronne.

— Et c'est toi qu'on a chargé..?

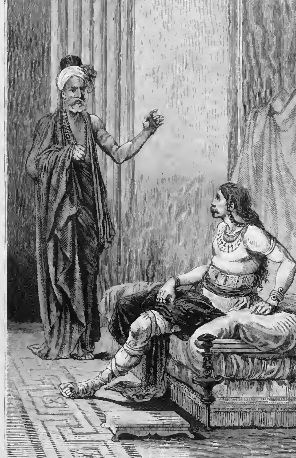
— Moi-même! »

Il parlait si sérieusement que je n'osai rien ajouter. Samuel, d'ailleurs, me dit tout bas :

« Tout s'explique. Pendragon sera roi, mais non roi de Babylone. Mais pourvu que tu sois son premier ministre et moi son grand trésorier, qu'importe le reste? »

Pandou reprit :

« Deux races habitent ce pays fertile : les blancs Aryas et les noirs Parias. Les uns sont les enfants de Vichnou qui fut la dernière incarnation de Brahma, et



Je viens t'apporter l'empire. (P. 300, col. 1.)

qui est aujourd'hui le plus puissant des dieux. C'est la race des saints et des héros. L'autre, c'est la race des Parias qui furent suscités par le démon Ravana, le plus puissant et le plus malfaisant des génies pour détruire l'œuvre bienfaisante de Vichnou. Les Aryas sont blancs, parce qu'ils ont été de tout temps le peuple béni du plus puissant des dieux.

— Et les Parias sont nègres, parce qu'ils sont maudits? ajoutai-je.

— Non, répliqua le Juif Samuel, mais parce qu'ils sont fils de Cham qui insulta son père Noé, tandis que Sem et Japhet le respectaient.

— Et, continua Pandou, c'est pour cette raison que les dieux ont condamné les Parias à l'esclavage. »

Je repris :

« Mais je suppose que les Parias se sont révoltés contre ce jugement?

— Jusqu'à ces dernières années ils l'avaient subi en silence, continua Pandou. Ils cultivaient la terre; ils exerçaient les métiers les plus vils; ils obéissaient enfin; mais le dernier roi arya a voulu gouverner contre la volonté des dieux. Il prenait de force les biens de ses sujets; il égorgeait les hommes aryas; il torturait les femmes; il faisait fouetter ou empaler tout ce qui lui résistait. On prit les armes contre lui. Il fut tué; ses quatre fils se disputèrent le trône. Alors la colère de Vichnou se déclara contre nous, et déchaîna le démon Ravana et les autres Rakchasas, ses frères. Les Parias se révoltèrent. Aujourd'hui l'Inde entière, où les dieux faisaient autrefois leur séjour, est devenue celui des démons. De tous côtés on tue, on égorge, on pille, on brûle. Deux millions d'hommes, de femmes et d'enfants ont déjà péri. Pour arrêter ce massacre, les chefs aryas ne pouvant vaincre les Parias, ni s'accorder entre eux, m'ont choisi pour chercher un roi dans les pays d'Occident.

— Et c'est à moi que tu t'adresses? demanda Pendragon étonné.

— Oui, à toi, répliqua Pandou.

— Mais tu ne me connaissais pas?

— Aussi n'est-ce pas à toi que j'avais songé d'abord, mais à cet Alexandre, dont le nom retentit depuis sept ans par toute la terre. Mais je l'ai vu de près, ce héros. Il est orgueilleux jusqu'à la fureur; à la moindre offense, il ne connaît plus ni ami ni ennemi, et frappe au hasard. Un tel roi ferait honte à la race généreuse des Aryas.

— Alors tu m'as préféré ?

— Oui, certes, et de beaucoup. Je t'ai vu et étudié depuis trois semaines. Pour le courage, tu l'emportes sur tous les autres hommes. Pour la générosité, tes amis disent que tu ne te réserves rien. Tes soldats t'admirent comme un héros et comme un dieu. Tu es l'homme et le roi qu'il nous faut.

— Alors, dit le Gaulois, se redressant avec une noble fierté, c'est une affaire décidée. J'accepte la couronne que tu m'offres. »

Tout à coup, la trompette des Macédoniens retentit sur la place.

« Alexandre s'impatiente, dit Pandou en riant. J'avais promis de lui livrer ta tête.

— Comment a-t-il pu te choisir pour une pareille mission, toi étranger ?

— Pour cela même, répondit l'Indien. Il a cru qu'un étranger te serait moins suspect qu'un Macédonien, et d'ailleurs aucun de ses amis ne se souciait d'entrer sans armes dans la caverne du lion. L'accueil que tu as fait à Héphestion décourage tous les autres. »

Cette réponse fit rire tout le monde, et Pendragon en particulier, qui se réjouissait à ce souvenir.

« Maintenant, demanda l'Indien, que faudra-t-il dire au roi de ta part et de celle d'Amalec ? »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

L'ESCARGOT

L'Escargot n'est pas le premier venu. On lui parle en vers et en musique. Il est vrai que d'une part on le menace de coups de bâton s'il ne consent à montrer ses *cornes*, et que de l'autre on le considère comme l'emblème de l'égoïsme; mais c'est toujours une gloire d'avoir été chanté, ne l'est pas qui veut !

Vous connaissez tous l'Escargot de vue ; vous avez maintes fois aperçu sa coquille globuleuse et luisante collée sur un mur, sur une palissade ou sur une plante. Peut-être même l'avez-vous écrasé avec mépris comme un objet indigne de vos regards. Une bête si vulgaire mérite-t-elle quelque attention? Hé ! c'est traiter bien inconsidérément un individu qui peut se présenter dans le monde sous quatre noms différents : *Limaçon*, *Colimaçon*, *Escargot* ou *Helice*, et se faire immédiatement reconnaître des savants aussi bien que du vulgaire!

Le printemps est la saison la plus favorable pour étudier les Colimaçons. A cette époque la faim les fait sortir en foule des crevasses des murs, des fentes du bois, des gerçures des arbres, retraites où ils avaient passé l'hiver dans un état d'engourdissement. Après un si long jeûne ils sont très voraces et causent de grands dommages aux pousses nouvelles et aux jeunes plantations. Du reste, ils ne sont guère moins redoutables à l'automne quand ils viennent goûter avant nous les fruits de nos vergers, choisissant toujours les plus beaux et les plus savoureux. Il est vrai que nous avons un moyen sûr pour nous débarrasser de ces déprédateurs de nos jardins, en répandant autour des plantes qu'ils affectionnent de la cendre, du sable de carrière, de la paille hachée, des coquilles d'huîtres pilées; ces substances, excitant au plus haut degré la sécrétion visqueuse, ne tardent pas à les faire mourir d'épuisement.

Les Limaçons appartiennent, ainsi que les Limaces, à la classe des mollusques gastéropodes (de *gaster*, ventre, et *pous*, pied), ainsi nommés parce qu'ils n'ont d'autre organe de locomotion qu'un large disque

charnu, placé sous le ventre, à l'aide duquel ils se traînent péniblement.

La Limace est nue, elle n'a point de coquille apparente ; mais le Limaçon est testacé, il ne quitte jamais sa coquille univalve, soit qu'elle abrite entièrement son corps, soit qu'elle ne le protège qu'en partie. Ce mollusque est un pulmoné terrestre, et par conséquent respire par un poumon et non par des branchies.

L'acte respiratoire qui nous paraît, à nous, chose si facile et si simple, qui s'effectue pour ainsi dire à notre insu, est pour le pauvre Colimaçon une affaire compliquée qui réclame toute sa participation.

Nous sommes souvent à même de voir la tête et le pied du Colimaçon, quand il lui plaît de nous le montrer; mais nous ne pouvons jamais voir la masse des viscères qui, placée vers le milieu du dos et recouverte par le manteau, forme un cône toujours renfermé dans la partie supérieure de la coquille. C'est là que se trouve cachée la cavité pulmonaire, et chaque fois que l'Escargot veut respirer, il est obligé de chasser son corps de sa coquille afin d'amener dans le dernier tour de spire, qui est le plus grand, l'orifice de sa cavité pulmonaire qu'il remplit d'air en la dilatant fortement. Veut-il expulser l'air ? il n'a qu'à se contracter au fond de sa coquille. Vous voyez que c'est tout un travail! aussi le Limaçon ne s'y livre-t-il pas souvent. Une respiration si paresseuse ne pouvant guère réchauffer son sang, il ne faut plus nous étonner de sa lenteur et de son apathie.

Tout son corps est rétractile; il peut s'ensacher lui-même, rentrer ses quatre cornes ou tentacules dans sa tête, sa tête dans son cou, son cou dans son manteau et le tout dans sa coquille.

A l'extrémité des deux plus longs tentacules se voient de petits points noirs qu'on a considérés comme des yeux. Sont-ce bien de vrais yeux ? Il est permis d'en douter, car leur utilité ne paraît pas bien démontrée. Les Escargots se promènent surtout la nuit, et une preuve qu'ils n'y voient pas fort clair en plein jour, c'est qu'ils se heurtent à tous les obstacles qu'on place sur leur passage. Cette infirmité est compensée par une sensibilité très grande dans toute l'étendue de la peau et exquise dans les tentacules, qui sont les véritables organes du tact. Renversez un colimaçon sur le dos; il ne restera pas longtemps dans cette position embarrassante. Vous le verrez bientôt sortir, allonger son cou, étendre ses tentacules, les agiter dans le vide pour reconnaître la situation. Puis baissant la tête, selon son habitude, il fait basculer sous le poids de son corps la coquille à moitié vidée. Alors, avec mille précautions, étendant et contractant ses tentacules, il fixe sur le sol sa bouche sur laquelle il pivote jusqu'à ce qu'il ait ramené tout son être dans la position normale.

Le toucher est donc le sens principal des Colimaçons, si toutefois ils en ont d'autres. On leur refuse la vue et l'ouïe; mais on veut bien leur accorder le goût et l'odorat, car ils ont une préférence marquée pour l'odeur et la saveur de certains végétaux. Le siège de l'odorat serait dans la première paire de tentacules, celle qui est la plus courte.

Les Colimaçons jouissent de précieux privilèges : non seulement ils se guérissent promptement et radicalement des blessures qu'on leur fait, mais ils reproduisent des parties entières de leur corps quand on les a mutilés. Les tentacules, les prétendus yeux, la tête même peuvent repousser !

« J'ai coupé la tête à des colimaçons, écrivait Voltaire à M. d'Argenson, leur tête est revenue au bout de quinze jours. Dites à vos savants qu'ils m'expliquent cela. » Et dans une lettre à Mme du Deffant : « A propos, madame, le fait est vrai; j'en ai fait l'expérience : j'ai eu peine à en croire mes yeux. J'ai vu des Colimaçons à qui j'avais coupé le cou manger au bout de trois semaines ! »

Au moment de l'opération, ces pauvres bêtes se contractent si promptement qu'on croirait ne les avoir point touchées, si les parties mutilées, aplaties, ne gisaient au milieu d'une mare de liquide incolore.

Les Colimaçons habitent toutes les parties du monde. Il y en a de gros comme des œufs de poule; il y en a de microscopiques. On en compte plus de six cents espèces sans y comprendre les *Vitrines*, dont la coquille, trop petite, ne protège qu'une partie du corps; les *Bulimes*, qui ont la bizarre habitude de casser l'un après l'autre les tours de spire au fur et à mesure qu'ils les abandonnent; les *Maillots* et les *Ambrettes*, petits gastéropodes qui vivent sur les mousses au bord des ruisseaux, et les *Agatinès*, très grands escargots des régions tropicales que leur voracité fait considérer comme un véritable fléau.

Les espèces les plus communes chez nous sont l'*Hélice vigneronne*, jaune ou grise, et l'*Hélice némorale*, des jardins et des bois, appelée aussi *Livrée* à cause des bandes diversement colorées qui se détachent sur le fond jaune de sa coquille. Les Escargots des pays chauds sont ornés de couleurs brillantes.

Ces mollusques ont été reconnus comestibles dès la plus haute antiquité. Les Romains en étaient très friands et les engraissaient dans des *parcs* spéciaux appelés *cochlearia* où ils les nourrissaient de substances propres à augmenter leur saveur. Les patriciens délicats se les faisaient servir à table sur des grils d'argent.

Dans les fouilles de Pompéi on a trouvé des amas de coquilles d'Escargots qui avaient figuré dans des repas funéraires.

Les Escargots comestibles sont encore l'objet d'un commerce important en Suisse, dans le canton d'Appenzell, où on les cultive dans des escargotières ; à Vienne, en Autriche ; à Naples, où la soupe de colimaçons fait concurrence au macaroni légendaire, et dans le midi de la France.

Certains amateurs apprécient surtout l'Hélice vigneronne et l'Hélice chagrinée ; d'autres préfèrent l'Hélice némorale et la Petite-Religieuse. C'est surtout pendant le carême qu'on en fait une grande consommation ; à cette époque, ils n'ont encore pris aucune

nourriture, et l'on n'a pas besoin de les faire dégorger. L'assaisonnement est toujours fortement relevé par du jambon, des anchois, des herbes aromatiques, des épices... la sauce fait manger le poisson.

Que cet aliment soit plus ou moins estimé, cela se conçoit; mais qu'il inspire de la répugnance, voilà qui est injuste. Pourquoi ces pauvres Escargots qui ont un régime essentiellement végétal inspireraient-ils plus de dégoût que les huîtres, les moules, les bucardes qui se plaisent dans la vase et qui sont universellement recherchées? Il faut bien le dire : c'est que nous avons une répulsion instinctive pour tout ce qui rampe, et les Colimaçons ressentent le contre-coup de l'horreur qu'inspirent les Limaces.

Certains produits pharmaceutiques, pâtes, sirops, à base de Colimaçon, ont joué longtemps dans le traitement des maladies de poitrine d'une réputation usurpée aujourd'hui par d'autres préparations. Le bouillon de Colimaçons est encore prescrit pour les rhumes opiniâtres

On trouve sur les troncs des arbres, sur les feuilles, au pied des végétaux, de petits corps pierreux, ronds et blanchâtres qui ne sont autre chose que des œufs d'escargots. Les petits ne tardent pas à en sortir portant déjà sur le dos un rudiment de coquille, qui sera chez l'adulte le sommet pointu de la spire; car le Colimaçon construit lui-même sa coquille à l'aide d'un mucus calcaire que secrète continuellement le manteau. Les stries transversales qu'on remarque sur toutes les coquilles, indiquent les pieces rapportées par l'habitant, selon les nécessités de son accroissement, et la coquille va toujours en s'élargissant à mesure qu'elle s'enroule. Chez le Colimaçon, comme chez tous les univalves, le calcaire est sécrété par la partie du manteau appelée *collier* et située près de l'ouverture.

Sans cette sage disposition le carbonate de chaux à l'état liquide comblerait la coquille en se solidifiant, et l'animal se fermerait lui-même la porte. On peut, à l'inspection d'une coquille, reconnaître approximativement l'âge de l'individu · chez les jeunes, la coquille en voie de formation est mince et tranchante sur le bord ; chez les vieux, l'accroissement étant arrêté, le bord s'épaissit sous l'action du manteau et se relève en bourrelet.

Une expérience des plus simples nous livrera le secret du procédé employé par le Colimaçon dans son œuvre de construction. Perçons un trou dans sa coquille, à un endroit où le manteau est adhérent; cette ouverture sera bientôt fermée par un tissu fibreux ressemblant à une toile d'araignée. Peu à peu des couches successives de ciment calcaire se déposeront sur ce réseau, si bien qu'au bout d'une dizaine de jours la brèche sera réparée ; une petite tache blanchâtre indiquera seule la cicatrice

Si, au contraire, nous perçons la coquille à un endroit où le manteau n'adhère pas, l'ouverture restera béante sans que la santé de l'animal soit compromise.

Les tours de spire s'enroulent généralement de gauche à droite ; mais accidentellement on trouve des coquilles enroulées de droite à gauche. celles-là sont dites *sinistrées* et sont recherchées pour leur rareté. Il y a donc chez les Colimaçons des droitiers et des gauchers.

Hélice vigneronne. (P. 303, col. 2.)

Avant de s'engourdir dans la saison rigoureuse, ils s'enferment chez eux en étendant sur la coquille en guise d'opercule, une matière cornée qui leur sert aussi à se coller contre quelque corps solide.

Si on les met l'été en contact avec de la glace, ils s'enferment aussitôt, prenant ce froid artificiel pour l'approche de l'hiver. L'Escargot ne manque pas d'ennemis; mais le plus acharné et le plus impitoyable, c'est la larve d'un petit coléoptère, le *Drilus flavescens*, qui s'introduit dans la coquille, dévore l'animal et subit ses métamorphoses dans son corps en décomposition.

Cette violation du domicile n'a pas lieu sans protestation. A peine le pauvre Colimaçon a-t-il senti la présence de son fier ennemi, qu'il entre en pleine effervescence. Il lui crache au visage en lançant des torrents de bave, il écume, il bouillonne, il cherche à noyer l'intrus dans des flots de liquide. L'autre n'en a cure : il poursuit sa destinée; la lutte semble exciter son ardeur, il s'enfonce de plus belle dans le corps de son adversaire qui, pour puiser de nouvelles forces, recule au plus profond de sa demeure. Mais hélas ! il n'y a point de porte de sortie ! Dès qu'il a battu en retraite, l'Escargot est vaincu, désarmé, et... mangé ! Ceci nous prouve une fois de plus

Qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.

Mme GUSTAVE DESMOULINS.



Le commandant scrutait anxieusement l'horizon. (P. 305, col. 2.)

LES DEUX MOUSSES [1]

IX

Le signal sur le cap Bojador.

Si Daniel avait été surpris en voyant le *Jackson* s'arrêter sur une côte déserte, son étonnement devint de la stupéfaction lorsqu'il entendit, le lendemain, le capitaine annoncer que le navire était arrivé au terme de son voyage. Cependant les hommes d'équipage semblaient parfaitement rassurés. Les chaloupes furent mises à la mer, chargées de quelques provisions, et tout l'équipage s'embarqua, sauf quelques matelots préposés à la garde du navire. Daniel accompagnait M. Goulard, qui l'avait attaché à son service personnel.

Les embarcations traversèrent la baie peu profonde et vinrent aborder sur une plage de sable unie, dominée par un cordon de dunes arrondies. Le cap Bojador, formant la pointe du croissant, s'avançait hardiment vers le large, et dressait sa tête nue et sablonneuse à une vingtaine de mètres au-dessus des dunes.

Il est difficile d'imaginer un lieu plus désolé, plus triste, plus désert que cette partie de la côte d'Afrique, où l'immense Océan vient baigner de ses flots bleus les vagues jaunâtres de la vaste mer de sable du Sahara sans pouvoir leur communiquer la vie. Au bord même de la baie, sur les flancs des collines, croissent de hautes et épaisses touffes d'alfa, herbe précieuse, mais d'un aspect sinistre avec ses longues lames d'un gris argenté; immédiatement au delà du cordon du littoral toute végétation cesse. Aussi loin que le regard se porte vers l'orient, on ne voit que du sable; aucune habitation, aucun être humain ne se montrent aux navigateurs.

A peine débarqués, les hommes de l'équipage se mirent à l'œuvre. Tandis que les uns, gravissant les pentes du cap Bojador, y dressaient rapidement deux tentes, les autres, en plus grand nombre, se dispersaient parmi les dunes, où, armés de leurs coutelas, ils attaquaient avec vigueur les hautes touffes d'alfa. Ces herbes réunies en gerbes furent entassées sur la pointe du cap, puis le capitaine vint lui-même mettre le feu à ce bûcher improvisé. Bientôt les flammes jaillirent crépitantes et une épaisse colonne de fumée s'élança, portant à une immense hauteur son panache blanc que l'atmosphère immobile laissa s'étendre en une large nuée.

Pendant que les matelots travaillaient sous les ordres du second à couper de nouvelles gerbes pour entretenir le foyer, le commandant scrutait anxieusement l'horizon avec sa lunette.

Que pouvait signifier tout cela? Pourquoi ce feu allumé sur cette côte déserte? Si l'on fuyait devant les corsaires confédérés, ne courait-on pas le danger que ce signal fût aperçu par eux? Daniel ne savait plus que penser; ses traits trahissaient un si profond étonnement, que le capitaine en le voyant immobile près de lui ne put s'empêcher de sourire.

« J'ai bien peur que nous n'ayons à attendre encore

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273 et 289.

longtemps, » murmura-t-il en repliant sa lunette, et, se tournant vers Daniel :

« Écoute, mon garçon, lui dit-il, il est temps que tu saches ce que nous sommes venus faire ici. Malgré tout mon désir, il m'était impossible de te rien dire à Cette et même durant notre voyage. Je ne voulais pas risquer de compromettre une noble cause par une indiscrétion possible de ta part. Je t'ai emmené, d'abord parce que j'avais besoin de toi, ensuite parce que j'ai cru voir sur ta figure que tu étais un garçon décidé, à qui les aventures devaient plaire. Me suis-je trompé ?

— Je ne crois pas, mon capitaine, je n'ai jamais été poltron, et je ne serais pas fils de marin si je n'aimais pas une vie aventureuse. Mais....

— Oui, je vois ce que tu vas dire, reprit le capitaine; tu ne serais pas fâché d'en savoir un peu plus long. Cela va venir. Voici l'affaire. Tu as sans doute entendu parler de la guerre qui désole depuis deux ans l'Amérique du Nord?

— Vaguement, mon capitaine. Cependant je me souviens que mon père nous racontait quelquefois ce qu'il lisait dans les journaux à ce sujet.

— Eh bien, continua M. Goulard, les États-Unis du Nord ont voulu brusquement abolir l'esclavage. Cette mesure était très sage, et je n'aurais pas été pour ma part opposé à son application dans des mesures raisonnables; mais cette mesure, brusquement imposée, ruinait les États du Sud, dont le sol riche et fertile ne peut être cultivé que par les nègres. La Louisiane, ma patrie, la Georgie, la Floride, la Virginie, tout le Sud en un mot, se sont révoltées contre les prétentions arbitraires des Yankees. Ceux-ci ont alors ameuté nos esclaves contre nous; nos habitations, nos cultures ont été pillées, incendiées; nos femmes, nos enfants égorgés. Il nous a fallu prendre les armes pour défendre notre honneur, notre indépendance, notre vie. Ne pouvant nous écraser sur les champs de bataille, les perfides Yankees ont résolu d'anéantir notre commerce ; ils ont bloqué nos ports, arrêté tous nos navires. C'est alors que notre brave Jackson s'est souvenu de ce qu'avait fait autrefois la France bloquée par les Anglais et les Espagnols; il s'est rappelé que vos corsaires, les Jean Bart les Surcouf, avaient vaillamment servi leur patrie. Il a fait appel aux gens de cœur, et il a lancé sur toutes les mers de hardis corsaires qui, poursuivant partout les navires marchands du Nord, frappent dans ce qu'il sont de plus précieux les cupides Yankees. J'ai brigué et obtenu l'honneur d'être ainsi utile à mon pays. Sorti de Richmond à travers mille dangers, j'ai franchi le blocus, et j'ai acheté en Angleterre un beau et rapide steamer. Je l'ai armé, équipé, et j'allais me lancer en course; mais la police anglaise me surveillait, et je fus arrêté avec une partie de mon équipage au moment de m'embarquer. Heureusement mon navire, guidé par un fidèle officier muni de mes instructions, a pu quitter l'Angleterre. Enfin, après bien des tracasseries, on m'a laissé libre. Suivi de mes hommes, j'ai réussi à traverser la France. A Cette, j'ai acheté ce petit brick sans éveiller de soupçons, et je suis venu ici, dans ce coin désolé du Sahara, où mon navire va venir nous chercher.

— Alors, capitaine, interrompit Daniel, le *Jackson*....

— Le *Jackson* n'ira pas plus loin. Mon navire est cet *Atlanta* dont tu as déjà entendu parler : car il paraît que mon second, le capitaine Evans, n'a pas perdu son temps. Je lui revaudrai ça. Donc, mon garçon, sache que ton maître est le commodore Goulard, et que toi tu es mousse à bord de l'*Atlanta*, que tu le veuilles ou non. Voyons, ne vaut-il pas mieux être sur un bon navire de guerre que de faire à bord d'un marchand le metier de garçon épicier ?

— Il est un peu tard pour me le demander, répondit franchement le jeune homme ; mais....

— Il n'y a pas de mais, dit vivement M. Goulard; si cela ne te va pas, je te débarque au premier port, voilà tout.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, commandant; je suis heureux de servir sous vos ordres, car vous avez toujours été bon pour moi; mais vous m'aviez promis de me conduire en Australie.

— Ah ! c'est décidément ta marotte, dit en riant l'officier ; eh bien ! nous irons en Australie, je te le promets. Dès que nous aurons bien balayé l'Atlantique, nous irons voir dans l'océan Indien s'il ne reste pas par là quelque barque yankee à envoyer au fond de l'eau. Et maintenant, voyons un peu si l'*Atlanta* n'arrive pas; sans reproche au capitaine Evans pour son retard, car tu comprends que je n'ai pas pu lui donner rendez-vous à la minute. »

Une heure après cet entretien, Daniel avait pris son parti de ce qu'il avait d'abord appelé lui-même son enlèvement. Il se montrait maintenant aussi impatient que l'équipage de voir arriver le fameux *Atlanta*.

Pendant toute la journée, le foyer, alimenté par les matelots, continua à lancer dans les airs son panache de fumée, qui se changea, la nuit tombée, en une colonne d'un rouge ardent. Placé ainsi sur une éminence, ce signal lumineux devait être aperçu de fort loin, aussi bien dans le Sahara que sur l'Océan. Aussi, s'il avait échappé aux vigies de l'*Atlanta*, attira-t-il l'attention des habitants nomades du désert.

Cette région du Sahara est peuplée, ou plutôt parcourue par des populations mauresques qui errent avec leurs maigres troupeaux entre le Maroc et le Sénégal. Pour ces Maures misérables, fanatiques et cruels, les navires que la tempête jette sur leurs côtes sont une proie recherchée. Aux premiers indices d'un sinistre, ces bandits fondent sur les malheureux naufragés, les dévalisent et les abandonnent à la faim et à la soif sur les sables brûlants, ou bien ils les entraînent en esclavage, et vont les vendre sur les marchés de Tombouctou ou de l'Adrar.

Aussi la colonne de feu ayant été aperçue par un cavalier de la tribu des Ouled-bou-Séba, celui-ci s'empressa d'avertir un des clans campé à quelques lieues

du cap. Les Maures, prévoyant un naufrage, se portèrent en masse vers la côte.

Le commandant Goulard avait passé la nuit avec ses hommes sur le cap; quoique ne redoutant aucune attaque du côté de la terre, il avait posté des sentinelles armées aux abords de son camp.

Les premières lueurs du jour montrèrent à un des factionnaires de nombreuses formes humaines rôdant sur la plage et autour du cap. L'homme courut avertir le capitaine, qui, à peine sorti de sa tente, put voir qu'un parti nombreux de Maures s'était établi au bord de la baie. Les embarcations à l'approche des pillards s'étaient repliées vers le *Jackson*, dont la route se trouvait ainsi coupée à l'équipage débarqué.

Du premier coup d'œil, M. Goulard envisagea la situation vraiment critique dans laquelle il s'était placé. Les matelots en armes furent bientôt autour de lui, prêts à combattre; mais il était clair que cette petite troupe aurait de la peine à se frayer un chemin à travers les Maures, beaucoup plus nombreux et tous armés de fusils. D'autre part, ces derniers semblaient un peu surpris; accourus pour piller un navire désemparé, ils contemplaient avec étonnement le *Jackson* embossé en bonne position, et l'équipage leur paraissait sans doute plus respectable que la poignée de naufragés démoralisés qu'ils comptaient trouver.

Aussi de part et d'autre hésitants, les deux partis se concertaient. M. Goulard fut le premier à prendre une décision. Disposant ses hommes en ligne sur la crête de la colline, il leur recommanda de se tenir prêts à le protéger, tandis qu'il irait parlementer avec les indigènes. Accompagné seulement de Daniel, il se dirigea vers l'ennemi en agitant un mouchoir blanc.

Son approche parut exciter une vive émotion chez les Maures. On entendit s'élever parmi eux des cris, des imprécations; témoignant que les pillards n'étaient guère d'accord sur l'accueil à faire au commandant. Enfin le parti de la conciliation l'emporta sans doute, car deux hommes se détachèrent de la foule et marchèrent vers l'officier.

De ces deux hommes, l'un était un vieillard à la longue barbe blanche, aux traits fins, à l'aspect vénérable, mais, comme tous les Maures, au regard astucieux et hypocrite. Il était drapé dans un vaste burnous blanc, retenu sur sa tête par une corde en poils de chameau et laissant voir sous ses plis flottants un large pantalon rouge à la zouave.

Son compagnon, un Berbère lippu, presque un nègre, était un jeune homme vigoureux, roulant des yeux farouches. Couvert de guenilles, il s'appuyait avec fierté sur un long fusil damasquiné. C'étaient, à n'en pas douter, deux personnages importants, deux chefs des Ouled-bou-Séba.

En approchant du capitaine, le vieillard salua avec majesté et proféra le salut arabe : « Salam aleikoum ! » auquel il ajouta dans un français d'une assez grande pureté :

« Êtes-vous Français ?

— Oui, répondit le capitaine sans hésiter.

— J'ai été à Alger, reprit le Maure, et je connais les Français. Je suis Ali-ben-Mansour, le caïd des Ouled-bou-Séba. Que venez-vous faire sur notre territoire?

— Que t'importe? dit le capitaine. Arrivés hier, nous repartirons sans doute demain; notre présence ne vous aura pas beaucoup gênés. Puisque tu connais les Français, tu dois savoir qu'ils sont les amis des Arabes, mais qu'ils ne souffrent pas d'être tourmentés. Dis à tes gens qui nous sommes et ordonne-leur de se retirer.

— Je ne le puis, répondit le caïd. D'après une vieille loi de ce pays, tout navire qui touche sur cette côte est la propriété des Ouled-bou-Séba. Ton navire est à nous ; si tu veux le conserver, il faut que tu nous payes une rançon. »


La frégate l'*Atlanta*. (P. 308, col. 2.)

Le capitaine allait répondre au caïd comme le méritait son impudente proposition; mais une pensée qui traversa son esprit arrêta la phrase commencée.

« J'ai dans tous mes voyages, reprit-il, respecté les lois des pays que j'ai visités. Aussi suis-je prêt à faire ce que tu me demandes. Je n'ai plus besoin du navire que tu vois-là dans la baie, car j'en attends un autre qui doit venir me chercher ici même. Je consens donc à abandonner mon brick à tes hommes, mais à la condition que vous nous laisserez d'abord en retirer tout ce qui me conviendra.

— Je vais communiquer tes offres à mon camarade Bou-Sliman, agha du Rach. » Et le vieillard traduisit en arabe à son compagnon les offres du commandant.

« Cet homme est un lâche, dit l'agha.

— Ou peut-être un traître, répondit le caïd mais laisse-moi faire. Le prophète n'a-t-il pas dit « La folie du croyant est plus sensée que la sagesse de l'infi-

dèle? » Et se tournant vers l'officier. « Bou-Sliman accepte. Retourne auprès de tes gens; nous te livrerons passage, ayant foi dans la parole que tu nous as donnée. »

M. Goulard et le mousse regagnèrent le poste du cap. Il fallait profiter de la bonne disposition des Maures et se réfugier sur le *Jackson*, où l'on serait plus en sûreté pour attendre l'arrivée de l'*Atlanta*. Le commandant réunit donc ses hommes, leur recommanda la plus grande prudence, et ordonna de ne faire usage des armes qu'à la dernière extrémité. Le foyer reçut encore quelques gerbes d'alfa qui lui donnèrent une nouvelle vigueur, et la petite troupe, abandonnant son campement, prit le chemin de la plage.

A l'approche des marins, les Maures s'étaient éloignés du rivage et se tenaient masses au pied des dunes. Ils poussèrent des cris sauvages, sorte de farouches acclamations, en voyant l'équipage défiler devant eux; mais pas un fusil ne se leva, aucun autre indice d'hostilité ne se manifesta.

Le commandant, rassuré par cette attitude, fit heler les embarcations qui, se détachant du *Jackson*, se dirigèrent vers le rivage. Déjà elles approchaient, les matelots rompant leurs rangs se préparaient à s'embarquer, lorsqu'une formidable décharge des Maures vint jeter la confusion parmi les marins, en blessant ou tuant un certain nombre En un clin d'œil, la petite troupe fut enveloppée par la horde sauvage, et une terrible mêlée s'ensuivit. Les matelots, délaissant leurs fusils pour leurs longs coutelas, combattaient corps à corps avec les Maures. M Goulard, les revolvers aux poings, faisait le vide autour de lui.

Malgré le nombre écrasant de leurs ennemis, les marins avaient l'avantage; déjà les Maures se débandaient, lorsque le noir Bou-Sliman, couvert de sang, s'élança vers Daniel, et, l'enlaçant de ses bras vigoureux, le souleva de terre et l'emporta en courant. Mais Pingouin avait entendu les cris du jeune Français, n'écoutant que son courage, armé seulement de son couteau de marin, il se précipite derrière le Maure et lui enfonce son arme dans les reins Le géant lâche sa proie et roule sur le sol, tandis que le jeune Canadien, relevant Daniel encore tout étourdi, le ramène dans les rangs de l'équipage.

A ce moment, une violente détonation ébranla le sol mouvant des dunes Un magnifique bateau à vapeur venait d'entrer dans la baie, et des embarcations chargées de monde se dirigeaient en toute hâte vers le rivage.

A la vue de ce renfort inattendu, les Maures prennent la fuite et disparaissent derrière les dunes.

« C'est l'*Atlanta!* mes amis! s'écrie le commandant Goulard.

— Hourrah pour l'*Atlanta!* » est le cri poussé simultanément par tous les matelots.

La première embarcation touche le rivage. Un officier se précipite à terre et court vers le capitaine du *Jackson* qui, lui tendant la main, lui dit simplement.

« Capitaine Evans, vous êtes exact au rendez-vous. »

X

Pingouin.

Le jour même, le *Jackson*, dépouillé de tout ce qu'il renfermait de précieux, fut livré aux flammes, et le commodore Goulard, accompagné de ses fidèles, prit possession de l'*Atlanta*, qui s'éloigna à toute vapeur de cette côte inhospitalière.

C'était la première fois de sa vie que Daniel mettait le pied sur un navire de guerre; aussi fut-il fort émerveillé de l'aspect imposant du croiseur.

L'*Atlanta* était un magnifique steamer en fer de plus de 3000 tonnes; une puissante machine à hélice lui donnait une vitesse de quinze nœuds à l'heure. Sa haute mâture gréée en clipper pouvait à elle seule lui fournir une allure aussi rapide, en cas de pénurie de charbon ou d'un accident survenu à la machine. Avoir sa coque longue, étroite, effilée, son pont ras et sans obstacle, on sentait que la seule préoccupation des constructeurs avait été d'assurer à ce navire une marche supérieure à celle des vaisseaux de guerre ou des bateaux marchands. Avec sa vapeur à toute pression et sa large voilure gonflée par un vent favorable, l'*Atlanta* volait littéralement sur l'eau comme un superbe oiseau de proie.

Si l'oiseau avait des ailes, il avait aussi bec et ongles. Deux superbes obusiers placés sur le pont, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière, lui permettaient de frapper l'ennemi fuyant ou d'arrêter sa poursuite, tandis que douze canons cachés dans l'entrepont sortaient, au moment du combat, leurs gueules de bronze cachées en mer par les volets de sabord.

L'intérieur du navire avait été aménagé avec le plus grand soin. La cale renfermait de spacieux magasins où étaient rangés les munitions de guerre, le charbon, l'eau et d'abondantes provisions de vivres; des chambres, encore vides, y avaient été réservées pour emmagasiner le butin enlevé à l'ennemi. La machine, avec ses énormes cylindres moteurs et ses immenses chaudières, occupait le centre de la coque. Entre la cale et le pont s'étendait le vaste entre-pont, renfermant à l'avant les chambres de l'équipage, au centre les batteries et les postes, puis vers l'arrière les cabines des officiers et l'appartement du commandant dont le salon était une merveille de luxe et de goût.

C'était à l'arrière, près du carré des officiers, que Daniel et Pingouin s'étaient installés dans une charmante cabine, garnie de deux bonnes couchettes. Les deux jeunes gens jouissaient ainsi du privilège que leur avait conféré le commandant en les attachant au service de l'état-major: car les autres mousses étaient relégués à l'avant parmi les matelots.

Un ordre et une propreté admirables régnaient dans toutes les parties du vaisseau, et, comme disait Pingouin avec admiration, on aurait pu servir un dîner sur le pont de l'*Atlanta* comme sur la plus belle table du monde. Cet ordre n'était qu'un des indices de la

discipline sévère imposée à son équipage par le commandant.

Ce n'était pas une petite affaire que de tenir sous sa main une troupe de plus de cent cinquante hommes composée d'aventuriers de toutes les nations. A voir M. Goulard, avec sa figure rougeaude et son sourire jovial, arpenter d'une allure lourde et massive le pont de son navire, on aurait pu penser qu'il était le dernier homme à qui l'on eût dû confier une mission aussi difficile. Mais sous son apparence un peu vulgaire, « bon enfant », comme disaient les matelots, le commodore cachait une âme droite, généreuse, un esprit fin, une volonté de fer. Si sa gaieté bruyante entraînait ses hommes, il savait les arrêter par un mot et au besoin par un geste. Un jour, un matelot allemand lui ayant répondu grossièrement, le brave commandant le prit d'une main par la ceinture et l'envoya rouler dédaigneusement à vingt pas de distance.



Continue à marcher vers le sud-ouest. (P. 311, col. 2)

Le service était dur et pénible à bord de l'*Atlanta*. Outre l'entretien minutieux du navire et les manœuvres nécessitées par la marche, le commandant imposait à son équipage des exercices de batterie et d'abordage continuels. Secondé par le capitaine Evans et par Nickle, l'ancien second du *Jackson*, devenu lieutenant, M. Goulard travaillait incessamment à perfectionner ses marins. Il avait donné ordre de diriger l'*Atlanta* vers le sud, décidé à ne commencer ses opérations que lorsqu'il serait sûr de son navire et de son équipage.

Daniel, qui se sentait gagné de plus en plus par les bontés de M. Goulard, trouvait qu'il y avait plaisir à naviguer sous un pareil chef. Oubliant ses grands projets de fortune, il se laissait aller au bonheur de cette vie active, sous un beau ciel, à travers une des plus clémentes mers du globe.

Après une journée bien remplie par le travail, avec quelle joie il se retrouvait avec son ami Pingouin ! Depuis que ce dernier l'avait arraché à la mort, l'amitié naissante de Daniel s'était changée en une profonde et solide affection. Le jeune Canadien, si doux, si humble, lui semblait le modèle de toutes les vertus humaines. Il lui avait ouvert son cœur, lui racontant ses chagrins et ses fautes passées ; mais il avait tu la découverte du secret de Bastien Moreau, dont il portait toujours soigneusement sur lui le plan révélateur.

Le soir, au moment où l'équipage, se reposant du labeur journalier, se réunissait à l'avant pour chanter ou jouer, les deux jeunes gens se blottissaient dans un coin obscur, derrière quelque amas de cordages, et ils échangeaient leurs confidences.

« Tu es bien heureux, dit un jour Pingouin à Daniel, alors que celui-ci lui parlait des bons parents qu'il avait laissés à Castell ; tu es bien heureux, car tu as un père, une mère, une famille. Le jour où ils te retrou-

veront, toutes tes fautes te seront pardonnées, tandis que moi, je suis seul au monde ; je n'ai d'autre famille que l'équipage de l'*Atlanta*. Sans notre commandant, M. Goulard, que j'aime de toute mon âme, rien ne m'attacherait à la vie.

— Et moi, dit Daniel d'un ton de reproche, ne suis-je donc pas ton ami ?

— Oui, mais tôt ou tard nous nous quitterons. Tu n'es ici que par hasard, et le jour où tu pourras reprendre tes rêves d'avenir, tu partiras.

— Tu viendras avec moi et nous deviendrons riches ensemble.

— C'est impossible, reprit le jeune Canadien, je dois tout au commandant et je ne le quitterai jamais tant que mes services pourront lui être utiles. Et puis je crois que je serais malheureux si je n'entendais plus sa grosse voix qui me promet toujours des coups de garcette, tandis que sa main n'a jamais eu pour moi que des caresses. Ce n'est pas comme le lieutenant Nickle, qui parle peu mais frappe ferme.

— N'as-tu donc plus aucun parent au Canada ? demanda Daniel.

— Pas que je sache. Mon père, Denis Laverton... car tu penses bien que Pingouin n'est pas mon nom de famille ; c'est un sobriquet auquel je me suis tellement habitué qu'il me paraît tout naturel. Je m'appelle Martial de mon nom de baptême.

— Martial, c'est un joli nom, dit Daniel ; je ne t'appellerai plus que Martial, j'aime mieux cela que Pingouin.

— Comme il te plaira. Je disais donc que mon père, Denis Laverton, était voyageur au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

— Que veux-tu dire par voyageur ?

— On donne au Canada ce nom aux agents que la Compagnie envoie parmi les tribus indiennes de son immense territoire pour y recueillir les fourrures. Mon père s'était marié à Québec ; ma mère, n'ayant jamais pu s'habituer au rude climat du Nord, y demeura avec moi, leur seul enfant. J'avais huit ans quand elle mourut, et je restai pendant quelque temps sans autre protection que la charité de voisins qui m'avaient recueilli. Au retour d'un de ses longs voyages, mon père se trouva ainsi veuf et avec un fils sur les bras. Comme il était sans fortune ni famille, il ne savait quoi faire de moi ; mais malgré mon apparence, qui a toujours été délicate, j'étais déjà vigoureux et plein de courage. Je le priai donc de ne pas me laisser à Québec et de m'emmener avec lui. Il finit par accéder à mes prières et bientôt nous partîmes. La Compagnie venait de le nommer voyageur au Fort-Entreprise, un des postes les plus éloignés dans le nord, vers le grand lac de l'Esclave.

» Il nous fallut deux mois de voyage rien que pour atteindre le fort. Moi, qui avais passé mon enfance sur les rives verdoyantes du Saint-Laurent, je sentis mon cœur se serrer, quand, après avoir traversé les immenses plaines désertes du Nord-Ouest, nous arrivâmes au terme de notre voyage. Le fort se composait de trois ou quatre cabanes de bois, avec quelques magasins pour les fourrures, le tout entouré d'une haute palissade en troncs de sapins. En cela il ressemblait à tous ceux que nous avions rencontrés sur notre route ; mais ce qui me le faisait paraître comme le plus horrible endroit de la terre, c'était le pays qui l'entourait.

» Tu as vu l'autre jour le Sahara. Eh bien, le cap Bojador, avec ses dunes baignées de soleil et sa mer bleue, est un paradis à côté du pays où j'allais être condamné à vivre. Figure-toi une plaine immense, d'une uniformité désolante, parsemée de maigres bouleaux et de quelques sapins, s'étendant entre deux vastes lacs, au nord celui du Grand-Ours, au sud celui de l'Esclave. Pendant quelques semaines le soleil chauffe cette plaine, et alors la vie y paraît possible ; mais à partir du mois d'août la neige étend sur tout son blanc linceul qui recouvre le sol jusqu'au mois de mai et parfois de juin.

» Les seuls habitants du fort étaient deux agents de la Compagnie avec leurs familles, s'élevant avec nous à onze personnes. Nous avions la visite fréquente d'Indiens, si l'on peut donner ce nom aux misérables êtres de race esquimaude qui hantent ces régions glacées. Mais pendant les trois mois du fort de l'hiver, nous restions enfermés dans nos demeures sans communication avec le reste du monde.

— Oh ! c'était affreux, dit Daniel.

— Oui, certes, reprit Pingouin avec un soupir, et cependant les trois années que j'ai passées dans ces solitudes glacées me paraissent encore comme les plus belles de ma vie. Je me fis bientôt à cette rude existence ; mon père, qui était un habile chasseur, m'emmenait dans ses excursions à travers les bois et m'apprenait à tendre des pièges, à suivre sur le sol la piste des animaux, à reconnaître les espèces. Nous visitions ensemble les campements d'Esquimaux jusqu'à la grande rivière Coppermine, qui remonte vers la mer Polaire. Enfin je m'étais lié avec les enfants des deux agents, et quand je rentrais au fort, il me semblait revenir dans ma famille. Oui, j'étais heureux, bien heureux.

» Ce bonheur fut de courte durée. Un jour, un messager indien apporta à mon père une lettre d'un des directeurs lui annonçant qu'on lui confiait le commandement du fort Selkirk, sur la rivière Yukon. C'était pour mon père un avancement inespéré ; mais cependant je voyais qu'il ne quittait pas sans regret ses anciens compagnons. La mission qu'on lui confiait était du reste fort délicate. Le fort Selkirk avait été construit, quelques années auparavant, près de la frontière de l'Alaska, mais il avait été abandonné. La Compagnie voulait le réoccuper maintenant, afin d'affirmer la possession de ce territoire qu'une Société russe de chasseurs de fourrures lui disputait. Mon père avait reçu pour instructions de se rendre d'abord au fort Halkett, situé au sud du lac de l'Esclave.

» Nous étions au mois d'avril, mais il nous fallait au moins cinq mois pour atteindre le fort Selkirk. Il

était donc indispensable de ne pas perdre de temps. Sitôt l'ordre reçu, nous nous mîmes en route. Nous gagnâmes le Mackenzie, grand fleuve de ces régions, et remontâmes la vallée de la Rivière aux Liards, ainsi nommée par nos vieux voyageurs parceque son lit est semé de petits cailloux ronds et brillants comme des pièces de monnaie.

» C'est un rude métier, je t'assure, pour un garçon de onze ans que de voyager à pied, pendant des mois, dans un pays aussi âpre. Parfois nous trouvions quelques huttes d'Indiens pour passer la nuit ; mais le plus souvent nous devions nous contenter de nous étendre sur le sol près d'un grand feu de sapin.

» Cependant nous étions tous deux en bonne santé, quoique très fatigués, lorsque nous atteignîmes le fort Halkett, pittoresquement situé sur le bord de la Rivière aux Liards, au pied d'un chaînon des Montagnes Rocheuses.

» Là, nous restâmes un mois, non pas à nous reposer, mais à attendre les traîneaux et les chiens dont nous avions besoin pour emporter tout l'attirail nécessaire à notre installation. C'est ce retard qui fut la cause de tous les malheurs qui allaient fondre sur nous.

— Qu'aviez-vous donc besoin de chiens ? demanda Daniel.

— Le chien dans ces pays est un animal indispensable. Le froid étant trop rigoureux pour les chevaux ou les bœufs, les traîneaux qui remplacent les charrettes ne sont tirés que par des chiens, et je te prie de croire que ces pauvres bêtes s'en acquittent fort bien, vous entraînant à fond de train sur le sol durci.

» Enfin, tout étant prêt, nous quittâmes le fort Halkett. Outre mon père et moi, notre expédition se composait de deux métis et d'une douzaine d'Indiens. A mesure que nous avancions vers l'ouest, le pays devenait d'un accès plus triste, plus difficile. De nombreuses montagnes nous arrêtaient et nous avions beaucoup de mal à les franchir avec nos chiens et nos traîneaux. Le mois d'octobre était arrivé et avec lui le véritable hiver avec ses tourmentes de neige et ses rafales glacées. Nous étions cependant encore loin du fort Selkirk. Mon père, malgré sa longue habitude de ces régions, commençait à devenir inquiet.

» Un soir, nous étions venus camper dans une étroite vallée après une marche harassante. Les chiens n'en pouvaient plus. Nous essayâmes d'allumer du feu; le vent nous en empêcha. Enfin chacun s'enveloppa dans ses fourrures et s'étendit sur la neige pour dormir. Vers le milieu de la nuit, je me sentis secouer violemment ; mais j'étais tellement engourdi que je pouvais à peine bouger. C'était mon père qui, réveillé par la tempête, me tirait de dessous la neige qui m'avait enseveli. Mon père m'enleva dans ses bras et me porta jusque sur les rochers élevés qui dominaient le lieu de notre halte. Un épais tourbillon de neige balayait furieusement la vallée. En vain nous appelâmes nos compagnons ; aucune voix ne nous répondit, et le matin, quand le jour apparut, nous ne vîmes devant nous qu'un vaste champ de neige. Les malheureux, surpris dans leur sommeil, reposaient pour l'éternité sous le froid linceul.

» Notre sort n'était guère plus enviable : qu'allions-nous devenir seuls dans cet affreux désert? Nos chiens épouvantés avaient fui ou étaient engloutis par la trombe. En creusant la neige, nous retrouvâmes un des traîneaux et, nous étant chargés de provisions, nous quittâmes cette vallée de la mort.

» Il ne fallait plus songer à gagner le fort Selkirk ; retourner au fort Halkett était aussi impossible. Mon père se souvint que vers le sud-ouest devait se trouver un poste de la Compagnie, le fort Mumford, et c'est dans cette direction que nous portâmes nos pas.

» Hélas, après quinze jours de marche, nos provisions étaient épuisées et le fort était peut-être encore loin. Mon père, quoique plus vigoureux que moi, était à bout de forces. Il ne marchait plus que péniblement et nous avancions avec lenteur. J'ai toujours soupçonné que ce bon père s'était privé de nourriture pour me faire manger ; car depuis quelques jours, notre unique boîte de biscuits ne diminuait que lentement.

» Enfin un soir, comme la nuit nous obligeait de nous arrêter, mon père me dit :

« Je sens, mon pauvre Martial, que je n'irai pas plus loin. Mes forces sont épuisées et le froid me gagne. Je vais mourir. Continue à marcher vers le sud-ouest, tu atteindras la mer et tu seras sauvé : car les Indiens ont de nombreux campements dans ces parages. »

» En vain j'essayai de l'encourager, de le ranimer. Comme il l'avait dit, son corps ne pouvait plus lutter contre le froid, et avant que le jour parût je ne serrais plus dans mes bras qu'un cadavre glacé. Je ne pouvais me décider à quitter ce bon père, mais je dus me résoudre à l'ensevelir dans la neige et je repris ma route.

» Trois jours après, me traînant avec peine, je tombai subitement sur un campement d'Indiens Mandans. Ces pauvres indigènes me recueillirent et eurent toutes sortes de soins et de prévenances pour moi. Je passai le reste de l'hiver avec eux, puis au printemps suivant je gagnai Vancouver, capitale de la Colombie britannique.

» Les Colombiens furent moins charitables pour moi que les Indiens. Errant dans les rues de cette ville anglaise, j'allais littéralement mourir d'inanition, repoussé et rebuté de partout, quand, un jour, un capitaine que je suivais en implorant sa charité, se tourna brusquement et me dit :

« Un drôle de ton âge ne doit pas mendier.

— J'ai faim, monsieur, répondis-je.

— Quand on veut manger, on travaille.

— Je voudrais bien travailler, mais j'ai faim. »

» Le ton de ma prière devait être bien touchant, car le capitaine sans rien répondre me prit par la main et m'emmena. Comme il marchait vite et que j'étais faible, j'avais peine à le suivre. Un moment je

me sentis défaillir et je dus m'arrêter Alors le capitaine ne fit ni une ni deux: il me prit dans ses bras et m'emporta. Bientôt je me trouvai à bord de son navire où les soins me rendirent des forces. Le capitaine m'engagea comme mousse, et comme j'avais encore mon étroit costume de fourrure de trappeur, les matelots me donnèrent le nom de Pingouin.

— Qui était ce capitaine? demanda Daniel.

— Ne te l'ai-je pas dit? c'était M. Goulard. Tu comprends si je l'aime. Depuis je ne l'ai jamais quitté.

— Eh bien, je l'aimais déjà, dit le jeune Français, mais, après ce que tu viens de me raconter, mon pauvre Pingouin... non mon bon Martial, je l'aimerai deux fois plus. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET



LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES[1]

LA CONSTITUANTE.

La première question que devaient trancher les États généraux était de la plus haute importance. Les votes auraient-ils lieu par ordre ou par tête? On se rappelle que la double représentation du Tiers, refusée par l'assemblée des notables, avait été acceptée par le ministre Necker. Dans ces conditions, il était évident qu'un vote par tête donnerait toujours la majorité au Tiers; car il ne pouvait perdre aucune voix, mais au contraire gagner en partie celles des membres du bas clergé et de la petite noblesse, ce qui arriva, en effet. C'est sur cette question que, durant cinq semaines, on discuta. Et cependant n'était-il pas évident que la double représentation du Tiers n'aurait eu aucun sens si l'on avait dû, comme par le passé, voter par ordre? Toutefois, la vérification des pouvoirs de chacun des députés se fit isolément, les députés du Tiers, réunis dans la salle des séances, voyaient chaque jour des députés des deux ordres se joindre à eux, mais n'obtenaient pas que la vérification des pouvoirs fût faite en commun.

Le 17 juin, le Tiers décida que la réunion actuelle des États s'appellerait désormais Assemblée nationale; quelques jours après on ajouta le mot *Constituante*. Le 19, le clergé consentit à se réunir au Tiers; la noblesse ne tarda pas à suivre cet exemple.

La cour, effrayée de cet accord qui donnait la mesure des envahissements de la démocratie, obtint du roi que la séance du 20, qui devait réunir les trois ordres, n'aurait pas lieu. Le président Bailly fut informé par le grand maître des cérémonies que la séance du 20 serait remplacée par une séance royale, qui aurait lieu le 22. Les députés trouvent, en effet, fermées les portes de la salle. L'émotion est considérable : les uns veulent aller à Marly, où est le roi, et délibérer sous les fenêtres mêmes du château; d'autres veulent se rendre à Paris. Une voix crie : « Au Jeu de paume! » et cinq cents voix répètent : « Au Jeu de paume! »

La salle est longue; les murs absolument nus, peints en noir, ne s'élèvent qu'aux deux tiers de la hauteur; des poutres soutiennent le toit. Sur une table est monté le président Bailly; il raconte ce qui s'est passé entre le maître des cérémonies et lui. Le député Mounier prend la parole et propose la résolution suivante, rédigée par Barnave et Chapelier: « Considérant.. que partout où sont les députés là est l'Assemblée nationale, l'Assemblée arrête que tous ses membres prêteront à l'instant le serment solennel de ne jamais se séparer, et de se rassembler partout où les circonstances l'exigeront jusqu'à ce que la constitution du royaume soit établie et affermie sur des fondements solides; et que ledit serment étant prêté, tous les membres, et chacun d'eux en particulier, confirmeront par leur signature cette résolution inébranlable. » Cette motion est acclamée; tous les députés signent la déclaration.

Le lendemain, la salle du Jeu de paume est à son tour fermée; les députés se rendent dans l'église Saint-Louis et poursuivent leurs délibérations.

Nous n'avons pas l'intention de suivre pas à pas les événements de la Révolution qui, d'ailleurs, se précipitent. On sait comment le 22 juin, après la nouvelle séance royale, les députés refusent d'évacuer la salle, et l'on connaît la réponse de Mirabeau au marquis de Brézé qui invitait l'assemblée à se dissoudre: « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple et qu'on ne nous en arrachera que par la puissance des baïonnettes. » Signalons, sans nous arrêter, les émeutes de Paris ; prise de la Bastille, harangue de Camille Desmoulins au Palais-Royal, meurtre de Launay, gouverneur de la Bastille, et de Flesselles, prévôt des marchands.....A l'Assemblée, les nobles abandonnent leurs privilèges dans la célèbre nuit du 4 août; on décrète la liberté des cultes, l'égale admission de tous les Français à tous les emplois....

Lorsque, le 5 octobre 1789, le roi et la reine durent quitter Versailles et rentrer à Paris, l'Assemblée suivit le souverain, s'installa d'abord dans la chapelle de l'archevêché, puis dans le manège, près des Tuileries.

C'est dans cette même salle du Manège que l'Assemblée constituante termina, le 30 septembre 1791, sa

1. Suite — Voy. pages 229 et 261.



Le serment du Jeu de paume. (P. 312, col. 2.)

session, après avoir proclamé une amnistie générale; c'est là que l'Assemblée législative siégea du 1er octobre 1791 au 21 septembre 1792; c'est là enfin que la Convention tint ses séances de septembre 1792 au 8 mai 1793, date à laquelle elle se transporta dans une salle des Tuileries.

Quelques mots sur la salle du Manège. Lorsqu'en 1665, le grand architecte Le Nôtre fut chargé de dessiner sur un nouveau plan le jardin des Tuileries, il environna ce jardin de deux terrasses parallèles, plantées d'arbres : celle du bord de la Seine et celle dite des Feuillants, à cause du couvent de Feuillants auquel elle était contiguë. « Du côté de la terrasse des Feuillants (celle qui borde actuellement la rue de Rivoli), le jardin des Tuileries était clos par un vieux mur, en partie recouvert de charmilles; au dehors, et le long de cette clôture, se trouvaient les enclos et jardins des Capucins et des Feuillants et une longue cour qui aboutissait aux manèges couvert et découvert des Tuileries. C'est dans les bâtiments et sur l'emplacement de ces manèges contigus à la terrasse des Feuillants que l'on construisit, en 1790, une salle où l'Assemblée constituante termina sa session.... Sur l'emplacement de ces jardins, de cette cour, de cette salle, Bonaparte fit ouvrir en 1802 une large rue commençant à la place du Carrousel et se terminant à la place Louis XV (place de la Concorde); il l'appela rue de Rivoli en souvenir de la bataille gagnée, le 14 janvier 1797, sur les Autrichiens. »

Nous avons dit comment avaient été faites les élections des députés aux Etats de 1789 : l'élection avait eu lieu à deux degrés. Les citoyens âgés de 25 ans et payant une contribution égale à trois journées de travail avaient, sous le nom d'électeurs primaires, nommé des électeurs de second ordre, à raison de deux électeurs sur cent habitants présents, chargés de les représenter à l'assemblée de bailliage qui élisait les députés aux Etats généraux. La Constituante conserva ce double suffrage, réduisit à 21 ans la limite d'âge des électeurs primaires, mais en maintenant les conditions relatives au payement de l'impôt; les électeurs du second ordre devaient payer une contribution représentant 200 journées de travail.

L'Assemblée législative effaça toute distinction entre les citoyens : à l'âge de 21 ans tout le monde était électeur, les domestiques exceptés; le suffrage à deux degrés était d'ailleurs conservé.

En 1793, la Convention décida que l'élection serait directe, que tout citoyen français serait électeur et éligible, et même que la Convention serait ouverte « à tout étranger qui aura adopté un enfant, nourri un vieillard, ou qui, pour une cause quelconque, a été jugé digne du titre de citoyen français ». Ce même principe s'applique d'ailleurs à la nomination des administrateurs et des juges. Nous dirons plus loin comment les assemblées qui suivirent modifièrent ces dispositions.

A suivre. A. DE VIGNOLLES.

LE GOURAMI

Le Gourami est un poisson émancipé. Quand il s'ennuie dans la rivière qu'il habite, il en sort et vient voir un peu ce qui se passe sur la terre ferme. Il ne s'élance pas hors de l'eau d'une manière irréfléchie par une suite de bonds pleins de pétulance; non. Il quitte son élément liquide volontairement, paisiblement, on prenant son temps, remontant la berge à pas mesurés, comme un baigneur qui, après avoir fait une pleine eau, va se rhabiller dans le taillis.

Une fois sur le rivage, il n'y reste pas essoufflé, affaissé sur le flanc comme un poisson sur la paille : il se promène de l'air le plus naturel du monde, utilisant en guise de pattes ses nageoires et les opercules de ses ouïes, s'arrêtant pour brouter les plantes dont il est friand. Quand on est original il ne faut pas l'être à demi.

Cependant le Gourami ne se fait aucune illusion, et, dans les délices de sa vie terrestre, il n'oublie pas qu'il est poisson, et très poisson, qu'il lui faut de l'eau à un moment donné, et quand ce moment est est venu, il reprend philosophiquement le chemin de son domicile obligé. Pourtant ce n'est pas toujours dans la même rivière qu'il retourne. S'il a envie de voir du pays, s'il se trouve non loin de là un étang, un ruisseau, un cours d'eau quelconque, clair ou fangeux, il s'y achemine, va s'y rafraîchir à son aise, prêt à recommencer ses pérégrinations. De lac en ruisseau, de rivière en étang, de plaine en plaine, il émigre souvent ainsi à de grandes distances.

C'est très bien, direz-vous, cette histoire est ingénieuse et amusante ; mais comment croirons-nous qu'un poisson puisse vivre hors de l'eau, et venir ainsi prendre l'air dans ses petites promenades champêtres? Est-ce donc un amphibie? A peu près. En tout cas c'est un poisson à respiration aérienne, que les naturalistes classent parmi les *Acanthopterygiens* dans la famille des *Pharyngiens labyrinthiformes*, c'est-à-dire parmi les poissons à nageoires épineuses et à pharynx en forme de labyrinthe.

Un appareil spécial, composé d'une série de cavités approvisionnées d'eau, est placé entre les ouïes et le pharynx. Ces petits réservoirs naturels versent constamment de l'eau, goutte à goutte, sur les branchies et les entretiennent dans un état d'humidité salutaire qui donne aux pharyngiens labyrinthiformes la faculté de séjourner dans l'air atmosphérique tant que leur provision d'eau n'est pas épuisée. On prétend que, pour certains d'entre eux, cela peut durer plusieurs jours. Il ne faut pas confondre le Gourami avec l'Anabas, qui appartient à la même famille, habite les mêmes climats, se plaît dans les mêmes eaux troubles et chaudes, et jouit, dit-on, de prérogatives bien autrement singulières, puisque, non content de sortir de l'eau, il grimpe aux arbres?

Le Gourami ne se sent probablement pas assez leste pour se livrer à de pareils ébats : car il dépasse souvent 1 mètre de longueur et peut peser de 10 à 20 kilogrammes ; sa corpulence le retient à terre.

C'est un beau poisson dont le corps décrit entre les nageoires dorsales et ventrales un ovale peu allongé ; mais il est déprimé sur les flancs, ce qui le fait paraître plat quand on le regarde de face. Le dos est brun doré, le ventre blanc argenté. A la chute de l'arête dorsale se trouve une dépression brusque qui en fait un poisson bossu. Est-ce à cause de cela qu'il passe pour avoir plus d'esprit que les autres ? On a signalé comme autre signe de supériorité, et peut-être aussi peu sérieusement, que l'angle facial est beaucoup plus ouvert chez le Gourami que chez la plupart des poissons, et chacun sait que c'est un indice anthropologique des plus significatifs.

Le mâle, aidé de la femelle, construit avec les feuilles rubanées des plantes aquatiques un nid sphérique dont il maçonne les interstices avec de la boue. Ces poissons n'ont d'autres outils que la pince formée par leurs lèvres protactiles et deux longs filaments articulés placés sous la gorge. A l'aide de ces instruments imparfaits, ils coupent les feuilles, les transportent, les entrelacent, les cimentent avec de la vase et, en moins d'une semaine, construisent pour leur famille future l'habitation qu'ils amarrent au fond de l'eau aux tiges des roseaux. La femelle dépose dans ce nid un millier d'œufs que les parents surveillent avec amour.

Les alevins, une fois éclos, restent au nid, comme les petits des oiseaux, jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'essayer leurs forces. Pendant ce temps ils trouvent une nourriture suffisante dans la vase qui a servi à confectionner le nid. Quand ils sont assez vigoureux pour se risquer au dehors, le père leur fait parcourir sous sa protection les environs de la maison paternelle, et ne les abandonne que quand ils sont en état de se suffire à eux-mêmes.

Les Gouramis sont tellement voraces que les habitants de l'île Maurice les ont surnommés *porcs de rivière*, ils mangent indifféremment tout ce qui leur tombe sous la dent : insectes, vers de terre, petits poissons, mollusques fluviatiles ; cependant, quand ils peuvent choisir, ils donnent toujours la préférence aux végétaux.

Le Gourami, encore appelé scientifiquement *Osphromenus olfax* (narines en croissant), est originaire de la Cochinchine, d'où il s'est répandu dans l'Archipel Asiatique. Transporté à l'île Bourbon (la Réunion) en 1795, il y a réussi au delà de toute espérance, ce qui n'empêche pas qu'on le paye jusqu'à 15 et 20 francs la pièce sur le marché de Saint-Denis, le chef-lieu de l'île, où sa chair dense et savoureuse est justement estimée. Il n'a pas prospéré aux Antilles, ni à la Guyane.

Les tentatives faites pour l'acclimater en France ont été également infructueuses. Ce n'est pas que le Gourami soit difficile sur la qualité de l'eau : pourvu qu'elle ne soit pas agitée, il s'accommode presque aussi bien de l'eau claire que de l'eau fangeuse ; mais il est frileux et se plaît dans les régions chaudes. A défaut de la France nous pourrions lui offrir l'Algérie ; mais là, c'est l'eau qui manque le plus souvent.

Mme GUSTAVE DUMOULIN.

PENDRAGON [1]

XX

Le grand prêtre et Pendragon se retirèrent pendant un instant pour délibérer.

Ce qui fut dit entre eux ne sera jamais répété par personne : car je ne l'ai pas su moi-même, et mon ami Samuel, quoiqu'il eût l'oreille bien fine et qu'il payât des espions partout, n'était pourtant pas de force à deviner ce mystère.

Au reste, les tragiques évènements qui suivirent ne nous l'ont que trop appris.

Je ne vis rien, pour ma part, si ce n'est la contenance du grand prêtre et du Gaulois. Celui-ci était suppliant. L'autre demeura inflexible. Enfin ils se séparèrent après s'être embrassés comme un père et un fils qui ne se reverront plus. Même dans les yeux du Gaulois j'entrevis quelque chose qui ressemblait à une larme, et certes le fier Pendragon n'était pas homme à pleurer sur lui-même !

Il revint à nous et dit à l'Indien :

« Porte au roi de Macédoine les ordres d'Amalec. Ensuite, je te dirai les miens. »

Et il sortit pour parler à ses soldats. Alors Amalec, s'étant revêtu de sa robe de brocart d'or semée de pierreries, fit venir les principaux prêtres chaldéens et Drangiane, et, devant eux, s'appuyant d'une main sur sa fille, de l'autre sur un grand sceptre d'or massif enrichi de diamants à la poignée, qui avait été, suivant la tradition, le sceptre d'Assur, premier roi des Chaldéens, il nous dit :

« Pandou, voici ma volonté suprême. Alexandre veut avoir ma vie, le temple et les trésors de Baal et violer le sanctuaire. J'y consens. Je dépose les armes ! On ouvrira les portes ! »

A ces mots, il y eut un frémissement parmi les prêtres.

« Ah ! me dit tout bas le Juif Samuel, décidément Amalec n'est pas aussi fier que je l'avais cru. »

Le grand prêtre continua :

« Oui, l'on ouvrira les portes, il ne sera fait aucune résistance et le roi sera maître de tout !.. De tout ! entendez-vous bien ? de tout ce que la foudre vengeresse de Baal lui permettra de prendre. Si le roi veut lutter contre Baal, il en est le maître ! »

Ces mots furent dits avec une gravité solennelle et

1. Suite — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 188, 203, 219, 235, 252, 268, 283 et 299.

menaçante. Vraiment, moi qui n'ai jamais cru à Baal, je ne savais si ce dieu inconnu ne viendrait pas venger son prêtre.

Il reprit.

« Je n'y mets qu'une seule condition; mais s'il refuse, nous fermerons les portes du temple et nous nous défendrons jusqu'à la mort.

— Laquelle ? demanda Pandou étonné.

— Que personne ne touche à la vie et aux biens particuliers des prêtres chaldéens !...

— Alexandre l'avait déjà offert, répliqua l'Indien.

— Et qu'on les laisse sortir librement avec leurs femmes et leurs enfants et se retirer soit dans Babylone même, soit dans les villages de la Babylonie.

— Accordé ! Mais vous, seigneur Amalec ?

— Je n'ai besoin de rien, et ce n'est pas pour moi que je traite ! dit l'auguste vieillard. Baal, si c'est sa volonté suprême, saura bien me defendre.

— Mais votre fille ?

— Drangiane est maintenant sous la garde de son mari Pendragon, que les dieux favorisent ! »

Cette réponse m'étonna beaucoup et m'inquiéta aussi, car je me voyais excepté, aussi bien que Samuel, de la capitulation. Comme j'allais réclamer, le Juif me prit à part et me dit : « Sosiclès, tu es un peu pâle. Qu'est-ce qui t'inquiète ? »

Je répondis brusquement et de fort mauvaise humeur, comme on peut croire :

« Presque rien, Samuel : la peur d'être pendu aussi bien que toi.

— Pourquoi donc, Sosiclès ?

— Parce que ce vieil Amalec qui fait le magnanime et qui ne stipule rien que pour ses prêtres, va nous livrer à la discrétion du roi, lequel à son tour serait bien aise de me faire accrocher à la potence, pour faire un exemple ! »

Samuel se mit à rire :

« Tu ne remarques donc pas, dit-il, que Pendragon n'est pas stipulé dans le traité, non plus que Drangiane. Va, tant que Pendragon a le sabre au côté, nous n'avons rien à craindre. Celui-là n'est pas homme à se laisser empaler sans avoir dégainé.

— Oui, mais si on l'assassine, ou s'il est trahi, ou si le roi qui dispose ici même, dans Babylone, d'une armée de quarante mille hommes, livre bataille au Gaulois, crois-tu que Pendragon avec ses deux cents cavaliers, dont la moitié peut-être est prête à l'abandonner, pourra se défendre longtemps ? »

Samuel répondit ce mot sage et sentencieux, fruit de la sagesse de plusieurs philosophes :

« Sosiclès, Sosiclès, si le ciel venait à s'écrouler, beaucoup d'alouettes seraient prises ! »

Au même instant, Pendragon rentra, suivi des acclamations de ses soldats.

Je n'entendis pas ce qu'il avait pu leur dire ou leur proposer, mais tous poussaient des cris de joie et d'enthousiasme. Au reste, d'après le récit que m'en a fait plus tard un des rares survivants de cette terrible journée, voici à peu près son discours :

« Amis et frères, nous sommes tous dans un danger terrible... Tous ceux qui sont jaloux de vos exploits se sont réunis autour d'Alexandre. On vous accuse, on vous calomnie, on vous menace de mort. » (Oh ! oh ! crièrent les soldats.)

Il continua :

« On parle de vous désarmer, de me saisir, moi, votre ami et votre chef ! (A bas les traitres !) On ne nous pardonne pas d'avoir sauvé l'armée tout entière et le roi le jour d'Arbèles. (C'est vrai ! c'est vrai !) On nous pardonne encore moins d'avoir pris le camp de Darius... On vous envie le précieux butin que nous fîmes alors et les milliers de dariques que je vous ai distribués... » (Vive Pendragon !)



Samuel faisait embarquer les trésors. (P. 318, col. 1.)

Alors il leva la main vers le ciel et ajouta :

« Frères, entre vous et moi tout est commun, n'est-ce pas ?

— Oui, Pendragon ! Nous te suivrons partout. »

C'est alors qu'après avoir enflammé ces braves gens par le souvenir de leurs exploits et des dariques qu'il leur avait distribuées dans l'occasion, il leur fit une proposition dont on va voir le sens tout à l'heure.

Je reviens à l'entrée de Pendragon et à la réponse qu'il fit publiquement à l'ambassadeur Pandou.

« Le grand prêtre Amalec a traité pour lui et pour les siens, dit-il. A moi maintenant de parler pour mes amis et pour moi-même. »

Il leva la tête avec fierté, et, s'appuyant sur son sabre, il continua :

« Je suis Pendragon, fils d'Astarac, né du plus noble sang de la Gaule. Je ne désire, n'espère ou ne crains rien d'Alexandre. Quand la grande porte du

temple de Baal sera ouverte, tous les Chaldéens sortiront avec leurs femmes, leurs enfants et leurs richesses. Cela durera jusqu'à la douzième heure du jour. Jusque-là il est interdit à tous les Macédoniens et au roi lui-même de mettre le pied dans le temple...

» Au besoin, ajouta-t-il fièrement en montrant son sabre, je ferai respecter cette défense.

— Et ensuite? » demanda Pandou.

Le Gaulois répliqua :

« Ensuite ?... C'est aux dieux d'en décider. Je sortirai du temple à cheval avec mes deux cents cavaliers et ma femme Drangiane, je remonterai la grande rue de Babylone par la droite, et si quelqu'un, fût-ce Alexandre (et surtout si c'est Alexandre !), essaye de me barrer le passage, il n'y a pas de lâche dans ma troupe, ami Pandou, et les Babyloniens entendront un beau tapage. Par Teutatès ! je ferai de la pâtée pour les corbeaux, et dans cette pâtée il y aura de la chair de roi !

— Eh bien, dit Pandou en se tournant vers le cavalier macédonien qui l'avait accompagné jusque-là, tu as entendu la réponse, Cassandros; va la porter à ton maître. Moi, je reste avec Pendragon. »

Cassandros étonné obéit.

Amalec se tourna vers Samuel et vers moi et nous dit :

« Vous, suivez-moi avec Pendragon et Pandou. »

Quand nous fûmes retirés dans une chambre secrète creusée dans l'épaisseur du mur, il reprit : « Toi, Samuel, tu vas surveiller le transport de ces caisses... »

Le Juif souleva la plus proche.

« Elle est bien lourde, dit-il, on croirait que ce sont des dariques d'or.


Un officier macédonien parut bientôt. (P. 318, col. 1.)

— Silence! répliqua le grand prêtre. C'est mon trésor particulier!... Mes esclaves vont les transporter à travers ces souterrains jusqu'à l'Euphrate. On les embarquera comme des marchandises ordinaires sur des vaisseaux marchands que je tiens tous prêts dans le port depuis trois semaines. C'est la dot de Drangiane.

» Quant au trésor de Baal lui-même, c'est à lui de le défendre et de poser sa main toute-puissante sur la tête des brigands et des assassins.

— Et vous, seigneur?

— Moi, je reste.

— Père, venez avec nous ! s'écria Drangiane.

— Je reste, dit le grand prêtre : car mon devoir est de périr avec le temple si le temple doit périr ! »

Puis s'approchant de nous :

« J'ai eu un songe cette nuit, dit-il à Pendragon, et je sais que les songes sont la voix des dieux. Baal m'appelait à lui, et mon aïeul Assur, le premier et le plus grand de ma race, me montrait un siège à côté de lui, aux pieds de Baal... Toi, Sosiclès, tu vas servir de guide à Pendragon. »

Puis il me donna un ordre dont on verra bientôt l'effet.

Cependant un autre appel de la trompette se fit entendre au dehors dans la place.

« Il paraît, dit Pendragon, qu'Alexandre attendait une autre réponse et veut nous faire d'autres propositions. »

En effet, un officier macédonien parut bientôt et dit au Gaulois :

« Toutes vos demandes sont acceptées...

— Bien ! répliqua l'autre.

— Mais, continua le Macédonien, Alexandre me charge de t'avertir (il s'adressait à Pendragon) qu'il est disposé à te faire grâce...

— Ah ! ah !

— Pourvu que tu viennes, seul et sans armes, te remettre dans ses mains.

— Et si je refuse ?

— Il te fera mettre en croix.»

A ce mot qui lui promettait le supplice des esclaves, Pendragon répliqua d'une voix terrible :

« Tourne-toi, misérable! »

L'autre, épouvanté, obeit sans savoir pourquoi.

Par malheur, comme il était debout sur le haut du grand escalier du temple, Pendragon l'envoya du pied rouler le long de soixante marches.

Et comme l'autre se relevait tout meurtri :

« Voilà ma réponse, dit-il. Porte-la à ton maître, et dis-lui que si je le prends, moi, je lui ferai subir le même sort. »

Le pauvre Macédonien qui s'était chargé, bien à regret, d'un insolent message, ne se hâta pas sans doute de transmettre la réponse ; mais il sortit de la grande tour d'entrée au milieu des huées et des rires des Enfants perdus, ses anciens camarades.

« Or çà, dit Pendragon qui avait pris le commandement, à vous de sortir, Chaldéens ! »

Et en effet la porte s'ouvrit et tous les habitants du temple sortirent en pleurant et emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils étaient quinze cents ou environ, hommes, femmes et enfants. Tous, avant de sortir, se prosternèrent devant Amalec, qui étendait sur eux les mains et leur faisait ses derniers adieux.

Pendant ce temps les serviteurs du grand prêtre sonnaient les cloches. Assur et Nabopolassar retentissaient dans les airs, et Semiramis, au-dessus des deux autres, faisait entendre son gros bourdon qui aurait dominé quatre cents tonnerres et semblait la voix même de Baal irrité.

Du haut de la grande tour du temple où j'étais monté, je voyais tous les habitants de Babylone prosternés, les uns dans les rues, les autres sur les terrasses des maisons, implorant la pitié de Baal, et sans doute aussi sa colère contre cet impie Alexandre qui allait violer son sanctuaire.

Enfin la douzième heure du jour arriva. Tous les prêtres étaient sortis avec leurs familles et leurs richesses. Samuel était parti depuis longtemps avec les esclaves pour faire embarquer les trésors d'Amalec. Le grand prêtre restait seul avec sa fille Drangiane, avec Pendragon et ses soldats. Moi-même je devais, quoique bien à regret, partir avec eux, mêlé dans leurs rangs.

Alors Amalec serra dans ses bras sa fille et le Gaulois, et dit : « Laissez-moi seul. »

Il fallut obéir. Nous montâmes tous à cheval, même la princesse Drangiane, qui s'attachait à son père et voulait l'emmener avec elle ; mais il fut inflexible, et lui dit :

« Celui-ci (montrant Pendragon) est désormais ton époux et ton maître. Baal veut que tu le suives et que tu lui obéisses en tous lieux. »

Elle détourna la tête en pleurant, et Pendragon donna le signal du départ.

Mais rien n'était plus difficile que de sortir du temple, et c'est là que je commençai, moi, Sosiclès, fils de Méryon, tué à Chéronée en combattant pour la liberté d'Athènes et descendant de cet intrépide Polystrate qui fut l'un des vainqueurs de Marathon, -- oui, c'est là que je commençai à me repentir d'avoir suivi, sur la foi des oracles, ce Barbare téméraire qui osait défier, les armes à la main, presque seul, Alexandre de Macédoine, le vainqueur de l'Asie et le plus puissant des hommes.

Quant à Pendragon, calme et fier comme le grand Indra dont il avait la figure, au dire du sage Pandou, il était monté sur Nedjed qui semblait aussi assuré que son maître de vaincre tout l'univers, et derrière lui, entre les quatre frères Bull, qu'on aurait pu comparer à quatre colonnes de bronze, s'avançait Drangiane.

Derrière eux venait le reste de la troupe, rangée de front six par six. Moi j'étais au milieu, car s'il est dangereux d'être à l'avant-garde quand on attaque, il ne l'est pas moins, je crois, de se tenir à l'arrière-garde quand on est attaqué. Pour plus de sûreté, j'étais donc au milieu.

Aussi bien, comme on va le voir, de ma sûreté dépendait en grande partie celle mes compagnons.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

UN RÊVE

J'ai la délestable habitude de lire dans mon lit, jusqu'au moment où le livre tombe de mes mains. Hier soir, je venais de parcourir une revue médicale, et j'avais noté à votre intention un très intéressant récit d'expériences nouvelles sur l'ivresse des animaux. Mon esprit était préoccupé de la lecture que je venais d'achever et de l'article que je comptais faire sur ce sujet, lorsque je m'endormis. Et je fis un bien singulier rêve que je veux vous raconter.

D'abord mille images confuses se succedent devant mes yeux ; je finis cependant par distinguer, dans une

immense salle, des milliers de jeunes gens et de jeunes filles plongés dans la lecture d'un journal à couverture jaune qui attire mes regards. Quel est donc l'objet d'une curiosité si ardente ? Je m'avance. Le même journal est dans toutes les mains : c'est le *Journal de la Jeunesse.* C'est le même article que tous ces yeux parcourent avec intérêt. O douceur inexprimable! cet article est signé de mon nom. Il n'a jamais écrit, celui qui ne comprendrait pas mon émotion; il sourirait de pitié s'il savait que j'ai souvent suivi dans la rue, malgré moi, un jeune écolier qui lisait une de mes causeries, et que mes yeux étaient suspendus aux siens, afin de deviner ses impressions! Il sourit, je souris moi-même; il paraît mécontent, je fronce inconsciemment les sourcils, et j'accuse l'imprimeur d'avoir sans doute dénaturé ma pensée, en laissant au beau milieu de la phrase une formidable coquille.

Mais je poursuis mon histoire.

Le rêve continue, et je me vois brusquement transporté à la cour du souverain des dieux. Jupiter, le grand Jupiter, assis sur un trône éblouissant, donne audience à ses sujets. Je le reconnais à l'épaisse touffe de cheveux qui, s'élevant du milieu du front, retombe de chaque côté de la tête, à la grandeur de ses yeux, à l'ampleur de la barbe qui descend sur sa poitrine nue. Sur sa tête est une couronne de feuillage, mais je ne puis reconnaître si cette couronne est faite de feuilles d'olivier comme celle du Jupiter olympien, ou de feuilles de chêne comme celle du Jupiter de Dodone. A ses pieds, je vois un aigle; sa main droite tient le sceptre, tandis que la foudre est retenue dans sa main gauche.

Ses sujets sont prosternés devant lui. Et quels sujets! tous les animaux de la création. La séance va prendre fin. Tous les animaux avaient été convoqués par Jupiter, afin de déclarer, sans peur, ce qu'ils trouvaient à redire à leur beauté et à leur condition. Pas un n'avait réclamé pour lui-même, mais chacun avait critiqué son voisin. Jupiter allait les renvoyer, lorsque le singe demanda la parole.

« Maître de l'Univers, tout-puissant fils de Saturne, dit le singe, parmi toutes tes créatures il en est une qui nous paraît digne de pitié, et c'est justement celle dont nous avons le plus à nous plaindre. Nous savons bien que ses imperfections sont l'œuvre raisonnée de ta puissance, et que tu l'as faite chétive et misérable pour punir la curieuse Pandore dans sa postérité. Mais cette même créature à laquelle tu n'as accordé que deux pieds, qui ne saurait comme moi escalader les arbres de nos forêts, qui ne peut vivre dans l'eau comme ma sœur la baleine, ou planer dans les airs comme mon frère l'aigle, cette même créature est un tyran pour tous les animaux. Son orgueil est extrême. L'homme, puisqu'il faut l'appeler par son nom, ne prétend-il pas me ressembler! Je demande justice.

— Grand Jupiter, dit la pie, si l'homme n'a point osé prétendre que nous avions tous deux une origine commune, du moins il compare mes chants au bavardage immodéré de sa femelle. Cela peut-il se soutenir?

— Il nous injurie tous les jours par des comparaisons blessantes pour notre fierté, dirent à la fois le serin, la grue, la bécasse, le dindon.

— Cet animal inconstant, impatient et paresseux ne se moque-t-il pas de notre patience et de notre sobriété? dirent l'âne et le chameau.

— S'il se contentait de nous maltraiter, s'écrièrent à la fois le lapin, le lièvre, la perdrix, nous ne songerions guère à autre chose qu'à hausser les pattes; mais il nous poursuit et nous tue: nous trouvons chaque matin quelqu'un de nos familles assassiné parmi ces méchants.

— Hélas! coassa une jeune grenouille, sous prétexte d'expériences scientifiques, mes sœurs sont victimes de leur cruauté. Et même, après leur mort, leurs membres sont traversés par un tonnerre que ces inhumains semblent, ô Jupiter! vous avoir dérobé. »

Un coq s'avança en titubant. D'une voix avinée, il s'adressa au souverain des dieux :

« La mort n'est rien, dit-il; elle est préférable au déshonneur. L'homme ne cherche-t-il pas en ce moment même à nous communiquer, par la force, ses passions et ses vices! Moi, dont la tempérance était vantée, j'ose me présenter ivre devant toi, Jupiter, afin que tu considères dans quel état d'abaissement l'homme m'a jeté. Il m'a choisi pour sujet d'expériences nouvelles, sans doute parce que je suis consacré à Minerve, la déesse de la Sagesse, et qu'il a voulu se moquer des dieux. J'ai dû boire de force les liqueurs infernales qu'ils appellent l'absinthe, l'eau-de-vie, le vin; et le plus triste, seigneur, c'est que je les ai trouvées excellentes. Les hommes ont réussi à m'habituer à ces funestes mais très agréables boissons. Sous l'influence de ces liqueurs de feu, mon corps s'est amaigri, mon estomac s'est rétréci, ma voix a perdu sa note claire et vibrante; la raison qui nous distingue des hommes, semble m'avoir abandonné. Enfin, l'admirable ornement qui surmonte ma tête, cette crête dont j'étais à bon droit si fier, se développe d'une façon exagérée, énorme; elle devient si lourde que je ne puis plus la supporter, et qu'il me faut baisser la tête devenue trop pesante. Par une dernière ironie, celui qui essaye en ce moment de démoraliser nos frères, de ravaler à l'état d'homme les animaux, ces rois de la création, est un membre de cette société dangereuse et meurtrière qu'ils appellent, par moquerie sans doute, la Société protectrice des animaux. L'excès de ces boissons a bien d'autres dangers encore.... »

En ce moment, un coup de sonnette m'éveilla brusquement. Le matin était venu. Je me jetai hors du lit, la tête lourde, ne sachant encore où finissait le rêve et où commençait la réalité.

A. Bertalisse.

A TRAVERS LA FRANCE

LAIGLE

Laigle, chef-lieu de canton du département de l'Orne, ville peuplée de 5200 habitants, est bâtie sur la Rille, rivière qui est presque un fleuve, car elle rejoint la Seine au point même où celle-ci arrive dans la mer.

Le nom de cette ville devrait s'écrire et s'écrivait



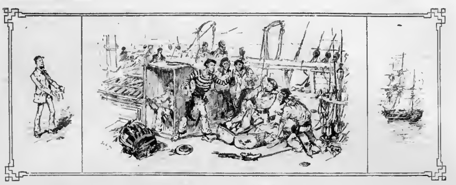
Laigle.

autrefois *l'Aigle*. Une tradition ancienne rapporte que, durant la construction du château féodal, par Fulbert de Beine, contemporain du bon roi Robert, un aigle vint poser son nid sur une tour encore inachevée, ce qui fut regardé comme un présage de la future puissance de la forteresse. De là, dit-on, le nom du donjon d'abord, puis du centre d'habitations qui ne tardèrent pas à se grouper autour de lui. La ville eut bientôt son histoire. En 1118, les armées de Louis le Gros s'en emparèrent sur le roi d'Angleterre. Au quinzième et au seizième siècle, les bourgeois, devenus riches par leur commerce, firent élever ou embellir deux belles églises, qui sont encore aujourd'hui, avec le château, rebâti à son tour au dix-septième siècle, les plus beaux ornements de Laigle. La place fut encore prise en 1563 par les protestants, qui mirent tout à sac et furent néanmoins protégés lors de la Saint-Barthélemy, en 1572, grâce au maréchal de Matignon.

En 1803, Laigle attira un instant sur elle l'attention du monde savant. Une vraie pluie d'aérolithes y tomba en plein jour, le 26 avril, blessant plusieurs habitants, et l'Académie des sciences de Paris nomma aussitôt une commission, chargée d'étudier ce phénomène.

Aujourd'hui Laigle est un des principaux foyers industriels de Normandie. La fabrication des épingles, déjà considérable sous Louis XIV, y occupe une grande quantité d'ouvriers et d'ouvrières dont le travail est de telle manière distribué que l'épingle, après avoir été extraite du fil de laiton qui a servi à la former, passe en treize mains différentes, opérant un égal nombre de transformations, avant d'être insérée dans le carré de papier-carton où elle est mise en vente. Grâce à cette division du travail, chaque ouvrier acquiert rapidement dans ses attributions toutes spéciales une habileté et une dextérité qui, tout en hâtant la production, en augmentent les garanties. Quelques-unes de ces attributions peuvent être confiées, non seulement aux femmes, mais encore aux enfants, dont les salaires sont proportionnés à leurs forces. Aussi ne voit-on pas à Laigle de familles pauvres. Laigle est en France, avec la ville toute voisine de Rugles, dans le département de l'Eure, le centre principal, en France, de la fabrication des épingles; il l'est de même pour la fabrication des aiguilles. Il s'y fabrique des fils de fer ou de laiton; en outre, des agrafes, des anneaux de cuivre ou d'acier, des cordes à instruments, des gants et quelques articles de bonneterie. Les habitants de tout le pays, à deux ou trois lieues à la ronde, concourent à ces diverses productions.

ANTHYME SAINT-PAUL.



Le désordre était à son comble. (P. 323, col. 2.)

LES DEUX MOUSSES[1]

XI

La prise du *Blue Boy*.

Après plusieurs jours de manœuvre qui mirent l'équipage en haleine, le commodore, maintenant sûr de son navire, donna l'ordre de mettre le cap au nord. L'*Atlanta*, prenant ses positions, vint croiser à la hauteur du 35e parallèle, entre les Açores et les Canaries. Ces deux archipels forment les bornes de la grande route maritime reliant l'Europe aux régions du sud. Tous les navires trafiquant aussi bien avec l'Amérique du Sud qu'avec l'Afrique australe et tous les pays de l'Extrême Orient sont obligés, soit à l'aller, soit au retour, de prendre cette voie. Aussi notre corsaire avait-il bien choisi son poste. Embusqué sur ce grand chemin international, il attendait sa proie.

Le nombre même des navires sillonnant ces mers rendait la croisière fort pénible. Dès qu'une voile était signalée à l'horizon, l'*Atlanta*, toujours sous vapeur, se portait en toute hâte sur le chemin du navire marchand; puis, arrivé en bonne vue, le commodore faisait hisser son pavillon. Selon les usages maritimes, le marchand répondait aussitôt en arborant ses couleurs, qui étaient invariablement celles de l'Angleterre, de la France ou d'une autre nation neutre. L'*Atlanta* en était pour ses frais de politesse et continuait un instant sa route comme un paisible paquebot, quitte à cingler bientôt à toute vitesse vers un autre navire aperçu.

Pendant un mois, le corsaire sillonna l'Océan sans avoir rencontré un seul navire des États-Unis du Nord. Sa provision de charbon s'épuisait, il dut aller la renouveler de ses deniers à las Palmas, port des Canaries.

L'équipage commençait à murmurer, bien bas, il est vrai, car les plus mécontents craignaient trop le commodore pour se plaindre devant lui. M. Goulard, lui-même, ne cachait pas sa mauvaise humeur.

« C'est à n'y rien comprendre, disait-il à son lieutenant. Ces satanés Yankees ont disparu comme s'il n'en existait plus. Je ne puis croire, Evans, que ce soient vos deux prises qui les aient tellement effrayés.

— Mon commandant, j'ai agi selon vos instructions.

— Certainement, et je ne vous en fais aucun reproche. Un bon chasseur prend le gibier quand il le trouve. Mais, enfin, vous n'avez pas tout pris, que diantre! il doit en rester. Je me méfie plutôt de la frégate anglaise que j'ai rencontrée à Gibraltar. C'est elle qui aura mis la puce à l'oreille de nos Yankees. Je me demande de quoi les Anglais se mêlent. Qu'ils se déclarent franchement pour les gens du Nord ou qu'ils cessent de les protéger ! »

A ce moment on entendit la voix claire de Pingouin, posté en vigie sur la vergue de perroquet, crier: « Une voile à bâbord. »

« Cette fois, j'en aurai le cœur net, s'écria le commandant. Evans, prenez la route; je vais monter

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289 et 305.

moi-même voir ce que le vent nous amène. » Et, armé de sa lunette, le commodore escalada les haubans qui fléchirent sous son formidable poids, mais le portèrent cependant jusqu'à la hune.

De ce poste élevé on apercevait parfaitement le navire signalé, dont la carène se profilait sur l'horizon. M. Goulard braqua sa lunette vers ce point.

« On ne me trompera plus, murmura-t-il au bout d'un instant; tous les pavillons du monde ne me feront pas avaler que ce navire-là ne m'appartient pas de plein droit. Il faudrait être un terrien fieffé pour ne pas reconnaître à ce beau gréement et à cet avant en sifflet un marchand de Baltimore. »

Et se penchant vers le pont :

« Capitaine, cria-t-il, ouest-quart-sud-ouest. Droit sur lui, nous en tenons un. »

Un instant après, il était redescendu et arpentait le pont avec impatience. La frégate lui semblait marcher avec trop de lenteur. Il fit augmenter la pression, changer la voilure. Tout l'équipage était en mouvement ; chacun prenait son poste.

Enfin le navire marchand se trouva bientôt à un mille de l'*Atlanta*. C'était un superbe trois-mâts, d'un fort tonnage, mais peu chargé et bien taillé pour la course.

Le corsaire hissa son pavillon ; avec quelque lenteur le marchand répondit à son salut. M. Goulard ne put retenir une exclamation en le voyant arborer le drapeau écarlate.

« Par Jingo ! (ce qui était son juron favori), voilà le coquin qui hisse le jack britannique. »

Un désappointement comique se peignit aussitôt sur la face des matelots, en voyant échapper cette belle proie.

Le commodore semblait irrésolu.

« Commandez à l'Anglais de mettre en panne et d'envoyer à bord, cria-t-il tout à coup, et appuyez l'invitation d'une gargousse à blanc. Nous verrons ensuite. Je veux en avoir le cœur net une bonne fois pour toutes.

— Ne craignez-vous pas, hasarda le capitaine Evans, de nous attirer des désagréments avec la marine britannique ?

— Je ne crains rien. Êtes-vous donc aveugle pour ne pas reconnaître un clipper de Baltimore ? Je crois que le coquin met un faux nez. Eh bien, s'il est vraiment devenu anglais, il me montrera ses papiers, je lui ferai mes excuses, et tout sera dit. Nous ne sommes pas des voleurs, n'est-ce pas ? »

Sans faire attention aux signaux de l'*Atlanta*, le marchand continuait sa marche ; bien plus, en sorte de défi, il avait amené son pavillon. Profitant du vent qui lui était favorable, il dépassait ses bonnettes et se couvrait de toile comme pour doubler sa vitesse.

Cette manœuvre fit sourire le commandant.

« Que vous disais-je, Evans ? ajouta-t-il. Le Yankee est moins rusé que je ne le pensais. Le voilà qui fuit, malgré son pavillon. Comme si quelqu'un pouvait échapper à l'*Atlanta !* » Et se tournant vers la batterie de chasse : « Tirez dessus, mes enfants ; mais doucement, n'est-ce pas, rien que pour l'effrayer ; n'abîmons pas la marchandise. »

A peine cet ordre donné, un coup de canon retentit et un obus sifflant à travers l'espace alla éclater à quelques mètres derrière le marchand, en soulevant une haute colonne d'eau. Un second coup envoya un boulet dans la voilure. Quelques coups se succédèrent sans résultat ; le fuyard conservait sa distance, mais un obus vint briser son mât d'artimon.

Voyant que la partie devenait sérieuse, l'Anglais mit la barre hors du vent.

« Cessez le feu ! » cria le commandant qui avait aperçu cette manœuvre ; mais en ce moment un coup de canon retentissait et un boulet faisait voler en éclats les bastingages de tribord du trois-mâts.

Affolé, le marchand hissa le drapeau blanc et amena sa voilure. On le vit en même temps mettre une de ses barques à la mer. L'*Atlanta*, continuant sa marche, vint se poster sur le travers, à portée de voix.

Une minute après, le capitaine du trois-mâts mettait le pied sur le pont du corsaire. C'était un homme grand, sec, au teint bilieux, à la courte barbiche dissimulée sous le menton. Il semblait exaspéré par la colère, et sans répondre au salut du commodore, il lui cria d'une voix vibrante :

« Depuis quand, monsieur, les navires de guerre des États-Unis se permettent-ils de tirer sur de paisibles marchands anglais ? Je vais faire constater au premier port les dégâts que vous m'avez causés et vous signaler comme pirates au Conseil de l'Amirauté. Il me faut une indemnité et des excuses pour cette insulte.

— Tout beau ! monsieur le capitaine, répondit le commodore, reprenez votre calme, je vous en prie. Si votre accent ne me trompe, je gage que vous êtes Yankee, tout au moins d'origine, et je crois qu'à ce titre vous avez d'assez bons yeux pour reconnaître que le pavillon qui flotte là-haut n'est pas celui de l'Union nord-américaine, mais bien celui de la Confédération des États du Sud, des esclavagistes, comme disent vos concitoyens. D'autre part, je suis prêt à vous montrer mes lettres de marque qui m'autorisent à croiser dans toutes les mers et à capturer tous les navires portant pavillon fédéral.

— Fort bien, repartit le soi-disant Anglais, mais vous avez pu voir que c'est le pavillon britannique qui couvre mon navire.

— Laissons cela, dit M. Goulard, et quoique marin, le pavillon m'importe peu. Si vous êtes Anglais, vous avez vos papiers de bord.

— Mes papiers ? certainement. Voici ma charte-partie prouvant que la maison Nichols and C°...

— Anglaise, n'est-ce pas ?

— Certainement,... la maison Nichols, de Shanghaï, m'a confié un chargement de thés...

— Anglais ? demanda le commodore.

— Non, monsieur, chinois, à destination de la maison Scuttlewood...

— De ?

— De New-York.

— De New-York, ville renommée pour sa loyauté envers la reine d'Angleterre. Allons, capitaine, continua M. Goulard d'un ton sévère, trêve de plaisanteries. Je vous avertis que vous êtes mon prisonnier et que si vous essayez encore de me tromper, je vous fais pendre haut et court à la grande vergue comme homme sans honneur. Vous vous appelez ?

— Le capitaine Cunning.

— Et votre navire ?

— Le *Blue Boy*.

— Du port ?

— De Baltimore, répondit à regret le pauvre officier.

— Quo vous disais-je, Evans ? dit tromphalement M. Goulard. Eh bien, capitaine Cunning, reprit-il avec gravité, j'ai le regret de vous annoncer qu'en vertu des pouvoirs à moi conférés je vais prendre à l'instant possession de votre navire le *Blue Boy* et le livrer aux flammes après en avoir retiré tous les objets pouvant être utiles à mon équipage

— C'est impossible, commodore, s'écria le Yankee bouleversé. Vous ne ferez pas cela. Je suis prêt à vous payer pour mon navire la rançon que vous exigerez. Ma signature est connue et mes traites seront payées à vue à Liverpool ou à Londres, selon votre désir.

— Je vois que vous continuez à me prendre pour un pirate, dit M. Goulard. Je n'ai que faire de votre argent. En ma qualité de corsaire, reconnu par un gouvernement régulier, je dois faire tout ce qui est en mon pouvoir pour anéantir le commerce de votre nation. J'ai le droit, pour payer mon équipage qui n'a pas d'autres ressources, de m'emparer de vos marchandises, de les vendre au besoin, mais je ne puis traiter avec vous. » Et se tournant vers ses officiers : « Nickle, dit-il, conduisez M. Cunning dans une cabine et faites-le garder à vue. Quant à vous, Evans, allez prendre possession du *Blue Boy*. »

Les ordres du commodore furent prestement exécutés. Tandis que le capitaine yankee était mis en sûreté, les embarcations de l'*Atlanta* abordaient le trois-mâts américain et l'équipage se précipitait à bord. Les matelots fédéraux firent un semblant de résistance, mais bientôt garrottés ils furent transportés à bord de la frégate.

Si les corsaires ne sont pas des pirates, ils ne s'en distinguent que par le côté patriotique de leur mission, mission qui a un but élevé à puisqu'elle fournit, une nation vaincue, opprimée, une dernière arme pour défendre son indépendance. La France a eu plus d'une fois recours à cette arme désespérée. Mais si l'on met de côté cet argument respectable, il est, disons-nous, difficile de distinguer le corsaire du pirate.

A peine sur le pont du *Blue Boy*, les matelots se précipitèrent à la curée du pauvre navire. Les uns ouvraient les écoutilles et tiraient les marchandises de la cale, les autres pillaient les cabines et le salon. Les plus avisés s'étaient faufilés dans la soute aux vivres et se versaient de larges rasades d'eau-de-vie. Le désordre en un mot était à son comble.



Les deux mousses trinquèrent. (P. 325, col. 2.)

Daniel, regardait avec étonnement ce spectacle. Il ne pouvait comprendre l'impassibilité du brave capitaine Evans, qui debout au milieu du pont surveillait le pillage.

« Mon brave Daniel, lui dit Pingouin, tout cela te surprendrait moins si tu savais ce que chacun de nous a sur le cœur contre les Yankees. Comment te raconter toutes les atrocités dont nous avons souffert? M. Evans, que tu vois là, avait son vieux père et sa pauvre mère vivant dans une belle plantation de l'Alabama ; les nègres, poussés par les Yankees, ont massacré les deux vieillards, incendié leur habitation. Nickle, qui était régisseur d'une grande sucrerie près de Bâton-Rouge, a été attaché à un poteau par ses esclaves révoltés et laissé pour mort après avoir été déchiré à coups de fouet. M. Goulard ne s'est-il pas vu enlever son navire, toute sa fortune, en pleine rade de New-York, sous prétexte qu'il était sudiste ? Si on l'arracha des mains de la populace qui le traînait à la potence, ce fut pour le jeter dans un cachot d'où il s'est échappé par miracle...

— Non pas par miracle, petit, interrompit M. Evans qui avait entendu les derniers mots du mousse ; car c'est toi qui es venu m'apprendre où était enfermé mon vieil ami et c'est toi qui nous as le plus aidés à lui faire franchir les murs de la prison. » Et s'adres-

sant à Daniel: « Tu vois ce brave Pingouin, eh bien, je te conseille de te conduire toujours comme lui, car je ne connais pas un plus honnête et plus brave petit cœur que le sien. » Puis, saisissant le sifflet d'argent pendu à son cou, le lieutenant en tira deux ou trois modulations perçantes.

Aussitôt, comme par enchantement, le silence succéda au tumulte. Les matelots, quittant leurs occupations, vinrent se ranger respectueux, sur deux rangs, devant l'officier.

« Mes enfants, leur dit celui-ci, le commodore vous a donné une demi-heure; la demi-heure est passée. Vous allez transporter à bord de la frégate les marchandises tirées de la cale. Vous emporterez aussi les effets et tous les objets personnels des officiers et matelots du *Blue Boy*, pour qu'ils leur soient remis au moment de leur débarquement. A-t-on tout préparé pour l'incendie du navire?

— Oui, mon capitaine, dit un contre-maître. J'ai fait préparer plusieurs foyers, réunis par des mèches auxquelles, selon votre ordre, je mettrai le feu en quittant le navire.

— Eh bien, alors, embarquons, » dit l'officier.

Les corsaires chargés de butin regagnèrent l'*Atlanta*.

« Avez-vous pensé à ma part? demanda M. Goulard au capitaine Evans.

— Voici, commandant, répondit celui-ci en remettant à son supérieur un chronomètre d'argent sur lequel, comme d'usage, était gravé le nom du navire capturé.

— C'est bien, reprit le commodore, ce chronomètre sera ta première pièce de la collection que j'ai promis de rapporter à notre président. Quant à l'argent de la prise, il sera versé dans la caisse du bord et les marchandises auront à être placées dans la cale. Et le navire? A-t-on exécuté mes ordres?

— Voyez, commandant. »

Déjà, en effet, un torrent de fumée s'échappait de toutes les ouvertures du malheureux *Blue Boy*, que le courant emportait à la dérive. Les flammes envahirent bientôt la mâture, puis peu après la coque apparut comme un brasier incandescent. Les ombres de la nuit vinrent augmenter la sublime horreur de ce spectacle. Puis, tout à coup, une gerbe bleuâtre s'élança vers le ciel, une formidable explosion retentit et tout rentra dans l'ombre. Un long hourrah salua la disparition du navire yankee.

XII

Un allié inatendu.

L'*Atlanta* avait repris sa marche. Cinglant vers l'est, il se trouva le lendemain en face de l'île Madère, où M. Goulard avait décidé de débarquer ses prisonniers.

Le soleil levant dorait les maisons de Funchal, la charmante petite capitale de l'île, étalée en amphithéâtre, au bord de la mer, sur les verdoyantes pentes d'une montagne qui dresse fièrement au ciel son pic décharné.

La frégate, pavillon flottant, vint jeter l'ancre au milieu du port, auprès d'une longue rangée de navires de commerce, tous anglais ou français. Du reste un navire yankee s'y fût trouvé tout aussi bien en sûreté : car l'*Atlanta* n'aurait pu le molester sur cette rade abritée par le pavillon portugais.

Un officier du port se rendit immédiatement à bord de l'*Atlanta* qu'il avait pris pour un paisible paquebot américain, et fut fort surpris lorsque M. Goulard lui dévoila la véritable qualité de son navire. Le fonctionnaire ne voulut pas accorder la libre pratique du port au corsaire sans avoir consulté le gouverneur, et la frégate dut rester toute la journée sans communication avec la terre.

Cela ne faisait pas l'affaire des matelots, qui grillaient du désir d'aller au plus vite dépenser leurs parts de prise dans les cabarets de Funchal; leur impatience fit place à un profond désappointement, lorsque dans la soirée l'officier de port revint annoncer à M. Goulard que le gouverneur l'autorisait à débarquer ses prisonniers et à prendre des provisions, mais avec défense expresse de laisser descendre à terre les hommes de son équipage; exception seule était faite en faveur du commandant et de son état-major. Les matelots murmurèrent vivement; quelques-uns même insinuèrent que, si le commodore le permettait, ils se faisaient fort de s'emparer de Funchal et de mettre ses magasins au pillage; mais aucun n'osa aller porter la proposition au commandant.

Le lendemain, le capitaine Cunning et ses gens furent conduits à terre. M. Goulard s'y rendit lui-même pour traiter de la vente du thé capturé et de l'achat de provisions. Les deux mousses, étant attachés à l'état-major, l'accompagnèrent, et comme les démarches du commandant devaient le retenir à Funchal toute la journée, il donna congé pour quelques heures à ses jeunes favoris.

« Surtout, leur dit-il en les quittant, soyez sages et ne vous éloignez pas trop.

— Soyez en certain, commandant, » répondit Pingouin qui, prenant gaiement le bras de Daniel, l'entraîna vers la ville.

« Comme c'est la première bordée que nous courons ensemble, c'est moi qui régale, dit le jeune Canadien. J'aperçois un cabaret, ce me semble : voilà notre affaire.

— Un cabaret! dit Daniel d'un ton surpris; tu veux aller au cabaret?

— Tiens! pourquoi pas?

— Je n'aurais jamais cru cela de toi, et je suis sûr que le commodore ne sera pas content. Tu sais qu'il est sévère sur ce point.

— Ah! je comprends, dit Pingouin en riant; tu crois que je veux faire comme nos matelots. Non, mon petit, ce n'est pas ça. Vois-tu, depuis deux jours que je sais que nous allons venir ici, j'ai une idée qui me trotte

dans la tête. Je veux te payer un verre de vrai madère.

— Ah! c'est vrai, je ne pensais plus que nous étions à Madère. Pour cela, j'accepte; j'ai toujours entendu dire: « c'est du vrai madère, c'est du faux madère », et comme je n'ai jamais bu ni de l'un ni de l'autre, je ne serais pas fâché de savoir à quoi m'en tenir.

— Eh bien, tiens, voilà une boutique qui va nous donner le renseignement que tu demandes, car je vois écrit sur la devanture: « *Vinho e liquores,* » ce qui doit vouloir dire en bon français: « Vin et liqueurs. »

Les deux mousses entrèrent résolument, et Pingouin, s'avançant vers le comptoir derrière lequel se tenait un mulâtre étonnamment frisé, demanda d'une voix ferme:

« Deux verres de madère!

— Il n'y en a pas, » répondit laconiquement le mulâtre.

Pingouin, persuadé qu'il avait été mal compris, réitéra sa demande en anglais, et le cabaretier polyglotte répondit de même.

« *We have none!*

— Comment? pas de madère à Madère! s'écria à son tour Daniel.



La mêlée devenait générale. (P. 326, 2.)

— Non, monsieur, pas pour le moment. Nous attendons prochainement un navire de Cette qui doit nous apporter un assortiment complet des meilleurs madères, malagas. Mais nous avons de très bon cognac, du.....

— Ce n'est ni du cognac ni du madère de Cette qu'il nous faut, » intervint Pingouin, et il ajouta avec quelque hauteur: « Quoique mousses, nous avons de l'argent pour payer, et il nous faut du madère de Madère, et du meilleur.

— Messieurs, dit le cabaretier d'un ton conciliant, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire qu'il n'y a plus (et il appuya fortement sur ce mot) de madère à Madère. Il y a aujourd'hui onze ans que l'on a arraché les dernières vignes de Camal, tuées par l'oïdium, et depuis l'île n'a pas produit une seule bouteille de vin.

— Mais, alors, dit Pingouin avec incrédulité, d'où vient donc le madère que l'on absorbe tous les jours dans le monde entier?

— Le meilleur vient de Cette, monsieur; mais je ne garantirai pas qu'on n'en fabrique pas autre part.

— Pas de madère à Madère murmura encore Pingouin; je ne m'en consolerai jamais. Versez-nous deux petits verres de cognac... qui est aussi de Cognac comme moi. Enfin il n'y a que tromperie dans ce monde. »

Les deux mousses trinquèrent philosophiquement avec la mauvaise eau-de-vie de grain que leur versa le cabaretier, et sortirent bras dessus bras dessous.

« J'ai idée que cet homme s'est moqué de nous, dit Pingouin tout à son désappointement; poussons une pointe hors de la ville; nous verrons bien s'il y a encore des vignes. »

Le cabaretier avait dit vrai; on ne voyait nulle trace de vignes dans la campagne; en revanche, les

deux amis furent émerveillés des magnifiques orangers qui s'étendaient en véritables bosquets de chaque côté du chemin. Moyennant quelque menue monnaie, un paysan les autorisa à prendre eux-mêmes autant de fruits qu'il leur conviendrait, et ils se gorgèrent littéralement de la pulpe dorée, savoureuse et parfumée.

Cela fait, voyant l'heure s'avancer, les deux amis se disposèrent à regagner le port. Ils s'engagèrent dans une rue étroite, descendant vers la rade et bordée de cabarets d'où l'on entendait s'échapper des cris et des refrains témoignant de la présence de nombreux matelots.

Les jeunes gens passaient rapidement, lorsqu'ils s'entendirent tout d'un coup hélés grossièrement par une voix avinée, et, se retournant, ils se trouvèrent face à face avec un robuste marin.

« C'est comme ça que vous vous sauvez ! disait l'homme ; vous étiez plus fiers l'autre jour en compagnie de tous vos voleurs de l'*Atlanta*. Mais il ne sera pas dit que vous partirez sans que je vous règle votre compte, qui doit se solder par une bonne raclée.

— Viens, dit Pingouin à son compagnon, cet homme est ivre. »

Mais déjà le marin, qui n'était autre qu'un des matelots du *Blue Boy*, avait saisi Daniel par le bras et le malmenait rudement. Pingouin, qui se sauvait, accourut à la rescousse, et les deux jeunes gens seraient facilement venus à bout de leur agresseur, paralysé par l'ivresse, si d'autres matelots yankees attirés par le bruit n'avaient accouru prendre parti pour leur camarade.

Les pauvres mousses avaient été refoulés dans l'intérieur du cabaret et, là, entourés par ces forcenés, ils ne se défendaient qu'avec peine et non sans recevoir de formidables horions. Leur situation prenait une tournure critique, et tout était à craindre pour eux de la part d'adversaires aussi irrités, quand un secours inespéré leur arriva tout à coup.

Les matelots remplissant les cabarets voisins, attirés par le bruit de la lutte, contemplaient indifférents cette scène de brutalité, lorsque Daniel, aveuglé par les coups, épouvanté, se mit à crier en français : « Au secours ! au secours ! »

A cet appel, plusieurs des spectateurs se lancèrent dans la bataille et prirent parti pour les mousses. L'un d'entre eux, reconnaissable à sa haute taille et à sa casquette de fourrure, s'escrimait avec une vaillance endiablée, criant à tue-tête aux Yankees :

« Ah ! canailles, c'est ainsi que vous assommez des Français ! attendez un peu ! »

Quel fut l'étonnement, la surprise, la stupéfaction plutôt de Daniel, en reconnaissant dans cet intrépide allié son ancien ami Dominique Martigues !

Celui-ci ne semblait pas avoir reconnu son élève. Il avait du reste fort à faire, car la bataille était devenue sérieuse. Aux cris des combattants tous les hôtes des cabarets voisins s'étaient précipités dans l'arène, et Anglais et Français tombaient l'un sur l'autre sans connaître la cause de la rixe et mus seulement par la solidarité patriotique.

La mêlée devenait générale ; il était difficile de prévoir le résultat de la bataille. Daniel et Pingouin, un moment dégagés, profitèrent de ce répit pour se sauver à toutes jambes. Un des combattants, sans doute enflammé par la haine, se lança à leur poursuite. Mais les jeunes gens étaient lestes, et leur poursuivant ne les eût sans doute jamais rejoints, s'il ne lui fût venu l'idée singulière d'appeler :

« Hep ! Daniel, arrête-toi donc, je n'en puis plus ! »

A cette voix bien connue, le mousse s'arrêta. Un instant après, Dominique (car c'était lui) le rejoignait et, sans s'arrêter, le prenait dans ses bras avec toutes les marques de la plus vive tendresse.

« Eh quoi ! petit, tu n'as donc pas reconnu Dominique, ton vieil ami ! Que je suis heureux de te revoir ? ça me fait du bien, vois-tu, ça me rappelle le pays. Quelle chance que je me sois trouvé là ! sans moi, ces gredins t'aplatissaient, tandis que mes camarades de la *Belle-Thérèse* sont en train de leur administrer une solide volée. »

Daniel, confondu par tant d'impudence, contemplait silencieux l'homme qui l'avait autrefois si indignement trompé.

« Tu restes là à me regarder, comme si tu ne me reconnaissais plus ! reprit Dominique. Ah ! je vois ce que c'est, tu m'en veux de t'avoir laissé en plan aux Trois-Perroquets. Je ne pouvais pas faire autrement. Le capitaine de la *Belle-Thérèse* n'avait pas besoin de mousse. J'ai préféré brusquer nos adieux ; j'aurais eu trop de mal à te quitter. Et puis, je t'avais recommandé à Mme Ginestous. J'espère qu'elle a eu soin de toi.

— Oui, je te remercie, balbutia Daniel, étourdi par la faconde du Marseillais.

— Je vois du reste que tu as su tirer ton épingle du jeu, reprit celui-ci. Te voilà flambant neuf avec un chapeau ciré à faire envie à une demoiselle. Tu es donc entré au service de l'État ?

— Non, je suis mousse à bord de l'*Atlanta*.

— Peste ! à bord du fameux corsaire du Sud ! Je t'en félicite ; c'est un bon métier, on doit y gagner gros. Et monsieur ? ajouta-t-il en désignant Pingouin qui se tenait près d'eux.

— C'est mon camarade à bord de l'*Atlanta*.

— Monsieur ?

— Pingouin, répondit le jeune Canadien.

— Le nom n'empêche pas les sentiments. Votre serviteur, monsieur Pingouin, et puisque nous nous trouvons entre amis, vous voudrez bien vous joindre à nous pour prendre un léger rafraîchissement chez l'hospitalier aubergiste du coin.

— Impossible, dit Daniel ; il faut que nous nous dépêchions de gagner le port. Le commandant nous attend peut-être déjà. »

M. Goulard ne les attendait pas ; mais, comme les jeunes gens débouchaient sur le port, ils aperçurent le commodore qui arrivait. Daniel se laissa embrasser,

encore par Dominique qui lui cria : « Au revoir, mon petit ! Tu sais on se retrouve toujours ; » et il sauta dans l'embarcation.

Le pauvre Daniel restait confondu de tant d'audace. Était-ce possible que cet homme, après l'avoir dépouillé, après lui avoir enlevé un dépôt sacré, osât l'embrasser et lui témoigner tant d'amitié ! Si cependant Dominique était innocent ? si lui, Daniel, avait mal cherché ? Peut-être le portefeuille s'était-il glissé à travers les fentes du parquet.

De retour à bord, Pingouin fut frappé de l'air soucieux de son camarade ; il essaya de lui rendre sa gaieté, le questionna tendrement. Daniel resta silencieux, repoussa toutes les avances.

La rencontre de Dominique avait réveillé tous les souvenirs assoupis, ranimé tous les rêves, rallumé toutes les ambitions. Le soir, le jeune mousse profita d'un instant de solitude pour relire le mystérieux papier tombé du portefeuille du mineur, et en s'endormant il laissa s'envoler ses pensées vers le nouvel Eldorado, vers l'Australie.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



KOULDJA

« Qui terre a, guerre a, » dit un vieux proverbe français dont les Anglais et les Russes sont à même de vérifier aujourd'hui l'exactitude. A force d'étendre outre mesure leur empire colonial, il n'est pas de jour où l'une ou l'autre de ces puissances ne se trouve aux prises avec quelque nouvel adversaire, suscité peut-être par leur jalouse rivalité.

C'est ainsi que nous avons vu les Anglais luttant à la fois dans l'Afrique du Sud contre les Zoulous et dans l'Asie centrale contre les Afghans, et déjà une nouvelle guerre les menace du côté de la Birmanie, grand royaume du nord-ouest de l'Indo-Chine.

Quant aux Russes, après avoir vaincu l'empire Ottoman, ils sont engagés contre les Turcomans [1] et menacés d'une guerre avec l'empire Chinois au sujet du territoire de Kouldja.

Ce pays, une des plus belles régions de la Dzoungarie situé à la limite du Turkestan et de la Mongolie chinoise, au cœur même de l'Asie, avait été enlevé à la Chine il y a une dizaine d'années ; dernièrement il fut question de le rendre au Céleste-Empire moyennant une forte indemnité. Un traité à cet effet fut signé à Saint-Pétersbourg par l'ambassadeur chinois, mais la cour de Péking a désavoué son plénipotentiaire, qui, rappelé en Chine, a été livré aux supplices. La guerre est donc imminente.

Qu'est-ce donc que Kouldja, dont le nom inconnu hier remplit tous nos journaux et qui est la cause de si graves complications ? Sur ce point nous laissons la parole à Mme de Ujfalvy-Bourdon, qui, en compagnie de son mari, a visité en 1877 ces mystérieuses régions.

« Le Kouldja, dit Mme se divise en trois zones : une zone fertile, qui comprend la vallée de l'Ili depuis la confluence du fleuve Kounghès avec le Tékès ; une zone montagneuse et forestière, qui s'étend tout autour de la zone fertile et qui embrasse les vallées du Kounghès, du Tékès et du Kàch ; puis la zone des sables et des steppes arides et saumâtres, qui se trouve à l'ouest, à l'endroit où l'Ili quitte le pays.

» La zone fertile jouit d'un climat tempéré. Les chaleurs y sont heureusement moins fortes que dans le Turkestan, et le vent glacial de la Sibérie est atténué par les hautes montagnes qui élèvent leurs sombres silhouettes au nord du pays. Les céréales croissent avec succès, et l'exportation du coton, du pavot et du sorgho enrichit la contrée. Les vergers réjouissent agréablement la vue, et leurs fruits envoyés jusqu'à Serghiopol et Semipalatinsk fournissent d'excellents desserts aux habitants de ces pays glacés. Le ver à soie y réussit très bien, et les Chinois y possédaient autrefois de grandes magnaneries.

» La zone montagneuse et forestière renferme d'excellents pâturages, et les forêts d'épicéas pleines de gibier feraient la joie de nos chasseurs ; ils y pourraient poursuivre l'élégant cerf maral, dont les bois gélatineux sont fort recherchés sur les marchés chinois.

» Enfin dans la dernière zone de steppes et de déserts on trouve du moins de la terre argileuse qui sert à la confection des briques chinoises, et, comme compensation, de gracieuses gazelles lèvent leur bel œil étonné sur les malheureux qui traversent ces immenses aridités.

» Autrefois la Dzoungarie était prospère et animée : car les Chinois, en hommes pratiques, profitant de sa fertilité, y avaient fondé une colonie composée de déportés politiques. Ceux-ci construisirent des villes, cultivèrent le sol, qui leur appartenait après quelques années, et vécurent là dans une paisible et heureuse aisance. Des fabriques d'huile, de papier, de poterie, de vermicelle, de gruau, et jusqu'à des fonderies, des teintureries et des moulins faisaient retentir l'air de leur bruit particulier : bruyants accords dont l'harmonie fait naître le travail et la joie.

» Aujourd'hui, plus rien. Les deux millions d'habitants sont réduits à cent trente-deux mille : tristes effets des révoltes qui désolaient le Turkestan oriental ou la Kachgarie et qui se communiquèrent en 1864 aux populations musulmanes de Kouldja. La guerre civile

1. Voy. page 183, *le pays des Turcomans.*

éclata parmi ces populations jusqu'alors paisibles, et les Dzounganes qui s'étaient convertis à l'islamisme s'unirent aux Tarantchis, brûlèrent et saccagèrent les villes chinoises et firent mourir tous les habitants.

» Kouldja me parut assez sale. Je vis sans plaisir des rues sans trottoirs étroites et non pavées ; à chaque pas des épluchures de melons, des enfants nus, sales des femmes couvertes de guenilles.

« La population est formée d'un mélange de Kalmouks, de Mandchoux, de Chinois, de Tarantchis, de Dzounganes, de Sartes.

» Le bazar, formé d'anciens magasins chinois qui pouvaient être beaux jadis, maintenant malpropres, renferme des marchandises qui font l'effet d'oripeaux : car vieilleries et nouveautés entremêlées s'y confondent dans un pêle-mêle désagréable à l'œil.

» Des Chinois, la pipe à la bouche, le visage cadavéreux, vous regardent d'un air moqueur et insolent.

» Quelques pagodes élégantes se dégagent cependant de ce taudis.

» Nous nous arrêtons devant la chapelle catholique (romaine). Au fond d'une cour longue et étroite, sur laquelle donnent à droite et à gauche des chambres (où le désordre n'est pas un effet de l'art, car elles sont encombrées de charbon de terre, de fourneaux, de caisses, de pots, d'ustensiles de toute sorte), s'élève une porte en boiserie sculptée à jour et garnie d'étoffe. On nous l'ouvre ; alors apparaît un autel couvert d'une nappe blanche au-dessus duquel s'élève modestement un Christ sur un crucifix d'ébène ; au mur pendent des images françaises de la Vierge. Deux statuettes représentant aussi la Vierge, l'une en porcelaine, l'autre en bronze, provenant de cette chapelle, se trouvent actuellement au musée ethnographique de Tachkend. Cet autel reste tel que les missionnaires l'ont fondé ; soixante-dix catholiques viennent y prier et j'y fis pieusement le signe de la croix. Quelques coreligionnaires chinois nous entouraient. Ce simple autel, où s'élevait cette croix, image touchante de la belle et touchante religion du Christ, me rappelait à l'humilité en me montrant des frères dans ces pauvres gens qui avaient vu là, dix ans auparavant, les Chinois, les Dzounganes et les Tarantchis s'entr'égorger nuit et jour une année durant. Il est vrai que les Chinois avaient tout fait pour exciter les autres : ils leur prenaient leurs montures, leur argent et jusqu'à leurs maisons quand elles leur plaisaient De guerre lasse on s'était révolté et on avait fini par exterminer ces oppresseurs ; les jeunes femmes et les petites filles furent seules épargnées.

» Nous allâmes ensuite visiter des mosquées, car les Tarantchis sont musulmans, quoique leurs femmes sortent toutes le visage découvert. Les mosquées ont emprunté le style chinois ; des poutres en bois supportées par des socles de pierre garnissent la grande salle ; au fond se trouvent l'endroit où l'on prie agenouillé sur des nattes et l'escalier où le mollah monte pour les prières ; cet escalier est peint dans le genre chinois. Ces mosquées et ces médressés sont les plus jolis bâtiments de la ville, avec leurs toits élégamment relevés et sculptés aux quatre coins et terminés par des dragons. Le style bariolé des Chinois ne nuit aucunement au style simple et quelquefois monotone des musulmans. Dans cette première visite, je vis tant de médressés, qui semblaient d'ailleurs être la reproduction les unes des autres, que nous fûmes forcés de renoncer à bien examiner le bazar, cet édifice, en somme, n'a rien de bien séduisant. »

LES ASSEMBLÉES FRANÇAISES[1]

LA CONVENTION

La Constituante comptait 1200 membres : 300 députés du clergé, 300 députés de la noblesse, 600 députés du Tiers. En se retirant, cette Assemblée décida qu'aucun de ses membres ne ferait partie de la Législative. Cette décision, fort belle sans doute au point de vue du désintéressement, eut cependant ce fâcheux résultat de réunir dans la nouvelle Assemblée 745 membres sans expérience des affaires. La Convention compta 749 députés, parmi lesquels 77 avaient été membres de la Constituante, 181 avaient fait partie de la Législative et 491 étaient des membres nouveaux.

Les membres de la Convention nommaient tous les quinze jours leur président et six secrétaires ; le président n'était rééligible qu'après quinze jours de suspension. Quand le président était malade ou empêché, il était remplacé par un des ex-présidents. Les séances duraient six heures au minimum et commençaient à 10 heures du matin ; d'ailleurs, chaque fois que cela était nécessaire, on prolongeait la séance pendant la nuit. L'assemblée se tenait pour ainsi dire en permanence : il n'y avait aucun jour de repos, pas même le dimanche. Ce jour-là était généralement consacré aux pétitions adressées à l'assemblée ou à la réception des députations nombreuses qui étaient envoyées à la Convention. L'assemblée faisait aussi comparaître à sa barre[2] les accusés. Ces relations constantes entre l'assemblée et le public ne laissaient pas que d'être parfois très gênantes. Tout citoyen avait le droit de se présenter devant la Convention après en avoir fait la demande, au jour qui lui était fixé. On voyait à côté des représentants des provinces qui apportaient des pétitions, des félicitations, ou des dons patriotiques, on voyait un citoyen qui se présentait pour chanter des couplets qu'il avait composés

1. Suite. — Voy. pages 229, 263 et 312.

2. Il y avait autrefois dans les parlements une barre de fer qui séparait le tribunal du public C'est à cette barre que les avocats et les parties se présentaient. On appela barreau le banc des avocats près de la barre. Quand la barre de fer fut supprimée, on conserva les noms anciens, et aujourd'hui encore le nom de barreau désigne le corps entier des avocats, et l'on dit · *citer à la barre du tribunal*, pour dire · faire comparaître en justice.



Église à Kouldja. (P. 328, col. 1.)

en l'honneur de l'assemblée! Les volontaires venaient défiler devant les conventionnels avant de se rendre à l'armée...

Nous avons dit que, dans certains cas, l'assemblée jugeait elle-même les crimes et l'on sait que le roi Louis XVI, emprisonné au Temple, vint en personne comparaître devant la Convention, et se défendit contre ses accusateurs.

Depuis l'Assemblée constituante jusqu'au Directoire les représentants du peuple n'eurent point, même dans leurs fonctions, de costume qui pût les distinguer des autres citoyens. « Les costumes des trois ordres disparurent avec leur fusion en Assemblée nationale. Les conventionnels ne portaient dans les cérémonies qu'une simple écharpe tricolore, et ceux qui avaient des missions aux armées y ajoutaient un panache aux mêmes couleurs. Après le 9 thermidor, où la Convention se débattait contre toutes les factions, ceux de ses membres qui avaient l'humeur guerrière ceignirent le sabre. »

Il nous reste à parler des divisions qui s'étaient naturellement formées entre les membres de la Convention.

Les députés des Etats généraux, en 1789, avaient été d'abord divisés en trois groupes, correspondant aux trois ordres. Quand les Etats se transformèrent en Assemblée nationale, les différents membres se groupèrent suivant leurs aspirations. A la droite du bureau étaient placés les partisans du roi, à la gauche étaient les membres les plus exaltés; au centre de la salle se trouvaient les esprits modérés qui réclamaient des réformes, sans doute, mais qui souhaitaient qu'elles fussent l'œuvre du temps. Quand la Constituante vint s'établir à Paris, dans la salle du Manège, ces groupes prirent des noms particuliers : les membres de la gauche, séparés eux-mêmes en plusieurs fractions, s'appelaient les *blancs*, les *bais*, les *enragés*, les membres de la droite prirent le nom de *noirs*, probablement parce qu'ils étaient composés pour la plus grande partie de prélats vêtus d'un costume noir; les membres du centre s'appelèrent les *impartiaux*.

Déjà à Versailles, les députés se réunissaient après les séances dans des salles particulières qui s'appelèrent *clubs*, d'un nom emprunté à l'Angleterre. Le premier club fut le *Club breton*, composé en grande partie mais non exclusivement de députés bretons : Lanjuinais, Sieyès, Barnave, etc., en faisaient partie. Quand l'Assemblée vint à Paris, les membres du Club breton se réunirent dans la bibliothèque du couvent des Jacobins et prirent le nom de *Jacobins*; mais une scission s'opéra bientôt entre les membres de ce club célèbre : un certain nombre de députés plus modérés se réunirent dans le couvent des Feuillants et furent désignés de ce nom. D'autres clubs acquirent aussi une grande célébrité : le club des Cordeliers, établi dans l'ancien couvent de ce nom, était dirigé par Marat, Danton, Camille Desmoulins... Tandis que les Feuillants (le président était Lafayette) acceptaient la monarchie, les Cordeliers et les Jacobins (ces derniers présidés par Robespierre) demandaient la suppression de la royauté et l'établissement d'une république.

A la Convention, les groupes se dessinèrent avec plus de netteté. Dès le premier jour, on vit bien quel chemin considérable les esprits avaient parcouru dans le sens républicain, quand on apprit la nomination comme président de Pétion, qui avait ramené Louis XVI de Varennes à Paris, demandé et obtenu sa mise en jugement. Les républicains les plus exaltés prirent place sur les gradins les plus élevés de la gauche de la salle des séances ; leur parti s'appela la *Montagne*. Tous les députés qui avaient occupé la gauche à la Législative et qui s'étaient appelés *Girondins* parce que la plupart d'entre eux étaient députés de la Gironde, allèrent se placer avec leurs adhérents à la droite de la Convention, « sur les sièges mêmes où, la veille encore, étaient assis les derniers Feuillants, abandonnant la gauche à la députation de Paris et aux représentants qui en partageaient les ardeurs révolutionnaires. » Au centre, sur les bancs les moins élevés, se trouvaient les membres dont l'opinion flottait entre les deux partis : ceux qu'on avait nommés précédemment les impartiaux. Ce groupe s'appela la *Plaine* ou encore le *Marais*. Comme les membres de ce groupe ne manifestaient le plus souvent leurs opinions que par des rumeurs, leurs adversaires les appelaient les *crapauds du Marais*.

La Montagne était elle-même subdivisée en plusieurs groupes : les *Hebertistes*, ultra-révolutionnaires qui voulaient donner à la commune de Paris tous les pouvoirs de la Convention et dont le chef, Hébert, était le rédacteur du *Pere Duchêne;* les *Dantonistes;* les partisans de Robespierre. Nous ne raconterons pas les luttes de la Gironde et de la Montagne qui aboutirent, on le sait, à la proscription et à la mort des Girondins (juin 1793). La Montagne, restée maîtresse, se divisa alors en deux camps, à la tête desquels se trouvaient Robespierre et Danton. Les Hébertistes furent exécutés (mars 1794) sous le prétexte qu'ils corrompaient la nation en propageant l'athéisme et qu'ils conspiraient avec l'étranger. Le mois suivant les Dantonistes montaient à leur tour à l'échafaud sous le prétexte qu'ils étaient devenus trop modérés.

Le triomphe de Robespierre fut de courte durée. Tout mouvement violent est infailliblement suivi d'une violente réaction. Ce fut le tour des hommes de la Plaine à dominer. Après les sanglantes journées de la Terreur, dont tous les cœurs honnêtes ne se souviennent qu'avec horreur, Robespierre succomba à son tour le 9 thermidor (juillet 1794).

La Convention n'avait siégé dans la salle du Manège que du 21 septembre 1792 au 8 mai 1793. C'est dans cette salle que la république avait été proclamée, que la mort du roi avait été votée par 387 voix contre 338 demandant la détention ou la mort avec condition. Le 10 mai, la Convention prit possession d'une des salles des Tuileries, la salle des machines, sur la proposition de Brissot; le député Vergniaud avait demandé sans succès que les séances eussent lieu dans le temple

de la Madeleine. C'est dans cette salle des machines, convertie en 1804 en salle de spectacle, et dont nous donnerons la description, qu'eurent lieu les événements mémorables que nous avons rapidement retracés. En 1795 cette salle fut envahie par le peuple soulevé une dernière fois par le parti jacobin : le député Féraud, au moment où la porte est enfoncée, se couche par terre en disant aux insurgés : « Vous n'entrerez que sur mon corps. » Il est écrasé ; sa tête, mise au bout d'une pique, est présentée à Boissy d'Anglas, qui préside la séance. Boissy d'Anglas se découvre, s'incline, et par son sang-froid et sa dignité désarme ces furieux.



Louis XVI devant la Convention. (P. 328, col. 2.)

A suivre. A. DE VIGNOLLES.

PENDRAGON[1]

XXI

La nuit commençait, parsemée d'étoiles sous le ciel si pur de la Babylonie. Alexandre et toute l'armée macédonienne étaient sur la place et dans les rues environnantes, rangés en ordre de bataille.

Tous les cœurs battaient plus fort qu'à l'ordinaire · car entre ces deux guerriers, les plus vaillants de l'univers, la bataille devait être terrible, et si la victoire du roi paraissait assurée, car il avait pour lui une armée deux cents fois supérieure en nombre, Pendragon avait de son côté un courage sans égal et la certitude qu'il ne pouvait échapper au supplice que par la victoire.

Il renversa le pont-levis, monté sur Nedjed, et s'avança d'un air si assuré vers Alexandre que celui-ci crut qu'il venait se rendre et s'écria d'un ton triomphant :

« Ah ! te voilà, Gaulois ! »

L'autre répliqua :

« Oui, Macédonien, me voilà ! Je t'ai donné rendez-vous et je ne manque jamais à ma parole.

— Rends-toi ! » s'écria Alexandre irrité et brandissant sa javeline.

Au même instant, Pendragon s'écria :

« Hop ! hop ! mon bon Nedjed ! En avant ! »

Le cheval poussa un hennissement terrible et partit au galop, comme s'il avait voulu tout enfoncer devant lui.

Le roi lança sa javeline, qui certainement aurait mis fin à la vie et aux exploits de Pendragon, si ce dernier en même temps n'avait percé de la sienne le poitrail du cheval d'Alexandre, qui se cabra et tomba, entraînant sous lui son cavalier.

Ce coup fut si imprévu que les amis d'Alexandre crurent qu'il avait été frappé lui-même, et s'empressèrent de le relever et de s'assurer que sa blessure n'était pas mortelle.

Il se releva et remonta sur un autre cheval. Mais au moment où il allait revenir sur son ennemi et prendre sa revanche, un grand cri éclata et mit le désordre dans les rangs des Macédoniens :

« Au feu ! Au feu ! »

En même temps que Pendragon attaquait le roi, ses cavaliers, munis de flambeaux de suif et de torches de résine, les avaient jetés sous les pieds ou à la figure des Macédoniens, et de tous côtés on voyait s'élever des flammes.

Cette idée était de moi, Sosiclès, s'il faut que je l'avoue, et je dois dire que je l'avais vu pratiquer déjà dans un ou deux sièges, en particulier dans celui de Tyr, où, pendant l'assaut, la ville étant à moitié prise, les habitants qui se voyaient perdus, ne cherchant plus le salut mais la vengeance, lancèrent sur l'ennemi tout ce qu'ils avaient d'huile, de graisse, de naphte et de matières inflammables.

Je me souvins à propos de cet incendie, et Alexandre, qui avait vu brûler par sa faute une ville de soixante mille habitants, s'en souvint aussi et craignit de voir brûler d'un seul coup Babylone, la plus grande et la plus belle ville de l'Asie, dont il voulait faire sa capitale.

La mort d'Amalec. (P. 334, col. 1.)

Au lieu donc de poursuivre Pendragon, il commanda d'éteindre le feu, et le Gaulois, toujours en tête de sa troupe, suivit, presque sans qu'on osât l'attaquer, la grande rue de Babylone, sortit par la porte de Balthazar que personne ne gardait, se trouva bientôt en rase campagne et suivit la rive droite de l'Euphrate.

Je ne crois pas nécessaire de dire que j'y étais avec lui. Pour me séparer cette nuit-là de Pendragon il aurait, certes, fallu séparer d'abord mon corps de mon âme. Nous étions tous partis au galop sans regarder derrière nous, car ce n'était pas le moment de contempler le paysage, et il est trop clair que l'invincible et furieux Alexandre allait, aussitôt le premier incendie éteint, courir à notre poursuite.

Mais tout à coup Pendragon se retourna et poussa un grand cri.

Nous nous retournâmes tous, et nous vîmes au milieu d'un immense nuage noir s'élever jusqu'au ciel une flamme brillante qui éclaira tout l'horizon.

« C'est le temple de Baal qui brûle, dit l'aîné des frères Bull.

— Et mon père va périr dans les flammes ! » s'écria Draugiane épouvantée.

1. Suite et fin. — Voy. pages 11, 27, 42, 59, 74, 91, 107, 123, 139, 155, 171, 188, 203, 219, 235, 252, 268, 283, 299 et 315.

Le cadet des Bull répliqua :

« Cela est bien possible. On ne peut pas savoir. Le vieillard avait des idées qu'il ne nous a pas dites. »

Drangiane voulut tourner bride, mais Pendragon la retint.

« C'est lui qui l'a voulu, » dit-il.



Pendragon atteignit la barque. (P. 335, col. 2.)

En effet, la mort d'Amalec était volontaire, et c'est lui-même qui mit le feu au temple de Baal. Je ne fus pas témoin de ce terrible malheur ; mais Ptolémée, fils de Lagos, qui fut, comme je l'ai déjà dit, l'historien d'Alexandre et qui l'accompagna dans toutes ses expéditions, l'a raconté si clairement qu'on ne peut pas s'y tromper.

Voici donc, ou à peu près, le récit de Ptolémée. Je ne cite pas les termes, n'ayant pas le livre sous les yeux.

Amalec, resté seul avec trois esclaves qui avaient voulu malgré tout partager son sort, laissa l'enceinte extérieure du temple ouverte, comme il l'avait promis à l'envoyé d'Alexandre; mais il entra seul dans le sanctuaire, où d'ailleurs il n'était permis qu'à lui seul de mettre le pied.

Ses esclaves, voyant à son visage sombre et à son silence obstiné qu'il devait avoir quelque dessein sinistre, essayèrent en vain de le retenir. L'un d'eux l'ayant saisi par le pan de sa robe, Amalec le repoussa violemment et lui dit qu'il était libre de le quitter et de se rendre aux Macédoniens.

C'est ce qu'il fit en effet un peu plus tard, et c'est par lui qu'on a connu la plupart de ces détails.

Il entendit alors le pas régulier des soldats macédoniens qui franchissaient le pont-levis et l'enceinte extérieure du temple.

« Oh ! dit-il en soupirant, tout est fini. Mais tu seras vengé, ô Baal, par les mains de ton grand prêtre, si ta foudre ne te venge pas toi-même. »

Le temple de Baal (on ne l'a su qu'après l'événement, et ce secret n'était connu que du grand prêtre seul) avait été bâti sur un de ces lacs de naphte et de bitume qui abondent dans la Babylonie et en Assyrie, semblables au célèbre lac Asphaltite en Judée. Comme on avait recouvert de constructions monumentales ce lac depuis plus de douze cents ans, tout le monde, excepté le grand prêtre et ses trois principaux lieutenants ou acolytes (qui du reste ont toujours nié l'avoir connu), tout le monde, donc, ignorait ce secret à Babylone.

De là l'un des plus terribles désastres dont la terre entière ait été témoin.

Amalec, à peine entré dans le sanctuaire, ouvrit on ne sait comment une trappe cachée par des briques, et qui couvrait l'orifice d'un puits profond de trois cents pieds. C'est par là seulement qu'on pouvait communiquer avec le lac de naphte.

Tout le monde sait, et le savant Aristote, maître de

la science chez les Grecs et chez tous les peuples à venir, a expliqué que le naphte est une huile minérale incolore, d'une odeur pénétrante et forte, très inflammable et qui brûle sans laisser de résidu. Amalec, héritier de la science des prêtres chaldéens ses ancêtres, connaissait donc les propriétés du naphte et s'en servit comme on va voir.

Il alluma un flambeau de résine, le jeta au fond du puits qui se trouvait lui-même au centre du lac et regarda.

L'esclave qui a survécu à ce terrible désastre raconte qu'à ce moment une grande flamme sortit du puits comme d'un soupirail de l'enfer et un grand bruit se fit entendre au fond des entrailles de la terre, comme si les puissances souterraines étaient venues à l'appel de Baal pour engager un combat contre les hommes.

Amalec alors leva les bras vers le ciel et s'écria :

« Baal ! Baal ! Venge-toi, venge ton saint nom profané ! »

Puis, refermant avec soin le sanctuaire dont seul il avait la clef, il monta sur le sommet de la plus haute tour du temple et s'écria d'une voix terrible :

« Malheur à vous, impies et sacrilèges ! Malheur à toi, Alexandre, qui as attiré sur toi et sur tes amis la colère de Baal ! »

Ce cri, qui frappa les oreilles d'Alexandre au moment même où il allait passer le pont-levis derrière son avant-garde, lui sauva certainement la vie : car avant levé les yeux vers le sommet de la tour, il reconnut Amalec et aperçut en même temps la grande flamme qui commençait à s'élever au-dessus du dôme du temple de Baal.

Ses amis le retinrent, et de tous côtés on cria : « Au feu ! au feu ! »

Au même instant des mains invisibles agitèrent avec force les trois grandes cloches de Babylone, Sémiramis, Assur et Nabopolassar ; les Babyloniens assurent que ces mains étaient celles des génies protecteurs de la ville ; mais Ptolémée croit qu'un mécanisme étrange, inventé par les Chaldéens (qui ont inventé tant de choses et qui savent en particulier tout ce qui se passe dans les étoiles), les mit en branle et qu'Amalec n'eut qu'à pousser un ressort caché.

La vérité, c'est que les Macédoniens se précipitèrent au hasard pour éteindre l'incendie dont ils ne connaissaient pas la cause, et que beaucoup parmi eux périrent, s'étant engagés trop avant dans l'espérance de piller les appartements des prêtres chaldéens récemment abandonnés.

Vers le même temps le vent embrasé du midi se leva, venant d'Afrique, et souffla sur l'incendie. L'eau manquait, l'Euphrate étant à quelques centaines de pas, et d'ailleurs que pouvaient trois ou quatre cents seaux d'eau péniblement apportés pour éteindre un lac de naphte enflammé d'une demi lieue de tour ?

Alexandre le comprit et se borna à faire abattre les maisons voisines du temple pour empêcher que l'incendie pût s'étendre et gagner toute la ville, ce qui eût été la ruine et peut-être la mort de deux millions d'hommes.

Le temple brûla pendant dix jours. Amalec ne reparut jamais. Le seul de ses esclaves qui ait survécu, raconta qu'il s'était poignardé lui-même et jeté au milieu des flammes au moment où la grande cloche de Sémiramis, détachée par la violence du feu, tomba tout à coup sur le parvis du sanctuaire, l'enfonça sous son poids et alla se noyer au fond du lac où nul ne la repêchera jamais.

Ce qu'on vient de lire est le résumé du récit de Ptolémée Lagos, le plus honnête et le plus véridique des historiens d'Alexandre. Ce que je vais dire et ce qu'on lira dans le chapitre suivant, je l'ai vu de mes yeux, moi Sosiclès, et je l'atteste par Jupiter, le plus grand des dieux immortels, et par Minerve aux yeux glauques, protectrice des Athéniens.

Après avoir quelque temps, mais de loin contemplé avec tristesse l'incendie du temple de Baal, Pendragon donna le signal du départ.

Pour ne pas trop fatiguer nos chevaux épuisés déjà par une longue course, nous descendîmes au petit trop sur une route assez belle et souvent ombragée qui suit la rive droite de l'Euphrate. Le Gaulois, d'ordinaire si gai et si assuré, me paraissait préoccupé.

J'osai lui demander :

« Qu'avez-vous ? Que craignez-vous, seigneur ? n'êtes-vous plus Pendragon, fils d'Astarac ?

— Ah ! répondit-il en soupirant, je suis toujours Pendragon, mais j'ai quelque chose à perdre, maintenant !

— La couronne, seigneur ?

— Non, Sosiclès, mais Drangiane qui vaut mieux pour moi que toutes les couronnes de l'univers. En un mot, je suis inquiet... Si Pandou, qui nous a précédés, n'avait pas pu rejoindre son vaisseau ! Si Samuel, ton ami, allait nous trahir et livrer à mon ennemi Alexandre les trésors d'Amalec ? »

Je le regardai avec étonnement. Serait-il devenu avare, par hasard ?... Pendragon devenu avare, c'était l'événement le plus extraordinaire dont j'eusse jamais été témoin.

Il me comprit et dit :

« Cet argent dont je m'inquiète, Sosiclès, c'est notre salut. La flotte de guerre d'Alexandre, commandée par Néarque, occupe l'embouchure de l'Euphrate et nous sépare des vaisseaux marchands qu'amène Pandou. Avec cet argent que Samuel emportait ce soir, il doit acheter Néarque et nous faire livrer le passage jusqu'au golfe Persique. Comprends-tu maintenant ? »

Oui, certes, je comprenais. Mais les inquiétudes de Pendragon étaient vaines. Le soir du troisième jour, un envoyé de Samuel nous apprit que sa mission avait réussi, que Néarque, au lieu de fermer le fleuve, allait, sous un prétexte, jeter l'ancre et laisser les équipages aller à terre, qu'enfin Pandou remontait le fleuve jusqu'à sa jonction avec le Tigre et nous attendrait là, dans une île située au milieu même de l'embouchure. Il nous donnait rendez-vous pour le lendemain.

Ah ! je me souviendrai longtemps de ce lendemain, qui pour beaucoup d'hommes fut le dernier de leur vie, et qui manqua de l'être pour moi-même !

Cependant la journée avait bien commencé. Le temps était beau, le ciel sans nuages, comme il est toujours dans ce pays heureux que baignent les rayons du soleil.

Nous avions fait halte dans un bois de sycomores, sur la rive droite du fleuve, et nous prenions quelque repos lorsque l'aîné des frères Hull, envoyé en éclaireur par une précaution que tout le monde croyait inutile, revient au galop et s'écrie :

« Les voilà !

— Qui ? demanda Pendragon.

— Le roi et les Thessaliens. »

Au même instant on voit un nuage épais de poussière dans la plaine et l'on entend le galop des chevaux. Mais déjà notre petite troupe était sous les armes.

Pendragon me dit :

« Sosiclès, tu vois cette île couverte d'arbres et cette grande barque, qui fait pour le moment toute notre flotte. Tu vas monter là avec dix de mes hommes et Drangiane ; tu aborderas dans l'île, tu déposeras Drangiane, et tu me renverras la barque et les rameurs, car d'espérer vaincre la cavalerie thessalienne qui se compose au moins de cinq mille hommes avec cent cinquante qui me restent, c'est jolie. Nous résisterons de notre mieux, voilà tout.

— Et vous, seigneur ?

— Je m'embarquerai le dernier. Tu sais bien d'ailleurs, Sosiclès, que je ne peux pas périr et que les dieux me doivent une couronne. Que dirait Pandou, si les Aryas, mes futurs sujets, n'avaient pas de maître ? Va, pars ! »

Drangiane refusait d'obéir. Elle craignait pour Pendragon.

« Hélas ! disait-elle, vais-je perdre en trois jours mon père et mon mari ? »

Mais enfin sa nourrice Arachosie, qui la suivait partout, expliqua si éloquemment que Pendragon devait vaincre que Drangiane se laissa persuader. Je la conduisis dans l'île, qui était à plus de mille pas de la rive. En cet endroit l'Euphrate est profond de quarante pieds.

C'est de là que nous vîmes le combat.

Il fut tel qu'on devait l'attendre de ces deux grands héros.

Alexandre combattit avec son intrépidité ordinaire, et Pendragon comme un homme au désespoir. Quarante des plus braves de sa troupe se firent tuer sous ses yeux. Les autres, acculés au fleuve et ne pouvant le passer faute d'embarcation, jetèrent leurs armes et demandèrent grâce.

Alexandre les épargna. Mais c'est Pendragon surtout qu'il voulait prendre ou tuer.

Tous les autres ayant péri ou déposé les armes, le Gaulois restait seul sur la rive.

« Rends-toi, » lui dit Alexandre et une vingtaine d'hommes coururent sur lui pour l'entourer.

Pendragon, à cheval sur une sorte de promontoire qui dominait le fleuve, perdant son sang par cinq blessures, rejeta son bouclier sur son épaule gauche et dit à Nedjed :

« Frère ! on ne nous prendra jamais vivants, n'est-ce pas ? Hop ! mon bon Nedjed, en avant, allons rejoindre Drangiane. »

Le cheval et le cavalier (je l'ai vu et ne puis pas en douter) sautèrent de trente pieds de haut dans le fleuve et se mirent à nager vers notre île.

Pendragon épuisé de fatigue, atteignit la barque où je me trouvais avec Drangiane, et Alexandre, qui n'avait ni barque ni vaisseau, Néarque ayant été acheté par Samuel, fut forcé d'abandonner la poursuite. Quand à Nedjed il gagna l'île où nous recueillîmes.

Deux heures plus tard notre ami Pandou arrivait avec sa flotte. Trois mois après nous abordâmes dans l'Inde, où Pendragon fut reçu par les Aryas comme un libérateur et rétablit l'ordre, la paix et la liberté à coups de sabre.

Je fus, — je suis encore, — son principal conseiller et presque le seul depuis la mort du sage Pandou, qui partageait avec moi sa confiance. Son trésorier général était Samuel, qui a fait une assez belle fortune dans le fermage des impôts. Pendragon est un grand roi ; pour les Grecs, qui ont pris la ridicule habitude de changer ou de traduire tous les noms propres, il s'appelle aujourd'hui Sandracottos. C'est sous ce nom sans doute qu'il sera connu dans leurs histoires.

Il rencontra une seconde fois Alexandre, mais dans l'Inde, sur les bords du Gange, et ce jour-là, c'est le Macédonien qui recula ; mais tout le monde sait aujourd'hui cette histoire. C'est pourquoi je n'en parlerai pas davantage.

Vous demanderez peut-être ce que devint Drangiane ?

Elle fut, elle est encore l'heureuse épouse de Pendragon et la mère de sept beaux enfants dont le premier, l'aîné, ressemble comme son père au tout-puissant Indra, dont la tête est sculptée sur le fronton du temple d'Ellora.

Alfred Assollant.

LE GÉNÉRAL MORIN

Jules Morin, général de division d'artillerie, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, est mort à Paris, le 7 février dernier, à l'âge de 85 ans.

Le général Morin était élève à l'École polytechnique en 1813. Sorti dans l'artillerie de terre, le jeune officier trouva dans la nature même de ses occupations quotidiennes des sujets importants d'étude, et il se

livra avec ardeur à des recherches de balistique et de mécanique générale.

Nous n'énumérerons pas, bien entendu, les travaux scientifiques du général, travaux qui lui valurent d'entrer à l'Institut en 1843. Il convient cependant de rappeler une expérience très intéressante sur la chute des corps, faite par le général Morin, à l'aide d'un appareil auquel son nom restera attaché.

Il n'est pas commode d'étudier le mouvement d'un corps lancé dans l'espace et d'apprécier avec certitude la longueur des chemins qu'il parcourt : ce corps a une vitesse beaucoup trop grande. Un illustre savant, Galilée, avait imaginé de ralentir la chute des corps et par conséquent d'étudier plus facilement les circonstances de leurs mouvements, en les obligeant à descendre le long d'un plan incliné. Galilée avait d'ailleurs montré qu'on pouvait déduire de ses expériences les lois du mouvement d'un corps abandonné librement à lui-même. Galilée avait observé que si, durant la première seconde de sa chute, un corps parcourt une longueur de 4 mètres, il parcourra :

4×2^2 ou 16 mètres après la 2me seconde ;

4×3^2 ou 36 mètres après la 3me seconde, etc.

Le symbole 2^2 signifie 2×2 et s'énonce ainsi : *2 à la deuxième puissance*, ou 2 *au carré*.

Ces expériences furent reprises par un physicien anglais Atwood, professeur à l'université de Cambridge, qui imagina un appareil permettant de vérifier avec beaucoup d'exactitude les lois de la chute des corps. Atwod montra que, conformément aux résultats obtenus par Galilée, les espaces parcourus par un corps augmentent considérablement d'une seconde à l'autre : l'espace parcouru au bout de 9 secondes, par exemple, n'est pas égal à 9 fois l'espace parcouru pendant la première seconde, mais il est égal à 9×9 fois cet espace, ou, comme l'on dit, à cet espace multiplié par 9 *au carré*.

Avec la machine d'Atwood, on reconnaît encore que la vitesse du mobile est loin d'être toujours la même, et cela se comprend, puisque les espaces parcourus pendant les différentes secondes de la chute ne sont pas égaux. La vitesse augmente d'une seconde à l'autre, mais moins rapidement que les chemins parcourus ; elle est proportionnelle au temps de la chute Si au bout d'une seconde la vitesse est de 4 mètres, elle sera de 4×2 ou 8 mètres après la deuxième seconde, de 4×9 ou 36 mètres au bout de la neuvième seconde.

Le général Morin imagina de faire inscrire au mobile lui-même les circonstances de son mouvement. L'appareil dont il se servit est représenté sur notre gravure. On voit trois madriers solides supportant l'axe d'un cylindre mobile.


Appareil de Morin. (P. 336, col. 2.)

Ce cylindre tourne sur lui-même et son mouvement, provoqué par la chute d'un poids, est rendu uniforme, grâce au système d'ailettes qu'on aperçoit à la partie supérieure. Sur ce cylindre, on a collé une feuille de papier blanc.

Le mobile dont on veut étudier le mouvement a la forme conique d'une balle ; il est guidé, dans sa chute, par deux oreilles qui sont traversées par deux tiges métalliques.

Un petit crayon, invisible sur notre dessin, est fixé au mobile et s'appuie très légèrement sur le cylindre de papier. Quand le cylindre a pris une vitesse uniforme, on lâche le mobile : le crayon trace sur le papier une courbe dont l'examen donne les lois du mouvement. Le papier étant développé, on obtient une figure qui fournit très aisément la vérification des lois de la chute des corps.

Ces intéressantes expériences ne sont pas les seules que la science doive au général Morin. Ses études sur le mouvement des projectiles, sur la ventilation, sont devenues classiques et lui assurent une place honorable parmi les hommes célèbres de notre temps.

Un détail fera connaître mieux que par de longues phrases les excellentes qualités de cœur et l'énergie du brave général. Il réapprenait les mathématiques élémentaires, qu'il était bien en droit d'avoir un peu négligées, afin de préparer ses deux petits-fils aux examens de Saint-Cyr. Par tous les temps, il allait deux fois par semaine donner des leçons à ses élèves ; le général avait 85 ans !

Albert Lévy.

Ah ! je me souviendrai longtemps de ce lendemain, qui pour beaucoup d'hommes fut le dernier de leur vie, et qui manqua de l'être pour moi-même!

Cependant la journée avait bien commencé. Le temps était beau, le ciel sans nuages, comme il est toujours dans ce pays heureux que baignent les rayons du soleil.

Nous avions fait halte dans un bois de sycomores, sur la rive droite du fleuve, et nous prenions quelque repos lorsque l'aîné des frères Bull, envoyé en éclaireur par une précaution que tout le monde croyait inutile, revient au galop et s'écrie :

« Les voilà!

— Qui ? demanda Pendragon.

— Le roi et les Thessaliens. »

Au même instant on voit un nuage épais de poussière dans la plaine et l'on entend le galop des chevaux. Mais déjà notre petite troupe était sous les armes.

Pendragon me dit :

« Sosiclès, tu vois cette île couverte d'arbres et cette grande barque, qui fait pour le moment toute notre flotte. Tu vas monter là avec dix de mes hommes et Drangiane; tu aborderas dans l'île, tu déposeras Drangiane, et tu me renverras la barque et les rameurs, car d'espérer vaincre la cavalerie thessalienne qui se compose au moins de cinq mille hommes avec cent cinquante qui me restent, c'est folie. Nous résisterons de notre mieux, voilà tout.

— Et vous, seigneur ?

— Je m'embarquerai le dernier. Tu sais bien d'ailleurs, Sosiclès, que je ne peux pas périr et que les dieux me doivent une couronne. Que dirait Pandou, si les Aryas, mes futurs sujets, n'avaient pas de maître ? Va, pars ! »

Drangiane refusait d'obéir. Elle craignait pour Pendragon.

« Hélas ! disait-elle, vais-je perdre en trois jours mon père et mon mari ? »

Mais enfin sa nourrice Arachosie, qui la suivait partout, expliqua si éloquemment que Pendragon devait vaincre que Drangiane se laissa persuader. Je la conduisis dans l'île, qui était à plus de mille pas de la rive. En cet endroit l'Euphrate est profond de quarante pieds.

C'est de là que nous vîmes le combat.

Il fut tel qu'on devait l'attendre de ces deux grands héros.

Alexandre combattit avec son intrépidité ordinaire, et Pendragon comme un homme au désespoir. Quarante des plus braves de sa troupe se firent tuer sous ses yeux. Les autres, acculés au fleuve et ne pouvant le passer faute d'embarcation, jetèrent leurs armes et demandèrent grâce.

Alexandre les épargna. Mais c'est Pendragon surtout qu'il voulait prendre ou tuer.

Tous les autres ayant péri ou déposé les armes, le Gaulois restait seul sur la rive.

« Rends-toi, » lui dit Alexandre et une vingtaine d'hommes coururent sur lui pour l'entourer.

Pendragon, à cheval sur une sorte de promontoire qui dominait le fleuve, perdant son sang par cinq blessures, rejeta son bouclier sur son épaule gauche et dit à Nedjed :

« Frère ! on ne nous prendra jamais vivants, n'est-ce pas ? Hop ! mon bon Nedjed, en avant, allons rejoindre Drangiane. »

Le cheval et le cavalier (je l'ai vu et ne puis pas en douter) sautèrent de trente pieds de haut dans le fleuve et se mirent à nager vers notre île.

Pendragon épuisé de fatigue, atteignit la barque où je me trouvais avec Drangiane, et Alexandre, qui n'avait ni barque ni vaisseau, Néarque ayant été acheté par Samuel, fut forcé d'abandonner la poursuite. Quand à Nedjed il gagna l'île où nous recueillîmes.

Deux heures plus tard notre ami Pandou arrivait avec sa flotte. Trois mois après nous abordâmes dans l'Inde, où Pendragon fut reçu par les Aryas comme un libérateur et rétablit l'ordre, la paix et la liberté à coups de sabre.

Je fus, — je suis encore, — son principal conseiller et presque le seul depuis la mort du sage Pandou, qui partageait avec moi sa confiance. Son trésorier général était Samuel, qui a fait une assez belle fortune dans le fermage des impôts. Pendragon est un grand roi; pour les Grecs, qui ont pris la ridicule habitude de changer ou de traduire tous les noms propres, il s'appelle aujourd'hui Sandracottos. C'est sous ce nom sans doute qu'il sera connu dans leurs histoires.

Il rencontra une seconde fois Alexandre, mais dans l'Inde, sur les bords du Gange, et ce jour-là, c'est le Macédonien qui recula, mais tout le monde sait aujourd'hui cette histoire. C'est pourquoi je n'en parlerai pas davantage.

Vous demanderez peut-être ce que devint Drangiane ?

Elle fut, elle est encore l'heureuse épouse de Pendragon et la mère de sept beaux enfants dont le premier, l'aîné, ressemble comme son père au tout-puissant Indra, dont la tête est sculptée sur le fronton du temple d'Ellora.

ALFRED ASSOLLANT.

LE GÉNÉRAL MORIN

Jules Morin, général de division d'artillerie, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, est mort à Paris, le 7 février dernier, à l'âge de 85 ans.

Le général Morin était élève à l'École polytechnique en 1813. Sorti dans l'artillerie de terre, le jeune officier trouva dans la nature même de ses occupations quotidiennes des sujets importants d'étude, et il se

nombreux toasts : au président de la Confédération du Sud, au commodore, à l'extermination des Yankees.

M. Goulard se leva à son tour; mais comme il allait prendre la parole, la porte de la salle s'ouvrit, et livra passage au gouverneur de la ville, don Alvarès y Gomez. Le brave hidalgo fut salué par les joyeux vivats des convives, et le commodore l'invita à prendre place au milieu d'eux.

« Vous savez, don Alvarès, lui dit-il, que nous vous avions réservé une place.

— Merci, messieurs, répondit le gouverneur, ma position officielle m'a interdit de prendre part à ce banquet, quoique je sois bien persuadé que le gouvernement de Sa Majesté Catholique ne tardera pas à reconnaître la Confédération du Sud, qui est déjà liée à l'Espagne par de nombreux et anciens souvenirs. Mais je dois jusque-là rester neutre, au moins en apparence, ajouta-t-il en souriant. Pour le moment, je désirerais m'entretenir en particulier avec votre brave et respecté commodore. »

M. Goulard quitta la table et suivit don Alvarès hors de la salle.

Quelques minutes après, il rentrait et venait reprendre sa place; mais les officiers remarquèrent que sa franche et joviale figure s'était assombrie; aussi tous se turent subitement, attendant quelque communication importante.

« Messieurs, dit le commodore d'une voix grave, au moment où Son Excellence don Alvarès est entré, j'allais porter un toast qui doit résumer toutes nos pensées, toutes nos aspirations. Buvons, messieurs, au triomphe de notre juste cause, à l'indépendance de notre patrie! »

Tous les assistants se levèrent unanimement, et, choquant leurs verres, s'écrièrent : « Nous donnerons notre sang, notre vie, pour ceux qui comptent sur nous! »

« Oui, messieurs, reprit le commodore, la patrie compte sur vous! Blessée, sanglante, écrasée de toute part, elle vous a confié la plus périlleuse des missions : car vous n'ignorez pas que, si nous tombions aux mains de nos ennemis, nous serions pendus comme de vils pirates. Eh bien, le moment est peut-être venu de prouver notre dévouement envers la patrie. Le gouverneur vient de me faire part d'une nouvelle d'une extrême gravité, qu'il a apprise lui-même par un matelot déserteur. Deux navires de guerre des États fédéraux du Nord sont venus ce soir jeter l'ancre à l'entrée de la rade. » Et se tournant vers les mousses : « Daniel, fais entrer le matelot qui est dans la pièce voisine. »

Le jeune homme revint suivi d'un matelot, qui, ôtant son béret, vint se placer devant le commodore.

« Qui es-tu? lui demanda celui-ci sèchement.

— Je m'appelle Hugh Williams, natif de l'État d'Alabama. Embarqué de force sur le *Shenandoah*, je me suis évadé ce soir même en apprenant que vous étiez dans la rade.

— Quel intérêt as-tu à trahir tes chefs?

— Aucun autre, mon commandant, que de servir mon pays. Je suis sudiste, et j'ai servi dans l'armée du général Lee; fait prisonnier, j'ai, comme je vous l'ai déjà dit, été embarqué de force. Je vous demande en grâce de m'engager sur l'*Atlanta*.

— Quels sont les navires qui cherchent à nous bloquer? reprit M. Goulard.

— Le *Shenandoah*, frégate en fer de 24 canons, et le *Washington*, vaisseau à trois ponts de 80 canons.

— Je connais ces deux navires, dit le commodore, c'est bien, retire-toi; je verrai ce que je puis faire pour te récompenser.... Daniel et Pingouin, vous veillerez sur cet homme.... Vous le voyez, messieurs, les Etats-Unis nous font beaucoup d'honneur; ils envoient pour nous écraser deux de leurs meilleurs navires. Il s'agit de trouver moyen de sortir de la souricière dans laquelle nous nous sommes laissé enfermer. Nous sommes en sûreté dans ce port; mais il serait vraiment honteux de nous y cacher plus longtemps. Pour sortir, il faut livrer bataille....

— C'est cela, commandant! s'écrièrent tous les officiers excités par l'approche de l'ennemi; livrons bataille. Avec vous, nous sommes sûrs de la victoire.

— Je vous remercie de votre confiance, messieurs; mais, de grâce, envisageons la question avec calme. Ne perdons pas de vue notre rôle. Notre devoir est de sortir, mais de sortir sains et saufs; de combattre, mais non de nous faire écraser. Si notre pays possédait une forte et puissante marine, que nous importerait d'aller nous faire écraser héroïquement en sauvant l'honneur de notre drapeau! mais la Confédération n'a en fait de flotte que ma petite frégate et l'*Alabama*, commandé par mon valeureux collègue et ami l'amiral Semmes. A nous deux, nous réussirons peut-être à paralyser le commerce maritime des Yankees, et à les frapper ainsi dans leur fortune, qui est toute leur puissance. La perte de l'un de nous deux serait un désastre national. Donc, il faut tâcher de tirer l'*Atlanta* du mauvais pas où nous l'avons placé, et cela le plus tôt possible. L'instant est propice. L'ennemi nous croit endormis; tâchons de déjouer sa vigilance. Je retourne à bord. Pendant ce temps, ralliez nos matelots dispersés dans la ville; dans une heure, je partirai sans attendre les retardataires. »

Et comme les officiers se levaient, le commodore ajouta d'une voix émue :

« Croyez, messieurs, qu'il faut que je fasse abnégation de tous sentiments autres que mon patriotisme pour résister à l'envie que j'ai d'attaquer ces insolents Yankees. Mais vous m'avez compris, notre devoir est de sauver l'*Atlanta*. S'il faut combattre, nous combattrons. Encore une fois, messieurs, je bois à l'indépendance de la Confédération du Sud. »

Un dernier hourrah, et les convives quittèrent la salle.

Pendant que M. Goulard, accompagné des mousses et du déserteur, regagnait son bord, les officiers et les maîtres fouillaient les cabarets de la ville et rassemblaient l'équipage. Une heure après, à l'appel fait



M. Goulard se leva (P. 338, col. 1.)

LES DEUX MOUSSES [1]

XIII

Une manœuvre audacieuse.

La capture du *Blue Boy* semblait avoir mis fin à la longue période d'inaction de l'*Atlanta*. Désormais, les prises se succédèrent avec rapidité. En quelques mois, le hardi corsaire captura quatorze marchands américains qui subirent tous le même sort, c'est-à-dire furent incendiés après avoir été dépouillés de leur cargaison. Ils ne se laissèrent pas tous surprendre aussi facilement que le *Blue Boy*; les uns, fins marcheurs, ne furent capturés qu'après plusieurs jours de poursuite, d'autres firent quelque résistance. L'un d'eux, navire faisant le commerce des mers du Sud et armé de quelques caronades, se défendit vaillamment et ne se laissa enlever qu'à l'abordage; aussi le commodore accorda au valeureux capitaine les honneurs de la guerre, lui permettant, ainsi qu'à son équipage, de conserver tout son apport personnel dans le navire.

Mécontent de l'accueil que lui avaient fait les autorités portugaises de Madère, M. Goulard prit le port de Las Palmas dans la Grande Canarie comme son centre d'opérations. Ce port, le plus commode de ces régions, lui offrait un refuge sûr dans les gros temps, et en même temps un marché assuré pour la vente de ses captures et le ravitaillement de son navire. Sa qualité de corsaire ne lui permettait, d'après la loi maritime, de rester que quatre jours de suite dans le port; mais la bienveillance des autorités espagnoles lui donnait sur ce point toute latitude.

Cependant l'Europe commençait à s'émouvoir de cette audacieuse croisière installée à sa porte même, et tout le monde était surpris de voir que les États fédéraux n'essayaient pas de protéger leur commerce mis en péril.

M. Goulard lui-même était étonné du calme de ses ennemis.

« Il n'est pas possible, disait-il, que les Yankees nous laissent encore bien longtemps tranquilles. Ils vont nous envoyer un de ces jours toute une flotte, à moins que leurs affaires aillent bien mal en Amérique. Le capitaine du dernier navire que nous avons capturé me disait qu'il y a quelques mois notre brave Stonewall Jackson avait bousculé Grant et ses mercenaires, et les avaient rejetés au delà du Potomac. Dieu veuille que cela soit vrai, et que notre pauvre pays soit définitivement débarrassé de ses tyrans ! »

Il y avait un an, jour pour jour, que M. Goulard avait pris le commandement de l'*Atlanta*, lorsque la frégate, revenant d'expédition, se trouva ancrée dans le port de Las Palmas.

Pour célébrer cet anniversaire, le commodore donna à ses hommes la permission d'aller se divertir à terre, tandis qu'il réunissait ses officiers dans un grand dîner à la meilleure auberge de la ville.

Le dîner fut des plus brillants. Daniel et Pingouin eurent l'honneur d'y assister debout derrière le fauteuil du commodore.

A la fin du repas, les têtes s'échauffant, on porta de

[1] Suite. — Voy. page 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

foi, que j'aurais pu en couler un avant qu'il s'en aperçût. Enfin, il ne fait plus bon pour nous par ici. Faites prendre la route de l'Ascension, capitaine. » Et apercevant Daniel près de lui : « Tu es bravement resté à ton poste, mon petit. Nous ferons quelque chose de toi. Et puis, nous prenons peu à peu la route du pays de tes rêves. Encore quelques victoires comme celle-là et nous serons en Australie. »



XIV

Le dernier combat.

Quelques jours après, l'*Atlanta*, continuant sa course vers le sud, doublait le cap de Bonne-Espérance. Il était probable que l'ennemi avait perdu sa trace; aussi M. Goulard résolut-il de croiser dans l'océan Indien, en se tenant au sud des Mascareignes. Cette position lui permettait de commander la route de la mer des Indes, en même temps que celle suivie par le commerce de la Chine et de l'Australie, et de pouvoir se ravitailler aisément soit à l'Ile-de-France, soit à la Réunion.

Depuis que l'*Atlanta* avait gagné ces parages, Daniel ne se sentait plus de joie. Il se savait encore loin de l'Australie; mais il se rendait bien compte que si de nouveau M. Goulard était obligé de fuir devant des ennemis supérieurs, il n'aurait d'autre refuge que le Pacifique et le voisinage des terres australes. Une fois là, rien ne serait plus facile au jeune homme que de gagner Sydney ou Melbourne. Et comme si cet événement eût dû être prochain, il relisait souvent le fragment du journal de Bastieu, et essayait d'en graver les termes dans sa mémoire pour le cas où un accident viendrait à le lui ravir.

Ce qui le chagrinait, c'était de penser qu'il serait obligé de se séparer de M. Goulard et peut-être de Pingouin. Il ne désespérait pas cependant d'entraîner le jeune Canadien; aussi revenait-il souvent sur ce sujet dans leurs fréquents entretiens.

« Enfin, dis-moi, lui demanda un jour son ami, pourquoi tu tiens tant à aller en Australie?

— Je ne me l'explique pas moi-même, répondit Daniel avec embarras. Le souvenir de la rapide fortune de Bastien Moreau me poursuit. Il me semble que si j'essayais, je serais peut-être aussi heureux que lui.

— Mais ne m'as-tu pas dit que le pauvre mineur avait souffert pendant de longues années avant d'arriver à la fortune, et que c'est un hasard seulement qui l'avait rendu riche?

— Oui, mais ce hasard pourrait aussi se présenter pour nous. Et puis, je sais à peu près dans quel pays il a trouvé son trésor, et cela nous servirait certainement.

— Nous servir? tu ne penses pas que je quitte jamais M. Goulard pour aller tenter la fortune. Je comprends que la vie de périls que nous menons ne soit pas de ton goût, et que tu cherches à t'y soustraire; mais il me semble qu'il est toujours triste de faire reposer son avenir sur un heureux hasard. C'est faire comme nos matelots, qui en débarquant courent au tripot et y perdent toutes leurs économies dans l'espoir de devenir riches. Tu useras ton temps, ta vie, à chercher un trésor que ton travail tranquille et honnête te donnerait plus certainement. Entre dans la marine marchande; quand tu auras navigué quelques années, tu retourneras dans ton pays, près de ton père, et tu seras heureux. Quant à moi, je suis ici, je dois y rester.

— Et si M. Goulard t'autorisait à m'accompagner?

— Nous verrions alors, mais je ne le demanderai pas. »

Pour son début dans la nouvelle croisière, l'*Atlanta* captura un gros clipper yankee, chargé de riz, que M. Goulard alla vendre à l'île Maurice.

Les autorités anglaises lui firent un accueil assez froid; mais cependant il put se ravitailler, et renouveler sa provision de charbon.

Cela fait, il reprit le large, et vint croiser au sud de Madagascar. Il y était à peine depuis quelques jours, quand la vigie signala deux navires vers le sud-ouest.

L'*Atlanta* se dirigea immédiatement vers le point signalé.

M. Goulard, monté sur la passerelle, examinait avec sa longue-vue les deux navires qui étaient encore à peine visibles, quand il laissa échapper un formidable juron.

« Mille millions de cornes de Jingo! s'écria-t-il, ne voilà-t-il pas que nous allons nous jeter bêtement dans la gueule du loup! Machine en arrière!

— Qu'y a-t-il, commandant? demanda le capitaine Evans qui accourait, étonné de cet ordre, et croyant que M. Goulard avait aperçu un écueil ou un récif sur la marche du navire.

— Il y a que les rôles sont renversés, et que c'est nous qui courons en ce moment à la poursuite du *Shenandoah* et du *Washington*. Car, aussi vrai que je suis un loyal confédéré, ce sont ces satanés Yankees qui sont devant nous.

— Vous avez raison, commandant, je les reconnais maintenant. Quelle route prendrons-nous?

— L'est-sud-est, et vite. »

L'*Atlanta*, obéissant docilement au gouvernail, reprit sa course dans la direction indiquée par le commodore. Mais cette manœuvre avait demandé quelques instants, pendant lesquels les navires ennemis avaient rapidement gagné du terrain. Eux aussi avaient reconnu l'*Atlanta*, et, profitant de son faux mouvement, ils se pressaient pour lui barrer le chemin.

Bientôt un boulet de canon vint tomber en sifflant dans la mer à quelques encâblures de la frégate corsaire.

« Voilà la danse qui va commencer, dit avec bonne humeur le commodore. Allons, mes enfants, envoyez-leur du même numéro. »

La batterie de retraite ouvrit immédiatement le feu.

« Mettez-moi tout ce que vous avez de toile, Evans; il s'agit de marcher. Et qu'on ne s'endorme pas dans la machine. »

A ce moment, un obus ennemi vint éclater sur le pont à quelques pas du commodore, heureusement sans blesser personne.

« Nickle! cria M. Guulard, surveillez vous-même le tir. Je tiens à rendre les politesses. »

Le lieutenant, fort habile artilleur, se mit à l'une des pièces, et envoya un boulet sur l'avant du *Shenandoah*. Celui-ci riposta immédiatement par un obus qui coupa un matelot en deux à quelques pas de Daniel.

Cela devenait grave; mais l'*Atlanta*, courbant ses mâts sous son manteau de voiles, chauffant à toute vapeur, avait repris sa vitesse un moment perdue. Peu à peu, il gagna du terrain sur l'ennemi, et à la nuit tombante il était hors d'atteinte.



L'*Atlanta* éclate en une immense gerbe de flammes. (P. 343, col 2)

Le soir, le commodore réunit ses officiers en conseil de guerre.

« Messieurs, leur dit-il, il est bien évident aujourd'hui que les commandants du *Shenandoah* et du *Washington* ont reçu l'ordre de nous poursuivre sans relâche. Dans ces conditions, la fuite devient impossible. Ce n'est pas à dire qu'aucun de ces navires puisse lutter de vitesse avec nous. Le *Shenandoah* seul est un bon marcheur; l'autre est une grosse et lourde patache qui date au moins du siècle dernier. Mais en fuyant perpétuellement devant l'ennemi, nous ferons ainsi le tour du monde plusieurs fois de suite sans causer grand préjudice au commerce yankee. Bien plus, si notre provision de charbon s'épuise, nous nous ferons niaisement bloquer dans un port neutre où nous resterons enfermés jusqu'à la fin de la guerre : car je crois qu'il serait imprudent de renouveler la manœuvre qui nous a réussi à Las Palmas.

» D'autre part, ce serait pure chevalerie d'aller nous mesurer avec si forte partie. Cependant il faut que nous nous débarrassions de nos ennemis, sans cela notre croisière est terminée. Qu'en pensez-vous, messieurs?

— C'est notre avis, commandant.

— Peut-être, dit le capitaine Evans, pourrions-nous réussir à donner le change à l'ennemi et gagner une mer où nous opérerions tranquillement pendant quelque temps.

— Je ne le crois pas, reprit le commodore; nous avons affaire à des marins trop experts (je les connais) pour réussir à les tromper. Cependant, je vais essayer ce moyen. Cette nuit même nous changerons notre route, et, prenant au sud-ouest, nous courrons à doubler l'île Kerguelen. Mais que ferons-nous si les Yankees nous dépistent?

— Le cas est embarrassant et demande réflexion, dit le second capitaine.

— Eh bien, messieurs, voici quel est mon plan : quoique nous ne soyons pas des littérateurs, il n'est nul d'entre vous qui ait oublié le combat des Horaces et des Curiaces. Vous savez qu'à un moment donné le dernier des Horaces se trouva avoir à lutter contre les trois Curiaces ; seulement, tandis que ceux-ci étaient blessés ou fatigués, lui était intact et plein de force. Que fit-il? il simula la fuite; les trois frères se lançant à sa poursuite se séparèrent, et lui, revenant sur ses pas, les tua ainsi aisément l'un après l'autre, tandis qu'il n'aurait pu venir à bout de leurs forces combinées. Comprenez-vous maintenant ce que je veux faire?

— Oui, commandant, dirent tous les officiers.

— Nous essayerons de rester à courte distance du *Shenandoah;* nous l'entrainerons après nous, et quand il sera seul, nous accepterons le combat. Avec la grâce de Dieu, nous nous en tirerons. Quant au *Washington*, je le défie alors de nous poursuivre. »

Pendant la nuit, l'*Atlanta*, sur les ordres du commodore, mit le cap au sud, et continua à se diriger dans cette direction pendant deux jours.

Le matin du troisième jour, la vigie signala une terre en avant.

« C'est l'île de Kerguelen, dit le commodore, la dernière terre que nous puissions rencontrer dans cette direction. Au delà de ce rocher stérile, qui n'a d'autres habitants que des pingouins, l'Océan s'étend vaste et solitaire jusqu'aux banquises éternelles du pôle sud. Je souhaite pour nous de ne pas être obligés de rester longtemps dans ces parages : car je ne connais pas de partie du globe où les orages soient plus fréquents et les courants plus violents. Mais je crois que votre idée, Evans, a été bonne, et que nous avons dépisté l'ennemi : car voilà deux jours qu'il nous cherche, et il est peut-être déjà loin.

— Une voile, à l'ouest-nord-ouest! » cria la voix du matelot en vigie.

Le commodore sauta sur la passerelle et examina l'horizon avec sa longue-vue.

« Je me suis trop pressé d'espérer, dit-il : c'est le *Shenandoah;* mais ainsi que je l'avais supposé, il est seul. Le *Washington* n'a pas pu se maintenir avec lui. Evans, faites sonner le branle-bas. Il faut profiter de l'occasion et courir à l'ennemi. »

A peine le signal donné, les roulements de tambour retentissent dans les batteries et sur le pont. Toutes les dispositions sont rapidement prises et les hommes se pressent à leur poste.

« Timonier, clouez l'enseigne de la Confédération à la corne du grand mât! » crie le commodore, qui se promène à grands pas sur le pont. « Enfants, dit-il aux matelots, montrez que vous n'êtes pas de simples pilleurs d'épaves. Je compte que chacun de vous fera son devoir. »

Une heure après, les deux navires sont en vue, et un terrible combat d'artillerie commence. Mais la lutte serait inégale. Le *Shenandoah* avec ses soixante pièces menace d'écraser l'*Atlanta* qui n'a qu'une faible artillerie. M. Goulard l'a bien compris ; aussi il lance son navire contre son formidable adversaire. En vain celui-ci essaye-t-il de fuir, les deux bâtiments se heurtent, les grappins les réunissent, et l'équipage du corsaire, le capitaine Evans en tête, se précipite avec furie à l'abordage de la frégate américaine.

Les Yankees défendent bravement leur pont, et la mêlée devient terrible. Les corsaires, sachant qu'ils n'ont aucun quartier à attendre en cas de défaite, se battent comme des lions. Daniel et son compagnon, chacun armé d'une hache, se sont jetés dans la mêlée et font des prodiges de valeur. L'ennemi, refoulé hors du pont, s'est réfugié dans le gréement où le combat se continue, acharné, impitoyable.

Le commandant du *Shenandoah* voit enfin que toute résistance est impossible et il amène son pavillon. La bataille est terminée. Un long cri de victoire salue la chute du drapeau fédéral.

Les tambours battent aux champs. Le malheureux capitaine yankee, sanglant, couvert de blessures, vient remettre son épée au commodore qui le salue respectueusement en disant :

« Vous avez valeureusement combattu, monsieur, et nul plus que moi ne regrette la lutte fratricide qui nous a mis aux prises. C'est aux cupides marchands de New-York que je fais la guerre, et il me coûte d'humilier de braves soldats dont le cœur devrait battre à l'unisson du nôtre. Je vous tiens prisonnier sur parole. Vous allez donner l'ordre à vos hommes de se transporter à bord de mon navire, et vous vous engagerez pour eux à ce qu'ils ne fassent rien contre notre sûreté tant qu'ils seront à mon bord.

— Je vous en donne ma parole, répond simplement le Yankee.

— Evans, reprend le commodore, faites évacuer rapidement la frégate ennemie ; il n'est que temps. »

En effet le *Shenandoah* faisait eau de toute part. L'équipage prisonnier fut rapidement transféré à bord de l'*Atlanta*, qui s'éloigna en toute hâte de son adversaire vaincu.

Quelques instants après, la frégate américaine s'inclinait subitement vers l'arrière et s'engloutissait dans les flots aux acclamations des corsaires.

Au même moment, la large voilure du *Washington* surgissait à l'horizon. L'amiral yankee, attiré par le bruit de la canonnade, s'empressait d'accourir au secours de son compagnon. Il arrivait trop tard, mais le danger n'était pas moins grand pour l'*Atlanta*.

La frégate corsaire ne s'était pas elle-même tirée de la lutte sans dommage. L'eau entrait dans sa cale par plusieurs ouvertures. Les prisonniers furent immédiatement mis aux pompes, et leurs efforts réussirent à arrêter l'invasion et à permettre aux calfats d'aveugler les voies d'eau.

D'autre part le vent s'était élevé durant la bataille; la mer devenait de plus en plus houleuse. Il était évident qu'une tempête se préparait.

D'un seul coup d'œil, M. Goulard mesura toute

l'étendue des dangers multiples qui le menaçaient. Il fallait fuir devant le *Washington* et en même temps sauver son navire menacé par le cyclone.

Monté sur la passerelle, il s'adressa à son équipage :

« Enfants, leur dit-il, ce n'est pas assez d'une victoire pour aujourd'hui. Un ennemi formidable se prépare à fondre sur nous pendant que la tempête nous environne; c'est à regret que je vous demande de nouveaux efforts, mais ils doivent nous assurer le succès. Que chacun prenne son poste et ne le quitte plus jusqu'à ce que l'*Atlanta* flotte libre sur une mer tranquille.

— Nous ne craignons ni les Yankees, ni la tempête, répondirent les hommes. Hourrah pour le commodore ! »

Pendant que les artilleurs reprenaient leurs postes dans la batterie, les matelots se répandaient dans la mâture, et bientôt l'*Atlanta* couvert de voiles se laissait emporter par le vent furieux.

Sa machine, chauffant à toute vapeur, lui donnait un tel redoublement d'élan qu'il était évident que le *Washington* serait rapidement laissé en arrière. Tout à coup un bruit formidable retentit dans la cale, et peu après l'ingénieur en chef accourait sur le pont et jetait au commodore ces mots terribles :

« L'arbre de couche est brisé. »

L'arbre de couche, c'est l'âme d'un vapeur à hélice; sans lui la machine avec ses fourneaux, ses chaudières, ses pistons, n'est plus qu'un fardeau inutile, bon à jeter par-dessus bord. Essayer de réparer l'énorme tige d'acier, longue parfois de 30 mètres, est une opération délicate, difficile et rarement exécutée même dans des circonstances favorables; mais au milieu des éléments déchaînés, il ne fallait même pas y penser. L'*Atlanta* n'avait plus d'autre ressource que sa voilure.

En apprenant la fatale nouvelle, le commodore ne put retenir un véritable cri de douleur, mais son découragement ne dura qu'une seconde. La tempête était devenue tellement terrible qu'en pareilles circonstances le devoir du commandant eût été de faire serrer toutes les voiles, mais M. Goulard donna au contraire l'ordre d'ajouter tout ce que l'on pourrait de toile.

Malgré cela, le *Washington* gagnait maintenant de vitesse. Bientôt ses boulets commencèrent à pleuvoir autour de l'*Atlanta*, qui riposta vigoureusement, tout en continuant à fuir.

Il ne restait plus à M. Goulard qu'un seul espoir, c'était de pouvoir tenir jusqu'à la nuit qui approchait rapidement. Encore une heure et l'obscurité déroberait l'*Atlanta* aux coups de son terrible ennemi.

La tempête était maintenant arrivée à son apogée, et c'était un spectacle à la fois horrible et sublime de voir ces deux équipages oublier dans leur haine mutuelle les dangers qui les enveloppaient. Les canons, vomissant le fer et le feu, mêlaient leurs grondements aux rugissements de la tempête, portant la mort sur les deux navires.

L'*Atlanta*, alourdi par l'eau qui remplissait sa cale, se soulevait avec peine hors des flots. Ses hauts mâts avaient été emportés par le vent; ses huniers flottaient déchirés en banderoles. Les vagues balayaient à chaque instant le pont et menaçaient de le rendre intenable.

Le commodore, couvert du sang qui jaillissait d'une blessure faite par un éclat d'obus, s'était fait attacher à son banc. Les deux braves mousses, Daniel et Pingouin, avaient imité son exemple; liés par des cordes aux montants de l'échelle du faux pont, ils continuaient, au milieu d'une véritable pluie de projectiles, à transmettre par leurs cris les ordres adressés par le commandant aux hommes de la batterie.

Enfin le ciel, déjà obscurci par le voile de la tempête, s'assombrit de plus en plus. La nuit arrive. Pour l'*Atlanta* c'est le salut.

Le *Washington*, lui-même désemparé, sa mâture brisée, faisant eau de toute part, ne peut plus lutter. Il sent que sa proie lui échappe; faisant alors un dernier effort, il réussit à s'approcher de l'*Atlanta* et par une dernière bordée l'enveloppe d'un nuage de fumée, de flammes et de fer.

C'en est trop pour la pauvre frégate, un boulet l'a frappée au cœur. Vacillant sur elle-même, on croirait qu'elle va couler, quand une formidable secousse soulève son pont et l'*Atlanta* éclate en une immense gerbe de flammes, entraînant avec lui dans le gouffre son farouche ennemi.

Le vent hurle avec rage et les vagues s'amoncellent comme pour mieux anéantir leur proie, et bientôt il ne reste que d'informes débris flottant au milieu de l'écume.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

M. Bonnet, quincaillier en retraite, venait de se plonger la face dans l'eau fraîche, après l'avoir soigneusement et minutieusement rasée, lorsqu'il reçut la dépêche suivante :

« Monsieur Bonnet,

» Orgeval (*Seine-Inférieure*).

» Que ce soit oui ou non, réponds aujourd'hui.

GRIMBLOT. »

M. Bonnet mit précipitamment ses lunettes pour

prendre connaissance de la dépêche, et les retira non moins précipitamment pour réfléchir à son aise. Il avait les traits tirés et la figure défaite: car la veille même il avait reçu de son ami Grimblot une longue lettre qui lui avait fait passer une nuit blanche. L'ami Grimblot lui proposait d'engager ses fonds dans une spéculation sûre, *absolument sûre!* qui doublerait son capital en moins d'un an.

Or, l'ami Grimblot n'était pas un de ces hannetons à tête folle qui se fourrent les yeux fermés dans une spéculation équivoque. Grimblot engageait toute sa fortune dans l'affaire, et il répondait du succès sur sa tête.

D'un autre côté, l'énormité même des bénéfices, tout en alléchant M. Bonnet, lui causait une sorte d'épouvante vague.

Mis au pied du mur par l'ultimatum de Grimblot, il crut qu'il réfléchirait plus à son aise en pleine campagne que dans son cabinet; d'ailleurs, il pourrait très bien faire d'une pierre deux coups, et pousser sa promenade jusqu'à Sècheville; là, il consulterait son ami Branché, ancien notaire : deux avis valent mieux qu'un.

Après avoir endossé son paletot cannelle, inséré dans la poche de côté la lettre et la dépêche de Grimblot, il mit son chapeau sur sa tête, posa ses lunettes sur son nez, se demanda s'il n'oubliait rien, et partit, oubliant sa montre.

Quand il eut longuement réfléchi, en plaine, sous un soleil ardent qui lui cuisait la cervelle, il crut qu'il ferait bien de continuer ses réflexions à l'ombre, et se dirigea vers un petit bouquet d'arbres, au milieu duquel il y avait une mare.

Tranquillement assis à l'ombre, il voulut savoir à quelle heure il s'engageait dans cette nouvelle série de réflexions, car c'était un homme très méthodique.

Ayant vainement cherché sa montre dans la poche de son gilet, il se souvint de l'avoir laissée sur la cheminée de son cabinet, et pesta contre sa propre étourderie. « On voit bien, se dit-il, que j'avais la tête tout à l'envers! »

Alors, une dernière fois, il relut la lettre et la dépêche et se déclara à lui-même qu'il était parfaitement décidé à doubler son capital.

Il fut si content de s'être enfin mis d'accord avec lui-même, qu'il promena tout autour de lui des regards de satisfaction.

Juste en ce moment, une jolie petite brise agita les feuilles des grands arbres, et les roseaux de la mare commencèrent à se balancer d'un mouvement doux et lent. Tantôt ils se penchaient tous à la fois du côté de M. Bonnet, comme pour lui faire des agaceries, tantôt ils se retiraient d'un commun accord, comme pour le narguer. M Bonnet les regardait faire sans s'émouvoir. D'abord il s'amusa de leur manège, sans y entendre malice; puis, peu à peu une sorte d'impatience le prit; sans presque savoir ce qu'il faisait, il saisit sa canne par la pointe, et, guettant un moment favorable, l'allongea brusquement vers les roseaux, espérant accrocher une des tiges avec le crochet de la poignée. Les roseaux continuèrent à se balancer tranquillement, sans avoir l'air de se douter que M. Bonnet les voulait harponner. Nouvelle tentative, nouvel échec. A la fin M. Bonnet se fâcha: il lui fallait un roseau, il ne s'en irait pas sans avoir accroché un roseau! Qu'en voulait-il faire de ce roseau? Est-ce qu'il y songeait seulement? Il avait mis dans sa tête d'avoir un roseau, et il en aurait un. Voilà tout.

Qu'auraient dit les habitués du *Café de la Trompe*, s'ils avaient vu le solennel M. Bonnet se rapprocher peu à peu du bord de la mare afin de diminuer la distance, s'accroupir dans une position fort incommode, le buste en avant, les sourcils froncés, les lèvres frémissantes! s'ils l'avaient entendu pousser de sourdes exclamations, pendant que les verres de ses lunettes lançaient des éclairs de fureur!

Enfin, le voilà tout près du bord, ne conservant son équilibre que par des prodiges d'habileté, et se cramponnant de la main gauche à une touffe d'herbes. Et les roseaux se balançaient toujours, avec la même grâce insolente.

En général, on n'aime pas à échouer, même dans les plus petites choses. Voilà pourquoi M. Bonnet, au lieu de se rendre à l'évidence, et d'abandonner sagement une entreprise à la fois puérile et périlleuse, tenta les derniers efforts. Ah! enfin! le crochet de la canne s'est insinué derrière une des tiges flexibles!

Oui, mais du même coup M. Bonnet s'est insinué dans l'onde perfide de la mare. Comme il avait mal calculé son dernier élan, son centre de gravité s'était brusquement écarté de la ligne réglementaire; alors sa personne, obéissant aux lois inflexibles de la gravitation, avait été brusquement précipitée vers le centre de la terre.

Il est vrai qu'elle ne fit pas tout le voyage, ayant été arrêtée en route par le fond de la mare, qui était capitonné d'une belle couche de vase, bien onctueuse et bien profonde.

Les grenouilles effrayées s'enfuirent à longues nagées dans toutes les directions; un vieux rat d'eau qui cherchait aventure regagna précipitamment son logis, le cœur palpitant d'une horrible crainte: l'onde agitée un instant se referma le plus tranquillement du monde sur l'ancien quincaillier.

Au bout de quelques secondes, M. Bonnet reparut à la surface; comme la mare n'avait guère plus de trois pieds de profondeur, l'amateur de roseaux, après maintes glissades et maintes rechutes, réussit à se tenir debout.

Son premier souci fut de reprendre haleine, ensuite il essuya de ses mains boueuses son visage couvert de vase, s'ébroua, toussa, éternua, ouvrit un œil, puis l'autre, et, s'étant orienté, remonta non sans peine sur le bord de la mare.

Pauvre M. Bonnet! il avait laissé ses lunettes dans la vase, une vieille feuille de nénuphar en décomposi-



Il l'allongea brusquement vers les roseaux (P 344, col 2)

tion lui couvrait d'un emplâtre l'occiput tout entier et la moitié de la joue gauche; son paletot cannelle était jaspé de taches de boue et de plaques de lentilles d'eau.

Quand il eut recouvré l'usage de la parole, il s'écria « Est-ce heureux que j'aie oublié ma belle montre d'or! elle serait présentement dans un joli état. »

Tout en prononçant ces paroles toutes pleines d'une douce philosophie, M. Bonnet procédait à une enquête sommaire sur sa propre personne. De la poche droite de son paletot, il extirpa trois sangsues, et il retira une demi-douzaine de têtards de la poche gauche.

Mais, par exemple, son lorgnon était sain et sauf dans la poche de son gilet: le lorgnon ferait l'intérim des lunettes absentes; le porte-monnaie était à son poste, quelle bénédiction! Quant aux deux missives de l'ami Grimblot, elles étaient dans un si piteux état, que M. Bonnet ne put les regarder sans rire.

Est-ce l'aspect misérable des missives de Grimblot qui porta subitement M. Bonnet à concevoir des doutes sur la fameuse spéculation?

La fraîcheur du bain avait-elle opéré un brusque changement dans le cours des esprits animaux de M. Bonnet, et par suite dans ses idées et dans ses sentiments?

Se fit-il dans son esprit un rapprochement de sinistre augure entre le plongeon qu'il venait de faire et ceux qu'exécutent parfois les spéculateurs dans les gouffres de la Bourse?

Je n'en sais rien, car il ne me l'a pas dit.

Ce que je sais, c'est qu'il reprit au petit trot le chemin d'Orgeval, tout surpris et tout indigné d'avoir pu songer un seul instant à compromettre son repos, en se lançant dans la spéculation.

« A quelque chose malheur est bon, se disait-il en souriant. J'ai perdu mes lunettes, mais j'ai retrouvé mon sommeil. Non, je n'aurais jamais cru qu'on pût réfléchir si sagement ni se décider si vite, la tête dans la vase au fond d'une mare.

» C'est qu'en vérité j'étais décidé à sauter le pas, et si je faisais mine d'aller consulter Branché, c'était pour me faire conseiller par un autre ce que j'avais décidé de faire. Triple sot! bienheureuse culbute! Tiens! j'ai oublié les roseaux. J'aurais aussi bien pu en faire une provision pendant que j'y étais. Non, j'en irai chercher le jour où je me sentirai en disposition de faire quelque sottise. »

Le soir, sur les huit heures, pendant que M. Bonnet avalait un bon bol de vin chaud, à la clarté réjouissante d'un petit feu de sarments, l'ami Grimblot, recevait la plus laconique de toutes les dépêches puisqu'elle se composait du seul monosyllabe: « Non! »

M. Bonnet en fut quitte pour un gros rhume; quant à l'ami Grimblot, il se ruina tout à plat. Aussi qu'allait-il faire à la Bourse?

J. Girardin.

HISTOIRE DU NOMBRE SEPT [1]

LE PONT AUX ANES

Les nombres 3, 4, et surtout 7 (somme de 3 et de 4) étaient considérés par les anciens comme des nombres sacrés. Avant d'en expliquer la raison, j'ai besoin de faire une légère incursion sur les terres de la géométrie; mais, que nos lecteurs se rassurent, je serai très bref et aussi peu ennuyeux que possible.

Vous connaissez la figure de géométrie qu'on appelle triangle rectangle: deux des côtés servent à former l'angle droit; le troisième côté a un nom bizarre, *hypotenuse*, qui vient du grec, et qui rappelle précisément qu'il est opposé à l'angle droit.

On étudie en géométrie les propriétés de cette figure, et l'une d'elles est bien connue des écoliers sous le nom de *pont aux ânes*. Je ne sais plus quel est le poète (!) qui, ayant voulu mettre la géométrie en vers, énonçait ainsi la propriété que je rappelle:

Le carré de l'hypoténuse
Est, si je ne m'abuse,
Égal à la somme des carrés
Faits sur les deux autres côtés.

En langage ordinaire, cela veut dire: Si les deux côtés de l'angle droit d'un triangle rectangle ont, par exemple, l'un 2 mètres, l'autre 3 mètres de longueur, et que, par conséquent, les carrés construits sur ces côtés aient respectivement pour surfaces 4 et 9 mètres carrés, la surface du carré construit sur l'hypoténuse sera de 4 + 9 ou 13 mètres carrés.

On raconte que lorsque le célèbre philosophe grec Pythagore eut trouvé le résultat que nous venons d'indiquer, il fut rempli d'une joie si vive qu'il se hâta d'offrir un magnifique sacrifice aux dieux! S'il eût vécu de nos jours, Pythagore se serait contenté d'adresser une note à l'Académie des sciences, afin de s'assurer la priorité de sa découverte. Nous dirons tout à l'heure comment les anciens interprétaient le résultat de Pythagore; essayons, pour l'instant, de découvrir l'origine de ce nom: *pont aux ânes*, qui est actuellement donné au théorème de géométrie que nous avons énoncé.

Un pont aux ânes, cela veut dire, en général, une chose excessivement facile; on donne ce nom à un obstacle qu'il est aisé de vaincre et dont seuls les ignorants et les impuissants ne peuvent se rendre maîtres. Voici, d'après une farce [2] du quinzième siècle, rappelée par M. Rozan, quelle serait l'origine de cette locution.

1. Voy. vol. XIII, page 366; vol. XIV, pages 30, 104 et 280.
2. On donnait autrefois le nom de farces à des pièces de comédie burlesques, c'est-à-dire dans lesquelles les bouffonneries étaient outrées et hors de nature. Certaines pièces de Molière, *les Fourberies de Scapin*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, sont de véritables farces.

Un homme dont l'épouse était acariâtre, cela arrivait parfois... au quinzième siècle, va consulter un grave docteur sur les moyens de la rendre docile. Saint-Jourd'hui (c'est le nom du docteur) se contente de lui dire : « Allez sur le pont aux ânes. » Le mari ne s'explique pas d'abord le sens de ces paroles ; mais à la fin, voyant qu'il n'obtient pas d'autre réponse, il va, suivant le conseil qu'il a reçu, se poster sur le pont où passent d'ordinaire les ânes du village. Là, il voit un bûcheron qui frappe à tour de bras sur son âne pour le faire avancer. La lumière se fait aussitôt dans son esprit, il comprend la parabole du docteur et rentre chez lui pour la mettre à profit. Il demande à souper, on raisonne : il saisit un gourdin, et, sans rien vouloir entendre, il parle haut le langage du bûcheron. La femme crie, le mari frappe, et bientôt on lui promet de se soumettre à toutes ses volontés. Le moyen était bon, rien n'était plus simple que de le trouver : c'était le *pont aux ânes*.

Mais revenons à notre nombre 7. Le triangle était autrefois l'emblème de la Divinité ; dans l'Église catholique on représente la Trinité sous la forme d'un triangle au milieu duquel est inscrit en caractères hébraïques le nom de Jéhovah.

Parmi tous les triangles, l'un d'eux était l'objet d'une vénération toute spéciale, c'est le triangle rectangle qui possède un *angle droit*, ce commencement de toutes les qualités. L'angle aigu et l'angle obtus ou, comme disaient les anciens, le *mousse* et le *pointu*, rappellent une irrégularité, un désordre, une inégalité ; en effet, un angle peut être plus mousse ou plus pointu qu'un autre ; « mais le droit ne reçoit pas de comparaison, dit le philosophe Philon, ne pouvant un angle être plus droit qu'un autre. »

De plus, on observe que les trois nombres consécutifs 3, 4 et 5 peuvent représenter les trois côtés d'un triangle rectangle et qu'il n'y a pas d'autres nombres consécutifs qui jouissent de la même propriété. On voit en effet que 3×3 plus 4×4 donne précisément 25, c'est-à-dire 5×5.

Les deux nombres 3 et 4 qui expriment les longueurs des deux côtés de l'angle droit d'un pareil triangle, étaient pour cette raison considérés comme sacrés. « Si donc, continue Philon, le triangle rectangle est le commencement des figures et qualités, et si la substance du 7, qui est le 3 et le 4, cause l'angle droit, à bonne raison le 7 sera estimé la source de toutes les figures et qualités. »

La même idée se retrouve dans Plutarque. Les Égyptiens, dit-il, paraissaient s'être figuré le monde sous la forme du plus beau des triangles ; de même que Platon semble l'avoir employé comme symbole du mariage. Ce triangle a son côté vertical composé de 3 (symbole du mari), la base de 4 (symbole de la femme), l'hypoténuse de 5 parties (symbole des enfants).

Les deux nombres 3 et 4, qui servent à former le 7, avaient d'ailleurs de bien autres mérites : le 4 est le nombre des éléments ; le 3 représente l'harmonie parfaite à ce point que tous les multiples de 3 sont composés de chiffres qui, additionnés ensemble, reproduisent un multiple de 3. Ainsi,

$12 \times 3 = 36$; or, $3 + 6 = 9 = 3 + 3 + 3$.
$80 \times 3 = 240$; or, $2 + 4 + 0 = 6 = 3 + 3$...

Quant à l'essence divine du nombre 7, elle est bien facile à constater. Parmi les dix premiers nombres, dont le groupement est indiqué naturellement par le nombre des doigts des mains de l'homme, il n'en est qu'un qui ne soit ni père ni fils : c'est le nombre 7. Je m'explique.

Les anciens faisaient remarquer qu'en laissant de côté l'unité qui est l'essence de la Divinité, tous les nombres de 1 à 10 sont formés par un nombre qui précède ou servent à former un des nombres qui suivent. Par exemple, 2 engendre le 4, le 6, le 8 et le 10 ; 3 engendre le 6 et le 9 ; 4 est engendré par 2 et engendre 8 ; 5 engendre 10 ; 6, engendré par 2 et par 3, n'a pas de fils ; 8 a pour pères 2 et 4, 9 est issu de 3 ; 10 provient de 5. Deux nombres sont particulièrement remarquables : le 4, qui a un père (2) et un fils (8) ; mais surtout le 7 qui n'a ni père ni enfants. « Pour cette cause, aucuns philosophes font semblable ce nombre 7 à Minerve, qui n'eut point de parents et qui fut produite de la tête de Jupiter. Les pythagoriciens comparent ce nombre au gouverneur de l'Univers. »

Nous pouvons ajouter que non seulement ce nombre 7 représente les planètes connues des anciens, comme nous l'avons indiqué dans notre causerie sur la semaine ; non seulement il représente les sept anges supérieurs qu'enseignait la théologie des Chaldéens, des Perses et des Arabes, ainsi que les sept portes de la théologie de Mithra, par où les âmes passaient pour aller au ciel ; mais ses multiples sont également des nombres consacrés. Il nous suffira de citer le nombre 28, multiple de 7, « nombre fort propre et convenable à remettre la Lune en son premier état » ; c'est en effet à peu près au bout de 28 jours que la Lune a décrit en entier l'orbite qu'elle parcourt autour de la terre ; c'est au bout du même temps qu'elle fait un tour complet sur elle-même, ce qui explique pourquoi nous ne voyons jamais que la même partie de la surface de l'astre.

Dans l'Inde, le chef des Vents est Roudra, dieu des tempêtes ; les *Maraouts* ou Vents, au nombre de 7 fois 7, forment son cortège.

Pour grouper enfin quelques-uns des faits auxquels nous ne voudrions pas consacrer un chapitre spécial dans l'histoire que nous avons entreprise du nombre 7, rappelons que la vie humaine a 7 âges, depuis la première enfance jusqu'à la vieillesse la plus avancée ; que c'est à 7 ans que les enfants atteignent l'âge de la raison ; que c'est également à 7 ans que commence la deuxième dentition ; que tous les 7 ans, disent les physiologistes, l'homme change de tempérament. Ajoutons, enfin, que le *Journal de la Jeunesse* vient de terminer la septième année de son existence !

Albert Lévy.

LES PETITES MISÈRES

I

Pour qui aime à dormir en plein air comme en plein midi, Naples déploie le vaste quai Sainte-Lucie, dallé de laves, avec un soleil radieux dans son ciel de turquoise et des brises dans son golfe de lapis du Vésuve : la fournaise et l'éventail. Aussi le lazzarone Farlingotto ronflait-il à yeux et poings fermés non loin de son taudis, étendu sur le quai, à l'angle de la rue Pallometta.

Un de ces troupeaux de chèvres rousses qui parcourent Naples, et montent d'un étage à l'autre leur lait chez les enfants malades, défilait en ce moment devant la flûte du *Capraolo*. Leurs clochettes enrouées ramageaient à qui mieux mieux.

Farlingotto, encore endormi, se réveilla donc de méchante humeur à ce carillon champêtre, et, avançant sa tête dans la bruyante, pittoresque et malpropre rue Pallometta da Santa Lucia : « Ohé ! Gennaro ! ohé ! Maïa ! » cria-t-il.

A ce double appel, des retraites basses d'une haute maison lépreuse se rua autour du père une troupe de marmots emboués, dépeignés et déguenillés. Ils étaient pour le moins sept ou huit, filles ou garçons.

« Ici, commanda le lazzarone ! Toi, Gennaro, tu as neuf ans et tu sais tirer de l'accordéon quatre notes plaintives. Toi, Maïa, tu as huit ans et tu sais tourner en sautant sur un pied, puis sur l'autre. Avec cela, vous devez gagner votre vie et celle de votre famille. Il y a trop d'enfants ici, per Bacco ! il s'agit de déguerpir. La France est le paradis des petites cigales de Naples, et il y pleut des *carlini*, des *quatrini* et des *piccioli*. Hop ! et *fa presto !* »

La mère survint. Quand le maître, têtu comme un mulet déferré, avait parlé, c'était bel et bien parlé. Elle se contenta de lui montrer le poing.

Mais lui, Farlingotto le lazzarone, qui aimait la chaleur en chat et en lézard, se retournant, superbe, du côté droit sur le côté gauche, se rendormit vaillamment, la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

On avait donné au petit garçon le prénom de Gennaro en l'honneur de l'évêque saint Janvier, patron de la ville de Naples. Quant à la petite fille, puisque son frère s'appelait Janvier, on la baptisa plaisamment Mai, *Maïa* au féminin. Le fait est qu'elle était blanche, rose et fraîche, comme ce mois fleuri.

Gennaro et Maïa comprirent qu'il fallait partir sans rémission Le seul préparatif pour Gennaro était de suspendre à son cou l'accordéon par une courroie en bandoulière, et pour Maïa d'essuyer ses yeux du pan de son tablier.

Les frères et sœurs grouillaient menu à leurs pieds comme des crabes versés pêle-mêle hors du panier.

La mère, en bruyante Napolitaine, gémissait et gesticulait, embrassant les deux *poverotti*.

« Dieu est avec tout le monde, dit-elle ; mais saint Janvier est avec les Napolitains. » Puis elle leur indiqua du doigt le bout du quai par où l'on passait pour s'en aller en France : c'est là que sa géographie s'arrêtait.

Au moment où Gennaro et Maïa, se tenant par la main, firent les premiers pas loin de leur bonne et vieille rue Pallometta au bas des Camaldules, une hirondelle rentrait visiter son nid sur la terrasse du logis. « Vois, Maïa, murmura Gennaro en montrant la voyageuse de retour; elle part aussi, mais elle revient. Nous reviendrons comme elle. » Et il envoya un dernier signe d'adieu tout à la fois à sa mère, à la potée d'enfants, au père endormi, à la rue Pallometta, à la maison et à l'hirondelle.

Gennaro et Maïa n'étaient que deux émigrants de plus dans cette volée de marmots qui, le long des routes de France, un accordéon à la main, un violon sous le bras, une harpe sur l'épaule, s'en vont sautant, chantant, musiquant. Ils recueillent sous les fenêtres de la monnaie de cuivre, changée au plus vite contre des écus de cinq francs, écus convertis, après des tours de force d'économie, en pièces d'or. En hiver seulement ils retournent à Naples retrouver les coups du père, les baisers de la mère et les caresses de leur soleil. Ce sont de vrais rouges-gorges errants, trouvant infailliblement ici ou là, par la grâce de Dieu, quelques grains à picorer, et gazouillant toujours et pour tous et partout.

Les deux enfants de la rue Pallometta da Santa Lucia eurent bientôt escaladé nombre de montagnes, traversé pas mal de vallées.

Dès le premier hameau, Gennaro tira sans répit, à la suite l'une de l'autre, les quatre mêmes notes éplorées de son accordéon, et Maïa sauta, sans mot dire, d'un pied droit sur le pied gauche en tournant. Ce manège recommençait dans chaque bourg, dans chaque village, dans chaque ville, — et cela depuis le lever de l'aube jusqu'au lever du crépuscule, — pendant des jours, des semaines, des mois.

Invariablement, le matin, ils mettaient leurs mains, lui dans ses poches, elle sous son tablier, pour les réchauffer, et grignotaient, en cheminant, une croûte du pain de la veille. Quand le déjeuner passait difficilement, on buvait à plat visage dans la première source ou, du bout des lèvres, au premier bec de fontaine.

Invariablement, s'il faisait soleil, on jouait et l'on dansait. S'il pleuvait, l'on dansait et l'on jouait pareillement. Le soleil séchait la pluie, la pluie rafraîchissait du soleil. On rencontrait d'excellentes gens qui laissaient tomber un petit sou, plus rarement une affectueuse parole. On se heurtait parfois à des hargneux que cette musique agaçait, et qui jetaient aux enfants un *non* sec et brutal; mais les bons faisaient passer les méchants. En outre, on avait à lutter contre des concurrents terribles; par exemple, l'ours

enchaîné qui grogne et, un bâton entre les deux pattes de devant, gambade lourdement sur ses deux pieds de derrière ; la concurrence de la marmotte qu'on enlève au bout d'une corde pour faire croire qu'elle *gavotte*, et qui prend un air assez malheureux pour apitoyer les passants, etc., etc. Enfin, l'on vivotait quand même. Il y a, en effet, la charité de la marmotte, celle de l'ours, celle de la harpe, celle de l'accordéon et mille et une autres. Dieu en a fait pour toutes les misères.

Invariablement, le soir venu, Gennaro et Maia dînaient. Le dîner ressemblait beaucoup au déjeuner, sauf quelques extra, comme une pomme, deux noix ou trois châtaignes. Ces festins-là rendaient les enfants très heureux. Ils complétaient alors leur bonheur à compter en cachette la recette de la journée. Quand elle pouvait devenir pièce blanche, si mince fût-elle, Gennaro coulait avec précaution dans sa ceinture la nouvelle venue, et la touchait souvent ensuite pour se bien convaincre de sa présence.

La nuit arrivait. La nuit semble croire trop souvent qu'elle n'a été créée que pour les gens riches ; elle est froide et dure aux petits mendiants et aux musiciens ambulants. Invariablement, Gennaro et Maia se blotissaient, étroitement serrés l'un contre l'autre, à la belle étoile, quand l'étoile était belle. Si le ciel larmoyait, dans une grange à la campagne. A la ville, il fallait quelquefois se contenter de l'enfoncement d'une porte charretière aussi rapprochée que possible d'une église, qui leur servait de paravent contre la bise du nord. Du haut en bas de ses clochers bâillaient des trous de hibou. Au fond, ils interrogeaient dans les ténèbres les yeux lumineux de l'oiseau comme de rondes escarboucles vivantes. Ils se sentaient deux et, pour avoir moins peur, parlaient de Naples, de la villa Reale avec ses blanches statues sous les oliviers, et toujours, pour finir, de la rue Pallometta da Santa Lucia.


Gennaro et Maia (P. 348, col. 2.)

Ah ! la chère rue Pallometta !

Depuis trois mois déjà, Gennaro et Maia cheminaient en France toujours devant eux, demandant leur chemin d'une maison à l'autre. On va loin de la sorte à voir fleurir aujourd'hui la digitale à la longue grappe violette tiquetée de pourpre, demain les églantiers s'étoiler de roses, après-demain s'agiter sous le bec des moineaux les blancs grelots des cerisiers.

Ils avaient franchi les Cévennes, et suivaient une route poudrée de ces paillettes de mica qui, dans certains pays de montagnes, étincellent au soleil comme un grésil d'argent. Tout à coup, au bout de la route, une villotte ancienne leur barra le passage.

Elle se composait de deux villes : la haute ville, bisaïeule sévère et noble, et la ville basse, son arrière-petite-fille, gaie et marchande. La ville haute a conservé sa physionomie du moyen âge ; elle serre autour de sa basilique romane, comme une poule ses poussins, ses maisons démodées, noires, humides, presque désertes, où ne logent plus que quelques chanoines paralytiques et tranquilles. Toutes les rues de la ville basse l'escaladent joyeusement, mais deviennent subitement tristes avec leurs paliers de cailloux de la Loire et leur rampe en fer tordu.

Un beau matin, par une de ces rues tortueuses, froides et ennuyées, débouchèrent, comme deux grillons de printemps, le petit Gennaro et sa sœur Maia.

Gennaro avait un chapeau pointu décoloré, un court manteau de drap bleu, des chiffons autour des jambes, et les jambes, jusques au ventre, dans des bottes démesurément longues, larges, épaisses et lourdes. Un ancien gendarme retraité et compatissant les lui avait données un jour de grosse pluie, je ne sais où. Maia portait le joli costume italien bariolé ; quelques lambeaux de linge retenus par des ficelles lui emmaillollaient les pieds. Un mouchoir en marmotte sur la

tête, et autour des reins un lé d'étoffe autrefois verte : c'était tout.

« Nous voici près d'un *dôme* voué à la madone, dit Gennaro. Elle est la cousine de la madone nichée à l'angle de notre rue Pallometta; si tu la priais, Maïa, de nous faire trouver dans celle-ci *una buona mancia?*

— La madone aime bien les enfants, puisqu'elle a eu aussi un petit Jésus. Tiens! regarde cette vieille maison. Les gens vieux ont bon cœur quelquefois. Allons! »

En effet, se carrait là un vaste logis du temps jadis. C'était, à en juger sur la mine, une bonne vieille demeure pieuse et charitable. Un air mystérieux régnait sur sa façade aux croisées murées, aux vitraux voilés par une épaisse couche de poussière collée. Un seul châssis au coin d'une tourelle portait des carreaux propres et clairs. Il semblait agrafé par deux mascarons de pierre sculptés qui pleuraient au milieu de chaque chambranle de la fenêtre.

Gennaro, d'un coup d'épaule, fit revenir l'accordéon de son dos sur son ventre, et se mit à en presser le soufflet des deux mains pour lui faire rendre ses quatre notes gémissantes comme les cris d'une chatte malade. Alors Maïa, muette et grave, recommença à sauter d'un pied sur l'autre et à tourner, tourner, tourner sans rien voir et rien regarder. La boue encombrait la vieille rue, et les mauvais chiffons informes de ses pieds se mouillaient et s'embourbaient. L'accordéon de Gennaro miaulait sans repos, et, sans relâche, les pieds mignons de Maïa se poursuivaient dans la fange détrempée.

Soudain, le châssis clair entre les deux mascarons pleurards s'ouvrit, et un vieux monsieur s'accouda sur l'allège de la fenêtre. Il avait une singulière figure : ses cheveux blancs ramenés en touffe autour de son visage et se réunissant à sa barbe, blanche aussi, imitaient le masque de plumes de l'effraie. Là-dedans, il semblait que plus de lumière s'échappait de ses yeux ronds émaillés, et séparés par un nez courbé en bec. Mais il avait l'air si triste! et l'ai. triste donne l'air si obligeant!

Il écoutait et considérait les deux pauvres petits Toutes les cinq minutes, il leur jetait dans un papier en papillote une piécette d'argent. Gennaro et Maïa ne sentaient plus aller, l'un ses doigts fatigués e l'autre ses pieds las. C'était, pour eux, comme si le ciel se fût avisé tout à coup de laisser pleuvoir ses étoiles dans leurs poches. Enfin, le vieux monsieur parla à quelqu'un dans l'appartement. Un instant après, la porte s'entre-bâillait, et un domestique long, maigre et plat comme un singe serré malencontreusement entre deux planches, et qui en aurait gardé une grimace sur le visage, s'approcha des enfants et murmura quelques mots C'est pourquoi les enfants le suivirent timidement et en s'interrogeant du coin de l'œil, et la grande porte se referma avec un grognement prolongé derrière eux.

Ils se trouvèrent bientôt au premier étage, dans une immense salle au plafond de soliveaux enfumés, et devant l'effraie de la fenêtre enfoncée maintenant dans un fauteuil comme dans un vaste nid ouaté.

« Gamins, d'où êtes-vous donc ? demanda-t-il.

— De Naples, mon bon monsieur, où nous avons laissé le père, la mère, avec beaucoup de petits frères et de petites sœurs.

— De Naples?

— *Si signor.*

— Ah! Naples! Naples! répétait le vieillard, en se levant et en arpentant la salle, dont toutes les lambourdes craquaient. Naples! — et il passait fiévreusement la main sur ses yeux. — Et pourquoi ne jouez-vous pas... ? Comment t'appelles-tu, toi?

— Gennaro.

— Et toi?

— Maïa.

— Et pourquoi, Gennaro, ne joues-tu pas du violon, et toi, Maïa, de la harpe comme les autres Napolitains?

— Nous sommes trop jeunes encore; c'est difficile à apprendre et c'est lourd à porter; mais cela viendra.

— Ah! cela viendra? Eh bien, il faut arriver ici, l'an prochain, avec le violon et la harpe pour me jouer toutes les valses qu'on sait et apprend à Naples.

— *Si signor*, répondit Gennaro.

— Oui, mon bon monsieur, répéta Maïa.

— C'est que j'ai voyagé à Naples; j'étais jeune alors. »

Et le vieillard continuait sa promenade, se parlant à lui-même, et chaque mot était comme une fenêtre ouverte sur un horizon des souvenirs lointains.

« Oui, la Margellina avec ses filets et ses barques de pêcheurs... Cette valse sur la harpe et le violon!... Ah! si je venais à mourir... cette musique... je crois... me ressusciterait. Pauvre Margelle! »

Les deux enfants se regardaient sans rien comprendre.

« Monsieur, hasarda enfin Gennaro, nous reviendrons vous jouer toutes les valses napolitaines.

— C'est cela, reprit le vieillard chagrin. La douleur m'a rendu peut-être un peu fou, petits! Allons, à l'an prochain!...

— *Si signor*, interrompit machinalement Gennaro.

— *Si signor*, répéta ironiquement, avec une grimace et en haussant les épaules, le domestique long, maigre et plat.

— Comment! Jacques, gronda le maître, tu te permets de telles incartades? Ah! la musique! elle n'atteint pas ton cœur de liège à travers ton épaisse cuirasse de parchemin! La musique apprivoise les bêtes, imbécile ; tu ne sais même pas cela. »

Et se retournant vers Gennaro :

« Tiens, Gennaro, apprivoise ce loup avec ton accordéon! Apprivoise-le, te dis-je! »

Et comme les enfants éclataient de rire, le vieux Jacques, qui avait les allures toutefois d'un serviteur fort dévoué, grommela et tourna le dos, pendant que le malicieux Italien hasardait sur son instrument quelques notes moqueuses du bout des doigts.

Le monsieur avait fouillé du pouce et de l'index dans le gousset de son gilet; il en tira trois pièces d'or et les tendit à Gennaro:

« Prends. Garde-toi surtout de les perdre ou de te les laisser dérober; mais reviens, hein? Quand reviendras-tu ?

— A l'autre printemps, monseigneur, répondit avec admiration l'enfant stupéfait.

— Je vous attendrai. Au revoir, petite, et il embrassa Maïa sur le front. A l'an prochain, Gennaro! » et il embrassa le petit sur la joue.

Gennaro serrait les trois pièces d'or dans sa main droite, comme s'il eût craint que sa main gauche n'eût eu quelque méchante envie de la voler. Ils s'accroupirent tous deux dans l'encoignure de la porte close; là, ils considéraient les trois louis, les tournaient, les retournaient, les faisaient voltiger et tinter. Maïa voulut même les presser contre ses lèvres.

« Ce doit être beaucoup d'argent, cela? » murmura-t-elle d'un air capable.

Voyant ensuite que personne ne débouchait par les deux extrémités de la rue, Gennaro déboucla son escarcelle de cuir pour y pousser les trois pièces bénites. Il serra soigneusement d'un cran de plus la précieuse ceinture; puis ils partirent.

En s'éloignant, ils tournaient toujours la tête du côté de la bonne maison. Quelqu'un les accompagnait aussi de l'œil dans le châssis entre les deux mascarons : c'était le vieux monsieur.

A suivre. AIMÉ GIRON.

LES OMBRES CHINOISES

Quand j'étais tout petit enfant, la plus agréable récompense qu'on pût m'offrir était de me conduire au théâtre. Mais, dans ce temps-là, les spectacles étaient moins brillants que ceux d'aujourd'hui. On ne connaissait pas ou, pour mieux dire, on n'employait pas la lumière électrique; les directeurs ne risquaient pas leur fortune sur le succès d'une féerie, et, quand on me parlait de Cendrillon ou de Peau-d'Ane, je songeais aux contes naïfs du bon Perrault et pas du tout à ces pièces à grand spectacle qui font aujourd'hui l'admiration de nos enfants.

Mon théâtre de prédilection était situé au Palais-Royal, dans la galerie de Valois. A la porte, un agent du théâtre, qu'on appelait *aboyeur*, excitait la curiosité et le désir des passants en énumérant avec force détails toutes les attractions du programme du jour. Il ne vantait pas, je vous l'assure, la beauté des costumes ni l'élégance des décors, il était sobre d'éloges sur le compte du jeune premier et de l'ingénue. Oh! les excellents artistes de ce fortuné théâtre! Jamais un acteur n'avait refusé de jouer un rôle sous le prétexte qu'il ne convenait pas à son talent; jamais une discussion ne s'était élevée dans cette troupe modèle : le père noble vivait dans la plus amicale intimité avec le traître, la duègne n'avait jamais médit des toilettes de la soubrette! Tous enfin poussaient la modestie jusqu'à ne se point irriter de ce que leurs noms ne figurassent point sur l'affiche! Un si bel exemple était suivi par tous ceux qui, de près ou de loin, tenaient au théâtre. Les costumiers ne demandaient pas que leur nom fût accolé à celui de l'auteur; on ne lisait pas le lendemain d'une première représentation : « La toilette que portait hier Mlle X... sort des ateliers du célèbre confectionneur pour dames W... » L'auteur lui-même n'aspirait pas à forcer les portes de l'Académie, ou à se faire bâtir un château, comme feu Scribe, avec ses bénéfices : chaque pièce lui rapportait *douze francs*, une fois payés, qu'elle fût jouée une ou cinq cents fois.

Dans la salle, point de luxe inutile; on venait pour écouter la pièce et non pour admirer l'escalier, le foyer ou le plafond; toutes les économies possibles avaient été réalisées : la salle n'était même pas éclairée!

Je m'aperçois, un peu tard peut-être, que j'ai oublié de vous dire que le fameux théâtre qui charma mes jeunes années était le théâtre Séraphin. Le spectacle consistait en ombres chinoises, et l'obscurité de la salle était absolument indispensable; ces artistes modèles dont je vantais tout à l'heure les rares qualités étaient en carton noirci Quelles charmantes pièces on donnait alors! Vous n'avez pas vu le *Magicien Rothomago*, vous n'avez pas applaudi comme moi le célèbre *Pont cassé!* Que de trépignements de nos pieds enfantins, quand le batelier impertinent engageait le héros à traverser la rivière, malgré la rupture du pont, en chantant :

Les canards l'ont bien passée
Tire, lire, lire!

Que tous ces amusements sont loin de moi! On me dit que Séraphin revit en ce moment même sur l'un des boulevards de Paris; mais il ne suffit pas de ressusciter les innocents plaisirs d'autrefois : il faut encore, pour qu'ils retrouvent leurs succès passés, que nos enfants se déshabituent de ces spectacles étranges et coûteux qui frappent leurs yeux, sans laisser dans leur esprit la plus petite leçon utile. Je donnerais, pour mon compte, tous les princes Hurluberlu de nos modernes féeries pour l'un des modestes héros du Séraphin de ma jeunesse.

Lorsqu'on installa pour la première fois les ombres chinoises à Paris, c'était à la fin du siècle dernier; il y avait bien longtemps que ce spectacle faisait la joie des petits et des grands enfants dans presque tous les pays du monde, et surtout en Orient. Le nom même du spectacle semble indiquer que c'est en Chine qu'il a pris naissance. Aujourd'hui encore, dans le Céleste Empire, des bateleurs se promènent dans les villes, réunissent autour d'eux les badauds, qui ne manquent pas plus sur les bords du fleuve Jaune que sur ceux de la Seine, et donnent dix, vingt, cent représentations dans la même journée. On verra, d'après notre gravure, que l'installation est encore plus primitive qu'à Séraphin.

« Le bateleur qui met les poupées en mouvement,

monté sur un tabouret, est enveloppé jusqu'à la cheville du pied dans de larges draperies de cotonnade bleue. Une boîte représentant un petit théâtre est appuyée sur ses épaules et s'élève au-dessus de sa tête; ses mains agissent sans qu'on devine le moyen mécanique qu'il emploie pour imprimer des allures de comédie à de très petits automates. »

Les ombres chinoises sont produites, vous l'avez deviné, par des pantins en carton noirci qui sont éclairés par une lampe et dont l'ombre se projette sur une toile blanche. Ce jeu des ombres est, avec quelques modifications, classé parmi les divertissements de salon. Un monsieur, assis sur la sellette, tournant le dos a la lampe, regarde attentivement le mur. Les joueurs se succèdent derrière le patient, qui doit, à l'aspect de l'ombre, donner le nom de la personne à laquelle elle appartient. Il va sans dire que les hommes s'affublent de bonnets, de foulards, pour se rendre méconnaissables : les dames hésitent un peu plus à endosser un déguisement qui est d'autant plus intéressant qu'il est plus grotesque.

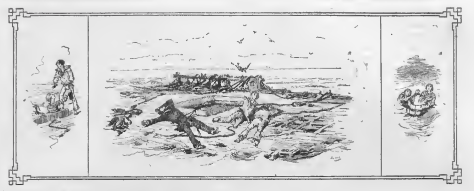

Les ombres chinoises, en Chine. (P. 351, col. 2.)

Vous connaissez la silhouette, à propos de laquelle mon ami André Bourquien vous contait, il y a quelques semaines, une agréable histoire; vous connaissez les découpages, qui consistent en feuilles de papier ou de carton découpé dont les ombres représentent des animaux, et vous n'avez pas manqué d'apercevoir, devant la devanture fermée d'un magasin de nos boulevards, un industriel qui, à l'aide d'une bougie fumeuse, projette l'image d'un Napoléon mettant et enlevant successivement son chapeau légendaire.

Je n'ajouterai qu'un mot. Le jeu des ombres peut nous prouver deux grandes vérités astronomiques: la forme et l'isolement de la terre. Une éclipse de lune est produite, comme l'on sait, par l'ombre que la Terre projette sur son satellite. Lorsque la Terre est placée entre le Soleil et la Lune, elle arrête les rayons du Soleil; l'astre des nuits, comme disent les poètes, se recouvre alors d'une tache grise qui n'est autre chose que l'ombre de la terre. Examinez cette tache: elle a la forme d'un cercle; cela prouve que la terre a la forme d'une boule.

Si la terre reposait sur un support, on apercevrait sur la lune l'ombre de ce support: rien de pareil n'a jamais été observé. Sans doute les astronomes ont encore d'autres preuves non moins décisives à nous donner : toutefois celles-là vous suffiront pour l'instant, et vous les aurez présentes à l'esprit chaque fois que vous songerez à ces ombres chinoises qui ont été le sujet de notre causerie.

A. Bertalisse.



Il promène ses regards autour de lui. (P. 354, col. 1.)

LES DEUX MOUSSES [1]

XV

L'épave.

Le soleil se lève, brillant, radieux, sur le vaste océan Indien, dont les flots, agités par le cyclone de la veille, se soulèvent encore tumultueusement Rien n'apparaît sur l'immense nappe liquide. Le gouffre a englouti la proie que lui a livrée la rage fratricide des combattants.

Des nuées d'oiseaux de mer s'ébattent à la crête des vagues, tandis que les albatros, les vautours de l'Océan, planent en cercle à une grande hauteur. Leurs yeux perçants ont aperçu les victimes, qu'un courant violent entraîne loin de Kerguelen, vers les terres des antipodes. La bande carnassière se prépare à la curée.

De temps à autre apparaît au sommet de la lame quelque débris, planche, mât ou bordage de l'un des malheureux navires. Voici un fragment plus considérable, qui ressemble à un vaste radeau. Quelques-uns des naufragés ont-ils réussi à rassembler ces épaves, et ont-ils échappé à l'horrible catastrophe? Non, ce n'est pas un radeau; si le pauvre commodore revenait à la vie, il reconnaîtrait le pont de l'*Atlanta*. La terrible explosion a enlevé tout l'avant de la frégate; mais la glus grande partie de l'arrière a résisté, et, soutenu sans doute par une des cloisons étanches, ce morceau de navire s'est soulevé sur les flots où il surnage entraîné par le courant.

Cette épave eût suffi à sauver au moins quelques hommes. Plusieurs matelots gisent encore étendus sur le pont; mais ce ne sont que des cadavres, retenus par les liens auxquels s'étaient attachés les combattants. Les albatros s'abattent sur eux et se repaissent de leur chair.

Voici le pauvre M. Goulard, tombé à son poste de combat. Peut-être n'a-t-il pas vu la catastrophe finale, car une large blessure déchire sa poitrine.

Non loin de là reposent les deux pauvres mousses. Malheureux enfants, la mort les a surpris, mais pas assez vite pour qu'ils n'aient pu deviner son approche. Encore enlacés dans les bras l'un de l'autre, ils ont dû échanger un suprême adieu sur le seuil de l'éternité.

Pauvre Pingouin, tu as quitté cette vie qui avait eu si peu de sourires pour toi. Pauvre Daniel, tu t'es envolé au pays où il n'est plus de rêve.

A les voir ainsi reposer l'un près de l'autre, on croirait qu'ils sommeillent. Le soleil baigne leur front pâle, autour duquel la brise fait voltiger leur fine chevelure.

Une ombre passe rapide au-dessus d'eux. Un albatros, déjà demi-repu, s'est abattu sur le jeune Canadien Il s'avance avec méfiance; son bec crochu, acéré, frappe l'épaule nue, d'où jaillit un flot de sang. Le bras a fait un mouvement. L'oiseau effrayé s'enfuit lourdement.

C'est le roulis de la mer qui a fait sans doute remuer le corps de l'enfant. Mais non : voici que la tête se soulève, les yeux s'ouvrent. Pingouin regarde

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321 et 337

le ciel bleu; à peine encore revenu à la vie, il se demande s'il n'est pas au fond de la mer et si ce n'est pas l'azur des flots qui danse au-dessus de lui.

Enfin, à demi redressé, il promène ses regards autour de lui. Est-ce un rêve? Il voit gisant à ses côtés Daniel, plus loin le commodore. Il se souvient de tout, la lutte, l'explosion. Comment a-t-il échappé à ce désastre? Pourquoi n'est-il pas mort comme les autres? Mais, peut-être, ceux qui gisent là étendus ont été sauvés comme lui. Il va pouvoir les tirer de leur sommeil, les rappeler à la vie.

D'une main fiévreuse, il dénoue la corde qui l'attache, qui l'a sauvé du fond des flots. Il se lève. A sa vue, les milliers d'oiseaux qui couvrent l'épave prennent leur vol en poussant des cris perçants, et, regrettant leur festin interrompu, planent dans l'air en un large cercle.

Pingouin reste un instant indécis entre Daniel et M. Goulard; mais la reconnaissance l'emporte sur l'amitié. D'un pas chancelant, il court au commodore, s'agenouille près de lui. Hélas! tout espoir est inutile. L'âme du vaillant marin s'est envolée par la blessure béante, et le mousse n'embrasse qu'un corps déjà raidi par la mort. Le jeune homme reste là silencieux devant cette bonne et loyale figure; il pense à tout ce qu'il doit à ce généreux protecteur, qui ne lui a jamais donné que des exemples de droiture et d'honneur, à celui qui a remplacé ce père que le sort lui avait enlevé. De nouveau, le voilà seul sur cette terre.

Et Daniel! A cette pensée, Pingouin se relève et court vers son compagnon. Le corps est froid, mais ne porte aucune trace de blessure. Le mousse appuie son oreille sur la poitrine du jeune Français; il croit entendre un faible battement. D'une main anxieuse, tremblante, il détache les liens qui enveloppent son ami; il le serre dans ses bras, le réchauffe. Bientôt le corps inanimé devient plus souple; les lèvres se desserrent pour exhaler un soupir; les yeux s'ouvrent d'abord atones, puis bientôt pleins de vie.

« Martial! murmure Daniel.

— Oui, c'est moi! s'écrie Pingouin. Réveille-toi, nous sommes sauvés!

— Sauvés? ah! oui, je me souviens. Ai-je donc été blessé?

— Mais non. Tu es sain et sauf près de moi, près de ton ami. »

Le jeune Français regarde autour de lui. C'est avec peine que son camarade réussit à lui faire comprendre ce qui s'est passé; comment, entraînés au fond de l'eau au moment de l'explosion, ils ont été ramenés à la surface par le pont flottant; comment les liens qui les retenaient ont dû les disputer toute la nuit à la fureur des vagues.

« Alors nous sommes seuls, abandonnés au milieu des flots sur cette épave? demanda Daniel.

— Hélas! oui, tous nos compagnons ont péri.

— Et M. Goulard?

— Lui aussi. Tiens, regarde. Notre premier devoir est de prier sur son corps, et de le confier à la mer qui sera ton tombeau, car bientôt les oiseaux de proie viendraient nous le disputer. »

Les deux jeunes gens se dirigent vers le commodore, et, s'agenouillant près de lui, ils murmurent une prière pour celui qu'ils aimaient et respectaient. Puis ils lancent le cadavre à la mer, et le voient disparaître dans les flots.

Ils durent accomplir la même lugubre besogne pour ceux des matelots qui étaient restés attachés au pont, pour la plupart des canonniers qui avaient servi jusqu'au dernier moment la batterie de retraite.

Ce pieux devoir accompli, les deux jeunes gens se regardèrent tristement; puis, mus par un même sentiment, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en fondant en larmes.

Qu'allaient-ils devenir sur ce débris de navire surnageant à peine sur l'eau? Le compartiment étanche qui le soutenait ne céderait-il pas à la pression des vagues et ne s'abîmerait-il pas à son tour dans le gouffre?

Sur cette mer déserte que ne fréquentent que de rares baleiniers, les pauvres naufragés ne pouvaient espérer aucun secours. Ils étaient donc condamnés à périr de dénuement, car ils n'avaient auprès d'eux ni vivres ni provisions. La partie du navire qui restait sous leurs pieds était envahie par l'eau. Donc, point d'espoir de ce côté.

Ils ne parlaient pas, mais chacun envisageait silencieusement toute l'horreur de leur situation.

« Il eût mieux valu cent fois être englouti avec l'*Atlanta*, dit enfin Daniel. La mort ne nous a épargnés que pour mieux prolonger notre agonie. Que nous sert de vivre, puisque nous sommes fatalement condamnés à mourir misérablement de faim et de soif!

— Pourquoi désespérer? répondit Pingouin. Celui qui nous a sauvés nous viendra encore en aide; puis, tu auras toujours la ressource de me manger.

— As-tu le cœur de plaisanter en ce moment? dit Daniel d'un ton de reproche.

— Il faut toujours élever son cœur au-dessus de l'adversité, et la gaieté est quelquefois un des meilleurs auxiliaires. Mais je ne plaisante pas. Tu es plus fort que moi, tu as donc plus de chances de survivre. Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi tu ne me mangerais pas. Ce ne serait pas la première fois qu'un naufragé mangerait son compagnon. A moins que tu ne me trouves trop maigre!

— Oui, c'est là la vérité, dit Daniel, qui ne put s'empêcher de rire. Et comme le régime du bord ne promet pas de t'engraisser, je crois que je te fournirai un meilleur rôti et que tu feras mieux de me manger. » Puis redevenant sérieux : « Ce n'est pas bien, ajouta-t-il, il me semble, de plaisanter en ce moment. Vois-tu, je meurs de soif; si j'avais à boire, je crois que je pourrais rester quelques jours sans manger.

— L'eau ne nous manque pas, dit Pingouin; malheureusement, elle est bien salée. Si nous en goûtions cependant, cela vaut peut-être mieux que rien. »

Les jeunes gens coururent vers l'écoutille qui, restée ouverte, formait un véritable puits, plein d'eau jusqu'à fleur du pont. Ils puisèrent dans leurs mains un peu d'eau de mer; mais ce liquide salé ne fit qu'augmenter leur soif et irrita vivement leurs lèvres.

Le désespoir allait s'emparer de nouveau d'eux, quand Pingouin, se penchant au-dessus de l'ouverture, se mit à regarder attentivement un objet qui flottait sous le pont.

« Il me semble, dit-il enfin, que je vois remuer quelque chose là-dessous. »

Un mouvement violent de l'épave amena l'objet près de l'ouverture. Daniel ne put retenir un cri de joie.

« C'est un baril qui flotte! » s'écria-t-il.

Après de longs efforts, les mousses réussirent à capturer le baril et le hissèrent sur le pont. Ils firent sauter la bonde. Le petit fût était rempli d'eau-de-vie. Ils en burent chacun une gorgée qui leur fit grand bien.

« Ce baril, dit Pingouin, peut être notre salut ou notre perte, selon l'usage que nous en ferons. Il est certain que l'eau-de-vie qu'il renferme, prise en petite quantité, apaisera notre soif et nous rendra des forces Mais si nous ne trouvons pas autre chose à boire et si nous en buvons trop fréquemment, elle nous enlevera notre raison et nous tuera bien vite. Quel malheur que nous n'ayons pas d'eau! »

Daniel n'écoutait que d'une oreille distraite les sages réflexions de son compagnon. Il regardait attentivement l'ouverture béante à ses pieds.



L'âme du vaillant marin s'est envolée. (P. 351, col 1.)

« Sais-tu dans quelle partie du bâtiment s'ouvrait cette écoutille? demanda-t-il enfin.

— Certainement, dans la cambuse.

— Eh bien, dans ce cas, nous devons y trouver non seulement de l'eau, mais aussi des vivres.

— Ce n'est pas l'eau qui manque, dit Pingouin, car la mer entre là-dedans comme chez elle.

— Oui, mais tu te souviens sans doute que la soute à côté de la cambuse renferme plusieurs barriques d'eau douce bien fermées que nous avons souvent remarquées, et qui fournissaient la table des officiers d'eau meilleure que celle des distillateurs de la machine.

— Tu as raison, mais comment parvenir jusque-là?

— Cherchons un moyen, » dit Daniel.

Ils se mirent tous deux à arpenter le pont comme s'ils eussent dû y découvrir un moyen de sortir d'embarras.

Tout à coup Pingouin s'arrêta à l'arrière et examina longuement une plaque de plomb qui tapissait le sol sous la roue du gouvernail.

« J'ai trouvé, dit-il après quelques instants. As-tu ton couteau?

— Oui, il est resté accroché à ma ceinture.

— Bien, j'ai aussi le mien. Ils nous suffiront pour détacher cette plaque et la couper en morceaux.

— Pourquoi faire? demanda Daniel étonné.

— Voilà. Pour arriver à la cambuse, il faut que nous plongions dans l'eau qui remplit l'entre-pont. Cela n'a rien de malaisé, mais aucun de nous deux n'est assez habile nageur pour se tenir au fond de l'eau tout en travaillant. Donc voici ce que nous allons faire. Nous découperons cette plaque de plomb en deux morceaux et nous en ferons deux rouleaux. J'attacherai un des rouleaux à chacun de mes pieds, et cela me permettra de rester sous l'eau sans effort.

— Mais tu te noieras, s'écria Daniel.

— Attends un peu. Nous fixerons en travers de l'écoutille une barre de bois arrachée aux bastingages; à cette barre nous attacherons une corde solide (il n'en manque pas sur le pont), et moi-même je nouerai cette corde sous mes bras. Je me laisserai glisser dans l'eau et tu me remonteras quand j'en aurai assez.

— Comment saurai-je que tu veux remonter?

— Pour cela, j'attacherai à mon bras une ficelle que tu noueras par l'autre bout à ton poignet. Quand je voudrai remonter, je tirerai le cordon, absolument comme les grandes dames lorsqu'elles veulent arrêter leur cocher.

— Oh! que tu as de l'esprit! mon bon Martial, s'écria Daniel en lui sautant au cou. Je n'aurais jamais combiné tout cela aussi bien. »

Les deux jeunes gens se mirent immédiatement à l'œuvre pour exécuter leur projet. Ils découpèrent la lame de plomb avec leurs couteaux, arrachèrent un barreau de bois auquel ils fixèrent une corde; puis, suivant de point en point son programme, le courageux Canadien, soutenu par son compagnon, se laissa glisser dans l'eau. Daniel le vit disparaître avec émotion; quelques instants après, sentant s'agiter la ficelle fixée à son poignet, il hala vigoureusement et vit reparaître Pingouin qui se hissa sur le pont.

« On étouffe là-dessous, dit-il. J'ai mis bien du temps à trouver la porte de la cambuse, mais je sais maintenant où elle est. Un instant de repos, et je redescends. La clef est sur la porte. »

Après avoir soufflé un peu, il replongea dans l'écoutille et fut retiré quelques minutes après par Daniel.

« J'ai ouvert la porte, dit-il. C'est tout ce que j'ai pu faire, et encore ai-je cru que je n'y parviendrais pas. L'eau la tenait si bien fermée, qu'une fois la serrure ouverte, l'huis ne voulait pas bouger. Enfin un coup d'épaule m'a frayé le chemin. »

Après le troisième voyage, Pingouin reparut triomphant.

« J'ai quelque chose, » cria-t-il.

Ce quelque chose était un jambon, soigneusement enveloppé dans une épaisse feuille d'étain. L'eau de mer ne l'avait nullement endommagé, et, séance tenante, nos deux amis attaquèrent vaillamment cette délicate provende. Une gorgée d'eau-de-vie compléta ce repas, qui leur parut délicieux.

« C'est à mon tour, maintenant, dit Daniel La nuit va bientôt venir, il faut faire des provisions. Nous ne savons pas ce que l'avenir nous reserve.

— Vois-tu, dit Pingouin, qu'il ne faut jamais douter de la Providence! Je la crois trop bonne pour nous avoir arrachés des mains de la mort rien que pour prolonger notre agonie. »

Daniel, muni des poids en plomb et attaché à la corde, fit trois voyages sous-marins à la cambuse, et il en rapporta plusieurs objets précieux, une boîte de sardines, un autre jambon et une bouteille de vin.

Cette dernière fut immédiatement décapitée et bue à la mémoire de M. Goulard. Puis, ayant soigneusement arrimé leurs provisions sur le pont, de façon à ce que le roulis ne pût les entraîner à la mer, les deux amis s'étendirent côte à côte et s'endormirent sous la radieuse clarté des étoiles, non sans avoir encore une fois remercié la main qui les avait si visiblement protégés.



XVI

La fin de l'*Atlanta*.

La nuit fut tranquille et les jeunes naufragés ne se réveillèrent que lorsque les premiers rayons de soleil vinrent les frapper. Le sommeil leur avait rendu les forces. Ils se sentaient frais et dispos; aussi, après s'être embrassés, ils reprirent immédiatement leur besogne de la veille.

Chacun à son tour plongea dans la cambuse; bientôt ils eurent entassé sur le pont une quantité considérable de provisions.

« Nous avons là de quoi manger pour quinze jours, dit Pingouin; et si le courant continue à nous entraîner, il finira par nous pousser sur quelque terre. Nous serons sauvés.

— Dieu veuille que cela soit bientôt! car la première tempête nous engloutirait, répondit Daniel. Notre épave flotte trop bas pour résister à de fortes lames. Où penses-tu que nous puissions bien atterrir?

— Je n'en sais trop rien. Il me semble que le courant porte à l'est ou au nord-est, mais j'ignore où nous nous trouvions quand l'*Atlanta* a sauté. Je crois me rappeler cependant que le point de la veille avait été pris au nord-est de Kerguelen. J'ai aussi entendu dire au capitaine Evans que si nous échappions aux Yankees, nous nous dirigerions vers Sumatra. Si nous avions une carte, quoique je ne sois pas bien fort marin, je verrais peut-être où nous allons. En tout cas, à la grâce de Dieu!

— Oui, dit Daniel, c'est tout notre espoir. Il est probable que nous arriverons quelque part. Regarde avec

quelle force le courant nous pousse. Les débris qui flottent autour de nous tournoient comme s'ils étaient emportés par un torrent.

— C'est qu'il y a dans la mer des courants qui marchent semblables à de véritables rivières, repartit le Canadien. Si tu avais navigué, comme moi, sur la côte atlantique des États-Unis, tu connaîtrais cela. Souvent le commodore nous a fait remarquer le grand courant du Golfe, le *Gulf stream* comme disent les Anglais, qui est un véritable fleuve sortant du golfe du Mexique et traversant l'Océan sans y mêler ses eaux, qui restent chaudes au milieu de la mer froide. »

Si les vivres ne manquaient plus aux naufragés, en revanche l'eau potable leur faisait encore complètement défaut. Ils avaient bien tiré quelques bouteilles de vin de la cambuse, mais l'eau leur paraissait préférable, et ils appliquèrent tous leurs efforts à tirer l'une des pièces enfermées dans la soute.

L'opération était difficile. Elle leur coûta plusieurs jours de travail. Au moyen d'une hachette trouvée dans la cambuse, Pingouin réussit d'abord à briser la porte de la soute gonflée par le contact de la mer; puis, plongeant à tour de rôle, les deux jeunes gens parvinrent à pousser le lourd tonneau dans le carré au-dessous de l'écoutille. Ce résultat avait été payé de tant d'efforts qu'ils remirent au lendemain la fin de l'opération.


La pièce fut hissée sur le pont (P. 357, col. 1)

Celle-ci se fit cependant assez aisément. La pièce entourée de cordes fut hissée sur le pont, où son apparition fut saluée par les cris joyeux des naufragés. Armés de leurs couteaux, ils se hâtèrent de faire sauter la bonde et avalèrent une gorgée du bienfaisant breuvage. Hélas! l'eau était complètement saumâtre; la salure marine avait pénétré par les pores du bois et s'était mélangée au liquide.

« Quel malheur ! s'écria Daniel en rejetant avec dégoût l'eau qui remplissait sa bouche. Dire que nous avons perdu cinq jours à retirer cette maudite pièce, qui est bonne à jeter à la mer.

— Que veux-tu! dit philosophiquement Pingouin, nous boirons du vin et nous n'en mourrons pas. Il y a tant de gens qui se plaignent d'être obligés de boire de l'eau! Et puis, cette pièce nous aura servi à une chose, c'est à employer notre temps, qui nous aurait paru bien long si nous n'avions rien eu à faire.

— Oh! je sais bien que tu es toujours content, toi, dit le jeune Français.

— A quoi sert de se dépiter contre un mal sans remède? Ce qui est plus grave, c'est que ce matin, en plongeant pour arranger les cordes autour du tonneau, je me suis aperçu qu'il ne restait plus que deux bouteilles de vin. Ce qui fait, avec les six que nous avons encore, huit bouteilles en tout. Heureusement qu'il nous reste notre eau-de-vie et que les vivres ne manquent pas. »

Cependant, le jour même, en faisant un voyage à la cambuse, Daniel ne réussit à y trouver qu'une boîte intacte de viande conservée. Bientôt il fut certain que les autres provisions avaient été avariées par l'eau de mer. Il fallut donc se mettre à la ration. Pingouin décida qu'ils ne feraient plus que deux courts repas par jour, arrosés chacun d'un demi-verre de vin.

L'épave continuait sa marche avec assez de régularité. Après avoir dérivé vers l'est, elle avait pris la direction du sud-est, ce qui ne laissait pas d'inquiéter les naufragés, qui se demandaient s'ils n'allaient pas être entraînés vers les régions glacées du pôle Sud. Deux ou trois fois aussi, le pont flottant, pris par des courants contraires, s'était mis à tourbillonner sur lui-même, comme sur le point d'être entraîné dans le gouffre. Enfin il était évident que ce fragment de navire ne résisterait plus bien longtemps aux efforts des vagues. Il s'en détachait chaque jour des débris, et la masse plongée dans l'eau se disloquait visiblement.

« Je ne sais comment m'expliquer, dit un jour Pingouin, que notre morceau de navire flotte encore. Il me semble que tout ce qui le compose est beaucoup trop lourd pour surnager aussi longtemps.

— Je ne m'en rends pas bien compte moi-même, répondit Daniel. J'ai cependant entendu dire une fois au commodore que si l'*Attanta* était coupé en deux, les morceaux séparés réussiraient à tenir la mer. Il a même expliqué qu'en outre des cloisons étanches qui partageaient la cale, la frégate avait des compartiments en fer dans lesquels, en cas de danger, on pouvait refouler l'air au moyen de la machine, de façon à maintenir à flot le navire même rempli d'eau.

— C'est cela sans doute, conclut le Canadien; au moment du combat, le commodore aura fait remplir ces

compartiments, et nous devons notre salut à ce que l'explosion a épargné ceux qui se trouvent dans cette partie du navire. »

Maintenant que les naufragés n'avaient plus la ressource des voyages sous-marins dans la cambuse, les journées leur paraissaient bien longues. Leur confiance commençait à s'affaiblir et ils vivaient dans de continuelles appréhensions. Si la terre n'était pas proche et si le temps devenait mauvais, ils seraient infailliblement perdus.

En vain, tant que le soleil brillait, ils restaient à contempler l'horizon, espérant voir poindre cette terre tant désirée. La nuit arrivait sans que leur position fût changée, et tristement ils s'étendaient côte à côte sur le pont.

Depuis trois semaines ils erraient ainsi au gré des flots. Les provisions s'épuisaient. Il ne restait plus que quelques gorgées de vin. Bientôt la mort se dresserait devant eux: mort horrible, épouvantable, qui ne vient que lentement, après que la faim et la soif ont anéanti l'une après l'autre toutes les résistances du corps et de l'esprit. Daniel se laissait déjà aller au désespoir; Pingouin mieux trempé voulait lutter jusqu'au dernier moment.

Un jour, alors qu'ils prenaient tristement un de leurs derniers repas, repas bien maigre, composé d'un morceau de biscuit et d'une bouchée de lard, ils virent passer au-dessus de leur tête une nuée de petits oiseaux qui se dirigeaient vers le nord. Cette vue augmenta leur tristesse, car il était probable que ces oiseaux se dirigeaient vers la terre, dont l'épave s'éloignait par conséquent de plus en plus.

Quelques heures après, les naufragés eurent un moment d'émotion. Une silhouette confuse se dressa tout à coup au sud-est; c'était donc là que se trouvait la terre, droit dans leur chemin. Mais bientôt la silhouette se dessina, s'éleva et leur montra une épaisse bande de nuages qui envahit rapidement le ciel. Ce n'était pas la terre, et la tempête approchait.

Le vent se mit à souffler, les vagues se soulevèrent et une pluie torrentielle accompagnée de tonnerre annonça l'arrivée de l'ouragan.

Tourbillonnant sur elle-même, plongeant dans le gouffre pour reparaître bientôt à la crête des lames, l'épave fut entraînée par la mer en furie. Accrochés aux bastingages, les pauvres enfants, serrés l'un contre l'autre, attendaient à chaque instant leur dernière minute.

La nuit venue, noire, profonde, ajoutait à l'horreur de leur situation.

Tout à coup l'épave sembla recevoir un choc plus formidable; la masse fut traversée de craquements lugubres, le pont se fendit, l'eau enveloppa les naufragés qui, sur le point de disparaître, échangèrent un tendre adieu.

Mais non, leur heure n'était pas sonnée. Le gouffre rejetait sa proie, retenue maintenant immobile par une force mystérieuse.

« Nous sommes à la côte! » s'écria Pingouin.

Un éclair livide qui traversa les ténèbres ne leur montra pourtant autour d'eux que la vaste et implacable mer.

Les vagues s'acharnaient à présent sur l'épave, échouée probablement sur un écueil sous-marin. N'ayant pu l'engloutir, elles essayaient de la briser, lui arrachant à chaque choc un large débris. Les naufragés ne se cramponnaient qu'avec peine, presque constamment sous l'eau et étourdis par le bris des lames.

Enfin, après une longue nuit, où les pauvres enfants éprouvèrent cent fois toutes les angoisses de la mort, le ciel s'éclaircit, la tempête s'éloigna furibonde, chassée par le soleil vainqueur dont les rayons vinrent rendre l'espoir aux naufragés. Tous deux poussèrent simultanément un cri de joie. A un mille au nord se dressait une côte rocheuse et nue, toute baignée de lumière. L'épave était venue se briser sur une ceinture de coraux enveloppant cette terre. Tandis que vers le large la mer s'agitait encore furieuse, l'eau s'étendait calme et pure derrière cette vaste digue naturelle.

« Nous sommes sauvés, s'écria Pingouin en serrant Daniel sur son cœur.

— La terre! répondit celui-ci. Jamais je n'en ai vu de plus belle!

— Je ne sais pas, reprit le Canadien, mais il faut vite nous tirer de ces vilains récifs qui nous ont arrêtés en route. Comment irons-nous jusqu'à terre?

— A la nage!

— C'est bien loin.

— Oh! j'ai souvent franchi en nageant d'aussi longues distances.

— Oui, observa Pingouin, mais voilà quelques jours que nous faisons maigre chère et nos forces pourraient bien nous trahir.

— La nécessité doublera nos forces.

— Je n'en suis pas sûr. Voici en tous cas quelque chose qui nous tirera d'embarras. Tu sais bien, notre fameuse pièce, que nous avons eu tant de peine à tirer de la soute?

— Oui, dit Daniel. Elle est encore là. La tempête n'a pas réussi à briser les cordes avec lesquelles nous l'avions attachée aux bastingages. C'est bien heureux, car elle renferme tous nos outils et le peu de provisions qui nous restent.

— En outre, c'est elle qui va nous servir à gagner la terre. Nous mettrons dedans nos vêtements, ce qui nous permettra de nager plus à notre aise. Puis, nous avancerons en la poussant devant nous, et de temps en temps nous nous y accrocherons pour nous reposer. »

Ce plan, approuvé, fut aussitôt mis à exécution. Les jeunes gens placèrent dans la barrique défoncée leurs vêtements, les quelques provisions, divers outils, les cordes ramassées sur le pont; puis, ayant fait glisser avec précaution le tonneau dans la mer, ils s'y lancèrent eux-mêmes.

Quelques brassées les conduisirent hors des récifs, et bientôt les deux nageurs s'avancèrent en eau calme,

poussant le tonneau devant eux. L'idée de Pingouin avait été heureuse : car après un quart d'heure d'efforts, ils durent s'aider de leur bouée improvisée, grâce à laquelle ils atteignirent la terre sans encombre.

Leur premier acte en mettant le pied sur le sol fut de s'embrasser longuement et silencieusement. Puis, tombant à genoux, ils remercièrent Celui qui avait soutenu leur courage à travers tant d'épreuves et qui les avait si providentiellement arrachés aux flots.

Quand ils se relevèrent, leurs regards se tournèrent vers le pont de l'*Atlanta* qui, dressé sur le récif, montrait encore sa masse noire comme pour attendre leur adieu après les avoir sauvés.

Pingouin, immobile, muet, contemplait fixement l'épave, quand une vague vint balayer ses derniers débris. Il poussa alors un soupir, et se tournant vers Daniel :

« C'est fini, dit-il, il ne me reste plus que toi au monde ! »

A suivre. LOUIS ROUSSELET



L'IRLANDE ET LES IRLANDAIS

I

La grande île qui s'étend à l'ouest de l'Angleterre lui était réunie autrefois, comme l'attestent les faibles profondeurs de la mer qui l'en a séparée. L'Irlande est toujours restée dépendante de sa voisine; de tout temps les flots des envahisseurs anglais et écossais s'y sont déversés dispersant ou modifiant la population, de sorte que les destinées des deux pays n'ont cessé d'être intimement mêlées. Tous deux obéissent au même souverain, et aujourd'hui que l'ancien erse ne s'est maintenu que dans quelques contrées de la côte occidentale, on peut dire que la même langue est parlée sur les deux bords de la mer d'Irlande et du canal de Saint-Georges.

L'Irlande occupe une superficie de 82 000 kilomètres carrés, peuplée de 5 500 000 habitants environ. Elle se partageait autrefois entre quatre provinces, l'Ulster et le Connaught au nord, le Munster et le Leinster au sud; aujourd'hui elle est découpée en trente-deux comtés.

La plupart des îles ont à leur centre une chaîne de montagnes dont les rameaux vont en s'abaissant vers le littoral et d'où les eaux s'épanchent en divers sens. En Irlande, au contraire, le centre de l'île est une plaine basse, et c'est sur les côtes que s'élèvent les montagnes.

D'anciens glaciers couvraient autrefois le pays et le faisaient ressembler au Groënland. On en voit partout les traces profondes : dans les vallées qu'ils ont creusées, sur les plateaux qu'ils ont nivelés, dans la plaine enfin, dépouillée des épaisses couches de houille qu'ils ont balayées. Mais c'est surtout sur les côtes occidentales qu'ils ont laissé la puissante empreinte de leur passage; lorsqu'ils se sont reculés vers l'intérieur, la mer a pris leur place, pénétrant plus avant à chaque pas qu'ils faisaient en arrière; ainsi se sont formées toutes ces baies qui dentellent le rivage, comme les fiords de la Norvège.

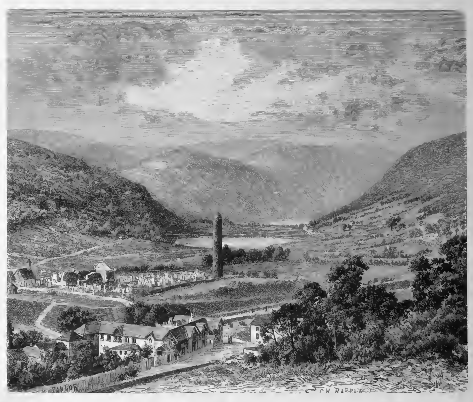
Dans ce pays, plat au centre et relevé sur les bords, les cours d'eau ne rencontrent pas de pente suffisante. Ils se traînent paresseusement sur le sol, s'étalent en marais, et emplissent, pour former des lacs, les moindres dépressions qu'ils rencontrent. Tels fleuves de l'Irlande, comme le Shannon et l'Erne, ne sont guère qu'une succession de lacs. Les pluies sont, en outre, plus abondantes en Irlande que dans toute autre contrée d'Europe. C'est donc à son climat aussi bien qu'au relief de son sol que le pays doit tous ses lacs, qui ne couvrent pas moins de 2300 kilomètres carrés de sa superficie.

Tous les lacs de la plaine irlandaise n'ont pas le même aspect. Quelques-uns, comme le *lough Neagh*, d'un tiers seulement moins grand que le lac de Genève, sont de vastes nappes d'eau qui s'étendent entre des rives plates et toujours indécises. D'autres sont des lacs temporaires ou *turloughs* : en été l'eau coule au fond de puits lentement creusés dans le calcaire; viennent des pluies abondantes, les puits regorgent aussitôt et recouvrent les pâturages. D'autres enfin, simples expansions de fleuves, se resserrant ou s'élargissant tour à tour, offrent de charmants paysages : tels les deux lacs Erne, parsemés d'une multitude d'îles verdoyantes, sur l'une desquelles s'élèvent les ruines d'une antique abbaye.

La plaine irlandaise n'a pas seulement ses lacs et ses marais ; elle a aussi ses tourbières (*bogs*), qui s'étendent sur d'immenses espaces et ne recouvrent pas moins d'un septième de la surface de l'île. On sait le mode de formation des tourbières : les plantes absorbent l'eau du sol et se gonflent à la manière d'une éponge ; de nouvelles plantes s'élèvent au-dessus des premières, attirant l'eau dans leurs tiges ; la couche inférieure se décompose peu à peu, et les matières végétales s'y transforment en tourbe. Selon la couleur des plantes, on distingue en Irlande les tourbières noires et les tourbières rouges. Les premières s'étendent sur les terres basses; elles donnent un caractère des plus mélancoliques au paysage irlandais, de tous les côtés de l'horizon, l'œil n'aperçoit que terres noirâtres, entrecoupées de mares, sillonnées de cours d'eau, auxquels elles communiquent leur sombre teinte. Parfois il arrive que ces tourbières, démesurément gonflées, éclatent soudain ; un flot de

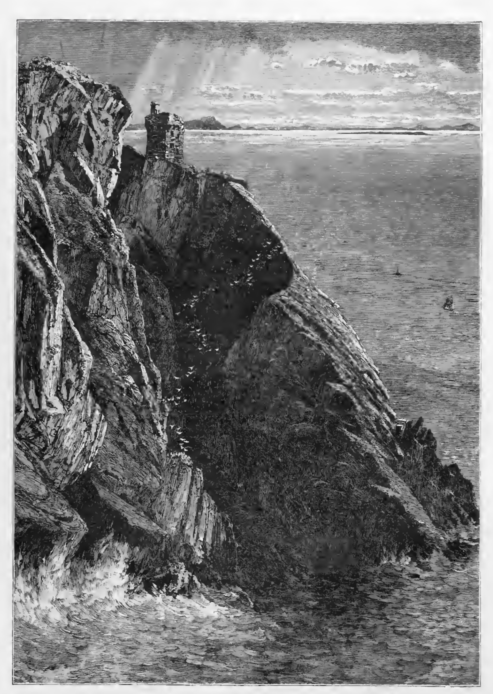
boue se déverse alors sur la plaine, écrasant tout sur son passage. Les tourbières rouges règnent sur les pentes des montagnes; elles sont plus sèches que les autres, leur position inclinée ne leur permettant pas de retenir la même humidité; elles couvrent aussi d'immenses régions. Les Irlandais utilisent le combustible que leur fournissent les tourbières; ils ouvrent pour extraire la tourbe des tranchées de 3 à 4 mètres de profondeur; lorsqu'ils ont abandonné la carrière, on compte qu'il ne faut pas plus de dix ans pour que celle-ci se comble de nouveau.

Lacs, marais et tourbières laissent encore dans la plaine irlandaise une large place à l'agriculture; plus de la moitié de l'île consiste en terres arables. Sous ce ciel pluvieux, tout pousse avec une excessive lenteur; les semailles ont lieu plus tôt les, récoltes plus tard que dans d'autres contrées; le sol se prête surtout à la culture de la pomme de terre, introduite en Irlande à la fin du seizième siècle, et qui fournit à la population sa principale nourriture. C'est également à ses brumes et à ses pluies que l'Irlande doit la brillante verdure qui donne tant de fraîcheur à ses paysages, et qui lui a valu de tout temps les noms classiques de « verte Erin » et de « l'île d'Émeraude ».



Vallée de Glendalough. (P. 362, col, 1.)

Si la plaine irlandaise, à côté de ses tourbières infertiles, a ses lacs tachetés d'îles et ses vertes prairies, les montagnes offrent encore de plus grandes beautés. L'Irlande leur doit sa réputation et les flots de visiteurs qui viennent, chaque été, y chercher un repos de quelques semaines. Les montagnes irlandaises entourent la plaine basse d'un rempart presque circulaire, interrompu çà et là par des brèches où passent les fleuves. On en distingue plusieurs groupes; ce sont d'abord les monts de Kerry, à l'angle sud-ouest de l'Irlande, qui se prolongent dans l'intérieur par quelques chaînons détachés. Là s'élève la cime culminante de l'île, le Carrantuohill, haut de 1046 mètres. La perle des montagnes de Kerry, ce sont les lacs de Killarney. Ils ont un charme inexprimable avec leurs ceintures de rochers, leurs coteaux revêtus de la plus belle verdure, les fraîches vallées qui s'ouvrent çà et là sur leurs rives, les îles sans nombre qui surgissent



La côte d'Antrim. (P. 362, col. 1.)

de leurs eaux tranquilles; les ruines d'un château et d'un monastère évoquent les souvenirs du passé, et mêlent la légende à l'idylle. Le versant des montagnes tourné vers l'Atlantique n'est pas moins pittoresque; partout la mer y pénètre en baies profondes, bordant d'écume de jolies vallées boisées qui alternent avec les croupes revêtues de bruyères.

De l'autre côté de l'île se dressent les montagnes de Wicklow; grâce à leur situation, aux portes mêmes de Dublin, ce sont les plus visitées. Elles ont leurs ravins rocheux, que les ruisseaux emplissent de bruit; elles ont leurs cascades d'argent, et surtout cette rencontre des eaux (*meeting of waters*) chantée par le poète irlandais Thomas Moore. C'est là aussi qu'est creusée la vallée dénudée de Glendalough, avec sa mystérieuse tour ronde d'une origine inconnue et son monastère des Sept Églises, dont la fondation est attribuée à saint Kevin.

Bien différentes d'aspect sont les montagnes de Connemara, qui s'élèvent dans le Galway, à l'ouest de l'Irlande, entre l'Atlantique et les lacs Mask et Corrib. Leurs cimes déchiquetées, le plateau semé de tourbières et de roches amoncelées sur lequel elles s'élèvent, leur donnent un caractère de sauvage grandeur.

A l'est et au nord de l'Irlande, les montagnes de Mourne et de Carlingford, de même que le plateau d'Antrim, sont formés par des soulèvements volcaniques. Mais sur ce dernier plateau les cônes ont été rasés par des glaciers, qui l'ont recouvert lui-même d'argile et de graviers. Ce n'est guère qu'au bord de la mer, sur les hautes falaises, que les laves et les basaltes sont encore visibles. La côte d'Antrim est la région la plus curieuse de l'Irlande; le promontoire de Fair Head y dresse ses piliers de basalte à 100 mètres au-dessus de l'Océan. « Des falaises écroulées, dit le savant auteur de la *Nouvelle Géographie universelle*, ont révélé d'immenses « jeux d'orgues », que l'on aperçoit comme suspendus au flanc des collines; ou bien encore les coulées de lave sont disposées en gigantesques degrés, et chacune des marches se compose de colonnades basaltiques, toutes différentes par la hauteur et la disposition des fûts; des couches de cendres volcaniques ou de minerais de fer les séparent les uns des autres, et de loin apparaissent comme des assises peintes sur la façade de l'immense édifice; çà et là des châteaux ruinés, moins réguliers dans leur construction que la roche sur laquelle ils reposent, hérissent de leurs débris les colonnes de basalte. »

La plus grande merveille de la côte d'Antrim, c'est la fameuse Chaussée des Géants, reposant sur quarante mille piliers, dont la hauteur varie de 30 centimètres à plus de 9 mètres. La légende y voit le fragment rompu d'un pont qui unissait autrefois l'Écosse et l'Irlande, à l'époque où les deux pays étaient habités par une race de géants. Un géant écossais, nommé Benandouner, provoquait continuellement le chef des geants irlandais Ould Fin Mac Coul, insinuant qu'il le battrait à plate couture, s'il le rencontrait jamais. Las de ces bravades, l'Irlandais ayant obtenu la permission de son roi, jeta à travers la mer d'Irlande le pont gigantesque dont la Chaussée des Géants et l'île de Rathlin sont les derniers vestiges; pris au mot, le géant d'Écosse fut bien forcé de s'exécuter; il franchit le pont, mais ce fut pour se faire battre honteusement par son confrère d'Irlande. Chose curieuse, la science confirme ici la légende : un pont existait jadis entre les deux pays; mais c'était la nature et non l'homme qui l'avait construit; la mer l'a violemment rompu, et n'en a laissé subsister que des débris.

La flore et la faune de l'Irlande sont à peu près les mêmes qu'en Angleterre, un peu plus pauvres cependant, un certain nombre d'espèces n'ayant pas réussi à franchir les mers. C'est ainsi que l'Irlande n'a que cinq espèces de reptiles; les crapauds qui y pullulaient jadis, dit-on, y auraient été détruits par saint Patrick. Une autre tradition veut que tout serpent meure en touchant le sol de l'Irlande.

Nulle ville importante ne s'élève dans l'intérieur de l'île; c'est sur quelques points de ses bords seulement que, admirablement placés pour les échanges par mer, se sont formés les centres importants de population. Les quatre principales villes de l'Irlande sont: Dublin, la capitale, Belfast, Cork et Limerick.

Dublin, située à l'embouchure de la petite rivière Liffey, est une ville fort ancienne; c'est dans son voisinage que s'élevait, dans les temps les plus reculés, la ville royale de Tara. Disputée d'abord entre Norvégiens et Danois, Dublin tomba, au treizième siècle, au pouvoir des Anglais. Après avoir passé par des périodes successives de prospérité et de décadence, Dublin compte aujourd'hui 312 000 habitants. Elle a de beaux bâtiments, de grandes rues, des places ombragées et de jolis environs. Son industrie principale est celle de la popeline; la fabrication de la bière y a acquis aussi une importance considérable. Son port est le septième en importance des ports du Royaume-Uni.

Belfast, qui s'élève sur les bords d'un golfe profond, est beaucoup plus moderne que Dublin; ses progrès ne datent que de ce siècle; depuis 1821, sa population a quintuplé, elle est aujourd'hui de 174 000 habitants. Belfast est surtout une villle d'industrie, et ses filatures de lin occupent environ 60 000 ouvriers. Son port ne le cède que peu à celui de la capitale. Belfast est la ville de l'Irlande où les passions politiques sont les plus violentes; chaque année, pour ainsi dire, protestants anglais et catholiques irlandais y affirment leurs convictions à coups de poing ou de couteau. Cork, sur le Lee, est aussi une ville d'industrie; elle possède des manufactures de gants dits « de Limerick »; par son port de Queenstown, elle fait des échanges importants avec le nouveau monde. Limerick enfin, sur le Shannon, est bien déchue depuis la grande famine de 1845, avant laquelle elle occupait, parmi les villes d'Irlande, le rang qui lui a été enlevé par Cork.

A suivre. HENRI JACOTTET.

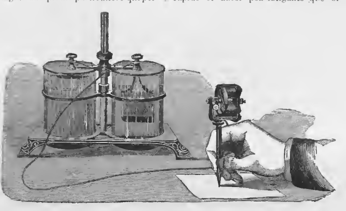
LA PLUME ÉLECTRIQUE

Ne vous êtes-vous jamais amusés à piquer avec une épingle une feuille de papier, de manière que ces trous très voisins dessinent des lettres, des mots? Vous l'avez fait, sans doute, car ce jeu est familier aux écoliers, et peut-être un maître sévère vous a-t-il reproché de gaspiller votre papier et de perdre votre temps. Vous étiez cependant sur la voie d'une intéressante découverte bien facile à trouver, en vérité, et qui n'a pas échappé à l'inventeur habile du phonographe et de mille autres merveilles.

M. Edison a imaginé une plume particulière qui permet de faire très rapidement une, dix, cent copies de votre manuscrit. Bien que très jeune, M. Edison est sorti depuis un certain nombre d'années du collège, et ce serait se hasarder beaucoup que d'affirmer qu'il a songé à éviter aux écoliers paresseux la confection de ces longs pensums qui font leur désespoir. Toutefois l'invention nouvelle pourra profiter aux élèves indisciplinés et j'aurais hésité à la décrire, si je ne savais qu'aucun de mes lecteurs n'aura l'occasion de l'appliquer à ce travail spécial. Mais, au contraire, dans un grand nombre de cas très avouables, il est utile, nécessaire même de pouvoir rapidement obtenir un certain nombre de copies d'une note, d'un mémoire, d'un prospectus. Voici comment on pourra opérer avec la plume Edison.

Supposons qu'à l'aide d'une épingle ou d'une aiguille vous ayez écrit ou plutôt formé par la réunion de ces trous très rapprochés un mot, une phrase. Placez ce papier ainsi percé sur le couvercle mobile de la presse, et disposez une feuille de papier blanc sur la partie fixe; fermez le couvercle et, à l'aide d'un rouleau noirci, pressez la feuille garnie de trous. L'encre va pénétrer dans les trous et, relevant le couvercle, nous trouverons sur la page blanche la reproduction de l'écriture ou du dessin tracé sur le modèle. Enlevons cette feuille, remplaçons-la par une seconde feuille blanche, fermons le couvercle et passons une seconde fois le rouleau noirci : nous obtiendrons une seconde épreuve. Nous pourrons recommencer jusqu'à mille fois l'expérience.

Nous n'avons donc qu'à nous procurer une première fois le manuscrit piqué. Mais on comprendra que s'il fallait, à l'aide d'une aiguille, dessiner toutes les lettres d'une phrase, ces lettres seraient bien peu régulières; le travail serait d'ailleurs long et fatigant. L'invention de M. Edison a précisément pour objet de rendre cette partie de l'opération aussi rapide et aussi peu fatigante que si l'on écrivait naturellement avec une plume trempée dans l'encre.



La plume électrique d'Edison.

Avec le porte-plume que M. Edison met entre vos mains, écrivez votre phrase comme si vous aviez entre les mains une plume ordinaire, et ne vous occupez de rien. Un mécanisme va faire les trous le long des lettres que vous êtes censé tracer. Dans l'intérieur du porte-plume se trouve une longue aiguille animée d'un mouvement très rapide de va-et-vient; elle fait 180 battements à la seconde. C'est elle qui va percer le papier sans même que vous en ayez conscience.

Ce mouvement automatique est communiqué à l'aiguille par un petit moteur électrique placé à la partie supérieure du porte-plume, moteur qui est mis lui-même en mouvement par une petite pile électrique placée tout à côté. Cette pile n'est mise en activité qu'au moment où l'on veut écrire, il suffit, pour cela, de faire plonger dans le liquide acide que contient la pile, un cylindre de zinc et un cylindre de charbon; on les relève, au contraire, quand on cesse d'utiliser la plume électrique.

ALBERT LEVY.

LES PETITES MISÈRES[1]

II

Il se pratique à Naples une étonnante et pittoresque industrie. Une nuée de petits bonshommes et de fillettes du peuple apprennent, de maestros de hasard, à racler du violon et à pincer de la harpe, comme on apprend à scier une bûche ou à tricoter un bas de laine. Ils ne connaissent pas une seule note; mais, musiciens dans l'âme, ils retiennent par cœur des litanies d'*andante* et de *presto*, qu'ils répètent à satiété avec beaucoup d'habileté et de sentiment quelquefois.

Gennaro et Maïa s'en donnèrent tout l'hiver à racler et à pincer. Pendant trois ans, les deux Napolitains revinrent chaque printemps en France, plus grands et plus reconnaissants, dans la petite ville, le long de la vieille rue, devant l'ancienne maison.

Maintenant Gennaro portait fièrement un violon sous son bras. Il en jouait sur la cuisse, les yeux en l'air, à la mode des petits Italiens. L'orgueil du violon avait détrôné l'humilité de l'accordéon.

Maïa, courbée sur sa harpe, s'en allait charmante et réfléchie. Leur retour dans la ville des Cévennes était désormais une fête pour eux, et ils n'en pouvaient jamais franchir les faubourgs, sans que leur cœur se mît vivement de la partie dans le bonheur.

La première année, la harpe et le violon jouèrent devant la maison amie quatre valses, qu'ils avaient ressassées cinq mois dans le logis misérable et nauséabond de la rue Pallometta.

La croisée s'ouvrit; le vieux monsieur parut, leur souhaita la bienvenue, les régala de friandises, les combla de caresses et de louis.

« Ce n'est aucune de ces quatre valses-là! soliloquait le vieillard. Hélas! ma chère Margelle! »

Le chagrin dérange évidemment les meilleures cervelles. Jacques, le domestique, embrassa cette fois, sans rancune, les enfants, quand ils promirent de revenir, au printemps suivant, avec un bagage plus considérable de valses napolitaines.

La seconde année, entendez-vous le violon de Gennaro et la harpe de Maïa égayer la solitude la vieille rue? Entendez-vous grincer le châssis, tomber un : « Ah! vous voici! », gémir la grande porte sur ses gonds? Longue causerie sur Naples, la famille, le voyage; tendre hospitalité et récompense magnifique; serment de recueillir toutes les valses des pavés de Naples. Ils en avaient bien pourtant rapporté dix nouvelles cette fois, mais inutilement encore, paraît-il. Leur hôte ne cessait de parler étrangement de la Margellina, — d'une chère morte, — de résurrection. Les petits Italiens ne devinaient pas grand'chose à ces étranges *a parte*.

En les reconduisant le long de l'escalier, Jacques glissa, cette année, dans la main de Gennaro, un papier froissé, sous les plis duquel se trouvaient empilées quelques piécettes blanches.

« Le maître avait raison, pensait Maïa, la musique finit par apprivoiser. »

La troisième année, on les désirait avec impatience au printemps, et le vieux monsieur passait une partie de ses journées accoudé, rêveur, entre les deux mascarons de sa fenêtre. Le frère et la sœur arrivèrent enfin, fidèles comme les hirondelles.

Ils exécutèrent une série de valses, les plus anciennes qu'ils avaient pu découvrir. Après chacune d'elles, le vieillard secouait désespérément la tête :

« Non! non! ce n'est toujours point celle-la. »

Les pauvres musiciens étaient tristes tout de bon de ne pouvoir réaliser le vœu de leur bienfaiteur. C'est égal, ils furent caressés et hébergés comme un petit prince et une petite princesse.

Quand ils partirent, leur ami témoigna un véritable chagrin, et ne put se défendre de pleurer en les embrassant à plusieurs reprises Jacques se moucha au moins dix fois de suite avec des bruits de trompette cabossée.

Les Napolitains affligés se hâtèrent de sortir de la vieille rue. Ah! le pauvre bon vieux monsieur! Il leur avait dit : « Allons, à l'autre mois d'avril, au revoir! Il faudra rester quatre semaines ici, car voilà que vous êtes presque devenus mes enfants. Sois bien sage, Gennaro; et toi, Maïa, sois bien pieuse! Tu deviens jolie comme ma chère Margelle. Je ne sais pas, mais je crois même que tu lui ressembleras l'an prochain. Au revoir! » Le frère et la sœur se regardaient sans comprendre aujourd'hui plus qu'autrefois.

« Au revoir! » avait répété le vieux monsieur de France. « Au revoir! » répondit tout l'hiver le cœur des petits Italiens.

Aussi, le printemps fit-il reprendre promptement à Gennaro et à Maïa la route des Alpes. Tout le long du chemin, les fleurs s'épanouissaient à leurs pieds, car le soleil voyageait avec eux. Il se dégage des premières violettes dans les champs une douceur mystérieuse qui est comme l'âme de la terre, et l'âme de l'homme fleurit à son tour et exhale la joie. Les deux enfants l'éprouvaient, et mieux encore à la pensée de celui qu'ils allaient retrouver. C'est pourquoi la campanule des montagnes semblait sonner avec ravissement de toutes ses clochettes bleuessur leur passage.

Gennaro avait treize ans maintenant et c'était un garçon élégant et robuste. Des teintes de cuir bronzé couvraient son visage et ses mains; ses yeux expressifs luttaient avec ses cheveux bruns à qui seraient les plus sombres.

Maïa était une jolie contadine de douze ans, dont les traits fins paraissaient ciselés au burin dans du vermeil. Ses yeux se doublaient, au fond, de velours noir, sur lequel miroitait une paillette d'or. Sa bouche mignonne, aux lèvres pourprées, était un bouton de camélia entr'ouvert. Elle portait hardiment et légère-

1. Suite et fin. — Voy. page 348

ment sa harpe émaillée de fleurs vertes et rouges peintes sur le bois d'érable.

Ils étaient si contents cette année, que parfois, d'un doigt rapide, Gennaro détachait de chaque corde de son violon des rires de notes au hasard, et que Maïa fredonnait, pendant que la brise d'avril murmurait négligemment derrière son dos dans les quarante-trois cordes de la harpe.

Voici la France. La petite ville, longtemps espérée, apparaît là-bas blottie au pied de sa cathédrale. Enfin, enfin, s'ouvre devant eux l'étroite et longue rue tortueuse. Le cœur du frère et de la sœur battait allègrement.

« Comme notre bon ami va être satisfait!

— Pourvu que ce soit bien cette valse! répondit Maïa. Le pauvre homme est si malheureux! »

Ils s'arrêtèrent sous le logis, où rien n'était changé. Sur tous les vitraux de la façade, la poussière accoutumée; au coin de la tourelle, le châssis clair entre les deux mascarons éplorés.

Avec précaution, ils accordèrent leurs instruments. Ils voulaient que la surprise arrivât là-haut subite et délicieuse.

Tout à coup, dans le silence de la rue, la harpe et le violon éclatèrent avec leurs trilles étincelants, leurs étourdissants tourbillons de notes, leurs pluies sonores de pizzicati, leurs ondoiements de mélodies veloutées, leur délicieux babil à deux. Ils enchaînaient une reprise à l'autre reprise et recommençaient, tenant fixés sur la fenêtre amie leurs yeux anxieux, interrogateurs, émus La fenêtre si connue et si affectueuse ne s'ouvrait pas.

Ils recommencèrent plus pressants. Les notes hardies bondissaient des cordes avec plus d'insistance et d'expression. La fenêtre hospitalière ne desserrait pas davantage son châssis, et les deux mascarons semblaient pleurer plus que jamais quand ils se turent. Leurs doigts étaient engourdis et leur cœur gros d'angoisse; ils regardaient toujours là-haut, et parfois leur main impatiente ou distraite réveillait une corde des instruments en repos. La note, arrachée avec effort, avait l'air d'un point d'interrogation plaintif qui va frapper contre la vitre de la sourde et immobile croisée.

Rien et personne. La vieille maison ténébreuse semblait abandonnée.

Cependant la porte tourna enfin sur la rue, et Jacques — oui, c'était lui! — s'avança. Hélas! il était vêtu de noir de la tête aux pieds et triste de la bouche aux yeux. Les petits musiciens, cloués sur place par ce deuil, l'attendirent.



Les enfants se jetèrent à genoux. (P. 366, col. 1.)

« Ah! mes enfants, il avait bien dit au revoir l'an passé, mais il est mort cette année!»

Gennaro baissa le front et se mit à sangloter. Maïa poussa un cri, joignit les mains sur sa harpe, puis regarda le ciel en murmurant doucement : « Il est au paradis. »

Le domestique essaya de parler encore. Non, il se contenta de serrer étroitement les deux enfants entre ses bras tremblants.

« Oui, il est mort, continua-t-il après un moment de silence, et il pensait à vous. « Tu leur diras, Jacques, qu'ils ne cherchent plus cette valse que trouvait si belle à Naples ma jeune femme Margelle, et qui devait la ressusciter. Puisque je vais rejoindre au ciel ma chère morte, il ne faudrait pas la rappeler sur la terre. Je serais encore trop longtemps seul et trop malheureux dans l'autre monde.

— Nous la rapportions cependant. Conduisez-nous au cimetière, monsieur Jacques, balbutia Maïa d'une voix suppliante

— Oui, ajouta Gennaro, car nous ne reviendrons plus ici, puisqu'il est parti.

— Venez, nous rentrerons ensuite à la maison. Il savait que le printemps vous ramènerait; il comptait si bien vous revoir! il hâtait de ses vœux les beaux jours en retard; il n'a pas eu le temps de vous attendre davantage! »

Jacques marcha le premier le long de certaines ruelles perdues, et s'engagea dans un chemin dolent entre deux murs nus très élevés. Les petits Italiens le suivaient avec peine. La joie et l'espoir ne leur prêtaient plus les ailes légères du voyage. Le cimetière était planté de tilleuls. Les feuilles du tilleul ont la forme de cœurs, et, dans les brises printanières, elles semblent en effet des cœurs qui jasent avec les oiseaux. Quant aux oiseaux, ils fréquentaient insoucieusement le champ des morts, après avoir demandé aux magasins du soleil les plus fraîches parures d'avril, les plumes de noces les plus riches et les plus chatoyantes.

Les petits musiciens voulurent jouer sur la pierre — toute neuve — de leur vieil ami la valse napolitaine de sa chère Margelle. Cette mélodie entraînante égayait tout sur cette tombe et autour; mais la tombe ne s'ouvrit pas plus entre les deux anges de marbre éplorés que le châssis entre les deux mascarons en larmes.

Les pauvres enfants n'y purent tenir et, les sanglots les étouffant, ils n'achevèrent pas la valse commencée. Ils se jetèrent à genoux, récitant une prière italienne pour l'honnête mort couché là sous cette grande dalle froide et lourde.

Quand ils se relevèrent, Jacques les prit l'un et l'autre par la main et les ramena, sans mot dire, au logis du maître absent. Il les fit asseoir à table et les servit paternellement.

Bientôt un étranger habillé de noir entra. « Monsieur le notaire, » dit Jacques en lui parlant. Le notaire lut aux enfants un testament qui les instituait héritiers des biens du vieux monsieur, et attachait à leur service Jacques, le fidèle compagnon de sa douloureuse vieillesse.

Je ne sais si la reconnaissance ne fut pas plus grande que la surprise dans le cœur des enfants; ils ne purent que se précipiter au cou du vieux serviteur, et ils s'embrassèrent cordialement tous les trois. L'homme de loi, qui craignait de tacher le testament, sortit un interminable mouchoir et toussa dedans horriblement fort.

« Maïa, j'ai peur de rêver ! dit Gennaro.

— Tu ne rêves pas, frère. O notre vieil ami au ciel ! »

Ce soir-là, le frère et la sœur accrochaient la harpe et le violon à droite et à gauche du portrait en pied de leur bienfaiteur, devant lequel ils s'oublièrent de longues heures.

Cette nuit-là, les petits mendiants couchèrent dans des lits aussi moelleux que le sable de la plage à la Margellina, et sous des rideaux aussi somptueux que les draperies flottant contre la grille de la chapelle de saint Janvier.

Le lendemain, Gennaro et Maïa prirent le deuil; ils étaient charmants dans ces beaux costumes sévères. Ils retournèrent au cimetière suspendre sur la tombe, aux bras de la croix, deux couronnes d'immortelles, une pour le vieux monsieur, l'autre pour sa jeune femme. Ils savaient tout maintenant.

Le surlendemain, ils repartaient pour Naples, non plus à pied, non, mais au fond d'une confortable voiture qui les emportait au galop rapide de quatre chevaux, à travers les coups de fouet et le retentissement des grelots.

Jacques, lui, garda la maison. Comme le limaçon, si l'on eût tenté de l'en arracher, il eût laissé aux parois la peau de son cœur.

Naples, la bruyante, étincelait dans le soleil italien, quand M. Gennaro et Mlle Maïa maintenant y rentrèrent en chaise de poste. Le golfe se développait des rochers de Sorrente au cap Misène, et du château de l'Œuf aux îles de Capri, dans ses merveilleuses splendeurs. Au fond de ses anses nombreuses, la vague bleue s'avançait, puis se retirait, comme une écharpe d'azur que la reine de la mer Méditerranée déroulerait capricieusement autour des flancs de la terre.

Le lazzarone Farlingotto dormait encore ce jour-là en plein air et en plein midi, comme il y a cinq ans, sur le quai Sainte-Lucie, à l'angle de la rue Pallometta. Il n'attendait pas de sitôt ses enfants et leur pécule, dévoré immédiatement par la famille comme une grosse feuille de chou par un tas de chenilles.

On fut obligé de réveiller l'intrépide dormeur.

« Nous sommes riches, lui cria de suite Gennaro. Le vieux monsieur de France est mort et nous a laissé sa fortune, une immense fortune.

— *Per Bacco!* grommela le Napolitain. Je ne m'étonne plus si je rêvais magnifiquement tout à l'heure. Le saint Janvier de marbre, debout près du pont de Santa Madalena, descendu de son piédestal, se tenait là devant moi. Il jouait gravement d'un accordéon, et, à chaque note, tombait en sautillant à mes pieds une pièce d'argent, non un *carlino* napolitain, mais un *luigi* français. Mère, il faudra lui porter une chandelle au Dôme. Garde-toi, surtout, à l'avenir, de l'injurier si son miracle est en retard ! Le saint se fait vieux, mais reste serviable. »

Et Farlingotto gesticulait.

« Père, nous irons habiter la France !

— Quitter mon soleil sur le quai Sainte-Lucie et l'ombre de ma rue Pallometta da Santa Lucia ! Jamais ! On ne dort bien qu'à Naples et sur ce pavé, déclamat-il. Gennaro et Maïa, allez avec ma bénédiction chez les *Francimans*. Seulement, envoyez-nous quelques écus pour acheter, en été, des pastèques *où il y a de quoi manger, boire et se laver*, du macaroni de Mellicole tous les jours et quelques *frutti di mare* le dimanche. Saint Janvier soit béni dans les siècles des siècles ! »

Il souleva théâtralement son bonnet de laine rouge.

Puis, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, après s'être retourné superbe du côté gauche sur le côté droit, l'incorrigible lazzarone Farlingotto se rendormit.

AIMÉ GIRON.

LES LUNETTES DE LOUIS XV

S. M. Louis XV, étant allé voir les nouveaux bureaux de la Guerre, entra partout, et, dans celui de M. Dubois ayant trouvé une paire de lunettes, mit la main dessus : « Voyons, dit le roi, si elles valent celles dont je me sers. » Un papier apprêté exprès, suivant les apparences, se trouva sous sa main. C'était une lettre dans laquelle entrait un éloge pompeux du monarque et de son ministre (le duc de Choiseul). Sa Majesté, rejetant avec précipitation les lunettes, dit : « Elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets. »

LA PÊCHE A LA LIGNE [1]

LA PERCHE

Nous n'avons point encore appelé l'attention du jeune pêcheur sur une des espèces qu'il est appelé certainement à rencontrer l'une des premières, et contre laquelle il se plaira à faire ses premières armes avec acharnement. La Perche se trouve presque partout, souvent avec une abondance incroyable dans les étangs et les grandes mares, tout aussi bien et même mieux que dans les rivières. Dans certaines de ces eaux fermées, elle pullule en paix et surabonde de telle sorte que c'est le cas de dire : Il y a là autant de poisson, que d'eau. Chose remarquable, mais explicable en tels endroits par la nécessité, les Perches se dévorent entre elles, malgré leur appareil naturel de défense consistant en épines plantées dessus et dessous, contre lesquelles il faut toujours garer ses doigts, quoique les gros individus ne semblent pas prendre de précaution contre les petits. Dans une pièce d'eau peu étendue d'un jardin aux environs de Paris, près de la Varenne, nous avons été témoin de cette absorption des petites Perches par les grosses, sans que ces dernières en eussent à souffrir.

La Perche offre de plus cet avantage aux jeunes pêcheurs qu'elle mord franchement et se prend très bien : elle ne tergiverse pas trop ; en sa qualité de bête de proie, elle digère vite, et semble toujours avoir faim. Elle attaque vivement et entraîne sans détours ; attendez donc un instant, attendez-donc qu'elle s'en aille ; ferrez vivement et sec, puis tirez. A cette pêche peu besoin de moulinet. La grosse Perche est très rare ; on ne la rencontre guère que dans les grands fleuves ou les grandes profondeurs d'eau ; elle attaque aussi franchement que la petite, peut-être plus légèrement qu'elle, et quand elle est prise, elle se défend mal. On peut donc dans les eaux moyennes faire quelquefois et presque toujours une belle pêche de Perches, sans grande précaution et avec la première ligne venue. Cela n'est pas un petit avantage pour le jeune pêcheur, qui n'est pas toujours monté luxueusement, mais qui peut toujours attaquer la Perche avec succès.

La férocité de la Perche n'est pas moindre que celle du Brochet. Peu de force, peu de taille, une robe mouchetée et zébrée de taches régulières, rude, résistante comme une cotte de mailles : tel est en deux mots le signalement de ce poisson, sans contredit l'un des plus beaux et le meilleur de nos eaux. Moins grosse que le Brochet, elle ne dépasse jamais en France 2 kilogrammes, et encore ce poids est-il un phénomène. Dans certaines contrées du nord, la Laponie par exemple, ce poisson est assez commun et d'une taille assez grande pour que l'on prépare avec sa peau une colle forte d'une grande adhésion. La Perche est moins forte que le Brochet pour l'attaque ; mais elle est mieux armée que lui pour se défendre.

En somme, le Brochet n'a rien à opposer aux attaques de ses semblables, tandis que la Perche au contraire a le corps couvert d'écailles dures, saillantes et très adhérentes à la peau ; chacune des plaques qui forment les côtés de la tête est munie d'un aiguillon solide ; en outre, la première, la plus grande de ses deux nageoires dorsales, est composée de rayons se terminant en pointes solides et acérées, menaçant, au moindre mouvement suspect, quiconque viendrait s'y frotter. Cependant la Perche est mangée par le Brochet. Comment fait-il pour engloutir un tel amas de pointes ? Cela ne fait cependant aucun doute, puisque l'on en a trouvé maintes fois dans l'estomac de ce dernier ; et, de plus, même le Brochet semble avoir une grande prédilection pour cette proie. On peut se servir des petites Perches comme appât en leur coupant les nageoires dorsales ; on comprend que, ainsi mutilée, elle passe dans le gosier ferré que nous connaissons ; mais quand elle est entière, c'est à n'y rien comprendre.

En un mot, la Perche cache sous une robe magnifique les mœurs les plus féroces. Au lieu de la livrée triste et sinistre du Brochet, elle se pare des plus belles couleurs, sa teinte en général est d'un beau vert d'eau ou d'un jaune un peu rougeâtre, à reflets plus ou moins métalliques. Le dos est plus foncé et vert, d'où descendent cinq ou six bandes transversales de même couleur, qui viennent se perdre insensiblement dans la teinte uniforme du ventre, et forment ainsi une bigarrure régulière, décroissante, de la tête à la queue. Généralement les nageoires et la queue sont transparentes et teintes de rouge sanglant. La nageoire piquante du dos est de couleur violet pâle, marquée en arrière d'une tache régulière d'un beau noir.

Son corps est mince et coupant ; sa carène est effilée, ses flancs aplatis. Son dos est muni de deux grandes nageoires ; toutes les autres sont solides, sans être exagérées ; l'ensemble présente une grande

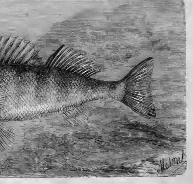
1. Voy. vol. V, page 350 ; vol. VI, pages 110 et 127, vol VII, page 142, vol. VIII, page 207, vol. X, page 270 ; vol. XI, pages 206 et 302 ; vol. XV, page 32, 96 et 175.

agilité. La gueule est bien armée; les dents sont nombreuses et d'égale grandeur. Les ouïes sont bien fendues; on rapprochera ce fait des réflexions que nous a suggérées la conformation analogue du Brochet, que, chez les poissons chasseurs destinés à engloutir leur proie, la grandeur des ouïes est calculée pour que, s'élançant la gueule ouverte, l'eau refoulée puisse s'échapper sans effort, et sans faire perdre une trop grande quantité de mouvement. La Perche chasse autour des herbes; elle s'embusque entre les racines, entre les pierres; elle se tapit le long d'un mur, d'un rocher, sous un bateau, et reste immobile, attendant une proie vivante quelconque.

A la moindre approche, elle se détend et elle s'élance; maintes fois on en a pris à la mouche naturelle, quoique d'autres fois nous en ayons vu fondre sur notre mouche avec la rapidité d'un trait, et s'arrêter brusquement au moment où le bout de leur museau touchait l'appât, et cela avec une aisance incroyable, quand on réfléchit à la somme énorme d'efforts musculaires qu'il a fallu pour anéantir ainsi une quantité de mouvement d'une pareille vitesse.

La Perche fraye à trois ans, au même mois que le Brochet; elle pond un nombre d'œufs prodigieux plus gros que ceux du Brochet. Ces œufs, gros comme une graine de pavot, sont attachés entre eux par une espèce de cordon mucilagineux, qui a quelquefois 2 ou 3 mètres de long. On parle d'un peloton d'œufs pondus par une femelle du poids d'un kilogramme, et qui pesaient 250 grammes, représentant un total de 280 000 œufs au moins.

Un fait singulier que l'on a déjà remarqué, et qui prouve que la Perche ne se contente pas d'une nourriture abondante : c'est que, dans les étangs fermés, sa croissance est beaucoup plus lente, et elle semble s'y porter assez mal, tandis que sa taille et sa force croissent comme la quantité d'eau dans laquelle elle vit. Elle préfère surtout les eaux vives et courantes, les sources limpides. Dans ce cas, il faut la pêcher là au moyen d'un petit ver rouge bien vivant, bien frétillant, que l'on promène un peu partout : car, à cette pêche, il ne faut pas rester tranquille; la Perche ne s'élance que sur ce qui remue et semble se sauver; souvent elle s'élance sur le ver, alors qu'on le retire de l'eau pour le rejeter à une autre place.



La Perche. (P. 367, col. 1.)

Les grosses Perches se pêchent avec des Vairons et autres petits poissons, ou bien encore des queues d'écrevisses crues dont elles sont très friandes. Les dents de la Perche sont quelquefois assez fortes pour la florence; il est bon de prendre les mêmes précautions que pour le Brochet.

Beaucoup de pêcheurs ont l'habitude en pêchant la Perche de mettre deux, trois ou même cinq hameçons sur leur ligne; c'est un moyen de manquer son coup, parce qu'on ne sait jamais auquel le poisson touche. Ne mettez qu'un hameçon et ferrez juste : vous ne manquerez pas une Perche, et cela va si vite que, comme la Perche ne chipote pas, vous en pourrez prendre plus d'une par minute. Il est bon de se monter finement, mais sur un seul crin bien choisi. La Perche a la vue très perçante, et fuit franchement la florence qui reluit; aussi le crin présente-t-il pour ce poisson un avantage incontestable, et qui l'eût fait inventer s'il n'avait pas été connu.

Les membranes de la bouche et du gosier sont très tendres chez la Perche, et se déchirent très facilement. C'est donc l'occasion d'employer de très petits hameçons qu'elle avalera très gloutonnement et introduira dans son estomac, dont les téguments sont plus solides.

Quand le pêcheur est favorisé par un peu de vent derrière lui; lorsque l'eau est légèrement troublée, qu'elle a un nuage comme on dit, c'est le moment du *trolling*, d'après la locution anglaise. Cette pêche est très amusante; elle est plutôt une chasse à n'y voir goutte, au hasard. On cherche une Perche en laissant tomber son hameçon amorcé d'un ver rouge bien vivant, ou mieux d'un petit poisson vif si l'on cherche les grosses, dans tous les endroits où l'on peut atteindre, au bord comme au loin. Laissez couler lentement l'appât jusqu'au fond; s'il est un peu plombé dans son voisinage, faites-le remonter doucement à la surface, laissez-le redescendre, puis allez plus loin et recommencez. La Perche embusquée voit aller et venir l'appât; elle saute sur lui... et se prend à tout coup! Avec un peu de pratique et d'adresse, vous serez bientôt capable de jeter avec précision votre hameçon à l'endroit que vous viserez.

H. DE LA BLANCHÈRE.



Daniel rapportait un superbe cacatoès. (P. 372, col. 2.)

LES DEUX MOUSSES [1]

XVII

L'île déserte.

Tout autre qu'un naufragé n'eût pu contempler sans un serrement de cœur la côte aride et désolée sur laquelle le souffle de la tempête avait jeté les débris de l'*Atlanta*. Une plage étroite, parsemée de maigres buissons épineux, séparait à peine la mer de hauts rochers noirs, calcinés par un soleil tropical, s'amoncelant en une chaîne dentelée, nue, horrible. La marée en se retirant avait laissé çà et là des lagunes remplies d'algues d'un rouge de sang, ajoutant encore par leur lugubre reflet au caractère infernal de ce coin du globe. Aucun oiseau dans l'air, aucun être vivant dans cette morne solitude.

Cependant, lorsque, après avoir vu disparaître les derniers débris de leur radeau, les deux mousses tournèrent les yeux vers la terre, leur cœur bondit de joie et se remplit de reconnaissance envers leur invisible Protecteur. Pour eux, perdus pendant de longs jours sur l'immense Océan, avec la continuelle perspective de la mort, ces rochers dénudés, ces broussailles, ces montagnes apparaissaient enveloppés d'un merveilleux mirage. Leurs pieds se cramponnaient avec bonheur à ce sol qu'ils avaient cru de plus devoir fouler. Leur poitrine aspirait cet air brûlant qui leur semblait cent fois plus délicieux que la fraîche brise marine. Ils restaient ainsi assis sur la plage, exténués de fatigue, d'émotion, et tout pleins des félicités de la délivrance.

Daniel fut le premier à secouer cette torpeur.

« Je voudrais bien savoir où le hasard nous a jetés, dit-il après un long silence.

— L'avenir nous l'apprendra, répondit Pingouin, encore plongé dans ses méditations.

— Cette terre est-elle habitée ? reprit le jeune Français. Je ne vois rien autour de nous qui l'indique.

— Qu'importe! repartit philosophiquement le Canadien, l'essentiel est que nous soyons à terre. Maintenant que nous nous sommes bien reposés, nous allons prendre notre déjeuner, si tu le veux bien. Le garde-manger n'est pas loin, et nous n'aurons pas grande peine à le vider. »

Le tonneau, qu'ils avaient tiré sur la plage, ne renfermait plus en effet que quelques biscuits et un peu de viande salée. Une faible quantité d'eau-de-vie restait dans le petit baril.

Les jeunes gens se mirent en quête d'eau douce dont ils étaient depuis si longtemps privés; mais, malgré leurs patientes recherches dans le voisinage, ils ne découvrirent aucune source. Ils durent donc se contenter d'arroser leur maigre repas d'une gorgée d'eau-de-vie.

Puis ils se partagèrent les biscuits restants, prirent les cordes et les outils — une hachette et un coutelas — emportés dans le tonneau, et se disposèrent à se mettre en route.

« Qu'allons-nous faire? demanda Daniel. Franchi-

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

rons-nous la montagne ou suivrons-nous la côte?

— Je serais d'avis de ne pas nous éloigner de la mer, répondit Pingouin. Il est probable que la tempête nous a jetés sur une des nombreuses îles de l'océan Indien. Or, si nous devons rencontrer des Européens, nous ne les trouverons que sur la côte, car c'est là que sont toujours placés les établissements.

— Soit, reprit Daniel, mais de quel côté nous dirigerons-nous?

— Voyons, où est le soleil?

— Il se couchera là derrière nous.

— Eh bien, suivons-le, dit Pingouin, nous le verrons un peu plus longtemps. »

Ils se mirent donc en marche vers le couchant.

Pendant les premières heures, ils n'avancèrent qu'avec de grandes difficultés. La marée montante avait envahi la plage Ils furent donc obligés de cheminer au milieu du chaos de rochers couvrant la base de la chaîne côtière. Ces rochers, tapissés de mousses marines et de menus coquillages, étaient fort glissants, et les jeunes gens eurent souvent a les escalader pour contourner de profonds bassins remplis d'algues.

Enfin, après de longs efforts, ils atteignirent une pointe au delà de laquelle la mer creusait une vaste crique dans les terres. Les montagnes s'éloignaient un peu plus du rivage, et y laissaient une magnifique plage de sable lin sur lequel c'était plaisir de courir nu-pieds.

Cependant les courageux enfants ne purent retenir une exclamation de désappointement. Leur regard, embrassant d'un seul coup l'hémicycle de la baie, ne leur montrait qu'un désert de sable courant jusqu'au pied des montagnes, sans qu'un arbre, ni même un buisson vînt en rompre l'affreuse monotonie.

« On se croirait au cap Bojador, dit Pingouin.

— Oui, répondit Daniel, du sable, rien que du sable. Peut-être avons-nous pris une fausse direction.

— En tous cas, nous ne pouvons revenir sur nos pas. J'ai les pieds en sang et je me sens incapable de recommencer tout de suite une pareille gymnastique. En marchant bien nous atteindrons avant la nuit la pointe opposée, qui est devant nous. Peut-être trouverons-nous au delà un pays plus hospitalier. »

A ce moment, Daniel, qui s'était arrêté, fit deux ou trois bonds comme pris d'un accès de folie. Pingouin, stupéfait, le vit s'agenouiller sur le sable, puis se relever en criant :

« De l'eau! de l'eau! »

En un instant le Canadien eut rejoint son compagnon, qui, étendu à terre, plongeait déjà sa tête dans un ruisseau murmurant.

De l'eau! Toutes les craintes, toutes les angoisses étaient oubliées. Les deux mousses aspiraient avec délice le délicieux breuvage, ils le lapaient avidement, y baignaient leur front, leurs cheveux, leurs mains. Jamais dans leur existence ils n'avaient goûté boisson plus savoureuse, plus fraîche.

C'est à regret qu'ils s'arrachèrent à ce maigre ruisseau, qui, serpentant dans le sable, allait se perdre dans la mer voisine. Il leur semblait que l'eau était une chose si rare, si précieuse, qu'ils n'en trouveraient plus autre part. Pour un peu, ils auraient passé la journée entière près de la source. Fort heureusement Pingouin avait emporté une des bouteilles sauvées de la cambuse; il put la remplir d'eau; mais cette provision était bien courte et il regretta de n'avoir pu se charger du petit baril, qui avait été trouvé trop encombrant.

Un peu plus loin, les naufragés firent une autre découverte heureuse, celle de très savoureux coquillages marins, analogues aux huîtres et qui leur fournirent un excellent repas.

Réconfortés par ces deux incidents, ils continuèrent bravement à marcher jusqu'au soir. Le soleil allait disparaître dans la mer lorsqu'ils doublèrent enfin la pointe de la baie. La côte sablonneuse se repliait brusquement au nord sur une faible longueur. Sur tous les autres points de l'horizon s'étendait l'Océan.

A cette vue les pauvres enfants découragés se laissèrent tomber sur le sable.

« Nous sommes sur un rocher désert, s'écria Daniel.

— J'en ai peur, murmura Pingouin.

— Qu'allons-nous devenir?

— Nous ferons le tour de notre île, dit le Canadien. Le côté opposé a peut-être plus de ressources. En tous cas, l'eau du ruisseau et les coquillages nous permettront d'attendre le passage de quelque navire qui nous recueillera. »

C'était un bien faible espoir. Aussi les pauvres mousses s'endormirent-ils l'esprit plein de tristes pensées.

Il leur eût fallu cependant de longs jours pour faire le tour de l'île sur laquelle le hasard, ou plutôt la destinée les avait jetés : car cette île, la plus grande du monde, un continent à elle seule, c'était l'Australie!

L'épave détachée de l'*Atlanta*, par 45 degrés de latitude sud, entre Kerguelen et Saint-Paul, avait été prise par le grand courant austral, qui, marchant rapidement vers l'est, va, après s'être bifurqué, passer au sud de l'Australie et vient frapper les rivages occidentaux de la Nouvelle-Zélande. C'est donc sur cette dernière terre qu'eût été porté, sans la tempête, le pont flottant de l'*Atlanta*. Dans ce cas, les malheureux naufragés fussent infailliblement morts de faim : car le courant, dans la dernière partie de son cours, ralentit sa marche, et leur voyage involontaire eût duré trois semaines de plus Fort heureusement, au moment où l'ouragan éclatait, l'épave, entraînée hors du courant marin par la force du vent, soufflant du sud, fut poussée vers la côte australienne. Elle vint ainsi se briser sur les récifs qui couvrent le cap Nelson, près des confins de l'Etat de Victoria.

Daniel ne se doutait guère que cette nuit, où il s'endormait assailli par de si sombres préoccupations, était la première qu'il passait sur cette terre australe, objet de ses rêves, but de son ambition. La Providence

le conduisait elle-même, d'une main un peu rude peut-être, au terme tant désiré. Mais il devait ignorer encore durant de longs jours la faveur qui lui était accordée.

Au lever de l'aurore, les jeunes gens reprirent leur marche. Ils cheminèrent lentement, découragés, pendant toute une semaine, sur cette côte aride, sablonneuse, où ils ne trouvèrent d'autres ressources que des coquillages et un peu d'eau.

La longueur du chemin qu'ils avaient parcouru leur faisait espérer rencontrer des êtres humains. Ils savaient maintenant qu'ils foulaient une grande terre, une île au moins considérable, et qui ne pouvait être dépourvue d'habitants Cette idée soutenait leur courage et leur donnait des forces.

Cependant, malgré leur énergie, ils se sentaient incapables d'aller bien longtemps ainsi. N'avaient-ils échappé à l'immensité de l'Océan que pour périr dans la vaste solitude du désert?

Aussi on se figure quelle fut leur joie, quand, un soir, ayant doublé un cap, ils se trouvèrent tout à coup au débouché d'une riante vallée, encombrée d'une magnifique végétation. Des arbres gigantesques, aux troncs columnaires, aux rameaux argentés, se dressaient de toute part, au-dessus d'un ravissant sous-bois d'acacias nains et de magnifiques fougères arborescentes. Une jolie rivière traversait tumultueusement la vallée et, bondissant parmi les rochers de la plage allait mêler son eau limpide aux ondes de la mer. La nuit approchait et d'innombrables oiseaux s'ébattaient en quête d'un gîte. Des cacatoès au plumage argenté, des perroquets à tête rouge, des perruches colletées, remplissaient l'air de leurs éclatantes couleurs et de leur assourdissant vacarme.

« Par saint Jean-Baptiste, patron du Canada! s'écria Pingouin avec enthousiasme, c'est ici le paradis.

— Oui, dit Daniel émerveillé, aussi vrai que le pays d'où nous sortons est un véritable enfer.



La rivière s'échappait en bouillonnantes cascatelles. (P. 374, col. 1.)

— C'est Dieu qui nous conduit ici, reprit le Canadien : j'étais à bout de forces, et si le désert avait dû se prolonger encore, je crois que je serais mort d'épuisement. Ces beaux arbres doivent avoir des fruits, mais il est trop tard pour nous mettre à leur recherche. Nous verrons demain. »

Après une bonne nuit, sur une couche moelleuse de feuilles de fougères, les deux amis se mirent à inspecter les arbres; mais à leur grand désappointement ils constatèrent qu'aucun d'eux ne portait de fruit. S'ils eussent été botanistes, ils auraient su que les beaux arbres qui les entouraient, appartenaient à la grande famille des eucalyptus, dont aucun représentant ne porte de fruit comestible, et à celle des fougères dont les élégantes palmes n'abritent ni fleurs ni fruits.

Mourir de faim dans un désert est certes fort dur; mais dans un paradis, la chose était inadmissible.

Cependant, après avoir minutieusement exploré les environs, les voyageurs durent se convaincre qu'ils n'y trouveraient aucun aliment végétal, et ils furent très satisfaits, avant regagné le rivage, d'y découvrir des coquillages dont ils se régalèrent.

Ils décidèrent donc de franchir la rivière et de pousser plus à l'ouest. La traversée du petit fleuve leur fournit l'occasion d'un excellent bain, mais une fois sur l'autre bord, ils constatèrent avec regret que la côte reprenait non loin de là son caractère sablonneux et aride, et le conservait aussi loin que portait la vue.

Leur hésitation était grande; mais ils ne pouvaient se décider à quitter la vallée pour le désert. Pingouin surtout préférait l'ombrage des arbres au hâle brûlant de la plage.

« Il me vient une idée, dit-il à Daniel; ces arbres sont remplis d'oiseaux. Pourquoi n'essayerions-nous pas d'en prendre quelques-uns?

— Comment?

— A coups de pierre ; à force d'essayer, nous en atteindrons bien un.

— J'aime mieux que cela, dit Daniel. Autrefois, dans mon pays, quand je faisais l'école buissonnière, — ce qui arrivait, hélas ! bien souvent, — je passais mon temps à tendre des pièges aux oiseaux de nos Pyrénées. Il me sera facile de faire quelques pièges avec des lianes; mais cela nous demanderait du temps. J'étais jadis assez adroit à manier la fronde. Je vais en fabriquer une ; les cordes ne nous manquent pas, ni les pierres non plus. Ce procédé sera plus expéditif, et nous fournira tout de suite de quoi manger.

— Eh bien, dépêche-toi, reprit Pingouin ; pendant que tu chasseras, je préparerai la cuisine.

— La cuisine ?

— Oui, j'allumerai le feu, et je....

— Le feu ? avec quoi l'allumeras-tu ?

— Rien de plus facile avec ceci, dit le Canadien tirant de sa poche son couteau et un silex affilé. Je mets un morceau de ma chemise contre ce caillou que j'ai ramassé l'autre jour, et je bats le briquet. Qu'y a-t-il d'extraordinaire là-dedans? Une fois mon feu allumé, je ferai chauffer de l'eau....

— Dans quoi la feras-tu chauffer? demanda Daniel avec étonnement.

— Mon cher ami, je vois décidément que tu feras bien de t'occuper de la chasse, car tu n'entends rien au ménage. Je suis un vieux coureur des bois, et je ne m'embarrasse pas pour si peu. Tu vas voir comment je vais faire notre marmite, car il nous faut une marmite. Regarde ce grand arbre à l'écorce blanche comme un bouleau, c'est lui qui va nous la fournir. »

Il se dirigea vers un grand eucalyptus et pratiqua sur le tronc avec sa hachette deux incisions verticales qu'il réunit par deux entailles horizontales ; il détacha ainsi sans difficulté un large bouclier d'écorce de forme elliptique. Repliant les extrémités de l'ellipse l'une vers l'autre, de manière à ce que les côtés vinssent se toucher, il eut rapidement façonné une sorte de vase cylindrique en épinglant les bords de l'écorce les uns aux autres au moyen d'épines d'acacia.

« Ta marmite ne tiendra pas l'eau et elle brûlera, fit observer Daniel.

— Attends un peu. »

Et Pingouin, portant son vase d'écorce, se dirigea vers la rivière, dont il suivit un instant les bords. Puis ayant, sans doute, trouvé ce qu'il lui fallait, il se baissa, ramassa deux ou trois poignées d'une terre brune qu'il humecta d'un peu d'eau. Il battit quelque peu le mélange et en enduisit avec soin l'extérieur du vase d'écorce, de façon à l'envelopper d'une couche régulière, de l'épaisseur d'un doigt.

« Voilà, dit-il à Daniel, la marmite demandée. C'est léger, commode et pas cher. Maintenant, pendant que j'allume le feu, va chercher le rôti. »

Daniel se mit en chasse, mais ses premiers essais furent infructueux : sa main avait perdu son adresse ; les arbres étaient fort élevés ; enfin, après une heure d'efforts, il revint au rendez-vous portant un superbe cacatoès.

Ainsi que l'avait promis Pingouin, le feu flambait joyeusement et l'eau bouillait dans la marmite, dont la terre au contact du feu était devenue d'un beau rouge brique. En un clin d'œil, le cacatoès fut plumé, troussé et plongé dans l'eau bouillante.

« Cela vaudra mieux qu'un rôti, observa sentencieusement le cuisinier improvisé, et ne fera pas de mal à ton perroquet, qui m'a l'air, vu sa taille, d'un âge vénérable. Il nous fournira la soupe et le bœuf. Mais surveille le pot, j'ai oublié de fabriquer des assiettes. »

Celles-ci furent aussi prestement façonnées que la marmite, et, après avoir été soumises à l'action du feu, auraient fait honneur à un potier antique.

Daniel était aussi attendri par l'inaltérable bonne humeur de son compagnon qu'il était profondément frappé de son intelligence rapide, claire, de sa vivacité adroite.

« Sans toi, mon bon Martial, lui dit-il, que serais-je devenu ?

— Nous avons besoin l'un de l'autre, répondit Pingouin. Mais pour le moment il s'agit de faire honneur au dîner ; la soupe est servie. »

Combien ce premier repas chaud et substantiel parut délicieux aux naufragés privés depuis si longtemps d'aliments solides! Après avoir savouré leur potage, ils se délectèrent de la chair bouillie du vieux cacatoès, qu'ils arrosèrent de larges rasades d'eau limpide.

« Si nous avions du pain ou même du biscuit de mer, dit Daniel avec enthousiasme, je crois que ce dîner serait le meilleur que j'eusse fait de ma vie.

— Certes, répondit Pingouin, je ne me doutais pas que les vieux perroquets bavards fussent d'un manger aussi délicat. Et comme ils ne manquent pas autour de nous, nous voilà assurés pour longtemps contre la famine. Si vraiment nous sommes dans une île déserte, nous ferons comme Robinson, nous nous construirons une maison, et nous vivrons heureux dans cette solitude.

— Nous serions heureux pendant quelques années, dit Daniel ; mais à la longue je crois que nous nous ennuierions bien un peu ; aussi sera-t-il sage, si nous construisons une maison, de la bâtir près de la mer, afin de pouvoir guetter les navires passant dans ces parages et d'attirer leur attention par nos signaux.

— Ce que nous avons de mieux à faire pour le moment, reprit le Canadien, c'est d'explorer l'intérieur du pays, ou tout au moins de voir quelles ressources pourra nous fournir cette vallée. La côte est trop aride en dehors de ce point pour que nous ayons intérêt à la suivre. Peut-être cette vallée nous conduira-t-elle à un lieu élevé, d'où nous embrasserons du regard toute l'étendue de notre île. Nous pourrons alors choisir plus à notre aise le point favorable pour notre établissement.

— Nous sommes cependant bien ici, observa Daniel.

— Oui, aussi y reviendrons-nous si nous ne découvrons pas un meilleur emplacement. Du reste, nous ne courons aucun risque de nous égarer; cette rivière nous servira de guide, nous la remonterons jusqu'à ses sources, et si nos recherches restent inutiles, nous reviendrons ici. »

Ce parti ayant été adopté, les jeunes gens employèrent leur journée à préparer leur expédition. Pingouin, continuant son rôle de femme de ménage, fabriqua fort adroitement, avec leurs larges ceintures rouges en laine, deux sacs destinés à renfermer les ustensiles de cuisine et les provisions qu'on recueillerait plus tard. Les coutures faites avec de la ficelle manquaient peut-être d'élégance, mais non de solidité.

Pendant ce temps, Daniel s'occupait de garnir le garde-manger. Armé de sa fronde, il guettait sous les grands arbres le passage des oiseaux. Ses pierres dans leur trajectoire irrégulière restaient toujours loin du but, et il commençait à se décourager, lorsqu'il eut l'idée de remplacer les cailloux inégaux par des balles de glaise que, sur le conseil du Canadien, il fit durcir au feu. Il eut ainsi des projectiles ronds et durs qui sifflaient dans l'air comme des balles. Aussi, dès le premier essai, eut-il la satisfaction de voir tomber à ses pieds un magnifique oiseau, dans lequel il eut quelque peine à reconnaître un pigeon, tant son plumage d'un bleu verdâtre et ses dimensions le différenciaient de ses congénères européens; c'était en effet un beau spécimen du pigeon des Moluques, oiseau superbe et gibier exquis.


Le défilé s'épanouissait subitement. (P. 375, col. 1.)

Un autre projectile donna un gros perroquet à manteau gris au jeune chasseur, qui, satisfait de son butin, regagna le campement.

Le Canadien, assis près du feu, continuait ses travaux de couture. Près de lui, une marmite pleine d'eau bouillait à gros bouillons.

« Je t'apporte de quoi garnir la marmite, lui cria Daniel en lui montrant ses beaux oiseaux; mais que fais-tu donc cuire en ce moment?

— Je fais bouillir de l'eau de mer, dit simplement Pingouin.

— Dans quel but?

— As-tu trouvé bonne la soupe de ce matin?

— Oui, dit Daniel, excellente.

— Eh bien, c'est que j'avais eu soin de mettre un peu d'eau de mer dans mon bouillon, très peu cependant, car c'est une chose dont il ne faut [pas abuser. Mais demain, si nous remontons la vallée, nous n'aurons plus cette ressource. Comment salerons-nous notre soupe, alors?

— C'est vrai, je n'y pensais pas.

— L'eau que je fais bouillir nous donnera une bonne provision de sel, et nous pourrons non seulement assaisonner notre potage, mais saler notre rôti. »

En effet, le liquide en s'évaporant déposait sur les parois de la marmite une couche de cristaux grisâtres. Pingouin, qui surveillait l'opération, ajoutait de temps en temps de l'eau de mer, dont le dépôt allait augmenter la couche cristalline. Le soir venu, les jeunes gens avaient ainsi recueilli plusieurs livres d'un excellent sel, sec et brillant, qui fut immédiatement emmagasiné dans une coquette boîte taillée par l'ingénieux Canadien dans une écorce d'eucalyptus.

Avec quelle satisfaction les deux naufragés s'étendirent ce soir-là sur leur couche de fougères! Les résultats obtenus dans cette seule journée leur ouvraient un avenir plein de promesses. Grâce à leur union, à leur industrie, ils sentaient désormais qu'ils pourraient être vraiment heureux, même si le sort les condamnait à un long exil sur cette terre déserte.



XVIII

La vallée du Glenelg.

Le lendemain matin, chargés de leur léger bagage, les deux voyageurs se mirent en route.

La vallée allait en se resserrant vers l'est, parcourue par les capricieux méandres de la rivière, qui bondissait joyeusement parmi les roches blanches, sous un dôme épais de verdure.

C'était un paysage vraiment enchanteur; de magnifiques bouquets de fougères arborescentes aux troncs moussus étalaient leurs splendides panaches au pied d'eucalyptus géants dont la cime argentée semblait se perdre dans l'azur d'un ciel sans nuage, et à travers ce verdoyant rideau le flanc des collines apparaissait couvert de touffes d'acacias, de casuarinas et de cent espèces florifères. Qui eût pu supposer que ce magnifique décor cachait le brûlant désert, où les naufragés avaient cru périr de faim et de lassitude. Nulle partie du globe ne présente de semblables contrastes avec plus d'intensité que l'Australie. Partout le désert morne, vaste, épouvantable, y fait place tout à coup à de riantes oasis, à de frais vallons, dont le magique aspect n'est dû qu'à une source, à une rivière fertilisant le sol vierge.

Les deux amis cheminaient lentement à travers cet Éden. Rien ne les pressait en effet; que leur importait le temps! Tout en marchant, ils admiraient les innombrables oiseaux s'ébattant dans le feuillage.

Aucun pays du monde ne peut rivaliser pour la beauté de ses oiseaux avec ces régions australes. Là est la patrie de l'oiseau de paradis, le « diamant de l'espèce animale »; là, au milieu d'une incomparable collection de cacatoès, de perroquets, de perruches, volent le régent au collier d'or, au manteau de velours; l'oiseau lyre avec son élégante queue bifurquée, le merle à reflets métalliques, et cent variétés de tourterelles, de loriots, de pigeons aux robes étincelantes.

Daniel de temps à autre abattait avec sa fronde un des brillants hôtes du bois; Pingouin cherchait des fruits, quelques baies acides, ou taillait, tout en marchant, une cuiller dans une brindille de gommier. Puis l'étape fournie, les deux amis s'arrêtaient au pied d'un arbre. Bientôt le feu flambait, l'eau de la rivière remplissait la marmite, et le repas se préparait au milieu de joyeux devis.

Joyeux, certes! car c'était une vie calme, heureuse, qui faisait oublier aux exilés toutes les amertumes du passé. N'étaient-ils pas à cet âge charmant où tout ce qui est nouveau distrait et endort la douleur, où l'esprit, dans sa juvénile fraicheur, remplace les larmes à peine séchées par le rire franc, où le courage ne redoute encore rien et va droit aux obstacles qui ne le rebuteront que plus tard, après les longues années de luttes et d'insuccès.

Les jours se passaient ainsi, et les jeunes gens semblaient arriver au terme de leur voyage. La vallée devenait de plus en plus étroite, les collines se rapprochant encaissaient plus profondément la rivière, dont le débit ne semblait cependant pas moins abondant.

Ce dernier fait n'avait pas échappé à l'œil observateur de Pingouin. Il ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise, lorsque, arrivé à l'extrémité de la vallée il, vit la rivière toujours rapide s'échapper en bouillonnantes cascatelles d'une étroite gorge de la montagne.

« J'aurais pensé, dit-il, que nous arrivions aux sources mêmes de la rivière. La vallée se termine évidemment ici, et cependant le torrent qui tombe du sommet de cette muraille de rochers roule presque autant d'eau qu'à son embouchure dans la mer. Il doit donc venir de loin, sans doute du plateau.

— Peut-être, fit observer Daniel, mais regarde comme les montagnes qui dominent sont arides et sauvages; je n'y vois aucun arbre. Nous aurions tort de nous y engager; nous ne trouverons au delà qu'un désert de pierres comme celui que nous traversâmes le premier jour.

— Je ne le crois pas, répondit le Canadien; un pays qui envoie autant d'eau à la mer ne peut être stérile. Il doit avoir des sources et par conséquent, avec un climat pareil, des arbres et de la verdure. Avançons toujours; nous n'irons pas assez loin pour ne pouvoir revenir dans notre charmante vallée. »

Le défilé dans lequel serpentait la rivière avant de tomber en cascade dans la vallée, n'avait certes rien d'engageant. Ce n'étaient que rochers gris, glissants, entre lesquels poussaient de hautes broussailles épineuses. A l'époque des crues, le torrent devait le remplir et en faire un gouffre terrible. Les rives elles-mêmes étaient encombrées de hauts roseaux flexibles cachant parfois la nappe liquide.

Le soleil faisait de ce couloir une fournaise; aussi les voyageurs accélérèrent le pas pour en sortir le plus rapidement possible. Après deux heures de marche rien ne semblait leur présager l'approche du pays couvert; le découragement allait sans doute les prendre, quand, tout à coup, Daniel se mit à crier:

« Une autruche!

— Une autruche! » cria à son tour Pingouin.

Et les deux jeunes gens se lancèrent en courant à la poursuite d'un superbe émeu qui fuyait devant eux à grandes enjambées. Deux ou trois fois Daniel l'ajusta avec sa fronde; mais ses projectiles se perdirent ou n'eurent aucun effet sur un si pesant animal. Enfin la bête gagna de l'avance et disparut bientôt à un détour du ravin.

Les deux mousses, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, se laissèrent tomber, essoufflés, sur le roc. La présence de ce grand oiseau les avait profondément surpris. Aucun d'eux n'avait assez de connaissances zoologiques pour reconnaître l'émeu d'Australie, qui, plus petit que l'autruche africaine, s'en distingue par son plumage uniformément gris et dépourvu de grands panaches à la queue et aux ailes.

« Une autruche! dit enfin Pingouin d'un ton rêveur. Dans quel pays sommes-nous donc?

— C'est ce que je me disais aussi, répondit Daniel. Je croyais qu'on ne trouvait des autruches qu'en Afrique.

— Il est cependant impossible que nous soyons en Afrique.

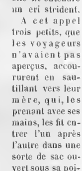
— Où sommes-nous alors?

— Ce qu'il y a de certain, reprit Pingouin, c'est que cet oiseau est très recherché pour son plumage, et de plus qu'il est fort rare. Si donc notre île possède des autruches, il doit y venir quelquefois des

hommes pour les chasser. Suivons donc le chemin que nous indique l'autruche ; en nous tenant dans le voisinage de ces animaux, nous aurons quelque chance d'être délivrés un jour ou l'autre. En tout cas, hâtons-nous de sortir de cette fournaise où je cuis comme un homard. »

En quelques pas, ils eurent atteint le rocher derrière lequel avait disparu l'émeu. Ils ne purent retenir un cri d'admiration devant le spectacle qui s'étalait à leurs yeux.

Le défilé, s'épanouissant subitement, faisait place à un vaste cirque entouré de collines couvertes de maigres broussailles. Mais tout le fond, l'arène du cirque, était tapissé d'une prairie d'un vert d'émeraude au milieu de laquelle la rivière, se déroulant en capricieux meandres, serpentait à pleins bords. Des arbres superbes, isolés ou pittoresquement groupés, jetaient çà et là leur ombrage sur la pelouse verdoyante et lui donnaient l'aspect d'un immense parc. S'ajoutant à cet ensemble, de nombreux quadrupèdes que nos voyageurs prirent d'abord pour des daims, broutaient paisiblement le gazon au milieu de troupes d'émeus.




C'était un étrange animal. (P. 375, col. 2.)

« Si je voyais par-ci par-là des barrières, dit Pingouin, je jurerais que nous sommes près de Montréal, en Canada, dans un des beaux parcs qui avoisinent la ville. N'avais-je pas raison de te dire que cette eau devait nous conduire dans un beau pays? Cela vaut mieux que notre vallée, et si nous avions seulement un fusil, les troupeaux de daims qui sont là nous garantiraient notre subsistance pour le restant de nos jours.

— Crois-tu que ce soient des daims? demanda Daniel. Ils me semblent bien petits.

— Peut-être est-ce une espèce particulière à ces pays, dit le Canadien. Approchons doucement, nous verrons bien ce qu'il en est. »

Sortant du défilé, les jeunes gens se glissèrent avec précaution jusqu'à un groupe d'arbres pres duquel broutaient quelques-uns des quadrupèdes. L'un d'eux plus rapproché n'était qu'à quelques pas de l'arbre derrière lequel les deux mousses se dissimulaient, et ceux-ci purent l'examiner tout à leur aise.

Pingouin ne put s'empêcher au premier regard de murmurer :

» Quelle drôle de bête ! »

C'était là en effet un étrange animal. Par sa dimension il dépassait un daim ; sa posture l'eût fait prendre pour un lièvre gigantesque. Ses longues pattes de derrière repliées sous lui, il s'appuyait en broutant sur des bras courts, grêles, munis de sortes de mains avec lesquels il portait de temps à autre sa nourriture à sa bouche comme un écureuil.

Daniel ayant fait un mouvement involontaire, la bête parut inquiète. Elle se redressa subitement sur son train de derrière, soutenant l'équilibre de son corps au moyen de sa queue, ce qui lui donnait l'air d'être assise sur un trépied. Puis elle fit entendre un cri strident.

A cet appel trois petits, que les voyageurs n'avaient pas aperçus, accoururent en sautillant vers leur mère, qui, les prenant avec ses mains, les fit entrer l'un après l'autre dans une sorte de sac ouvert sous sa poitrine, où bientôt blottis les jeunes animaux ne laissèrent voir que leurs têtes comme rangées aux bords d'un balcon.

Cette fois, c'en était trop pour nos jeunes gens qui ne purent retenir un cri simultané de surprise. Aussitôt la bête effrayée se dressa sur ses jambes et s'enfuit toute droite, en immenses bonds, emportant sa famille avec elle.

Daniel et Pingouin se regardaient stupéfaits. Le sort les avait-il donc jetés dans une des îles mystérieuses des *Mille et une Nuits?* Jamais aucun d'eux n'avait entendu parler de semblables animaux. Et ils se demandaient l'un à l'autre si ce qu'ils avaient vu n'était pas le résultat d'un mirage, d'une hallucination passagère.

Ce n'était cependant qu'un simple kangourou qui leur causait tant d'émotion. Le pauvre Canadien n'avait jamais entendu parler de cet animal ; mais si Daniel, au lieu de faire l'école buissonnière, eût suivi les cours du collège avec plus d'assiduité, il aurait non

seulement reconnu à ses caractères étranges le grand marsupial austral; mais il aurait en même temps appris qu'il était en Australie, puisque le kangourou ne se rencontre que sur cette Reine des îles.

Le premier moment de surprise passé, les deux mousses regrettèrent de n'avoir pu réussir à s'emparer de l'animal mystérieux.

« C'est une bien drôle de bête, répéta Pingouin; mais, comme elle ne se nourrit que d'herbe, sa chair doit être bonne à manger. Quel dommage que nous n'ayons pu l'abattre! elle nous aurait fourni les éléments d'un fameux repas.

— En voyant ce gros lièvre empocher ses enfants et se sauver droit sur ses jambes comme un homme, dit Daniel, j'ai été tellement stupéfait que je n'ai plus pensé à faire usage de ma fronde. Mais la bête n'était pas seule; je vois qu'elle a été rejoindre tranquillement le troupeau qui broute là-bas. Nous allons peut-être pouvoir arriver à portée.

— En effet, ces animaux paraissent peu effrayés de notre présence, reprit le Canadien. Cependant je doute que tu réussisses avec tes balles de glaise à abattre une aussi grosse bête. Je ne vois pas pourquoi nous ne ferions pas comme nos Indiens du Canada; les roseaux ne manquent pas, nous avons de la corde; essayons de confectionner un arc et des flèches. Avec cette arme, il nous sera possible de tuer un de ces gros lièvres.



L'occasion était favorable. (P. 378, col. 1.)

— Quelle excellente idée! s'écria Daniel, mettons-nous tout de suite à l'œuvre. »

Ils eurent bien vite trouvé sur le bord de la rivière un roseau flexible, avec lequel Pingouin façonna rapidement un arc primitif qu'il banda au moyen d'une solide cordelette. Pendant ce temps, le jeune Français coupait des joncs secs et légers destinés à servir de flèches. Divisés en morceaux de deux pieds de long, bien effilés en pointe à une de leurs extrémités, ces joncs formaient des missiles d'une apparence assez menaçante. Pingouin, pour leur donner une trajectoire plus sûre, les empenna avec des barbes de plume de cacatoès, et eut soin de faire durcir la pointe au feu, afin de la rendre dure et pénétrante.

Malgré leur activité, la nuit surprit les ingénieux enfants avant qu'ils eussent terminé toutes ces opérations; mais ils travaillèrent à la lueur de leur feu et ne s'endormirent qu'après avoir complètement façonné deux arcs et une douzaine de flèches.

Les premières lueurs de l'aube les trouvèrent sur pied, brûlant d'essayer les effets de leurs armes.

La plaine était déserte, et nos bouillants chasseurs exprimaient déjà leur désappointement, lorsqu'ils aperçurent les kangourous, qui descendant la colline, se dirigeaient vers la rivière. Bientôt le troupeau sautant, gambadant, fut rangé sur une partie de la rive formant un abreuvoir naturel,



Des fougères arborescentes aux troncs moussus étalaient leurs panaches (P. 374, col. 1.)

L'occasion était favorable; les mousses se glissèrent doucement jusqu'à une dizaine de mètres des kangourous, et, s'étant concertés pour viser ensemble le même animal, ils décochèrent leurs flèches. L'un des traits passa en sifflant au-dessus du troupeau et alla se perdre dans l'eau; mais le second s'enfonça dans le flanc d'un jeune kangourou qui se releva en poussant des cris perçants. Aussitôt le troupeau épouvanté prit la fuite et regagna en quelques bonds le couvert des broussailles.

L'animal blessé avait suivi ses compagnons; mais sa blessure alourdissait sa marche et il fut bientôt rejoint par les chasseurs, lancés à sa poursuite. Daniel lui décochait à bout portant une seconde flèche, et bientôt Pingouin d'un coup de hachette étendait l'animal à ses pieds.

En se voyant maîtres de cette riche proie, les deux mousses furent pris d'un accès de folle joie. Poussant des cris de triomphe, ils exécutèrent autour du kangourou vaincu une danse guerrière digne des sauvages Hurons, compatriotes du bon Pingouin. Puis, après avoir examiné curieusement l'animal qui leur paraissait si étrange, ils le dépouillèrent, et bientôt le feu fut allumé pour griller un quartier de l'excellente venaison.

Le kangourou, ou plutôt le « gros lièvre », comme l'appelaient les mousses, fut déclaré exquis. Aussi, le repas terminé, le Canadien se mit à l'œuvre pour boucaner à la fumée, selon la manière des Peaux-Rouges, le restant de la chair de l'animal, qui sans cette précaution n'eût pas tardé à se décomposer sous l'action du soleil ardent de l'Australie.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



L'IRLANDE ET LES IRLANDAIS [1]

II

La population de l'Irlande est formée des éléments les plus divers. Avant les âges historiques, l'île avait déjà subi trois invasions successives, dont de vieilles légendes nous ont conservé le poétique souvenir. La dernière avait été celle des *Milesiens*, venus, dit-on, d'Espagne. C'était là, probablement, une population celtique comme celle des Highlands d'Écosse. Les Milésiens ne jouirent pas longtemps de la paisible possession de l'Irlande; les Danois et les Norvégiens la leur disputèrent d'abord; vint ensuite le tour des habitants de l'île voisine, Anglais, Écossais et Gallois, qui s'installèrent violemment dans le pays. A l'époque de la Réformation, les envahisseurs se multiplièrent. L'Angleterre ayant embrassé le protestantisme, la reine Élisabeth et ses successeurs sévirent avec la dernière rigueur contre les Irlandais restés catholiques. D'immenses étendues de terrain furent arrachées à leurs légitimes propriétaires et distribuées à des seigneurs anglais. Sous le puritain Cromwell, les catholiques furent relégués dans l'ouest de l'Irlande, dans le comté de Connaught; défense leur était faite, sous peine d'être à la merci du premier venu, de franchir le cours du Shannon.

Ces différentes invasions ont profondément modifié le fond celtique de la race irlandaise. Il est des contrées cependant où celle-ci s'est conservée plus ou moins intacte. En 1871, on comptait encore huit cent mille individus environ dont l'erse, l'ancienne langue du pays, était demeuré l'idiome maternel. Dans certains districts écartés les anciennes mœurs ont subsisté longtemps : ainsi la coutume qu'avaient autrefois les habitants de toutes les régions de lacs de s'établir, pour plus de sûreté, dans des maisons bâties sur pilotis dans des lacs mêmes. Ces habitations lacustres, dont on a retrouvé de très anciens restes en Suisse, se sont conservées en Irlande, où elles ont pris le nom de *crannoges*, jusqu'au commencement du dix-septième siècle.

Le paganisme même n'a été complètement déraciné du sol de l'Irlande qu'à une époque très récente. Ainsi, à la fin du siècle dernier, le soleil était encore adoré dans une partie du comté de Clare. Chose plus étrange encore, jusqu'en 1872, et plus tard peut-être, les îles d'Inishkea, sur la côte du comté de Mayo, possédaient une idole que les habitants promenaient en grande pompe le long du rivage pour se préserver de la tempête.

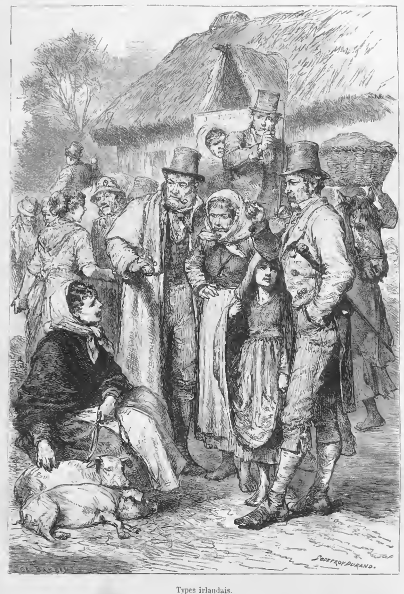
Mais bien rares sont ces contrées que leur éloignement, leur difficile accès, ont tenues à l'écart des mouvements de l'histoire d'Irlande. Les Anglais ont étendu leur domination sur l'île presque tout entière. Partout la terre a cessé d'appartenir à la commune ou *sept*, et les paysans irlandais ont été réduits au rôle de simples fermiers. Encore n'en avaient-ils pas toujours tous les droits; jusqu'à une date très rapprochée, c'était dans l'Ulster seulement que le fermier pouvait demander au propriétaire une compensation pour les améliorations qu'il avait faites au sol.

Dépossédés de la terre, avec leur paresse et leur insouciance naturelle, les Irlandais ont perdu leur activité et leur courage. De mauvais procédés de culture, provenant en grande partie d'une division du sol poussée à l'infini, ont ajouté encore au mal. La misère et la famine ont suivi. Rien de navrant comme la misère de certaines contrées de l'Irlande.

1. Suite — Voyez page 359.

Dans les huttes mal bâties, tout enfumées, qui s'élèvent au milieu des tourbières, habitent pêle-mêle hommes et animaux, mourant de faim les uns comme les autres.

La famine, en permanence dans certains districts, se généralise parfois, et envahit soudain toute l'Irlande. Nous avons vu plus haut que la culture des pommes de terre s'était répandue dans le pays, il y a deux siècles.



Types irlandais.

L'introduction de cette culture fut sans doute un

grand bienfait; mais elle avait aussi ses dangers. Avec les récoltes abondantes qu'elle fournit, elle n'a fait que développer l'imprévoyance naturelle des Irlandais. La récolte vient-elle à manquer, aussitôt la famine surgit dans toute son horreur. Longtemps encore on gardera le souvenir de l'épouvantable famine de 1847, la *noire année*, comme elle s'appelle dans la mémoire du peuple. Les hommes y périrent par centaines de milliers. De 1841 à 1861 la population irlandaise avait diminué de 2 400 000 habitants, enlevés par la mort ou l'émigration. « En 1847, les malheureux cherchaient à tromper leur faim en mangeant des bêtes immondes, des viandes décomposées, de l'herbe même. Les uns se laissaient mourir dans les cabanes; les autres, vaguant au hasard, tombaient au bord des chemins pour ne plus se relever; jusque dans les villes, on voyait des faméliques s'affaisser soudain; mais les passants, habitués à cette vue, ne songeaient plus à relever les mourants. On attendait que la police vînt débarrasser la voie; en maints endroits, on ne se donnait plus la peine d'enterrer les morts, on se contentait de démolir les cabanes au-dessus des malheureux : les ruines de la masure servaient de tertre funéraire. »

C'est à cette grande catastrophe qu'il faut faire remonter les progrès de l'émigration; auparavant, les protestants seuls avaient quitté le pays; après la famine, le mouvement gagna la population tout entière.

Les Irlandais traversaient l'Atlantique en masse pour aller demander à l'Amérique les moyens d'existence que leur pays leur refusait. Mais la guerre et la maladie s'embarquaient avec eux, prélevant leur dîme sur ces troupeaux d'émigrants. Aujourd'hui on compte aux États-Unis près de deux millions d'Irlandais; il n'est pas de grande ville du pays où ils n'aient leur quartier spécial; ils ont leurs cercles, leurs journaux; ils forment presque un parti politique avec lequel on doit compter dans la république américaine. Les Irlandais des États-Unis sont restés, d'ailleurs, en rapport avec leurs compatriotes d'outre-mer; l'esprit de solidarité est un des caractères de leur race, comme en témoignent les secours considérables en argent qu'ils ont envoyés, de tout temps, d'Amérique en Irlande.

A suivre. HENRI JACOTTET.

LA ROCHE NOIRE

A l'endroit le plus élevé du hameau de Saint-Martin, qui forme le fond du Val de Villé, demeurait un paysan nommé Gaspard. Il avait hérité de son père une petite maison, entourée d'un champ qu'il cultivait de ses propres mains, et quelques vaches qu'il menait paître à l'entrée de la forêt. Comme il était intelligent et courageux, un fermier du Val de Munster n'avait pas dédaigné de lui donner sa fille en mariage; et la petite dot que Marianne avait apportée, augmentait le bien-être de la maison. Six enfants grandissaient autour d'eux, et pendant longtemps rien ne troubla leur bonheur.

Malheureusement la fortune du paysan est sujette à toutes les intempéries du ciel. Il suffit d'une année mauvaise pour anéantir le fruit d'un long travail. Une épidémie vint fondre sur le canton de Villé. Gaspard et Marianne virent mourir leurs vaches l'une après l'autre; et, au moment où la gêne se faisait déjà sentir dans le ménage, une grêle détruisit complètement la récolte. Ils ne se laissèrent pas abattre par le malheur. Gaspard se joignit à quelques ouvriers qui descendaient chaque matin dans la plaine pour travailler chez les fermiers riches; mais le faible salaire qu'il rapportait était à peine suffisant pour l'entretien de la famille. L'hiver lui enleva même cette dernière ressource, et le père vit enfin arriver le moment où il n'aurait plus de pain à donner à ses enfants.

Gaspard prit alors une résolution suprême. Déjà les neiges commençaient à fondre, et les chemins devenaient praticables, lorsqu'il dit à sa femme :

« Tu as deux frères à Munster; leur récolte n'a pas souffert de la grêle; je veux aller les trouver : peut-être Dieu touchera-t-il leurs cœurs, et leur inspirera-t-il quelque pitié pour notre misère.

— Que ton vœu soit entendu ! » répondit Marianne avec un profond soupir; car elle connaissait la dureté de ses frères, et elle n'avait pas grand espoir au fond du cœur.

Gaspard se mit en route. Il franchit rapidement la montagne qui sépare les deux vallées; mais plus il approchait du but de son voyage, plus la démarche qu'il allait tenter lui semblait pénible. « Après tout, se dit-il, je leur demanderai seulement de me prêter un peu d'argent, que je leur rendrai dans des temps meilleurs. » Il trouva les deux frères réunis; mais il eut à peine paru devant eux, que toute sa présence d'esprit l'abandonna; et au lieu de ce qu'il voulait leur dire, il ne put que balbutier quelques mots pour peindre sa situation. Il n'avait pas fini de parler que l'un d'eux sortit, et l'autre lui répondit sèchement qu'il fallait prévoir les mauvais jours, et que l'économe ne pouvait pas payer pour le prodigue.

Gaspard se retira désespéré. Il regagna lentement la montagne. Mais lorsqu'il fut sur le point de redescendre vers sa maison, il se représenta le chagrin de sa femme en le voyant revenir les mains vides. Alors, sans trop se rendre compte de ce qu'il faisait, mais avec l'idée instinctive de retarder autant que possible le moment du revoir, il s'engagea dans un chemin de traverse, qui le conduisit au plus épais de la forêt. Il marcha ainsi jusqu'au soir. Déjà les chants des bûcherons qui regagnaient leur demeure avaient cessé, et l'on n'entendait plus que le bruit souterrain des

sources qui creusent la montagne. Gaspard se sentit tout à coup arrêté par des broussailles qui interceptaient le chemin. Il regarda autour de lui, mais il ne reconnut aucun des sentiers qu'il avait l'habitude de parcourir. Devant lui se dressait un énorme rocher, sous lequel s'ouvrait un passage étroit qui paraissait conduire à une retraite mystérieuse.

Gaspard voulut revenir sur ses pas ; mais le chemin était fermé de tous côtés par des buissons inextricables. Alors il se rappela ce qu'il avait entendu dire, dans les veillées, de Kobolt, le Génie de la montagne, que des bûcherons prétendaient avoir vu, bien qu'il demeurât dans des lieux inaccessibles. En



Gaspard signa. (P. 382, col. 1.)

d'autres temps l'idée seule d'une pareille rencontre lui eût inspiré une profonde terreur ; mais sa douleur était si grande, qu'elle ne laissait aucune place à la crainte.

« Ne suis-je pas abandonné de tous ? » dit-il enfin ; et élevant la voix, il cria : « Kobolt, Kobolt, viens à mon secours !

— Me voici, répondit une voix terrible, que demandes-tu ? »

Mais le paysan resta muet ; il n'osa même pas lever les yeux sur l'effrayante apparition.

« Ne m'as-tu pas appelé ? reprit la même voix. Parle, que me veux-tu ? »

Gaspard s'enhardit enfin à jeter un regard sur l'étrange personnage qui était devant lui : c'était bien Kobolt, tel qu'on le lui avait dépeint. Il avait deux fois la taille d'un homme, et il était vêtu comme les bûcherons de la montagne. Il portait un énorme tablier de cuir, qui lui descendait jusqu'aux genoux, et une hache était passée dans sa ceinture. Sa barbe était blanche comme celle d'un vieillard ; mais tout annonçait en lui la vigueur de la jeunesse. Ses yeux brillaient comme deux éclairs. Son bras brandissait avec légèreté un énorme bâton, qui avait plutôt l'air d'une massue.

Le géant interpella Gaspard pour la troisième fois et d'une voix encore plus irritée. Le paysan répondit enfin par quelques mots entrecoupés, parlant de ses récoltes détruites, de ses enfants qui allaient mourir de faim, du mauvais accueil que lui avaient fait ses beaux-frères.

« Que te faut-il ? dit Kobolt, et que veux-tu que je fasse pour toi ?

— Si vous vouliez me prêter cent pièces d'argent, dit Gaspard, je serais sauvé de la ruine, et dans trois ans je vous rendrais fidèlement la somme avec les intérêts.

— Prêter ! cria le géant, suis-je un usurier ? Va faire une pareille demande aux hommes tes frères ; mais si tu tiens à la vie, ne trouble plus mon repos, ou je t'écraserai avec ce bâton. »

Déjà Kobolt avait levé sa massue. Mais Gaspard ne fit pas un mouvement pour éviter le coup.

« Frappe, dit-il, j'aime mieux mourir que de voir souffrir ma femme et mes enfants. »

Kobolt, malgré son air farouche, avait le cœur bon. Aussi, jugeant au désespoir du paysan que sa misère était réelle, il radoucit la voix.

« Suis-moi, » dit-il.

Ils entrèrent dans une étroite vallée, et marchèrent longtemps dans un chemin creux bordé de rochers ; puis ils descendirent un sentier à pic, qui les conduisit à une allée souterraine. La nuit était profonde ; de petites flammes bleues, qui sortaient du sol, éclairaient faiblement le chemin. Gaspard, quoique tout

ce qui l'entourait fût de nature à l'effrayer, ne trahissait aucun trouble : les dernières paroles de Koholt l'avaient complètement rassuré.

Ils se trouvèrent enfin sous une voûte éclairée par la flamme d'un immense foyer, au-dessus duquel était suspendue une chaudière. Une ouverture pratiquée au fond de la caverne semblait pénétrer encore plus profondément dans la terre; c'est par là qu'on voyait entrer et sortir les nains serviteurs de Kobolt. Les uns alimentaient la flamme du foyer, les autres venaient jeter dans la chaudière les métaux bruts qu'ils avaient extraits du sol; d'autres encore prenaient avec des pelles l'argent fondu et en formaient de belles pièces blanches.

Kobolt ouvrit un grand coffre de fer, où Gaspard crut voir briller tous les trésors du monde.

« Compte cent pièces, » dit le géant.

Et, laissant Gaspard seul, il alla donner des ordres à ses serviteurs.

Le paysan prit les pièces une à une; il les compta et les recompta, pour être sûr de ne pas tromper la confiance de son protecteur; et, s'approchant de Kobolt, il lui présenta la somme, en disant :

« Regardez, seigneur, si j'ai bien compté.

— J'en suis sûr, dit Kobolt. Si tu avais pris une pièce de plus ou de moins, l'argent se serait aussitôt fondu entre tes mains. Maintenant signe ce papier, par lequel tu t'engages à venir au bout de trois ans, avec ta femme et tes enfants, à la place où je te suis apparu, me témoigner ta reconnaissance et me restituer le capital avec les intérêts : d'ici là tu ne me reverras plus. »

Gaspard signa; un nain le reconduisit jusqu'au débouché de la vallée. Au moment de le quitter, le nain lui adressa ces paroles :

« Termine heureusement ta route, souviens-toi des recommandations de mon maître, et cette nuit te portera bonheur pour toute ta vie. »

Le nain disparut derrière un rocher. Le jour commençait à poindre, et Gaspard reconnut l'endroit où il s'était arrêté la veille, accablé de lassitude et de chagrin. Maintenant la confiance et l'espoir étaient rentrés dans son cœur; il faisait mille projets pour l'avenir, et il songeait avec joie au bien-être que l'argent de Kobolt allait ramener dans sa maison.

Pendant que Gaspard redescendait la montagne, Marianne attendait avec anxiété son retour. Elle ne pouvait s'expliquer pourquoi il n'était pas revenu la vieille. Lui était-il arrivé un accident dans la forêt? Ses frères l'avaient-ils retenu par amitié? Elle aurait bien voulu s'arrêter à cette dernière pensée; mais comment croire que les sentiments de ses frères fussent changés en un jour? Aussi les craintes de la pauvre femme redoublaient d'instant en instant, et son cœur battit bien fort lorsqu'elle reconnut le pas de son mari qui traversait la cour. Elle ouvrit la porte, Gaspard entra précipitamment, et elle fut muette de surprise en voyant l'argent rouler sur la table.

« Tu vois, dit Gaspard, comme tes frères m'ont reçu : ils m'ont donné tout ce que je leur ai demandé, et ont même voulu me garder pour la nuit. »

Son aventure lui semblait encore tellement étrange, qu'il n'osa dire à sa femme d'où lui venait l'argent, et qu'il aima mieux la laisser croire à la générosité de ses frères.

Alors une vie nouvelle commença dans la maison. Les étables se remplirent, et l'on entendit comme autrefois le joyeux tintement des clochettes quand les vaches revenaient du pâturage. Gaspard ensemença ses champs, et il vit bien que l'argent de Kobolt était béni, car tout lui réussissait. On ne trouvait pas à dix lieues à la ronde de champs aussi bien cultivés que les siens : aussi sa récolte était toujours plus abondante que celle de ses voisins. L'aisance et la prospérité régnaient dans la ferme, et Gaspard eut bientôt amassé les cent écus qu'il avait empruntés.

Trois années se passèrent ainsi, et l'époque de l'échéance arriva. Marianne avait attendu cette date avec impatience; car elle se réjouissait de revoir ses frères, et surtout de pouvoir s'acquitter envers eux. Elle avait dit la veille à ses enfants : « Demain vous mettrez vos plus beaux habits, car nous irons voir vos oncles à Munster; ils nous ont fait beaucoup de bien, et il est juste que nous allions les remercier. »

De grand matin, Jean, l'aîné des garçons, attela la voiture, et toute la petite caravane se mit en route. Ils avaient déjà fait une bonne partie du chemin, lorsqu'ils arrivèrent à un grand carrefour, où se croisaient plusieurs sentiers qui aboutissaient aux régions les plus élevées de la forêt. Gaspard fit descendre tout le monde :

« Nous allons quitter la grande route, dit-il aux enfants; je connais un chemin beaucoup plus beau, bordé de fleurs et de fraisiers, par lequel je vais vous conduire. »

Et, hâtant le pas, il se mit à marcher en avant s'enfonçant de plus en plus dans la forêt. Parfois il regardait autour de lui d'un air préoccupé. Sa femme, frappée de son silence, lui demanda enfin :

« Où sommes-nous? N'avons-nous pas perdu le bon chemin? »

Les enfants, que l'inquiétude commençait à gagner, se pressaient autour de leurs parents. Gaspard vit qu'il ne pouvait garder plus longtemps son secret. Il confia, non sans trouble, à sa femme et à ses enfants le véritable objet de leur voyage; il leur déclara que ce n'étaient point les deux fermiers de Munster, mais Kobolt qui les avait tirés de la misère, et qu'obéissant à la promesse qu'il lui avait faite, il les avait conduits dans la forêt pour s'acquitter envers lui.

En entendant ces paroles, les enfants se mirent à trembler de tous leurs membres, et la mère ellemême fut effrayée à l'idée de se rencontrer face à face avec le terrible génie. Gaspard essaya de les rassurer en leur montrant combien Kobolt avait été bon et généreux envers lui. « D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai promis, et je dois tenir parole. »

Il crut se rappeler qu'un sentier étroit et à peine

frayé l'avait conduit autrefois dans un lieu touffu, où il s'était trouvé subitement devant la Roche Noire. Il voulut reprendre la même direction; mais soit que ses souvenirs se fussent effacés, soit que le trouble l'eût détourné de son chemin, il se vit tout à coup au milieu d'une éclaircie qu'un cercle de buissons épais fermait de toutes parts. Gaspard en fit le tour; mais aucun chemin nouveau n'aboutissait à cet endroit; il semblait que le pas des hommes ne se fût jamais porté au delà.

Gaspard ne savait plus quel parti prendre; déjà sa femme le sollicitait de revenir; mais il déclara qu'il passerait la nuit dans la forêt, plutôt que de manquer au rendez-vous que le génie lui avait donné. L'idée lui vint d'appeler Kobolt par son nom.

« Kobolt! Kobolt! cria-t-il d'une voix forte, ce sont tes débiteurs reconnaissants qui te cherchent. »

Il éleva la bourse en l'air, en faisant sonner l'argent qu'elle contenait; mais rien ne répondit à son appel. « Il ne me reste plus qu'un dernier moyen, pensa-t-il; je vais poser l'argent sur ce rocher: Kobolt, qui visite toute la montagne, saura bien le trouver, et il verra que j'ai été fidèle à mon engagement: le compte y est, il n'y manque pas une pièce. »

Il allait mettre son projet à exécution, lorsqu'un violent tourbillon de vent s'éleva et secoua fortement les branches des arbres. Les enfants remarquèrent, parmi les feuilles sèches qui roulaient sur le sol, un papier blanc, qu'ils portèrent à leur père. Gaspard reconnut le billet qu'il avait autrefois signé au génie de la montagne; et quel fut son étonnement, lorsqu'il lut ces mots, à côté de sa propre signature: « Pour acquit, Kobolt! »

« Ainsi Kobolt a voulu pousser sa libéralité jusqu'au bout, dit Marianne. Il saura du moins que nous n'avons pas été ingrats envers lui. Mais que personne ne s'avise plus à l'avenir de dire du mal de lui en ma présence!... car sans lui nous aurions tous péri dans la misère. »

Ils reprirent le chemin de la maison; mais lorsqu'ils eurent rejoint la voiture, Marianne proposa de continuer le voyage jusqu'à Munster, afin que ses frères fussent témoins de sa nouvelle richesse.

A peine entrés dans la ville, ils apprirent que l'un d'eux était mort, après avoir perdu la plus grande partie de son bien; l'autre venait de voir sa ferme dévorée par un incendie, et comme sa dureté avait éloigné de lui tous ses amis, personne ne venait à son secours.

« Oublions les torts qu'il a eus envers nous, dit Gaspard à sa femme, et portons-lui ces cent écus qui ne nous appartiennent pas. Ainsi l'argent de Kobolt sera béni deux fois. »

La généreuse pensée de Gaspard ne profita pas au frère de Marianne. Celui-ci essaya en vain de relever sa ferme; ses affaires ne prospérèrent plus; en peu de temps il fut réduit à la mendicité: car les dons de Kobolt ne fructifient pas entre les mains des méchants. Quant à Gaspard, il continua de mener une vie paisible et laborieuse; le pauvre ne frappa jamais vainement à sa porte; ses enfants suivirent son exemple et ses descendants vivent encore dans le Val de Saint-Martin.

Mme A. Bossert.

LE NOUVEAU SOLEIL

Le nouveau soleil, c'est la lumière électrique qui tend de plus en plus à égaler son resplendissant rival. Comme lui, elle dissipe les ténèbres et éclipse l'éclat de la lune; elle le remplace dans l'art de la photographie. Mais là ne s'arrête pas son pouvoir merveilleux. Il a été fait, le mois dernier, devant la Société Royale de Londres ou Académie des sciences anglaise, des expériences curieuses relatives à l'influence de la lumière électrique sur la végétation. Ces expériences ont été faites par M. Siemens, qui les a accompagnées d'explications et de commentaires. On parle de cette nouvelle application de l'électricité comme d'une chose des plus étonnantes d'un temps où la science accomplit chaque jour des prodiges. Cependant l'inventeur ne s'est pas expliqué sur le résultat final, ou mieux les résultats que pourrait avoir sa découverte. En tous cas, il a présenté aux assistants un pot de fleurs en boutons. Ces fleurs étaient des tulipes; il a exposé l'objet à la pleine lumière d'une lampe électrique, et au bout de quarante minutes les boutons étaient en complète floraison. Les fleurs écloses de cette manière seront-elles aussi fraîches et conserveront-elles leur fraîcheur aussi longtemps que les autres venues naturellement à maturité? C'est ce qui n'a pas été vérifié.

Le docteur Siemens a fait d'autres expériences sur des graines ou des plantes qui poussent assez vite, telles que la moutarde, les navets, les choux-raves ou choux-navets, les fèves, les concombres et les melons. L'opérateur a divisé ses pots en quatre groupes: dans l'un, les plantes sont toujours dans l'obscurité; dans le second, elles sont exposées à la lumière électrique exclusivement; dans le troisième, exclusivement à la lumière du jour; et dans le quatrième, alternativement à l'une et à l'autre lumière. L'emploi de la lumière électrique durait tous les jours six heures, d cinq à onze; pendant le reste de la nuit, les plante étaient dans l'obscurité.

Le résultat a été que les plantes restées à l'ombre ont bientôt dépéri; celles qui ont été exposées à la lumière électrique et celles qui l'ont été à la lumière du jour ont poussé dans la même mesure; enfin, celles qui ont été soumises alternativement aux deux lumières, ont mieux prospéré que les autres.

L'opérateur a produit devant l'assemblée les plantes obtenues par ces différents modes.

A TRAVERS LA FRANCE

DINAN

Dinan, une des villes les plus originales et les plus pittoresques de la Bretagne, s'élève, au nord-est du département des Côtes-du-Nord, dont elle est une sous-préfecture, à l'extrémité d'un plateau qui tombe en escarpement sur la rive gauche de la Rance, petit fleuve du bassin français de la Manche en partie accessible aux petits navires. Du côté de l'est, on arrive à Dinan par un gigantesque viaduc, aux arcades de granit, qui franchit la rivière à une hauteur de 42 mètres.



Dinan.

La préparation des cuirs et la fabrication des toiles à voiles sont les principales industries de cette ville active et commerçante, qui renferme plus de huit mille habitants.

Déjà fortifiée par la nature, la position de Dinan attira l'attention des premiers seigneurs féodaux, et, dès le neuvième ou le dixième siècle, un donjon y était dressé. Ce château fut l'origine de la ville, bientôt assez considérable pour s'entourer elle-même de remparts, qui en firent une des places de guerre les plus importantes de la Bretagne. Les souverains de ce duché, devenus en 1265 possesseurs de Dinan, la considérèrent comme la clef de leurs États, et mirent tous leurs soins à la bien défendre. Les murs d'enceinte et le château, reconstruits par eux, existent encore, et sont étudiés comme un des modèles les plus remarquables de l'art militaire au quatorzième et au quinzième siècle. Duguesclin, né dans les environs, et dont le cœur fut déposé dans une des principales églises de la ville, accomplit à Dinan un de ses exploits les plus célèbres. Assiégé dans cette place par les Anglais, il provoqua en combat singulier leur chef, Thomas de Cantorbéry, le terrassa et força les ennemis à s'éloigner. Le dernier siège de Dinan eut lieu en 1598, au nom d'Henri IV, qui n'avait encore pu soumettre la Bretagne, gouvernée pour la Ligue par le duc de Mercœur. La ville fut enlevée de vive force, et le roi fut si content d'apprendre cette nouvelle, qu'il anoblit celui qui la lui annonça.

Dinan a élevé, sur sa plus belle place publique, une statue à Duguesclin, son libérateur en 1359. Le héros vit le jour dans le château de la Motte-Broons, à 26 kilomètres au sud-ouest de Dinan. Les belles ruines de ce château, qui fut démantelé en 1656, ont complètement disparu de nos jours, et un monument commémoratif en marque seul l'emplacement.

Les environs de Dinan sont riches en sites pittoresques, en monuments, en souvenirs de tous les âges. Au fond de la vallée de la Rance, au pied d'une belle ruine féodale du douzième siècle, s'élèvent des ruines plus remarquables encore, celles du monastère de Léhon, dont l'église et le réfectoire sont d'une charmante architecture gothique. A 11 kilomètres nord-ouest de Dinan, sur le plateau, Corseul garde le nom et quelques restes informes de l'antique cité des Curiosolites, la première capitale du pays.

Anthyme Saint-Paul.



L'homme noir se prosterna. (P 386, col. 1)

LES DEUX MOUSSES [1]

XIX

Monsieur Vendredi.

Les deux mousses continuaient à petites journées l'exploration de la charmante vallée du Glenelg Ils avaient décidé de pousser jusqu'aux sources de la rivière, et, après avoir reconnu toute l'étendue de leur domaine, ils reviendraient s'établir dans le voisinage du défilé, où ils se construiraient une demeure à portée de la mer et de la montagne.

Daniel, avec sa mobilité habituelle d'esprit, s'enthousiasmait à la perspective de cette vie de Robinson. Envisageant sans effroi un long séjour dans cette vallée déserte, il parlait déjà de planter un jardin autour de la future demeure et de former un troupeau de kangourous domestiques. Pingouin, plus calme, réservait ses projets ; non pas que cette existence solitaire l'effrayât : ses premières années ne s'étaient-elles pas écoulées au milieu d'affreuses solitudes? mais il voulait avant tout s'assurer que leur abandon était complet et définitif.

Les jeunes gens avançaient donc lentement, passant leur journée à chasser les kangourous et se reposant la nuit sous quelque gros arbre. Leur sécurité était complète, car ils n'avaient jusqu'alors rencontré aucun animal dangereux. Cette partie de l'Australie ne manque pas cependant de fauves ; ses bois sont infestés de chats sauvages et de loups d'une espèce particulière; mais ces animaux, de petite taille du reste, ne s'attaquent jamais à l'homme et ne quittent leurs tanières qu'au plus épais des ténèbres.

Après plusieurs jours de marche, les voyageurs atteignirent un vaste marais encadré de collines, formant le réservoir supérieur du Glenelg. De nombreux oiseaux aquatiques au brillant plumage s'ébattaient sur les rives marécageuses ; mais, à l'approche des jeunes gens, la troupe effrayée s'envola tumultueusement et alla s'abattre hors de la portée des flèches.

Pingouin, sans se décourager, entra bravement dans l'eau et, se cachant parmi les joncs, il parvint assez près des oiseaux. Daniel le vit tendre son arc et lancer une flèche vers un but invisible, avec succès sans doute, car il entendit aussitôt des cris de triomphe. Puis soudain le Canadien se mit à sauter dans l'eau et regagna la rive en quelques bonds.

« Cette fois, c'est trop fort, s'écria-t-il enfin tout hors d'haleine ; nous sommes décidément dans une île enchantée.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Daniel.

— Il y a que, caché dans les herbes, j'aperçois assez près de moi, juste au-dessus de l'eau, la tête d'un gros canard ; je vise avec soin, ma flèche part et attrape l'animal qui se débat. J'ai peur qu'il ne s'envole, je cours. Ah bien ! c'était un drôle d'oiseau, tiens, regarde. »

Et il présentait à son compagnon un étrange animal assez semblable à une petite loutre, mais ayant un bec corné comme une oie et des pattes palmées.

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369

« Mais ce n'est pas un oiseau, exclama Daniel.

— Certes non, car je n'ai jamais vu d'oiseau à quatre pattes, dit Pingouin; mais je n'ai jamais vu non plus de loutre avec un bec de canard. Et figure-toi que cette étrange bête se sert fort bien de son bec; quand j'ai voulu la prendre, elle m'a mordu si fort, qu'un peu plus je la lâchais; mais je l'ai étranglée en un tour de main.

— Quel drôle de pays! murmura le jeune Français : des lièvres gros comme des daims qui sautent comme des écureuils et emportent leurs petits dans leur poche, des autruches, des loutres à tête de canard! Ce serait à ne pas y croire. »

C'est en effet une faune étrange que celle de l'Australie. Les animaux qui la composent se rapprochent plus des créatures antédiluviennes que des espèces modernes; tous ses mammifères sont des marsupiaux, et là seulement se rencontre l'ornithorhynque, animal que nos ancêtres eussent rangé parmi les êtres fabuleux, et qui par sa structure semble tenir le milieu entre le quadrupède et l'oiseau.

L'étonnement des jeunes gens était donc bien légitime. Cependant en garçon pratique Pingouin déclara qu'il voulait s'assurer si l'ornithorhynque avait goût d'oiseau ou de loutre, et, le feu ayant été allumé, la bête convenablement dépouillée fut, séance tenante, mise à rôtir.

Une demi-heure après il ne restait de l'animal fabuleux que les os. D'un avis unanime il fut déclaré que sa chair blanche et fine était supérieure à celle du kangourou. Pingouin mit soigneusement de côté la fourrure de l'ornithorhynque, ainsi que le bec tenant encore aux os de la mâchoire, afin de se servir plus tard de ce trophée comme témoignage irréfutable de sa merveilleuse découverte.

Le repas fini, les jeunes gens allaient se remettre en route, quand tout à coup Daniel poussa un cri de terreur, qui fit brusquement relever Pingouin occupé à ranger ses ustensiles de ménage.

Pâle, tremblant, le jeune Français, incapable de parler, désignait de la main une broussaille voisine, sous laquelle Pingouin découvrit aussitôt une forme humaine à demi dissimulée par les branches. Le Canadien pâlit à son tour; mais, saisissant son arc, il le banda, y plaça une flèche et, la braquant sur le buisson, se tint sur la défensive.

Cette attitude produisit son effet, car immédiatement un homme noir, entièrement nu, bondit hors du buisson; mais, au lieu de se précipiter sur les jeunes gens, il se prosterna à quelques pas d'eux, la face contre terre, en murmurant des paroles inintelligibles.

« C'est un sauvage, dit Daniel.

— Oui, répondit Pingouin, mais il a l'air d'avoir aussi peur de nous que nous de lui. Enfin, c'est un homme et il pourra nous servir. »

Baissant son arc, le Canadien s'approcha du sauvage toujours prosterné et le frappa doucement sur l'épaule. Le noir releva la tête, montrant une figure assez belle, encadrée d'une belle barbe bouclée, puis il se redressa lentement et se mit à parler avec volubilité. Il termina son long et inintelligible discours par ces mots deux fois répétés : « *Good man*[1] *! Good man!* » et en même temps il touchait de sa main la poitrine de Daniel, puis celle du Canadien.

« Le sauvage parle l'anglais! » s'écrièrent ensemble les jeunes gens. Mais ils eurent beau lui adresser plusieurs questions dans cette langue, ils ne purent obtenir d'autre réponse que « *Good man! good man!* ».

« Il est évident que ce nègre ne connaît que ces deux mots d'anglais, dit Daniel, mais pour les apprendre il a dû se trouver avec des Anglais. Il vient donc quelquefois des Européens dans cette île.

— En tous cas, reprit Pingouin, cet homme n'est pas seul de son espèce. Il faut nous faire bien venir de lui et il nous conduira dans sa tribu, où nous aurons peut-être le bonheur de nous trouver un jour ou l'autre avec les marchands qui viennent trafiquer avec les nègres. »

Pendant qu'ils causaient, l'Australien, immobile, impassible, les examinait. Le malheureux était d'une extrême maigreur; il jetait de temps à autre des regards de convoitise sur la provision de viande de kangourou boucanée qui remplissait le sac de Pingouin. Celui-ci lui en offrit quelques morceaux, qu'il dévora avec avidité.

Gagné par cette conduite charitable, le sauvage étendit la main vers l'est comme pour engager les jeunes gens à le suivre dans cette direction. En effet, les deux mousses ayant rapidement réuni leur petit bagage, l'Australien se mit en marche, tournant la tête et souriant d'un air satisfait en voyant que son avis avait été compris.

La route suivie par le noir et ses compagnons s'éloignait de la rivière et gravissait la colline, formée ici de blocs énormes, entremêlés de broussailles. A mesure qu'ils s'élevaient, les mousses voyaient se dérouler sous eux le vaste panorama de la vallée du Glenelg, avec son magnifique parc parsemé de beaux arbres. Enfin, après une heure d'escalade, ils atteignirent le rebord d'un plateau aride s'étendant au loin jusqu'au pied de hautes montagnes bleues. Des lagunes, à demi desséchées, couvertes d'efflorescences salines, brillaient comme des miroirs au milieu de la vaste plaine. Près d'une de ces flaques d'eau se dressait une misérable tente, faite de peaux de kangourous soutenues par quelques morceaux de bois. C'était la demeure du sauvage.

Celui-ci la leur montra avec orgueil, et comme ils approchaient, il poussa deux cris gutturaux qui firent sortir du réduit une femme, sommairement vêtue, et deux enfants entièrement nus. Les petits sauvages, à la vue des étrangers, rentrèrent dans la tente en poussant des glapissements; mais la mère s'avança sans crainte vers les mousses en les saluant du sacramentel « *Good man! Good man!* »

1. *Good man!* en anglais « homme bon ».

Pas plus que son mari, l'Australienne ne comprenait l'anglais; mais elle paraissait plus intelligente, et Pingouin, ayant exécuté une vive pantomime en lui désignant tour à tour Daniel, puis l'horizon, la femme montra du doigt la montagne, ce qui voulait dire sans doute que les hommes blancs étaient de ce côté.

« Nous sommes sauvés, s'écria Pingouin; s'il y a des Anglais dans ce pays, ces braves gens nous conduiront près d'eux. »

Et dans un mouvement d'effusion, il s'élança vers la négresse et l'embrassa à plusieurs reprises.

Avant que la nuit arrivât, les jeunes gens étaient au mieux avec tous les membres de la famille australienne, « Monsieur et Madame Vendredi et tous les petits Vendredis », comme les avait pittoresquement baptisés Daniel.

Cependant le lendemain, après une nuit passée, non sous la tente, mais à côté du misérable abri, nos deux amis essayèrent de faire comprendre à leur hôte qu'il leur tardait de se mettre en route. Le sauvage se contenta de hocher la tête en leur montrant la direction de la vallée du Glenelg. Puis, ayant ramassé deux morceaux de bois curieusement façonnés qui gisaient à terre, il fit mine de s'éloigner de la tente. Daniel et Pingouin s'accrochèrent à lui, le suppliant par leurs gestes de ne pas les abandonner. Le pauvre Monsieur Vendredi semblait fort embarrassé; enfin, avisant la viande boucanée que Pingouin portait dans son sac, il en prit un morceau dans sa main et l'agita vivement du côté de la vallée; puis, se tournant vers la montagne, il ramassa une poignée de sable et fit mine de la mettre dans sa bouche.

« *Good man!* » s'écria Daniel, je comprends.

— Que veut-il dire? demanda Pingouin interloqué.

— Monsieur Vendredi nous explique qu'avant de partir il faut aller dans la vallée faire une provision de viande de kangourou, parce que pour gagner la montagne nous aurons à traverser un désert, où il n'y a que du sable.

— Ah çà! dit le Canadien, tu parles donc le sauvage pour avoir compris tout cela si vite. » Et, se tournant vers l'Australien : « *Good man!* nous allons aller avec toi. »

En les voyant le suivre armés de leur arc, l'Australien prit au petit trot le chemin de la vallée.

Arrivés près de la rivière, les chasseurs aperçurent un troupeau de kangourous broutant à une petite distance. Daniel et Pingouin préparaient déjà leurs flèches, quand l'Australien les arrêta de la main. Se redressant dans une pose digne d'un athlète antique, il fit tourner un instant autour de sa tête l'un des morceaux de bois dur dont il était armé, et l'envoya sifflant dans l'air frapper un kangourou qui tomba lourdement. Avant que le troupeau saisi de panique eût eu le temps de

L'Australien leur montra la plaine. (P. 388, col. 2.)

prendre la fuite, le sauvage avait lancé son second bâton ; mais il s'était trop pressé sans doute : car le trait manquant, son but, passa en sifflant au-dessus de la tête de l'animal visé ; puis, tournoyant sur lui-même, revint aussi rapidement vers les chasseurs et tomba aux pieds de l'Australien.

Les jeunes gens étaient stupéfaits, non pas de l'étonnante adresse du sauvage, mais de la merveilleuse qualité de cette arme qui, ayant, manqué son but revenait d'elle-même se placer dans la main du chasseur.

Du coup Daniel se joignit à Pingouin pour déclarer qu'ils étaient tombés dans une île enchantée.

Ni l'un ni l'autre n'avaient entendu parler du *boumerang*, cette arme étrange taillée par les Australiens dans le bois d'eucalyptus, et qui, réunissant les deux mouvements de projection et de rotation, revient au point d'où elle est partie après avoir décrit une longue course elliptique [1].

Leur arc et leurs flèches leur semblaient maintenant de bien médiocres inventions; aussi, laissant le sauvage continuer seul sa chasse, les deux amis s'occupèrent de dépouiller le kangourou tué et, ayant allumé un grand feu, ils en firent boucaner la chair. Madame Vendredi, accompagnée de ses intéressants sauvageons, était accourue leur offrir son assistance, et la journée se passa à préparer les animaux tués par l'Australien. Cette opération se continua du reste pendant deux jours. Évidemment les sauvages étaient venus aux abords de cette vallée pour renouveler leur provision de viande, et c'est à cette circonstance que les naufragés devaient de les avoir rencontrés.

Enfin, Monsieur Vendredi, satisfait sans doute de sa chasse, donna le signal du départ. La viande boucanée fut répartie en paquets enveloppés de brindilles d'eucalyptus, et les voyageurs, blancs ou noirs, ayant pris chacun leur charge, la petite troupe regagna le plateau. Là, la tente rapidement démontée se transforma en deux larges couvertures, dans lesquelles l'Australien et sa femme s'enveloppèrent chacun majestueusement. Puis, jetant un dernier regard sur la belle vallée du Glenelg, Daniel et Pingouin s'enfoncèrent dans le désert à la suite de leurs guides.

Pendant huit jours, la petite troupe chemina à travers une horrible plaine brûlée par le soleil. Le jour, les voyageurs s'arrêtaient quelques instants pour déchirer un morceau de kangourou à peine chauffé sur un feu de broussailles et pour boire un peu d'eau saumâtre. La nuit, ils s'étendaient sur le sable, et les deux mousses s'enveloppaient avec plaisir dans une des couvertures de l'Australien : car le rayonnement nocturne, si vif sur ces plateaux, rendait l'atmosphère froide et piquante. Ils atteignirent enfin la belle chaîne de montagnes à laquelle les colons anglais ont donné le nom de nos Pyrénées.

Nos deux amis se croyaient au terme de leur voyage. Ils avaient cru comprendre que cette région renfermait des Européens. Aussi grand fut leur désappointement quand ils virent leur guide s'enfoncer dans des vallées désertes, les entraîner par des sentiers de chèvres sur des cols où le vent menaçait de les enlever. De ces sommets, ils apercevaient de toute part des plaines sans fin ; la mer ne se montrait sur aucun point de l'horizon. « Notre île est donc bien grande, » pensaient-ils.

Les enfants de l'Australien s'étaient bien vite accoutumés à la présence des étrangers. Malgré leur jeune âge, ces petits êtres grimpaient sur les rochers et couraient pendant ces longues marches sans apparence de lassitude. Daniel et Pingouin les avaient pris en grande amitié, et dans les passages durs ou dangereux ils prenaient chacun l'un des sauvageons sur leurs épaules. L'Australien, impassible, se contentait, dans ces cas-là, de murmurer son éternel « *Good man !* » mais la pauvre mère, fléchissant sous le fardeau dont elle était chargée, lançait des regards attendris vers les deux jeunes gens et les remerciait par quelque douce parole dont l'intonation leur faisait comprendre le sens.

Depuis combien de temps erraient-ils dans ces montagnes ? c'est ce que ni Daniel ni Pingouin n'auraient pu dire. Ils avaient négligé de compter les jours depuis leur départ. Il était évident en tous cas que leur guide leur faisait suivre la crête même des hauteurs. Chaque fois qu'ils avaient essayé de le diriger vers la plaine, le sauvage avait simulé un effroi comique et s'était refusé à changer de direction.

« Je connais les sauvages, disait Pingouin. Celui-ci sait sans doute ce qu'il fait, et il faut éviter de le contrarier si nous ne voulons pas qu'il nous abandonne. Peut-être la plaine que nous voyons là est-elle habitée par des tribus ennemies, parmi lesquelles nous ne serions pas plus en sûreté que lui. Il faut nous résigner à le suivre jusqu'au bout. »

Et ils marchaient toujours, avec résignation, mais exténués et un peu découragés. Plus ils avançaient, plus la montagne se faisait âpre, sauvage. Les cimes se dressant autour d'eux leur cachaient la plaine, et ils suivaient de profonds ravins où des torrents furieux s'étaient creusé à travers le quartz des canaux tout scintillants de cristaux.

Un matin, après un frugal repas, relevé par quelques baies aigres, les deux jeunes gens se préparaient à se remettre en route, lorsque leur ami Vendredi, marchant gravement devant eux, leur fit escalader un rocher surplombant la paroi méridionale du ravin. Arrivé au sommet, il leur montra la plaine à leurs pieds, en disant gravement : « *Good man !* »

Le bonheur subit, inattendu, peut être aussi terrible que la catastrophe. L'homme qui a passé des années

1. « Un Australien adroit, dit M. Charnay, vise et atteint avec le boumerang un but déterminé, devant, de côté ou derrière lui. J'ai vu l'un d'eux lancer son boumerang à plus de cent mètres : parvenu à la fin de sa course et la force de projection étant épuisée, l'instrument se releva en tournoyant avec une rapidité vertigineuse, prit une position horizontale de verticale qu'elle était d'abord, revint sur lui-même en décrivant une ellipse très allongée, puisqu'il dépassa de cinquante mètres son point de départ, revint de nouveau, toujours tournoyant, en produisant un bruit violent ; décrivit des cercles concentriques autour de celui qui l'avait lancé et finit par lui tomber dans la main. L'instrument avait parcouru un trajet de plus de trois cents mètres, pour revenir exactement à son point de départ. N'était-ce pas merveilleux ? »

dans un cachot ténébreux devient aveugle en voyant le soleil. Le malheureux qui, errant dans les catacombes, retrouve le fil conducteur que cherchait sa main fiévreuse, roule à terre évanoui. Ainsi restaient les deux pauvres jeunes gens, stupéfaits, écrasés, sans parole, contemplant cette plaine que leur montrait la main impassible du sauvage. Leurs yeux voyaient bien de nombreuses habitations parsemées au milieu de riants jardins ; ils distinguaient bien devant eux, au loin, une grande cité, toute entourée de hautes cheminées fumantes ; ils sentaient partout ce grand mouvement de la vie civilisée ; mais leur tête tournait, leur cœur faiblissait, et devant ce mirage cruel ils sentaient leur vie s'en aller. Oui, c'était bien une île enchantée, et le noir sauvage qui les avait menés là n'était qu'un démon voulant se repaître de leur douleur avant de les entraîner de nouveau dans son enfer de sable, de rochers, de monstres à bec d'oiseau et à queue de serpent !

Mais l'Australien répétait en chantonnant son incessant : « *Good man !* » Ces mots furent cependant le talisman qui tira enfin Pingouin de sa léthargie.

« Oui, tu es un bon homme, un brave cœur, malgré la peau noire, lui cria-t-il en se jetant à son cou. Je voudrais avoir tous les trésors du monde pour te récompenser. »

Daniel pleurait, et son cœur s'ouvrait peu à peu à la vie. Lui aussi embrassait le sauvage, et Madame Vendredi, et les petits négrillons.

Maintenant qu'ils sentaient que ce paradis n'était pas un mirage, que la réalité était là devant eux, ils brûlaient d'y pénétrer. Mais l'Australien refusait d'avancer ; à toutes leurs prières il se contentait de leur montrer de la main la direction du nord. Il fallait donc se séparer. Les jeunes gens embrassèrent encore une fois les pauvres sauvages, leur laissant tout ce qu'ils possédaient, la hachette, les vases, les ceintures, modestes cadeaux ; puis, après un dernier adieu, ils descendirent vers la vallée. Ils étaient déjà loin qu'ils apercevaient toujours, debout sur le rocher, la famille Vendredi les suivant du regard.

Une heure plus tard ils marchaient sur une route frayée. Près d'eux, dans une prairie, un berger européen gardait un troupeau de moutons. Le cœur tremblant d'émotion, ils approchèrent du paysan.

« Pardon, monsieur, lui demanda Pingouin en anglais, pourriez-vous nous dire où nous sommes ?

— Sur la route de Ballarat à Melbourne, répondit courtement l'homme.

— Comment s'appelle la ville que nous voyons là ?

— Melbourne, parbleu !

— Mais alors nous sommes en Australie, n'est-ce



La rue Swanston, à Melbourne (P. 390, col. 2.)

pas, monsieur? demanda Daniel d'une voix frémissante.

— A moins que vous ne soyez dans la lune! » répondit le berger de mauvaise humeur. Et en voyant le jeune Français tout étourdi par cette nouvelle s'appuyer sur son compagnon, il ajouta d'un ton rogue : « Je vois que vous êtes ivres, ce qui n'est guère beau pour des gamins de votre âge; sans cela je vous apprendrais à faire les mauvais plaisants avec un respectable citoyen. »



XX

Melbourne.

Melbourne est une des plus jeunes cités du globe. En 1851 une épaisse forêt d'eucalyptus, où le sauvage australien errait à la poursuite des kangourous, couvrait encore l'emplacement qu'occupe cette ville surgie du sol comme par enchantement, avec ses vastes quartiers renfermant plus de 300 000 habitants, ses magnifiques boulevards, ses innombrables monuments, et son port où se pressent des centaines de navires. L'auteur de cette soudaine transformation, de cette merveilleuse évocation, c'est l'or.

Ici, comme en Californie, la découverte de l'or en 1854 amena un flot d'aventuriers avides qui, creusant le sol, le fouillant en tous sens, en firent sortir à flots le précieux métal et répandirent le luxe et la richesse sur cette terre naguère déserte. Attirés par l'appât de l'or, les fermiers abandonnèrent leurs champs, les marchands leur comptoir, les marins leur navire. Ce fut une invasion formidable, pressée, de cette région de l'Australie.

Melbourne devint la capitale des chercheurs d'or; c'est là qu'ils revinrent subitement enrichis, et il fallut leur construire des hôtels, des théâtres, des tavernes et des tripots pour leur faciliter la dispersion du vil métal, ainsi que disent les poètes et les philosophes, vil métal que ces aventuriers avaient trop aisément ramassé.

La nouvelle cité, si brusquement venue au monde, vivait d'une vie fiévreuse, ardente, ne ressemblant en rien à l'existence de notre paisible continent. Les mineurs qui y revenaient riches en sortaient pauvres, des fortunes s'élevaient et s'écroulaient avec une égale rapidité; mais chaque jour amenait la découverte de nouveaux trésors, et avec eux la folie de l'or reprenait sa fièvre.

Aussi, sans nul doute, aucun des nombreux passants qui se démenaient dans la grande rue Swanston, le 10 octobre 1865, ne prêta attention à l'arrivée de deux jeunes gens vêtus de costumes déguenillés, qui marchaient l'air hagard, surpris, à travers la grande ville. Tout autre part, quelque âme charitable eût pris pitié de leur aspect misérable, de leur figure hâve, empreinte des marques de la fatigue, du besoin; mais ici chacun passait sans tourner la tête, courant vers un but mystérieux.

Depuis quelques heures que Daniel et Pingouin avaient atteint les premières maisons de Melbourne, ils erraient incertains dans les rues, mais marchant sans cesse, comme pour mieux s'enfoncer dans cette ville, pour mieux se pénétrer de cette délivrance dont la soudaineté ébranlait encore leur cerveau. Puis peu à peu la sensation perdit de son acuité; simultanément, sans avoir échangé une parole, ils se sentirent si seuls, si abandonnés au milieu de cette foule affairée, égoïste, qu'ils se prirent à regretter le désert et la vie presque heureuse qu'ils avaient su s'y créer.

« Pauvre Vendredi, dit enfin Pingouin, il était vraiment bon!

— Et notre belle vallée, avec ses grands arbres, sa fraîche rivière! » dit à son tour Daniel, et, complétant sa pensée : « Qu'allons-nous devenir ici, sans argent, sans amis?

— Moi d'abord, je meurs de faim, reprit le Canadien; et comme je doute fort que les aubergistes de Melbourne nous fassent crédit sur notre bonne mine, je crois que nous ferons bien de manger d'abord un peu de notre viande boucanée...

— Oui, dit Daniel, nous aviserons ensuite. Heureusement que je n'ai pas laissé toute ma provision à Monsieur Vendredi; nous avons encore de quoi nous nourrir quelques jours. »

Ils s'assirent donc sur une borne et mangèrent quelques bouchées de viande.

« L'essentiel maintenant, dit Pingouin, est de nous procurer un peu d'argent pour pouvoir passer la nuit dans quelque auberge. Nous ne sommes plus dans le désert ici, et si les policemen nous trouvaient couchant à la belle étoile, ils seraient capables de nous offrir un abri au poste de police, et je n'ai aucun goût pour la société qu'on rencontre dans ces endroits-là.

— Moi non plus, dit Daniel, mais comment faire pour gagner tout de suite un peu d'argent?

— C'est là l'embarrassant; nous ne pouvons cependant pas mendier. Peut-être la chance nous favorisera-t-elle. »

Ils continuèrent donc leur promenade en quête d'une occasion; mais le soir approchait, et celle-ci ne s'était pas présentée. Tout à coup ils virent avancer de leur côté une sorte de grand char à bancs, diligence primitive, que traînaient six vigoureux chevaux. Véhicule et attelage étaient gris de poussière; le cocher faisait claquer son fouet joyeusement. Évidemment la diligence arrivait d'un long voyage.

« Voilà notre affaire, s'écria Pingouin, viens, Daniel. » Et il se mit à courir après la voiture.

Un instant après, celle-ci s'arrêtait devant le bureau des messageries. Il en descendit d'abord deux gendarmes armés de fusils, puis aussitôt après un homme qu'on eût pu prendre pour leur prisonnier, tant il avait l'apparence d'un bandit avec ses vêtements déguenillés et sa figure entourée d'une barbe inculte.

Daniel fit la grimace en voyant à quoi se bornait le contenu de la diligence. Cependant les gendarmes s'éloignaient; l'homme resté seul payait sa place au conducteur, et, jetant sur son épaule un grossier paquet de hardes, s'apprêtait à partir. Une idée traversa le cerveau de Pingouin. Si l'inconnu était un mineur revenant des placers... dans ce cas, malgré son apparence misérable, il était sans doute riche, peut-être généreux, en tous cas vaniteux. Sans hésiter le Canadien s'approcha du voyageur et, retirant respectueusement son bonnet :

« Milord veut-il que je porte son bagage jusqu'à l'hôtel ? lui dit-il humblement.

— Tiens, c'est une idée! s'écria l'inconnu. Au fait, je serais bien bon de me donner cette peine. » Et jetant son paquet sur l'épaule de Pingouin : « Marche devant, gamin, ajouta-t-il, et conduis-moi au meilleur hôtel de Melbourne. On a de quoi payer, mon petit. »



Daniel prêta l'oreille. (P. 392, col. 1.)

Le Canadien ne connaissait pas le « meilleur » hôtel de Melbourne. Mais il se dirigea sans mot dire, accompagné du mineur, vers la rue Swanston, et, apercevant là un des vastes caravansérails nouvellement construits, il y conduisit le voyageur. Celui-ci, malgré sa sordide apparence, y fut accueilli avec toutes les marques du plus profond respect.

Daniel, qui les avait suivis à distance, sans comprendre la manœuvre de son compagnon, vit bientôt ce dernier sortir de l'hôtel et accourir en gambadant.

« J'avais bien deviné, s'écria Pingouin, c'était un mineur. Il paraît qu'il revient des mines avec une poche pleine d'or, et aussi avec le désir de se dédommager de ses longues privations. Regarde ce qu'il m'a donné pour avoir porté son paquet quelques minutes.

— Une pièce de cinq francs.

— Non, une pièce de cinq shillings, ce qui vaut mieux encore. A notre tour de chercher un hôtel, mais nous ferons bien de choisir un quartier moins aristocratique. »

Descendant la rue Swanston, les deux jeunes mousses gagnèrent le port. Là sur le quai se pressaient de nombreuses auberges dont l'humble aspect ne promettait ni luxe, ni confort, mais un gîte à bon marché. Parmi ces tavernes, les jeunes gens en aperçurent une d'une apparence peut-être plus sordide que les autres, mais dont la lanterne, brillant dans l'obscurité, portait ces mots : « Au Gai Compagnon, hôtel français. »

« Entrons là, dit Daniel, nous y trouverons peut-être des compatriotes qui pourront nous servir.

— Soit! » dit simplement le Canadien.

Et, poussant la porte vitrée, ils entrèrent dans une salle basse, enfumée, si misérablement éclairée par une lampe de pétrole, que c'est avec peine qu'ils distinguèrent dans la demi-obscurité une douzaine de tables occupées par de nombreux matelots buvant, chantant et faisant un épouvantable vacarme.

Pingouin négocia avec l'aubergiste la location d'une chambre avec deux grabats pour la somme de deux shillings, qu'il paya d'avance. Puis il commanda un modeste dîner, et les deux amis s'installèrent dans un coin de la salle sans attirer l'attention de leurs bruyants voisins.

Cette pièce ne constituait pas, du reste, à elle seule le restaurant du « Gai Compagnon ». Comme dans toutes ces auberges, un cabinet, séparé de la salle commune par une cloison, était réservé aux clients distingués ou amoureux du recueillement.

La cloison, en partie vitrée, ne formait pourtant qu'une barrière insignifiante, et les deux mousses entendaient de temps à autre les éclats de voix des joyeux convives attablés de l'autre côté.

Pingouin, après avoir avalé son potage et quelques bouchées de pain, s'était endormi la tête sur la table, dompté par la fatigue. Daniel rêvait les yeux ouverts; il entendait toujours ces mots résonner à ses oreilles : « C'est l'Australie! » mais il ne pouvait plus retrouver dans son cerveau fatigué le fil de ses pensées. Pourquoi avait-il tant désiré venir dans ce pays? Il ne le savait plus.

Tout à coup il lui sembla saisir à travers le tumulte ces mots « Mine.... secret.... trésor.... » prononcés

de l'autre côté de la cloison. Il prêta l'oreille et aussitôt une voix forte dit :

« Tu peux garder ton secret pour toi, je n'en donnerais pas quatre sous. Tous ceux qui débarquent ici arrivent avec un secret ou un plan dans leur poche...

— Il est inutile de crier comme cela, » reprit une autre voix irritée. »

Et le silence se fit, ou du moins Daniel ne put plus rien entendre. Mais cela lui suffisait. Il réveilla Pingouin et ils gagnèrent le misérable galetas qui devait leur servir de chambre.

Le Canadien se jeta aussitôt sur son lit et, une seconde après, ses ronflements sonores ébranlaient la muraille. Quant à Daniel, sortant son couteau, il défit un peu la couture de son pantalon et il en tira un papier qu'il se mit à lire attentivement. C'était le plan de Bastien Moreau.

A suivre. Louis Rousselet.



LE CYPRÈS

Ovide raconte, dans son livre des *Métamorphoses*, que Cyparisse, l'un des plus grands chasseurs du monde, avait un cerf apprivoisé dont il faisait un ami et un compagnon. Un jour il le tua, par mégarde : il répandit tant de larmes qu'il allait mourir d'épuisement, quand Apollon, prenant en compassion son désespoir, le changea en cyprès.

Le cyprès est donc un arbre de deuil. Les anciens l'avaient consacré au dieu des morts; nous le plantons dans les champs de l'éternel repos. Mais s'il attriste par son noir feuillage, il relève notre espérance; sa tige droite, mince, élancée, porte l'âme en haut, et rappelle la vie meilleure qui nous attend : en un mot, le cyprès est tout à la fois l'emblème de la douleur et de l'immortalité.

La famille des Cupressinées, que les botanistes modernes ont détachée du groupe nombreux des Conifères, comprend deux genres également intéressants, le genre *Cupressus* et le genre *Schubertia*.

Au genre *Cupressus* appartient l'espèce type de la famille, le cyprès commun.

C'est un arbre à suc résineux, à feuilles petites, persistantes et toujours vertes, à fleurs monoïques, à fruits globuleux, qui se couvrent d'écailles coriaces, presque ligneuses, attachées à un axe central, serrées les unes contre les autres et offrant la forme d'un clou quand, à l'époque de la maturité, leurs bords se désunissent. La tige, relativement mince, atteint jusqu'à 12 et 15 mètres de hauteur dans nos climats et beaucoup plus dans les pays chauds. Elle est garnie, de la base au sommet, de ramifications qui forment avec elle des angles forts aigus, et qui donnent ainsi à l'arbre tout entier l'aspect d'une pyramide, d'une tour.

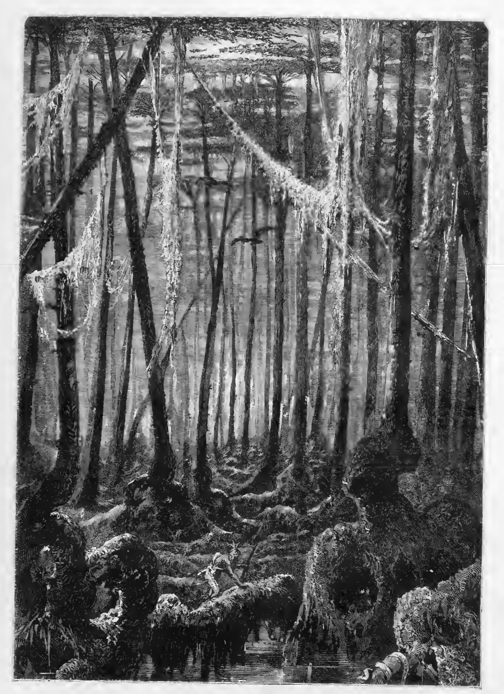
Le bois de cyprès est dur, d'un grain très fin, d'une belle couleur, d'une durée sept fois plus grande, dit-on, que le chêne.

Il est certain que les portes de Saint-Pierre de Rome, en bois de cyprès, établies sous Constantin le Grand, étaient encore dans un état de conservation parfaite, quand, onze cents ans plus tard, le pape Eugène IV les fit remplacer par des portes de bronze. Le navire dit de *Tibère* resta quatorze siècles au fond du lac Nemi, et ses planches, en bois de cyprès, servirent à des constructions nouvelles.

Les anciens, regardant ce bois comme incorruptible, recevaient les cendres de leurs morts dans des urnes de cyprès, et en faisaient les statues des dieux. Pline a vu, et adoré peut-être, un Jupiter qui, de son temps, avait six cents ans d'existence. Les Égyptiens se servaient de bois de cyprès pour les cercueils ou boîtes de leurs momies; les Grecs, pour les sarcophages des héros, pour les coffrets qui devaient contenir les écrits des poètes. Plus tard, à Athènes et à Lacédémone, on grava les lois sur des tables de cyprès. Plus tard encore, les vaisseaux des Romains furent construits en bois de cyprès.

« Les plantations de cyprès sont d'un excellent rapport, » dit Pline, et il nous parle d'ais et de planches provenant d'arbres de treize ans et vendus un denier la pièce (82 centimes). Il ajoute : « Dans l'antiquité on appelait vulgairement le cyprès *dot de la jeune fille*. » En effet, on semait des cyprès à la naissance de l'enfant, et des cyprès lui étaient donnés en mariage. Telle riche fiancée apportait à son époux tant et tant de cyprès, non les cyprès de « son âge », mais les cyprès du père, de l'aïeul, qui assuraient de gros bénéfices. C'était l'usage sur les côtes de l'Asie Mineure, dans les îles de l'Archipel, en Crète, la patrie du cyprès, bien que Caton le prétende tarentin. « Dans l'île de Crète, en quelque lieu que l'on remue la terre, le cyprès germe spontanément, et surtout dans la chaîne du mont Ida, dans les montagnes nommées Blanches, sur des sommets toujours couverts de neige, chose merveilleuse, puisque ailleurs il ne vient qu'en lieux chauds. »

Le cyprès, à quelque espèce qu'il appartienne, purifie l'air dans les contrées qu'il habite : car il absorbe et décompose les miasmes délétères et répand des exhalaisons aromatiques. Les voyageurs l'ont constaté dans les grandes cyprières de l'Amérique du Nord, et les anciens connaissaient d'ailleurs cette propriété des Cupressinées; on rapporte qu'au temps de la peste, Hippocrate fit allumer de grands feux de cyprès dans les places et dans les rues d'Athènes, et



La grande cyprière, en Floride. (P. 394, col. 2.)

qu'il mit ainsi fin au fléau. Depuis cette époque on plantait les cyprès, en Grèce, près des habitations ou au bord des eaux stagnantes.

Aujourd'hui, le cyprès commun, cyprès de nos jardins et de nos cimetières, est répandu dans presque toute l'Europe. Il se plaît en France jusque sous notre latitude de Paris, et même sur les deux côtes de la Manche; mais il craint les froids rigoureux: le rude hiver de 1879 a fait périr un grand nombre d'arbres de cette essence dans nos parcs et nos bois.

C'est sur le littoral de la Méditerranée qu'il croît dans toute sa splendeur. La Provence a été, pour ainsi dire, sa seconde patrie; il fut un temps où tout se faisait dans ce pays en bois de cyprès : la charpente de toutes les vieilles maisons, aussi belle, aussi saine que si l'on avait construit hier, atteste une fois de plus que ce bois est incorruptible. On ne l'emploie plus néanmoins dans la bâtisse, car il est extrêmement cassant.

Entre les nombreuses espèces du genre *Cupressus*, on doit nommer, après le cyprès commun ou pyramidal, le cyprès horizontal, à branches étalées; le cyprès pleureur, dit aussi de Portugal, bien que fils de l'Inde, et qui, craignant le froid mais bravant le soleil, croît avec une étonnante rapidité dans toute la péninsule ibérique et dans nos provinces méridionales de France; le cyprès toruleux du Népal, le cyprès à gros fruits de la Californie, le cyprès faux thuya de l'Amérique du Nord.

Ce dernier est dit *arbre de vie* à cause des émanations balsamiques et bienfaisantes qu'il répand de toutes parts. Les ramifications de ce bel arbre, légèrement aplaties, sont toutes ou presque toutes rassemblées au sommet d'une tige qui mesure le plus souvent de 30 à 40 mètres. Le fruit, brun rougeâtre, à profonds sillons, laisse transsuder une résine transparente et d'une odeur suave, avec laquelle les Américains guérissent les blessures. Le faux thuya habite les marécages du Canada, de New-Jersey, du Maryland, de la Virginie, du Delaware, de la Pensylvanie, etc., où il forme de vastes cyprières. Son bois aromatique, souple, léger, incorruptible, d'une teinte rosée et charmante, et propre à tous les emplois dans les arts et l'industrie, est tenu en telle estime au nouveau monde que des ouvriers spéciaux, formant classe à part et classe fort nombreuse, le travaillent seuls à Philadelphie.

Une espèce remarquable du genre *Schubertia*, le cyprès chauve ou distique, forme également d'immenses cyprières dans les marais de l'Amérique septentrionale. C'est l'un des plus beaux et des plus grands arbres du monde, l'un de ceux qui vivent des siècles. Il doit ses deux dénominations à ses feuilles : distique, parce qu'elles se rangent en deux séries le long d'un axe commun; chauve, parce qu'elles sont caduques. Rien de plus léger, de plus gracieux, que ce feuillage qui se balance tout au sommet de l'arbre et qui, d'abord d'un vert tendre, gai, délicat, se nuance rapidement de mille façons diverses, et passe enfin aux teintes rougeâtres pour tomber dès les premiers froids.

Le cyprès chauve croît dans l'eau. De terrains profondément défoncés, de marais, de lacs, s'élèvent des tiges ou mieux des troncs contournés, tordus, toujours creux, de plus de 10 mètres de tour, de 6 mètres environ de haut, et renforcés par des piliers qui les flanquent circulairement et qui forment dans leurs intervalles de véritables cavernes. On taille dans ces troncs, d'une seule pièce, des canots longs de plusieurs mètres, larges de 70 centimètres, et qui portent jusqu'à quatre milliers.

Les racines de ces arbres puissants et bizarres sont les unes pivotantes et les autres traçantes; de ces dernières, semblables à « de gigantesques serpents », naissent en divers points des exostoses ou gales coniques et creuses appelées dans le pays *genoux de cyprès*, et qui prennent, avec les années, des proportions démesurées. « De cet enchevêtrement malsain de bois creux, presque pourri, dit un voyageur décrivant la grande cyprière des côtes de la Floride, s'élancent avec une vigueur étonnante de belles colonnes droites d'un bois rouge, plein et odoriférant, qui s'élèvent d'un seul jet jusqu'à 40 mètres sans porter branches; à cette hauteur le cyprès se ramifie pour former une tête plate, horizontale, et toutes ces têtes se touchent, s'unissent en une vaste forêt de verdure. On dirait un dais de feuillage soutenu par des milliers de colonnes, ou encore une armée d'immenses parapluies. »

Nous avons en France ces arbres précieux; ils servent à mettre en valeur les terrains tourbeux et marécageux, et à fixer les bords des fleuves et des rivières. Ils nous donnent, selon que le pied en est constamment inondé, ou qu'il l'est peu ou qu'il ne l'est point, deux variétés de bois fort estimées : le cyprès blanc d'un gris blanchâtre, et le cyprès noir très rembruni.

Mme BARBÉ.

L'IRLANDE ET LES IRLANDAIS [1]

II (*Suite*).

L'Irlandais ne va point seulement se fixer dans le nouveau monde; il émigre aussi en Angleterre. Beaucoup, il est vrai, ne quittent l'Irlande que temporairement, à l'époque des moissons, pour offrir leurs services aux cultivateurs anglais qui leur donnent un salaire élevé; mais d'autres, en grand nombre, s'établissent à demeure dans le pays; quelques-uns, par leur travail, s'élèvent jusqu'à l'aisance, même à la richesse, en dépit du peu de bienveillance qu'ils rencontrent autour d'eux.

Les Anglais, en effet, n'ont cessé de tourner les

1. Suite et fin. — Voy. pages 359 et 378.

Irlandais en ridicule; il n'est balourdise qu'ils ne mettent volontiers sur le dos des Paddy. Cette réputation peu enviable des Irlandais n'est cependant point méritée; ils ont, au contraire, l'esprit ouvert et éveillé, une grande ardeur pour l'instruction, un remarquable talent de parole: le pays a produit beaucoup d'orateurs éminents. Bons au fond, serviables, prêts à s'entr'aider en toute occasion, gais et bienveillants, les Irlandais sont restés, à certains égards, de grands enfants. L'énergie, la persévérance leur font défaut : ce sont là des vertus que ne saurait enseigner la servitude. Mais ils ne manquent point de courage; au contraire, toujours ils se sont battus avec vaillance, souvent pour la cause de la France, à laquelle les rattachent des sympathies séculaires de race et de religion. On peut même leur reprocher des instincts par trop belliqueux ou plutôt batailleurs. Il est rare qu'une réunion ou une fête irlandaise ne se termine par quelque rixe générale. Dans ces occasions, l'arme nationale, le *shilleleagh*, sorte de courte et légère massue, joue le rôle principal, et nombre de combattants ne sortent de la lutte qu'avec le crâne fendu.

Physiquement, les Irlandais sont une fort belle race; par la taille et la vigueur corporelle, ils ne sont point inférieurs aux Anglais. On rencontre parmi eux un nombre bien plus considérable de bruns que dans la Grande-Bretagne.

Actuellement, l'Irlande est certainement en progrès : le niveau du bien-être s'y est beaucoup élevé, l'agriculture est mieux comprise et mieux pratiquée. On compte plus de petits propriétaires; le nombre des têtes de bétail s'est accru de moitié. Mais bien des pas restent encore à faire; la question d'une réforme agraire, posée depuis longtemps devant le Parlement, ne saurait tarder à être résolue.

Pour garantir les fermiers contre les caprices de leurs propriétaires, on propose d'étendre à tout le pays la coutume de l'Ulster, qui leur donne droit à une compensation en cas de renvoi. Les propriétaires eux-mêmes ont pris plus à cœur l'intérêt de leurs terres. Jadis, résidant en Angleterre, ils ne les cultivaient que de loin, et par procuration; aujourd'hui quelques-uns, en trop petit nombre encore, s'astreignent à demeurer en Irlande, et, comme rien ne vaut l'œil du maître, l'agriculture profite de leur présence.

Au point de vue moral aussi, l'Irlande est entrée dans la voie du progrès. Le despotisme religieux, qui pesait si lourdement sur le pays, a perdu d'abord de sa sévérité; puis il a disparu complètement. Autrefois, une minorité protestante régnait toute-puissante sur une majorité catholique, à laquelle elle déniait insolemment l'égalité de droits. Ainsi, en règle générale, une succession devait être partagée intégralement entre tous les enfants du défunt; mais si un père catholique avait un enfant protestant, celui-ci était seul héritier, à l'exclusion de ses frères et sœurs. Cette loi inique, qui provoquait directement à la révolte contre l'autorité paternelle, a été abrogée en 1829, époque où l'acte d'émancipation mit les catholiques sur un pied d'égalité avec les protestants.

Mais ce n'était là qu'un premier coup. L'Église protestante, appuyée sur une faible partie de la population, n'en était pas moins l'Église officielle du pays. Les catholiques, qu'elle froissait dans leurs plus intimes convictions, devaient cependant payer une dîme pour l'entretenir. Cette iniquité subsista jusqu'en 1869. Ce fut cette année-là, sous le ministère Gladstone, que le *desetablissement* de l'Église d'Irlande, réclamé depuis bien longtemps, fut enfin accompli. Il mettait fin à une bien criante injustice.

L'Irlande a perdu, en 1800, son Parlement spécial; aujourd'hui elle est simplement représentée au Parlement anglais par 28 pairs et 105 membres des Communes. Depuis l'acte d'Union, des voix se sont souvent élevées en Irlande pour redemander l'ancienne autonomie, des *fenians* qui la revendiquaient à main armée jusqu'aux *home rulers* qui se bornent plus sagement à la proposer à la Chambre des Communes.

Bientôt l'Irlande, comparée tant de fois à la Pologne, cessera absolument de mériter cette comparaison; elle est déjà en partie redevenue un pays libre; elle ne peut tarder à le redevenir tout à fait.

HENRI JACOTTET.

UNE ROBINSON CRUSOÉ

Un journal de San Francisco publie un récit intéressant au sujet d'une femme indienne abandonnée accidentellement dans l'île de Saint-Nicolas, à l'ouest des côtes méridionales de la Californie, et qui a passé dans cette île déserte dix-huit années avant d'être secourue et reconduite sur le continent.

Le fait de son existence a été découvert par un homme qui, il y a quelques années, s'était rendu de la terre ferme à Saint-Nicolas pour y chasser la loutre et qui remarqua des empreintes de pas profondément marqués dans le sable. Il ne put longtemps suivre cette piste; mais, l'année dernière, un des hommes de sa troupe se trouva soudainement en présence de la demeure de cette nouvelle Robinson. C'était une hutte circulaire, formée de branchages, haute de près de deux mètres, d'un diamètre égal, avec une étroite ouverture sur le côté.

La femme qui habitait cette primitive demeure portait un vêtement formé de peaux d'une sorte de pingouin qui ne peut voler. Ce vêtement lui descendait presque jusqu'aux pieds quand elle se tenait debout.

Au moment où l'on arriva près d'elle, la pauvre abandonnée était occupée à dépouiller un phoque avec un couteau grossier formé d'un cercle de fer emmanché dans un morceau de bois. Plusieurs chiens sauvages se tenaient auprès d'elle et semblaient la reconnaître pour maîtresse.

Elle expliqua qu'elle se nourrissait habituellement

d'une sorte de chou sauvage que les Californiens appellent *palasanto* et d'une racine connue sous le nom de *coreomite*, ainsi que de la chair et du lard de différentes espèces de phoques. Elle avait un grossier filet pour prendre les coquillages, et de fortes lignes faites avec des boyaux de phoques, ce qui indiquerait qu'elle pêchait en mer. Enfin, elle avait façonné de nombreux vases au moyen d'herbe et de l'asphalte qui se trouve en abondance dans cette île.

L'expression de sa figure était agréable, ses traits réguliers et symétriques, son teint beaucoup plus clair que celui des femmes du continent voisin. Quelques personnes en ont conclu qu'elle avait dû appartenir à quelque tribu du nord de l'Amérique.

Elle ne comprenait absolument rien de ce qu'on lui disait dans aucun des dialectes du sud de la Californie, mais elle avait une remarquable aptitude à converser par signes. Elle saluait tous ceux qui s'approchaient d'elle et les accueillait avec un gracieux sourire. Elle paraissait âgée d'environ cinquante ans.

Cette pauvre femme suivit volontairement à leur vaisseau les hommes qui l'avait découverte ; elle était d'une retenue et d'une modestie remarquables et semblait reconnaître un certain nombre des objets dont on fait usage dans la vie civilisée. Elle mourut quelques semaines après son arrivée en Amérique, probablement par suite d'un trop brusque changement dans son alimentation.

LA POCHE DE LOUIS

Le jeune Louis est, à ce que disent les bulletins paraphés du proviseur, un des bons petits élèves du lycée Henri IV. Un peu *rageur* peut-être, ajoutent les camarades, c'est-à-dire fort nerveux, n'aimant pas beaucoup qu'on lui marche sur le pied, mais au demeurant cordial compagnon, franc, serviable et fidèle dans ses affections ; qualités dont ceux qui font ordinairement bande avec lui aiment à lui tenir compte.

C'est un gaillard réfléchi, appliqué, exact aux devoirs, aux leçons, qui d'ailleurs, notons-le à sa louange, a bravement gagné, cette année, trois ou quatre fois *sa* Saint-Charlemagne[1] ; mais pour contenter son professeur de *lettres*, il ne laisse pas cependant de tenir à être aussi en très bons termes avec le maître de gymnastique. Aussi, quand le jeune Louis est au nombre de mes hôtes du dimanche, suis-je certain que les dossiers de fauteuils seront transformés en *barres parallèles*, et les tables en tremplins. Depuis quelque temps même, il s'adonne particulièrement à l'*arbre fourchu*, et son premier soin, en arrivant chez moi, consiste à se placer les mains sur le tapis, les pieds en l'air, pour que je constate les progrès réalisés par lui dans cet intéressant et magnifique exercice.

Or, l'autre jour, après avoir crié : « Vois donc, mon oncle, vois donc comme je me tiens bien maintenant ! » le voilà campé dans la pittoresque position que vous savez, me faisant admirer la facilité avec laquelle il intervertit son centre de gravité, quand tout à coup un certain bruit de grêle, de mitraille, se produit.

« Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ce n'est rien, mon oncle, fait-il, en reprenant sa position normale pour rattraper d'ici, de là, sur le parquet une foule de petits objets éparpillés, ce n'est rien : c'est ma poche qui s'est vidée, quand je me suis dressé à rebours.

— Ta poche, mais c'est un vrai bazar !

— Ah ! tu sais, mon oncle, on a toujours quelques *affaires* sur soi.

— Quelques affaires ! dis-tu. Je te trouve modeste. Je serais curieux d'en dresser l'inventaire. »

Et, les autres enfants riant de l'opération, je procédai au dénombrement qui suit :

1. Une toupie ordinaire teinte en rouge violacé.
2. Une ficelle garnie d'un large bouton de nacre, pour lancer la susdite toupie.
3. Douze billes, dont huit grises et quatre *marbres*.
4. Un petit canif à manche d'écaille.
5. Un soldat de plomb.
6. Un petit porte-monnaie en cuir rouge, contenant deux pièces de 20 centimes.
7. Un bouchon de liège troué dans sa longueur et portant quatre épingles enfoncées près du trou.
8. Une allumette-bougie.
9. Un débris de verre épais, qui a dû appartenir à une glace, car on y voit encore un peu d'étamage
10. Un morceau de cire à cacheter.
11. Un tonton d'ivoire.
12. Une croûte de pain.
13. Un pinceau emmanché d'un débris de monture d'ombrelle.
14. Une écorce d'orange.
15. Un morceau de caoutchouc mâché.
16. Une pastille de chocolat.

Toute cette bimbeloterie accumulée sur le coin d'un guéridon.

« Çà, demandai-je au jeune collectionneur, me diras-tu bien la raison d'être d'un tel assortiment ?

— Pardi ! mon oncle, c'est pour jouer.

— Très bien !

— Au lycée, d'ailleurs, nous en avons tous comme ça.

— Eh ! mon enfant, je n'en doute point, je ne t'en fais aucunement un crime. Seulement il me vient une réflexion qui peut-être ne t'est pas venue... pas plus qu'à tes cousins et cousines qui s'égayent devant ce petit monticule d'*affaires*. Cette réflexion, veux-tu que je te la communique ?

— Oui, mon oncle.

— Quand je t'ai demandé : « Pourquoi tout cela dans ta poche ? » tu m'as répondu : « Pour jouer. »

— Oui mon oncle.

1. Avons-nous besoin d'expliquer que l'honneur de prendre place au banquet traditionnel du jour de la vieille fête des Écoles n'est dévolu qu'aux élèves qui ont eu la première ou deux fois la seconde place dans les compositions hebdomadaires ?

— Eh bien ! je trouve, et cela sans grands efforts, que pour te mettre en possession de ces menus objets qui ne sont chez toi qu'à l'état de jouets, il a fallu pour ainsi dire le concours du monde entier. Les cinq parties du monde ont été mises à contribution ; les déserts explorés, les mers sillonnées, la terre fouillée, les airs dépeuplés ; des légions d'hommes ont travaillé, trafiqué, risqué leur vie ; des quantités d'animaux ont péri, fourni leur dépouille... que sais-je ?...

— Oh ! mon oncle, tu veux rire, sans doute !

— Point du tout, et tu vas bien le voir. Donne-moi ces objets les uns après les autres.

— Voici d'abord la toupie.

» Pour donner à ce jouet sa couleur violacée, on l'a plongé dans une eau où avaient bouilli des copeaux d'un certain bois dit de *Campêche*, et ainsi appelé parce qu'il nous vient d'un pays de ce nom, situé, si je ne me trompe, au bord du golfe du Mexique.

» Notons que pour rendre cette teinture plus adhérente, en même temps que pour en accentuer la teinte, on y a mêlé un peu de certain sel nommé *alun*, qui a pu nous être expédié de la Hongrie ou de la Grèce, où il se trouve en quelque sorte tout naturellement préparé.

» Je ne mentionne pas le fer qui sert de pivot à la toupie, puisque nous avons déjà parlé des mineurs, des forgerons, des limeurs, sans oublier les gens qui



Il a fallu qu'un intrépide chasseur risquât sa vie. (P. 398, col. 2.)

— Autant que je puis voir, elle est faite de bois de hêtre. Le tourneur n'a pas eu à aller chercher bien loin cet arbre, qui croît un peu partout; mais pour la façonner, cette simple toupie, il a fallu qu'un tour fût monté, et un tour, même dans sa forme primitive, comporte des bâtis de chêne, des pivots de métal ; puis il a fallu des ciseaux, des gouges aux mains de l'ouvrier : ces outils, il a fallu d'autres ouvriers pour les forger, les limer, après que d'autres ouvriers mineurs ont eu extrait de la terre le minerai de fer qui, après avoir été de la *fonte*, est devenu de l'acier par une opération qui a exigé tout un nouveau personnel, tout un nouvel agencement d'usine. Le tourneur, pour les aiguiser, s'est servi d'abord d'une meule venue de quelqu'une de nos montagnes, et il leur a *donné le fil* sur une pierre dite du *Levant*, parce qu'on en apporte surtout d'Asie ; et il a aidé à cette dernière façon en mettant sur la pierre de l'huile d'olive, produit de nos régions méridionales.

ont fourni aux mineurs des pics et des brouettes, de la poudre pour faire sauter les rochers ; de ceux qui ont bâti les fourneaux, de ceux qui ont taillé les limes, etc.

» Passons à la ficelle. Un paysan a semé du chanvre dans une terre qu'il a dû au préalable fumer, bêcher. Les tiges mûres, on les a arrachées, on les a rouies dans l'eau : on les a séchées, on en a enlevé la filasse, qu'on a peignée, et dont le cordier a ensuite garni sa quenouille, pour filer ces brins qui, retordus ensemble, ont donné cette ficelle.

» Je vois là un bouton de nacre : la nacre, surtout celle qui sert à confectionner les objets d'une certaine dimension comme celui-ci, est due aux huîtres perlières qui se pêchent à Ceylan, dans la mer des Indes.

» Voici les billes : elles sont faites en Saxe ou en Hollande, les grises, d'une espèce de grès très fin, les *marbres*, d'un albâtre commun. Il faut, pour les pro-

duire, tout un attirail de meubles qui les roulent, de tambours qui les lustrent. C'est une industrie d'une véritable importance.

» Du petit canif à manche d'écaille, je ne remarquerai que la garniture, cette écaille même, qui, tu le sais, peut être due à la carapace d'une espèce de tortue marine nommée *caret*, que l'on pêche dans les mers du Sud.

» Mais voici qu'on y a incrusté quelques petits fils d'or ou dorés. Quoi qu'il en soit, d'où vient le précieux métal qui y figure en quantité plus ou moins grande? Peut-être de Californie, peut-être d'Australie, peut-être du sein des montagnes de Russie ou de Sibérie, où de malheureux condamnés vont le chercher.

» Je prends le soldat de plomb. D'où vient le plomb? La France en fournit, mais sans pouvoir suffire à sa consommation, et il lui en arrive de Prusse, d'Angleterre, d'Écosse.

» Passons au porte-monnaie. Il est fait de cuir dit de Russie; nouveau tribut du grand empire à la poche du lycéen; le fermoir est de cuivre, or le cuivre vient plus particulièrement de la Suède. L'intérieur est garni de soie rose. La soie a été filée par l'industrieuse petite chenille, qu'on a dû mettre à mort pour s'approprier son brillant travail; quand on a voulu teindre cette soie, on a employé la cochenille, une espèce de coccinelle qui vit sur le nopal, plante grasse des contrées équatoriales américaines.

» L'argent que nous trouvons là, à l'état monnayé, peut provenir du Pérou, de la Norwège, de la Sibérie, de la Bohême; nous avons un jour parlé du monnayage, et tu dois te rappeler que c'est œuvre très longue et très minutieuse.

» Le bouchon a été taillé dans l'écorce d'un chêne, qui croît particulièrement dans la région pyrénéenne, ou encore dans nos nouvelles possessions d'Algérie. Quant aux épingles que tu y as, je crois, plantées pour constituer une sorte de métier à tricoter des cordons, elles sont le produit d'une industrie des plus compliquées. Chaque épingle avant d'être achevée, passe aux mains d'une trentaine d'ouvriers.

» Cette allumette-bougie représente d'abord une mèche dont le coton a dû être récolté aux États-Unis d'Amérique; de la cire qu'ont fournie les abeilles et que la rosée et le soleil ont blanchie; du soufre qu'on va ordinairement chercher dans les crevasses des volcans de Sicile, enfin du phosphore qu'on extrait, non sans travail, des os des animaux.

» Mais allons plus vite, car nous n'en finirions pas. Sur ce fragment de glace qui a été obtenu en fondant ensemble du sable et un sel retiré des herbes marines, je vois du mercure, qui a dû venir d'Autriche, d'Espagne, de la Chine ou du Pérou.

» Pour former ce morceau de cire à cacheter, on a mélangé avec de la térébenthine de Venise ou des Landes bordelaises une certaine quantité de laque, substance recueillie aux Indes orientales sur des plantes qu'ont piquées certains insectes.

» Pour fabriquer ce tonton d'ivoire emprunté aux défenses d'un éléphant africain, il a fallu que quelque intrépide chasseur risquât sa vie.

» La croûte de pain nous ramène à nos laboureurs, à nos meuniers, à nos boulangers.

» Pour fabriquer ce pinceau, on a pris la plume d'un corbeau, ou d'un poulet; le poil en a été fourni par quelque quadrupède de nos pays: mais tu as imaginé d'y joindre un manche de baleine, et pour te fournir ce morceau de fanon, des navires, de hardis matelots ont dû s'aventurer, non sans péril, dans les mers du Nord...

» L'écorce d'orange nous transporte encore en Espagne ou aux îles de la Méditerranée.

» Le caoutchouc, qui est le suc d'un arbre de l'Amérique du Sud, a dû traverser le Grand Océan pour nous arriver, et de même le cacao, qui a servi à fabriquer cette pastille de chocolat, par son mélange avec le sucre dû à la betterave, qui croît dans nos plaines, ou à la *canne*, plus particulièrement cultivée aux Antilles.

» Nous voilà au bout de l'inventaire. Eh bien, mon ami Louis, qu'en penses-tu? Étant donné que tu voudras bien, par la pensée, mettre à côté de chacune des mentions que nous avons faites de ces quelques objets l'outillage, le personnel qui les a produits, je te demande ce qu'il te semble de l'étendue de ce concours. Et que serait-ce donc, si, au lieu de n'inventorier que le contenu de ta poche, je m'avisais de passer en revue les objets qui garnissent cette chambre, les habits qui nous couvrent, les matériaux qui ont servi à faire cette maison.

— Ce serait vraiment infini, dit le jeune Louis.

— En ce cas, lui répliquai-je, tire toi-même la conclusion d'un examen de ce genre.

— Eh bien, mon oncle, la conclusion, c'est que dans le monde, et sans que, trop souvent, nous y prenions garde, chacun fait son profit du travail de beaucoup d'autres.

— Bien dit, mon enfant! Honneur donc au travail et aux travailleurs de tous les pays, de tous les ordres, de toutes les conditions, et honte à ceux qui, dans ce grand concert d'efforts, passent et demeurent sans y prendre part, sans être pour rien dans l'œuvre commune, dans l'œuvre universelle. Et j'espère bien, mes enfants, que vous ne voudrez pas être parmi ceux-là... »

EUGÈNE MULLER.

LE TALÉGALLE

La tendresse des oiseaux pour leurs petits est proverbiale; aussi les rares exceptions qui confirment cette règle sont-elles regardées comme des anomalies, bien que, à vrai dire, il n'y ait point d'anomalies dans la nature.

De quelle déconsidération sont frappés les coucous! ces parents dénaturés qui portent leurs enfants en nour-

rice en imposant, bon gré, mal gré à des étrangers, la tâche ingrate de les élever et de les nourrir, sans plus jamais se soucier de savoir ce qu'ils sont devenus !

Le talégalle n'est guère plus paternel, mais il a plus de délicatesse. Il ne laisse ses enfants à la charge de personne et ne les abandonne qu'après leur avoir construit un berceau douillet, une couche chaude et moelleuse, dans laquelle ils s'éveilleront un jour à la vie.

Ce magnifique gallinacé, originaire de l'Australie et de la Nouvelle-Guinée, est appelé *dindon de broussailles* (*brush turkey*) par les colons australiens. Il ressemble en effet au dindon; il en a le port et la taille.

Sa tête chauve plantée de cheveux rares, son bec puissant, son cou violacé sortant d'une fraise jaune bien tuyautée qu'il allonge à volonté jusqu'à s'en faire un jabot, sa queue touffue qu'il peut étaler en éventail, son allure grave et solennelle, lui donnent un certain air pédant et content de soi. Il marche avec assurance, en posant à plat sur le sol son pouce et ses doigts garnis d'ongles solides. Ce n'est pas un pied de petit-maître qu'il nous offre, c'est un pied robuste, construit pour le travail; un pied qui est tout à la fois une main de glaneur, un râteau de jardinier, un balai de ménagère, une truelle de maçon, une pioche de terrassier. Instrument admirable, outil souple et docile qui donne aux talégales la possibilité de fouiller, de fouler, en un mot d'accomplir des travaux multiples et un ouvrage gigantesque.

Ces beaux oiseaux vont par couples ou par petites compagnies. Quand la ponte est arrivée, le mâle et la femelle se mettent en quête d'un lieu favorable pour la construction d'un nid. Dès qu'ils l'ont trouvé, ils arpentent majestueusement le terrain en se promenant et paraissent se consulter.

« Nous serons bien ici, semblent-ils dire, plantons-y notre nid. »

La femelle se retire à l'écart, s'accroupit sur le sol et suit d'un œil attentif les allées et venues de son laborieux époux, qui l'encourage à la patience par de tendres ronflements.

Il commence à balayer la place à grands coups de pattes, poussant à reculons les feuilles tombées, et il en forme un tas qui sera la base de l'édifice ; puis il s'en va glaner aux environs.

Est-il gaucher, droitier ou ambidextre? C'est ce que je ne saurais vous dire. Le fait est qu'il ramasse entre les doigts recourbés d'une de ses pattes les feuilles mortes, les plantes fanées ; les brins d'herbe sèche, tous les détritus végétaux qui jonchent le sol, et les dispose circulairement à terre sur un espace qui peut occuper plus d'un mètre carré. Ce glaneur infatigable retourne coup sur coup chercher une nouvelle botte de fourrage, qu'il rapporte à la même meule en sautillant à cloche-pied.

De temps en temps il revient avec une poignée de terre humide qu'il lance en arrière, d'un vigoureux coup de patte, au milieu des herbes. Puis il se retourne, monte sur une meule pour mettre les matériaux en place, les ajuster, les agencer, les distribuer, les combiner. Il aplanit par ici, amoncelle par là, foule d'un côté, exhausse d'un autre, soulève le foin pour le saupoudrer également de cette terre humide destinée à le faire entrer en fermentation.

Le talégalle est un savant physicien et un habile chimiste : il connaît, sans le secours d'aucun thermomètre, le degré de chaleur que peut atteindre sa meule sans entrer en combustion; il sait jusqu'à quel point il peut activer la fermentation sans risquer de changer en fumier le berceau de ses enfants : car s'il ne doit point les connaître, il prend toutes les mesures hygiéniques pour assurer leur heureuse venue en ce monde.

Trois semaines, un mois au plus suffisent à la confection de ce nid qui forme une pyramide d'environ deux mètres de hauteur. Le plus souvent plusieurs ménages s'associent et les mâles travaillent en commun à la pyramide herbacée qui atteint alors des proportions gigantesques.

Ces nids sont toujours placés dans une vallée retirée et ombragée, au pied d'un terrain en pente, où les talégalles vont de préférence chercher leurs matériaux, attendu qu'il leur est plus facile de les rapporter en descendant qu'en montant.

Lorsque la besogne est achevée, le terrain environnant est d'une propreté admirable, il n'y traîne pas une feuille, pas un brin d'herbe, pas un fétu, tout a contribué à l'épaisseur de la meule. Il n'y a pas de jardinier qui ratisse mieux les allées d'un jardin que le talégalle.

Après s'être assuré que la température de sa meule atteint 35 degrés centigrades, après avoir jeté un dernier regard sur son œuvre et vu que tout est beau, bon et digne de l'épousée, le talégalle retourne vers sa compagne.

Ce n'est plus le rustique ouvrier que nous avons vu à l'ouvrage, mais un dandy plein d'élégance, à la tournure fière et pimpante. Il se rengorge dans sa barbe, il gonfle sa fraise; il rougit son cou, il étale sa queue, il se pavane dans ses plus beaux atours pour inviter sa dame à venir voir ce qu'il a fait pour elle.

La femelle le suit d'un air plein de condescendance. Elle s'avance vers la pyramide qu'elle gravit avec majesté, comme elle gravirait les degrés d'un temple, en exprimant sa satisfaction par de légers gloussements.

Elle explore ce dôme d'herbages, puis tout à coup s'arrête, pratique un trou, y pond un œuf, un seul! l'enfouit à 20 centimètres, le recouvre et s'en va. Elle revient de nouveau, mesure la distance d'un coup d'œil sûr, dépose un second œuf à 35 centimètres du premier et l'enfouit de même.

Qu'il y ait une seule femelle, qu'il y en ait quatre ou cinq, elles ne se trompent jamais sur la distance ni la profondeur, et ces gros œufs, d'une blancheur éblouissante, de huit à neuf centimètres de long, de six à sept

centimètres de large, restent plantés dans le foin comme des graines dans une couche de terreau pour y germer et y éclore. Les colons et les indigènes en trouvent parfois plus de cinquante dans le même nid.

Les femelles ayant accompli leur tâche, les mâles reviennent à leur tour s'assurer que la besogne est bien faite, que tout est en ordre. Ils découvrent les œufs, regardent s'ils sont enfouis à la profondeur voulue, le gros bout en bas, le petit bout en haut, les recouvrent avec soin, vont retrouver leurs épouses et se remettent en voyage, abandonnant le nid et la couvée. Ils ne reviendront que l'année suivante pour édifier une nouveau nid sur la ruine de l'ancien.

Le mâle est un bon ouvrier, un artisan hors ligne, un savant distingué, un bon mari plein d'attention pour sa compagne; la femelle n'est qu'une pondeuse, infatuée par les hommages qui lui sont rendus. Elle n'aime pas le travail; elle ignorera les douceurs et les soucis de la maternité.

Elle ne connaîtra point ses petits, elle ne les aidera point à sortir de leur coquille, elle ne leur donnera point la becquée, elle ne les abritera point sous son aile, elle ne guidera point leurs premiers pas, elle ne les verra point trottiner autour d'elle et accourir à la moindre alerte pour implorer sa protection. Si un jour elle les rencontre, elle les prendra pour des étrangers.

Orphelins avant de naître, qui donc prendra soin de leur naissance? Une bonne nourrice invisible ne les laissera manquer de rien. Elle entourera leur berceau de chaleur, elle leur donnera un bec solide pour fendre la coquille résistante qui les tient enfermés, elle les recouvrira de plumes pour qu'ils n'aient pas froid en sortant de l'œuf et les fera naître si vigoureux qu'ils pourvoiront eux-mêmes à leur subsistance.

Un beau jour la pyramide semble s'animer, elle frémit et s'agite; de tous côtés apparaissent des têtes éveillées qui se mettent à la fenêtre. Ce sont les petits talégalles qui viennent de naître.

Trouvant le temps favorable, la vie bonne, le soleil joyeux, ils travaillent du bec et des pattes pour se frayer un passage et, à peine sortis des ténèbres, ils se mettent à courir de ci, de là, comme des écoliers en récréation. Au bout de quelques jours les nouveau-nés sont déjà tous grands et émancipés. Sans perdre de temps à la recherche de leurs parents, ils se dispersent de tous côtés et vont se livrer à la lutte pour l'existence.



Le talégalle d'Australie. (P. 398, col. 2.)

Les talégalles sont bons coureurs; ils ont le pied sûr et fournissent de longues courses lorsqu'ils se sentent poursuivis. Quand ils sont fatigués, ils sautent de branche en branche, jusqu'au sommet des arbres, les plus élevés où ils échappent aux chiens, mais non pas aux chasseurs. Ils ont du reste une habitude qui cause souvent leur perte.

Pendant l'ardeur du jour ils restent perchés à l'abri du feuillage pour faire leur sieste, et les coups de fusil viennent souvent les surprendre au milieu d'un sommeil réparateur, mais tellement invincible qu'ils se laissent massacrer sans même essayer de fuir.

Voilà ce que c'est d'avoir le sommeil trop lourd et la chair trop délicate.

Mme Gustave Demoulin.



La famille est réunie (P. 401, col. 2.)

FEU DE PAILLE

I

Intérieur de famille.

Voulez-vous me suivre, ami lecteur? Je vous emmène dans la vieille cité de la Rochelle, qui garde fièrement ses tours antiques, comme du temps où elle était la reine de la mer, et qui cache sous les eaux les restes de la digue où l'enferma Richelieu. Nous sommes en hiver; on entend mugir la mer; les vagues atteignent à chaque instant la cloche du signal qui s'élève au milieu de la rade, et la font tinter d'une façon lugubre; le vent s'engouffre dans les rues, sifflant et grondant tour à tour. Il est sept heures du soir; suivons cette rue peu éclairée, qui va aboutir aux remparts, du côté du Mail, et arrêtons-nous à cette maison dont toutes les persiennes sont closes et obscures. Deux fenêtres seulement laissent échapper une faible lumière, ce sont les fenêtres de la salle à manger, et c'est là que toute la famille est rassemblée.

Entrons. Il se fait un grand mouvement dans la chambre; on se lève de table, et vivement une grande jeune fille, une dame d'une quarantaine d'années et une fillette de huit à dix ans aident une vieille servante à emporter les restes du dîner. La nappe est enlevée, on la remplace par un tapis; un coup de balai débarrasse des miettes, désagréables à rencontrer sous les pieds, et Pacifique (la fillette vient d'appeler de ce nom la vieille servante) disparaît avec la dernière pile d'assiettes. La pièce a maintenant presque l'air d'un salon; on pourrait la prendre aussi pour un cabinet de travail: car une table placée auprès d'une fenêtre supporte une bibliothèque remplie de livres, et des cahiers s'y étalent dans un beau désordre, qui n'est point un effet de l'art. Dans un coin, un piano, accompagné de son tabouret et de son casier à musique; sur les murs, quelques gravures; devant la cheminée, un tapis en sacs à café, décoré de broderies faites par les dames de la maison, voilà les ornements du lieu. Douze chaises cannées, deux fauteuils recouverts en damas grenat complètent le mobilier. La chambre est grande, assez grande pour que la fillette y prenne ses ébats : car entre le buffet et l'angle du mur une poupée dort dans son lit aux rideaux roses, près d'un ballon, d'une raquette et d'un volant.

Si vous possédez tant soit peu de perspicacité, vous devinerez maintenant, sans que je vous le dise, que les gens qui habitent cette maison ne sont pas riches, et qu'ils se tiennent toute la journée dans la salle à manger, pour ne pas allumer du feu dans plusieurs chambres à la fois. Vous devinerez aussi qu'ils ne manquent pas de goût, et qu'ils cherchent à égayer leur intérieur autant que leur bourse le permet: il y a de jolis tricots sur le dossier des fauteuils, et parmi les dessins qui ornent les murs, vous ne trouveriez pas une seule de ces affreuses lithographies qui sont les classiques du mauvais goût, et qui représentent Achille à Scyros ou Didon sur son bûcher.

La famille est réunie en cercle autour du foyer, où brille un beau feu de charbon de terre. M. Davery, le père, est au coin de la cheminée, et sa femme en

face de lui; la petite Marcelle s'est assise sur un tabouret, aux pieds de son grand frère Jacques, qui s'amuse à rouler sur ses doigts les boucles blondes qu'elle lui abandonne; la brune Valentine s'est placée près de son père, elle a passé son bras sous le sien et lui raconte je ne sais quelle folie pour le faire rire, pendant que son frère Frédéric perfectionne le nœud de sa cravate. C'est l'heure du repos, l'heure de la causerie; on s'égaye, on rit, chacun oublie ses préoccupations. Le front de M. Davery est le seul qui porte des traces de soucis; et encore, en ce moment, ses rides s'effacent, et il sourit gaiement à Valentine. Et, comme pour montrer que personne n'est triste dans la maison, l'écho d'une vieille voix cassée arrive de la cuisine, où Pacifique chante ce refrain connu :

« Il pleut, il pleut, bergère,
Rentre tes blancs moutons... »

La petite Marcelle éclate de rire.

« Encore ses blancs moutons, maman! Elle n'a jamais pu en dire plus long. Je sais tout le couplet, moi; j'ai voulu le lui apprendre, impossible! Faut-il qu'elle ait la tête dure, à son âge!

— C'est justement parce qu'elle est vieille qu'elle a la tête dure, ma chérie. Elle chantait déjà comme cela quand elle m'endormait dans mon berceau : tu vois qu'il y a longtemps!

— Oh! oui! » dit la petite avec conviction.

Les autres éclatèrent de rire.

« Tu trouves donc maman bien vieille? dit Jacques en tirant la boucle qu'il tenait.

— Puisque c'est une maman! répondit Marcelle.

— Voilà une jolie raison! Il y a des mamans qui sont vieilles, et il y en a qui ne le sont pas. Est-ce que la nôtre ressemble à Suzon, la marchande de beurre, qui a les cheveux blancs et la figure ridée comme une vieille pomme de reinette? Voilà ce que c'est que d'être vieille!

— Ah! oui; mais maman... n'est-ce pas, maman, que tu n'es pas jeune non plus?

— Pas trop, ma chérie! répondit la mère avec un sourire résigné.

— Attends, Marcelle, s'écria tout à coup Valentine en retirant vivement son bras de dessous celui de son père; tu vas voir que maman est jeune. C'est ta faute, aussi, mère, si cette petite sotte dit de pareilles choses; tu ne penses jamais à te faire belle. Laisse-moi t'arranger. »

Valentine tira un petit peigne de sa poche et donna un certain pli aux bandeaux de Mme Davery; elle prit dans son panier à ouvrage un bout de dentelle et un ruban qu'elle lui chiffonna dans les cheveux; elle ôta sa propre cravate, une cravate rouge ornée de franges, et la disposa autour du cou de sa mère; puis, se reculant de deux pas pour bien voir son œuvre :

« Là! te voilà jeune et jolie, je défends à qui que ce soit de dire le contraire. N'est-ce pas, père, que cela lui va bien? Sois tranquille, c'est moi qui m'occuperai de sa toilette, quand elle me mènera au bal; et je suis sûre qu'on l'invitera à danser.

— Le danseur serait bien attrapé, dit la mère en riant.

— Du tout! tu nous as appris à danser, quand nous étions petits : tu danses très bien... Me mèneras-tu au bal cet hiver, dis?

— Tu es trop jeune; il faut d'abord que tu aies passé tes examens.

— Bah! l'un n'empêche pas l'autre; je peux très bien travailler toute la journée et aller au bal le soir. N'est-ce pas, père, que j'ai l'air tout aussi respectable que Mlles Dornier, que Cécile Louveau, que Mathilde Germain, et tant d'autres?

— Certainement! dit le père en attirant vers lui sa favorite. Avec une robe blanche, bien faite, comme ta mère les fait, et quelques fleurs dans les cheveux, tu pourrais très bien aller au bal de la préfecture. Est-ce que tu n'as pas dix-huit ans?

— Non, mon ami, interrompit Mme Davery; elle ne les aura que dans dix mois; c'est Jacques qui a dix-huit ans et demi, et il ne demande pas à aller au bal, lui! Que Valentine se contente pour cette année de nos petites soirées d'amis; nous tâcherons de les rendre aussi amusantes que possible. »

Valentine ne répondit rien; elle était contrariée de se trouver encore cet hiver-là réduite à la société des petites filles et des collégiens, au lieu de danser avec des officiers en uniforme dans de grands bals à orchestre. Mais elle était, en sa qualité de fille aînée, dans le secret des préoccupations économiques de sa mère, et elle comprenait que le ton à la fois triste et résolu de celle-ci voulait dire : « Je ne demanderais pas mieux que de te faire plaisir, ma chère fille, mais il faut pour les grands bals d'autres toilettes que celles qui suffisent aux petites soirées, et la vie est bien chère et ma bourse bien peu garnie. » Valentine soupira tout bas en pensant: « Quel dommage de n'être pas riches! » mais elle n'insista pas, et, faisant un effort sur elle-même, elle se mit à consulter son père sur les divertissements du carnaval. On aurait, le dimanche gras, une grande soirée travestie; Mme Davery avait promis de déguiser tout le monde, y compris Fino, le caniche blanc, que Jacques teindrait en rose par un procédé chimique; Marcelle mettrait une coiffe de l'île de Ré, presque aussi grande qu'elle; Frédéric s'habillerait en *gommeux*, avec un grand faux col, un verre dans l'œil et une petite canne, cela lui conviendrait parfaitement; et Jacques avait promis de se mettre en magicien et de dire la bonne aventure à tout le monde. Pour Valentine, elle hésitait entre plusieurs costumes; elle avait bien envie de poudrer ses cheveux, de se coiffer d'un grand bonnet à papillons, de mettre des lunettes et de se faire passer pour la bisaïeule de la famille. Cette idée bizarre dérida un peu M. Davery, qui était resté soucieux depuis la réponse de sa femme : il n'aimait pas à se rappeler la nécessité de l'économie. Il entra bientôt sans arrière-pensée dans les projets de sa fille aînée; et,

chacun renchérissant, on arriva aux plus folles inventions pour égayer ce bienheureux carnaval. On en rit comme si on y était déjà; c'était toujours autant de pris, et ce qui ne serait pas mis à exécution aurait toujours servi à amuser la famille pendant qu'on en parlait.

« Une idée! dit tout à coup Jacques: si nous avions une marche à orchestre, pour le défilé des masques... je veux dire des gens déguisés?

— Superbe! mais où prendras-tu l'orchestre?

— Tu feras la partie de piano; ou plutôt ce sera maman, pour ne pas priver le défilé de son plus bel ornement. »

Valentine fit une grande révérence.

« Je jouerai les chants sur mon violon; Frédéric soufflera comme il pourra dans son flageolet; et si Blondinette veut faire sa partie, on lui donnera une paire de pincettes et une clef pour marquer la mesure. »

Marcelle s'empara vivement des pincettes.

« Tout de suite, Jacques! essayons tout de suite! s'écria-t-elle.

— Ça y est! Maman, une marche quelconque, nous trouverons bien moyen de l'accompagner! »

Mme Davery se mit au piano, les autres prirent leurs instruments, et Valentine, restée seule au milieu du salon, s'empara des deux pattes de Fino qu'elle contraignit à marcher gravement en mesure: il fallait bien que quelqu'un défilât pour utiliser la marche.



Valentine s'empara des deux pattes de Fino (P. 403, col. 1.)

Elle ne lâcha Fino que pour applaudir; et, prenant ensuite la place de sa mère, elle essaya avec Jacques des valses et des polkas, que Frédéric dansait avec Marcelle. La mère était allée se rasseoir au coin du feu, et elle les regardait en souriant, tout en faisant passer d'une aiguille à l'autre les mailles de son tricot; car les mains de Mme Davery ne savaient pas rester oisives.

La pendule, un vieux cartel à son de beffroi, retentit tout à coup au milieu de cette gaieté.

« Huit heures! » dit Jacques en faisant vibrer vigoureusement le dernier accord d'une valse.

« A l'ouvrage, mes enfants! » dit M. Davery en se levant.

Valentine ferma le piano, prit sur une étagère des livres et des cahiers, et vint s'asseoir près de la table; M. Davery y étala des papiers, Jacques apporta une boîte de compas et des planches de figures géométriques, et Frédéric, après avoir donné quelques soins à sa coiffure et à sa cravate un peu dérangées par la danse, ouvrit son Virgile et marmotta tout bas: « *Infandum, regina, jubes...* », cherchant à graver dans sa mémoire le récit que fait Énée de ses aventures à la belle reine de Carthage.

Marcelle poussa son tabouret aux pieds de sa mère, qui se mit à rouler en papillottes les beaux cheveux blonds de l'enfant. Le silence régnait dans la chambre, un silence qui n'inspirait que de douces pensées, qui

n'avait rien de morose, où l'on sentait la vie, la réflexion, le travail, la paix de toutes ces existences unies. Au dehors, le vent faisait rage; mais le feu qui brillait dans la cheminée répandait une douce chaleur dans la grande salle; la lampe, suspendue au-dessus de la table, baignait de lumière tous ces fronts studieux inclinés sur leur tâche; par moments, quand la porte de la cuisine s'ouvrait pour livrer passage à Pacifique rapportant la vaisselle à l'office, on entendait la voix chevrotante de la vieille domestique fredonnant un de ses refrains favoris :

« Jamais je n'oublirai
La fille du coupeur de paille;
Jamais je n'oublirai
La fille du coupeur de blé! »

Mme Davery écoutait, regardait, et souriait, remerciant Dieu dans son cœur de tout ce qu'il lui avait donné. Son mari! y avait-il sous le ciel un homme plus délicat, plus généreux que lui? Comme il travaillait sans relâche, sans jamais se plaindre! comme il se résignait à n'être qu'un simple chef de bureau de la mairie, lui qui, pensait-elle, eût mérité par ses talents la plus brillante destinée! S'il souffrait de la médiocrité de son sort, de la peine qu'il avait à élever sa famille, sa femme était seule à le savoir, et encore ne le lui avait-il jamais dit; elle l'avait deviné, avec la perspicacité de son cœur aimant, et la seule tristesse de sa vie, c'était de ne pouvoir le mettre à même de s'élever à la place qui lui était due. Sa Valentine! comme elle était belle avec ses grands yeux bruns, ses cheveux noirs, son profil fermement dessiné, sa taille élégante et son teint brillant! et si vive, si gaie, si adroite de ses mains, si habile à se parer d'un rien! Elle avait le don de plaire: tout le monde le disait, et sa mère le voyait bien. L'humble et douce femme s'étonnait presque d'être la mère d'une fille aussi brillante; mais Valentine ressemblait à son père, cela expliquait tout. Et Jacques, quel garçon sage et laborieux, raisonnable comme un homme de trente ans, et bon, et loyal! et si bon musicien avec cela! un fils que toutes les mères lui enviaient! Frédéric n'était pas aussi intelligent ni aussi travailleur; mais il avait ses qualités, il était rangé, propre et soigné comme une demoiselle, et puis il était bien plus joli garçon que Jacques; d'ailleurs, il n'avait que quatorze ans, et à cet âge-là on n'est pas parfait. Quant à Marcelle, il n'y avait pas dans toute la ville une plus charmante petite fille; elle plairait autant que Valentine, quand elle aurait son âge. Sûrement, elles se marieraient bien toutes les deux; il y a encore de par le monde des hommes qui épousent une femme et non un sac d'écus. Les garçons arriveraient à de belles positions; et alors on ne se souviendrait plus des difficultés passées. Fallait-il, d'ailleurs, se plaindre de manquer du superflu, quand toute la famille se portait bien et donnait de si belles espérances?

Un coup de sonnette fit tressaillir Mme Davery : qui pouvait venir à cette heure, par un temps pareil? La réponse ne se fit pas attendre : Pacifique ouvrit la porte de la salle à manger, et annonça « qu'un homme demandait monsieur ». Monsieur se leva, passa dans le vestibule, et revint au bout d'un instant, tenant à la main un papier d'un bleu faux, dont sa femme devina tout de suite la provenance.

« Une dépêche télégraphique? dit-elle.

— Oui, répondit M. Davery d'une voix émue, une dépêche de Grenoble. »



II

La dépêche de Grenoble, ses tenants et aboutissants.

Ces quatre mots « une dépêche de Grenoble » produisirent dans toute la famille un effet extraordinaire. Mme Davery se leva toute droite, et vint au-devant de son mari en tendant la main pour prendre la dépêche; mais sa main tremblait comme la feuille au vent. Les enfants quittèrent leur travail, et attendirent muets, immobiles, les yeux fixés sur leur père, ce qui allait se passer; les aînés étaient pâles, comme s'ils se fussent attendus à un malheur.

M. Davery prit la main de sa femme et lui dit, en lui donnant la dépêche :

« C'était un malheur prévu, ma pauvre amie; tu sais bien que Granvier souffrait d'une maladie de cœur... »

Les yeux de Mme Davery se remplirent de larmes.

« Il est donc mort! dit-elle. Il n'a survécu que deux ans à sa femme. Et Lucile, que va-t-elle devenir?

— Vois ce que dit la dépêche : « M. Granvier mort subitement; M. Davery tuteur, venir immédiatement chercher Lucile. » La dépêche est signée du notaire. Il faut que je parte ce soir même : il y a un train à dix heures et demie. Jacques, tu iras prévenir à la mairie demain matin.

— Je vais faire ta valise, dit Mme Davery en s'essuyant les yeux. Valentine, va coucher Marcelle; tu feras ensuite un peu de vin chaud à ton père, pour le réconforter avant son départ... »

Elle alluma une bougie et sortit de la chambre. La gare était loin, il n'y avait pas de temps à perdre; elle se hâta de ranger des vêtements dans une valise, tira de l'argent de son secrétaire, et redescendit. M. Davery était prêt : Jacques prit la valise pour la porter à la gare, et le voyageur, bien enveloppé dans son man-

teau, donna le baiser d'adieu à sa femme et à ses enfants.

« Pauvre petite Lucile! murmura Mme Davery. Tu lui diras que j'aurais bien voulu t'accompagner, tu l'embrasseras bien tendrement de ma part, n'est-ce pas? et puis... tu m'écriras des détails?

— Je t'écrirai en arrivant; je reviendrai aussitôt que possible, j'ai des affaires pressées ici. D'après la dépêche, je suis le tuteur de l'enfant; c'est sans doute le père qui m'aura désigné, et je ne lui vois pas, en effet, de parent qui eût pu se charger de Lucile. Cela va nous faire cinq enfants!

— Tu n'en es pas fâché? » demanda timidement Mme Davery.

Son mari la serra dans ses bras.

« Fâché! sûrement non, la pauvre petite! Ce sera encore de la peine pour toi, il est vrai; mais je sais que tu aimeras cette peine-là, et que tu seras contente d'avoir chez toi la fille de ta sœur.

— Oui... ma chère Thérese! il me semble que c'est elle que je vais revoir..... Comme je serais heureuse si l'enfant lui ressemblait! »

M. Davery partit; Frédéric monta dans la chambre qu'il occupait avec Jacques, et Mme Davery vint se rasseoir près du feu avec Valentine, en attendant le retour de son fils aîné.


Son mari la serra dans ses bras (P. 405, col. 1.)

Valentine resta quelques instants immobile, regardant le feu sans rien dire. La mort de son oncle Granvier ne pouvait l'affliger beaucoup, puisqu'elle ne l'avait jamais vu. Elle savait qu'il avait été le mari de sa tante Thérèse, morte deux années plus tôt; elle connaissait la tante Thérèse par deux portraits que sa mère regardait parfois d'un air triste, à ses rares moments de loisir, et qui représentaient, l'un une jolie enfant blonde et délicate, et l'autre une jeune femme à l'air languissant. Elle savait que sa mère avait beaucoup pleuré la tante Thérèse, et qu'elle manifestait souvent le regret d'être si loin de Grenoble. Mais elle ne connaissait pas sa cousine Lucile, et elle avait bien envie de questionner sa mère à son sujet; et puis, voyant Mme Davery essuyer une larme, elle pensa qu'il serait bon de la faire causer un peu pour la distraire. Elle poussa donc sa chaise tout près du fauteuil de sa mère, et passa son bras sous le sien; puis, appuyant, par un geste câlin, sa jolie tête sur la poitrine de Mme Davery :

« Mère, dit-elle, quel âge a-t-elle à présent, ma cousine... ma sœur Lucile? »

Un baiser fut la récompense de cette parole : « ma sœur ». Elle voulait dire, et Mme Davery l'avait compris, que Valentine adoptait d'avance l'orpheline, qu'elle l'aimerait, qu'elle l'accueillerait comme si les mêmes genoux les eussent bercées, toutes petites. La mère de famille se sentit le cœur plus léger; si la nouvelle venue apportait un peu de gêne dans la maison, Valentine du moins ne lui en voudrait pas. Elle entoura sa fille de ses bras, et lui répondit d'une voix attendrie :

« Elle vient d'avoir quinze ans; mais elle doit être plus sérieuse qu'on ne l'est ordinairement à son âge. Elle avait douze ans quand sa mère est tombée malade; et je pourrai te montrer les lettres où ma pauvre Thérèse me parlait de la bonté et de la raison de sa fille. Elle s'occupait de tout dans la maison, allant au marché avec la domestique, s'appliquant à bien mener le ménage, apprenant à raccommoder le linge, à faire ses vêtements, remplaçant en tout sa mère autant qu'elle pouvait, la servant avec un zèle, une douceur, une adresse qui ravissaient Thérèse. Elle m'écrivait : « Si je dois bientôt quitter ce monde, je n'aurai pas d'inquiétude sur ceux que j'y laisserai; Lucile aura soin de son père comme elle a soin de moi, et à eux deux ils ne seront pas malheureux. » Mon pauvre beau-frère, en effet, sans se consoler, reprenait peu à peu goût à la vie, et il a dû trouver bien dur de quitter sa fille... Il a compté sur nous; il a eu raison, n'est-ce pas, mon enfant?

— Je l'aimerai, mère; je l'aime déjà... Il va falloir nous occuper de son logement : il y a de la place dans ma chambre pour un second lit, et nous avons encore assez de cette jolie mousseline à raies roses pour lui faire des rideaux. Nous nous en occuperons demain, n'est-ce pas? Oh! il va falloir travailler. Je pense aussi...

— Que penses-tu, ma chère fille?

— Je pense que cela lui ferait peut-être de la peine, si elle ne nous trouvait pas en deuil; nous aurions l'air de ne pas partager son chagrin. Je vais nettoyer et refaire ma vieille robe noire; nous trouverons bien quelque morceau de mérinos pour habiller Marcelle, et les garçons, avec un crêpe, auront un deuil suffi-

sant. Frédéric trouvera même que cela renouvelle son chapeau. »

Malgré le peu de gaieté du sujet, Valentine ne put s'empêcher de rire en parlant du chapeau de Frédéric. Elle regarda sa mère à la dérobée, et, la voyant sourire, elle ajouta :

« J'ai une grosse épingle de jais que je lui donnerai ; cela le consolera d'être obligé de renoncer à sa cravate bleue... Ah ! il y a encore les gants ! Tous les samedis je passe une heure à lui nettoyer et à lui raccommoder ses gants jaunes. Me voilà délivrée de ce souci : mais que va-t-il devenir, privé de ses gants jaunes ? Malheureux Frédéric !

— Tu te moques de lui, mais tu es la première à l'encourager dans ses goûts d'élégance, petite folle que tu es.

— C'est qu'il est si drôle, quand il a un vêtement neuf ! il s'admire toute la journée. Il a fait tout le mois dernier des économies pour s'acheter un savon au musc. Te rappelles-tu, un jour, quand il était petit, il a voulu se parfumer, et il a versé sur son mouchoir toute ton eau de fleur d'oranger. Nous sommes-nous assez moqués de lui, Jacques et moi !

— Jacques ne tient pas à la toilette, lui ; tu lui reproches même souvent de n'y pas tenir assez.

— Jacques est comme les savants, grave et distrait ; il sortirait en pantoufles si je ne lui rappelais pas qu'il possède des souliers. Si on pouvait fondre mes deux frères ensemble, il sortirait de là quelque chose de tout à fait bien... Maman, sais-tu si Lucile est musicienne ?

— Je sais qu'elle avait beaucoup de goût pour la musique, et que sa mère lui donnait des leçons de piano ; mais je ne sais si elle a continué depuis qu'elle n'a plus sa mère. Tu pourras la faire travailler.

— C'est cela ! Ma tante avait du talent, n'est-ce pas ?

— Oui, et une voix charmante... Pauvre Thérèse ! quelles bonnes soirées nous avons passées, depuis mon mariage jusqu'au sien ! Elle était venue demeurer avec moi, parce que nous avions perdu nos parents ; et ton père la priait toujours de jouer et de chanter ; cela le reposait de sa journée : il aime tant la musique ! Moi, j'allais coucher Jacques dans notre chambre, qui était tout près du salon, et quand je revenais, je laissais la porte ouverte, pour qu'on pût l'entendre s'il criait. Mais il ne criait jamais ; il chantait à sa manière, dans son berceau, pour faire comme sa tante, et il s'endormait au milieu de sa chanson. Plus tard, tu as fait ta partie dans le concert, et c'était charmant de vous entendre gazouiller comme deux petits oiseaux.

— Est-ce que j'ai connu ma tante ? je ne me la rappelle pas du tout

— Tu n'avais qu'un an quand elle s'est mariée ; six mois après, son mari a été envoyé à Grenoble. C'est si loin de La Rochelle ! nous ne nous sommes jamais revues.

— Pauvre maman ! Tu l'aimais bien, ta petite sœur ?

— Je l'avais élevée ; j'avais huit ans de plus qu'elle, et j'avais fait la petite maman, comme toi avec Marcelle. Je m'étais attachée à elle comme si elle eût été ma fille, en vérité. Je n'ai plus joué à la poupée, du moment que je l'ai eue ; c'était ma poupée vivante. J'étais née mère de famille, vois-tu !

— Oui, et bonne mère, encore ! » murmura Valentine en se serrant tendrement contre Mme Davery. Elles restèrent un instant silencieuses, écoutant les bruits de la rue et les sifflements du vent ; puis elles distinguèrent un pas ferme et jeune qui s'approchait vivement ; Valentine se leva en disant : « C'est Jacques ! » et elle alla ouvrir la porte.

« Êtes-vous arrivés à temps ? demanda Mme Davery.

— Bien juste, le train allait partir ; mais enfin il était encore temps. Mon père m'a chargé de te dire qu'il t'écrirait un billet pour t'annoncer son arrivée, et le lendemain une lettre plus longue avec des détails. Il reviendra le plus tôt possible, et il te prie de ne pas te fatiguer en son absence. Et comme il m'a chargé de te surveiller à sa place, je vais te prier d'aller dormir, parce que tu as bien assez travaillé aujourd'hui. »

Jacques souriait en parlant ainsi, et son sourire donnait un tel charme à son visage un peu irrégulier, que sa mère pensa qu'elle avait eu bien tort de le trouver moins joli garçon que Frédéric.

« Et toi, lui dit-elle, ne montes-tu pas ?

— Pas encore ; je n'ai pas eu le temps de faire mes problèmes ce soir, et il faut pourtant qu'ils se fassent. Je n'en ai pas pour bien longtemps : ne t'inquiète pas. Bonsoir, mère ! bonsoir, Valentine ! »

Les deux femmes se retirèrent, et Jacques, resté seul, s'absorba dans ses problèmes. Mais, quand son travail fut achevé, il ne se hâta pas de regagner son lit. Il vint s'asseoir près du foyer qui pâlissait, et là, la tête dans ses mains, il se mit à songer à l'événement de la soirée.

Jacques était un garçon sérieux, réfléchi, un peu concentré ; sa mère l'appelait en riant le stoïcien, parce qu'il faisait profession de ne rien désirer et de se contenter de peu. Comme il était l'aîné de la famille, il avait vu de près toute la peine que sa mère s'était donnée et se donnait encore pour arriver, à la fin de chaque année, à joindre, comme on dit, les deux bouts ; et il l'avait aidée, tout petit, selon son pouvoir, faisant ses commissions du haut en bas de la maison, s'ingéniant à raccommoder les objets cassés, à inventer des joujoux pour son frère et ses sœurs, et à les amuser, pour qu'ils ne dérangeassent pas la mère de son travail. Cette préoccupation constante d'épargner, de ne pas user, de ne pas dépenser, avait, croyait-on, incliné son esprit vers le côté pratique des choses, et, tout naturellement, on l'avait dirigé vers les sciences ; il était convenu que Jacques serait ingénieur. Valentine le raillait souvent, l'appelait le frère prêcheur, et n'osait pas trop rêver tout haut devant lui de fêtes brillantes, de parures, de voyages et de divertissements ; elle ne le trouvait pas toujours aimable et elle avait un peu peur de lui ; mais elle ne pouvait s'empêcher de le respecter, et d'admirer le désintéressement avec lequel il s'oubliait toujours

pour les autres, sans avoir besoin de faire effort pour cela. Valentine, qui eût aimé, comme disait sa mère, à tailler dans le grand, revenait vite à la raison et se contentait bravement du possible; elle se sacrifiait souvent, mais elle ne s'oubliait pas : là était la grande différence entre leurs deux caractères. Ce soir-là, tandis qu'avant de s'endormir elle songeait seulement au plaisir d'avoir une compagne plus rapprochée de son âge que Marcelle, Jacques se demandait quels changements l'arrivée de Lucile allait apporter dans la maison.

Cette enfant serait-elle une cause de fatigue de plus pour Mme Davery? ou bien lui rendrait-elle de chers souvenirs, la ferait-elle revivre au temps où elle soignait sa petite sœur Thérèse? Ressemblerait-elle à Valentine, ou bien ne serait-elle pas plutôt douce et paisible, triste de son deuil récent et de son isolement, timide au milieu de ces parents qui étaient encore des étrangers pour elle? Oui, cela devait être; et Jacques se sentait disposé à plus d'indulgence et de compassion envers elle qu'il n'en avait jamais montré envers personne.

Il s'aperçut tout à coup que la lampe baissait et s'éteignait peu à peu; cela le rappela au sentiment du présent; il se hâta d'allumer sa bougie, et, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller sa mère, il regagna sa chambre où Frédéric dormait depuis longtemps d'un profond sommeil.

A suivre. Mme C. Colomb.



LES PIGEONS EN ORIENT

Les peuples de l'Orient sont passés maîtres dans l'art d'élever les pigeons; les riches mahométans ont toujours dans leur maison un homme dont les fonctions sont uniquement de les instruire; et les pigeons profitent si bien des leçons qui leur sont données, qu'ils obéissent au commandement, comme des soldats.

Ainsi l'on voit un vol de vingt pigeons rouges s'élever dans les airs, ou revenir à leur point de départ, en obéissant aux directions de leur conducteur, qui règle leurs mouvements par sa voix ou en agitant une baguette.

On lâche ensuite l'assortiment des pigeons blancs qui s'élèvent et se mélangent avec les premiers; on les voit voltiger de tous côtés, et il semble, à les voir ainsi confondus, qu'il soit impossible de les séparer. Cependant, que le maître, au moment de la plus grande confusion, fasse entendre le signal accoutumé: les pigeons se séparent les uns des autres, et forment de nouveau deux groupes distincts, suivant leur couleur.

Lorsque ce mouvement a été effectué, on donne la volée à une vingtaine de pigeons bleus, qui, s'élevant aussitôt dans les airs, se mêlent aux pigeons des deux autres couleurs. Tous alors, voltigeant ensemble, tantôt s'élèvent perpendiculairement, tantôt reviennent vers la terre, ou se poursuivent en tournoyant et toujours d'après les directions de leur maître.

A un signal de celui-ci, les pigeons se séparent en trois groupes suivant leur couleur; c'est peut-être alors qu'ils exécutent les mouvements les plus extraordinaires : les uns montent, les autres descendent; un des groupes se précipite sur l'autre, comme pour l'attaquer; ce dernier s'entr'ouvre, et les attaquants passent au milieu.

Lorsque, enfin, les jeux sont terminés, on les rappelle tous; ils reçoivent pour récompense une abondante ration de graines choisies, et chaque oiseau se rend dans la cage qui sert d'asile aux pigeons de sa couleur, avec un air de comique importance, comme s'il était fier de son savoir et de son activité.

LE BOUDIN DE PAQUES

Depuis le matin les cloches sonnaient à toute volée, égrenant, par les abat-son des clochers, leurs notes joyeuses sur la ville encore endormie. Le soleil luisait clair, et semblait promettre que la fête de Pâques serait une des belles journées du printemps.

De ci, de là, quelques commerçants avaient ouvert leurs magasins. Les bouchers et les charcutiers, sans exception, étalaient leur marchandise, et se frottaient les mains en contemplant la devanture de leur boutique lessivée ou repeinte à neuf pour la circonstance. Pâques est pour eux la grande fête de l'année. Boucherie et charcuterie prennent leur revanche du maigre et des abstinences du carême. Les fameuses foires aux jambons brillent de tout leur éclat.

Le dernier coup de dix heures tintait à l'horloge de Saint-Eustache, quand une vieille femme déboucha d'une de ces allées humides et obscures qui servent d'entrées à quelques maisons de la rue Rambuteau. Elle était vêtue de cette grande mante noire à capuchon dont s'affublent les veuves ou les aïeules dans certaines provinces de France. Une petite fille d'une douzaine d'années lui donnait la main, se faisant traîner avec cet air grognon et maussade des enfants qui

voudraient rester dehors, et sentent qu'on les ramène au logis.

La vieille n'y prenait point garde. Son pas s'accélérait autant que son grand âge le lui permettait. On eût dit même qu'elle avait hâte de rentrer, que le bruit montant de la rue l'étourdissait, que le roulement continu et rhythmé des voitures l'effrayait, que la foule croissante des flâneurs ou des gens affairés lui faisait peur. Il demeurait évident que non seulement cette femme n'était pas née à Paris, mais encore qu'elle n'y avait pas vieilli. L'enfant qu'elle traînait avec son teint blanc jaunâtre des plantes étiolées, ses cheveux plats et flasques, ses yeux cernés jusqu'à mi-joue, semblait appartenir à cette classe souffreteuse de petits êtres qui naissent sur les pavés humides des taudis de faubourg, et végètent dans l'atmosphère viciée des fabriques.

Il n'en était rien pourtant. La vieille et l'enfant venaient de la Bourgogne. L'une n'avait pas toujours porté sa grande mante noire pour cacher ses vêtements usés; l'autre, en se regardant quelquefois dans la glace, s'était plu à constater que ses cheveux frisaient, qu'elle possédait des yeux clairs et un teint coloré.

Mère et fille de riches vignerons du Mâconnais, elles avaient connu le bien-être de l'aisance. Si l'une comptait finir ses jours dans un repos bravement gagné, choyée des siens, entourée d'amis, l'autre pouvait espérer que sa jeunesse se passerait dans le calme d'une petite vie bien tranquille, dont chaque jour aurait un lendemain assuré. Mais hélas! l'orage naît presque toujours du beau temps. Le vieux proverbe qui nous engage à nous méfier des eaux dormantes voit à chaque instant des exemples donner raison à son conseil. De mauvaises récoltes, des rentrées d'argent qui ne s'effectuèrent point et peut-être aussi de malheureuses spéculations amenèrent vite la ruine de la famille. Le chagrin et la maladie ne tardèrent point à la décimer. L'arbre périt, laissant vifs encore la souche et le rejeton: l'aïeule et l'enfant.

Elles vendirent le peu de meubles et d'effets qui leur restaient, et quittèrent le pays, poussées beaucoup par la honte pour ne pas vivre au milieu de gens qui les avait vues riches, un peu par le désir de ne point rester auprès d'une tombe qui leur rappelait de trop chers souvenirs, énormément par la curiosité de venir à Paris, où, leur disait-on, toutes les misères trouvent à vivre.

A peine arrivée dans la capitale, l'aïeule se mit en rapport avec quelques personnes, pour lesquelles les bonnes âmes de sa commune lui avaient donné des lettres de recommandation. Elle trouva de l'ouvrage. Mais quel ouvrage! Des bas à ravauder, du linge à repriser, des chemises à raccommoder! Ouvrage qu'elle pouvait faire, c'est vrai, et qu'elle faisait bien malgré son âge, mais ouvrage si peu, si peu payé, que chaque journée suffisait à peine à son pain.

Cette année, l'hiver avait été rude, le combustible cher. Des dettes s'accumulaient chez le boulanger et chez le charbonnier. Pour arriver à les éteindre sou par sou, la bonne vieille avait décidé de passer le carême sans manger de viande. Depuis quarante jours, sa petite fille ne vivait que de pain sec et de légumes. Nourriture saine, suffisante à la rigueur, quand elle est assaisonnée par l'air vif des champs, mais à coup sûr peu réconfortante quand elle est prise dans l'air lourd d'une mansarde, empuantie déjà par les plombs voisins.

L'aïeule marchait de plus en plus vite; la petite traînait la jambe de plus en plus lentement. Cette lenteur s'accentuait encore et touchait presque à la résistance de l'inertie, lorsque l'enfant passait devant la boutique d'un charcutier. Sa bouche s'ouvrait, ses yeux se dilataient. Après le pain sec du carême, elle se sentait prise de vertige en face de cette accumulation de choses grasses et fondantes qui se prélassaient sur un lit de fines rognures de papier bleu et blanc. Tout en bas, les pots de rillettes faisaient la haie. Derrière, des pieds de cochon truffés essayaient de soutenir un premier rang d'assiettes enguirlandées de verdure, et dans lesquelles s'étendaient paresseusement les langues fourrées de Strasbourg, rouges et vernies, les andouillettes de Troyes, claires et dodues, et le boudin des grands jours, qui, serpent tentateur des indigestions, se tordait en noires spirales. Au-dessus, les jambonneaux désossés, jaunes de chapelure, levaient en étendard leur manche terminé par un pompon de papier rouge et vert. Des saucissons, sanglés dans leurs robes d'étain, pointaient de temps à autre, donnant dans ce concert de couleurs vives la note brillante des vers luisants. Des pâtés tout chauds cloisonnaient de leur croûte dorée ces choses succulentes. Au sommet, entourées de veau piqué, de galantine truffée, de hure aux pistaches, de gelées tremblotantes, apparaissaient trois énormes dindes, dont les truffes sous la peau marbraient de bleu leurs ventres rebondis. De droite et de gauche, des terrines de foies gras, de petites caisses de fromages suisses ou d'escargots persillés bouchaient les vides que formaient entre elles les grosses pièces de veau, de porc, et les jambons d'York et de Cincinnati. En haut, la barre à dents de loup, en fer étamé, laissait pendre des colliers de saucisses, des chapelets de saucissons, des enroulements de cervelas, des dentelles blanches et des guipures de crépines. La vue de cette apothéose de la gourmandise, le fumet des viandes et l'odeur âcre des truffes étaient bien faits pour donner des envies à ceux-là mêmes qui n'avaient pas vécu pendant quarante jours de pain sec et de légumes....

« Eh bien! Jeanne, qu'as-tu à t'arrêter ainsi? » dit l'aïeule en se détournant. Et la pauvre petite, promenant son regard mouillé de sa grand'mère à l'étalage, laissa échapper dans un soupir ce mot bien gros de désir: « Le boudin! » La vieille ferma les yeux; puis, silencieuse, mit la main à sa poche, et en tira l'argent qu'elle venait de recevoir comme prix de quelques menus ravaudages. Elle compta et recompta ses sous, supputant si elle pouvait en distraire un ou deux sans nuire à l'acquittement de ses dettes et à l'achat du



Elle compta et recompta ses sous. (P. 408, col. 2.)

strict nécessaire. L'enfant trouvait l'attente longue. Les doigts dans la bouche, la tête baissée, l'œil noyé dans le vague, mais ne perdant cependant rien des gestes de sa grand'mère ou de ce qu'il y avait à l'étalage, elle se morfondait. Enfin l'aïeule tendit en soupirant une pièce à l'enfant qui bondit dans la boutique, souleva le couvercle du réchaud de melchior qui brillait sur le comptoir, et, saisissant une fourchette, piqua sans hésiter le plus beau morceau de boudin. La servante le lui enveloppa et reçut la monnaie.

« Un sou ! s'écria-t-elle; est-ce que tu rêves? On t'en donnera des morceaux de boudin comme celui-ci pour un sou! et tout chauds encore!

— Je n'ai pas d'autre argent, répondit Jeanne les larmes aux yeux.

— Alors, pas d'argent pas de boudin, ma fille. Reprends ton sou et rends-moi ma marchandise.

— Donnez-m'en la moitié, balbutia la fillette.

— Allons, va, garde tout, reprit une voix derrière elle ; mais que je ne t'y reprenne plus. » C'était la voix du patron.

Jeanne partit sans regarder qui lui donnait cette autorisation, et suivit cette fois sa grand'mère aussi vite qu'elle voulut marcher. Pendant ce temps, le charcutier, avancé sur le seuil, l'épiait du regard. Il hocha la tête, comprit, et la fit suivre par un de ses apprentis. Une heure après, il savait qu'elle se nommait Jeanne, sa grand'mère Méchu ; connaissait leurs habitudes et leur manière de vivre.

Le lendemain, de grand matin, l'apprenti grimpait à la mansarde de la mère Méchu. La clef était en dehors, il la tourna.

« Tenez, dit-il en entrant, voilà les deux sous de boudin que vous avez fait demander au patron.... »

La bonne vieille le regarda avec quelque méfiance par-dessus ses lunettes, et prit le paquet. Le gamin resta planté devant elle les yeux curieusement ouverts. La ficelle dénouée, les deux papiers-enveloppes soigneusement dépliés, une petite boîte en cartonnage blanc montra ses arêtes dorées. L'aïeule souleva le couvercle, et trouva en effet un morceau de boudin, au grand ahurissement du gamin qui jamais n'avait vu d'emballage pareil pour si mince marchandise. Elle voulut le prendre, mais il céda sous la pression comme un tube en caoutchouc. L'apprenti, flairant une farce, s'esquiva dans un grand éclat de rire. Rouge de colère, la mère Méchu se leva, et, prenant le boudin à pleine main, le lança sur lui de toute sa force. Le malin drôle était déjà dehors; le projectile rencontra la porte et s'y aplatit. Des louis d'or roulèrent sur le carreau. La grand'mère et l'enfant poussèrent un cri de surprise.

Le faux boudin n'était autre qu'une de ces blagues en caoutchouc qui, à la grande joie de certains fumeurs, affectent des formes bizarres. Outre les louis, elle contenait un papier : « Élevez bien l'enfant, y lisait-on. Qu'elle sache lire, écrire et compter. Tous les ans, à semblable époque, la même somme vous parviendra. »

Jeanne fut mise à l'école. Plusieurs fois par semaine il y eut de la viande sur la table. Pendant trois ans, le boudin annuel vint prouver au modeste ménage que les œufs de Pâques ne sont pas seuls féconds. La quatrième année, la mère Méchu mourut. Le bon charcutier recueillit Jeanne, la mit au courant de son commerce; puis, un beau matin, la maria à son premier garçon, à qui il cédait son fonds le même jour.

Jeanne est heureuse. Sa boutique, proprette, toujours surveillée, est la mieux achalandée du quartier. Au-dessus de sa porte, on lit en lettres d'or, sur un fond de miroir, l'enseigne : *Au boudin de Pâques.*

Les commères du quartier ont cherché les raisons qui avaient fait agir le charcutier. Les unes déclarèrent qu'il aimait Jeanne, parce qu'elle ressemblait à une fille qu'il avait perdue le même jour que sa femme, atteintes toutes deux d'un mal épidémique ; les autres prétendirent.... Mais qu'importe! les bonnes actions s'expliquent d'elles-mêmes et n'ont pas besoin, en tout cas, d'être justifiées.

Frédéric Dillaye.

LES MAISONS EN COTON

L'Amérique est fertile en inventions extraordinaires. La plus récente et la plus curieuse est celle du coton à bâtir et des bois artificiels.

Il ne s'agit rien moins que de bâtir des maisons en coton. Déjà la découverte du procédé a été patentée et essayée avec un succès complet. On se sert du coton vert de qualité inférieure, des débris épars dans les champs, même des balayures de fabrique, enfin de tout ce qui est jeté comme rebut et que ne veulent pas prendre les papetiers. On en fait une pâte qui acquiert la solidité de la pierre.

Ce coton architectural est enduit, à l'extérieur, d'une substance qui le rend imperméable à la pluie. Il faudra désormais, pour construire de fond en comble une maison de coton, moitié moins de temps que pour ériger une maison en briques. Elle sera à l'épreuve du feu, tout aussi solide qu'une maison en pierre, et cela coûtera trois fois moins.

Les charpentes seront faites avec de la paille de blé. Ce bois artificiel, excessivement dur, est obtenu par les procédés suivants : la paille est d'abord transformée en feuilles de carton par les procédés ordinaires des papeteries, puis les feuilles empilées sont traitées par une solution qui durcit les fibres. Il suffit ensuite de quelques passages dans un train de laminoirs pour obtenir un produit ayant toutes les qualités du bois de construction. Le traitement chimique subi par la matière la rend imperméable et difficilement combustible.

La menuiserie est fabriquée au moyen d'un carton qui diffère peu du précédent. Il est seulement un peu

moins dur. Il se prête à tous les ouvrages de la menuiserie. Il se scie, se rabote; on le cloue, on le colle, on le fend, et il reçoit des moulures absolument comme le bois naturel.

Chauffé devant le feu, on peut le cintrer et lui donner les formes les plus variées; les couleurs et les vernis s'y appliquent parfaitement et sont plus durables que sur le bois. Le carton est insensible aux variations de la température, il peut être exposé au soleil ou à la pluie sans se fendre.

LES DEUX MOUSSES [1]

XXI

Vieux projets, vieilles connaissances.

Daniel dormait profondément, quand il entendit la voix joyeuse de Pingouin lui crier :

« Allons, paresseux, debout! Il est déjà neuf heures et plus que temps de se mettre à l'ouvrage, car il nous faut gagner notre dîner et notre prochaine nuitée. »

Le jeune Français se frottait les yeux. Après avoir relu le fragment du journal de Bastien, il s'était endormi l'esprit plein de riantes perspectives, perspectives dont ses rêves avaient aussitôt fait une réalité. Riche, ployant sous le poids de l'or, il se voyait entrant triomphalement dans un des grands hôtels de Melbourne; les domestiques le saluaient jusqu'à terre; chacun s'enquérait de ses moindres désirs... et tout à coup, à la voix de Pingouin, il se retrouvait dans un fétide galetas où le jour pénétrait avec peine à travers une étroite lucarne grillée. Amère désillusion ! Le rêve ne deviendrait-il donc jamais la réalité ?

Daniel poussa un soupir et se leva.

« Tu soupires ! lui dit Pingouin. Il me semble cependant que je t'ai laissé faire assez grasse matinée. Mais nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Nous aurons bien vite vu la fin des deux shillings qui nous restent. Que ferons-nous ensuite ?

— Tu as raison, dit Daniel. Il faut tâcher de trouver quelque occupation qui nous donne de quoi vivre. Je crois que cela ne nous sera pas difficile : car, à ce que l'on m'a dit souvent, les bras manquent dans ce pays, surtout depuis la découverte des mines d'or.

— Ce que nous aurions de mieux à faire, reprit Pingouin, ce serait de tâcher de trouver un bon capitaine et de nous embarquer au plus tôt. J'en ai déjà assez de ce pays où tout est à l'envers, où les mendiants sont des grands seigneurs, où les sauvages sont plus charitables que les blancs, où les oiseaux sont des quadrupèdes et où les arbres n'ont ni fruits ni ombrage.

— Mais tu sais bien qu'il est impossible que nous quittions ainsi l'Australie.

1. Suite. — Voy. pages 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

— Pourquoi donc ? Moi, je ne sais rien.

— C'est vrai, » dit Daniel avec embarras. Puis, prenant la main du Canadien qu'il serra avec effusion, il ajouta :

« Pardonne-moi, mon bon Martial. Je t'aime plus qu'un ami, comme un frère; je te dois déjà tant que je ne sais comment je pourrai jamais m'acquitter envers toi. Tu m'as sauvé deux fois la vie...

— Ne parlons pas de cela, interrompit le Canadien. Je n'ai fait que ce que tu eusses fait à ma place.

— Enfin, je t'aime parce que tu es bon, meilleur que moi ; aussi, si je ne t'ai pas plutôt dévoilé mon secret, tout le fond de mon âme, c'est que ma conscience me reproche quelquefois ma conduite passée, et j'ai eu peur d'avoir à rougir devant toi. Mais je serai franc; tu sauras tout et c'est toi qui décideras. »

Alors, Daniel fit au jeune Canadien le récit de ses aventures depuis son départ de Castell jusqu'à son engagement par M. Goulard; il lui expliqua comment il avait été amené à ouvrir le portefeuille du mineur ; puis il raconta la fuite de Dominique, la découverte fortuite du plan de Bastien Moreau.

L'histoire était terminée. Daniel baissait la tête, attendant le verdict de son ami. Celui-ci réfléchissait.

« Sais-tu ce qu'est devenue M[me] Moreau? demanda-t-il enfin.

— Ne t'ai-je pas dit qu'elle avait quitté Cette sans laisser aucune adresse.

— Eh bien, je te dirai franchement, reprit Pingouin, que la seule chose que j'aie à te reprocher dans tout cela, c'est d'être parti sans avoir fait toutes les démarches possibles pour retrouver la veuve du mineur. Songe que la pauvre femme ignore peut-être encore aujourd'hui la mort de son mari, qu'elle n'a pas été informée de la fortune que celui-ci lui a laissée, et que depuis deux ans elle est peut-être sans ressources.

— Que faire, alors? demanda Daniel.

— Il faut d'abord tâcher de recueillir ici quelques renseignements sur Bastien Moreau. Ne t'a-t-il pas dit que toute sa fortune avait été placée en propriétés dans l'État de Victoria?

— Oui, à Melbourne et aux environs.

— Dieu sait ce que sera devenue cette fortune, que personne n'était plus là pour défendre, dans un pays qui est le rendez-vous de tous les bandits du globe. En tous cas, puisque un hasard providentiel a fait tomber dans tes mains le secret de Bastien, il faut tâcher de trouver le trésor, et quand nous l'aurons découvert, nous rentrerons en France et nous donnerons à M[me] Moreau tout cet or qui lui appartient. N'est-ce pas ce que tu voulais faire ? »

Daniel rougit. Il hésitait, mais surmontant toute fausse honte :

« Non, Martial, ce n'est pas ce que je voulais faire. Quand ce papier est tombé entre mes mains, je n'ai pensé qu'à moi; il m'a semblé que ce trésor m'appartenait, je me voyais déjà riche...

— Oh ! c'est mal cela, interrompit Pingouin.

— Je sentais bien que c'était mal. Ce secret m'obsé-

dait, me pesait. Et la solution si simple, si juste, que tu me proposes, je ne la trouvais pas. Tu as raison : il faut chercher le trésor et le rendre à Mme Moreau. Oh! je suis heureux maintenant! Si je pouvais devenir aussi bon que toi! »

Et, dans un élan de gratitude, il se jeta au cou de son ami et l'embrassa de toutes ses forces.

« Tu es meilleur que tu ne le crois, dit Pingouin en lui rendant son étreinte; seulement tu n'y vois pas toujours bien clair et, alors tu cours aveuglément droit devant toi sans réfléchir que tu iras peut-être buter contre quelque grosse pierre. »

Puis, pour mettre fin à cette naïve leçon de morale, il ajouta :

« Voyons le fameux plan. »

Daniel le tira de sa cachette et le posa déplié sur la table devant Pingouin, qui se mit à lire attentivement.

« Sais-tu où se trouvent le Murray et le Murrumbidgee? demanda celui-ci.

— Ma foi, non! dit Daniel. Tout ce que j'ai pu comprendre dans le journal de Bastien, c'est que cet endroit est dans l'intérieur des terres, au milieu d'un désert.

— Diantre ! Comment y arriverons-nous ? Il ne doit pas être commode de s'avancer si loin dans ce pays sauvage, nous en savons déjà quelque chose. Puis, il nous faudra acheter des outils, des provisions, ce qui nous coûtera certainement quelque argent, et pour le moment nous n'avons, en fait d'argent, que deux shillings, juste de quoi déjeuner ce matin; car cette misérable auberge est aussi chère que le meilleur hôtel de Québec.

— Eh bien, nous attendrons d'avoir gagné un peu d'argent, dit Daniel. Nous travaillerons.

— C'est cela. Tout en travaillant, nous recueillerons les renseignements nécessaires, et nous ne nous mettrons en marche que bien équipés. C'est entendu. Allons manger un morceau, puis nous aviserons. »

Ils descendirent à la salle commune et se firent servir à déjeuner. La salle, malgré le soleil radieux qui inondait de lumière le dehors, était fort sombre, et dans le demi-jour qui y régnait les deux mousses n'avaient pas remarqué un homme assis seul à une table voisine de la leur. En revanche, l'inconnu examinait curieusement les nouveaux arrivés. Satisfait sans doute de son examen, il se leva et s'avança résolument vers les jeunes gens.

« Eh bien, dit-il tout à coup à Daniel, n'avais-je pas raison de dire que des marins se retrouvent toujours? » Le jeune Français releva la tête.

« Dominique! s'écria-t-il.

— Lui-même, » dit le matelot, qui, se tournant vers le Canadien, ajouta : « Monsieur Pingouin, je crois?

— Comme vous dites, » répondit simplement le mousse.

Les deux jeunes gens se regardaient un peu embarrassés; mais le matelot, sans se laisser déconcerter par la froideur de leur accueil, prit un tabouret et s'assit à leur table, en criant au garçon :

« Vous servirez mon déjeuner en même temps que celui de ces messieurs. »

Puis s'adressant à Martial :

« Vous ne sauriez croire combien je suis heureux de me retrouver entre amis : car vous me permettrez, Monsieur Pingouin, de vous considérer comme tel. Les amis de nos amis sont nos amis, n'est-ce pas? c'est un vieux proverbe, » ajouta-t-il en riant.

Le jeune Français releva la tête. (P. 412, col. 2).

Le Canadien ne répondit rien à cette aimable déclaration, mais l'imperturbable Dominique continua:

« Je suis d'autant plus heureux de revoir mon cher ami Daniel que j'ai vraiment bien des excuses à lui faire. Figurez-vous que lorsque j'ai quitté l'hôtel des Trois Perroquets, j'ai éprouvé tant de peine de me séparer de mon jeune ami et protégé que je me suis enfui précipitamment la nuit, comme un voleur. J'ai empoigné mon paquet de hardes dans la commode, je l'ai fourré sous mon bras et je cours encore. »

En écoutant ce récit éhonté du vol, le front de Daniel se rembrunit.

« Je m'embarque, reprit le matelot, et, une fois à bord, je jette mon paquet dans un coin de mon cadre, puis je n'y pense plus. La *Belle-Thérèse* me conduit à Alger où nous allions porter des liqueurs; de là nous faisons la navette entre Oran et Carthagène, enfin nous piquons sur Madère où le capitaine devait prendre un chargement de cochenille... »

Pingouin, que ce récit intéressait peu, ne put réprimer un bâillement.

« Ça ne vous amuse pas, remarque Dominique;

attendez un peu la suite. A Madère donc, voilà que je vous retrouve, — du moins mon jeune ami, car je n'avais pas encore l'honneur de connaître Monsieur Pingouin; — je vous retrouve donc en pleine bataille, et j'ai la chance de vous donner un bon coup de main et d'embrasser Daniel. Le lendemain, j'étais encore tout attendri par cette rencontre, quand le capitaine me bouscule à propos d'une vétille. Je lui donne mon compte, je prends mon paquet et je débarque. Deux heures après j'étais engagé et embarqué sur le *Bouledogue* en charge pour Melbourne. A peine à bord, je m'installe et, comme mon costume commençait à manquer de fraîcheur, je cherche mes nippes de rechange. J'ouvre mon paquet et, que le tonnerre m'écrase! que croyez-vous que j'aperçoive juste au beau milieu de mes affaires? Je vous le donne en mille! »

Daniel, devenu attentif, palpitait d'émotion.

« Eh bien, reprit Dominique, je trouve là, dans mon paquet, le portefeuille de Daniel!

— Le portefeuille de Bastien Moreau! s'écrièrent les deux mousses.

— Précisément. En le voyant, continua le matelot, j'ai cru que j'allais tomber à la renverse. « Martigues, mon ami, me suis-je dit, tu es un homme déshonoré. Ton élève, Daniel Riva, va croire que tu l'as volé. Ce que tu as de mieux à faire, c'est de piquer une tête par-dessus les bastingages et de t'en aller te cacher au fond de l'eau. » Cependant je me disais encore : « Ce n'est pas possible. Daniel Riva te connaît; il sait que tu es un honnête homme. Il n'osera pas soupçonner son vieux camarade... »

— Qu'as-tu fait du portefeuille? demanda Daniel d'une voix tremblante.



Que croyez-vous que j'aperçoive? (P. 413, col. 1.)

— Ah dame! voilà, c'est toute une histoire, reprit le matelot en simulant de l'embarras. Quand je suis arrivé ici, tout le monde courait aux mines j'ai fait comme les autres, mais la chance ne m'a pas favorisé. Je suis rentré à Melbourne sans sou ni maille... Alors, j'ai pensé à l'argent qu était dans le portefeuille, je me suis dit que si tu étais là tu ne refuserais pas de venir à mon secours : j'ai donc pris de l'argent, mais pas tout, il me reste encore deux cents francs... ils sont à toi et je suis prêt à te les rendre. »

Et, fouillant dans sa poche, il en tira huit livres sterling qu'il étala devant Daniel.

« C'est un acompte, ajouta-t-il; je te rendrai le reste dès que je pourrai...

— Et le portefeuille? dit encore le mousse.

— Le portefeuille? le voilà. »

D'un geste d'une simplicité calculée, le matelot posa le calepin de cuir devant le jeune Français.

Celui-ci n'en croyait pas ses yeux. D'une main tremblante, il ouvrit le portefeuille, fit jouer le ressort du compartiment secret. Tout était à sa place. Alors mais

se levant, plein d'émotion, il se jeta au cou du rusé matelot :

« Merci, Dominique, lui dit-il, c'est bien ce que tu as fait là. »

Le marin balbutiait des excuses.

« Mais, reprit Daniel, tu vas rester sans argent?

— Je ne serai pas très riche.

— Eh bien, prends la moitié de cet or, le reste nous suffira. »

Dominique empocha sans mot dire les quatre livres. Puis, tendant la main à Pingouin qui la lui serra froidement :

« Je suis obligé d'aller à un rendez-vous, dit-il; mais nous dînerons ensemble ce soir, c'est bien entendu. »

Et il sortit enchanté de son habile coup de théâtre.

En effet, le récit fait par Dominique Martigues aux jeunes gens n'était qu'un tissu de mensonges, ingénieusement brodé par sa faconde méridionale. Après avoir bel et bien volé le portefeuille confié à Daniel dans le seul but de s'emparer de l'argent qu'il contenait, il s'était décidé, sur la lecture du journal de Bastien Moreau, à tenter la fortune en Australie. Malheureusement pour lui, une fois dans ce pays, il s'était aperçu combien les renseignements laissés par l'infortuné mineur étaient vagues, sans précision. Cependant il s'était abouché à des aventuriers, de pire espèce que lui, et il avait essayé de retrouver le gisement découvert par Moreau. Après une longue recherche, restée infructueuse, dans l'intérieur du pays, il était revenu à Melbourne dénué de toutes ressources. Là, la fréquentation des tripots où se réunissaient les mineurs pour tâcher d'augmenter leur fortune par le jeu, lui avait fourni d'abord quelques moyens d'existence, puis une heureuse chance lui avait fait gagner une grosse somme.

Le bandit était trop habile pour se reposer ainsi sur l'aveugle fortune du jeu, ou plutôt sur la crédulité des joueurs ignorants, et il cherchait quelque nouvelle combinaison quand le hasard lui avait fait rencontrer Daniel. A la vue du jeune homme, son plan avait été rapidement conçu. Il s'était dit que le mousse devait posséder le secret de Bastien et l'élucidation du point resté obscur dans le journal du mineur. Il fallait donc à tout prix regagner la confiance du jeune Français.

Nous avons vu comment quelques pièces d'or et la restitution du portefeuille volé avaient suffi pour obtenir ce résultat.

En effet Daniel avait été complètement dupe des manœuvres de Martigues. Dès que celui-ci se fut éloigné, il exprima toute sa joie à Pingouin.

« Tu ne saurais croire combien je suis heureux d'être en possession de ce portefeuille, dit-il. Il me semble que la bonne résolution que tu m'as fait prendre ce matin, va désormais me porter bonheur. Au moins maintenant, si nous retrouvons le trésor, je pourrai exécuter les dernières volontés de M. Moreau. Et quand je pense que j'ai pu croire à la culpabilité de Dominique, un si honnête homme, un si aimable compagnon !

— Tout cela me paraît cependant un peu louche, fit observer Pingouin que les démonstrations de Martigues avaient modérément touché.

— C'est que tu es encore sous l'impression du récit que je t'ai fait ce matin, reprit Daniel.

— Peut-être, mais en tous cas, nous n'avons pas besoin de ton ancien ami.

— Bien au contraire. Martigues peut nous être plus utile que qui ce soit. Il connaît le pays, il a de l'argent...

— Ton argent...

— N'importe, reprit Daniel avec feu, l'essentiel, c'est que, grâce à Dominique, nous pouvons dès à présent mettre à exécution notre projet. Et, de plus, nous aurons en lui un aide sûr et dévoué.

— Écoute, dit Pingouin. Il ne m'appartient pas d'accuser un homme qui a, en somme, fait preuve envers toi d'une certaine honnêteté. La seule chose que je te demande, c'est, dans le cas où il partirait avec nous, de ne lui révéler ton secret que lorsque celui-ci sera devenu inutile, c'est-à-dire lorsque nous serons sur l'emplacement même du trésor.

— Je te le promets, mon cher Martial, et pour plus de prudence, c'est toi qui porteras désormais le plan de la mine. »

Les cent francs remis à Daniel par Dominique mettaient les jeunes gens à l'abri du besoin pour le moment; aussi sur le conseil de Pingouin ils se mirent immédiatement en quête de renseignements sur la fortune de Bastien Moreau. Ils s'adressèrent au consulat de France, au bureau des concessions coloniales, à diverses administrations de l'État de Victoria, mais partout ils reçurent les mêmes réponses :

« On n'avait jamais vu à Melbourne, et il n'y avait dans l'État aucun Français, aucun propriétaire de ce nom. »

En vain insistèrent-ils : Moreau n'avait laissé aucune trace dans ce pays. Qu'était donc devenue sa fortune?

A leur retour à l'auberge du « Gai Compagnon », les deux mousses trouvèrent Dominique les attendant à la porte.

« Arrivez donc, leur cria-t-il du plus loin qu'il les aperçut, il est déjà sept heures et je suis sûr que notre dîner va être froid. » Quand ils furent entrés, il les poussa à travers la salle commune et les fit pénétrer dans le cabinet particulier.

« J'ai retenu ce cabinet, dit-il, pour que nous puissions y célébrer plus à notre aise notre heureuse et providentielle rencontre. »

On servit le dîner, qui fut fort gai, grâce à l'intarissable verve du matelot. Daniel était déjà tout gagné; mais Pingouin sentit, lui aussi, s'évanouir peu à peu ses préventions. Cependant son front se rembrunit quand, au dessert, il entendit Dominique s'écrier :

« Maintenant, causons ! D'abord, Daniel, dis-moi un

peu comment je te retrouve ici à Melbourne après l'avoir quitté mousse à bord de l'*Atlanta*. »

Le jeune Français fit le rapide récit de la croisière, du naufrage et enfin de leur merveilleuse arrivée dans la capitale de l'Etat de Victoria.

« Tout cela tient du prodige, s'écria le matelot; si je ne savais pas que tu es le plus honnête garçon du monde, je croirais que tu te moques de moi et que vous avez tout simplement quitté l'*Atlanta* parce que vous vous y ennuyiez.

— Vous pourriez croire que nous avons déserté ? dit Pingouin avec quelque irritation.

— Ah ! Dieu me garde ! reprit Dominique. Je sais trop bien l'affection que vous aviez pour votre commandant. Du reste, les journaux de Melbourne ont publié plusieurs articles sur la mystérieuse disparition de l'*Atlanta* et de deux frégates des États-Unis envoyées à sa poursuite. Vous seuls, à ce que je vois, pouvez éclaircir ce mystère. Tout cela, continua-t-il, ne me dit pas ce que vous comptez faire maintenant que vous êtes à Melbourne.

— Un hasard, ou plutôt la main de la Providence, nous a conduit ici pour remplir une mission sacrée, dit Daniel. Mais c'est un secret que nous devons garder religieusement.

— Dans ce cas, tu sais, motus ! dit le matelot en plaçant l'index de sa main droite devant sa bouche.

— Cependant, nous ne pouvons accomplir notre tâche tout seuls. Il nous faut un aide, un compagnon. J'ai pensé pour cela à toi. Je sais que je puis compter sur ton amitié, et je suis prêt à te confier notre secret, à une condition.

— Laquelle ? demanda Dominique dont les lèvres tremblaient en voyant la proie tomber dans le filet.

— C'est que tu me jureras de ne jamais le dévoiler à personne.

— Je le jure sur mon honneur, dit vivement le matelot.

— Du reste, en connais-tu déjà la première partie. Tu sais que Bastien Moreau, le mineur mort entre mes bras à Castell, avait découvert dans cette partie de l'Australie une mine d'or d'une richesse fabuleuse. Eh bien, je sais où se trouve exactement cette mine.

— Tu as le plan de Bastien Moreau ? demanda fiévreusement Dominique.

— J'ai le plan, répondit Daniel.

— C'est-à-dire, interrompit Pingouin, que mon ami Riva a gravé dans sa mémoire la description que lui a faite M. Moreau du lieu où se trouve la mine.

— Ah ! ce n'est pas la même chose, dit le matelot désappointé. Il vaudrait mieux avoir quelque chose d'écrit, ne serait-ce qu'un bout de tracé. La mémoire est fugitive. Enfin où se trouve-t-elle, cette fameuse mine ?

— Du côté du Murray, » dit Daniel. Mais il s'arrêta en voyant Pingouin lui faire un léger signe.

« Cette indication ne suffit pas, insista Dominique. Le Murray est grand ; c'est un fleuve trois ou quatre fois plus long que le Rhône. Je ne suppose pas que tu veuilles suivre ses bords de sa source à la mer pour découvrir ta mine.

— Je ne puis cependant te donner pour le moment de plus amples renseignements. Tu viendras avec nous, et je t'indiquerai moi-même l'emplacement où nous devrons creuser. »

Dominique comprit qu'il serait inutile d'insister. Il reprit donc :

« Il nous faudra de l'argent pour cela, beaucoup d'argent.

— C'est afin que tu nous aides à nous en procurer que nous nous adressons à toi.

— Bon, j'ai des amis ici, je ferai le nécessaire. Mais que me donnerez-nous comme compensation ? »

Daniel n'avait pas prévu cette question : il restait embarrassé. Pingouin intervint :

« Le trésor que nous allons chercher ne nous appartient pas, dit-il. Notre intention est, dès que nous l'aurons trouvé, de le remettre à la veuve de Bastien Moreau. »

Dominique eut un sourire d'ironique pitié ; mais, se levant subitement, il tira avec gravité la vieille toque de fourrure restée sur sa tête, et, saluant les jeunes gens :

« Messieurs, leur dit-il, c'est très beau ce que vous faites-là. Nul ne comprend plus que moi ce qu'on doit à la veuve et à l'orphelin. Mais j'ai moi-même dans les Pyrénées une vieille mère (elle était morte depuis vingt ans) pour qui je dois travailler et amasser. Mon amour filial m'interdit l'héroïsme. Hier soir encore, ici même, j'ai refusé de participer à une brillante entreprise dans laquelle on m'offrait le quart des bénéfices...

— Mais alors ? demanda Daniel.

— Nous sommes trois, reprit le matelot, nous partagerons le trésor par parties égales, et vous ferez de vos parts ce que bon vous semblera.

— C'est convenu, dit le Canadien.

— Et encore, conclut sentencieusement Martigues, dois-je faire observer à Monsieur Pingouin, qui ne me connaît pas et afin de lui faire apprécier tout mon désintéressement, que je fais à l'avance l'abandon des frais que je devrai débourser. »

L'affaire ainsi arrangée, les trois amis se séparèrent, Daniel absolument enchanté, Pingouin se promettant de veiller sur leur nouveau compagnon, et celui-ci cherchant à trouver un sûr moyen pour accaparer le trésor entier.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



A TRAVERS LA FRANCE

VANNES.

Vannes est une des villes les plus anciennes de la France; sous César, elle était déjà depuis longtemps la capitale du premier peuple de marins que possédât la Gaule. Elle se nommait alors *Dariorigum;* son peuple était celui des Vénètes, nom que portèrent l'Océan; par malheur, la supériorité des armements et de la tactique triomphèrent de la valeur indisciplinée des Armoricains. Vannes resta néanmoins la capitale, la cité de la nation; elle devint plus tard le siège d'un évêché, et plus tard encore une des résidences des ducs de Bretagne; mais elle ne recouvra plus complètement la prospérité des jours d'indépendance.

Aussi n'y a-t-il à Vannes aucun monument remarquable. Les débris de ses remparts, remontant en partie à l'occupation romaine, offrent seuls quelque intérêt. Mais si Vannes a beaucoup perdu de ce que lui avaient donné ses premiers habitants, elle a été dotée par la



Vannes

aussi les habitants de Venise: d'où la croyance que les tribus des bords du Morbihan auraient étendu leurs expéditions jusque dans la mer Adriatique, et y auraient fondé la ville qui devait être au moyen âge la reine de la Méditerranée. Quoi qu'il en soit, les Vénètes étaient une race forte et énergique. Ils couvrirent leur pays de grands monuments de pierres brutes, à moins toutefois qu'il ne convienne d'attribuer à des races plus anciennes encore et moins civilisées les assemblages de rochers, qu'on dirait disposés par des géants, et dont les ruines ont rendu célèbres les noms de Rhuis, de Carnac, d'Erdeven et de Locmariaker. Les marins du Morbihan n'étaient pas hommes à courber docilement la tête à l'arrivée des premières avant-gardes romaines. La réputation d'invincible, qui déjà précédait César, ne put les intimider : ils acceptèrent une lutte héroïque, dont ils surent faire porter l'effort sur la mer. Ils livrèrent contre les Romains la plus grande bataille navale que ceux-ci aient jamais soutenue dans les eaux de nature d'une beauté nouvelle. Elle était autrefois engagée dans l'intérieur des terres, et le Morbihan, sous les antiques Vénètes, ne formait guère qu'un groupe d'estuaires, c'est-à-dire de fleuves côtiers à large embouchure, comme on en voit tant encore en Bretagne. Plusieurs de ces estuaires en se croisant formaient des îles couvertes de forêts. Peu à peu les plaines basses de ces îles ont été rongées par les rivières; plusieurs îlots ont disparu, et les estuaires se sont confondus en un golfe peuplé d'un archipel. Le golfe et l'archipel reçurent au moyen âge le nom breton de Morbihan. Aujourd'hui, Vannes trône en amphithéâtre au fond de ce golfe, qu'elle sillonne de ses embarcations. Nulle part, les côtes de Bretagne ne sont plus belles; les îles, toujours boisées, servent de résidence à des populations fortunées, qui ont conservé les mœurs simples et la modeste aisance transmises par les aïeux.

ANTHYME SAINT-PAUL.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2